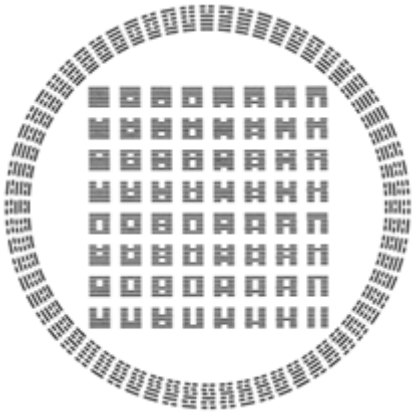
Christian Miquel

Le Yi King du XX°-XXI°

Roman-Jeu divinatoire, interactif et évolutif



AMAVIF, Angle Mort Angle Vif

AU LECTEUR : COINTEXTE ET PERSONNAGES

Ce livre, basé sur la structure du yi-king, peut se lire de manière classique et linéaire. C'est à ce premier type de découverte que nous invitons le lecteur, s'il souhaite prendre connaissance du contexte du Jeu et des traits de caractère de chacun des huit personnages principaux, présentés dans la première partie du « Livre des Joueurs ». Le livre se présente alors comme une enquête policière et ésotérique, à la limite de la Science fiction, pour savoir qui tire a tiré les ficelles de l'histoire telle qu'elle s'est déroulée à la fin du XX° siècle.

Il peut aussi se lire de manière différente, en ouvrant le livre au hasard, ou en choisissant l'une des soixante quatre nouvelles grâce au sommaire. Chaque titre de nouvelle propose en effet un thème, et indique le pays dans lequel le récit se déroule, les histoires se déroulant dans les cinq continents, et permettant donc de voyager au gré de ses envies ou des thèmes de réflexion proposés.
Nous avons dressé l'état du Jeu à la fin du XX°, mais bien sûr chacun est invité à replacer les événements du XXI° qu'il est en train de vivre dans le même cadre, en voyant à quel récit et type de situation il s'apparente le plus.

Il peut enfin se consulter de manière aléatoire et divinatoire, en « tirant » le yi-king grâce à trois pièces de monnaie selon la méthode proposée en fin de livre. En ce cas, une nouvelle lecture aléatoire et, nous l'espérons, jubilatoire, s'offre à vous :

-l'oracle vous indique quel récit consulter et méditer pour répondre à vos préoccupations

-il vous indique aussi quelle(s) fin(s) lire parmi les 6 évolutions proposées à la fin de chaque récit

-il pointe enfin les autres récits se diriger pour connaître le passé et le futur, et enfin quelle constellation d'autres récits comparables vous pouvez consulter

Chaque lecture vous permettra ainsi de tracer, à l'intérieur du corpus global de l'ouvrage, un « micro-livre » unique et rhizomatique, qui étendra ses ramifications vers d'autres récits de manière différente à chacune de vos consultations.

Pour la commodité de la lecture, rappelons brièvement les personnages auxquels vous pouvez à chaque instant revenir , ainsi que leurs principaux attributs:

K'ien, le père (le ciel)

Kouen, la mère (la terre)

Tchen, le fils aîné Souen, la fille aînée (le tonnerre) (le vent)

Khan, le fils cadet (l'eau)

Li la fille cadette (le feu)

Ken, le plus jeune fils (la montagne)

Touei, la plus jeune fille (le lac)

Auxquels il faut ajouter sur Terre :

Sam l'informaticien « hacker », et son ami Luc

Mélissa la jeune chercheuse scientifique

Et sur Lebab **:**

Ato le Maître du Jeu,

Foussage, son fidèle perroquet

…Sans parler des multiples autres personnages secondaires, bien entendu fictifs, même s'ils renvoient souvent à des personnages historiques ayant réellement existé et contribué à écrire l'histoire de la fin tumultueuse du XX° siècle.

Tous les événements relatés ont ainsi des bases historiques rigoureusement exactes, même s'ils apparaissent sous un nouveau jour lorsqu'on y voit le résultat d'un Grand jeu cosmique qui dépasse de loin chaque acteur particulier !

MODE D'EMPLOI POUR UNE LECTURE DIVINATOIRE ET INTERACTIVE

Ce livre peut être lu classiquement, de manière linéaire, car il raconte l'histoire du Jeu des hommes et des Dieux à la fin du XX° siècle, porteur d'enseignements universels qui dépassent le contexte de l'époque.

Mais le Yi King est à la base un ancien livre de divination chinois qui répond à une question en indiquant laquelle des 64 situations-type qu'il recense correspond à votre cas. Ces cas ont été transformés en 64 nouvelles dont la fin varie à chaque tirage, ce qui permet une lecture aléatoire, toujours renouvelée.

1° étape : le tirage de l'hexagramme

Pour consulter le *Yi King* et savoir quelle lecture il vous conseille, commencez par écrire sur un papier la question que vous vous posez, ou le sujet qui vous préoccupe. Ou alors, tirez le simplement de manière aléatoire, pour voir quel récit va sortir :

En dessous, préparez 6 lignes, où vous noterez le résultat du tirage, en commençant par la 1° ligne en bas :

Ma question ou mon sujet de préoccupation :
6°ligne :
5°ligne :
4°ligne :
3°ligne :
2°ligne :
1° ligne

Ensuite, **prenez 3 pièces de monnaie. Lancez les 3 pièces en même temps** et regardez le résultat : Face+Face+Pile par exemple. Sachant que le côté **Face équivaut à 3** et le côté **Pile à 2**, notez le chiffre qui en résulte (ici, c'est 3+3+2=8)

Ma question ou mon sujet de préoccupation :
6°ligne :
5°ligne :
4°ligne :
3°ligne :
2°ligne :
1°ligne : ***(1° jet : 3face+3face+2pile*) = 8**

Le chiffre obtenu par les combinaisons des pièces est un 6, 7, 8, ou 9 (ici un 8), qu'on transforme alors en un trait plein yang ou en un trait yin brisé, mutant ou fixe, selon la règle suivante :

6 : ---- x --- yin mutant (ce qu'indique le petit « x » à la fin)
7 : ---------- yang fixe
8 : ----- ---- yin fixe
9 : --------x------ yang mutant (ce qu'indique le petit « x » à la fin)

Vous pouvez donc inscrire le résultat de votre premier lancer de dé sur la 1° ligne en partant du bas:

6°ligne :
5°ligne :
4°ligne :
3°ligne :
2°ligne :
1°ligne : =8 --------x------- *(1° jet : 3face+3face+2pile*)

Recommencez à jeter 5 fois de suite vos 3 pièces, en pensant bien à votre question, et en notant à chaque fois le résultat final, soit un trait yin fixe --- ---, ou muable ----- x ------ ; soit un yang fixe -------- ou muable ------x--------

Le résultat final peut ainsi donner l'hexagramme suivant :

Ma question ou mon sujet de préoccupation :

6°ligne :	---- ----
5°ligne :	----------
4°ligne :	---- ----
3°ligne :	---- ----
2°ligne :	----------
1° lignes	----------

Si vous souhaitez un tirage automatique, vous pouvez en trouver sur internet, par exemple :

https://www.wen.fr/tirage-yi-jing-en-ligne/

2°étape : l'oracle et l'indication de l'histoire principale à lire.

A la fin de votre tirage, vous avez une figure nommée de 6 traits. Cet hexagramme comporte un trigramme supérieur (les 3 traits des lignes 4,5,6) et un trigramme inférieur (lignes1,2,3).

Il ne vous reste plus qu'à consulter la table de correspondance suivante, et à trouver le numéro du récit que l'oracle vous demande de lire. Dans notre exemple, nous avons K'an en haut , et Li en bas, leur croisement donne donc **le récit 63**.

Vous n'avez plu qu'à lire le récit principal indiqué par l'oracle : c'est la base de l'oracle !

trigramme du haut ▶ / trigramme du bas ▼	ciel	vent/bois	feu	lac/brume	terre	tonnerre	eau	montagne
ciel	1	9	14	43	11	34	5	26
vent/bois	44	57	50	28	46	32	48	18
feu	13	37	30	49	36	55	63	22
lac/brume	10	61	38	58	19	54	60	41
terre	12	20	35	45	2	16	8	23
tonnerre	25	42	21	17	24	51	3	27
eau	6	59	64	47	7	40	29	4
montagne	33	53	56	31	15	62	39	52

www.tout-se-transforme.com

3°étape : l'interprétation du récit principal

Pour approfondir l'histoire et méditer son sens par rapport à votre interrogation de départ, sachez que les 8 trigrammes de base qui, croisés, donnent les 64 figures possibles du Yi King, correspondent à 8 forces naturelles, tendances principales et personnages (p49) :

Le Ciel **K'ien, Père créateur**

L'Eclair Tchen,1° fils impétueux

L'Eau **K'an, 2°fils profond**

La Montagne Ken, 3°fils immobile

La Terre **Kouen, mère réceptive**

Le Vent Souen,1°fille douce

Le Feu **Li, 2°fille vive clairvoyante**

Le Lac Touei,3°fille magie

4° étape : les conseils de l'oracle

A la fin du récit principal, **vous découvrez à chaque fois qu'il y a 6 fins différentes** (et parfois évolutives), numérotées de 1 à 6. Elles représentent en quelque sorte les différentes « morales de l'histoire, les oracles sur le fuutr » et contiennent les conseils concrets que l'oracle vous donne.

Les conseils qui vous concernent sont ceux qui correspondent aux traits yin ou yang mutant de votre hexagramme. Dans notre exemple, cela signifie donc que vous lisez et considérez uniquement les fins 5 et 6 (les seuls traits à avoir un « x » au milieu, qui vont se transformer en l'inverse).

Si votre hexagramme n'a aucun trait mutant, cela signifie soit que vous êtes dans une situation figée et sans évolution, soit que la question était mal posée.

5°étape : l'évolution et la prédiction de l'avenir

Les traits mutants 6 et 9 n'indiquent pas que des conseils. Ils permettent aussi de voir vers quelle autre situation et hexagramme votre situation va évoluer. Pour cela, il suffit de transformer le trait mutant en son contraire.

Ainsi, l'hehagramme 43 avec 1 trait muable ---> devient le 1 **:**

-----x-----

Vous n'avez plus qu'à lire le **nouveau texte principal 22,** et à méditer sur le nouveau cycle, sur la nouvelle situation métaphorique qui vous attend, en le lisant que les conseils du trait muable.

Un conseil : Avant de lancer les dés, prenez connaissance au préalable des 8 principaux personnages, en lisant les deux premiers Livres des Joueurs et des Dieux qui vous présentent les principaux personnages que vous allez rencnotrer tout au lmong de votre aventure.

Prêts ? Alors lancez vos dés… et jouez à lire !

LE LIVRE DES JOUEURS

PREMIERE JOURNEE :

AU FIL DU TEMPS ET DE L'ESPACE...

NOWHERE...

Accroupi à même le sol, Ato se livrait avec une apparente nonchalance à sa préoccupation favorite. Dans la paume de sa main droite, ouverte et offerte au ciel en un geste d'offrande muette, étaient négligemment posés les deux dés sacrés. Sous le soleil brûlant de midi, leurs faces d'ivoire polies et leurs pointes d'uranium acérées brillaient de mille feux. il semblaient se réchauffer au soleil, prêts à rouler à la première occasion...

Avant de les lancer, Ato se concentra. Il avait les yeux perdus au loin, en des sondages intérieurs que nul ne pouvait pénétrer. A ce moment précis, il paraissait presque beau, tant l'expression d'innocence et de naïveté de ses yeux s'harmonisait avec son attitude empreinte de sérénité. Oui, en cet instant, tout le monde était prêt à oublier qu'il n'était qu'un nain difforme, au visage rond et aux doigts boudinés de bébé, mais à la peau plissée et aux rides de vieillards précoce.

C'est paradoxalement à cet aspect grotesque qu'il devait d'être reconnu comme « le Maître ». Car nul membre de l'assemblée n'aurait accepté de déléguer son pouvoir et de reconnaître une Autorité Suprême s'il ne pouvait s'en moquer et la tourner en dérision. « Avorton, avorton:! C'était le cri et le surnom qu'on lui avait donné très tôt, et qu'il entendait encore murmurer sur son passage par les enfants de la colonie.

Ne supportant que difficilement le rappel de sa difformité, il évitait le plus possible de sortir. Prisonnier de ses fonctions et de lui-même, emmuré dans son Palis Royal, Ato expiait ainsi, depuis des siècles, son exercice solitaire du Pouvoir Suprême.

Enfant sénile rejeté par tout le monde, Ato avait par contre eu tout le temps de se plonger dans les arcanes du grand Jeu, ne vivant plus que par et pour lui. Toute l'affection qui lui manquait, il l'avait projetée sur Foussage, l'oiseau-savant auprès de qui il allait chercher le savoir ésotérique qui n'est contenu dans nul livre, mais que le perroquet sacré avait retenu à force d'assister aux cérémonies de consultation du Grand Jeu.

Seul avec son animal favori, Ato passait des journées entières à méditer sur les arcanes secrètes du Jeu, reconstituant inlassablement les lancers de dés précédents ainsi que les séquences d'événement qui en avaient résulté. Car tout le secret Jeu était là : à force de concentration, de connaissance du Passé et de prescience de l'Avenir, il était possible de parvenir à se dématérialiser pour se fondre dans le flux temporel des événements en gestation. C'était la seule manière d'intervenir sur le cours des événements.

Ato recherchait d'autant plus ces états de dématérialisation qu'ils lui permettaient enfin d'échapper à ce corps grotesque de nain difforme qui était le sien. C'était avec joie qu'il se sentait devenir un pur dés du jeu, roulant follement sur le sable, tournoyant sur lui-même en hésitant entre les milliers de possibilités de combinaison qui s'offraient à lui.

Lorsqu'enfin, à bout de souffle, il s'affaissait, le monde se recomposait lentement autour de lui. Mais ce n'étaient pas des pans de la planète Lebab qu'il voyait se former autour de lui : c'était un nouvel univers dans lequel il se trouvait projeté, celui de la Vision.

A ce moment précis, plus personne ne bougeait au sein de l'Assemblée qui l'entourait. Car tous savaient que, telle une antique Pythie, Ato allait parler. Selon les cas, c'étaient

soit de lointaines histoires oubliées qui remontaient des profondeurs de l'Histoire, soit des événements actuels auxquels il avait soudain accès mais qui se passaient dans un autre endroit du cosmos, sur une autre planètes.

Tout le monde se taisait alors: les enfants de la communauté venaient écouter ce qui représentait pour eux l'équivalent de contes et légendes merveilleux; les adultes attendaient d'autant plus impatiemment de participer au Jeu du Monde qu'ils en profitaient pour prendre des paris sur la suite des évènements; quant aux sages, ils attendaient silencieusement l'oracle qu'ils allaient méditer afin d'en tirer un enseignement pour leur propre vie.

Autour d'Ato, les hauts dignitaires comme les membres du peuple et les enfants étaient maintenant rassemblés. Ils avaient revêtu leurs plus belles parures, autant par déférence envers leur maitre et envers la connaissance qu'il incarnait, que pour mieux célébrer les trois jours de fête qui allaient débuter.

C'étaient, pour le peuple, trois jours de grand jeu, tout entiers dédiés à la connaissance du passé et à la commémoration de la grande épopée des dieux; mais de manière plus profonde, c'étaient aussi, pour les hauts dignitaires et pour Ato, trois jours d'initiation, qui allaient permettre de repérer les candidats dignes d'être sélectionnés et intronisés plus tard comme Joueurs à par entière...

Ato, qui semblait perdu dans la contemplation des dés sacrés, sortit enfin de son immobilité. D'un geste lent, il les lança enfin. Aussitôt le scribe royal qui était agenouillé à ses pieds, se prépara à recueillir ses propos. Pendant ce temps, Ato se sentit pris de vertige; tout se mit à tournoyer follement autour de lui...

- NUAGES D'OCCIDENT

Exil des Dieux

« En cette époque lointaine, sur la planète York, les dieux fatigués s'étaient retranchés en leur ville de Lebab... »

Ato se tut un instant, afin de mieux laisser la vision l'envahir. Lorsqu'il en fut totalement pénétré, les traits contractés de son visage se détendirent, et ses yeux jusque là fermés s'entrouvrirent. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres, tandis qu'il reprenait le fil de son récit:

«...En cette période reculée, donc, le temps n'avait pas encore effacé les splendeurs de cette mégalopole aux cent mille tours qui, accrochées au ciel éthéré, tombaient vertigineusement dans le néant cosmique. Les constructions titanesques d'acier et de verre mêlés, dont vous ne voyez plus aujourd'hui que les vestiges, brillaient alors de toute leur splendeur, formant entre elles un immense miroir cosmique où se reflétaient les éclats de la Voie Lactée. Telles d'immenses doigts, elles étaient toutes pointées dans la même direction, vers les lointaines planètes dont les divinités s'étaient exilées à jamais.

Même isolés physiquement depuis longtemps, les liens qui avaient existé entre hommes et Dieux n'avaient pas été immédiatement oubliés. Retranchés en leur Cité, ces derniers pensaient souvent à leur passage sur Terre, cultivant avec nostalgique les souvenirs de cette période bénie De leur côté, les humains avaient, eux aussi, conservé de lointaines traces de cette ancienne histoire; sous des formes souvent différentes certes, mais qui se recoupaient toutes lorsque leurs mythologies affermaient qu'au Temps des Origines, les

dieux n’avaient sur la même terre que les humains, les uns et les autres occupant alors le centre privilégié du cosmos.

L’auditoire d'Ato, composé d'enfants et d'adultes, écoutait respectueusement le récit qui venait de débuter. Avec l'air de connivence de quelqu'un qui décide de partager un secret il reprit, d'une voix plus basse :

« Si les récits des humains ne comportaient aucune information relative à ce qui s’était passé pour les dieux après leur départ, las archives de Lebab, elles, l’avaient soigneusement relaté. Avant de fonder cette Cité de Titans, les dieux avaient connu une longue errance. Après avoir quitté la Terre, ils avaient d'abord élu domicile à l'intérieur des planètes qui tournaient éternellement dans le ciel, et qui étaient devenues tout à la fois leurs demeures cosmiques, leurs vaisseaux spatiaux et leurs laboratoires d’observation.

Ils étaient longtemps demeurés cachés au fond de ces astres qui leur permettaient d’observer ce qui se passait sur terre et de n’intervenir que lorsque le Jeu l’exigeait Jusqu’au moment où ils s'étaient fait remarquer par certains prêtres chaldéens qui, depuis longtemps, cherchaient en vain à renouer le contact avec les divinités perdues ils avaient alors décidé de changer de planète. Mais en vain. Sur d'autres continents, en Egypte comme en Amérique Latine et en Inde, des astronomes les traquaient impitoyablement Vous pouvez facilement imaginer la lassitude que connurent alors les Dieux qui croyaient avoir trouvé un refuge définitif Epiés jour et nuit par des prêtres-astronomes qui ne quittaient plus leur sanctuaire sacré transformé en laboratoire d’observation, implorés partout par des prières et des sacrifices qui les sommaient de se montrer et d’intervenir de manière partiale, ils avaient finalement pris la décision de partir pour un nouvel et second exil beaucoup plus radical

Désemparés, les humains avaient pendant des siècles cherché à retrouver le contact perdu, scrutant désespérément les planètes et les étoiles où ils auraient pu se réfugier. Mais, avec le temps, il leur avait bien fallu se rendre à l'évidence : nulle part dans le cosmos, il ne restait de trace des Dieux. lls mirent une éternité à l'admettre, comme en témoigne l'évolution des cartes du ciel dressées au cours des siècles suivants par les astronomes qui conservèrent longtemps l'habitude de localiser les dieux en de multiples planètes. Ce ne sera que plus tard que, progressivement, on verra de manière émouvante les dieux quitter la terre, puis les sept planètes, enfin même les étoiles les plus éloignées, pour ne plus apparaître du tout, dévoilant à leur place un cosmos vide et infini

Ignorant ce qu'étaient devenus les Dieux, incapables de les localiser avec certitude, de nombreux humains en arrivèrent même à douter qu'ils aient jamais existé. Nul ne devina jamais qu’ils avaient pu se réfugier dans cet espace paradoxal qui borde le cosmos, que les Anciens avaient appelé la sphère des étoiles fixes, et que la science identifierait plus tard comme l’invisible frange d’un univers en perpétuelle expansion. C’est là qu’ils avaient construit leur cité de Lebab, en cette bordure du cosmos qui leur permettait malgré tout d’observer ce qui se passait sur Terre. Car à cette époque, ils pensaient encore qu'ils pourraient continuer à intervenir de temps en temps sur le cours du Jeu.

Voilà, conclut Ato, l’autre face de l'Histoire, inconnue des humains, mais qui est consignée dans les archives de Lebab. C'est elle qui vient d'illuminer ma Vision, et que je voulais vous transmettre... »

Après avoir repris son souffle et laissé le suspens s'installer dans l'auditoire, Ato recommença à parler d'une voix douce et monocorde:

« Revenons maintenant sur Terre, afin que je puisse renouer le fil du récit que j'avais commencé, en vous racontant ce qui se passe sur cette planète où la Vision m'a projeté....

En même temps qu'ils avaient perdu la trace des Dieux, les humains avaient donc progressivement perdu le sens du Jeu. Oui, le temps était loin où un obscur philosophe grec nommé Héraclite pouvait parler sur l'agora et trouver des auditeurs pour s'intéresser à ce qu'il disait lorsqu'il affirmait que le Jeu du devenir et le Jeu du monde ne font qu'un. L'un de ses disciples, le grand Platon, avait d'ailleurs pressenti, peut-être le premier, le terrible danger que recelait le possible oubli du Jeu. I1 avait même tenté de mettre en garde ses concitoyens contre cette possibilité. Mais tout s'était malheureusement passé conformément à la prophétie qu'il avait émise. "Le monde est une toupie pendant au bout d'un fil., avait-il déclaré. Les dieux lui ont imprimé le mouvement originel, mais arriva fatalement un moment où le mouvement de la toupie ralentira jusqu'à s'immobiliser. Ensuite il s'inversera, repartira dans l'autre sens, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, avec des mouvements toujours plus désordonnés. Si les dieux n'interviennent pas à ce moment précis., avait il prophétisé, pour imprimer au monde en perdition un mouvement de rotation inverse, alors l'univers risque de sombrer dans le chaos et de se perdre dans l'océan sans fond de la dissemblance.

La prémonition s'était parfaitement réalisée. Les humains les oubliant et ne participant plus au Jeu, les dieux intervenaient de plus en plus rarement sur Terre. Ils en arrivèrent à se désintéresser progressivement de leur création, d'autant plus que, du fait du mouvement d'expansion qu'ils avaient imprimé à l'univers, leur cité cosmique s'éloignait lentement mais inexorablement vers les confins toujours plus lointains du Néant... »

Le règne des fausses idoles.

« Dans cette période de déréliction extrême », continua Ato qui, les traits contractés, faisait des efforts pour garder le contact avec la Vision, les nouvelles religions foisonnaient et naissaient quotidiennement, chacune promettant de renouer le contact avec le mystère perdu. Certaines prétendaient retrouver les traces des divinités en Orient, d'autres en Egypte, quand elles ne proposaient pas des cultes syncrétistes et universels.

C'est à ce moment que les Dieux s'étaient accordé une récréation lls avaient décidé de relâcher leur attention et de s'octroyer une pause, pensant que la diversité et la multiplicité des croyances ne recelaient aucun danger. L'esprit en paix, ils s'étaient adonnés à un immense festin. Lorsqu'ils s'étaient enfin réveillés, les lourdes vapeurs de l'ivresse écartées, ils s'étaient aperçu que les quelques siècles qui s'étaient écoulés pendant leur sommeil, et qui ne correspondaient pour eux qu'à quelques bâillements face à l'éternité, avaient suffi pour que le monde échappe définitivement à leur contrôle et aux cadres du Jeu.

Entre temps, les disciples du Supplicié, doux illuminé qui avait eu la sagesse de ne prononcer que fort peu de paroles au cours de sa brève vie, avaient profité de l'histoire dramatique de leur maître pour fonder une nouvelle religion d'amour et de pardon. Désespérés de ne point voir poindre le Royaume des dieux qu'ils attendaient en échange, la plupart de leurs fidèles s'abandonnaient depuis longtemps à la fascination du

suicide collectif qui guette toute secte millénariste, faisant tout pour se faire arrêter et supplicier afin d'imiter à travers leur martyre la passion qu'avait subi leur maître. L'histoire aurait pu s'arrêter là si, à cette génération de disciples, n'avait succédé une nouvelle génération de "prêtres sectaires » dont Paul, le plus violent et le plus fanatique des disciples, avait été l'inquiétant annonciateur. Puisque le royaume de Dieu tardait à venir de lui-même (et pour cause, les dieux festoyaient et dormaient!), il fallait le provoquer et le construire ici même, sur terre. conscients de l'impossibilité qui était la leur de se faire aimer par tout le monde, et donc des difficultés qu'aurait une religion d'amour à s'imposer, ils en étaient fort logiquement arrivés à vouloir l'imposer par la force.

Les adorateurs fanatiques de cette nouvelle secte avaient réussi, par le feu et par le fer, à imposer l'idée que leur maître, divinisé et mort depuis longtemps, était le fils de l'unique Dieu de l'univers, et que tout devait se plier à sa volonté. L'horreur et les ténèbres s'étaient alors abattus pour plusieurs millénaires sur le monde, le souvenir même des anciens dieux disparaissant de la mémoire des hommes qui n'avaient même plus le droit d'en conserver les anciennes effigies

La Doctrine qu'inlassablement des scribes et des moines retouchaient pour défendre leur hégémonie, était très exactement l'antithèse du Jeu. A l'esprit ludique et à la contemplation émerveillée du leu du Monde dans lequel le spectateur était lui-même un pion, un élément actif qui pouvait se hausser jusqu'au niveau des Dieux, s'étaient substitués l'esprit de sérieux, la peur des Ténèbres et de l'enfer, mais aussi une sorte de délectation morbide à sa vautrer dans son impuissance face à la Toute Puissance de la Divinité. L'inspiration panthéiste d'un Jeu qui pouvait se jouer, au gré de humeurs, sur l'échiquier de l'esprit, de la nature ou même de la chair, avait été remplacée par une volonté farouche d'ascèse qui ordonnait de se soumettre à Dieu et de soumettre son corps à l'Esprit. Ainsi en alla-t'il pendant des siècles et des siècles... »

En psalmodiant de manière ironique cette phrase, Ato replongea dans sa Vision...

« Dans leur folle entreprise pour imposer le royaume de Dieu sur terre, les locomotives et les usines remplacèrent bientôt les antiques croisades, le soleil du Progrès s'étant substitué aux voûtes dorées des églises byzantines dans lesquelles une humanité assoiffée de quête d'un bonheur impossible cherchait jadis refuge.

Les prêtres de la religion falsifiée et millénariste continuaient, certes, de prêcher dans leurs églises et cathédrales où ils avaient amassé au fil des siècles de fabuleux trésors de guerre leur permettant de survivre et d'appréhender l'avenir sans craintes, mais c'était dans le désert, leur troupeau se clairsemant toujours plus.

Pourtant, leur message, et surtout cet immense corpus diffus de croyances messianiques et d'espoirs utopiques, régnaient plus que jamais sur terre. Seule avait changé la traduction et la concrétisation de leurs croyances et de leur soif éperdue d'être sauvé par quelque chose d' autre qu'eux-mêmes. Désormais, c'était du Progrès que les humains attendaient tout, les images électroniques ayant remplacé les anges, les biens de consommation les saints protecteurs, l'achat d'indulgences se faisant désormais en prenant un bulletin du Loto. On comprend que, dans une telle situation, il n'y ait plus eu besoin de payer sa dîme au clergé, ni même d'adorer le Messie : il était bel et bien ressuscité, et son Corps Glorieux n'était autre que cet immense corps technique, innervé d'électricité et de puces électroniques, dont mille objets de consommation surgissaient quotidiennement, se multipliant sans fin en promesse d'abondance et de noces de Cana perpétuellement renouvelées.

Mais aucune situation n'est inéluctable, et même s'ils prétendent échapper aux règles du Jeu, les humains n'en sont pas moins soumis aux cycles incontournables de la nature. C'est pourquoi... »., dit Ato qui, les traits crispés, avait visiblement de plus en plus de mal à conserver le contact, soit qu'il soit fatigué, soit que ce qu'il voyait l'effraye et lui soit profondément désagréable, « c'est pourquoi la période en laquelle je me trouve plongé peut aussi s'interpréter différemment. »

« Oui », continua-t'il en se laissant emporter par sa vision prophétique, « certains signes me semblent indiquer que cette terrible ère de l'âge de fer arrive à sa fin. Les derniers siècles que je vous ai relatés ont connu une telle accélération de l'Histoire, un tel développement apocalyptique, que le monde entier est désormais entraîné dans le vertige d'une course effrénée vers la mon Jamais la technique et ses monstres d'acier n'ont été aussi puissants Sans relâche, ils épuisent la terre jusqu'en ses tréfonds les plus intimes pour mieux en arracher ses ultimes richesses détruisant toute trace de vie naturelle, ils y substituent un univers de béton froid et terrifiant. Ce travail de destruction et de mort s'accomplit sous une fumée incessante, dégageant un oxyde de carbone qui amène lentement la terre, asphyxiée, à se recroqueviller jusqu'à ne plus être qu'une croûte morte et ravagée, trouée de blessures béantes qui ne pourront probablement jamais se refermer.

La vie des humains n'est d'ailleurs pas plus enviable que celle de la Terre. Certes, une moitié du globe croule sous 1' abondance et la profusion. Mais elle n'a même pas le temps d'en profiter, si ce n'est en rêve, en feuilletant de temps en temps des magazines remplis d'images luxueuses, ou encore en regardant des jeux télévisés qui permettent à quelques heureux élus d'accéder à la profusion d'une consommation sans limite. Pendant ce temps, l'autre moitié de l'humanité meurt de faim, s'enfonçant dans la décrépitude et la terreur de famines incessantes. Comme dans un film d'horreur, le miracle de Cana est devenu un cauchemar planétaire, la multiplication sans fin de biens de consommation et d'objets de rêve, tous plus luxueux les uns que les autres, proliférant sur les squelettes décharnés des enfants affamés du Sahel et du Tiers Monde. »

Parvenu à la fin de sa brade, et comme pour se substituer aux questions d'un auditoire trop atterré par ce qu'il venait d'entendre pour réagir, Ato posa lui-même, à haute voix, la question que plus d'un auditeur se posait.

« Que faisaient donc les Dieux de Lebab, en cette époque d'abondance et de sacrilège où le Divin était remplacé par l'électronique? » Un sourire navré illumina quelques instants son visage de nourrisson centenaire. Il ferma à nouveau les yeux, et reprit son histoire, mais en hésitant, comme si la Vision commençait lentement à s'estomper.

« Eh bien, il faut avouer qu'à cette époque les Dieux s'étaient désintéressés des Humains. De leur cité solidement ancrée aux confins de l'univers, ils avaient noué de nouveaux contacts avec d'autres formes de vie, sur d'autres planètes. C'est ainsi que, pendant que les hommes poursuivaient leur folle quête de domination technique du monde, le Jeu continuait; mais en d'autres lieux, avec d'autres interlocuteurs, ici avec des fleurs sauvages et des montagnes, là bas avec des cellules protocellulaires ou d'autres formes de vie galactique.

Car ce qui devait arriver se produisit : loin de vivre l'exil comme un long calvaire désespérant, les dieux cessèrent de pleurer les humains perdus et se mirent à chercher de nouvelles possibilités pour que le Jeu puisse continuer à se jouer. S'ouvrit alors sur Lebab la formidable aventure que vous connaissez de l'errance des divinités. Nomades infatigables, ils parcouraient le cosmos inlassablement, nouant contact avec tout ce qui vivait, du minéral aux intelligences éthérées supérieures, faisant connaître et implantant

le Jeu en des milliers d'endroits différents, sous des milliers de formes perpétuellement changeantes. Oui, c'est ainsi qu'à la période de désillusion et de ressentiment qui avait accompagné leur départ succéda le Gai Savoir de l'exil et la diffusion cosmique du Jeu.

Pendant tout ce temps, les humains poursuivaient leur folle course. Le Jeu cosmique se réduisait pour eux à de pitoyables jeux électroniques d'arcade, où tout était toujours simulé, et où le seul but était de tuer le plus possible d'adversaires en déchargeant son agressivité de manière aveugle et purement mécanique. »

Ato termina en devenant soudain beaucoup plus grave. « Oui, c'est en cette période d'extrême danger et d'extrême Oubli, que la Vision m'a plongé... Il faut tenter, encore une fois, d'ouvrir au sein de ce monde un Espace parallèle, divergeant et permettant à ceux qui le souhaitent de retrouver le contact avec le Grand jeu cosmique qui se déroule, imperturbable, au-delà des folies des hommes... Oui, qui sait, peut-être qu'en cette aube de troisième millénaire les temps sont enfin venus pour que les prémices d'un nouvel âge se manifestent à nouveau... »

RETOUR AU JEU...

Après qu'il se fut tû, nul n'osa rompre le silence qui s'était installé. Epuisé, comme à la sortie d'une transe, Ato conservait la tête baissée, cherchant à reprendre ses forces. Enfin il se redressa. Il avait les traits tirés, mais son léger sourire indiquait que, comme c'était l'habitude après chaque Vision, il était prêt à répondre aux questions qui allaient lui être posées.

-« Dis nous, Ato, cela veut-il dire que nos Ancêtre étaient des Dieux, lorsqu'ils séjournaient sur Terre? » C'était Laore, l'un des plus jeunes enfants de l'assemblée, qui avait parlé.

-« En un certain sens, on peut le dire... Oui, bien sûr » répondit son interlocuteur.

-« Mais alors, sommes-nous, nous-mêmes, des Dieux? » continua Laore, qui poursuivait de manière têtue son idée.

Ato sourit à nouveau, mais cette fois ci d'une manière énigmatique. II refusa de répondre de manière plus précise à la question, malgré l' insistance de l'enfant qui répéta plusieurs fois son interrogation. De guerre lasse, ce dernier abandonna. Un autre enfant le remplaça aussitôt, posant cette fois-ci une question plus anecdotique :

-« La Cité de Lebab dont tu nous as parlé ressemblait elle à notre Ville?"

-« Bien que plus sommaire de par ses infrastructures et de par les technologies qui y étaient employées, il s'agissait effectivement, dans ses grandes lignes, de la même Cité. »

-« Tu as fait allusion au fait que les humains s'étaient exclus d'eux-même du Jeu. Mais cela est-il vraiment possible, et que se passe-t'il en ce cas? ». Cette fois-ci c'était Noos, un adolescent frêle qui avait la réputation de se plonger dans tous les livres existant à la Bibliothèque centrale concernant le Jeu, qui avait pris la parole.

Ato prit un air plus sérieux pour répondre à cette question.

-« C'est une très bonne question que tu poses. Dans l'optique des terriens, il est vrai que le Jeu semble s'interrompre dés lors que le groupe de Joueurs qu'ils constituent cesse d'y participer. Ils peuvent même avoir l'impression que ce sont eux les initiateurs de cette décision, et qu'ils sortent volontairement d'un Plan qui ne les intéresse ni ne les amuse plus. Mais ce n'est peut-être qu'un leurre. On peut aussi penser qu'en fait c'est le Jeu

qui n'a plus besoin d'eux et qui s'en désintéresse...car dans la réalité, le Jeu continue à se jouer ailleurs, avec d'autres participants..."

Noos ne s'estima pas satisfait par cette réponse. II poussa Ato dans ses retranchements:

-« Oui, mais que se passe-t-il quand il s'agit, non plus de Joueurs mineurs comme les humains, mais des Dieux eux-mêmes? Que s'est-il passé, par exemple, pendant le sommeil des Dieux? »

Ato resta pensif un instant, le sourcil gauche relevé. C'était bien le genre de spéculation dans laquelle il ne souhaitait pas s'aventurer. Et, en même temps, la question lui apparaissait comme sensée, révélant que le jeune adolescent avait bien assimilé les éléments ésotériques de connaissance cachés au sein de la Vision. II répondit prudemment, en hésitant, et comme à contrecoeur.

-« C'est une énigme à laquelle il est difficile de répondre. Les plus ancien, textes disent que, lorsque les dieux ferment les yeux, le monde qui est leur émanation et leur rêverrie cesse d'exister lui aussi, mais que cela n'a aucune importance car un siècle de la vie des hommes ne correspond qu'au clignement d'une paupière divine alourdie par la fatigue.

...Mais, d'un autre côté, on peut se demander si le Jeu cesse réellement Car, pendant le bref sommeil des Dieux auquel je faisais allusion, le Jeu ne s'est pas réellement arrêté: il s'est joué un bref moment sans eux, laissant l'initiative à des Joueurs mineurs qui, du coup, ont bouleversé le cours de l'Histoire...Peut-il même se passer des Dieux, tant il a réussi à connecter entre elles toutes les formes de vie qui existent? Cela, je n'en sais à vrai dire rien.. Je crois que la question dépasse les possibilités de mon entendement.. »

La Lumière du cosmos qui avait jusqu'alors éclairé la scène commença à décliner, plongeant très rapidement l'assemblée dans une demi-pénombre annonciatrice de la nuit. Tout en observant le jour qui s'enfuyait à l'horizon, Ato répondit à la dernière question qui lui avait été posée.

« Tu souhaiterais mieux connaître le caractère de nos illustres Ancêtres que pour le moment nous avons nommé du simple terme générique de « dieux»? » Tu voudrais savoir quelles étaient la forme et le style de leurs habitations lorsqu' ils demeuraient sur Terre? Ton voeu sera exaucé, car demain commencera la deuxième journée d'initiation au Jeu, tout entière consacrée à l'Histoire des Origines, celle du moment bienheureux où les Dieux régnaient sur Terre. Mais en attendant cette nouvelle journée je vous demanderai, à tous, de profiter de cette nuit qui commence pour soigneusement graver en votre mémoire tous les éléments de l'histoire qui viennent de vous être dévoilés. Souvenez-vous-en, et méditez profondement sur le sens qui y est contenu ainsi que sur les enseignements ésotériques que vous pouvez y deviner... »

DEUXIEME JOURNEE: RECIT DES ORIGINES ET PREPARATION DU JEU

SUR LE SEUIL..

C'était la deuxième journée du Jeu.

Le soleil était presque parvenu au zénith lorsqu'Ato, après une longue période de concentration, décida enfin de lancer les dés.

Les huit personnages qui l'entouraient ne purent s'empêcher de pousser un soupir de soulagement et de se détendre les jambes pendant que les dés roulaient sur le sable

chaud. lls étaient restés parfaitement immobiles depuis l'aube, depuis ce moment précis où un grand prêtre était venu les chercher pour leur annoncer qu'ils avaient été choisis pour participer à cette seconde journée d'initiation. A vrai dire, aucun d'entre eux ne dormait; et ce n'était pas un hasard, puisque le critère secret de sélection voulait qu'on n'invite comme futur joueur que ceux qui auraient médité toute la nuit sur les enseignements de la première journée, et qui se seraient avérés assez forts pour surmonter leur condition profane en résistant au sommeil

lls attendaient maintenant religieusement les paroles qu'Ato allait prononcer, pensant qu'à nouveau il allait se laisser envahir par la Vision.

Contrairement à toute attente, Ato se releva brusquement C'est à peine s'il regarda le résultat de son lancer de dés; un bref coup d'oeil lui suffit pour s'assurer que la combinaison dont il avait besoin était bien sortie. Vif et espiègle, il s'adressa aux huit candidats qui l'entouraient.

« Nous allons maintenant pénétrer dans l'antique palais des dieux, où se trouve relatée l'histoire sacrée des origines ainsi que celle de la fondation du Jeu sur Terre. Vous êtes encore ignorants, blancs comme l'agneau qui vient de naître, aussi dois je vous prévenir que, dès que vous aurez franchi le seuil de cette enceinte sacrée, vous serez transportés ailleurs, dans d'autres lieux. recouverts par une autre personnalité... II est encore temps, pour ceux qui le souhaitent, pour ceux qui tiennent à leur rôle et à leur fonction actuelle dans notre Société, de reculer et de retourner à leurs tâches habituelles. Car après, pour eux, rien ne sera plus pareil... »

Aucun des prétendants à l'initiation ne faisant un geste de renonciation, Ato prit la tête du cortège et se dirigea vers l'imposant bâtiment au pied duquel il s'était jusqu'à maintenant tenu.

SOUVENIR DE LUEURS ORIENTALES

La salle dans laquelle ils venaient de pénétrer ne servait que rarement.

Caché au sommet de la plus haute tour de Lebab, là où les fondations du bâtiment s'enfonçaient dans les racines du ciel, elle était défendue par d'énormes portes en or, parsemées d'éclats de diamants et d'écailles d'ivoire.

L'orsqu'Ato en poussa les battants, les huit candidats demeurèrent un moment immobiles, envahis par des souvenirs qui avaient traversé des siècles pour brusquement se glisser en eux et s'abriter en leur mémoire. En quelques instants ils oublièrent tout de leur ancienne individualité, submergés par des traces d'Histoire qui remontait des temps les plus reculés...

LE MUR DE L'EST

Sur le mur de l'Est, les huit personnes venaient d'entrer reconnurent immédiatement l'embouchure du fleuve jaune, semblable à l'immense bouche vorace et pulpeuse qu'ils avaient tant de fois contemplée dans leurs livres d'enfants.

C'était sur les rives de ce fleuve que les Dieux avaient développé l'antique civilisation des Shans. La fresque murale montrait les champs de millet et de blé qui en bordaient le cours, et que les humains avaient appris à cultiver grâce à leur enseignement. On voyait aussi les boeufs qui, domestiqués, tirant de lourds attelages, leur avaient permis de développer le commerce. En ces temps bénis, c'étaient les coquillages qui servaient de monnaies d'échange et de cadeau symbolique...

Les multiples habits dont étaient parés les individus représentés sur cette peinture murale allaient de l'étoffe la plus simple aux fourrures et aux soieries les plus recherchées; ils témoignaient incontestablement d'un travail artisanal de qualité, mais aussi d'un grand chois de parures et d'étoffes.

Oui, sur ce mur, on voyait incontestablement que la Société des Shans était savamment organisée et hiérarchisée, et qu'elle avait su amener la population à un degré de civilisation très raffiné...

LE MUR DU SUD

Sur le mur du fond, derrière l'immense trône impérial recouvert de ses anciens oripeaux et surmonté d' un dragon céleste symbolisant l'empereur céleste, était représentée la scène du premier exil, celle qui relatait l'abandon définitif de la terre par les dieux.

On y reconnaissait, très nettement, le tyran Zhou-Xin qui, entouré de ses espions et de ses armées sanguinaires, faisait irruption dans le Palais du roi légitime Wen.

Ce dernier se trouvait à ce moment plongé dans une médiation profonde. II venait de chauffer les écailles d'une carapace de tortue au dessus-d'une flamme, cherchant à deviner son destin et à lire les conseils de l'oracle dans les craquelures et les brûlures noires qui se dessinaient à la surface. Car c'est ainsi que les dieux lui avaient appris les rudiments de la science de l'oracle : il fallait, lui avaient-ils dit, être aussi pur et innocent que l'enfant qui contemple le changement perpétuel des nuages dans le Ciel; il fallait être Poète et Devin pour se mettre à l'écoute des formes étranges que la flamme dessinait sur la carapace de tortue.

Fasciné par les étranges dessins qu'il contemplait, Wen s'était justement plongé dans une méditation profonde...N'était-ce pas le secret de l'univers qu'il contemplait? Oui, tout était là, sous ses yeux : la carapace de cet animal sacré était ronde comme le ciel; sa poitrine carrée figurait la terre; tous deux représentaient ainsi l'espace au milieu duquel se tenait l'homme...

C'est sur ce mystère que s'acheva, de manière fort triste, le règne du pauvre roi Wen, décapité d'un seul coup de sabre par le cruel Zhou ..

LE MUR DE L'OUEST

En se tournant vers le mur de l'Ouest, on pouvait découvrir la suite de l'histoire.

La fresque qui en occupait toute la surface relatait en effet la manière dont le due de Zhou, fils du roi Wen, parvint à pénétrer pour la première fois dans les arcanes du Grand Jeu. alors qu'il cherchait à reconstituer le savoir secret de l'oracle que les dieux avaient légué à son père lorsqu'ils étaient partis en exil.

A force de recopier patiemment les signes et les traces noircies de fumée laissées par l'oracle sur les carapaces de tonne, le duc de Zhou s'était en effet aperçu que les mêmes sortes de traits revenaient toujours Certains prenaient la forme de lignes pleines et grasses, longues comme les filaments de nuages dans le ciel, fermes et dures comme le vol d'une flèche décochée par son arc. D'autres au contraire étaient faibles et malléables, creusés comme les sillons de la terre qui s'ouvre sous le soc d'une charrue, ou encore ou encore brisés en leur centre comme les eaux d'un cours d'eau lorsqu'elles se partagent autour d'un récif.

Dans la même position que quelqu'un qui découvrirait les sept notes musicales sans se douter de l'infinité de gammes pouvant en résulter, le Duc aurait pu s'arrêter à ce

premier aspect de l'Oracle, cherchant une réponse positive ou négative à sa question sans jamais soupçonner toute la richesse du Jeu qui y était cachée.

Ce qui le mit sur la voie, c'était que très fréquemment, pour ne pas dire toujours, ce n'étaient pas simplement deux, mais trois traits qu'il avait en fait à scruter, même si le dernier était souvent beaucoup plus flou et beaucoup plus difficile à décrypter. C'était de là que lui était venue l'idée de reconstruire l'Oracle, non plus sur un système binaire, mais sur un mode ternaire qui était beaucoup plus subtil puisque pouvant inclure à chaque fois trois traits, pleins ou brisés.

Apparemment le nombre de combinaisons ne devait pas être infini : tout au long des pages entières qu'il avait remplies à chaque fois qu'il tirait l'Oracle, il voyait toujours revenir cinq, six figures au maximum. Plus étonnant encore, il avait constaté que des correspondances secrètes existaient entre ces dessins et les états psychologiques dans lesquels il se trouvait. Ainsi, à chaque fois qu'il se trouvait en danger, apparaissaient sur la carapace de tortue deux traits faibles qui encadraient un trait central fort.

Fiévreux et passionné, le Duc de Zhou se mit à tenir un recueil exhaustif des situations exactes dans lesquelles il se trouvait à chaque fois qu'il obtenait l'un des huit dessins de base recensés par lui, amassant progressivement un faisceau de présomptions impressionnant : oui, la plupart du temps, chacune des huit grandes figures qu'il avait reconstituée correspondait à un état d'esprit et à un type de situation bien précis!

Un soir d'insomnie, le Duc de Zhou qui cherchait en vain le sommeil eut une illumination. Dans cet état d'extrême fatigue semi-comateuse qui n'appartient ni au domaine de la veille ni au règne des rêves, il vit danser devant ses yeux les six figures qui lui étaient devenues si familières; elles défilaient lentement devant ses yeux, comme à la parade; puis elles se mirent à tourner les unes autour des autres en ondulant gracieusement, mimant les rituels d'approche par lesquels les oiseaux choisissent leur partenaire avant de s'accoupler; enfin, il les vit se regrouper deux par deux, se désunir lentement, et à nouveau se fondre avec d'autres, leurs liens éphémères se faisant et se défaisant ainsi en un mouvement perpétuel...

Zhou s'était relevé d'un bond, s'arrachant au vertige de ce songe qui l'avait insensiblement emporté dans un monde parallèle. Il était littéralement en transes, désormais persuadé qu'il n'avait découvert qu'un centième de la vérité. C'était de la folie, mais il en était désormais persuadé : la véritable compréhension de l'Oracle ne s'obtenait pas par la seule contemplation des huit figures qu'il voyait s'inscrire sur la carapace de tortue, mais par leur croisement. Ce qui signifiait qu'il fallait interroger l'Oracle non pas sur une. mais sur deux carapaces de tortue!

Pendant les nombreux mois qui suivirent, il ne fut plus préoccupé que par une seule obsession : mener à bien sa recherche de tous les cas de figure qui pouvaient s'envisager avec cette nouvelle règle. II poursuivit sa quête inlassablement, tremblant à l'idée qu'il pénétrait ainsi dans les arcanes secrètes du langage des Dieux qui, sans avoir besoin de mots, est capable de refléter l'évolution du monde et de prédire son destin!

La grande fresque murale du mur de l'Ouest illustrait la Grande Réforme qui en était résultée. Lorsque Zhou eut en effet reconstitué l'alphabet des soixante quatre combinaisons possibles, il décida que pour demeurer fidèle à l'esprit du langage des dieux, et pour mieux honorer ces derniers, il fallait désormais abandonner l'archaïque lecture des carapaces de tortue, au profit de l'utilisation de tiges d'achillée. Ces branches, tantôt noueuses et comme séparées en deux. tantôt lisses et fermes, ne représentaient elles pas mieux la dualité des traits de l'oracle? Ne symbolisaient-elles

pas, mieux encore que l'antique carapace de tortue, l’ordre invisible du cosmos, elles qui, à chaque printemps, retrouvent la vigueur et la fécondité, en s'ornant de fleurs?

La dernière image de la grande fresque faisait, quant à elle, incontestablement penser aux mystères orphiques. On y voyait une main tenant triomphalement une poignée de tiges d'achilée, symboles de la Réforme du duc de Zhou et du renouveau qu’il avait introduit.

LE MUR DU NORD

Sur le quatrième mur qui faisait face au trône, tout autour de la gigantesque porte d'or qui permettait d'entrer dans la salle, la dernière fresque racontait les ultimes splendeurs de la civilisation des Zhou.

L'oeuvre entreprise par le duc de Zhou n’avait pas été inutile pour sa dynastie. Après avoir été chassé par les assassins de son père, il s’était réfugié dans une partie de son royaume qui s’étendait au Nord et à l'Ouest de l'Empire des Shans, au confluent des rivières Wei et Feng. Là, prenant appui sur les oracles qu'il consultait régulièrement, il avait réussi à construire une civilisation qui s'étendit progressivement dans les six grandes directions, jusqu'à la Mongolie au nord et jusqu’à la vallée du Yang Tse au sud.

Au cours de ses multiples expéditions militaires, il renversa la dynastie maudite des Shangs, punissant de mort leur empereur qui ne menait plus son empire que par la terreur. Pour remercier les Dieux de lui avoir offert la possibilité de venger ainsi son père le roi Wen, il institua de somptueuses fêtes religieuses, au cours desquelles il prit l'habitude de convier le peuple qui avait ainsi la possibilité d'assister à la consultation de l'Oracle. C'étaient probablement là les premières manifestations des fêtes d'initiation au leu qui avaient encore cours sur Lebab.

C'était cette ultime époque, où malgré l'exil, Dieux et humains communiquaient encore par l'intermédiaire de l'Oracle, qui était illustrée sur les scènes murales. Après la mort de Zhou, le célèbre Hou Ji, le «Prince Millet, avait également eu l'honneur d'être représenté pour la révélation qu’il avait faite à son peuple du secret des céréales Grâce à cc savoir que les Dieux avaient révélé à Hou Ji, les hommes avaient appris à faire mûrir les céréales dans les entrailles les plus profondes de la terre, attendant la récolte à chaque fois avec un sentiment mêlé d'espoir et de terreur.

Venaient ensuite des scènes de la vie quotidienne de l'époque, toujours placées sous le signe de l’oracle sacré. Ainsi pouvait-on facilement reconnaître les devins qui avaient reçu l'autorisation d'exercer leur art sacré auprès du public, à la condition expresse de recenser systématiquement dans leurs registres tous les jeux et toutes les prophéties qu'ils tiraient, en notant scrupuleusement les prophéties qui s'étaient accomplies et celles qui ne s'étaient pas réalisées. D'autres scènes les représentaient hébergés dans les appartements des princes, avec tous les honneurs habituellement réservés aux grands officiers.

Leur influence ne se limitait pas au cercle des Pinces puisque, sur d'autres fresques, on les voyait, assis à même la rue, conseiller le peuple qui venait leur soumettre leurs problèmes quotidiens A contempler ces fresques, il semblait bien qu’en cette période bénie tout répondait à la loi des oracles.

L'histoire ancienne du Pacte qui avait ainsi uni, dans un lointain passé, les dieux et les humains initiés, s’interrompait brutalement là Sur les fresques murales, aucun signe ni aucune information ne permettaient de deviner ce qui avait pu se passer par la suite, ou de comprendre pourquoi l'histoire avait pus un autre sens En ne voulant pas aborder cet

aspect de l'histoire, l es dieux retranchés sur la planète de Lelab avaient probablement voulu préserver le souvenir d'un lointain passé idyllique, tout en rappelant qu'ils n'avaient pas abandonné les humains, puisqu'ils leur avaient légué toutes les armes et les connaissances dont ils avaient besoin pour se gouverner sagement et pour retrouver les règles du jeu, s'ils le désiraient...

RETOUR AU JEU...

La deuxième journée du Jeu touchait à sa fin, à l'extérieur comme à l'intérieur du palais.

La ville avait été toute la journée en fête. Des troupes de bateleurs et de forains l'avaient inlassablement parcourue en s'arrêtant sur chacune des places principales. Là, ils montaient en quelques instants une estrade sur laquelle ils relataient, sous forme de drame sacré et parlé, L'histoire lointaine du roi Wen et de la dynastie maudite des Shangs Leur représentation faisait appel autant au théâtre qu'aux techniques de mime et aux pantomimes de clown, les acteurs se moquant fréquemment des personnages qu'ils incarnaient, et cela pour la plus grande joie de la foule. A la nuit tombante, les estrades s'étaient repliées, et tout le monde se préparait maintenant pour la grande nuit de carnaval qui allait suivre. La ville bruissait déjà de l'activité fébrile des habitants de Lebab qui rentraient chez eux pour se changer et se déguiser, se préparant à passer une nuit blanche tandis que les bateleurs remballaient leur matériel...

C'était le même récit des origines qui avait été l'objet de la cérémonie initiatique à l'intérieur du Palais Seulement, à la place d'être « re-présenté », monté et montré à des spectateurs qui lui demeuraient extérieurs, il avait été «joué» au sens propre du mot, devenant objet d'une Vision à l'intérieur de laquelle chacun s'était projeté et intégré, au point de vivre les scènes originelles comme s'il y participait réellement.

A Lebab, les deux formes de théâtre, de divertissement profane et de mystère sacré, cohabitaient ainsi en se déroulant le même jour et en se répondant de manière invisible; l'une dans le bruit et la foule, l'autre dans le silence et la solitude. Devant chaque image de la fresque, les huit novices avaient en effet été invités par Ato à s'imprégner, chacun de manière individuelle, de la Vision qui leur était présentée, jusqu'à ce qu'ils se sentent mystérieusement envahis par d'antiques souvenirs surgis de l'époque lointaine des Origines.

L'expérience était pour eux d'autant plus bouleversante qu'en retrouvant ces souvenirs qu'ils n'auraient jamais cru posséder, ils découvraient soudain qu'ils avaient, sous une forme ou sous une autre, déjà vécu des centaines, voire des milliers d'années auparavant. Toute la journée, leur conscience individuelle avait ainsi été soumise à un véritable électrochoc mental, remettant en cause ce qu'ils croyaient être jusqu'à ce jour.

Conscient de ce fait. Ato commença cette fois-ci la période des questions réponses de manière inhabituelle, en prenant pour une fois la parole en premier.

« J'ai déjà vécu ce que vous venez de vivre, et si certains parmi vous se sentent désorientés, je tiens à les rassurer et à leur dire que c'est normal. Car en faisant remonter à votre conscience des souvenirs enfouis depuis des millénaires, je n'ai pas seulement ouvert une porte de connaissance jusque là fermée pour vous. Je vous ai en même temps transmis le mystérieux pouvoir que chacune d'elle recèle en son sein. Or ce pouvoir inhérent à toute connaissance affecte fatalement les croyances que vous aviez et la manière dont vous vous perceviez vous-même. Vous ne pouvez d'ores et déjà plus vous définir par le "moi" borné dans le présent que vous pensiez être encore hier, avant de franchir le seuil de cette salle. Mais, en même temps, votre nouvelle personnalité est

encore trop floue, et ses contours incertains. Tout cela est dans l'ordre des choses, et je tenais donc à vous rassurer sur le fait qu'à cette étape de l'initiation il est normal de se sentir partagé entre deux personnalités; car vous êtes comme le serpent qui, au moment de sa mue, ne sait ce qu'il va retrouver en abandonnant sa vieille peau desséchée... »

Le silence qui suivit ces propos montra que l'intervention d'Ato n'avait pas été inutile, et qu'on méditait ses paroles. Ce fut Lahore qui, encore une fois, prit la parole pour poser une question:

-« Le fait de posséder, enfouis au fond de sol, tous ces antiques souvenirs des Dieux, prouve-t'il que nous sommes nous-mêmes des dieux? Peux-tu répondre, cette fois-ci, à ma question, ô Ato?»

Ce dernier accepta de répondre, en prenant un air solennel

-« Tu as partiellement raison, Lahore. Considère donc, pour le moment, qu'à côté de ta personnalité quotidienne il existe une partie de ta mémoire dans laquelle sont emmagasinés, depuis des siècles, ces souvenirs et ces connaissances auxquels nous t'avons fait aujourd'hui accéder, mais aussi une autre Personnalité occulte que tu ne peux encore qu'entre-deviner ».

Lahore frissonna en entendant cette réponse, mais ne s'estima pas pour autant satisfait.

« -Mais qui suis je, moi, Lahore, dans tout cela? Suis-je cette personne individuelle que je connais depuis toujours, ou cette force obscure, anonyme et en même temps terriblement singularisée, que je sens désormais sourde au plus profond de mes entrailles?".

Ato répondit en reprenant la réponse Traditionnelle que, pendant des millénaires, des sages hindous avaient transmis à leurs disciples afin de les aider dans leur progression. Il 1e fit en souriant, en accentuant le premier et le dernier mot :

« Tu es cela »

Lahore se tut et baissa la tête, méditant l'énigme qui venait de lui être proposée. Ce fut un de ses compagnons qui prit à son tour la parole, de manière plus véhémente, n'acceptant pas qu'Ato en demeure à cette seule réponse.

-«Mais *cela,* et peu m'importe que tu le nommes de telle ou telle manière, est-ce éternel et divin en nous? Ou est-ce mortel et destiné à périr en même temps que notre corps? Réponds-moi de manière claire, je t'en prie! »

Ato se déroba à nouveau :

-« -Ni l'un ni l'autre. L'éternel, pas plus que le divin, n'existent en soi, en dehors de soi. Ce ne sont que des rêves d'humains, dans lesquels les dieux ne se reconnaissent pas... "

Souriant et prenant un air moqueur, Ato rebondit sur un autre paradoxe :

-"Qui sait, peut être les Dieux désirent-ils aussi passionnément la mort que les humains qui cherchent l'éternité...Mais ceci est une autre histoire" Il éclata de rire à la fin de cette répartie qu'il avait voulu volontairement provocatrice.

Plus aucun des huit novices n'osa aborder cette question. Le reste du dialogue fut plus technique, les questions portant sur l'éclaircissement de certaines scènes qu'ils avaient vues dans la journée et qui n'étaient pas encore suffisamment claires pour eux.

L'une des dernières questions qui fut posée fut la suivante:

-« Le fait que les humains aient développé le Jeu comme un oracle leur permettant d'avoir une prescience de l'avenir correspond il à son essence profonde?»

Ato répondit:

-« C'est une question judicieuse. Disons que le Jeu, en soi, se contente de dire les métamorphoses incessantes du Monde; il est par delà le Bien et le Mal, et n'a d'autre but que lui-même. Mais ii est tout à fait possible de l'utiliser comme l'ont fait les humains, de s'y intéresser pour avoir une réponse à une question précise qu'on se pose, voire pour essayer de deviner comment se dessine l'avenir à partir d'une configuration particulière. Disons qu'il s'agit là d'une première approche, et que chacun peut le comprendre et le percevoir à sa manière. C'est d'ailleurs ce qui en fait toute la richesse et la complexité... »

Ato interrompit là ses commentaires.

-"Il se fait tard, et il est temps de clore cette seconde journée. D'autant plus que vous n'allez pas demeurer oisifs. Aujourd'hui, nul ne dormira dans la Ville, chacun devant partir en quête du déguisement et du costume de Carnaval qui lui permettront de s'amuser le plus et d'oublier pendant une nuit tous ses soucis, en se mettant dans la peau d'un autre personnage. Vous aussi, vous participerez de cette recherche, mais il s'agira pour vous de vous déguiser pour retrouver, sous votre masque, cette autre personnalité que vous pressentez à peine. D'ici demain, je laisse donc à chacun de vous le soin de méditer sur ce qui vient de se passer, afin de dégager la Force cosmique et anonyme qu'il pressent sous son identité habituelle. A charge, aussi, pour vous, de trouver les habits traditionnels et les insignes qui correspondront à vos nouvelles fonctions et à votre nouvelle personnalité.... »

"J'ai confiance en vous: si vous avez été capables de veiller une première nuit, vous pourrez également résister au sommeil une seconde fois; d'autant plus que les bruits de la fête seront là pour vous aider à vous maintenir éveillés. Vous avez le droit, bien entendu, de vous aider et d'oeuvrer en commun...ll s'agit d'une rude tâche, mais elle vous donnera le droit, demain, de participer réellement aux premières arcanes du Jeu, en devenant officiellement Joueurs...Courage, donc!»

Sur ces paroles d'encouragement, Ato sortit du Palais, se fondant dans la foule qui préparait le carnaval...

TROISIEME JOURNEE: L'INTRONISATION DES JOUEURS

LES ULTIMES CONSEILS D'ATO...

Après la fête, d'innombrables débris jonchaient les rues de Lebab. Les derniers fêtards rentraient chez eux en vacillant tandis que, déjà, pointait à l'horizon une aurore fragile.

A l'aube de cette troisième journée, huit personnages contrastaient étrangement avec cette atmosphère. Ils se tenaient droits et fiers devant la grande porte d'or du palais, serrés les uns contre les autres comme pour s'entraider. II aurait été difficile de reconnaître en eux les huit novices de la veille, tant chacun d'entre eux ressemblait, dans son habit d'apparat, à un haut dignitaire chargé des plus hautes fonctions de l'Empire. Comme ces derniers, ils étaient en effet vêtus de vêtements dont il était impossible de déceler s'ils empruntaient à l'art de la Chine antique, ou s'ils étaient résolument à la pointe du design et de la technologie la plus avancée...

Malgré la fatigue qui creusait leurs traits, on les sentait tout à la fois sûrs d'eux et, en même temps, secrètement inquiets. Visiblement, tandis qu'un nouveau jour naissait, ils attendaient quelqu'un...

A l'arrivée d'Ato, son fidèle oiseau Foussage accroché à son épaule, ils ne purent cacher un mouvement de surprise. Au lieu de son habit somptueux de Grand Maître du Jeu, il avait revêtu une simple tunique blanche. En souriant, il s'arrêta à son tour devant la grande porte d'or.

-« Je vois que la nuit a été bénéfique pour vous, et que vous allez enfin pouvoir pénétrer dans les premières arcanes du Jeu, maintenant que chacun de vous a retrouvé la force et la fonction qui lui correspondait le mieux, et qu'il est appelé à jouer plus ou moins imparfaitement tout au long de son existence... Laissez-moi toutefois vous rappeler, avant que ne commence le Jeu, que vous n'incarnez chacun qu'un des aspects des forces primordiales, et qu'au fond de vous vous avez besoin du concours des autres forces pour réussir... »

II se tut. Sur un signe invisible qu'il avait fait en arrivant, la grande porte d'or s'entrouvrit lentement. Les huit personnages qui l'entouraient attendaient avec déférence qu'il pénètre le premier et qu'il leur montre la voie. Mais Ato n'en fit rien. Au contraire, il se retourna vers la ville qui se réveillait lentement, tournant le dos au palais. Ceux-ci comprirent soudain qu'ils allaient continuer seuls le Jeu.

-« Il est temps, maintenant, que je vous quitte. En tant que Grand Maître du Jeu, mon rôle est d'aider à franchir le passage qui a permis à chacun d'entre vous de retrouver son essence divine. C'était là la condition sine qua non pour que vous ayez le droit de jouer; même les humains, rappelez-vous en, ne peuvent jouer que s'ils ont un coeur pur et s'ils ont réussi à faire taire le feu des passions en eux. Sinon, nul ne peut comprendre le mouvement de métamorphose des forces primordiales qui sont mises en oeuvre par le Jeu; interroger l'Oracle ne servirait alors à rien... »

Ato se fit plus cérémonieux pour expliquer, une dernière fois, ce qui allait se passer.

-« Vous vous souvenez que, le premier jour, le lancer de dés nous avait projetés juste avant ce qu'il est convenu d'appeler, sur terre, le troisième millénaire. C'est donc cette période trouble et apparemment insensible au Jeu qui sera le cadre de votre action. C'est là que vous devrez, au mieux essayer de redresser le cours des événements et au moins semer des germes de connaissance...."

II en profita en même temps pour rappeler les enseignements principaux qui avaient été transmis aux novices :

"Surtout pour des périodes troublées comme celle qui vous est dévolue, n'oubliez pas que peu importe que vos actions soient couronnées ou non de succès : il faut agir conformément au Jeu, pour sa beauté, en respectant l'harmonie cosmique, sans jamais s'attacher aux fruits de vos actes. N'oubliez jamais, non plus, que ce n'est pas vous qui agissez, mais le Jeu qui agit à travers vous. Même si vous pensez que votre intervention ne sert à rien, il se trouvera toujours quelque humain pour soudain comprendre l'étincelle divine que vous aurez fait germer... »

Ato poursuivit son discours en prévenant ses compagnons de ce qui les attendait au cours de cette troisième journée.

« Lorsque vous aurez franchi cette Porte, vous traverserez la grande salle où nous étions hier, et vous pénétrerez dans la seconde salle du fond, qui n'est autre que la salle des délibérations. Vous aurez toute la journée pour vous identifier complètement à votre

personnage, pour vous transformer en Joueur et pour réfléchir au plan à suivre pour intervenir sur Terre. Je ne peux vous suivre, mais sachez que grâce à la vision je saurai ce que vous faites, et le transmettrai fidèlement aux gens de Lebab. Ainsi serons-nous tenus au courant du Jeu que vous allez diriger, et y participerons également. »

Au moment de prendre définitivement congé, Ato hésita un instant, regardant ses anciens compagnons avec tendresse. On le sentait plus ému qu'il ne voulait bien le laisser paraître.

« Je vous lègue Foussage, mon oiseau savant, qui pourra vous fournir de précieux conseils. C'est lui qui vous accompagnera désormais à travers vos voyages et au long des différentes phases du jeu. N'hésitez pas à lui demander son aide lorsque vous en aurez besoin... »

Tandis qu'Ato s'éloignait lentement en redescendant dans la ville déserte, les huit personnages pénétrèrent dans le Palais. La lourde porte d'or se referma sur eux..

Le retour d'Ato à Lebab...

La ville de Lebab n'avait commencé à s'animer que vers midi, après que les habitants aient récupéré quelques heures de sommeil.

Au moment du crépuscule, on vit à nouveau des petits groupes se former et se diriger vers les remparts du palais impérial. Ato s'y trouvait déjà depuis une heure ou deux, assis au pied de la Porte d'Or. Il avait gardé sa tunique blanche et semblait plongé dans une méditation profonde. Seuls les dés qu'il faisait rouler entre ses doigts témoignaient de sa tension intérieure.

Lorsque la nuit fut complètement descendue sur la ville de Lebab, une importante foule avait eu le temps de s'amasser autour d'Ato. Nul n'ignorait qu'il fallait s'adresser à lui pour connaître la suite des événements et du Jeu.

Pourtant, pour cette troisième soirée, Ato n'allait pas se contenter d'être le messager des Visions. II allait reprendre son rôle de conteur, relatant ce qui se passait derrière les murs du palais, tout en y ajoutant ses commentaires personnels.

Lorsque le silence fut total, il se redressa enfin. Cessant de jouer avec ses dés entre les doigts, il prit la parole d'un air quasi officiel et sentencieux :

-« Enfermés dans la salle des délibérations, les huit Joueurs ayant eu le privilège d'être choisis cette année ont eu toute la journée pour prendre connaissance de la situation qui règne sur Terre en cette fin de deuxième millénaire où notre Jeu va se dérouler....

Maintenant que le soir est tombé, ils ont tout oublié de leur ancienne personnalité. Ils sont désormais devenus eux-mêmes des dieux qui, après avoir abandonné les humains pendant deux millénaires, se demandent comment y revenir pour jeter à nouveau les bases du Jeu... L'inactivité leur pèse, mais je sens qu'ils n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur un Plan. I1 est temps de s'intéresser à eux, car la délibération va bientôt commencer... »

LE LIVRE DES DIEUX

QUATRIEME JOURNEE: L'ASSEMBLEE DES DIEUX

LA SALLE DES DELIBERATIONS

Contrastant avec la première salle des audiences qui était couverte de fresques murales relatant l'ancienne histoire des Dieux, la grande salle des délibérations était nue et froide, sans aucune décoration.

Les huit personnages qui s'y tenaient depuis l'aube avaient pris place autour d'une grande table de marbre noir. Ils étaient vêtus d'étranges vêtements constitués d'étoffes de cuir qui flottaient sur des lamelles de métal incrustées de matériaux inconnus, leurs habits faisaient autant penser aux plus anciennes armures militaires chinoises qu'aux technologies les plus futuristes en oeuvre sur Lebab.

Aucun d'entre eux n'avait encore rompu le silence en dévoilant le Plan qu'il avait pourtant eu le temps de laisser mûrir. Mais cela n'allait pas tarder...

Où se manifeste le souffle créateur de K'ien...

Ce fut K'ien, le plus âgé des Dieux, qui rompit le premier un silence devenant pesant.

« Enfin arrive le moment où les hommes commencent à s'apercevoir de leurs longs errements et de leurs erreurs!" asséna t'il brusquement.

Comme mû par une inspiration visionnaire, il avait prononcé ces paroles avec une confiance en soi que seule la possession d'un pouvoir supérieur peut justifier. Pourtant il n'avait pu s'empêcher d'accompagner ces paroles par une moue pleine de rancoeur. II s'était senti trahi par les hommes, et n'avait pas encore pardonné les affronts qu'ils lui avaient fait subir en ne reconnaissant plus sa royauté et en le condamnant à l'exil.

Même s'il n'avait rien ajouté, on sentait qu'il espérait secrètement qu'une nouvelle ère s'ouvre, qui verrait son autorité rétablie dans toute sa splendeur. Aujourd'hui, tout semblait prêt : L'espoir le faisait revivre.

Plein d'une tranquille assurance en lui-même, le personnage ressemblait à ses armoiries,

_____

_____

_____

ces trois lignes pleines qui montaient agressivement vers le ciel en évoquant la levée du soleil au petit matin sur la ligne d'horizon, ou encore l'esprit du temps qui souffle à nouveau après avoir été longuement immobilisé.

A voir K'ien, plein d'aplomb, chercher à maîtriser ainsi l'assemblée sous son regard royal, le chambellan qui avait ouvert les lourds battants en or de la salle de délibération sentit des larmeslui monter aux yeux. I1 ne put s'empêcher de penser à la période de splendeur de son Maître...

... Cela se passait il y a un temps immémorial, lorsque K'ien avait établi son camp sur le versant sud de la plus haute montagne de Chine, au bord d'une rivière à l'eau limpide et pure, baignée de lumière.

Chaque matin, dès l'aube, il venait saluer l'astre royal Sa silhouette bardée d'une cuirasse d'or se découpait alors fièrement sur le camp encore endormi. Dressé à la limite de la lumière et de l'obscurité, il semblait chasser les ultimes lambeaux de nuit Fouetté par le vent, il prenait appui sur Yang, son étendard-fétiche qui flottait au soleil en

brillant des éclats de l'aurore. C'était en cet instant qu'il décidait du plan de sa journée, juste avant d'enfourcher son fidèle cheval blanc.

Le chambellan se rappelait très bien, encore aujourd'hui des légendes qui avaient alors cours dans les populations superstitieuses des environs. Pleins de crainte et d'admiration, les paysans du pays racontaient en baissant les yeux que le Seigneur K'ien était en réalité le Père de tous les dieux. C'était lui, murmurait on avec révérence, qui avait crée le monde, en faisant jaillir du vide originaire un flot d'énergie pure qu'on pouvait contempler à chaque fois que le soleil venait respectueusement assister au lever de son maître.

C'était le souvenir de cette puissance impériale et céleste qui était brusquement remontée à la mémoire du chambellan, lorsqu'il avait vu K'ien se dresser avec l'air assuré de quelqu'un qui sait que l'heure de son règne a enfin sonné.

Le chambellan sursauta. I1 eut soudain conscience que, plongé dans ses souvenirs, il n'avait pas écouté la tirade dans laquelle K'ien s'était lancé.

Oui, les événements jouent en notre faveur, et je sens qu'à nouveau la voie de l'action héroïque recommence à tenter les hommes!... Si le souffle épique de l'aventure n'a pas soufflé sur terre depuis longtemps, c'est parce que les grands desseins ont besoin de se préparer minutieusement et de mûrir longuement. Mais maintenant, je sens que les choses sont enfin prêtes! Partout, je vois des gens qui ne supportent plus d'être privés d'idéal. Un moment ils se sont foudroyés dans l'intégrisme, espèrent ressusciter de vieilles religions mortes depuis longtemps. Fort heureusement ils sont revenus de cette erreur, ils sont enfin prêts pour une nouvelle croisade sacrée... pour unir leurs énergies dans un nouveau projet grandiose, qui redonnerait sens aux choses et à la vie...

- Où Kouen prend la terre à témoin...

Comme c'était souvent le cas lors des délibérations qui avaient lieu dans cette salle, au point d'ailleurs qu'on aurait pu croire à un rituel immuable, ce fut K'ouen la femme de K'ien qui répondit.

« Es-tu sûr que la situation sur Terre soit suffisamment malléable pour que tu puisses imposer aux choses ta volonté et restaurer le Jeu dans sa toute splendeur d'antan? » intervint-elle, douce et respectueuse.

Bien qu'immortelle et non soumise aux attaques du temps, elle avait presque un visage de vieille femme. Sa peau était parcheminée et creusée de rides, empreintes implacables laissées par le Destin contre lequel les Dieux ne pouvaient par contre se prémunir.

Lorsqu'elle parlait elle avait cette voix douce des gens ayant souffert et enduré mille tourments, au point d'avoir acquis finalement une forme de sagesse faite de détachement et d'impassibilité face aux choses. Lorsqu'elle contrait K'ien, elle le faisait toujours à sa manière: en douceur et de façon têtue, en exerçant son influence de manière quasi imperceptible.

-« De nombreux signes me font penser, moi aussi, qu'après cette étrange période du Moyen Age où le flux de l'histoire ne s'était pas arrêté mais avait dévié et s'était égaré dans une autre dimension, la flèche du temps a repris d'autant plus brutalement sa course. Depuis quelques siècles, elle traverse follement l'univers, imprimant aux événements un vertigineux mouvement d'accélération. Tout est devenu plus rapide, comme s'il s'agissait de rattraper le temps perdu. Et cette loi est impitoyable : la flèche qui emporte les humains dans leur course effrénée vers la mort est plus dure et plus acérée que jamais. Elle s'est caparaçonné de métal pour parcourir toujours plus vite des

routes qui tournent en rond autour de la planète. Elle a strié le paysage de rails parallèles qui fuient désespérément vers l'horizon sans jamais arriver à se rejoindre. Elle s'est même accolée à des fusées folles qui l'envoient à l'ascension d'un cosmos vide, sans même savoir ce qu'elles vont y chercher. Tout cela, tu le sais mieux que moi, puisque c'est toi le Maître du Temps.... »

Elle s'arrêta quelques secondes, l'air songeur. La dureté de ses traits de vieille femme s'estompa. Son visage, encadré de cheveux châtains bouclés prit une allure fragile et éthérée, presque lunaire, que venait renforcer la blancheur presque maladive de son teint.

Elle reprit son discours avec plus d'hésitations, comme si elle cherchait ses mots pour décrire des impressions difficilement exprimables.

-« Si je te rappelle cela, c'est parce que je peux comprendre l'espèce d'enivrement que tu ressens actuellement. Dans le vertige engendré par ce rythme fou, tu te dis que le javelot du Maître du temps va enfin pouvoir reprendre son vol et frapper fort. Tu voudrais qu'autour de lui, s'amorce un nouveau cycle. Mais je ne peux m'empêcher de ressentir une sourde inquiétude face à cette volonté... »

De sombres lueurs d'angoisse traversèrent ses yeux tandis qu'elle continuait :

"De toutes parts, je sens la Terre qui souffre et qui gémit sous le poids insensé de ce que les humains ont appelé le progrès...Le bruit de ses soubresauts vient de plus en plus souvent perturber mes nuits en les peuplant de cauchemars effrayants...

Elle se dressa à demi sur son siège, prenant sans s'en apercevoir l'air inspiré d'un prophète soudain emporté par sa vision.

-« Oui, à force d'entasser des montagnes d'immondices en son fond, j'entends la croûte terrestre craqueler et se fissurer. A force de déchiqueter ses entrailles en y enfonçant des pieux de béton pour supporter de nouvelles tours, les hommes n'écoutent plus les plaintes de la Terre...Mais moi, j'entends et je vis dans mon corps ses terribles souffrances...Aux jointures des continents, là où les membres de son squelette se joignent en une articulation douloureuse, ses cicatrices s'entrouvrent sur des plaies béantes.. Heureusement, des tremblements de terre lui permettent encore, en d'ultimes convulsions, de reprendre son souffle et d'évacuer un sang chargé du pus de la pollution Mais ces séismes deviennent violents et dévastateurs, ressemblant aux râles d'un moribond... Oui, à force de ne plus respirer qu'un air vicié et chargé en gaz carbonique, la terre étouffe. Elle est devenue asthmatique, empêchée même de respirer les ultimes traces d'air pur qu'elle était habituée à aller chercher dans les hauteurs inviolées de l'ozone. Car, même là, l'oxygène s'échappe désormais par un trou béant. ouvert sur le vide... »

K'ouen reprit son souffle. Devant l'indifférence polie des membres de l'assemblée, elle fit un ultime effort pour leur faire passer l'émotion qu'elle sentait monter en elle de manière incontrôlable. La main fermement appuyée sur la table de marbre noir qu'elle semblait prendre à témoin, elle continua, avec une voix tremblante :

« Bien que faible et malade, la terre continue pourtant à enfanter et à donner vie, animée d'une formidable force que rien ne pourra jamais arrêter... Mais je crains que, dans les conditions déréglées du monde actuel, elle ne se mette à engendrer des formes d'existence hybrides et monstrueuses, que nul ne pourra plus maîtriser...Oui, prends garde, K'ien, à ne pas mettre en branle une force que la terre ne pourra accueillir et que toi-même tu ne saurais plus contrôler! »

Cette dernière allusion était très explicite. Elle était destinée à rappeler à K'ien que lorsque la force primitive avait été mise en branle, coulant comme un flot d'énergie pure à partir du Vide originaire, il avait fallu la laisser s'accumuler et surtout se stabiliser afin de ne pas se laisser emporter par son flot tumultueux. Or c'était elle, K'ouen, qui avait joué le rôle de la Forme Réceptive. Elle seule pouvait d'ailleurs offrir un espace suffisamment informel et malléable, pour accueillir et canaliser cette forme sauvage qui aurait sinon consolider la création et de l'empêcher de s'abîmer en un chaos de fluctuations pures...

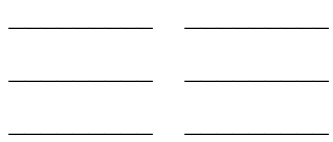
Lorsqu'elle se tut, K'ouen conserva un air grave qui rappelait ses lointaines origines ainsi que la place privilégiée qu'elle avait toujours occupé, tant sur terre que dans le monde des dieux. N'avait elle pas été, jadis, cette Déesse-Mère qui avait concurrencé l'ordre des dieux mâles? A l'époque, comme pour mieux affirmer la spécificité de son domaine face à K'ien et à sa puissance solaire, elle avait d'ailleurs installé son camp sur le versant nord de la plus haute montagne, au bord d'une rivière où l'ombre régnait toute la journée.

Même en ces temps actuels de déchéance, il était facile de retrouver sur terre des traces de cette antique royauté de Kouen, que ce soit au sein des innombrables sociétés qui continuaient à pratiquer des cultes de fertilité voués à la Terre-Mère, ou encore dans les groupes qui cherchaient à influencer le cours des choses de manière sous-terraine et invisible. C'est ainsi que tous les mouvements informels se réclamant du New Age,. de la nouvelle pensée ou de la conscience cosmique, et qui tous oeuvraient de manière isolée, reprenaient sans le savoir forcément l'antique inspiration de K'ouen ...

Sur Lebab aussi on reconnaissait à K'ouen des privilèges auxquels nul autre Dieu ne pouvait prétendre. Fidèle à l'habitude qu'elle avait prise sur terre, elle était en effet la seule à s'être installée en dehors du palais royal de K'ien.

Fuyant toujours le soleil, elle avait dressé son palais sur la face obscure de la planète qui n'était jamais éclairée que par une lumière froide et lunaire.

A son sommet, elle avait accroché son étendard. Sur un fond brun foncé qui rappelait autant les couleurs de la terre que celles de la nuit on voyait très nettement se détacher, au centre de l'oriflamme, une curieuse vache de blancheur laiteuse, son animal préféré.



Le ventre de l'animal sacré était lui-même barré par trois traits noirs, cassés en leur milieu. Les enfants innocents du village y voyaient une représentation de l'herbe que mange l'animal. Mais pour ceux qui en connaissaient le sens, ces traits évoquaient autre chose: les entrailles de la terre qui s'entrouvrent pour accueillir la pluie du ciel, ainsi que pour laisser sortir des récoltes bien mûres, ou encore le lent malaxage de la boue primitive qui avait permis de façonner l'univers.

Car si K'ien était le maître du temps, K'ouen était quant à elle reine de l'espace.

- Où Tchen laisse parler son impétuosité...

-« Fi de toutes ces hésitations! K'ien a raison, il faut agir dès maintenant! Pourquoi ne pas envoyer sur terre un messager qui fera connaître la bonne nouvelle du retour des dieux ? Après tout, les humains sont une race faible qui a toujours eu besoin de suivre des prophètes. Si nous leur faisons en plus miroiter la participation au grand Jeu cosmique, ils seront prêts à nous accueillir comme des Sauveurs et à nous reconnaître comme leurs Maîtres.

Je sens, moi aussi, le frémissement d'une nouvelle ère qui s'annonce; et pas obligatoirement là où on l'attend d'habitude. Gourous de pacotille, chanteurs déifiés, tribus de hard-rockers révoltés, punks qui sombrent dans le nihilisme et qui, pour oublier leur humanité, sculptent leur chevelure dans l'espoir désespéré de retrouver une préhistoire animale... A travers ces multiples figures, je ne peux que me retrouver, et reconnaître ces signes avant-coureurs de bouleversements profonds qui avaient déjà secoué la Rome moribonde et décadente... »

T'chen se laissait, lui aussi, emporter par son ardeur.

"Il est d'autant plus urgent d'intervenir pour canaliser et endiguer ces forces sauvages que, si nous ne faisons rien, l'Histoire risque de se répéter. N'importe quel faux prophète peut surgir et s'imposer des millénaires. Oui, je le crois sincèrement, il est temps que nous descendions enfin dans les arènes pour sauver le monde et pour rétablir les règles du Jeu dans toute leur splendeur!"

On reconnaissait dans ces paroles toute la fougue et l'impétuosité de Tchen, le fils aîné des deux plus anciens maîtres de Lebab. Son physique et son habillement reflétaient parfaitement son caractère impulsif : grand et maigre, à la limite dégingandé, il était le seul homme de l'assemblée à ne pas porter la traditionnelle armure en cote de mailles métallisées réservée aux dieux. Il l'avait remplacée par des vêtements amples, faits de lanières de cuir vertes et orange qui flottaient au vent lorsqu'il se déplaçait.

La trop grande impulsivité dont il témoignait souvent n'empêchait pas les membres de l'assemblée d'être attentifs à ses propos et de le reconnaître comme l'un des leurs. Car l'élan dont il faisait preuve avait quelque chose de sacré : elle rappelait que l'instinct de vie ne peut jamais s'éteindre totalement, et qu'au moment le plus inattendu, dans une situation apparemment calme, il faut toujours compter avec cette étincelle de hasard et de folie qui viendra perturber l'ordre établi, afin de le régénérer et de lui redonner une nouvelle jeunesse.

A Lebab, des fêtes somptueuses lui étaient réservées dans le calendrier liturgique. Outre leur aspect festin, elles permettaient de circonscrire la fougue de Tchen dans des moments de folie collective. Elles se déroulaient au printemps, moment où il pouvait enfin laisser libre cours à son impétuosité dans des cortèges de danse et des bacchanales dionysiaques impressionnantes. Dans ces moments d'exception, où tous les participants à la fête se cachaient derrière des masques, l'ordre naturel du monde était mis entre parenthèses: les croyances les plus sacrées de Lebab étaient bafouées et ridiculisées, et dans l'immense défoulement collectif qui s'ensuivait, chacun jouait le personnage qu'il voulait, changeant de rôle autant de fois qu'il le souhaitait, se mêlant à des cortèges de musiciens ou de bacchantes ivres qui se roulaient dans la boue et le vin...

Malgré son exil, l'empreinte laissée sur terre par Tchen demeurait extrêmement vivace. Non seulement les humains continuaient à lui sacrifier ponctuellement des moments de folie collective, dans des carnavals ou des fêtes somptueuses placées sous le signe de la démesure, mais de plus, pour se prévenir d'un retour imprévu de sa folie et de son

impulsivité, ils avaient organisé de manière obsessionnelle, dans toutes les civilisations, d'innombrables rites à l'origine de leurs religions.

Et pourtant, même en se protégeant ainsi, les hommes savaient qu'ils n'étaient jamais définitivement à l'abri d'un retour de la folie incarnée par Tchen. Ils sentaient confusément qu'ils participaient de cette même essence divine lorsqu'ils se laissaient emporter par la colère et l'impétuosité, ou encore lorsqu'ils étaient poussés par une force invisible à une action imprévue, sans pouvoir comprendre d'où provenait cette énergie mystérieuse qui pouvait remettre en cause, d'un seul coup, toute leur existence.

Rien d'étonnant si, sur Terre, Tchen avait ainsi été vénéré et craint sous des formes multiples, tantôt comme Dieu de la vigne et du vin, tantôt comme celui des guerriers fougueux, tantôt enfin comme le Démon de la violence destructrice qui a besoin de ravager le monde pour le régénérer: c'étaient autant de visages empruntés par une même force sacrée.

Malgré sa fougue et les débordements incessants auxquels il se livrait. Tchen avait sa place dans l'assemblée des Dieux de Lebab. Depuis toujours : il était en effet le premier fils de K'ien et de K'ouen. En tant que tel, il représentait le prototype même de la fusion originelle des traits opposés de ces deux dieux, rappelant l'instabilité impétueuse qui avait suivi le moment où la force pure et aveugle des origines avait été captée et canalisée dans l'espace. Car le fait d'accueillir cette force brute n'avait pas été un phénomène neutre; et il était fatal que les deux énergies ainsi mises en présence se soient ensuite rapprochées et mélangées en un immense magma ou chaos primitif, jusqu'à ne plus former qu'une nouvelle boule d'énergie pure et indifférenciée, qui ne demandait à nouveau qu'à exploser et à agir. Certains récits mythiques des origines faisaient allusion à cette boule d'énergie pure lorsqu'ils parlaient de Sphairon, la Sphère primitive de l'énergie indifférenciée, où tous les principes étaient mélangés en un océan indifférencié primordial...

Symbole du mélange impur de deux forces qui s'étaient jusque là affirmées chacune de son côté, de manière auto-suffisant, Tchen ne pouvait qu'apporter du désordre dans le couple divin. C'est pourquoi on le décrivait souvent comme un perturbateur, voir comme un signe annonciateur de destruction. Sous le nom de Geburah le terrible, il représentait ainsi l'énergie cosmique terrifiante résultant de la première fusion originelle du Ciel et de la Terre.

Mais, en même temps, il était celui qui avait apporté le devenir, en permettant à leurs fonctions opposées de se mélanger pour se métamorphoser : c'est ce qui faisait de lui, simultanément, le dieu de la vie et du mouvement.

Cette histoire secrète de la filiation de Tchen se trouvait inscrite de manière allégorique dans les armoiries qu'il s'était choisies.

_____ _____

_____

_____

Pour ceux qui en connaissaient le sens, il était en effet facile d'y voir les traits faibles et malléables de K'ouen, pénétrés à leur base même par la ligne forte et dure de K'ien. Il suffisait d'ailleurs de fixer attentivement ces trois traits pour deviner leur sous-entendu érotique à peine voilé, et pour voir les chairs de Kouen s'entr'ouvrir lentement sous la pression du membre de Kien. Ce dernier, en gonflant, chassait impitoyablement à l'extérieur des traits devenus trop faibles pour lui résister...

Pour rendre moins explicite cette figure ainsi que l'histoire sacrée qu'elle racontait, les anciens devins chinois avaient à la suite du roi Wen, imposé une métaphore poétique. Celle-ci invitait à voir, dans le trait fort à base du trigramme, une représentation du tonnerre qui montait des entrailles de la terre en entr'ouvrant ses chairs, pour enfin exploser à l'air libre. C'est depuis cette période qu'on avait d'ailleurs pris l'habitude de représenter symboliquement Tchen par l'éclair ou par le tonnerre.

- Où K'an et Ken tempèrent les ardeurs de leur frère...

"Holà!"

K'an et Ken interrompirent en même temps T'chen. Ils étaient assis côte à côte, le cadet étant toutefois placé plus près du centre où siégeait Kien. Ils avaient réagi en même temps et de façon semblable, trahissant ainsi la proximité de leur caractère.

A la différence de leur aîné qui avait hérité de la foudre et de l'impétuosité de leur père, les deux frères avaient repris à leur compte les aspects prudents et doux de leur mère. Cela les amenait souvent à intervenir de concert pour tempérer et réfréner les ardeurs de T'chen.

Cette similitude de tempérament n'empêchait pas chacun des deux frères d'avoir sa propre individualité, comme allait d'ailleurs en témoigner le reste du dialogue.

Ce fut K'an, le premier, qui prit la parole. Il s'adressa directement à T'chen, lequel contenait à grand peine son énervement face à ce qui lui semblait être une coalition des deux cadets :

« Je suis d'accord avec toi, T'chen, pour penser que, même sans parler des phénomènes les plus visibles comme les rockers ou les punks, l'époque actuelle est pleine d'énergie, de recherches floues, de petites tribus informelles qui s'agrègent temporairement autour d'un but ou d'une activité commune. Ces événements sont d'autant plus intéressants qu'ils ont lieu en dehors de toute structure officielle. C'est vrai qu'ils témoignent effectivement d'une vitalité instinctuelle qui ne peut qu'être encourageante... »

A voir le front soucieux de K'an tandis qu'il parlait, on pouvait se demander si ses paroles ne relevaient pas d'une habileté rhétorique de sa part. La suite confirma cette impression.

"Toutefois, T'chen, tu le sais aussi bien que moi, ces phénomènes sont en même temps extrêmement instables. Non seulement ils sont éphémères, mais de plus ils sont souvent chargés d'une énergie noire, d'une violence et d'une intolérance contenues à grand peine. II n'est pas rare que ces micro-groupes soient traversés par des lignes de stratification et de rigidité extrêmement fortes, allant jusqu'à s'enfermer dans des codes vestimentaires et comportementaux rigides qui remplacent parfois l'autorité du chef par la fascination pour la force collective du groupe. Or cette dernière peut se révéler encore plus dangereuse! ».

Reprenant son souffle, K'an pointa le doigt vers son aîné. II avait un air grave et sombre qui correspondait parfaitement à son habillement. Alors que la plupart des membres de l'assemblée témoignaient en effet d'un effort de recherche dans leurs vêtements, son armure était quant à elle réduite à sa plus simple expression : sa cote métallique, nue, était recouverte d'un velours noir qui lui donnait un air austère et ténébreux. Cette impression de sévérité se trouvait renforcée par son visage osseux, ainsi que par son physique émacié.

« Oui, je sens un grand danger dans tout ce que tu viens de dire, T'chen. Je ne sais comment exprimer ce que je ressens, mais c'est comme si cet espoir et cette force de vie que je perçois à la source de ton impétuosité, étaient entourée d'obscurité et de périls dont tu n'as pas conscience... »

Malgré son énervement, T'chen ne put s'empêcher de sourire. Car cc qu'avait décrit K'an, n'était cc pas très exactement le reflet...de lui-même, de ses hésitations et de ses doutes, qu'il portait jusque dans ses armoiries?

_____ _____

_____

_____ _____

Ces armoiries plongeaient souvent les habitants de Lebab dans un sentiment de malaise. Ils y voyaient, le plus souvent, le mouvement des flots qui s'écartent autour d'un dangereux récif caché et invisible, donc annonciateur d'une menace obscure. Les plus pessimistes y voyaient un présage funeste, le trait central se faisant inexorablement étouffer, sa lumière ayant de plus en plus de difficulté à percer et à rayonner, entourée de toutes parts par l'obscurité de la nuit.

Certains, parmi ses amis, interprétaient pourtant ces trois lignes de manière bénéfique, en y voyant l'expression d'un caractère imperturbable en son centre, capable de s'adapter à chaque instant pour affronter les aléas du monde extérieur.

De manière encore plus ésotérique, K'an se plaisait quant à lui à voir la barre lumineuse et dure du centre comme le symbole d'une sagesse intérieure, d'une force visionnaire cachée, invisible aux yeux des profanes.

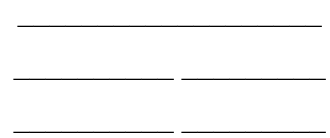
C'était à cette double interprétation que pensaient les autres Dieux en écoutant pensivement la tirade de K'an : à l'image de ses armoiries, la situation pouvait autant refléter un extrême danger d'anéantissement que les germes lumineux d'une nouvelle ère...

Ken qui jusqu'alors n'avait rien dit prit à son tour la parole. II apportait à fois un appui à son frère et des nuances importantes dans 1' analyse de la situation.

Ce qui frappait d'emblée en l'écoutant, c'était la manière dont il semblait économiser ses forces. Il parlait à voix basse et sur un ton monocorde, d'une manière presque inaudible, qui contrastait avec le long discours de K'an.

«Je crois qu'il serait sage, dans cette situation, de s'arrêter et de prendre le temps de voir comment les choses vont évoluer...D'autant plus que, contrairement à ce que j'ai entendu jusqu'à maintenant, je ne vois quant à moi aucun signe réel de profonde mutation...ni en bien ni en mal.. A force de conserver le regard braqué sur des micro-événements pour espérer qu'enfin il se produise quelque chose, j'ai peur que vous oubliiez que les usines et les réveils matinaux pour aller au travail sont toujours là, pour l'immense majorité, des gens. C'est pareil, les autoroutes continuent à engloutir quotidiennement leur cargaison d'êtres humains, en ne les recrachant le soir que dans des villes-dortoirs sinistres ou, plus triste encore, dans ces centres commerciaux où des milliers de produits cherchent désespérément à séduire la foule en se livrant à l'obscène strip-tease du merchandising moderne...Pour la plus grande partie de l'humanité, j'ai bien peur qu'il n'y ait rien de neuf sous le soleil. La vie continue, toujours semblable à elle-même... »

En prononçant ces paroles, Ken, qui n'aimait point trop discourir, se contenta de montrer du geste son bouclier. Plutôt que de conclure, il lui suffisait de montrer ses armoiries pour indiquer quel conseil il donnait aux autres membres de l'assemblée :



Les autres personnages présents autour de la table comprirent immédiatement ce que Ken voulait signifier. Car tout le monde, au sein de l'auguste assemblée, savait que ce dessin représentait une tasse renversée, celle-ci symbolisant parfaitement l'arrêt du mouvement et l'immobilisation, le renoncement à l'action. Pour Ken, c'était clair: ce n'était pas le moment de se plonger dans le torrent impétueux de la vie. La discussion ne méritait pas d'être prolongée.

Certes, d'autres images pouvaient venir à l'esprit lorsqu'on méditait sur ses armoiries; mais elles allaient toutes dans le même sens. Ainsi, on pouvait lire les trois traits en partant de la barre du haut: dans la situation inconfortable où cette dernière se trouvait alors, reposant sur des piliers trop fragiles pour son poids, on comprenait qu'il lui faille se garder de tout mouvement instable.

L'immobilité prônée par Ken était celle du bon sens : on ne bouge ni lorsque nul mouvement profond ne l'exige, ni dans une situation d'extrême péril ou de déséquilibre. Cette attitude n'avait rien à voir avec la prétendue sagesse basée sur l'idée de tempérance et de «juste mesure » à laquelle on l'avait si souvent réduite. Encore de nos jours, ce faux-sens amenait souvent à penser que la sagesse était l'art du compromis, et, partant, de la compromission. Or, lorsqu'on observait bien les traits qui constituaient les armoiries de Ken, il ne s'agissait nullement de rechercher un impossible équilibre permettant de satisfaire des forces antagonistes, mais plutôt d'exercer, au centre même des choses qui partent dans de multiples directions et qui sont menacées d'éclatement, une énergie capable d'arrêter le mouvement naturel de la vie et au cours des événements.

Cet aspect violent et presque contre-nature invitant à s'opposer au mouvement et à l'impulsion spontanée, se trouvait parfaitement illustrée par l'accoutrement même de Ken. Loin d'avoir choisi la discrétion comme son frère K'an, ou les tenues d'apparat richement brodées de Kien, Ken s'était singularisé en recouvrant ses épaules d'une peau d'antilope qui lui aurait donné une allure de mendiant si on ne voyait briller, en dessous, sa cuirasse de dieu immortel. De même, comme pour signifier son refus de l'ordre naturel auquel les autres se conformaient, il était le seul dieu de l'assemblée à avoir relevé ses cheveux en un chignon tressé extrêmement long, qui retombait en queue de cheval sur ses épaules.

Sur Lebab comme sur Terre, rares étaient les habitants capables de comprendre cette énergie farouche et quasi ascétique qui se cachait sous l'immobilité apparente de Ken; et encore plus rares à comprendre qu'il est possible d' agir en sacrifiant l'action elle-même et en mettant en oeuvre une non-action encore plus profonde. Certains ermites retranchés dans des forêts asiatiques impénétrables suivaient cette antique voie, cherchant à inverser le cours normal de l'existence en s'arrêtant de marcher et changeant jusqu'à leur manière de respirer grâce à des techniques yogiques héritées des temps les plus anciens. Mais dans le monde contemporain, ils étaient probablement à peine plus qu'une poignée à être tentés par la mystérieuse voie de « l'action sans agir » au sein de la société. Pour l'immense majorité des autres humains, Ken en était venu à

devenir leur Dieu protecteur, représentant paradoxalement à leurs yeux une vie sage et mesurée, un modèle de prudence invitant à ne rien remettre en cause dans leur existence...

Bon gré mal gré, Ken avait accepté de représenter, sur Terre, cette cohorte des « hommes normalisés » et des personnes engluées dans la quotidienneté la plus aliénante. Il parlait dans l'assemblée des dieux pour cette immense foule de salariés qui se lèvent à sept heures du matin pour aller travailler et qui ne retournait chez eux qu'à huit heures du soir pour s'installer devant leur télévision, sans que jamais pointe à l'horizon de leur vie une quelconque lueur d'espoir. C'est en pensant à eux que Ken avait parlé. Scrutant désespérément cette foule grisaille réglée par des pointeuses, des devoirs et des crédits à rembourser jusqu'à leur mort, il ne voyait aucun signe annonciateur du retour des Dieux.

Après avoir ainsi parlé, K'an et Ken se turent, se réfugiant dans le silence afin de donner plus de poids à leurs propos.

Les autres dieux les avaient écoutés avec gravité. Ils se souvenaient suffisamment de l'histoire de la création pour savoir que l'immobilisation de la force vitale est parfois indispensable. Dans le déroulement de la cosmogonie, l'intervention des deux frères avait eu lieu très exactement au moment où la boule d'énergie pure et immatérielle, perpétuellement agitée par les fluctuations des deux forces primordiales mélangées en un magma bouillonnant, avait littéralement explosé, marquant ainsi l'entrée de la création dans le monde des formes individuelles.

K'an avait trés exactement représenté le moment de la séparation et du morcellement de la Sphère chaotique originelle, jouant le rôle d'un tamis central qui, au moment de l'éclatement, avait séparé les éléments, les avait filtré, afin de mieux les disséminer ensuite dans le monde de la multiplicité et du devenir. Nul doute que sa prudence avait alors été indispensable en ce moment de l'extrême danger et de la diffraction de l'Unité primordiale dans le monde de la Multiplicité.

Pendant qu'il opérait ainsi, Ken son frère s'était occupé quant à lui des formes naissantes dans lesquelles l'énergie primordiale s'incarnait, les immobilisant dans la matière afin de leur donner un début de stabilité, une structure bilologiquement et chimiquement viable.

On retrouvait l'écho du rôle que les deux frères avaient joué dans le façonnement d'un monde des Formes, dans des vocables aussi différents et énigmatiques que le «Tipereth» kabbalistique, l'image chinoise du « Gouffre dangereux », ou encore le terrifiant «franchissement de la porte de la matrice » tibétain.

Depuis qu'ils étaient ainsi intervenus dans la genèse du monde, une solidarité profonde les reliait de manière invisible. C'est ce qui explique que lors de leur séjour sur Terre, ils avaient établi ensemble un camp commun, à distance respectueuse de leurs parents, lesquels occupaient le Centre. Ils avaient, en cette lointaine époque, dressé leurs tentes au pied de la plus haute montagne de la planète, à la base de la chaîne de l'Himalaya

Dans cet environnement hostile, ils s'étaient installés à la lisière d'une forêt vierge impénétrable, sur les bords d'une rivière impétueuse aux eaux troubles. Celles-ci stagnaient un instant devant leur campement, leur permettant de se laver et de s'abreuver à satiété, puis s'échappaient de manière tumultueuse, donnant naissance à une succession de rapides qui finissaient quelques centaines de mètres plus loin, en une impressionnante chute.

lls avaient alors vécu une vie dont ils se souvenaient encore avec nostalgie. Ils pouvaient passer des mois entiers sans sortir de leur campement. Immobiles, ils s'abîmaient dans des méditations profondes, cherchant à acquérir de nouvelles visions et de nouveaux pouvoirs secrets. Mais lorsque ces périodes de renoncement et d'ascèse prenaient fin, ils enfourchaient leur cheval et partaient en expédition dans les environs, autant pour se ravitailler que pour découvrir de nouvelles contrées. Tout les émerveillait : une nouvelle source à l'eau limpide et chantante, une délicate fleur fragile au bord du chemin, des enfants qui jouaient innocemment dans la cour de leur maison...

A force de les voir chevaucher ensemble, de manière toujours imprévisible, surgissant lorsqu'on ne les attendait pas au milieu d'un village puis repartant quelque temps après pour s'enfoncer au sein de forêts où nul n'aurait jamais osé pénétrer, les humains avaient eu tendance à les confondre et à les considérer comme des frères jumeaux.

On conserva des souvenirs de leur passage longtemps après qu'ils aient quitté la Terre pour l'Exil. C'est ainsi qu'à Rome on retrouve deux frères à l'origine de la fondation mythique de la ville. Parfois, le temps passant et l'habitude de les honorer en même temps avait amené à les réunir en une seule et même figure divine, aux traits paradoxaux, voire contradictoires. Ainsi, en Asie, le complexe personnage de Shiva rappellait à la fois le dieu menaçant caché au sein d'une forêt sauvage et le dieu des renonçants, capables d'arrêter le monde en l'immobilisant et en refusant d'agir.

Ailleurs, c'étaient des personnages étranges, toujours à la marge de la Société, qui avaient recueilli des traces de l'aura dont étaient jadis entourés Kan et Ken. Du chaman sibérien au sorcier africain, en passant par le forgeron détenteur du premier feu industriel, ils étaient en effet nombreux à provoquer auprès des villageois des sentiments troubles de respect et de crainte. Ces attitudes ambivalentes étaient dues à la réputation qu'ils avaient acquise, grâce aux forces dangereuses qu'ils maniaient, de pouvoir arrêter le Temps et refaçonner le monde à leur volonté.

Dans le monde moderne, on pouvait parfois se demander si les vedettes du show bizz et de la chanson ne jouissaient pas, du fait de la fascination magique qu'ils exerçaient sur les foules, de cet antique aura occulte reconnu aux personnages un peu troubles évoluant aux frontières de la société normale...

L'action invisible des deux frères pouvait aussi se découvrir dans le paradoxe de cette fin de vingtième siècle où la folle course du monde, lancé à une vitesse vertigineuse, frôlait sans cesse la catastrophe majeure, sans pourtant jamais avancer ou progresser réellement, dans une immobilité totale qui faisait que finalement rien ne changeait profondément...

- Où les trois soeurs apportent une lueur d'espoir...

« Mélancolie noire, parole d'homme, oubli de nos voix, nous laissera-t-on enfin parler? »

C'était le choeur des trois soeurs qui venait de rompre le silence, en chantonnant cette ritournelle sarcastique pour se moquer des autres dieux».

« Pourquoi faut-il que le monde soit pour vous blanc on noir? Pourquoi y chercher des signes de salut ou de perdition? II n'y a pas, sur Terre, que des cieux inatteignables, des tonnerres déchainés, des montagnes infranchissables, ou encore des torrents cachant des abîmes sans fond... »

C'était Souen, la soeur aînée, qui venait de prendre la parole.

Petite, blonde aux cheveux courts, elle avait un visage un peu lunaire, rond et plein, avec des traits bien dessinés mais en même temps très doux, qui faisaient d'autant mieux ressortir ses grands yeux bleus, calmes et apaisants, profonds comme un lac. Ses vêtements étaient vaporeux, faits d'un voile blanc presque transparent, dont les multiples drapés laissaient entrevoir des formes généreuses, des cuisses blanches et laiteuses, qu'on devinait en même temps fermes et musclées.

«Moi, lorsque j'observe cette lointaine terre sur laquelle vous vous penchez avec angoisse, ce ne sont pas les grands événements tragiques ou héroïques que vous considérez avec attention et qui font la «une» des journaux des humains, qui retiennent mon attention.

Non, ce que j'aime observer, c'est la vie de tous les jours, les mille petites transformations imperceptible qui font qu'aucune journée ne ressemble à une autre. Ce sont les efforts invisibles qu'on pourrait juger pitoyables, et qui sont pourtant le signe que des humains cherchent, qui à reconquérir un amour perdu, qui à s'améliorer dans son travail ou dans son comportement, qui à chasser l'intolérance en écoutant l'autre... Or, bizarrement, j'ai l'impression que jamais les hommes n'ont été plus capables que maintenant de s'écouter les uns les autres, peut être parce qu'ils savent que toute vérité éternelle est à jamais morte, et qu'une idée ne peut être qu'éphémère et relative.

Je ne dis pas que tous les hommes sont devenus des sages, non, je dis comme mon frère que la vie continue son bonhomme de chemin, et que c'est dans les infimes transformations de la vie quotidienne que se cachent les plus grands trésors ».

Devinant aux réactions impatientes de l'assemblée qu'on se demandait où elle voulait en venir, elle s'empressa de conclure :

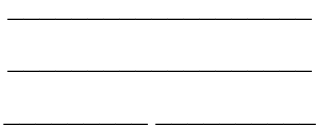
« Voilà pourquoi je ne suis partisane ni d'une intervention brutale destinée à changer le cours des choses, ni d'un repos ou d'un immobilisme qui ne ferait rien avancer. II faut aider le monde à se transformer, mais lentement, par des réformes mûrement préparées. Au fond, il suffit d'agir en douceur, en respectant et en accompagnant le rythme naturel des choses... »

Son discours reflétait bien sa personnalité : elle ne s'emportait jamais, préférantt la plupart du temps agir de manière posée, calme. Subtile comme l'air, tendre et secrètement sensuelle comme le bois, fraîche comme le souffle rafraîchissant du vent lorsqu'il caresse une terre brûlée par le soleil, elle provoquait au sein de l'assemblée des dieux un effet apaisant.

En l'écoutant, on se prenait à rêver qu'il était possible de régler les problèmes simplement, en écoutant l'autre de manière bien veillante et en discutant afin de comprendre son point de vue. Contrairement à Tchen, elle s'adressait à l'immense envie de paix et d'harmonie qui existe en chaque être humain; au point qu'on lui avait donné, au sein de l'assemblée, le surnom, mi-ironique et mi-respectueux, de la « Pacificatrice »...

Cette douceur n'impliquait pourtant aucune mollesse de caractère. Si Souen intervenait rarement, c'était parce qu'elle attendait en fait son heure. Profondément têtue, elle ne s'opposait jamais de front Elle préférait désarmer de manière imperceptible ses adversaires en les apprivoisant et en usant d'une persuasion qui agissait presque de manière invisible, par empathie et par adoption du point de vue de l'autre, qu'elle manoeuvrait ensuite habilement pour l'amener là où elle le souhaitait.

Elle exerçait sur les autres une pression extrêmement puissante quoique douce, comme en témoignaient d'ailleurs les deux traits supérieurs et fermes de son blason:



Le trait brisé inférieur sur lequel s'appuyait sa volonté venait heureusement tempérer cette force, en lui apportant une modération et une douceur apaisante qui empêchaient qu'on se rebelle contre ses entreprises.

Ce n'était pas un hasard si ce dernier trait évoquait un souffle d'air rafraîchissant : dans l'histoire du façonnement du monde, c'est elle qui avait introduit le souffle vital dans chacune des formes matérielles où s'était morcelée l'énergie primitive, s'assurant qu' il permettait à chaque nouvelle créature de s'épanouir pleinement. Grâce à son intervention, l'incarnation de l'énergie dans la matière avait pu se vivre de manière harmonieuse, et non comme un conflit dramatique, ou encore comme un emprisonnement..

Li, la deuxième soeur, se leva à son tour pour donner son avis.

Physiquement, elle était tout le contraire de son aînée: elle paraissait grande, élancée, et sous la tunique dorée qui descendait jusqu'à ses pieds on devinait un corps mince et frêle. Lorsqu'elle se déplaçait, on avait l'impression qu'elle frôlait le sol, tant sa démarche était immatérielle et souple.

Elle avait un cou fin, qui portait un visage gracieux au front proéminent, encadré de longs cheveux noirs qui flottaient autour d'elle en lui donnant un air éthéré. Ses yeux, d'une couleur bleu-gris étrange, étaient petits et vifs, brillant d'une lueur d'intelligence qui semblait toujours aux aguets.

Lorsqu'elle parlait, il semblait que toute l'élégance de ses mouvements et de son corps convergeait dans ce regard vif et clair qu'elle posait sur ses interlocuteurs. Souvent, ces derniers se sentaient presque mal à l'aise face elle, tant ils redoutaient d'être disséqués et mis à nus sous son regard. Mais en même temps ils ne pouvaient s'empêcher de tomber sous le charme de son esprit aiguisé et incisif.

D'une beauté éthérée, presque désincarnée, elle représentait la clarté d'une intelligence analytique qui aimait disséquer les choses, éclairer un problème par une analyse lucide et rationnelle de ses différents éléments. Si elle parvenait la plupart du temps aux mêmes conclusions que Souen, par une autre voie puisque cette dernière privilégiait l'empathie et l'intuition, il lui arrivait aussi de freiner les ardeurs pacificatrices de sa soeur, en montrant qu'il est des cas où des éléments s'imbriquent d'une manière tellement complexe que la bonne volonté ne suffit plus pour les régler. Son concours était pour cela précieux dans l'assemblée des Dieux: elle permettait de remettre les choses à plat, en y apportant la lumière de l'intelligence et du discernement.

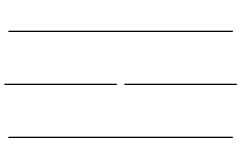
Encore lui fallait-il, pour juger calmement d'une affaire, posséder tous les éléments du problème. Ce n'était pas le cas cette fois-ci. C'est pourquoi elle n'intervint finalement que pour demander un délai de réflexion supplémentaire:

"Les choses sont très complexes, et je ne suis pas sûre que nous ayons recueilli suffisamment d'éléments sur ce qui se passe actuellement sur terre... Nous sommes en présence de tant de faits et de tendances contradictoires que j'avoue ne pas pouvoir

encore me faire une idée claire des choses je crois qu'il serait prématuré de prendre maintenant une décision, et qu'il faut pousser plus loin notre analyse de la situation...'

La reconnaissance de son impuissance actuelle à démêler les événements était tout à son honneur, mais reflétait également les limites de son pouvoir: son intelligence ne pouvait s'exercer que si elle s'attachait aux choses de manière tenace, jusqu'à les rendre claires; mais cela signifiait en contrepartie qu'elle était dépendante de ces dernières, et qu'elle ne pouvait rien faire tant qu'elle n'avait pas tous les éléments pour juger. Plus encore, ses jugements ne faisaient finalement que refléter l'état des choses actuelles, sans pouvoir anticiper le futur de manière visionnaire.

Cette limite du pouvoir de Li se trouvait parfaitement illustrée par ses armoiries:



Le caractère central qui rayonnait au milieu symbolisait bien l'éclair de son intelligence, qui s'attachait aux choses, les pénétrait grâce à son aspect souple et malléable, écartant leurs traits contingents pour mieux les disséquer et atteindre l'essentiel.

Mais en mieux temps, cette ligne était brisée et faible: elle avait besoin des deux autres traits pour s'appuyer sur eux. Seule, elle demeurerait frêle et exsangue, impuissante. C'est pourquoi elle ressentait un besoin profond de s'attacher à d'autres êtres, de manière non physique, mais spirituelle, toute entière empreinte d'une passion sublimée pour l'être profond et invisible que son intelligence croyait à chaque fois discerner derrière les apparences.

Li recherchait ainsi la compagnie des autres parce qu'elle connaissait parfaitement ses limites: n'avait elle pas tenu, lors de la création originelle du monde, le grand livre de la Classification des Formes qui venaient d'être façonnées et dans lesquelles Souen avait insufflé l'énergie vitale? Conformément au Plan, elle avait soigneusement distribué chaque espèce à l'endroit où il le fallait, sous le type de climat adéquat. A ce moment, elle avait compris ce qu'elle pouvait apporter aux autres Dieux, mais également le besoin viscéral qu'elle avait de disposer d'un cadre au sein duquel pouvoirinscrire son action: elle n'était pas faite pour créer, mais pour mettre en ordre, analyser, expliquer, arranger et ré-agencer l'univers dans lequel elle vivait.

Au fil du temps, elle avait réussi à mettre en valeur les différents aspects de sa personnalité et à se faire accepter au sein de l'assemblée des dieux où on attendait toujours avec bienveillance le résultat de ses analyses. Elle y apportait un charme indéfinissable, tenant autant de ses gestes gracieux et évaporés, du regard aigu qu'elle portait sur les choses, que de la clairvoyance de son intelligence et de sa façon éthérée de se tenir toujours droite, à la fois attentive et le regard perdu dans des réflexions lointaines..

Touei s'était contenue à grand peine, respectant les règles de la préséance en laissant ses soeurs plus âgées s'exprimer avant elle.

Pendant que Li s'exprimait, elle avait eu du mal à réfréner et à cacher son impatience. Même si elle respectait ses capacités intellectuelles, elle ne pouvait s'empêcher de trouver sa soeur trop timorée, trop prudente. Elle sous-estimait totalement, selon elle, le facteur passionnel qui était pourtant capable de changer le cours de l'Histoire de manière inattendue.

C'est pourquoi, d'après Touei, il aurait été dommage de se réfugier dans une situation d'attente comme semblait y inviter Li. On pouvait être beaucoup plus volontariste et optimiste. Mais elle ne le fit savoir que progressivement, de manière graduelle, en prenant bien soin de montrer quelle soutenait malgré tout ses deux soeurs.

«Je suis profondément optimiste en ce qui concerne la situation actuelle. Je crois que la situation sur Terre va tout naturellement redevenir propice à l'instauration du Jeu.. Je ne mésestime pas les problèmes ni les facteurs inquiétants qui nous ont été longuement exposés au cours de cette assemblée. Mais, par rapport aux visions apocalyptiques que j'ai écoutées, j'ai envie de dire que, quoi qu'on qu'on, la nature n'en continue pas moins, chaque année, à se renouveler et à enfanter de nouvelles moissons. C'est à cela que je suis sensible. Même dans les pires moments, je sens qu'un instinct de vie mystérieux et sourd subsiste au plus profond des entrailles de la terre, comme dans les recoins les plus obscurs du coeur des humains. Jamais cette étincelle divine ne peut être totalement occultée. Elle ne demande, comme les roses, qu'à jaillir et éclore... »

En prononçant ces mots, elle avait l'air menu et fragile d'une adolescente qui découvre les premiers émois amoureux. Sa grande robe plissée, d'une couleur verte très lumineuse, recouvrait une épaisse cote de mailles qui donnait l'impression d'être trop grande pour elle. D'autant qu'elle s'arrêtait aux épaules, laissant émerger des bras nus extrêmement frêles, à la peau douce de nourrisson. Par contraste, sa bouche aux lèvres outrageusement soulignées de rouge paraissait encore plus sensuelle, prête à avaler le monde.

Touei dégageait, par tous les pores de sa peau comme dans chacune de ses attitudes, une sensualité animale. Ses cheveux à la teinte auburn, ses mèches folles qu'elle relevait d'un geste ambigu lorsqu' elles venaient cacher à moitié son visage à l'ovale parfait, ses gestes à peine ébauchés ainsi que sa démarche féline de panthère, tout contribuait à charger autour d'elle l'atmosphère d'une tonalité érotique à peine voilée.

Ce n'était pas pour rien qu'elle avait été sacrée déesse du Désir et qu'on l'avait si souvent associée à Eros : elle inspirait tous ceux qui succombent à la Passion et qui préfèrent suivre le plaisir plutôt que la norme ou la raison. Ce rôle qu'elle jouait dans le Panthéon était, à la base, éminemment noble : n'était-ce pas son intervention qui avait permis de parachever la Création, en faisant que les formes animées qui avaient été crées puissent se rechercher et se désirer les unes les autres, afin de rompre la solitude dans laquelle les enfermait leur finitude?

Voulant pousser plus loin son raisonnement, Touei continua :

« Cela veut dire que s'il est à nouveau nécessaire d'intervenir sur terre, il ne faut pas le faire avec rudesse, comme ce fut le cas jusqu'à maintenant. C'est en faisant appel à l'amour qu'on arrivera à quelque chose avec les humains...N'est-ce pas l'amour qui rapproche deux cellules et qui les pousse à fusionner pour n'en plus faire qu'une seule? N'est-ce pas sa puissance qui maintient les astres sur leur orbite tout en les faisant tourner éternellement autour de leur aimé? Eh bien, je vous le dis, pour les hommes il en est de même. Seuls l'amour et la force de la passion leur permettront de s'attacher à un idéal nouveau. Car c'est lui qui, depuis toujours, dirige le monde... »

On reconnaissait là tout le caractère de Touei. Farouchement hédoniste, emportée et impulsive, écoutant toujours l'appel du désir qu'elle identifiait à l'essence même de la vie, elle avait tendance à considérer que tout était possible si on savait mobiliser les foules et les coeurs. Lorsqu'elle rencontrait un obstacle, elle pensait toujours qu'il était possible de le contourner, en séduisant et en se gagnant la bonne volonté de ses

adversaires. Quitte à avoir recours à des stratagèmes ou à la magie, comme elle allait aussitôt l'évoquer.

«Je suis tout à fait consciente que nous risquons de rencontrer de nombreuses oppositions, et qu'il sera difficile de créer un consensus. Mais après tout, nous sommes des dieux, et rien ne nous interdit de faire appel à nos connaissances magiques...»

En évoquant elle dimension que nul n'avait encore abordé, Touei mettait en avant une dimension plus obscure de sa personnalité. Comme toutes les jeunes filles vierges et sensuelles des légendes, on lui prêtait en effet la capacité de canaliser en elle les capacités de canaliser en elle les forces obscures de la nature et de pouvoir s'en servir à volonté pour arriver à ses desseins. De l'image de la femme enfant à celle de la sorcière, il n'y avait souvent qu'une frêle passerelle, qu'elle franchissait allègrement lorsque cela lui était profitable...

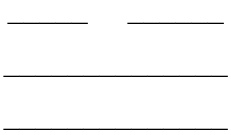
Cette face mystérieuse de sa personnalité expliquait probablement qu'on évitait en général de l'attaquer de front et qu'elle était tout à la fois crainte et admirée : inconsciemment, on préférait l'avoir de son côté, pouvoir compter sur son appui. Car tout le monde avait à l'esprit les légendes qui relataient les ensorcellements ou les vengeances auxquels elle s'était adonnée avec délectation lorsque les événements lui avaient résisté. Sauvage et impulsive, joyeuse tant que les choses et les êtres lui souriaient, Touei, la magicienne qui n'obéissait qu'à ses instincts, se révélait en même temps capable d'être dure et obstinée, voire cruelle, destructrice lorsqu'elle se laissait emporter. Elle piétinait alors les choses avec la même délectation qu'elle avait eu pour les réunir.

"De toute façon, il faut essayer quelque chose, mais en faisant appel à la passion et au désir, plutôt qu'à la raison ou à une quelconque tentation de rétablir l'ordre ancien. Et si notre entreprise échoue, alors on saura qu'effectivement les humains ne valaient pas la peine qu'on s'intéresse à nouveau à eux. Mais au moins on aura essayé.»

Touei avait fini sa tirade de manière péremptoire, sans s'apercevoir des contradictions qu'on pouvait relever entre ses différentes interventions. C'était normal: de tous les dieux et déesses, Touei était probablement la plus imprévisible. Elle était à la fois légère comme une enfant et profondément sauvage.

Ce n'était pas un hasard si ses lieux de prédilection étaient les lacs brumeux des montagnes: à leur image, elle était pure et limpide, gaie et insouciante tant que le soleil brillait; mais dès qu'un nuage se pointait à l'horizon, elle était comme ces eaux qui, au crépuscule, deviennent sombres et inquiétantes, cachées derrière des brumes mystérieuses

Sa nature complexe était parfaitement traduite par les armoiries qu'elle s'était cchoisie:



En haut, un trait léger et aérien était prêt à se décocher et à s'envoler: c'était sa joie de vivre et son insouciance naïve. Mais ce trait de caractère s'appuyait sur deux traits forts qui lui donnaient une détermination et une fermeté de caractère que ne possédaient pas ses soeurs.

Touei, avec sa force tranquille et sa joie sereine, pouvait rivaliser sans complexe avec la volonté de ses frères : elle savait ce qu'elle voulait et avait suffisamment d'énergie pour

conduire ses plans jusqu'au bout. C'était cette force sous-jacente, résumée dans les deux traits inférieurs de son blason, qui lui permettait de tout mettre en oeuvre dans sa quête du plaisir, ou encore de verser dans la cruauté et la vengeance destructrice...

Secrètement, ses armoiries portaient pourtant l'aveu de ses limites et de sa faiblesse : le trait léger et aérien qui dominait et qui était prêt à s'envoler tout seul, montrait aussi qu'elle pouvait à tout moment suivre une impulsion aveugle et se fourvoyer. Les autres dieux et déesses de l'assemblée ne manquaient d'ailleurs pas l'occasion de lui rappeler ses inconstances et ses coups de coeur successifs, lui reprochant la faiblesse dans laquelle elle se mettait elle-même lorsqu'elle suivait aveuglément son impulsion ou sa passion du moment...

x

Après la tirade de Touei, les trois soeurs se regardèrent avec un air complice. Elles s'étaient mutuellement appuyées pour contrebalancer l'influence des autres membres de l'assemblée.

K'an le ténébreux regardait, songeur et un brin envieux, Touei la magicienne sensuelle, pour laquelle il ne pouvait s'empêcher de ressentir une attirance particulière. II se souvenait de l'époque bénie où, sur Terre, les trois soeurs avaient établi leur campement à distance respectueuse de celui de leurs parents, mais tout près du sien. Elles s'étaient en effet installées à une demi-journée de marche de la montagne et du torrent impétueux, à la sortie des gorges profondes qui défendaient l'accès à son campement. Elles avaient choisi un lac aux eaux limpides, au beau milieu de la plaine naissante, profitant en même temps de la chaleur du soleil et du vent qui descendait des montagnes.

Pendant leur séjour sur terre, elles avaient vécu une vie saine et idyllique. Elles se baignaient souvent dans le lac, jouant à s'éclabousser ou nageant des heures entières, jusqu'à l'épuisement. Leur vie oisive était seulement entrecoupée par les visites de K'an et de ses frères Lorsqu'ils se retrouvaient tous ensemble, ils en profitaient pour organiser des excursions ou des chasses dans les environs.

Le reste du temps, elles n'étaient pas vraiment abandonnées à elles-mêmes. Les habitants des villages voisins avaient pris les trois soeurs en amitié. Ils venaient les voir régulièrement, en longues processions, leur vouant un culte spécial et leur apportant suffisamment d'offrandes pour qu'elles n'aient pas besoin de s'inquiéter de leurs conditions matérielles de survie. En échange, et même si elles faisaient ainsi une légère entorse aux lois qui régissaient les rapports entre dieux et humains, elles les assuraient de leur protection et leur prodiguaient des conseils, leur inculquant une curiosité qui les amènerait plus tard à essayer de découvrir les lois scientifiques auxquelles obéissent les événements de la nature.

Leur séjour sur terre avait été moins agité et surtout moins spectaculaire que celui de leurs frères C'est probablement la raison pour laquelle la religion masculine et monothéiste s'était d'autant plus rapidement imposée, chassant les représentations féminines de la divinité.

On devait remonter loin dans l'histoire et interroger les anciennes religions panthéistes pour retrouver sur Terre la trace des anciennes déesses, qu'elles aient étét chasseresses comme Diane, protectrices comme Vesta, ou encore pacificatrices comme Athéna. Ou alors il fallait s'intéresser à d'autres personnages plus troubles, qui avaient toujours été objets de fascination et de répulsion, comme par exemple les magiciennes et les sorcières. Au sein de la religion chrétienne qui avait étendu sa chape de plomb sur la

terre entière, seule la figure de Marie préservait certains attributs des trois soeurs, en étant parfois l'objet de cultes déviants en l'honneur par exemple de la «Vierge noire »

A l'opposé des humains qui avaient ainsi occulté le rôle des déesses, les dieux savaient très bien qu'elles occupaient une place fondamentale dans l'ordre du monde. A elles était revenue la responsabilité de finir 1a création, ou plutôt de faire en sorte que celle-ci ne soit pas achevée, mais au contraire perpétuellement ouverte et susceptible d'être continuée..

RETOUR SUR LA LEBAB

II faisait encore nuit lorsque Foussage, l'Oiseau fétiche d'Ato qui s'était glissé en espion dans la salle des délibérations, revint se poser sur 1' épaule de son maître. Il croassa, avec son étrange voix de corbeau :

«N'ont pû se mettre d'accord! N'ont eu le temps que de parler! Vont se coucher maintenant! »

La foule rit de bon coeur en entendant cette sentence. Ato en profita, lui aussi, pour inviter les habitants de Lebab à rejoindre leur domicile.

-« I1 va aussi être temps pour chacun d'entre nous de rentrer chez lui afin de se reposer... Ainsi s'achèvent les trois journées de préparation au Jeu. Désormais, les joueurs sont rentrés dans leur peau, et tout est prêt pour que les Dieux qu'ils sont devenus créent une nouvelle combinaison et, partant, une nouvelle Histoire... Mais cela va prendre encore trois ou quatre jours, car il leur faut pour cela se mettre d'accord sur le Plan de la Partie qu'ils veulent jouer... ».

-«Dis, Ato, lui demanda avec crainte Nias, la plus jeune auditrice qui était secrètement amoureuse de l'un des jeunes garçons sélectionné la veille pour devenir l'un des Joueurs, que veux-tu dire en affirmant qu'ils sont désormais des Dieux? Sont ils donc devenus différents de ce qu'ils étaient jusqu'alors? Et les reverrons nous dans notre ville ou sont ils...à jamais perdus pour nous? » Sa voix tremblait lorsqu'elle finit de poser sa question.

Ato sourit et s'assit à ses côtés pour lui répondre.

« Je peux te répondre que, tout comme toi qui es et en même temps n'es pas vraiment la même qu'hier, ils sont et ils ne sont pas vraiment différents de ce qu'ils étaient ce matin... »

« Vois tu, chacun d'entre eux incarne désormais la force ou la tendance fondamentale qui prédomine dans sa personnalité. Et ce sont ces différentes forces qui sont à proprement parler divines, car elles s'expriment depuis toujours, en tout être vivant, oeuvrant secrètement sous leur caractère individuel.

Ainsi, toi même, tu peux être à un moment sous la coupe d'une force impétueuse qui te fait ressembler à Tchen, et à un autre moment sous le joug de la torpeur et de l'immobilisation de K'an. C'est à cela que sert le Jeu : à savoir reconnaître les forces qui t'agissent, pour mieux jouir de leur essence divine et pour mieux jouer avec elles..."

Ato savait qu'en expliquant cela, il ne répondait pas vraiment à la préoccupation secrète qui agitait le coeur de la belle Nias. Pourtant, il avait fait exprès de rappeler ce point, pour atténuer la dureté de ce qui allait suivre.

-«Je sais que tel n'était pas le sens de ta question. Tu veux savoir si nous reverrons nos huit Joueurs, maintenant qu'ils sont devenus des Dieux? ».

«Je pourrais te répondre que dans ton coeur, il te sera facile de retrouver l'essence de ce qu'ils sont et de ce que tu aimes en eux. Malheureusement, il va se passer un très long temps avant que tu ne les revoies physiquement. Car ils vont participer directement au jeu sur Terre, même si c'est en se cachant sous les traits d'humains

«Quand nous les accueillerons, à leur retour, ils seront devenus des Dieux aguerris,. et ils auront plein d'histoires à nous raconter sur leurs aventures. La vie profane qu'ils menaient auparavant sur Lebab ne sera probablement plus pour eux qu'un lointain souvenir... "

Nias baissa la tête, une légère rougeur trahissant son désarroi intérieur. Elle sentait que son attirance pour Tchen risquait hélas de se transformer en un souvenir nostalgique d'un amour déçu d'adolescente...

Un autre homme de l'assistance, forgeron de son métier, fit signe qu'il voulait parler.

Lui aussi avait un enfant qui avait été retenu dans le Palais impérial. C'était le père de Li, et il vivait difficilement le fait d'être soudain privé de sa fille; d'autant plus qu'elle l'aidait souvent dans son travail. L'accession au statut officiel de Dieu ne se faisait jamais sans douleur pour les proches qui voyaient soudain leur progéniture les abandonner.

D'un autre côté, la gloire à laquelle sa fille était promise ne pouvait que rejaillir sur lui, et il n'était pas insensible aux marques de déférence que, déjà, ses voisins lui avaient manifesté la veille, dès qu'ils avaient appris la nouvelle.

Ce soir, le père de Li était inquiet de ce qui allait arriver à son enfant; surtout après avoir entendu, par la bouche d'Ato, quelle était la situation sur Terre.

-« Mais que va-t-il se passer maintenant? La situation sur terre que les joueurs ont décrite me semble extrêmement confuse. Nos Dieux ont ils au moins une chance, aussi infime soit elle, de rétablir effectivement les Règles? ».

-« Cela dépend de tant de choses! Des humains bien entendu, puisque sans leur collaboration rien ne peut se faire. Mais aussi de la manière dont les huit Dieux vont agir. S'ils se laissent aveugler par la Passion, l'ambition personnelle ou le désir d'une revanche, leur échec sera certain. Cela, c'est ce que nous diront les événements demain...

-« Nos Dieux ne sont même pas d'accord sur le Plan à suivre pour intervenir sur Terre. Ne pourrais tu, au moins, leur donner une idée ou un conseil? Depuis le temps que tu suis le Jeu, Vénérable Maître, tu dois bien savoir ce qui est le plus judicieux pour eux... »

Ato sourit en voyant le forgeron le flatter afin que sa fille puisse bénéficier de son aide. Il répondit en souriant :

« Quand bien même je le saurais, je ne pourrais leur donner un quelconque conseil sans contredire à mon rôle de Meneur de Jeu impartial... puis, vous oubliez qu'en fait, les Dieux eux mêmes sont soumis aux règles du Jeu qui se joue à travers eux ».

« A la limite, je serais tenté de dire que le Plan auquel ils réfléchissent actuellement n'est pas crucial. Parce que les humains auprès desquels ils vont intervenir ont eux même leurs propres réactions, souvent irrationnelles, qui viendront perturber leurs desseins. Et c'est bien ainsi : car que serait le Jeu, s'il ne laissait place aux autres joueurs et au Hasard ?

Ato en avait dit beaucoup trop, et surtout beaucoup trop tôt, pour que quelqu'un dans l'assemblée puisse comprendre les allusions qu'il venait de faire à ce qui allait se produire dans les jours suivants. Un silence s'en suivit

Ce fut la frêle et belle Nias qui, relevant la tête, demanda timidement :

-"Pourrons nous revenir demain pour que tu nous racontes la suite de l'histoire? »

Ato secoua la tête, avec un air désolé.

«- Non, petite. Je me suis effacé une première fois du Palais de Lebab où siègent habituellement les Dieux pour laisser les Joueurs s'y incarner librement. Maintenant il est temps que je me retire de cette ville même, pour veiller au bon déroulement du Jeu, mais surtout pour méditer sur chaque nouveau coup qui sera tiré. Car j'ai soif d'approfondir la connaissance que j'ai du Jeu. Chaque partie qui débute est pour moi l'occasion de découvrir de nouvelles combinaisons...

-« Mais alors, dit l'adolescente effrayée à l'idée de ne même plus avoir de nouvelles de son favori, comment saurons nous ce qui se passe? Qui nous dira la suite du Jeu?»

Encore une fois, Ato sourit d'un air bienveillant

-« Rassures toi, sur Lebab, il n'est besoin d'un médiateur comme moi, que lorsqu'il n'y a pas de Jeu. I1 s'agit alors de garder le contact et d'organiser les cadres de la partie suivante, en choisissant et en préparant notamment les futurs Joueurs... »

«Mais dés qu'une nouvelle partie débute, comme cela va maintenant être le cas, les intermédiaires deviennent inutiles. La ville entière devient en effet le champ où se déploie le Jeu. Quant à Foussage, mon fidèle compagnon, il demeure toujours là pour assurer un lien entre vous et les Joueurs.."

Sur ces derniers mots, Ato s'éloigna lentement, avec un air triste et une démarche lourde, fatiguée. Il boitillait légèrement, ce qui faisait ressortir son infirmité et sa petite taille. Sachant qu'ils ne pouvaient lui sous-tirer une quelconque information supplémentaire, les auditeurs le laissèrent partir sans chercher à le retenir. Après tout, ce n'était qu'un nain difforme, pensèrent ils méchamment, en sous-estimant les pouvoirs de nuisance qu'il pouvait représenter et auxquels il avait pourtant fait implicitement allusion... »

CINQUIEME JOURNEE : LA ROUE DES DECISIONS

Il était temps de prendre une décision, en ce cinquième jour d'initiation au Jeu.

Voyant l'aube poindre à l'horizon, les Dieux se réunirent pour reprendre leurs délibérations et arrêter un Plan d'intervention.

-Premier plan : L'ordre du ciel postérieur Wen

Les trois soeurs qui s'étaient liguées pour défendre leur point de vue profitèrent de leur dernière prise de parole pour tenter de faire adopter un projet où, avec l'aide de K'ouen leur mère, elles auraient occupé le premier rôle.

L'idée était simple : il s'agissait de s'infiltrer sur terre dans toutes les sphères influentes, états, administrations ou entreprises, afin de gagner la confiance des hommes qui détenaient le pouvoir. Cela devait se faire de manière invisible, en douceur. En même temps, elles en profiteraient pour propager parmi le peuple de nouvelles croyances préparant le retour des dieux, et du Jeu. Ce n'était qu'après un long et patient travail de

préparation que l'énergie masculine du Père et de ses fils pourrait intervenir, sans risquer d'être rejetée par les humains.

Pour défendre leur plan, les trois soeurs ne manquèrent pas de rappeler aux autres membres de l'assemblée qu'une fois le monde créé, c'était aux forces féminines qu'il revenait de perpétuer la vie. Elles seules pouvaient donner semer patiemment les germes du futur. Elles appuyèrent leur dire sur l'un des anciens textes sacrés qui confirmait la préséance de l'énergies féminine dans toute nouvelle action à entreprendre "Le divin s'avance dans le signe de l'éveiller; il rend toutes choses complètes dans le signe du doux; il fait que les créatures s'aperçoivent mutuellement dans le signe de ce qui s'attache; il fait qu'elles se servent mutuellement dans le signe du réceptif; enfin il les réjouit dans le signe du joyeux".

Par diplomatie, et pour ne point vexer la susceptibilité de leur père, elles se hâtèrent de citer la suite de l'adage qui réservait ensuite au Dieu créatif et guerrier un rôle privilégié

C'est alors que Dieu combat dans le signe du créatif; il peine dans le signe de l'insondable, puis il mène toutes choses à la perfection dans le signe de l'immobilisation».

L'antique oracle indiquait bien que le travail préliminaire des forces féminines était destiné à ce que la force créatrice et masculine de K'ien et de ses fils intervienne ensuite pour redresser la création. Le but ultime restait toutefois la fusion des forces opposées, féminines et masculines; alors seulement s'amorcerait un nouvel âge d'or pour l'humanité. C'est ce qu'avait pressenti sur terre un théologien savant, un certain Nicolas de Cuse qui avait affirmé le premier dans son obscur opuscule que l'union des opposés n'est pas la vérité absolue, mais plutôt l'ultime stade qui prépare au dévoilement de la lumière sacrée.

Malgré les précautions oratoires des trois soeurs, K'ien se sentit offusqué; il devint rouge de colère, et laissa parler toute sa rancoeur de n'être plus considéré comme le seul et l'unique Maître de l'univers. Plus que tout, il craignait d'être transformé, génération après génération, en « deus otiosus » qu'on ne consulterait plus que rarement, pour la forme.

-«Je ne crois pas en votre Plan, qui est beaucoup trop timoré! Il ne faut pas craindre une intervention violente qui seule peut encore sauver le monde! L'adage que vous avez cité est dépassé depuis longtemps. Il était valable à l'époque du lent labeur qui amenait les hommes à retourner patiemment le sol nourricier, en attendant que la récolte mûrisse et émerge enfin des entrailles de la terre. Alors, oui, le monde pouvait prendre le temps d'écouter la voie de la sagesse naturelle. Mais dans notre monde où la vitesse règne, votre plan est voué à l'échec ».

-«Si tu rejettes ce Plan qui se moule pourtant sur le cycle des saisons, dis nous alors la manière dont il faudrait agir?», demanda suavement Li.

-Deuxième plan : L'ordre Fu Hsi du ciel antérieur.

K'ien ne sentit pas l'ironie mordante que Li avait mise dans son intervention. II répondit de manière grave à la question qui lui était posée.

-"L'ordre naturel des choses n'existe plus depuis longtemps. Les humains ne se couchent plus en même temps que le soleil pour se lever avec ses premiers rayons. Ils ont imposé un nouvel ordre factice, travaillant à la lumière artificielle, vivant des villes de béton où

ils ne voient même plus la nature. C'est pourquoi les anciennes lois reposant sur l'harmonie du monde et le respect des cycles naturels sont désormais caduques. II est vain de vouloir s'en inspirer pour tenter de revenir en arrière. »

S'il n'avait rien dit de la solution à laquelle il pensait, les autres membres de l'assemblée avaient deviné ses intentions profondes K'ien pensait qu'il fallait revenir aux principes intangibles qui régissaient l'ordre des dieux avant même la création du Temps et de cet univers-çi. Toutefois, se doutant que des oppositions allaient immédiatement se manifester contre son plan, il préféra, lui aussi, s'abriter derrière un texte encore plus ancien, qui concernait l'ordre antérieur du monde, avant son déploiement dans le Temps.

« Le texte sacré de Fu Hsi que vous connaissez tons, dit explicitement que le Ciel et la Terre déterminent la direction et l'ordre de préséance des choses. Après, pour que le monde s'ordonne, la montagne et le lac devront unir leurs forces, l'eau et le vent s'exciter mutuellement, l'eau et le feu ne pas se combattre ».

Après avoir cité l'antique oracle, K'ien reprit son plaidoyer.

« Ce texte nous indique bien que, pour restaurer l'ordre originaire dans toute sa splendeur, il faut à nouveau laisser l'initiative aux forces primitives que K'ouen et moi même nous représentons. »

Cherchant des yeux l'approbation de T'chen, il continua : "Mais le texte nous livre d'autres enseignements », continua-t'il. « Il nous dit explicitement qu'il faut adopter un ordre guerrier, alliant systématiquement chacune de nos forces à son contraire, en intervenant sur terre à tour de rôle, en vagues successives. Si nous arrivons ainsi à montrer aux Humains que, quoiqu'ils fassent, ils retombent toujours sur l'un d'entre nous, ils comprendront que nous sommes les Maîtres Incontournables et qu'ils nous doivent obéissance et respect »

.S'inspirant du sens occulte contenu dans le texte sacré qu'il venait de citer, K'ien poursuivit, en prenant un air visionnaire :

-« Alors les hommes comprendront que, loin de s'opposer, les trois ordres du ciel, de la terre et des humains ne font qu'un, chacun ayant besoin de l'autre, obéissant à la même loi cosmique fondamentale et représentant l'un des trois aspects d'une même unité qui nous lie tous».

« A nouveau, je le pressens, quelques uns parmi les humains les plus méritant pourront se hausser à la contemplation à laquelle jadis un vieux philosophe comme Platon avait eu la chance d'accéder partiellement. A son époque, il avait déjà compris que tous les événements sensibles répondent à des Idées pré-existantes, et que ces dernières renvoient elles-mêmes à deux ou trois Principes intangibles, qui brillent sous la lumière commune du « Bien Suprême. »

Songeur, les yeux perdus dans le vague, un léger sourire sur les lèvres, Kien continua :

« Ce vieux fou était bien près de deviner notre présence derrière les événements, allant même jusqu'à identifier K'an, en lui donnant le rôle de cette Khora mystérieuse qui présida effectivement à la dissémination et à la dispersion du monde... Pourtant, l'immobilisme éléatique l'a perdu, lorsqu'il a cru pouvoir nous figer en des essences éternelles et stables, vivant harmonieusement alors que nous sommes des forces opposées, interpénétrables et en perpétuel devenir... »

Se reprenant, et adoptant à nouveau l'attitude farouche et volontaire du chef des Dieux qu'il était, il finit son discours plus violemment.

Oui, les hommes ont besoin d'un véritable électro-choc mental, et ce dernier ne peut être produit que par une intervention directe et spectaculaire, même si cela inclut la guerre et la violence. Car "guerre est mère de toutes choses..."

-Le troisième Plan. ou la deuxième version de Fu Hsi

Pas plus que la coalition des trois soeurs et de la mère, le point de vue de K'ien n'arrivait à s'imposer. Lorsque les Maîtres de l'Univers revinrent prendre place autour de la table des délibérations, après s'être brièvement restauré, ils n'avaient toujours pas réussi à se mettre d'accord. Pendant le repas, chacun était resté figé sur sa position, K'an et Ken refusant quant à eux de prendre parti puisqu'ils considéraient qu'il était trop tôt pour agir.

Li, la fille la plus accommodante, était restée étrangement silencieuse pendant le repas. C'est elle qui intervint à la reprise des débats, en cherchant à résoudre le conflit qui existait entre les deux plans en présence.

Elle trouvait le conflit d'autant plus absurde que parmi les dieux, elle était la détentrice du Lien sacré unissant toutes choses entre elles selon d'invisibles réseaux de correspondance. Elle savait ainsi que les huit Dieux et leurs armoiries se répondaient par couple inversé, et que selon la même logique l'ordre du ciel antérieur se déployait en fait dans l'ordre du ciel postérieur, sans aucune contradiction

Pour atténuer les animosités qu'elle sentait monter entre les deux clans et éviter un nouveau conflit, elle fit appel à une autre version du même texte de Fu Hsi, toute aussi ancienne, mais qui avait l'avantage d'intégrer les deux plans précédents.

Partant du tonnerre et du vent, cette version finissait par le créatif et le réceptif. Li ne pouvait s'empêcher d'en tirer un enseignement qui, espérait elle, pourrait réconcilier les deux versions en présence :

« Ce texte nous montre clairement quelle voie emprunter. Il est nécessaire que chacun opère une conversion de son regard, au lieu de vouloir à tout prix imposer son point de vue. Le tonnerre et le vent représentent des forces qui agissent aujourd'hui sur la matière déployée. C'est donc à eux d'intervenir en premier. Mais il leur faudra agir à l'inverse de leur tendance naturelle, puisqu'il est bien dit qu'ils doivent préparer le terrain pour que vous, Dieux des Origines qui existiez avant la création du monde, vous puissiez revenir sur le trône. Quant à vous, ô nos illustres parents et dieux des origines, vous retrouverez votre première place si vous acceptez ainsi de passer au second plan pour un court moment..."

"Voilà pourquoi je pense que la sagesse consisterait à appliquer au début le premier plan de Wen, avant de passer très rapidement au second plan que K'ien pourra mener à bien", conclut Souen.

La solution de Souen semblait sensée. Ne proposait elle pas, d'une manière fort spinoziste, de respecter les deux ordres, en indiquant même comment et quand passer du plan d'une nature pleinement déployée, à celui d'une nature résorbé dans le temps originaire d'avant la création? Avec raison, Souen était persuadée que les deux plans n'étaient pas opposés, mais qu'ils reflétaient la même réalité, vue sous deux angles et deux points de vue différents.

Son intention avait au moins réussi à faire cesser l'affrontement entre les deux clans des Dieux. Elle tenta de pousser plus loin son avantage, en s'appuyant sur l'enseignement du Grand Livre.

-« Souvenez vous des mises en garde contenues dans l'Ouvrage Sacré! Le monde des Dieux est, lui aussi, périssable. Les signes avant-coureurs du déclin se manifestent lorsque les forces qu'ils représentent ne parviennent plus à oeuvrer ensemble. Chacun souhaite affirmer un peu plus son individualité et renforcer son pouvoir personnel. Insensiblement, le monde des Dieux entre alors en décadence. Las et plein d'intrigues, il va inéluctablement à sa perte, tout comme ce Walhala des légendes qui s'écroula à force d'intrigues..."

Un silence impressionnant accueillit ses paroles. Les sept autres Dieux firent taire leurs dissensions face à ce rappel des dangers qu'ils feraient courir à Lebab s'ils demeuraient chacun sur sa position. Souen en profita pour rappeler le véritable enjeu de la décision qu'ils avaient à prendre.

"Il ne s'agit pas d'intervenir sur Terre pour instaurer à nouveau votre règne, en assurant ainsi votre vengeance. Tout cela n'est que vanité. Trop souvent, j'ai eu l'impression que l'enjeu du débat se résumait pour vous à la meilleure manière d'assurer votre retour sur Terre. Or les humains n'ont que faire de nouveaux Maîtres, et votre rôle n'est pas de leur servir de guide. Rappelez vous que le but de notre mission est, plus simplement, de permettre à nouveau au Jeu de s'instaurer sur Terre... »

-«-Mais si notre intervention sur Terre n'a pas comme but de restaurer notre toute puissance, les humains ne comprendront jamais le sens profond du Jeu. A quoi diable servirait que nous retournions alors sur terre?" C'était K'ien qui, imbu de son autorité et jaloux de son pouvoir, avait parlé. Souen essaya de l'amadouer en lui rappelant l'enseignement occulte que recelait la deuxième version du texte de Fu Hsi.

-"Tu le sais aussi bien que moi, Père de tous les Dieux. Le jeu est gratuit et sans but. Peu importe que les hommes le comprennent, qu'ils écoutent ou non nos conseils. Le principal est de leur donner la possibilité de se hausser jusqu'à lui -et pour le Jeu cosmique d'inclure de nouvelles combinaisons ainsi que de nouveaux joueurs. Peu importe que la plupart du temps ils passent à côté : l'essentiel c'est qu'il leur procure, parfois, un moment de grâce et de répit miraculeux. Même s'ils l'oublient par la suite... Il doit en être de même pour notre intervention : elle ne doit pas être subordonnée à l'attente d'une quelconque satisfaction personnelle; elle doit correspondre à une action désintéressée de notre part. C'est pourquoi, encore un fois, ce qui est Premier n'est cité qu'en Dernier. Pour bien montrer qu'il faut opérer une véritable révolution, un retournement du regard et de son attitude : agissons pour le Jeu, et non pour nous mêmes ou pour les humains. »

Un long silence suivit ces propos. Le soleil était très bas à l'horizon. II commençait à se faire tard, et K'ien ressentit d'autant plus fortement l'urgence d'une décision. D'un air bourru, il fit signe qu'il souhaitait la parole. Il ne voulait pas reconnaître qu'il se rangeait à l'avis de Souen; aussi prit il le subterfuge de se ranger, à son tour, derrière la sagesse de cet antique texte rappelé à bon escient par sa fille.

-« Je m'en remettrai à la clairvoyance de l'Oracle... Puisque la deuxième version du texte de Fu Hsi est la seule qui ne privilégie aucun d'entre nous et qui rappelle notre devoir

envers le Jeu, c'est elle que nous allons suivre... Demain, nous mettrons en oeuvre notre Plan. En attendant, je propose que nous scellions notre accord par une grand festin, pour profiter une dernière fois avant notre départ, de notre planète chérie. Suivez moi donc!"

Ce qui se passa ensuite derrière les grands murs du Palais Impérial de Lebab, nous ne te le dirons pas, lecteur indiscret.

Pourtant, je suis bien sûr qu'il t'aurait plu de savoir comment se comportent les Dieux lorsqu'ils s'enivrent, ou encore de connaître ce qui déclencha ces formidables éclats de rire qu'on pouvait entendre jusqu'aux tréfonds cosmiques de la Cité, là où les palais de verre s'enfoncent dans le vide intergalactique...

II aurait aussi été encore plus émoustillant pour toi de jeter un regard furtif aux scènes libertines et aux orgies qui ne tardèrent pas à emporter les participants dans un mouvement de folie et d'extase collective -mais hélas pour toi, cela ne concerne plus le Jeu, et mes Maîtres m'ont bien dit, à moi le pauvre oiseau-fou de Foussage, de ne relater que les événements qui concernaient directement la préparation et le déroulement du jeu.

SIXIEME JOURNEE:

LA CONSULTATION DE L'ORACLE ET L'ACTION

- La salle de l'oracle

Malgré les débordements de la nuit, dés que le soleil pointa à l'horizon les huit Dieux pénétrèrent une nouvelle fois dans la première salle du Conseil aux grandes fresques murales.

lls se tenaient hiérarchiquement derrière K'ien, et semblaient parfaitement frais. Nul n'aurait pu deviner, en les regardant, qu'ils avaient passé la nuit à festoyer.

Au lieu de se diriger vers le mur du fond comme la veille, ils se dirigèrent en procession silencieuse vers le mur de l'ouest. Là, ils s'arrêtèrent devant l'image qui représentait la moisson de tiges d'achilées tenue triomphalement par le Duc de Zhou.

K'ien appuya sur la première de ces tiges. Aussitôt, le mur coulissa, laissant deviner une immense salle plongée dans l'obscurité.

Les huit dieux pénétrèrent silencieusement dans la pièce. Un air frais soufflait dans cette antre gigantesque, qui semblait ouverte directement sur le ciel étoilé. Une voûte transparente servait de plafond, laissant pénétrer la faible lumière cosmique des étoiles et des lointaines galaxies. Tout autour, d'innombrables anfractuosités rocheuses donnaient l'impression d'être dans une gigantesque caverne.

La pénombre ambiante contrastait avec la lumière éclatante et riche de la salle du conseil. Les lueurs bleutées du ciel se reflétaient par endroits sur d'immenses plaques métalliques verticales, nues et froides, qui faisaient penser à des dolmens géants en acier. A moins d'être initié au secret des dieux, il était impossible de deviner qu'à l'intérieur de ces blocs énigmatiques, se cachaient en fait les machines les plus perfectionnées qui puissent s'imaginer, directement branchées sur la mémoire cosmique de l'Univers.

Pour tenter d'appréhender le fonctionnement et les capacités de ces fantastiques machines, il fallait penser aux ordinateurs des humains, mais en imaginant qu'ils aient appris à réfléchir et à sentir, et qu'ils soient capables d'inventer à chaque nouvelle

question, de nouvelles configurations de réponse. C'était dans leur mémoire centrale que se trouvait bien entendu stockée l'histoire de Lebab et des milliers de Jeux qui s'y étaient déjà déroulés...

Ce n'était pourtant pas là le plus extraordinaire de ce qu'on pouvait trouver dans cette immense caverne. Dans un des coins de la salle, protégée par un rideau de laser et reliée à l'ensemble de ces machines par des senseurs physico-psychiques, se trouvait une maquette de la Terre. II s'agissait d'un véritable simulacre de la planète-mère, une représentation évolutive en trois dimensions. En appuyant sur la zone qui vous intéressait, on voyait s'ouvrir devant soi une « fenêtre » présentant un plan agrandi de la zone sélectionnée. On pouvait répéter indéfiniment l'opération, en augmentant toujours plus la taille des détails, jusqu'à arriver à la dimension réelle de la vie sur Terre. On obtenait du coup le même champ de vision qu'aurait un humain se promenant par exemple dans telle rue précise de telle ville particulière. II suffisait alors de placer au dessus de sol le bras-laser dont le rayon d'action couvrait toute la maquette et d'appuyer sur le bouton rouge qui en dépassait, pour qu'un faisceau d'ondes d'anti-matière entoure immédiatement le dieu qui s'y était placé. II se trouvait aussitôt dématérialisé, et instantanément rematérialisé sur Terre.

Ainsi, grâce à la maîtrise par les Dieux du simulacre , s'ouvraient au sein des épaisses murailles de l'espace-temps, d'invisibles corridors dématérialisés de communication avec la terre...

-Oracle électronique et perturbation des champs magnétiques

Traversant l'immense caverne cosmique, les huit personnages arrivèrent enfin en son centre. Là, trônait une gigantesque console, parsemée d'écrans de contrôle et de voyants lumineux. Derrière, se tenait un savant en blouse blanche. Ses lunettes rondes, cerclées de métal, étaient posées de travers sur son nez et menaçaient de tomber à chaque instant. Il semblait presque hagard, des gouttelettes de sueur tombant sur son crâne chauve.

Sans remarquer son trouble, K'ien s'adressa à lui :

-"L'heure est enfin venue de rétablir le Jeu sur Terre. Aussi venons nous te demander de consulter l'Oracle, afin de connaître la situation dans laquelle nous allons chacun de nous trouver. «Sf'or le savant se mit à trembler.

-« I1 sera fait selon votre Volonté, mes bons seigneurs. Et je me réjouis de cette décision qui ouvre à nouveau à mes semblables la possibilité de participer au Jeu... »

« Mais je me dois, auparavant, de vous faire part des soucis que j'ai depuis ce matin Je suis confronté à un phénomène qui ne s'était encore jamais produit : lorsque j'entre en contact avec la Terre, il y a comme des parasites sur les fréquences que j'ai l'habitude d'utiliser. Des paroles sans sens rôdent à travers le cosmos, portées par des tempêtes magnétiques d'une violence inouïe...Elles parlent de hasard, de dés, de source d'eau, tout cela n'a aucun sens! Elles perturbent l'ensemble de mes programmes... »

C'était peut être l'oeuvre d'Ato qui, en tant que Maître du Jeu, cherchait à perturber les Plans des Dieux de façon à y ré-introduire une dimension de Hasard et à donner aux humains la possibilité d'infléchir le cours du Destin; en ce cas il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Mais c'était peut être dû à d'autres problèmes ou facteurs inconnus...

Tout à son envie d'agir, K'ien sous-estima la situation.

-"Ce n'est pas la première fois qu'il y a des problèmes de communication avec la Terre, et j'imagine que tu as déjà été confronté à de tels problèmes dans le Passé..."

-« Certes. Mais jamais les perturbations n'avaient atteint une telle intensité. Elles ne ressemblaient pas à ces brides de phrases ou ces morceaux de discours que j'entends actuellement... Je ne sais comment l'exprimer, mais cela me donne l'impression d'être confronté à une autre volonté. J'ai l'impression de temps en temps de sentir le système tout entier me glisser entre les doigts... oui, comme s'il était happé par quelque force inconnue, par quelqu'un d'autre qui cherche à en prendre le contrôle".

-« La télétransportation fonctionne t-elle normalement? C'était K'an qui, cette fois-çi, avait pris la parole.

-« Oui; les perturbations dont je vous parle l'affectent également, mais elles n'empêchent pas pour le moment la machine de fonctionner... »

-« Peux tu encore consulter l'oracle et obtenir une réponse significative? »

-« Oui, mais toujours avec les mêmes réserves... »

-« Je ne vois là aucun élément grave susceptible de remettre en cause notre décision. Nous n'avons déjà que trop attendu Prépares toi à tirer l'Oracle! » commanda, impérial, K'ien qui brûlait de passer à l'action.

-Sur Terre...

«Eh, regarde, Sam, je crois enfin que j'arrive à quelque chose avec ce satané programme de fou que j'essaye de comprendre depuis des mois!..."

Dans le petit hangar à vélo de Californie que lui avait abandonné son père, Fred avait entassé un matériel électronique incroyable, le toit de tôle étant lui même surmonté d'une immense antenne parabolique. Fred l'intello, comme l'appelaient ses copains en se moquant de lui, exultait. Pianotant fébrilement sur son clavier d'ordinateur, il savourait enfin cette joie incomparable que connaissent les hackers, ces pirates modernes de l'électronique lorsqu'ils parviennent à pénétrer dans des systèmes informatiques interdits.

Du Pentagone qui craignait qu'un fou ne parvienne à prendre le contrôle du programme d'accès au déclenchement des armes nucléarises, aux multinationales terrifiées à l'idée que leurs concurrents puissent avoir accès à leurs plans de développement les plus secrets, toutes les personnes investies sur Terre d'une once de pouvoir craignaient cette race étrange des hackers. Comme les anciens pirates, sans foi ni loi, ils étaient prêts à se vendre au plus offrant, ou plus terrifiant encore à agir gratuitement, pour le simple plaisir de relever un défi informatique et de «casser un système» que son auteur croyait parfaitement protégé...

C'était exactement ce qui était en train de se passer. Totalement par hasard, Fred avait découvert, un soir, une longueur d'onde inconnue. En la stabilisant et en se mettant à son écoute durant des heures, il avait cru reconnaître, grâce à son casque spécial, les grésillements inaudibles à l'oreille nue qui témoignent de l'activation d'un programme informatique.

Cela s'était passé il y a exactement huit mois. Depuis, Fred avait réussi à localiser la source, puis à se confronter au Programme lui même. Jamais il n'avait été mis en face d'une telle énigme. C'était simple : il n'arrivait ni à y pénétrer, ni à en trouver une limite quelconque. Sam, son plus fidèle ami, se souvenait de ce que lui avait alors dit Fred pour lui expliquer son désarroi : il se sentait dans la peau d'un chasseur de

papillon qui chercherait à attraper, avec son ridicule petit filet, un infini qui lui échappait de toutes parts et qui passait à travers les trous de son filet comme un souffle d'air libre et moqueur.

Plus il avait avancé dans sa traque, plus Fred avait acquis la certitude qu'il était confronté à quelque chose d'incroyable et pourtant de vrai. Même s'il n'avait pas réussi à avancer dans l'identification du programme et de ses auteurs...

-« C'est complètement dément cette histoire...continua Fred. J'ai toujours la même certitude d'être confronté a un programme conceptuellement impossible, puisqu'il est infini, sans début ni fin. Je ne sais toujours pas expliquer ce phénomène.

Je ne vois que deux explications : Première hypothèse, l'infini existe; en ce cas il est venu perturber et contaminer un programme originairement conçu de manière finie, enfin normale je veux dire; mais je ne vois pas comment cela serait possible...Deuxième hypothèse, le programme a été conçu à la base de manière infinie. Mais c'est encore plus vertigineux car alors, par définition, il n'a pu être conçu à un moment qui serait fini dans le temps; et surtout, qui pourrait avoir eu l'audace et les capacités de concevoir un tel programme? Pas des hommes, pas des hommes! » répéta-il de manière presque effrayée"

Te rends tu compte, Sam, pour la première fois, je touche à une banque de données sans savoir à quoi elle correspond!"

D'un air déterminé, il continua:

« En tous cas, cela ne m'a pas empêché de pénétrer le système...A force de traquer le nombre et la nature des occurrences les plus fréquentes, j'en suis arrivé à identifier huit paramètres de base...Oui, Sam, ce sont sans arrêt les huit mêmes paramètres qui, dans des ordres différents et selon des combinaisons aléatoires, reviennent à travers n'importe quelle séquence du programme...Sais tu, dit il en reprenant un air soudain exalté, qu'il m'arrive parfois de me dire que s'ils interviennent de manière répétitive dans un programme infini, c'est peut être parce qu'il ne s'agit pas d'identités abstraites de programmation. Ce sont peut être des personnages doués d'une existence propre...Qui sait, des extra-terrestres qui auraient poussé leurs programmes informatiques beaucoup plus loin que nous, et que je serais en train de pénétrer. Si ce n'est pas le cas, il ne peut s'agir que de programmes militaires extrêmement avancés, couverts par le secret défense. Car crois moi, jamais je n'ai rien vu de tel...J'avoue que j'ai peur, parfois, de ce sur quoi je risque de tomber..."

Sam, qui était beaucoup plus mesuré que son ami, chercha à apaiser son ami et à ramener l'affaire dans des cadres plus raisonnables :

« Sans aller aussi loin que toi, moi ce qui m'a frappé, c'est que les huit paramètres que tu as isolé et qui s'expriment sous des formes séquentielles aussi simples que "1-0-1" ou « 0-0-1 » par exemple, reflètent de la part de leur auteur une volonté de catégorisation des différents éléments d'un problème que nous ignorons mais qui ne semble pas réellement complexe...C'est le B.A.B.A de l'informatique. Tout compte fait, nous sommes peut être tout bêtement en train de pirater le logiciel d'une quelconque université de psychologie du Massachusetts ou d'ailleurs..."

-« Oui, mais comment expliques-tu alors que le programme soit sans fin? » répliqua Fred.

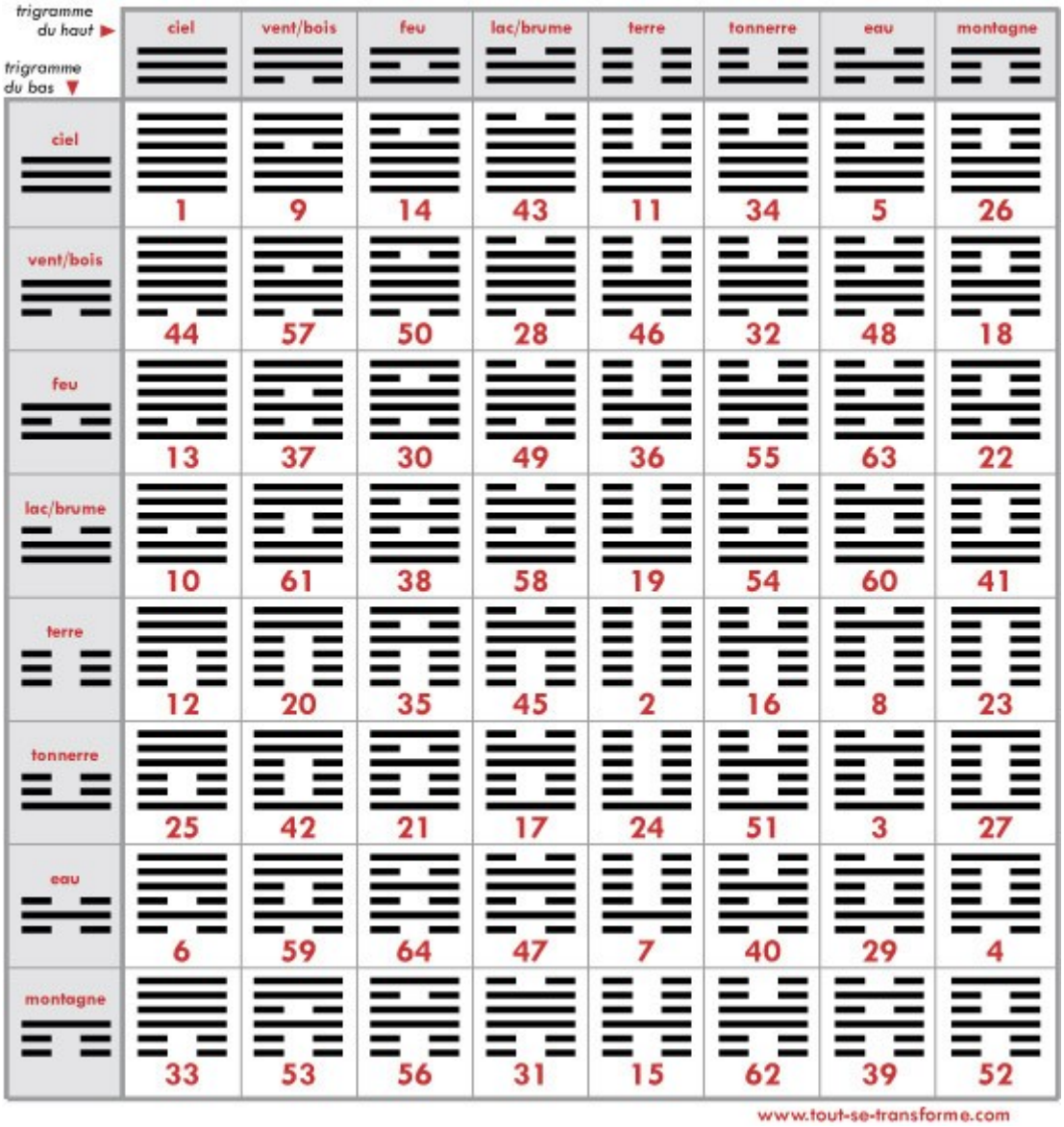
-« En tous cas, nous allons bien voir ce qui va se passer. Car nous sommes arrivés à un point crucial! Après avoir identifié ces huit paramètres de base, j'ai essayé de multiples

factorielles et analyses de régression. Elles n'ont rien donné, jusqu'à ce qu'hier j'en arrive à appliquer la solution binaire la plus simple, celle sur laquelle repose toute l'informatique, et que Leibniz avait le premier établi en imaginant un langage fait de 1 et de zéro...En fait, si nous remplaçons par un trait ferme, et 0 par un trait brisé, nous en arrivons à représenter nos huit paramètres de base de manière suivante":

« Maintenant, suis moi bien ! " I1 se mit à pianoter sur son clavier "Si je croise, deux par deux, chacun de ces paramètres, je parviens à dégager une structure géométrique de base, que je suppose être la structure fondamentale du programme. Elle doit elle-même être établie en boucle pour donner au programme cette dimension d'infini qui m'a longtemps dérouté...Voilà, je vais demander à l'imprimante de sortir le résultat! »

Les deux amis attendirent quelques minutes que l'impression du document se fasse. Effectivement, un dessin géométrique étrange, à la fois harmonieux et disgracieux, plein de répétitions et de mouvements, sortit peu à peu de l'imprimante.

« Regarde ! C'est fascinant : non seulement on croirait de la logique binaire, mais derrière la succession apparemment aléatoire des traits pleins et des traits vides, le programme nous indique même comment se cachent 8 figures de base. C'est leur combinaison matricielle qui produit les 52 cases.



Sam regardait ce dessin avec stupeur, tandis que Fred avait du mal à cacher son enthousiasme.

-« Et voilà la structure! Je suis sûr qu'il s'agit de l'ossature informatique du système!"

-« Mais qu'est ce que cela veut donc dire? » osa demander, presque timidement Sam « A la place d'être face à huit paramètres, te voilà confronté à soixante quatre cas différents, et à 8 figures aussi énigmatiques que l'eau et la montagne, je ne vois pas bien ce qu'on pourra en faire… »

Ce fut avec un air de triomphe que Fred répondit à son ami :

"Je ne te l'ai pas dit, mais cette nuit, pendant que tu dormais, j'ai encore passé des heures à essayer de trouver la clef qui me donnerait accès à la programmation de ce système...J'ai dû essayer des centaines de mots de passe et de codes...Et pour la première fois, j'ai senti des lettres qui accrochaient...je n'étais pas loin du résultat. j'ai peaufiné mon approche...ce matin, par exclusion, je n'avais plus que cinq mots de passe possibles. .J'en ai déjà essayé quatre, ils ont tous échoué. Te rends tu compte, continua-t'il d'un air triomphant, cela veut dire que le cinquième et dernier mot de passe que j'ai, doit être le bon! J'en suis d'autant plus sûr que le nom de code est lui même révélateur.

C'est même pour cela que je n'y ai pas cru et que je ne l'ai pas utilisé auparavant : je trouvais que c'était trop évident. Mais maintenant je suis sûr d'avoir compris : c'est justement parce que tout le monde pouvait trouver et comprendre, que ce mot a été choisi. En tout cas, si j'ai raison, cela montre que le contenu du projet sur lequel j'ai mis le doigt est tout aussi dément que le programme lui-même!"

Sam vint se coller contre Fred qui, nerveux, s'approchait à nouveau de son clavier d'ordinateur. "Si cela marche, si c'est le bon nom de code, te rends tu compte que je vais pouvoir me rendre maître du système? D'un système qui se déroule de manière infinie. Cela me donne le vertige...!"

Tandis qu'il frappait sur son clavier, cinq lettres se mirent à clignoter de manière mystérieuse sur l'écran cathodique bleuté de son ordinateur :

BABEL

Dés qu'il enfonça la touche envoi, tout s'effaça.

Pendant quelques dizaines de secondes, Sam et Fred retinrent leur respiration. lls craignaient d'avoir soudain perdu tout contact. Ou, pire, d'avoir activé une commande de protection par autodestruction du programme. Auquel cas tous leurs efforts seraient anéantis

Après une attente de quelques secondes qui leur sembla durer une éternité, l'écran s'illumina soudain. Une mosaïque de points et de couleurs s'y incrusta à une allure vertigineuse, constituant progressivement une image électronique d'une incroyable netteté. On aurait dit les portes d'un Palais de Science Fiction.

A peine l'image avait elle fini de se dessiner sur l'écran, qu'elle se mit soudain à s'animer; comme si une caméra invisible se préparait à y pénétrer...

-« Mon Dieu! » murmura Sam.

Tout se mit à tournoyer follement dans le hangar vétuste où il se trouvait....

-Fissures sur le monde de Lebab...

Sur Lebab, le savant en blouse blanche se mit à gesticuler :

-« C'est impossible, mais c'est pourtant ce qui est en train de se passer! On essaye, de Terre, de prendre le contrôle du système. Le code qui vient d'être découvert permet un accès partiel à la banque de données centrale. La consultation des informations concernant l'oracle n'est plus protégée! Heureusement, le télétransportateur n'est pas en cause, il est régi par un programme inscrit dans une autre partie de la mémoire.... »

Presqu'aussitôt, des lumières rouges se mirent à clignoter dans la salle. Une voix synthétique d'androïde résonna, avec un accent métallique :

"Alerte, alerte! La banque de donnée centrale est endommagée par l'intrusion d'un élément étranger...Informations en cours d'effacement processus d'auto-destruction enclenché dans trois minutes...Compte à rebours : 180, 179,178...

Tandis que les autres dieux étaient tous cloués de stupeur, K'ien prit l'initiative et demanda à la machine qui était dotée d'un dispositif de reconnaissance vocale :

-« Jusqu'à quel point le corpus est il endommagé? ».

La voix métallique et froide de la machine répondit :

-« Tout le début du Grand Livre, ainsi que la trame qui reliait les 64 séquences, est d'ores et déjà détruit.. A l'intérieur de chacune des séquences, la brutalité de l'intervention a fait éclater l'unité narrative. Surnagent pour le moment, pour chaque séquence, des blocs entiers mais isolés de phrases. Ceux-ci seront automatiquement auto-détruits dans cent vingt huit secondes ..127... 126...

-« F983b4, interrompez momentanément 1'auto-destruction du programme! Reproduction immédiate, en huit exemplaires, du texte qui subsiste des 64! » ordonna K'ien, saisi d'une inspiration soudaine.

Comme la voix métallique cessait enfin son terrible décompte, il se tourna vers les autres Dieux pour leur expliquer son dessein :

-"Autant sauver ce qui peut l'être encore! Chacun en emportera un exemplaire sur terre pour y trouver une aide s'il le souhaite. N'oubliez pas que les conseils occultes qui peuvent s'avérer précieux vous sont donnés en langage crypté dans le commentaire de chaque trait... »

II continua, reprenant de l'assurance :

-« Ce qui se passe actuellement justifie encore plus qu'auparavant que nous descendions sur Terre. Non seulement pour y instaurer à nouveau le Jeu, mais aussi pour comprendre à quoi est dû cette perturbation. Jamais je n'aurais supposé que c'était par l'informatique que, cette fois-ci, les humains arriveraient à nous découvrir. II faut trouver les coupables et mettre fin aux connaissances qui ont permis aux humains de retrouver, encore une fois, notre trace. Et surtout, il est nécessaire de savoir si ce qui vient de se passer est dû à l'activité d'un seul homme, ou si cela cache un plan plus global à notre encontre. Auquel cas, hélas, un nouvel exil pourrait devenir à nouveau inéluctable. »

Se sentant responsable de l'avenir du monde des Dieux, K'ien conclua.

"Pour le moment, il faut parer au plus pressé. Moi même, je commencerai en partant le premier sur terre... »

Ainsi venait il de bouleverser l'ordre d'intervention sur lequel ils avaient pourtant mis tant de temps à se mettre d'accord.

K'ien s'approcha du télétransportateur et se mit en position. II venait de placer le bras laser au dessus de lui, lorsque soudain les voyants d'alarme se mirent à nouveau à clignoter à travers toute la salle. La voix métallique et froide de la machine se mit à résonner dans un silence total :

« Alerte, alerte! L'essai de prise de contrôle du système continue. Ce sont les autres codes que désormais l'intrus essaye de détourner... D'ores et déjà je ne maîtrise plus tous les aléas possibles du systèmes de télétransportation qu'on tente de forcer... Je répète : le système de télétransportation n'est plus fiable, je ne peux assurer la destination finale des destinataires... »

Il était trop tard : en poussant un cri de stupeur K'ien, et avec lui le monde des Dieux, disparut dans un tourbillon...

LE LIVRE HEROIQUE DES DIEUX

K'IEN LE CREATEUR, KOWEIT

_____

_____

_____

_____

_____

_____

Accroupis dans le désert, les deux personnages enveloppés dans leur djellabah ressemblaient, de loin, aux arbustes épineux qui s'agrippent à la vie et qui parviennent à pousser même sur un sol aride, entre sable et rocher.

A leurs pieds étaient posés trois cailloux plats, qui avaient dû être polis depuis des temps immémoriaux par l'érosion du vent. Leur face supérieure était recouverte de signes cabalistiques similaires, constitués par trois grands traits horizontaux. Apparemment, les trois pierres avaient été soigneusement disposées sur le sol, de façon à pouvoir être longuement observées.

Les deux hommes les scrutaient avec attention, l'un avec un sentiment d'angoisse, l'autre avec un air de concentration profonde.

"Tu me demandes si tu peux mener tes bêtes paître dans le désert sans craindre pour elles ?"

K'ien, le tireur de l'oracle, ne put s'empêcher de sourire en regardant le berger nomade qui venait de l'interroger.

"N'ais aucune crainte, ton action est droite, tout comme ton activité est saine et conforme à l'ordre du monde. Car en t'occupant de ton troupeau, tu assures la survie des hommes comme celle des bêtes. N'es-tu pas la sentinelle du désert, qui veille sur la paix des sables tout en assurant sa subsistance à la vie invisible mais foisonnante qui s'y cache ? Oui, tu peux aller en paix."

Le berger se redressa, avec cette lenteur et cette pesanteur des nomades qui savent économiser leurs forces pour mieux affronter l'inconnu. Après les salutations d'usage qui s'imposaient, la main sur le coeur pour remercier l'étranger qui venait de lui lire son avenir, il partit rejoindre son troupeau. Sa silhouette s'estompa, puis disparut progressivement à l'horizon.

K'ien, le père des Dieux, redressa la tête et regarda le ciel au-dessus de lui. Le désert, plat et terriblement aride, s'étendait à perte de vue. Le ciel paraissait lointain, inatteignable; il semblait d'autant plus haut que la chaleur était brûlante. Ce n'était pas étonnant que ces paysages désolés, où aucun espoir n'est possible et l'homme se trouve inéluctablement terrassé par un sentiment métaphysique d'impuissance face à la fatalité, aient donné naissance au monothéisme - comme un rêve de pureté et de transcendance, de contact enfin rétabli avec des cieux qui fuient toujours plus loin ...

Pourtant, aujourd'hui, de longs filaments de nuages blancs venaient rayer un horizon d'habitude implacablement monotone. Ils étaient poussés par un vent violent, un de ces vents qui, soudain, font monter des colonnes de sable vers l'azur, en tourbillons impressionnants. K'ien ne put s'empêcher d'y voir un présage. Fixant des yeux le mouvement des nuages, il répéta à voix basse les paroles de l'oracle :

"Le mouvement du ciel est puissant.

Ainsi l'homme noble se rend fort et infatigable."

Il se retourna lentement, faisant un demi-tour sur lui-même. Il voyait toujours, au premier plan, le même désert aride et nu. Mais, au loin, s'élevait une épaisse colonne de fumée noire, traversée de flammes rouges qui montaient à l'assaut du ciel. Cela faisait maintenant trois nuits que l'une des plus importantes raffineries du Koweït brûlait.

En fixant plus attentivement l'espace qui se trouvait entre cette lointaine ligne d'horizon rougie par l'incendie et le désert où se trouvait K'ien, on n'avait aucune difficulté à deviner, minuscules mais innombrables, des milliers de points noirs. C'étaient des chars. Ils faisaient incontestablement penser, à cette distance, à une fourmilière, ou encore à une lointaine armée de scorpions maléfiques ...

Là-bas, au loin, au bout de la piste de sable écrasée et craquelée comme de la tôle ondulée sous le passage des véhicules militaires, un nuage de poussière venait d'apparaître. Un véhicule s'était apparemment engagé sur la piste. K'ien ne put s'empêcher de sourire, pensant que son présage allait se vérifier. Il n'avait plus qu'à attendre...

Quelques heures plus tard, il vit émerger du nuage une Mercedes argentée, cahotante sur la piste défoncée, brillante sous le soleil. Elle s'arrêta devant lui. Le conducteur en sortit, et se précipita pour ouvrir la porte, obséquieux, au passager assis à l'arrière.

L'homme qui en émergea n'était autre que l'émir du Koweït. Il était revêtu de sa traditionnelle robe blanche, mais il ne portait aucun des bijoux qu'on avait l'habitude de lui voir. Il y a quelques semaines encore, c'était l'un des personnages les plus puissants de la planète. Aujourd'hui, il n'avait plus rien; en quelques heures, il avait tout perdu. Il avait suffi pour cela de l'invasion éclair de son pays par l'Irak et par son dictateur, qu'on avait pris l'habitude en Occident de surnommer le voleur de Bagdad, alors que pour une partie du monde arabe, il représentait au contraire le héros qui avait su s'opposer à la puissance des Etats-Unis et d'Israël, n'hésitant pas à recourir, comme ce dernier, à la force brutale pour étendre son territoire et obtenir ce qu'il convoitait depuis longtemps.

Décidément, pensait K'ien en voyant le personnage venir vers lui, il ne regrettait pas l'erreur du télétransporteur qui l'avait projeté en plein désert, alors qu'il souhaitait originairement aller au coeur de l'Empire, aux Etats-Unis. Cela lui avait permis de découvrir que les pays arabes étaient, en cette fin du deuxième millénaire, un des enjeux vitaux de la planète. Pas uniquement d'un point de vue stratégique ou géopolitique : n'avait-on pas vu des déserts refleurir grâce à de savantes irrigations, de nouvelles puissances financières s'établir au sommet de tours plantées en plein désert comme de nouvelles Babel ?

C'était à peu près le sens de ce que disait en ce moment même l'émir du Koweït à K'ien. D'une voix monotone, l' air las, il résumait la situation à laquelle il était confronté, en usant pour parler de lui d'un "nous" de majesté dont il n'avait pu encore se défaire.

"Toute la richesse accumulée grâce à l'or noir, nous n'avons pas cherché à la dilapider. Au contraire, nous avons voulu bâtir un nouvel empire grâce à elle. Nous avons fait surgir des villes du néant, nous avons créé des routes et des aéroports, nous avons appris les règles de la finance et bâti une puissance économique comme il n'en avait jamais existé ... Mais tout cela s'est envolé comme le sable sous le vent du désert, et je viens te demander humblement, puisque ta réputation est venue jusqu'à nos oreilles, ce qu'il faut faire dans cette situation pour remonter sur mon trône."

La réponse rendue par l'oracle était la même que celle obtenue par le berger. Le jugement était apparemment tout aussi favorable, puisqu'il disait :

"Le créateur opère une sublime réussite,

favorisée par la persévérance."

A voir l'air soudain rassuré de l'émir, K'ien ne put s'empêcher de le rabrouer, profitant de son aura de devin pour le tutoyer rudement :

"Ce jeu indique qu'il existe incontestablement une chance pour que la puissance originelle du créateur se mette à nouveau à souffler et à imposer son ordre. Le temps de l'action, forte et déterminée, est venu."

"Mais pour avoir le privilège de profiter de ces circonstances favorables, encore faut-il que le prétendant ait quatre qualités requises : l'amour profond des êtres humains qui permet de ne pas appuyer son autorité sur la crainte ou la violence; l'observation scrupuleuse des règles qu'on s'est fixées et qui doivent s'imposer de la même manière à tout individu, quel que soit son rang, sans jamais accorder de privilège; le sens de la justice, qui doit assurer l'épanouissement de ceux avec qui l'action sera menée; la sagesse enfin, qui doit se conformer à l'ordre immuable du cosmos. Peux-tu dire, ô roi, que telle fut ta vie, que tel est l'état d'esprit dans lequel tu es venu me trouver et qui t'amène à vouloir reconquérir ton trône ?"

Devant le silence de son interlocuteur, K'ien continua, l'air plus dur et plus accusateur encore :

"Je pourrais, pendant des heures, te montrer qu'il n'en est rien, et que ce portrait ne correspond pas à ce que tu as fait de ta vie. Car là où on t'a demandé d'agir en conformité avec l'ordre du monde et dans le souci du bonheur de ton peuple, tu n'as jamais fait que réagir au gré des circonstances et des fluctuations monétaires, sans jamais rien créer de grand, d'authentique, de favorable au bonheur de ton peuple."

"Non, jamais tu n'as agi, au sens noble de ce terme. Là où il était possible, grâce à la richesse accumulée par le pétrole, de construire un pays neuf et de créer une nouvelle ère de justice, de partage et de bien être pour les membres de ton royaume, en les unifiant dans un but commun supèrieur, tu t'es contenté de créer une nouvelle caste de nantis qui dorment dans le luxe. Pendant ce temps, le peuple arabe, lui, a toujours aussi faim et continue à être gouverné en dehors de toute considéraion réelle de justice, en subissant quotidiennement l'arbitraire et le mépris de ses dirigeants. Oui, vous avez

beau, toi et tes frères émirs des pays arabes, critiquer Israël et en parler comme de l'ennemi à abattre, vous n'avez fait que copier ce que vous reprochez à cette nation qui vous a pourtant volé votre territoire : chercher la richesse pour elle-même, accumuler l'or et les signes ostentatoires de richesse, construire des armées modernes pour se protéger contre la colère du peuple et la jalousie des voisins, favoriser la loi de la jungle et l'enrichisssement personnel au détriment du bien commun »

"Mais trêve de discours, continua K'ien tandis que l'émir se taisait toujours, je vais maintenant te dire le conte que t'adresse l'oracle, pour mieux t'aider à réfléchir."

En même temps, K'ien dessinait à chaque fois un trait ferme sur le sable :

---

1. "Derrière ce premier trait, sache que le dragon, source de toute énergie et de toute action, est caché, et encore profondément endormi dans sa tanière. On ne voit que sa crinière qui émerge comme une touffe d'herbe d'un marécage. Le prince des humains comme le sage savent qu'ils ne peuvent s'appuyer sur le seul trait enfoncé dans le sommeil, qu'il n'est pas encore temps pour eux d'agir.

Mais qu'importe finalement : dans de telles circonstances, il faut en profiter pour cultiver la sagesse, pour préparer soigneusement les plans qui leur permettront, plus tard, d'atteindre leur objectif ..."

Ayant fini de raconter le premier conte, K'ien reprit son souffle. L'émir, visiblement impatient, attendait la suite. Il ne fit aucune attention à l'étrange perroquet du désert qui le frôla à plusieurs reprises en répétant, à chaque fois, la même phrase énigmatique : *"44, venir à la rencontre avant d'agir, 44 !"*

2. "En ce deuxième trait", reprit K'ien en traçant un nouveau trait sur le sable, au-dessus du premier, "le dragon commence à se deviner, émergeant des profondeurs de la terre, au beau milieu d'un champ. N'est-ce pas le haut de son dos qui affleure maintenant à la surface ?

La décision de notre prince a longuement mûri. Il peut enfin s'adonner aux préparatifs que requiert son projet. Toutefois, parce qu'il est prudent, notre héros se contente d'abord d'en parler autour de lui. Il veut savoir sur qui il peut compter, et obtenir l'assentiment de ceux qui l'aideront ultérieurement. Il passe son temps en longues palabres pour que son plan devienne celui de tous, et que chacun y trouve son compte."

Le perroquet revint virevolter autour de l'émir, qui s'aperçut cette fois-ci de sa présence. Il chassa d'un geste méprisant ce volatile impudent qui venait le déranger pendant sa consultation. K'ien ne put, quant à lui, réprimer un sourire.

Il venait, bien entendu, de reconnaître son fidèle Foussage, l'oiseau des Dieux qui était capable de donner des conseils issus de la plus ancienne sagesse du Grand Livre. Cette fois-ci, il lançait, pitoyable : *« 13, communauté des hommes, besoin de fraternité, 13 »*

3. "Sous ce troisième trait plein", reprit K'ien en le dessinant au-dessus des deux autres, "le dragon a de nouveau disparu : c'est que notre prince s'est déjà trop engagé dans la voie de l'action. Maintenant, il n'a plus qu'à agir conformément au plan qu'il a fixé précédemment, et à oublier cet animal fabuleux qu'il avait pourtant cru voir.

Il s'agit d'une période dans laquelle on est tout entier absorbé par la nécessité d'agir. Alors, ce sont les tracas quotidiens et les soucis de l'action qui accablent notre héros : chaque matin il doit penser à ce qu'il lui faut faire, chaque soir il doit dresser la liste des nouveaux obstacles qui se lèvent devant lui. Notre prince a besoin, pour résister à l'état de tension qui en résulte, de demeurer fidèle à lui-même et à ses souhaits profonds."

Foussage revint se percher sur l'épaule de K'ien. Cette fois, l'émir ne put s'empêcher d'entendre ses paroles : *"10, la marche ou l'avancée prudente, 10 !"*

4. "En ce quatrième trait », reprit K'ien, « à nouveau je vois revenir le dragon mystérieux du début. Mais il ne se cache plus : son énorme corps ventru a maintenant totalement émergé du marais, et il secoue sa tête surmontée de piquants vers le ciel, comme pour se préparer à prendre son envol. Cela témoigne du fait qu'il est enfin possible de s'abstraire un moment de l'action pour réfléchir à ce qui a été jusqu'alors réalisé.

A ce moment, tout est encore possible. Car notre héros, confronté à d'incessantes difficultés, arrive au moment fatidique du doute. Il doit décider de continuer et de s'investir encore plus dans son projet, ou au contraire de s'en retirer pour se consacrer à autre chose. Il sait que, si telle était sa décision, il n'y aurait pas à ressentir de honte. C'est ce qui rend son choix encore plus difficile à prendre."

Cette fois-ci, l'émir regarda avec perplexité le perroquet qui venait, une fois de plus, de crier de sa voix stridente : *"9, le pouvoir d'apprivoisement du petit, pause et douce retenue !"*

Ses interventions étaient trop fréquentes, et surtout trop régulières, juste à la fin de chaque conte, pour être le fruit du hasard. Mais que pouvait-il bien vouloir dire ?

5. "En ce cinquième trait", avait entre-temps repris K'ien en appuyant plus profondément sur la ligne qu'il dessinait dans le sable, "je vois le vol du dragon qui a pris son plein essor dans le ciel. Il a enfin déployé ses ailes multicolores et il plane, laissant dans l'azur des traces longues et effilées comme des langues de feu. Les autres traits n'étaient que des tremplins lui facilitant l'envol.

Ayant décidé de continuer dans la voie de l'action, notre prince voit enfin le succès couronner son entreprise. Non seulement il réussit, mais il rayonne et autour de lui les autres hommes viennent le féliciter et lui proposer de nouvelles alliances. C'est pour lui l'heure de la récompense."

"Qu'il est énervant, ce maudit perroquet qui commente à sa façon de volatile stupide le récit de son Maître !" se dit intérieurement l'émir qui venait d'être interpellé une fois de

plus par Foussage. L'oiseau avait en effet jasé: *"14, le grand avoir, accord parfait et lumière !"*

6. "En ce sixième trait", dit K'ien en se penchant effrayé sur la figure qu'il venait de finir, "que vois-je soudain ? Le dragon, enivré par ses succès et par les honneurs reçus, s'élève encore plus dans les cieux. Comme s'il voulait briller aussi fort que le soleil, ou monter à l'assaut du ciel. Il monte haut, toujours plus haut, mais il a du mal à respirer. Sa tête balance de droite à gauche et une écume de mauvais présage mousse dans sa gueule.

Hélas ! Dragon orgueilleux aura à se repentir ! Son succès aura amené notre prince à sa perte, en lui faisant croire qu'il pouvait s'élever encore plus haut et s'imposer à la Terre entière. Méprisant ses proches, il s'est progressivement isolé dans des hauteurs inaccessibles; téméraire, il a pensé qu'il fallait profiter de son succès pour aller encore plus loin. Mais c'était trop loin !"

"Attention ! 43, Percée, victoire proche, attention à ne pas utiliser une force trop importante pour vaincre le dernier obstacle ou pour se jeter de manière irréfléchie dans un nouveau projet !"

L'intervention de Foussage avait été, cette fois-ci, particulièrement longue. L'émir eut soudain le pressentiment que les paroles du perroquet, auxquelles il avait prêté une attention floue cachaient en fait des conseils précieux. Mais il s'en aperçut trop tard : il ne se souvenait pas des indications importantes qui s'étaient perdues dans les airs ...

L'émir du Koweït restait sombre et silencieux. K'ien tira lui-même la leçon de cette parabole. Il fournit du même coup la réponse à la question que l'émir avait posée :

"T'es-tu reconnu en cette parabole de l'action parfaite ? En ce cas, tu dois avoir compris pourquoi tu as chuté. Quant à répondre à la question précise que tu m'as posée, et à t'indiquer les actions préconisées par l'oracle, sache que tu n'as tiré que traits muables. C'est le signe d'une réussite exceptionnelle, à condition que l'individu qui tire un tel jeu soit lui-même capable de se surpasser pour un grand projet.

Mais j'ai peur que tu ne puisses répondre à ce défi. Car en te proposant le jeu le plus parfait qui soit, celui dont on peut rêver toute une vie sans jamais arriver à le tirer, l'oracle te donne à affronter la plus grande des épreuves: comment pourras-tu inverser le cours des événements et te montrer à la hauteur d'une action réellement créatrice, source d'un ordre nouveau ?

Déjà, le tyran de Bagdad a faussé le jeu, envahissant ton minuscule royaume alors qu'il ne possédait qu'une armée affaiblie par dix ans de guerre contre l'Iran. Il s'est pris pour un dragon volant que nul ne viendrait terrasser, tombant dans l'erreur contre laquelle le premier trait le mettait en garde. Alors, un deuxième dragon de feu, américain cette fois-ci, n'a pas tardé à se manifester à son tour, mais en commettant un péché d'orgueil qui l'a amené à tout écraser sous les bombes. Que peut-il en résulter, et que peux-tu faire au milieu de tout cela, toi, le roi sans royaume, celui que ses fidèles n'ont même pas défendu plus d'une matinée ? Il ne reste de possible qu'un grand dessein, un comportement exceptionnel ..."

K'ien ne put s'empêcher de sourire en poursuivant son discours : "Oui, si tu te retirais dans le désert en priant et en jeûnant tant que justice ne te sera pas rendue, si tu te faisais berger inconsolable continuant à chercher les meilleures oasis pour le troupeau qu'on t'a volé, ou même si tu te faisais moine-ermite agissant par la puissance de ta foi comme le faisait à son époque Gandhi, alors, grâce à cet acte exemplaire, tu parviendrais peut-être à retrouver l'amour de tes sujets. Le cours des événements pourrait s'inverser et marquer le début d'une nouvelle ère pour ton peuple. Qui sait, il te reviendra peut-être même d'unifier le peuple arabe, en faisant en sorte que chacun de tes sujets profite enfin des richesses accumulées et dispersées aux quatre coins de l'univers ...

Mais n'est-ce pas un rêve que je décris ainsi ? Si tu t'engages dans cette voie sans aller jusqu'au bout, ou en retombant dans les errements passés, les conséquences seront encore plus terribles que si tu n'avais rien tenté."

Sans un mot, l'ancien émir du Koweït se releva. Il fit un signe à son chauffeur. Oubliant même de saluer celui qu'il était venu voir, il repartit en direction de sa Mercedes.

Roi dépossédé, il était venu en vain chercher réconfort et conseil. Le sage qui se faisait passer pour un mendiant errant à travers le désert ne lui avait pas proposé autre chose que de devenir, à son tour, roi-vagabond, et de se dénuder encore un peu plus. Cela ne tentait visiblement pas l'ancien monarque du Koweït.

Ulcéré par cette visite qui s'était révélée inutile et humiliante pour lui, il ferma rageusement la portière de sa voiture et s'éloigna sans un regard en arrière. Jamais il ne se douta, le pauvre, que parmi tous les conseils les plus fous qui lui furent donnés à cette époque, il s'agissait en fait du seul avis sensé, et que K'ien l'aurait aidé de toute sa puissance divine à instaurer une nouvelle ère ...

Sur terre, on allait vite oublier le nom de cet émir qui n'avait pas su être à la hauteur de l'oracle. Impuissant à agir, devenu neurasthénique après la mort de son frère qui avait, lui, défendu le palais royal les armes à la main, au lieu de s'enfuir honteusement, il s'était muré dans un silence misanthrope et rageur.

Jusqu'à la fin de la guerre que d'autres menèrent pour lui, il erra de palace en hôtel de luxe, comme tous les puissants condamnés à l'exil et à l'ennui. Après la libération de son pays par des étrangers, il rentra l'un des derniers dans son royaume, attendant d'être sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre. Une fois réinstallé sur son trône, on n'entendit plus parler de lui, la fin de sa vie se passant uniquement à essayer de rétablir son ancienne situation.

C'est avec un regret mêlé de commisération pour le destin tragique de ce petit roi sans royaume, qui n'avait su se montrer à la hauteur de la grande action qu'on attendait de lui, que K'ien regarda la Mercedes disparaître progressivement à l'horizon. Réfléchissant à l'entrevue qu'il venait d'avoir, K'ien monologua tristement, en contemplant l'immensité du désert et en pensant à la difficulté de l'entreprise de conversion qu'il venait de tenter sur terre :

"Apparemment les hommes ne sont pas encore prêts pour mon grand dessein ... malgré toute leur puissance et la soif de transcendance qu'ont les hommes du désert, leur fierté les empêche de se surpasser et d'oublier leurs propres clivages ... Moi-même, je me suis abaissé à essayer de convaincre un ancien roi déchu, à le provoquer pour qu'il réagisse;

mais c'était en vain ... Je sens que j'ai besoin de l'aide de K'ouen ... Car la force créatrice seule ne sert à rien si un réceptacle n'est pas là pour l'accueillir, la modeler et lui donner forme ..."

A aucun moment K'ien ne se douta qu'en fait il était passé à côté d'une piste qui aurait pu être importante pour son enquête. A n'observer que le spectacle de la guerre et le destin humain de l'émir, il était en effet demeuré aveugle à la formidable logistique informatique qui, seule, avait pourtant permis la victoire des Américains. Qui sait ce qu'il aurait pu découvrir ..

Notes reprises du carnet de Sam :

J'ai pu explorer l'ensemble du programme sans être gêné à aucun moment. Le texte est obscur par endroits, mais ce qui me semble limpide, c'est que tout est placé sous le signe de l'Action créatrice. Cela me rappelle le Destin de tous les Grands Conquérants. Mais alors, pourquoi ce personnage falot qui n'est pas capable d'assumer son Destin ?

Fred m'a dit que, pendant que je recopiais ce texte, il avait quant à lui réussi à trouver des connexions cachées dans le programme. Je livre tels quels les résultats de son enquête - même si je dois avouer que je ne les comprends pas réellement :

- Le Maître de l'hexagramme est dans le cinquième trait.

- Pour comprendre d'où provient cette histoire, il faut consulter le ciel antérieur 59, la véritable action ne commençant qu'avec le silence et l'immobilité.

- Pour comprendre les connexions secrètes et les affinités avec d'autres histoires, on peut consulter son correspondant au ciel postérieur, le récit 32 (ce qui s'attache), mais aussi bien sûr le récit 2 (le Réceptif) qui seul permet de le compléter. N'est-ce pas la douceur qui manquait à K'ien, tout comme à l'émir qui souffrait de son impuissance à s'attacher les êtres?).

- Pour découvrir la suite de l'histoire et son évolution lorsqu'on a tiré des traits muables, lire les hexagrammes dérivés de chaque trait, ainsi que l'hexagramme qui en résulte lorsqu'on a transformé chaque trait muable en son opposé.

2- K'OUEN LE RECEPTIF, INDE

_____ _____

_____ _____

_____ _____

_____ _____

_____ _____

_____ _____

C'était le mois de novembre, à Bénarès. La décrue des eaux gonflées par la mousson d'été avait commencé.

Les escaliers de pierre, qui permettaient aux étroites ruelles de la vieille ville et du bazar de venir mourir dans les eaux sacrées du fleuve, étaient maintenant presque entièrement à découvert. Elles ouvraient tout grand leurs bras, laissant s'épancher la foule des pèlerins qui s'y pressaient en une cohue indescriptible. Lorsqu'ils parvenaient enfin sur les ghâts, ils s'éparpillaient, des yogis se livrant ici à leurs méditations, là à leurs exercices matinaux, tandis qu'un peu partout des groupes de pèlerins prenaient possession des lieux.

Malgré le surcroît de travail que la décrue du Gange leur fournissait, les serviteurs des derniers princes responsables de l'entretien de ces lieux saints balayaient tranquillement l'endroit. Ils préféraient cette situation aux moments où, à la saison des moussons, ils étaient pressés par une foule innombrable, bloquée par les crues en haut des quais inondés, sans possibilité de descendre vers le rivage sacré.

Il n’y avait rien à craindre pour le moment: au pied de plusieurs escaliers, les rives du Gange étaient actuellement entièrement à découvert, laissant apparaître une sorte de limon boueux et mou, malléable, dans lequel les pieds s'enfonçaient doucement. Parce que la terre nourricière dévoilait ainsi ses chairs où le fleuve aimait faire son lit, ces ghats étaient les plus recherchés.

Il fallait voir la foule s'y presser le matin, en ces primes heures encore chargées des effluves de la nuit, lorsque le jour naissant commençait à recouvrir les eaux bleutées et grises du Gange d'une teinte laiteuse.

Les pèlerins recueillaient alors silencieusement une poignée de limon du fleuve, la laissaient filer entre leurs doigts dans l'eau, puis déposaient religieusement sur les flots des petites feuilles de bananier. Ils y plaçaient un morceau de bougie à la flamme vacillante et le laissaient dériver lentement, comme pour aider le soleil à se lever, profitant de ce moment privilégié pour lui murmurer en même temps leurs voeux les plus secrets.

L'aurore pointait, mais aujourd'hui K'ouen ne pouvait se permettre de l'admirer. A proximité du Manikarnika ghât, au pied de l'Indore State, elle était agenouillée à même le sol boueux du fleuve, aidant une jeune femme indienne à accoucher.

L'enfantement avait été pénible et douloureux. Durant toute la nuit, la femme avait perdu du sang, le bébé refusant de descendre du ventre auquel il s'accrochait. Enfin, aux premières lueurs du soleil, la délivrance était arrivée. Après avoir prestement coupé le cordon ombilical et lavé le corps du nouveau-né dans l'eau sacrée du fleuve, K'ouen recueillit une poignée de limon, recouvrant ses membres d'une couche de terre gluante et grise.

"Puisse cette terre qui accueille le fleuve le plus sacré de ce pays, te porter chance !" murmura-t-elle en rendant l'enfant à sa mère qui, épuisée, la regardait, les yeux emplis de larmes et de muets remerciements. A quelques mètres de là, un vieillard incurable rendait son dernier souffle. Au moment où l'enfant vint au monde, son âme s'envola dans une ultime convulsion. Il ne restait plus à sa famille qu'à l'emporter au ghât proche où ont lieu, en public, les crémations de Bénarès. Dans quelques jours, ses os calcinés seraient déversés dans les eaux du Gange, ses proches ayant alors la certitude qu'il bénéficierait d'une meilleure réincarnation. Telles étaient les exigences du destin ...

K'ouen, la mère des Dieux, se releva et remonta lentement les escaliers. Elle passa devant la plate-forme de bois où le gardien privé du ghat, responsable, pour le compte d'un lointain descendant des derniers princes d'Indore, encaissait un revenu indirect en offrant de garder les vêtements civils des pèlerins.

Délaissant à sa gauche les trois temples qui bordent l'entrée du palais, K'ouen franchit le porche qui permet de pénétrer à l'intérieur du monument, palais princier imposant bâti par la rani régente du royaume hindou d'Indore à la fin du XVIIIème siècle. Elle ne se dirigea vers aucun des bâtiments qui, dans la première cour, servaient d'habitation aux brahmanes ou à des hommes illustres de la ville.

Elle se rendit directement vers l'étable située dans la deuxième cour. L'habitude d'héberger les animaux sacrés de la religion hindoue dans les palais des princes les plus puissants se perdait dans la nuit des temps. C'est ainsi qu'avaient trouvé refuge dans l'enceinte de l'Indore State plusieurs vaches, un buffle, mais aussi une jument blanche, fine et race. Lorsque cette dernière sentit la présence de sa maîtresse, elle hennit doucement, presque avec tendresse. K'ouen avait réussi à l'amener avec elle de la lointaine planète Lebab. Elle comptait sur sa fidèle monture pour l'aider dans les cas les plus périlleux; car elle avait conservé toute sa fougue et ses pouvoirs magiques.

Après s'être assurée qu'elle avait été bien nourrie par le gardien, K'ouen quitta le palais. Elle traversa la vieille ville de Bénarès aux maisons de boue et de chaume, plus sacrées pour un hindou que les bâtisses solides de pierre que les Anglais s'étaient construites à la périphérie de la ville.

Elle marcha jusqu'à la maison de marchand où elle avait trouvé refuge, à la limite des deux quartiers. C'était une grande construction de briques, abritant plusieurs familles à qui la propriétaire cédait la jouissance de quelques pièces en échange d'un modique loyer - mais en n'en continuant pas moins à régenter l'ensemble de la maisonnée. Elle était femme de marchand, son mari étant toujours "dehors", sur le fleuve pour pêcher ou sur le marché afin de vendre sa pêche, ne fréquentant sa maison que pour manger et dormir.

En gagnant la grande chambre qu'elle avait louée au deuxième étage, elle croisa bien entendu les femmes des autres familles de la pension. Elles étaient déjà affairées,

certaines à faire la lessive au rez-de-chaussée, d'autres à cuisiner en commun sous la véranda du premier étage, profitant de la lumière qui inondait la cour centrale interdite à tout étranger. Oui, on avait vraiment l'impression, se dit K'ouen en changeant d'habits, que tout reposait en Inde sur les femmes. C'étaient elles qui prenaient en charge les moindres activités quotidiennes, transformant par leur seule présence n'importe quel lieu en temple sacré où se propage la vie.

Lorsqu'elle sortit à nouveau de la maison qui lui servait de refuge, K'ouen avait revêtu un sari extrêmement simple afin de ne choquer aucune susceptibilité. Elle savait que pour mener à bien son métier de guide, qui lui permettait de subsister depuis qu'elle s'était retrouvée plongée dans Bénarès sans aucune ressource, il lui fallait adopter la tenue et l'attitude les plus humbles possible.

Le groupe qu'elle prit en charge était constitué de pèlerins et de voyageurs provenant de divers Etats de l'Union Indienne qui souhaitaient profiter d'une visite guidée de la vieille cité millénaire. D'habitude, les voyageurs se regroupaient par Etat, voire par villages entiers, mais au premier coup d'oeil K'ouen s'aperçut qu'aujourd'hui il n'en était rien. Même leurs origines sociales semblaient très disparates : certaines femmes portaient des saris modestes, d'autres des vêtements parés de riches broderies en fil d'or; un petit groupe de femmes radjastanis, parées de bijoux et de bracelets amoncelés le long de leurs avant-bras, se tenait à part.

Parmi les hommes, K'ouen remarqua avec surprise qu'au milieu des hindous se tenaient trois musulmans aux longues tenues blanches, ainsi que deux sikhs à la barbe non taillée. Les cheveux de ces derniers étaient soigneusement contenus sous l'épais turban blanc qu'ils refaisaient traditionnellement chaque matin. Il pouvait s'agir de marchands venus à Bénarès pour réaliser des affaires, ou de maris qui avaient épousé des femmes hindoues tout en conservant leur religion - quoique cela fût fort peu probable, tant les barrières religieuses demeuraient fortes.

"Quel groupe hétéroclite aujourd'hui ! J'espère que tout se passera bien ..." ne put s'empêcher de penser K'ouen, en pensant aux multiples incidents qui s'étaient produits les mois précédents entre Indiens de religions différentes.

Ces dernières années, les mouvements centrifuges qui agitaient l'Inde depuis son indépendance s'étaient accentués, laisssant poindre la menace d'un éclatement et d'un morcellement du territoire national. En de nombreux endroits la guerre civile avait déjà éclaté, les habitants vivant sous la loi martiale.

Le pays tout entier était à l'image de l'univers avant l'introduction du sacrifice védique : c'était un immense corps dont les vêtements bariolés craquaient de toutes parts, la chair de la terre ayant monstrueusement gonflé, partout surpeuplée et boursouflée. Oui, elle était en tous points semblable au corps cosmique de Prajapati qui, à l'aube des temps, menaçait de se défaire, tant étaient écartées les étoiles les unes par rapport aux autres, tant étaient rouillées les articulations d'une création ayant besoin d’être aidée par le sacrifice pour se régénérer et pour resserrer les liens sacrés reliant toutes choses entre elles.

Dans cette situation confuse et chaotique, K'ouen avait décidé d'agir avec une extrême prudence. Plutôt que d'intervenir spectaculairement en imposant sa volonté aux événements, elle avait privilégié le travail en profondeur, l'écoute et la tolérance, tentant inlassablement de resserrer les liens distendus entre les hommes et les femmes qu'elle côtoyait quotidiennement. En conduisant des groupes de pèlerins à Bénarès, elle en profitait pour semer en même temps la bonne parole, en leur rappelant la loi sacrée de l'hospitalité qui impose d'accueillir l'autre, quelle que fût son origine.

Après s'être présentée, K'ouen amena d'abord son groupe dans le bâtiment construit en l'honneur de l'Unité Nationale. C'était une vieille bâtisse qui ressemblait à une école désaffectée. A l'intérieur régnait une chaleur moite et étouffante. Une immense maquette en marbre avait été dressée à même le sol de la pièce principale; elle représentait en relief l'Inde et ses multiples régions, la chaîne himalayenne émergeant du sol et pointant, impressionnante de majesté solennelle, vers les visiteurs.

De manière didactique, en se servant d'une longue règle en bois, K'ouen expliquait la diversité de l'Inde, se servant de métaphores que, bien des années auparavant, Gandhi avait le premier utilisées : "L'Inde est Une, comme la Grande Mère primitive qui a donné naissance à tous les humains. C'est d'elle que viennent les multiples provinces de notre nation. Elles représentent nos fils et nos filles, tous différents, mais en même temps tous unis par le même sang et par le même respect mutuel. Il ne faut jamais l'oublier ..."

"D'ailleurs", continua-t-elle en souriant, "la diversité même que vous représentez aujourd'hui est la preuve vivante de ce que je viens de dire : vous êtes tous différents, et en même temps vous êtes tous des hommes, des Indiens ..."

Alors qu'elle pensait se gagner la faveur du groupe, c'est l'inverse qui se produisit. L'un des musulmans présents l'interrompit en bougonnant :

"Je viens du Cachemire où nous ne sommes pas Indiens. On nous empêche artificiellement de rejoindre nos frères de sang du Pakistan au nom de cette prétendue unité. On m'empêche même de commercer avec mes frères qui sont de l'autre côté de la frontière. Savez-vous qu'à cause de cela mon commerce périclite ? Venez chez nous, vous verrez combien de gens souhaitent rester réellement dans votre Union Indienne ..."

Un des trois sikhs prit à son tour la parole, intervenant plus violemment encore que son prédécesseur :

"Nous ne sommes pas plus Indiens, nous sommes Sikhs et notre pays n'est maintenu dans l'Union que par la terreur et par des mesures de guerre. C'est d'ailleurs dommage que les dieux hindous n'existent pas. Car s'ils pouvaient venir se rendre compte de ce qui se passe, ils seraient eux-mêmes obligés de reconnaître l'injustice qui nous est faite ! Comment parler de paix et de tolérance dans une telle situation ? Ce n'est pas seulement le droit de commercer qu'on nous retire, c'est encore plus grave : c'est le droit de pratiquer nos croyances religieuses en paix et en conformité avec nos écritures sacrées !"

Au fur et à mesure qu'ils parlaient, les hindous s'étaient écartés d'eux. En revanche, les autres musulmans et sikhs s'en étaient rapprochés, faisant bloc ensemble. Les deux groupes ainsi constitués commençaient à se lancer des regards noirs de méfiance et de violence sourde. Alors que quelques instants auparavant leurs visages semblaient si doux, il était presque effrayant de voir comment les mêmes prunelles reflétaient maintenant les profondeurs menaçantes de la haine et de la peur ...

K'ouen se sentit envahie par le vertige. A nouveau elle était confrontée à la violence alors qu'elle était persuadée que seul le calme peut apporter une solution aux conflits les plus graves. Comment faire pour favoriser l'accueil bienveillant des autres, sans pour cela les suivre lorsqu'ils s'emportent ? Le "laisser-être" qui l'avait toujours guidée ne signifiait pas qu'on puisse "laisser faire" n'importe quoi, ni qu'on se désintéresse de la situation en se réfugiant dans l'immobilisme.

"La terre contient et soutient

Elle a les qualités d'une jument ..."

K'ouen se murmura à elle même ces antiques paroles qu'elle se souvenait avoir lues, jadis, dans le Grand Livre de Lebab.

Elle chercha à atteindre ce bloc de calme, cette pierre de paix qui gît au plus profond de chacun de nous, et qui, seule, peut créer l'espace nécessaire à l'ouverture et à la réceptivité. Plongée dans cet état paradoxal de sérénité et d'extrême lucidité, elle entendait déjà le sourd martèlement que fait, au loin, un cheval lancé au galop ...

Dans quelques instants, elle savait que, tandis que son corps resterait sur place en continuant à assurer la visite de son groupe, elle allait être enlevée par sa fidèle monture, sans que nul ne s'en aperçoive. Le bruit des sabots frappant le sol s'amplifia dans son crâne, jusqu'à devenir un vacarme assourdissant.

Puis tout se passa très rapidement : elle eut l'impression d'être littéralement enlevée par l'animal qui accourait à son secours. Elle s'accrocha à sa crinière pour ne pas tomber.

Ensemble, ils fendirent l'espace, s'abandonnant à l'ivresse d'une chevauchée sauvage. K'ouen retrouvait enfin la sensation d'une joie pure et absolue, le vent fouettant son visage et se mêlant à l'humus d'une terre chaude qui giclait sur ses vêtements.

Sa fidèle monture hennissait elle aussi de plaisir, heureuse de traverser d'immenses plaines et de retrouver l'antique liberté à laquelle elle avait jadis été habituée. Dans les temps anciens, c'était en effet à elle que les rois recouraient pour fixer les limites de leurs terres : on la laissait alors vagabonder pendant une journée entière, de l'aube au crépuscule. Lorsque le soleil se couchait, les points les plus éloignés où elle s'était aventurée permettaient de fixer les bornes du royaume ...

Invisibles pour les autres mortels, ils passèrent à une allure vertigineuse à travers d'innombrables contrées, explorant des régions inaccessibles, s'attardant de temps en temps devant des scènes apparemment insignifiantes, mais qui étaient pourtant lourdes d'enseignements pour K'ouen…

1- Givre himalayen

Au pied des impressionnantes murailles himalayennes, le lac Dahl, où s'enlacent les nénuphars et les fleurs de lotus, commençait à geler. La couche de givre était encore trop fine pour qu'on puisse s'y aventurer mais on savait, en observant chaque matin sa progression, que l'arrivée des glaces était inéluctable.

A Srinagar, la capitale musulmane du verdoyant Cachemire, les maisons en bois que le soleil ne venait plus réchauffer qu'épisodiquement se tassaient sur elles-mêmes. Imprégnées par l'humidité du lac et par le froid de cette fin d'automne, elles se préparaient avec appréhension à affronter un nouvel hiver.

Dans les ruelles désertées, les pierres portaient encore le souvenir des violences de l'été et du sang qui avait été versé. Tout était redevenu calme, mais les hommes qui se hâtaient de rejoindre leur domicile emportaient avec eux, intactes, leur haine et leur rancoeur. Ils allaient les couver pendant la saison, les ressassant tout au long des interminables veillées hivernales qui s'annonçaient, pour qu'elles puissent à nouveau éclore au printemps. Alors, il serait à nouveau temps de se venger et d'affronter l'armée de l'Union que tout le monde ici haïssait secrètement ...

Aveugle à ces signes précurseurs d'une future flambée de violence, le gouverneur du Cachemire savourait le calme qui, avec l'hiver, était revenu dans sa province. Il abandonna le whisky qu'il sirotait calmement à la fenêtre de sa maison lorsqu'il entendit soudainement un hennissement envahir la pièce où il se trouvait.

Interloqué, il eut l'impression qu'à travers le souffle de l'animal émergeaient des mots et des bribes de phrases. Peu à peu elles se mirent en ordre; et comme dans un songe, il crut entendre une sentence qu'on lui soufflait de nulle part :

"La situation est incorrecte ! Attention au 24, le premier retour de la lumière qui viendra après l'hiver ! C'est maintenant qu'il faut préparer l'avenir ..."

2- Visions de pierre

K'ouen ne put s'empêcher de passer, au cours de son périple, au-dessus de Kahajuraho. Là, la dynastie Chandella avait construit un art unique, tout entier basé sur l'interpénétration des forces yin et yang.

Le choix d'illustrer cette complémentarité des forces opposées en recourant à des figures érotiques courant le long des murs extérieurs des temples était d'autant plus étonnant qu'il s'agissait d'un mouvement arrêté, figé pour l'éternité dans la pierre. L'équilibre des forces opposées y était corollaire d'une immobilisation du geste et du temps, d'une rétention de la sensualité qu'on empêchait d'aller à son terme. Il en résultait une profusion de formes rondes et voluptueuses qui copulaient dans une parfaite immobilité, en se démultipliant de manière vertigineuse tout le long des vastes plates-formes carrées soutenant les tours curvilignes et très basses des temples.

K'ouen avait besoin de revenir, de temps en temps, méditer sur le sens caché de ces monuments. Elle y trouvait confirmation de la justesse de son attitude : pour soutenir le jeu du monde dans sa profusion et son devenir perpétuel, pour favoriser l'harmonie et la complémentarité de toutes choses, il ne faut finalement rien faire, rien retrancher ou modifier - simplement proposer une structure qui, comme les murs de ces temples, soit capable d'accueillir et de favoriser la multiplicité des formes. Car c'est dans leur abondance extrême, dans les infinies variations qu'elles engendrent qu'enfin se dégage un sentiment sacré qui amène à accepter toutes les différences, quelle que soit leur altérité.

Pour une fois, la situation ne présentait aucun danger; une étrange harmonie se dégageait du lieu.K'ouen murmura à mi-voix :

"Ici au moins, les choses sont correctes ... Elles appellent le numéro 7, la levée de l'armée et l'acceptation de l'ordre du monde."

3- La patience du labeur

Dans la capitale New-Delhi, Singh menait la vie d'un obscur fonctionnaire. Se levant tous les matins à six heures, il se rendait directement au ministère où il travaillait depuis vingt ans. C'était toujours le premier arrivé et le dernier parti.

Alors que nul n'était encore présent, il traversait d'immenses couloirs vides pour se rendre dans la grande salle d'archives. Des milliers de dossiers épars y étaient amassés, débordant des rayonnages muraux, empilés en vrac sur de longues tables en bois, certains ayant même perdu l'étiquette qui permettait de les identifier.

Le service d'archives dans lequel il travaillait aurait pu aussi bien s'appeler le bureau des dossiers perdus. Il savait que, même en y consacrant sa vie entière, il ne parviendrait jamais à rattraper les dizaines d'années de retard qui s'étaient accumulées et qui, dans son bureau comme dans tous les autres ministères, avaient insensiblement transformé l'administration indienne en la plus grande bureaucratie qui puisse s'imaginer au monde.

Pourtant, jamais Singh ne s'était découragé. Chaque jour, calmement, il poursuivait avec persévérance son travail de fourmi. Sans hâte ni précipitation. C'est ainsi que, régulièrement, des citoyens qui croyaient leur dossier définitivement perdu recevaient une lettre de Singh leur apportant la réponse souhaitée, ou leur demandant un complément d'informations.

Lorsque son supérieur lui demandait d'être particulièrement diligent sur un dossier, il mettait un point d'honneur à apporter une solution rapide, en retrouvant les éléments d'information qui manquaient. Mais même dans ce cas, la recherche prenait plusieurs semaines. Il n'en tirait jamais aucun bénéfice direct, s'effaçant toujours derrière son travail, se contentant de signer pour son chef de service qui, lui, en récoltait tous les avantages. Ce dernier ne passait quasiment jamais le voir, lui déléguant tout pouvoir pour mieux courtiser ses supérieurs.

Parfaitement obéissant, Singh se disait que de toute façon c'était dans l'ordre des choses que son supérieur recueille les remerciements et les honneurs à sa place. Cela ne signifiait pourtant pas qu'au fond de lui il était toujours satisfait de son sort; en fait,

comme tous les gratte-papier frustrés qu'enfante partout l'administration, il était fier de savoir que sans lui rien ne marcherait.

Plus encore, il était persuadé qu'un jour ou l'autre on lui rendrait justice et que ses mérites seraient alors reconnus. Il était impossible que les responsables du ministère ne découvrent pas finalement qu'il était la véritable personne-ressource du service. Fatalement viendrait le jour où on le récompenserait à sa juste mesure, en lui sachant gré d'avoir agi si longtemps avec tant de discrétion.

Dans ses périodes les plus noires, lorsque le travail et le manque de reconnaissance lui pesaient vraiment trop, il lui arrivait de rêver qu'une révolution allait emporter tous les dirigeants corrompus de son ministère, et qu'on ferait alors appel à lui pour redresser la situation. A ces moments-là, il se percevait comme un sage, ou comme un réformateur habile capable de se dissimuler pour ne pas attirer prématurément l'attention sur lui, mais qui verrait inéluctablement ses mérites reconnus dans l'avenir ...

Ainsi passait la vie de Singh, persuadé qu'il devait demeurer persévérant et consciencieux, sans jamais essayer de se mettre indûment en avant. Peu importait finalement qu'il poursuive des chimères, le principal n'était-il pas d'agir conformément au dharma, en réalisant ce qui devait être fait, sans attendre de bénéfice personnel ?

"Après tout, le grand Ashoka ne déclara-t-il pas la veille de sa mort qu'il n'aurait pu unifier le pays et faire régner la paix sans l'appui de sa fidèle jument, qui le mena sans jamais renâcler d'un bout à l'autre du Nouvel Empire ?" murmura Singh en repensant à sa vie besogneuse. "C'est par l'humilité, 15, que le sage qui s'est abaissé voit le succès venir à lui

4- La réserve face au danger

Radji, le gardien de Taragarh, aurait bien aimé ne pas ouvrir à la foule des visiteurs la lourde porte de l'édifice sur lequel il veillait jour et nuit.

La veille, un musulman avait été tué par un hindou qui l'avait accusé de s'être livré à des gestes obscènes sur sa soeur. Toute la nuit, les deux communautés s'étaient épiées avec haine. On sentait aux regards noirs échangés d'une maison à l'autre, ou même en traversant la rue, qu'il suffisait d'une étincelle pour qu'à nouveau la ville s'enflamme.

Radji savait que le lieu qu'il gardait était éminemment sensible, cristallisant les passions des deux communautés. Car l'édifice avait été originairement un collège réputé de sanscrit avant d'être transformé en mosquée, puis à nouveau fréquenté par des empereurs et rajas hindous. En conséquence, l'endroit était fréquenté par deux types de pèlerins qui se côtoyaient sans jamais se départir de leur méfiance réciproque ...

Certes, Radji se rassurait en se disant que toute la ville d'Ajmer était dans la même situation et qu'elle en avait déjà vu d'autres. Effectivement, cette très ancienne cité du Radjasthan avait depuis toujours focalisé sur elle les dangers potentiels de l'Inde millénaire. En plein pays radjpoute où l'hindouisme règne en maître incontesté, elle abritait la tombe de Khwaja Muinud Din Christi, un grand saint musulman du XVIème siècle. De ce fait, des foules considérables de pèlerins musulmans venaient se recueillir, dans cette ville hindoue, sur ce qu'ils considéraient être un sanctuaire mahométan.

Dans la situation présente, le seul élément d'espoir auquel s'accrochait Radji résidait dans le fait qu'aucun incident sérieux n'avait éclaté au cours de la longue nuit précédente. Peut-être était-ce dû à l'attitude courageuse du gouverneur de la ville qui avait arrêté le coupable mais refusé de prendre parti entre les hindous qui, sous le prétexte fallacieux de la vengeance d'un affront terrible, demandaient la libération du coupable, et le chantage des musulmans qui exigeaient de nouveaux droits, entre autres celui d'exercer eux-mêmes le contrôle armé de leurs lieux saints. Dans les deux cas, le gouverneur, persuadé qu'il n'aurait fait qu'enclencher un nouveau cycle de violences et d'injustice, avait à juste titre préféré ne rien faire et rester dans une prudente réserve ...

Radji s'arrêta quelques minutes pour reprendre ses esprits et pour essayer de ramener le calme dans son esprit troublé. Il était conscient que, plus qu'ailleurs, existait à Taragarh un risque de conflit ouvert entre deux communautés se disputant un lieu sacré. Le danger était extrême et également forte l'envie de laisser le lieu de culte fermé. Radji fit le vide en lui, invoquant silencieusement Gandhi, son Maître spirituel dont il avait attaché une vieille photographie jaunie au-dessus de son lit. Ce dernier n'avait-il pas montré la voie, à son époque, en refusant de se plonger dans les folies humaines et en se retirant dans un jeûne silencieux afin d'arrêter la spirale de la violence ? Il lui fallait suivre son exemple et prendre pour modèle l'attitude du gouverneur de la ville refusant de prendre parti entre les deux factions opposées. Dans certaines situations extrêmes, le courage ne réside-t-il pas dans la réserve prudente et le refus de participer aux folies humaines ?

Ayant retrouvé toute sa sérénité, Radji ouvrit les lourds battants de la porte de bois qui fermaient les lieux. Dehors, il entendait déjà les grondements impatients de la foule. La journée allait être dure, et il lui faudrait ne répondre à aucune des provocations qu'il savait inéluctables.

Il se répéta mentalement les phrases qu'au cours de sa méditation son Maître Gandhi lui avait soufflées pour l'aider :

"Attention à ne pas vouloir tout régler par toi-même en te laissant emporter par l'enthousiasme, 16, qui n'est pas de circonstance. Ficelle tes pensées et ton esprit !"

5- La discrétion bienheureuse

A Bombay, Niala menait la vie de tant de femmes hindoues. Discrète et effacée, elle vivait dans une parfaite humilité, se contentant de balayer inlassablement la petite case de boue et de bouse de vache séchée qui abritait sa famille.

Le soir, lorsque son mari rentrait de la grande ville où il travaillait, tout était parfaitement rangé et prêt pour l'accueillir. La maison était propre, le feu du foyer entretenu, et la nourriture cuite. Mais le plus important, c'était que la maîtresse de maison avait rempli son rôle en respectant scrupuleusement les innombrables formules rituelles qui lui avaient permis de se livrer aux tâches domestiques "impures" sans être elle-même souillée. Ainsi le domicile tout entier était-il protégé et purifié.

Il ne lui restait plus qu'à laver la gamelle emporté par son époux au travail, remplie chaque jour par elle de la nourriture correspondant à sa caste. Niala préférait la lui préparer elle-même depuis qu'elle avait vu, à l'heure du repas, le spectacle dantesque de la répartition des boîtes de nourriture à la gare de Bombay. Des milliers de cartons s'entassaient, rangés soigneusement selon l'entreprise et la catégorie socioprofessionnelle de la personne à qui elles étaient destinées, de façon à ce qu'aucun mélange impur ne se produise. Malgré toutes ces précautions, Niala avait trop peur qu'une erreur ne se produise, ou même qu'un "hors caste" ne touche par inadvertance la nourriture réservée à son mari.

La discrétion de Niala se manifestait jusque dans sa tenue vestimentaire. Elle portait un sari jaune en gros coton épais qu'aucun ornement ou bijou ne venait agrémenter.

Depuis qu'elle avait abandonné sa vie d'ancienne prostituée tentant d'aguicher les clients derrière les sordides barreaux des maisons closes où elle avait été parquée des années durant avec ses consoeurs, elle s'était ainsi réfugiée dans une humilité et une discrétion totales. Loin d'en souffrir, elle était en fait profondément heureuse de pouvoir se consacrer avec sérénité aux tâches quotidiennes qui étaient les siennes, sans craindre le monde extérieur des clients de passage.

Elle avait été finalement récompensée de son attitude, recevant, alors qu'elle ne s'y attendait pas, une offre de travail qui lui permettait d'arrondir confortablement ses fins de mois. Son obsession méticuleuse de la propreté et de la pureté avait en effet été remarquée par un de ses voisins, un prêtre Parsi qui lui avait proposé de l''aider à l'entretien du lieu de culte.

C'était une proposition fort logique lorsqu'on savait que les tenants de cette antique religion attachaient une telle importance à la pureté, qu'ils donnaient les cadavres de leurs morts à dévorer sur de très hautes tours aux vautours afin qu'ils ne souillent pas la terre sacrée de leurs miasmes ...

Régulièrement, Niala se rendait donc au pied des impressionnantes tours du Silence, en haut desquelles les adorateurs de Zoroastre avaient l'habitude de déposer leurs morts. Elle s'acquittait de sa tâche lentement, comme imprégnée du caractère sacré du lieu. Après son travail, elle avait pris l'habitude de rentrer à son domicile en compagnie du prêtre, lequel l'entretenait des principes de sa religion. Plus encore que la rétribution matérielle de son travail, c'étaient ces moments de bonheur et de communion spirituelle qui la ravissaient, sufffisant à justifier sa vie malgré ses multiples contraintes ...

Parmi les nombreuses histoires que le prêtre lui contait, celle qu'elle préférait concernait la manière dont les premiers Zoroastriens avaient réussi à se faire accepter dans la ville de Bombay, en toute humilité, sans aucune prétention à se substituer à un autre culte. C'était d'ailleurs pour cela que l'antique culte solaire avait réussi à traverser les millénaires, sans jamais être mêlé aux sanglantes guerres de religion qui agitaient le pays.

Ce récit légendaire racontait comment les fidèles de ce Dieu avaient réagi lorsque le roi, à qui ils avaient demandé de pouvoir s'installer dans la ville, leur avait envoyé, en réponse, un grand récipient rempli à ras bord de lait pour leur signifier qu'il n'y avait plus de place pour eux. Leur grand prêtre s'était incliné respectueusement, puis avait silencieusement glissé une pièce de monnaie dans le pot sans faire déborder le liquide. Il avait alors demandé avec de nouvelles courbettes qu'on ramène le récipient au roi. Ainsi devait-il rassurer le monarque sur le fait que les Parsis sauraient se faire discrets.

En reprenant sa chevauchée dans les airs, accrochée à sa fidèle monture, K'ouen ne pouvait s'empêcher de ressentir une admiration profonde pour cette femme simple qui, dans son abnégation même, avait trouvé un moyen de s'accomplir, même si elle savait qu'il ne pouvait en aucun cas s'agir d'un modèle à suivre pour les autres femmes hindoues qui, dans les campagnes, étaient trop souvent obligées malgré elles de se sacrifier et qui, dans les villes, revendiquaient une différence et une plus grande liberté. Mais il est certaines occasions où une telle attitude réservée est pourtant la seule juste. Elle murmura, comme pour elle-même :

"En cachant sa beauté intérieure, on peut compter sur la Solidarité (8)"

6- Les dragons infernaux

Kanchipuram, l'une des sept cités saintes de l'Inde, abritait l'un des temples les plus grands du pays, le temple de Shiva Ekambareswara. Dressé en pleine ville, au croisement d'artères commerçantes, il était empli du vacarme assourdissant et quotidien des villes indiennes : klaxons de voitures louvoyant dans la foule en évitant au dernier moment les marchands ambulants et les vaches sacrées, sonnettes de vélos tentant de se frayer un chemin entre les passants, musique populaire nasillarde sortant des radiocassettes installées sur les étals pour attirer le client, cris et invectives d'amis ou de parents cherchant à se parler en couvrant les bruits de la rue. La foule indienne, bigarrée et agitée, tournoie follement, en tous sens, offrant l'image vivante d'une transmigration sans fin, éternelle ...

A l'inverse du Nord, les temples hindous du Sud semblaient marqués par la démesure; comme si le panthéon védique aux dieux innombrables s'était soudain répandu dans la pierre, en une profusion débordante de formes aux couleurs vives, souvent à la limite du grotesque et du rococo du plus mauvais goût. Le temple de Kanchipuram, dédié aux multiples manifestations de Shiva, n'échappait pas à la règle, et on avait l'impression que le chaos de la ville environnante s'y retrouvait totalement. Fier de son gopuram qui passait pour l'un des plus hauts du pays, il était surchargé de sculptures et de personnages mythologiques peints grossièrement. A l'intérieur, les immenses cours qui se succédaient accueillaient tous les petits métiers de la rue, des marchands ambulants

aux couturiers qui avaient installé, entre deux colonnes, leur vieille machine à coudre à pédale.

Ahmed, un jeune garçon de seize ans, avait adossé son matériel à une colonne, dans la première cour du temple. A l'intérieur de la glacière de métal accrochée à son vélo, des pains de glace achetés le matin tenaient au frais les Coca Cola et les Fanta qu'il revendait au long de la journée. Il était fier de proposer des "vrais" Coca, dans ce pays qui se faisait un honneur de copier tous les produits étrangers.

Son petit commerce avait du succès, et il rêvait déjà de s'agrandir en s'offrant un jour un véritable étalage de marchand, avec des tréteaux et une planche; plus tard, qui sait, il pourrait acquérir un frigidaire pour conserver lui-même ses produits au frais. Il offrirait alors une nouvelle maison à sa pauvre mère malade ainsi qu'à ses cinq frères et soeurs en bas âge qu'il aidait actuellement à subsister avec ses maigres revenus ...

Au mouvement de la foule autour de lui, il s'aperçut que quelque chose d'anormal se produisait. Les gens cessaient de s'agiter en tous sens, et il n'avait plus l'impression de stationner au milieu d'une ruche ou d'une fourmilière en pleine activité. Quelques hommes passèrent en criant des mots qu'il ne comprit pas; comme s'ils avaient peur ou qu'ils veuillent avertir d'un danger imminent. Et soudain le cortège déboucha dans l'enceinte du temple.

Ahmed ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de frayeur. Au premier rang, des hommes vociférant portaient des statues de Shiva le destructeur. Ils étaient armés de longs bâtons, l'un d'entre eux élevant au-dessus de lui un étendard rouge sang d'où se détachaient, en lettres noires, le nom maudit de Shiv Sena. C'était l'emblème du mouvement hindouiste intégriste d'extrême-droite qui, depuis des années, gangrenait le pays par ses manifestations d'intolérance raciste. Allant plus loin encore que Karan Singh, leader nationaliste qui prônait le retour aux valeurs sacrées de l'Inde, ce mouvement s'était transformé en milice armée, réclamant la déportation massive des musulmans hors des frontières ou leur conversion forcée.

Ahmed n'eut pas le temps de ranger son matériel. Les premiers rangs de la manifestation passaient déjà devant lui. Un homme à la longue tunique blanche regarda avec haine les bouteilles de Coca Cola qui trônaient sur son étalage, et les renversa violemment en hurlant : "Suppôt des Américains et des infidèles, tu pollues le temple sacré avec ces bouteilles, incroyant ! Dehors les marchands !" Il donna des coups de pied rageurs à sa bicyclette, que les rangées suivantes de fanatiques piétinèrent. En tentant désespérément de la récupérer, Ahmed fut jeté à terre et roué de coups.

Lorsque le cortège voulut pénétrer dans la seconde cour du temple, il rencontra pourtant une opposition inattendue. Des marchands ambulants qui voulaient défendre leur gagne-pain, mais aussi des musulmans et des hindous modérés venus à la rescousse, tentèrent de les empêcher d'aller plus loin. Une bagarre généralisée s'ensuivit, souillant le lieu sacré.

Partout où passaient les cortèges de Shiv Sena, le fanatisme exacerbé faisait replonger le pays dans les âges les plus noirs de la barbarie que l'Inde ait jamais connus, au moment de son indépendance. Comme en de nombreux autres pays du monde, la bête immonde de l'intégrisme et de l'extrême-droite nationaliste se nourrissait de l'intolérance des hommes, donnant naissance à des dragons monstrueux qui, sous prétexte de retour aux

valeurs authentiques, trahissaient en fait l'essence même de la religion qu'ils prétendaient défendre. Anges déchus à force de vouloir imiter servilement leur maître, en rêvant secrètement de prendre sa place ...

"Il n'y a rien à faire, même éviter le combat ne sert à rien, l'éclatement, 23, est inéluctable ..." murmurait pour lui-même Ahmed. Avec ses amis, il s'était souvent moqué des hypocrites de Shiv Sena, comme ils les appelaient entre eux, qui hurlent la journée leur dévotion au dieu Shiva et qui, le soir, vont se payer des prostituées dans les quartiers mal famés de la ville. Mais aujourd'hui, il n'avait pas le coeur à rire. Il se releva en pleurant, le corps rompu par les coups qu'il avait reçus. Il n'avait plus rien à vendre, sa glacière était toute cabossée et son vélo inutilisable. Tous ses rêves s'étaient envolés en quelques secondes. Il ne lui restait plus qu'à retourner dans la rue pour mendier des petits boulots improbables en se mettant au service des plus puissants que lui ...

A la fin de cette folle chevauchée, mille souvenirs s'entrechoquaient dans la tête de K'ouen. Sa fidèle monture avait dû hennir plusieurs fois de suite pour rappeler à l'ordre sa maîtresse et l'empêcher d'intervenir.

Peu à peu, les souvenirs de sa chevauchée fantastique se décantèrent dans son esprit, pour ne plus laisser à sa mémoire qu'une impression générale riche d'enseignements. En même temps, disparaissait lentement le vertige qui l'avait saisie. Elle eut la sensation de sortir d'un long évanouissement lorsqu'elle se retrouva soudain dans la salle de l'école où était installée la maquette de l'Inde en trois dimensions. Autour d'elle, les visiteurs étaient sages et attentifs à ses explications; aucun n'osa l'interrompre pour lui poser des questions, même lorsqu'elle les en pria. Tout n'avait-il été qu'un songe dû à un accès subit de fièvre ? Soulagée de ne rencontrer aucune opposition, K'ouen n'en conservait pas moins une sourde angoisse au fond d'elle. Elle ne savait si son voyage avait réussi à inverser le cours des événements ou s'il n'était qu'un rêve traduisant ses peurs secrètes. Peut-être même s'agissait-il d'un signe lui indiquant qu'elle était sur la bonne voie pour retrouver les coupables qui avaient perturbé le programme. Mais comment l'interpréter en ce cas-là ?

Un hennissement la fit sursauter. Elle sourit et se hâta de partir. Désormais, elle savait...

Notes reprises du carnet de Sam :

Tout au long de mon exploration d'une partie du programme, j'ai senti une résistance invisible, comme si à mon tour on cherchait à m'espionner. Mais jamais la menace ne s'est concrétisée; c'était comme un obstacle vide, comme un grand trou noir que je côtoyais avec prudence; ou comme une terre glaise malléable que ma volonté pouvait modeler à volonté ...

Pendant que je cherchais à comprendre le sens caché, Fred a réussi à extraire les clefs de correspondance suivantes :

- Le Maître de l'hexagramme est incontestablement en cinquième trait

- Pour comprendre l'action de K'ouen, il faut consulter le ciel antérieur 57, le Doux ou le Pénétrant, qui est complémentaire en assurant la diffusion de la force de notre personnage.

- Pour comprendre les connexions secrètes et les affinités avec d'autres histoires, on peut consulter 31 l'Insondable qui est en rapport de symétrie, et bien entendu le récit précédent numéro 1 (Le Créatif).

C'est à n'y rien comprendre. Après l'action, cette fois-ci, tout est considéré dans la perspective du Devoir et du non-agir ! Et le pire, c'est qu'apparemment, elle obtient plus de résultat que K'ien le Créateur. J'avoue quant à moi que j'ai très peu d'accointances avec son caractère. Trop passif !

Fred n'est pas du même avis que moi. Pour lui, ces deux premiers récits que nous avons captés sont complémentaires. En relisant mes notes, il est presque entré en transes. Pour lui, ces deux histoires, apparemment anecdotiques et dénuées de sens, sont comme un récit des origines, une de ces cosmogonies archaïques qui racontent comment l'histoire du Monde s'est créée à partir de deux forces opposées et complémentaires, une force masculine et une force féminine.

Nous avons longuement discuté de cette possibilité, mais il ne m'a pas convaincu. Mes principales objections étaient les suivantes : comment lire, même métaphysiquement, une histoire du Monde, là où le principe créateur est impuissant ?

<u>Sur Lebab</u>

Foussage était revenu à tire-d'aile pour rapporter l'histoire dont il avait été témoin, puisque dorénavant il était le seul et unique lien qui pouvait encore subsister avec Lebab.

"Voilà une étrange manière d'ouvrir le Jeu !" murmura le plus jeune initié, qui assistait pour la première fois au Jeu. Un peu comme l'informaticien pirate, il s'était attendu à une ouverture héroïque, une épopée : il en avait tant lu dans son enfance. A la place, il avait eu l'impression d'assister à une histoire mal ficelée, où il ne se passait pratiquement rien.

Un moment de perplexité traversa l'assemblée. Les regards se portèrent vers Ato qui présidait. Il se voulait rassurant, sa longue expérience lui permettant de relativiser les premières impressions et déceptions des joueurs.

"Il s'agit au contraire d'une ouverture classique. Le Principe d'Action se met en place et indique tout de suite ses exigences, même s'il n'est pas capable d'emblée de plier les événements à sa volonté, ce qui est normal. Quant au Principe de Réceptivité, il cherche le meilleur endroit possible pour accueillir les événements. Je dis que cette ouverture, on ne peut plus traditionnelle, est la plus adéquate, par sa prudence même, à la situation chaotique et troublée de l'époque dans laquelle ils se sont projetés".

Il sourit et, tout en regardant son jeune interlocuteur, prononça d'une voix énigmatique:

"Mais votre réaction ne m'étonne pas réellement. L'impatience est le propre de la jeunesse, et je crois que le Jeu à venir va vous intéresser particulièrement. Voyons ce qui va se passer" dit-il, en faisant d'un geste comprendre à Foussage qu'il pouvait reprendre son vol vers la lointaine Terre.

3 - LA DIFFICULTE INITIALE,GUADELOUPE

Le littoral des Hautes Terres de Guadeloupe avait de plus en plus tendance à ressembler à celui de la Martinique, avec ses villages de vacances touristiques s'égrenant le long des plages lumineuses bordées de cocotiers et des lagons aux féeriques eaux d'émeraude.

Le pont de la Gabarre, du nom de la frêle embarcation qui permettait jadis de traverser le bras de mer tropical séparant l'île en deux parties bien distinctes, agissait comme une frontière invisible. Le lieu même marquait bien qu'on entrait dans un

autre univers : sous les arches de la construction s'étendait en effet, comme à l'infini, une zone marécageuse et insalubre où la mangrove régnait en maîtresse, l'eau douce de la Rivière Salée se mêlant au ressac de l'océan en se faufilant entre les palétuviers, sous des nuées d'insectes qui hantaient ces lieux depuis des temps immémoriaux…

L'impression d'être confronté à une nature énigmatique et parfois inhumaine s'accentuait au fur et à mesure qu'on pénétrait plus en profondeur à l'intérieur des Basses Terres. Le sable noir des plages ne manquait pas de rappeler la sombre menace des montagnes volcaniques qui surplombent partout les cocotiers du littoral. Les étendues monotones de canne à sucre disparaissaient progressivement, remplacées par des champs de bananiers ondoyants qui partaient à l'assaut des pentes montagneuses, jusqu'à l'orée d'une forêt tropicale extrêmement dense. Là régnait une nature exubérante, où les gommiers blancs des Caraïbes, les tamariniers venus de l'Inde et les vanilliers mexicains laissent la place aux fougères arborescentes, ou encore à ces arbres aux noms si évocateurs que sont les bois bander et les bois canon ; tout cela au sein d'une pénombre fraîche qui suintait d'humidité, baignant dans une odeur entêtante où se mêlaient, de manière indéfinissable, l'humus chaud, les effluves de vanille et des senteurs d'herbe mouillée en lente décomposition.

Tout, dans les Basses Terres, évoquait ainsi la richesse d'une nature jeune et anarchique, qui éclatait en milliers de formes différentes inextricablement entrelacées ; comme si le monstrueux tohu-bohu qui agite les flots sous-marins s'était métamorphosé en une profusion végétale, cette dernière se ramassant et se projetant elle-même en une montagne volcanique impressionnante. Car, avec sa brume fantomatique, avec ses fumerolles de soufre qui s'échappaient de la rocaille où ne s'accroche qu'une herbe rase, la Soufrière évoquait incontestablement la beauté magique et troublante du monde tel qu'il devait être en ses premiers commencements…

A l'image de la nature environnante, les esprits bouillonnaient de jeunesse à Basse Terre. C'était le fief des indépendantistes qui mourraient d'envie de prendre leur destin en main, trouvant qu'ils n'avaient que trop attendu. Si leurs ancêtres avaient lutté pour l'émancipation et la fin de l'esclavage, si leurs grands-parents avaient participé aux révoltes de la fin du siècle précédent, lors de la grande crise du sucre, ce n'était pas pour qu'ils acceptent, eux, d'être désormais colonisés par la métropole et le tourisme. Ayant l'impression d'être à l'origine d'un nouveau monde, ils rêvaient d'un grand dessein, d'une Grande Fédération

Caraïbe à naître. Mais ce n'était pas si simple, et les oppositions avec la Haute Terre comme les dissensions internes ponctuaient pour le moment leur histoire encore jeune.

Dans leur volonté de préserver et de développer une identité culturelle spécifique, les gens de Basse Terre avaient remis à l'honneur une vieille coutume qui se perdait, celle du carnaval de la Saint-Jean. Traditionnellement, cette fête permettait aux habitants de se défouler, les parias ayant l'honneur d'ouvrir le défilé en même temps que les joueurs de tambour et les bouchers, tous enduits de rocou et jouant le rythme endiablé du mendé en frappant comme des fous sur leur tambour fait de bric et de broc.

Depuis maintenant deux ans, sous l'impulsion de Rudy, la « fête à la Saint-Jean », comme on l'appelait, avait retrouvé ses fastes d'antan. Rudy avait pour cela longuement interrogé les anciens, remettant au goût du jour les costumes de banane séchée, les cornes et le rocou, ainsi que la musique qui entraînait fréquemment les danseurs et les musiciens jusqu'à la transe. Car, pendant quatre jours, les habitants avaient tous les droits, se déchaînant de manière chaotique et imprévisible, se défoulant de toutes les rancoeurs et des mille vexations qu'ils avaient pu accumuler pendant l'année. Bien entendu, Rudy avait profité de l'occasion pour mettre en avant la cause indépendantiste, les gens étant invités à intervertir leur rôle et à jouer aux puissants, en se moquant de tous ceux qui ont quotidiennement le pouvoir.

C'est la raison pour laquelle le pouvoir métropolitain regardait d'un mauvais oeil la résurgence de cette antique fête. Il avait même été question, un moment, de l'interdire pour éviter tout débordement… C'est dans un climat tendu qu'en ce dernier dimanche de l'Epiphanie le carnaval allait débuter dans la ville de Saint-Claude, au pied du volcan qui depuis quelque temps manifestait parfois des mouvements d'humeur imprévus. Même si les spécialistes se voulaient rassurants, en expliquant que le phénomène résultait de la rencontre du magma en fusion et des nappes d'eau profondes venant noyer le début d'éruption, les habitants ne pouvaient manquer d'être inquiets.

Tout le monde se souvenait de la catastrophe qui, en Martinique, avait rayé Saint-Pierre de la carte lorsque la Montagne Pelée avait finalement explosé, alors que les autorités ne cessaient d'appeler au calme. Depuis une semaine, il arrivait qu'une fumée noire s'échappe soudain du cratère, obscurcissant la petite cité de villégiature aux antiques maisons coloniales. Après un coup de tonnerre qui paraissait provenir des entrailles de la terre, un nuage de cendres surplombant la ville semblait s'ouvrir comme une outre trop gonflée, recouvrant les rues et les habitations d'une poussière grise. On avait alors l'impression que le monde allait à l'envers et que c'était la terre qui se trouvait à la place du ciel, pleurant doucement des larmes de suie…

Les esprits étaient échauffés. Les rumeurs allaient bon train depuis que les Vieux du village avaient raconté qu'à leur avis, les nuages de cendre témoignaient du retour des morts annonçant ainsi leur intention de revenir au village. Parce qu'elle était effrayée par le phénomène volcanique autant que par la superstition, une partie de la population souhaitait un plan d'urgence.

Face à ce déferlement d'irrationnel, le préfet temporisait, accordant toute sa confiance aux experts. En cette période troublée, le carnaval tombait bien mal pour lui. Il avait tenté, au début, de réduire sa durée, puis son parcours. Mais il avait rencontré tellement d'obstacles et d'oppositions farouches qu'il avait dû abandonner son projet. Il avait eu la désagréable impression, lors de ce premier affrontement verbal, que ce n'était pas lui qui commandait, et qu'en l'occurrence c'était la foule qui décidait du cours des choses. En quelques secondes, il avait eu l'amère sensation d'avoir en même temps perdu l'initiative et le prestige que le peuple associait habituellement à son autorité. Le préfet redoutait d'autant plus l'avenir que, pour ne rien arranger, cette année, le responsable du défilé avec lequel il avait dû négocier n'était autre que Rudy, connu pour ses menées indépendantistes.

Pour Rudy, le fait d'avoir pu maintenir le carnaval malgré le phénomène volcanique était déjà un succès. Son autorité auprès de la population s'en trouvait d'autant plus renforcée : on venait de lui reconnaître, d'emblée, le rôle d'un meneur. La situation n'était pas forcément confortable pour lui : pour la première fois de sa vie, il se trouvait propulsé à la tête d'une foule prête à le suivre, mais il la sentait totalement immature et

juvénile, tiraillée entre la peur, les superstitions religieuses, un désir de vengeance autonomiste à l'égard des autorités et un formidable désir de défoulement collectif. Il savait que s'il décevait ces aspirations, il perdrait rapidement cette confiance qu'on venait de lui accorder, mais il était également conscient que les autorités attendaient le moindre faux pas pour l'arrêter et reprendre l'initiative.

Dans ce contexte difficile, Rudy était obligé d'avancer prudemment, réfrénant ses amis indépendantistes qui couraient à la catastrophe en voulant précipiter les choses, cherchant à démêler les fils chaotiques des événements pour tenter de mieux les maîtriser et pour parer aux dangers dont il se sentait cerné.

Il était midi en ce dimanche d'Epiphanie lorsque Rudy donna le signe du départ. Un ciel gris cendre surplombait toujours la ville en fête. Le rôle de guide de la procession qu'on lui avait attribué était un honneur. Traditionnellement, la tâche était dévolue au Saint-Jean, un infirme à la jambe de bois. Petit bonhomme devenu roi, il lui revenait de balancer sa prothèse dans les airs pour diriger le rythme des tambours et les mouvements de la foule. Lorsqu'il la reposait à terre ou la remettait sur ses moignons, la foule suivait son signal et se mettait à avancer : il donnait ainsi l'invisible tempo de la fête.

Rudy, déguisé en diable rouge, appuya la béquille de bois sur le sol. Tout aussitôt, les porteurs de tambours et les danseurs de zouc s'élancèrent dans la rue en tourbillonnant…

1. A peine le défilé s'était-il ébranlé que les difficultés commencèrent. Comme pour mieux narguer les autorités, une partie de la foule qui suivait les premiers rangs s'était déguisée, qui en nègres marrons avec des chaînes et un boulet aux pieds, qui en député habillé comme une fille de joie avec une écharpe tricolore en guise de soutien-gorge, qui en patron au gros cigare, coiffé d'un casque colonial. Cette troupe hétéroclite s'ébranla de manière désordonnée, les derniers rangs des participants poussant ceux qui les précédaient afin de pouvoir prendre à leur tour possession de la rue. Une indescriptible cohue s'ensuivit rapidement, les danseurs faisant soudain irruption au milieu des musiciens et les bousculant sans pitié. Les boulets des participants qui s'étaient déguisés en forçats vinrent ajouter à la confusion, provoquant la chute des rangées devant eux. Au milieu des cris, des personnes commençaient à être impitoyablement foulées aux pieds…

Rudy n'hésita pas un instant. Il frappa le sol avec sa béquille trois fois, puis la lança vers le ciel. Il la rattrapa au vol, la fit tournoyer à nouveau trois fois au-dessus de sa tête, puis la brisa de manière spectaculaire en deux, dressant au-dessus de lui les deux morceaux de bois cassé. Instantanément, la foule s'arrêta.

D'un geste autoritaire, il pointa chacun des fragments vers le service d'ordre qui, des deux côtés de la rue, n'avait pas eu le temps d'intervenir. Le court répit ainsi gagné permit aux responsables de la sécurité de reprendre l'initiative. Ils s'élancèrent dans la masse pour démêler les enchevêtrements de corps, aidés par Rudy et ses plus proches amis. Une fois la foule calmée, les blessés purent être rapidement évacués. L'ordre de la procession se reconstitua, les musiciens devant, prêts à donner le tempo de la fête. Rudy leur fit signe qu'ils pouvaient démarrer, et hurla : *« Solidarité par la musique, 8 ! »*

2. Le carnaval avait bien débuté, et en plein midi la lumière des torches remplaçait celle du soleil, ajoutant au spectacle une dimension fantasmatique d'autant plus forte qu'il pleuvait une mince couche de cendre. Piétinée par les danseurs et les musiciens du carnaval, cette dernière virevoltait, recouvrant les habits de fête et les masques d'une étrange poudre grisâtre.

Le volcan grondait de manière sourde et continue, ajoutant à l'orchestre le bruit de fond d'un tambour. C'est probablement pour cette raison qu'on n'entendit pas, au début, le vacarme pourtant assourdissant de l'attelage descendant les pentes du volcan. La surprise fut d'autant plus grande lorsqu'il déboucha soudain sur la place principale de la petite ville. Au premier abord, on aurait pu croire à un char de carnaval échappé des enfers, mené par des chevaux emballés que n'arrivaient pas à maîtriser les spectres accrochés au véhicule.

Sous le fouet et les rênes tirés désespérément par le cocher, les deux chevaux se cabrèrent en hennissant, tirant à hue et à dia un vieux chariot de paysan habituellement utilisé pour les récoltes. Ce dernier acheva de se démanteler, une roue se déjantant tandis que le reste de la voiture s'écroulait dans le brouhaha, au milieu de la foule.

Dans le tumulte qui s'ensuivit, deux personnages sautèrent à terre. Juchés sur les décombres du chariot, ils cherchèrent aussitôt, en hurlant et avec de grands gestes saccadés, à retenir l'attention de la foule. Ils avaient l'air exténué et nul n'aurait pu reconnaître en ces deux hères aux vêtements en lambeaux et au regard illuminé par une lueur de folie, les deux frères, K'an, le fils cadet, et Tchen, le fils aîné. Recouverts de cendre des pieds à la tête de cendre, ils provoquèrent un mouvement de panique.

-« Nous venons du cratère du volcan, où nous avons vu une fissure béante s'ouvrir sous nos yeux. Un magma en fusion s'en échappe et dévale à toute allure l'autre versant ! Là-haut le vacarme est assourdissant, c'est comme si le tonnerre était retenu prisonnier dans le ventre de la montagne, éructant une colère infernale pour s'échapper des parois rocheuses. D'ici peu, la langue de feu va atteindre le village ! »

A peine Tchen avait-il fini sa tirade que le sombre K'an, en retrait jusque là, prit à son tour la parole. Il s'adressa directement à Rudy qui venait d'arriver sur les lieux pour se rendre compte de ce qui se passait.

« La situation est dangereuse, et les risques sont grands que la montagne n'éclate et nous engloutisse tous en son abîme ! Il est encore temps d'agir, il faut faire redescendre la procession vers la capitale de Basse Terre. Nous sommes de là-bas et nous pouvons vous montrer le chemin, nous connaissons des raccourcis qui permettront d'y arriver rapidement. Un carnaval s'y déroule également, et nos frères qui sont aussi nos compagnons d'arme sont prêts à vous accueillir… Nous aurons d'autant plus d'énergie si nous réunissons nos forces en un seul cortège ! »

Rudy hésita un instant. Le nuage de cendres qui recouvrait les rues commençait à l'inquiéter. De plus, il savait qu'à Basse Terre un autre défilé indépendantiste se tenait. L'allusion de l'étranger avait été claire. Qui sait, c'était peut-être l'occasion de créer un soulèvement populaire…

Il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions. La foule grondait, prenant ouvertement parti contre les deux étrangers. Les bribes de phrases entendues témoignaient de la frayeur irrationnelle qu'inspiraient ces personnages hirsutes et déguenillés : « Faites attention, ce sont des revenants qui se sont échappés du volcan et qui reviennent se venger !… qui sait, ce sont peut-être des brigands qui veulent profiter de la situation… Dès que nous aurons quitté la ville, ils pilleront nos maisons en toute impunité ! »

Rudy sentait confusément que les étrangers avaient probablement raison, et qu'il ferait mieux de les suivre. Mais la situation ne le permettait pas : pour le moment il devait garder la confiance de la foule, quitte à lui expliquer un peu plus tard qu'il valait mieux arrêter le carnaval si la situation empirait effectivement. A regret, il releva à nouveau au-dessus de sa tête les deux morceaux brisés de sa béquille. Le cortège et sa danse macabre reprirent leur route…

« Même en position correcte et centrale, il est des situations où on est trop limité pour agir, 60 ».

3. La fête battait son plein lorsque enfin le cortège arriva à l'embranchement qui, à la sortie du village, permettait de rejoindre le cimetière en traversant la forêt. Traditionnellement, c'était là que se dirigeait le carnaval qui, après avoir sillonné la ville, allait honorer les morts.

Par peur des débordements et à cause des innombrables rumeurs qui avaient couru, le préfet, cette année, avait décidé que le cortège n'irait pas jusqu'au cimetière et que les habitants ne pourraient s'y rendre qu'individuellement. Il avait fait barrer le passage par un cordon de policiers.

Sous le nuage de cendres qui continuait à tomber du ciel en pluie fine et qui recouvrait leurs tenues, les forces de l'ordre, immobiles, ressemblaient à des monstres venus d'un autre monde, ou encore aux gardiens en faction devant les portes de l'Enfer.

La procession, stoppée dans sa progression, se mit à piétiner sur place. Les personnages déguisés en forçats, en députés ou en hommes d'affaires revinrent au premier rang et, au grand plaisir de la foule, improvisèrent une sorte de théâtre populaire qui tournait en dérision le préfet et ses acolytes.

Plus le temps passait, plus l'atmosphère se chargeait d'électricité sous la cendre qui obscurcissait de plus en plus la ville. Les blagues se faisaient de plus en plus salaces et injurieuses, les compagnons autonomistes de Rudy en profitant pour attiser l'impatience de la foule et l'inciter à passer outre au barrage. On cherchait l'affrontement.

Rudy ne tomba pas dans le piège. Il n'avait aucune chance s'il s'engageait dans une voie où il était en position d'infériorité.Comme un chasseur qui s'engagerait dans une forêt inconnue pour poursuivre sa proie s'y perdrait fatalement, il ne devait pas s'aventurer dans une bataille perdue d'avance, en s'appuyant sur la seule force illusoire de la foule : le préfet n'attendait qu'un faux pas de cette sorte pour intervenir et le déconsidérer.

Prudemment, et malgré l'avis de ses compagnons, Rudy donna l'ordre de reculer.

« C'est la même situation qu'après l'accomplissement, 63, le moindre mouvement en avant ne peut qu'être défavorable ».

4. Tout allait apparemment bien, pourtant tout allait en fait de mal en pis, se disait Rudy, en bas de la rue principale qu'il venait de redescendre. Il avait réussi à éviter l'affrontement, mais il ignorait la suite à donner.

Alors qu'il n'était que quatre heures de l'après-midi, l'obscurité était désormais presque totale, la lueur des flambeaux portés par la foule donnant un aspect d'autant plus fantomatique que la pluie de cendres tombait maintenant en une couche épaisse. En arrière-fond, le sourd grondement du volcan était plus fort et plus impressionnant que jamais.

Derrière lui, Rudy sentait une foule au comble de l'énervement, une partie des danseurs surexcités par la fatigue et la tension nerveuse entrant soudain en transe et la communiquant à leurs voisins, tandis que le reste de la cohue semblait se traîner, ivre morte, ne cessant de se débarrasser de la poussière de cendre qui la recouvrait sans arrêt. Lui qui avait rêvé pour ce carnaval de prise de conscience et de révolution, avait l'impression de diriger un cortège de zombies exténués ou encore une danse macabre qui s'enfonçait lentement avec son cortège de fous et de possédés, dans l'horreur d'une nuit sans fin…

Au pied de la colline, il rencontra à nouveau par hasard K'an et Tchen qui essayaient, sans y parvenir, de remettre en état leur chariot démantelé. Ce fut comme une lueur d'espoir pour Rudy.

Sans même réfléchir, et sans fierté mal placée, il se dirigea humblement vers eux, leur proposant son aide et celle de la foule. En quelques minutes, le chariot était redressé et un harnachement de fortune installé.

« Pourriez-vous nous guider afin que notre procession puisse atteindre Basse Terre ? » Rudy s'entendit poser la question sans même en avoir conscience.

K'an et Tchen firent comme si cette prière était la chose la plus naturelle qui soit. Ils se contentèrent d'un bref hochement de tête pour manifester leur acquiescement, et invitèrent Rudy à monter sur le chariot afin de mieux diriger la foule qui se pressait derrière eux.

« 17, la suite est prête », murmura-t-il en acceptant à son tour leur aide.

5. Rudy leva à nouveau sa béquille au-dessus de la foule pour donner le signal d'un nouveau départ. Comme par miracle, elle n'était plus brisée, mais droite et pleine comme un bâton de commandement. La foule impressionnée contempla le phénomène. Le chariot réparé de bric et de broc s'engagea dans la descente. Mais nul ne le suivit, des grondements sourds se faisant entendre dans le public. Rudy fit arrêter l'attelage de fortune et descendit.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il d'une voix autoritaire. Ce fut un joueur de trompette ventripotent, le visage en sueur, qui lui répondit.

« Ce n'est pas la direction qui avait été prévue pour la suite du défilé. Par ce chemin, nous quittons notre ville. Il n'en est pas question… » Se faisant plus incisif, l'homme attaqua plus directement et personnellement Rudy. « Nous t'avons choisi pour mener notre défilé parce que nous pensions que tu étais sans peur. Or, que voyons-nous ? Non seulement tu recules une première fois face un pitoyable cordon de policiers, mais maintenant tu écoutes des étrangers et tu nous demandes d'abandonner notre village ! »

K'an le ténébreux, se sentant responsable de la situation périlleuse dans laquelle se débattait Rudy, voulut rassurer la foule sur le fait qu'à Basse Terre le carnaval se poursuivrait sans problème. Bien mal lui en prit ! A peine avait-il fini son explication qu'on le soupçonna des plus noirs desseins.

« Ton histoire n'est pas claire ! Je ne sais ce que tu cherches, à revenir nous piller quand tu auras vidé le village ou à gâcher notre carnaval. A moins que ce ne soient les gens de ton village qui, à travers toi, veulent nous contrôler… »

K'an eut beau jurer de la pureté de ses intentions et de l'urgence de la situation, rien n'y fit. Il lui aurait fallu des heures de palabres pour créer la confiance nécessaire. Mais voilà, c'était le temps qui faisait le plus cruellement défaut. Et persister n'aurait fait qu'empirer les choses.

« C'était l'heure du retour, 24 », mais la situation était ànouveau bloquée…

6. Face à l'explosion du volcan, les deux chevaux se cabrèrent une nouvelle fois, et le fragile chariot qui venait d'être réparé se cassa cette fois-ci irrémédiablement. C'était comme si le ciel s'était entrouvert. Le bouchon de lave qui obstruait le cratère du volcan venait de céder, violemment expulsé dans les airs. Un vacarme assourdissant accompagna la déflagration. Immédiatement, telles des larmes de sang, des langues de feu se mirent à pleuvoir alentour. Le tonnerre, enfin échappé de la montagne, zébrait un ciel enflammé d'éclairs bleutés.

Sous cette lumière infernale, le carnaval prenait des allures dantesques. La foule s'agitait en tous sens, ne sachant où s'abriter. Pris de panique, ses masques tournoyaient follement avant de s'abattre à terre dans les hurlements.

Pendant un bref moment, Rudy connut un moment de désespoir total. Maintenant que la situation qu'il avait voulu éviter venait de se réaliser, il avait envie de renoncer à la lutte, de baisser les bras et d'attendre la mort. Le destin lui semblait trop lourd pour ses épaules.

Silencieux, K'an et Tchen vinrent le soutenir et l'épauler. Sans un mot, ils le remirent sur pied, lui rendirent sa béquille cassée et l'aidèrent à l'élever au-dessus de lui. Un homme cria vers lui en lui demandant que faire, aussitôt suivi par un autre ; finalement tous les regards se tournèrent vers lui, dans une expression de terreur et de muette supplique. Il était urgent de prendre une décision rapide. En pleurant de rage et en déchirant ses vêtements pour se forcer à reprendre ses esprits, Rudy harangua la foule d'un air exalté.

« Nous nous en sortirons si nous restons unis ! Montrons à la postérité que nous sommes un peuple adulte, qui sait choisir sa voie et mourir avec courage si c'est sa seule issue ! En route ! »

Sous une pluie de cendres et de lave, la procession se mit à nouveau en mouvement, suivant celui qu'elle s'était donné comme chef et qui représentait désormais son seul espoir de salut.

« C'était comme en 42, l'augmentation. Enfin la stagnation était finie », se disait Rudy en avançant.

… Bien des jours plus tard, après que la Soufrière se sera tue et que les derniers feux du carnaval se soient éteints, K'an et Tchen, qui avaient échappé à l'enfer, devisaient, assis à la terrasse d'un café de la place principale de Basse Terre. L'esprit bien éloigné de l'enquête qu'ils étaient venus mener sur terre, ils parlaient ensemble des derniers dénouements de l'aventure à laquelle ils avaient été mêlés.

Même s'il y avait eu de nombreux morts, Rudy avait finalement réussi à atteindre la capitale de l'île avec une grande partie de la foule qui l'avait suivi. Il y avait gagné une respectabilité et une aura quasi légendaires qui s'étaient propagées comme une traînée de poudre à travers toute l'île. On lui reconnaissait les vertus d'un grand chef, capable de faire face dans les situations les plus difficiles.

Rudy ayant eu l'astuce d'attribuer le succès de l'exode à la maturité d'une foule qui avait su, disait-il, se prendre en main comme un peuple autonome, les habitants s'étaient mis à se regarder eux-mêmes d'une nouvelle manière, comme aptes à se gérer et à prendre collectivement des décisions importantes quant à leur destin.

Le renversement était complet : alors que le peuple guadeloupéen n'était jusque-là apparu uni que dans la dérision des carnavals qui permettent un bref instant d'oublier les contraintes

du réel, c'était maintenant dans la réalité qu'il s'efforçait d'offrir le visage d'une nation adulte. La prise de conscience ne faisait que commencer…

Oui, devisait sentencieusement K'an en parlant à son frère, finalement, la difficulté dans laquelle Rudy s'était débattu lui avait été bénéfique, car ce dernier avait été assez souple pour s'adapter à chaque nouvel obstacle, sans reculer lorsqu'il ne le fallait pas, mais aussi sans s'entêter inutilement si la situation était défavorable.

N'y avait-il pas là une leçon implicite pour les deux frères ? Car eux aussi se trouvaient au début de leur enquête, ignorant dans quelle direction s'orienter…

« Au fond », conclut Tchen, « les temps du commencement de l'action sont bien à l'image de cette île sortie des flots de l'océan en crachant du feu, ou encore de cette végétation luxuriante et chaotique qui irrigue secrètement l'île du sang chaud et impulsif de la jeunesse…

Notes reprises du carnet de Sam :

Je retrouve enfin des personnages actifs comme je les aime bien. J'avoue être plus attiré par K'an que par son frère, trop timoré et hésitant.

Luc m'a fourni des clefs de correspondance qui, d'après lui, confirment bien qu'après la rencontre des deux principes opposés, la vie se met maintenant en branle, de manière difficile certes, mais irrémédiable. Voici ce qu'il a noté :

- La situation suit l'Obscurcissant de la Lumière, 36, lorsque les premiers mouvements de l'univers se manifestent.

- La comparaison peut se faire avec le récit n° 5 l'Attente, car il n'est pas encore temps de prendre des grandes décisions.

Sur Lebab

Après avoir écouté le récit de Foussage, Ato sourit en se tournant vers les nouveaux joueurs, toujours impatients d'intervenir de manière active.

« Je vous avais dit de ne pas désespérer, et que quelque chose allait se passer. N'est-ce pas le cas ? Mais patience, le mouvement ne peut être que lent et pénible au début », murmura-t-il d'un air à la fois sentencieux et malicieux.

4 - LA FOLIE JUVÉNILE, CAP CORSE

C'était dans le Cap Corse, l'un des endroits les plus sauvages de l'île, que les deux plus jeunes frères s'étaient retrouvés.

Ils avaient longuement parcouru le pays, chacun de son côté, avant de se retrouver par hasard et de se fixer enfin en un lieu particulier. Ils n'avaient pas envisagé un seul instant d'habiter Nonza ou Centuri, ces deux villages qui assuraient la renommée touristique du Cap, l'un perché fièrement sur un piton rocheux au-dessus de la mer, l'autre étendu mollement autour de son port de pêche au décor d'opérette. Un moment, ils avaient été tentés de s'arrêter dans le petit village maritime accroché à la pointe déchiquetée de l'île, à l'extrême Nord, en cet endroit perdu et battu par les vents où l'on comprenait que le Cap avait jadis comme seul destin possible d'affronter la mer et de donner naissance à des générations entières de marins. De vieilles photos jaunies par le temps témoignaient encore, dans la plupart des vieilles maisons, de la fierté des familles qui avaient appartenu aux célèbres lignées corses de capitaines au long cours. Mais ces temps étaient bien passés, et avec les moyens de communication modernes qui mettaient Bastia à une heure de Paris, l'île s'était frileusement repliée sur elle-même…

Les deux frères s'étaient finalement fixés sur la côte occidentale, pas loin d'Albu, occupant deux des innombrables salles désertes d'une vieille usine d'amiante désaffectée, qui avait, elle aussi, représenté un moment l'espoir pour la population des environs. Mais, comme si un destin maudit s'acharnait à faire échouer toute tentative de développement, elle avait inéluctablement fermé. Ses bâtiments en ruines, surplombant la mer vers laquelle ils glissaient insensiblement à cause de l'érosion, semblaient taillés à même le gisement d'amiante. Impressionnant, ce dernier s'échappait du flanc de la montagne, à ciel ouvert. Tout autour de la vieille fabrique délabrée, la montagne avait été éventrée à coups de bulldozer et de dynamite, laissant des blessures béantes qui, après cinquante ans, étaient toujours à nu.

Ce n'était pourtant pas le plus impressionnant. Lorsqu'on parvenait à la carrière, en montant le long des flancs rocheux et en contournant les bâtiments qui en masquaient la vue depuis la route, on avait l'impression d'arriver au sommet d'un cratère de volcan et de plonger soudain dans un monde de désolation dantesque. En dessous, la carrière en amphithéâtre qui plongeait vers les flots marins ressemblait aux étages vertigineux d'une gigantesque pyramide maléfique et inhumaine.

Lorsqu'on redescendait jusqu'à la fabrique abandonnée, on ne pouvait s'empêcher, face aux bâtiments en ruines et à la falaise qui s'écroulait par pans entiers dans la mer, de ressentir une impression de bout du monde, un sentiment d'inutilité métaphysique de toute action. Que faire face à l'abîme, face à cette mer qui bouillonnait en bas, attendant son heure pour dévorer la mine et l'usine qui avaient osé la défier ?

« La montagne qui surplombe un abîme est signe de danger

Mais s'arrêter devant l'abîme est également dangereux… »

Cette phrase avait longtemps obsédé Ken. Au début, il avait eu l'impression qu'elle était venue hanter son esprit un peu par hasard, comme l'une de ces ritournelles qui vous taraudent sans raison. Puis, un soir qu'il ne parvenait pas à s'en défaire, il

s'était dit que l'ensemble formait peut être une sentence mystérieuse. A force d'essayer d'en percer le sens, il avait eu soudain une révélation : les propos s'appliquaient très exactement à la situation dans laquelle il se trouvait plongé avec son frère !

Ken avait compris subitement le piège dans lequel ils s'étaient tous deux laissés enfermer. Ce n'était pas un hasard si, depuis qu'ils s'étaient réfugiés en cet endroit, ils avaient l'impression d'être immobilisés sans savoir que faire. Certes, pendant leur périple, les deux frères avaient appris à connaître et à apprécier les habitants du Cap, taillés d'un bloc comme leurs montagnes, fiers et taciturnes envers les étrangers au premier abord, et en même temps capables de s'emporter violemment entre eux au cours d'une de ces innombrables conversations de café qui occupent les longues soirées d'hiver.

Par crainte de se mêler de choses qui ne les regardaient pas, nos deux compères étaient restés en retrait, ne se liant pas véritablement avec les gens du coin. De ce fait, leur projet pas plus que leur enquête n'avaient avancé. Il était parfois tenté par la fuite, par un retour prématuré sur le continent, mais il savait en même temps qu'il n'avait pas le droit de partir tant qu'il n'aurait pas apporté à ces hommes orgueilleux un espoir, une manière de s'en sortir.

S'il avait l'impression d'avoir compris l'impasse dans laquelle ils s'étaient tous deux fourvoyés, Ken, le plus jeune fils, ne voyait toutefois pas d'issue. Il s'ouvrit à son frère cadet de ses réflexions. Lorsqu'il lui fit part des deux phrases qui l'obsédaient depuis plusieurs nuits, il vit K'an sursauter et se fâcher.

« Ce n'est pas un hasard si tu entends cette phrase dans tes songes ! Je suis sûr qu'il s'agit d'une partie de l'oracle du grand Livre Sacré qui te parvient ! Comment, je ne saurais le dire. Quelqu'un cherche à nous contacter et à nous rappeler le but de notre mission. Et il a raison car depuis que nous nous sommes réfugiés entre ces murs, nous n'avons rien fait. Parfois j'enrage d'impatience, je tourne en rond comme un lion en cage. Mais je ne vois pas ce que je pourrais entreprendre… Ecoute! » dit-il en secouant brutalement son frère, « cette phrase que tu as entendue est un signe auquel il faut s'attacher. Mais je suis en même temps intimement persuadé que les propos dont tu te souviens sont incomplets. Il en manque toute une partie. Cherche !… »

Ken avait passé les nuits suivantes dans un état fébrile d'insomnie. Mais en vain ; il avait beau torturer sa mémoire, aucun autre souvenir ne remontait à sa conscience. Il en venait à douter d'avoir jamais entendu cette phrase énigmatique qui le poursuivait…

De son côté, K'an, trop impatient pour supporter l'attente, passait des journées entières à déambuler dans les environs, escaladant cent fois la montagne pour contempler la carrière grandiose et déserte, descendant au pied de la falaise et s'installant de manière instable sur des rochers pour contempler les flots mugissants et sonder l'impénétrable abîme. Il lui arrivait de crier, de hurler face au vent, jusqu'à ce que ses vociférations se fondent inextricablement dans les plaintes de l'océan. Il crut devenir fou, sa rage impuissante se mêlant à un désir suicidaire d'affronter la mort, quitte à se fracasser contre les récifs…

Un jour, exténué d'avoir encore une fois contemplé les brisants jusqu'à devenir ivre de soleil au milieu des pierres coupantes, il vit par hasard, au détour du sentier qui remontait le long de la falaise, un mince filet d'eau suintant des éboulis de pierres. En le suivant sur quelques dizaines de mètres, il parvint à une grotte dans laquelle il pénétra en vacillant. Quelle ne fut sa surprise d'y découvrir, émerveillé, une source d'eau froide et une couche d'herbe tendre. L'air, tout autour, était délicieusement léger. Après s'être rafraîchi, se laissant tomber à terre,

il s'enfonça dans un sommeil réparateur. Comme dans un songe, il eut l'impression d'entendre un battement d'ailes, puis de voir un perroquet bariolé le frôler et ironiser :

« Au pied de la montagne jaillit toujours une source ! »

K'an sortit de l'état de torpeur dans lequel il était plongé sans savoir s'il avait ou non rêvé. Il répéta à mi-voix la phrase qu'il venait d'entendre : « Au pied de la montagne jaillit une source… »

Brusquement, tout devenait clair pour lui : cette fosse sous-marine vertigineuse qui le fascinait et ces flots monstrueux dans lesquels plongeait la montagne n'étaient-ils pas à la fois le symbole de l'instinct et de l'énergie vitale, qui ne doivent se laisser abattre en aucune circonstance par l'obstacle ? Face au danger et au sentiment d'impuissance, n'est-il pas d'autant plus urgent de retrouver la source de l'élan qui permet de plonger dans l'action ?

Cette métaphore de la source était riche d'enseignements : plutôt que de s'arrêter, effrayé, ou d'avancer effrontément face à l'abîme, il lui fallait retrouver la pureté et l'innocence originelle, la clarté et la limpidité de son être qui, seuls, lui permettraient de s'en sortir en suivant son propre chemin. Peu importe qu'aux yeux des autres l'action entreprise ressemble alors à une folie juvénile : avec le temps, il serait bien temps de corriger les excès…

Tout ragaillardi, K'an était revenu s'entretenir avec son frère. Son opinion était claire : ils ne se trouvaient pas là par hasard, mais rien ne se passerait tant qu'ils ne reprendraient pas l'initiative. Il fallait donc qu'ils initient un projet pour qu'un nouveau cycle commence dans l'île ; après, une fois leur tâche accomplie, ils y verraient plus clair, et pourraient reprendre leur enquête en quittant cette terre ingrate où ils avaient l'impression de s'enliser.

Ensemble, ils décidèrent d'acheter la vieille bâtisse d'Albu qui avait servi pendant plusieurs années de colonie de vacances avant d'être abandonnée à son tour. Ils montèrent à la mairie du village perché à flancs de coteaux pour s'enquérir des démarches nécessaires. Malgré les mises en garde répétées qui ne manquèrent pas, à savoir que jamais aucune activité n'avait réussi à s'implanter dans ce lieu en contrebas de la route, ils persistèrent dans leur intention et commencèrent à remplir des dossiers administratifs. En même temps, ils prirent bien soin de faire savoir qu'ils souhaitaient rencontrer des insulaires intéressés par leur projet, et qu'ils étaient ouverts à toute forme de collaboration ultérieure. Car ils ne voulaient rien imposer de leur propre initiative : ils avaient décidé de se mettre au service des bonnes volontés locales, en attendant d'être consulté.

S'ils avaient jusque là souffert du silence en Corse, aucune bouche ni issue ne s'ouvrant tant qu'ils ne s'étaient pas dévoilés, ils s'aperçurent bien vite des pouvoirs de la parole dès lors qu'elle est proférée. Comme par miracle, depuis qu'ils s'étaient manifestés, les deux frères furent contactés par plusieurs personnes. Le simple fait d'avoir parlé de leurs desseins avait permis d'éveiller des volontés - bonnes ou mauvaises, réalistes ou utopiques, il allait falloir trier. K'an et Ken s'y attelèrent les jours suivants, en accueillant les candidats dans la vieille bâtisse démolie.

1. Le premier, Thomas, qu'ils nommèrent entre eux « le jeune fou », avait déclaré s'occuper de tous les projets de développement local. Il n'avait pas hésité à sous-entendre qu'il avait en outre des accointances avec le Front de Libération Corse, et que ce dernier était assez puissant pour plastiquer les maisons de ceux qui s'opposaient à lui. Il s'était attaqué au système informatique de la police et des impôts, avait-il glissé d'un air mystérieux.

Il avait à peine trente ans, était grand et maigre, et parlait de manière volubile, sautant sans cesse d'un projet à un autre, citant des noms d'amis ou de personnalités locales pour tenter de se donner une contenance et une crédibilité face aux deux frères.

Visiblement, c'était un jeune encore inexpérimenté, plein d'enthousiasme, mais incapable de se discipliner. C'est pourquoi K'an n'avait pas voulu poursuivre plus loin avec lui, lui demandant de préparer un plan d'investissement précis pour chacun de ses projets. Il s'était dit que c'était une bonne manière de se débarrasser de lui.

Quelle n'avait pas été sa stupéfaction lorsque, quelques jours plus tard, il l'avait vu revenir avec un plan chiffré qui, en outre, semblait, à l'analyse, tenir la route. Les deux frères avaient décidé qu'en conséquence ils étaient obligés de l'accepter et de l'intégrer à leur projet. Le rejeter une seconde fois aurait été injuste, puisqu'il venait de démontrer qu'il était suffisamment souple pour s'adapter et concrétiser ses plans. A condition de savoir *diminuer, 41, ses ambitions, fit remarquer Foussage*

2. Le second personnage qu'ils rencontrèrent, Albert, avait quelque chose de rassurant. Petit et âgé, il semblait pondéré. Quand des projets irréalistes étaient abordés devant lui, il se contentait de sourire sans rien dire, tirant un peu plus fort sur la pipe dont il ne se séparait jamais. Il était secrétaire de mairie, ce qui n'était pas pour déplaire aux deux frères. Après tout, s'ils avaient besoin d'aide pour obtenir certaines autorisations, autant pouvoir compter sur son appui et sur ses protections.

Encore jeunes et relativement immatures, puisqu'on n'était qu'au début du Jeu, ils ne mesurèrent pas sur le moment le danger qu'il y avait à se lier trop rapidement à de tels personnages : ils se disaient qu'il serait toujours temps par la suite de l'évincer de leurs affaires et de se passer de lui, sans s'apercevoir que leur attitude signifiait un acte d'allégeance implicite envers le pouvoir maffieux local.

Seul un *éclatement 23* pourrait les sortir plus tard de la situation, pensa Foussage tout en gardant pour une fois le silence.

3. Le troisième candidat, Paul, fut rejeté par les deux frères. Dans sa manière de se présenter, il avait quelque chose d'obséquieux qui leur déplut fortement. Contrairement aux autres personnes, il n'avait aucun projet, se contentant de mettre en avant sa bonne volonté et son désir de servir. Il serait, disait-il, le bras droit des deux frères, leur apportant un soutien qui leur assurerait le succès.

Pendant toute la discussion, dès que l'un des deux frères parlait, il acquiesçait benoîtement. K'an et Ken avaient besoin de caractères forts, sur lesquels ils puissent compter. C'est pourquoi, d'un commun accord, sans même besoin d'en parler entre eux, ils déclinèrent son offre, l'invitant à réfléchir plus en détail aux projets qu'il souhaiterait voir réalisés sur ce bout de territoire Corse.

Celui là ne sera jamais capable de se prendre en main tant qu'il n'aura pas travaillé sur ce qui est corrompu, 18

4. Le quatrième candidat qu'ils rencontrèrent, **Pierre,** n'eut pas plus de chance. Il arriva avec plus d'une heure de retard au rendez-vous qui lui avait été fixé, et exigea de passer avant les autres à cause de son emploi du temps surchargé, jouant avec son téléphone portable de manière ostentatoire pour se donner de l'importance.

Les deux frères le firent attendre sans lui accorder de passe-droit. Lorsqu'il entra dans leur pièce, il ne daigna même pas les saluer, ni leur poser des questions comme les autres l'avaient fort naturellement fait, se mettant tout de suite à parler de lui et de ses plans. Fils d'un notable du coin, il se plaisait visiblement à imaginer les projets les plus farfelus qui soient, souhaitant qu'Albu devienne un centre de villégiature de luxe, avec golf et port privé dont il avait déjà dessiné les plans, malheureusement sans tenir compte à aucun moment de la réalité. Visiblement, il souhaitait avant tout se mettre en valeur, se voyant déjà diriger un projet grandiose qui lui permettrait de briller avec encore plus d'éclat que son père…

K'an, qui avait en horreur ce genre de personnage prétentieux et immature, n'avait pu s'empêcher de démonter son projet en public, en lui posant notamment des questions pointues sur les investissements nécessaires et les seuils de rentabilité nécessaires. Il l'avait ensuite laissé repartir dans un silence lourd de réprobations.

C'est comme s'il ne s'était rien passé, tout est faible quand tout se situe *avant l'accomplissement 64*, pensa Foussage.

5. Ils se prirent d'amitié pour Alberto, le cuisinier qui avait installé une pizzeria mobile dans son camion, au bord de la route qui serpente le long du cap corse, au pied de l'usine désaffectée d'amiante. Il avait posé son véhicule sur un parking désert surplombant la mer, les voitures de passage ou celles du village qui descendaient jusqu'à lui venant s'y arrêter le temps qu'il prépare ses pizzas.

C'était un ancien détenu au cœur d'or, incapable de garder l'argent qu'il gagnait pour lui, le donnant à des amis ou le dilapidant sans faire attention. Il avait réussi à se faire apprécier par les gens du coin, mais il n'avait pas eu la fermeté de caractère suffisante pour rester à distance de leurs histoires. Sans le vouloir, il s'était fait entraîner par amitié dans de nouvelles histoires louches, risquant de retourner à nouveau devant les tribunaux s'il se faisait prendre. Il ne cacha rien de sa situation à K'an et Ken, leur ouvrant son cœur en leur disant qu'il était prêt à tout pour s'investir dans son projet du moment que cela lui permettrait de se sortir de la situation inextricable dans laquelle il s'était plongé. Il voulait repartir des bases saines et solides, et pour lui leur projet venait à point nommé. Il était en liberté conditionnelle, attendant d'être jugé une nouvelle fois.

Il y avait quelque chose de touchant dans sa manière de vouloir participer au projet sans se mettre en avant. Il posait des questions concrètes, toujours prêt à apprendre auprès de K'an dont il admirait la manière de mener les discussions et d'évaluer ses interlocuteurs. Alors que tout militait à priori en sa défaveur, les deux frères décidèrent de lui donner une chance, faisant confiance à sa sincérité et à son cœur.

Encore un qui n'est pas sorti de l'auberge et qui va passer par de multiples dissolutions 59 avant de se stabiliser, soupira Foussage l'air désapprobateur.

6. Alors qu'ils attendaient un sixième candidat, quelle ne fut pas la stupéfaction des deux frères de voir se présenter à nouveau Pierre, qui revenait à la charge avec un nouveau projet encore plus grandiose et délirant que la première fois. Le port privatif qu'il avait imaginé ayant été l'objet de toutes les moqueries, Pierre avait cru régler la difficulté en le remplaçant par une piste d'hélicoptère, esquissée sur son plan à grands coups de crayon bâclés. Il avait demandé à un ami de chiffrer le projet global, mais la feuille de chiffres qu'il montra était confuse, reflétant simplement le fait que son compagnon ne s'y connaissait pas plus que lui.

Cette fois-ci, plutôt que de le renvoyer en se moquant de lui, 167 ce qui visiblement n'avait eu aucun effet, les deux frères se débarrassèrent de l'importun en le félicitant et en lui conseillant de prendre contact avec les constructeurs d'aérodromes et d'hélicoptères pour aller plus loin dans son projet. Le projet dépassait leurs propres capacités d'investissement, et il fallait qu'il se trouve d'autres interlocuteurs plus dignes de lui, ajoutèrent-ils avec une nuance d'ironie qu'il ne saisit pas.

Pour arrêter le jeune fou, il faut le laisser pousser à bout son délire, jusqu'à ce qu'il sente le besoin d'une discipline, comme dans l'armée 7, maugréa Foussage plein de mépris.

Dans les semaines qui suivirent, l'équipe formée par K'an et Ken se souda véritablement. Thomas, à l'esprit un peu brouillon, apportait toujours de nouvelles idées qu'Albert venait pondérer avec prudence et réalisme. Alberto apportait, quant à lui, toute son énergie et son dévouement pour faire avancer concrètement les choses.

Le projet d'Albu prit corps peu à peu : on allait réhabiliter les vieux bâtiments pour en faire un centre d'hébergement touristique, en même temps qu'un lieu de travail et d'exposition pour les activités artisanales du Cap. En cas de succès, on pourrait même se servir de l'usine désaffectée toute proche pour s'agrandir et organiser de grandes manifestations culturelles et commerciales. Ainsi la région pourrait-elle, à force de persévérance et de projets forcément fous au début, sortir du terrible immobilisme dans lequel elle était plongée…

Maintenant que les choses allaient leur train, K'an et Ken se retirèrent progressivement du projet, laissant de plus en plus de responsabilités et de pouvoirs aux trois compères qu'ils avaient réunis. Vint, inéluctablement, le jour où les deux frères estimèrent que leur rôle était fini. Ils étaient heureux et fiers d'avoir retrouvé les voies de l'antique sagesse qu'ils avaient cru un moment perdue, lorsqu'ils s'étaient, eux aussi, laissés aller au doute et au désespoir, avec l'impression terrible que la situation n'avait pas d'issue. Finalement, n'avaient-ils pas démontré, mieux que tout discours, que lorsqu'il faut affronter le danger, la présomption inconsciente de Pierre, le flambeur, tout comme la docilité impuissante de Paul, sont deux sortes de folie qui ne peuvent qu'amener à l'échec ? Et l'expérience que menaient leurs trois nouveaux amis ne témoignait-elle pas du fait qu'un peu de folie juvénile est malgré tout nécessaire pour sortir de telles impasses - à condition de savoir la canaliser et de s'assurer qu'elle correspond, comme l'eau de la source qui jaillit au pied de la montagne, à des intentions justes et bonnes, profitant à l'ensemble de la région ou de la communauté ?

Dans l'avion qui les ramenait vers le continent, K'an et Ken se réjouissaient aussi secrètement d'un autre point. Ils avaient l'impression d'avoir avancé dans leur enquête : en discutant le soir avec Thomas, ils avaient eu confirmation que les mouvements clandestins dont il connaissait parfaitement les rouages pouvaient être impliqués dans des piratages informatiques, notamment aux Etats Unis qui représentaient l'ennemi commun de tous les terroristes. C'était là une piste à ne pas mésestimer…

Notes reprises du carnet de Sam :

Jeune fou ! J'ai cru me reconnaître dans les impulsions qui donnaient envie à K'an d'agir à tout prix. Sans étincelle de déraison, je n'aurais jamais tenté de percer ce programme informatique dément, moi non plus !

J'ai pu reconstituer, de moi-même cette fois-ci, les clefs habituellement découvertes par Luc. Les voici :

- *Maître de l'hexagramme : 2 et 5, tous deux correspondant au jeune fou.*
- *Pour comprendre le sens de cette situation, consulter le ciel antérieur, 16, l'Enthousiasme, capable d'entraîner les hommes à sa suite, avec une confiance absolue pas encore présente ici.*
- *- Pour comprendre les connexions secrètes et les affinités avec d'autres histoires, consulter 59, la Dissolution, qui dissipe la dureté de manière plus autoritaire, et bien entendu 3, qui montrait le tout début de l'action.*

***Commentaire personnel de Luc** :*

Après l'engendrement, les débuts spontanés de l'action et de la toute jeune enfance, c'est maintenant le temps de l'apprentissage.

Hésitation, impulsion, besoin d'encadrement.

***Sur Lebab** :*

Le public applaudit bruyamment, heureux de voir enfin des plans d'action s'ébaucher. Cette fois-ci, ce fut Ato qui tempéra leur enthousiasme :

« Je comprends votre réaction, mais elle témoigne de votre jeunesse dans le Jeu. Car n'oubliez pas que les actions auxquelles vous applaudissez correspondent à la Folie Juvénile et ne sont pas encore sérieusement stabilisés. Attendez de voir plusieurs Jeux de suite avant d'intervenir », conclut-il en indiquant par là même qu'il ne souhaitait pas de commentaires sur Lebab pendant un certain temps.

5 - L'ATTENTE, MONGOLIE

_____ _____

_____

_____ _____

_____

_____

_____

Aux confins de la Chine et de la Mongolie s'étendait, tel un no man's land n'appartenant à aucun pays, le lointain désert mythique de Gobie. Depuis la plus haute antiquité, les voyageurs évitaient cette étendue sauvage. Dans cette contrée inhumaine, un vent brûlant et asséchant balayait le sol aride, formant contre le déferlement toujours craint des peuples barbares du Nord une barrière naturelle au moins aussi redoutable que n'importe quelle Grande Muraille.

Le point le plus extrême auquel on pouvait parvenir conservait encore de nos jours son antique appellation de Dunhuang. C'est là que finissait, jadis, la Route de la Soie, cette piste empruntée jusqu'au XIIIème siècle par d'innombrables caravanes de marchands, venant proposer aux populations européennes les trésors inconnus de l'Empire du Milieu. Nul doute que les sels, épices, pigments de couleur et soies somptueuses, qui arrivaient sur les marchés occidentaux après ce long périple, n'aient puissamment contribué à donner de la Chine une impression mystérieuse, faite d'un mélange subtil d'odeurs et de saveurs à la fois relevées et capiteuses, douces et sensuelles, s'adressant à l'infini chatoiement des sens. C'est ainsi que, peu à peu, s'était élaborée l'image d'un peuple et d'une civilisation extrêmement raffinés, mais en même temps tournés de manière paradoxale vers la jouissance terrestre et les plaisirs des sens. A l'opposé, l'Occident se construisait à la même époque une identité nouvelle, en privilégiant le sens visuel le plus intellectuel, et cela grâce à la double révolution de la perspective et de l'imprimerie.

Mis à part les rares caravanes de contrebandiers qui sillonnaient encore parfois cette antique piste, pour faire sortir de la Chine communiste les trésors archéologiques échappés aux gardes rouges, et pour y faire entrer les biens convoités mais interdits de l'Occident, plus aucune activité ne venait depuis longtemps animer le morne Désert de Gobie. Ultimes traces des splendeurs passées de la Route de la Soie, les innombrables monastères bouddhiques jalonnant jadis les itinéraires des marchands n'étaient plus que des ruines se dressant au-dessus du désert. Sentinelles de pierre venant rappeler pour l'éternité l'inanité de toute chose…

Il y avait toutefois quelques exceptions. Ainsi, longtemps laissé à l'abandon après les destructions de la révolution culturelle, le monastère de Dunhuang, qui avait l'avantage d'être isolé aux confins de la Route de la Soie et du désert de Gobie, avait été réhabilité et reconstruit depuis une dizaine d'années. La décision avait été prise par les autorités communistes avant les massacres de Tien An Men, à l'époque où le clan des modérés avait voulu entrouvrir les portes du pays à l'Occident. Dans le même mouvement, elles avaient décidé, tout en les contrôlant soigneusement, de laisser à nouveau s'exprimer les religions des minorités ethniques bordant les frontières. Ainsi pensaient-elles faire preuve, aux yeux des Occidentaux, de bonne volonté, tout en espérant s'attirer les bonnes grâces des populations locales. Ces dernières n'avaient en effet jamais réellement accepté la domination des Hans communistes.

Si le monastère n'avait pas retrouvé ses antiques splendeurs, ses tanka ou bannières peintes sur soie qui passaient pour les plus belles du bouddhisme tibétain étant depuis longtemps passées en Occident et conservées au Musée Guimet de Paris, en revanche il avait miraculeusement retrouvé vie. Une cinquantaine de moines s'y trouvait à demeure, partageant son temps entre la méditation solitaire, la détente en groupe dans la vaste cour parfois plus bruyante qu'un bâtiment d'école, et l'étude des textes sacrés.

La salle vermillon servant de bibliothèque renfermait des trésors inestimables. Outre les manuscrits échappés aux autodafés des gardes rouges grâce au dévouement des derniers serviteurs du monastère qui les avaient cachés dans les immenses jarres de la cuisine, se trouvaient amassés là des centaines de rouleaux, chacun représentant un texte sacré très ancien.

Le trésor des religieux s'expliquait aisément. En retrouvant leur ermitage, ils avaient en même temps repris les fouilles jadis ouvertes dans les célèbres grottes de Dunhuang Huang. Contrairement à ce qu'on pensait, ces cavernes qui contenaient plus de vingt mille documents bouddhistes datant d'avant le XIème siècle, n'avaient pas été totalement pillées. Au contraire : les trésors les plus importants avaient été soigneusement cachés dans une caverne souterraine. Par miracle, les moines les avaient découvertzq dès le début de leur recherche, et c'est de là qu'ils avaient extrait les précieux manuscrits qu'ils étudiaient depuis sans relâche, cherchant à ce que le monastère se conforme en tous points aux antiques préceptes sauvés de l'oubli.

Pendant une semaine, le vent brûlant du désert avait soufflé, recouvrant les bâtiments d'un nuage de poussière qui rendait l'air extérieur irrespirable. Pendant tout ce temps, les moines n'avaient pu sortir et étaient restés pour la plupart d'entre eux cantonnés dans la bibliothèque pour se vouer à l'étude des textes sacrés. Les plus méditatifs d'entre eux s'étaient retirés dans leur cellule individuelle pour s'adonner à d'obscures pratiques de visualisation tantrique, en psalmodiant les mantras secrets qu'ils étaient les seuls à connaître et qui étaient supposés les protéger. Parfois, le silence studieux du monastère s'était trouvé soudain rompu par des éclats de rire incongrus, qui avaient alors fait sursauter toute la communauté. Puis tout était revenu dans l'ordre. L'haleine chaude du vent s'était ensuite apaisée et le soleil avait à nouveau brillé. Mais les nuages lourds et noirs qui avaient continué de barrer l'horizon témoignaient bien du fait qu'il s'agissait uniquement d'un répit.

Tout comme l'œil étrangement calme du cyclone annonce le prochain déchaînement du vent, la torpeur qui s'était installée présageait l'arrivée imminente de la redoutable Tempête du Désert. Malgré la chaleur orageuse, les religieux avaient profité de l'accalmie pour prendre l'air dans la grande cour carrée centrale, entourée de galeries couvertes de bois où il faisait bon profiter de l'ombre. Ils s'y reposaient par petits groupes, ou encore devisaient en marchant en plein soleil. Autour d'eux couraient les plus jeunes moinillons, qui profitaient du répit pour se dégourdir les jambes et gambader tout en se chamaillant.

Assis dans un coin de la cour, K'ien, le père, et K'an, son fils cadet, avaient, quant à eux, repris la partie de dés commencée plusieurs jours auparavant. Ils marquaient les résultats de chaque lancer dans le sable, et émaillaient régulièrement leur jeu de francs éclats de rire. A chaque fois, les jeunes moines désoeuvrés s'approchaient alors d'eux, demandaient la raison de leur jubilation avant de prendre à leur tour bruyamment parti.

Visiblement, ni le Lama Supérieur du monastère ni les moines contemplatifs qui marchaient silencieusement de long et en large en cultivant le silence, n'appréciaient ces bruyants apartés de K'ien et de K'an. Après avoir patienté deux bonnes heures en espérant que les cris et les rires cesseraient d'eux-mêmes, le Supérieur s'était dirigé, l'un air grave, vers les deux joueurs.

« Lorsque je vous ai accordé l'hospitalité, ce n'était pas uniquement parce que votre statut d'étrangers pouvait nous servir de garantie face aux autorités chinoises, dont nous craignons toujours un revirement soudain et une décision brutale de fermeture. Non, nous pensions également que, venant d'autres contrées non communistes, vous auriez une vision des choses qui pourrait nous aider et nous fournir un autre point de vue sur le cours des événements… »

K'ien et K'an s'arrêtèrent de jouer. Après un bref silence, le Supérieur reprit le fil de son discours, avec une voix, cette fois-ci, emplie de rancœur et de colère retenue.

« Passe encore que vous n'ayez pas daigné vous intéresser à notre Tradition, ni même consulter les manuscrits inestimables que nous avons retrouvés dans les grottes sacrées de Dunhuang Huang et que nous avions mis à votre disposition. Mais j'ai par contre du mal à admettre le fait que, depuis le moment où vous êtes arrivés et notre première discussion au cours de laquelle je vous faisais part de l'état précaire de nos relations avec le gouvernement chinois, en sollicitant vos conseils, vous n'avez entrepris d'autre activité que… de jouer aux dés, en vous lançant dans des parties interminables qui n'amusent que vous et qui dérangent par contre nombre d'entre nous ! »

Le responsable religieux du monastère n'avait pu s'empêcher de laisser percer son amertume et son dédain d'une activité si peu spirituelle. Il finit pourtant son intervention de manière plus courtoise, à la chinoise, en laissant à K'an et K'ien une possibilité de se racheter sans perdre totalement la face :

« Mais j'ai tort de me laisser emporter par la colère. Après tout, chacun a ses méthodes pour se concentrer, et j'ose espérer que le temps précieux que vous avez utilisé à votre guise nous sera finalement bénéfique. Puis-je donc vous demander, maintenant, de nous faire profiter de vos conseils salutaires ? D'autant que le temps presse. Le Plénum du Parti se réunit dans une semaine, avec entre autres points à aborder le sort des minorités ethniques et religieuses. Nous devons y envoyer une délégation, qui partira dès ce soir, pour éviter la Tempête. »

A la stupéfaction du Supérieur et de sa communauté, K'ien et K'an éclatèrent de rire. Mais, voyant le visage courroucé du Lama qui se sentait outragé dans sa dignité, ils se calmèrent. Ce fut K'ien qui, le premier, prit la parole pour expliquer son attitude.

« Excuse notre rire, mais il n'est parfois d'autre moyen pour désamorcer le sentiment d'urgence qui, sinon, dans des circonstances graves, peut amener des hommes louables à entreprendre à tout prix une action, alors qu'il vaudrait mieux ne rien faire. Le rire est le meilleur remède pour dissiper l'angoisse et pour dénouer les situations inextricables. En jouant et en émaillant notre partie de francs éclats d'hilarité, nous n'avons pas voulu te choquer, mais uniquement t'indiquer que notre sagesse à nous ne réside pas dans les Textes Sacrés, aussi rares et précieux soient-ils, mais bien plutôt dans l'humour et la distance qu'on peut prendre face aux événements… Après tout, n'y a-t-il pas un texte célèbre dans votre Tradition, qui relate comment, dans les cieux, l'Assemblée des Bouddhas et des Bodhisattva répond aux questions anxieuses d'un mortel sur l'immortalité, l'éternité et tant d'autres questions profondément graves… en éclatant à chaque fois d'un rire de plus en plus tonitruant ? Or il s'agit exactement de la même situation pour toi : tu ne peux pas plus influencer les autorités chinoises que forcer les dés à te faire gagner. »

L'air sérieux, K'ien développa son argumentation :

« Devant toi se profilent deux dangers contre lesquels tu es impuissant : la tempête qui guette, et le Plénum du Parti, dont les observateurs extérieurs s'accordent à dire qu'après les massacres de Tien An Men il va infléchir la ligne politique vers une plus grande sévérité, en revenant à une ligne dure et répressive. Pourquoi veux-tu donc envoyer un de tes hommes affronter le premier péril, pour le condamner, s'il s'en sort, à jouer le bouc émissaire auprès

du second, qui trouvera forcément de nombreux griefs à lui adresser et qui en profitera pour vous interdire officiellement ? Il est des contextes où il vaut mieux passer inaperçu, en persévérant de manière inflexible dans sa voie intérieure. Priez, méditez, étudiez vos textes sacrés et cherchez la Sagesse, mais veillez surtout à ce qu'on ne puisse rien vous reprocher de l'extérieur, à ce qu'on ne puisse vous soupçonner de vouloir influencer les autorités politiques d'une quelconque manière. »

« Crois-moi, ô Vénérable, » conclut K'ien, « il vaut mieux différer ta décision et attendre que, comme aux dés, la situation redevienne favorable à l'ouverture de l'Empire sur le monde extérieur. L'impatience est dans ton cas plus mauvaise conseillère que l'attente… »

« Mais que me conseilles-tu alors de faire ? » ne put s'empêcher de demander le Supérieur.

Ce fut cette fois-ci K'an, demeuré jusque là silencieux, qui prit la parole. Il interpella violemment son interlocuteur, qui en resta pantois.

« Quel est donc le menu de ce soir et l'état de la marmite du monastère ? »

Devant le silence déconcerté du supérieur, K'an continua, en s'amusant visiblement de l'effet qu'il venait de produire.

« Moi, je suis passé voir ton cuisinier ce matin. Il avait l'air désabusé, ses chaudrons m'ont semblé fort mal lavés, et il m'a avoué que cela faisait plusieurs semaines qu'il ne t'avait vu passer pour contrôler les vivres du monastère. Il paraît d'ailleurs que les réserves baissent dangereusement… A force de te préoccuper de choses que tu ne peux maîtriser, ne risques-tu pas d'oublier l'essentiel ? »

Le Supérieur accusa le coup sans mot dire. Puis il revint à la charge, en ne pouvant s'empêcher de laisser poindre un sentiment d'agressivité envers cet étranger qui osait lui faire la leçon.

« Que penses-tu donc que je doive faire maintenant, toi qui sembles si bien connaître les dépendances de mon monastère ? Et comment penses-tu que je doive favoriser la concentration et le recueillement de mes moines, toi qui ne cesses de jouer si bruyamment aux dés ? »

K'an répliqua encore de manière insolente, en riant en même temps qu'il livrait son conseil.

« Veux-tu vraiment mon conseil ? Pour méditer, les hommes ont besoin de ne plus sentir la faim. Or les nuages montent dans le ciel, l'orage est prêt à éclater, et la tempête se prépare. D'ici quelques heures, plus personne ne pourra sortir. Donne donc l'ordre à une partie de tes hommes de courir à la ville la plus proche pour faire des provisions, et demande aux autres de rentrer dès à présent dans le monastère, afin de préparer pour ce soir un gigantesque festin. Ainsi pourrons-nous fortifier notre corps et notre esprit, en attendant dans la joie et la bonne humeur. »

« Tu ne penses donc qu'aux plaisirs de la chair et de l'existence ! » lui lança, acerbe, le chef religieux en reprenant de sa superbe.

K'an conclut, énigmatique, en se levant pour rentrer :

« Il ne nous incombe pas d'administrer cet ermitage. Fais donc ce que bon te semble. Mais sache que la sagesse se trouve partout, même dans le manger et le boire… Quant à nous, nous tenons de toute façon à te remercier pour ton hospitalité. Si tu le veux bien, nous l'accepterons encore pour un ou deux jours, le temps de laisser passer la tempête… »

Ainsi s'était clos le dialogue entre K'an et le Supérieur du monastère. Le soir, il n'y eut pas de festin, mais uniquement un repas un peu meilleur que de coutume. La tempête qui menaçait

n'éclata pas immédiatement, l'attente se prolongeant pour les deux frères pendant une semaine encore.

1. Le premier jour, soit le lendemain de la discussion entre les deux frères et le Supérieur, la tempête n'avait toujours pas éclaté ; les nuages menaçants semblaient même avoir reculé à l'horizon.

Pour ne point perturber la vie du monastère, K'ien et K'an avaient décidé de se faire discrets. Ils avaient profité du beau temps pour sortir et aller s'allonger au soleil, au beau milieu du seul pré ombragé existant à proximité. Lorsqu'ils étaient revenus le soir et qu'on leur avait demandé ce qu'ils avaient fait, ils avaient déclaré avoir travaillé à se fortifier - ce qui en avait fait rire plus d'un de ceux qui les avaient vus endormis paisiblement sur l'herbe.

« Eh oui, murmura Foussage pour lui-même, il faut savoir attendre face à un avenir trop incertain ; la situation me fait penser à la folie juvénile (4) qui s'est affirmée et est devenue mature. »

2. A l'aube du deuxième jour, et bien que les nuages se fussent rapprochés à nouveau lentement du monastère, K'ien était parti, mais cette fois-ci seul, au milieu des sables du désert. Il voulait scruter la piste afin de savoir si elle était praticable.

Il était revenu vers midi avec la décision d'attendre encore, annonçant aux moines que les nuages pourtant lointains allaient recouvrir bientôt le ciel au-dessus d'eux. Les bavardages et les médisances étaient allés bon train dans son dos, les mauvaises langues susurrant qu'il cherchait un prétexte pour justifier une remise à plus tard du départ pourtant annoncé. Puis les commérages s'étaient progressivement tus, au fur et à mesure que les nuages se rapprochaient du bâtiment.

« Situation grave, médisances, il a eu raison de ne rien faire ! » ne put s'empêcher de constater Foussage. « Le Dérivé est dans le puits 48 qui comble tous les besoins essentiels. »

3. Le troisième jour c'était K'an qui, malgré le ciel violet et chargé d'électricité, avait décidé de sortir. Comme pour provoquer les moines méditatifs restant isolés dans leur cellule, mais aussi parce qu'il se sentait une secrète affinité avec l'air chargé d'une violence sourde et ténébreuse, il était parti quasiment nu, juste couvert d'un pagne, les cheveux tressés en une longue natte noire habituellement réservée aux ascètes Shivaïstes.

Il avait à peine marché un quart d'heure dans le désert qui s'étendait au-delà du bâtiment principal, que la pluie commençait à tomber, transformant le sol sableux en une boue gluante dont il avait toutes les peines à se défaire. Se sachant probablement observé des fenêtres du monastère, il s'était assis en position yogique de méditation, forçant l'admiration des moines restés à l'abri.

« Je me demande pourquoi ce téméraire est sorti. Tant pis pour lui, qu'il apprenne maintenant à attendre ! Il dérivera fatalement en 60, la Limitation… » gronda Foussage en lissant son pelage sans se laisser impressionner par les ascèses de K'an.

4. Le quatrième jour, ce furent des trombes d'eau qui s'abattirent sur le monastère et le désert, accompagnées de coups de vent extrêmement violents. K'an était toujours dehors et on commença à craindre sérieusement pour sa vie ; d'autant qu'il était impossible de s'aventurer

à l'extérieur pour le secourir, la tempête empêchant la colonne de secours qui avait été rassemblée d'avancer, ne fûtce que d'un mètre.

Fort heureusement, dans cette situation extrêmement dangereuse, notre héros s'était réfugié sous un piton rocheux, dans une minuscule anfractuosité où il se trouvait coincé, mais en même temps miraculeusement protégé des attaques les plus violentes de la tornade. C'est ce qui lui sauva la vie.

« Il n'a que ce qu'il mérite, il doit boire jusqu'à la lie, en côtoyant l'extrême danger de l'éclatement 43 », murmura Foussage refusant de se laisser attendrir, mais ne pouvant s'empêcher de veiller à l'évolution de la situation.

5. Le cinquième jour, une brève accalmie survenue dans l'après-midi permit à K'an de revenir au monastère, transi de froid mais vivant et apparemment ragaillardi par l'épreuve qu'il venait de traverser. On lui réserva un accueil chaleureux, même les moines les plus sévères admirant la force intérieure qui, seule, avait pu lui permettre de rester immobile sous les intempéries.

Pour fêter son retour, le Supérieur, sentant le besoin d'accorder à ses troupes une récréation, accéda, sans que nul ne lui en fasse la demande au souhait émis la semaine précédente par K'an. C'est ainsi que, tandis que la tempête continuait à faire rage au dehors, les moines furent conviés à un immense festin. Copieusement arrosé, celui-ci permit à chacun d'oublier pour un moment les dures réalités de la vie.

« Ah, le préfère les banquets, même si tout est loin d'être réglé. Il annoncent la Paix (11) », susurra Foussage d'un air cette fois ravi.

6. Le sixième jour, à l'aube, la tempête continuait pourtant de gronder férocement, ébranlant les murs du monastère comme sous des coups de bélier. Déjà l'un des toits du monastère avait cédé, obligeant une dizaine de personnes à aller en catastrophe colmater la brèche avec de vieux morceaux de tissus étendus tout le long du plafond. On craignait que d'autres parties de la vieille bâtisse ne viennent à leur tour plier et se rompre.

Tandis que des moines s'affairaient, d'autres étaient entrés en prière, pensant superstitieusement que ce qui était arrivé était une punition après les débordements de la veille, d'autres coups sourds résonnèrent contre la porte. Mais il fallut plusieurs minutes aux moines, dont l'esprit était encore embrumé par les vapeurs de l'alcool, pour comprendre qu'ils étaient portés par des hommes et non par les éléments déchaînés. Lorsqu'ils ouvrirent les battants, trois voyageurs chinois, épuisés, se laissèrent tomber sur le seuil.

« La fortune sauve souvent au milieu des circonstances qui semblent sans espoir, c'est un bon signe, je savais bien que le vin était la meilleure sagesse dans la circonstance ! » railla Foussage en pensant intérieurement à l'apprivoisement du Petit (9) qui peut commencer après que se soient écartés les plus graves dangers ».

Ce qui se passa ensuite fut à la fois simple et étonnant. Le septième jour, comme par miracle, et comme s'il avait fallu un festin propitiatoire pour écarter le danger, la tempête n'était plus qu'un mauvais souvenir. A nouveau, le ciel était redevenu clair, lavé de tout nuage.

Dès midi, K'ien et K'an en avaient profité pour quitter le monastère comme ils l'avaient annoncé. Ils n'avaient pas l'impression d'avoir véritablement avancé dans l'enquête qui les avait amenés à s'intéresser de manière illusoire au monastère de Duhang et à ses manuscrits

millénaires. Mais qu'importe ; au moins s'étaient-ils reposés et refait leurs forces, tout en ayant l'impression d'avoir fait oeuvres utile…

Quant aux trois voyageurs qui avaient été recueillis le soir de la fameuse tempête, ils furent soignés par les moines qui ne les laissèrent repartir que deux semaines plus tard, lorsqu'ils furent totalement remis sur pied. Ils en profitèrent pour lire, ou plutôt pour se faire commenter quelques-uns des fameux textes sacrés qui faisaient la renommée du monastère.

Il s'avéra plus tard qu'il s'agissait en fait de hauts dignitaires du Parti qui se rendaient au fameux Plenum du Peuple à propos duquel le Supérieur ne savait quelle attitude adopter. Ils n'oublièrent pas les bienfaits qui leur avaient été prodigués, et firent en sorte qu'aucune mesure de rétorsion ne vienne frapper le refuge religieux où les moines, témoignèrent-ils, ne s'adonnaient qu'à une recherche méditative sans danger pour le Parti. Et lorsqu'on leur demandait ce qui se trouvait dans les fameux manuscrits que les moines étudiaient avec tant d'assiduité, ils répondaient avec un sourire énigmatique que ce n'était en fait rien, ou plus exactement qu'il s'agissait de ne rien faire, mais que là était le plus difficile…

<u>Notes reprises du carnet de Sam</u> :

« Je ne comprends toujours pas pourquoi ils sont allés perdre tant de temps dans ce monastère oublié où ne traînaient que de vieux parchemins égarés et sans intérêt.

Par contre, je commence à me faire ma petite idée sur les événements. K'an, au caractère sombre et taciturne, me semble avoir réussi à évincer les autres joueurs afin de gagner un rôle de premier plan dans cette histoire, puisqu'on le retrouve presque chaque fois avec des compagnons différents. Tout semble tourner autour de lui. Quoique, cette fois-ci, j'ai senti des tiraillements secrets entre lui et son compagnon K'ien.

Mais que cherche-t-il exactement ? Je ne le sais toujours pas. En tout cas, les clefs de correspondance sont apparues à la fin très clairement »

- *Maître de l'hexagramme : le cinquième trait, correct et central.*
- *- Pour comprendre d'où provient cette situation, consulter 15, l'Humilité, où l'immobilité de la montagne est encore plus idéalement celle du non-agir.*
- *- Pour comprendre les connexions secrètes et les affinités avec d'autres histoires, consulter 9 et 26 qui sont aussi des situations d'attente, mais sensiblement différentes.*

6 - LE CONFLIT, ISTANBUL

_____

_____

_____

_____ _____

_____

_____ _____

Ville aux trois bras de mer et aux sept collines langoureuses comme des ventres de femmes, la Cité aux multiples noms magiques s'était parée, au fil de l'histoire, d'une rivière baroque de diamants aux mille minarets qui brillaient sous un soleil étincelant.

Gardienne du Bosphore depuis la nuit des temps, passeur de gué entre l'Orient et l'Occident, la Cité Eternelle qui s'étendait à cheval entre la Mer de Marmara et la Mer Noire avait toujours méprisé le chiffre réducteur de l'Unité. L'antique Byzance, devenue Constantinople et depuis peu Istanbul, s'était toujours enorgueillie des multiples identités qu'elle avait endossées au fil du temps. Elle se sentait secrètement fière d'avoir été successivement orientale, grecque, romaine, ottomane, revendiquant de nos jours autant son appartenance à l'Orient qu'à l'Europe.

De ce passé glorieux, il restait de nombreuses traces. Le célèbre Palais Topkapi avait ainsi absorbé et digéré successivement de multiples influences, adoptant le savoir-faire des miniatures persanes puis les canons de l'art chinois, avant de se livrer aux délices subtiles de l'esprit japonais et enfin aux mièvreries occidentales du dix-huitième siècle. Même les célèbres mosquées qui avaient définitivement contribué à étendre le rayonnement et la réputation de la Cité avaient emprunté aux coupoles byzantines et aux églises chrétiennes qu'elles s'étaient parfois contentées de recouvrir d'une nouvelle couche de peinture ou de mosaïque en faveur d'Allah…

Certes, la tradition cosmopolite d'Istanbul n'était jamais allée sans heurts. Loin d'être un havre de paix prônant une réconciliation pacifique et syncrétiste, l'histoire de la ville était au contraire marquée par d'incessantes et sanglantes luttes pour le pouvoir. C'est ainsi que les chevaliers catholiques romains avaient, au cours de la quatrième croisade, massacré leurs frères grecs schismatiques ; ces derniers s'étaient à leur tout vengés, Michel de Nicée dressant les Génois contre les Vénitiens et les Flamands, en profitant pour reprendre brièvement un pouvoir qui allait pourtant revenir à nouveau aux Latins. Pas pour longtemps, Mehmed le Conquérant et ses illustres janissaires profitant des dissensions internes des Occidentaux et de la trahison des Génois pour s'emparer enfin de Constantinople. Depuis, l'histoire de la ville n'avait été qu'une longue suite de conflits majeurs et d'embrouilles mineures, de luttes entre factions rivales nouant et dénouant leurs alliances au gré des intérêts personnels de chacun. Jusqu'au Sultan et à ses janissaires, qui se livraient à la Cour à une perpétuelle lutte d'influence pour se contrôler mutuellement.

Loin de s'éteindre avec les Temps Modernes, la violence avait à nouveau explosé en ce début de siècle, notamment avec le sanglant massacre des Arméniens qui détenaient le commerce des bijoux. La fondation et l'indépendance d'un état laïc turc n'avaient pas pour autant entraîné un état de paix durable, les militaires prenant régulièrement le pouvoir pour « ramener l'ordre » contre des troubles toujours persistants…

Fascinante de par sa richesse et sa diversité, Istanbul était en même temps une ville électrique et survoltée, bruyante et grouillante, qui semblait perpétuellement au bord de l'éclatement ou du conflit.

Lorsque K'ien, le père, et K'an, son fils cadet, avaient ensemble parcouru la ville, il y a de cela plusieurs mois, ils n'avaient pas manqué d'être frappés par la tension qu'ils sentaient entre la volonté d'une modernisation occidentale et le maintien de l'ancienne identité. Le long de la Corne d'Or, la vieille ville subsistait encore, avec ses bâtisses pourries, ses ruelles étroites occupées par une cohue indescriptible, ses égouts puants, ses « petits vendeurs » installant à même la rue leurs boutiques ambulantes ou écoulant à la sauvette des cigarettes de contrebande. Mais la ville nouvelle poussait partout, se recouvrant de béton, élargissant les ruelles pour les transformer en larges avenues d'où les camelots étaient impitoyablement chassés, transformant les rives jadis populeuses du Bosphore en un jardin bienséant aux platesbandes de gazon éclairées même la nuit.

Les antagonismes qui existaient entre les deux parties de la ville ne faisaient que refléter imparfaitement d'autres tensions plus violentes encore, entre une riche population occidentalisée, qui se réclamait de la laïcité du Père fondateur Atatürk et une foule musulmane le plus souvent démunie, qui prônait un « retour aux sources » de l'Islam et de la Pureté morale.

Face à cette situation, K'ien et K'an n'avaient pas réagi de la même manière. Tout s'était passé comme si, sous l'influence de l'atmosphère de la ville, les différences de jugement, qui s'étaient déjà manifestées dans le passé entre le père et le fils, s'étaient brutalement accentuées au point de devenir opposées. C'est ainsi que K'ien s'était délibérément rangé du côté des Turcs occidentalisés, roulant en BMW et vivant dans l'une de ces superbes maisons de bois réhabilitées du quartier de Bébek. Il évoluait dans le microcosme de la jeunesse dorée d'Istanbul qui rêvait du jour où la ville serait à l'image des modernes capitales d'Europe, et qui, en attendant, fréquentait les bars huppés du quartier international de Taksin. Son entourage était composé de fils de riches familles, Grecs, Arméniens, chrétiens, orthodoxes, voire même laïcs à tendance fascisante prônant le retour aux valeurs morales d'Attatürk. Ces derniers étaient les plus dangereux, car ils réussissaient à avoir une audience dans le « petit peuple » humilié par des voisins musulmans. Malgré leur origine différente, tous avaient en commun un désir secret de prendre leur revanche contre l'Islam, en ramenant la Turquie dans le giron occidental.

Au cours d'une des innombrables discussions qu'il entamait régulièrement avec ses nouveaux amis dans l'un des cafés du Passage aux Fleurs, K'ien avait par hasard eu connaissance de la légende grecque du Roi pétrifié. Selon ce mythe, lorsque les Turcs avaient franchi les murs de Constantinople par la « porte du pommier rouge », l'Empereur chrétien qui s'était précipité avec ses troupes, pour colmater la brèche et repousser les assaillants, s'était rapidement trouvé isolé au milieu d'une dizaine de cavaliers infidèles prêts à le tuer. A ce moment, un ange était intervenu, enlevant l'Empereur devant les soldats médusés, le transportant avec son cheval jusque dans une grotte souterraine où il fut transformé en statue de marbre. Selon la légende, le Roi de pierre n'ayant jamais été retrouvé, il attendrait toujours, pétrifié dans la nuit avec son épée levée, prêt à reprendre le combat dès qu'on le réveillerait.

K'ien avait été frappé par ce récit. En voyant l'émotion de ses amis, il s'était dit qu'il pourrait prendre prétexte de cette antique croyance pour réactiver l'attente d'un Roi messianique. Lui qui rêvait de ramener les Humains dans la Juste Voie, qui prônait depuis toujours un Retour des Dieux, il avait l'impression que se présentait soudain l'occasion unique et inespérée de réaliser ses projets de Réforme. Il avait manœuvré de façon à être

reconnu comme le leader incontesté du groupe qui l'entourait. Maintenant que c'était chose faite, il agissait au grand jour, multipliant ses cercles de pression, tentant de rencontrer les personnes d'influence du gouvernement et de l'industrie, organisant des manifestations publiques destinées à diffuser son Programme. En même temps qu'il prenait de l'ascendant, K'ien avait tendance à devenir autoritaire et cassant. Il pensait détenir la Vérité et essayait le plus fréquemment d'imposer son point de vue qu'il estimait toujours être le meilleur.

Inutile de dire que son évolution ne plaisait pas à K'an, qui regrettait de voir son père devenu sectaire et fanatique. Par réaction, K'an se mit à fréquenter de plus en plus les milieux défavorisés avec lesquels il se sentait de secrètes affinités. Il se mêlait souvent à la foule des musulmans pauvres habitant sur la rive asiatique, grossie par les réfugiés kurdes qui, depuis la guerre du Koweït, étaient venus grossir la population des déshérités. Pour tous ces malheureux, l'Islam représentait l'espoir d'une vie meilleure. Le regain de ferveur religieuse était nettement perceptible à Istanbul. A côté des imans des grandes mosquées nommés officiellement par la direction des affaires religieuses, et contrôlés par le pouvoir, on avait vu en effet se multiplier le nombre de petites mosquées de fortune, même dans les gecekondus, ces quartiers entiers de bidonvilles bâtis à la hâte par des paysans fuyant la pauvreté des campagnes.

K'an croyait au travail ingrat mais en profondeur qu'y menaient les mollahs, porteurs de la foi islamique. Les écoles coraniques et les pensionnats parallèles étaient nés à une vitesse vertigineuse, souvent organisés de manière occulte par les confréries Soufi de l'ordre Süleymanci. Longtemps interdites, celles-ci avaient vu là une manière de reprendre leur activité, et en profitaient en effet pour remettre au goût du jour la mystique musulmane, réactualisant l'antique rêve de Mehmed le Conquérant qui avait été persuadé que le jour où Constantinople serait libéré par les musulmans marquerait la fin des temps et le retour de El Montazer, le « Prince attendu ». Le moment était proche, susurraient les mollahs, à condition de rendre à nouveau Istanbul à l'Islam, en convertissant la chienne lubrique et infidèle actuellement vautrée dans la luxure et le stupre occidental…

Le résultat de cette propagande souterraine se voyait à l'heure de la prière, au moment où des milliers de muezzins invitaient les croyants à communier avec Dieu. La foule qui répondait à leurs injonctions était en effet toujours plus importante. Si K'an ne participait pas directement aux manifestations qui ponctuaient épisodiquement la vie d'Istanbul en exigeant l'instauration d'un régime islamique, voire le port du tchador pour les femmes, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une 189 secrète sympathie pour ces gens qui tentaient de se frayer une voie en dehors de l'Occident. Il comprenait même leurs brusques accès de colère et de violence contre les autorités militaires. Après tout, n'avaient-ils pas raison de se dresser contre ceux qui les maintenaient dans un état de soumission ?

C'était la réunion de la dernière chance. K'an et K'ien ne s'étaient pas vus depuis des mois, mais avaient décidé de se rencontrer en secret, en dehors de leurs partisans, afin de chercher un compromis. La veille encore, on avait été à deux doigts de l'affrontement sanglant dans le vieil Istanbul, entre un cortège de « jeunes loups » fascisants et la foule musulmane qui les avait brutalement pris à parti. Ils s'étaient donnés rendez-vous à l'extérieur de la ville, sur le Fort de Rumeli Hisar, là même où, plusieurs siècles auparavant, Mehmed avait installé son camp pour encercler Constantinople et fermer la route du Bosphore aux bateaux qui auraient pu éventuellement venir d'Occident pour aider les assiégés.

Fidèle à ses habitudes, K'ien était arrivé le premier. Debout sur l'un des chemins de ronde qui surplombaient la mer, il regardait fièrement les quelques nuages qui, dans un ciel bleu azur, couraient vers l'Orient lointain. N'étaient-ils pas le signe de l'essor de l'Occident qui, irrémédiablement, poursuivait son mouvement de conquête ?

Perdu dans ses rêveries, il ne vit pas arriver K'an à la démarche souple et silencieuse. Aussi sursauta-t-il lorsqu'il l'entendit murmurer suavement à son oreille :

« Les nuages vont peut-être vers l'Orient, mais le courant emporte les flots au large, vers l'Occident. C'est le signe que notre cause est prête à submerger le Vieux Monde… »

K'ien sursauta, mécontent de s'être laissé surprendre dans ses songes. Cela le mit de mauvaise humeur, et il décida aussitôt de contre-attaquer en précipitant les événements.

« Inutile de discuter, je vois que tu n'es toujours pas prêt à revenir dans le droit chemin que moi, ton père, je te demande de suivre. Je suis persuadé d'avoir raison, qu'il faut s'opposer à l'émergence sournoise de l'Islam, en rétablissant les droits de la civilisation occidentale et en prônant enfin un retour au Vrai Dieu. Mais trêve de vaines discussions, demandons à Foussage de venir nous apporter la parole de l'Oracle afin de nous départager, et de dire lequel d'entre nous doit se soumettre à l'autre… »

Comme s'il n'attendait que ce signe, Foussage, l'oiseau bariolé aux couleurs d'arc-en-ciel, vint se poser sur l'arbre abritant K'an. Il souffla bruyamment trois fois dans son plumage, tournant à chaque fois la tête vers le ciel au-dessus de lui, puis vers les flots en dessous du Fort. Dans ce mouvement, son long bec crochu dessinait un ample arc de cercle qui lui donnait un air furieux. C'était peut-être voulu, l'oiseau divin n'étant visiblement pas heureux de se retrouver dans cette situation.

« Je ne devais être au départ qu'un spectateur muet de vos actions, permettant de relater aux gens de Lebab ce qui se passe. Voici que vous me demandez maintenant d'intervenir directement dans vos affaires pour vous départager. Que vous a-t- il donc pris de vous quereller ainsi, en adoptant les vices des hommes que vous vouliez redresser ? … Bon, je vois que mes remontrances n'ont pas plus d'effet que si je pissais dans la Mer Noire pour qu'elle devienne aussi vaste que la Méditerranée », maugréa-t-il de mauvaise humeur en voyant que ni K'ien ni K'an ne réagissaient à ses paroles.

« Alors je vais quand même vous livrer cet oracle que vos passions vous ont fait oublier… » décréta-t-il, sarcastique. En se tournant vers K'ien, à qui il devait malgré tout le respect en tant que Père des Dieux, il déclama, d'un air sérieux mais en même temps presque ridicule :

« Tu es sincère mais tu rencontres de l'obstruction. Une halte à mi-chemin apporte la fortune, tandis que mener l'affaire à son terme apporterait l'infortune. S'il est avantageux de voir le Grand Homme, il ne l'est pas de traverser les grandes eaux ».

Foussage ne put s'empêcher de rire insolemment en voyant la mine dépitée du père comme du fils.

« Eh oui, vous vouliez que l'Oracle donne raison à l'un ou à l'autre. Mais sa sagesse refuse d'entrer dans votre conflit, et donc de reconnaître qu'il ait même une raison d'exister ! » s'exclama-t-il pour prendre sa revanche.

Reprenant le fil de son discours plus sérieusement, Foussage continua.

« Mais puisque l'Oracle vous laisse pantois et que le conflit malheureusement existe bien, je vais également vous montrer les différentes issues, positives ou négatives, qu'il contient

en germe. A vous, ensuite, de savoir laquelle vous souhaiterez privilégier. Car rien n'est encore joué… »

Foussage ramena une aile sur son ventre et redressa la tête, comme pour rabattre sur lui un manteau invisible et se transformer ainsi en Oiseau Magicien. A l'image de fleurs qui éclosent entre les murailles, six visions se déployèrent successivement devant les yeux des deux protagonistes, s'emboîtant les unes dans les autres, en dessinant les contours d'autant de fins possibles à l'histoire qui les opposait. A chaque fois, l'Oiseau commentait ce qui se passait, d'une voix volontairement neutre, en évitant soigneusement de prendre parti.

1. « Je vois d'ici K'an s'éloigner de la citadelle et revenir sagement parmi les siens, sur la rive orientale. Privé d'opposant et n'ayant plus à agiter d'illusoires craintes, K'ien l'impétueux, déjà prêt à en découdre, se trouve tout déconfit. Comme un soufflé qui retombe avec le temps, les choses se tassent ; les deux religions qui semblaient prêtes à s'affronter à coups d'anathèmes redécouvrent cet esprit de tolérance qui avait été la marque de Constantinople sous les divers sultanats ottomans. «

« Cela n'empêche aucune des deux partis d'évoluer. Mais plutôt que de s'affronter, elles décident de repartir en adoptant chacune une *Marche* prudente (10). En même temps que les événements reprennent leurs cours normal, la vision s'estompe pour moi… »

2. « K'an, dans le nouveau bouquet d'images qui apparaît, tu n'as pas voulu reculer. Tes partisans t'ont incité à organiser à ton tour des marches de protestation. Je vois une foule nombreuse, entassée sur le Pont Galata, qui te pousse à te diriger vers Taksim et le palais du Gouverneur pour demander un changement de gouvernement. Mais le parlement ne t'est pas acquis, ni l'armée qui a pris place tout autour du Pont. La situation t'est par trop défavorable »

« Heureusement, plutôt que d'écouter la foule qui voudrait l'affrontement pour ne pas perdre la face, tu as la sagesse de te retirer en donnant l'ordre de se disperser. Tu ne feras pas l'erreur des islamistes d'Algérie. Tu apprendras d'ailleurs plus tard que tout était prêt pour des arrestations et des représailles terribles auprès des familles de tes amis. »

« C'est une période de Stagnation, 12, qui commence et qui est hélas nécessaire pour effacer une avancée trop rapide. Mais les traits de la vision se sont figés et s'estompent »

3. « Examine bien la nouvelle image qui apparaît, K'an. Je n'y vois plus d'affrontement ni de foule, mais simplement l'image d'un iman solitaire, assis en prière sous une immense calligraphie d'or portant le nom d'Allah. Il ne fait rien, et pourtant sa réputation s'étend de manière invisible. »

« Tu suis la voie qu'a montrée, en son temps, Khomeiny. Privilégiant le travail en profondeur, je vois ton influence s'étendre et les rangs de tes fidèles gonfler de manière invisible. C'est le temps où tu vas laisser les gens *Venir à ta rencontre, 12*, afin de consolider ton mouvement. Mais les traits de la vision s'effacent, l'or et les couleurs brillantes qui apparaissent me laissent deviner que les visions à venir vont désormais concerner K'ien… »

4. « En cette vision, je vois K'ien revenir d'Ankara où il est allé plaider sa cause au Parlement. Tout s'est bien passé pour lui, et on lui a fait miroiter plusieurs portefeuilles ministériels pour des représentants de son mouvement, dans le prochain gouvernement. »

Pourtant, lorsqu'il débarque de l'avion le ramenant à Istanbul où ses supporters sont allés l'accueillir, il a un air soucieux et grave. Bien qu'il soit sûr de son bon droit et qu'il sente la victoire à portée de main, il hésite. La négociation ne cacherait-elle pas un piège ? C'est pendant le parcours du retour que le doute s'est insinué dans son esprit : et s'il y avait un accord secret entre les militaires au pouvoir et la frange extrémiste fascisante de son mouvement, qui allait en profiter pour le manipuler et s'imposer ?

A la stupéfaction générale, les journalistes et les fidèles de K'ien vont l'entendre alors refuser tout accord avec un gouvernement qui, dira-t-il, est de toute façon en fin de course. Dignement, il décide de jouer au sage qui se met « en réserve » pour le destin de son pays.

« Voilà ce qui te menace si, te croyant proche de la victoire, tu avances trop vite sans t'être assuré de la loyauté de ceux qui t'entourent. Il te faudra fatalement revenir en arrière et affronter la menace de la Dissolution 59, afin de réunifier les différentes forces hétérogènes rassemblées autour de toi… » prédit Foussage en s'adressant directement à K'ien.

5. « En cette nouvelle vision qui m'apparaît maintenant, je te vois, K'ien, renoncer à l'affrontement pour entamer des discussions avec tes adversaires. Tu as la sagesse de chercher la médiation d'un personnage illustre qui saura se hausser au-dessus des ambitions personnelles de chacun. Mais comme tu ne peux le trouver auprès d'une quelconque autorité morale de ce pays trop corrompu, cela t'amène forcément à demander l'intercession du Conseil des Sages de Lebab. Je te vois partir, accompagné de K'an, vers notre lointaine planète. Mais comme je sais votre retour impossible, je n'arrive pas à en savoir plus. »

« *Voilà la seule Voie que vous devriez suivre car elle est* 194 *centrale et correcte. C'est elle qui mènera le pays vers l'Accomplissement, 64 »* ne put s'empêcher d'affirmer Foussage.

6. « Mais hélas, je vois poindre une autre vision terrible, et je sens bien que ton impétuosité te conseille, K'ien, de foncer et de profiter des forces que tu as déjà rassemblées pour accentuer la pression autour de toi. Puisse cette vision t'en dissuader ! Car je vois sous mes yeux une succession de scènes d'affrontements violents, qui te sont au début favorables, tes troupes parfaitement disciplinées parvenant facilement à imposer leur ordre. …Mais je vois aussi venir, fatalement, le temps des vengeances et des attentats, des descentes de foules musulmanes assoiffées de justice dans les quartiers chrétiens qu'elles mettent à sac. je vois le temps des guerres civiles revenu, et le ciel d'Istanbul s'embraser d'incendies monstrueux.

C'est *le Temps de l'Accablement 47 qui commence !… »* Foussage se tut. Sur les murs du Fort de Rumeli Hisar, K'ien, le père autoritaire, et K'an, le fils rebelle, se taisaient, visiblement mal à l'aise face aux sombres prédictions de Foussage. Mais pourtant, ils continuaient à se regarder en chiens de faïence, sans vouloir transiger.

Ce fut finalement K'ien qui, contre toute attente, céda en maugréant.

« Je sais bien ce que me dirait le Conseil réuni sur Lebab. Il nous rappellerait que nous sommes venus sur Terre pour préparer le retour des Dieux et du Jeu, et non pour nous opposer en un conflit stérile. Etant le plus âgé, et devant ton aveuglement, je vais moimême me retirer et te laisser agir à ta guise. Après tout, si tu ressens si fortement le besoin de t'opposer à moi, il est temps de te laisser faire tes propres expériences et erreurs… »

Notes reprises du carnet de Sam ***:***

« Je crois que mon intuition était bonne, et que K'an est un personnage clef, qui prend de plus en plus d'importance au fil des récits. Cela m'étonne que K'ien lui ait finalement laissé le champ libre. »

« Encore une fois, j'ai réussi à dérober les clefs du code : … »

- *Maître de l'hexagramme : cinquième, sans relation avec les parties en conflit.*
- *Pour comprendre d'où provient de manière plus profonde le conflit, consulter le ciel antérieur l'éclatement, 23, qui témoigne d'une longue usure préalable.*
- *Pour comparer avec d'autres récits proches, consulter 38, l'Opposition, et 39, l'Obstacle, qui sont des situations problématiques n'impliquant pourtant pas forcément de conflit comme ici.*
- *En connexion avec 5, l'Attente, qui débouche souvent sur le conflit.*

Commentaire personnel de Luc ***:***

« Comme si toute situation d'affrontement était négative et à désamorcer ! Et si tout, au contraire, était sous le signe de la volonté de Puissance et de lutte? »

7 - L'ARMÉE, TEHERAN

_____ _____

_____ _____

_____ _____

_____ _____

_____

_____ _____

C'était à Bam, que K'an s'en était allé. Après la moderne et bruyante Téhéran, puis la laborieuse et glorieuse Ispahan qu'il avait quittée quelques jours auparavant, le petit village iranien changeait du tout au tout. Les petites maisons basses entourées de dattiers et de citronniers faméliques semblaient d'autant plus menues qu'elles étaient surplombées par une imposante citadelle de brique, qui surveillait en vain depuis quinze siècles le Dacht-i-Lut, le Grand Désert salé d'où auraient pu venir les hordes d'envahisseurs pakistanais.

Les personnes servant à K'an de contact, depuis son arrivée dans le pays, lui avaient indiqué que quelqu'un l'hébergerait dans l'une des dernières maisons de torchis du village. En y pénétrant, il avait eu la surprise de reconnaître sa mère Kouen qui l'attendait, un étrange sourire doux illuminant son visage. Ils avaient parlé durant la nuit entière, le fils habituellement taciturne dévoilant les mille projets qu'il mûrissait avec ses amis depuis des mois.

Lorsque l'aube s'était enfin levée, Kouen et K'an avaient repris leur maigre baluchon pour continuer ensemble leur route vers Machhad. Cette grande cité, qui est à la fois chef-lieu de la province du Khorassan et ville sainte abritant le sépulcre du huitième iman Réza, était connue pour la rivalité qui l'opposait depuis toujours à Qom. Alors que cette dernière était réputée être le centre politique et théologique de la révolution islamique déclenchée par Khomeiny, Machhad continuait à l'emporter dans la ferveur populaire des pèlerins. Quotidiennement, sous les coupoles et les minarets d'or de la mosquée principale, des foules gigantesques venaient en effet à tour de rôle s'accrocher en pleurs aux épaisses grilles d'argent qui protégeaient le tombeau du Saint Iman. Ne disait-on pas que les pleurs procurent la rémission des péchés, tandis que les oboles permettent aux vœux de s'exaucer?

Ils venaient de toutes les régions d'Iran, créant une foule cosmopolite aux tenues vestimentaires bigarrées, les tuniques et pantalons bouffants des indo-pakistanais voisinant avec les chemises blanches des arabes du golfe persique et avec les tissus colorés des noirs de Zanzibar, les bonnets d'astrakan des mongols d'Asie centrale côtoyant les turbans colorés des baloutches et les chapeaux mous des croyants de l'Azerbaïdjan.

A grand peine, K'an réussit à se frayer un chemin jusqu'à la petite échoppe de tissus qu'on lui avait indiquée, derrière le Grand Bazar. Avec Kouen, ils se glissèrent dans l'arrière boutique, une petite salle enfumée où s'entassait, l'air grave et passionné, une dizaine d'individus d'origines visiblement différentes. La moitié d'entre eux étaient vêtus d'une robe noire toute simple et portait une barbe noire taillée de manière rigoureuse, tandis que l'autre partie de l'assemblée portait des tuniques colorées et des pantalons bouffants caractéristiques des Afghans.

Kouen était la seule femme présente ; elle se recroquevilla dans un coin de la salle, rabattant un pan du tchador dans lequel elle s'était enveloppée depuis qu'elle était arrivée à proximité de la Ville Sainte. L'orateur, un mollah iranien proche des aspirations des Gardiens de la Révolution les plus extrémistes, ne la remarqua même pas tant elle se fit discrète. Il continua sa harangue :

« Nous autres, gardiens de la parole sainte de Khomeiny, nous avons la ferme volonté de faire redémarrer la Révolution islamique qui s'est enlisée, et a été trahie depuis la mort de notre Guide Suprême. Le pays connaît trop de graves injustices économiques, notre peuple souffre trop d'une pauvreté devenue endémique, pour ne pas réagir. Il est temps de remobiliser les foules et les énergies, de lancer une Grande Marche islamique 198 qui balayera toutes les difficultés. Après tout, n'est-ce pas notre guide Khomeiny qui nous a montré qu'avec quelques cassettes magnétiques passées sous le manteau et dupliquées par chacun, il est possible de lever une armée populaire capable de s'opposer aux troupes militaires les plus sophistiquées ? »

Le prêcheur se tut un bref instant, avant de reprendre sur un ton plus enflammé et plus prophétique. :

« Il est temps pour l'Islam de reprendre sa marche triomphante. La foi que nous partageons doit nous rassembler politiquement, afin qu'en unissant nos forces nous balayions les infidèles et fassions régner sur Terre l'étendard vert du Prophète ! La situation internationale s'y prête, puisque avec l'éclatement de l'empire soviétique, c'est l'ensemble du paysage d'Asie Centrale qui est bouleversé ; il existe donc une occasion unique d'imposer en cette zone un bloc islamique, qui contrebalancera les pouvoirs traditionnels de la Turquie et des monarchies arabes du Golf. »

C'était le moment de conclure, ce que fit le mollah en exhortant ses frères à l'union sacrée.

« Nous vous proposons de fondre nos forces en une seule armée populaire de libération qui, des confins de l'Afghanistan à la moderne Téhéran, imposera l'étendard du Prophète et sèmera les germes de la future Grande Armée Islamique destinée à changer la face du monde. »

Les chefs afghans, immobiles, ne laissaient rien transparaître de leurs sentiments. Ils se tournèrent silencieusement vers K'an, dont la notoriété s'était rapidement répandue dans les milieux troubles des insurgés et terroristes internationaux. Celui-ci se dirigea lentement vers le centre de l'assemblée, l'air pensif.

« Dans les années de l'histoire que nous connaissons, la Longue Marche est probablement un événement exemplaire. Au moment du plus grand danger pour ses troupes, Mao Tse Toung avait en effet eu la sagesse de battre en retraite tout en maintenant ses hommes dans l'obéissance et la discipline la plus rigoureuse. Lors de cette aventure légendaire, ses troupes reprirent des forces, et en même temps se gonflèrent peu à peu de nouvelles recrues, au point de se transformer en embryon d'armée. Car Mao en profitait, dans toutes les contrées qu'il 199 traversait, pour réveiller la fierté des paysans chinois bafoués dans leur honneur. Partout, il répandait la bonne parole, expliquant les buts de ce qu'il considérait être une guerre révolutionnaire juste, tout en tenant à ce que ses soldats aient une conduite irréprochable. C'est ainsi qu'il acquit peu à peu l'appui invisible des masses qui, le jour venu, allaient se transformer en la plus formidable armée qui puisse s'imaginer… »

Tandis que K'an se taisait un moment pour reprendre son souffle, Kouen, qui l'avait rejoint au centre de la salle, appuya ses propos en murmurant d'une voix douce et monocorde :

« C'est l'image de l'eau qui se cache sous terre… La puissance d'une armée est invisiblement présente dans les masses Quiconque sait conquérir l'affection du peuple, accroît la masse de ses troupes. »

Ces dernières paroles laissèrent les auditeurs d'autant plus perplexes qu'ils n'étaient pas habitués à voir une femme interrompre le discours d'un homme. C'est pourquoi K'an se hâta de reprendre la parole.

« L'image de Kouen est parlante et permet de revenir à la situation présente. Car une guerre, aussi juste fut-elle, ne peut être déclenchée que si la cause a été clairement expliquée, et si le chef est sûr d'avoir l'appui du peuple qui constituera sa future armée…. Mais est-ce vraiment le cas aujourd'hui ? J'avoue que je ne comprends pas qu'après avoir galvanisé les foules et mobilisé une armée gigantesque, la révolution islamique déclenchée par Khomeiny soit allée d'échec en échec. A mon avis, il est inutile de chercher à former une nouvelle armée tant qu'on n'aura pas compris les erreurs qui ont pu être commises, et qui ont débouché sur des pertes humaines considérables, malheureusement inutiles puisqu'elles n'ont pas réussi à changer le cours de l'histoire… »

K'an avait fini sa tirade par un large geste du bras pointé vers Kouen, comme s'il la prenait à témoin. Dans un silence irréel, les dix personnages qui demeuraient étrangement silencieux la 200 virent se redresser, écarter les voiles de son tchador et apparaître, comble du sacrilège, à visage découvert. Sans laisser le temps aux membres de l'assemblée de réagir, elle leva à son tour la main droite pour imposer son autorité. Dès qu'elle se mit à parler, d'une voix basse de pythie, des larmes emplirent les yeux des assistants. Pendant toute la scène qui allait suivre, ils demeurèrent comme hébétés, n'entendant qu'à moitié ses paroles, se frottant inutilement les yeux pour chasser des souvenirs qui semblaient remontaient du passé.

1. « Nous sommes au début de la guerre entre Iran et Irak, au moment précis où Khomeiny, après avoir longuement hésité, a décrété une mobilisation générale pour répondre à l'agression de l'Irak contre ses frontières… L'armée que vous voyez défiler sous vos yeux est impressionnante, avec ses centaines de milliers de combattants qui quittent Téhéran en entonnant des hymnes à la gloire du Guide Suprême de la Révolution et d'Allah. Quelle puissance et surtout quelle réserve apparemment inépuisable de soldats prêts à mourir pour la patrie ! »

« Et pourtant, si vous scrutez un peu plus en détail ces combattants prêts à mourir, vous vous apercevez qu'ils sont mal habillés, mal armés et, pire encore, mal commandés. Certaines divisions sont encadrées par des militaires professionnels qui ont conservé leurs anciens uniformes, du temps où ils servaient sous les ordres du Shah, d'autres répondent aux ordres de Gardiens de la Révolution en civil, d'autres sont livrés à eux-mêmes. »

« L'armée fait mouvement, oui, mais sans ordre ni commandement unifié. Le ciel d'orage qui la survole est de mauvais augure. Pour éviter la catastrophe et s'orienter plutôt vers *19, l'Approche*, il faudrait reprendre en main toutes ces troupes désordonnées »

2. « En cette autre vision qui s'impose maintenant à vous, vous reconnaissez certainement l'ancien général du Shah à qui on a donné les pleins pouvoirs pour coordonner les opérations sur le terrain. »

« En raison de ses anciennes accointances, il est en même temps étroitement surveillé par les autres membres du régime, maintenu à l'écart des troupes par peur d'une possible rébellion. On lui a ôté toutes ses décorations de l'ancien temps, mais comment voulez-vous qu'en un tel état il puisse commander de manière réellement efficace, insuffler force et courage à ses hommes? Il est obligé de se retrancher dans sa tente, *en 2 le Réceptif*, en se pliant aux décisions souvent contradictoires des chefs religieux, lesquels ne savent comment mener la guerre. »

« Lui seul avait les capacités nécessaires pour organiser l'armée de façon à la rendre victorieuse. Hélas, l'hélicoptère dans lequel vous le voyez présentement monter va s'écraser dans quelques heures dans les montagnes, décapitant l'armée de son état-major déjà divisé… » Au rappel de ces souvenirs, les dix hommes de l'assemblée semblaient profondément émus. Ils n'aimaient pas trahir leurs émotions, ni qu'on leur rappelle les heures sombres par lesquelles ils étaient passés ; et encore moins qu'on fasse ainsi ressortir leurs faiblesses et erreurs. Pourtant, après quelques secondes de répit, Kouen leur imposa de nouvelles visions, encore plus dures et chargées d'horreur.

3. « Ce sont maintenant les Gardiens de la Révolution qui, ivres de leur pouvoir sur la foule des déshérités, ont réussi à occuper une place qui n'est pas la leur, exerçant de fait, depuis la mort du général une influence grandissante sur l'armée. »

« Ils ont même réussi à faire croire au vieux Khomeiny qu'une stratégie d'attaque frontale, consistant à lancer une marée humaine contre les lignes de défense des soldats iraK'iens, enlèverait d'un seul coup les positions adverses. »

« Hélas ! Ce que vous voyez maintenant, c'est l'un des plus grands massacres qui ait jamais eu lieu dans l'histoire, les vagues humaines lancées contre l'ennemi venant se briser l'une après l'autre contre des batteries et des canons impitoyables. Partout, les chariots et les wagons réquisitionnés pour monter au front sont emplis d'un amoncellement de cadavres et de moribonds. *Il aurait fallu une lente poussée vers le haut, 46, plutôt qu'un affrontement aveugle et sans espoir… »*

4. « C'est l'heure de la Retraite qui, fatalement, a maintenant sonné. L'armée lancée aveuglément à l'assaut des positions ennemies n'a plus qu'à se replier et à abandonner les quelques centaines de mètres durement conquis. »

« L'ennemi iraK'ien en profite pour mener des opérations perpétuelles de harcèlement, les marais de Bassorah qui séparent les deux pays devenant, à leur tour, un lieu d'affrontement où les hommes des deux bords viennent s'engluer et s'entre-tuer. »

« Pourtant, cela permet à l'Iran de respirer et de reprendre quelques forces, cette retraite lui procurant *une Libération, 40*, du danger d'éclatement qui menaçait après l'échec de ses offensives… »

Kouen s'arrêta à nouveau un bref instant, laissant ses auditeurs, visiblement secoués par ces visions d'horreur d'une guerre qu'ils avaient voulu oublier, se reprendre lentement. Puis, dès qu'elle sentit qu'ils revenaient à la réalité, elle les projeta à nouveau dans de nouvelles visions.

5. » Si vous voyez maintenant des petits groupes de combattants, au lieu de la grande armée invincible qui avait été levée par la seule autorité de Khomeiny, c'est parce qu'est venu le temps des opérations obscures et ténébreuses. »

« Mais pas plus que les grandes offensives terrestres, elles ne sont malheureusement vouées au succès. Dans la foule que vous voyez actuellement, prise de panique autour de la Pierre Noire sacrée, vous avez bien entendu tous reconnu le soulèvement de la Mecque, mal préparé et exécuté par des fanatiques qui n'avaient aucune chance de réussir. Tout va finir dans un bain de sang qui ne fera qu'accréditer, auprès des autres musulmans, l'idée que les chiites sont des fanatiques prêts à se retourner contre leurs frères et à profaner ce qu'ils ont de plus sacré. »

« Ce que vous voyez enfin, ce sont les opérations anarchiques de terrorisme et les enlèvements d'otages qui, lancés tantôt avec la Libye, tantôt avec des Palestiniens, tantôt encore avec des groupes religieux ultra-radicaux, n'ont réussi qu'à créer un peu plus de confusion et à mettre l'Iran au ban des autres nations. » « Pourquoi de tels échecs ? Parce qu'encore une fois on trouve à la base de tous ces événements *des officiers mal choisis, des fils de religieux inexpérimentés et impétueux qui se révèlent incapables de capturer même un oiseau. C'est le règne de l'Insondable, 29. »*

6. « Et nous voici revenus à notre monde actuel. La guerre est heureusement terminée, le président Rafsandjani exerce le pouvoir de manière probablement plus mesurée que ses prédécesseurs, tentant de renouer le fil du dialogue avec l'Occident, et de remettre sur pied une économie détruite par des années de conflits. »

« Lorsqu'il regarde derrière lui l'enfer dont son pays émerge à peine, il ne peut manquer d'être effrayé par l'ampleur du désastre où les religieux ainsi que le fanatisme l'ont plongé. Une armée entière a disparu, capable uniquement d'aller à sa perte de manière suicidaire. »

Comment gouverner de manière plus sereine? Comment lever une armée, non plus de soldats, mais d'iraniens oeuvrant enfin de manière constructive dans un même but ? C'était la tâche qui lui restait à mener. La brume d'irréalité et de larmes qui avait plongé les participants dans ce voyage terrifiant vers le passé s'estompait lentement, maintenant que la boucle du temps était refermée.

Dans la petite salle enfumée, les dix hommes se frottèrent les yeux, surpris de se retrouver là. Instinctivement, les Afghans eurent un mouvement de recul en reconnaissant leurs voisins iraniens. Sans leur laisser le temps de réagir, et tandis que Kouen revenait s'asseoir silencieusement dans le coin le plus obscur de la pièce, K'an reprit la parole, s'adressant d'abord aux mollahs musulmans qui l'avaient accueilli dans ce pays.

« On m'a demandé de donner mon humble conseil dans cette affaire. Il sera très simple et très bref : pensez d'abord à consolider, fortifier et discipliner vos troupes. Les terribles expériences du passé ont dû vous le démontrer, il ne suffit pas de pouvoir lever une armée pour l'emporter. Encore faut-il être capable de la mettre en route, et en bon ordre, autour d'un chef incontesté, vénéré de tous. Car dans une situation où presque tous les traits sont faibles, il faut d'autant plus s'assurer que le trait central est suffisamment fort pour souder tout le monde autour de lui… » dit K'an en traçant machinalement sur le sol cinq traits faibles et un seul trait fort émergeant entre le premier et le troisième.

« Quant à vous », dit-il en se tournant vers les chefs afghans, « je ne vous conseille pas de conclure une alliance qui serait de toute façon prématurée, et qui pourrait se retourner contre vous si les autorités iraniennes, qui ont encore le pouvoir, décidaient de se venger en vous pourchassant sur votre propre territoire. Les temps ne sont pas à l'affrontement ou au déclenchement des hostilités, mais aux préparatifs et à la levée judicieuse d'une armée de fidèles qui sauront vous seconder dans vos projets… »

Un silence plein de stupeur suivit ces propos. On croyait K'an résolument du côté des forces obscures des insurgés de tous bords, et on découvrait soudain un homme qui rappelait la dure nécessité de la discipline. Sans attendre les réactions de l'assemblée, K'an se leva et sortit de la salle, accompagné fidèlement de Kouen qui s'était glissée dans son ombre. Dehors, et tandis qu'ils contemplaient les rues animées de la ville, Kouen, qui avait remis son tchador devant son visage, ne put s'empêcher d'ironiser.

« A vrai dire, je ne savais pas mon fils impétueux et insondable capable d'une telle sagesse… » K'an, visiblement piqué au vif, répondit à sa mère sèchement :

« Je ne leur ai pas conseillé d'abandonner leur projet, mais de mieux organiser leurs forces avant de penser au combat futur. En outre, est-il besoin de le rappeler, notre rôle est moins d'intervenir dans les affaires des humains que de faire progresser l'enquête. Or j'estime avoir pas mal avancé de ce côté-là ; et le fait qu'ils fomentent de nouveaux troubles ne m'aurait pas aidé dans mes démarches futures, loin de là. »

Sur ces paroles énigmatiques K'an, bientôt suivi de Kouen, s'enfonça dans le Vieux Bazar. Ils se fondirent dans la foule, tant et si bien qu'après quelques minutes, plus rien ne permettait de les y repérer. Rien, si ce n'est un étrange oiseau bariolé qui volait au-dessus d'eux. C'était Foussage qui virevoltait de l'un à l'autre en piaillant, trop heureux de les avoir retrouvés sans avoir eu besoin, pour une fois, d'intervenir…

Notes reprises du carnet de Sam :

« Il me semble comprendre de mieux en mieux le caractère de ce K'an énigmatique, qui tire les ficelles de manière invisible. Il n'agira qu'à coup sûr, et à mon avis il n'a cédé encore une fois que parce qu'il a une meilleure carte en main…

C'est étrange, mais malgré l'ironie manifestée à la fin par celle qui se fait passer pour sa mère, j'ai l'impression que les deux personnages forment maintenant un couple plutôt positif et complémentaire. »

- *Maître de l'hexagramme : le deuxième, incorrect et central comme un vassal, mais aussi le cinquième qui apporte le seul trait fort capable de souder autour de lui des forces encore trop éparses.*
- *- Pour comprendre d'où provient la situation, consulter 20, la Contemplation, où les deux traits fermes enfin arrivés au sommet regardent, solidement campés, les traits inférieurs. - Pour comprendre les connexions secrètes et les affinités avec d'autres histoires, consulter 8, 15, 16, 23, 24, qui n'ont eux aussi qu'un seul trait fort, mais sans le même sens de « rassemblement » autour de soi.* 207

8 - L'UNION SOLIDAIRE, AFGHANISTAN

_____ _____

_____

_____ _____

_____ _____

_____ _____

_____ _____

En dépit des apparences, ce n'était pas un âne chargé de baluchons multicolores, mais bien un camion bariolé et brinquebalant au gré des pierrailles, qui montait la pente en ahanant comme un vieux cheval de labour fatigué. Les hommes descendirent pour l'aider à franchir le dernier col de l'Hindu Kuch. Du haut de ce col, on ne voyait qu'un brouillard ocre de poussière qui cachait les hauts sommets des montagnes avoisinantes, et qui glissait dans les moindres vêtements, brûlant le fond de la gorge en laissant une impression perpétuelle de soif et de sécheresse.

Au loin, pourtant, on pouvait deviner les plaines verdoyantes de l'extrême nord du Pakistan. Mais elle était encore loin cette oasis de verdure tant espérée, et avant de l'atteindre, il allait falloir traverser l'aride plaine du Turista, affronter les nuages de poussière soulevés par les roues du camion et les vents asséchants du désert. Du haut du col, où était péniblement parvenu le camion, on avait l'impression qu'il restait à traverser une gigantesque mer ocre, de sable et de ciel inextricablement mêlés. Le camion ne s'était arrêté que quelques minutes.

Le conducteur lança en riant son véhicule encore fumant dans la descente, klaxonnant furieusement afin d'avertir de son arrivée. Civils et soldats désireux de voyager se pressèrent de sauter à bord. Ils n'eurent pas un regard en arrière vers Kaboul, la capitale maudite, encore à feu et à sang quelques jours auparavant. Là-bas, malgré des bombardements intermittents et des opérations de commando en plein cœur de la ville, la cité gouvernementale était en état de siège.

Le pouvoir communiste n'en finissaient pas de tenir tête aux moudjahidin et aux chefs de guerre afghans. Les regards comme les espoirs des hommes de Massoud, qui composaient la grande majorité des passagers, étaient résolument tournés vers le Nord. Ils commençaient à se sentir en sécurité maintenant qu'ils étaient dans leurs sanctuaires montagneux imprenables, d'autant plus précieux qu'ils cachaient un fabuleux trésor de guerre. Ils avaient par hasard découvert que les flancs arides des montagnes leur servant de refuge recelaient des mines d'émeraude, ce qui leur avait permis de financer en partie leur effort de guérilla. En partie seulement, car comme les autres mouvements de guérilla afghans, le reste de leurs ressources provenait des aides américaines et des cultures du pavot que ces derniers encourageaient, reprenant la tactique déjà employée un demi-siècle auparavant pour aider les armées battues de Tchang Kaï Chek à se financer, et à continuer leur effort de guerre contre la Chine communiste de Mao…

Le camion où avait pris place Massoud, le tadjik rebelle, se dirigeait pourtant encore plus au Nord, vers Mazar-i-Sharif, l'autre citadelle tenue par son ennemi mortel, Dostom, le seigneur de la guerre des Ouzbeks, cette autre minorité ethnique qui contrôlait l'armée régulière communiste afghane. A voir ainsi le commandant Massoud partir vers Mazar-i-Sharif, on pouvait croire que les combats fratricides qui n'avaient pas cessé pendant ces dix dernières années allaient continuer de plus belle. D'autant que les hommes du

commandant Massoud s'étaient déjà emparé d'une bourgade proche, avant de la reperdre une dizaine de jours plus tard, puis de la reprendre dans les deux jours qui avaient suivi. Incontestablement, une offensive de grande envergure semblait se préparer des deux côtés…

« Pourtant, rien de tout cela ne se passa… »

A Mazar-i-Sharif, la grande maison de thé, qui était le cœur de la vie sociale afghane et des interminables discussions de fin d'après-midi, avait survécu à toutes les affres de la guerre civile. Elle était emplie de monde, tant dans la grande pièce, où tables et chaises étaient occupées exclusivement par des hommes, que dans la petite salle habituellement cachée par un rideau qu'on n'ouvrait qu'exceptionnellement, pour permettre aux femmes et à des familles entières d'assister à un spectacle, lorsqu'il s'en produisait. Tous étaient tournés vers l'estrade de bois habituelle à ce type d'établissement. Sous des néons bleus à la lumière crue, en équilibre sur un tabouret, trônait une télévision couleur, symbole de progrès et d'opulence pour son propriétaire. Elle était actuellement éteinte.

Celui vers lequel convergeaient tous les regards n'était autre qu'un conteur populaire, un de ces chanteurs ou musiciens ambulants qui, passant d'un village à l'autre, portaient la mémoire collective de tout un peuple, remplissant les longues soirées des échos de la vie quotidienne, ainsi que des cent mille légendes issues de la nuit des temps et dont ils étaient les dépositaires sacrés. Pendant qu'ils parlaient, ces conteurs méprisés le jour à cause de leur statut de mendiants étaient admirés et craints pour la magie du verbe qu'ils incarnaient ; et durant le temps de leur récit ils avaient tous les droits, celui d'injurier les riches comme de se montrer impertinent, d'adopter la forme de langage qu'ils voulaient comme de jouer au bouffon. L'aura de crainte et de respect dont ils étaient entourés n'était pas due qu'à leur talent littéraire ; elle venait aussi de leur réputation d'être plus ou moins herboristes et droguistes, voire magiciens connaissant des formules sacrées permettant de guérir ou de lutter contre le mauvais sort.

Le personnage qui occupait le coeur de la scène, en rappelant les exploits des héros de la résistance, était d'autant plus écouté qu'issu d'une famille de forgerons, il avait été l'un des fidèles de Massoud avant de reprendre sa vie itinérante. Après avoir reconstitué l'épopée du commandant se dirigeant en camion vers Mazar-i-Sharif où l'attendait l'armée 211 de son ennemi juré, le conteur fit une pause pour boire un de ces grands verres de thé vert que le restaurateur se faisait un honneur de remplir dès qu'il était vide. Il regarda autour de lui l'assistance suspendue à ses lèvres, jouissant quelques secondes du suspense et de l'attente qu'il avait volontairement aménagés au milieu de son récit.

« Lorsque enfin Massoud arriva à proximité de notre ville, c'était le premier jour du printemps. Sous le soleil radieux, un doux souffle de vent rafraîchissait la nature bourgeonnante. Tout était prêt pour célébrer le nouvel an et pour commémorer la mémoire d'Ali, gendre du Prophète Mohamed et quatrième calife de notre religion bienheureuse, dont nous avons la chance d'abriter la sépulture. La foule se pressait dans les rues en fête. Il était difficile de se frayer un chemin jusqu'au mausolée tant elles étaient envahies par les étals des marchands de tissus et de caftans, les vendeurs d'images pieuses et les marchands d'objets de pacotille, les tables de kebab et les charrettes de boissons glacées. »

« Dans la cour du mausolée d'Ali, l'étendard vert du Prophète venait d'être accroché en haut d'un mât d'une quinzaine de mètres. Tout autour se pressaient des centaines de pèlerins ouzbeks et tadjiks, qui n'attendaient que l'autorisation de l'iman pour monter à l'assaut. Car réussir à le toucher procurait des grâces infinies pour l'année à venir. Au milieu de cette foule et du tumulte ambiant, nul ne vit arriver Massoud et ses hommes qui

s'étaient déguisés en pèlerins, en prenant soin de cacher leurs armes sous leurs amples tuniques. »

« Lorsqu'ils arrivèrent à proximité du mausolée, Massoud fut l'un des premiers à toucher le mât sacré. Un autre homme l'avait effleuré en même temps, si bien que sa main recouvrait celle du commandant. Cet homme n'était autre que Dostom, son ennemi juré et Seigneur de la Guerre, accompagné lui aussi d'une dizaine de ses soldats les plus valeureux. Il était d'autant plus aisé de le reconnaître, avec ses mèches grisonnantes et son visage de poupon un peu grassouillet au regard étrangement dur, que des portraits officiels de lui étaient affichés un peu partout en ville, le présentant dans le plus pur style réaliste des peintures de héros socialistes. »

« Dans un même mouvement, les deux hommes se reconnurent ; immédiatement les gardes personnels de chacun les entourèrent, formant deux demi-cercles menaçants. »

Le conteur reprit une tasse de thé, faisant une nouvelle pause pour mieux ménager le suspense. « Ce qui se passa alors, vous le savez tous, ô mes fidèles auditeurs, tient lieu du miracle. Probablement que celui-ci se produisit parce qu'on était dans la cour du mausolée et que le Prophète en avait assez de voir ses fils s'opposer et s'entre-tuer alors qu'ils lui rendaient hommage ensemble. »

« Bien entendu, d'autres voix mal intentionnées allaient dire, plus tard, qu'en fait l'entrevue avait été soigneusement préparée par les deux hommes. Après s'être rencontrés en secret, ils auraient trouvé ce prétexte pour sceller leur décision et pour la faire accepter par leurs troupes. » « Mais moi qui me trouvais sur les lieux, et qui suis capable de voir ce que les hommes du commun ne savent pas, je puis vous affirmer que ce qui se passa fut à proprement parler miraculeux. Ce fut comme si, des deux côtés, des êtres surnaturels appelés par la sorcière Adjouzak, pour empêcher une profanation des lieux saints dont elle avait la garde ce jour-là, avaient pris possession du corps et de l'esprit de nos deux frères ennemis. »

« Massoud le ténébreux, Massoud le taciturne, avait la réputation de ne jamais parler le premier afin de voir où les autres voulaient en venir. Il s'entendit proposer à son ennemi d'hier non seulement une trêve, mais un accord nouveau. C'était comme si un esprit ferme et posé, décidé et en même temps retors, avait pris possession de son corps, lui donnant une assurance et une maturité qu'il n'avait jusque-là encore jamais manifestées. »

« Puisque aucun de nous deux n'arrive, seul, à l'emporter, argumenta-t-il, ne pourraient-ils unir leurs forces pour chasser les derniers verrous communistes, soutenus de plus en plus 213 mollement par un régime soviétique au bord de l'éclatement ? Tous deux étaient croyants, emplis de la même foi et des mêmes valeurs. Il était d'autant plus absurde de se combattre, plaida Massoud, que le conflit risquait fort de profiter finalement aux Pashtouns majoritaires dans le pays. Ils n'avaient qu'à attendre l'heure où ils pourraient prendre leur revanche, en se retrouvant à nouveau au pouvoir. N'était-il pas temps de prononcer une nouvelle alliance scellée entre Tadjiks et Ouzbeks ? »

C'est là que le deuxième miracle se produisit. Dostom, habitué à obéir au président communiste Najibullah, qui lui avait permis de passer progressivement de chef d'une milice locale au grade de commandant d'escadron blindé puis de général en chef siégeant au plénum du Comité Central, s'entendit avec surprise renier l'autorité et la légalité qu'il était supposé défendre. Un esprit invisible avait dû aussi se glisser en lui, pour amener ce soldat obéissant mais cruel au point d'avoir reçu le surnom d'Attila, à accepter sereinement cette proposition. Il est vrai que ses propres services secrets lui avaient dévoilé récemment qu'après avoir perdu le village du Nord qu'ils s'étaient âprement

disputés avec Massoud, le président communiste, lâché de plus en plus ouvertement par ses alliés soviétiques, avait pensé à remplacer plusieurs généraux ouzbeks de son entourage par des hommes à lui, d'ethnie pashtoune. N'était-ce pas le présage de ce qu'annonçait Massoud ? Pragmatique et toujours prêt à s'adapter aux situations, malléable au point d'apparaître pour certains opportuniste, Dostom se justifiait intérieurement en se disant que lorsqu'une nouvelle situation de faiblesse se présente, il faut savoir modifier ses alliances et unir ses forces avec d'autres.

Comme pour mieux forcer le destin et contraindre les deux hommes encore hésitants à l'union, la sorcière Adjouzak apparut entre eux, dans un épais rideau de fumée qui la cachait aux yeux des soldats des deux clans. Elle était habillée comme un malang vagabond, un de ces « fous errants » à la mystique soufi dont le manteau est constitué de morceaux d'étoffe disparates. Ses bras comme son cou étaient ornés de bijoux de pacotille et d'amulettes, et sur son épaule trônait un perroquet bariolé au nom étrange de Foussage qui lui servait de porteparole.

Elle autorisa les deux chefs à l'interroger deux fois de suite. A chaque fois, ce fut pour confirmer qu'il n'y avait pas de déshonneur à se rapprocher et à unir ses forces, et qu'il en résulterait forcément sublimité, durée et persévérance. Au contraire, leur dit-elle en dansant follement comme un bouffon, et en mimant de manière grotesque un personnage tombant à terre mais refusant qu'on l'aide à se relever, ceux qui hésiteraient à accepter l'aide d'un ancien ennemi, comme ceux qui refuseraient avec orgueil toute alliance, ceux-là sont condamnés d'avance à la chute.

« Vous devez être comme l'eau qui coule ; elle peut se diviser en mille petits ruisseaux, et en même temps se réunifier pour former un fleuve puissant allant se marier à la mer ; elle peut tomber et sembler se perdre dans la terre, mais en fait c'est pour mieux irriguer, en profondeur, chaque parcelle. Ainsi faut-il agir comme les rois d'autrefois, qui favorisaient l'union et la solidarité en donnant à chaque prince un fief… »

Sur ce message énigmatique émis par le perroquet multicolore, la sorcière déguenillée s'évapora dans un tourbillon de fumée, sans oublier toutefois de délivrer à chacun des visions destinées à l'aider dans ses démarches ultérieures. Comme s'il ne s'était rien passé, les deux chefs, jadis ennemis jurés, se faisaient à nouveau face, chacun entouré par sa garde personnelle.

« Ce qui se passa par la suite, vous le savez comme moi », reprit le conteur après une pause plus longue que les précédentes, pendant laquelle plusieurs personnes dans l'assistance en profitèrent pour commander et manger des brochettes de viande.

« Ce que je puis toutefois vous apprendre, ce sont les conseils et visions secrètes qu'Adjouzak avait donnés à nos héros, ainsi que les différentes rencontres qui eurent lieu par la suite sans qu'on s'en doute forcément. »

1. Pour préparer une union véritable, et se donner réciproquement la preuve qu'aucun d'entre eux n'avait d'arrière-pensée, Dostom et Massoud se revirent une seconde fois, désarmés et seuls. Ils demeurèrent ensemble deux jours et deux nuits, jusqu'à se mettre d'accord sur les points concrets qui permettraient de réaliser dans le futur un état fédéral, où chaque ethnie et chaque chef de guerre traditionnel seraient responsables d'une partie du territoire. L'accord fut difficile, mais c'était normal. Adjouzak ne leur avait-elle pas dit qu'au début, *ils pourraient dériver vers une Difficulté initiale (3),* mais qu'elle serait surmontable si chacun était sincère ?

2. Ce fut, par contre, entourés de leurs troupes armées que les deux hommes se rencontrèrent une troisième fois, dans un vaste champ qui aurait pu devenir un lieu d'affrontement idéal si les événements avaient dû mal tourner : chaque homme avait en effet posté ses soldats aux aguets, l'arme à la main, prêts à intervenir au moindre problème.

Fort heureusement, tout s'était finalement bien passé : les deux hommes voulaient uniquement se tester et montrer qu'ils n'avaient pas peur l'un de l'autre. Il était logique, somme toute, qu'après avoir décidé lors de la réunion précédente d'une union fiable et solide, chacun ait voulu prouver à l'autre sa force, comme dans une parade amoureuse, pour bien attester qu'il n'y avait aucun reniement ni aucune bassesse, et que dans chaque camp on demeurait des deux côtés fidèle à ses principes. Adjouzak, là encore, avait d'ailleurs bien mis en garde contre une dérive possible vers *le danger de l'Insondable (29).*

3. L'union a des limites, et si les deux hommes proposèrent bien à Hekmatyar, le chef fondamentaliste d'une faction concurrente, de se joindre à leur plan, ce dernier refusa car il pensait pouvoir accaparer le pouvoir pour lui seul. De même, Dostom dut faire le tri dans ses troupes ; il se rendit rapidement compte que, malgré les services qu'ils lui avaient rendus, il ne pourrait compter ni sur les hommes de la police secrète, ni sur les mercenaires du Tabar, un corps d'armée d'élite du pouvoir. Ces deux camps étaient trop imbus d'eux-mêmes, poursuivaient trop d'enjeux égoïstes pour être sensibles à un projet commun de partage du pouvoir. Adjouzak les avait prévenus, ils risquaient fatalement de croiser *l'Obstacle 39,* et le danger serait grand alors de faire fausse route en s'alliant avec des gens fourbes qui freineraient puis empêcheraient l'union.

4. La première preuve tangible de l'union se manifesta à Khawja-Ghar, ce bourg proche de Mazar-i-Sharif que s'étaient disputé plusieurs fois de suite Massoud et Dostom. Lorsque le général reçut à nouveau l'ordre du président Nadjibullah de reprendre la ville au commandant rebelle installé avec ses troupes, il refusa d'exécuter ses directives. Ce fut à partir de ce moment que le Président, retranché à Kaboul, sut avec certitude qu'il ne pouvait plus compter véritablement sur son armée. *Pour Massoud et Dostom, c'était la confirmation du Rassemblement, 45.*

5. Enfin, Kaboul tomba comme un fruit mûr, pratiquement sans combat. Lorsque les moudjahidin rebelles de Massoud se présentèrent aux abords de la capitale, les forces de l'armée régulière de Dostom fraternisèrent avec eux et leur ouvrirent toutes grandes les quatre portes de la ville. Dans les jours suivants, les principaux chefs de la résistance, conviés dans la foulée élurent un président de la république qui devait se placer au-dessus des différentes ethnies armées. Pratiquement, tous les chefs de clan traditionnels acceptèrent l'invitation - tous sauf le fondamentaliste Hekmatyar, qui rêvait toujours de prendre sa revanche, et qui n'avait réussi avec ses hommes qu'à investir que quelques points non stratégiques de la capitale. Nul ne voulut le forcer à entrer dans l'alliance, le laissant se marginaliser. *Il ne faut jamais traquer le gibier que de trois* 217 *côtés, et laisser en dehors ceux qui ne veulent se joindre à vous ; c'est ainsi qu'on se montre réceptif (2).*

6. Hélas, l'union n'eut qu'un temps, et Hekmatyar n'accepta jamais d'avoir raté le coche du pouvoir, en se trouvant finalement exilé, marginalisé hors de Kaboul. Il noua de nouvelles alliances hétéroclites avec les cadres militaires pashtouns déçus de ne pas se retrouver à la tête de la nouvelle armée, tout comme avec l'escadron blindé de l'ancien service secret communiste et avec les mercenaires du Tabar.

Appuyé secrètement par le Pakistan voisin qui voulait le mettre à la direction du pays pour mieux le contrôler, il lança quelques mois plus tard, mais en vain, une nouvelle offensive contre Kaboul. Le temps de la désunion et des affrontements revenait de manière inéluctable; sauf que désormais, c'étaient Massoud et Dostom qui, débarrassés des communistes, se retrouvaient à la tête du pays…

Dans la maison de thé, le conteur se tut. A l'évocation des heures noires traversées par le pays, l'assistance était devenue sombre et grave. Pourtant, personne ne regrettait les anciens temps passés sous un joug étranger…

Il était tard et, en dehors de Kaboul encore illuminé par des lueurs d'incendie, K'an, le fils cadet, et Kouen, sa mère, devisaient dans une atmosphère de calme crépusculaire étrange, adossés contre un arbre solitaire, desséché. Nul n'avait deviné, ni sur Terre ni sur Lebab, qu'ils étaient directement intervenus dans le cours des événements, K'an en venant épauler et affermir la volonté de Massoud, Kouen en rendant à l'inverse Dostom plus souple et malléable. Personne, si ce n'est le conteur qui s'était demandé à voix haute si des esprits ne s'étaient pas emparés du corps des deux protagonistes, lors de leur première rencontre décisive. Mais il s'agissait probablement plus d'une figure de rhétorique de sa part que du pressentiment de ce qui s'était réellement passé…

K'an était fier, après plusieurs voyages erratiques et tentatives infructueuses de complot, d'être enfin parvenu à ses fins, mettant au pouvoir un homme qui n'était, hier encore, qu'un rebelle poursuivi par l'armée. Certes, l'aide de Kouen avait été précieuse pour arriver à ce résultat. Mais cela prouvait bien, en tous cas, qu'il avait eu raison de miser sur le renouveau islamique dressé de manière sourde contre l'Occident. Il sentait là une force et une foi capables de déplacer des montagnes et, pourquoi pas, de renouer le contact avec le Jeu.

A son habitude, Kouen était plus réservée, tempérant les ardeurs de son fils en lui rappelant qu'ils devaient aussi continuer leur enquête, et chercher les raisons mystérieuses qui avaient perturbé les programmes sur Lebab. Or, elle n'était pas sûre d'avoir avancé dans cette voie.

A l'inverse, K'an estimait quant à lui avoir recueilli des indices significatifs. A la fin de sa longue pérégrination, pendant laquelle il n'avait pas manqué de poser insidieusement des questions sur les connaissances informatiques de ses interlocuteurs, il avait été étonné de remarquer que les groupes terroristes rencontrés étaient trop portés à l'action directe et violente pour s'intéresser de manière approfondie aux pouvoirs pourtant insoupçonnés qu'aurait pu leur livrer l'informatique. Oui, à ce point de son enquête, il avait acquis la quasi certitude que ce n'était pas une organisation ou un groupe terroriste qui avait réussi à s'infiltrer dans le système informatique. Par contre, il était persuadé que l'homme responsable de ce forfait avait tout le caractère d'un terroriste ; il devait être sombre et taciturne, secret et insaisissable, mouvant, comme l'eau instable qui change perpétuellement de forme selon les lieux où elle s'écoule. Ce qui n'allait pas faciliter leurs recherches.

Plongés dans leur discussion, ni K'an ni Kouen ne virent l'oiseau Foussage s'envoler…

Nul ne se doutait pas qu'en aidant des rebelles islamistes à lutter contre le Russes, il jetait les fondations des terribles guerres terroristes qui allaient ensanglanter le XXI° siècle…

Sur Lebab

Après avoir franchi les murs invisibles du Temps et de l'Espace, l'oiseau Foussage s'était trouvé transplanté aux confins de la galaxie. Dès qu'il avait reconnu Lebab, l'antique planète des dieux cachée derrière les poussières d'étoiles de la Voie Lactée, il s'était hâté de descendre en vol piqué, et de rejoindre à tire-d'aile, le Palais où se déroulait le Jeu.

Cela faisait déjà quatre heures qu'il avait pénétré dans la Grande Salle des Délibérations, et qu'il avait fait son compte rendu aux huit Dieux immortels impatients d'avoir des informations complémentaires sur les Joueurs. Maintenant, le perroquet bariolé se taisait, laissant respectueusement la parole aux huit Dieux et aux spectateurs, à qui Ato avait annoncé qu'ils pourraient parler et commenter la partie à l'issue de ce récit.

Une partie de l'assemblée était heureuse de la tournure que les événements avaient pris. Même s'ils n'avaient pu contrôler aucun lancer de dés, et si les transferts sur Terre s'étaient faits un peu au hasard depuis que l'ordinateur central avait disjoncté, ils avaient finalement été bien servis par les caprices de la Fortune. Le regain de foi auquel ils avaient assisté les emplissait d'optimisme, malgré les dangereux relents de fanatisme qu'ils avaient tendance à occulter. Quant à K'an, qui s'était retrouvé le plus souvent au cœur de l'action, ils étaient surpris qu'il se soit si bien débrouillé malgré la complexité des événements affrontés. Pour les autres membres de l'assemblée qui n'avaient jamais regardé K'an qu'avec méfiance, ce dernier avait encore témoigné de son aspect immature et brouillon. Non seulement il devait être puni pour avoir transgressé les règles en intervenant dans l'histoire des hommes, mais de plus il réveillait des forces religieuses fanatiques fort dangereuses. Qui sait si les personnages islamiques manipulés par K'an n'allaient pas à leur tour devenir les Grands Manipulateurs ?

Il fallait mettre un terme à cette histoire qui n'avait que fort peu fait progresser l'enquête. Pour eux, il était prématuré d'abandonner la piste des terroristes. Après tout, K'an ne s'était infiltré que dans quelques-uns de ces mouvements, et cela ne signifiait pas qu'il n'existait pas d'autres groupuscules encore plus fermés qui auraient pu pratiquer des délits informatiques. A l'appui de leurs vues, ils citèrent le célèbre « Club du Chaos » qui avait défrayé la chronique quelques années auparavant sur Terre, pour avoir sciemment encouragé les piratages d'ordinateurs. C'était peut-être dans de telles voies qu'il fallait chercher.

Finalement, l'assemblée se mit d'accord pour demander à Foussage, l'Oiseau messager, de repartir sur Terre pour dire à K'an de se retirer temporairement du Jeu et de se mettre en réserve. Il fallait qu'il n'intervienne que lorsque les autres Joueurs en ressentiraient la nécessité.

Foussage, chargé de ce nouveau message, s'envola à nouveau, et repartit vers la Terre pour y jouer son rôle Dans la grande salle installée au fond de la caverne et des souterrains du Palais, des techniciens s'affairaient toujours pour réparer les dégâts survenus lors de la tentative de prise de contrôle de l'Unité Centrale.

A côté d'eux, assis à une table, Ato, le nain difforme à la peau de vieillard, tentait de réécrire, dans un grand cahier les souvenirs qu'il avait conservés des Jeux précédents, et qui avaient été irrémédiablement perdus lorsque l'Ordinateur Central avait disjoncté. Il arrêta un instant sa tâche pour suivre le déroulement des discussions et noter la décision qui venait d'être prise. C'était étrange, pensait-il, qu'après l'ouverture classique du Jeu par l'intervention de K'ien à laquelle répondit logiquement celle de Kouen, K'an soit apparu systématiquement dans les six séquences suivantes. Cette configuration n'était que rarement choisie de manière spontanée par les Joueurs, lesquels préféraient en général essayer au début plusieurs combinaisons possibles, pour sentir les choses et s'habituer aux réactions de leurs personnages. Ce qui semblait bizarre à Ato, c'était qu'en faisant agir ainsi d'entrée de jeu K'an, le personnage le plus ténébreux et le plus retors du Jeu, la piste du complot était d'emblée privilégiée. Cela correspondait à la situation et au besoin impérieux de trouver les coupables du sabotage de l'Ordinateur.

Ato en était au point de se demander si, derrière le hasard apparent qui régnait depuis que le Télétransporteur avait été déréglé, ce n'était pas le Jeu lui-même qui se défendait en fait contre les intrusions extérieures, en envoyant les émissaires les plus adéquats. En tout cas, il doutait qu'il soit possible d'imposer ainsi, aux humains, des émissaires envoyés par les Dieux. C'était audacieux de la part de K'an, et c'était là aussi une bonne illustration de la complexité de son caractère, n'étant capable le plus souvent que d'actions brouillonnes lorsqu'il agissait avec ses frères, ne supportant pas non plus d'être coiffé par l'autorité de son père. Il lui fallait, pour réussir, s'appuyer sur le caractère souple de sa mère qui, seule, lui permettait d'épancher l'infinie complexité de son être et de ses projets. Ato referma son grand livre, ouvrant une nouvelle page blanche pour le Jeu qui allait reprendre…

Notes reprises du carnet de Sam : *K'an se révèle bien être un des personnages centraux de cette histoire, puisqu'à chaque fois, c'est lui que je retrouve. Cette fois-ci, son entreprise a été menée de main de maître et l'issue lui a été favorable. C'est comme si les autres histoires, dans lesquelles il a été plongé, n'avaient été que des brouillons à travers lesquels il se préparait.*

- *Maître de l'hexagramme : le seul et unique trait fort Yang, en cinquième position. - Pour comprendre d'où provient la situation, se référer à « La poussée vers le haut » 46, l'union solidaire agissant comme la progression lente mais sûre d'une pousse végétale à travers la terre.*
- *En connexion évidente avec le récit précédent, 7, l'union solidaire qui assure le succès ne pouvant venir qu'après qu'une armée fiable et puissante ait été levée.* 222
- *Pour comprendre les affinités secrètes avec d'autres histoires, consulter Le Rassemblement 45, où un seul trait yang existe également, mais où l'unité se fait cette fois-ci de manière plus rituelle et culturelle, dans le calme et l'harmonie préétablie. En comparaison, l'union prêchée ici se fait dans la recherche d'un but commun et dans la mobilisation des énergies.*

Toute la nuit, nous l'avons passée avec Luc pour tenter de comprendre le sens de cette pérégrination, apparemment dénuée de sens, de K'an. Je note ici brièvement le résultat de nos réflexions et de nos divergences.

Selon mon interprétation, plus politique, nous sommes en train de mettre le doigt sur un complot planétaire. Celui qui le dirige se fait appeler K'an. Je ne sais s'il est humain

ou, pourquoi pas, extraterrestre ; ce dont je suis sûr, en revanche, c'est qu'il a réussi à s'infiltrer dans tous les groupes islamiques et terroristes internationaux, et que, grâce à ces contacts, il prépare un soulèvement généralisé contre l'Occident. Leur but me semble clairement être de s'assurer la mainmise sur le monde. A chaque fois que, dans les derniers mois, un pouvoir vacillait quelque part dans le monde, comme par hasard, je retrouvais trace de ce K'an que je poursuis sans relâche. Pour le moment, je soupçonne leur action de se concentrer visiblement sur le Proche Orient et l'Asie. Si on trace une ligne rejoignant les différents pays traversés, ils se trouvent tous être en pays orientaux. Pourquoi ? C'est là un mystère que je ne m'explique pas encore. Ce qui me donne le frisson, c'est de voir que, derrière l'actualité telle que nous la relatent les journaux, se cachent en fait des empires et des personnages invisibles - comme si, à côté de l'histoire officielle, il y avait une histoire parallèle, à peine différente, mais que tous ignorent, et qui pourtant, seule, explique la véritable logique des événements, comme si nous étions mus par d'autres forces que les nôtres. Perspective du COMPLOT, quête du POUVOIR, ère du SOUPÇON ; j'ai écrit ces mots en majuscules parce que ce sont ceux *que Luc a épinglés dans notre discussion, en profitant pour soutenir que, probablement influencé par le caractère ambigu de ce K'an, je navigue moi-même en plein délire paranoïaque.*

Luc s'en tient à une lecture plus psychologique. Pour lui, K'an se réfère à toutes les forces troubles et sombres qui peuvent agiter l'inconscient et favoriser la transgression du cours normal de l'existence. Les récits que nous captons ne sont dès lors pour lui que des « mises en scène », illustrant les différentes phases d'actualisation possible de cette énergie qui remet forcément les choses en cause, l'issue pouvant être positive ou négative, selon qu'on arrive ou non à la canaliser dans un projet viable.

C'est peut être vrai. Mais d'après moi, Luc verse à son tour dans des délires interprétatifs lorsqu'il pense pouvoir décrypter un sens symbolique dans le déroulement des huit séquences captées. Selon lui, elles représentent en effet, après l'ouverture cosmogonique des deux premiers récits, une genèse initiatique qui va de l'évolution de l'homme depuis sa plus petite enfance jusqu'à l'âge adulte. Après le récit du père, puis de la mère, on verrait ainsi la difficulté initiale de l'enfantement, puis la folie juvénile de l'adolescence, l'attente et l'inaction qui en résultent souvent avec ses situations connues de blocage. Suivraient fort logiquement le conflit et la révolte inéluctable contre le Père pour affirmer son individualité, puis la consolidation du caractère du jeune homme qui réunit ses forces en visant un but clairement défini, et enfin l'union avec d'autres adultes pour des projets communs. Avec la référence à cette évolution parfois difficile qui va de l'enfantement à l'âge adulte, toutes les situations traversées dans les huit récits auraient quelque chose d'héroïque et de « brut » : on serait, d'après lui, confronté dans ces histoires à des besoins vitaux et primaires, non encore dégrossis ou sublimés par la civilisation… Le seul point où nous sommes tombés d'accord concerne le caractère de ce K'an, qui nous fascine tout autant qu'il nous fait peur. Car, après tout, il n'est pas si éloigné de nous, ce personnage sombre, qui agit toujours dans l'ombre, en cherchant les points faibles du système. Ne faisons-nous pas la même chose dans notre volonté de pénétrer les programmes qui nous sont interdits ? Et sa quête du Savoir n'est peut-être pas si éloignée de la nôtre. C'est en réfléchissant à son destin que je me suis dit que, finalement, tout ce qu'il y a de sombre et d'obscur, de remise en cause, est toujours attiré par ce contre quoi il lutte, à savoir ce Pouvoir qui le hante et le mine. Oui, ce K'an pourrait devenir la figure emblématique de notre propre activité de Computer Freak. Comme nous, il agit au nom du Désordre Créateur, en sachant que, pour que la vie reprenne ses droits, il faut mettre quelque part un grand

coup de pied dans l'ordre naturel des choses ; même si c'est, secrètement, pour en tirer avantage. Il pourrait se joindre sans hésitation à notre Club du Chaos. Et s'il en était ? Et s'il n'était finalement que le miroir déformé, projeté ailleurs, de ce que nous faisons actuellement ? Cette idée me fait frémir et m'empêche de trouver, enfin, un sommeil réparateur.

9. LE PUITS, SAHEL

Sam avait trop souffert des crises de dépression qui l'avaient abattu dans le passé, en le conduisant à des internements psychiatriques abusifs, pour ne pas sentir les signes annonciateurs d'une neurasthénie qui commençait à le faire sombrer dans la tristesse le soir et le réveiller sans aucun gôut de vivre. Il mettait de plus en plus de temps à émerger du sommeil, comme s'il s'y réfugiait en espérant secrètement de n'avoir plus à en sortir. Son organisme et son psychisme se liguaient ainsi pour lui envoyer un signal d'alarme, l'invitant à un retour sur lui-même afin de résoudre des problèmes qui, sinon, risquaient de l'entraîner dans une spirale sans fin.

Mais il se sentait comme tari, au bord d'un gouffre insondable, sans force pour s'opposer à une menace sourde et pourtant terriblement présente. Fataliste, il attendait de voir ce que le destin lui réservait. Il avait bien pensé un moment se servir des liaisons satellites que permettait leur radio téléphone pour contacter Mélissa et lui demander conseil. Mais un instinct obscur l'en avait empêché, comme s'il pressentait qu'elle ne pourrait rien et qu'il risquait plus de déconvenue que de réconfort. Il devait régler seul ses problèmes, se dit-il déjà découragé, en regardant le désert aride qui s'étendait à perte de vue devant lui...

x

Là où on parle aujourd'hui de désert du Sahel, s'étendait jadis une Afrique occidentale riche et recouverte de végétation, où cohabitaient en paix les peuples de nomades et les agriculteurs sédentaires regroupés dans de gros bourgs ssur des terres fertiles. Mais la sécheresse était venue, et en avant-garde les vents de sable, bientôt suivie des premières dunes qui poussaient chaque année un peu plus loin leur territoire en descendant vers le Sud, gagnant jusqu'aux côtes de l'Océan, éliminant impitoyablement une végétation jusque là luxuriante. Le désert s'étendait désormais sur plusieurs pays, et il ne cessait de poursuivre, au fil des mois, sa lente progression....

L'arbre desséché contre lequel Sam s'était adossé était le seul élément végétal qu'on pouvait voir à des dizaines de kilomètres à la ronde. C'était un repère connu de tous les nomades, chameliers et camionneurs qui empruntaient la piste, car il leur permettait à la fois de faire le point sur la direction qu'ils avaient emprunté, et de programmer une halte salutaire auprès de l'antique puits, tout proche. Si, malgré la rudesse du climat, cet arbre famélique et solitaire avait réussi à survivre, c'était parce qu'il avait plongé loin ses racines sous terre, jusqu'à retrouver enfin les traces perdues d'une nappe phréatique quasiment tarie. En creusant à côté de lui, et en allant toujours plus profond dans le sol, les villageois, aidés par une mission humanitaire, avaient alors réussi à retrouver ses ramifications et à creuser

un puits permettant le ravitaillement. Les travailleurs de la mission ne s'étaient pas, pour une fois, contentés de creuser et de repartir: ils étaient restés six mois sur place, pour apprendre aux femmes à entretenir le puits et à le réparer en cas de problème, leur transmettant leur savoir-faire afin de les amener à ne plus dépendre d'eux. Six familles avaient par la suite construit leur demeure autour du puits qui assurait à la petite collectivité les éléments indispensables à leur survie.

Qu'y avait-t-il de plus essentiel, dans la vie, qu'une telle source rafraîchissante et généreuse, qui n'appartenait à personne et qui devait être partagée même avec les nomades de passage, se dit Sam avec mélancolie en regardant le fond asséché du puits et son grand balancier de bois, brisé net en son milieu. On aurait pu croire que rien ne remettrait jamais en cause un élément aussi indispensable à la survie de l'espèce humaine; hélas, il n'en avait rien été.

Le puits avait été abandonné, et son eau définitivement souillée, impropre à la consommation depuis qu'on avait construit, à quelques centaines de mètres à peine, des derricks qui, plaintivement, sous le soleil brûlant du Sahel , ne cessaient de ramener à la surface leur précieux pétrolee, l'or noir qui serait, espérait-on, une nouvelle source de richesses sonnantes et trébuchantes. Contrairement à l'ancien puits ouvert à tout le monde, le champ de pétrole à peine foré avait été immédiatement ceinturé de fils barbelés destinés à le protéger des actes de vandalisme, certes, mais aussi à bien signifier que ce liquide-là ne se partagerait pas, et qu'il n'était extrait du sol qu'au bénéfice exclusif d'une multinationale jalouse de sa découverte. D'ailleurs, on avait installé aussitôt l'enseigne rouge et blanche d'un société américaine, des équipes d'ouvriers commençant quelques jours plus tard à construire des bâtiments destinés à accueillir les équipes de maintenance.

Il n'y avait plus d'espoir pour les nomades ni pour les six familles qui avaient commencé à peupler le désert autour de leur pauvre puits. Un jour, elles s'étaient aperçues avec horreur que le pétrole s'était écoulé dans la réserve d'eau. Mais les responsables du champ de pétrole n'avaient pas voulu réparer les dommages, sous le prétexte qu'ils se ravitaillaient de toute façon en eau minérale transportée par convois spéciaux. En fait, ils étaient secrètement heureux de voir l'endroit se vider et le désert leur appartenir en entier.

Sam avait été d'autant plus choqué par cette histoire que c'était en partie grâce à ses prévisions et au système expert mis au point dans son laboratoire que la source de pétrole avait pu être si facilement détectée. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir indirectement coupable de l'abandon du puits et du départ des dernières familles. Depuis, l'arbre à demi-mort semblait encore plus sinistre que jamais; comme s'il se résignait à son tour, après avoir pourtant résisté presque un siècle, à se laisser mourir définitivement. Tout cela à cause de la science dont il avait fait unsi mauvais usage. Sam se sentait découragé.

Penché au-dessus du puits désormais asséché d'où montait une odeur de pétrole pestilentielle, Sam ne pouvait s'empêcher de se remettre en cause. A quoi servait donc son savoir, s'il devait entraîner la ruine des formes les plus essentielles de la vie, au profit d'une recherche gratuite de la richesse à n'importe quel prix? Et son existence elle-même, n'était-elle pas aussi lamentable et stérile, ne méritait-elle pas la même condamnation? Qu'apportait-il comme nourriture spirituelle et vitale à Mélissa et aux enfants qu'elle avait eus de son premier mariage? Quelle eau

généreuse et bienfaisante coulait dans ses veines, à quelle source secrète pouvait-il puiser pour apporter joie et bonheur aux siens? Il avait l'impression d'avoir été jusque là terriblement égoïste, occupé uniquement à garder pour lui ses précieuses richesses, à l'image de la Compagnie qui l'employait. Il avait peur de la réponse à ses questions, se sentant si pauvre, si désespérément sec et stérile, qu'il avait honte de lui-même.

Mais peut-on remettre en service un puits qui a été asséché et souillé, se demandait-il en regardant tristement le spectacle désolant du vieux balancier de bois qui semblait si dérisoire face aux pompes métalliques en pleine activité...

1. Le fond puits était comme celui de son coeur, plein d'une vase empêchant d'en voir le fond. Lorsque Sam se réveillait, chaque matin, il était désormais soulevé par un haut le coeur. Il avait à peine le temps de se lever précipitamment, et la plupart du temps il n'arrivait même pas jusqu'aux toilettes, pour vomir la nourriture ingurgitée la veille, comme s'il n'avait plus le droit de la garder. Il avait beau se rincer ensuite abondamment la bouche, il demeurait toujours au fond de la gorge cette brûlure acide de l'indigestion et la sensation d'une vague nauséeuse toute proche, prête à remonter. Il en arrivait à redouter de s'endormir chaque soir, par peur du réveil.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que le dérèglement qui le frappait était symptomatique d'un mal plus profond. Il ne pouvait plus supporter le travail qu'il exerçait, il avait l'impression qu'au lieu d'être utile aux autres il était devenu un poids mort, un élément du système non seulement pesant, mais néfaste aussi, puisque le seul résultat visible de sa vie ici, au cours de sa dernière mission, avait finalement été de chasser les familles africaines installées autour du vieux puits et de les renvoyer à la misère et à la famine.

L'eau croupie et pleine de vase du puits lui faisait penser à l'état pitoyable de son être: alors qu'en chacun de nous coule la vie, telle une eau fraîche et pure qui se renouvelle miraculeusement à chaque instant, il ne sentait plus au fond de lui qu'une vase séchée, incapable de rafraîchir quiconque. Il n'avait rien fait de sa brève existence, n'avait apporté aucun bonheur, aucune richesse spirituelle à ses proches, -e contentant de leur prendre ce qu'ils lui donnaient généreusement, sans jamais penser à le leur rendre. Il s'était ainsi abreuvé à la source de Mélissa, il lui devait son salut, mais que lui avait-il apporté en échange?

Malheureux, bourré de remords et de mauvaise conscience, il n'osait plus contacter Mélissa tant il avait peur de la perdre, pressentant le malheur qui risquait de s'abattre sur lui. Se méprisait lui-même, il se coupait en même temps des autres membres de l'équipe qui se mirent à l'éviter chaque fois qu'ils le croisaient. De plus en plus isolé, Sam *attendait, 6,* un improbable événement...

2. Ne servant plus à tirer l'eau du puits, le seau et la cruche habituellement à la libre disposition des gens avaient été recouverts par le sable du désert avant que la cruche ne soit malencontreusement brisée par Sam au cours d'une de ses promenades erratiques. Il s'en était voulu, s'accusant une fois de plus de détruire tout ce qui pouvait être utile autour de lui, sans jamais le vouloir.

En regardant le fond du puits, il avait eu un jour l'impression que l'eau était revenue et qu'un poisson y nageait. Mais cela devait être un mirage dû à la chaleur. En se penchant pour mieux regarder, il n'avait vu que le fond boueux où gisaient des morceaux de cruche cassée. Pourtant Sam voulut y voir un signe: au lieu de se désoler sur son propre sort, en s'accusant de tous les maux, et de s'estimer plus pauvre et plus sec que n'importe quelle créature, ne ferait-il pas mieux de chercher quelles nourritures, quelles richesses il avait en lui-même? Car il était trop facile de se plaindre en prétendant n'avoir rien à offrir, alors qu'on a le ventre plein et, comme tous les humains, un coeur qu'il suffit de savoir ouvrir.

Il lui fallait cesser d'éviter les *Obstacles, 39*, en acceptant enfin d'affronter la vie et de donner quelque chose de lui même aux autres. A lui de trouver où étaient cachées les eaux poissonneuses de sa propre vie...

3. A force de tourner en rond autour du puits et de ses problèmes, il croyait enfin avoir trouvé la solution. Il n'y avait aucune raison que le progrès et la survie traditionnelle s'excluent mutuellement en plein désert, là où au contraire il y a besoin d'une solidarité plus grande que partout ailleurs.

Il avait alors dessiné les plans qui permettraient non seulement de remettre en état de fonctionnement l'antique puits, mais encore de le rendre plus solide qu'il n'avait jamais été. Autour du puits, il avait esquissé les structures d'un village traditionnel qui permettrait d'accueillir non seulement les familles locales indûment chassées, mais aussi les nomades de passage, et pourquoi pas les touristes qui viendraient en excursion jusque là. Il avait tout prévu pour qu'une cohabitation harmonieuse puisse régner, les installations pétrolières pouvant ainsi devenir un nouveau lieu de visite. Il proposait même la constitution d'un "comité des sages" réunissant les vieux du village et les responsables du site chimique, de façon à ce que les moindres problèmes puissent être règlé à l'amiable.

Malheureusement, alors que ses plans étaient sensés et qu'ils témoignaient d'un désir sincère de réparer les fautes commises involontairement contre les autochtones, nul ne voulut entendre parler de son projet dans l'entreprise. On le traita de doux rêveur, voire de dangereux utopiste, sous le prétexte qu'il ne fallait surtout pas réactualiser un problème heureusement résolu: les quelques vagabonds locaux étaient partis, il ne fallait pas prendre le risque de les faire revenir avec de telles idées.

4. En regardant le puits à l'abandon, Sam comprit soudain que son amour sublimé pour Mélissa était bien mort, ou plutôt, rectifia-t-il aussitôt, que son attachement infantile à une image idéale d'elle était définitivement devenu stérile. Ici, dans ce désert brûlant où il était impossible de tricher avec soi-même, où on se trouve forcément confronté à l'essentiel, il prenait conscience qu'il ne l'avait jamais aimée pour elle-même: il lui avait beaucoup demandé, avait pris ce qu'elle lui offrait et plus encore, mais toujours avec l'avidité d'un nourrisson pour le sein maternel. De plus en plus dépendant, il l'avait chargée d'innombrables tâches à effectuer à sa place, demandant toujours plus. Ce n'était plus Mélissa, la femme pétillante aux longs cheveux bruns qu'il aimait, mais une sorte d'abstraction, de figure idéale faite de la fusion des images de toutes les femmes qu'il avait déjà rencontrées, de personnage emblématique de la Mère fantasmée.

Avec l'absence, lui revenaient douloureusement à la mémoire son sourire, le geste de ses doigts qui ne finissaient jamais leur mouvement, sa manière de fumer et d'exhaler la fumée, tous ces signes auxquels il ne faisait jamais attention dans la vie courante. Il découvrait soudain que c'étaient d'eux, et d'elle à travers eux, qu'il était profondément amoureux. Mais il n'avait encore jamais su le lui montrer.

Etait-il encore temps de sauver un amour qu'il sentait en perdition? Il l'ignorait, mais il se disait que de toute façon il ne voulait plus de l'ancienne relation qu'il avait trop longtemps entretenue avec elle. Il souhaitait à nouveau gagner son coeur, se montrer sous un jour plus mûr, plus adulte, plus amoureux de la véritable personne qu'elle était réellement.

Pour cela, il était conscient qu'il lui faudrait se reconstruire en profondeur. Contemplant le vieux puits asséché et abandonné, il mesura l'ampleur de la tâche qui lui restait à accomplir: il devait non seulement retrouver en lui la source vive de l'eau pure qu'il pourrait lui offrir afin qu'elle s'y désaltère à son tour avec bonheur, mais consolider et refaire sa propre personnalité propre être afin de se montrer parfaitement autonome, capable d'aimer d'égal à égal, et par là de l'aider lui aussi lorsque ce serait nécessaire. Car ramener l'eau au puits ne suffirait pas, se dit-il lucidement en regardant les parois fissurées qui menaçaient de s'écrouler à chaque instant..

5. Au cours d'une de ses excursions dans le désert, Sam retrouva le vieux chef africain qui s'était jadis installé avec sa famille autour du puits, et qui ne l'avait quitté qu'au dernier moment, sans jérémiades ni lamentations, quand il avait été hélas persuadé de ne plus pouvoir en tirer d'eau. Sur le moment, Sam avait d'ailleurs été étonné de son apparente indifférence, mais maintenant, en voyant le clin d'oeil narquois qu'il lui lançait, il comprenait que l'ancêtre n'avait pas été pris au dépourvu et qu'il avait déjà songé à des solutions de repli.

Sans proférer un mot, et parce qu'il avait senti que Sam ne faisait pas partie des ennemis de sa tribu, le vieux sage lui fit signe d'approcher. Il lui prit le bras et l'emmena vers le campement que sa tribu avait établi en plein désert autour des ruines d'un autre puits que les cartes officielles déclaraient asséché et inutilisable depuis longtemps. Il l'invita ensuite par le geste à se pencher au dessus de l'orifice. Sam sursauta: malgré son état extérieur délabré, qui rebutait tout voyageur le voyant de loin et le croyant abandonné, les parois intérieures du puits étaient impeccablement lisses et luisantes. Au fond, se reflétait la lumière du ciel, témoignant de la présence d'une eau étonnamment claire, incroyablement pure. Sam avait même l'impression de l'entendre chanter, comme si elle était en contact avec un mystérieux cours d'eau souterrain.

Il se redressa, stupéfait, déjà prêt à poser mille questions; mais il les oublia toutes au spectacle qui s'offrait à ses yeux: devant lui, le vieillard riait à gorge déployée, d'un bon rire franc, fort comme une tempête du désert, moqueur et léger comme un tourbillon de sable. Ses yeux plissés brillaient de plaisir et d'humour à l'idée du bon tour qu'il avait joué. Sans avoir besoin de mots, Sam comprit que l'homme avait depuis longtemps préparé une voie de retraite pour les siens, en réaménageant secrètement ce puits abandonné depuis des lustres, qui communiquait à l'insu de tous secrètement avec celui des champs pétrolifères. Il lui avait suffi de boucher l'un pour capter à nouveau l'eau du deuxième.

L'homme lui tendit, en gage d'amitié, une coupe d'eau claire et fraîche *qu'il fit remonter, 46,* du fond du puits. Sam la but avec délectation, se sentant au fur et à mesure purifié et replongé dans un état d'innocence première. Il rit à son tour, les bras autour des épaules du vieil homme, ressentant le besoin irraisonné de partager sa bonne humeur, de communiquer d'une manière ou d'une autre avec celui qui avait montré tant d'astuce et de sageesse pour le bien de sa tribu...

6. Dans le désert il n'y avait plus de puits. Il n'y avait jamais eu de puits. Tel un derviche tourneur ivre d'avoir fixé et imité le mouvement divin des astres, Sam avait tournoyé sur lui-même trois fois de suite, à le recherche d'une eau hypothétique, puis dix, cinquante, cent fois, jusqu'à perdre le sentiment de son individualité; jusqu'à comprendre qu'il était lui-même le puits tant recherché. Au fond de lui gisait la richesse visée, l'eau claire et pure à laquelle se reseourcer, la fontaine jaillissante et inépuisable de la vie dans laquelle il pouvait continuellement se renouveler, le trésor infini à partager avec les autres.

Le vieux sorcier africain l'avait mis sur la voie en lui montrant que le puits de chaque homme se déplace avec lui. Après l'avoir invité à boire, il lui avait demandé de regarder les étoiles, et là, alors qu'aucun d'eux n'entendait la langue de l'autre, Sam avait écouté silencieusement, pendant des heures, les histoires que lui racontait l'Ancêtre. C'étaient des contes anciens, parsemés de proverbes et sentences, mais aussi de leçons qu'il tentait de lui transmettre. Le vieil homme avait dû sentir sa fin approcher, et il avait voulu léguer ce qu'il avait compris de la vie à Sam, pour ne pas laisser se perdre les quelques gouttes d'eau précieuses qu'il avait pu recueillir et faire fructifier *de manière douce, 57,* pendant sa pauvre existence. Car si le corps de l'homme est un puits et l'eau son caractère, le secret est que la source où il puise ses forces réside en lui-même, dans sa capacité à se renouveler constamment et à offrir généreusement le surplus débordant de son être...

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, Khan n'avait même pas quitté l'estrade où il était déjà monté pour le jeu précédent, tant il avait été persuadé dès les premières images de la retransmission que le désert du Sahel avec son tronc d'arbre désséché correspondait fidèlement à l'arbre sec du Lac d'Aral.

Souen la douce, la fille aînée qui se tenait aux aguets dans le jeu précédent, était restée vigilante et l'avait vite rejoint au premier plan, dès qu'elle avait compris que la situation longue et intériorisée du puits la concernait.

Devinant très vite que le jeu se déroulait cette fois-ci par simple permutation du rang d'ordre des joueurs précédents, Touei qui avait quitté son rôle principal et Li qui était déjà aux aguets, mais dans une position plus éloignée, revinrent en riant sur le podium, aux côtés des deux héros de l'histoire.

Pour eux, l'enseignement était clair: le Puits représentait la succession logique, la Vérité de l'Accablement, le stade qui en émergeait et qui appelait encore à s'approfondir puisque les mêmes personnages, et donc les mêmes forces psychiques, étaient en jeu, mais cette fois ci agencés d'une nouvelle manière.

Ato tenta de leur faire comprendre que la situation était peut-être plus complexe, le Puits ayant sa Vérité intrinsèque, et se rattachant à d'autres constellations de récits. Son sens métaphorique se révélait même, leur dit-il, l'un des plus difficiles à interpréter: car on y parle d'une nourriture invisible, d'une eau primordiale qui se cache au fond du puits de façon métaphorique. N'était-ce pas Thalès, le premier penseur présocratique, qui avait déjà à son époque établi que l'eau était à la source de toutes choses?

Pour une fois où ils tenaient un élément d'interprétation clair et apparemment évident, les joueurs n'avaient aucune envie d'aller plus loin et de se compliquer la tâche: ils se dirent que leur Maître était devenu abscon et cherchait un peu trop midi à quatorze heures, passant à côté de l'essentiel. C'étaient eux qui rataient le sens caché du Jeu..

x

Dans la salle de visionnage, les commentaires perplexes se perdaient dans la multiplicité des interprétations possibles.

Si certains, tel le vieux savant ésotérique, privilégiaient une lecture métaphorique, la plupart n'y voyaient qu'une leçon un peu simpliste sur la nécessité dans toute vie sociale de partager entre tous les richesses naturelles de la nature, en apportant chacun sa propre pierre à l'oeuvre collective. Mais aucun n'allait véritablement plus loin.

Le sanglier grognon à tête de cochon était même partisan d'une lecture encore plus terre à terre, pensant comme sa compagne la chouette curieuse comme une commère, qu'il s'agissait simplement de comprendre que Sam à son tour prenait ses distances par rapport à Mélissa. En ce sens, disait-il, le Jeu annonçait la séparation prochaine des deux personnages, ce qui n'allait pas manquer de créer des problèmes pour la suite : car lequel des deux joueurs allait on suivre désormais? Fallait il s'intéresser aux deux destins en parallèle? D'après lui, certains indices glissés dans le récit laissaient espérer que les choses pourraient encore s'arranger entre les deux êtres...

x

Foussage battit orgueilleusement des ailes en délivrant son message. Jamais il n'avait senti son rôle si important, tant les interprétations des Joueurs comme des spectateurs s'égaraient dans des épiphénomènes et des chemins de traverse. Il allait dévoiler les indices sur lesquels Ato avait tenté d'amener les Joueurs, et que nul n'avait pourtant perçus. En parlant fort de façon à être entendu de tous, il avait cependant la désagréable impression de n'être réellement compris de personne. Peut-être le message était il trop complexe...

.La situation provient du Ciel Antérieur, 19, l'Approche où déjà deux principes opposés se rencontraient. Ici, ils indiquent le besoin d'une interdépendance collective encore plus forte, puisque tous doivent boire au même puits.

.Le récit peut se comparer avec l'excès, 28, qui menace de s'effondrer, la différence étant qu'ici le Puits apporte l'énergie nécessaire pour remonter d'un fond abyssal, à condition d'un travail intérieur sur soi.

.Il est connecté au précédent, 47, puisqu'il dispose des traits forts et bien situés manquant à ce dernier, et à la Poussée vers le haut, 46, qui est ici plus spirituelle

9 - POUVOIR D'APPRIVOISEMENT DU PETIT, AFRIQUE DU SUD

Pendant trop longtemps, Johanesbourg avait ressemblé à une capitale occidentale. Lorsqu'on sortait pour la première fois de l'avion pour se rendre en ville, on avait l'impression de se retrouver dans n'importe quelle cité moderne de l'hémisphère occidental : les grandes artères qui menaient au centre ville étaient méticuleusement entretenues. Les immeubles qui les bordaient faisaient penser à toutes ces villes américaines fières d'afficher, comme autant de propylées triomphants, leurs gratte-ciel froids et sans âme, devenus partout le nouvel emblème de la civilisation mondiale ; comme s'il y avait besoin de prouver explicitement, à l'image des antiques cathédrales médiévales, qu'on avait sciemment gardé le même élan créateur, mais en le vidant résolument de toute substance religieuse, de toute transcendance, pour ne plus en conserver qu'une flèche acérée et dénudée, tout entière tournée vers la conquête matérielle.

Les responsables ayant présidé aux destinées de cette ville avaient volontairement cherché à effacer tous les signes qui auraient pu rappeler l'Afrique. A croiser ainsi une foule affairée, composée quasi exclusivement d'hommes d'affaires blancs portant un inévitable attaché-case à la main, on pouvait demeurer dans l'illusion de se trouver ailleurs, dans un monde totalement « blanc ». Sauf que les Noirs avaient été écartés et parqués à l'extérieur, dans des bidonvilles et des camps fortifiés dont ils n'avaient le droit de sortir que pour venir travailler dans le monde de leurs maîtres, mais sans jamais se mêler à eux.

C'était, pour les Afrikaners, le rêve de l'apartheid, à savoir la séparation absolue des races, pour mieux préserver leurs droits et leur prétendue pureté génétique. Inutile de le préciser, dans ce pays où ils n'étaient qu'une poignée d'irréductibles, descendants plus ou moins dégénérés de fermiers hollandais immigrés, le droit de vote avait également été confisqué par la même minorité blanche. Pour sauver les apparences d'un simulacre de démocratie, ils avaient certes accordé aux « townships » et à certains territoires étroitement surveillés le droit de s'auto-administrer politiquement, d'élire leurs chefs traditionnels, d'autant que cela leur avait d'ailleurs permis de faire jouer les différentes ethnies les unes contre les autres. Ainsi se perpétuait, d'une main de fer, le système de la séparation absolue des deux races.

« Vois-tu », dit K'ien à Souen, sa fille la plus jeune et la plus douce, tandis qu'ils s'installaient maintenant dans leur chambre d'hôtel, « si l'esprit humain peut parfois être tenté de chercher l'union, il est également hanté par le thème de l'écartèlement originel du cosmos. Et le désir de séparer, de distinguer chaque chose est lié inconsciemment à une rage de déchiqueter, de démembrer et d'isoler les éléments, dans l'espoir insensé qu'à la fin surgira enfin une unité ultime essentielle, pure et non altérée par le temps. »

« Cette tendance à la séparation des éléments n'est pas en soi mauvaise. Les tenants hindous de l'antique voie de sagesse Samkhya en avaient fait une manière ascétique de retourner à la pureté originelle. Car, en écartant toujours plus radicalement toutes les

choses relatives et conditionnées, on finissait fatalement par découvrir une substance originelle qui échappait au devenir et à la fragmentation. De nos jours, quoique de manière plus controversée, la science moderne repose tout entière sur ce même schème de pensée analytique et cette procédure d'isolement des éléments. Mais lorsque les Afrikaners se sont mis à l'appliquer au niveau politique, en en 228 faisant un principe d'exclusion des autres hommes, ils sont tombés dans l'abject et l'impardonnable. C'est d'ailleurs pour cela que l'ensemble des autres nations les ont mis au ban de la société civilisée… »

K'ien faisait là allusion à l'embargo économique qui avait été décidé depuis une dizaine d'années, et par lequel les autres pays avaient essayé de faire plier l'Afrique du Sud ; jusque là sans efficacité réelle.

Souen la douce n'écoutait qu'à peine le discours de son père qu'elle avait déjà entendu de multiples fois. Face à l'apartheid, elle jugeait de toute façon les mots superflus ; car aucun être humain sensé ne pouvait admettre qu'on puisse ainsi interdire à un Noir d'entrer dans un bus, de profiter du sable d'une même plage, d'envoyer ses enfants à la même école ou de manger dans le même restaurant que le Blanc. Mais surtout, elle savait quelles conséquences K'ien allait en tirer, et elle n'était pas d'accord avec lui. C'est pourquoi elle l'interrompit.

« Je sais très bien, dit-elle, ce que tu vas me dire : face à une telle situation, seule la révolte, et même la rébellion armée, peuvent rétablir l'ordre vrai de la justice. Mais je sens profondément, père, que tu te trompes. On ne peut s'opposer à la tyrannie avec les mêmes armes que celles qu'elle emploie, en cherchant à son tour à faire régner la division et la terreur. D'autant que les rapports de forces continueront à jouer en faveur de ceux qui ont le pouvoir. Cela fait maintenant trente ans que l'ANC, le bras armé des habitants noirs de ce pays, tente de déstabiliser le régime par des actions commando ou des attentats. Or, à quoi est-il parvenu pour le moment ? Son chef, Mandela, croupit toujours en prison et le pouvoir est toujours en place. »

« Crois-moi, il est trop tôt pour entreprendre une grande action, pour rêver au Grand Soir ou au soulèvement généralisé ; ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait rien à faire. Car, profondément, je sens que la situation ne peut plus s'éterniser. Et les droits de l'Homme en lesquels tu crois, même éternellement bafoués, sont appelés à régner et à étendre peu à peu leur lumière sur le monde entier, au même rythme inexorable que la démocratie qui fait tomber les anciennes barrières. Mais il faut les faire mûrir patiemment… »

D'une voix très douce et monocorde, le regard fixé sur son père, elle se mit soudain à psalmodier, comme si elle était habitée par une vision : *« Je sens le vent se lever ; je vois monter à l'horizon* des nuages lourds et noirs, qui vont apporter à la terre asséchée l'humidité et la fertilité tant attendue. Mais, pour le moment, ils ne peuvent crever et laisser tomber la pluie. Il faut encore les pousser, les pousser toujours plus haut dans le ciel, même si cela ne produit apparemment aucune action durable ou grandiose. C'est dans les petites choses que tout commence… »

Souen fut surprise de voir que son père, pour une fois, ne s'entêtait pas inutilement pour imposer sa volonté sans tenir compte de la résistance du monde extérieur. Ses échecs précédents l'avaient probablement mûri…

« Tu as peut-être raison, ô douce fille du Vent. Je ne renonce pas à mon grand dessein, ni à tout faire pour favoriser la disparition de ce régime qui représente une entrave au libre déploiement du Jeu pour tous. Mais puisqu'il faut savoir construire patiemment son jeu, je ferai appel à toute ta science et à toute ta prudence. Ensemble, nous allons agir en

commençant par les plus petites choses, pour inverser progressivement le cours des événements… »

K'ien sortit de sa poche un damier de jeu de go qu'il déplia devant lui. Pendant la longue partie et discussion à bâtons rompus qui s'en suivirent, ils en profitèrent pour mettre au point leur plan. Ils se mirent d'accord sur un mode d'intervention inédit, jusqu'ici encore jamais essayé par les joueurs de Lebab : ils allaient envoyer aux principaux protagonistes de l'histoire, sans qu'ils s'en aperçoivent, des songes lourds de prémonitions et d'incitations invisibles à agir dans le bon sens tout. Après tout, argumenta Souen, les songes ne représentaient-ils pas l'élément le plus fragile et le plus inconsistant qui soit ? Et elle même, en tant que fille du Vent, n'était-elle pas la plus apte à les contrôler et à les diriger, en y insufflant la force de sa volonté ? Ensemble, ils s'enfermèrent donc dans leur chambre et se mirent patiemment à façonner des songes, comme ils avaient appris jadis à le faire sur leur lointaine planète de Lebab, où on passait plus de temps à préparer des rêves nocturnes réparateurs qu'à gaspiller le temps de veille en actions désordonnées. Et, peu à peu, le mur oppressant de la réalité se fissura…

1. Pour contourner l'embargo, le Président se réveilla un matin avec une nouvelle idée. Il allait proposer à son illustre prisonnier, Mandela, maintenu en prison depuis maintenant plusieurs dizaines d'années, de retrouver la liberté. En échange, il lui demanderait de renier les actions violentes de l'ANC et de militer à ses côtés pour la levée des mesures de rétorsion frappant injustement son pays. Bien sûr, il lui était toujours possible de promettre qu'ensuite des discussions sérieuses s'amorceraient en ce qui concerne l'accès des Noirs au processus électoral… Il avait déjà vu Mandela, il y avait de cela cinq ou six ans. Il en avait gardé l'image d'un homme ridiculement petit, que la captivité avait brisé et plongé dans l'hébétude, dans le désespoir. C'est pourquoi il était persuadé que son plan serait accepté.

Mandela ne répondit pas tout de suite. Le soir, alors qu'il s'était assoupi sans avoir encore pris de décision, il vit en songe Shaka, le fondateur mythique du royaume Zoulou, lui montrer du doigt la montagne sacrée, puis lui indiquer, pour monter au sommet, un petit sentier tortueux et difficile à emprunter. Il avait alors entendu l'oracle :

« Pas de blâme si, face à l'obstacle que tu ne peux franchir, tu retournes en arrière. La situation qui t'attend sera 57, la Douceur Pénétrante. »

Dans son sommeil, Mandela avait souri, enfin apaisé. A son réveil, il était transformé. Sans pouvoir expliquer d'où lui venait cette nouvelle certitude, il savait désormais qu'il arriverait à son but ; avec patience et lenteur, sans cette violence qui appartenait déjà au passé et qui n'avait mené à rien, mais aussi sans courber l'échine. A travers sa réponse, qui allait devenir historique et le remettrait sur le devant de la scène internationale, il fit à la fois savoir qu'il était prêt à faire cesser la lutte armée et qu'il ne sortirait pas de prison tant qu'il n'y aurait pas d'engagement ferme pour supprimer l'apartheid.

Le Président eut beau essayer de reprendre l'avantage en se moquant de celui qui se complaisait dans son rôle de victime, il était trop tard : un vent de rêve et d'utopie s'était levé, et à nouveau le monde entier demandait la libération du plus ancien prisonnier politique de l'après-guerre.

2. Mandela fut enfin libéré, après avoir reçu un engagement officiel en faveur d'élections libres, et après avoir fixé un calendrier pour discuter de l'assouplissement puis

de la disparition de l'apartheid. C'est alors que, pour lui, commença probablement la plus fatigante mais aussi la plus enthousiasmante des tâches.

A peine sorti de captivité, encore aveuglé par la lumière du jour et hésitant dans ses pas qui n'étaient plus habitués à la liberté, il avait tenu immédiatement à faire le tour de ses partisans, pour les convaincre d'abandonner la lutte armée et de se battre d'une nouvelle manière. Cela n'avait pas été sans discussions houleuses, notamment au sein de l'ANC clandestine qui avait l'impression d'être trahie. Mandela avait finalement réussi à convertir la majorité, à neutraliser l'hostilité des plus féroces et à souder les forces des combattants autour de lui. Il avait certes profité de sa nouvelle aura, mais, plus encore, il avait répété inlassablement qu'avant même de débattre de la violence, il fallait revenir au programme fondateur de son mouvement, pour chercher comment le réaliser.

« Le succès appartiendra à ceux qui, plutôt que d'aller fougueusement de l'avant, sauront revenir un instant en arrière pour mieux compter leurs troupes et affirmer leur volonté » ne cessait-il de marteler à ses partisans, en prônant le retour au programme originaire et *à l'unité de La Famille (37).*

3. Parmi toutes les épreuves qu'il dut traverser, la plus pénible concerna sa relation avec sa femme. Il avait été d'autant plus heureux de la retrouver à sa sortie de prison que, pendant ses années de captivité, elle avait joué un rôle primordial pour que la communauté internationale ne l'oublie pas, envoyant lettre sur lettre, tenant des conférences dans tous les pays, faisant le siège des institutions qui pouvaient avoir une quelconque influence sur le gouvernement sud-africain.

Malheureusement, un scandale allait très rapidement éclater sur sa conduite envers certains militants du mouvement. Elle fut accusée non seulement de s'être comportée de façon tyrannique avec son entourage, mais aussi d'avoir assassiné un jeune qui avait osé remettre son autorité en cause. La justice s'empara de l'affaire, au grand plaisir d'une presse conservatrice encore aux mains des Afrikaners. Les médias s'en donnèrent à coeur joie, d'autant plus que, depuis la sortie de prison de Mandela, sa femme était devenue encore plus hautaine et sûre d'elle.

Un songe, ou plutôt un cauchemar, permit à Nelson Mandela de prendre enfin sa décision. Dans son rêve, il se trouvait avec sa femme sur un char de combat. Impérial, il passait en revue, avec elle, les troupes de combattants qui les avaient toujours soutenus, fêtant avec eux leur victoire commune. Or, soudain, en passant devant l'un de ses soutiens les plus anciens, le cheval de tête se mit à ruer brutalement. Tout l'attelage s'emballa. En regardant celui-ci avec effroi, il s'aperçut alors que les rayons commençaient à se détacher du chariot. Sa femme, affolée, avait perdu toute retenue et hurlait en l'accusant d'être la cause de tout, par faiblesse et de manque de caractère. « Même pas capable de dominer un cheval ! » criait-elle de manière hystérique. C'est à ce moment qu'il entendit la voix de Foussage lui murmurer de manière énigmatique :

« 61, pense à la Vérité intérieure. » A son réveil, et malgré la peine que cela lui procura, il décida de se séparer d'elle de laisser le cours de la justice se dérouler sans chercher à intervenir d'une quelconque manière. La vérité et l'avenir du mouvement ne pouvaient dépendre des aléas de sa vie personnelle…

4. Personne ne croyait vraiment qu'un jour, il serait appelé par le Président de Clerck pour être son Premier Ministre. A nouveau, il lui fallut à la fois acquérir la

certitude de la bonne foi de ce dernier ainsi que de sa réelle volonté d'organiser des élections libres, et dans le même temps rassurer ses partisans sur le fait qu'il n'allait pas abandonner ses anciennes croyances et oublier ses principes.

Tandis qu'il s'approchait du pouvoir, Nelson Mandela dut redoubler de vigilance et d'attention. Non seulement il était désormais responsable des dérapages et des excès de violence qui pouvaient se produire de tous bords, mais, de plus, il devait se méfier de ses amis les plus fidèles. C'étaient en effet souvent les militants les plus intransigeants du mouvement qui se laissaient fasciner par la facilité et la corruption. Envers le Président de Clerck comme envers les autres membres de son mouvement, il décida avoir la même attitude fière et solitaire, ne faisant confiance qu'à son but et à son destin. Il aimait, sans relâche, se répéter le slogan zoulou que lui avait appris un sorcier lorsqu'il était enfant :

« Si tu es sincère, le sang disparaît et l'angoisse s'éloigne, c'est la bonne voie pour aller vers le Créateur (1). » A force de raisonnement et de preuves de sa droiture morale, il parvint à gagner la confiance de Clerck et à empêcher que les provocations des Afrikaners et des Zoulous n'entraînent une répression aveugle et sanglante de la part de l'armée.

5. Une étrange osmose se créa entre le Président blanc et son ministre noir, chacun des deux apprenant à mieux connaître et respecter l'autre. Ensemble, ils engagèrent des discussions constitutionnelles, prévoyant la disparition de l'apartheid et cherchant à régler tous les problèmes légués par le découpage artificiel du territoire en « townships » et en simulacres de zones libérées. le Président de Clerck ne s'opposa à aucune revendication fondamentale des Noirs, Mandela acceptant, quant à lui, de laisser les ultimes Afrikaners réfractaires libres de s'intégrer au nouveau pays, ou de construire leur mini territoire autonome.

« C'est ce que je te disais », exultait K'ien dans sa chambre d'hôtel, *« s'il demeure sincèrement et loyalement attaché, en respectant sa situation subordonnée mais en apprivoisant la force dont il dépend encore, alors il sera riche de son prochain. C'est pourquoi la situation s'oriente vers l'Enrichissement ou la Retenue du Grand, 26 ! »*

6. Lorsqu'il fut élu Président de la République Sud- Africaine, après les premières élections libres jamais connues par ce pays, en dépassant largement les voix qui s'étaient portées sur Clerck, Mandela ne put s'empêcher de savourer un moment de triomphe. Enfin, la cause pour laquelle il s'était battu toute sa vie venait de l'emporter ! Pourtant, le soir venu, après les festivités auxquelles il avait convié tous ses sympathisants, lorsqu' il regagna sa chambre solitaire qu'il ne partageait avec personne, il connut un bref instant de mélancolie et de fatigue. Il restait encore tant de choses à faire ! Et il avait peur de ne plus avoir suffisamment d'énergie pour accomplir la suite…

Il leva les yeux vers le ciel. Il devait être aux alentours de minuit. Depuis quelques heures, les nuages avaient crevé leur abcès, laissant tomber une pluie fine et régulière qui vous transperçait jusqu'aux os. Quoique presque pleine, la lune était voilée par ce halo de pluie, prenant un visage triste. Un cycle se terminait. Mandela sentait bien que, pour diriger le pays dans le futur, il ne pourrait s'obstiner à agir de la même manière, en cherchant à convaincre une autorité supérieure et en jouant sur une position faussement faible et subalterne. Il lui faudrait désormais agir pleinement, décider des orientations, guider, trancher.

Le saurait-il ? Seule *l'attente 5* allait permettre de répondre dans le futur…

K'ien et Souen fermèrent leurs valises, mettant un terme à la parenthèse qu'ils s'étaient octroyée dans ce pays. S'ils avaient oeuvré pour libérer un nouvel espace pour le Jeu, s'ils avaient aussi contribué à faire progresser de façon déterminante les droits de l'Homme sur le continent africain, ils n'avaient, en revanche, toujours pas avancé dans l'enquête concernant le piratage de la banque de données de Lebab.

Ils étaient toutefois heureux, satisfaits d'avoir atteint leur but alors qu'ils étaient objectivement, au départ, en situation de faiblesse. Ils admiraient secrètement Mandela d'avoir su se transformer, en l'espace d'une année, de prisonnier en Chef d'État responsable et incontournable. Grâce à sa capacité d'avancer par petits pas et d'apprivoiser le Fort par le Faible, sans jamais dévier de sa volonté initiale, qui était demeurée inébranlable. En regardant sa fille, K'ien se dit que, décidément, il appréciait la douceur et la tempérance qu'elle le forçait à inclure dans ses plans…

Notes issues du carnet de Sam

Non seulement K'an a disparu du jeu, mais K'ien semble maintenant beaucoup plus mûr. Il n'agit plus de manière impulsive, mais avec prudence et circonspection. Peut-être estce dû à la présence de sa fille…

Cependant, quelque chose n'a pas changé : apparemment ces deux personnages tentent maintenant directement de manipuler l'histoire, en agissant ou croyant agir à la place des humains, alors que les interventions de K'an étaient toujours sournoises, souterraines. Est-ce réellement un complot de leur part ou ne seraient ce que des fantasmes, des songes vides de toute réalité, voire des délires paranoïaques de grandeur ?

Bien entendu, Luc n'est pas d'accord avec mon interprétation. Pour lui, la figure de Souen est le secret de l'action de K'ien, tout comme le seul trait brisé présent dans l'hexagramme témoigne de l'importance du Vide et de l'Immobilité centrale qu'il faut savoir maintenir au coeur de toute action. Il a tendance à ne voir dans ce récit qu'un exercice de style, une métaphore destinée à illustrer les vertus d'arts martiaux comme le judo et l'aïkido, transformés en une leçon de politique invitant à s'adapter de manière souple aux événements..

Bribes de commérages sur Lebab

Depuis que les parties étaient retransmises sur un écran géant sur la place principale de la ville, chacun y allait de son commentaire. - « Moi je vous dis que ces deux êtres-là ne sont pas vraiment père et fille, ou alors ils sont incestueux entre eux. La meilleure preuve, c'est que dans leur Ciel Antérieur, j'ai retrouvé le n° 31, la Demande en mariage qui représente les fiançailles du Ciel et de la Terre », dit la vieille chouette aux plumes hérissées comme des pointes de métal.

« Et moi, je vous dis qu'on ne peut comprendre pleinement cette histoire qu'en la comparant avec l'Attente n° 5 qu'il faut apprivoiser, tout comme la Retenue par le Grand n° 26, sa demi-soeur », dit à son tour le savant fou à la figure de navet triste, qui ne vivait que pour la mise en équation des similitudes et des comparaisons.

10 - LA MARCHE, ALLEMAGNE

L'entourage du philosophe l'avait souvent poussé à s'engager plus à fond dans les affaires du pays, mais jusque là Popper avait toujours réussi à rester en retrait. Pourtant, cela ne signifiait pas qu'il avait une quelconque réticence personnelle à prendre des risques en intervenant dans le cours de la vie de la Cité. Comme un grand nombre de ses condisciples, il avait toujours été secrètement fasciné par le problème du passage de ses certitudes théoriques à l'application concrète dans la vie pratique. Cela aurait été pour lui un scandale inexplicable de la pensée que d'admettre qu'il n'y ait pas véritablement de pont entre ces deux domaines, qu'il s'était précisément donné comme mission de réunifier.

Ses réflexions l'avaient amené à une condamnation sans équivoque du totalitarisme et à l'appui inconditionnel à la démocratie parlementaire, malgré ses innombrables faiblesses. C'était selon lui une position de bon sens, directement déductible de ses prises de position épistémologiques sur le statut de la vérité scientifique. Après tout, des régimes politiques comme le fascisme ou le communisme présentaient des caractères tout à fait comparables aux dogmes scientifiques infertiles, qui empêchaient à un moment donné, la science de progresser : comme eux, ils ne reposaient que sur la force d'une autorité arbitraire, refusant la mise à l'épreuve de la contradiction et du principe de falsification, développant des idées qui échappaient par définition à tout contrôle rationnel. Ainsi, on ne pourrait jamais prouver, valider ou même infirmer la croyance en un homme nouveau ou la fin de la lutte des classes, puisqu'il s'agissait de rêves creux ne s'appuyant sur rien de tangible. En revanche, tant qu'un système pouvait être remis en cause par ses opposants ou soumis au principe de réalité pour être éventuellement modifié, Popper trouvait là une application saine de la raison expérimentale qui voulait que rien ne soit tenu pour vrai qui ne puisse être soumis à son contraire et au principe de falsification.

Ce genre de raisonnement l'avait amené, fort logiquement, à rejeter comme non rationnel l'espoir du Grand Soir révolutionnaire susceptible de tout changer, et à se ranger résolument du côté des réformateurs modérés, pleins d'espoir dans le Progrès humain. La société devait se construire et s'améliorer progressivement, sur le même modèle que la science qui avançait lentement sur le chemin de la vérité, en se remettant sans cesse en cause et en sachant que la vérité ne pouvait être qu'imparfaite et transitoire. A ses yeux, l'histoire de l'humanité n'était qu'une longue marche de la Raison qui n'en était encore qu'à ses débuts, et le destin de cette aventure sans fin dépendait avant tout de la rigueur tout autant morale qu'intellectuelle de ceux qui y participaient. Ce n'était probablement pas un hasard si cette prudence et cette mise en exergue de la vertu morale avaient attiré tant de ses compatriotes allemands. Après tout, ce pays avait dû se rebâtir totalement après la défaite de son Führer illuminé, lequel avait plongé l'humanité entière dans un bain de sang et d'horreur à l'échelle mondiale. Et ce n'est que très lentement, patiemment et humblement que ce pays vaincu avait commencé à relever la tête, en repartant de zéro pour reconstruire une économie qui allait finalement s'avérer l'une des plus fortes

d'Europe. Ironiquement, ce succès qui allait offrir aux Allemands une revanche en reprenant le leadership économique de l'Europe, avait été favorisé par la décision politique des Alliés de démembrer les structures de l'ancien Empire prussien centralisé, au profit d'un découpage régional en « Länders » quasi autonomes. Ces derniers, qui devaient empêcher la renaissance de l'Empire, permirent en fait au pays de se libérer avec cinquante ans d'avance des institutions bureaucratiques étouffant encore les autres pays du vieux continent, tels que la France.

Popper rencontra pour la première fois K'ien à Hambourg. Cette ville froide du Nord était aussi impersonnelle que toutes les cités reconstruites après la guerre, mêlant, autour des rares bâtiments historiques qui n'avaient pas été détruits par les bombardements, des buildings de verre et de béton comme on peut en voir partout dans le monde. Seule spécificité, les rues étaient étonnamment propres : même dans le grand parc central, aucun papier ni détritus ne traînait. Les Allemands avaient l'obsession physique et morale de la propreté et de l'ordre.

Au cours d'une de ces discussions philosophiques dont les Allemands sont friands, et qui se tenaient dans l'une des vieilles brasseries alternatives désaffectées le long du port, K'ien avait interpellé le célèbre philosophe dont il suivait secrètement la trace depuis quelque temps. Popper venait, une fois de plus, d'expliquer que l'inégalité des classes sociales, l'ennemi à supprimer pour les marxistes, ne le choquaient pas « en soi » et que de toutes façons, rien ne servait de vouloir les bouleverser en prônant un égalitarisme absolu.

« Qu'il y ait le ciel en haut et le lac en bas ne me choque pas en soi, si chacun y retrouve son compte et concourt à aider l'autre. »

« Non seulement cela ne me heurte pas », avait-il poursuivi, « mais je crois qu'il s'agit là du secret de la bonne marche des choses : apprendre à évaluer précisément ce qu'on peut demander à chacun, selon ses capacités - au ciel d'amener de manière harmonieuse la pluie et le beau temps, au lac de conserver l'eau bienfaisante dont nous avons besoin. »

C'est à ce moment que K'ien l'avait interrompu : « Mais ne croyez-vous pas qu'à force de prôner une telle prudence et un tel respect de l'ordre des choses, même s'il s'agit toujours de le réformer et de l'améliorer, vous ne tombiez finalement dans le conservatisme et l'immobilisme? Car on peut aussi reconnaître que les différences de classes sociales, même si elles existent, sont pernicieuses, voire injustes. Et pour faire évoluer les choses, il faut savoir aussi les bousculer de temps en temps. Puisque vous avez cité un vieil adage chinois, je me permettrai humblement de le compléter, en vous rappelant la suite du jugement qu'il comprend :

« On peut marcher sur la queue du tigre sans se faire mordre, et obtenir de la sorte le succès. »

Karl Popper était resté un moment sans voix, puis il était passé rapidement à autre chose, sans prendre la peine de répondre directement à l'interpellation de l'étranger. Il ne comprenait pas pourquoi cet homme avait répondu à sa métaphore, somme toute très simple, par un jugement qui ne pouvait que choquer son rationalisme critique. Comme si on pouvait marcher sur la queue d'un tigre sans qu'il vous morde ! Et surtout, quel était le rapport avec ce qu'il venait de dire ? Non sens, avait-il eu envie de diagnostiquer vertement, en s'appuyant sur tous les principes rassurants de la logique anglo-saxonne qui avait façonné son esprit. Mais il s'était poliment retenu et avait parlé d'autre chose… Pourtant, sans qu'il sache exactement pourquoi, il avait l'impression confuse de connaître depuis longtemps cette sentence ; comme si un coin de sa mémoire s'était brusquement

réveillé, lui envoyant un fragment de souvenir qu'il n'arrivait pas encore à bien identifier. C'était exactement le type d'événement qui avait le don de l'exaspérer, en venant lui rappeler que malgré tous nos efforts pour être rationnels, il existe aussi une part d'ombre qui nous échappe à jamais.

C'est probablement pour faire cesser cette incertitude troublante que, lorsque le hasard lui fit croiser par hasard K'ien dans la rue plusieurs semaines après, il le prit violemment par le bras et lui demanda de venir le voir chez lui, toute séance tenante. Popper l'entreprit au sujet de la sentence qu'il lui avait assénée quelques semaines auparavant. Mais K'ien se déroba avec un sourire, lui parlant du temps qu'il faisait et des oeuvres du Maître qu'il avait lues. Il s'ensuivit un début de discussion philosophique que Popper interrompit brutalement.

« Mais puisque vous êtes apparemment sensé et qu'on peut discuter rationnellement avec vous, que voulait donc dire votre histoire de tigre sur la queue duquel on peut marcher sans crainte ? »

A nouveau, K'ien esquiva, tout en lui fixant ses conditions pour poursuivre la discussion:

« Si vous voulez, la prochaine fois que nous nous verrons, je commencerai à vous expliquer ce que j'ai voulu dire. Mais il me faudra pour cela six visites différentes car il y a au moins six manières distinctes de l'interpréter, chacune étant vraie et fausse à la fois. Il vous faudra donc accepter de suivre ma logique d'exposition, qui n'est pas la vôtre… »

dit-il en souriant de manière énigmatique. Popper maugréa intérieurement. Il s'amusait souvent, intellectuellement, à donner six réponses à un interlocuteur, mais lorsque cela s'appliquait directement à lui, il était nettement moins d'accord ! La curiosité était toutefois la plus forte : il se tut et accepta implicitement l'invitation.

La fois suivante, K'ien vint avec son perroquet Foussage et avec Toueï, sa plus jeune fille, qui respirait la fraîcheur et la jeunesse. K'ien avait accepté qu'elle l'accompagne car elle le lui avait demandé avec insistance. Il s'était dit qu'il s'agissait finalement de la meilleure solution pour dévoiler au vieil homme cette spontanéité et cette gaieté insouciante qui manquaient dans son oeuvre trop austère.

Toueï était à peine vêtue, d'une de ces tuniques à demi transparentes, semblables aux vêtements de l'antiquité, qui laissaient deviner avec impudeur ses jeunes seins d'adolescente, fermes et fièrement dressés. Popper, horriblement gêné, faisait tout pour éviter de la regarder et pourtant, plus il évitait de la regarder plus il était obnubilé par son insouciance impudente. Ensemble, ils fumèrent un peu de tabac dans lequel K'ien avait eu la malice de glisser quelques feuilles d'une drogue douce, qui permettait à l'esprit de s'échapper de ses cadres trop étroites. Le monde perdit progressivement ses contours fermes et, peu à peu, au fil des paroles de K'ien, une autre vision se forma devant eux.

1. **« Quelle est cette jeune fille sauvage qui marche allégrement sur un chemin de montagne, devant nous ? »** demanda Popper.

« C'est Toueï, que je viens de te présenter il y a quelques instants », répondit K'ien.

« Le village qu'elle vient de quitter n'est pas loin et il n'y a encore aucun risque de rencontrer un tigre. Tout entière à sa marche, elle ignore les dangers qu'elle pourra rencontrer plus loin. »

« Pourquoi l'avoir amenée ici ? Peut-être pour te rappeler cet antique philosophe grec à qui un Eléate demanda un jour de démontrer l'existence du mouvement, et qui se

contenta, en guise de réponse, de se lever et de marcher. Contemple bien, à ton tour, sa démarche gracieuse et innocente. N'est-ce pas le signe que pour marcher et progresser comme tu le souhaites, il faut, au-delà des préceptes moraux et des buts qu'on se fixe rationnellement, retrouver également la spontanéité et la gaieté premières ? » *(Comme dans la sérénité parfaite du Joyeux, 58, ne put s'empêcher de penser l'oiseau savant Foussage).*

« Regarde ce qui arrive lorsqu'on oublie ce principe de base » dit K'ien, tandis que l'image se brouillait pour laisser place maintenant à une Toueï ridicule s'en revenant au village, en ployant sous des vêtements d'apparat trop lourds pour elle, « elle ne peut s'empêcher de sombrer dans l'arrogance et l'esprit de sérieux, cela entrave sa marche. » *(Et c'est de là qu'inéluctablement viendront les conflits ultérieurs, 6, pensa Foussage).*

« En cette seconde vision », dit K'ien lorsqu'il revint une semaine plus tard, sans Toueï ni Foussage, ce qui avait déçu Popper même s'il ne voulait pas l'admettre :

« Nous nous trouvons en plein milieu d'un paysage aride et plat, quasi désertique. Nulle jeune fille pour nous réjouir la vue… Regarde la petite hutte, faite de branchages et de ronces entrecroisés, qui se fond dans le reste du paysage. Elle est tassée sur elle-même, sans ouverture sur l'extérieur. C'est normal que l'ermite qui s'y cache ne voie rien, n'entende rien, ne sache rien du tigre sauvage des montagnes. Il a décidé sciemment de refuser les difficultés et les dangers en leur tournant le dos et en suivant sa voie solitaire. »

« N'est-ce pas cette position que tu as choisie, en refusant de t'engager dans les méandres de la vie publique ? Certes, on ne peut te blâmer puisque tu conserves l'innocence 25, et que tu restes fidèle à ta vérité intérieure 61 ; mais tu ne peux alors regretter d'ignorer ce qu'il en est des tigres des montagnes. A moins de sortir et de risquer l'aventure… »

K'ien s'était éclipsé discrètement, sans même attendre la réplique de Popper à son insolence.

2. **Lors de sa troisième visite, il revint accompagné de son fidèle perroquet et de Toueï**. Elle était vêtue comme la première fois, et pourtant Popper avait l'impression qu'elle était encore plus attirante que dans son souvenir. Dans les volutes de fumée qui l'enveloppèrent bientôt, il lui sembla qu'elle lui souriait d'un air complice et plein de sous-entendus.

Le vieux philosophe était prêt à succomber au désir et à l'impulsion la plus folle, lorsque K'ien lui envoya une nouvelle vision. En plein milieu de la forêt, dans une clairière baignée de lumière, dansait, nu, un bel elfe innocent qui n'était pas sans rappeler Toueï. Soudain, un personnage en haillons apparut. Il était à demi-aveugle, un oeil caché par un bandeau noir. Il se précipita vers la jeune fille, tenta de la saisir, trébuchant de manière ridicule en tendant les bras devant lui pour mieux se repérer. Puis surgit un second personnage, bossu, revêtu d'une redingote noire. Lui aussi se lança à la poursuite de la nymphe, sans jamais parvenir à l'atteindre, sautant, grotesque, tel un cabri blessé, en boitillant d'une jambe sur l'autre. La nymphe échappait à ses deux poursuivants avec facilité et grâce en dansant, et riant d'un rire cristallin qui ne faisait qu'aiguiser un peu plus leur désir.

Sans qu'ils s'en aperçoivent, elle les amena insensiblement vers l'autre bord de la clairière, là où la forêt touffue reprenait ses droits ; là où un tigre, endormi s'était précisément allongé pour reprendre ses forces. Sans en avoir conscience, ils marchèrent

sur la queue du tigre… Furieux d'être réveillé par la douleur, ce dernier se jeta sur eux et n'en fit qu'une bouchée, pendant que la jeune créature s'enfuyait en s'enfonçant dans les bois.

La vision s'évanouit et Popper se retrouva, effondré, sur le sofa. K'ien le regarda avec commisération, ne pouvant s'empêcher de sourire.

« Eh oui, comme tu le vois, il ne suffit pas de quitter sa cabane de solitaire et de marcher dans le monde en écoutant le joyeux souffle de la vie. Encore faut-il être conscient de ses capacités et de ses limites pour ne pas partir de manière téméraire ou ridicule à l'assaut de buts impossibles. Sinon, au lieu de réaliser ses désirs, on se retrouve finalement avalé par eux. *(Tout comme le Créateur, 1, s'obtient en avalant l'unique trait faible du Jeu, murmura Foussage à l'oreille de K'ien son maître). »*

« N'as-tu pas commis cette erreur lorsque, avec tes amis, tu as soutenu la réunification des deux Allemagnes en omettant, pour une fois, le principe de prudence que tu te plais pourtant toujours à rappeler ? Car en précipitant les événements, en forçant un pays ressemblant à un pauvre borgne boiteux, à épouser un autre pays aussi riche qu'une vieille rombière désœuvrée, c'est le tigre endormi de l'envie et de la suspicion réciproque que vous avez réveillé… »

3. Lors de sa quatrième visite, K'ien revint accompagné du seul Foussage, et pourtant, dès que Popper ferma les yeux, il retrouva la frêle silhouette de Toueï dont la jeunesse et la fraîcheur venaient désormais l'obséder chaque nuit dans ses rêves…

Habillée de lumière dans un justaucorps aux paillettes argentées, les cheveux redressés en chignon, elle se tenait cette fois-ci droite et fière au centre d'une piste de cirque. Enfermée dans une cage, elle tenait à distance, par son seul regard, quatre tigres du Bengale qui semblaient guetter la moindre de ses erreurs. Popper retint son souffle lorsque, fixant l'un des fauves droit dans les yeux, elle s'avança tout contre son poitrail, puis posant ses pieds sur sa queue, elle se dressa sur la pointe des pieds pour mettre sa tête dans la gueule béante. Elle revint au centre de la piste dans un tonnerre d'applaudissements tandis que, l'image s'estompant, elle s'effaçait en même temps ut du songe de Popper.

« Toueï n'était qu'un songe, une matérialisation de ton désir désormais mûri », dit K'ien en s'adressant au vieux professeur encore abasourdi.

« Qu'importe la vision, seul compte l'enseignement que je veux te faire comprendre », reprit K'ien de manière plus douce.

« Suis donc l'exemple de ma fille : à condition de conserver toute sa force intérieure et sa circonspection *(comme dans la carte 61, la Vérité intérieure, pensa-t-il),* il est facile de vouloir l'impossible et d'apprivoiser le danger le plus extrême comme l'ennemi le plus cruel. »

« N'est-ce pas ce qu'ont d'ailleurs réussi les anciens pays de l'Est lorsqu'ils sont parvenus à s'affranchir du joug soviétique apparemment impossible à soulever, en demeurant inflexibles dans leur marche vers la liberté et, en même temps, extrêmement prudents avec les anciens maîtres dont ils se défaisaient lentement ? »

4. La cinquième fois, K'ien revint seul. Alors que Popper s'attendait à avoir une nouvelle vision, K'ien le surprit en sortant une biographie de Mao Tse Toung qu'il posa sur le bureau du philosophe.

« Aujourd'hui, il n'y a plus besoin de grand discours ou d'une quelconque vision pour prévoir la suite. Car lorsqu'on a su apprivoiser le fauve, on devient soi-même le tigre et on peut alors continuer sa progression avec vaillance et prudence. Le modèle de cette progression en notre vingtième siècle est incontestablement Mao Tse Toung. Dans l'histoire contemporaine, il a d'abord su attendre une dizaine d'années pour reconstituer ses faibles forces au cours de la Longue Marche qui allait le ramener triomphalement au pouvoir, à force de ténacité et d'intransigeance morale. Puis il a continué sa marche en affirmant, au faîte de sa puissance, que les Etats-Unis impérialistes n'étaient qu'un tigre de papier dont il ne fallait pas avoir peur. Oui, plus que tout autre, ce personnage légendaire s'est pris pour un tigre. »

« Avait-il un secret ? Et comment pouvez-vous en faire un modèle ? Vous oubliez que c'est l'un des pires tyrans que le Chine ait connu, qu'il est responsable de la mort de centaines de milliers d'hommes et de femmes au nom de la prétendue Révolution culturelle» demanda Popper alors que K'ien se levait pour prendre congé.

« Certes, les plus grands hommes peuvent devenir les plus grands tyrans, c'est l'un des mystères de l'histoire. Il n'en demeure pas moins qu'avant de verser dans ces abominations, il sut mieux que quiconque retourner la situation, affronter le tigre et l'abattre. A un journaliste qui lui demandait ce qu'il estimait être la seule et unique recette qui explique sa conquête du pouvoir, il répondit ainsi, en avouant sa paranoïa secrète : « Tout le temps que durera votre marche, il faut garder conscience de l'extrême danger au sein duquel vous évoluez. Car l'opposition (38) est toujours tapie là, menaçante… »

5. Popper attendit K'ien en vain, lors de la sixième semaine. Lorsqu'il comprit enfin qu'il ne viendrait plus, il ressentit un regret teinté de nostalgie ; surtout lorsqu'il pensait à la belle Toueï qu'il ne reverrait plus. Puis il fut comme soulagé de l'absence de K'ien. Il avait compris qu'il n'avait plus besoin de lui et que, désormais, il devait prendre ses décisions seul.

Il avait l'impression de sortit d'un songe. Peut-être d'ailleurs tout cela n'avait-il été finalement qu'un rêve plus ou moins confus ! Ses amis le trouvèrent changé. Pendant les quelques années qui lui restèrent à vivre, il n'hésita pas à s'engager plus radicalement dans la vie politique allemande, restant toujours ferme et fidèle à ses principes, mais sans hésiter à porter des critiques qu'il n'aurait jamais osé formuler auparavant. C'est ainsi que l'un de ses derniers livres fut écrit pour dénoncer la civilisation contemporaine et le système télévisuel omniprésent qui empêchaient, d'après lui, les hommes de devenir autonomes et responsables, en constituant une grave entrave à l'idéal d'un véritable dialogue démocratique.

Avant de mourir, il pensa à ses engagements précédents, satisfait d'avoir progressivement acquis à la fois plus d'humanité et plus de radicalisme dans sa critique de tout ce qui venait dégrader l'essence de l'homme. Il ressentait une joie indicible monter en lui, la même joie qui, jadis, avait animé cette jeune fille inconnue, cette belle Toueï dont il avait failli tomber amoureux. Comme Kant sur son lit de mort, avant de fermer définitivement les yeux, il eut envie de murmurer, pour lui-même :

« C'est bien… » Quand tout est achevé, survient la sublime réussite et règne la Joie 58, chanta Foussage en s'envolant pour une fois joyeux et en revenant vers K'ien et Toueï.

K'ien et Toueï pensaient parfois avec nostalgie à leur vieux professeur d'épistémologie, Popper, qu'ils avaient ainsi côtoyé pendant plusieurs mois. Ils respectaient sa droiture et étaient heureux d'avoir pu apporter, au crépuscule de sa vie, un peu de gaieté, de légèreté

dans ses pensées,. Ils étaient persuadés que, même si leur action n'avait pas eu d'impact directement visible, ils avaient pourtant contribué à faire progresser le Jeu, en renforçant les valeurs de rigueur morale de ce dernier.

K'ien était persuadé que son enquête avait également progressé, même si, pour le moment, il n'aurait pu dire comment. Car c'était une autre facette du Bien qu'il poursuivait, qui s'était dévoilée à lui dans cette aventure. Et il savait que, sans lui, rien de juste n'était possible…

Notes issues du carnet de Sam : *« J'avoue ma perplexité la plus profonde. Je ne comprends pas vraiment ce que cherche K'ien dans ce récit. Pourquoi prend-il tant de temps avec ce vieux professeur de philosophie gâteux ? En tout-cas, il semble avoir définitivement abandonné les grandes actions héroïques du passé, pour influencer les gens uniquement de manière indirecte. Certes, le Pouvoir, c'est la possibilité à influencer les autres. Mais dans ce cas précis, à quoi sert de dire qu'on peut marcher sur la queue du tigre, quand on reste soi-même soigneusement à l'écart ?*

Luc a bien ses explications, mais elles me semblent encore plus confuses. Pour lui, le choix même du titre de ce récit, La MARCHE, renvoie aux sabots en forme de bateau que les anciens Chinois se mettaient aux pieds pour avancer. Grâce à eux, on peut avancer sans avoir peur de rien, même pas de marcher sur la queue d'un tigre : ils sont si légers qu'ils ne laissent pas d'empreinte sur le sol. Certes, je veux bien qu'il s'agisse d'une métaphore sur la bonne manière d'agir, mais alors que viennent faire les Chinois avec l'Allemagne contemporaine? »

Bribes de commérages sur Lebab

« Ils ne comprennent rien sur Terre, cela ne m'étonne pas. Pourtant, c'est bien évident qu'après sa période de Folie Juvénile dans le ciel antérieur numéro 4, K'ien a appris à se contrôler, et qu'il est tout heureux d'être accompagné de sa jeune fille la plus joyeuse, Toueï, avec laquelle il retrouve tous les plaisirs de la famille », susurra la citrouille ronde toujours pleine d'optimisme et de gentillesse.

« Moi je veux bien », dit le savant ésotérique à figure de navet triste,

« Mais ma science des connexions cachées me montre que c'est beaucoup plus complexe que cela. Je peux comparer ce récit avec la prudence exigée dans la carte 54 sur l'Epousée, sauf qu'ici, la situation est plus positive.

De la même manière, je peux connecter le récit avec celui qui précède, le numéro 9, puisque à la place de montrer l'influence du Doux sur la Terre, ici on montre l'influence du FORT sur le FAIBLE ; mais les situations sont pourtant différentes », dit-il d'un air perplexe…

11 - LA PAIX, SOMALIE

L'hiver approchait en Occident, mais on mourait de faim sous le soleil écrasant de Mogadiscio. Ayant perdu tout espoir de voir des bateaux de ravitaillement parvenir jusqu'au port, les habitants qui avaient pu sauver quelque argent et qui avaient encore suffisamment de santé pour partir avaient pris d'assaut les vieux cargos rouillés dans le port, ou encore les dernières embarcations de pêcheurs qui ne partaient plus en mer depuis longtemps. Il en était résulté un exode désespéré, les boat people surchargés s'échouant dans les pays voisins avec leur cortège de misère et d'enfants faméliques qui venaient mourir sur une terre étrangère, loin de leur pays.

On ne pouvait même plus parler de pays. Jadis, oui, la Somalie avait été un pays, fier de sa position à l'extrême pointe de la Corne, ce qui en faisait le pont entre l'Océan Indien et la Mer Rouge, et par là même une étape obligatoire pour les marchands d'encens et de cardamone qui reliaient, par-delà les deux mers, le continent noir au monde arabe. Les navigateurs parlaient alors des habitants comme de nomades fiers et chevaleresques, poètes et guerriers, aux femmes éclatantes dans leurs robes chamarrées. Il n'y a pas si longtemps, la Grande Somalie devenue indépendante tirait encore orgueil de son choix volontairement assumé à contre-courant de l'histoire, en s'affirmant comme le dernier grand pays nomade du continent, fier de ses chèvres, moutons et bananes exportés vers les pays du Golfe comme de son modèle de démocratie pastorale.

Hélas, tout cela avait changé. Après plusieurs coups d'état militaires et un intervalle communiste sous le giron de l'URSS, le pays s'était enfermé dans une situation inextricable, vivant de l'argent de la mafia et des subsides de l'aide humanitaire, ce qui lui avait valu le sobriquet de « creuset à aumônes » dans les milieux internationaux. Depuis, la situation n'avait fait que se dégrader, le soulèvement de Ougadeni au Sud ayant marqué le début de la déliquescence de l'état central et de l'éclatement du pays en territoires surveillés par des milices tribales concurrentes. C'est ainsi qu'on ne comptait pas moins de huit zones d'influence clanique différentes, contrôlées par des chefs tribaux ennemis, chacun revendiquant le titre prestigieux de « Seigneur de la Guerre ». En lutte perpétuelle les uns contre les autres sans pourtant disposer d'armée véritable, incapables d'imposer leur autorité sans faire appel à des hommes de main locaux, les chefs de clan s'étaient vite laissés déborder par les bandes armées sur lesquelles ils étaient obligés de s'appuyer. La conséquence ne s'était pas faite attendre, les bandes de brigands faisant la loi sur des portions de territoire ou même sur des quartiers de ville de plus en plus importants, rançonnant ceux qui passaient comme ceux qui y vivaient. Il suffisait d'un « technical car », une camionnette brinquebalante sur laquelle on installait à la hâte une vieille mitraillette russe, pour répandre la terreur autour de soi et se faire respecter. Il n'y avait plus rien à faire, et jusqu'à l'intervention armée de l'ONU, même l'aide humanitaire envoyée pour mettre fin à la famine et aux épidémies s'était trouvée bloquée. Cyniquement, les bandits attendaient que la nourriture arrive et soit embarquée sur les camions des associations

caritatives à destination de la province, pour les attaquer sur la route et les rançonner. Ils vendaient ensuite, au prix fort, la nourriture volée. Il ne restait plus à la population locale affamée qu'à reprendre son exode vers la ville.

Face à l'impasse et au chaos dans lesquels se trouvait plongé le pays, progressivement, l'idée d'une intervention militaire de l'ONU s'était imposée. Car s'il est inscrit dans la charte des Nations Unies qu'elles ont le pouvoir et le devoir d'intervenir pour maintenir la paix, ne pouvait-on considérer qu'elles avaient d'autant plus un devoir d'ingérence dans des situations humanitaires où, comme en Somalie, cette paix est minée par des bandes illégales ?

K'ien, qui avait réusi à se faire embaucher au sein de l'ONU pour le compte des Etats-Unis, avait usé de toute son influence pour habituer les personnalités qu'il côtoyait à cette idée. S'il avait fait sienne cette cause, c'était parce qu'il était persuadé qu'une nouvelle ère émergeait. Après les blocages de la Guerre Froide, pendant laquelle l'ONU n'avait jamais pu jouer son rôle d'entité supranationale et de juge mondial se plaçant au-dessus des intérêts particuliers de chacun, les temps étaient enfin venus où les Nations Unies pouvaient prétendre assumer un nouveau rôle moral de dirigeant et de garant de la paix, en arguant du droit international. La longue marche de ces dernières décennies était enfin récompensée, puisque pour la première fois les états membres acceptaient d'envisager une intervention armée dans des buts strictement humanitaires. N'était-ce pas reconnaître implicitement que des valeurs morales universelles devaient transcender les différences politiques de chacun ?

Au cours des innombrables contacts pris avec les organisations humanitaires présentes en Somalie, K'ien avait eu l'agréable surprise de retrouver Kouen, son épouse - qu'il avait perdue de vue - à la tête de l'une d'entre elles. Il en avait fait son interlocuteur privilégié, persuadé qu'à eux deux ils tenaient enfin l'occasion qui leur permettrait de faire comprendre aux hommes qu'un nouveau gouvernement mondial était la seule solution pour maintenir une paix durable.

L'intervention, démarrée conjointement par un débarquement maritime et par l'instauration d'un pont aérien, avait été un succès. Les troupes américaines mandatées par l'ONU s'étaient rendues maîtresses de Mogadiscio sans coup férir. Le Général Aïdid, qui occupait jusque là le site hautement stratégique de l'aéroport, l'avait laissé le matin même aux marines et aux légionnaires français fraîchement débarqués. Espérant jusqu'au dernier moment que l'intervention n'ait pas lieu, il avait attendu de voir arriver le premier contingent étranger sur les pistes bordant l'Océan Indien pour décrocher et se replier. Dans un silence impressionnant et la rage au ventre, il était redescendu avec une centaine d'hommes en armes dans la partie de la capitale qu'il contrôlait. En le regardant s'éloigner dans l'aube naissante, silhouette minuscule face aux énormes avions-cargos qui venaient d'atterrir et qui transportaient dans leur ventre des engins blindés terrifiants, Kouen ne put s'empêcher de murmurer :

« Le petit s'en va, le grand vient Gage de Paix et de Fortune… »

En partie grâce à ses tractations secrètes, le Général Aïdid avait accepté de quitter l'aéroport sans qu'un seul coup de feu ne soit tiré. Comme de nombreux autres responsables caritatifs, Kouen était en effet sur place depuis un mois pour préparer le terrain, palabrant sans fin avec les principaux chefs de guerre locaux, pour obtenir leur neutralité face au déploiement de force à venir.

Pour atteindre son but, elle avait savamment usé de la carotte et du bâton, se servant du précédent du Koweït pour montrer que ce serait une folie de s'opposer aux troupes de

l'ONU, se retranchant, lorsqu'elle en avait besoin, derrière la réputation d'invincibilité de l'armée appuyée par les américains. Mais elle ne faisait intervenir ce type d'argument que de manière ultime, préférant le garder en réserve et mettre à l'inverse en avant le but humanitaire de l'opération. Elle adoptait alors un profil bas et humble, en ne cessant de rappeler que l'objectif était d'aider des chefs prestigieux comme son interlocuteur à se débarrasser des bandes de brigands qui étaient une plaie pour tout le monde, afin de ramener la paix et de sauver la population de la famine. Les Seigneurs de la Guerre, qui craignaient par-dessus tout l'arrogance des américains, appréciaient cette manière modeste qu'avait Kouen, et à travers elle les organisations caritatives et l'ONU, de proposer leur aide. Ils se sentaient grandis et honorés par les déclarations, ne cessant de rappeler qu'ils étaient les éléments clés d'une future résolution du conflit. Pour la première fois depuis longtemps, ils faisaient taire les éléments mauvais qui les poussaient de manière absurde dans une guerre civile sans fin, et ils se laissaient gagner par l'espoir d'une Somalie enfin réconciliée et pacifiée.

La confiance ainsi instaurée, le dialogue put commencer ; et des chefs ennemis qui ne s'étaient jamais rencontrés, acceptèrent enfin de s'asseoir à la même table pour parler. C'est alors qu'intervint K'ien. S'appuyant sur les résultats obtenus par les missions caritatives et sur la réputation de bonté et d'impartialité des gens comme Kouen, il mit en avant le prestige de sa mission Onusienne qui impliquait de reconstruire un État de droit, seul garant de la paix et de l'avenir. Lorsque la réconciliation serait avérée et que chacun oeuvrerait dans un but commun, la prospérité pourrait enfin revenir. Pour renforcer ses propos et leur donner plus de vigueur, il aimait s'appuyer sur les vieux mythes africains, toujours très sexués et pour cela irrésistibles, que le perroquet Foussage, son fidèle compagnon, savait ressortir à bon escient de sa mémoire inaltérable :

« Lorsque le Ciel sacré, notre Père à tous Sent le désir de pénétrer la Terre, et qu'en même temps Cette dernière veut jouir et se tend vers lui, Alors il s'abaisse jusqu'à elle et la mouille de pluie, Afin d'enfanter à nouveau une précieuse vie. »

« De même », commenta K'ien, « ceux qui jusqu'à maintenant s'opposaient, sentent le besoin de se rencontrer et d'œuvrer ensemble pour que revienne la prospérité ».

Les Dieux devaient être propices car, dans les premiers temps du moins, une fragile paix revint, même si elle était parfois interrompue par des salves d'armes automatiques qui embrasaient épisodiquement un quartier de la ville, puis l'autre. Les « technical cars », ces camionnettes surmontées d'une mitraillette qui semaient encore une semaine auparavant la peur et la mort autour d'elles, s'étaient mystérieusement évanouies dans la nature. La rumeur voulait que, les jours précédant le débarquement, elles soient toutes parties de Mogadiscio pour se mettre à l'abri en Ethiopie. Elles n'avaient pas été détruites, et pouvaient à tout moment replonger le pays dans le chaos…

1. Ce fut dans l'antique stade de Mogadiscio, à la sinistre réputation, puisque au gré des événements il avait servi à chaque camp pour parquer ses opposants, que K'ien avait fait le pari d'appeler à la réconciliation nationale. Il avait obtenu que viennent se rencontrer en public le Général Aïdid et le Général Mahdi, les deux chefs de clan de la même ethnie Hawiyé, qui se livraient pourtant depuis deux ans une lutte fratricide sans merci dans la capitale, au point que cette dernière était coupée en deux par une frontière invisible que nul n'osait franchir.

K'ien avait vu avec appréhension une foule énorme affluer vers le stade. Les partisans comme les habitants qui dépendaient de chaque camp étaient en effet venus en nombre dès que la rumeur d'une rencontre historique au sommet s'était répandue…

« C'est normal, quand on arrache une laîche, le gazon vient avec ; chacun a amené avec lui ses troupes et ses sujets » glissa le perroquet Foussage à l'oreille de son maître.

« Et c'est la poussée vers le haut, 46, qui est prometteuse », ajouta-t-il pour le rassurer.

Effectivement, tout se passa bien, au-delà de tout ce que K'ien aurait pu espérer. Lorsque les deux Seigneurs de la Guerre, jusque là opposés, apparurent côte à côte, puis se donnèrent l'accolade en invitant à la réconciliation et à la réunification de la capitale, la liesse avait éclaté dans le stade comble. Des hommes et des femmes qui se regardaient jadis comme des ennemis jurés, se découvraient soudain frères et voisins, s'embrassaient, se lançaient dans une folle danse de joie improvisée. Le soir même, on osait à nouveau passer d'une partie de la ville à l'autre…

2. Avant d'aller au Nord, à Baïdoa, où la situation était encore plus explosive, K'ien avait conseillé aux troupes américaines mandatées par l'ONU d'attendre et d'être sûres d'avoir une tête de pont solide à Mogadiscio. Il fallut plusieurs semaines pour finir de déployer tout le matériel militaire qui avait été prévu, et pour que le camp retranché des alliés soit enfin conforme aux objectifs, avec toutes les chances d'être imprenable.

Pourtant, lorsque tout fut prêt, rien ne se produisit. Les forces armées onusiennes semblaient s'enliser dans la routine du maintien de la paix et du contrôle des quartiers de Mogadiscio où elles se trouvaient, évitant soigneusement les zones à risque, ne présentant aucune velléité d'aller plus au Nord où, pourtant, la famine et les bandes rivales frappaient plus fort que nulle part ailleurs.

Foussage ne se priva pas de secouer son maître, en rappelant K'ien à ses devoirs. *« Il ne faut pas négliger ce qui est au loin, ne pas craindre d'affronter le danger et de se mélanger aux rustres. As-tu oublié la mission humanitaire pour laquelle tu es venu ? La lumière va s'obscurcir, 36 »,* l'admonesta-t-il rudement.

A partir de ce jour, on prit l'habitude de voir les engins militaires de l'ONU partir en convoi vers le Nord pour accompagner les missions humanitaires. Les distributions de vivres purent enfin se faire partout dans le pays, sans craindre le pillage par les bandes armées, étrangement absentes. De ce fait, même dans les villages les plus reculés où se rendaient les camions de vivres et les militaires, les combats cessèrent et une paix tout aussi miraculeuse que fragile s'imposa.

3. Fatalement, il y eut des accidents, et même un début de revers de fortune qui affecta un moment K'ien. Il arrivait ainsi assez régulièrement que les forces américaines ou françaises, nerveuses dans cet environnement qu'elles ne connaissaient pas, tirent dès qu'elles se sentaient menacées, parfois à tort, abattant par erreur des Somaliens qu'elles avaient pour mission de protéger et de nourrir.

Plus grave peut-être, on sentait bien que, maintenant que les troupes onusiennes étaient déployées et donc plus vulnérables parce que moins concentrées, les brigands étaient tentés de revenir pour sévir à nouveau. Il n'était pas rare que, à peine le dernier camion militaire parti du village, on entende au loin le bruit de moteur des fameux « technical cars

» soigneusement camouflés dans les environs, le temps de laisser se décharger les vivres…

Un soir où K'ien était particulièrement désemparé, après avoir appris le vol d'une colonne entière de camions transportant plusieurs centaines de tonnes de riz, Foussage l'avait raillé, à son habitude :

« Comme si tout pouvait te réussir sans obstacle ! Il n'y a pas de plaine sans côte, pas d'aller sans retour, pas de haut sans bas. Poursuis ton oeuvre et ta manoeuvre d'Approche, 19, et réjouis-toi déjà de ce qu'il t'est donné d'accomplir ! »

4. Kouen fut à l'origine d'un nouveau cas de conscience pour K'ien. Alors qu'il était tout entier occupé par le souci d'assurer la sécurité des troupes de l'ONU sans les disperser trop sur l'immense territoire qui était leur champ d'opération, Kouen vint en effet lui faire part de ses préoccupations morales. La famine qu'ils commençaient à combattre efficacement en Somalie ne respectait pas les frontières artificielles décidées par les hommes. Elle sévissait aussi dans les pays voisins, qu'il s'agisse de l'Angola, du Mozambique, du Liberia, du Zaïre, ou même plus proche encore, de l'Ethiopie où des milliers de Somaliens s'étaient réfugiés. Pouvait-on pratiquer une aide humanitaire sélective et les laisser mourir de faim parce qu'ils ne se trouvaient pas au bon endroit ?

Comme pour le narguer et ajouter à ses soucis, Foussage le perroquet, qui ne s'embarrassait pas trop du principe de réalité, vint appuyer sa maîtresse avec laquelle il partageait toujours une secrète connivence.

« Lorsqu'on est grand et influent comme tu l'es devenu, il faut en profiter pour venir en aide aux voisins qui n'espèrent même plus d'aide. Il faut laisser entrer la Lumière de l'espoir et la Puissance du Grand (34). Sans te vanter de ta richesse, il faut te baisser vers eux et battre des ailes - comme ça ! »

En riant, Foussage secoua plusieurs fois ses deux ailes sur son corps, cachant sous son plumage coloré la tête et le bec. Il voulait signifier par là que K'ien n'avait pas le droit de se contenter de ce qu'il avait déjà réalisé et de se cacher les yeux pour ne pas regarder la réalité ailleurs. La paix, amante insatiable, exigeait toujours plus de ses prétendants, et rêvait d'une maison immense dont les murs épouseraient les pourtours de la Terre…

L'argument de Kouen, comme l'intervention de Foussage, perturbaient d'autant plus K'ien qu'ils correspondaient à des craintes secrètes qui le minaient également, même s'il les exprimait à un niveau plus politique. Cela faisait en effet plusieurs jours qu'il méditait, de son côté, sur la légitimité même de son action et sur les espoirs qui l'avaient amené à s'engager en Somalie. S'il prônait un nouvel ordre mondial et l'imposition de règles internationales auxquelles devait se soumettre tout État, pouvait-il décemment défendre l'opération somalienne, en fermant les yeux sur ce qui se passait dans d'autres pays où régnait la guerre civile et la barbarie ?

Conscient de ces contradictions, K'ien était d'humeur sombre. Il estimait que les forces engagées étaient à peine suffisantes pour assurer le succès de l'opération sur le sol somalien. Il était profondément sceptique sur les chances de faire accepter à l'administration américaine d'autres interventions militaro-humanitaires dans les pays voisins, où elles risquaient inévitablement de s'enliser. Pourtant, si on était logique avec le grand rêve qui l'habitait, c'est ce qu'il fallait faire, au risque de se déconsidérer et apparaître partial. K'ien décida finalement qu'il retournerait à Washington pour en parler au Secrétaire Général de l'ONU comme aux responsables du gouvernement américain.

S'il y avait une seule chance de succès, elle résidait dans la capacité qu'il aurait à les convaincre de la justesse de son point de vue.

5. Avant de partir pour les Etats-Unis, K'ien voulut consolider la paix et prouver qu'il n'avait aucune intention de se substituer à l'autorité des Seigneurs de la Guerre. Il confia donc à Kouen la mission de réunir la dizaine de chefs de tribu qui se disputaient chacun une partie de la Somalie.

Il n'eut pas tort, car en voyant intervenir cette femme, habituellement dans l'ombre de K'ien, ses interlocuteurs se sentirent secrètement honorés. Cela leur rappelait les antiques coutumes africaines selon lesquelles :

« En donnant sa fille en mariage, le souverain apporte bénédiction et fortune ».

La réunion, commencée sous ces auspices favorables, se termina de manière prometteuse, les dix chefs de clan acceptant de prévoir, dans les six mois, un plan de réconciliation et un gouvernement d'union nationale. L'attente semblait prometteuse (5).

6. Hélas, la fortune ne dure qu'un temps, et à son retour des Etats-Unis, K'ien était découragé. Comme il le craignait, sa visite n'avait servi à rien. Les autorités américaines n'avaient, au risque d'apparaître comme partiales, aucune envie de s'engager ailleurs qu'en Somalie pour des buts humanitaires.

Cela n'allait pas mieux sur place. A sa descente d'avion, il apprit en effet que les bandes armées se reconstituaient et que, dès qu'un convoi militaire s'éloignait, elles recommençaient à s'affronter à nouveau pour marquer leurs territoires respectifs. Au Général américain qui le pressait de répondre à ces provocations par une démonstration de force, K'ien, investi de l'autorité de l'ONU, répondit par la négative, lui rappelant les objectifs non violents de l'organisme international. K'ien savait qu'il n'y avait d'issue qu'en adoptant ainsi une position humble et en refusant d'entrer dans le cycle des provocations. Envoyer l'armée pour empêcher un mur de tomber ne servait à rien et ne pouvait entraîner qu'une humiliation ridicule ; c'était aux cantonniers et aux maçons d'intervenir pour réparer l'outrage.

Quant à son secret espoir d'un nouvel ordre mondial, il devait progressivement y renoncer, retenu par un *Grand Obstacle (25).*

« Encore une occasion ratée, et pourtant un succès relatif » .

K'ien et Kouen étaient à la fois satisfaits et amers en regardant les avions de l'armée américaine qui commençaient à partir et à évacuer leurs troupes. Certes, ils avaient réussi à sauver des milliers de vies humaines et à ramener un semblant de paix dans ce pays auparavant déchiré par la guerre civile. En ce sens, la paix était un succès. Mais, en même temps, les bandes armées demeuraient présentes et commençaient déjà à reprendre leurs activités néfastes, sans même attendre que le dernier militaire étranger soit parti. Surtout, cette paix était, hélas, fragile et éphémère.

L'occasion d'instaurer une nouvelle ère de paix internationale avait été ratée. L'égoïsme et la partialité américaine avaient finalement dévoilé que, derrière les grands discours humanitaires qui avaient fait croire à K'ien en une nouvelle ère, se cachaient probablement une opération de police secrète et des intérêts commerciaux d'une nouvelle sorte. Car K'ien commençait à se demander si, en obligeant les pays européens à mettre

leurs terres en jachère et en étant alors les seuls garants du « grenier à blé » mondial, puis en décidant d'intervenir lorsqu'une famine éclatait dans un endroit du monde stratégiquement important, les Américains n'opéraient finalement pas comme les antiques empires sumériens à éclipses qui, sans avoir la force d'imposer un ordre permanent, se donnaient ponctuellement le droit d'intervenir militairement, pour rappeler à leurs sujets qu'eux seuls disposaient des réserves alimentaires fondant l'autorité de l'état - quitte à les laisser ensuite se débrouiller dans la misère et l'anarchie.

Notes issues du carnet de Sam :

On assiste d'après moi à un brusque revirement de K'ien qui cherche à nouveau à agir directement sur les événements, en forçant leur destin. Peut-être estimait-il qu'il avait suffisamment préparé, auparavant, le terrain pour imposer son nouvel ordre ? En tout cas, même si ce dernier plan a échoué, au moins une certaine paix relative a réussi malgré tout à s'installer dans le pays.

Pour une fois, Luc est sensiblement du même avis que moi. S'il est satisfait de voir la paix régner, il pense que ce récit est destiné à montrer que la trop grande confiance en soi et la fausse harmonie sont en fait des poisons qui peuvent miner, de l'intérieur, les meilleures situations.

Les commérages sur Lebab –

« Moi, vous ne m'enlèverez pas de l'idée que, depuis que notre Sage Roi est aux commandes du Jeu, les choses vont mieux. Dans le dernier récit, il avait grandi et mûri après être sorti de la crise de Folie Juvénile de l'adolescence. Dans celui ci, il continue à progresser et à se développer graduellement, comme en témoigne le Ciel Antérieur, 53, sur la Développement », susurra de manière satisfaite la citrouille ronde, comme d'habitude pleine de bonhomie.

« Pour moi aussi, tout est parfait, je n'ai rien à redire à la situation, puisque avec les dix transformations précédentes, nous avons un cycle complet et que la paix résulte de la combinaison heureuse de tous les éléments. Bien sûr, le Grand Plan de Réhabilitation Complète du Jeu est prématuré et ne peut d'ores et déjà se réaliser, mais n'est-ce pas normal malgré tout? » demanda le vieux savant sympathique à la figure de triangle coincé dans un cercle.

Ato soutint l'avis de ce dernier : « Je doute moi aussi que l'intervention directe des Dieux dans l'histoire des hommes puisse avoir un effet positif, même si cela se fait désormais sous les auspices de la Justice, et non de manière souterraine comme lors des complots de K'an. Mais il est normal que les Joueurs soient tentés par cette solution. Attendons de voir ce qui va se passer maintenant », conclut-il en invitant à regarder à nouveau l'écran géant.

12 - LA STAGNATION, SARAJEVO

_____

_____

_____

_____ _____

____ _____

_____ ____

Les gens de Sarajevo voyaient arriver l'automne avec désespoir. Avec lui les premiers froids tombaient, laissant présager les rigueurs inhumaines du prochain hiver. Il allait falloir, non pas vivre, mais plus simplement encore survivre - survivre à la faim et au froid, aux balles et à la peur, au manque de sommeil comme à la grande lassitude de vivre qui accablait la population de cette ville. Les habitants ne croyaient plus en rien. Cela faisait maintenant plusieurs années que leur ville, encaissée au fond d'une vallée, était encerclée par les unités régulières d'une armée de brigands serbes qui n'avaient même pas le courage de se battre. Du haut des collines environnant la cité, ils se contentaient lâchement de faire régner la terreur en tirant sur les habitants comme sur des lapins. Ils assiégeaient une ville coupée du monde, empêchant le moindre ravitaillement, n'hésitant pas à abattre les femmes et les enfants qui se risquaient parfois à traverser une rue en courant pour aller remplir un bidon au point d'eau le plus proche.

Une fois, Kouen s'en souvenait encore avec horreur, un couple de jeunes Bosniaques pour lesquels elle s'était prise de sympathie, car ils croyaient naïvement en l'utopie et en la non violence, avait décidé de franchir symboliquement le pont qui coupait la ville du reste du monde, pour témoigner de leur pacifisme et de leur amour. Elle n'avait pas osé les en dissuader, se disant qu'après tout leur démarche folle pourrait peut-être provoquer une crise de conscience miraculeuse.

K'ien n'avait, quant à lui, rien dit, la laissant les soutenir mais sans y croire vraiment. Ils s'étaient avancés, enlacés, et avaient été abattus froidement, au milieu du pont, devant les caméras du monde entier. Car il y avait une ironie tragique dans le drame que vivaient les gens de Sarajevo. Si la ville ne pouvait rien recevoir, ni vivres ni médicaments, de manière paradoxale elle offrait gratuitement au reste de la planète l'accès aux images de son asphyxie et de sa lente agonie. Elle était devenue une scène médiatique que pillaient avec avidité les journalistes chasseurs de scoop, et sur laquelle rêvaient de se montrer de manière indécente les intellectuels, les vedettes du show-biz comme les hommes politiques en mal de célébrité.

Même le Pape serait venu, si son Dieu ne lui avait soufflé à l'oreille, au dernier moment, que lui aussi se contentait fort bien du sort de Sarajevo et que, ma foi, la vision sur CNN de son calvaire interminable n'était pas pour lui déplaire. Cela faisait presque deux mille ans qu'il n'en avait vu d'aussi poignant. Certes, les Romains avaient eu, en leur temps, les jeux du cirque ; ils avaient même jeté des chrétiens aux lions pour ranimer l'intérêt d'un audimat qui, déjà à l'époque, s'essoufflait dès qu'il cessait d'être réalimenté par des spectacles toujours plus violents. Mais jamais encore on n'avait osé prendre le calvaire d'une ville assiégée pour en faire un objet de voyeurisme permanent, en inondant les télévisions étrangères d'images de morts innocents dès qu'on constatait un relâchement de l'attention des téléspectateurs.

L'assassinat de ses deux amis avait affecté cruellement Kouen, obligée de reconnaître qu'il est des situations où l'effort de persuasion et la douceur ne peuvent malheureusement rien. Comme les autres habitants de la ville, elle se sentait sombrer dans une dépression chaque jour un peu plus profonde. Elle n'avait même plus envie de sortir de la cave de l'immeuble à moitié brûlé dans lequel elle avait trouvé refuge, au milieu de quelques autres pauvres êtres qui se tenaient chaud en se serrant frileusement les uns contre les autres.

Elle ne voyait plus que très rarement K'ien. Peut-être parce qu'il avait secrètement honte de l'évolution qui avait été la sienne : venu soutenir le droit d'ingérence humanitaire en lequel il voyait un nouveau principe moral capable de s'imposer universellement, au-dessus de tous les régimes politiques particuliers, il avait assisté, muet, à la faillite de cette noble mission. Aujourd'hui, les organisations de bienfaisance n'étaient capables que d'empêcher les populations locales de mourir totalement de faim pendant le siège, le spectacle risquant de ne plus avoir aucun intérêt. K'ien s'était alors radicalisé. Il était devenu inaccessible, s'enfermant avec les derniers chefs de guerre bosniaques dans des projets de reconquête irréalistes, ou dans des rêves inaccessibles, espérant internationaliser le conflit pour sortir de l'impasse.

La mésentente avait rarement été aussi forte entre les deux époux qui avaient pourtant franchi ensemble tant d'obstacles dans le passé. *« Comme si le ciel et la terre, vexés, s'étaient retirés chacun de son côté »,* se disait parfois Foussage le perroquet qui, désemparé, ne cessait de voleter de l'un à l'autre. Lorsqu'il survolait les quartiers dévastés, il ne parvenait pas à s'expliquer comment cette ville, où vivaient jadis en harmonie les musulmans, les chrétiens, les juifs et les athées, avait pu devenir ainsi l'emblème de la haine, les uns descendant de nuit les montagnes pour tuer leurs frères d'hier, les autres se terrant en rêvant de vengeances à venir. Loin d'apaiser les tensions, les interventions successives et brouillonnes de l'ONU depuis le début du conflit n'avaient fait qu'empirer les choses. Au moment de l'éclatement de l'Empire russe et du démembrement conjoint de la Yougoslavie, la reconnaissance hâtive des nouveaux états croates et bosniaques, qui avaient revendiqué à juste titre leur indépendance, avait déclenché l'invasion des Serbes ; et nul soldat de la force internationale n'était venu pour défendre ces nouveaux états. Plus tard, l'envoi d'une force d'interposition pour empêcher la prise de Sarajevo par les Serbes n'avait finalement fait que prolonger artificiellement l'agonie programmée, sans venir réellement en aide à une population qui n'avait le droit que de mourir sous protection internationale…

L'impuissance de l'ONU ne faisait que refléter cyniquement les lâchetés et les intérêts égoïstes de ses membres. Ainsi les Etats européens, se souvenant que la première guerre mondiale avait éclaté à cause de Sarajevo, étaient obnubilés par la peur d'une contagion possible, et se divisaient entre eux sur les mesures à prendre, retrouvant les anciens clivages idéologiques des Balkans. Quand aux Etats-Unis, ils refusaient d'envoyer un seul soldat dans ce lointain pays qui ne représentait aucun enjeu stratégique pour eux, préférant mener des guerres d'opérette au Panama ou en Haïti plus proches, où ils étaient sûrs de gagner. Très vite, le Président serbe Miloscévicz avait compris, comme Hitler à son époque, qu'il n'avait rien à craindre des grandes puissances. Tant qu'elles parlaient et se retranchaient derrière de grands principes, il savait qu'il pouvait agir honteusement, humiliant quotidiennement les soldats de la FORPRONU qui en étaient réduits à quémander une autorisation pour déplacer symboliquement leurs chars inutiles de quelques mètres. Un moment, une éclaircie avait failli se produire, le Général Morillon qui commandait la FORPRONU refusant les vexations des Serbes, et osant, au péril de sa vie, franchir les barrages illégaux pour faire respecter l'ordre et les décisions

internationales. Mais il avait été relevé de ses fonctions et remplacé par un personnage falot, un général anglais prêt à subir toutes les humiliations. La nomination dans les instances dirigeantes de l'ONU d'Akashi, un piètre diplomate japonais qui était d'autant plus fort à l'extérieur qu'il était intérieurement faible, avait définitivement écarté tout espoir de solution pour les habitants de Sarajevo.

La situation, pourrie, ne cessait de s'enliser, les forces en présence gelant leurs positions sans espoir d'évolution. Et à l'approche d'un nouvel hiver, les citadins assiégés ne pouvaient s'empêcher de penser qu'à nouveau, comme la végétation qui se mettait en sommeil pour une longue durée, ils allaient devoir hiberner et patienter. « Le grand s'en est allé, le faible est venu. Stagnation, les hommes mauvais ne favorisent pas la persévérance de l'homme noble », n'avait pu s'empêcher de penser K'ien lorsque le Général Morillon avait quitté son poste, se retirant de manière hautaine en refusant les honneurs que la communauté internationale était pourtant prête à lui accorder pour faire taire sa mauvaise conscience.

La situation militaire ainsi bloquée, les négociations au point mort depuis que la méfiance mutuelle s'était installée entre les négociateurs des deux parties, il ne restait plus aux petits chefs sans envergure de chaque camp qu'à jouer de manière prétentieuse un simulacre de pourparlers dans la cour des grands. Ainsi, le chef musulman voulait imposer sa solution alors qu'il était le plus faible, tandis que les responsables de Sarajevo maintenaient leur volonté jusqu'au-boutiste en espérant l'intervention militaire des grandes puissances, et en revendiquant la levée de l'embargo militaire pour pouvoir s'armer et se venger. Quant aux Serbes, comme d'habitude, ils louvoyaient, se jouant des indécisions de chacun, sans jamais oser lutter à visage découvert.

Dégoûté, K'ien rêvait à des actions héroïques et radicales, pendant que Kouen, quant à elle, imaginait des solutions plus conformes à sa nature…

1. La seule manière de réhabiliter la non-violence était de battre en retraite. Kouen voyait, dans ses rêves, Akashi jeter l'éponge. Face à la mauvaise volonté des belligérants, il refusait de prêter les locaux internationaux de Genève pour continuer ce qui n'était qu'une parodie de négociation, et donnait simultanément aux forces militaires de l'ONU et au personnel civil de l'organisme l'ordre de se retirer.

C'était un quitte ou double, mais Kouen était persuadée qu'étant donnée la lâcheté des intervenants, ils demanderaient humblement à Akashi de revenir, et qu'alors il pourrait imposer ses conditions. Ce serait en ce cas la force de *l'Innocence* qui pourrait enfin se manifester et l'emporter. 269 Foussage était, lui aussi, de cet avis, puisant dans sa mémoire ancestrale l'exemple d'une situation similaire. *« Lorsque la situation est aux mains d'hommes vulgaires, il faut, pour ne pas se déconsidérer, retirer toutes ses forces, et tirer les trois touffes de gazon ensemble pour que ce dernier tout entier soit ôté. C'est ainsi qu'on parvient à l'Innocence (25) ».*

2. Les séances de négociation avaient alors cessé d'être, dans les songes de Kouen, des mascarades, insensiblement, sans que les belligérants aient compris comment un tel changement s'était produit. L'évolution avait été imperceptible, et due uniquement à la rigueur morale des responsables de l'ONU qui avaient décidé, une fois pour toutes, de ne plus se prêter aux comédies des parties en présence. En cessant de quémander des compromis, de supplier des cessez-le-feu jamais appliqués, les négociateurs de l'ONU avaient en même temps cessé de répondre aux flatteries et flagorneries de toutes sortes

dont on les entourait pour mieux les rouler dans la farine. Surtout, ils avaient cessé d'entamer chaque nouvelle séance en proposant un nouveau plan, que les diverses parties en présence se hâtaient de déclarer par principe inapplicable.

C'est en restant impassibles, en ouvrant les séances sans rien proposer, en montrant que l'immobilité et la stagnation ne les gênaient en rien, que les négociateurs de l'ONU avaient finalement réussi à enrayer la mécanique de l'échec. Déstabilisés, les belligérants avaient bien été obligés de déposer des demandes et de commencer à négocier entre eux, sous l'autorité d'un Akashi qui, du coup, avait retrouvé toute sa dignité et son aura morales. Tout était encore loin d'être gagné, mais au moins de réelles discussions étaient maintenant engagées… *« Il faut savoir se servir de la stagnation, en se montrant audessus de la mêlée qui, sinon, déclenchera fatalement le conflit (6) »,* murmura Foussage qui n'en croyait pas ses oreilles de perroquet à l'idée que, pour une fois, la diplomatie pourrait servir à quelque chose. Si seulement la réalité pouvait évoluer aussi favorablement que le rêve de sa maîtresse, songeait-il…

3. Les mesures décidées n'avaient pas été que purement militaires, mais aussi symboliques. Non seulement l'embargo militaire avait été renforcé et rendu total, mais de plus il était allé de pair avec l'ouverture d'un procès retransmis dans le monde entier, pour dénoncer les crimes contre l'humanité et les atrocités commises par les belligérants des deux camps. Partout, l'horreur s'était emparée des opinions publiques lorsqu'elles avaient découvert des massacres, des camps de concentration et des humiliations qu'on croyait disparus depuis la dernière guerre mondiale.

Mis au ban de la société, se sentant secrètement honteux et collectivement coupables d'atrocités, les belligérants se firent moins arrogants, et la paix put enfin avancer. *« Quand on ne peut agir directement sans battre en retraite (33), il faut parfois humilier les gens pour que, honteux, ils en reviennent à des sentiments plus réalistes et plus humains »,* commenta en son fors intérieur Foussage, tout prêt à donner raison à sa maîtresse, et à conseiller à K'ien de suivre l'oracle implicitement présent dans ses songes. Il abandonna Kouen pour se diriger à tire-d'aile vers l'antre de son maître. Mais ce fut pour découvrir qu'il rêvait à des interventions plus héroïques et plus dures pour sortir de la situation.

4. Dans ses rêves, K'ien voyait que le général anglais Rose s'était inscrit dans la continuité du général Morillon qu'il remplaçait depuis que ce dernier avait été relevé de ses fonctions. En montrant que le sacrifice d'un chef militaire intègre ne changerait rien aux nouvelles déterminations des dirigeants militaires de l'ONU, il avait ainsi décidé de capitaliser sur l'aura de son prédécesseur. Il alla encore plus loin, refusant qu'on s'oppose aux décisions de l'ONU, forçant les barrages en s'avançant seul et désarmé face aux canons, répliquant de manière impitoyable dès 271 qu'un de ses soldats ou convois étaient attaqués par un belligérant.

La communauté internationale fut forcée de le soutenir, lui envoyant des armes et des hommes en appui. Peu à peu, la force d'interposition de l'ONU arriva à prendre le contrôle de la situation, imposant un début de paix défendu chèrement, répliquant à la moindre rupture du cessez-le-feu. Et comme cela risquait de déboucher sur un protectorat déguisé assumé par l'ONU, les parties en présence se mirent à négocier sérieusement. *« C'est bien la preuve qu'en prenant une attitude de commandement droit, qui s'appuie sur la contemplation de la Justice (20), on peut changer un état de fait »,* se dit, heureux, K'ien qui sentait qu'on commençait à sortir de la stagnation. Il se réfugia avidement dans

la consultation de ses songes intérieurs, pour savoir comment la situation aurait alors évolué.

5. Akashi était confronté à une terrible responsabilité. Depuis que, sur le terrain, les forces de l'ONU s'interposaient réellement entre les belligérants, en imposant un cessez-le-feu indiscutable, les droits de la diplomatie avaient repris de plus belle. Jamais on n'avait été aussi près du but, aussi près d'une signature finale. Le projet de compromis consistait à créer une nouvelle sorte de fédération, dans laquelle chaque communauté se verrait reconnaître ses droits, ainsi qu'un territoire autonome, Sarajevo demeurant quant à elle ville ouverte et cosmopolite, protégée par l'ONU. Mais parce qu'il touchait au but, Akashi était plus nerveux que jamais, craignant qu'au dernier moment un des belligérants ne recule, préférant la guerre et ses chimères au compromis d'une paix raisonnable. Il ne dormait plus que quelques heures par nuit - et encore - en se réveillant à chaque fois en sursaut après un cauchemar où il s'entendait gémir à voix haute *« Et si cela échouait, et si cela échouait ! »*

C'est un rêve qui lui apporta la solution *« Il faut s'attacher à une touffe de tiges de mûrier »,* lui soufflait à l'oreille en riant 272 un drôle de volatile lui rappelant vaguement un perroquet. Au réveil, Akashi se souvint de ce conseil qui, parce qu'il était luimême jardinier à ses heures perdues, lui parut tout de suite clair. Quand on coupe un buisson de mûriers, on voit en effet rapidement surgir de ses racines des surgeons particulièrement résistants. Le lendemain, il proposa, pour asseoir la solidité du plan de paix qui allait être signé, de l'adosser à une force armée internationale qui resterait vingt ans dans le pays pour s'assurer du respect des engagements pris, et pour rassurer les populations de chaque communauté. Ainsi, *le Progrès, 35,* était-il promis, les parties en présence devenant liées entre elles plus solidement qu'elles ne l'avaient jamais été.

6. Les militaires retournant à leur caserne et cessant d'être les seuls interlocuteurs de l'ONU, les organisations humanitaires retrouvèrent leur justification. Ce furent elles qui, les premières, assurèrent la fragile paix revenue, réconfortant les populations meurtries, aidant à la reconstruction du pays et de ses infrastructures vitales, donnant enfin un sens concret à leur droit d'ingérence partout où elles étaient confrontées à la misère. En même temps, des civils de valeur purent enfin émerger partout dans le pays, pour renouveler la politique et l'administration de la cité.

C'est ainsi qu'à Sarajevo un écrivain ayant subi la guerre tout en parvenant à sortir, presque chaque jour, un journal fabriqué de bric et de broc, se mit en avant en prônant un idéal de réconciliation nationale. Il voulait qu'à nouveau Sarajevo retrouve son cosmopolitisme et son aura internationale. Il se fit élire, et devint le maire de la ville enfin pacifiée. Pour lui, la grande oeuvre de sa vie ne faisait que commencer. Car il lui fallait tout reconstruire. *« La consolidation de la paix va demander un effort gigantesque et implique un Rassemblement, 45, de tout le monde pour oeuvrer dans le même sens »,* dit-il à la fin de son discours, en forme d'exhortation finale.

Hélas, les songes de K'ien comme ceux de Kouen n'étaient que des chimères, ou, du moins, des embranchements d'histoire parallèle qui n'avaient pu se concrétiser dans l'Espace/Temps des humains. « Quel gâchis, que d'occasions manquées ! » ne put s'empêcher de dire Foussage en pensant à toutes les issues qui auraient été possibles, mais que la folie humaine et la lâcheté des instances internationales avaient à chaque fois empêchées. Sa tentative de médiation entre les deux époux avait été vaine, K'ien ne

croyant plus que la régénérescence de l'humanité se ferait par l'Humanitaire, posé comme nouveau principe de régulation internationale, Kouen refusant quant à elle de s'en remettre pour autant à des solutions radicales et violentes. Le crépuscule tombait, et avec lui les premières neiges de l'hiver, et avec elles les frimas du désespoir, ces signes muets d'un cataclysme à venir…

Notes issues du carnet de Sam : *K'ien a toujours autant de mal à imposer ses vues, et le conflit que je sens latent depuis le début entre lui et son épouse éclate désormais dans toute sa violence. Chacun imagine des solutions différentes et incompatibles, qui, de toute façon, ne peuvent influencer en aucune sorte la réalité. Est-ce la fin de ce couple ? L'annonce de leur prochain divorce, de la disparition de leur rôle sur le théâtre des événements humains ? C'est ce que je serais tenté de croire. Comment peut-on se remettre d'un tel échec ?*

Luc, comme à son habitude, a une autre interprétation de ce récit que nous venons de décrypter. Pour lui, la stagnation signifie que les forces antagonistes qui luttent vont fatalement en arriver à se dénouer et à laisser à nouveau s'écouler des énergies positives. Il ne s'agirait, en somme, que d'un cran d'arrêt de l'évolution et du devenir perpétuel, instant certes douloureux, mais qui en même temps prépare l'émergence d'un nouveau cycle. Car la vie renaît…

Les commérages sur Lebab *- « C'est bien fait, c'est normal qu'ils en soient tous à se disputer et à ne plus vouloir se parler ! Cela fait des cycles entiers que leur Ciel Antérieur, 18, le Travail sur ce qui est corrompu, indique qu'il faut procéder à une réforme en profondeur. A force de ne rien faire, les choses s'enlisent, ils ne récoltent que ce qu'ils ont semé ! » ricana, méchante, la vieille chouette aux cheveux hérissés de pointes de métal.*

- « Méchante femme, votre langue de venin ne peut se dérouler que parce qu'elle ignore la science des chiffres et des similitudes. Ainsi, moi, je sais que l'Augmentation, 42, est la solution juste à la stagnation, à partir du moment où les traits Yang savent se défaire ; et seuls ceux qui ignorent ces connexions secrètes peuvent croire que cette figure 12 est, comme la figure 64, condamnée à un déséquilibre total où aucun trait n'est à sa place… »

-« Arrêtez de vous disputer et interrogez-vous plutôt sur les raisons de l'échec et de la stagnation », interrompit le Maître du Jeu Ato, qui souhaitait que la retransmission de la partie à la population de la planète serve à éduquer et à élever le niveau moral des habitants, et non à engendrer des disputes ou commérages stériles

13 - LA COMMUNAUTÉ AVEC LES HOMMES, PEKIN

Il y a cinq ans, lorsqu'il était venu à Pékin, K'ien avait été frappé par le silence de la foule qui parcourait les rues de la capitale à bicyclette, au sein des plus grands embouteillages de vélos qu'on puisse imaginer. Autant les Chinois étaient sales et bruyants chez eux, ne prêtant aucune attention aux voisins éventuels, au point qu'il s'avérait impossible de dormir dans un hôtel chinois de province, autant ils se montraient exagérément policés et retenus dès qu'ils affrontaient l'espace public de la capitale. Peut-être, s'était-il dit alors, cette attitude reflétait-elle inconsciemment la pression de la dictature rampante qui faisait de la Chine l'un des derniers bastions du communisme.

La situation avait bien changé, pensait-il en attendant à l'aéroport le retour de Toueï, sa plus jeune fille. Aujourd'hui, les petites ruelles aux casemates de torchis et aux minuscules cours intérieures avaient définitivement perdu la partie face aux grandes artères et aux immeubles modernes qui avaient poussé comme des champignons. Dans les rues bruyantes, des chinois volubiles vous interpellaient tous les dix mètres pour tenter de savoir ce qu'ils pourraient bien vous vendre, au milieu d'embouteillages monstres qui avaient fait en quelques années de Pékin une ville aussi polluée que les autres mégalopoles asiatiques. L'ancienne capitale des Kahns, si longtemps fière de sa retenue orgueilleuse et de ses manières policées, avait de plus en plus tendance à ressembler à l'industrielle Canton, cette ville besogneuse du Sud que les mandarins regardaient jadis avec mépris pour son appétit commercial insatiable.

Pékin n'était qu'un symptôme de ce qui se passait partout ailleurs dans le reste de l'Empire. La libéralisation de l'économie et son ouverture aux règles internationales avaient favorisé l'apparition d'une nouvelle classe d'affairistes qui, le téléphone mobile à la main, singeaient l'activisme des golden boys américains. Jusque dans les villages les plus reculés, la disparition de la propriété collective des terres et du travail collectif des villageois avait provoqué une exacerbation de l'égoïsme et de l'individualisme. Les prix des denrées alimentaires de première nécessité avaient explosé, créant à la fois une nouvelle classe de propriétaires terriens avides, et une cohorte de pauvres hères qui se retrouvaient réduits à la mendicité pour survivre. Cette libéralisation anarchique de l'économie n'était malheureusement pas allée de pair avec une démocratisation de la vie politique. C'était toujours le même clan de vieillards séniles qui se partageait le pouvoir, au milieu de luttes d'influence et de complots tramés dans le plus grand secret.

Loin de s'adoucir, la dictature s'était même renforcée depuis le tragique soulèvement de la place Tien An Men, où les fragiles espoirs de démocratie portés par les étudiants avaient été écrasés dans un bain de sang, sous les chenilles des chars de l'armée. Face à cette évolution, K'ien se demandait s'il devait réellement accorder de l'importance à ce qu'il avait vu à Nanjie. Dans ce petit village provincial du Hénan, on avait décidé de lutter contre l'essor de l'individualisme et les effets pervers de la dé-collectivisation des

terres, dont la première conséquence avait été la chute de la production agricole et la recherche effrénée de nouveaux profits faciles et plus rapides.

Pour mettre fin à cette situation, la commune avait décidé de reprendre le contrôle des entreprises et de réintroduire la gestion collective des terres. Après avoir investi pour relancer la mécanisation, non seulement la production agricole avait redémarré, mais aussi toutes les autres industries locales qui lui étaient liées ; si bien qu'aujourd'hui le village pouvait s'enorgueillir d'avoir favorisé la création de vingt-six nouvelles entreprises, toutes gérées par la communauté.Si un tel succès avait été possible, lui avait expliqué le responsable de l'unité, c'était parce que, parallèlement à l'effort économique, une grande réforme morale avait été lancée auprès de la population pour réhabiliter autant les idéaux collectivistes de Mao, que les valeurs confucéennes du travail voué à la communauté. Car une véritable société entre les hommes ne peut s'établir que sur la base d'intérêts supérieurs, qui transcendent les désirs individuels de chacun. Et, parce qu'une telle oeuvre ne peut se réaliser que sous l'autorité d'un guide éclairé à la valeur incontestable, dont les buts sont lumineux et dont la force de volonté suscite l'enthousiasme, on avait fort logiquement ressorti tous les attirails du culte de la personnalité, qui avait jadis transformé le Grand Guide de la Révolution en un Dieu vivant.

C'est à partir de ce moment que K'ien avait commencé à avoir des doutes. Comme il y a trente ans, à l'époque du triomphe des gardes rouges, le village dominé par une statue de Mao se réveillait en effet chaque matin au son d'un haut-parleur diffusant l'hymne au Grand Timonier. On apprenait aux écoliers les chants révolutionnaires, les préceptes moraux du Guide Suprême, en leur donnant à suivre la vie exemplaire de Lei Feng, le travailleur modèle des années soixante. Dans les entreprises, où il était de bon ton de faire gratuitement des heures supplémentaires pour témoigner de son altruisme social, la connaissance de l'oeuvre de Mao était redevenue l'un des critères d'évaluation des travailleurs, tout comme les séances publiques d'autocritique qui avaient été remises à la mode pour faire progresser le niveau de la conscience civique de chacun. Ainsi avançait, chaque jour, la communauté exemplaire de Nanjie vers une société sans classe, parfaitement vertueuse et purifiée de toute scorie individualiste…

K'ien avait bien essayé d'expliquer ses réticences à son interlocuteur, le responsable du village modèle, en lui disant que, s'il est bien que des êtres s'aperçoivent mutuellement de leur interdépendance, et travaillent de concert, l'erreur est peut-être de vouloir imposer cette forme de collectivité utopique. C'est en effet lorsqu'on se met à réaliser concrètement un tel modèle, au lieu de tendre idéalement vers lui, qu'on est amené fatalement à mettre en oeuvre tout un système de contrôle totalitaire broyant l'individu au profit d'une communauté anonyme.

« Dans le ciel, les astres lumineux de feu permettent de mesurer l'écoulement du temps et de se retrouver à travers l'espace ; ils se meuvent de manière solidaire, à la fois unis et autonomes. Il faut prendre modèle sur eux, savoir ordonner le monde et distinguer les êtres, organiser la multiplicité en laissant en même temps chacun suivre sa trajectoire propre… » dit K'ien à son interlocuteur en espérant se faire mieux comprendre par une telle métaphore. K'ien savait trop que les inéluctables déchéances des plus belles utopies et des communautés idéales en des systèmes totalitaires broyant les individus, étaient dues à cette manière trop concrète de prendre un modèle pour une réalité effective, qu'on est alors obligé de défendre contre les aléas de la vie.

La spécificité des Chinois, pourtant emprunts depuis des millénaires d'une attirance aveugle pour la vertu et la vie en communauté, résidait dans la difficulté presque

métaphysique de ce peuple à l'esprit toujours concret, à démêler les dimensions objectives des motivations subjectives profondes dirigeant la psyché humaine. Obnubilés par le « bon » acte conforme à l'ordre du monde, ils n'avaient jamais été capables, comme les penseurs hindous, de distinguer les dimensions objectives et subjectives qui demeurent tapies à l'intérieur de chaque acte. Or, c'est uniquement lorsque le sage n'est plus dupe de ses attentes inconscientes, dont il arrive à s'affranchir, qu'il peut agir à la fois avec une force extérieure inébranlable et une clairvoyance totale sur ses motivations secrètes - l'idéal résidant probablement dans la recherche de cette mythique « action non action » indienne, l'acte idéal terriblement efficace et mûri, mais qui doit être coupé de toute intention subjective comme de toute répercussion affective sur soi. C'est uniquement lorsqu'on arrive à trouver un sage montrant ainsi l'exemple, que de véritables communautés humaines peuvent se nouer durablement, chacun menant en silence la même recherche de clairvoyance, la même démarche de purification de ses actes.

Le vieil adage chinois que Foussage avait murmuré aux oreilles de K'ien lui rappelait d'ailleurs qu'avant la réalisation de tout projet, il faut renforcer le sens spirituel profond visé par la communauté et resserrer ses liens. « La communauté avec les hommes doit se faire au grand jour, dans la clairvoyance de chacun. Alors seulement, autour d'un grand homme, on peut envisager avec succès de traverser les grandes eaux. » Mais les Chinois avaient depuis longtemps perdu la signification de ce jugement. Ils interprétaient la phrase de manière concrète, en croyant qu'elle indiquait la nécessité de montrer l'exemple et de trouver un grand homme qui allait les guider vers un avenir toujours plus radieux. Au lieu d'une incitation au travail intérieur, ils y virent un appel à la mobilisation de toute la communauté pour commencer de grands travaux de propagande et de reconquête du pouvoir…

1. Comme les premiers gardes rouges, les villageois envoyèrent des brigades de trois ou quatre volontaires dans les villages voisins. Ils prêchèrent comme des militants religieux, dénonçant les dangers de l'individualisme et de la libéralisation économique, pour les inciter à revenir, comme eux, au collectivisme et à la recherche du bien commun.

Comme ils se contentaient de prêcher et de montrer l'exemple, sans chercher à forcer le cours des événements, il n'y eut pas de blâme, et ils se firent partout bien accueillir. Après tout, nul ne savait ce que l'avenir allait leur réserver ; et tant qu'ils n'étaient pas dangereux, il était inutile de s'attirer leur animosité. Chacun restait ainsi sur le pas de sa porte, prêt à une retraite prudente (44), sans aucune intention de s'engager plus loin.

2. Les villageois de Nanjie n'étaient que l'avant-garde d'une armée de l'ombre, qui tentait tant bien que mal de se réorganiser secrètement pour ramener la Chine dans la voie de l'orthodoxie maoïste. A travers leurs citations et leurs discours, K'ien avait vite compris que les meneurs de cette commune modèle se réclamaient implicitement de l'ancienne bande des Quatre, honnie par les autorités pour avoir orienté un Mao vieillissant vers des positions gauchistes radicales. En poursuivant son enquête, il avait découvert qu'ils agissaient paradoxalement de pair avec le clan des conservateurs qui, au sein même du pouvoir central à Pékin, s'étaient regroupés autour de Deng Liqun, Li Mixing et Chen Mua pour dénoncer les réformes de Deng Xiaoping. Ils luttaient ensemble pour rétablir dans leur intégralité les règles du communisme chinois et la propriété publique.

Mais en s'engageant ainsi dans une lutte de clans, les réformistes oubliaient l'enseignement de leur leader Mao, qui conseillait de n'agir qu'en accord et en fusion complète avec le peuple. Ils se préparaient à subir l'échec et, pire pour un Chinois, l'humiliation publique qui avait été appliquée à la veuve du Grand timonier et à ses trois acolytes. Seule une réforme radicale et une grande action, faite sur le modèle du *Créatif (1*), auraient pu les sauver. Les villageois de Nanjie crurent trouver la solution miraculeuse lorsque, par le hasard des circonstances et des tractations secrètes, ils purent finalement entrer en contact avec le groupe des « Réformistes » qui étaient, comme eux, en proie à de multiples difficultés…

3. Les Réformistes avaient, eux aussi, des ramifications secrètes et des plans cachés. C'est ce que découvrit K'ien lorsque, enquêtant sur les succès économiques de l'équipe réformiste au pouvoir, il croisa plusieurs fois de suite la mystérieuse « 999 ». Derrière ce signe ésotérique, se cachait la première multinationale communiste qui ait jamais existé. Son fondateur, 282 le légendaire Mr Zhao Xinxian, qui s'était opposé depuis le début aux gardes rouges et qui n'avait gardé la vie sauve que grâce à la protection de l'armée, avait ironiquement choisi ce chiffre pour affirmer haut et fort sa revanche personnelle, lui qui, comme les intellectuels de son espèce, avait été relégué par les orthodoxes dans la « neuvième catégorie puante ».

En une vingtaine d'années, il avait réussi à étendre son groupe, secrètement financé et contrôlé par l'armée et par les partisans d'une libéralisation de l'économie, dans les principaux secteurs vitaux du pays - l'armement certes, mais aussi l'hôtellerie, l'électronique, l'immobilier, le textile, l'alimentation, l'import-export, et même les placements boursiers. Sa filiale pharmaceutique, la « 999 Pharmaceutical » avait même tenté de s'étendre aux Etats-Unis pour y vendre des médicaments miracles à base de plantes. Mais elle se heurtait aux puissants lobbies des pharmaciens américains, qui avaient dénoncé ses liens occultes avec l'armée populaire de Chine. Malgré toutes ses dénégations et ses efforts pour cacher cette filiation honteuse qui risquait de provoquer un veto de la part du Sénat américain, Mr Zhao Xinxian se trouvait, pour la première fois de sa vie, immobilisé dans ses projets d'expansion. Il était ainsi puni, lui aussi, de s'être caché derrière une fausse identité. Seul, le retour à *l'innocence (25)* l'aurait sauvé…

4. Une alliance objective et contre nature allait bientôt se nouer entre tous ceux qui s'étaient jusqu'à maintenant regardés en chiens de faïence et en ennemis objectifs. Les villageois de Nanjie ne récoltaient-ils pas les plantes dont avait besoin la « 999 » pour fabriquer ses médicaments? Et le gouverneur de Floride pouvait-il refuser sans raison la création de centaine d'emplois que cette même « 999 » promettait si on le laissait construire une usine en Floride? Pour faire taire les dernières réticences de la Food and Drug Administration, la « 999 » accepta même d'ouvrir une partie de son capital à deux des plus puissants fonds d'investissement américains. Et elle en profita, dans la foulée, pour s'introduire en Bourse et lever de nouveaux capitaux…

Les intérêts étaient tellement croisés qu'il était impossible que l'un lutte contre l'autre. Et pourtant, même si cette communauté contre nature tenait le coup, chacun rêvait secrètement au moment où il pourrait tirer la couverture à lui - les villageois de Nanjie en profitant de l'argent gagné pour développer leur propagande et acheter des armes, les fonds de placement américains en attendant de toucher des dividendes matériels et symboliques qui leur permettraient de commencer à pénétrer l'immense marché chinois,

les militaires chinois de la 999 souhaitant quant à eux rester dans l'ombre tout en continuant à tirer les ficelles.. *« C'est la communauté pervertie, bien loin de la famille 37 qui devrait exister »* ne put s'empêcher de murmurer la jeune Toueï toute déçue, aux oreilles de son père…

5. Les luttes d'influence entre Réformistes et Orthodoxes maoïstes s'étaient déplacées. Ce n'était plus sur le terrain local, ni même dans les arcanes du pouvoir, à Pékin, que les affrontements les plus violents se produisaient. C'était le sort réservé au territoire autonome de Hong Kong qui cristallisait désormais tous les enjeux politiques, les premiers étant prêts à reconnaître un minimum d'autonomie à la ville qui pourrait servir de « poumon » à la Chine et de modèle exemplaire pour son développement, les seconds prônant une nationalisation et une confiscation des biens individuels, pour la ramener dans le droit fil de l'administration communiste.

De toute façon, fatalement, leurs destins étaient liés. L'immense Chine et la minuscule petite île, sous protectorat anglais pour encore quelques années, avaient beau se comporter comme deux frères ennemis, se disputer et hausser le ton pour se faire peur, ils savaient qu'inexorablement, dans quelques années, le plus petit rentrerait sous l'aile protectrice du plus puissant, et qu'alors un terrain d'entente serait obligatoirement trouvé entre eux. *Le rattachement, 30,* était inéluctable…

6. « Si ce n'est en ville, ce sera donc aux champs… » Cédant à la tentation qui avait toujours poussé Mao à s'appuyer de manière privilégiée sur les paysans, les habitants de Nanjie avaient maintenant tendance à se replier sur eux-mêmes et à mépriser le reste du monde. Après tout, ils allaient montrer aux autres qu'ils étaient parfaits, et qu'au moins, chez eux, le communisme intégral fonctionnait de manière harmonieuse. Ainsi arrivèrent-ils à construire une commune apparemment idéale, que les grands journaux chinois et même internationaux se mirent à analyser avec intérêt.

Conscient de ce qu'ils représentaient, chaque habitant s'efforçait désormais, sous le regard des journalistes, de jouer son rôle de manière toujours plus parfaite, mais de moins en moins naturelle. Les hymnes à Mao, les séances d'autocritique et les leçons d'embrigadement reprirent de plus belle. Désormais, pour obtenir un avancement dans les affaires de la commune, il fallait être capable de réciter par coeur les oeuvres du Grand Timonier… Lorsqu'elle s'aperçut de cette évolution, Toueï l'idéaliste, qui voulait croire en la fraternité et en la valeur de la communauté humaine, décida elle-même de quitter le village sans attendre plus longtemps. En s'enfermant de manière autarcique chez eux, les villageois ne pouvaient en effet que décliner et sécréter une *opposition (38),* qui viendrait fatalement les achever.

Elle n'eut pas besoin de convaincre K'ien, son père, qui savait à quoi s'en tenir depuis qu'il avait découvert les petits secrets de chaque partie. Ensemble ils partirent, sans jeter un regard en arrière. « La fin de cette histoire est bien triste », ne put s'empêcher de dire K'ien à sa plus jeune fille, en la voyant s'essuyer furtivement les yeux pendant qu'ils passaient, à l'aéroport de Pékin, les dernières formalités de douane. « Tout semblait possible, enfin nous avions l'impression que le grand idéal de fraternité universelle pouvait renaître et permettre d'instituer une nouvelle communauté entre les hommes.

Mais hélas, les humains ne cherchent jamais qu'une communauté étriquée. Ils ne peuvent s'empêcher de reproduire des clans et de garder pour eux des plans ou des intentions secrètes, comme s'ils en avaient eux-mêmes honte. Ils n'arrivent pas à

comprendre que pour vivre sereinement entre eux, il faut, non pas chercher à se conformer à un modèle idéal de comportement, mais travailler sur soi, dans l'abnégation, pour laisser une ouverture lumineuse à l'Autre qui, de même, vous procurera un espace ouvert dans lequel vous pourrez enfin vous « laisser être… »

« Mais qu'importe, les germes ne sont jamais gâchés, et je suis sûr que malgré tout, ces expériences, aussi partielles soientelles, ne sont jamais perdues. Elles font avancer les choses, elles favorisent une prise de conscience progressive », ne put-il s'empêcher d'ajouter pour réconforter sa plus jeune fille. Intérieurement cependant, il se demandait s'il n'avait pas fait une erreur en venant en Chine pour cette aventure. Car maintenant, il en était persuadé, la Communauté avec les hommes qu'il cherchait à favoriser, ne pourrait jamais se réaliser sur un plan politique, quel qu'il soit. La solution ne résidait-elle pas alors dans la participation à des communautés d'une autre nature, se plaçant d'emblée au-dessus ou à côté des Etats, en permettant de regrouper entre eux les Grands Hommes remarquables ?

Notes issues du carnet de Sam : *A nouveau, je retrouve K'ien et ses grandes ambitions. Quand je regarde les différentes situations auxquelles il se trouve confronté, je m'aperçois qu'à chaque fois il cherche à rassembler, à imposer un nouvel ordre moral. En ce sens, il est bien aux antipodes du sombre K'an qui, bizarrement, a disparu du paysage. Mais que signifie, au fond, cette aspiration à toujours vouloir qu'un ordre du Bien, du Beau et du Bon domine sur terre ? C'est ce que je commence à me demander…*

Selon Luc, il s'agit avant tout, d'un procédé de K'ien pour asseoir son autorité de manière incontestable. Seul celui qui prétend à l'universalité peut avoir le Pouvoir absolu, soutient-il avec un cynisme dont je me suis étonné, étant habitué généralement à des interprétations plus mystiques de sa part. Lorsque je lui dis ma surprise, il sourit et me dit qu'effectivement, dans l'absolu, le récit devrait signifier la communauté et l'entraide de tous, mais que dans la réalité, celui qui énonce ce genre d'arguments cache très souvent des enjeux d'extension de son pouvoir…

Les commérages sur Lebab *- « Tout aurait dû bien se passer, s'ils avaient écouté mon message sur la Retenue par le Grand (26) qu'il faut savoir constamment respecter… » dit, désappointé, le Grand Prêtre du Cube parfait, toujours plein de sagesse et de sentences définitives.*

- « Ça y est, je vous l'avais dit, la science et les progrès vont avancer ! C'est un peu comme la situation 8 de Solidarité par attirance du coeur, comme le Rassemblement 49 pour une même culture, c'est l'appel à l'union, avec un idéal enthousiasmant de fraternité ! Nous sommes à l'opposé des récits de combat et d'armée (7) où le rassemblement se fait par la contrainte ! » exulta le maigre savant hystérique.

Encore une fois, Ato, qui avait acquis une certaine prémonition du Jeu depuis le temps qu'il assistait aux différentes parties sur Terre, pondéra l'exaltation des spectateurs éophytes. « Attendez avant de vous réjouir, les grands succès ou la Fortune annoncés sont certes une bonne chose, mais tout dépend de leur contenu. »

14 - LE GRAND AVOIR, NEW YORK

Du haut de la tour Cristal où il avait loué un bureau totalement vitré et ouvert sur le monde extérieur, K'ien avait une vue magnifique sur l'ensemble de Manhattan. En étendant la main, il se disait qu'il pourrait presque saisir entre ses doigts les toits des autres gratte-ciel voisins qui cachaient leurs réserves d'eau derrière des constructions évoquant tantôt des constructions baroques empruntant à l'art nouveau, tantôt des donjons crénelés moyenâgeux. En se penchant légèrement, il avait l'impression enfantine de pouvoir saisir ces formes cubiques à volonté et de pouvoir jouer avec elles comme les enfants avec leurs cubes de Lego. A ceux qui la regardaient d'en haut, la ville s'offrait ainsi comme une construction à la fois gigantesque et irréelle, tant les objets familiers et les gens en bas, dans les rues, semblaient minuscules. Nulle part plus que du haut des gratte-ciel de New York, on ne pouvait mieux ressentir cette volonté américaine de dominer et de posséder le monde entier, en ayant sur lui pouvoir de vie et de mort, de destruction et de remodelage perpétuel. La cité évoluait perpétuellement, des pans entiers de ses quartiers étant détruits pour laisser place à de nouvelles tours, toujours plus hautes, toujours à la pointe des techniques les plus nouvelles. Comme si le désir qu'avaient les New-Yorkais de posséder et d'avoir le plus grand, le plus neuf, le plus beau, était devenu insatiable et boulimique.

Li, la fille cadette, avait trouvé la possibilité de louer le dernier étage de la tour pour eux seuls. A vrai dire, cela s'était avéré très facile : en Amérique, il suffit de payer pour avoir le droit d'accéder à tout. C'était ce qu'on appelait une forme pervertie de démocratie de l'argent, ce dernier pouvant être gagné en théorie par tout le monde, mais étant en pratique monopolisé et sauvagement défendu par ceux qui en avaient déjà. Elle avait été attirée tout de suite par la vue d'aigle qu'on avait du haut de la tour, ainsi que par l'impression de survoler le monde. Rien ne correspondait mieux à son esprit clair et acéré qui avait besoin d'embrasser d'un seul regard l'ensemble d'une situation, tout en étant capable d'isoler en même temps chacun de ses composants. Lorsqu'elle avait besoin de réfléchir, elle se mettait ainsi, face à la ville, s'efforçant de représenter les différents éléments de son problème comme autant de quartiers ou d'immeubles de Manhattan…

Depuis son arrivée à New York, elle avait initié K'ien à l'informatique et aux possibilités vertigineuses que cette dernière permettait. Elle lui avait montré comment il pouvait se brancher, à partir de son ordinateur, sur Internet, accédant d'un seul coup à un réseau invisible, parcouru en tous sens par des milliers d'utilisateurs à travers le monde, qui communiquaient entre eux en faisant fi des frontières et des distances. En tapotant sur son clavier, il était en effet devenu possible d'entrer en contact avec n'importe qui, n'importe où, pour accéder à tout ce qu'on pouvait imaginer - que ce soit participer à un débat, chercher un incunable, disposer des cours mondiaux de la bourse, trouver un type d'information impossible à trouver autrement. Tout, oui, vraiment tout était ainsi offert à la disposition de chacun.

C'était le Grand Avoir, et probablement la première fois dans l'histoire de l'humanité que l'homme pouvait enfin accéder magiquement à toutes les sources de connaissance et d'information. K'ien avait été fasciné par les possibilités quasiment infinies qu'il venait de découvrir. Il ne regardait presque plus le spectacle de la ville qui se déroulait aux pieds de la tour, l'éblouissement face à la cité qui ne dormait jamais ayant rapidement cédé le pas à un envoûtement irrésistible pour cet autre écran immatériel, grâce auquel il pouvait encore mieux posséder tout ce qu'il souhaitait, sans besoin de bouger ou sortir de chez lui.

Le réseau l'attirait car il n'était contrôlé par personne et qu'il se développait de manière parfaitement anarchique, s'accroissant de manière exponentielle à chaque fois qu'un nouvel utilisateur entrait dans le réseau, s'enrichissant des informations nouvelles qu'il apportait avec lui, doublant ainsi le monde réel d'un autre monde parallèle de connaissances virtuelles. Celles-ci n'étaient ni purement abstraites ni gratuites, mais au contraire toujours opérationnelles, permettant une action immédiate d'autant plus efficace qu'elle pouvait profiter de la puissance du réseau. Ainsi, lorsqu'il décidait d'y envoyer une information, il pouvait choisir de la garder confidentielle pour uniquement quelques destinataires soigneusement choisis, ou au contraire la diffuser massivement à des milliers, voire des millions de personnes la recevant instantanément. Qui aurait jamais pu rêver un tel pouvoir ?

K'ien n'avait pas peur de cette évolution. Au contraire, il était devenu un partisan enthousiaste de ce monde parallèle qui se constituait, évoluait et grossissait sous son regard ; il pensait que l'incapacité des états à le contrôler était l'augure d'un nouvel ordre décentralisé et autogéré par chacun de manière imprévisible. Il y voyait l'annonce de la fin des anciens systèmes politiques et des frontières arbitraires, au profit d'une nouvelle auto-organisation planétaire des citoyens entre eux. Sa fille Li avait bien essayé de mettre K'ien en garde contre les méfaits d'un tel système, qui en arrivait finalement à doubler le monde réel d'une peau artificielle et informationnelle, prenant peu à peu sa place et amenant à vivre dans un monde virtuel de simulacres. Pour elle, cette évolution était d'autant plus dangereuse que, précisément, nul ne la maîtrisait ni même ne cherchait à la contrôler. C'était comme une excroissance monstrueuse de réseaux primitivement conçus pour la communication qui aurait explosé, et se serait mise à sécréter des masses cancéreuses d'informations qui fusaient en tous sens, proliférant de manière parfaitement débridée et déréglée, à la manière des métastases dans un corps jadis sain.

« Pour maîtriser un royaume aux vastes espaces et aux millions d'habitants, il faut être comme le feu, s'élever haut dans le ciel pour éclairer son domaine, pour voir ce qui s'y passe et pour l'organiser. » « C'est pour te rappeler cette exigence de maîtrise », avait-elle continué, « que j'ai voulu que nous habitions en haut de cette tour d'où tu peux voir toute la ville. Mais, crois-moi, vouloir tout avoir, sans l'administrer et sans imposer ni ordre ni finalité, ne peut qu'amener à la confusion la plus totale. Tu risques de subir les mêmes errements que cette société américaine qui a cru réaliser le Grand Avoir auquel rêvaient les sorciers des autres civilisations, alors qu'en réalité elle croule et meurt littéralement sous une profusion qui la déborde de toutes parts… »

C'est justement aux antiques pouvoirs secrets des sorciers Navajo que Li fit appel pour envoyer à K'ien des songes destinés à lui montrer que, loin d'être accidentelle, cette prolifération cancéreuse et non maîtrisée était l'essence même des Etats-Unis.

1. « Vois Las Vegas » lui dit-elle en le ramenant en rêve dans ce temple de l'argent où tout le monde venait participer à la célébration d'une grande messe rituelle, où les idoles avaient pour nom Bandit Manchot, Jackpot et Tapis Vert, et où même K'ien ne pouvait s'empêcher d'être pris de vertige face au spectacle de ces milliers d'individus qui, comme à Lourdes, priaient des idoles en les alimentant sans cesse et en espérant qu'en retour ils allaient être enfin miraculés.

Si le spectacle de cette prière collective à la Grande Messe Monétaire anonyme avait quelque chose d'obscène et d'hallucinant, il n'y avait pourtant rien à redire tant que les gens en demeuraient à l'espoir de gagner. Espoir malsain parce que miné par l'envie, mais encore empreint d'innocence et suscitant la compassion pour les milliers de victimes qui laissaient en obole des fortunes à jamais perdues. Il fallait voir le spectacle au moment où un heureux élu touchait enfin le jackpot. Il se trouvait littéralement recouvert de jetons et de pièces d'argent que la machine vomissait sans retenue, qu'il tentait de recueillir et de mettre dans ses poches trop petites, avant d'abandonner et de se rouler convulsivement sur elles, en les embrassant, les mangeant, les dévorant de manière hystérique. Les journaux étaient pleins d'histoires sordides sur ce qui se passait après ces gains fabuleux. Paradoxalement, cela finissait le plus souvent mal, certains gagnants péchant par orgueil, en affichant insolemment leur nouvelle fortune jusqu'à ce qu'ils se la fassent voler, tandis que les autres tombaient dans la prodigalité des nouveaux riches qui se faisaient berner par le premier escroc venu.

« Tu as raison », répondit K'ien de mauvaise humeur. « Mais à toute maladie existe son remède. Et je refuse de condamner l'argent en soi, à cause des excès qu'il provoque. Tu sais très bien que la seule solution aurait été de placer l'argent ainsi gagné dans *le Chaudron alchimique 50,* afin qu'il vienne en aide aux autres et qu'il purifie son possesseur. Mais comment demander cela à quelqu'un qui vient de gagner une fortune ? » « Et où trouver un Chaudron alchimique ? » ne put s'empêcher d'ajouter, ironique, Li avant d'envoyer son père dans un nouveau songe.

2. K'ien se retrouva dans un Supermarché d'alimentation, poussant devant lui un caddie empli de victuailles aussi nombreuses qu'inutiles. Il ne put s'empêcher d'un mouvement de dégoût en regardant les gens autour de lui. Car il ne pouvait nier que l'Amérique, ses habitants comme ses magasins, étaient devenus obèses. Il regarda avec pitié la femme qui, comme lui, poussait son chariot, en short et coiffée de bigoudis, la silhouette croulant sous un amas de graisse. Ses courses débordaient de victuailles vantant les charmes des produits allégés et sains pour la santé, ce dernier argument permettant aux ménagères d'en manger deux fois plus, sans ressentir aucune culpabilité.

Nul ne pouvait dire quand on était passé, dans ce pays, de la manie d'accumuler des biens matériels, à la volonté de les ingurgiter en se gavant jusqu'à satiété. C'était comme si, en mangeant sans arrêt, les Américains obèses cherchaient désespérément à mieux s'assurer de la possession des choses, mais aussi comme s'ils voulaient, en même temps, exercer un pouvoir trouble de vengeance sur elles, puisqu'ils les achetaient pour les détruire, jouissant secrètement à l'idée de les broyer, de les transformer et les rejeter finalement en excréments. Incapables de se maîtriser, les cas les plus graves se faisaient vomir en cachette pour pouvoir à nouveau manger, et pour continuer à participer au grand festin d'une société de consommation dont ils ne voulaient pas perdre une miette.

Li se fit mordante face à son père qui, pour une fois, se taisait, muet et impuissant. « Qu'est donc devenu le feu civilisateur que je suis censée représenter, dis-moi ? Et où est l'Amour qui, seul, peut rapprocher et lier les gens dans cette société qui croule sous le

trop-plein ? Veux-tu que je te dise, le *Feu n'attache plus (30)* que les graisses annonciatrices de maladies cardio-vasculaires. C'est ainsi que la société de consommation s'auto-dévore pour renaître sans fin…»

3. « Et maintenant, pénètre avec moi à l'intérieur de la Maison Blanche et regardons comment leur Président gouverne les affaires du pays. » Pendant plusieurs heures, ils restèrent en silence, invisibles, à observer un homme qui ne cessait de se lever et de marcher de long en large, de passer d'un coup de fil à un autre, n'accordant jamais plus de quelques minutes à un sujet, quel qu'il soit. Cette attitude n'était pas un hasard. Elle reflétait bien le fait que, même dans la gestion des affaires les plus importantes, les hommes politiques en étaient arrivés à se comporter de la même manière boulimique et insatiable, sans savoir s'arrêter ou se maîtriser.

Ainsi, même lorsque leur Président faisait du jogging chaque matin devant les caméras du monde entier, il donnait à voir un physique délicatement replet, avec un léger embonpoint ; comme s'il fallait rassurer sur ses capacités physiques, mais sans remettre en cause la promesse d'abondance et les bienfaits de la civilisation qu'il incarnait. La manière versatile dont le chef de l'état prenait connaissance des dossiers, grappillant à droite et à gauche quelques éléments d'information sur la Bosnie, puis sur Haïti, enfin les dépenses de santé, correspondait en fait très exactement à sa manière de s'alimenter. Il était en effet connu pour faire venir à sa table de très nombreux plats, picorant un peu de chili con carne, grignotant un morceau de hamburger, trempant une croquette dans une sauce bleue pour y goûter, avant de finir par deux ou trois desserts sucrés qu'il entamait à peine.

« N'est-ce pas la preuve », argumenta Li avant de l'envoyer dans un autre monde onirique, « qu'au lieu de savoir distribuer les richesses comme un prince lorsqu'il en a, les responsables politiques américains ne pensent qu'au plaisir de la possession qu'elles leur procurent, quitte à n'en goûter qu'une infime partie et à jeter tout le reste ? *L'opposition (38)* les guette fatalement, et crois-moi, » dit-elle, « un jour les ghettos se révolteront et mettront fin à ce simulacre de civilisation. »

4. Après avoir préparé K'ien, Li l'amena dans l'une de ces salles boursières qu'il aimait tant, traversant les pièces pleines d'ordinateurs pour rejoindre les back office où se géraient les ordres passés par téléphone ou informatique. Sur les marchés financiers totalement informatisés régnaient la même démesure, la même absence de contrôle et le même simulacre de réalité dérisoire que partout où elle avait amené son père. Les marchés à terme et les options, en plein essor, permettant de s'engager sur des cours futurs de denrées, étaient des marchés hautement spéculatifs. On pouvait en effet jouer sur des sommes qu'on ne possédait pas, acheter et vendre des marchandises qui n'avaient d'existence fugace que le temps de la transaction, jouer au milliardaire en misant sur des millions abstraits, en n'engageant au départ que des milliers de dollars concrets ; avec l'espoir de réussir son coup et de doubler la mise, mais aussi la crainte effrayante de devoir rembourser la somme sur laquelle on s'était engagé, multipliée elle aussi par mille, en cas de retournement de situation.

Les richesses de la nation en arrivaient à se doubler ainsi d'un second marché, encore plus puissant et riche, mais totalement virtuel et abstrait, où les fortunes et les dettes gonflaient démesurément sans jamais pouvoir être réellement dénouées, n'ayant aucune existence concrète. C'était, bien entendu, ce marché fantasmatique qui devenait le plus

tentant et le plus prisé des spéculateurs, grâce au magique « effet de levier » sur lequel tout reposait. « Je comprends que ces jeux te fascinent », lui dit Li, « mais reconnais que lorsque tu joues ainsi sur des marchés purement spéculatifs, tu n'es pas différent des obèses ou des joueurs de Las Vegas, incapables de maîtriser et de contrôler leur passion. Partout, c'est l'envie d'en avoir toujours plus, de faire toujours mieux, qui domine. Le *Pouvoir d'Apprivoisement du Grand (26)* n'en est que plus difficile. »

5. C'est dans une prison de l'état de New York que Li amena ensuite K'ien, pour rendre visite à l'un des golden boys qui avait été au firmament des affaires quelques années auparavant. Il avait perdu toute sa superbe et n'était plus qu'un prisonnier comme les autres, se chamaillant avec les codétenus pour un morceau de pain et une gamelle un peu plus remplie.

Le contraste avec les salles de change scintillantes d'ordinateurs était impressionnant. Le destin des golden boys avait été exemplaire. Dans les années 80, tout le monde les vénérait parce qu'ils savaient jouer avec les chiffres et la bourse, et qu'en quelques années ils avaient réussi à se constituer des fortunes colossales, uniquement grâce aux commissions qu'ils prenaient sur les gains procurés à leurs clients. Eux aussi semblaient avoir décroché, dans les Etats-Unis du Rêve, le gros lot de la réussite et de l'argent. Et puis on s'était aperçu que la plupart d'entre eux avaient été incapables de résister à l'appât du jeu qui les poussait à prendre des positions toujours plus risquées, ou même aux tentations de manipuler le cours des événements par le biais des délits d'initiés. Les uns après les autres, ils étaient quasiment tous tombés dans la disgrâce, quand ils n'avaient pas fini en prison comme ce héros déchu que Li avait tenu à aller voir avec K'ien, espérant que son destin tragique ferait enfin revenir son père à la réalité.

« Eux aussi, étaient trop fiers, trop orgueilleux. Ils sont tombés dans les pièges du Grand Avoir comme tu risques toimême d'y chuter si tu ne fais attention. Prends garde. Ils avaient de quoi être des Créateurs (1), mais ne furent que des boulimiques comme les autres… »

6. Volontairement, Li n'emmena cette fois K'ien nulle part. Elle se contenta de lui faire apparaître devant les yeux une immense statue chinoise d'un bouddha doré. Il était doté d'un gros ventre et semblait éclater de vie, la figure traversée par un large sourire épanoui. « Le Bienheureux a, lui aussi, un gros ventre ; mais ce dernier ne symbolise que le Vide Parfait qui doit être sécrété en chacun de nous, pour pouvoir accueillir les Autres et leur donner l'Amour. Ce n'est pas le trop plein de l'avidité et de la possession qui l'alourdit et l'enfonce en terre. C'est d'ailleurs pourquoi il est aérien, et rit. N'est-ce pas là le seul vrai Grand Avoir auquel l'homme puisse rêver d'accéder ? En tout cas, lui possède la réelle *Puissance du Grand (34).* Suis son exemple et laisse tomber toutes ces vanités. »

K'ien savait au fond de lui-même que Li n'avait pas tort : il n'est pas pire piège que la richesse, le succès ou le bien-être matériel qui, loin d'amener l'homme au contentement assouvi de ses désirs, provoquent au contraire en lui des boulimies insatiables et incontrôlables. Secrètement, il sentait bien qu'il ne pouvait rien attendre d'une civilisation obnubilée par le désir de Tout Avoir, au point d'être devenue incapable de se contrôler - fût-ce pour manger. Mais il ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par la puissance immatérielle qu'il sentait lorsqu'il se branchait sur les réseaux informatiques.

Naïvement, il se persuadait qu'il y avait peut-être là une autre forme de société alternative, un nouvel ordre mondial à favoriser. Si le véritable Grand Avoir ne pouvait se gagner par les biens matériels, ne pouvait-il émerger plus facilement de ces réseaux purement immatériels et abstraits ? Il voulait d'autant moins abandonner ses recherches qu'au hasard de ses pérégrinations dans le réseau, il avait réussi à prendre contact avec le Computer's Chaos Club, cette association informelle mythique qui était censée regrouper tous les délinquants et hackers fous se faisant un plaisir de pénétrer les systèmes les plus protégés qui soient. Il ne l'avait pas encore dit à Li, se réservant le droit de la surprendre, en gardant cette dernière carte dans sa manche.

Il s'était en effet fait passer pour l'un d'eux, en faisant savoir qu'il cherchait d'autres personnes qui, comme lui, auraient réussi à pénétrer le système d'un programme informatique au nom de code mystérieux de LEBAB se caractérisant par un programme en boucle infini, ainsi que par une absurdité apparente de son contenu. Le résultat de son enquête avait été au-delà de toutes ses espérances, comme il décida enfin de l'avouer à Li qui, face à ce retournement de situation fréquent avec le Grand Avoir, ne put que se taire et se plonger dans une profonde méditation.

« Vois-tu », lui dit K'ien, « j'ai envoyé dans le réseau suffisamment de messages pour dire que non seulement j'étais intéressé par l'énigme du programme LEBAB, mais que j'avais en plus des informations inédites, et que j'avais réussi quant à moi à découvrir une grande partie du code d'accès caché au coeur du logiciel de programmation. J'ai demandé qu'on me contacte si, de par le monde, quelqu'un d'autre avait réussi à pénétrer également ce programme secret, afin que nous puissions enfin joindre nos efforts. Et sais-tu ce qui s'est passé, pas plus tard que ce matin ? » ajouta K'ien triomphant, tandis qu'ils étaient revenus dans ses bureaux somptueux surplombant New York.

Eh bien, pour une fois, quelqu'un m'a répondu et m'a fixé un rendez-vous par modem qui doit permettre de nous connecter dans quelques minutes. » K'ien regarda sa montre et ouvrit en même temps son ordinateur. Li blêmit…

Notes issues du carnet de Sam : *Avec Luc, nous étions en pleine discussion depuis le début de la nuit lorsque cela s'est passé. Quoi ? Avant d'en arriver à cet événement qui peut s'avérer capital pour la suite, je préfère rappeler d'abord les discussions et conclusions auxquelles nous étions arrivés. Luc venait donc de finir son travail d'analyse des caractères informatiques que nous avions pu détourner du programme Lebab jusqu'à notre ordinateur et qui, comme les fois précédentes, lui avaient permis, retraduits, de faire émerger du Néant un nouveau récit étrange qui se passait cette fois-ci à New York. Je me souviens encore qu'il était en train de faire apparaître les dernières lignes du programme:*

«- Maître de l'hexagramme : le cinquième trait, seul, vers lequel se dirigent tous les autres, qui poussent et croissent naturellement vers le ciel.

- La Situation Antérieure était « la Retraite, 33 », qui a permis grâce à l'attente d'économiser et d'amasser des énergies qui peuvent enfin se dépenser maintenant librement dans le Grand Avoir.

- La connexion la plus évidente se fait avec le récit 13 de la Communauté, la comparaison pouvant se faire aussi avec l'Abondance 55 qui va encore plus loin dans la déchéance de l'absolu dans les Biens Matériels.

– La leçon est claire, elle incite à ne rien posséder sans savoir le maîtriser ou le contrôler. »

Comme à l'habitude, ces derniers commentaires du programme nous semblaient pour le moins abscons. Pourtant, je commençais à voir plus clair dans la trame qui, à mon avis, reliait les derniers récits entre eux. C'est de cela que nous avons parlé pendant toute la nuit, en confrontant nos points de vue, toujours aussi divergents. Pour moi, nous étions visiblement passés d'une perspective du complot subversif à une perspective de quête du pouvoir légitime. A l'inverse de K'an, K'ien était un être éminemment respectueux de l'ordre du monde et des puissants en place. Plutôt que de chercher à les renverser, il visait à se servir d'eux pour retourner la situation à son avantage. En ce sens, il me semble représenter la volonté de puissance et de pouvoir dans son essence la plus pure. Car, à chaque fois, il veut toujours un peu plus, ne se satisfaisant jamais de ce qu'il a, visant à s'accroître et créer toujours de nouvelles choses. Je ne peux que me reconnaître dans cet appétit insatiable qui pousse à vivre et à combattre en pleine lumière, pour s'étendre toujours plus loin.

Bien entendu, Luc, comme à l'accoutumée, avait une autre interprétation. Il m'a d'abord fait remarquer qu'un étrange fil conducteur reliait toutes les causes concernées par les huit derniers récits : ainsi, de la défense des Droits de l'Homme avec Mandela, au rêve d'un nouvel univers informationnel d'Internet, en passant par l'exigence morale de Popper, l'humanitaire de la Somalie, le nouvel ordre mondial bafoué à Sarajevo, et l'idéal de communauté fraternelle qui connaissait ses ultimes lueurs en Chine, il y avait selon lui toujours la même recherche d'un gouvernement mondial, la même quête d'une régulation quasi religieuse de l'ordre de la Justice, où s'exprimeraient les antiques valeurs platoniciennes du Vrai, du Bon et du Bien. Lorsqu'il méditait sur cet aspect des choses, il en venait même à imaginer, parfois, que K'ien était un prophète moderne par la bouche duquel s'exprimait une antique volonté prophétique. Car il se trouve toujours du côté de l'Ordre Juste du Monde qui, sans cesse défait, a besoin de se renforcer et de renouer, à nouveau, les fils relâchés du Destin.

Nous en étions là des discussions lorsqu'un événement imprévu se produisit. Nous avions laissé l'écran de l'ordinateur branché sur INTERNET, nous contentant de regarder les informations qui y défilaient, lorsque soudain, dans l'une des boîtes à lettres spécialisées du Chaos Computer's Club, nous trouvâmes une annonce étrange, parlant du même programme LEBAB que celui que nous pirations depuis des mois. Ainsi, il se trouvait, quelque part dans le monde, un mystérieux correspondant qui connaissait lui aussi ce programme ! Plus encore, il prétendait avoir réussi à parvenir au programme d'installation du logiciel, ce que nous n'avions encore jamais réussi à faire ! Fallait-il répondre à son offre ? Après moult tergiversations, nous décidâmes de lui fixer rendez-vous. C'était il y a de cela quelques heures. Et c'est là que tout s'est gâté. Je ne saurais l'expliquer, mais dès que le contact fut établi, je fus empli d'une sourde appréhension. Pourtant, rien d'objectif ou d'inquiétant ne s'est produit pendant le dialogue : nous nous sommes contentés, de part et d'autre, d'échanger des lignes de programme et des données informatiques finalement assez banales.

Dans la manière dont s'est déroulé l'échange, quelque chose d'anormal s'est, à mon avis, produit : au début nous nous sommes contentés d'échanger des informations montrant que chacun avait découvert l'existence du même programme étrange dénommé Lebab ; et puis, insensiblement, c'est lui qui s'est mis à maîtriser le jeu, dévoilant des informations que j'avais déjà sur le programme, se gardant bien de me livrer de véritables informations sensibles, tout en me posant des questions suspectes

auxquelles, sans faire attention, je me suis mis à répondre en toute bonne foi : « De quel pays émettez-vous, de quelle région des Etats-Unis ? Comment avez-vous découvert le programme? »

C'est à partir de cette dernière question que j'ai commencé à me méfier ; cela ressemblait au déroulement d'un interrogatoire de police. Et puis, d'un seul coup, mon malaise s'est transformé en certitude : quelqu'un cherchait à nous identifier et à nous voler notre numéro d'identification ! Luc est arrivé en courant, en me disant de faire attention car il se passait quelque chose d'inhabituel, des bips informatiques sur son modem l'avertissant qu'on cherchait à repérer la source émettrice à partir de laquelle nous pirations ! En moins de cinq minutes, affolés, nous nous sommes déconnectés, avons débranché nos machines et abandonné les bureaux parisiens où nous nous trouvions pour nous réfugier chez des amis. On pourrait se dire que, finalement, tout finit bien, et que nous avons eu plus de peur que de mal. En un sens, c'est vrai. 302 *Mais, pourtant, mon obscur pressentiment, loin de se calmer, ne fait que s'accentuer depuis notre déménagement intempestif. Car ce que je n'ai pas encore écrit, que je n'ose même pas avouer à Luc de peur de réveiller chez lui des craintes encore plus profondes, c'est qu'au moment même où j'ai décidé de me déconnecter, j'ai eu, comme dans un flash d'angoisse, l'impression que celui qui était à l'autre bout de la ligne et avec lequel je conversais n'était autre que K'ien, le héros de tous les derniers récits que nous avions extraits du réseau ! C'est à ce moment que je me suis demandé si je ne devenais pas fou. Car comment imaginer que le héros d'une histoire, venu de nulle part, puisse soudain se matérialiser et se mettre à nous poursuivre à travers le programme que j'ai réussi à détourner et capter ? Cette éventualité, à elle seule, suffit à me faire penser que je suis sur le point de sombrer dans le délire ; mais ce n'est pourtant pas ce qui m'effraye le plus. Non, ce que je crains encore plus, c'est cette impression presque physique qu'en entrant en contact avec cet interlocuteur inconnu, que je n'ose encore appeler du nom du personnage principal K'ien, je me suis heurté à un personnage quasiment inhumain, à la volonté de fer. J'ai eu l'impression d'avoir à affronter une intelligence pure, froide et comme… désincarnée ! Oui, c'est cela même : un pur esprit logique, qui serait lancé à nos trousses pour nous repérer, et qui n'aurait rien d'humain. Mais où commence l'Humain, qu'est donc la Raison, où s'arrête le délire ? J'ai peur…*

Les bribes de LEBAB

Sur Lebab, où Foussage était arrivé à tire-d'aile, essoufflé tant il avait eu hâte d'apporter au plus vite la bonne nouvelle, une explosion de joie avait suivi cette première victoire de K'ien. Sur la base des informations recensées par ce dernier, les savants de Lebab eurent tôt fait de repérer la source humaine et de l'empêcher à jamais de recommencer ses méfaits, verrouillant le programme du Jeu de façon à ce que nul ne puisse plus y pénétrer par effraction.

Ato, le nain difforme, eut du mal à faire revenir le calme dans l'assemblée. La vieille chouette aux cheveux hérissés en pointes de métal ne cessait de répéter que, depuis le début, elle se doutait que c'était la jalousie des humains qui avait dû causer les dommages à l'unité centrale de Lebab ; les savants fous et tristes ne revenaient pas de ce que les multiples protections dont ils avaient entouré le logiciel de fondation aient pu être ainsi pénétrées par de vulgaires humains s'amusant à pirater des réseaux informatiques. Quant à la citrouille ronde et au grand Prêtre du Cube parfait, ils se

laissaient aller à leur optimisme naturel, en annonçant déjà le retour au calme et un nouvel âge d'or pour Lebab.

« Un peu de silence, s'il vous plaît ! » Ato dut encore une fois élever la voix pour se faire entendre. « Je reconnais que ce Jeu a été joué de main de maître. Cela fait une éternité que je n'avais eu le plaisir de voir jouer aussi bien, et surtout avec un tel respect de l'essence même de la situation. Car il faut bien dire que cette chasse aux illusions du Grand Avoir, à laquelle s'est livrée Li, ne laissait en rien présager le retournement ultime de la situation où K'ien, jusque là parfaitement silencieux, réussit finalement à emporter la mise ! C'est vrai que c'est dans l'essence même du Grand Avoir que de ne pas se trouver là où on pense a priori le posséder…. » « Mais revenons à nous », dit Ato de manière plus sentencieuse. « Le Grand Avoir marque, par son retournement même, l'apogée d'un cycle. Il est temps de penser dès maintenant à la suite du Jeu, car Foussage, notre fidèle messager, attend notre décision pour l'apporter à nos représentants sur Terre… Je pense que, si l'action créatrice en pleine lumière et la quête de la Vérité ont permis enfin de dénouer quelques fils et de trouver des premières pistes pour notre enquête, il faut maintenant revenir à des actions plus discrètes. Nos joueurs sont trop facilement repérables, or nous allons maintenant entrer dans une situation où nous devons tirer des enseignements de ce qui s'est passé. L'enquête est peut-être moins achevée qu'elle n'en a l'air ; elle va probablement s'intérioriser et se renverser à partir de maintenant. C'est pourquoi je propose qu'on fasse entrer, pour la continuer, de nouveaux couples de joueurs en lice… » C'était Ato qui, aidé de l'oiseau Foussage, avait la plus grande mémoire des Jeux qui s'étaient déjà déroulés par le passé. C'est pourquoi tout le monde dans l'assemblée accepta sa proposition.

Interférence sur Terre *« Le contact est rompu, je n'arrive plus à retrouver le programme !»* gémit Sam en tapant comme un fou sur son clavier d'ordinateur.

15 - L'HUMILITE A BALI

A Bali, la terre aux cent dieux, aux mille temples et aux millions de processions fleuries, la vie s'inscrivait sous le signe d'une profusion sacrée, procurant à ses habitants un sentiment religieux paradoxal, empreint à la fois d'une humilité et d'un orgueil profond.

Sur cette petite île animiste perdue au sein de l'océan indien, menacée régulièrement par des tremblements de terre et des raz de marée, le sacré était forcément localisé en haut, dans les montagnes, et notamment sur les cimes du volcan Gunung Agung, le point culminant de l'île ; mais ce qui était élevé pouvait en même temps se révéler dangereux, et les colères du volcan sacré qui avait explosé le jour où les habitants de l'île venaient l'honorer étaient encore dans tous le esprits. A l'inverse, ce qui était mauvais ou menaçant venait a priori des profondeurs infernales de l'océan, ou des esprits maléfiques cachés sous terre en attendant la nuit, pour resurgir en venant hanter les maisons ; mais là encore, il était toujours possible de chercher à pactiser avec ces forces terrifiantes, que ce soit pour pêcher la nourriture indispensable au village, ou pour demander un sort bénéfique rétablissant la santé d un malade. Le monde n'était un, que parce qu'il était ainsi profondément complexe, chacune de ses parties devant composer avec l'autre, l'homme étant placé de manière fragile entre les deux zones d'influence des dieux et des démons.

Rien ne représentait mieux cette conception de l'univers que les fameuses tours funéraires pour lesquelles les familles des morts dépensaient une fortune, avant de les brûler, afin qu'elles permettent à l'âme du mort de s'envoler dans l'au-delà. Sur leur base, représentant une tortue de mer pour signifier l'ancrage de l'île sur le mouvant chaos, on dressait entre ciel et terre une plate-forme ouverte où prenait place le corps du défunt, enfermé dans un sarcophage en forme d'animal fantastique destiné à lui assurer le transport. Au dessus, la représentation de la montagne sacrée était elle-même surmontée de cinq à sept toits, représentant autant de cieux et paradis où vivaient les dieux. Non seulement tout communiquait dans cet étrange monument, mais, de plus, on avait visiblement voulu relever la dignité de ce qui est habituellement méprisé parce qu'en bas, en l'intégrant à la sphère du sacré ; et réciproquement, on avait rabaissé les prétentions du volcan, auquel on montrait qu'il y avait plus haut que lui.

Ce n'était pas seulement au moment des funérailles, mais quotidiennement, que le balinais vivait ainsi à la jonction de deux mondes opposés, cherchant à trouver son équilibre entre les forces antagonistes des dieux et des démons, en veillant à éviter de provoquer les colères des uns comme des autres. Il laissait ainsi négligemment des offrandes à terre dans les temples pour payer son dû aux forces souterraines, disposant en même temps avec précaution d'innombrables plats de fruits agrémentés de fleurs sur les autels surélevés dédiés aux divinités supérieures. Ce qui comptait avant tout, dans cet univers animiste entouré de forces tour à tour maléfiques ou bénéfiques, c'était d'apprendre à trouver sa place, de s'en tenir scrupuleusement aux rôles que la Tradition

fixait à chacun, afin qu'il s'insère harmonieusement dans l'univers, sans troubler inutilement les esprits qui pourraient toujours se retourner contre les insensés venant bouleverser l'ordre habituel. Le fait d'accepter humblement de demeurer à sa place en remplissant ses devoirs n'était pourtant pas l'occasion de développer un quelconque fatalisme ou une philosophie pesante de la vie. Au contraire, c'était l'occasion de communiquer avec les forces cosmiques suintant même de l'âme d'une fleur ; une occasion de parler avec eux, de les écouter et, pourquoi pas, de 308 profiter de leurs faveurs.

Dans leur religion, les balinais multipliaient, chaque jour et presque chaque heure, les occasions d'entrer ainsi en contact avec toutes les forces qui les environnaient, que ce soit en venant offrir ses offrandes, en organisant des séances de transe lorsqu'il y avait un malade à soigner et qu'il fallait implorer l'intervention d'une puissance surnaturelle, ou encore en participant collectivement aux drames et histoires des dieux le soir, autour de la représentation sacrée d'un des drames de la Tradition. La vie quotidienne se trouvait ainsi innervée, à chaque instant, par un formidable courant théiste, le balinais recevant en échange de son humilité l'orgueil de savoir parler aux dieux et d'être reconnu par eux. Il en résultait un incroyable mélange entre le sacré et le profane, tout baignant dans une gaieté et une insouciance étonnante.

Ainsi, pendant l'odalan, la cérémonie qui chaque année permettait de consacrer un temple, régnait une ambiance de fête joyeuse et quasi profane à laquelle participait tout le village, en apportant en offrande de hautes pyramides multicolores de fruits, gâteaux et fleurs, à l'équilibre improbable, mais aussi en organisant des combats de coqs et représentations théâtrales, en chantant, dansant et parlant bruyamment. Car l'enceinte sacrée n'était pas coupée du monde, mais au contraire ouverte à la vie. « C'est peut être ce bonheur simple et spontané que les hommes ont perdu en oubliant l'humilité », murmura Kouen qui était venue se reposer dans l'île avec son plus jeune fils Ken, et qui ne pouvait s'empêcher d'être émue à la vue de cette religiosité à fleur de peau.

« Mais ne crois-tu pas qu'il pourrait s'agir là d'un modèle à suivre pour le futur ? » demanda innocemment le cadet, en se disant qu'il suffisait peut-être d'arrêter le temps, d'immobiliser le cours des choses, pour qu'elles reviennent, chacune à sa place, et qu'enfin l'harmonie se mette à nouveau à régner sur Terre.

Peut-être, se disait-il, n'avaient-ils tant voyagé que pour redécouvrir un secret aussi simple. Kouen hésita longuement avant de répondre, tant demeurait forte chez elle la nostalgie et l'attirance pour des modes de vie, hélas, condamnés à disparaître. Plutôt que d'ôter d'emblée à Ken ses illusions, et de devoir reconnaître dans le même mouvement que les modes de vie paradisiaques auxquels on pouvait rêver n'étaient qu'un leurre, elle préféra temporiser, proposant à son fils de continuer l'enquête sous forme de jeu. « Je ne sais que te dire, tant mes dernières interventions sur terre m'ont perturbée, et tant la situation me semble ici différente. J'ai peur de connaître la réponse. Tout ce que je peux te proposer, c'est de mieux approfondir l'exemple de cette civilisation balinaise, et de la confronter au monde moderne, afin que notre jugement soir réellement mûr et sans préjugé ». En disant ces derniers mots elle s'accroupit à même le sol, dessinant dans le sable de la plage où ils se trouvaient des figures énigmatiques, où vinrent bientôt s'incarner ses visions…

1. Au bord de la plage, un vieux pêcheur balinais mettait lentement son bateau à l'eau. Il poussait devant lui la frêle pirogue équilibrée par deux grands bras et flotteurs qui, de chaque côté, assuraient à l'embarcation un équilibre qu'elle n'aurait sinon jamais

eu. Rien qu'à voir l'aspect parfaitement conservé de la coque, à observer la minutie des peintures multicolores qui égayaient ses côtés en dessinant un visage et des yeux courroucés sur la poupe afin d'effrayer les monstres marins, on devinait que le vieil homme mettait un soin méticuleux à s'occuper de son frêle esquif.

Avant de monter sa voile triangulaire unique le long du petit mât de fortune en bois qu'il avait lui-même façonné, il se recueillit un moment et, psalmodiant d'antiques formules sacrées, fit humblement ses libations rituelles à la mer et à l'île qu'il allait bientôt quitter. Il déposa en guide d'offrande, à même le sol mouillé, une feuille de cocotier dans laquelle il avait disposé un petit collier de fleurs odorantes. Et puis, toujours aussi lentement, il gréa son bateau, leva les voiles, monta à l'intérieur et s'écarta doucement du rivage. Une fois arrivé loin, au large, là où il ne risquait pas d'attraper les poissons de l'île avec lesquels il était nécessaire de rester en bons termes, il jeta enfin son filet. Patiemment, il attendit que celui-ci se remplisse, se disant que dans une heure ou deux il pourrait revenir chez lui et proposer sa pêche aux restaurants du quartier, ou au marché central de Denpasar.

« Il pourrait traverser l'océan jusqu'à Java, ou même à l'opposé, jusqu'à Bornéo, sans craindre ni les pirates coupeurs de tête ni même les tempêtes envoyées par les dieux courroucés. Car un tel homme est foncièrement droit, et plus que tout autre il est apte à traverser des dangers où se fourvoieraient les plus courageux » dit Ken à sa mère, heureux de trouver un tel modèle.

« Oui, mais que pourrait-il si sa route croisait celle d'un énorme cargo, et à quoi lui servirait alors sa vertu ? » répondit sentencieusement Kouen en pensant que, malheureusement, de tels états idylliques ne peuvent se maintenir, aboutissant fatalement à l'*obscurcissement de la lumière 36.*

2. Les villageois étaient tous réunis dans le « bale banjar », ce vaste pavillon qui occupait le plus souvent le centre du village et qui, ouvert aux quatre vents, servait à toute heure de la journée à s'abriter de la chaleur pour s'entraîner au gamelan, à la danse, ou plus simplement encore pour se rencontrer et bavarder. Aujourd'hui, c'était le jour de tenue du conseil de village. Car à Bali, où règne encore une sorte de communisme primitif basé sur le partage et l'entraide, chaque hameau, chaque communauté conserve la propriété collective des terres et décide de la bonne marche des événements, en étant responsable autant de la maison du village que de l'orchestre local, des costumes de danse que de la cuisine et de la préparation des prochaines fêtes. Banja, le chef du village, avait été choisi parce qu'il était le plus ancien, et qu'il avait donc plus assisté à davantage de réunions que les autres. Il présidait aujourd'hui l'un de ces innombrables conseils qui, chaque mois, réunissent dans chaque village les principaux chefs de famille, afin de prendre ensemble les décisions qui s'imposent pour la bonne marche de la collectivité. Peu de choses échappaient au pouvoir de ces micro collectivités qui s'occupaient autant de prévoir les prochaines célébrations que d'assurer la sécurité des habitants, de légitimer les mariages que d'enregistrer la séparations des époux, de rendre la justice courante concernant les mille litiges de la vie quotidienne que de préparer les crémations et les héritages, en levant même des impôts lorsque cela s'avérait nécessaire à la survie de la communauté.

Pendant sa vie active, Banja avait été le paysan le plus pauvre et le plus besogneux du village, obligé qu'il avait été de faire pousser du riz sur une terre ingrate. Il ressentait une grande fierté à présider ainsi le conseil de son village, même si son attitude demeurait empreinte de modestie : il s'en tenait strictement à son rôle de meneur des

débats, s'assurant que chaque point prévu était abordé et que tout le monde pouvait s'exprimer, sans jamais se substituer aux orateurs ou chercher à les influencer. Car les décisions se prenaient traditionnellement à l'unanimité, sur la base d'un consensus qu'il devait arriver à faire éclore. « Les autres peuples ne devraient-ils pas suivre cet exemple de démocratie locale, *et se diriger vers le haut 46 »* ? demanda Ken qui rêvait d'une société idéale.

3. C'était le couple d'acteur le plus connu depuis des décennies, tant il incarnait avec brio le barong, cette créature fantastique qui représente la magie blanche prête à aider les humains, mais qui se trouve depuis la nuit des temps en lutte constante avec la sorcière maléfique Rangda qui, elle, abuse de la magie noire pour répandre la maladie et la mort autour d'elle. A chaque représentation sacrée de la lutte entre ces deux forces primitives, le public effrayé retenait son souffle, multipliant les offrandes afin de protéger les deux frères qui allaient animer le barong, l'un en se glissant dans son corps et ses jambes arrière, l'autre dans sa partie avant, en animant en même temps le masque terrifiant aux yeux noirs exorbités et aux dents de vampire aiguisés.

Lorsqu'ils surgisaient sur scène, ils réussissaient mieux que n'importe quel autre acteur à faire sentir la puissance effrayante de l'animal surnaturel, capable de danser avec lourdeur, mais aussi avec une force qui imposait le respect aux plus courageux de l'assemblée. De même, lorsque l'horrible sorcière Rangda, à la langue en feu et aux entrailles humaines pendant sur son poitrail, se jetait sur lui et parvenait presque à le vaincre, tout le monde retenait son souffle, tant la faiblesse et la détresse soudaine du barong étaient humainement perceptibles. Face à un tel désarroi, des villageois en transe, porteurs de kriss ou longs poignards, se jetaient au secours du barong, intervenaient dans les spectacles des deux frères avec encore plus de fanatisme et de violence que dans aucune autre assemblée : les yeux exorbités, ils hurlaient, levaient leur épée pour venir en aide à la divinité en péril, puis luttaient désespérément pour que la lame, retournée contre eux par Rangda, ne s'enfonce pas dans leur propre ventre. Là encore, on *sentait* véritablement que c'était la force de concentration des deux frères incarnant le barong qui, en s'approchant lentement des villageois et en cherchant à capter leur regard pour les apaiser, venait les sauver d'une mort affreuse.

L'art des deux frères était d'autant plus admirable que, lorsqu'on les félicitait, ils écartaient avec modestie les compliments trop personnels, rappelant qu'ils ne faisaient qu'incarner un être qui les dépassait, leur seul art étant de se *rendre réceptif 2.*

4. Il était caché en sa tour comme dans un camp retranché. Au huitième étage de la puissante administration des Télécommunications, il occupait un bureau de taille moyenne, avec fenêtre et demi table ronde supplémentaire pour recevoir, ce qui était le signe, dans cette administration bureaucratisée à l'extrême, d'un début de considération sociale. Il n'avait toutefois pas droit à la double baie vitrée donnant sur la ville et non sur la cour intérieure, ni à cette table ovale en bois précieux qu'il lorgnait avec envie chaque fois qu'il se rendait chez son chef.

Si son supérieur, Mr Lorand, était un brillant personnage, qui ne devait son poste qu'à son mérite et à la vision stratégique qu'il avait su mettre en oeuvre pour faire avancer l'entreprise, on ne pouvait en dire autant de lui. Ce n'était en effet que grâce à son ancienneté dans la maison qu'il avait franchi prudemment les différents échelons permettant à un fonctionnaire paresseux et sans talent d'avoir, malgré tout, droit à un

avancement régulier. Même insatisfait, il jouissait de cette situation, qui l'autorisait à donner des ordres à un jeune assistant subalterne qu'il accablait de travail, et qui, terré dans une pièce aveugle où s'entassaient des dizaines de dossiers, passait son temps à rédiger les notes et à traiter les dossiers dont il ne s'occupait pas lui-même. Jean avait ainsi passé sa vie à être le plus lisse possible, et il n'y avait aucune raison qu'il change, se disait-il en son for intérieur. Le principal était d'en faire le moins possible, de ne pas se faire remarquer, de jouer la fausse humilité et l'absence totale d'ambition, de façon à gagner à la fois la paix et la confiance de ses supérieurs.

« Je commence à comprendre pourquoi tu me disais que la leçon était difficile à appliquer au monde moderne » dit Ken à sa mère en pensant à la véritable humilité du pêcheur balinais, si éloignée de cette paresse et de cette déresponsabilisation à laquelle aboutissaient, dans le monde moderne, les gens qui revendiquaient les mêmes valeurs. « C'est quand même terrifiant de songer qu'à la place de déboucher sur l'entraide et sur une certaine forme de sagesse, une telle vertu mal employée n'amène qu'à la *prépondérance du petit 62* et au règne des médiocres », pensa Ken.

5. A l'étage supérieur, Mr Lorand reposa en soupirant le livre sur la pile de papiers posée sur sa table. Dans les deux derniers jours, il avait dû ouvrir cet ouvrage plus d'une dizaine de fois, relisant tantôt machinalement, tantôt de manière approfondie, le passage où Arjuna, sur le champ de bataille, hésite et tergiverse. Si le prince donne le signe du combat, son geste va entraîner inéluctablement la mort de milliers de soldats innocents, alors que Arjuna est, lui, fondamentalement pacifique et non violent depuis qu'il s'est converti à l'idéal de paix des renonçants.

Que faire ? Le responsable de la haute administration des télécommunications se saisit du dossier sur lequel il avait déposé le livre, et le relut encore une fois. Tout était consigné là, depuis la première lettre anonyme qui le prévenait que l'un de ses collaborateurs profitait indûment de son salaire sans le mériter, et qui plus est, en touchant des pots de vin de la part d'intermédiaires douteux, jusqu'à l'enquête interne qu'il avait diligentée en grand secret. Les résultats de cette dernière confirmaient les soupçons et les accusations contenues dans la première missive. Il avait alors continué seul ses investigations, en questionnant ses plus proches collaborateurs et en sollicitant humblement leur avis. Au vu des réponses mitigées qu'il avait reçues, certains allant même jusqu'à sous-entendre, les yeux baissés et le regard fuyant, que malheureusement il s'agissait de pratiques devenues courantes, il s'était progressivement rendu compte que la gangrène de la corruption et de l'irresponsabilité était solidement implantée, et que si on voulait lutter efficacement contre, il fallait faire un exemple et frapper un grand coup. Seuls l'avaient jusque là retenu la peur de commettre une injustice, ainsi que la crainte des retombées médiatiques. Son examen de conscience réalisé, il était maintenant persuadé qu'il n'était pas poussé par le désir inconscient de se mettre lui-même en avant, tel un preux chevalier blanc défendant la vertu. Non, ce qu'il voulait, c'était simplement le bien de son Administration, montrer que cette dernière avait des valeurs et qu'elle était prête à le respecter, même si cela exigeait des révisions et des sanctions cruelles.

Sa décision était prise : tout comme Arjuna avait donné l'ordre de la bataille une fois persuadé qu'il ne cherchait aucun but personnel et qu'il fallait rétablir la justice, il devait sévir et appliquer une punition exemplaire, en renvoyant le fonctionnaire pour faute grave, sans hésiter d'exposer l'affaire dans la presse. « L'humilité n'est pas que faiblesse, elle peut impliquer le recours à la force et aux sanctions lorsqu'elle est

bafouée et rencontre un *obstacle 39* trop fort », se dit Ken en pensant à la fin de cette histoire.

6. A l'étage du dessous, Paul, le malheureux et jeune fonctionnaire qui croulait sous les tâches imposées par son supérieur hiérarchique habitué à ne traiter aucun dossier, fut dans un premier temps soulagé d'apprendre la nouvelle du renvoi de celui qui abusait de lui. Lorsqu'il fut convoqué dans le bureau de Mr Lorand, deux étages plus haut, et qu'il lui fut proposé de prendre la place de celui qui venait d'être licencié, sa première réaction fut bien entendu la joie. Il tenait là la possibilité inespérée d'un avancement plus rapide que prévu. Il se voyait déjà dans ses nouvelles fonctions, distribuant à son tour des ordres et des dossiers à ses subalternes, et en profitant enfin pour souffler un peu et prendre un peu de temps libre. Le haut fonctionnaire l'avait sèchement interpellé à cet instant, comme s'il avait lu dans ses pensées. « Bien sûr, si vous acceptez ce poste, il est absolument hors de question de prendre modèle sur votre prédécesseur, de sous-traiter à votre tour les dossiers dont vous êtes responsable, et encore moins de recevoir une quelconque gratification de vos fournisseurs, fût-ce sous forme d'invitation à partager un repas. J'ai besoin, après ce qui s'est passé, d'un homme en qui je puisse avoir une confiance totale, qui soit parfaitement honnête, capable de se dévouer deux fois plus à son travail, parce qu'il lui faudra se battre pour rétablir la moralité de notre Institution. Etes-vous prêt à relever ce défi ? Je vous laisse trois jours pour réfléchir et me donner votre réponse »

Paul avait légèrement rougi, se sentant honteux d'avoir réagi intérieurement comme il l'avait fait, en ne pensant, à peine libéré d'un supérieur tyrannique, qu'à reproduire à son tour la même attitude, afin de profiter de la situation. C'est ainsi que les victimes se transforment en bourreaux, ne pouvait-il s'empêcher de penser en sortant du bureau de son supérieur. Pendant les trois jours qui lui avaient été octroyés, il réfléchit longuement, obligé de revenir en lui-même et de se livrer à un sévère examen de conscience. Car la tentation de l'abus de pouvoir, il en était maintenant persuadé, gisait au fond de chacun de nous, surtout dans une société qui favorisait la loi de la jungle et la réussite personnelle, en incitant inconsciemment à profiter de la situation dés qu'on le pouvait, quitte à écraser l'autre. Non seulement le combat pour l'honnêteté se livrait en lui-même, mais il fallait de plus le faire de manière désintéressée, sans se vanter ni vouloir se mettre en avant, ce qui serait d'emblée se placer en porte-à-faux par rapport à ses intentions.

A la fin du troisième jour, parce qu'il avait un certain sens de la moralité et surtout du Bien Public auquel il avait décidé de se vouer lorsqu'il avait fait ses études pour rentrer dans l'administration centrale, il décida d'accepter la tâche que son supérieur lui avait proposée. Il le lui fit savoir dans une attitude à la fois humble et fière, se tenant *immobile 52 face à lui.* Son silence et sa gravité amenèrent Mr Lorand à se lever et à venir lui serrer la main pour lui faire comprendre qu'il était heureux d'avoir rencontré quelqu'un en qui il pouvait avoir une confiance totale.

« C'est étrange de voir comment un sentiment d'humilité profonde peut être à la base d'une société primitive à la fois solidaire et ouverte, bâtie pour communiquer avec les dieux, alors que dans le monde moderne fondé sur l'égoïsme il faut sans cesse renforcer et tisser à nouveau le lien social entre les différentes couches et hiérarchies, comme si les bases élémentaires de la socialité avaient été tragiquement oubliées » dit pensivement Kouen en se redressant.

Ken revint à la charge : « Mais ne penses-tu pas qu'il y ait dans ces sociétés primitives, un enseignement à remettre au goût du jour ? Car après tout, l'humilité peut être à la source non seulement d'une certaine forme de sagesse, mais aussi d'une morale pratique. Lorsqu'on s'aperçoit que les montagnes deviennent collines, et les collines vallées, ne peut-on en déduire toute une attitude de prudence invitant chacun à trouver sa place, sans chercher inutilement à se hausser au-dessus des autres ? » « N'est-ce pas au demeurant ce que prônaient déjà, chacun de son côté, le vieux Confucius moralisateur, mais aussi le jeune Aristote ? Le premier n'avait de cesse de prôner la « juste mesure », invitant humblement à limer ce qui dépassait et à remonter ce qui était en bas, affirmant que ce qui est plein ne demande qu'à se vider pour être distribué et pour remplir ce qui est vide. Le second affirmait quant à lui que chaque être doit trouver son lieu naturel, la concorde entre citoyens reposant sur l'amitié et sur la vertu de prudence. Pourquoi ne pas réactualiser cette antique sagesse des peuples qui ont précédé l'Occident moderne ? »

Kouen sourit avant de répondre, avec un brin de nostalgie dans la voix : « Tout cela est vrai, mais ton projet se condamne lui-même, mon pauvre fils. Car le propre de l'humilité, c'est de reconnaître que les choses ne peuvent demeurer comme elles étaient auparavant. Elles connaissent inéluctablement un déclin et meurent pour laisser place à un nouveau cycle. Il est impossible de revenir en arrière, d'arrêter la marche du temps. » Tous deux se turent et restèrent un long moment silencieux, contemplant le coucher du soleil qui s'abîmait lentement dans la mer…

Notes issues du carnet de Sam : *Depuis que nous nous sommes déconnectés du système, nous ne savons plus, Luc et moi, où reprendre nos recherches. Je dois avouer humblement mon impuissance, mais aussi ma fatigue. J'ai parfois envie d'abandonner. A quoi bon continuer cette traque? Pourtant, je me remets chaque matin au travail, de manière obstinée. Pourquoi, je n'en sais rien. Peut-être la curiosité, ou alors la nostalgie, ou un manque profond de ne plus recevoir ces nouvelles qui me semblaient venir d'un autre monde, et qui en même temps me parlaient d'une famille avec laquelle je me sens des affinités inexplicables.*

Je n'ai pas réussi à capter de nouveaux récits. Tout ce que j'ai pu recueillir, ce sont des chiffres et phrases dénuées de sens, des bugs informatiques. J'ai quand même réussi à extraire quelques lignes laconiques, qui semblent indiquer qu'une nouvelle histoire a bien eu lieu : .La situation provient de la conjonction de l'Augmentation 42 et de la Stagnation 12. .Elle corrige les excès du Grand Avoir .Les comparaisons s'établissent avec la Paix 11, mais aussi avec la solidarité 8 et l'enthousiasme 16 qui n'ont, eux aussi, qu'un seul trait yang.

16 - L'ENTHOUSIASME A L'OPERA BASTILLE

Depuis qu'il avait perdu le contact, Sam errait comme une âme en peine. Il avait quitté le vieux garage vétuste de la mythique Silicon Valley qui lui avait servi de refuge, pour commencer une errance sans fin à travers le monde. Et même s'il savait que le fait de voyager d'un pays à l'autre ne lui servait objectivement à rien, n'avait aucune incidence sur ses chances de retrouver la clef d'accès au programme qui hantait ses insomnies, il ne pouvait s'empêcher de se déplacer d'un endroit à l'autre, pour se donner l'illusion du mouvement et de l'action. Pour seul bagage, il avait emporté avec lui son inséparable ordinateur portable ainsi que le modem qui lui permettait de se connecter à tout moment sur les réseaux mondiaux. Et dès qu'il s'installait dans une nouvelle chambre d'hôtel, malgré toutes ses bonnes résolutions, il ne pouvait s'empêcher de brancher sa machine, son double satanique, et d'interroger sans fin les moindres recoins cachés d'Internet, consultant de manière compulsive les thèmes des milliers de débats électroniques qui s'y tenaient, à la recherche du moindre indice qui lui permettrait de retrouver un début de piste pour le mener vers l'énigmatique Programme Lebab…

Fourbu de fatigue, les yeux injectés de sang à force de fixer les lignes de son écran, Sam était sorti, ce soir, de l'hôtel Notre- Dame qui faisait face à l'imposante cathédrale parisienne. Plus que jamais, la construction moyenâgeuse lui faisait penser à un vaisseau cosmique solidement arrimé sur son îlot de pierre, et qui n'attendait depuis des siècles qu'un geste, un mot, pour enfin larguer les amarres. Si elle attendait qu'on lui rende son secret pour s'élancer et partir enfin, il savait, lui, qu'il ne retrouverait jamais sa sérénité tant qu'il n'aurait pas retrouvé le code. Ancien mélomane, Sam ne retrouvait un semblant de calme et de paix intérieure que lorsqu'il se laissait aller totalement au plaisir de la musique.

Seule cette forme d'art, capable de se passer des mots et des représentations visuelles des choses, avait le pouvoir magique de l'émouvoir au point de le faire pleurer : le monde des sons purs l'arrachait aux soucis, aux oripeaux des convenances sociales et aux rets du langage, pour le rendre soudain sensible à l'innocente fraîcheur de la vie. Tant il est vrai que la musique est probablement le premier et peut-être l'unique remède valable, pour les neurasthéniques et les blessés de l'âme qui ont besoin de retrouver les sources sacrées de la vie et de l'enthousiasme…

Tout comme il appréciait l'ombre fantasmagorique de Notre Dame éclairée par la pleine lune, Sam aimait se rendre à l'Opéra Bastille qui, sous les spots, ressemblait à une cathédrale moderne, enroulée autour d'une partition musicale prête à s'envoler. On jouait ce soir le Vaisseau fantôme, et Sam, assis confortablement à l'orchestre, se laissait prendre par la musique envoûtante de cette légende mystérieuse, pleine de brumes et de secrets nordiques, lesquels se déchiraient par instants pour laisser place tantôt à un rayon de soleil apaisant, tantôt au choeur viril de pêcheurs et marins joignant leurs voix dans un élan puissant pour mieux masquer leur peur d'affronter ensemble un Destin implacable. On n'en était qu'à l'ouverture, moment particulièrement important

où se sent l'importance du chef d'orchestre, tout entier tendu dans un effort pour forcer chaque instrument à écouter l'autre et à travailler dans le même sens. Car un opéra se déploie pleinement à partir du moment où le chef d'orchestre parvient, dès les premiers moments, à tisser entre divers instruments une trame musicale commune, qu'il prendra ensuite plaisir à dérouler et filer tout au long du spectacle. Rate-t-il cet instant inaugural, le traite-t-il trop faiblement en laissant les instrumentistes jouer chacun pour soi, et on peut être sûr qu'il manquera quelque chose, un souffle et une unité vitale dont la soirée pâtira fatalement…

Ce soir, c'était le chef coréen Chung qui, comme depuis l'origine de l'Opéra Bastille, menait l'orchestre. Pour s'imposer, il avait dû affronter d'innombrables cabales venant autant des opposants politiques au projet qu'aux choristes furieux de quitter l'ancien et prestigieux Opéra de Paris. Il avait même dû déjouer la menace de boycott lancée par un des plus prestigieux chefs d'orchestre du moment, furieux d'avoir été évincé au profit de ce jeune inconnu qui n'avait pas encore fait ses preuves à un niveau international. Mais, face à l'adversité, le jeune chef d'orchestre avait déployé une telle ardeur à la tâche, multipliant le travail quotidien des répétitions jusqu'à obtenir la perfection, encourageant chaque musicien avec patience et & ténacité, qu'il avait su entraîner insensiblement à sa suite l'orchestre tout entier, le faisant finalement travailler dans la joie, parvenant à lui communiquer l'enthousiasme qu'il ressentait à inaugurer un nouveau lieu destiné à populariser l'opéra auprès du plus grand nombre possible de spectateurs.

« Lorsque l'enthousiasme est là, on peut engager des auxiliaires et faire marcher des armées, en restant en accord avec le peuple » Comme s'il avait écouté cet ancien dicton chinois, le jeune chef avait préféré retarder deux fois l'ouverture officielle de l'Opéra plutôt que de commencer une saison sans être parfaitement prêt ; et ce n'est que lorsqu'il avait été sûr de son noyau de choristes et d'instrumentistes, lorsqu'il était parvenu à leur communiquer sa passion, qu'il avait recruté les dernières personnes manquantes. Elles s'étaient fondues sans problème dans le reste de la troupe, et depuis, il ressentait enfin fierté et satisfaction lorsqu'il faisait jouer son orchestre ; comme ce soir, pour la représentation du Vaisseau fantôme, habituellement réservé à des chefs allemands…

Plus que tout, Sam appréciait ce moment de l'Ouverture où le chef d'orchestre, après un premier air relativement calme, levait d'un air impérieux sa baguette. Pendant un bref instant, qui ne durait que quelques secondes mais qui lui semblait à chaque fois représenter une éternité, tout semblait figé ; puis, dès que la baguette s'abaissait, un roulement de tambour éclatait, suivi d'un coup de tonnerre qui sortait en grondant des entrailles les plus profondes de la terre. A ce moment, en regardant le visage du chef d'orchestre qui semblait littéralement ravi, transporté au ciel par la force des instruments qu'il avait déclenchés, Sam se sentait à son tour envahi par une ivresse irraisonnée, un enthousiasme païen incontrôlable. Et lorsque, peu après, le choeur des voix des pêcheurs et des marins éclatait à son tour avec force, il avait l'impression de se retrouver emporté dans un maelström de musique, de danse et de chant issu indistinctement des profondeurs les plus archaïques de la Terre Mère, de l'Océan sans fond déchaîné, ou encore d'un Ciel fouetté par le vent. L'extase musicale était, pour lui, comme un pont lui permettant d'échapper à la pesanteur terrestre et de s'élever jusqu'au ciel, dans un autre monde à la pureté préservée. Après tout, se disait-il alors en oubliant tous ses soucis, l'existence ne méritait-elle pas d'être vécue, pour les rares instants de pur bonheur que l'Art sait créer et arracher à la quotidienneté du monde profane ?

Pourtant, il y avait quelque chose de trouble et de secrètement menaçant dans cette ivresse lourde et charnelle que Wagner avait réussi à transmettre à travers sa musique ; comme si les brumes d'où pouvait émerger à chaque instant la vaisseau fantôme, représentaient l'entrée d'un monde interdit, la porte fermée d'un mystère, d'un Temple maudit où même la musique divine hésitait à pénétrer. L*'hubris*, cette tentation de la démesure, demeurait tapie en chaque recoin de l'opéra, prête à éclater à tout moment, sous mille formes différentes, si le chef d'orchestre ne parvenait point à maîtriser le jeu…

1. Saisis par la folie divine, Sam voyait les choristes prêts à s'enivrer de leur propre puissance, rivalisant entre eux, s'entraînant à chanter toujours plus fort, jusqu'à perdre la raison. Ils renversaient presque la tête en arrière, retrouvant inconsciemment les antiques signes de possession des ménades folles qui parcouraient les rues d'Athènes au moment des bacchanales. La musique risquait de se transformer alors en une immense cacophonie, et dans un vacarme assourdissant de fin du monde, l'Opéra tout entier, boursouflé de cris, semblait sur le point d'éclater et de littéralement exploser sous une débauche d'arrogance et d'enthousiasme mal contrôlé… *« L'enthousiasme mal contrôlé ne peut apporter qu'infortune, le tonnerre trop violent 51 qui en résulte ne peut que tuer et détruire, » murmura Sam pour lui-même.*

2. Par son calme impassible, le chef d'orchestre parvenait toujours à ramener l'ordre, à contrôler la soliste adonnée au plaisir de pousser sa voix au plus loin de ses possibilités, tout comme à tempérer les instruments à vent qui brûlaient d'enfin délivrer pleinement leur souffle chaud.

Lorsqu'il faisait signe à l'un des participants d'intervenir, il lui fallait à la fois l'inciter à prendre le premier rôle, à se lancer, et en même temps demeurer face à lui ferme et rigide comme une pierre, comme un dompteur face à un troupeau de félins sauvages. Tout son art consistait à favoriser l'éclosion des germes du chant à venir, tout en en contrôlant aussitôt l'ampleur du mouvement ainsi libéré… *« Il faut être ferme et persévérant, je poursuivrai mes efforts ! » se dit Sam retrouvant toute sa ferveur, et à nouveau prêt à passer des nuits devant son ordinateur…*

3. Une fois, le chef d'orchestre avait failli se laisser déborder, non par l'enthousiasme collectif du choeur, mais par les performances d'une soliste. Il faut dire qu'elle avait un rôle en or et que, engagée en échange d'un contrat mirobolant, elle se comportait comme la diva qu'elle savait être, à juste titre. Sa venue avait été annoncée dans tous les journaux de mélomanes, et son nom à lui seul occupait la plus grande partie de l'affiche qui annonçait le spectacle. Subjugué par le jeu de la bête de scène, Chung s'était laissé envoûter par cette voix, au point d'oublier de la diriger. Il lui était ainsi arrivé de la regarder, la baguette relevée, les yeux écarquillés, fixés avec émerveillement sur cette femme qui, de plus, le dépassait d'une bonne demi-tête.

Heureusement, après plusieurs répétitions catastrophiques, il avait compris que dans de tels cas il ne faut jamais hésiter, mais au contraire intervenir de manière encore plus forte pour imposer son autorité. Grâce à son expérience, il se reprit rapidement. *«Regarder en haut et hésiter apporte le remords, jamais je n'aurais dû prendre peur et déménager tout le matériel en prenant le risque de perdre le contact comme je l'ai fait ! Mais j'ai été impressionné et n'ai pas su me contrôler… » se dit, amèrement Sam en*

pensant au moment où ils s'étaient débranchés du programme Lebab parce qu'ils avaient eu peur d'être repérés.

4. Lorsqu'une osmose totale entre l'orchestre et son chef se produisaient enfin, c'était l'occasion de rares moments d'intense bonheur, chacun allant au bout de ses possibilités, communiquant dans la même ivresse et dans le même enthousiasme, sentant exactement jusqu'où il pouvait aller, mais aussi quand il lui fallait se reprendre et à nouveau se contrôler pour ne pas nuire au reste de l'oeuvre.

Alors, oui, on avait l'impression que choeurs, solistes et instruments, s'exprimaient pleinement, d'une seule et même voix multiple, sans qu'aucun ne cherche à dominer l'autre. Pour quelques instants, l'équilibre impossible des éléments antagonistes de la vie était enfin réalisé… *« Ce n'est pas l'enthousiasme, mais peut-être cette entente complice (le Réceptif 2), qui nous a le plus manqué ; comme la barrette qui seule permet de réunir ensemble les cheveux », se dit Sam qui ne pouvait empêcher son esprit de revenir à Lebab et à l'enquête irréaliste dans laquelle il s'était lancé pour rétablir le contact perdu.*

5. Malade, Chung s'était transcendé et dépassé, dirigeant l'orchestre comme il ne l'avait encore jamais fait. La fièvre lui avait peut-être ôté ses ultimes traces de timidité, et le fait de se retrouver sous pression, avec un défi supplémentaire à relever, lui avait procuré un regain de force et d'enthousiasme. Pendant les quatre heures que dura la représentation, et bien qu'il soit couvert d'une sueur qu'il ne cessait d'éponger nerveusement avec un mouchoir, il fut plus présent que jamais, amenant l'orchestre où il le voulait, trouvant dans chaque recoin de la symphonie de nouvelles zones à défricher et à faire éclater, alors qu'elles étaient jusque là passées inaperçues.

Le lendemain, un critique écrivit qu'il avait su renouveler entièrement la lecture de certains pans de l'oeuvre de Wagner…. *« La maladie peut être source de dépassement », se dit Sam en pensant aux innombrables nuits blanches qu'il passait, grelottant, devant son écran vide, à la recherche d'un impossible code. Peut-être lui manquait-il le Rassemblement avec Luc, en 45…*

6. Chung eut droit à une ovation debout, et pour une fois il laissa voir sa joie débordante, souriant et riant comme un enfant en venant se présenter au public, au milieu de son orchestre. Il en oublia pour un moment les règles de tempérance et de mesure qu'il s'était fixées. *Après tout, il n'y a pas de faute à se laisser aveugler par l'enthousiasme, si on sait ensuite en revenir pour n'en garder que la force et continuer à progresser (35)*

En sortant de l'Opéra Bastille, Sam était encore transporté par l'exaltation sacrée que l'orchestre avait su lui communiquer et qui, malgré tous ses soucis, lui avait permis de s'échapper dans un autre monde sonore, pur et plein de joie. Il se sentait à la fois réceptif, ouvert aux choses, et en même temps éveillé, rajeuni ; comme rafraîchi par une source nouvelle à laquelle il se serait abreuvé sans limite. Il ne vit pas passer, tout à côté de lui, deux personnages qui se dirigeaient vers la brasserie la plus proche pour se rafraîchir.

Vêtus tous deux d'une longue cape noire, c'étaient Kouen et son plus jeune fils, Tchen l'impétueux, qui sortaient eux aussi de l'Opéra. Il ne pouvait se douter que les Joueurs

invisibles, à la recherche desquels il était parti, se trouvaient ainsi à quelques mètres de lui, au point de le frôler lorsqu'ils l'avaient dépassé. Tout comme il lui était absolument impossible de se douter que les règles du jeu avaient changé, et qu'en choisissant l'anonymat ces deux personnages avaient en même temps décidé de continuer le Jeu d'une autre manière, an favorisant l'action invisible de l'Art, capable de réveiller les âmes les plus endurcies et de provoquer un enthousiasme sacré…

Notes issues du carnet de Sam

Je n'arrive toujours pas à retrouver le contact perdu avec ce programme fou du nom de Lebab qui semblait être programmé en boucle, à l'infini. Du coup, je n'ai plus aucun contact avec les personnages et les histoires qu'il m'arrivait de capter. Hier, j'étais si exténué par mes recherches vaines que je suis allé me détendre à l'Opéra. Cela m'a fait un bien considérable, même si je n'ai pas avancé dans mon enquête. Peut être faudrait-il que, malgré notre dispute, je rappelle Luc et que nous unissions nos efforts pour retrouver la manière d'entrer en contact avec Lebab…

Notes issues du carnet de Kouen : *Il y a peu de risques pour qu'on nous repère, puisque nous n'agissons plus directement sur le cours des événements. Toutefois, pour plus de sécurité, je pense que m'étant déjà immiscé dans le cours du Jeu, je vais rendre mes interventions encore plus rares et dispersées. En tout cas, pour ce lancer de dés, la situation est claire et étrangement simple. Le Ciel Antérieur est le Chaudron 5, qui marque des transformations lentes ; la seule différence est qu'il ne s'agit pas là d'une modification en profondeur, mais plutôt d'un enthousiasme plus extérieur. On peut comparer un tel contexte avec le Progrès 35, mais aussi avec l'Humilité 15, la Paix 11, voire avec la Stagnation 12 qui marque toutefois une situation bloquée, contrairement à celle ci, toute entière marquée par l'Enthousiasme.*

17 - LA SUITE, HAUTS PLATEAUX TIBETAINS

Sur les hauts plateaux du Tibet, l'imposant Potala se dressait, tel une antenne tellurique plantée en plein milieu du massif montagneux qui l'entourait de toutes parts afin de mieux capter les énergies cosmiques. Il se haussait vers la voûte céleste pour gratter les nuages effilochés qu'on avait l'impression de pouvoir toucher du doigt, tant on était près du ciel, ici, sur le Toit himalayen du monde.

En ce début d'automne l'air se faisait rare et froid ; les quelques touristes qui s'étaient mis en tête de monter les immenses escaliers menant au monument peinaient visiblement, s'arrêtant tous les dix mètres pour retrouver leur souffle, avant de reprendre ensuite leur lente ascension. Derrière l'imposante bâtisse, en contrebas au bord du lac, des groupes de femmes tibétaines blaguaient en lavant leur linge. Leurs gestes étaient empreints de lenteur, afin d'économiser tout effort inutile. A mesure que la saison froide approchait, la nature tout entière ralentissait son cours. Même le lac, généralement craint pour les esprits malveillants qui remontaient à sa surface à la nuit tombante, semblait aujourd'hui endormi ; comme si le tonnerre et l'électricité tellurique qu'il charriait habituellement s'étaient retrouvés eux aussi piégés par l'arrivée de l'hiver, emprisonnés dans des eaux glacées jusqu'au prochain printemps. Dans de tels moments, il n'est d'autre attitude que de s'adapter à son tour, en se regroupant frileusement avec sa famille ou sa suite, pour se tenir chaud ensemble, dans l'attente du prochain printemps.

Au bord de l'eau, les deux cadets Toueï et Tchen profitaient de leur dernier moment de calme pour batifoler et rêvasser. Les seuls signes d'activité venaient des randonneurs étrangers qui, insensibles aux rythmes de la nature, préparaient leurs futures expéditions. Ainsi, là bas, vers les montagnes du Nord qui fermaient le cirque de Lhassa, des cordées de randonneurs s'apprêtaient à partir vers les lointaines contrées rocheuses que seuls les cadavres des morts et les chacals fréquentent.

Plus près, juste à côté d'eux, des touristes américains bouclaient leur sac à dos. C'étaient Sam et son ami qui, après s'être réconciliés, avaient décidé de s'octroyer une semaine de vacances et de trekking. Sans savoir qui étaient ces deux personnages, Toueï et Tchen s'amusaient de voir les deux amis se chamailler pour savoir lequel ouvrirait la marche, lequel prendrait la boussole et lequel accepterait, à l'inverse, de suivre l'autre. Ils décidèrent finalement de se remplacer à tour de rôle, Sam se plaçant derrière son ami pour le laisser diriger le début de la marche. Lorsqu'ils eurent disparu à l'horizon, Tchen, le plus jeune fils se releva, s'aspergea à l'eau du lac, et vint en riant se prosterner devant sa soeur Toueï. « Il serait temps de nous mettre en route, nous aussi, si nous ne voulons pas arriver en retard au monastère où nous sommes attendus pour ce soir. Si tu daignes ouvrir le chemin pour moi, je porterai tes bagages et nos affaires jusqu'à la première halte ! »

Même si ces propos étaient dits avec humour et avec une pointe de moquerie, Toueï ne pouvait s'empêcher d'être secrètement flattée de voir son frère s'occuper ainsi de d'elle, en lui laissant la première place. Elle savait bien que, lorsque les premières difficultés de terrain se présenteraient, Tchen reprendrait la direction des opérations ; et c'est peut-être précisément pour cela, pour sa capacité à accepter de servir lorsqu'il le pouvait, qu'elle acceptait si facilement de se soumettre à lui dans les moments importants. Le secret de leur bonne entente résidait probablement dans leur capacité à échanger leurs rôles selon les circonstances. L'escalade et l'alpinisme imposent en effet aux êtres qui s'adonnent à ce sport une solidarité sans faille, une obligation d'accepter, à tout instant, selon les événements, les places tantôt de commandement, tantôt de subordonné. La vie d'une cordée repose, tout entière, sur cette aptitude d'un groupe à fonctionner en synergie, en se répartissant les tâches selon les exigences imposées par les circonstances. La veille, le guide tibétain à qui ils avaient demandé des conseils pour leur excursion du lendemain, leur avait d'ailleurs livré une sentence reflétant parfaitement cette sentence : « La suite obtient une sublime réussite. la persévérance est avantageuse et sans blâme tant qu'elle respecte l'ordre du monde »

Toueï n'avait pu s'empêcher de sourire en écoutant la dernière phrase que le guide avait ajoutée de son propre cru, pour glisser une signification politique supplémentaire à son message. Les tibétains, dont le territoire avait été spolié par les chinois quelque trente ans plus tôt, et qui subissaient depuis une occupation militaire destinée à protéger les intérêts stratégiques et militaires de l'Empire du Milieu, profitaient en effet de toutes les occasions et rencontres avec des occidentaux pour leur rappeler qu'ils ne reconnaissaient pas l'autorité en place. En précisant ainsi que « la suite est avantageuse, tant qu'elle respecte l'ordre du monde », son interlocuteur avait fait d'une pierre deux coups : il avait rappelé implicitement que le peuple tibétain *suivait* toujours avec persévérance le dalaï lama son chef spirituel en exil, et que l'ordre régnant à Lhassa n'était pas l'ordre naturel des choses. Au contact des chinois et de leur pensée oblique, les tibétains, ce fier peuple montagnard aux dieux effrayants et grotesques, avaient appris, eux aussi, à finasser et à chinoiser pour défier la censure et les oreilles ennemies. Leur résistance, plutôt que de s'exercer de front, s'était adaptée aux deux circonstances de l'occupation militaire qu'ils subissaient depuis plus de trente ans.

1. En sortant de la ville, Toueï et Tchen eurent de nouvelles preuves de la résistance passive à laquelle s'adonnaient quotidiennement les tibétains, et purent vérifier une fois de plus la haine farouche que la population locale vouait aux autorités chinoises. Alors qu'ils étaient venus originairement sans a priori à Lhassa pour s'exercer aux joies simples de la randonnée, ils avaient finalement profondément changé au contact de la population locale, au point de remplacer leur excursion prévue de longue date dans les montagnes sauvages par des voyages dans un monastère où ils avaient été invités de manière informelle.

Sur leur chemin, ils furent, comme chaque fois qu'ils sortaient en ville, arrêtés plus d'une dizaine de fois par des commerçants ou des habitants tibétains. Incapables de parler une langue étrangère, ceux-ci faisaient néanmoins des grands signes pour inviter les deux étrangers à venir un instant chez eux. Dès qu'ils avaient franchi la porte de son domicile, leur interlocuteur leur montrait une photo jaunie du dalaï lama, en faisant comprendre à l'aide de grands gestes et d'implorations vers le ciel, qu'il devait revenir ici, chez lui. Puis, tout aussi soudainement, il crachait à terre en prononçant le seul mot étranger qu'ils connaissaient : « chinese, chinese ». L'échange, bref et violent, prenait alors fin, la personne retrouvant un large sourire pour dire au revoir aux deux étrangers,

en n'oubliant pas de leur faire comprendre, en écartant les bras, qu'ils devaient porter cette nouvelle partout dans le monde. Ainsi un peuple entier espérait-il rester fidèle à ses racines et venir à bout d'une occupation militaire impitoyable, en se montrant envers et contre tout uni dans l'espoir du *rassemblement à venir, 15*.

2. Au cours d'une de leur halte, Sam et son camarade ne purent s'empêcher d'évoquer le passé. Luc en avait voulu pendant longtemps à Sam d'avoir perdu le contact avec le programme Lebab. Pendant plusieurs mois, il avait boudé son ancien compagnon, se comportant comme un enfant capricieux à qui on aurait ôté son jouet préféré. De dépit, il avait refusé, contrairement à Sam, de toucher à nouveau à un ordinateur, et il avait passé toutes ses soirées à sortir dans des bars et des boîtes de nuit à la mode, où il s'étourdissait pour ne plus penser à rien.

En s'attachant aux plaisirs futiles, il était redevenu semblable à un petit garçon capricieux. Dans sa quête éphémère de jouissance, il avait accepté de se perdre lui-même et de renoncer aux exigences des hommes forts qu'il avait côtoyés jusque là. Mais peu lui importait : il ne souhaitait alors, expliqua-t-il à Sam, qu'oublier ses malheurs et atteindre une fausse *Joie, 58*.

3. Lorsque Sam l'avait recontacté pour lui demander à nouveau de l'aider dans sa recherche du programme perdu, il avait suffisamment cuvé sa rancoeur et s'était assez abruti de plaisirs futiles, pour ne même pas avoir besoin de réfléchir. Il avait d'emblée accepté la proposition, et avait abandonné du jour au lendemain les errements qui ne lui avaient somme toute servi qu'à oublier son dépit. Depuis, il s'était étonnement assagi ; il discutait désormais avec Sam de manière décontractée, sans animosité ni agressivité, acceptant de le suivre à chaque fois que ses options lui semblaient raisonnables.

Son retournement, qui pouvait faire penser à une *mue ou révolution 49,* était complet ; comme si, en s'attachant à nouveau à l'homme fort, il avait accepté de perdre le petit garçon qu'il avait toujours été, et par la même occasion de rompre avec toutes les autres relations qu'il avait eues, un moment, envie de suivre.

4. La colonne d'alpinistes qui était partie vers les montagnes du Nord reviendrait trois jours plus tard, épuisée et vaincue par l'infortune, en ramenant au camp de base les cadavres de deux des trois membres de l'expédition. Pour faire taire les craintes de leurs porteurs et guides tibétains lorsqu'ils leur avaient appris qu'ils souhaitaient se rendre dans la zone interdite où les morts sont livrés à la pâture des vautours, des touristes avaient proposé de payer dix fois le prix d'une course normale. Après avoir longuement hésité, les montagnards contactés avaient finalement accepté, se disant qu'en cours de route ils parviendraient à dissuader ces diables d'étrangers de poursuivre leur route. Ils arriveraient bien à leur faire entendre raison, à les convaincre qu'il valait mieux revenir à Lhassa.

Hélas, rien n'y avait fait : ni les récits effrayants de fantômes qu'ils s'étaient fait un plaisir de raconter pendant la première nuit, ni leurs menaces puis bientôt leurs supplications n'avaient réussi à ébranler la détermination des randonneurs qui voulaient ramener dans leur pays pour les vendre au prix fort, des photos spectaculaires de ces rituels funéraires uniques au monde. Un des porteurs, plus fourbe que les autres, avait réussi à faire échouer toutes les tentatives de ses confrères, en flattant bassement les

occidentaux, et en leur promettant que si les autres étaient trop couards pour poursuivre, il saurait, lui, les mener jusqu'au terme de leur voyage contre espèces trébuchantes bien entendu. Furieux, les autres porteurs et guides n'avaient dés lors eu d'autre solution que de les suivre. La colonne avait donc continué son chemin, se dirigeant de manière inéluctable vers son funeste Destin *et vers la difficulté initiale 3*.

Comme on peut s'y attendre lorsque la persévérance devient de l'entêtement, la catastrophe, terrifiante, s'abattit brutalement sur eux. En quelques secondes, alors qu'ils installaient leur campement à quelques centaines de mètres des lieux sacrés pour passer leur seconde nuit de bivouac, ils avaient vu une nuée de vautour les survoler, puis fondre sur la troupe d'hommes, les attaquant de leurs griffes et de leurs becs pointus en cherchant à leur crever les yeux. Ils s'acharnèrent pendant plus d'une demi-heure, notamment sur les deux chefs de l'expédition et le traître, ne faisant grâce qu'à la femme étrangère et aux porteurs tibétains. Lorsque le ciel se coucha, les trois victimes de l'attaque, ensanglantées, se tordaient encore de douleur sur le sol. Ils moururent peu de temps après, pendant qu'on les ramenait vers la vallée…

5. Toueï et Tchen, ignorants de la catastrophe qui se préparait, continuèrent leur chemin, l'âme légère et joyeuse. Le monastère de Deng où ils se rendaient n'était situé qu'à trois heures de marche de Lhassa. La route qui y menait ne présentait aucune difficulté particulière, si bien que le frère et la soeur eurent tout le temps d'admirer le paysage et les plaines avoisinantes, qui s'étendaient à perte de vue.

Ils avaient été invités par un vieux sage qu'ils avaient rencontré à Lhassa en train de faire l'aumône, avec lequel ils s'étaient pris de sympathie. C'était un des rares moines tibétains qui avait réussi à survivre aux féroces répressions des gardes rouges qui, une vingtaine d'années auparavant, avaient tué tous les religieux qu'ils avaient rencontrés sur leur chemin, brûlant et rasant leurs monastères. Comme protégés et attirés de manière invisible par le religieux qui méditait au fond de sa retraite et qui jouait le rôle de l'*Ebranleur 51*, Toueï et Tchen passèrent un voyage sans embûche, étonnamment calme et serein…

6. Lorsqu'il leur parla, le vieux Maître qui avait pourtant décidé de se retirer définitivement du monde, fut troublé par la personnalité des deux jeunes adultes debout face à lui. S'il devina très tôt qu'ils étaient frère et soeur à cette secrète connivence qui les unissait et les amenait à s'entendre sans même avoir besoin d'échanger des paroles, il ne comprenait par contre pas cette étrange lueur de félicité pure qu'il voyait briller au fond de leurs yeux. Certes, il voyait bien que Toueï était joyeuse et sauvage comme un lac qui frissonne sous les caresses du vent, et que de son côté son frère Tchen avait la fougue et la vitalité du tonnerre ; mais il sentait qu'il y avait encore, en eux, *autre chose,* de plus pur et de plus étrange, qui n'avait pratiquement rien d'humain.

Alors, contrairement à toutes les bonnes résolutions qu'il avait prises dans sa retraite, le vieux maître décida de revenir aux sujets politiques dont il avait fait le deuil depuis longtemps. Pendant des heures, il leur expliqua la situation de ses frères, prédisant qu'ils seraient forcément vainqueurs des oppresseurs, même si ceux-ci paraissaient actuellement si forts et si sûrs d'eux. Puis, baissant encore la voix, il décida de leur livrer des secrets encore plus précieux sur les Humains, comme s'il s'était finalement douté que ses deux interlocuteurs n'appartenaient pas réellement à la race des hommes, mais étaient les messagers de lointains Dieux inconnus qu'il fallait aider….

Ni Toueï ni Tchen ne se souvinrent du temps qu'ils passèrent dans le monastère, ni même de tout ce qu'ils apprirent au contact du vieux sage. A leur réveil, ils avaient pourtant la certitude que même s'ils ne devaient jamais le revoir, ils avaient intégré sa sagesse et sa profondeur, au point d'en devenir des disciples et des élèves respectueux de suivre les leçons du maître. Quant à la doctrine ou aux paroles de sagesse imprimées au plus profond de leur cerveau, ils n'en avaient retenu, de manière consciente, qu'un mot, un mot qu'ils l'entendaient encore murmurer avec les mêmes intonations douces que leur mère Kouen lorsqu'elle les berçait : *«L'innocence 25, l'innocence ! »*

La situation était, pour une fois, harmonieuse, pour Toueï et Tchen, tout comme pour Sam et son ami. Les deux couples s'étaient côtoyés sans le savoir, avaient frôlé le danger sans même en prendre conscience. Peut-être parce qu'ils étaient plongés tous deux dans une sorte d'état de grâce et d'entente surnaturelle, profitant des bienfaits et des vertus de l'esprit de Suite…

Notes issues du carnet de Kouen :

Le vieux sage que mes enfants sont allés voir dans les environs de Lhassa les a mis sur le chemin de la beauté, de la simplicité et de l'entraide. En même temps, il leur a transmis quelques clefs précieuses pour le Jeu présent. Je me hâte de les noter tout de suite :

-.*La situation vient de la carte 64, « après l'accomplissement ». Lorsqu'un cycle est achevé, il est en effet temps de recommencer, doucement, à penser à de nouveaux projets. Les choses se font alors naturellement, sans forcer, les êtres et les choses se reliant et se suivant de manière parfaitement naturelle, tout comme les saisons qui se suivent et s'enchaînent les unes aux autres… .*

-*On peut comparer ce contexte avec l'Influence 31 qui est toutefois animé par un mouvement plus profond, ainsi qu'avec le récit précédent l'Enthousiasme 16, qui à l'inverse est moins spontané et plus extérieur. Je pense que j'ai été assez prudente pour tenter désormais un contact plus rapproché avec mes deux cibles. Il nous est certes interdit d'influencer directement le Jeu, mais rien ne nous interdit formellement de favoriser des contacts utiles, du moment que nous respectons la règle du jeu de la nonintervention.*

Notes issues du carnet de Sam :

Je suis heureux d'avoir prévu cette excursion au Tibet. Elle nous a été bénéfique, et nous a permis de nous retrouver, de renouer avec l'ancienne amitié qui n'aurait jamais dû se ternir entre nous. Désormais, regonflés et remis en forme, je sens que nous allons pouvoir repartir à nouveau à la quête du programme Lebab…

18 - LE TRAVAIL SUR CE QUI EST CORROMPU, ETRETAT

_____

_____ _____

_____ _____

_____

_____

_____ _____

Au bord des falaises grises d'Etretat, Ken, le plus jeune fils et Souen, sa soeur aînée, tournaient en rond sans fin dans la crique rocheuse où la marée les avait surpris, s'asseyant quelques instants sur les galets gris, puis se relevant et marchant de long en large en s'invectivant et se reprochant mutuellement d'être à l'origine de la situation.

Ils étaient partis en excursion et, tout entier à leur discussion, ils n'avaient pas vu la mer revenir, monter vers eux, recouvrir la plage en les coupant progressivement de tout. Ils étaient condamnés à attendre la décrue des flots qui leur ouvrirait à nouveau le chemin du retour, vers la plage principale où se tassait frileusement la petite station balnéaire. Face à la mer, le dos appuyé contre les immenses falaises grises, ils étaient bien forcés de prendre leur mal en patience. Mais, pour une fois, ces deux personnages qui avaient la réputation d'être faibles et velléitaires supportaient mal la passivité forcée à laquelle ils étaient condamnés. La rancoeur accumulée entre eux rendait la situation invivable.

L'endroit dans lequel ils s'étaient réfugiés était parfait pour les réconforter : ils avaient l'impression d'être bloqués au bout du monde, dans une anse rocheuse inhospitalière balayée par un froid glacial qui soulevait les galets en tourbillonnant, avant de remonter en rafale le long des immenses falaises de grès, puis de retomber à nouveau durement sur eux comme une chape de plomb. Ils se sentaient enfermés dans un piège redoutable, le vent ne parvenant pas à s'échapper, ni à éroder la muraille qui se dressait devant eux, la mer ne cherchant même plus à lutter pour sortir du piège où elle s'était retrouvée bloquée. Quant aux falaises de pierre qui plongeaient de manière abrupte dans l'océan, leur aspect friable leur donnait un aspect maladif, comme si elles se laissaient lentement mourir sous les assauts du temps….

S'ils se sentaient ainsi acculés contre les rochers, Ken et Souen refusaient pourtant de se reconnaître responsables de la situation, faisant porter tous les torts à leurs parents, K'ien et Kouen, qu'ils tenaient pour les vrais responsables. Ils les avaient envoyés dans cet endroit pour agir par procuration à leur place, en refusant de leur donner une quelconque directive, sous prétexte qu'ils devaient s'adapter aux circonstances de la manière la plus souple qui soit. Ils avaient eu l'impression d'être traités comme des jouets, ballottés par les événements, manipulés par leurs plans secrets. Ainsi partageaient-ils la rancoeur que traversent habituellement les adolescents lorsqu'ils ressentent le besoin de s'émanciper de la tutelle de leurs parents, en leur en voulant de leur propre impuissance.

A leur décharge, il faut reconnaître que K'ien et Kouen avaient eu une idée bizarre en les envoyant sur cette plage déserte, avec la mission d'entrer en contact avec Sam qui, d'après des informations dont ils taisaient jalousement la source, devait se trouver dans la même station balnéaire. Certes, ils avaient décidé d'envoyer leurs deux enfants les plus doux pour être sûrs qu'ils ne seraient pas tentés par une quelconque action d'éclat,

mais ils étaient tombés dans l'excès inverse, en créant un couple trop indécis, les doutes et l'impuissance à agir de Ken se renforçant face à la volonté si douce de Souen, trop souvent paralysée devant les événements. La rancoeur de Ken et de Souen se serait probablement transformée en colère s'ils avaient su que, dans une autre crique voisine, Sam à la recherche duquel ils étaient partis, était lui aussi bloqué, attendant que la marée commence à redescendre. Attiré par le bruit qu'ils faisaient en se chamaillant, il avait même passé la tête par une anfractuosité des rochers, découvert le frère et la soeur en pleine dispute, avant de revenir s'asseoir sur la grève en prenant son mal en patience.

Depuis maintenant une heure, il attendait, recroquevillé sur lui-même. Contrairement au deux jeunes frère et soeur, il demeurait figé, immobile et silencieux, dans cette posture prostrée qu'ont en général les déprimés gravement atteints. Il traversait une crise profonde, probablement l'une des plus graves qu'il ait jamais connues. En quelques jours, il avait eu l'impression que le monde entier s'était écroulé autour de lui, tout ce qui constituait ses repères habituels disparaissant d'un seul coup. Cela avait commencé par un revers en bourse, ses placements hasardeux sur les marchés à terme qui lui assuraient habituellement des revenus confortables s'étant soudain trouvés à contre courant du marché. Il n'avait pas eu le temps de se retourner, et en quelques heures le désastre avait été accompli. Non seulement il avait tout perdu, mais grâce au puissant effet de levier des instruments financiers avec lesquels il jouait, il se retrouvait endetté pour des montants supérieurs à tous les gains qu'il avait jamais pu engranger. Furieux, il s'en était pris à l'immoralité de ces marchés spéculatifs sur lesquels des fortunes entières peuvent se perdre en quelques heures, mettant en cause avec une mauvaise foi absolue l'absence de régulation du système. Intellectuellement malhonnête, plein de contradictions, il avait fini par se fâcher avec les banquiers comme avec ses amis alors que, quelques jours plus tôt, il entretenait encore avec eux des relations parfaitement courtoises. Il avait suffi de quelques coups de fil pour qu'il devienne un pestiféré, dont on s'écartait avec gêne lorsqu'on le croisait. Plus marqué qu'il ne voulait l'avouer par ce revers de fortune, Sam était devenu, depuis ce moment, irascible. Incapable de reconnaître en son for intérieur qu'il était responsable, il n'avait pu tirer de leçon de son expérience malheureuse. Au fond de lui, il avait perdu son assurance et sa superbe, au point de se sentir perpétuellement tiraillé par un doute qui le minait. Il hésitait désormais avant de prendre une décision, tergiversait, changeait brutalement en s'emportant si on lui faisait remarquer ses incohérences.

Habitué jusque là à prendre les difficultés de la vie avec légèreté, il les voyait désormais comme des obstacles insurmontables, face auxquels il tremblait en se comportant de manière inconséquente. Cette attitude avait eu des répercussions dans sa vie privée. Avec ses amis les plus intimes, et même avec la compagne qui partageait sa vie depuis quelques années, il s'était soudain montré susceptible, incapable de trancher et de prendre la moindre décision, plein de morgue, et quelques secondes après de remords qu'il gardait honteusement pour lui-même, faisant porter aux autres la responsabilité de ses fautes. Fatalement, les relations s'étaient dégradées, et il avait découvert quelques mois plus tard que sa conjointe l'avait trompé en prenant un amant pour échapper à l'enfer qu'il lui faisait vivre. Il avait décroché et était parti, sans un seul bagage, abandonnant son domicile sans laisser d'adresse à personne, pas même à son plus ancien ami Luc avec lequel il avait décidé de retrouver l'accès au programme Lebab.

A l'horizon, le paquebot était longtemps resté silhouette lointaine ; puis il avait peu à peu grossi, jusqu'à remplir tout le champ visuel. En s'approchant des falaises, probablement pour permettre aux touristes étrangers accoudés au pont supérieur de mieux jouir de la vue, on pouvait même entendre le son d'un orchestre s'échapper du

pont principal, rebondir le long des falaises, avant de repartir vers la mer en produisant un écho sourd. Le spectacle avait quelque chose de surréaliste, le bateau naviguant lentement en frôlant les côtes, toutes lumières allumées, des guirlandes de fête multicolores décorant les escaliers et passerelles. Il semblait inviter au voyage, à traverser la mer et à partir au loin, à se lancer dans de grandes entreprises plutôt que d'attendre la marée descendante pour se réfugier dans la petite station balnéaire. Car à quoi servait de retourner, à nouveau, dans une situation qu'on savait de toute façon bloquée et sans issue ? Pour attendre la prochaine montée d'angoisse, et à nouveau étouffer avec la même sensation de se trouver dans une impasse ?

Comme en écho à ces pensées, la voix de l'animateur qui se trouvait à bord pour distraire les clients retentit soudain, tandis que le bateau commençait lentement à virer sur lui-même, étrave vers le large : « La réponse à notre jeu quotidien est la suivante: SEPT JOURS ! Pourquoi ? Parce que les indices qu'on vous avait livré dans la matinée indiquaient qu'il faut réfléchir trois jours avant d'appliquer la décision qu'on a longuement mûri, un jour pour la réaliser pleinement, et à nouveau attendre trois jours pour récolter les fruits de son action en analysant sereinement ses effets. 3 + 1 + 3 = 7, car il faut aussi tourner sept fois sa langue avant de parler, exactement le temps qu'a pris Dieu pour créer le monde ! Alors, qui a gagné à notre jeu? Madame… »

La voix de l'amuseur public se fit de plus en plus faible, tandis que le bateau s'éloignait du rivage, le cap sur le large. Bientôt, on n'entendit plus que le bruit de la mer et du ressac sur les galets, ainsi que la plainte du vent lorsqu'il vient s'écraser après avoir tournoyé vainement contre les falaises. Les flots commencèrent leur reflux. Les personnages qui avaient été surpris par la marée haute se levèrent, s'ébrouant, s'étirant comme s'ils sortaient d'un rêve, ou peut-être d'un long cauchemar. A la place du masque d'angoisse qu'ils portaient quelque temps auparavant, ils avaient maintenant un air étonnement serein : ils avaient enfin vu la lumière et l'issue possible. La solution passait par un travail exigeant sur eux même afin qu'ils se réforment en profondeur, en rompant radicalement avec ce qui était corrompu en eux, qu'ils avaient laissé grandir à force de faiblesse, de lâcheté et d'aveuglement. Ils étaient comme des aveugles qui, recouvrant brusquement la vue, s'apercevraient soudain que le bol dans lequel ils mangeaient quotidiennement était en fait plein de vers et de pourriture. La seule solution était de s'en débarrasser en le jetant sans regret au loin.

1. En revenant vers la plage principale, Ken était maintenant persuadé que l'impasse dans laquelle il s'était enfermée était due au rôle de son père. Même s'il était parvenu à des résultats appréciables dans son enquête, puisqu'ils avaient pu identifier grâce à lui les responsables du piratage de Lebab, la rigidité du caractère de K'ien n'avait fait que s'accentuer au fil du temps. Il voulait que les choses se déroulent selon son plan, supportant de moins en moins les aléas et les contrariétés quotidiennes. Face à ces exigences, Ken qui n'avait déjà pas un caractère fortement marqué, était devenu de plus en plus faible et hésitant, n'osant plus prendre une seule décision, s'enfermant dans une impuissance muette. Bien entendu, le résultat était à chaque fois catastrophique, et depuis quelque temps toutes les opérations conçues par K'ien et que Ken tentait d'appliquer, étaient vouées à l'échec.

Pour mettre fin à cette spirale d'échecs, ce dernier comprit que la seule solution était, non seulement de reprendre l'initiative en n'ayant plus peur de prendre ses responsabilités, mais aussi, plus profondément encore, de s'affranchir de l'autorité et de la tutelle pesante de son père. Quitte à oser l'affronter pour lui montrer, enfin, ses

errements et les fautes qu'il commettait en s'enfermant dans une rigidité trop forte. Ce ne serait pas une solution facile, mais c'était pourtant la seule issue *pour éviter que les forces de la corruption s'accumulent en 26, en provoquant la terrible Retenue par le Grand.*

2. Marchant silencieusement à côté de son frère, Souen elle aussi en arrivait aux mêmes conclusions à propos de sa mère. A force de lui conseiller la souplesse et la nécessité de s'adapter à toutes les situations, sa mère lui avait certes appris la tolérance et les vertus de la patience, lui dévoilant comment atteindre ses objectifs en douceur, de façon quasiment imperceptible, en appliquant en quelque sorte les principes des arts martiaux. Mais, en même temps, sa phobie de la violence et de la décision prise une fois pour toutes la rendait incapable de réagir dans les situations d'urgence où il fallait trancher dans le vif. C'est à cause de ce modèle de bonté trop idéal et inhumain qu'elle se sentait incapable d'agir et de prendre des décisions radicales, s'enfermant dans des situations sans issue parce qu'elle n'avait pas la force de rompre et de se montrer, enfin, forte.

Même si cela allait s'avérer difficile, Souen se disait qu'elle allait devoir affermir son caractère, quitte à prendre ses distances et son autonomie par rapport à sa mère, qu'elle adorait pourtant. Pour ne pas créer de conflits inutiles, elle se rassurait en se disant qu'il lui faudrait agir avec douceur, sans brusquerie inutile qui risquait de la blesser. Et qui sait, se prenait-elle à espérer, peut-être qu'elle arriverait ainsi à aider sa mère ellemême, en lui montrant comment se façonner un caractère ferme au sein même de la douceur. S*ans cela, la situation ne peut que retomber dans l'immobilisation, 52.*

3. En franchissant la crique rocheuse où il s'était abrité et en revenant lui aussi vers la station balnéaire, Sam avait repris un peu d'espoir. Alors qu'une heure auparavant il était encore plongé dans une apathie et un désespoir profond, la vue du paquebot avait été pour lui comme un signe du destin, lui indiquant qu'il lui fallait, une fois encore, reprendre son balluchon pour repartir. Il ne s'agissait plus de partir pour fuir une situation devenue intenable, par peur d'affronter le réel ; non, il avait suffisamment réfléchi, sur cette plage de galets inhospitaliers, pour comprendre que la fuite correspondait chez lui à un réflexe d'autodéfense, à un instinct vital de survie qui le renvoyait loin dans son enfance, à l'époque où, pour échapper aux coups de ses parents et à l'affrontement avec son père, il n'avait comme seule solution que de partir en courant, jusqu'à trouver enfin un refuge où il s'enfermait à double tour en attendant que les choses se calment…

Tout comme ces mouvements de fuite avaient cessé lorsqu'il avait osé affronter son père physiquement à l'adolescence, en se faisant respecter de lui une fois pour toutes, de même il savait qu'en général ses périodes de désespoir et d'apathie finissaient par des décisions radicales, sur lesquelles il ne revenait jamais, et qui lui permettaient de tourner définitivement la page en recommençant une nouvelle vie.

Acculé au plus profond d'une impasse qui lui nouait la gorge d'angoisse, il savait qu'il allait changer radicalement d'orientation en rompant avec un passé qui était devenu aussi étouffant que, jadis, la figure de son père. Un léger sourire revint sur les lèvres de Sam qui voyait avec plaisir le temps de l'action et des grandes décisions revenir. Il savait qu'il risquait de les appliquer avec une trop grande brutalité. Mais peu lui importait, car dans les périodes difficiles mieux vaut un excès qu'un défaut d'énergie,

même si cela crée fatalement des désaccords et difficultés temporaires, *au risque de dériver vers la Folie Juvénile, 4.*

4. Kouen était assise, pensive, à la terrasse de l'unique buvette d'Etretat qui, sur la plage même, était ouverte hors saison. Elle avait vu Sam partir en excursion, suivi peu de temps après par ses deux enfants qui devaient le retrouver et entrer en contact avec lui. Lorsque, à marée haute elle ne les avait pas vus revenir, elle avait commencé à s'inquiéter. Elle hésitait entre la pensée qu'ils avaient été bloqués par la montée des flots et la crainte irrationnelle qu'ils se soient effectivement rencontrés et que l'entrevue se soit mal passée. Impuissante, elle était restée assise à sa table, ne sachant que faire. Car elle ne pouvait, de toute façon, objectivement rien entreprendre tant que l'accès aux criques égrenées le long des falaises était fermé par la marée montante.

Elle poussa un long soupir de soulagement lorsqu'elle vit poindre à l'horizon deux silhouettes qui s'engageaient sur l'étroite bande de sable mouillé, fraîchement libéré par la marée descendante. Elles furent suivies quelques minutes plus tard par une autre figure solitaire qui semblait, elle aussi, revenir vers la station balnéaire. Elle comprit alors avec soulagement que ses craintes se révélaient vaines : ils étaient apparemment tous trois sains et saufs. Au fur et à mesure qu'elle les voyait se rapprocher, elle sentait pourtant monter en elle une inquiétude d'abord sourde, puis de plus en plus précise. Que pourrait-elle faire s'ils venaient vers elle pour lui demander conseil ? Devait-elle leur dire que le personnage à la recherche duquel ils étaient partis se trouvait en fait derrière eux ? Que risquerait-il de se passer alors ?

Plongée dans l'angoisse et l'incertitude, elle se trouvait une fois de plus confrontée à sa faiblesse et à son incapacité à prendre une décision rapide. Finalement, se rappelant la dernière discussion qu'elle avait eu avec K'ien, et la volonté de ce dernier de n'avancer que masqué, sans dire à ses enfants les tenants et aboutissants des missions confiées à eux, elle décida de ne pas intervenir et de laisser faire le Destin. Secrètement elle se sentait honteuse de se réfugier ainsi dans la passivité, par impuissance plus que par réelle décision argumentée ; mais elle ne voyait pas comment agir autrement. Lâchement, elle recula sa chaise derrière un pilier, de façon à pouvoir observer la suite des événements tout en demeurant quasiment invisible. *Elle n'était pas encore prête pour la transformation intérieure du Chaudron, 50, qui l'attendait…*

5. Une éclaircie vint déchirer le ciel pluvieux. Sous un fragile rayon de soleil, on put se croire, un moment, plongé dans un autre espace-temps irréel, dans un autre Jeu. Comme éclairés par un même projecteur céleste, les trois personnages se seraient arrêtés au milieu de la scène, se protégeant les yeux d'une lumière trop crue. En regardant autour d'eux, ils auraient chacun découvert la présence de l'autre et, sans besoin de se parler, auraient tout de suite compris. Sans un mot, Kouen, attirée par le soleil, serait à son tour sortie du café dans lequel elle avait trouvé refuge.

Lentement, elle aurait marché dans leur direction, pour se joindre à eux. Ils l'auraient attendue silencieusement, sentant inconsciemment, qu'ils avaient besoin d'être réunis pour affronter la suite. Tous ensemble, ils auraient alors mis leur coeur à nu, sur leurs motivations comme sur leurs pensées et intentions les plus profondes. En recoupant sans animosité les histoires de chacun des protagonistes, ils auraient alors réussi à mettre définitivement fin à la situation confuse dans laquelle chacun se débattait individuellement. Grâce à cette mise en commun, grâce à leur volonté collective de

mettre un terme à une trop longue période de dissimulation, ils sortiraient enfin de l'impasse, en trouvant une solution acceptable pour chacun, et en permettant au soleil de chasser les derniers nuages. *Le rêve pourrait alors déboucher sur la force pénétrante 57, capable d'agir en douceur.*

6. Sur la plage déserte et grise, les nuages crevèrent, déversant sur le sable une fine pluie pendant que la marée continuait à descendre. Transis, Ken et Souen passèrent rapidement devant le café où se dissimulait Kouen, sans jeter un regard à intérieur, sans penser non plus un seul instant à se retourner en arrière pour observer le marcheur qui les suivait. Ils étaient uniquement préoccupés par l'envie de rejoindre le plus rapidement possible leur hôtel, pour se réchauffer en y prenant un bon bain chaud. Sam n'alla même pas jusqu'à la petite buvette déserte. Dès que la pluie tomba dru, il obliqua et se dirigea directement vers la route, quittant rapidement le sable. Il n'eut pas, lui non plus, l'occasion de regarder à l'intérieur et de découvrir Kouen ; pas plus qu'il ne s'interrogea sur les deux silhouettes qui le précédaient et qui prenaient visiblement une autre direction, en continuant à longer la plage.

Kouen sortit à son tour de sa cachette. Après tout, se dit-elle avec une sorte de soulagement, il valait mieux que ces personnages mystérieusement reliés par le Destin, n'aient pu se rencontrer. Chacun devait individuellement affronter sa propre histoire pour sortir de l'impasse dans laquelle il s'était inconsciemment enfermé. Quant à elle, il ne rentrait pas dans ses attributions de se mêler des affaires des autres : elle devait rester tournée vers les buts supérieurs assignés à sa mission. *Ainsi la situation pourrait-elle évoluer et croître favorablement vers le haut, en sortant définitivement de la corruption 18*

On aurait cru, de loin, un tableau de Turent, avec cette plage déserte et pluvieuse, ce ciel gris et lourd, ces trois silhouettes fragiles d'humains qui se hâtaient en ployant chacun sous son destin, tandis que le havre de paix représenté par le café en bord de mer demeurait vide. Un fragile rayon de lumière était même venu illuminer quelques instants la scène, en apportant cette touche jaune et dorée qu'on retrouvait toujours dans la palette du peintre pour signifier que, même au plus profond du désespoir et de l'obscurité, il y a toujours une lueur d'espoir et une possibilité de travailler sur ce qui est corrompu…

Notes issues du carnet de Luc :

Alors qu'on avait décidé d'unir nos efforts pour retrouver Lebab, Sam a brusquement traversé une crise existentielle profonde. Tout est venu, au départ, d'une simple question matérielle, de placements boursiers hasardeux qui se révélèrent vite catastrophiques. Sam a tenté par tous les moyens de réagir au retournement du marché, en usant de son influence et en exerçant même des tentatives de corruption pour modifier les ordres déjà transmis. Mais les sommes perdues étaient trop fortes pour passer inaperçues, et il n'y gagna que la désapprobation générale de l'establishment financier avec lequel il se retrouva définitivement fâché. Après cet événement, il devint de plus en plus irascibles, jusqu'à finalement quitter tout le monde sans laisser d'adresse.

Notes issues du carnet de Kouen :

J'ai frôlé la catastrophe en voulant forcer le destin et faire se rencontrer des gens qui ne devraient pas se rencontrer. La leçon, pour moi, est rude mais bénéfique : il n'y a de salut qu'individuel, dans la remise en cause profonde de ce qui est corrompu en soi, même si cela implique de retourner loin dans son propre passé. Je ne pense pas que ma quête du Beau et de l'Esthétique soit pour autant invalidée : au contraire, cela signifie qu'elle est d'autant plus exigeante, qu'elle implique un coeur pur, débarrassé de toutes ses scories et impuretés.

En tout cas, je note ici les quelques clefs que j'ai eu tout le temps de recueillir pendant ma longue attente au café :

-La situation antérieure était représentée par l'épousée 54, elle aussi défavorable et souvent à l'origine de la corruption.

-La comparaison peut s'effectuer avec la Grâce 22, la Durée 32 où le rapport est aussi illégitime.

.La connexion la plus évidente se fait bien entendu avec la Suite 17, qui était caractérisée par une facilité naturelle à se déployer.

19 - L'APPROCHE DE LA GRECE SACREE

Le soleil était à son zénith. Elle avait coupé ses longs cheveux pour l'occasion, si bien qu'elle était étonnée de sentir, malgré la chaleur, une brise légère lui rafraîchir agréablement le cou. Elle avait coupé sans regret sa longue chevelure, en éprouvant le besoin d'abandonner une part d'elle-même et d'apparaître sous un nouveau jour pour approcher ce lieu qui lui tenait tant à coeur. Sans en être consciente, elle reproduisait ainsi les antiques coutumes qui imposaient jadis aux jeunes filles encore vierges de sacrifier leurs cheveux avant de devenir, enfin, initiées comme femmes. Car tout événement important se devait, en ces lointaines époques, d'être préparé et mérité.

Assise en haut de la colline, elle était perdue dans la contemplation des vestiges de l'antique Delphes ainsi que par le site magnifique d'oliviers et de pentes verdoyantes par lesquelles elle était montée. Reposée, elle se laissait aller librement aux émotions qui la submergeaient. Ainsi, c'était là cette terre sacrée de Grèce quelle avait toujours vénérée ! Loin de représenter un souvenir scolaire ou une référence culturelle abstraite, la Grèce avait toujours constitué, pour elle, une réalité chargée d'humus et de sens, un lieu d'origine à la fois mythique et actuel. Elle sentait, viscéralement, que ses racines et son esprit plongeaient profondément en cette terre ; car en deçà du corset de plomb chrétien, au-delà de la superficialité romaine augurant déjà, deux millénaires avant notre siècle, de la vacuité mondiale de notre monde contemporain, elle était persuadée, lorsqu'elle revenait aux sources de son esprit, de « penser grec ».

C'était une expérience bouleversante : cette civilisation était morte plus de deux mille ans auparavant, elle n'avait été qu'une brève parenthèse dans l'histoire de l'humanité, laissant pour seuls vestiges les quelques pierres oubliées par les envahisseurs lorsqu'ils avaient démonté la plupart des temples pour bâtir leurs propres églises et mosquées. Et pourtant, en même temps, la quintessence de l'esprit grec n'était pas mort, il s'était transmis de manière invisible au fil du temps, au point qu'elle s'en sentait l'un des dépositaires, et qu'elle était encore capable de sentir le souffle de la Pythie officiant jadis en ces lieux. Lorsqu'elle s'abandonnait, elle avait l'impression d'être soudain possédée par une de ces lointaines visions qui, montées des entrailles de la terre, la faisaient entrer en transes…

Le printemps était à peine éclos que les bacchanales dionysiaques avaient commencé. Des cortèges de ménades folles, auxquelles se joignait peu à peu la population toute entière, parcouraient en tous sens les rues de la ville, échevelées et ivres, avant de se jeter impétueusement à l'assaut des pentes de le colline. Autour, tout respirait la vie renaissante : la pluie bienfaisante avait irrigué la sève des arbres et des plantes, le cours des rivières était monté au ras de prairies gorgées d'eau et de soleil, et partout les bourgeons s'ouvraient, recouvrant la terre de fleurs et de fruits. A de tels moments on pouvait comprendre que la nature, la « phusis » comme l'appelaient les grecs pour insister sur le mouvement interne de poussée vitale qui l'animait, n'était pas une matière passive, géométrisable et pliable à la volonté de l'homme comme allait le proclamer

Descartes, mais plutôt un creuset alchimique où bouillonnaient des forces obscures qui, une fois l'an, parvenaient à éclore en des formes tout à la fois gracieuses, fragiles et bénéfiques. C'était la revanche annuelle de Dionysos, le Dieu de la vigne dépecé pendant l'hiver, pour mieux renaître au printemps dans l'ivresse de la sève et de la vie nouvelle. C'était à cette remontée de sève chthonienne que la pythie, enveloppée dans des veloutes de fumée sulfureuse remontant des profondeurs de la terre, devait d'être littéralement possédée, se mettant à parler un langage oraculaire mystérieux. Les sons gutturaux qu'elle émettait, et qui échappaient tout autant à l'ordre du babillage qu'à la rationalité du logos, se déployaient en effet dans cet entre-deux de la folie et de la raison, du sens et du non-sens où puise la langue originaire lorsqu'elle pénètre la matière informe des sensations pour y faire germer les mille rhizomes de l'intuition et de la prémonition. Le cortège avait maintenant atteint le centre de la cité, l'agora où les citoyens se rencontraient pour discuter des choses publiques. En poussant des hurlements sauvages, les bacchantes se dispersèrent en courant en tous sens au cri d' » Evoha ! » pour rameuter la population. Puis elles reprirent leur danse frénétique autour d'un cep de vigne géant et encore plein de terre qui, tel un immense phallus dressé au centre de la place, symbolisait la vie renaissante. Au milieu du vacarme assourdissant des ménades, elle sentit, à nouveau, tout tournoyer autour d'elle.

La vision s'estompa dans un tourbillon vertigineux… Assise sur son rocher et revenue à la réalité, elle frissonna soudain, sans savoir si cela était dû à la brise qui était devenue plus forte, au message que la Pythie endormie lui avait transmis pendant sa transe, ou encore à l'obscur pressentiment du Destin à venir. Car si le printemps est la plus belle des saisons, c'est aussi la plus instable, la plus éphémère. Et, fatalement, son arrivée signifie en même temps l'annonce de sa disparition prochaine. En se remémorant les visions qui venaient de la visiter, elle ne put s'empêcher de penser, par une obscure association d'idée, au seul et unique enfant qu'elle avait engendré. La découverte qu'elle était enceinte, puis le fait de sentir bouger en elle un enfant au plus profond de son ventre, avait été la source d'un bonheur indicible, d'une sensation de plénitude comme elle n'en avait jamais connu auparavant, et comme elle n'en connaîtrait probablement plus jamais. Le sexe d'un homme vrillé dans ses chairs ne pouvait provoquer la même impression de satiété, de contentement et de complicité intime qu'avec un être encore informe, qui vous remplit pleinement et qu'on nourrit de longs mois son propre sang pour l'aider à prendre corps…

En faisant remonter à la mémoire ces moments intenses, elle fit en même temps resurgir les craintes et frayeurs qui l'avaient alors envahie : tout au long de sa maternité, elle avait en effet été obsédée par la conscience de la fragilité éphémère de cet instant merveilleux, par le fait qu'inéluctablement il prendrait fin au moment même où, achèvement suprême, l'enfant allait apparaître au jour. Et comme tant de femmes sensibles aux mystères de Gaïa la Mère Nature productrice de la vie, elle avait subi après la naissance de son enfant une dépression postnatale, avec cette terrible impression qu'il lui manquait désormais une partie de son être. « Les neuf mois de joie et de fertilité, Annoncent en même temps le déclin et l'infortune » ne put-elle s'empêcher de murmurer en se souvenant de ce que lui avait dit, à ce moment, une tireuse de bonne aventure consultée en désespoir de cause. Elle fut prise de tremblements au rappel de ces souvenirs tout à la fois magnifiques et douloureux.

Pour les chasser, elle se força à garder les yeux ouverts et à contempler le paysage magnifique qui s'offrait à elle. Mais le charme était rompu. Les vestiges de Delphes avaient perdu de leur magie : ils n'évoquaient plus, comme il y a encore quelques instants, la grandeur d'une civilisation passée, la permanence d'un message se défiant

des siècles. Elle n'y voyait plus que des pierres muettes, des ruines témoignant de l'aspect fugace de toute civilisation, fut-elle la plus grande et la plus raffinée. Même la figure de Dionysos, à qui elle vouait un culte admiratif, se trouvait à son tour frappé par le même retournement de sens, par le même renversement de valeurs. En un éclair de lucidité, elle prenait conscience de ce qu'elle avait 356 toujours su sans jamais vouloir le regarder en face, à savoir que la capacité de ce Dieu à mûrir, à éclater dans l'exubérance la plus folle, constituait l'exact corollaire de son angoisse de la mort, de cette certitude qu'inéluctablement il lui faudrait disparaître dès que son temps serait parvenu à son terme. Dionysos ne dansait de manière si frénétique que parce qu'il se savait condamné à disparaître prochainement ; pour renaître ensuite, certes, mais aussi, par là même, pour à nouveau mourir une infinité de fois. Tel était son terrible secret. Mais qu'importe ! Au lieu de geindre face à ce cycle sans fin de morts et de renaissances perpétuelles, qui font de chaque sommeil une reproduction microcosmique de la réincarnation cosmique, ne vaut-il pas mieux danser comme Shiva, jouir de chaque nouveau printemps et de chaque nouvelle vie, dire OUI, oui et encore oui à toutes ses manifestations, oui à la vie et à l'innocence magique, à la grâce mystérieuse qui ne se manifeste que de manière éphémère, en se sachant condamnée à disparaître ? Si la vérité se présente ainsi comme une pièce de monnaie à deux faces, songeait-elle en sentant à nouveau les effluves sulfureuses qui remontaient du plus profond de la terre, ne fautil pas alors adopter un nouveau type d'approche qui échappe à la pensée dichotomique ? Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses pensées, se sentant partir à nouveau, ravie par des visions venues de nulle part…

1. Le vieux maître chinois aux longs cheveux regardait avec un sourire à la fois ironique et empreint de tendresse, son élève peiner à la tâche. Elle essayait depuis des semaines de peindre la lune, mais à chaque fois elle jetait d'un geste rageur l'esquisse qu'elle venait d'achever. La lune ressemblait dans ses dessins à un ballon, à une tâche grise ou à une lame effilée, mais jamais elle ne parvenait à se fondre dans le paysage. « Si tu veux peindre la lune, oublie la et peins les nuages qui l'entourent » lui conseilla-t-il de manière énigmatique. Au début sans comprendre, l'élève se mit studieusement à la tâche. Puis, peu à peu, elle comprit que c'était effectivement en cessant de vouloir représenter directement l'astre nocturne, et en s'attachant au contraire de manière indirecte à tout ce qui l'entourait, qu'elle parvenait à faire ressortir l'étrange beauté et l'aura de cette planète mystérieuse.

Le secret du maître était là : non pas dans l'accès direct et brutal aux choses, mais dans la pensée oblique et décentrée qui permet une approche par la bande, et fait ressortir par là même le jeu infini des relations, des correspondances mystérieuses que chaque être entretient avec son monde environnant. Elle sut qu'elle s'approchait enfin de la réussite lorsqu'un lettré de passage admira longuement son tableau, s'attardant pendant plus d'une heure sur les formes et les moindres variations de ses nuages, pour murmurer finalement : « cette lune est vraiment très belle ! ». Les nuages peints avec perfection n'avaient en effet d'autre rôle que de se faire oublier pour mieux permettre l'approche du sujet principal. Comme si sa vision subissait le même sort, elle vit le visage de l'élève se fondre dans celui du vieux maître, puis les traits de ce dernier s'adoucir, rajeunir, se transformant jusqu'à prendre l'expression joyeuse de la jeune Toueï. La métamorphose ne dura qu'un temps, les formes se distendant à nouveau pour évoquer *une armée fantomatique 7,* avant de s'évanouir définitivement…

2. Les deux randonneurs, encordés à pic sur la paroi rocheuse, avançaient prudemment. Le premier, qui ouvrait la voie, ne plantait son piolet que lorsqu'il était absolument sûr de sa prise. Il savait que son compagnon, blessé par une chute de pierres quelques heures auparavant, était affaibli dans ses réflexes, et qu'il fallait lui faciliter au maximum la tâche en lui laissant un grand temps de récupération entre chaque effort. L'avenir semblait sombre, et le Destin plein de funestes menaces : au loin, de gros nuages gris indiquaient l'arrivée prochaine d'une dépression ; en bas, la vallée n'était plus qu'un point minuscule, toute idée de redescendre avant les intempéries 358 étant impossible. Au-dessus, une plate-forme où ils pourraient enfin se reposer tendait certes les bras, mais à l'aplomb, atteignable uniquement après une longue et périlleuse traversée à même la falaise rocheuse. Comme il n'y avait pas d'autre solution, et bien qu'ils sachent qu'il leur faudrait ensuite affronter la tempête, ils décidèrent de tenter leur chance et d'affronter la paroi abrupte.

Grâce à leur parfaite entente ils y parvinrent, déjouant successivement chacune des difficultés que le Destin semblait prendre un malin plaisir à envoyer sur leur chemin. Lorsqu'ils se hissèrent enfin, exténués, sur le petit à plat, ils décidèrent sagement de monter un campement de secours et de hisser un drapeau de détresse pour demander de l'aide… Juste avant que sa vision ne s'évanouisse, elle eut encore une fois l'impression de voir passer devant ses yeux la figure de Toueï. Elle semblait sereine, heureuse que les deux alpinistes aient su s'opposer au Destin défavorable, grâce à une entente et à une prudence salutaire. Ils semblaient avoir fort heureusement compris qu'une approche ne peut être que lente et progressive. *Il faut savoir parfois faire reculer l'échéance du Destin en s'arrêtant ou en retournant en arrière 24,* se dit-elle avant de sentir à nouveau un vertige s'emparer d'elle…

3. L'homme qu'elle voyait de manière encore floue se détachait sur un parcours de golf. Il était de dos, si bien qu'elle ne pouvait le reconnaître tandis qu'il s'apprêtait à s'approcher du trou dix sept. Après avoir parfaitement réussi un premier swing, qui avait fait franchir à sa balle cent quatre vingt mètres, il n'était plus qu'à une trentaine de mètres du green. Il avait la possibilité de réaliser un « pars trois », c'est à dire d'atteindre le trou en trois coups, ce qu'il n'avait encore jamais réussi, et lui permettrait d'améliorer son handicap. Pourtant, elle sentit à la contraction des muscles de l'homme et à la raideur de son dos qu'après avoir été enthousiaste à la vue de son résultat, il se mettait soudain à douter.

Merveilleusement placé, il avait l'impression de ne pas avoir mérité ce qui lui arrivait, de ne pas être à la hauteur. A sentir le but si proche, il était soudain empli de frayeur et de crainte : et s'il allait rater son coup ? Il se sentait perdre tous ses moyens, ne sachant plus comment s'installer dans son swing. Nerveusement, il ne cessait de bouger les pieds, de reprendre son club en main, défaisant l'adresse qu'il venait de prendre et qui ne pouvait, fatalement, qu'être mauvaise… Enfin, il réussit à rétablir sa concentration. Après une longue expiration, il fit le vide en son esprit. Il regarda longuement l'objectif devant lui, fixant ensuite un brin d'herbe placé entre le drapeau et lui, qui devint l'objectif unique sur lequel il s'aligna. Puis, comme on le lui avait enseigné, il ne pensa plus qu'à être le mouvement d'un ressort ou d'un serpent s'enroulant sur luimême pour mieux se détendre d'un seul coup. Au moment où, souplement, il exécuta son mouvement en ne réfléchissant plus à rien d'autre, il sut, sans même la regarder, que sa balle était bien partie, et qu'elle allait finir sa course à quelques centimètres du drapeau. Exactement au même instant, elle reconnut dans cette silhouette à la fois nerveuse, anxieuse et vive comme un éclair, celle de Tchen, son frère. Elle eut à peine le temps de

s'interroger sur sa présence, de se dire qu'il avait enfin réussi à *atteindre la Paix intérieure 11* à force de concentration sur l'au-delà de la cible, que déjà l'image s'évanouissait…

4. Dans l'antique salle de bibliothèque médiévale, elle était la seule lectrice. Penchée depuis plusieurs heures sans bouger sur un vieux manuscrit enluminé, son immobilité la faisait ressembler aux copistes du Moyen âge qui passaient parfois leur vie entière à recopier une bible ancienne. Elle voulait comprendre, et traduire directement le fameux manuscrit où, pour la première fois, Maître Ecckhart affirmait que « la rose est sans pourquoi » Son approche était empreinte de la modestie et de l'humilité qui caractérisent tout véritable traducteur : pour approcher ce texte, et plus profondément le sens essentiel qui s'y trouvait tapi 360 comme un trésor, il lui avait d'abord fallu abandonner toutes ses idées préconçues, oublier les innombrables gloses et commentaires déjà lus. La seule solution sérieuse consistait à revenir au texte, et donc aux mots, à chaque mot, en se demandant pourquoi celui-ci et pas un autre, pourquoi à cet endroit précis et pas ailleurs, en appelant à la rescousse l'étymologie et la philosophie pour mieux comprendre la richesse des multiples sens et connotations latentes du discours. En même temps il ne s'agissait pas seulement de suivre le texte, en faisant un obscur labeur de tâcheron et de spécialiste de la langue. Car le sens global, la pensée de l'auteur ne peuvent apparaître qu'à celui qui est capable, un moment donné, d'oublier le support sur lequel il aura longuement médité, pour ne plus saisir que l'esprit intangible qui se cache derrière la lettre.

Telle est la bonne place pour l'exégète, amoureux de son ouvrage au point de le considérer comme son *épousée mystique (54) :* il doit n'être ni trop proche, se condamnant alors à la répétition, ni trop loin, au point d'oublier la pensée propre de l'auteur, mais juste dans leur entre-deux, dans une approche à la fois serrée et lucide.. En se penchant au-dessus de l'épaule de la jeune novice, elle crut reconnaître cette fois-ci les traits de Kouen derrière la longue mèche de cheveux. Mais la page se brouilla sous ses yeux, et le secret qu'elle essayait de percer s'éloigna à jamais…

5. C'était la première fois qu'ils se rencontraient et se parlaient enfin. Après s'être souvent croisés, Sam avait osé s'adresser à Kouen, qui n'avait pu se dérober. Il avait commencé par lui poser des questions anodines relatives à la vie pratique et aux adresses d'hôtel qu'elle pouvait connaître dans cette ville étrangère où il venait d'arriver. Puis, sans savoir ni pourquoi ni comment, il s'était épanché en confidences auprès de cette femme mystérieuse, lui avouant ses vaines recherches pour retrouver le contact avec un programme informatique mystérieux dont il n'arrivait plus à retrouver la trace.

Sans le montrer, Kouen jubilait. Ainsi, elle était arrivée, par ses propres voies, à nouer contact avec celui qui avait été responsable de l'effraction du système informatique de Lebab ! Elle était si proche du but qu'elle en tremblait presque d'excitation. Mais elle se reprit et joua à merveille son rôle de confidente. Elle sut magnifiquement le mettre en confiance, le laissant parler librement, tout en l'aiguillant habilement pour savoir, sous couvert de curiosité, quelles avaient été ses intentions profondes. Elle ne pouvait s'empêcher de sourire, légèrement amusée, en s'apercevant qu'il n'y avait finalement eu, à l'origine de l'incident sur Lebab, que le hasard et la curiosité d'un gamin mal élevé dont le seul plaisir était de transgresser les interdits et de s'amuser à forcer les systèmes de sécurité qu'il rencontrait.

Comme, pour finir, il lui demandait conseil, elle lui répondit de manière sibylline : « Au lieu d'attaquer toujours de front les obstacles que tu rencontres, par péché d'orgueil en voulant occuper la place principale et être au centre des événements, as-tu jamais essayé de *pister* tes proies comme un chasseur, en acceptant de longs travaux d'approche ? C'est ainsi que les oiseaux paradent pour séduire leur conjoint ; peut-être la vérité a-t-elle besoin, elle aussi, d'être capturée dans les rets de la séduction, et non forcée malgré elle. Il faut parfois savoir pratiquer *la Limitation 60… »*

A peine avait-elle achevé de dire ces paroles qu'elle disparaissait, laissant Sam seul à la terrasse du café où il se retrouva à parler avec lui-même ; puis, à son tour, il sembla se dématérialiser, son image se mettant à trembler d'abord légèrement, ensuite de plus en plus fortement, avant de disparaître dans la nuit du Néant…

6. Kouen s'était retirée en haut de la montagne. Elle avait besoin de retrouver le calme et la solitude qui, seuls, lui permettaient de méditer en paix. Elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une secrète satisfaction à l'idée que sa manière d'agir, non seulement tout en douceur mais aussi de manière détournée et oblique, était finalement la meilleure manière d'atteindre le but qu'elle s'était fixé. Pensant aux anciennes paroles de sagesse orientale dont elle avait jadis eu connaissance, elle se sentait proche de la voie du Tao. Cette dernière ne promettait rien, aucun but ultime, aucune vérité transcendante, mais uniquement une approche concrète de la réalité dans laquelle, finalement, tout se résumait et se résorbait.

Pensive, elle se demandait s'il lui revenait ou non de faire connaître aux hommes ce message qui, loin de favoriser une pensée conceptuelle fixant les choses dans leur essence, incitait au contraire à ne jamais les aborder qu'indirectement. Tout le problème résidait dans le fait que, pour enseigner une telle voie, il ne fallait pas chercher à la démontrer, mais à la montrer uniquement, en l'illustrant perpétuellement par de nouveaux exemples. Il fallait, pour cela être capable de sacrifice, de s'imposer une *Diminution 41.*

A force de s'enfoncer toujours plus profondément dans les visions de la Pythie, le jeune femme aux longs cheveux coupés se fondit finalement, au crépuscule, dans la terre sacrée et la Nuit éternelle, pour ne plus jamais resurgir sous une forme humaine. Ce serait la terre sacrée de Delphes, ses effluves et les songes qu'elle enverrait la nuit venue, qui parleraient désormais aux visiteurs du site. Ainsi avait-elle décidé d'assurer la transmission de l'antique sagesse…

Notes issues du carnet de Sam :

Cette fois, je crois avoir compris ! L'erreur était de vouloir retrouver, par un coup de hasard qui ne se reproduira jamais, l'entrée du programme Lebab que j'ai perdue. J'ai passé mon temps à errer à travers les milliers de programmes qui circulent de manière informelle dans les réseaux informatiques, à la quête des codes les plus protégés, dans l'espoir insensé qu'ils devaient fatalement cacher le programme que je cherchais. Je me suis comporté comme un bûcheron canadien, entrant à coup de hache dans tous les logiciels que je croisais, défaisant et détruisant tout sur mon passage, dans la rage de ne jamais trouver ce que je cherchais.

C'est grâce à une vision que j'ai eue dernièrement que j'ai été mis sur la bonne voie. Une vieille femme, qui ressemblait à une mystérieuse magicienne, ricanait avant de me

souffler que la méthode que j'avais choisie n'était pas la bonne. Je me suis mis à réfléchir, et soudain la révélation m'aveugla : je passais mon temps à chasser des fantômes électroniques avec mon ordinateur, alors qu'il suffisait de chercher à retrouver la trace concrète des personnages de Lebab sur terre, puisque j'étais désormais persuadé qu'ils agissaient concrètement dans notre monde !

C'est à partir de ce moment que je me mis à lire tous les journaux et périodiques qui me tombaient sous la main, à l'affût du moindre signe derrière lequel je pourrais voir la trace des Joueurs, comme ils s'appellent eux-mêmes. Je suis persuadé maintenant que cette vieille femme qui m'a inspiré la solution, était elle-même un personnage du Jeu. Il s'agissait probablement de la mystérieuse Kouen, l'ancienne Déesse Mère dont on dit qu'elle émerge de terre puis disparaît périodiquement après avoir planté de nouvelles semences. Pourquoi m'avoir ainsi approché, pour m'ouvrir la compréhension de la voie que je devais suivre ? C'est un mystère que je n'ai pas encore résolu…

En tout cas, voici les clefs que je crois avoir déjà isolées :

-Le ciel antérieur se trouve en 59, la Dissolution, qui élimine les barrières entre les êtres en usant de la douceur.

-.Les comparaisons quant à la trame de l'histoire peuvent s'effectuer dans deux directions : soit avec le Retour 24 qui est proche du printemps et qui précède cette situation, soit avec la Contemplation 20 qui en est, à l'inverse, l'aboutissement final. .

-Les connexions cachées se font ici par le manque. Ce qu'il est important de noter, c'est en effet qu'on trouve ici le premier récit depuis 12 histoires, où deux personnages féminins oeuvrent ensemble, seuls, sans aucun chaperon masculin. Cela indique que la maturité du travail de fond ayant été réalisée, on peut enfin commencer de manière harmonieuse à ouvrir un nouveau cycle d'espoir.

Notes issues du carnet de Kouen :

C'est la première fois qu'un contact a pu s'établir, et contrairement aux inquiétudes des gens de Lebab, il s'est bien déroulé. C'est pourquoi je pense qu'il faut profiter de la situation et continuer à avancer. Il est temps d'agir à visage découvert, et d'oublier pour une fois les consignes de trop grande prudence. Etant donnés les enjeux, le jeu en vaut la chandelle…

20 - LA CONTEMPLATION, INDE

De Sarnath, l'ancienne cité religieuse construite au début de notre ère par l'empereur indien Asoka au nord de Bénarès pour inaugurer une nouvelle ère de pacifisme et de sagesse, il ne restait que quelques vestiges. Tout juste pouvait-on deviner, à partir des vestiges réhabilités par les archéologues, l'emplacement de cinq des innombrables monastères et stûpas qui y avaient jadis été élevés. Pourtant, pendant mille ans, grâce à l'afflux de pèlerins venus du monde entier pour se recueillir sur les lieux où le Bouddha avait délivré pour la première fois son enseignement, cette capitale religieuse avait rayonné sur l'ensemble du continent, au point de porter ombrage à sa voisine hindoue Bénarès, qui ne semblait plus « resplendir de la lumière divine » comme l'indiquait son ancien nom de Kasi.

Aujourd'hui, les lieux étaient presque déserts, et le bouddhisme avait définitivement abandonné l'Inde, sa terre d'origine, pour se répandre partout dans le reste du monde. Seule dans ce décor de ruines, se détachait la frêle silhouette d'une femme vêtue d'un sari soyeux. Elle s'approchait lentement de l'énorme banian sous lequel la légende voulait que le Maître se soit réfugié pour méditer et se purifier avant d'accéder, enfin, à la contemplation de la Vérité ultime. Souen, puisque c'était elle, s'approchait lentement de l'enclos sacré.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à une dizaine de mètres, elle s'arrêta. Se prosternant respectueusement, elle psalmodia à voix basse des invocations pour attirer sur elle la bienveillance du Bienheureux. Même si elle savait que nulle divinité ne lui répondrait, elle trouvait dans cette pratique une manière de se purifier l'esprit, cela représentait pour elle un préliminaire indispensable à toute réflexion et méditation profonde. C'était sa manière à elle, en toute humilité, d'essayer d'entrer en contact avec un lieu qu'elle vénérait profondément. Comme s'il répondait à son acte d'allégeance, un vent léger se mit à souffler, soulevant la terre ocre et écartant les poussières des deux côtés de l'arbre majestueux. Le banian semblait maintenant se détacher du sol, s'élevant puissamment vers le ciel, auréolé d'une lumière surnaturelle. Il ressemblait à l'une de ces innombrables tours de guet qui, jadis, permettaient aux rois de contrôler alentour leurs frontières, et en même temps de communiquer avec le monde des dieux.

En le fixant, Souen vit peu à peu la scène originelle se reconstituer sous ses yeux… Assis sous l'arbre sacré Bo qui le protégeait, celui qui avait abandonné la vie princière pour connaître les errements sans fin du voyageur sans toit ni loi s'était longuement préparé à l'épreuve ultime. Après avoir préparé religieusement son corps et son esprit, en évitant à la fois les excès de l'ascèse et du laisser aller, il s'était enfin absorbé pendant sept jours et sept nuits dans les profondeurs de son esprit, bien décidé à livrer son ultime combat contre les puissances ténébreuses qui font de l'homme un éternel pantin ballotté par les événements. Lorsqu'il avait enfin émergé de l'état apparemment cataleptique dans lequel il semblait plongé, il était devenu le Bouddha, l'éveillé, éprouvant l'immense félicité de celui qui a su, de son vivant, rompre les liens de

l'enchaînement et du malheur. Pourtant, entre l'instant de l'illumination et le moment où il se releva enfin pour dispenser la bonne parole, il ne se passa pas moins de quarante neuf jours, et autant de nuits, pendant lesquels il hésita longuement sur la démarche à suivre. Car il avait la certitude que son expérience d'illumination était, à proprement parler, incommunicable. A quoi servait, dès lors, de l'enseigner ? Le Bouddha était, par essence, un solitaire, et il n'avait à priori aucune velléité ou tentation de faire école en se transformant en maître. Mais la lumière de l'illumination est terriblement exigeante ; et si elle accepte d'être captée à un moment par un individu, elle déborde toujours ce dernier, irradie autour de lui, lui imposant même contre sa volonté de redistribuer cette richesse infinie à laquelle il a eu la chance de s'abreuver. A la fin de sa longue période de retraite, et malgré sa tentation de demeurer silencieux, il décida donc de reprendre son voyage à travers le monde des hommes et de leur apporter, sous la forme la plus sobre qui puisse s'imaginer, un message de délivrance. Il tint par contre, par fidélité envers lui-même, à ne jamais l'écrire, le professant uniquement ad hominem, en l'adaptant imperceptiblement à chaque fois en fonction de l'interlocuteur auquel il s'adressait…

Telle était la vision que Souen venait de recevoir, l'invitant à ne se livrer à la contemplation qu'après s'être longuement purifiée l'esprit, la prévenant qu'elle devrait redistribuer la lumière qu'elle allait recevoir. Elle se pencha lentement vers la terre pour signifier son acquiescement… Même si elles ne sont pas à proprement parler des êtres humains, les villes dégagent des auras quasi animales, qui agissent inconsciemment sur les gens qui s'y trouvent.

La première conférence mondiale sur l'environnement s'était ainsi tenue à Rio de Janeiro, l'une des ces mégalopoles d'Amérique latine atteinte d'une prolifération cancéreuse de bitume et d'immeubles surgis anarchiquement au milieu de l'ancienne pampa. Avec ses gratte-ciel gris s'efforçant de singer l'Amérique, ses quartiers résidentiels protégés par des milices privées, ses favelas déshéritées rejetant comme au Moyen âge la cohorte des pauvres aux portes de la ville, la cité polluée arrivait même à faire oublier qu'elle s'étendait originairement dans l'une des plus belles baies du monde. Aujourd'hui, l'insécurité était telle que les touristes et les riches brésiliens n'osaient plus s'aventurer sur la plage, où des bandes d'enfants délinquants les attendaient pour les détrousser. Le choix de la ville n'avait pas été neutre, le but de la conférence étant de mettre sous les feux de l'actualité les problèmes cruciaux que connaissait la planète Terre. Jamais aucun pays n'avait eu jusqu'ici la possibilité de confronter ses problèmes à ceux de ses voisins, et encore moins d'accéder à une vision générale du problème. Pour une fois, chacun avait l'occasion de contempler l'ensemble de la situation, en disposant des analyses des meilleurs spécialistes en la matière, recueillant en quelques dizaines de jours plus d'informations qu'on n'aurait jamais pu en amasser en envoyant une armée d'informateurs dans chaque contrée.

En y assistant, Kouen, comme de nombreux autres initiateurs du projet, avait espéré provoquer une prise de conscience, par chaque nation, de la part de responsabilité qui lui incombait à son propre niveau. Le fait d'être mis sous les feux de la rampe, visible par tout le monde, allait peut être inciter les dirigeants à adopter une attitude exemplaire. Contrairement aux attentes et aux espoirs soulevés, le résultat avait été catastrophique. Non seulement le bilan était alarmant, prophétisant un risque d'asphyxie progressive de la planète en raison de l'effet de serre et de l'augmentation régulière des émanations d'oxyde de carbone, mais, de plus, la solidarité attendue s'était transformée en un conflit ouvert entre le Nord et le Sud. Les pays industrialisés les plus pollueurs demandaient en effet aux pays pauvres de ne pas suivre leur exemple, ce qui reflétait,

pour ces derniers, une volonté impérialiste de les empêcher de se développer et de s'industrialiser. L'impasse était totale, et la première tentative de résolution d'un problème se posant à l'échelle mondiale vouée apparemment à l'échec. Les obscures Organisations Non Gouvernementales, mais aussi les initiateurs de la conférence et bien entendu Kouen de manière secrète, se remirent malgré tous au travail, persuadés de l'importance de leur mission. Patiemment, ils recommencèrent à tisser des fils entre les positions extrêmes.

Malgré sa décision explicite de ne plus s'impliquer dans les affaires des hommes, Kouen remplissait en coulisses un rôle important, se disant pour se justifier à ses propres yeux qu'elle jouait en quelque sorte son testament. En tant que détentrice de l'antique sagesse de la Terre, elle ne se sentait pas le droit de demeurer inactive.

La ville choisie pour cette seconde conférence fut cette fois ci Berlin, où la chute du mur et la réconciliation des deux Allemagnes constituaient un signe de bon augure. Et, effectivement, un étonnant retournement de situation en résulta. Alors que tout le monde s'attendait à ce que la réunion ne soit qu'une répétition de la précédente, les décisions prises fixèrent des objectifs beaucoup plus draconiens, demandant une réduction de moitié des émissions de gaz. Cela ne pourrait se faire qu'à condition d'un changement radical des habitudes de vie de la population occidentale, entre autres à partir d'une réduction des consommations de pétrole et du parc automobile. Faute de quoi, ajoutait ce second rapport, le réchauffement de la planète s'accentuerait, les zones désertiques ayant alors toutes les chances de remonter jusqu'aux pays européens de la Méditerranée, et d'entraîner une baisse des rendements agricoles dans les zones les plus densément peuplées. Avec l'élévation du niveau de la mer, on pouvait même imaginer une disparition des deltas surpeuplés des grands fleuves d'Afrique et d'Asie.

Kouen avait insisté pour que cette vision apocalyptique figure dans le document final à titre d'exhortation. Il fallait aider les gens à se hisser à une vision planétaire de la situation, seule une contemplation parfaitement neutre et désintéressée des dangers encourus ayant des chances de provoquer la prise de conscience collective indispensable. Loin d'être une satisfaction purement intellectuelle, la réflexion véritable doit au contraire être à la source de remises en cause et de décisions radicales…

Installé en haut d'un gratte-ciel New Yorkais, Sam, impassible, observait le monde qui s'étendait à ses pieds. Regardant de manière presque mélancolique l'ordinateur portable qui ne le quittait jamais, il se dit qu'il avait bien changé. Il ne passait plus son temps à essayer de forcer des codes défendant des banques de données confidentielles. Il avait même renoncé à interroger perpétuellement ses correspondants d'Internet, lisant maintenant les quotidiens sans relâche et guettant dans les aléas de l'histoire les traces ou indices qui pouvaient trahir la présence de ces personnages dont il était désormais persuadé qu'ils existaient bien. Insensiblement, cela l'avait amené à s'intéresser à autre chose qu'à la pratique informatique pure, à s'interroger sur son sens. Car quelle validité accorder à la pensée binaire et déterministe d'un logiciel, alors que ce système de raisonnement est lui-même produit par un esprit qui fonctionne de manière beaucoup plus aléatoire et profonde, avec une logique floue, entachée de sentiments et d'intuitions? Plus encore, la recherche des mécanismes de compréhension cachés de la pensée humaine n'amenait-elle pas à une autre sorte de sagesse, qui se déployait sur un autre plan ?

A partir de questionnements de ce genre Sam, insensiblement, s'était mis à lire des ouvrages de philosophie plus généraux. Il jeta à terre, avec un mélange de rage et de fatigue, le livre de Platon auquel il tentait de s'intéresser. Ce philosophe avait, lui aussi,

refusé de livrer un enseignement autre qu'oral, ne dispensant son enseignement qu'au cours de dialogues plus aptes à suivre le cheminement de ses interlocuteurs vers la vérité et vers ces Idées suprasensibles qui venaient dédoubler le monde réel, en impliquant la nécessité de tout un cheminement ou anamnèse pour remonter à leur source. La contemplation finale qui en résultait ne pouvait se produire qu'à l'issue d'une longue et patiente préparation où la gymnastique du corps comptait autant que l'apprentissage de la pensée ; et elle ne se perdait pas plus dans les brumes abstraites d'une intelligence désincarnée. En effet, Platon n'avait cessé de mettre en garde contre les spéculations vaines, rappelant régulièrement que, lorsqu'on se hausse, par une dialectique ascendante à la contemplation ultime des essences originelles, on ne peut garder pour soi l'enseignement reçu. La lumière de la Triade du Beau, du Bien et du Vrai contemplés simultanément dans leur union ultime impose, par un mouvement de dialectique descendante, d'en faire ensuite bénéficier les autres, en ramenant la lumière dans les ténèbres de la caverne. C'est en relisant ce célèbre passage que Sam avait, de dépit, jeté le livre à terre. S'il appréciait le mouvement intellectuel de la pensée de l'auteur, ainsi que toute la dimension héroïque de quête spirituelle qu'elle impliquait, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il s'agissait d'une doctrine dépassée, incapable de s'adapter à notre époque. C'était comme le Bouddha qui avait mis, avait-il lu, plus de soixante jours avant de prendre la décision de transmettre son enseignement. Qu'auraient fait de tels personnages en notre siècle ? Si la contemplation et la sagesse dont ils se disaient détenteurs n'étaient accessibles qu'après d'infinies périodes probatoires de préparation, ne valait-il pas mieux renoncer à la sagesse ? Que serait donc une contemplation adaptée à notre monde contemporain ?

1. Le sybarite s'était installé sur sa colonne, à la sortie de Los Angeles. En lisant une histoire sur le monachisme chrétien, le jeune étudiant américain avait été pris de fascination pour ces ascètes du Moyen âge ayant décidé de passer leur vie sur un pilier pour méditer, au vu des gens qui passaient à leurs pieds et auprès desquels ils voulaient servir de modèle pour leur rappeler l'inanité de leur vie. Voir de haut la foule des hommes et leur montrer l'exemple de sa supériorité, telle semblait avoir été la devise et la voie de salut de ces anachorètes… Depuis maintenant six mois il était assis en position de méditation, entre la gare routière d'où partaient tous les quarts d'heure les Greyhounds et le parking encombré du Mac Donald. C'était le meilleur endroit avait-il estimé, non seulement pour montrer que tout voyage est inutile, mais aussi pour dénoncer par le jeûne cette Société de consommation du fast-food qui le révulsait.

Il avait malheureusement dû déchanter rapidement. Si quelques personnes prêtèrent d'abord attention à lui, des journalistes locaux en mal de papier venant même l'interviewer sur ses motivations profondes, bientôt tout le monde se désintéressa de son cas. C'était tout juste si, en passant, les habitués du quartier jetaient un coup d'oeil distrait pour s'assurer qu'il était toujours là, le traitant comme un enfant attardé qu'on prend en pitié. Enveloppé par la fumée noire des pots d'échappement, il lui arrivait de plus en plus de douter de la sagesse de sa décision ; d'autant plus qu'à force de contempler en face de lui un Big Mac géant, il lui arrivait, comble de l'horreur, d'être littéralement obnubilé par le désir d'en dévorer un !

Il lui semblait alors que les files d'attente étaient des processions de fidèles venant religieusement communier avec la nouvelle hostie, ce corps du Christ ressuscité dans les fast-food américains… *La contemplation ne doit pas se confondre avec le regard d'un enfant immature ou attardé, sinon elle tend vers une diminution, alors que l'évolution*

logique devrait être 42 L'Augmentation, murmura Foussage qui, après un long silence, reprenait du service.

2. La religion était à la mode et faisait de l'audimat. Toujours à l'affût des modes, les émissions télé et les studios de production s'étaient lancés sur ce créneau jusqu'ici oublié, multipliant les reportages, les prières collectives et les invitations de grands prêtres. Face à cette explosion, on avait l'impression qu'il n'y avait pas assez de gourous pour répondre à la frénésie de spiritualité qu'on souhaitait, avant tout, prête à l'emploi, comme une canette de coca cola qu'on n'aurait plus qu'à décapsuler pour la boire.

L'émission qui passait aujourd'hui poussait cette tendance à son point paroxystique. Tournée dans les studios d'Hollywood, elle reconstituait l'intérieur d'un temple de pacotille où, pour preuve du syncrétisme de bon aloi qu'il était de bon ton d'afficher si on ne voulait pas être soupçonné d'être « politiquement incorrect », toutes les divinités connues avaient été représentées sur un pied d'égalité, chacune avec sa petite 374 figurine votive. Les caméras tournaient, permettant à des millions de téléspectateurs d'assister à une initiation réputée secrète et, promettait-on dans les programmes télé, à une manifestation surprise de Dieu. Les spectateurs qui voulaient être sûrs d'accéder à cette contemplation suprême devaient se mettre nus chez eux, à genoux devant leur récepteur, après s'être soigneusement nettoyés et purifiés avec le savon vendu par la secte. Dieu, parait-il ne supportait pas les odeurs animales dégagées inconsciemment par certains humains…

Maintenus dans leur maison comme dans une caverne, reliés au monde par des simulacres électroniques d'image, les pénitents modernes s'humiliaient ainsi devant le nouveau Veau d'or à travers lequel la Divinité devait se manifester… *« La contemplation dans un miroir, par un petit bout de lorgnette électronique, est humiliante et ridicule, comme si tout pouvait se consommer sur le mode d'une émission TV » dit doctement Foussage en voyant les événements évoluer vers une Dissolution inéluctable 42.*

3. Immobilisé sur son lit d'hôpital, il n'avait rien à faire. Alors que, quelques jours auparavant, il était encore surchargé de travail, passant d'une tâche à l'autre sans prendre le temps d'une pause, il avait appris lors d'une visite médicale de contrôle qu'il était en réalité atteint d'un cancer. La maladie, diagnostiquée tardivement, risquait d'être fatale. Le médecin ne lui avait même pas demandé son avis ou ses disponibilités : il avait d'office décroché son téléphone et pris un rendez-vous pour une opération chirurgicale sans délai. Obligé de prendre son mal en patience, le jeune homme qui n'avait pas encore atteint les trente cinquième années, se pensait déjà condamné.

C'était étrange de voir comment la confrontation à des événements graves amène soudain tous les petits tracas de la vie quotidienne à se déliter, à se dissoudre comme des bulles de savon éphémères ; et comment, à la place, la pensée se voit obligée de se recentrer sur elle-même. Ce qui semblait urgent quelques jours auparavant devient le symbole d'une vie futile dans laquelle on regrette de s'être laissé entraîner, tandis qu'à l'inverse les mille pensées habituellement refoulées occupent le champ de la conscience, amenant à se rendre attentif aux signes de souffrance envoyés par son corps comme aux fluctuations imperceptibles de sa pensée. Dans de tels moments, n'importe qui est obligé de prendre du recul par rapport à sa propre vie, en regardant en arrière la somme

de tous ses actes passés, et en les confrontant avec le futur rêvé lorsque l'on était enfant. Même l'homme moderne le plus aliéné, est malgré tout amené à retrouver, au hasard des accidents et des imprévus de sa vie, le chemin oublié de la connaissance intérieure qui oblige à un retour sur soi. Cette contemplation de sa propre vie, qui devrait permettre de savoir comment la redresser à chaque instant, dès lors qu'elle s'écarte du cap fixé originairement ou qu'elle erre en tous sens au gré d'un clapotis désordonné, il s'apercevait maintenant qu'elle n'avait jamais cessé de s'exercer. En fait, il avait simplement décidé de fermer les yeux et de se boucher les oreilles lorsqu'elle se manifestait, par exemple au réveil lorsque des bribes de rêve pleines d'enseignement lui revenaient à la mémoire, ou encore le soir, juste avant de s'endormir, lorsque son cerveau fatigué lui envoyait des messages à demi conscients qu'il s'empressait d'oublier.

Il n'est, en fait, nul besoin de suivre des cours de méditation, nul besoin de se retrouver condamné à l'immobilité à l'hôpital pour apprendre à retourner sur soi et à contempler sa propre vie : il suffit de tourner son regard vers l'intérieur, d'examiner ses propres pensées et sentiments, et d'accorder de l'importance à ces moments où, fatalement, on est amené malgré soi à réfléchir à ce qu'on vient de faire ou vivre impulsivement. Mais n'était-ce pas, déjà, la leçon donnée par le sentence énigmatique inscrite sur le fronton de Delphes il y a deux mille cinq cent ans : « Connais-toi toi-même », afin d'inciter les humains à regarder en eux pour retrouver leur essence trans-personnelle et assurer leur *Développement graduel, 53 ?*

4. Le petit boutiquier juif du Sentier remerciait Dieu tous les jours de lui avoir permis de rencontrer son nouvel aide. Il l'avait trouvé au pire moment, lorsque ses affaires périclitaient. Il se trouvait alors coincé entre les factures impayées de ses fournisseurs, les commandes non honorées de ses clients, et les soucis que lui causaient les employés qu'il faisait travailler à façon sans les déclarer.

Au début, lorsque l'homme était entré dans sa boutique et lui avait demandé un toit en échange de n'importe quel travail, il avait failli le renvoyer tant il présentait mal, avec son allure de vagabond et ses vieux vêtement fripés. Pourtant, outre le fait qu'il ne demandait aucun salaire, quelque chose d'indéfinissable dans sa tenue et dans sa propreté méticuleuse, malgré ses vêtements élimés, l'avait amené à accepter l'offre de l'inconnu. Il avait une manière particulière d'agir avec les gens, qui réglait de manière quasi miraculeuse tous les conflits et les problèmes. Lorsqu'il était ainsi confronté à un fournisseur ou à un client de mauvaise foi, loin de s'opposer à lui de manière violente, il le laissait la plupart du temps parler, puis il lui expliquait à son tour son problème, calmement, en lui demandant tout simplement comment il pouvait le régler puisqu'il fallait bien trouver une solution. Il adaptait son attitude à chaque individu, se révélant plus ou moins souple, plus ou moins bavard et persuasif selon les cas. Le plus souvent, il arrivait toujours à trouver un terrain d'entente, en jouant sur la bonne volonté de la personne. Lorsque le boutiquier juif lui avait demandé son secret, il lui avait répondu de manière énigmatique qu'il s'efforçait tout simplement de capter le type de lumière dégagée par celui avec lequel il parlait, pour se mettre en phase avec lui, en adaptant et modulant ses propres rayonnements. Pour cela, il fallait certes se connaître soi-même parfaitement, avait-il ajouté, mais aussi chercher à comprendre l'autre et la lumière qu'il recèle, même lorsqu'il l'ignore et que cette dernière est recouverte d'une chape d'obscurité. Face à de telles capacités, le boutiquier s'était trouvé forcé, à son tour, de faire preuve de vertu et de bonne foi, régularisant les dossiers des travailleurs clandestins qu'il faisait attendre depuis des années. Même s'il savait qu'il allait

fatalement entrer dans une phase de difficultés, de tracas administratifs et de redressement fiscaux, il savait qu'à terme il était dans une bonne voie ; c'est pourquoi il laissait son invité agir comme bon lui semblait, le traitant comme un hôte sacré dont il respectait l'indépendance et le savoir-faire. *La contemplation intérieure correcte amène, après le retour sur soi, l'écoute et l'enrichissement d'autrui, même si cela implique apparemment un moment de Stagnation 12, murmura Foussage….*

5. Le Maître Zen avait eu énormément de mal avec lui. L'homme qui était venu le voir pour l'aider à progresser dans la sagesse, comme il le lui avait dit de manière prétentieuse lors de leur premier entretien, avait tous les signes de la rigidité de caractère et de l'égotisme le plus forcené. Il avait commencé au plus bas de l'échelon, comme un obscur employé voué à la paperasserie. Puis il avait patiemment franchi tous les échelons de l'administration, en tablant à chaque fois sur sa rigueur et son respect absolu des convenances. Maintenant qu'il dirigeait un service entier de la Sécurité sociale, il se comportait de manière encore plus guindée qu'auparavant. Toute sa vie semblait vouée à construire une image idéale de lui-même, qu'il voulait pure et sans tâche. Ainsi, jamais il ne répondait directement à une question, aimant prendre du temps pour, disait il, réfléchir et méditer à tous les aspects du problème ; et plutôt que de donner son avis oralement il écrivait toujours un long rapport extrêmement détaillé pour justifier sa position. A la rigueur, peu importait finalement la décision ou l'action finale : le plus important était d'agir dans les règles, en montrant qu'il avait envisagé tous les paramètres possibles. Ce souci de la perfection, d'apparaître comme un modèle vivant pour ses supérieurs comme pour ses subalternes, amenait ces derniers à le craindre, à ne jamais s'adresser à lui sans commencer par un respectueux « Monsieur ». De son vivant, il s'enfermait ainsi dans une statue vertueuse dont émanait un parfum étrangement mortifère…

Pour le sortir de cette fausse sagesse, le maître Zen avait dû faire appel à toutes ses ressources, prenant un malin plaisir à ridiculiser ses sentences pompeuses et à affirmer, à l'inverse, des formules triviales telles que « la vérité ultime se trouve dans la merde » qu'il avait puisée dans une antique Upanishad indienne, ou encore qu'« un verre de vin est infiniment meilleur qu'une prière ou un calice d'eau bénite ». Une autre fois, il l'avait convoqué pour une initiation qu'il lui avait longuement fait miroiter. A la stupéfaction de son élève, qui était arrivé avec un air grave de circonstance, il l'avait reçu en jean débraillé, lui proposant de partager une bière avec lui parce qu'il faisait beau et chaud dehors. Peu à peu, il avait réussi à ramener sur ce visage crispé par le sérieux, quelques traces fugaces de sourire, et même de rire. Il avait réussi à lui montrer que l'image qu'on a de soi est une prison, à partir du moment où elle devient un modèle idéal auquel on veut à tout prix ressembler : non seulement ses propres actions deviennent rigides et, partant, peu efficaces, mais, en plus, on perd soi même la spontanéité et la fraîcheur de sa vie. « Le principal n'est pas d'agir de manière parfaite, mais de faire ce qu'on doit faire en ayant conscience de sa propre futilité et absurdité » ne cessait-il de lui rappeler. Enfin il commença à comprendre qu'il ne sert à rien de contempler sa propre vie et de chercher la perfection si on n'a pas le minimum d'humour permettant, en même temps, de se tenir à distance et de rire de soi même. *C'est là l'usage positif de l'Eclatement 23, qui permet de rompre toutes les images dans lesquelles on a trop tendance à s'emprisonner, pensa Foussage en riant des actions du maître.*

6. Enfin vint le moment où le maître pensa possible de révéler à son disciple l'essentiel de sa méthode de méditation. Il attendit de longs mois, n'acceptant d'aborder cet aspect positif de son enseignement qu'après une longue période de dés-apprentissage de l'esprit de sérieux. Ce fut pour dire qu'il n'y avait tout simplement aucune méthode à suivre, et que toutes les techniques d'introspection amenant à se prendre pour objet de méditation étaient, sinon inutiles, du moins des phases à dépasser, puisque le moi était luimême une illusion.

La véritable contemplation était extrêmement simple : elle consistait tout simplement à *être entièrement à ce qu'on fait :* manger lorsqu'on mange, se détendre lorsqu'on se détend, dormir lorsqu'on dort, regarder la cible qu'on vise au point de ne plus être qu'elle lorsqu'on est archer. Le chemin, dit-il, commence lorsqu'on a compris qu'on peut trouver l'illumination plus facilement en bricolant son vélomoteur et en étant présent à ce qu'on fait, plutôt qu'en se retirant du monde pour se livrer à l'ascèse ou à la mortification.

Tout cela pour une vérité si simple ! Les humains sont vraiment de drôles d'oiseaux,, pensa le volatile Foussage, étonné qu'il faille aux humains tant de temps pour comprendre des mots aussi simples que celui de Solidarité 8.

Kouen d'une part, Souen sa fille aînée d'autre part, et Sam enfin, étaient partis, chacun de son côté, à la quête de la sagesse, ignorant tout des démarches de l'autre. Ils se retrouvèrent finalement dans un vieux dialogue de Platon, le Téhétèete. Se glissant entre les arguties qui devisaient de l'être et du devenir, ils créèrent une bulle intemporelle d'hypertexte où ils purent déployer leur propre forum de discussion : « Maintenant que je vous ai enfin trouvés, j'ai réussi à entrer en contact avec vous, peut-être pourrez-vous me dire quel sens présente cette succession de fragments d'histoire cachés dans le programme Lebab ? » demanda Sam.

Kouen sourit de manière énigmatique, et lui répondit en empruntant un long détour qui, tout en se voulant propédeutique, lui permettait de botter en touche, comme au football. 380 « Je ne puis répondre directement à votre question, puisque nous sommes actuellement tous trois insérés dans un récit qui relate notre rencontre, et que cela impliquerait une position en quelque sorte méta-textuelle, qui nous ferait inéluctablement déchoir dans le réel, où, notez-le au passage, la question du sens ne se poserait plus. »

« Nous nous rencontrons certes, mais au sein d'un texte et d'une problématique philosophique dont nous dépendons. Or, l'objet du dialogue qui nous accueille sur son site, tourne autour de la question de l'être et du devenir ; cela implique, vous l'admettrez volontiers, la question latente de la sagesse et de la contemplation. C'est donc à cette question qu'il faut essayer de répondre, ne pensez-vous pas ? »

Sam, désarçonné par cette manière de détourner le débat, demeura un long moment silencieux. Souen, la fille aînée douce et profonde, vint finalement à son secours, en lui faisant comprendre qu'il devait préalablement poser d'autres questions plus pertinentes s'il voulait obtenir des réponses plus précises de leur part. Elle décida de l'aider en le mettant sur la voie. « Ce dont témoigne à mon avis votre question, c'est que votre perception du monde et du problème a changé. Au début, votre seule préoccupation était de pénétrer le programme de Lebab pour le seul plaisir de forcer un secret bien défendu, et nous n'avions alors rien à voir avec vous. Mais l'accès au trésor caché semble avoir modifié votre quête, en dévoilant un contenu et un sens nouveau qui prennent soudain la

première place pour vous. Que cherchez-vous, et à quoi peut vous servir d'en apprendre plus sur nous, maintenant, ou sur les récits dont vous vous êtes emparé ? Il se peut, comme l'a laissé entendre ma mère, qu'ils ne soient rien d'autre que des métaphores ou des digressions littéraires permettant de parler de questions aussi vieilles que le monde, comme par exemple celle de l'Etre et du Devenir, ou encore celle de la manière de se hausser à la contemplation ultime… »

Sam, comprenant qu'il n'obtiendrait rien s'il n'acceptait pas de s'expliquer sur ses évolutions, accepta de parler plus longuement de lui ; pendant ce temps, l'hypertexte se referma sur les personnages, les enveloppant d'une bulle solipsiste qui les mettait à l'abri de toute indiscrétion…

Notes issues du carnet de Sam :

Ce soir, j'ai compris ce qui se cache sous le nom de code de Lebab. Il ne s'agit pas d'une compréhension abstraite, mais du dévoilement d'un secret qui, j'en ai bien peur, risque de modifier profondément ma vie et mon comportement.

La vieille dame, Kouen, après m'avoir longuement interrogé sur mes intentions profondes, et s'être assurée que je ne représentais plus un danger pour elle, a apparemment décidé de me dévoiler à mots couverts ce qu'elle tramait. Le choix de ce personnage pour me parler ne m'étonne qu'à moitié : depuis cinq ou six récits c'est en effet elle qui me semble mener le jeu de manière invisible, même si elle n'est pas toujours directement présente. Elle a une façon d'agir bien particulière, qui ne se confond ni avec la volonté toujours héroïque de celui qui se faisait appeler K'ien, ni avec les actions souterraines et hypocrites de K'an. Contrairement à eux, elle n'est obnubilée ni par la quête du Pouvoir, ni par la perspective du Complot. Plus profondément, c'est la sagesse et l'harmonie qu'elle semble viser -une sagesse pleine de modestie et de silence, qui sait faire régner l'harmonie, favoriser la contemplation ainsi que la compréhension de la véritable nature des choses. Même son type d'action est particulier: elle se contente d'user de son influence pour amener, pacifiquement, à ses desseins. J'ai d'ailleurs peur d'avoir été pris, sans m'en apercevoir, dans ses filets: au fur et à mesure que je lui parlais, je m'apercevais en effet que la seule pénétration des secrets interdits avait été accessoire pour moi, et que plus profondément c'était la quête d'un sens dépassant l'imaginable qui, depuis le début, m'avait animé.

Imaginez mon état lorsque à demi-mot, je compris enfin que, derrière le programme Lebab, se cachait en fait une quête de sagesse dans laquelle elle jouait un rôle primordial, visant à rien de moins qu'à ramener le Bien et l'Harmonie sur notre planète avant qu'il ne soit trop tard ! C'est à ce moment que j'ai pris la décision de l'aider par tous les moyens. Je continue bien entendu à noter dans ce carnet toutes les correspondances mystérieuses que Kouen m'a livrées au cours de notre conversation :

- La situation est à relier au Ciel Antérieure 28, la Prépondérance du Grand, qui montrait, sur un plan extérieur et non plus intérieur, une positivité pleine mais mal étayée, un poids trop lourd pour ce qui le soutient, d'où provenait là aussi l'aspect de « pause » avant la fin d'un cycle.

- La comparaison peut se faire avec la nuit de la Stagnation 12 d'où on est heureusement sorti, et avec l'obscurité de l'Eclatement 23 qui menace à l'horizon. C'est entre ces deux moments de noirceur que la pleine lumière de la contemplation permet d'accéder à une vision claire et philosophique du monde.

- La connexion avec le récit précédent est évidente, le regard rétrospectif de la sagesse ne pouvant naître que sur un terrain d'espoir.

Retour sur Lebab : *Lorsque Foussage finit de rapporter les dernières scènes auxquelles il avait assisté, un brouhaha emplit la salle du conseil, suivi aussitôt par une explosion d'enthousiasme. Même les plus néophytes étaient capables d'admirer la retenue avec laquelle Kouen avait mené son jeu, intervenant le moins possible, toujours en douceur, en tablant sur l'exemplarité de la persuasion et sur la lumière de l'intelligence beaucoup plus que sur la force brute.*

En succédant à K'ien et à K'an, elle avait su renouveler totalement l'esprit du Jeu, traçant une nouvelle voie et constellation esthétiquement parfaite puisque faisant appel à la sagesse et à l'intuition, qu'elle avait su lier entre elles comme les différents moments crescendo d'une symphonie. Ses interventions successives présentaient l'avantage de n'avoir pas été qu'esthétiques, mais aussi empreintes d'une rigueur exemplaire pour les maîtres du Jeu sensibles au respect des arcanes ésotériques que seuls les initiés savent décrypter. En effet, une trame invisible mais parfaitement cohérente menait de la phase préalable d'éveil, grâce à l'émotion artistique, à l'apprentissage de la discipline morale et de l'entraide, indispensables pour avoir ensuite la force de plonger en soi pour travailler sur ce qui est corrompu ; le résultat de ce mouvement commençait à se manifester lorsque le contact était enfin renoué avec la source sacrée de l'enthousiasme vital, pour se déployer pleinement dans la contemplation finale. Les commentaires n'étaient pas moins élogieux lorsqu'on parlait de la manière dont, grâce à Kouen, l'enquête semblait enfin avoir abouti à son terme. Tout le monde admirait l'adresse avec laquelle Kouen avait su retourner le principal danger qui avait menacé Lebab et le Jeu tout entier, en faisant finalement du principal obstacle son allié privilégié. Il y avait une ironie profonde, que chacun goûtait, à voir ainsi le pirate informatique se transformer en admirateur prêt à se battre pour l'objet même qu'il avait mis en péril.

Ato, le maître du Jeu, était le seul à émettre quelques craintes, en faisant remarquer que la divulgation, même implicite et à demi-mots, du but du Jeu à des humains, était normalement strictement interdite. Mais, après avoir écouté les arguments du perroquet Foussage qui l'assura que nul manquement aux règles n'avait été observé, il se plia à l'avis des autres membres de l'assemblée, et décida de taire ses objections. En son for intérieur, il devait s'avouer qu'il était impatient de savoir comment le Jeu allait désormais évoluer. Maintenant que les joueurs pouvaient déployer leurs efforts sans se préoccuper de l'enquête policière concernant le coupable du détournement informatique, le Jeu allait-il continuer dans la direction que Kouen lui avait imprimée, à savoir la recherche de la Vérité et de l'Harmonie par tous les moyens, en privilégiant notamment l'Intuition et le retour à la vieille sagesse de Gaïa, la Terre ? Ou, au contraire, ce début de Jeu métaphysique allaitil à nouveau s'infléchir dans un autre sens, avec les nouveaux Joueurs qui allaient être lancés dans l'arène ?

21 - MORDRE AU TRAVERS, HONG KONG

On ne pouvait imaginer signe plus funeste. Les deux griffons en pierre installés de part et d'autre de la porte extérieure de la maison chinoise pour en protéger l'accès avaient été volontairement profanés, un morceau de bois grossier enfoncé au fond de leur gueule béante pour mieux les étouffer. Cet obstacle coincé entre leurs dents leur communiquait une expression encore plus farouche que d'habitude, donnant l'impression qu'ils essayaient désespérément de mordre à travers leur bâillon pour s'en débarrasser.

Toute la ville de Hong Kong était à l'image de ces griffons impuissants et de ces cohortes de chiens affamés que plus personne ne se donnait la peine de nourrir. Ils erraient dans les rues, faméliques et grondants, montrant les crocs à tout propos pour se défendre et arracher un peu de nourriture aux étals extérieurs des marchands. La foule grouillante qui animait les rues d'un éternel va et vient pressé donnait quant à elle l'impression d'un fleuve rageur prêt à déborder, ou encore d'une autoroute parcouru anarchiquement par des milliers de voitures en plein rut, dont chacune semblait à chaque instant prête à exploser. La frénésie avait d'abord touché le centre financier de l'île où des gratte-ciel démesurés avaient été érigés en quelques années, tassés les uns contre les autres, dans une bataille épique pour impressionner les foules et se hausser plus haut que le voisin.

La tour de la République de Chine, toute de verre et d'acier, l'avait finalement emporté d'un dernier coup de reins qui lui avait permis d'écarter définitivement ses rivales. La folie du commerce avait ensuite glissé des façades verticales de verre et de béton érigées en plein centre, jusque dans les rues de Kowloon et les artères commerciales de Nattan Road de l'autre côté du bras de mer, pour se propager même au port d'Aberdeen, où les milliers de jonques et sampans ballottées par les eaux formaient une jungle grouillante dans laquelle même la police n'osait plus pénétrer. Ce qui rendait la population sensible à cette atmosphère fébrile, c'était l'échéance imminente du rattachement contrenature de l'orgueilleuse Cité-Etat qui avait réussi à construire, sur son rocher déshérité, un empire financier capable de rayonner sur l'Asie tout entière, à l'austère Chine Communiste impatiente de voir revenir dans son giron ce chancre ou cette excroissance du capitalisme international.

Les habitants les plus fortunés avaient depuis longtemps abandonné l'île, émigrant avec leurs capitaux vers des terres plus accueillantes, au Japon, mais aussi au Canada, aux Etats- Unis et en Australie. Il ne restait plus que la foule des petites gens et de la petite bourgeoisie qui, jouant son va-tout comme au casino, savait qu'il lui restait une ou deux années maximum pour faire fortune, amasser le plus d'argent possible avant de partir à leur tour. C'est pour cela que tout le monde s'affairait, courait, prêt à écraser et à mordre le voisin pour avancer un peu plus vite. Nul ne prenait de repos dans sa course contre la montre ; et le week-end, les quelques heures laissées libres servaient à se rendre en foule au casino de Macao pour jouer de manière fiévreuse l'argent amassé

dans la semaine, les yeux fixés sur la pendule, en priant les Dieux pour qu'il se multiplie et amène la fortune tant rêvée. Sans le savoir, Hong Kong et Macao étaient ainsi les villes les plus pascaliennes du monde moderne, celles où la conscience de la mort et de la brièveté de la vie était la plus aiguë, et où on comprenait que l'homme ne s'agite en tous sens, prêt à mordre et à avaler tout ce qui passe, que parce qu'il essaye désespérément de lutter contre l'échéance ultime, en arrachant quelques secondes de fièvre existentielle face à l'éternité d'indifférence qui va l'engloutir.

C'étaient là, en tout cas, les réflexions qu'elle se faisait en descendant du taxi qui, après l'avoir conduite du centre ville à l'hôtel à toute allure, venait de repartir sur les chapeaux de roue en faisant crisser de manière méprisante ses pneus, sans même attendre les derniers cents qu'elle cherchait dans son portefeuille. Du haut de sa chambre d'hôtel, elle regarda, pensive, l'activité incessante des bateaux qui amenaient à Hong Kong des matières premières, avant de repartir à l'assaut des marchés de l'exportation avec des produits finis qu'on s'était hâté de monter sur place, estampillés du label « made in Hong Kong ». Laura lissa longuement ses cheveux entre ses doigts aux ongles vernis, de ce geste inconscient qu'ont les femmes séductrices avant de prendre une décision importante. Elle était rentrée seule, laissant son mari finir ses achats de son côté, après une nouvelle dispute pour une raison futile déjà oubliée. Pensive, elle craignait d'avoir eu finalement une mauvaise idée en choisissant Hong Kong comme destination de la dernière chance pour leur couple.

Certes, elle avait retrouvé quelques havres de paix dans les monastères bouddhistes de l'île. Lors de leur excursion dans les Nouveaux Territoires qui marquaient l'entrée dans la Chine populaire, ils avaient eu tous deux l'impression d'une plongée dans les temps anciens de l'Empire du Milieu : des petits villages aux maisons de torchis abritaient les paysans rompus aux lents travaux des champs, les vieux pêcheurs réparant leurs filets sur la plage tandis que femmes et enfants travaillaient sur les bancs d'huître découverts par la marée. Mais, à part ces moments d'exception, où ils avaient envie de se prendre par la main comme un vieux couple cédant à une bouffée de romantisme, le bruit et le mouvement incessants de l'île ne faisaient qu'accentuer la distance qui s'était insensiblement creusée entre eux. Lorsqu'elle avait appris fortuitement que les horaires toujours plus tardifs auxquels il rentrait à la maison cachaient en fait une liaison extra-conjugale avec une jeune femme belle et de vingt ans sa cadette, elle avait ressenti une impression d'injustice terrible. Car pendant tout le temps où il l'avait trompée, il s'était révélé agressif, presque cruel. Elle avait subi sur le moment sa mauvaise humeur en se disant qu'il s'agissait d'un état transitoire dû à une surcharge professionnelle, mais ce n'était plus la même chose maintenant qu'elle savait. Elle avait commencé à lui faire des reproches, il n'avait pu s'empêcher de répondre, et de fil en aiguille ils s'étaient rendu tous deux la vie intenable. Les tensions étaient d'autant plus fortes que, née plus fortunée, elle possédait la majorité des parts de la société dont il assumait la direction. Inéluctablement leurs disputes s'étaient gonflées d'une dimension professionnelle rendant la situation encore plus complexe. Lorsqu'il pénétra, une heure plus tard, dans la chambre d'hôtel, posant négligemment sur leur lit le sac de ses achats, puis s'asseyant sans un mot devant la grande baie vitrée pour fumer une cigarette, elle avait déjà pris sa décision. « Jean, il va falloir qu'on ait une dernière discussion. La situation ne peut plus durer, nous nous mordillons sans arrêt, comme des chiots devenus fous. J'en ai assez, tu m'as fait trop souffrir. Je pense qu'il faut envisager sérieusement de se quitter… »

Dehors, le tonnerre éclata soudain, se libérant d'une tension trop longtemps contenue. Une pluie violente se mit à tomber, balayant et purifiant tout sur son passage. Le morceau de bois qui avait été enfoncé dans la gueule du griffon fut arraché par les vents

et emporté au loin, passant devant la fenêtre de l'hôtel avant de finir dans la mer. Jean se retourna et, d'une voix blanche qu'il parvenait difficilement à maîtriser, répondit : « Tu as raison, il faut entre nous une discussion qui soit définitive, dans un sens ou dans un autre. Fixons-nous comme échéance demain, en haut de la colline, au restaurant que tu aimes tant, d'où nous avons une vue merveilleuse sur la baie de Hong Kong. Cela laissera à chacun le temps de réfléchir… »

Enfin la situation allait se dénouer. L'orage cessa aussi brutalement qu'il avait éclaté, laissant place à un ciel dégagé et 390 à un soleil radieux. Malgré les apparences, et bien que le Destin attende avec impatience de savoir quelle voie emprunter pour réparer le mal, l'avenir restait encore ouvert…

1. Jean commanda des rouleaux de printemps, qu'il se mit à manger lentement. Il n'avait pas faim et se sentait l'estomac noué. Pourtant, habituellement, il raffolait de cette entrée délicate. Mais aujourd'hui, il devait se forcer pour en avaler même une bouchée. Il culpabilisait, comme s'il ne se sentait pas le droit de goûter à cet aliment qui, dans son nom même, évoquait la fraîcheur et l'innocence de la vie qui renaît chaque année…

Il regarda sa femme manger, apparemment avec un appétit dont elle ne se défaisait jamais, même dans les pires moments. En confrontant son attitude à la sienne, il eut soudain honte de ce qu'il avait fait. Il avait envie de disparaître dans ses souliers, se sentant terriblement lourd ; comme s'il était attaché par les pieds dans des fers, et que, face à elle, il ne puisse bouger. Incapable de supporter plus longtemps la situation, il se mit enfin à lui ouvrir son coeur, confessant tout, ses fautes et ses doutes, mais aussi ses sentiments toujours aussi profonds pour elle. Peut-être, lui dit il à la fin de son long monologue, était-il déjà trop tard ; il espérait que non, mais il affirma que si tel était le cas il le comprendrait, puisque c'était lui qui avait gâché leur relation.

Devant ce soudain accès de sincérité auquel elle ne s'attendait pas, elle ne put s'empêcher d'être émue et d'avoir envie de donner une nouvelle chance à leur histoire. Sans un mot, elle lui prit la main, le regardant longuement et silencieusement dans les yeux. *Sa voix intérieure lui disait qu'elle avait fait le bon choix, la situation allant vers le Progrès 35.*

2. Elle avait commandé une entrée de coquilles Saint- Jacques au gingembre et aromates. Lorsque le serveur les lui apporta, ils étaient sur le point de se lancer à nouveau dans l'une de leurs habituelles disputes. Elle ne supportait pas qu'il louvoie lâchement, reconnaissant une partie de ses fautes tout en refusant de faire honnêtement le point sur le passé. Elle faillit s'étrangler lorsqu'il lui dit qu'il fallait relativiser toute cette histoire, que ce n'était pas si grave, et que des milliers d'autres couples connaissaient au même moment des vaudevilles beaucoup plus graves et risibles tout à la fois.

Face à cet homme qui s'enfonçait dans la mauvaise foi sans véritablement se remettre en cause, elle fut prise d'une colère violente. Lui coupant la parole, l'empêchant de répondre, elle put enfin libérer tout ce qu'elle avait sur le coeur, lui avouant qu'elle aurait été prête à repartir encore une fois avec lui si son comportement avait été plus digne et sincère. Mais il y avait des limites d'humiliation et de mensonge qu'elle refusait de dépasser. Parce qu'il n'était pas encore totalement corrompu, qu'il conservait du respect et de l'admiration pour l'exigence de vérité de sa femme en ayant

secrètement peur de la perdre, il cessa de mentir. A demi-mots, maladroitement, il commença à tout lui avouer.

Trop enfermée dans sa colère pour être consciente de son changement d'attitude, elle mit au début ses hésitations sur le compte de nouveaux mensonges, recommençant à le poursuivre impitoyablement de sa colère. Mais lorsqu'elle se mit à mordre sauvagement dans la chair tendre de sa coquille St Jacques, au point de faire saigner sa lèvre inférieure, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire en prenant conscience de ses propres excès. Brusquement, elle comprit qu'il disait vrai, et qu'il ne demandait qu'à être aidé pour sortir de sa situation. Le repas dura encore de longues heures, qui ne furent pas de tout repos, chacun étant obligé de faire des efforts pour aller vers l'autre et renouer les fils d'une confiance mise en péril. Mais Jean avait définitivement cessé de tergiverser, comprenant que la seule issue pour leur couple était d'assumer ses fautes, *quitte à passer obligatoirement par une phase d'Opposition 38*.

3. Ils avaient tous deux commandé une fondue chinoise, Jean espérant que le choix de ce plat autour duquel on se rassemble pour réchauffer ses morceaux de viande dans un liquide bouillant, permettrait de retrouver une certaine connivence entre eux. Au fond de lui, il espérait que cela retiendrait peut-être sa femme de poser des questions trop indiscrètes.

Même si l'atmosphère était tendue, tout se passa à peu près bien au début du repas. Laura se plaignit du fait qu'ils n'aient pas eu plus de temps libre pour se retrouver, l'accusant de courir sans arrêt d'un point à un autre par peur de se poser, ne fût ce qu'un instant. Trop heureux de voir la conversation s'engager dans une telle voie, il reconnut en riant qu'il avait toujours été un homme pressé, et que l'ambiance survoltée de Hong Kong n'arrangeait rien. Il commençait à se détendre, se préparant à saisir un morceau de viande pour le plonger dans l'huile bouillante, lorsqu'elle elle lui demanda d'un air doucereux de lui parler plus précisément de cette femme avec qui il l'avait trompée. Pris de court, il sursauta, fit tomber sa viande dans le liquide sans avoir le temps de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un morceau avarié, et se brûla légèrement par la même occasion. Il ne fit pas attention au signe qui lui était ainsi fortuitement envoyé, livrant à sa compagne des réponses embarrassées. Elle décida alors de prêcher le faux pour savoir le vrai, s'engageant audacieusement en lui disant connaître la plus grande partie de l'histoire de cette femme, liée à un vieux souvenir d'enfance dont il n'avait jamais fait le deuil. Le voyant acquiescer silencieusement, elle s'enhardit, commençant à se douter que l'affaire était beaucoup plus complexe qu'elle ne le pensait. Peu à peu, des lambeaux de souvenirs, de rendez-vous d'affaire en plein week-end, ou de sorties de plus en plus tardives du bureau, se relièrent entre eux pour former les contours d'une vérité qu'elle pressentait terrifiante. Mue par une intuition aiguë, elle l'accusa sans preuve d'avoir engagé sa rivale dans son service, puis de lui avoir même offert les parts de la société qu'elle lui avait données. Atterré, blême, il regardait sa femme sans oser la contredire, se demandant comment elle avait obtenu toutes ces informations. Nerveusement, il approcha de sa bouche le gros morceau de viande sorti de la marmite et qui séchait depuis plus de dix minutes sur le bord de son assiette. Il ne remarqua pas plus que tout à l'heure son aspect racorni peu appétissant, pas plus qu'il ne sentit son odeur de putréfaction caractéristique. Il l'avala d'un seul coup. Un silence de mort s'installa entre eux. Chacun se sentait humilié, elle d'avoir été à ce point trompée et remplacée dans sa vie, lui d'avoir été totalement démasqué.

Laura comprit qu'elle ne pouvait plus rien et que ce n'était pas à elle de poursuivre. Après un dernier regard sur la baie de Hong Kong, elle se leva et partit, décidant de confier la suite de l'histoire à ses avocats. Lorsqu'il sortit à son tour du restaurant, une heure plus tard, son mari commençait à ressentir de violentes douleurs dans l'estomac. Il ne s'inquiéta pas, se disant que c'était le stress et le fait d'avoir parlé de toutes ces anciennes histoires malsaines, qui l'avaient rendu malade. *Il ne se doutait pas du mal qui, tel un Feu intérieur qui s'attache 30, allait l'étreindre et le consumer…*

4. Jean venait d'attaquer le boeuf à la mode de She Zou qui faisait partie des spécialités de la maison. Il s'agissait de boeuf présenté sur son os, fait très rare dans la cuisine chinoise, agrémenté d'une sauce à l'ail ; le type de repas servi habituellement à des hôtes prestigieux, dont on voulait honorer la réputation vertueuse. Comme s'il avait fait une faute de goût et de modestie impardonnable en commandant ce plat, tout se mit à partir de ce moment à aller de mal en pis dans une discussion qu'il avait pourtant souhaité sereine.

Laura, qui l'avait déjà fait avouer qu'il avait donné à sa maîtresse une partie des actions de la société, le força dans ses retranchements. Si sa rivale avait gagné un droit de regard sur les affaires où elle était majoritaire, cela signifiait que cette dernière pouvait aussi nouer alliance avec d'autres actionnaires minoritaires, pour contrecarrer ses plans et se glisser insidieusement dans le contrôle de l'entreprise. Pourquoi s'en priverait-elle ? En tout cas, c'est ce qu'elle, Laura, aurait fait dans la même situation.

En entendant sa femme raisonner de la sorte, Jean ne put s'empêcher de sentir couler une sueur froide le long de son cou. Quelques jours auparavant, il avait en effet découvert qu'il avait commis une imprudence coupable en laissant sa maîtresse s'insinuer dans les rouages de la Société. Il avait appris, par l'indiscrétion d'un de ses amis, qu'elle était allée voir plusieurs administrateurs pour estimer la possibilité de s'allier avec eux. Pour éviter d'avoir à répondre, il mordit imprudemment son morceau de viande jusqu'à l'os, dont il avala une esquille. Il eut soudain l'impression d'avoir l'intérieur de la gorge transpercé par une flèche de métal, faillit s'étouffer et cracha le morceau dans son assiette. Laura ne fit pas un geste pour l'aider, attendant avec indifférence qu'il se remette de l'incident pour lui répondre.

« Alors ? » poursuivit-elle, impitoyable. Son silence, interminable, était plus éloquent que n'importe quel aveu.

« J'avais donc raison… » murmura Laura, effrayée devant l'ampleur du désastre qu'elle découvrait. « Dès demain, je rentre et convoque une Assemblée extraordinaire, avec mes conseillers juridiques, pour régler cette affaire et récupérer toutes mes parts avant qu'il ne soit trop tard. Tu as oublié, mon pauvre ami, une seule chose : les actions qui te restent, comme celles que tu as si élégamment cédées, ne t'appartenaient pas ; lorsque je te les ai données, tu m'as signé un pouvoir en blanc me permettant de les reprendre au moment où je le souhaiterais. »

D'une voix cassante qu'il ne lui avait jamais connue, avec un sourire ironique *à la commissure des lèvres, 27,* elle lui asséna, avant de partir : « L'instant est venu, et ce sera ma vengeance, de faire appliquer ma décision par la voie légale, avec toute la publicité que je voudrai. Pour que tout le monde sache que tu n'étais rien, et que tu n'as jamais fait que fanfaronner, juste comme un gigolo trop cher payé… »

5. Le boeuf au curry était résistant sous la dent. Il avait beau mâcher la viande longuement, comme un chewim-gum, il avait toujours la désagréable impression d'être tombé sur un morceau de muscle. Probablement pour masquer la mauvaise qualité des morceaux, le cuisinier avait ajouté un maximum de piment à sa sauce. Jean avait littéralement la bouche en feu, sans parvenir à avaler le trop gros morceau qu'il avait eu le malheur de couper.

L'histoire était trop grave pour être effacée d'un coup de baguette magique. Lorsqu'elle était venue s'asseoir en face de lui au restaurant, Laura avait pourtant pris de bonnes résolutions. Pleine de mansuétude, elle s'était dit que s'il se montrait sincère elle saurait pardonner, pour donner une dernière chance à leur couple. Comme s'il avait inconsciemment pressenti ses intentions, Jean avait décidé de se jeter à l'eau et de tout avouer : ses tromperies extra-conjugales certes, mais aussi ses imprudences professionnelles qui l'avaient amené à donner à sa maîtresse une place dans l'entreprise, puis des actions de la société ; si bien que, désormais, même s'il voulait mettre un terme à leur relation, il se trouvait inéluctablement condamné à la côtoyer. Pire ; s'il souhaitait l'évincer, elle avait maintenant suffisamment de force pour s'incruster légalement, voire pour tramer des complots avec d'autres actionnaires. Il mâchait et remâchait sans cesse ces pensées, sans voir d'issue à l'impasse dans laquelle il s'était fourvoyé. En prenant conscience de la complexité de la situation, Laura comprit qu'il ne pouvait être question de gommer les erreurs passées comme par magie. L'affaire était allée trop loin. Elle voulait avant tout se montrer juste, à la fois capable de pardonner sans être envahie par le ressentiment, mais aussi suffisamment déterminée pour imposer une solution radicale.

D'une voix qu'elle essayait de maîtriser, à la fois douce et ferme, elle dit donc à Jean que dès le lendemain elle engagerait une procédure de divorce pour séparer leurs intérêts, et qu'en même temps grâce au pouvoir en blanc qu'il lui avait signé jadis, elle lui reprendrait les actions qu'elle lui avait accordées. Ceci entraînerait, par voie de conséquence, l'annulation de la cession de parts à sa maîtresse, puisqu'on s'apercevrait alors que ces parts ne lui appartenaient pas. Elle redeviendrait une simple employée de la société au pouvoir de nuisance évanoui. Ce serait alors à lui de savoir comment agir et gérer ses relations professionnelles, s'il voulait reprendre une vie commune. La décision semblait sage, et même si Jean redoutait les procédures judiciaires ainsi que les affrontements qui allaient en résulter, il était dans le fond rasséréné de voir qu'une solution existait. *L'Innocence retrouvée, 25, était la seule solution pour les difficiles moments à venir…*

6. Cela faisait maintenant une heure qu'il attendait en vain, au restaurant. Elle ne viendrait donc pas, et les stratagèmes qu'il avait longuement mûris pendant la nuit s'avéraient vains. Vaguement inquiet, il se demanda en quittant la table si son absence reflétait chez elle une peur de l'affrontement ou, plus grave, une décision irrémédiable de sa part. Il décida de rester une journée de plus à l'hôtel, au cas où elle tenterait de le joindre. Peut-être, après tout, leur rendez vous manqué était-il dû à un malentendu sur leur lieu de rencontre.

Laura avait deux jours d'avance, et elle espérait bien en tirer profit. Après avoir fixé, la veille, ce lieu, elle avait pris une chambre dans un autre hôtel, et avait aussitôt contacté son conseiller juridique pour lui demander son avis. Elle avait aussi appelé des amis, dont l'un, siégeant au conseil d'administration, connaissait le couple depuis plus d'une dizaine d'années. Celui-ci, comprenant à son ton qu'elle avait décidé de se battre et

d'épurer le passé de manière radicale, estima qu'il était temps de tout lui dire. Lorsqu'elle avait reposé le combiné, une demi-heure plus tard, elle était livide. Elle venait d'apprendre, pêle-mêle, qui était sa rivale, comment cette dernière avait été embauchée dans la société pour favoriser l'idylle de son mari, comment elle se retrouvait, même maintenant, détentrice d'actions, ce qui l'avait amenée à le contacter, lui et d'autres membres du directoire, pour fomenter un complot destiné à écarter Laura. Tout cela sous le sceau du secret, Jean usant de son amitié pour demander le silence absolu sur leurs démarches.

Laura avait immédiatement annulé sa chambre d'hôtel et demandé un taxi pour se rendre à l'aéroport. Elle prit le premier avion pour les Etats-Unis où, avec le décalage horaire, elle arriva avant la nuit. Elle profita du téléphone cellulaire mis à la disposition des passagers de première classe, d'abord pour convoquer les administrateurs de la société à une assemblée extraordinaire qui devait se tenir le lendemain même, puis pour demander à son staff et à ses avocats de venir l'attendre à l'aéroport. A peine débarquée, elle commençait à échafauder avec eux un plan d'action. Le lendemain matin, après une nuit blanche, le plan était arrêté dans ses moindres détails. Elle avait entre temps récupéré la totalité des actions de Jean, grâce à des cessions de parts non datées qu'elle avait eu la prudence de lui faire signer des années auparavant, et qu'ils venaient de régulariser fébrilement. Lorsque l'assemblée générale commença, les administrateurs purent ainsi découvrir avec surprise que les cessions détenues par Sarah, la maîtresse de Jean, n'avaient aucune valeur puisque ces parts appartenaient depuis six mois à Laura. Leur étonnement se transforma pour certains en stupeur, pour d'autres en malaise, lorsque Laura amena ensuite la preuve, chiffres à l'appui et notes de frais sur la table, que Jean avait profité de sa fonction pour exercer des détournements de biens sociaux, rédigeant des faux en écritures comptables afin de faire passer ses week-ends luxueux en frais professionnels. Lorsqu'elle demanda, pour finir, de décider sa mise à pied immédiate pour faute grave, personne n'osa voter contre une telle mesure.

Lorsque Jean arriva, de Hong Kong, le lendemain, se rendant directement à sa société sans prendre le temps de passer chez lui où l'attendait un recommandé, il eut à subir l'affront de se voir refuser l 'accès à son bureau. Tout au plus, après une discussion véhémente avec le Directeur du Personnel qui venait de lui apprendre la mesure prise contre lui, eut-il la possibilité de constater avec stupeur qu'il ne restait pas d'objets personnels dans ce qui avait été son lieu de travail. L'humiliation fut encore plus forte que tout ce qu'il aurait pu imaginer : quelqu'un était déjà installé à sa place, et pratiquement aucune de ses affaires ou de ses dossiers n'était visible. Seule trace de son ancienne existence, le diplôme de fin d'études dont il avait été si fier avait été décroché du mur, et avec son cadre brisé, négligemment posé sur le dessus de la corbeille à papiers. Il se baissa pour le récupérer et sortit, les larmes aux yeux. Comme dans un mauvais rêve, il avait l'impression de subir le sort de ces officiers qu'on dégrade en public, en leur arrachant leurs galons….

Pour rejoindre la sortie, il avait encore à traverser l'immense salle où tous ses collègues avaient leurs bureaux. Il se demandait ce qu'il allait leur dire, mais là encore il dut boire la coupe jusqu'à la lie : comme s'il était devenu soudain pestiféré, ou comme s'il était attaché par le cou dans la cangue en bois infamante des anciens criminels chinois, les gens évitaient son regard, le dévisageant une seconde avec pitié avant de se détourner avec un mélange de gêne et de dégoût. Même Sarah resta les yeux obstinément rivés sur son écran d'ordinateur… Il se retrouva, hébété, sur le bord du trottoir. En quelques secondes, le monde s'était écroulé autour de lui. Il était puni, et bien puni. *Comme si*

l'Ebranleur, 51, avait décidé de le punir et de le plonger dans un nouveau cycle d'impasses…

Li, la fille cadette, et Tchen, le fils aîné, s'étaient retrouvés en haut du restaurant panoramique qui offrait une vue incomparable sur la baie de Hong Kong, en laissant deviner à l'horizon les lointaines rives de la Chine communiste. Devant eux, deux jeunes amoureux s'embrassaient passionnément, dans un baiser hollywoodien qui n'en finissait pas ; on avait l'impression qu'ils souhaitaient faire durer ce moment le plus longtemps possible, pour retarder inconsciemment le retour à la réalité et à la vie trépidante qui les attendait.

Li sourit de manière complice en les regardant. Elle saisit timidement la main de son frère, dans un geste de tendresse impulsive, et lui murmura doucement, pour ne pas troubler les deux amoureux : « Quand bien même ce jeune homme aurait eu un bâillon sur la bouche, il aurait mordu jusqu'au sang pour pouvoir enfin saisir la bouche de sa bien-aimée. Je crois bien qu'il en sera de même avec Hong Kong : cette ville a trop goûté à la folle liberté de l'argent pour accepter d'être bâillonnée et de rentrer dans le rang d'un monde communiste technocratique. C'est elle qui risque de contaminer la Chine rouge, en lui faisant goûter les délices exquis du capitalisme le plus sauvage qui soit… »

Tchen resta silencieux. Sans partager l'optimisme de sa soeur, il sentait qu'ici, une force vitale, vive comme l'éclair, effrayante comme le tonnerre, grandissait, accumulant des énergies et des tensions considérables, qui allaient fatalement éclater un jour ou l'autre. Non, ce moment n'était vraiment plus loin…

Notes issues du carnet de Sam :

Je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Kouen a disparu de l'horizon, après m'avoir dit brièvement qu'il me fallait suivre ses deux enfants qui partaient justement à Hong Kong. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu que je la suive ? Au début, je me suis dit que c'était parce qu'elle m'estimait encore trop néophyte, et que j'avais besoin d'être minimalement préparé à l'aventure. Mais je ne vois pas ce que je gagne à suivre ces deux enfants. Rien de ce que je vois ne me rappelle la quête de sagesse, l'harmonie ou l'Art à la recherche desquels j'étais parti. Tout, autour de moi, n'est que bruit, furie, énervement, avidité, concupiscence et tromperie. J'ai l'impression d'avoir brutalement changé de monde, et de me retrouver plongé dans l'antithèse de ce que je cherchais. Tchen et Li m'ont bien donné des indications fragmentaires, des clefs de correspondance comme ils les appellent, mais j'avoue qu'elles ne me disent rien, pour le moment. En tous cas, je me hâte de les retranscrire sur mon carnet, avant de les oublier

- Le Ciel Antérieur résidait dans la Communauté avec les Hommes, 13, situation de fraternité qui s'est trouvée progressivement souillée, et qui implique maintenant l'élimination des résistances si on souhaite rester fidèle à cet idéal.

- On peut comparer ce récit avec la Dissolution, 59, où l'unité n'est également retrouvée qu'après avoir affronté l'élément perturbateur qui sépare les êtres et les choses ; ou encore avec l'Abondance, 55, où la situation est nettement plus favorable, mais où on rencontre également un obstacle intérieur.

- La connexion se fait avec les deux histoires précédentes puisque le récit 19 projetait vers l'avenir, le 20 vers le passé, et qu'il s'agit maintenant dans le présent d'affronter les fautes morales qui entravent la situation.

22 - LA GRACE JAPONAISE

Le Japon était une terre de brumes. Enveloppé par la mer de toutes parts, morcelé en milliers d'îles et poussières de rochers, partout traversé par des cours d'eau sacrés, le sol japonais, instable, ancré fragilement dans l'océan, bougeant perpétuellement, ne peut se concevoir sans faire appel, immédiatement, à l'eau. De ces deux éléments opposés qui, partout, se côtoient et se mélangent sans jamais connaître le repos, procèdent les germes humides des croyances les plus profondes de ce peuple : la croyance en un chaos originel de vapeurs qui se figèrent progressivement en magma de matière, la crainte face aux brouillards fertiles d'où peuvent sortir d'innombrables esprits maléfiques, la fascination mêlée de terreur face au cratère bouillonnant de lave du volcan Aso dans lequel les désespérés vont encore se jeter, avec le sentiment bienheureux d'être emportés au ciel, dans un nuage de souffre sacré…

C'est en revenant à ces croyances primitives, à cette conscience de la co-pénétration, en toutes choses, d'une eau et d'une terre originaires, comme Thalès l'avait déjà pressenti au 4° siècle avant Jésus Christ, que se comprennent la plupart des attitudes des japonais : l'art de construire des maisons fragiles, pliant humblement face aux raz de marée et aux tremblements de terre, sans chercher à opposer une résistance inutile ; l'habitude, dans la moindre maison, de consacrer un coin ou un lopin de terre à un minuscule bassin d'eau ; et même la préparation de la nourriture, qui amène à séparer de manière obsessionnelle le poisson de son élément naturel, pour purifier chacun des deux éléments, en savourant religieusement une soupe aux algues qui n'a plus rien à voir avec la mer boueuse, avant de se régaler d'un poisson cru réduit à sa quintessence quasi abstraite.

Le culte de la beauté et de la grâce plonge ainsi ses racines, au Japon, dans l'angoisse face au mélange originel de toutes choses, dans le souci méticuleux d'ordonner, séparer, relier les éléments opposés. Le japonais n'oublie jamais le chaos qu'il s'efforce, toute sa vie, de *mettre en forme* et d'ordonner de manière élégante ; au point d'ailleurs qu'à tout moment il est susceptible de se laisser emporter par cette violence primitive des origines, qui demeure tapie au fond de lui. Le feu qu'il entretient afin d'entourer son entourage d'une aura de lumière, ne perd jamais de sa force sauvage et potentiellement ravageuse : elle est simplement canalisée, sublimée, jusqu'à ne plus irradier qu'une fragile lumière gracieuse, et à refléter enfin le vide ultime et silencieux d'où émergent et où se résolvent toutes choses. Chaque attitude, chaque bien se doit d'être au service de ce sentiment de grâce esthétique qui transfigure l'existence en sauvant du chaos originel et en permettant de renouer avec la nudité du Silence intérieur : l'aménagement des pièces, dépouillées au maximum, où les objets fonctionnels n'apparaissent que par intermittence, en se cachant sitôt leur usage rempli ; la retenue des attitudes en public, le lissage des comportements individuels, jusqu'à la manière de boire le thé, lentement, après tout un cérémonial de préparation.

En reposant sa tasse qu'il avait dégusté lentement, dans les règles de l'art, Carlos se dit que c'était cette grâce intemporelle qu'il était venu chercher. Il n'avait trouvé dans aucun autre pays un tel culte des formes esthétiques, un tel respect des règles permettant de faire émerger un contenu sacré de n'importe quel prétexte, d'un bouquet de fleur comme d'un mouvement de gymnastique. Or, c'était dans de telles situations quotidiennes qu'il puisait son inspiration de styliste. Nomade moderne en quête de beauté, il passait la plus grande partie de sa vie à voyager d'un pays à l'autre, payé par sa maison de couture pour humer l'air du temps, déceler de nouvelles tendances, trouver des idées originales pour la collection de l'année prochaine. Depuis quelque temps, il avait tendance à privilégier le pays du Soleil Levant, pour sa capacité d'intégration des contraires, pour sa manière de vivre un esthétisme quotidien archaïque, dans un environnement résolument high-tech de gratte-ciel et de téléphones modulaires.

Il fuyait les Etats-Unis où les gens s'habillaient sans goût, en se vêtant comme avec un paquet de chips pour mieux se fondre dans un environnement sans âme ; il délaissait également de plus en plus la vieille France, où la rue étouffait dans un classicisme de bon ton, fade et sans fantaisie. Il n'y avait qu'en Italie qu'il retrouvait, dans l'exubérance des formes et des mélanges de couleurs vives, une source perpétuelle de renouvellement, qui semblait d'ailleurs suivre magiquement l'éclosion des saisons. Tout ce qu'il humait dans la rue, récoltait dans chaque pays comme sons, couleurs, senteurs, il le conservait précieusement dans un coin de sa mémoire, afin de le ressortir ensuite dans ses créations qui ressemblaient à un immense patchwork de sentiments et d'émotions assemblés en une oeuvre d'art. Brésilien de naissance, il avait un nom mi espagnol, mi indien, la peau noire de ses ancêtres africains, les cheveux lisses des blancs et la queue de cheval précieuse des artistes de la jetset artistique. Il était à lui seul un condensé du destin de l'art contemporain, ouvert à l'influence d'une culture mondiale capable de digérer les signes particuliers de chaque culture pour recréer un nouveau langage universel, s'appuyant non plus sur des concepts, mais sur des traces éclatées et des rémanences fugaces d'émotion.

Sa recherche de la beauté et des émotions esthétiques, il en avait fait non seulement un des buts de son existence professionnelle, mais aussi un idéal de vie. A défaut d'être un artiste à part entière, en créant des oeuvres picturales comme il l'avait secrètement rêvé lorsqu'il était enfant, il avait décidé de transformer sa vie en une oeuvre d'art. C'est pourquoi rien ne comptait plus pour lui que d'être toujours impeccablement habillé, de se comporter en chaque occasion de manière esthétiquement irréprochable, de façon à avoir sous les yeux l'image d'une belle vie, aux forme harmonieuses, qui permette à son âme d'artiste d'éclore lentement, telle une fleur gracile et éphémère. La légèreté, et en même temps la profondeur avec laquelle il s'efforçait ainsi de vivre chaque moment de sa vie, l'amenaient à rechercher une sorte d'état de grâce permanent, à voir en toute chose ce qui était beau, à révéler son potentiel souvent insoupçonné de forme, qu'il ne lui restait plus qu'à modeler pour la parfaire. Mais, en même temps, sa quête perpétuelle de nouveauté le condamnait à rester à la surface des choses, au dessin de leurs contours, à l'esquisse des émotions, sans jamais plonger durablement dans leur essence cachée. Comme si, finalement, la grâce et le sentiment esthétique, éphémères par essence, condamnaient à une certaine sorte de préciosité, de regard superflu, qu'il fallait perpétuellement recommencer pour retrouver l'émotion originelle.

Parfois, comme en ce moment où il reposait silencieusement sa tasse de thé vide sur la table, le grand styliste Carlos sentait poindre une douce mélancolie, une fatigue de devoir se renouveler sans jamais rien approfondir, ressentant une impression profonde d'inachèvement… « La grâce a du succès dans les petites choses, mais ne condamne-t-

elle pas aux petites choses ? A moins de partir et changer… » murmura-t-il, chantonnant les trois vers comme une comptine enfantine oubliée depuis longtemps, se laissant bercer par la musique des mots qui, insensiblement, l 'amenèrent à replonger en lui-même, mêlant indissolublement dans ses rêveries le passé, le présent et le futur…

1. Au début, il avait accepté les tâches les plus humbles, accompagnant son employeur en se contentant de porter les échantillons de tissu qu'il sélectionnait chez les multiples 406 fournisseurs anglais, les meilleurs du monde. Parce que son maître ne supportait pas les automobiles, préférant sentir, comme il disait, le « sirop des rues », il lui arrivait de parcourir des dizaines de kilomètres dans la journée, les bras chargés d'étoffes qui s'accumulaient au fil de la journée.

Il n'avait jamais oublié que c'est en se promenant, au hasard des villes, que l'inspiration se produit. Et encore de nos jours, lorsqu'il était invité avec les plus grands honneurs dans une capitale de la mode, il insistait toujours pour qu'on lui trouve un hôtel en plein centre, refusant les chauffeurs et les voitures, ne se déplaçant qu'à pied, en prenant son temps avant de se rendre à ses rendez vous. On se moquait gentiment de son originalité, voyant dans ses lubies une fausse simplicité. Mais peu lui importait, il savait qu'il devait son succès à cette faculté de garder, intacts en lui, la spontanéité et la décontraction originelle. S'il se résignait à calculer et à réfléchir, à rechercher les honneurs et les voituriers, on se mettrait d'ailleurs rapidement à ne plus croire à son génie et à le trouver, comme par hasard, moins naturel, moins créatif. *Il s'immobiliserait fatalement en 52, murmura Ken, le plus jeune fils, qui lui envoyait ce songe.*

2. Longtemps, il avait cultivé une fine barbe et une longue moustache à la Dali qu'il soignait chaque matin, passant plus d'une heure à les entretenir. Il pensait se donner ainsi de l'assurance, cultivant une originalité de dandy, par laquelle il voulait démontrer qu'il était radicalement différent des autres, au-dessus d'eux et de leur banalité. C'était probablement l'époque où son culte de la forme pour la forme avait été la plus forte, l'amenant à accumuler des signes ostentatoires de distinction, portant de grosses chevalières en or aux doigts, des tenues bigarrées, des bijoux efféminés.

Si les créations qu'il avait faites à cette époque avaient été probablement les plus exubérantes de sa vie, explosant sans *retenue dans une production quantitative et originale* qui avait impressionné les spécialistes de la profession et lui ayant ouvert 407 les portes de la reconnaissance internationale *(26)*, il était pourtant conscient, au fond de lui, qu'il ne s'agissait pourtant pas de ses meilleures oeuvres : flamboyantes, il leur manquait encore de la profondeur. Aujourd'hui, lorsqu'il revoyait les photos qu'il avait conservées de ses premières collections, il se reprochait d'avoir cherché trop explicitement à plaire à tout prix, exacerbant sa véritable originalité dans le seul souci d'étonner et de choquer pour qu'on parle de lui…

3. S'il avait refusé les honneurs extérieurs, demeurant fidèle à lui-même, par contre, le succès lui avait ouvert la porte des plaisirs. Débarrassé des soucis financiers, il s'était lancé dans une vie de plaisirs effrénés, organisant chez lui d'immenses fêtes qui finissaient en bacchanales déchaînées. Il voulait profiter de la vie sous toutes ses formes, connaître lui aussi l'activité de bohème fortunée à laquelle il avait toujours rêvé. Entouré, adulé par de faux amis et profiteurs de toutes sortes, il avait cru à ce moment être au faîte de son existence. Tout lui semblait alors facile, et dans les

vapeurs de l'alcool il pouvait facilement se prendre pour Dieu ou pour un de ces Titans orgueilleux capables de rivaliser avec la création divine. L'artiste ne recrée-t-il pas le monde à travers chacune de ses oeuvres, dans une ivresse qui justifie tous ses excès ? Pendant cette période, tout le monde avait abusé, lui de la boisson et des filles, ses amis sud-américains de son hospitalité et de sa prodigalité.

Jusqu'à ce que se produise, fatalement et fort heureusement, un moment de saturation où il avait brutalement eu la nausée de ces soirées dissolues, ressentant d'un seul coup un vide intérieur, une impression d'inutilité absolue. *Comme s'il était condamné à embrasser une femme à la commissure des lèvres, 27, sans jamais parvenir à pénétrer plus profondément en elle,* se dit Ken.

4. Prémonition ou non, il avait conçu sa collection autour du seul Blanc. Le défilé de mannequins avait consisté en une succession de drapés et soies blanches, alliant la simplicité extrême à la grâce de formes aériennes, évasées, entrouvertes et découpées de façon à laisser deviner un corps qui, en même temps, se dérobait. Les critiques, habituées à l'explosion brésilienne de couleurs marquant habituellement son art, avaient été d'abord déroutées. Puis elles avaient crié au génie, s'exclamant que décidément ce Carlos était toujours capable de surprendre son monde, en se remettant en cause et en sachant renouveler sa capacité de provocation. A l'issue du défilé, il avait senti une immense fatigue s'abattre sur lui. Il avait d'abord cru que c'était normal, chaque période intense de création le laissant ensuite dans un état dépressif, comme s'il avait été vidé brutalement de sa substance. Mais cela s'était maintenu, et même aggravé. Dorénavant, il ne rêvait plus qu'en blanc, ne voyait plus que des formes pâles et floues, éminemment rassurantes, se découper sur un fond de ciel noir menaçant. Il ne supportait plus les couleurs, retenant difficilement des haut-le-coeur lorsque, pour les besoins de son travail, il manipulait des étoffes chatoyantes. Elles lui apparaissaient maintenant comme le comble du mauvais goût, d'une exubérance facile, trompeuse, à la recherche de l'épate. Son dégoût s'étendit insensiblement à tout ce qu'il avait été, et à tout ce qu'il avait fait au cours des dernières années. Il avait sacrifié à la facilité de la forme et au désir de plaire à tout prix, au détriment du contenu et de la profondeur.

Le blanc devint pour lui une véritable obsession. Il ne jurait plus que par cette couleur absolue qui représente la synthèse de toutes les tonalités du spectre lumineux, le symbole de la virginité en Occident, mais aussi du deuil en Orient. Il comprit que sa vie devait répondre à cette simplicité universelle du blanc : il lui fallait élaguer en lui les branches superflues, abandonner les errances et excès du passé, revenir à une vie plus simple. Comment, il l'ignorait encore ; mais qu'importe, il savait qu'il ne voulait plus poursuivre sa vie et sa quête superficielle des formes éphémères. Même s'il y avait des rechutes, *qui l'amèneraient à s'attacher encore 30 fois aux formes,* il savait qu'il était sur la bonne voie, et que tout son être aspirait à ne plus communier avec la beauté qu'à travers la simplicité. Ne rêvait-il pas, pratiquement chaque soir, que son ange gardien, un cheval blanc aux longues ailes effilées, venait le chercher pour l'emmener au ciel, en lui ouvrant la porte des songes ?

5. Il fut tenté d'abandonner de son métier artistique. La mode est si superficielle qu'il en était arrivé à la conclusion qu'il ne pourrait jamais atteindre la profondeur du contenu à travers des collections destinées, par définition, à être éphémères. D'autant qu'il était condamné à voyager sans arrêt, en entretenant des contacts évanescents avec des gens imbus d'euxmêmes, qui se prenaient à chaque instant pour des artistes ou des

génies méconnus. Il avait alors décidé de se préparer à un changement radical dans sa vie. Après avoir longuement hésité et médité, il avait constaté que c'étaient les contacts authentiques avec les autres qui lui manquaient le plus. Il ressentait un besoin incroyable de donner quelque chose de profond, voulant désespérément que sa vie serve à autre chose qu'à plaire. En même temps, il souhaitait préparer le retour dans son pays natal qui commençait à lui manquer et où, il le savait, il ne pourrait, de toutes façons, subsister de son ancien art.

Il ne voyait qu'une solution : se mettre au service de plus malheureux que lui, en étant leur garde-malade et en veillant, à tout instant, à les soulager de leurs souffrances. Humblement, sans rien attendre en retour. Il avait conservé précieusement son secret, de crainte que son entourage ne se moque de ce retournement quasi religieux et ne le croie pas capable d'une telle simplicité. Mais cela ne l'avait pas empêché d'agir : il avait déjà acheté une petite maison misérable, au sud de Sao-Paulo, qu'il comptait bien transformer en hospice où il accueillerait tout au plus cinq à six grands malades n'ayant plus aucun espoir. Depuis cet achat, et les premiers travaux qu'il avait commandés, il se sentait étonnement serein, sûr de mener un jour son projet à terme. Ce serait sa *nouvelle famille, 37, lui murmurait Li, la fille cadette, dans ses rêves, pour l'inciter à tenir bon…*

Pendant les périodes de calme où il s'arrêtait à Paris, il s'était inscrit à des cours où il apprenait les rudiments de l'art des aides-soignants et des infirmiers. Le plus simplement du monde, en suivant, comme les autres élèves, des stages, en faisant ses premières gardes de nuit, pendant que ses anciens amis croyaient qu'il retrouvait ses anciennes passions en s'éclatant dans une soirée mondaine…

6. Le tableau de Malévitch avait été une révélation. Exposée au musée, la toile du peintre russe de l'après-guerre avait été intitulée par son auteur « Carré blanc sur fond blanc », sans qu'il soit possible de savoir si ce titre avait été choisi avec une intention ironique ou non. Car l'oeuvre d'art qui en résultait était effectivement blanche, rigoureusement vide. Carlos, venu en hommage tout de blanc vêtu, avait ressenti tout d'abord un sentiment d'enthousiasme quasi sacré face à cette oeuvre. Ainsi, quelqu'un, avant lui, avait subi la même attirance mystique pour le blanc et sa pureté, au point de lui dédier cette oeuvre ô combien paradoxale ! Il ne pouvait s'empêcher d'y voir un signe d'encouragement pour sa quête. Après tout, quel que soit le mode de subsistance qu'il choisirait par la suite, liée ou non au monde superficiel de la mode, il pourrait de toutes façon continuer à poursuivre sa quête esthétique de la blancheur absolus, dépouillée à l'extrême.

Déjà il se voyait, essayant de décliner ce contenu insaisissable à travers des contours et cadres improbables, ronds, ovales ou triangulaires, qui à chaque fois feraient apparaître différemment la même ouverture, la même nudité originelle. Car, il venait de le comprendre grâce à ce tableau, sa quête était finalement la même que celle des taoïstes cherchant le Vide tapi au coeur de toutes choses, des poètes japonais écrivant leurs haïkus, des sages bouddhistes prononçant des koans apparemment absurdes, toujours pour faire surgir de manière oblique la matrice informelle qu'aucun mot ni aucun pinceau ne peut saisir. Il se dit que le seul tort de Malévitch, dans lequel il glissait peut être lorsqu'il s'habillait uniquement de blanc et construisait ses collections autour de cette seule teinte, avait été de vouloir cerner l'essence lumineuse du blanc « en soi », alors qu'il n'apparaît que par contraste et par rebond.

Enfin, il voyait s'entrouvrir devant lui un nouveau chemin, qui réconcilierait la grâce des formes radieuses avec la sobriété sévère du contenu. Comme dans cette maison de

thé si simple où il se trouvait actuellement, rigoureusement vide, et qui en même temps respirait la sérénité. S'il avait ainsi acquis la révélation du chemin qui s'ouvrait à lui, Paulo n'en ressentait pas moins une sourde appréhension. Car, après tout, le tableau peint par Malévitch avait été sa dernière production importante, sonnant le glas de l'art moderne et de la quête de l'abstraction qui, après lui, ne pouvait aller plus loin. Comme s'il signait, à la fois, la magnificence du silence blanc des origines, les limites et la fin de l'art moderne lorsqu'il avait voulu s'affranchir des formes visibles. *Comme si, pensa Li, il sentait confusément que l'intensité même du Blanc ne peut qu'éblouir et annoncer l'obscurcissement de la lumière, 36…*

Li et Ken se retrouvèrent en bas d'une galerie new yorkaise installée dans un loft de Soho. Ils étaient allés voir la dernière exposition d'un artiste sud-américain portant, pour seul titre, le mot anglais « White ». Comme souvent, Li, avec son caractère impulsif, était enthousiaste, trouvant que la recherche esthétique du peintre reflétait un amour des formes extrêmement prometteur. Elle souhaitait prendre contact avec lui. Peut être, pour le Jeu à venir…

Elle laissa la phrase en suspens, en voyant que son frère Ken était beaucoup plus réservé. Il ne pouvait porter aucune critique objective sur l'exposition, lui concéda-t-il. Mais cela ne l'empêchait pas de ressentir une gêne ; ou plutôt, l'impression que la démarche de l'artiste s'enfermait dans une impasse. Certes, il semblait avoir compris l'importance du Blanc et du Vide en toutes choses, peut être même pressentait-il que le cours 412 du monde répond finalement à une sorte de jeu cosmique qui vaut par ses effets esthétiques, mais il manquait une sorte de profondeur dans ses oeuvres commandées par un souci d'étonner et de plaire trop présent. Il ne voyait pas comment l'artiste pourrait encore progresser sans se répéter…

Sam, qui venait de sortir à son tour de la galerie, était du même avis que Li. Il avait le même enthousiasme naïf, la même capacité de s'emballer pour une oeuvre qui détonnait par rapport au reste de la production artistique globalement médiocre de cette fin de deuxième millénaire. Il était aussi taraudé par l'envie secrète de passer, enfin, à l'action. Maintenant qu'ils avaient rencontré un artiste digne d'intérêt, il avait hâte de le rencontrer pour dresser de nouveaux plans.

Li mit fin à ses espérances en se rangeant à l'avis de son frère. Finalement, il ne fallait pas s'emballer trop vite, et ils ne devaient pas oublier leur contrat de non-ingérence, qui leur interdisait d'entrer directement en contact avec des Humains, si ces derniers n'en émettaient pas explicitement le souhait. Le trio repartit donc, sous une fine pluie, dans les rues désertes de Manhattan…

Notes issues du carnet de Sam :

J'ai bien fait de m'attacher aux pas de Li, qui me semblait plus prometteuse que Tchen. Malheureusement, elle subit à chaque fois l'influence néfaste de ceux qu'elle appelle ses frères, métaphoriquement ou réellement, je serais bien incapable de le dire. Bien entendu, Li ne serait pas d'accord avec mon jugement : la seule fois où j'ai osé aborder ce sujet, elle m'a expliqué qu'il n'y avait jamais de conflit entre eux, mais simplement une complémentarité des caractères. Ainsi, m'a-t-elle dit, elle apporte à chaque fois dans une situation la fraîcheur de la spontanéité ; mais elle pense avoir besoin de la retenue et de la rationalité de son frère Ken, beaucoup plus sage et immobile. Pour eux deux, dit-elle, c'est comme pour un tableau ou une oeuvre d'art :

l'important est de parvenir à harmoniser les tensions contraires, dans un état d'équilibre et de grâce miraculeux.

Qu'importent finalement les relations de Li et de ses frères. Le principal, qui me rassurait énormément au début de cette histoire, c'est que j'avais enfin l'impression de retrouver l'inspiration de Kouen. Mes deux compagnons, qui sont passés en quelques mois du Brésil au Japon pour finir à nouveau à New York, cherchaient bien, comme leur mère, à retrouver les moindres signes de beauté et de grâce esthétique, en étant persuadés que là se trouvaient les germes du salut futur pour l'Humanité. Mais pourquoi s'être alors arrêté au moment du vernissage, à cet instant précis où le contact aurait pu justement s'établir ? C'est ce que je ne comprends pas. J'ai posé la question à Li, mais sa réponse ne me satisfait pas. D'après sa version, son frère et elle auraient effectivement voulu reprendre l'inspiration de leur mère, mais se seraient aperçus en cours de jeu qu'il s'agissait d'une impasse. L'art, tout comme l'émotion esthétique, ne sont au mieux que des étapes transitoires, qui permettent de deviner un Sacré qui les transcende et les dépasse ; mais il ne peut prétendre être, en soi, une réponse ou une voie pour le monde moderne. Il faut lui laisser sa simple vertu thérapeutique, profiter des moments de grâce qu'il procure magiquement au moment où on ne l'attend pas, sans en attendre plus. Car, a-t-elle ajouté, l'art n'amène qu'à une contemplation et à une exaltation passagère, fatalement éphémère.

J'ai peur de comprendre qu'à travers cette sentence, Li veuille me faire comprendre qu'elle met là une fin définitive à la quête esthétique de sagesse inaugurée par Kouen ; comme si ce récit en marquait en même temps l'apogée et le déclin irrémédiable. Quel serait alors mon intérêt à rester avec ces personnages, s'ils abandonnent le but qui m'a fait venir vers eux ? Vers quoi vont-ils alors orienter la quête ? J'avoue que je suis plongé dans la plus grande perplexité. J'ai peur de ce qui risque de m'arriver : ne va-t-on pas être tenté de me faire porter le chapeau, si de nouvelles orientations sont prises par ces mystèrieux Joueurs ? En attendant, voici les clefs que j'ai pu établir, cette fois sans trop de peine :

-Le ciel Antérieur se trouve ici en 34, la Puissance du Grand, qui a comme correspondant extérieur la Grâce, en présentant dans les deux cas une situation apparemment favorable, mais qui est en fait beaucoup plus complexe, menacée d'emblée de déclin.

-La comparaison peut se faire avec 26, la Retenue par le Grand, ainsi qu'avec 18, le travail sur le corrompu. Dans ces deux cas, on a en effet des exemples de l'effet du pouvoir d'immobilisation de Ken, sans que le résultat soit toutefois l'équilibre fragile de la Grâce ici présente.

-La connexion s'établit avec le récit 20, à la différence près que l'obstacle n'est pas ici extérieur impliquant des décisions radicales, mais beaucoup plus subtil et intérieur, difficile à vaincre, puisque l'équilibre harmonieux des tensions contraires peut sembler satisfaisant au plus haut point…

23- L'ECLATEMENT, MOSCOU

_____

____ ____

____ ____

____ _____

____ ____

____ ____

C'était nulle part, c'était dans l'un des seuls lieux au monde qui puisse partout se reconnaître d'instinct, c'était donc bien derrière les murs d'un hôpital psychiatrique qu'il se trouvait.

Il suffisait de regarder les vieux murs humides à la peinture écaillée, de sentir cette odeur ammoniaquée d'urine mal retenue qui suintait la peur, pour savoir sans hésitation où il se trouvait. Car étrangement, ces établissements où le corps médical était supposé aider de pauvres hères à reconquérir leur identité perdue étaient partout construits de la même manière inhumaine, comme si le seul salut était d'imposer d'emblée une identité anonyme interchangeable : immenses couloirs où le désespoir se noyait dans la demi-pénombre, issues claquemurées, cellules monastiques de prison, lits de fer, miroirs hors de portée, blouses blanches, chaussons ouatés, ombres cassées en deux, silhouettes dégingandées de fantômes sans âme bourrés de neuroleptiques, bouches édentées tout juste capable de ressasser des litanies intérieures vides de sens, partout c'était le même cortège pitoyable de fous et de demi-fous internés et transformés en épaves silencieuses afin qu'elles ne dérangent plus personne, ni dehors ni même au sein de l'institution. S'il fallait juger l'état d'une civilisation à sa manière de traiter les vieillards improductifs et les fous, il fallait incontestablement reconnaître que l'Occident moderne était la civilisation la plus barbare qui ait jamais existé. Ses inventions spécifiques, la maison de retraite et l'hôpital psychiatrique, où elle cachait les gens qui la gênaient, n'étaient que des forteresses vides et inhumaines où elle entassait des corps et des esprits qu'elle estimait hors d'usage, parqués au rebut, en attente improbable de réparation…

Ce fut plus fort que lui. La peur et l'angoisse furent telles, lorsqu'il comprit qu'il était ainsi interné dans le plus grand hôpital psychiatrique de Moscou, qu'il se mit à hurler. Accroché des deux mains aux barreaux de sa fenêtre, il reconnaissait sans erreur possible, à l'extérieur, ces grands immeubles tristes typiques des Cités de la Joie, comme les soviétiques avaient jadis appelé, avec un humour involontaire, leurs villes ouvrières. Deux infirmiers à la carrure impressionnante accoururent dans les minutes qui suivirent. En les voyant arriver, il se mit à crier de plus belle, même s'il savait que cela ne servait à rien. Il eut beau supplier, se démener, promettre de se montrer désormais raisonnable, il ne put empêcher les colosses d'immobiliser ses bras et de lui faire une injection de calmant. Les effets de la piqûre n'allaient pas tarder à se faire sentir. Désespérément, il essaya de rassembler ses esprits pour comprendre ce qui lui était arrivé. Il vit défiler en quelques instants devant lui des images de la Place Rouge, où il se trouvait en la compagnie de deux autres personnes qu'il était incapable de reconnaître, mais qui visiblement le maintenaient solidement, comme s'ils avaient peur qu'il s'échappe. C'étaient ceux qui avaient appelé la police à la rescousse, pour le jeter dans cette ambulance qui l'avait amené là où il se trouvait. Mais en ce cas-là, pourquoi ? Il avait beau fouiller sa mémoire, il ne trouvait pas de réponse. Le seul souvenir qu'il parvenait à remonter à la conscience le montrait dans un grand hôtel avec les deux

même personnages, se mettre soudain à craquer, s'écroulant en pleurs au milieu du grand hall en marbre de la réception. L'image se brouilla, laissant la place à la figure d'une femme brune avec laquelle il venait visiblement d'avoir une dispute violente. Ils se trouvaient à la terrasse d'un restaurant panoramique, contemplant d'étranges formations montagneuses derrière eux.

De manière vertigineuse, il vit défiler dans sa mémoire les orgueilleuses Météores grecques où des moines orthodoxes se retiraient pour mieux méditer, les gratte-ciel de la baie de Hong Kong, puis le pain de sucre qui domine de manière étrange la baie de Rio en menaçant de s'écrouler dans la mer, puis encore les collines creuses de Guilin en Chine, et enfin les formations rocheuses de la baie de DaNang au Vietnam. Peu importait finalement qu'il s'agisse d'un de ces paysages ou d'un autre. Ce qu'il savait, c'est que son regard se mettait soudain à éviter celui de la jeune femme, pour se fixer intensément sur cet étrange paysage montagneux derrière elle. Il ressentait alors un malaise profond ; comme si ces formations rocheuses, trop étroites et escarpées, dépourvues de large base, tenant en équilibre de manière miraculeuse, prêtes à s'effondrer à chaque instant, étaient en quelque sorte maléfiques. Il se sentait paralysé, frappé par une impuissance et une peur d'autant plus terrifiante qu'elle était irraisonnée. Devant lui, il avait l'impression que le paysage tout entier se mettait à trembler, puis se déchirait, la montagne s'écroulant et éclatant en une pluie de cailloux qui lui tombait dessus. C'est exactement au même moment qu'il s'était senti éclater luimême de l'intérieur, comme si chacun des éléments le composant, se délitait, se désagrégeait. Il se souvint avoir ressenti une douleur atroce : son crâne avait finalement cédé et n'était plus qu'éclats coupants et sanguinolents de souffrance. A nouveau, il sentait cette dernière revenir. Mais, fort heureusement, la piqûre calmante faisait maintenant effet. Il glissa doucement dans une brume cotonneuse où des morceaux épars de souvenirs lui revenaient à la mémoire…

1. Il revoyait Gorbatchev à la télévision russe. Il était rempli de sympathie pour le personnage, au point de se prendre pour lui, et de chercher désespérément à comprendre comment il aurait pu l'aider. Dans ses délires, il revenait toujours au moment qui avait précédé l'éclatement de l'Empire soviétique. A l'époque, nul n'aurait pu croire que cette puissance pourrait être rayée de la carte des Grands Empires sans même livrer bataille pour le maintien de son intégrité territoriale qui, avec l'aide d'une dizaine de pays vassaux, s'étendait de Berlin aux frontières de la Chine, du cercle polaire à la Méditerranée. Une seule et même idéologie avait suffi pour constituer, en moins d'un siècle, cette superpuissance qui faisait alors trembler les Etats-Unis : celle du communisme et la croyance en une libération future des peuples opprimés. Le résultat avait été d'autant plus remarquable que l'espoir eschatologique ainsi mis en avant s'était étendu largement au-delà des frontières de l'Empire, suscitant partout dans les pays du Tiers-Monde des rebellions et des mouvements révolutionnaires alliés. Cela avait représenté l'âge d'or du communisme.

Et pourtant, le ver était depuis longtemps dans le fruit. Si des guérilleros comme le Che continuaient à mourir pour un idéal de pureté auquel ils continuaient de croire, en Union Soviétique, les apparatchiks avaient depuis longtemps pris le pouvoir, constituant une classe de privilégiés plus préoccupés par leur datcha que par les intérêts du peuple. Ils étaient prêts à tout pour défendre leurs intérêts particuliers, même à écraser à leur tour des rebellions populaires comme en Tchécoslovaquie. La force utopique et messianique qui avait animé les auteurs de la révolution russe avait été trahie, remplacée aux leviers

de l'état par des forces conservatrices et matérialistes qui ne cherchaient plus qu'à défendre et étendre leur pouvoir.

Seul peut-être, Gorbatchev était conscient de l'extrême danger et du degré de déliquescence auquel était parvenu son pays. Mais lorsqu'il affirmait le besoin de réformer profondément la société soviétique, en évoquant des menaces de chaos, nul ne le croyait. Et sa marge de manoeuvre était des plus limitées : parce qu'il remettait en cause les forces de la corruption, ses fidèles étaient anéantis par la calomnie, quand ils n'étaient pas menacés physiquement, ou qu'ils ne passaient pas avec armes et bagages dans le camp adverse. Prudent autant qu'impuissant, Gorbatchev avait été condamné à l'inaction, attendant un moment plus favorable pour agir. Et l'incroyable s'était produit en quelques mois : un début de 420 révolte en Allemagne de l'Est, la chute symbolique du mur de Berlin abattu par une population en liesse, le renversement des dictateurs communistes locaux dans les pays satellites, la déclaration d'indépendance des petites républiques de l'Union, partout on avait l'impression d'un rideau de théâtre qui se déchirait, d'un ourlet qui se défaisait, d'une couture maîtresse qui craquait de toutes parts, laissant chaque morceau tomber de son côté. C'est le moment que choisit un vieux chef communiste roublard, ivrogne invétéré autant que démagogue populiste, Eltsine, pour asseoir son pouvoir personnel, quitte à accélérer encore le processus de décomposition du pouvoir central.

Alors que Gorbatchev luttait de toutes ses forces pour renouveler le lien fédéral entre le centre moscovite et ses multiples républiques vassales, le nouveau venu se gagna d'emblée l'appui des républiques de l'Union en leur promettant l'autonomie, et en entérinant de fait l'éclatement de l'ancien Empire. Elles lui laissèrent, en échange, exercer le pouvoir suprême sur les restes du pays. Il avait beau imaginer d'autres stratégies lorsqu'il s'incarnait dans la peau de l'ancien chef de l'état soviétique, l'attaque frontale contre ses ennemis ou au contraire l'attente patiente, il ne trouvait jamais aucune solution suffisante. Il n'y aurait rien eu d'autre à faire. Comme si, au-delà d'un certain degré de pourrissement et de décomposition interne, l'éclatement était inéluctable, *la bouche ne pouvant saisir que les commissures des lèvres, 27.*

2. Dans ses cauchemars, il se retrouvait à chaque fois à Sarajevo, sans parvenir à savoir s'il s'agissait d'un souvenir réel ou non. Avait-il été casque bleu, militaire, ou simplement l'un des habitants de la ville, pris en otage dans un conflit absurde ? Il l'ignorait. Tout ce qu'il savait, c'était que l'implosion de l'Empire russe n'avait pas été un simple épiphénomène, localisé dans le temps et dans l'espace. L'onde de choc s'était propagée partout dans 421 les anciens territoires de l'Union, amenant parfois l'éclatement à se poursuivre au sein même des autres pays satellites. C'est ainsi que la Yougoslavie, unifiée artificiellement par Tito, avait vu ses anciennes populations à nouveau se dresser les unes contres les autres : croates contre bosniaques, chrétiens contre musulmans, sans oublier la volonté hégémonique des serbes qui, menés par un chef mégalomane rêvant de purification ethnique, avaient décidé d'imposer leurs vues au reste du pays. C'était comme si les forces de désunion, une fois libérées, se répandaient ailleurs, continuant leur travail de sape de manière souterraine.

Pour corser le tout, l'ONU, qui avait cru bien faire en décidant d'envoyer sur place des casques bleus supposés maintenir l'équilibre de la terreur entre les belligérants, s'était retrouvée, elle aussi, piégée. De reculades diplomatiques en concessions perpétuelles, l'organisation avait perdu toute crédibilité auprès des diverses parties en guerre, qui prenaient chacune un plaisir malin à les ridiculiser. Ses forces, éclatées en petites unités

isolées, étaient prisonnières de la situation. Fatalement, une telle impuissance de la part de l'ONU avait amené à la catastrophe. Persuadés de pouvoir aller toujours plus loin sans jamais recevoir de punition, les serbes avaient pris en otage les casques bleus, les désarmant, leur volant leurs armes et, comble de l'humiliation, les enchaînant menottés autour de poteaux. On ne pouvait imaginer que deux issues : une extrême prudence pour sauver la vie des soldats pris en otage, ou un bras de fer qui risquait de provoquer la guerre, *par un coup de folie juvénile, 4*…

3. L'éclatement de leur couple avait été salutaire, ne pouvait-il s'empêcher de penser à chaque fois qu'il évoquait son ancienne vie. Avec le temps, les traits de son ancienne compagne s'estompaient de plus en plus dans son esprit, tout comme d'ailleurs les souvenirs de leurs aventures passées. Etaient-ils allés ensemble en Inde, en Afrique ou en Amérique, il aurait été incapable de le dire aujourd'hui. Tout au plus se souvenait-il avoir beaucoup voyagé, et que c'est à l'issue d'un de ces voyages qu'il avait finalement pris la décision de partir.

Cela faisait déjà un bon moment que l'essence de ce qui fait une relation de couple, à savoir la complicité et en même temps la capacité de renouveler perpétuellement la séduction entre deux êtres, était déjà perdue. Il ne restait qu'une douce torpeur et habitude de vivre ensemble, traversée épisodiquement par des crises de plus en plus fréquentes. Pour les éviter, ils avaient décidé de prendre chacun un peu plus ses distances et son indépendance, se voyant finalement de moins en moins, chacun tissant de son côté les fils de sa vie. Bien entendu, dans une telle évolution, les réseaux d'amitié de chacun des deux conjoints se mirent de plus en plus à s'éloigner, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de connaissances communes. Chacun trouvait les compagnons de l'autre vulgaires et sans intérêt, ce qui le renforçait dans sa volonté de cultiver, à l'inverse, son propre réseau de relations. Lorsqu'ils décidèrent finalement de se séparer, la décision n'étonna personne. Chacun repartit de son côté avec ses amis, *immobilisé en 52 sans aucun échange possible.*

4. Il se souvenait de la crise qui avait précédé son internement, mais c'était là son dernier souvenir ; il n'en avait aucun autre pour comprendre ce qui s'était passé par la suite. Il se revoyait, un soir triste et pluvieux de décembre, seul dans le grand hôtel de Moscou. Après avoir refusé les avances d'une prostituée qui attendait à la réception, prête à vendre ses charmes pour quelques roubles tout en espérant tomber sur l'homme d'affaires occidental miraculeux qui lui permettrait enfin d'échapper à sa sordide condition, il s'était affalé, épuisé, sur le lit. Il avait sorti de la poche de son imperméable les deux bouteilles de vodka qu'il avait achetées au noir, dans le parking de l'hôtel, comme le faisaient la majorité des russes. Il avait ouvert la télévision, dont il avait mis le son à fond. Et il s'était mis à boire. Consciencieusement, méthodiquement, comme savent le faire les slaves lorsqu'ils décident que la vie est trop dure à supporter et qu'ils enclenchent leur programme d'autodestruction.

Les résultats avaient été au-delà de ses espérances. Il ne se souvenait pas exactement des images qui l'avaient assailli et qui, à coups de becs furieux et de serres acérées, l'avaient progressivement amené aux confins de la raison, avant de sombrer définitivement dans la folie. Mais il se remémorait quand même le lent mouvement de danse qui l'avait emporté progressivement dans un monde insensé, les vertiges de couleur qui s'étaient mis à tourbillonner devant ses yeux, les maelströms de sons qui l'avaient rendu soudain sourd, et les volutes de fumée qui l'avaient enveloppé en

cherchant à l'étouffer. Des centaines de souvenirs fragmentaires de sa vie l'avaient envahi, tandis qu'il cherchait désespérément à respirer ; comme si, avant de mourir, il revoyait en quelques secondes les images éclatées de sa vie. C'est à ce moment précis qu'il avait ressenti un craquement effrayant le long de sa colonne vertébrale se propager éclair jusque dans ses vertèbres cervicales et au sommet de son crâne. Il avait eu l'impression horrible de sentir ses chairs se décoller de son squelette, lequel s'émiettait à son tour en mille morceaux. Dans un long hurlement de terreur éthylique, il tentait en vain de recoller les parties éclatées de son moi, *comme si le fait de sombrer dans la folie était un passage obligé avant le progrès, 35…*

5. Il avait douze ans. Accroupi sur la berge, il jouait avec l'eau de la rivière Habituellement, il essayait d'attraper les poissons qui en descendaient le cours, même s'il savait qu'il avait très peu de chances de parvenir à les pêcher à main nue ; mais aujourd'hui, plein de cette curiosité insatiable dont sont capables les enfants lorsqu'ils se passionnent pour un événement insolite, il se contentait d'observer un banc de minuscules petits poissons argentés qui remontait la rivière à contre-courant. Jamais il n'en avait vu autant. Laissant son imagination vagabonder au fil des flots, il rêvait qu'il était leur 424 chef et qu'à la tête de cette nombreuse troupe il bravait les dangers, réconfortait ses ouailles, les rassurant sur le fait qu'enfin ils arrivaient près de leur objectif, et qu'ils allaient pouvoir profiter d'un repos bien mérité. Le recoin d'eau douce dans lequel ils allaient pondre et déposer leurs oeufs était là, caché derrière le bras du cours d'eau.

« Courage ! » Il avait sursauté lorsque, dans le silence ensoleillé de cette chaude après-midi, sa rêverie avait été soudain interrompue par un vacarme inhabituel. Au loin, retentissait un tohu bohu annonciateur d'une foule en mouvement : tintamarre d'essieux de chars et de roues martelant les pavés de la route toute proche, hennissements de chevaux, et plus étonnant encore, rires cristallins et voix joyeuses de femmes qui se détachaient à grand peine d'une musique de fanfare cacophonique. La procession déboucha d'un seul coup devant lui : c'était le cortège nuptial d'une jeune femme se dirigeant vers le lieu de son mariage et qui, accompagnée de ses servantes et de ses dames d'honneur, se rendait en grande pompe chez son futur époux. Caché dans l'herbe, il regarda, fasciné, ces femmes qui semblaient si heureuses de quitter le domicile dans lequel elles avaient vécu depuis l'enfance, pour une nouvelle vie dont elles ignoraient encore tout. Un jour, dussent les murs de la maison familiale s'écrouler à son départ, oui, un jour, s'était promis le jeune garçon, les larmes aux yeux, lui aussi partirait pour connaître à son tour cette légèreté insouciante, cet appel enivrant de la liberté !

Les scènes de poissons remontant ensemble la rivière à contre courant et le souvenir de la joyeuse procession de mariage lui revenaient à l'esprit, lorsqu'il se sentait trop menacé par le désespoir. Il y avait des départs heureux, il lui fallait tenir bon, l'esprit fixé sur le but à atteindre, *la Contemplation, 20*, se répétait-il désespérément, enfermé dans sa camisole de force…

6. Lorsque tout allait trop mal, il se servait, en dernier espoir, du sortilège transmis par un vieux mage rencontré au Mexique. Au cours d'une des innombrables nuits de jeûne et de méditation auxquelles il s'était adonné dans l'espoir d'être enfin initié, il s'était ainsi vu revivre, follement, une centaine de ses vies antérieures. A chaque fois, l'épreuve était la même: il lui fallait, avant de poursuivre sa marche à rebours, se

remémorer la totalité de l'existence passée, dégager les éléments qui avaient contribué à l'assombrir, parvenir enfin à dénouer les situations inextricables qui n'avaient pu l'être jadis, et qui, pourtant, continuaient d'agir inconsciemment sur sa vie actuelle. Il se livrait ainsi à un jeu épuisant de reconstruction et de destruction perpétuelle, à un éclatement des multiples moi dans lesquels il avait eu le malheur de s'enfermer dans le passé.

Bizarrement, l'une des existences qui lui avait occasionné le plus de soucis était aussi l'une des plus misérables et, à posteriori, des moins héroïques qu'il ait jamais connues : à une époque sombre du passé, il s'était retrouvé dans la peau d'un pauvre vieux paysan qui devait subir sans arrêt les vexations de son riche voisin et maître. Il avait beau s'épuiser à la tâche, rendre gratuitement des services, rien n'y faisait, l'autre trouvait toujours à redire à sa conduite, prenant un malin plaisir à lui mettre des bâtons dans les roues. Qu'aurait-il dû faire ? Il avait beau tourner et retourner la situation dans sa tête, il ne trouvait aucune issue : affronter l'irascible personnage aurait relevé de l'inconscience, mais accepter passivement la situation ne pouvait être non plus une solution.

Le vieux mage mexicain lui avait soufflé la solution en souriant : il lui avait suggéré de partir, juste avant le moment des moissons et de la récolte, après s'être construit auparavant un ermitage dans la forêt. Suivant scrupuleusement ses instructions, il avait bâti une cabane en bois, au bord d'une rivière qui l'empêchait d'avoir soif, juste à proximité d'arbres fruitiers qui lui assuraient une nourriture indispensable. Et là, soustrait aux forces du mal et à la haine de son voisin, il n'avait plus eu qu'à attendre, en se livrant à quelques exorcismes que le vieux sage lui avait dévoilés, en souriant d'avance à ce qui allait se passer. Son maître, furieux, l'avait d'abord cherché partout. Puis, pour le remplacer au moment de la moisson, il avait été contraint d'engager des ouvriers agricoles qui l'avaient volé honteusement. Comble de malchance ou de malignité du sort, sa maison avait ensuite pris feu et s'était écroulée sur les trésors qu'il entreposait et cachait soigneusement au fond de sa cave. Son voisin avait perdu de sa superbe lorsqu'il revint le voir, avec à la main un gros fruit bien pulpeux en guise de cadeau. Il fut accueilli comme un sauveur, et plus jamais il n'eut à connaître les soucis qui l'avaient jadis miné. De cette lointaine période, il avait retenu la force du sortilège dévoilé par le vieux mage.

Grâce à ce secret, il pouvait s'abstraire magiquement des situations les plus dangereuses, notamment lorsqu'il se savait voué à l'impuissance. Enfermé contre son gré entre les murs d'un hôpital psychiatrique, jeté en cellule de repos et maintenu dans une camisole de force comme en ce moment, il avait toujours cette solution de se taire et de se comporter de manière paisible pour retrouver au plus vite l'usage de sa liberté. Cela ne l'empêchait pas, mentalement, de visualiser les murs de l'établissement et les gens qui le poursuivaient, pour extirper d'eux la boule noire de haine et de suie qui les aveuglait, et la leur renvoyer jusqu'à ce qu'elle les fasse exploser. Car il n'y avait pas de secret : à condition de demeurer intègre, le mal finit toujours par s'épuiser et par s'auto-détruire, en se retournant contre lui-même lorsqu'il ne trouve plus rien sur quoi assouvir sa rage.

Alors, mais alors seulement, une fois tout vidé, était en train de dire, sur Lebab, Foussage à une assemblée médusée, pourrait recommencer le cycle nouveau du Réceptif 2…

A Moscou, sur la place rouge déserte, Ken, le plus jeune fils, et Kouen, sa mère, se regardaient en silence. Même s'ils se disaient qu'il s'agissait d'une fin logique de cycle qui allait ouvrir sur une nouvelle période, même s'ils avaient entendu l'écho des paroles pleines d'espoir que Foussage tenait au même moment sur Lebab, à des centaines de milliers de kilomètres de là, ils se sentaient mal à l'aise : Kouen, pour avoir embarqué le malheureux Sam dans une aventure qui finissait si mal pour lui, Ken pour avoir à ce point freiné et immobilisé la situation…

Notes issues du carnet de Sam :

Je crois qu'ils sont en train de me rendre fou ! Ils ont demandé à ce qu'on m'enferme sous prétexte que j'étais atteint d'un éclatement profond de la personnalité, qui m'amènerait tantôt à me prendre pour un homme politique russe important, tantôt pour un vieux paysan mexicain inconnu, tantôt pour un occidental marié en pleine crise conjugale. Ils n'arrivent pas à comprendre que je puisse être tous ces personnages à la fois, parce qu'ils vivent de toutes façons le même drame existentiel profond que moi, la même menace d'effondrement central de leur être : que ce soit l'écroulement politique du système soviétique auquel j'ai assisté, la cruelle séparation sentimentale que j'ai connue au moment de mon divorce, ou même la renaissance d'une vie intérieure qui ne peut se faire qu'à condition d'accepter une mort symbolique préalable, il s'agit toujours, en dernière instance, d'accepter la fin d'un cycle et l'élagage indispensable des branches mortes du passé. Si je comprends intimement ces diverses situations, il faut bien avouer qu'à force il arrive des moments où je ne sais plus où j'en suis. Mais je ne peux m'empêcher de leur en vouloir, après tout, ce sont eux qui m'ont mis dans cette situation intenable !

Je me souviens qu'au début de cette histoire, quand nous nous sommes rendus ensemble à Moscou, tous les trois, j'étais heureux de retrouver enfin Kouen, cette femme qui m'avait donné envie de me dévouer pour leur cause, pour ramener l'Harmonie sur terre grâce au règne de l'émotion artistique et aux vertus combinées de l'Art et de l'Intuition. Mais je n'ai pas retrouvé le personnage que j'avais tant admiré à l'époque. A chaque fois qu'elle voulait prendre une initiative, elle semblait paralysée par les réticences que ne manquait pas de soulever Ken, son fils timoré que je me suis mis peu à peu à abhorrer. Même s'ils ont toujours insisté pour que je reste à leur côté, à la fin j'en suis arrivé à me demander ce que je faisais dans leur histoire, à quoi servait que je reste avec eux. Car visiblement, le but profond pour lequel je m'étais engagé à leur côté était une chimère en laquelle ils ne croyaient plus, dont ils ne daignaient même plus parler.

Mais pourquoi, et quelle devait être alors mon attitude ? En m'enlevant mes croyances et mes raisons de vivre, sans explication, ils n'ont fait qu'accélérer la crise profonde qui couvait en moi. Et c'est ainsi que j'ai craqué. Je ne sais combien de temps on va me garder enfermé entre ces murs asilaires. J'ignore ce que je deviendrai et ferai lorsque je les aurai quittés. Tout ce dont je suis persuadé, c'est que plus jamais je ne pourrai recommencer comme auparavant. Et j'ai bien peur que cela signifie la nécessité d'une rupture radicale, le besoin de me soustraire à jamais à leur influence néfaste.

Oublier Lebab ? Rien que d'y penser me fait frissonner… En attendant de les jeter définitivement, je ne puis m'empêcher, malgré tout, de noter dans mon carnet les correspondances secrètes que j'ai pu leur arracher par bribes. Elles ne font que confirmer mes terribles pressentiments. Les voici, recopiés scrupuleusement sans aucune modification : :

-Le Ciel Antérieur se trouve en 32, la Durée, au moment où, après un long travail de sape, une obscurité envahissante s'apprête à chasser le dernier trait lumineux encore en place.

-On peut comparer ce récit avec la Stagnation 12 encore moins favorable car sans espoir de retour de la lumière, mais aussi avec la Percée 43 qui présente à l'inverse la victoire toute proche de la lumière.

-Les connexions secrètes, qui expliquent l'évolution de l'hexagramme, se font avec les deux récits précédents qui montraient eux aussi deux obstacles à l'union, l'un extérieur et l'autre intérieur. Cela veut-il dire qu'à force d'affronter des obstacles et des situations défavorables, il se produit un déclin inéluctable des forces, au point de condamner à la fin d'un cycle et à un éclatement complet de soi ? J'ai bien peur que ce soit de cela qu'il s'agisse, et que cela signifie ma condamnation.

Retour imprévu sur Lebab :

Sur Lebab, l'heure était grave, et les mines des spectateurs qui entouraient Foussage de retour de mission extrêmement tendues. Pour une fois, aucun rire ne se faisait entendre, et même les mégères amoureuses de leurs cancans, les savants fous et les bouffons de service se taisaient. Ils avaient tous l'air d'avoir été rendus profondément perplexes par la fin de l'histoire que venait de relater le perroquet bariolé.

Ato ouvrit la discussion. « Cela ne peut pas durer, il faut faire quelque chose ! Autant le Jeu s'était bien déroulé lors des interventions successives de K'an, de son père et de sa mère, autant tout va de mal en pis depuis que nous avons envoyé ensemble les deux enfants Ken et Tchen. Pourtant, ce couple aurait dû fonctionner parfaitement, la sagesse profonde et l'immobilité tempérée de Ken étant là pour freiner les ardeurs et velléités de Tchen. Mais non, que ce soit l'un ou l'autre, ils s'avèrent incapables de diriger correctement un Jeu jusqu'au bout. Peut-être faut-il qu'ils se retrouvent ensemble ? »

Foussage se permit de tempérer les critiques sévères du Maître de Jeu en faisant remarquer, qu'à son avis, tout provenait d'un élément humain perturbateur auquel personne n'avait suffisamment fait attention. « Je sais que ma vision est forcément partielle puisque mes perceptions sont directement liées à mon action, sans le recul suffisant dont vous pouvez jouir sur Lebab. Mais depuis que Sam prend une place de plus en plus grande dans l'histoire, tout va de mal en pis. Car il y a quand même paradoxe à ce que ce personnage, qui était notre ennemi et qui a failli perturber l'ensemble de nos programmes informatiques, ait acquis subrepticement tant d'influence dans le Jeu. On ne voit plus que lui, il est fort possible qu'il influence de manière erratique les situations, en développant, depuis au moins neuf récits, à l'intérieur de notre Jeu, sa propre saga humaine -laquelle est une succession d'échecs et de déboires retentissants. A mon avis, tout a en effet commencé en même temps que la saga de Kouen : même si Kouen maîtrisait parfaitement son jeu, dit-il en se tournant respectueusement vers elle, les incursions de Sam ont commencé dès qu'elle a accepté de le prendre à ses côtés, sous le prétexte qu'il voulait se repentir en travaillant à instaurer l'harmonie universelle sur terre. C'était peut-être vrai, mais en tout cas cela montre que le bonne volonté ne suffit pas, surtout si on est soi même déséquilibré et instable. Face à cette situation, je propose donc qu'on le mette définitivement hors circuit, pour rétablir le Jeu dans sa pureté ».

Kouen, qui avait toujours eu une secrète tendresse pour Sam, était la seule qui aurait pu le sauver en prenant sa défense. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que, malgré

ses exagérations, le diagnostic de Foussage était en grande partie vrai. Elle ne demanda donc pas la parole pour venir à son aide, mais pour défendre ce qu'elle pensait être l'intérêt du Jeu. Elle ne voulait pas qu'une décision intempestive puisse être l'occasion d'un retour en arrière dans la manière de jouer. « Foussage a probablement raison, mais j'ai bien peur qu'il ne noircisse la situation parce qu'il souhaiterait voir en première ligne les Joueurs de Lebab qui, je vous le rappelle, ont décidé de ne plus intervenir directement dans les affaires des hommes. Quelle que soit votre décision il faut continuer de respecter ce principe… »

Il s'ensuivit une longue discussion, l'assemblée se divisant en deux camps. Les conservateurs, menés par K'ien et par les savants qui n'avaient jamais accepté l'humiliation imposée par les humains, lorsqu'ils avaient piraté leur programme, étaient partisans d'un retour à l'ordre ancien ; ils prônaient une intervention active des Joueurs, afin d'instaurer à terme un gouvernement éclairé par les lumières de « ceux qui savent ». Le clan des réformistes ou autogestionnaires, mené par Kouen et soutenu par les personnages plus ou moins fantasques de Lebab, de la vieille chouette bavarde au timide mais redoutable crabe à pinces de homard, souhaitait améliorer le spectacle esthétique et les chances du Jeu en le laissant entièrement joué par les humains. Les Joueurs de Lebab, selon eux, devaient rester en arrière, en spectateurs. Toute la philosophie du Jeu et le destin des humains étaient en cause : fallait-il les considérer comme de simples pions à manipuler selon le bon désir des Joueurs, ou devait-on respectueusement s'effacer pour les laisser advenir librement à leur destin ?

Ato, le Maître du Jeu, décida finalement d'adopter une position intermédiaire : la partie n'était pas encore suffisamment développée pour laisser aux humains la première place, mais en même temps, il était inutile de repartir dans les grandes sagas guerrières en les enrôlant sous la bannière d'un des maîtres de Lebab. Il fut donc décidé de donner à Ken et Tchen une nouvelle chance, en leur fournissant la possibilité de sortir de la série de difficultés dans laquelle ils s'étaient empêtrés, et en les projetant dans un nouveau cycle, à chaque fois accompagnés d'un autre Joueur afin de veiller sur eux et de les aider si cela s'avérait nécessaire.

La consigne était claire : ils ne devaient aucunement intervenir au début dans l'instauration de la configuration initiale ; par contre, il leur était encore permis d'apparaître avant l'issue finale, au moment où se tracent les six voies, lorsque se dessinent les six embranchements possibles du destin. Dans tous les cas, l'unanimité se fit sur le fait qu'on allait définitivement abandonner Sam à son sort.

« Je le savais, je le pressentais ! » se mit à hurler Sam dans la cellule où il était enfermé.

« Je suis puni de les avoir trouvés et identifiés, maintenant ils vont me faire mourir à petit feu, en me maintenant isolé du monde à jamais ! Je n'ai eu qu'un tort, croire en eux et vouloir participer à mon tour à leur Jeu. Ce n'est pas juste, il y a trop d'injustices ! » explosa-t-il en se mettant à pleurer et à se cogner la tête contre les murs…

24 - LE RETOUR, ALLEMAGNE

Sa quête avait été longue et, comme Ulysse, il avait erré des années à travers le monde avant de pouvoir envisager son retour, retardant inconsciemment l'échéance pour profiter jusqu'au dernier moment des multiples richesses du monde. Jusqu'à ce qu'enfin il ressente le besoin impérieux de se reposer et de revenir chez lui.

Lorsqu'il avait pris cette décision, il s'était rappelé avec humour l'ancienne coutume relatée lors de ses pérégrinations en Chine. Jadis, au plus fort de l'hiver, les rois avaient en effet l'habitude de fermer les frontières, obligeant les marchands à revenir chez eux pour y demeurer au moins une semaine. Même s'il voulait oublier cette antique sagesse prônant la nécessité d'un repos dominical régulier, tout voyageur se trouvait inéluctablement confronté, à un moment ou à un autre de sa vie, à une immense fatigue et au désir, viscéral, de s'arrêter et retourner enfin chez lui. Il avait répondu à cet appel pressant autant qu'irraisonné qui l'avait envahi d'un seul coup. Il était resté une semaine entière dans l'appartement familial qu'il avait conservé en Allemagne, à Baden-Baden, une petite ville de garnison qui s'étend paresseusement dans un paysage vallonné. Il avait pris plaisir à remettre en ordre les pièces inhabitées depuis si longtemps, passant avec volupté d'un canapé à une chaise, puis à son lit, manipulant avec nostalgie de vieux livres poussiéreux, ne sortant que pour de courtes visites de voisinage au cours desquelles chacun parlait du temps passé. Et puis il avait décidé de se rendre dans la petite cabane de bois où il avait l'habitude de se retirer pour réfléchir depuis sa plus tendre enfance.

Souhaitant une retraite studieuse, il s'était enfermé dans son ermitage en pleine Forêt Noire, avec pour seuls compagnons des dizaines de vieux livres reliés apportés dans ses bagages. L'hiver promettait d'être rude, et l'une des seules activités physiques de sa journée résidait dans la longue marche d'une dizaine de kilomètres qu'il s'efforçait chaque jour d'effectuer, quel que soit le temps. Il y trouvait des moments d'intense bonheur, qui lui donnaient l'impression que, malgré le froid et la mort apparente des arbres dénudés, il se promenait dans une cathédrale sacrée étendant au-dessus de lui son immense voûte de branches entrecroisées. Car, même au plus profond d'une forêt hivernale, ce n'est pas la mort qu'on sent, mais la résistance tenace et têtue de la vie qui s'arc-boute en attendant de pouvoir renaître. Pendant sa promenade, il ne rencontrait jamais âme qui vive, même lorsqu'il quittait la lisière des bois pour traverser les gros bourgs paysans des environs.

Les cultivateurs qui avaient semé quelques mois auparavant attendaient patiemment, bien au chaud, que la terre féconde les semences plantées. Chacun se retirait dans sa ferme et sa solitude, sans même penser à inviter les voisins ou la famille, comme s'il s'agissait d'une période pendant laquelle on courbait le dos, par fatigue certes, mais peut-être aussi par crainte d'être remarqué par la Grande Faucheuse, toujours affamée à ce moment de l'année. L'immobilisme culminait en général avec le solstice d'hiver, comme s'il s'agissait d'un point paroxystique, d'une frontière invisible après laquelle la

nature allait lentement mais inexorablement reprendre ses droits. Depuis la nuit des temps, les paysans, d'abord terrés chez eux puis ressortant prudemment vers la fin de l'hiver, espéraient craintivement l'éternel retour des événements et la renaissance de la nature au printemps, même s'ils conservaient au fond d'eux-mêmes l'angoisse archaïque que le soleil ne parvienne à réchauffer et à faire mûrir la terre ensemancée par leurs soins.

En revenant de sa promenade et poussant la vieille porte vermoulue de sa cabane, il se remémorait ses dernières lectures, se disant que le christianisme primitif s'était bien forgé en plongeant dans ces antiques croyances agricoles, lorsqu'il postulait une nature germinative de l'âme, ou encore lorsqu'il promettait le retour prochain d'un Messie annonciateur d'une eschatologie radieuse. Sauf qu'au lieu de prédire la répétition inlassable des saisons, cette religion était tout entière animée par l'espoir manichéen de l'avènement du Royaume de Dieu sur terre, par l'idée d'un retour définitif au temps originaire du Paradis perdu. C'était le prétexte idéal pour instaurer sur Terre une nouvelle ère morale de pureté et de justice absolue, rompant avec le fil profane du temps.

Pourtant, ce n'étaient pas les seules manières dont on pouvait penser le Retour. Il se souvenait que, lors de ses voyages auprès des indiens du Mexique, il avait séjourné plus d'une année auprès d'un vieux sage dépositaire des traditions secrètes des Incas. Si ses ancêtres avaient fort peu combattu contre les conquistadores, c'était entre autres parce que, dans leurs mythologies, il était annoncé qu'un jour des dieux bardés de fer, auxquels la terre sacrée avait jadis appartenu, reviendraient pour prendre leur dû. Depuis, ils subissaient avec fatalisme le joug de la civilisation des hommes blancs. Avec fatalisme, mais pas réellement avec désespoir: car, comme le lui avait murmuré à l'oreille le vieux sorcier avec un sourire ironique, leurs légendes disaient aussi que le règne des dieux cuirassés de fer prendrait fin un jour, et que ce serait alors le tour de leur chef glorieux Apocapata de rétablir sa civilisation dans sa splendeur originaire. Ainsi, chez les Aztèques comme d'ailleurs chez les Incas et les Mayas, le Retour, jamais pensé sur un mode eschatologique chrétien, était à la fois le signe du destin funeste qui les avait vus chuter et l'annonce d'un espoir de renaissance ; un signe ambigu et à double face, le cycle étant aussi bref et transitoire qu'une saison.

L'air soucieux, il reposa sur la table le livre qu'il venait de finir de lire et qui, visiblement, ne pouvait se classer dans aucune des deux traditions religieuses. C'était un livre de Heidegger, le seul philosophe qui, à sa connaissance, avait placé le thème du retour au centre de sa réflexion. Ce penseur allemand avait arpenté avant lui la Forêt Noire et ses sentes qui ne menaient nulle part, se fourvoyant dangereusement, au point de confondre dans sa jeunesse le dévoilement originaire de l'être avec l'avènement eschatologique du national-socialisme. Il lui avait fallu plus d'une vingtaine d'années pour expier sa faute et trouver enfin une voie nouvelle, que nul avant lui n'avait su frayer. Il expliquait en effet dans ses derniers livres que le renouveau de la pensée occidentale de l'être, barrée par ce qu'il appelait le cercle onto-théologique amenant à chercher tantôt un principe rationnel premier, tantôt la figure de Dieu, ne pouvait se faire par une quelconque révolution ou instauration eschatologique d'une nouvelle ère, mais uniquement par un retour à ses origines, afin de permettre à la lumière originelle de l'être qui brillait alors de se manifester à nouveau. Cette pensée très proche de l'illuminisme ne prônait ni conservatisme ni croyance au progrès, et promettait de manière paradoxale, pour finir, un retour prochain des Dieux…

Il ne comprenait pas qui pouvaient être ces dieux énigmatiques auxquels le penseur faisait ainsi référence, ni ce que ces derniers venaient faire dans l'histoire, ni comment

ils pourraient se manifester. Se prenant la tête entre les mains, il connut un bref moment de découragement. Il posa son livre et, les paupières lourdes de fatigue, se laissa tomber dans les bras de Morphée, la pourvoyeuse des songes, la voyageuse des Dieux…

1. Pourfendant de son épée les images filandreuses des songes, Tchen, le fils aîné, apparut tel l'antique Hermès, tour à tour messager des dieux et protecteur des voyageurs. Il avait décidé de revenir dans ses habits traditionnels d'apparat, avec sa tunique grecque et son épée au flanc. Quelle ne fut sa déception lorsqu'il vit que l'homme devant lequel il venait de se manifester, après avoir sursauté et s'être frotté les yeux, s'était mis à rire à gorge déployée !

Tchen attendit que la crise de rire s'arrête d'elle-même. Il tenta alors de délivrer son message, s'efforçant de convaincre 436 l'homme qu'il lui fallait repartir dans le monde pour porter la bonne nouvelle du retour des dieux sur terre. Il lui envoya, pour le persuader, des images de foule enthousiaste prête à le suivre, l'emportant dans un voyage irréel à travers des situations, des images et des flashs dont le seul élément commun résidait dans l'énergie sacrée qui se mettait soudain à brûler un homme de l'intérieur, en le forçant à extérioriser brutalement sa force vitale.

Emporté dans un maelström vertigineux, l'ermite vit ainsi défiler devant lui des chefs charismatiques, lesquels haranguaient quelques personnes auxquelles se joignait progressivement une troupe exaltée, des guerriers tapis dans une tranchée montant soudain à l'assaut en hurlant pour cacher leur peur, un rugbymen s'arrachant d'une mêlée confuse pour plonger entre les poteaux, un couple nu qui sortait lentement du sommeil pour s'enlacer et faire l'amour.

Les visions n'eurent pas l'effet escompté. L'ermite semblait impassible, ne comprenant visiblement rien à cette succession désordonnée d'images brouillonnes. Dépité, Tchen comprit qu'il faisait fausse route : il en avait trop fait, tant dans son accoutrement que dans l'emploi d'images oniriques mal maîtrisées. Il décida de se retirer, tant qu'il était temps, pour réfléchir à une autre manière de revenir dans le Jeu. *La situation s'arrête d'elle-même dans le non-agir et le Réceptif 2,* commenta Foussage en s'envolant.

2. Quelqu'un frappa à la porte. Il se réveilla en sursaut pour aller ouvrir, et eut un mouvement de surprise à la vue de la personne qui se tenait devant lui. C'était un de ses anciens cammarade d'université, Henri, professeur de philosophie à l'université prestigieuse de Heidelberg, qu'il n'avait pas vu depuis plus de vingt ans. Ils avaient passé ensemble des nuits entières à refaire le monde, discutant sans relâche des théories de leurs auteurs préférés. Son étonnement était redoublé par le fait qu'il lui semblait voir sur le visage de son ami les traits physiques du personnage qu'il venait de voir, quelques minutes auparavant, dans son rêve.

Mais les souvenirs des rêves s'estompent rapidement, comme s'ils ne souhaitaient laisser aucune trace de leur passage dans l'esprit des humains qu'ils viennent visiter par effraction. Après quelques minutes, il avait déjà oublié la ressemblance déroutante entre son ancien camarade de classe et l'étrange Tchen entr'aperçu en songe. Il invita son ancien ami à s'asseoir en face de lui, autour de l'unique table de la pièce ; et comme le jour était en train de décliner, il sortit sans façons une carafe de vin et deux verres, pour renouer avec les habitudes de leur jeunesse. Ils échangèrent longuement sur leurs parcours réciproques, l'un parlant des voyages effectués à travers le vaste monde pour soutenir les justes causes des opprimés de toutes sortes, l'autre relatant les recherches

patientes et obstinées qu'il avait réalisées avec un cercle d'amis pour approfondir toujours plus la pensée de son maître Heidegger.

Tout en ne manquant pas de dire à son ami qu'il était plein d'admiration pour ses voyages et ses engagements passés, Henri tenta de l'amener à retrouver le plaisir de leurs anciennes arguties philosophiques ; et lorsqu'il l'estima suffisamment ferré, il lui proposa de venir se joindre au cénacle qu'il animait à propos des ouvrages de son maître. Son expérience et son éclairage ne pourraient qu'être profitables à leur réunions. Il se sentit profondément tenté par la proposition de son ami, qui avait su réveiller en lui le tison de la passion intellectuelle qui l'avait animé si longtemps. Autant il redoutait de revenir, comme s'il ne s'était rien passé, dans son ancien logement pour reprendre un type de vie abandonné avec plaisir vingt ans auparavant, autant l'idée d'un retour paisible et protégé dans le milieu intellectuel de ses anciens amis le séduisait. Il avait besoin, dans sa situation, de se sentir épaulé par des gens en qui il puisse avoir une confiance aveugle. *L'approche 19 est bonne et favorable,* lui murmura à l'oreille interne Foussage, suffisamment bas pour qu'il ne soit pas conscient de ce qui l'amenait à hocher la tête pour acquiescer…

3. Il se frotta les yeux et ne vit plus personne devant lui. Décidément, la solitude ne lui réussissait pas. A moins que cela ne soit l'effet du vin, puisque la carafe vide sur la table attestait qu'il avait bien bu, cette nuit là. Mais pourquoi y avait-il alors devant lui, deux verres vides ? Et ce papier à en-tête de l'université de Heidelberg, où visiblement une main amie avait tracé ces quelques mots : « Viens, je t'attends comme convenu, tu seras toujours le bienvenu parmi nous » ?

Il n'avait donc pas tout rêvé. Il fronça les sourcils, incapable de se souvenir de l'ensemble de la soirée passée. Peut-être parce qu'il était à nouveau seul, il se sentit profondément perplexe. Alors que quelques heures auparavant il avait apparemment accepté l'invitation de son ami, il se sentait soudain paniqué par l'engagement pris de manière si légère. Il n'était plus du tout sûr de vouloir s'entourer d'autres personnes, lui qui avait décidé de se retirer en pleine forêt pour méditer et se retrouver.

Il avait peur des autres, peur de la compagnie et des discussions dans lesquelles il devrait se replonger. En constatant à ses appréhensions, il se dit en souriant qu'il était finalement quelqu'un de très instable, capable de se décider sur une impulsion pour une direction, de la remettre aussitôt en cause et être tenté par une autre possibilité ; moins par manque de volonté qu'au contraire par une sorte de trop plein du désir, qu'il avait du mal à ne fixer que sur un seul objet particulier, forcément appauvrissant. *A force d'hésiter, il va fatalement vers un obscurcissement de la lumière 24, mais qui ne concerne que lui, sans faute réelle »* murmura Foussage en baillant, tant le volatile avait du mal à comprendre le caractère profondément velléitaire des humains.

4. Se glissant subrepticement dans les méandres de son esprit, Kouen émergea lentement, écartant les voiles des soucis et des questions sans réponses qui l'avaient amené finalement à reposer le livre de Heidegger à côté de lui et à s'endormir. Il sursauta donc violemment lorsqu'il entendit, à côté de lui, une voix féminine lui murmurer à voix basse des mots qu'il ne comprenait pas.

Il ouvrit les yeux et demeura stupéfait en découvrant un pauvre hère, une vieille femme en haillons, assise de l'autre côté de la table, juste en face de lui. Comment était-elle entrée ? Ou se trouvait-elle là depuis longtemps, attendant patiemment qu'il se réveille ?

Elle n'avait pas l'air d'une mendiante attendant l'obole. Alors que voulaitelle ? Comme si elle avait entendue la série de questions qu'il se posait intérieurement, elle se mit à lui parler lentement, d'une voix monocorde qui le forçait à être attentif. Elle lui demanda d'abord de ne pas faire attention à son allure et à ses vêtements usés jusqu'à la corde à force d'avoir marché. Car, depuis que le monde existait, avait-elle expliqué de manière énigmatique, elle n'avait jamais cessé de voyager pour mieux apprendre sur la nature de cette drôle d'espèce communément appelés «hommes» qu'elle avait mission de protéger. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle elle se trouvait à ses côtés : pour l'aider à se soustraire à une adversité invisible mais menaçante.

Il lui demanda, méfiant et un brin ironique, ce qu'elle avait donc bien pu apprendre pendant de si longues pérégrinations. Il fut surpris d'entendre sa réponse : « l'humilité », dit-elle, « mais aussi une certaine forme de bonté ou de compassion, et enfin le sentiment de solitude qui existe au fond de tout, même au sein de l'amitié la plus forte ».

Ainsi, expliqua-t-elle, l'homme est probablement la seule espèce animale connue qui, au milieu d'une foule de semblables, soit capable de s'abstraire du groupe en sentant sa solitude radicale, son unicité métaphysique tout à la fois tragique et risible. C'est de cette faille et cette béance intérieure que proviennent à la fois sa violence destructrice, retournée rageusement contre ses congénères, et ses velléités de bonté qui peuvent aussi l'amener à vouloir combler le fossé entre deux êtres, en leur donnant tout ce qu'il peut, en toute humilité, en s'efforçant d'établir un pont et un lien d'amour avec l'autre. C'était pour ce dernier aspect qu'elle aimait les humains, et qu'elle continuait à croire en la vertu et en la force de persuasion par la douceur, avait-elle conclu d'une voix si basse qu'on avait l'impression qu'elle ne s'adressait qu'à elle-même.

Il ignorait pourquoi cette vieille femme, en laquelle Kouen avait décidé de s'incarner, lui disait tout cela. Par contre, il ne pouvait s'empêcher d'être touché au plus profond de lui-même. Pendant tout le temps qu'avaient duré ses voyages, n'avait-il pas, lui aussi, été confronté à ce besoin de frayer sa voie de manière solitaire ? Ses arguments successifs avaient été à chaque fois source de désillusions, et pourtant jamais il n'avait perdu sa foi en l'homme. Aujourd'hui encore, il devait bien reconnaître en son for intérieur que s'il s'était retiré dans la forêt pour méditer, c'était justement parce qu'il avait ressenti le besoin impérieux de couper les ponts avec ses anciens camarades, qui avaient glissé insensiblement d'un combat d'extrême-gauche généreux dans une petite délinquance dénuée de tout idéalisme. Il voulait se retrouver sans se renier ni abandonner ses anciennes croyances. *Le retour authentique sur soi est indispensable à tout nouvel éveil,* décréta Foussage de manière sentencieuse.

5. La femme qu'il découvrit à ses côtés en sursautant au moment où il s'éveillait était une belle jeune femme. Il ne savait comment elle avait pénétré dans sa misérable cabane, ne se souvenant de rien de ce qui s'était passé avant la sieste. Il se frotta furieusement les yeux, avec la crainte qu'elle ne s'évanouisse en même temps, telle un mirage. Mais non, elle restait toujours là, face à lui, le corps à peine caché par l'étoffe légère. Avant de lui parler, il la regarda longuement, avec l'impression bizarre qu'il l'avait déjà rencontrée. Toutefois, les lambeaux de ses derniers rêves étaient déjà tellement loin qu'il lui fut impossible de reconnaître, derrière les traits fins du visage de sa visiteuse, les rides et surtout les yeux brillants de la vieille dame en haillons à laquelle il parlait dans son rêve quelques minutes auparavant. Sans un mot, elle s'approcha de lui et se dénuda.

Ils prirent la nuit entière à se découvrir, en paroles, mais aussi en gestes amoureux. Le lendemain matin, il sut en caressant le corps nu à ses côtés que sa quête était enfin arrivée à son terme. Lorsqu'elle se réveilla à son tour, il lui proposa de l'accompagner et de venir habiter avec lui à Heidelberg, où il avait des amis qui l'avaient invité. Elle accepta, et c'est ainsi que prit fin sa retraite dans la forêt. Il revenait dans son ancien milieu, certes, mais profondément transformé, ayant enfin trouvé à ses côtés l'amour qu'il avait cherché si longtemps au loin. *Ceux-là, ils sont prêts à affronter sans souci les difficultés initiales qui ne vont pas tarder à se manifester, ricana* Foussage qui, imprudemment, ne prit même pas la peine de les suivre…

6. Sur le chemin du retour, au milieu de la Forêt Noire, elle disparut soudain. Quelques secondes auparavant elle était encore là, à ses côtés, un bras enlacé autour de lui ; il avait vaguement senti un courant d'air, comme un léger tourbillon, et puis plus rien. Elle s'était volatilisée, tel un fantôme ou un être immatériel qui n'aurait jamais réellement existé.

Peut-être n'avait-elle jamais été autre chose qu'une création de son imagination, un songe sorti de son cerveau malade et de son délire éthylique, se dit-il en regardant, effaré, la bouteille de vin vide abandonnée sur sa table de travail. Il avait rebroussé chemin, s'enfermant à nouveau pour de longs mois dans sa retraite. Mais le charme était rompu. Loin de trouver paix et sérénité, il ne connaissait plus qu'un mal-être croissant : incapable de fixer plus de cinq minutes la page d'un livre, il finissait par le jeter, énervé, dans un coin de la pièce. Il restait obnubilé par cette créature de rêve qu'il avait cru voir, qu'il avait vue et qu'il avait perdue, sans savoir pourquoi. Il était torturé par un remords vague, n'ayant aucun moyen de savoir ce qui s'était passé ni même de deviner là où il s'était trompé. Il lui fallut longtemps pour comprendre enfin qu'elle lui avait était envoyée comme un signe, un indice pour lui montrer le chemin du retour, et qu'elle ne faisait qu'un avec la vieille gemme vue auparavant.

Mais il était trop tard. Il eut beau fermer soigneusement et définitivement la porte de son ermitage secret, prendre de bonne résolutions pour son retour chez lui, se disant que dès le lendemain il reprendrait contact avec ses anciens amis d'Heidelberg, il ne connut, en se réinstallant dans sa petite ville natale, que des déboires. On l'avait oublié, ou plus exactement, on avait décidé de lui faire payer sa hauteur et sa suffisance qui l'avaient amené à ne même pas daigner répondre aux quelques courriers envoyés au plus profond de sa retraite.

Quand on manque le moment du retour on ne peut connaître que le malheur, tout comme le chef d'une armée qui tergiverse trop et donne l'ordre d'attaque trop tard est sûr de courir au désastre, murmura doctement Foussage en l'abandonnant, seul et penché sur son verre, dans une taverne de la froide cité de Baden-Baden…

Il se réveilla en faisant un mouvement brusque qui envoya valser par terre le livre de Heidegger posé à côté de lui. Il se hâta de le reprendre, cherchant la page sur laquelle il s'était endormi, et chassant par là même les fragments de songe qui venaient de le visiter. Il fut surpris de découvrir que, maintenant, tout lui semblait clair, les questions insolubles sur lesquelles il butait auparavant s'étant résolues d'elles-mêmes. Ainsi, le retour des Dieux dont parlait Heidegger ne concernait pas l'attente d'un nouveau prophète, et encore moins l'annonce d'un retour réel d'entités mystérieuses existant quelque part aux confins du cosmos. Non, il concernait simplement la nécessité de

revenir à une meilleure écoute de l'être tel qu'il s'exprime de manière perpétuellement changeante à travers la nature, pour redécouvrir le lien sacré qui l'unit aux hommes. Le *retour* trouve ainsi son fondement dans le cours des choses, correspond au mouvement circulaire qui permet aux événements d'éclore, de parvenir à la lumière, avant de disparaître en revenant à leur origine.

Les contradictions qui, il y a quelque temps encore, lui semblaient sans issue quant aux applications pratiques du Retour, s'évanouissaient dès lors de façon miraculeuse. Il n'y avait pas à choisir entre les deux interprétations opposées invitant, l'une à prendre une orientation eschatologique et héroïque, l'autre à se réfugier dans une sagesse empreinte d'humilité face à l'arrivée d'un nouveau cycle. Entre ces deux positions, il y avait la voie médiane esquissée par le vieux professeur allemand : se mettre à l'écoute des choses pour favoriser l'éclosion d'une grande décision qu'il fallait savoir faire mûrir lentement. Même si tout n'était pas encore net dans son esprit, il savait ce que cela impliquait quant à son propre destin : il ne renouerait pas avec son ancienne vie ou avec les voyages à travers le monde qu'il avait entrepris depuis qu'il avait fui la Californie et son ancien métier d'informaticien. Il s'agissait là d'une vie définitivement close.

Il allait revenir dans sa ville natale d'Allemagne pour s'adonner, avec ses anciens collègues perdus de vue depuis si longtemps, à la recherche pure et désintéressée qui l'avait toujours tenté. Cela lui permettrait de se reconstruire. En même temps, parce qu'il avait besoin de se vouer à une cause plus grande que lui, il décida également de faire tout ce qui était en ses moyens pour éclaircir l'histoire de cet autre ami qui avait disparu tragiquement du côté de Moscou, en prenant juste le temps, avant, de lui envoyer une carte postale où se cachait un véritable S.O.S.

Il était désormais prêt à quitter l'ermitage où il s'était réfugié et où il avait achevé sa métamorphose. Il eut un sourire de satisfaction en regardant, dehors, l'aube qui pointait. C'était un nouveau jour qui s'annonçait, une nouvelle vie qui s'ouvrait à lui. Il se sentait à la fois fort de sa volonté toute nouvelle et fragile face à l'immensité des horizons qui s'annonçait; un peu comme ces convalescents qui se sentent définitivement sortis d'une longue maladie, mais qui ressentent encore le besoin de repos pour consoliderer leurs faibles forces…

A peine eut-il abandonné la petite cabane de bois que Tchen et Kouen, avant de repartir eux aussi vers une nouvelle aventure, vinrent y faire une halte de quelques jours. Ils parlèrent longuement de la manière dont ils étaient intervenus dans cette histoire.

A priori, ils étaient plutôt satisfaits du dénouement de l'affaire : ils avaient agi discrètement, ne paraissant que dans les songes de l'homme pour ne pas se faire repérer, l'amenant en douceur à prendre la décision qui s'imposait. Non seulement ils avaient ainsi aidé un humain à renouer avec l'antique sagesse du Jeu, mais, de plus, ils avaient le sentiment d'avoir réussi à écarter la menace qu'il représentait, parait-il, pour Lebab. Pourtant, ils ne pouvaient s'empêcher de ressentir sinon une gêne, du moins un sentiment d'incomplétude, comme s'ils sentaient qu'ils étaient passés à côté de quelque chose d'important, ou comme si un pan entier de la volonté de l'homme qu'ils surveillaient leur avait échappé.

Ils se chamaillèrent un moment pour en trouver la cause, Kouen reprochant à Tchen d'avoir essayé d'enrôler l'homme dans une nouvelle croisade, en reproduisant les erreurs passées de K'ien, Tchen répliquant que Kouen quant à elle avait été trop timorée

dans ses interventions en vieille femme, puis en jeune fille, et avait disparu trop tôt pour être réellement efficace. Après s'être adressé des reproches mutuels, ils se quittèrent malgré tout réconciliés, partant chacun vers de nouvelles aventures. Au moins, se dirent-ils, ils avaient permis au Jeu de repartir dans le sens, en inaugurant un nouveau cycle qui semblait échapper à la spirale d'échec précédente et à la contamination par un personnage humain…

Notes issues du carnet de Luc :

Je reprends le flambeau, et poursuivrai désormais l'écriture du carnet de Sam qu'on m'a remis, avec quelques vieux jeans, lorsque je suis allé enquêter sur sa disparition mystérieuse à l'hôpital psychiatrique de Moscou. Il faut dire que j'avais reçu, avant sa retraite en pleine forêt noire, une carte postale qui comportait un véritable SOS. Il affirmait être menacé par des créatures étranges, qui n'avaient d'humain que la forme extérieure, et qui avaient décidé de le faire disparaître parce qu'il en savait trop sur leur compte.

Bien entendu, quand j'ai montré cette carte à Moscou, le responsable du service où il avait été interné a bien ri, y voyant la justesse de son diagnostic: bouffées délirantes, mégalomanie, structure paranoïaque l'amenant à se poser en victime et à se croire persécuté par des êtres surnaturels. Le suicide, avait conclu cet éminent spécialiste, était hélas pour lui la seule solution, la seule manière de pousser jusqu'au bout son délire, en ayant la preuve qu'on voulait réellement le tuer. Selon lui, il avait dû mettre fin à ses jours afin d'acquérir la certitude qu'il n'était pas fou….

Inutile de dire que je ne partage ni l'analyse, ni l'humour noir de ce grand professeur. Je suis de plus en plus porté à croire que mon ami ne délirait pas. Je ne peux oublier que c'est ensemble que nous avions décidé de forcer le programme de Lebab, et que nous étions à ce moment réellement tombé sur quelque chose de vraiment extraordinaire : un programme en boucle, qui se déroulait à l'infini, sans commencement ni fin, et qui semblait venu d'ailleurs !

Si je l'ai laissé ensuite poursuivre seul ses recherches, c'est certes parce qu'il était devenu odieux avec tout le monde, irascible, obnubilé par le désir de pister et dévoiler les personnages qui correspondaient forcément, d'après lui, au récit. Mais cela ne signifiait en rien qu'il délirait. Et puis, si j'avais encore un quelconque doute, il y a ce carnet noir qui me les enlève. Je pense qu'il a vraiment réussi à entrer en contact avec eux, notamment lors de sa retraite en Forêt Noire, et qu'il en a payé le prix. Pourquoi, je n'en sais rien. Mais je vais chercher à le savoir, je lui dois bien cela. D'autant que je me demande si je n'ai pas été, moi aussi, contacté inconsciemment par ces créatures. Cela expliquerait les étranges songes dont je me souviens parfois par intermittence. J'ai en effet le vague souvenir d'avoir vu, plusieurs fois dans mes rêves, un homme semblant mener le jeu et vouloir me forcer à faire quelque chose, mais quoi exactement, je ne me souviens plus ; et une autre fois, une femme dont je n'arrive à savoir si elle était jeune ou vieille. Le plus inquiétant était qu'au sortir de ces songes je retrouvais quelques mots griffonnés sur un papier à côté de mon lit. A ma grande frayeur, je dois reconnaître qu'ils étaient de mon écriture. En les lisant hâtivement, je croyais qu'ils étaient dénués de sens, jusqu'à ce que je découvre avec stupéfaction qu'ils avaient la même structure rémanente que les notes retranscrites par Sam à la fin de chacune de ses aventures. Je les écris donc ici, à mon tour, même si j'ignore si elles ont une quelconque signification :

- Le Ciel antérieur se trouve en 37, la Famille, signe d'une harmonie et d'un accord qui se trouvent à la base du retour des générations.

- On peut comparer la situation avec la Paix 11, avec l'Approche 21 où l'attente se révèle pleine d'espoir, mais aussi avec 44 Venir à la rencontre, où ce n'est plus un trait fort Yang qui s'introduit par le bas, mais un trait brisé Yin.

- La connexion avec 23 est évidente, l'éclatement signant le déclin inéluctable d'un cycle dont la force vitale s'épuise dans le monde extérieur, pour laisser place à un nouveau cycle où réapparaît une étincelle d'énergie encore faible et secrète, cachée au fond de la terre, mais qui monte et va inéluctablement éclore…

Bribes de conversation sur Lebab :

- « Ca y est, le Jeu est reparti sur de nouvelles bases, c'est l'essentiel ! » commenta la vieille chouette philosophe qui, ne voulant considérer que l'aspect positif des événements, était ravie de voir enfin la force de Tchen et de Kouen s'exprimer pleinement dans le Jeu, sans entraves.

- « Oui, mais nous qui pensions être débarrassés des perturbations des humains, en voilà un nouveau qui risque de venir se mettre en travers de notre route, d'autant que c'était apparemment un ami du premier, que nous avions pourtant réussi à neutraliser… » émit le sanglier grognon en ne cessant de racler le sol de son sabot pour montrer son mécontentement envers les deux Joueurs qui n'avaient pas su empêcher ce danger.

« Hélas, il fallait s'y attendre, et nos deux joueurs n'y sont pour rien ! » conclut Ato, le Maître du Jeu, en expliquant qu'on ne peut sacrifier un pion humain sans déclencher aussitôt, en retour, un désir de vengeance et la sortie d'un nouvel élément destiné à remplacer le précédent. C'est pourquoi il faut redoubler de vigilance pour éviter qu'il devienne aussi gênant que son prédécesseur.

« En tout cas, conclut-il avec un air plein d'encouragement, l'éveil de Tchen dans cette partie, pondéré par la douceur énigmatique de cette vieille femme derrière laquelle se cachait Kouen, est pour le moment un succès. Souhaitons que cela continue… »

25 - L'INNOCENCE COREENNE

Pour un voyageur pressé, Séoul ressemblait à n'importe quelle mégalopole moderne avec ses gratte-ciel futuristes faits de béton et d'acier, dressés au-dessus d'avenues démesurément larges où s'écoulait un trafic dément, sur deux, parfois même sur trois niveaux. La plupart des habitants se déplaçaient en voiture, et les rares silhouettes de piétons qu'on pouvait croiser ressemblaient à leurs congénères mondialisés : des individus pressés, qui s'étaient glissés hâtivement au saut du lit dans leur costume-cravate spécifique d'hommes d'affaires, passant fébrilement leur journée à nouer des contacts commerciaux dans l'espoir de faire fructifier leur capital, ou celui de la société qui les employait. Tous, du chauffeur de taxi au petit commerçant, singeaient le même modèle, empruntant un air solennel pour effectuer leur labeur quotidien. Pourtant, le soir venu, aucun n'omettait de faire ses libations aux dieux du foyer ancestraux, en leur demandant humblement protection et fortune pour le lendemain.

Wou était l'un de ceux-là. Il avait passé plus de trente ans de sa vie à amasser un pécule qui, maintenant, constituait l'une des premières fortunes de la ville. Il était parti de presque rien, en rachetant une licence d'import-export de composants informatiques, juste avant le boom qui allait voir le pays se hisser au premier rang mondial des fabricants d'ordinateurs et d'automobiles. Depuis, il avait patiemment étendu les ramifications de son affaire jusqu'à devenir un personnage clé incontournable pour tous ceux qui voulaient s'implanter dans le pays. Il avait maintenant une cinquantaine d'années, et portait tous les signes extérieurs de réussite qu'affectionnent tant les coréens et les nouveaux riches de tous les pays : avec une silhouette qu'il avait réussi à conserver mince, il portait de grosses lunettes aux branches en écaille, une chevalière en or impressionnante au doigt, une montre de luxe au poignet, sans oublier l'indispensable cigare. Il continuait à afficher, à longueur de journée, ce sourire énigmatique qui lui avait valu sa réputation d'homme d'affaires impénétrable. Derrière ce sourire se cachait en fait une volonté de fer, ainsi qu'une croyance aveugle en son destin. Wou était persuadé qu'il était protégé par une bonne étoile, et qu'il lui suffisait d'écouter sa voix intérieure pour réussir. Quand il avait une décision importante à prendre, il cherchait ainsi à retrouver un état d'innocence première, en se débarrassant de toute idée préconçue et en faisant le vide en lui, jusqu'à ce qu'enfin l'illumination se produise, et qu'il parvienne à pressentir le futur qui allait se produire inéluctablement. Il avait cultivé cette faculté de prémonition depuis qu'il était petit, d'abord en cachette, puis pour amuser ses petits camarades, plus tard pour aider ses amis dans l'embarras, avant de glisser insensiblement dans un usage purement égoïste, réservant jalousement sa capacité de prémonition à la bonne évolution de ses affaires. Cela l'avait transformé en un personnage autocrate qui ne faisait confiance qu'à lui-même et à ses intuitions.

Il vivait pourtant secrètement dans la crainte que sa bonne étoile ne se mette à l'abandonner d'un seul coup, et que, brusquement, sans aucune raison valable, sa fameuse intuition ne se mette à le quitter, le laissant dans un désarroi absolu. Pour

conjurer cette angoisse, il se sentait obligé d'être généreux, organisant régulièrement de fastueuses fêtes où il dépensait de manière prodigue une partie de sa fortune, en acceptant de nourrir ses relations mais aussi les miséreux qui, ce jour-là, pouvaient se pointer et être accueillis comme des princes. Wou se réconfortait en se disant qu'en nourrissant ainsi tous les êtres et en distribuant une partie de ses richesses, il se gagnait en même temps la protection du ciel et la réputation de sage bienveillant auprès de ses compatriotes. Après tout, ce n'était pas une mauvaise affaire, et l'investissement en valait la peine.

Sa déroute, brutale et inattendue, se produisit à l'apothéose de se carrière. Il avait accepté depuis un an environ de devenir conseiller pour le ministère du Trésor, son rôle étant d'indiquer les placements les plus judicieux pour la trésorerie de l'état. Il ne put s'empêcher d'accepter cette fonction en ayant en tête des pensées pleines de convoitise : n'allait-il pas, ainsi, être amené à connaître à l'avance les plans et projets sur lesquels l'Etat était prêt à s'engager ? Ses intérêts personnels et ceux de sa fonction s'emmêlèrent inextricablement, jusqu'en ce jour funeste où, ne se fiant comme d'habitude qu'à sa seule intuition, il crut que sa bonne étoile lui conseillait d'opérer un placement hasardeux dans lequel il misa à la fois les réserves de l'Etat et l'essentiel de sa fortune personnelle. Aveuglé depuis trop de temps par ses multiples intérêts contradictoires, il ne se rendit même pas compte que ce n'était pas la voix de l'intuition et de son innocence originelle, étouffée depuis longtemps, qui lui parlait ; c'était la voix de son mauvais génie, de la cupidité et de la convoitise, qui lui soufflait d'essayer cette opération risquée, en lui faisant miroiter des gains faciles et sans risque. En quelques heures, à la suite d'un retournement de tendance que, jusqu'au dernier moment, il avait voulu ignorer, persuadé d'avoir l'attitude correcte qui lui amènerait la réussite, il avait tout perdu. Non seulement il fut ruiné, mais il fut poursuivi pour collusions d'intérêts entre ses engagements officiels et ses spéculations personnelles.

Wou avait découvert en quelques jours que son empire n'était qu'un château de cartes éphémère, et que le réseau de relations importantes dont il était si fier ne reposait sur rien d'autre que sur la somme des égoïsmes individuels. Dés que son infortune et sa disgrâce furent connues, ses amis se mirent à l'éviter, le laissant seul découvrir avec amertume qu'il n'avait jamais disposé que d'un pouvoir illusoire, bâti sur le mensonge et la recherche aveugle de son seul intérêt. Pendant des semaines il se mit à marcher longuement, sans but, dans les rues de Séoul, en étant le seul piéton à déambuler de manière erratique, sans endroit précis où se rendre. Il avait besoin de ce temps et de ces longues marches pour oublier les scories ainsi que les aveuglements de son ancienne vie, pour revenir à un état intérieur de vide et de détachement dont il sentait impérieusement le besoin.

Et puis un jour, il avait senti l'innocence de l'enfance l'envahir à nouveau, et avec elle la lumière intérieure était soudain revenue. Il avait enfin souri, sa petite voix intérieure, fragile, s'était remise à lui parler timidement. Sans qu'il comprenne pourquoi, elle lui indiquait qu'il devait aller voir son frère, un pauvre homme qu'il n'avait pas revu depuis une dizaine d'années et qu'il avait jusque là soigneusement évité, tant il avait honte de la réputation de simplet ou d'idiot du village qui s'était attachée à lui.

Dès qu'il eut quitté la capitale, ce qui ne lui était pas arrivé depuis une dizaine d'années, Wou se sentit mieux. Il suffisait en effet de sortir de cet univers artificiel créé par l'homme et d'aller dans les campagnes avoisinantes pour retrouver rapidement les petites maisons traditionnelles faites de torchis, bâties autour d'une grande pièce centrale qui servait tout à la fois de chambre à coucher, de salle de réception et de pièce à vivre familiale, selon les éléments soigneusement rangés qu'on choisissait de déployer

pour ponctuer les différents moments de la journée. Cela faisait des années qu'il n'avait pas vécu dans l'une de ces maisons si particulières de son enfance. Il se mit à en éprouver de la nostalgie. Pourtant, ne put-il s'empêcher de remarquer, même là, on constatait les signes de l'avancée inéluctable du progrès, les toits de chaume de riz se faisant rares et laissant la place à des ardoises ou tuiles colorées, voire de plus en plus souvent à des tôles ondulées. Il continua son voyage à pied, traversant les vastes plaines centrales où pousse un riz abondant pour se diriger vers le Mont Sorak sacré. Plus il s'éloignait du centre, plus les vestiges de l'industrialisation disparaissaient. Depuis qu'il avait pris l'habitude de dormir chez les paysans, à qui il demandait humblement l'hospitalité pour une nuit, il se levait tous les jours à l'aube, comprenant mieux pourquoi les anciens poètes de la cour avaient baptisé la Corée le « pays du matin calme ». Les paysages, où se mélangeaient de manière insolite des montagnes hérissées de rochers aigus, des torrents impétueux et des cours d'eau pacifiés coulant de manière indolente à travers les rizières, dégageaient une impression étonnante de sérénité et de complétude, comme si tous les éléments de la nature avaient été ainsi réunis en un seul et même pays. Le contraste entre les nuits souvent gelées et les journées ensoleillées baignait la nature d'un halo de lumière cristalline, à la finesse et à la légèreté uniques, qui ne pouvait manquer d'évoquer les premiers temps paradisiaques où la vie était faite de pureté et d'innocence, loin du bruit et de la pollution du monde moderne.

Après un mois de marche, il arriva au pied du Mont Sorak. Il demanda aux villageois son chemin, empruntant des sentes montagneuses qui s'enfonçaient dans la forêt pour tomber enfin, de manière inattendue, au détour du chemin, sur un petit ermitage fait de branchages entrecroisés et adossés au tronc puissant d'un arbre. C'est là que vivait son frère le plus jeune, Shinto. Il était maintenant devenu un homme à part entière, avec tous les traits typiques de sa race : plus grand et large de carrure que la majorité des autres orientaux, il avait les cheveux châtains, ainsi qu'un teint mat particulièrement clair et lumineux, et aux lèvres, un sourire un peu niais, plein d'une bienveillance qui lui donnait une impression touchante de naïveté et de fragilité. Lorsque ses parents avaient décidé d'émigrer dans la grande ville pour chercher fortune, ils avaient eu peur qu'il ne puisse s'adapter à la vie moderne. Ils avaient donc décidé, le coeur gros, de laisser derrière eux leur dernier fils, en le confiant avec moult recommandations aux soins des villageois. Ceux-ci s'en étaient bien occupé au début, mais avec le temps ils avaient manifesté toujours plus d'agacement face à son attitude sans gêne : il riait d'un rien, furetait à droite et à gauche, regardait ce qui se passait à travers les portes et fenêtres des maisons, et disait toujours à voix haute ce qu'il pensait, sans souci des règles de bienséance. Son coeur sincère et naïf l'amenait à crier sans retenue dès qu'il voyait un enfant battu, ou encore à intervenir dans les disputes conjugales lorsqu'il jugeait que les remontrances infligées par le mari étaient trop injustes. S'il était en général protégé par les femmes du village, il fut par contre pris en grippe par les maris qui avaient quelque chose à se reprocher, et qui craignaient qu'il ne révèle sur la place publique leurs vices secrets. Finalement, lorsqu'il atteignit l'adolescence, il prit de plus en plus l'habitude de quitter le village pour se réfugier dans sa petite cabane en bois où il pouvait parler à loisir, pendant des heures, avec les animaux et les autres habitants de la forêt. Alors qu'on l'avait jusque là considéré uniquement comme un simplet, il y gagna une réputation de sage et de magicien capable d'amadouer les forces de la nature, et qu'il fallait donc traiter avec précaution. C'est pourquoi on prenait soin de lui amener, chaque jour, la nourriture nécessaire à son alimentation, dans un mélange de crainte et de respect qu'ont les villageois de toutes les civilisations envers leurs personnages plus ou moins marginaux. En même temps, lorsqu'ils avaient un souci, il n'était pas rare qu'ils

viennent le consulter en lui demandant conseil, prenant ses jugements et ses réponses parfois obscures pour des oracles sur lesquels ils méditaient longuement.

Lorsque Shintô vit son frère arriver, il crut tout d'abord que l'un des villageois en quête de conseils était monté le voir. Mais lorsque Wou, l'air visiblement ému, le prit par les épaules pour une longue accolade, ne cessant de répéter son prénom en pleurant, il se souvint soudain des traits de son grand frère qu'il n'avait pas vu depuis une quinzaine d'années. Comme il avait changé ! A en croire les bagues qui ornaient ses doigts, il avait l'air plus riche, mais en même temps plus malheureux que jamais. Il l'invita à s'asseoir dans sa cahute et l'écouta longuement lui narrer d'une voix hachée sa vie passée. L'aîné avait besoin de se confier à quelqu'un, et de comprendre ce qui avait fait basculer sa vie dans la déconfiture finale. Pourquoi, qu'avait-il fait de mal, où s'était-il trompé, ne cessait-il de demander comme un leitmotiv ? Et pourquoi sa voix intérieure s'était-elle tue, ou, pire encore, lui avait-elle donné de mauvais conseils ?

Lorsque son frère se tut enfin, épuisé après s'être confié et mis à nu, Shintô lui toucha timidement le bras et, d'une voix hésitante, lui dit : « Pardonne-moi, mais je ne comprends pas bien le monde d'où tu viens, et parfois je n'ai pas bien saisi ce que toi et tes amis cherchiez pendant tant d'années. Je connais bien par contre cette voix intérieure dont tu me parles, parce que moi aussi j'en ai une, qui me souffle ce qu'il faut faire. Elle peut rester longtemps muette, et puis d'un seul coup elle se réveille, la plupart du temps de manière imprévue, suite à une injustice qui l'a choquée. Elle se manifeste alors avec force, comme un éclair fulgurant envoyé du ciel pour demander réparation afin que les choses reviennent dans l'ordre. C'est pourquoi il m'arrive de dire des choses qu'on me reprochera par la suite, mais qu'importe, du moment que les paroles exigées par le coeur ont été prononcées. Est ce de la même manière dont tu te servais de ta voix intérieure, et pour cette raison que les gens de ton entourage t'en ont voulu ? »

Wou vit que son frère n'avait pas tout compris. Il lui expliqua donc plus précisément comment il se servait de son intuition, de sa voix intérieure, pour jouer sur les achats et les cours de la bourse afin de s'enrichir personnellement. Plus il s'expliquait, plus son frère cadet avait l'air effaré par ce qu'il entendait. A la fin, il l'interrompit et, l'air indigné, il lui dit en tremblant : « Mais c'est monstrueux, ta voix intérieure n'a pas été faite pour ça ! Tu avais un trésor et une richesse incomparable en toi, mais au lieu d'apprendre grâce à elle à mieux écouter les êtres, les animaux et la nature, à mieux diriger ta vie en écoutant la voix de ton coeur, tu l'as forcée à se soumettre à la recherche de buts inférieurs. Et c'est toi-même, pardonne-moi, mon cher frère, qui t'es égaré dans un monde de simulacres. Ce n'est pas étonnant que ce monde se soit écroulé de lui-même et que ta voix, emprisonnée, bâillonnée, se soit finalement tue ! »

Ils demeurèrent longuement silencieux, l'un face à l'autre. Shintô regardait son aîné avec un air plein de tendresse et de compassion désolée. Ce fut Wou qui rompit le premier le silence, en demandant avec un ton mal assuré : « Et… que faudrait-il faire pour retrouver ma voix intérieure, pour qu'elle me parle à nouveau ? »

Shintô ferma les yeux et réfléchit longuement. « Tu me demandes comment on peut faire revenir sa voix intérieure ? C'est difficile, et en même temps c'est la chose la plus facile au monde : il suffit de retrouver en toi la voix du coeur, en abandonnant tout plan, calcul ou recherche d'intérêts particuliers. Alors tu agiras comme il le faut, en retrouvant ton innocence originelle, et la bénédiction du ciel reviendra sur toi. » Il avait parlé en conservant les yeux fermés, sur un ton monocorde, comme s'il allait chercher les mots loin en lui, dans des profondeurs où il avait du mal à pénétrer. Peut-être même

ne comprenait-il pas ce qu'il disait. Il maintint les yeux clos, continuant visiblement à réfléchir.

Il prit finalement sa décision, et d'un air mystérieux il lui dit, en le regardant droit dans les yeux : «Parce que tu es mon frère, je vais te montrer ce que je n'ai jamais dévoilé aux autres villageois. Ils me prendraient encore plus pour un fou s'ils savaient que, seul dans ma petite cabane, je suis en même temps en contact avec une foule de personnages et de dieux qui existent partout, mais que les autres hommes ne savent plus voir. Ce sont eux qui me racontent des histoires et qui me montrent des situations que j'essaye ensuite de traduire imparfaitement en mots et en conseils. Pour une fois, je vais te permettre de les voir directement, comme ils se manifestent à moi…»

1. C'était dans un vaste champ aride, visiblement laissé depuis fort longtemps en jachère. Il faisait extrêmement chaud, et rien ne semblait bouger. Seule une silhouette, au loin, paraissait agiter les bras, comme pour faire signe à d'improbables spectateurs. En s'approchant, Wou constata avec surprise qu'il s'agissait d'un enfant. Avec ses habits qui brillaient comme s'ils avaient été trempés dans du métal, il donnait l'impression de venir d'un autre monde. D'autant qu'il n'avait pas l'air de souffrir de la chaleur.

En toute innocence, l'enfant jouait sans se lasser, jetant vers le ciel un boomerang de bois qui s'élevait haut dans les airs, avant de revenir dans sa main avec une précision qui semblait miraculeuse. Au vingtième lancer, l'enfant éclata de rire. Avec un geste encore plus ample que d'habitude, il lança l'objet encore plus haut vers le ciel, loin, loin, jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière le soleil. Wou écarquilla les yeux lorsqu'il entendit, quelques minutes plus tard, le boomerang revenir avec une force incroyable, traversant l'air en sifflant. L'enfant tendit la main, toujours en riant, et le récupéra sans difficulté. Mais à peine toucha-t-il l'objet que ce dernier se transforma miraculeusement en un immense pommier qui, en quelques secondes, se planta en terre et se mit à fleurir comme en plein été.

L'image se brouilla et il se retrouva devant son frère Shintô qui, les yeux mi-clos, lui délivrait le sens de ce qu'il avait vu : « il faut suivre les élans du coeur, qui sont comme le rire innocent de l'enfant, et qui apportent la fortune, même lorsqu'on se retrouve par la suite dans le champ aride de la Stagnation 12 »

2. Le champ semblait étouffer sous un soleil de plomb, Seul, un pommier donnait un peu d'ombre à un pauvre cheval de trait qui, affalé dans l'herbe, se reposait. La vieille charrue en bois, toute proche, semblait abandonnée. Un homme étrange, au regard énergique et aux vêtements métalliques qui détonnaient dans ce décor rural, s'approcha lentement.

C'était Tchen, devait lui dire plus tard Shintô, un personnage habituellement impétueux, mais qui semblait cette fois fort sage et mesuré. Malgré la canicule ambiante, il entreprit de harnacher la bête et de monter l'attelage. Lorsque tout fut prêt, il donna lentement le signal du départ. Pendant des heures, l'homme et le cheval passèrent et repassèrent à travers le champ, labourant sans relâche et retournant le sol consciencieusement, comme s'il s'agissait d'une activité solennelle. Lors du dernier passage, Wou eut l'impression d'être l'objet d'une hallucination. C'était comme si, miraculeusement, le temps et les saisons s'étaient contractées puisque devant lui, il voyait maintenant onduler, à l'infini, des champs de blés mûrs, magnifiquement sortis de terre et dressés sur leurs tiges. Le

même homme vint lentement traverser la scène, toujours accompagné de son cheval et de son attelage qui allaient maintenant servir pour transporter la moisson. Sans un mot, il abaissa la faux qu'il portait jusque là à l'épaule et se mit à faucher. Visiblement, il ne pensait qu'à ce qu'il faisait, se penchant et se relevant avec la régularité d'un paysan qui aurait fait cela toute sa vie…

« C'est en défrichant pour défricher, en labourant pour labourer, en aimant la terre qu'on retourne et en se contentant de faire ce qu'il faut au moment donné, sans penser à rien d'autre, qu'on obtient la meilleure moisson. On est alors en phase avec sa vérité intérieure, 61 » commenta Shintô, les yeux toujours mic-clos.

3. Le paysan à l'étrange tenue métallique venait de quitter le champ sur lequel il travaillait depuis le matin. Il n'arrivait pas à se concentrer de manière satisfaisante sur ce qu'il faisait, son esprit étant préoccupé par toutes sortes de problèmes et de soucis qu'il ne parvenait pas à chasser. En conséquence, il ne parvenait pas à réaliser correctement sa tâche, oubliant qu'il était déjà passé par cet endroit pour recommencer le travail une nouvelle fois avant de s'apercevoir de son erreur, ou encore se mettant impulsivement à attaquer une nouvelle partie du champ, pour l'abandonner aussitôt lorsqu'il découvrait l'ampleur du travail à effectuer. Il avait finalement décidé d'abandonner et de revenir réfléchir à ses problèmes dans le calme, à la ferme. Il prit soin de ramener le cheval à l'écurie et de ranger soigneusement les outils dont il s'était servi, laissant la vache brouter à l'ombre, sous le pommier. Son chien fidèle le suivit, si bien que lorsqu'il referma la porte de la bâtisse sur lui, il n'y avait plus âme qui vive pour surveiller le champ. En général, cela ne posait jamais de problème, tant l'endroit était sûr.

Comme un souci n'arrive jamais seul, ce fut précisément ce jour-là qu'un rôdeur passa et, voyant l'aubaine d'un champ et d'un animal laissés sans surveillance, se dépêcha de profiter de l'occasion pour voler la vache. Tchen ne sortit qu'au coucher du soleil pour se promener dans son champ, l'esprit enfin serein, heureux d'avoir mis de l'ordre dans ses affaires. Lorsqu'il découvrit le méfait, il fut profondément attristé, mais sans que cet événement ne parvienne malgré tout à chasser la paix intérieure toute fraîche qu'il avait gagnée. « Il devait être écrit quelque part, » murmura Shintô, « que pour gagner un coeur neuf et innocent, en se réintégrant dans la *Communauté des hommes, 13*, il faut parfois accepter de perdre beaucoup, même si c'est apparemment de manière parfaitement injuste. »

« Telle est apparemment la réponse à ta première question », poursuivit-il en ouvrant les yeux et en regardant son frère fixement. « Mais puisque tu te demandais aussi ce qui t'avait amené dans la situation actuelle, nous allons continuer notre voyage dans les visions. Viens… » dit-il, en lui serrant énergiquement le bras.

4. Sous la tente de cirque dressée, un athlète puissant jouait à étaler sa force en jouant avec des poids et altères variés. « Celui là, c'est K'ien, le père des Dieux, l'un des personnages les plus puissants de mes songes. Mais je ne sais pourquoi il est dans cet accoutrement… », murmura Shintô à l'oreille de Wou.

K'ien était en effet vêtu d'une peau de léopard qui le faisait ressembler aux anciennes représentations d'Hercule. Il venait de terminer le numéro qui consistait à soulever des poids toujours plus lourds, saluant la foule avant de se préparer pour sa prochaine prestation. Après s'être longuement concentré, il se redressa, faisant comprendre par

signes qu'il n'aurait besoin d'aucun poids ou autre objet pour son prochain exercice. Il leva ses bras puissants vers le ciel, puis les ramena lentement, tous muscles tendus, vers sa poitrine nue. Ses doigts courbés aux longs ongles effilés ressemblaient à des serres d'oiseau de proie. Ils se rapprochèrent de sa peau, puis s'enfoncèrent délibérément, lentement, dans ses chairs. Les spectateurs poussèrent des cris d'effroi. Le sang perlait de chaque côté, accompagnant l'avancée cruelle de deux mains crochues qui plongeaient toujours plus profondément. Lorsqu'elles eurent disparu entièrement dans le trou béant qu'elles avaient creusé, elles se mirent à tourner très lentement, tentant de décoller et d'arracher le coeur. Mais visiblement K'ien, en sueur, un rictus de souffrance sur le visage, peinait. Avec le coeur, c'était toute une partie de ses viscères, qui se soulevaient en même temps. Pendant quelques instants, on put même croire qu'il se dédoublait, parvenant à tenir à bras-lecorps, devant lui, une masse de chairs sanguinolentes au milieu de laquelle on devinait un point rouge qui battait faiblement. Mais les deux parties semblaient indécrochables l'une de l'autre. A la fin, exténué, K'ien baissa les bras. Les chairs qu'il avait essayé de s'arracher se remirent à leur place, le corps se soudant à nouveau miraculeusement.

Un silence de mort pesait sur la salle. « Quoi qu'on souhaite, on ne peut perdre ou se débarrasser de l'innocence qui appartient au plus profond de son être, et qui procure, lorsqu'on la respecte, une Augmentation, 42. Ce serait comme arracher son propre coeur. Voilà pourquoi, même pervertie et obligée de viser des intérêts particuliers, même souffrante et affreusement mutilée, la voix intérieure continue de parler et de se manifester à celui qui, fourvoyé, croira pourtant être demeuré fidèle à lui-même… » commenta Shintô en évitant de regarder son frère.

5. Tel un colosse aux pieds d'argile, le géant, entouré d'une foule muette, demeurait couché à même l'herbe du vaste amphithéâtre naturel sur lequel il s'était écroulé. Malgré sa carrure puissante, qui dépassait d'au moins une tête les autres villageois, il était pâle et donnait une impression d'extrême faiblesse. Il refusait de se faire soigner par les gens du village, tout comme il avait décliné leur offre de le ramener dans une de leurs maisons. Juste avant de s'enfermer dans le mutisme, il avait eu le temps de déclarer qu'il voulait rester là où il était et guérir par sa seule force, en regardant le soleil et en respirant à pleins poumons l'air marin. Les habitants qui étaient anciennement venus lui demander conseil s'étaient relayés à son chevet pour prendre soin de lui, oubliant rapidement les causes de leur litige. Mais cela ne suffisait visiblement pas au géant, qui s'abandonnait toujours à une langueur mortelle. Les gens avaient beau parler entre eux à vois basse, multiplier les conciliabules, faire venir des sorciers et charlatans de toutes sortes, rien n'y faisait : le géant bienfaisant semblait atteint d'une léthargie et d'une mélancolie dont rien ne parvenait à le faire sortir. Il ne semblait même pas conscient des mouvements incessants qui se produisaient autour de lui.

Après dix jours d'immobilité quasi absolue, il se souleva enfin péniblement sur les bras et ouvrit lentement la bouche, comme pour parler. Tout le monde se tut. Aussitôt, une vision monstrueuse se déploya devant les yeux effarés de l'assistance : c'était comme une masse gélatineuse et purulente, une prolifération de chairs cancéreuses qui, lentement, tournaient sur elles-mêmes, s'auto-dévorant pour mieux se reproduire, et continuer, lentement mais inexorablement, à grossir et s'étendre. Instinctivement, plusieurs personnes de l'assistance se mirent à reculer, craignant de se faire atteindre par cette masse gluante qui semblait se déverser alentour. C'est à ce moment qu'on entendit la voix du géant, faible et lointaine, mais malgré tout suffisamment forte pour que tout

le monde comprenne ce qu'elle disait : « Vous dites vouloir m'aider, mais je ne suis pas malade, et je n'ai besoin d'aucun médicament. Ou plus précisément, je ne suis malade que de vos propres maladies et divisions, à vous qui êtes venus me demander conseil. Vous étiez tellement aveugles sur vous-même, que j'ai décidé de prendre sur moi vos suspicions, vos haines et vos rancoeurs. Je les ai recueillies et conservées au long de ces dix jours pour vous monter enfin à quoi elles ressemblent. Ce n'est pas beau! Méfiez-vous de ces pustules d'amertume ressassée, car vous risquez plus que moi d'en mourir ! » dit le géant en finissant par éclater d'un rire dément.

En même temps, il se redressait de toute sa taille, visiblement en pleine santé, comme s'il n'avait jamais été malade… « Lorsqu'on cesse d'agir conformément à son être, on ne sait même pas qu'on est malade, donc on ne peut deviner qu'on va être amené à *mordre au travers, 21* » commenta Shintô, « alors que, lorsqu'on est fidèle à son coeur, les maladies glissent sur vous, sans besoin de médicament. »

6. Accroché à son rocher qui surplombait l'océan, le cyclope à l'oeil unique avait l'air un peu niais, son oeil absent signalant le manque d'intelligence et de clairvoyance qui le caractérisait. C'était d'ailleurs à cause de cette réputation de stupidité congénitale qu'il avait été isolé sur ce sol ingrat, loin de la terre des hommes où ses frasques héroïques, toujours animées au départ par un bon sentiment, finissaient inéluctablement en catastrophe. Même avec de bonnes intentions, il valait mieux qu'il ne fasse rien, car il lui manquait dramatiquement l'intelligence de la situation. Cela ne l'empêchait pas d'agir dés qu'un bateau avait le malheur de s'égarer et de se rapprocher de ce bout de terre rocheuse. Il grimpait alors au sommet de son royaume, et avec de grands gestes indiquait la passe dans laquelle le navire pourrait se faufiler. Son sourire bienveillant contrebalançait, fort heureusement pour lui, sa difformité, si bien qu'à chaque fois les capitaines, fatigués, décidaient d'accepter ses signes d'hospitalité, se disant qu'ils allaient en profiter pour réparer et refaire quelques forces avant de repartir.

Funeste décision ! Nul n'en était jamais revenu. Le cyclope saisissait en effet leur frêle esquisse entre ses gros doigts pour l'aider à se frayer un chemin entre les récifs, mais il serrait trop fort, écrasant le vaisseau et ses passagers sans s'en rendre compte. Lorsque, par miracle, certains arrivaient à bon port, il les aidait d'abord, puis voulait jouer avec eux, les étouffant sous l'eau sans s'apercevoir de sa force. Il avait beau pleurer par la suite sa maladresse, c'était trop tard. Un nouveau navire s'approchait, et déjà le cyclope faisait de grands gestes pour se faire remarquer.

Pourtant, pour une fois, le capitaine ne répondit pas. Il décida de passer au large, sans s'écarter du cap qu'il s'était fixé. Lorsque le cyclope s'aperçut que rien n'y ferait, il sut qu'enfin cet homme avait réussi, par sa prudence et détermination, à franchir l'épreuve et à ne pas tomber dans le piège où étaient tombés ses prédécesseurs. De manière inattendue, il en soupira d'aise et, en un instant, se métamorphosa magiquement en un Dieu ailé qui, s'envolant légèrement, alla souffler le bon vent dans les voiles du bateau, de façon à lui promettre une *suite favorable, 17*.

« Tu voulais savoir comment tu as pu t'enfermer à ce point dans des impasses, tu as maintenant la réponse » dit Shintô, les yeux toujours clos. « C'est ton obstination, chaque jour, à reproduire mécaniquement les actions de la journée précédente, sans jamais prendre le temps de réfléchir à leur sens, qui t'a amené à t'enfermer dans une fausse innocence où tout semblait aller de soi. Il n'y a pas pire danger que l'habitude. »

Shintô prit un long moment avant de rouvrir les yeux. Un brouillard se condensa bizarrement au-dessus de sa tête avant de se dissiper lentement en vapeur d'eau, glissant en fines gouttelettes sur son visage. Au lieu d'en être lavée, sa peau semblait se plisser d'avantage, comme si la pluie lui ôtait le masque de devin éternellement jeune qu'il avait en parlant à son frère, et le ramenait à sa condition profane de vieil adulte un peu benêt toléré par le village. Seul demeurait son sourire fait de bienveillance et de compassion. Il demanda timidement à son cadet : « Mes visions et les paroles qu'ont professées mes personnages t'ont-ils aidé ? Je serais incapable de te répéter ce qu'ils ont pu exprimer à travers moi, car je ne me souviens jamais de ce qui se passe pendant ce moment. »

Wou, qui avait gagné une nouvelle sérénité, lui répondit sur un ton affectueux : « Tu m'as apporté plus que tu ne peux t'en douter, mon cher frère, même si l'enseignement est parfois difficile à accepter. Grâce à toi, je ne retournerai pas aveugle à Séoul, et je garderai toujours précieusement en mémoire ton visage, qui est pour moi celui de l'innocence non souillée que tu as su préserver mieux que quiconque… »

Profitant du brouillard qui enveloppait Shintô, Tchen et K'ien se re-matèrialisèrent dans la forêt avoisinante, à quelques pas des deux frères. Pour Tchen, qui avait toujours conservé son armure métallique, ce fut relativement facile. Par contre, cela prit plus de temps pour K'ien, qui fut obligé d'abandonner successivement sa forme de lutteur, se taille de géant puis son visage de cyclope, avant de redevenir lui-même. A l'image de Shintô et Won qui devisaient avant de se séparer, ils discutèrent quelques minutes entre eux avant de repartir, chacun de son côté.

« Rien ne peut être fait sur cette terre sans un dur labeur quotidien » disait Tchen, qui semblait à la fois ravi d'avoir planté de nouveaux germes, et épuisé par la rudesse de la tâche.

« La force créatrice n'a aucune chance de réussir si elle se déploie de manière aveugle, en visant uniquement des intérêts particuliers, » répliqua K'ien en écho.

Notes issues du carnet de Luc :

Il faut que j'arrive à savoir la vérité. Je ne comprends pas encore la raison de ces visions étranges qui sont venues me visiter dans la nuit. Bien sûr, elles me font étrangement penser aux récits que nous parvenions à arracher au début à un programme informatique trouvé par hasard, ainsi qu'aux histoires auxquelles Sam disait avoir participé comme acteur réel. Mais maintenant elles se manifestent à moi sous une nouvelle forme, par l'intermédiaire des rêves. Pourquoi, je l'ignore. En tout cas, le principal est de garder le contact, dans l'espoir de trouver une piste pour venir en aide à Sam, toujours enfermé là bas.

Si j'essaye de faire comme Sam, qui cherchait toujours à identifier l'acteur principal, j'ai l'impression que cette fois-ci il s'agit de Tchen. N'était-ce pas lui qui, déjà, agissait dans l'histoire précédente ? Il a l'air d'avoir un drôle de caractère, comme s'il bridait volontairement son impétuosité et son innocence juvénile pour les faire intervenir à meilleur escient. Je me demande d'ailleurs si la recherche de l'esthétique dont parlait Sam dans ses derniers fragments, n'a pas été remplacée pour lui par une nouvelle quête de la Simplicité. Mais là encore, je ne vois pas où cela m'amène, ni surtout en quoi cela me permettra de résoudre mon problème. Car je ne peux oublier qu'ils ont enlevé mon ami et le maintiennent injustement en hôpital psychiatrique. Enfin, il reste toujours les

fragments de discours que je note machinalement, et que je vais quand même relater, comme le faisait Sam dans son carnet : .

- La situation provient de la Grâce, 22, qui, dans sa tension entre forme et fond, trouve ici la résolution de sa contradiction, dans l'expression de l'innocence première.

- Le récit peut se comparer avec la Marche 10 pour le début de mouvement qu'il indique, mais aussi avec la Vérité Intérieure 61, quoique cette dernière soit plus sociale.

- Les connexions secrètes se font avec le Retour 24 qui indiquait la nécessité inéluctable du changement qui commenceici, sur un plan intérieur invisible, et qui va probablement continuer à s'exprimer. »

Bribes sur Lebab :

Sur Lebab, les maîtres du Jeu et les spectateurs avaient retrouvé une sérénité rassurante. Le couple formé par Tchen et K'ien avait bien fonctionné, l'impétuosité du premier et la force du second n'ayant pas donné, comme on aurait pu le craindre, un jeu juvénile sous le double signe de l'inconscience et de l'immaturité. Au contraire, le jeu reflétait un souci d'apaisement et de paix bien rare chez les humains. C'était une sorte de sagesse, faite de retour à la simplicité et de conformité à la vérité naturelle des choses, qui était ici montré du doigt en réponse aux multiples événements des humains. Pour se comporter manière droite et vivre heureux ne faut-il pas tout simplement revenir aux choses simples ? Quelques spectateurs regrettèrent qu'avec de tels personnages, l'histoire ait été si terne et si timide.

Ce fut Ato qui, comme d'habitude, leur répondit : « Vous oubliez que l'Innocence est fragile, et que Tchen, le fils aîné, doit relancer avec prudence un Jeu qui s'était un moment égaré, en relançant un début de cycle. Dans ces conditions, j'estime que son intervention, épaulée par celle de K'ien qui était là pour montrer les erreurs à ne pas commettre, a été parfaite. Quelqu'un aurait-il d'autres critiques à effectuer ? » demanda-t-il en se tournant vers les savants de la planète ainsi que vers Foussage, frustré de ne pas être appelé à la rescousse. Personne ne se manifestant, il fut décidé de lancer à nouveau les dés, sans plus tarder…

26 - LE POUVOIR D'APPRIVOISEMENT DU GRAND, ITALIE

Le cirque avait planté sa tente dans un petit village de montagne du Sud de l'Italie, entourant l'inévitable place de l'église et de la mairie d'une vingtaine de camions et caravanes bariolés d'étoiles. Dans cette région déshéritée, la mafia avait profité de la pauvreté et de l'impression de ses habitants d'être les laissés pour compte du gouvernement central, pour installer ses propres réseaux d'entraide. Grâce à elle, les travaux de voirie étaient assurés dans le moindre hameau, les entreprises des petits patrons en faillite maintenues en état de survie artificielle, les exploitations agricoles aidées, les veuves protégées et prises en charge par l'Organisation. C'est ainsi que des hommes de l'ombre étaient devenus de manière occulte les véritables patrons des villages alentour, chacun acceptant de payer sa dîme en échange des services rendus et en signe d'allégeance.

Progressivement, le système s'était étendu aux autres régions d'Italie, gangrenant le pays et le recouvrant d'une chape de corruption auquel il était difficile de résister. Puis la pieuvre, comme on avait coutume de l'appeler, avait continué à s'étendre partout, profitant des activités illicites comme la drogue, la prostitution ou la prohibition, pour gagner de nouveaux territoires. La Société secrète avait atteint une telle puissance que les Etats mondiaux furent bien obligés de se préoccuper de cette concurrence qui ne se contentait plus de vivre dans l'ombre, et qui se mettait de plus en plus ouvertement à les défier sur-lechamp de leurs compétences traditionnelles, assurant dans de multiples régions une police parallèle et un tribunal occulte.

La lutte commença à s'organiser, même en Italie où les transfuges étaient payés à prix d'or s'ils acceptaient de parler. La mafia, obligée d'être sur la défensive, n'en maintenait pas moins son pouvoir, retenant les gens par la terreur et par l'implacable Omerta, la loi du silence qui menaçait de mort la famille entière de celui qui oserait l'enfreindre. Elle pourrait encore subsister des décennies, mais comme tout système qui ne repose plus que sur la terreur, elle se sentait menacée. En tout cas, ce soir, nul ne pensait aux sombres problèmes de la région. Tout le monde avait la tête à la fête, se réjouissant à l'avance du divertissement qui allait être offert à la population. Sous la tente, les artistes répétaient leurs numéros, tandis que les gens du cirque finissaient de monter les gradins.

La ménagerie avait déjà été montée, et Sylvia, la fameuse dompteuse de lions qu'on voyait sur les affiches placardées partout dans le village, se préparait à travailler. Il y avait toujours quelque chose d'émouvant à voir cette frêle jeune femme aux longs cheveux pénétrer dans la cage aux lions, avec comme seules armes son fouet et sa persuasion. Lorsqu'elle fermait la porte sur elle, ce qu'elle venait de faire à l'instant, elle était envahie un bref instant par un mélange de peur et d'ivresse qu'elle se hâtait de refouler de peur que les fauves ne s'en aperçoivent. On ne doit jamais montrer une quelconque crainte face à eux, ni même témoigner d'un moment d'hésitation : il faut toujours assurer, en les regardant droit dans les yeux, même si parfois on crâne

effrontément. Elle avait appris son métier par amour des animaux : enfant, il lui arrivait en effet de passer des journées entières autour de leurs cages, à les regarder vivre. Ils se jetaient sur la nourriture apportée une fois par jour par le vieux dompteur de la troupe qui tenait à les nourrir lui-même, pour bien leur montrer qu'ils dépendaient de lui. Elle avait appris à reconnaître, à leur manière de rugir et de secouer leur crinière, les jours où ils étaient énervés et de mauvaise humeur, ou au contraire les moments où ils étaient détendus et même heureux de voir leur maître arriver. A force d'épier leurs moindres réactions, elle avait d'ailleurs découvert qu'eux aussi étaient extrêmement sensibles à l'humeur du dompteur, les poils de leur pelage se redressant dès qu'ils le sentaient énervé. Il existait ainsi tout un langage corporel qui, même en dehors du spectacle, les unissait de manière invisible.

A l'époque où les autres petites filles commençaient à songer au prince charmant, elle ne rêvait la nuit qu'à la manière de parvenir, elle aussi, à communiquer avec ces fauves puissants qui l'avaient toujours fascinée. A force de la voir rôder autour des fauves, en ne ratant jamais une de ses séances de domptage, le vieil homme s'était pris d'amitié pour elle, et avait décidé de l'initier à son art. Peut-être parce qu'elle avait un coeur pur d'enfant encore plein d'innocence, et que son seul souhait était de parvenir à établir un contact avec ces animaux qu'elle aimait plus que tout, elle réussit au-delà de toute espérance, s'imposant avec une sorte d'autorité naturelle à des bêtes cent fois plus puissantes qu'elle. Mais ce n'était là que le début de son apprentissage : après avoir réussi à se faire accepter par les fauves, encore faut-il apprendre à les diriger et à leur faire réaliser les tours souhaités. C'est là que tout l'art du vieil homme entra en jeu. Il lui enseigna la science du domptage qu'il tenait de son père, chaque génération transmettant à la suivante les trucs et les techniques à employer. L'apprentissage se faisait toujours oralement chez les gens du voyage, comme on appelait les bohémiens et les gitans qui composaient la majorité de la troupe, et il était fait autant de gestes à reproduire fidèlement, que d'écoute des récits légendaires des grands dompteurs ayant su affronter des fauves menaçants. Ces histoires quasi mythiques étaient destinées à ne pas laisser se perdre les expériences du passé, mais au contraire à s'en nourrir de façon à acquérir une force et une clairvoyance qui pouvaient s'avérer déterminante en cas de drame imprévu. Les premières fois où elle avait pénétré dans la fosse aux lions, Sylvia n'avait pu s'empêcher de ressentir un frisson de peur l'envahir. Elle avait tremblé imperceptiblement, ce qui n'avait pas échappé au regard averti de son vieux maître. Il avait souri et avait très légèrement frôlé son épaule pour lui redonner confiance. Et cela avait suffi. Elle s'était reprise, et s'était dirigée vaillament vers les sept lions. C'est ainsi qu'elle avait appris la nécessité, avant tout, de se concentrer et de toujours se tenir ferme face aux lions.

Elle allait mettre des années à comprendre tout ce que ce « tenir ferme », dans lequel se résumait l'enseignement son maître, pouvait contenir : autant une manière de se tenir droit face aux fauves en les fixant dans les yeux qu'une façon ostentatoire de jouer avec le fouet, de sorte qu'il semble le prolongement de la main ; autant une manière de parler fort que la possibilité simultanée de retenir sa puissance, pour bien faire sentir aux animaux qu'ils doivent craindre une réserve de violence encore cachée. Et, peut être plus que tout cela, une manière de montrer implicitement qu'on demeurera figé dans sa volonté tant que l'autre n'aura pas répondu à votre souhait, jusqu'à ce qu'il se sente fatalement *obligé* de faire ce que vous souhaitez. Et les lions, finalement, obéissaient. Il était temps, alors, de les récompenser par un morceau de viande.

Sylvia avait peu à peu compris que la meilleure manière d'apprivoiser une force sauvage qui vous dépasse est de l'aborder dans un état d'innocence qui empêche d'avoir

peur, et de mettre en oeuvre une force, une puissance créatrice qui doit être en même temps soigneusement retenue. Un peu à la manière des champions des arts martiaux, avait-elle pensé une fois où elle était allée voir leur combat, puisqu'ils parviennent à la victoire en jouant sur l'inertie, en opposant à la fougue de leurs adversaires, une maîtrise parfaite. Elle aussi, c'était par la puissance de sa volonté, et surtout par la force de l'immobilité, qu'elle était arrivée à s'imposer et à monter son numéro. Maintenant, ses lions lui permettaient non seulement de vivre mais aussi de voyager à travers le monde.

Elle se sentait prête pour ce soir. Sans un regard derrière elle, dès que son dernier lion eut rejoint sa cage, elle disparut dans les coulisses. Avant d'entrer en scène, elle allait regarder à la télévision, dans sa caravane, la chaîne consacrée au sport. Elle aimait se détendre en regardant les exploits des autres sportifs. Car partout la règle est la même pour se surpasser et accéder à la victoire. A peine était-elle sortie que les aides vinrent aussitôt démonter les barrières de protection. Dans moins d'une demiheure, les premiers spectateurs allaient pénétrer dans l'enceinte. Le spectacle pourrait alors commencer…

1. Sur l'écran de télévision, la course automobile Molson du Grand Prix Canadien battait son plein. Le circuit automobile de Montréal avait été construit sur l'île Sainte Hélène, où avaient déjà eu lieu une dizaine d'années auparavant les jeux Olympiques d'été. Il y avait quelque chose d'étrange à voir les bolides se déchaîner sur cette minuscule île, entourée de toutes parts par les eaux majestueuses du St Laurent. On n'était plus qu'à cinq tours de l'arrivée, et les trois voitures qui pouvaient prétendre à la victoire se trouvaient dans un mouchoir de poche, roue contre roue. Le pilote italien Manzzini, qui avait la chance de se trouver en tête, n'espérait qu'une chose : tenir sa position et franchir la ligne d'arrivée le premier. Cela lui permettrait de rattraper le retard qu'il avait au classement général face à Fortini, son rival, qui le talonnait depuis quelques tours, et qui était pour le moment premier pour le titre de champion du monde.

Manzzini, dont la voiture était objectivement moins puissante, usait de tous les stratagèmes pour conserver sa place, prenant ses virages à la corde pour conserver sa pole position, puis occupant le centre de la route pour empêcher tout dépassement, quitte à zigzaguer afin de dissuader ses adversaires. Derrière lui, le champion du monde Fortini et le troisième pilote, Lacombe, un outsider canadien que nul n'attendait, bouillaient littéralement, contenant à grand peine leur rage face à ce manque de sportivité. Mais chacun des deux hommes réagissait à sa manière : alors que le champion du monde s'efforçait de demeurer calme, bridant à grand peine la puissance de son moteur, attendant le moment où il pourrait enfin libérer la pleine puissance de son engin, Lacombe qui sentait pour la première fois de sa vie une victoire internationale possible, piaffait littéralement d'impatience, essayant de forcer le passage, accélérant rageusement en sortie de virage avant de freiner en catastrophe lorsqu'il voyait qu'il ne pourrait pas passer. Plus le temps s'écoulait, plus le pilote s'énervait, prenant des risques toujours plus grands.

Les spectateurs retinrent soudain leur souffle : dans une odeur de caoutchouc brûlé qui se mêlait aux crissements des pneus surchauffés et aux grondements d'un moteur malmené, Lacombe tentait une nouvelle manoeuvre, plus audacieuse encore que les précédentes. Bien avant le virage, il déboîta et se mit en position de dépassement, sur la courbe extérieure. Il lança alors son engin à pleine puissance, abordant la courbe à une vitesse effarante, ne braquant qu'au dernier moment pour revenir sur la voiture de Manzzini qui, pensait-il, s'écarterait forcément. Celui-ci n'en fit rien, obligeant le pilote canadien à contre-braquer au dernier moment vers l'extérieure. Le choc fut terrible, la

voiture explosant littéralement au-dessus des rails de sécurité, pour retomber de l'autre côté de la piste. Pendant les quelques secondes d'incertitude qui s'en suivirent, Fortini, qui était demeuré à distance, en profita pour passer enfin devant la voiture de Manzzini qui, effondré face à l'ampleur du drame qu'il venait de provoquer, avait ralenti en se tenant sagement à la corde.

K'ien, qui s'était laissé prendre à l'ivresse de la course sans pouvoir se retenir, n'eut que le temps de s'arracher du corps de Lacombe pendant le vol plané de la voiture. L'oiseau Foussage, qui veillait fort heureusement, le saisit au vol tout en l'admonestant:

« Tu te laisses aller à la griserie de la puissance, tu es incapable de te réfréner, tu vas encore devoir travailler sur ta nature, en revenant au 18 « le travail sur le corrompu ».

2. Devant son poste de télévision, Sylvia eut un cri de surprise. Comme tant d'autres spectateurs, aussitôt l'accident survenu et commenté, elle avait zappé sur une autre chaîne, pensant avec une sorte de curiosité morbide qu'elle pourrait ainsi revoir le terrible événement. Elle n'avait pas réellement conscience que, comme tous les gens qui zappent d'une chaîne à l'autre lorsqu'il se passe un événement important dans le monde, elle avait en fait besoin d'avoir confirmation de la réalité du drame en le voyant sur une autre chaîne. Après tout, les images d'un écran cathodique ne sont que de pâles reflets, fort éloignés du monde concret, et dont rien ne prouve a priori qu'ils soient vrais.

Quelle ne fut sa surprise lorsqu'elle vit qu'après le moment d'énervement du pilote canadien qui brûlait la gomme de ses pneus sur le circuit dans un crissement rageur, son moteur malmené se mit soudain, sur cette autre chaîne de télévision, à fumer, l'obligeant à ralentir et à s'arrêter à son stand. A peine se stabilisait-il à faible allure, qu'on voyait très nettement, grâce au zoom d'une caméra, l'un de ses pneus surchauffé éclater et se dégonfler soudainement comme une baudruche. Il parvint quand même à ramener, brinquebalante et tressautante, sa voiture dans le paddock. Les mécaniciens l'entourèrent aussitôt, les uns plongeant sous le capot fumant pendant que les autres changeaient rapidement sa roue. Assis derrière son volant, parfaitement immobile, Lucien Lacombe fut dégrisé d'un coup. L'ivresse de la poursuite enfuie, il prit soudain conscience des risques inconsidérés qu'il avait pris. Il ferma les yeux un instant, pris de vertige.

Devant lui, il vit alors, comme sur l'écran de télévision d'une autre chaîne parallèle, la suite de la course telle qu'elle aurait dû se produire, avec l'accident fatal auquel il venait d'échapper de justesse. Il trembla de tous ses membres, faisant signe à ses mécaniciens, qui ne comprirent rien, de prendre leur temps et de s'assurer que les boulons des essieux étaient bien serrés. Lorsqu'il repartit pour boucler les deux derniers tours, il adopta une conduite prudente. Il savait que la victoire ne serait pas pour cette fois ci, et il acceptait avec sagesse de remettre à plus tard l'épreuve ultime. Il s'était déjà prouvé qu'il était capable d'arriver dans le peloton de tête, et qu'il avait suffisamment la rage de vaincre pour s'imposer. Mais il lui fallait maintenant apprendre à retenir sa force et à attendre le moment opportun.

C'était d'extrême justesse que Ken avait réussi à se glisser dans les mains de Lacombe, lui faisant faire une erreur mineure dans l'alimentation des gaz, ce qui aboutit aux ratés spectaculaires du moteur. Ainsi K'ien mit-il fin à sa conduite suicidaire, en lui imposant de s'arrêter pour reprendre ses esprits.

« Il ne sert à rien de vouloir passer un obstacle trop fort pour soi, il vaut mieux attendre et se préparer pour plus tard, alors la grâce 22 » lui confirma de sa voix gouailleuse le perroquet Foussage.

3. Le spectacle de cirque était à son apogée. C'était maintenant au tour des écuyers et cavaliers émérites de faire leur numéro. Sylvia abandonna son poste de télévision pour venir voir ce numéro, qu'elle avait toujours particulièrement apprécié. Habillés en cosaques, les hommes virevoltaient sur leurs chevaux, en glissant sous leur poitrail, se remettant en selle, se dressant debout, puis faisant le poirier en lâchant une main avant d'enchaîner aussitôt avec une nouvelle pirouette. Ils semblaient ne faire qu'un avec leur monture qui, parfaitement docile, leur permettait les excentricités les plus insensées. Après leur numéro individuel, on amena un attelage constitué de trois chevaux de tête suivis de deux autres. La musique se fit plus grave, les tambours prenant le relais pour rythmer l'action. Le cosaque resté en piste prit les cinq rênes dans une main et debout, en équilibre sur le dos des deux dernières bêtes, il dégaina de son fourreau le sabre qu'il portait, le faisant miroiter dans les lumières scintillantes des projecteurs. La foule fit entendre un murmure impressionné, consciente du danger qu'il y avait à travailler ainsi, sabre au clair. Le cosaque commença alors une folle danse du sabre, sautant à pieds joints afin de le faire passer entre ses pieds et le dos des chevaux, le faisant tourner en soleil au-dessus de sa tête puis le long de l'attelage, le jetant en l'air et le rattrapant in extremis, tout en continuant à maîtriser l'attelage de l'autre main. Pour finir, il mima un combat acharné contre des adversaires apparemment en grand nombre, esquissant les coups de l'un, semblant tomber mais se rétablissant miraculeusement, se baissant pour laisser passer le javelot ou la flèche de l'adversaire, se fendant soudain pour décapiter la tête du troisième. Le réalisme du spectacle était tel que le public, subjugué, était forcé d'y croire.

Plus que le spectacle lui-même, auquel elle avait déjà assisté des centaines de fois, Sylvia était fascinée par la maîtrise parfaite du cavalier sur ses chevaux. Tandis que les spectateurs regardaient son sabre, elle ne fixait quant à elle que ses mains et son regard, pour remarquer combien dans le feu de l'action il demeurait toujours étonnement calme, presque distant. Quand elle lui en avait parlé, il lui avait répliqué en souriant que c'était effectivement là le coeur de son secret, qu'il avait appris à l'armée, puisque avant d'exercer au cirque il avait fait partie des régiments de cavalerie du tsar. Il y avait été initié à l'art de double vue, qui consiste à être en même temps conscient de son cheval et de son sabre, en oubliant tout le reste, obstacles ou ennemis. Ces derniers n'existaient que comme des ombres qu'il fallait sans cesse écarter de son chemin, un peu comme dans les arcanes des jeux vidéo, en restant toujours ancré dans son centre de gravité. Il n'était pas question de s'imposer à ses chevaux en les bridant violemment, les yeux fixés sur un horizon lointain, avait-il ajouté en pensant à la métaphore du vieux philosophe grec pour lequel c'était la seule manière de dompter son corps et ses passions. Au contraire, il faut viser à ne faire qu'un avec eux, se fondre en un mouvement tellement parfait qu'il en devient quasi immobile par rapport au reste du monde qui se met alors à tourner autour de vous.

Parce qu'elle avait eu quelques difficultés à comprendre la métaphore, il avait ajouté, avec un rire gras : « Si vous le voulez, on peut essayer ce soir même, ma belle demoiselle. Car c'est comme pour faire l'amour : pour gagner le coeur de la dame et atteindre une extase incommensurable, il faut savoir se réfréner et devenir immobile au coeur même de l'action. C'est à ce moment, lorsque l'homme sent la force de la sève monter en lui, qu'il peut parfaitement apprivoiser sa proie.

« *Prétentieux, n'avait pu s'empêcher de persifler en son for intérieur Foussage qui savait que le personnage en question, comme quasiment tous les humains, n'en finissait pas moins par se laisser aller et par éjaculer, quitte à regretter la Diminution, 41 qui se produisait alors inévitablement en lui laissant l'impression d'un appauvrissement.*

Comme pour lui donner raison, le cosaque qui avait remarqué l'admiration muette de Sylvia voulut l'étonner, se lançant dans une pirouette inconsidérée. Il faillit tomber, se rattrapant de justesse. Plutôt que d'insister, il continua plus prudemment pour assurer la fin de son numéro, afin que tout le monde oublie sa légère défaillance. Il était dans le bon chemin, et Sylvia ne l'en regarda qu'avec encore plus de respect.

4. Pendant le numéro de clowns, Sylvia resta devant l'écran de sa télévision. Elle n'aimait pas les pantomimes outrées de ces personnages qui faisaient rire les spectateurs, sans s'inscrire dans la tradition d'héroïsme et de flirt avec le danger qu'elle cherchait.

Sur la chaîne sportive, on passait maintenant un reportage sur l'apprentissage de l'art de la corrida chez les enfants. Les jeunes taureaux sur lesquels ils s'exerçaient étaient spécialement préparés : à leur plus jeune âge on avait placé sur leur front une planchette s'opposant à la pousse de leurs cornes, si bien que lorsque ces dernières perçaient, elles étaient émoussées, beaucoup moins acérées que celles des taureaux adultes. Non seulement le danger de se blesser grièvement était ainsi écarté, mais le comportement des bêtes était lui-même moins violent et moins imprévisible, le fait de se sentir dès l'enfance bridés dans leur nature sauvage les rendant moins impétueux.

La leçon valait aussi pour les jeunes apprentis matadors qui devaient apprendre à composer avec leur enthousiasme, à abandonner la forfanterie qui finissait inéluctablement en chute. Il leur fallait découvrir par eux-mêmes que la seule solution 476 pour s'opposer à cette masse imposante de puissance et de muscle fonçant soudain sur eux, pour l'apprivoiser et l'amener à réaliser les figures voulues, c'était la maîtrise de soi, autant de sa peur que de sa propre fougue. Il y avait quelque chose d'attendrissant à les voir entrer dans l'arène, sérieux comme des papes dans leur habit de lumière, évitant de montrer le moindre signe de crainte, puis exécutant les différentes passes traditionnelles, faisant virevolter leur vaste cape rose pour faire réagir l'animal et étudier son comportement, avant d'entreprendre la fameuse « véronique », cette passe au cours de laquelle l'animal semblait s'enrouler littéralement autour du matador et de sa cape. Ils découvraient aussi comment manier la muletta, cette petite pièce de serge rouge tendue sur un bâton qui annonçait une nouvelle série de passes plus serrées, à l'issue de laquelle survenait inéluctablement la mise à mort. Bien entendu, ils n'allaient pas jusqu'à l'estocade finale, qu'ils ne faisaient que simuler. Mais peu importait, car ils apprenaient l'essentiel, à savoir cette confrontation silencieuse et immobile, pendant plus d'une minute, ce face-à-face tragique de l'animal épuisé et du matador qui va le tuer. Et il leur fallait, eux aussi, choisir le moment ultime où ils avanceraient droit vers le taureau en l'attirant une dernière fois sur eux, visant ses omoplates et frappant d'un coup sec au moment précis où la corne droite leur frôlerait le ventre.

« C'est comme cela qu'on peut apprivoiser plus fort que soi : en restant droit et fier comme un matador, en dominant sa peur et réfrénant sa nature, de façon à attendre le moment idéal qui vous fera atteindre le Grand Avoir » ne put s'empêcher de dire doctement Foussage, qui aimait plus que tous les spectacles passant à la télévision, lui permettant de ne pas se déplacer.

Sylvia n'entendit pas le volatile. Tout entière à ses pensées, elle se demandait si, avec cette méthode des planchettes sur la tête des jeunes taureaux qui les rendait à la fois moins violents et moins dangereux, il ne serait pas possible d'intégrer dans le spectacle du cirque des numéros s'inspirant de la corrida.

5. En se dirigeant vers sa caravane qui lui servait en même temps de loge pour se préparer, Sylvia passa devant la ménagerie que toute troupe se devait de posséder, et s'arrêta quelques secondes devant la cage où était gardé le sanglier. Cela faisait maintenant huit mois qu'on l'avait acquis, sur les conseils de la jeune femme persuadée de pouvoir les dresser afin de leur faire réaliser un numéro unique. C'était une gageure de se dire qu'avec ces animaux patauds et courts sur patte, peu élégants, réputés de mauvais caractère, on pouvait réaliser un numéro suscitant autant l'admiration que l'inévitable frisson de peur des amateurs de cirque.

Sylvia s'était vite aperçue que la force et l'intimidation dont elle usait avec les grands fauves ne lui seraient cette fois d'aucune aide, l'animal n'ayant pas suffisamment d'intelligence pour ébaucher ne fût-ce qu'un début de dialogue : à chaque fois qu'elle s'était approchée, il avait chargé, toutes défenses en avant, avant de se retrancher dans un coin de sa cage, vexé, refusant de regarder la dompteuse. Pour apprivoiser cette force sauvage et primitive, Sylvia avait été obligée de prendre des décisions radicales, et de l'émasculer afin de le rendre moins impulsif. Les résultats de l'opération, qui avait eu lieu une quinzaine de jours auparavant, avaient été au-delà de ses souhaits : l'animal avait d'un seul coup perdu toute vigueur, se contentant de se traîner dans sa cage et s'alimentant à peine, frappé d'une sorte de mélancolie qui faisait peine à voir. C'est pourquoi, à chaque fois qu'elle passait à proximité, elle jetait un coup d'oeil furtif, avec le secret espoir de voir le sanglier à nouveau debout sur ses pattes. Mais aujourd'hui comme hier il était abattu, roulé en boule dans un coin d'ombre, sans faire un seul mouvement. Elle craignait plus que tout qu'il ne se laisse mourir de tristesse, comme elle avait lu que certaines bêtes en captivité le font.

La force de vivre lui reviendra fatalement, pensait quant à lui Foussage, qui savait que même si le traitement est cruel, c'est parfois le seul moyen si on veut apprivoiser une puissance sauvage, trop brutale et impulsive pour se laisser dresser par d'autres moyens.

Sylvia entra dans sa loge pour se préparer, chassant les soucis que lui procurait l'animal pour ne plus penser qu'à son numéro.

6. Elle sourit en entendant les cris de peur et de stupéfaction qui retentirent à son entrée dans la cage. Car l'effet de surprise jouait toujours de manière aussi spectaculaire : quelques minutes auparavant, elle était dans les airs, se livrant avec d'autres artistes à des voltiges sur les trapèzes volants, pendant qu'en bas on commençait à installer les cages, et qu'on faisait finalement pénétrer les lions sur la piste. Les spectateurs croyaient toujours qu'il s'agissait simplement de meubler le temps, si bien que lorsqu'ils voyaient soudain Sylvia réaliser dans le vide, au-dessus de la cage, un saut périlleux en ignorant délibérément le trapèze lancé vers elle, tout le monde retenait son souffle, persuadé d'assister à un accident qui allait finir en boucherie.

Mais à peine se recevait-elle au centre de la piste qu'elle saisissait le fouet laissé là par son assistant, et se faisait aussitôt respecter par des bêtes énervées qu'elle devait

reprendre rapidement en main. Autant dire que, dès qu'elle commençait son numéro le public était déjà conquis. Elle enchaînait alors les différentes séquences de son spectacle en suivant un crescendo savamment dosé, forçant les bêtes à danser en équilibre sur un tabouret, à sauter dans des arceaux enflammés, avant de mettre sa tête dans la gueule béante de l'un des fauves et de finir en saluant la foule, dans un tonnerre d'applaudissements. A ce moment seulement elle se donnait le droit de se détendre, gouttant avec plaisir l'ivresse de la victoire, sur soi et sur des animaux mille fois plus puissants qu'elle.

Elle fait bien, elle a su imposer la Paix, 11, à ses fauves, rapporta Foussage à ses maîtres en cachant difficilement l'admiration qu'il ressentait pour Sylvia.

Alors que les applaudissements retentissaient encore sous la voûte toilette, Ken, le jeune fils, et K'ien, son père, sortirent discrètement de l'enceinte du cirque juste après le numéro de Sylvia, précédant de quelques minutes le début officiel de l'entracte pendant lequel le personnel allait se hâter de démonter la cage aux fauves.

Bien qu'ils soient venus dans la région pour des raisons fort différentes, pour essayer de démêler l'écheveau compliqué de la camora italienne pour être intégré dans leurs plans futurs, ils s'étaient octroyés une récréation en allant à ce spectacle leur rappelait les joutes et numéros d'adresse de leur enfance. Et ils ne le regrettaient visiblement pas, souriant encore comme des enfants au souvenir de la dompteuse effrontée arrivée dans la cage par la voie des airs, sur son trapèze volant. Chacun avait apprécié le numéro à sa manière, K'ien étant plus sensible à la manière virile qu'avait Sylvia de venir affronter crânement les fauves, tandis que Ken essayait d'expliquer à son père que le respect qu'elle parvenait à imposer aux animaux était en fait uniquement dû à la retenue dont elle témoignait au sein même du danger.

« Tu vois », lui dit Ken, qui voulait profiter de l'occasion pour dire à son père, toujours trop porté sur les actions d'éclat, ce qu'il pensait de la situation italienne, « pour vaincre la camora, ce chancre des démocraties modernes, il ne faut pas s'opposer de front, de manière impulsive, mais il faut les infiltrer de l'intérieur, leur tendre des pièges, rester longuement immobiles avant de décider de frapper un grand coup, au moment où ils s'y attendent le moins. C'est comme cela qu'on pourra briser et apprivoiser la puissance de l'hydre à mille têtes »

Notes issues du carnet de Sam :

A nouveau, le rêve de la dernière nuit a été l'occasion de reprendre contact avec les personnages qui me poursuivent. J'essaye de me souvenir des rêves dans leurs moindres détails, persuadé qu'il s'y trouve un indice susceptible de m'aider. Dès que je me réveille, je garde les yeux clos pour me remémorer chaque séquence, avant de les transcrire sur ce papier. Il arrive qu'en écrivant, d'autres détails oubliés me reviennent à l'esprit ; parfois, l'acuité de mes visions est telle que j'ai même l'impression de me trouver quasiment présent dans la scène. Ne pourrais-je pas intervenir sur le cours des événements, comme un dormeur connaissant les techniques arrive à maîtriser et diriger ses rêves ? C'est ce que je me demande parfois en tremblant.

En tout cas, alors que j'étais presque arrivé à me persuader de l'importance d'un dénommé Tchen dans la vision précédente, cette fois ci il n'intervient plus du tout. C'est bien la preuve de ce que je commençais à subodorer, à savoir que les personnages sont finalement secondaires par rapport aux situations et au thème illustré. Mais, la dernière fois, il s'agissait de sagesse et de retour à la simplicité, je ne vois pas pourquoi faire

appel cette fois-ci au cirque et à tous ses artifices. Quel rapport peut donc avoir la vérité avec tous ces masques, ces jeux et ces exercices de domptage ?

En attendant, je retranscris les derniers éléments chiffrés qui clôturent toujours ces rêves bizarres, et qui invitent, si j'ai bien compris, à se reporter à d'autres récits où se trouve la suite de l'énigme.

- *La situation provient du Ciel Antérieur, 62, la Prépondérance du Petit, qui témoigne également d'une retenue extrême, notamment par rapport à la Prépondérance du Grand qui est, elle, menacée d'écroulement. .*
- *- On peut comparer la situation avec l'Immobilisation, 52, qui marque l'arrêt symbolique du mouvement de la pensée que promettent les techniques yogiques. Sauf qu'ici, le processus d'arrêt est nettement plus puissant, le contrôle de l'énergie* 481 *devant se faire par une rétention violente et puissante, comme dans le tantrisme, afin d'apprivoiser des forces plus puissantes que soi.*
- *- Les connexions se font bien évidemment avec l'Innocence, 24, dont le récit est la suite logique : après le mouvement naturel et innocent qui marque le commencement d'un nouveau cycle, la Retenue invite à savoir contrôler cette puissance neuve mais encore brute et instinctuelle, avant de s'appliquer à de grands projets.*

Fragments sur Lebab :

« La situation est bien repartie », dit Ato qui ne prit même pas la peine cette fois ci de regarder jusqu'au bout, s'éclipsant avec le grand prêtre au cube parfait, pour aller manger quelque nourriture, en étant à tort rasséréné sur la situation qui semblait parfaitement calme.

Les autres spectateurs demeurèrent bien après la fin de la retransmission, commentant bruyamment la sortie de scène de la dompteuse. Les plumes métalliques de la vieille chouette étaient dressées d'excitation, et même le savant à la figure de navet triste partageait l'enthousiasme général. Sur Lebab, on était resté friand de ces jeux qui rappelaient aux plus anciens les fastes des amphithéâtres romains ; et à l'inverse des humains qui ne semblaient plus apprécier le spectacle que lorsqu'il se reliait à un exploit technologique, comme lors de ces courses automobiles où les hommes s'affrontaient, caparaçonnés à l'intérieur de monstres de métal, on était surtout sensible aux situations brutes, où il était impossible de tricher, l'instinct de survie se manifestant forcément. C'est pourquoi les habitants de Lebab admirèrent le numéro de la dompteuse, sa capacité à tenir tête aux fauves et à apprivoiser, grâce à sa maîtrise, des animaux mille fois plus puissants et sauvages, qui n'auraient eu aucun mal à ne faire d'elle qu'une bouchée.

27 - LA NOURRITURE, VOLCAN DU NGORONGORO

Pour les deux frères, voyager en Afrique, c'était voyager à travers le temps et retrouver les origines perdues de l'Humanité. Qu'ils remontent vers les plateaux arides du Kenya septentrional et vers le Lac salé Turcana, où se trouvent les plus anciens vestiges de l'homme, ou qu'ils descendent le long de la Rift Valley, cette faille géologique impressionnante qui coupe toute une partie du continent africain, en conservant encore dans ses plissements sédimentés les traces fossilisées d'une multitude d'espèces animales vivant jadis dans ce jardin béni des Dieux, ils avaient l'impression d'être plongés dans des temps anciens, de parcourir l'Histoire à rebours.

Le fait de ne rencontrer, tout au long de leur périple, que très peu de villes et d'habitations modernes, et de croiser au contraire un nombre impressionnant de hordes d'animaux sauvages dont il fallait se méfier, ne faisait que renforcer cette sensation étrange d'être sorti du confort du vingtième siècle technologique finissant, pour être confronté à des menaces mortelles faisant resurgir un instinct de survie habituellement en sommeil : ici, il fallait réapprendre à être sur ses gardes, à scruter le ciel et les traces dans la savane d'où le danger pouvait venir, à ne jamais surestimer ses forces. La chaleur, la rudesse du climat, y ajoutaient l'épreuve de la soif et de la faim. Il fallait chaque jour prévoir et soigneusement économiser, d'autant que le pays était frappé par une pauvreté à la limite de la famine.

Dans leur voyage, qu'ils accomplissaient accompagnés d'un fier guerrier Masaï à l'allure altière, les deux frères s'étaient finalement complétés à merveille : avec son impulsivité et son impétuosité, Tchen, le fils aîné, était toujours prêt à faire front et à repartir vers une nouvelle étape, tandis que Ken, le plus jeune fils, avec sa prudence légendaire, les avait plusieurs fois sauvés en imposant une halte salutaire pour réfléchir aux éléments qu'ils avaient pu glaner tout au long de leur journée. C'était au cours de ces repos forcés que les décisions mûrissaient et se prenaient ensemble, à trois, autour d'une gourde de thé bienvenue. Il leur arrivait pourtant d'être en désaccord. Ainsi, une fois où les deux frères étaient restés campés chacun sur sa position, le guide Masaï les avait blagués en leur rappelant un vieux dicton de son peuple : « Vous vous disputez alors que, comme les doigts de la main, vous ne pouvez vous passer l'un de l'autre. Cessez donc de vous chamailler sans voir ce que l'autre peut vous apporter ! Le tonnerre ne sert à rien s'il ne laisse à l'eau le temps de s'amasser dans les nuages ; et ceux ci, gonflés, ont besoin de la violence du tonnerre pour crever et laisser tomber la pluie bienfaisante ».

Toujours est-il que, chemin faisant, croisant leurs informations sur le vieux sage à la recherche duquel ils étaient partis, ils étaient finalement arrivés à proximité du volcan mythique de Ngorongoro. Lorsqu'ils parvinrent enfin en haut de son cratère, ils s'arrêtèrent, le souffle coupé. Devant eux s'étendait une vaste dépression d'une vingtaine de kilomètres, occupée en son centre par un immense lac salé que fréquentaient d'innombrables flamands roses et autres oiseaux des marais. Alentour,

dans les herbes jaunies, comme le long des flancs du cratère recouverts de forêts, vivaient d'impressionnants troupeaux de gnous, zèbres, lions et tigres.

Ken et Tchen se regardèrent, silencieux. Ils avaient la sensation de se tenir au seuil d'un monde interdit aux hommes, d'un endroit magique, d'avant le pêché originel, où se seraient réfugiées les multiples espèces d'animaux de la nature. La forme incurvée du volcan contribuait à donner l'impression d'une immense coque de bateau ouverte sur le ciel.

« On dirait l'arche de Noé… » murmura Ken, à voix basse.

« Moi, je verrais plutôt une grande bouche ouverte, pleine de bonnes viandes qui n'attendent que ma lance pour être mangées » répliqua en riant le guerrier Masaï qui ne pouvait s'empêcher de penser à la réserve fabuleuse de nourriture qui s'offrait à ses yeux.

Lorsqu'ils parvinrent en bas du cratère, il leur fallut encore marcher plusieurs heures durant, avant d'atteindre la caverne où se tenait le vieux sage africain qu'on leur avait tant vanté. Plusieurs personnes, assises à terre, patientaient. Lorsque le vieux sage surgit de son antre, ils furent étonnés par son aspect. A la place du vieillard ascétique attendu, ils se trouvaient devant un homme en pleine santé, au visage rond et souriant, capable de se montrer bienveillant ou au contraire emporté envers ses interlocuteurs.

1. Le vieux sage chassa avec moult imprécations l'homme qui était venu le consulter. « Et ne t'avise pas de venir me revoir avec toutes tes chaînes en or ! » cracha-t-il en regardant s'éloigner la silhouette dégingandée du jeune africain qui était venu le consulter. Il suffisait de regarder la chemise en soie de ce dernier, son costume parfaitement anachronique en ce lieu, ainsi que les bagues et la montre en or qu'il portait ostensiblement au poignet, pour deviner qu'il s'agissait d'un homme qui avait fait rapidement fortune, et qui en était fier. Le vieil homme prit à témoin les gens qui l'attendaient, même si ces derniers évitaient de croiser son regard, par crainte d'être eux aussi touchés par sa colère.

« Il a tout l'argent qu'il veut, il pourrait en faire profiter le village et sa famille, jouir d'une vie libre de toute entrave, en voyageant de par le monde, sans rien devoir à personne. Et à la place, que fait-il ? Il intrigue en coulisse pour obtenir un poste honorifique, il perd son temps dans des intrigues dignes d'une basse-cour, en quémandant des parcelles de pouvoir et se mettant à dépendre des autres, alors qu'il aurait pu vivre de manière parfaitement autonome ! «

« *L'Eclatement, 23, l'attend.* C'est la jalousie et l'envie qui le perdra, comme tous ces occidentaux qui ne savent plus quoi faire des excédents de nourriture produits en surnombre chez eux, mais qu'ils préfèrent pourtant détruire plutôt que de les distribuer à ceux qui ont faim ! » dit-il en passant devant Tchen et Ken et en leur jetant un regard noir.

2. Le vieillard rabroua gentiment la brave mamma africaine qui était venue le consulter en portant son bébé maigre et efflanqué dans son bournous. En entrant, elle n'avait pu s'empêcher de regarder son enfant d'un air à la fois tendre et effrayé, trahissant ainsi son souci. Cela faisait maintenant une semaine qu'il était tombé subitement malade et qu'il n'arrivait pas à s'en remettre, vomissant le lait qu'elle lui donnait dans un joli biberon orné d'animaux de bande dessinée. Il n'avait pas fallu

plus de cinq minutes au vieux sage pour comprendre ce qui se passait et pour trouver le remède. Voulant trop bien faire, persuadée que les produits industriels dont elle voyait des publicités le long de la route avaient des vertus inégalables, elle avait sevré trop tôt son enfant, lui donnant un lait concentré importé d'Occident qu'elle mélangeait avec une eau impure. Elle ne savait plus quoi faire, changeant de marque de lait à chaque nouvel incident. En désespoir de cause, elle était venue voir le brave homme espérant qu'il lui indiquerait la marque à laquelle se fier.

Cette fois-ci, le vieux sage se contenta de la rabrouer en lui disant que rien ne pourrait remplacer le lait maternel, bien plus bénéfique que n'importe quel substitut. « Cela ne sert à rien d'aller chercher de la nourriture à l'extérieur, lorsqu'on a en soi même des trésors qui permettent de donner la santé à son enfant » gronda-t-il, mi paternel, mi autoritaire, pour bien lui faire comprendre qu'elle devait compter sur les seuls dons prodigués par la nature.

La Diminution, 41, et le sacrifice de produits inutiles permet de retrouver en soi des trésors insoupçonnés, commenta doctement Foussage. 486

3. La troisième personne qui vint le consulter était un occidental. Déguenillé et décharné, il flottait dans des vêtements devenus trop amples. Malgré son air maladif, ses yeux brillaient d'une étrange lueur, animés par une flamme intérieure qui n'était pas due à la seule fièvre. Lointain héritier des beatniks et des hippies pour qui l'Orient avait jadis représenté l'Eldorado, cela faisait maintenant plusieurs années qu'il parcourait le continent africain, en quête d'une sagesse qui lui permettrait enfin de se trouver et d'échapper au sort qui l'avait vu naître en Occident, matériellement nanti mais spirituellement plus pauvre que n'importe quel sauvage rencontré au coin d'une forêt.

Le vieil homme qui vivait en ermite lui accorda beaucoup plus de temps qu'aux autres. Il lui fallait prouver qu'il était un véritable « médecine man », un de ces antiques sorciers à la sagesse venue du fond des temps, capable de provoquer des miracles, de sortir de son corps et de convoquer les esprits des morts à ses côtés, avant de fournir une quelconque aide. Il lui expliqua, lui montrant son ventre replet et ses joues bien rondes, qu'il se trompait en ignorant et méprisant son propre corps. « Le corps est ton véhicule « lui dit-il, « et mal l'entretenir c'est te condamner à cahoter sans fin sur des routes mal entretenues. Tu me parles de la sagesse que tu veux atteindre, mais lorsque je suis entré dans ton esprit pendant quelques secondes, je n'y ai vu que des images fragmentaires d'ascèse et de mortifications, derrière lesquelles se cachaient femmes nues, oreillers moelleux et rêves de nourriture abondante. Il n'y a aucun démon là-dessous, c'est uniquement ton corps que tu maltraites et contrains indûment, qui se venge et soupire de désir, en créant ses propres fantasmes et délires. Soigne ton corps et ta nourriture, alimente-toi correctement, et tu retrouveras *la Grâce, 22*. »

4. Leur guide Masai regarda le vieillard droit dans les yeux et établit le contact pour présenter les deux frères qu'il avait menés jusqu'à cette caverne sombre et profonde, cachée au fond du cratère de Ngorongoro. Bien qu'ils appartiennent à des ethnies antagonistes, le vieillard bantou ayant été élevé dans le respect des traditions agricoles impliquant de se fixer en un lieu précis pour se livrer au travail sacré de la terre, tandis que les Masais sont de fiers guerriers nomades suivant leurs troupeaux en

n'habitant jamais nulle part, on sentait incontestablement un respect mutuel dans la manière dont les deux hommes s'adressaient la parole.

Alors que le guerrier Masai n'avait rien demandé pour son compte personnel, ce fut pourtant à lui que le vieux sage s'adressa en premier, avant même de regarder Ken et Tchen. « Tu m'as demandé d'intervenir en faveur de tes deux amis qui, dis-tu, brillent d'une lumière mille fois plus forte que la tienne. Je le ferai, en respect de ta bravoure. Mais sache auparavant que cela me fait plaisir de rencontrer parfois, non pas des malades qui ont besoin de conseils, mais d'authentiques hommes qui se tiennent debout, droits et fiers. Tu as dû hériter de la force du tigre, car comme lui tu scrutes et guettes avec des yeux perçants, prêt à bondir à la moindre occasion sur ta proie. Il n'y a chez toi ni envie de briller, ni désir égoïste. Tu es dans le droit chemin, mon fils. Continue, suis ta vraie nature de guerrier qui sait exactement ce dont il a besoin pour se nourrir, sans se priver et sans tuer inutilement. Ecoute la vraie nature de tes instincts, en évitant de te perdre comme ces pauvres hères que je suis obligé de recevoir parce qu'ils n'ont plus de contact avec leur force vitale, *et qu'ils ne savent même plus mordre la vie à pleines dents, 21.* »

Sans ciller, sans dire un mot, le guide s'inclina et s'effaça pour laisser place aux deux frères qui avaient attendu, sur le seuil de la caverne, que la palabre prenne fin.

5. Tchen n'arriva pas à soutenir le regard du vieil homme qui le fixait intensément, en silence. C'était pourtant lui qui l'avait d'abord défié hardiment du regard, avec toute la fougue de la jeunesse qui ne veut pas s'en laisser compter, et qui veut mesurer la véritable nature de ceux qu'elle rencontre. L'ermite avait imperceptiblement souri, et s'était contenté de s'installer confortablement sur son rocher, afin de soutenir l'échange silencieux qui durait encore. Après ces minutes pesantes, il décida enfin de mettre fin à l'épreuve, en livrant directement au jeune homme son verdict, sans même prendre le temps d'écouter ses questions qu'il estimait visiblement inutiles.

Tchen ne put s'empêcher de rougir, puis de pâlir légèrement, en écoutant l'oracle qu'il était venu chercher si loin, et qui le renvoyait finalement à lui-même, comme si tout le chemin qu'il avait parcouru ne servait à rien puisque la réponse se trouvait apparemment en lui.

« Il est inutile de traverser le grandes eaux, de bâtir des projets ambitieux ou même de vouloir aider les autres, lorsqu'on n'a pas assez de force en soi-même. Ce serait comme sauter impulsivement dans une rivière où un homme se noie, en oubliant qu'on ne sait pas nager. Où est l'intérêt ? Il faut d'abord être sûr d'être assez fort, suffisamment alimenté, pour prétendre à juste titre être capable d'apporter quelque chose. Que mangezvous donc depuis une semaine ? »

Devant le silence de Tchen qui, interloqué, ne savait que répondre, le vieux sage ajouta, presque en colère. « Si vous ne vous souvenez pas de la nourriture que vous avez absorbée, c'est parce que vous n'y accordez pas d'attention. Mais, malheureux, savez-vous que vous n'êtes que ce que vous mangez? Commencez par choisir humblement votre nourriture, pour vous respecter et vous aimer vous-même. Vous n'êtes qu'au début, et pour vous inciter à rester sur le bon chemin, je vais vous jeter un sort qui vous rendra plus sage ! » dit le vieux sorcier en psalmodiant une antique formule sacrée, *et en espérant qu'elle provoque insensiblement une Augmentation bienvenue, 42*.

6. Ken, qui n'avait pas l'impulsivité de son frère, attendit patiemment que le vieil homme s'adresse à lui. En observant ses traits impassibles, il s'aperçut que chacune des rides, chacune des fractions de sa peau burinée par le soleil, racontait une parcelle de l'histoire du personnage. Fasciné, il se mit à scruter en détails les moindres détails de sa face, comme s'il s'agissait d'un vieux parchemin.

Etait-ce la chaleur ou la douce léthargie dans laquelle il était plongé, il se sentit glisser dans un état cotonneux, réchauffé par un soleil bienfaisant qui grossissait devant lui avant de venir se poser miraculeusement dans la paume de sa main, comme pour lui signifier qu'il acceptait de se laisser apprivoiser. En même temps, une voix grave et rassurante se mit à lui parler intérieurement, voix dont il écoutait autant la musicalité des sons que le sens des mots. « …Sois le bienvenu, car tu es le premier qui accepte de recevoir quelque chose de moi. Les autres viennent pour prendre, pour me voler, avides, un secret qu'ils croient que je possède. Mais aucun ne saurait recevoir ce que je suis pourtant prêt à donner, car ils sont incapables d'écouter et d'accueillir simplement les choses. Pour eux, la parole sacrée est un bien comme un autre, pour lequel ils sont prêts à donner un prix élevé d'autant plus qu'ils en attendent des effets personnels. Ils n'ont pas compris que la parole authentique est comme la nourriture, qu'il faut la cultiver soimême longuement, puis la préparer amoureusement, avant de pouvoir l'offrir aux hôtes qu'on veut honorer. Ils ne savent se nourrir de ce que je leur apporte spontanément. A toi, qui m'écoutes réellement, je vais donc dire les quelques pauvres connaissances qu'un vieil homme a pu acquérir tout au long de sa vie… »

Ken écouta et se nourrit lentement de la sagesse du vieil homme qui allait mourir quelques jours plus tard, heureux d'avoir pu enfin transmettre quelques parcelles de son savoir. Ce dernier se fit plus grave lorsqu'il aborda les questions pour lesquelles Ken était venu le voir. Lorsque le soleil se coucha, les deux hommes étaient encore plongés dans leur dialogue silencieux. Ce n'est que lorsque la nuit fut pleinement tombée que Ken, grave et voûté, se releva doucement, salua le vieux sage, puis prit lentement le chemin du *retour, 24,* comme à regret.

A son retour au campement que leur guide avait établi à quelques dizaines de mètres de là, le guerrier Masaï regarda Ken avec un sentiment nouveau de respect et de considération. Il était rare qu'un vieux sage passe autant de temps avec un homme - encore plus avec un blanc. Tchen, impatient et en même temps un peu jaloux, essaya de savoir ce que son frère avait bien pu apprendre pendant le long temps qui s'était ainsi écoulé. Mais Ken esquiva le moment où il lui faudrait parler : « J'ai faim, et le vieux sage dit qu'il ne faut pas mépriser la nourriture qu'on mange, alors préparons le repas ! » dit-il en riant et en recevant l'assentiment du guerrier Masai.

Ce n'est qu'à la fin de leur repas que Ken prit un air plus grave pour dire à son frère qu'il avait obtenu suffisamment d'informations pour les transmettre à Lebab. A son avis, dit-il d'un air préoccupé, les nouvelles n'étaient pas favorables, et il ne serait pas étonné que là bas, sur leur lointaine planète d'origine, les responsables du Jeu ne décident de les faire sortir de la partie. Ils étaient trop près d'être découverts, et jamais personne n'accepterait de prendre un tel risque. Il y avait finalement une certaine logique, philosopha Ken d'un air mélancolique : en revenant ainsi au berceau de l'humanité, ils étaient arrivés à la fin des possibilités de leur Jeu.

Foussage s'envola à tire d'aile, les frôlant avant de s'enfoncer dans la nuit. Longtemps après qu'il ait disparu à l'horizon, ils regardaient encore la nuit profonde dans laquelle l'oiseau funeste du Destin s'était enfoncé…

Notes issues du carnet de Luc :

J'ai pu garder plus longtemps que d'habitude le contact avec les étranges personnages que je soupçonne d'être les responsables de l'enlèvement de Sam, et qui se font passer entre eux pour des Dieux. Ils continuent à se manifester à moi la nuit, en venant se surimposer à mes rêves. J'ai poursuivi mon effort pour les contrôler, avec les mêmes techniques que celles que j'emploie pour diriger habituellement le cours de mes songes, mais en ne m'attaquant plus cette fois ci directement à eux. Et hier, pour la première fois, j'ai eu l'impression que cela commençait à marcher : j'ai pensé de toutes mes forces que je me mettais dans la peau du vieux sage qu'ils allaient consulter et que je voyais dans mes rêves, tant et si bien que j'ai réussi à habiter son corps et à diriger son cerveau juste quelques minutes, le temps de lui faire dire ce que je voulais, et d'influencer la suite de l'histoire en lançant un contre-sort si puissant qu'il va, je l'espère, se retourner contre nos ennemis.

Quant à l'histoire elle même, elle est toujours aussi bizarre. Pourquoi ont-ils fait tout ce long chemin pour aller voir ce vieux sage africain ? Pourquoi lui, pourquoi dans cet endroit reculé, et pourquoi cette prétendue recherche de sagesse alors qu'ils ont enfermé mon ami ? Il y a quelque chose d'anormal dans cette situation. En tout cas, je vais continuer à essayer de les contrôler. Car j'ai compris au moins une chose : si nous, nous n'avons pas plus besoin d'eux que de Dieu, eux, ont par contre besoin des hommes, puisqu'ils tentent sans arrêt d'intervenir dans le cours des événements. C'est pourquoi notre premier devoir est de les maintenir à distance et de les écarter, en annulant leur pouvoir de nuisance et d'intervention. Je crois que l'erreur de Sam a été de vouloir entrer en contact avec eux : il faut se débarrasser d'eux, de les renvoyer dans leur monde, de les empêcher de se manifester.

Fragments sur Lebab :

« Il se passe quelque chose de grave « , conclut le nain difforme Ato après avoir écouté Foussage qui venait de finir son rapport. Entouré de ses fidèles les plus sûrs, Ato invita les jeunes initiés dans la grande salle du conseil. Le simple fait de choisir ce lieu réservé aux occasions exceptionnelles donnait à la réunion un caractère solennel.

Ato ne voulait pas choquer les nouveaux joueurs qui s'étaient plutôt bien débrouillés dans leurs interventions sur terre. C'est pourquoi il commença en résumant les points positifs, s'efforçant de faire ressortir les points saillants du Jeu en cours. Il en profita pour leur dévoiler le type d'enseignement et de sens caché qui s'y était manifesté, pour leur montrer comment, derrière le déroulement des événements, existe toujours une leçon plus ou moins ésotérique.

« Je voulais tout d'abord commencer en vous félicitant pour la tenue de ce Jeu qui, en un peu plus de 25 situations différentes, a réussi à esquisser une configuration fort belle et riche de réflexions, malgré l'aspect chaotique du monde en cette fin de deuxième millénaire. Après le geste inaugural des deux forces primitives qui ont vu K'ien et Kouen jouer chacun pour soi, le jeu est en effet d'abord parti impétueusement avec K'an dans la quête du Pouvoir, quitte à se plonger dans un monde plein d'intrigues, de traîtrise et de bassesse. C'est ce qui a justifié, avec le retour de K'ien, un infléchissement vers la recherche d'un ordre du monde moral et juste. »

« Mais, même si on doit continuer à agir pour réaliser cet ordre, il faut avouer que le Bien pour tous n'est qu'une utopie et un idéal lointain. C'est pourquoi la quête

suivante de Kouen a fort logiquement visé le Beau de l'art et du plaisir esthétique, pour permettre à chaque individu de deviner, à travers cette émotion, l'existence d'une dimension supérieure, capable de bouleverser et de transfigurer l'existence la plus pauvre. Ainsi, la quête du Beau s'est-elle dépassée d'elle-même dans une quête de sagesse. »

« Enfin, avec l'action conjointe de Tchen et Ken qui ont su se compléter parfaitement, la recherche de la sagesse s'est approfondie à son tour en invitation à revenir en soi-même pour retrouver la simplicité première de la nature. Car la sagesse n'est pas un bien extérieur, elle s'atteint par un retour sur soi afin de redécouvrir sa vérité intérieure. Et pour atteindre cette pureté originelle, il n'y a qu'une solution, fort simple : écouter son corps et son instinct vital, ses besoins primaires - Quitte à mordre ou faire éclater ce qui l'étouffe. Tel est à mon avis le sens des dernières interventions auxquelles vous avez assisté : montrer que la sagesse, dans laquelle doit se dépasser l'émotion esthétique, n'est pas un bien extérieur, mais uniquement la capacité d'écouter et de maîtriser son instinct vital. »

Ato se tut un moment, avant de reprendre, d'une voix plus grave. « Jusque-là, je n'ai rien à dire, et le Jeu se déroule en ce sens de manière parfaitement cohérente, la voie de l'action vers le monde extérieur se bouclant ainsi en revenant sur elle-même. Mais, malheureusement, la situation n'est pas aussi simple. Vous vous souvenez qu'au début du jeu, il s'était produit de multiples interférences dans le programme Lebab, au point d'ailleurs qu'un moment nous avons craint de perdre totalement le contact avec la Terre. Nous avons réussi, parallèlement au Jeu, à localiser le responsable de tous ces problèmes: c'était un informaticien qui s'amusait à pénétrer les programmes informatiques les plus verrouillés. Après avoir cherché à s'en faire un allié, nous avons hélas dû l'abandonner et le neutraliser définitivement, en l'isolant en secret, dans un hôpital psychiatrique. Nous avons cru la situation définitivement résolue, mais il n'en était rien : un de ses anciens amis a pris la relève, en cherchant à son tour à nous localiser pour nous forcer à libérer son compagnon. »

« Et c'est là que tout se corse », continua Ato. « De chasseurs et Joueurs sur Terre, nous sommes devenus l'objet d'une chasse et d'une traque de la part de cet homme qui a même essayé de nous contrôler et de nous influencer lorsqu'il entrait en contact avec nous au cours de ses rêves. Plus grave, il a profité de la dernière visite de Ken et Tchen chez un vieux sage d'Afrique pour détourner le savoir de ce dernier, et l'amener à son insu à jeter un sort contre nous. Or, malgré toute la science que nous possédons, nous sommes, je dois l'avouer, démunis face aux antiques sorts et magies noires possédés par de lointaines peuplades primitives. »

« Est-ce un effet de ce sort, ou cela s'est-il déjà manifesté avant, toujours est-il que, sur Lebab, il se passe des phénomènes inquiétants. Je crains que l'impureté des humains ne commence à contaminer les habitants de notre planète. Vous n'avez certainement pas été sans remarquer que les vraies personnes à forme surhumaine ou divine, comme nous le sommes tous dans cette salle… » dit Ato en regardant ses joueurs à la carrure athlétique et en passant rapidement sur sa petite taille et son infirmité, « …sont de plus en plus rares, et que de plus en plus de gens autour de nous ont commencé à connaître des déformations plus ou moins monstrueuses. Je ne vous citerai pour mémoire que cette chouette aux plumes hérissées de métal, ces prêtres à la tête de cube parfait et ou ces gros hommes au groin de cochon qu'il m'arrive de voir de plus en plus fréquemment dans les assemblées de spectateurs, alors qu'il n'y en avait auparavant aucun... Oui, j'ai peur qu'à cause de je ne sais quelle magie noire

ou influence néfaste, notre population ne soit menacée de dégénérer et de prendre physiquement les traits de l'âme tordue des humains. »

C'est dans un silence total qu'Ato en arriva enfin à la conclusion que tout le monde attendait et craignait à la fois : « Face à tous ces événements, je pense que les mesures prises jusqu'à maintenant étaient trop faibles, et qu'il ne suffisait pas d'interdire à nos joueurs d'intervenir dans le Jeu. C'est pourquoi je préconise de cesser tout contact matériel direct avec la Terre, de libérer le dénommé Sam que nous maintenons indûment à l'écart, et de dresser une nouvelle barrière infranchissable entre notre monde de Dieux et le monde des Humains, de façon à limiter les contaminations provenant de leurs errements. A partir d'aujourd'hui, plus personne ne se projettera sur terre sous une forme matérielle. Après tout si les humains ne veulent pas voir les dieux intervenir dans leurs affaires, il faut les abandonner à eux-mêmes »

« Cela ne veut pas dire que le Jeu s'arrête » poursuivit-il au grand soulagement des Joueurs présents qui craignaient le pire, « car il ne suffit pas de décréter la fin des dieux et leur renvoi loin dans le cosmos pour s'en débarrasser aussi facilement ; il en reste toujours des traces dans l'esprit et dans les profondeurs inconscientes du psychisme humain. C'est là que nous agirons désormais, de manière masquée et invisible. »

Dans l'assemblée, les réactions étaient mitigées. Il régnait un vague malaise, lourd de sous-entendus et de pensées inavouées. Dans le silence pesant qui s'était mis à régner, un des joueurs exprima ce mal-être partagé par de nombreuses personnes.

« Vous dites que nous continuerons à agir, tout en n'étant pas physiquement présents. N'est-ce pas une manière élégante de dire que, de toute façon, nous allons perdre définitivement le contact avec les humains, en retrouvant l'exil doré mais solitaire auquel nous étions condamnés, avant de mettre au point la machine de télétransportation qui nous permettait de continuer le Jeu sur terre et de savoir ce qui s'y passait ? »

Ato ne chercha pas à esquiver la question. « C'est à la fois vrai et faux. Il est certain que je suis obligé de rompre le contact auquel nous étions habitués, et que désormais la terre et le monde de Lebab vont de plus en plus s'éloigner l'un de l'autre, chacun dans son exil et dans l'oubli de son autre moitié. Mais après tout, nous avons livré aux humains l'essentiel du message que nous leur destinions. Quant à nous, la situation n'est pas aussi dramatique, les germes que nous avons semés sur terre vont continuer à agir. »

« En un certain sens, cette transformation que je vous propose répond à la logique du Jeu, car après avoir joué à la surface du monde extérieur et des événements, il faut maintenant plonger dans ses méandres intérieurs, dans la vie intime de chacune des personnes à travers lesquelles nous continuerons à agir sans qu'ils s'en rendent compte »

« Pourrons-nous au moins garder le contact avec notre fidèle allié Foussage ? » demanda l'un des membres de l'assistance.

Ato sourit. « Bien entendu, c'était dans mon intention, car au moins, avec lui, nous n'avons aucune crainte d'être repérés. Il représentera en quelque sorte notre voix en exil, et nous fera le récit de ce qu'il aura vu à chaque fois ».

A la fin de sa réponse, Ato abaissa d'un mouvement sec une manette qui mettait définitivement fin à l'activité du télétransportateur, provoquant par la même une coupure spatiotemporelle définitive entre le monde des Dieux de Lebab, et le monde des Hommes.

Ainsi se termina sur terre, avec un message délivré que nul n'avait écouté, l'histoire des ultimes manifestations directes des Dieux en cette fin de vingtième siècle, dans une ambiance crépusculaire de fin d'un vieux monde suranné aux Joueurs fatigués, avec le sentiment d'être en même temps à l'aube d'une nouvelle ère, dévouée à la gloire d'un homme débarrassé de la tutelle des Dieux, enfin livré à lui-même, seul et nu…

28. LA PREPONDERANCE DU GRAND, BARCELONE

Telle une énorme matrone endormie, la ville se mettait à vivre pleinement la nuit, lorsque la fraîcheur rendait enfin l'air agréable à respirer. C'était à ce moment là, et non lorsqu'ils étaient noyés sous la lumière crue du soleil, que les décors de mosaïque jetaient mille feux. Les grilles en fer forgé derrière lesquelles se cachaient d'innombrables patios creusaient d'étranges ombres sur les façades voisines, tandis que les contours des maisons baroques, enflées comme des ventres de femmes enceintes, se mettaient à dégorger leur trop plein dans les rues. Dans l'attente depuis le matin de la fraîcheur du crépuscule, les habitants de Barcelone envahissaient alors les rues, se déversant sur les ramblas en une houle indolente qui s'en venait mourir, comme la mer, jusqu'au rivage.

A partir de minuit, les bruits de conversation laissaient place au rire, puis bien souvent aux danses et aux débordements effrénés d'une fête qui durait jusqu'à l'aube. On ne pouvait jamais rien prévoir à l'avance, tant l'humeur des gens était fantasque et débridée, à l'image de leur ville capable d'assimiler de multiples influences cosmopolites extérieures, puis de les rejeter tout aussi soudainement, en ne demeurant fidèle qu'à un certain humus catalan de démesure et de mauvais goût érigé orgueilleusement en principe de communication avec le reste du monde.

Barcelone était une tour de Babel horizontale, un monstre marin qui, à peine sorti de l'eau et barré par led montagnes, avait étendu ses tentacules dans toutes les directions, pour continuer à croître en évitant les obstacles, dans un appétit de vie qui le poussait à avaler indistinctement tout ce qui se présentait, pour le recracher en pierres et monuments hétéroclites. Même les installations olympiques, avec leur cortège de destructions et de reconstructions modernes, n'avaient pas réussi à mettre en péril le patchwork barcelonais, auquel elles avaient finalement apporté de nouveaux éléments insérés dans la même trame urbaine chaotique.

Il manquait pourtant à la ville un fil conducteur, un principe de cohésion, une ligne directionnelle précise qui lui permette d'apprivoiser, un tant soit peu, son évolution et sa croissance. Tout se passait comme si les habitants de cette ville frappée par la démesure s'étaient pris pour des dieux, construisant dans une ivresse désordonnée, en tous sens, obnubilés par la prépondérance de la grandeur, par la volonté de réaliser une oeuvre capable de dépasser leur condition humaine et de laisser, après leur mort, des traces de leur passage.

Dressée au coeur de la ville, la cathédrale inachevée de la Sangra Familia était le symbole de cette volonté mégalomane d'une ville qui, en même temps, ployait sous les contraintes du réel. Cela faisait maintenant plus d'un siècle que son architecte, Gaudi, avait établi les plans de son chef d'oeuvre baroque, avec douze tours classiques aux flèches polychromes représentant les douze apôtres et entourant quatre coupoles arabisantes en coin. Au centre, l'immense dôme surélevé devait représenter le

réceptacle cosmogonique de la lumière divine et de l'Esprit Saint destiné à se diffuser aux quatre coins de la ville.

En un siècle, seules six tours latérales avaient été construites, sans la profusion de bas-reliefs, de motifs floraux, de volutes et d'arabesques originairement prévus pour transformer le bâtiment en un immense et plantureux jardin rococo d'avant le pêché, afin de réconcilier définitivement l'homme avec son créateur.

La ville s'était entre-temps étendue tout autour, empiétant sur les emplacements de la façade et de l'entrée principale, empêchant qu'un jour le chantier puisse jamais être fini. Comble de la fatalité, les architectes modernes qui avaient repris le chantier après la mort du maître avaient émis des doutes sur la viabilité de ses calculs. Ils craignaient que les pressions exercées par cet immense édifice en béton, s'il devait jamais être réalisé, soient trop fortes pour être supportées par la structure d'origine et par la mince poutre faîtière du centre, allégée au maximum afin de mieux exprimer un sentiment religieux d'élévation.

Avec son poids excessif, la cathédrale de Gaudi aurait probablement été menacée d'écroulement. C'est pourquoi les responsables du comité de la Sangra Familia, qui continuaient patiemment à recueillir des fond privés pour sa réalisation, pensaient en secret qu'il était peut être préférable de renoncer à la construire en entier. Par contre, ils continuaient à lutter pour faire avancer les travaux de la partie centrale en gestation depuis un peu plus d'un siècle. Car s'il faut parfois abandonner la démesure d'un projet, il faut aussi savoir tenir ferme sur les principes qui permettront de sauver l'essentiel.

Carmen, une des lointaines petites filles de Gaudi, avait décidé de vouer sa vie à la réalisation du projet de son illustre ancêtre. Elle avait dû pour cela se battre contre le destin inéluctable qui, à la fin de la dernière guerre, semblait avoir arrêté à jamais le chantier. Comme tant de femmes catalanes, son orgueil et sa ténacité lui avaient permis de parvenir à ses fins: sans écouter les rires et quolibets, elle avait pris son bâton de pèlerin pour reconstituer un réseau d'amis prêts à donner leur temps et leur argent pour continuer l'oeuvre sacrée.

A chaque fois qu'elle s'était retrouvée seule et guettée par le découragement, elle avait tenu bon, pensant à l'inondation qui avait détruit sa maison et les champs de ses parents alors qu'elle était encore enfant. Seul un arbre avait, à l'époque, résisté au désastre et s'élevait, solitaire, au dessus des eaux. Lorsque celles-ci étaient redescendues, il avait repris vie, malingre certes, mais vivant. Elle avait décidé à ce moment qu'elle se tiendrait dans la vie droite et fière comme cet arbre, sans jamais céder à l'adversité.

Dans la société barcelonaise encore fortement empreinte des prérogatives des hommes, elle n'aurait pu atteindre son but si elle s'en était tenue uniquement à cet aspect entier de sa personnalité. Mais fort heureusement, elle était aussi animée d'une intuition lui permettant de s'adapter souplement aux circonstances et, parfois, de renoncer sans fausse honte aux projets irréalistes risquant de remettre en cause l'ensemble de son projet. Ainsi avait-elle refusé de s'associer à un mouvement d'amis de Gaudi demandant l'expropriation et la destruction des maisons construites autour de la cathédrale. Pourquoi vouloir forcer le destin ou créer des polémiques inutiles, quand il n'y a rien à y gagner ?

Ils étaient peu nombreux, dans Barcelone toujours tentée par la démesure, ceux qui avaient la même approche prudente et têtue que Carmen...

1. La vieille cartomancienne gitane maugréa longtemps avant de se décider à dire l'oracle. Elle aurait mieux fait de revenir dans sa caravane garée sur le terrain vague entre deux échangeurs d'autoroute, au lieu de proposer cette consultation qu'elle sentait mal. Elle avait sollicité l'homme au bas des ramblas, à l'endroit où elle officiait d'habitude, et il attendait maintenant son verdict.

Dès qu'elle avait saisi la main de l'homme, elle avait senti une sourde appréhension l'envahir: la paume était moite, contrastant singulièrement avec les doigts secs, nerveux, en perpétuel mouvement. Elle percevait des ondes négatives, mais plus encore un grand danger menacer son client apparemment indifférent.

Avant de parler, elle se mit à s'agiter bizarrement, se baissant et se relevant, tournant sur elle-même, balayant le sol, le tâtant comme pour s'assurer de sa solidité. Puis elle y installa son tapis de paille avec une précaution qui aurait paru risible si elle n'avait conservé pendant tout ce temps un air grave. Après avoir ainsi longuement préparé le terrain, elle s' assit et s'adressa à son interlocuteur, la voix douce et hésitante.

" Vous vous trouvez dans une situation extrêmement périlleuse qui vous dépasse, et pourtant vous êtes contraint à l'action. Méfiez-vous, prenez toutes les précautions possibles, n'entreprenez rien avant de vous être assuré des fondations sur lesquelles vous allez bâtir votre projet. Suivez mon exemple, nettoyez, consolidez le seuil de votre future maison, c'est la seule manière de vous en sortir et d'espérer *une Percée 43.*

2. La plage était reliée à la ville par un vieux téléphérique, qui n'arrivait plus que dans des entrepôts en ruine. Depuis plusieurs dizaines d'années, il n'y avait là plus aucune activité, si bien que les bâtiments mal entretenus s'étaient dégradés rapidement, attaqués par le sel marin, le vent et les vandales. L'endroit, squatté par des junkies en manque et leurs dealers, ou encore le soir venu par des réseaux de prostitution sauvage, était devenu depuis longtemps un no man's land où on évitait de s'aventurer. La police avait certes réussi à assainir la situation en chassant la faune qui y avait trouvé refuge, mais les vieilles bâtisses en ruines avaient un air encore plus lugubre depuis qu'elles étaient redevenues désertes.

Lorsque Juan, un jeune homme plein d'ambition, avait racheté l'ensemble des installations pour une bouchée de pain, son entourage l'avait raillé. Mais bien plus encore lorsqu'ils avaient appris son projet : il prétendait transformer l'endroit en un immense lieu dédié à la nuit, avec ses restaurants, ses pistes de danse à ciel ouvert sur la plage, ses night-clubs et discothèques installés dans les anciens entrepôts, et même des salles de spectacle multiculturelles pour les jeunes troupes de théâtre expérimental. Il s'était associé à un ancien impresario au chômage, rencontré un soir dans un bar, à la fois pour l'aider et parce qu'il avait cru sentir en lui une farouche volonté de revanche et de réussite. Il lui fit alors confiance pour tout ce qui concernait l'organisation des spectacles et événements.

Tout le monde avait prédit l'échec, ne manquant pas de rappeler la sinistre réputation du lieu et les habitudes des oiseaux de nuit de la capitale privilégiant depuis toujours la montagne branchée à la basse ville trop populaire. Pourtant, Juan était persuadé d'avoir raison. Il s'entêta, bouclant soigneusement les moindres détails de son plan de financement et de réhabilitation, contrôlant presque maladivement chaque étape.

Après un long travail, les vieux bâtiments avaient été transformés de fond en comble: l'intérieur était devenu résolument high-tech, tandis qu'à l'extérieur d'immenses verrières prolongeaient les façades en les reliant entre elles, créant ainsi des appendices de verre et d'acier sur le vieux corps de pierre, qui lui avaient permis de muer et de retrouver toute sa jeunesse. C'était comme un vieillard uni à une jeune fille pleine de vie, s'était dit Juan en regardant ému le résultat des travaux.

A l'issue de la première nuit d'ouverture, il sut enfin qu'il avait gagné: non seulement la foule s'était déplacée en grand nombre, mais elle avait dansé, bu et chanté plus que de coutume, adoptant d'emblée ce lieu qui allait devenir, en quelques semaines, l'endroit branché de la ville. Parce qu'il avait misé sur la capacité de renouveau d'un associé âgé au chômage, en acceptant *son influence 31,* le projet avait été finalement couronné de succès.

3. Le parc d'attractions installé en haut de la colline surplombait Barcelone. Là-haut, c'était le royaume clinquant de la fête foraine. Néons et lasers modernes régnaient en maîtres, dans une débauche de lampions et un bruit assourdissant. Tout était fait pour ébahir les yeux, étourdir le badaud, lui permettre de redevenir un enfant émerveillé tenté de toucher et jouer avec chaque élément.

L'endroit était d'autant plus étonnant qu'il était concentré sur un espace minuscule, les manèges semblant s'enchevêtrer les uns au dessus des autres. Dernièrement, l'un des forains les plus riches de la ville avait décidé d'installer une nouvelle montagne russe qui devait dépasser en hauteur tout ce qui avait existé jusque là. Il voulait que ce soit la plus belle attraction de la ville, le signe éclatant de sa réussite et de sa supériorité. Lorsque l'ingénieur lui avait livré les premiers plans, il avait systématiquement demandé de les revoir à la hausse, pour faire encore plus grand, encore plus haut, balayant d'un revers de main les objections sécuritaires que le spécialiste du métier osait pourtant formuler. Il fallait que son manège soit visible d'en bas, de la ville, qu'il frappe les esprits et s'impose comme un des nouveaux monuments baroques de la cité catalane.

L'ingénieur s'était pris au jeu et avait conçu une double boucle renversée susceptible de donner des sueurs froides même aux plus intrépides: une fois propulsé à pleine vitesse sur les rails, on avait l'impression de sauter du haut de la colline dans le vide, alors qu'en fait, après une chute vertigineuse, l'engin à chenille remontait lentement en suivant une pente presque verticale, pour s'élever haut au-dessus des manèges, avant de plonger enfin dans la redoutable double boucle maintenue par deux énormes pylônes.

A chaque passage au sommet de la boucle, les deux poteaux dressés dans le ciel se mettaient à onduler légèrement, à la grande frayeur des visiteurs qui avaient l'impression que tout allait s'écrouler sous eux. Fort heureusement, la poutre métallique transversale qui les reliait entre eux était là pour absorber les chocs et maintenir la cohésion de l'ensemble.

Tout reposait sur cette poutre, mais on ne pouvait trop lui en demander. Tiraillée sous des poids et des forces contradictoires, obligée d'assurer l'équilibre d'une structure à la fois trop haute et trop large tout en absorbant par ailleurs les chocs répercutés par les chevilles le long des rails, elle se creusa de fissures imperceptibles à l'oeil nu, et il arriva fatalement ce qui devait se produire. Un jour, dans un craquement épouvantable, le pylône de gauche plia plus que de coutume, craqua d'un seul coup en son milieu, emportant dans sa chute l'ensemble du manège. Le bilan fut à l'image du projet, l'un des

plus terribles de l'histoire des fêtes foraines, avec plus d'une vingtaine de morts, plongeant la capitale dans l'*Accablement 47.*

4. Paul avait toujours profité du soutien de sa famille et de ses amis. Faible et malingre quand il était enfant, il avait pris l'habitude de se faire protéger et de venir pleurer dans les jupons de sa mère ou de sa grand mère dès qu'un problème apparaissait. Il avait fait de même une fois adolescent, préférant se faire plaindre et consoler plutôt que d'affronter courageusement les difficultés liées aux premiers émois amoureux. Son itinéraire était dès lors tout tracé: il devint artiste, persuadé que sommeillait en lui un génie méconnu, au nom duquel les moindres de ses caprices pouvaient et devaient être pardonnés. Son immaturité et son aspect gauche l'aidèrent beaucoup, créant autour de lui une aura pleine de charme.

Habitué à être choyé et reçu partout dans la bonne société barcelonaise, il reçut comme une gifle la décision de sa femme de le quitter. En même temps qu'elle partit, ses contacts avec les gens influents cessèrent brutalement, le renvoyant à une solitude encore jamais connue. Sa situation financière s'aggrava rapidement et, faute de nouvelles commandes, il dut abandonner son domicile devenu trop coûteux.

Comme d'habitude, il se retourna vers les siens. Mais les ans avaient passé, et à force d'être pris en charge par autrui son caractère s'était particulièrement aigri. Il devint irascible et arrogant, estimant que tout lui était dû, et qu'on n'en faisait jamais assez pour reconnaître sa juste valeur. Il se mit à traiter ses protecteurs comme ses obligés, profitant sans vergogne de leurs largesses, les mettant à contribution chaque fois qu'un tracas venait l'assaillir, parvenant à se rendre insupportable même à leurs yeux. La suite se déroula de manière inéluctable: une fois qu'ils l'eurent remis à flot, réinstallé dans un atelier d'artiste après avoir rétabli sa situation financière, ils cessèrent de s'occuper de lui, le laissant seul avec ses rancoeurs. Il eut beau tenter de revenir vers ses bienfaiteurs, il était allé trop loin, et il ne récolta que des humiliations supplémentaires.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire: enfin se prendre en main, rompre avec sa paresse, chercher en lui-même la force de se forger une personnalité autonome, capable de résister à l'adversité. Empli d'un désir de vengeance et la volonté de se faire reconnaître envers et contre tout, il se jeta à corps perdu dans la création, sculptant et peignant nuit et jour, pendant plus de sept mois, dans un état de tension extrême, proche de la folie.

Hélas, le stress s'avéra trop contraignant, *le faisant plonger dans un Puits intérieur, 48,* sans fond. Il lui permit de créer les oeuvres le plus intéressantes de sa carrière et de frôler le génie, mais au prix d'une solitude et d'une tension trop exacerbés. Il se suicida au huitième mois, dans un état d'exaltation proche de la démence.

5. Elle ne se consolait pas de ne plus être belle comme jadis. Danseuse gitane de flamenco, diseuse de bonne aventure, beauté fatale longtemps incontournable des fêtes branchées, elle avait même été surnommée, avec un mélange d'admiration et d'ironie, "reine de la nuit". Car partout où elle allait, l'ivresse de la nuit la suivait; et c'était enveloppée dans une atmosphère insaisissable de charme qu'elle s'amusait à séduire les hommes, à leur faire tourner la tête jusqu'à ce qu'enfin ils se traînent à ses pieds pour obtenir ses faveurs.

Puis les années avaient passé, et au fur et à mesure que son corps s'empâtait, que son visage se creusait de cernes, elle avait vu les invitations s'espacer. Elle avait vécu cette mise à l'écart progressive comme un affront, sentant qu'elle était devenue non seulement indésirable, mais gênante. Car nul ne pouvait accepter de voir, dans ce miroir déformé et bouffi par l'alcool, l'avenir qui menaçait les fêtards impénitents.

Elle avait été contrainte d'emménager dans une ancienne maison proche du port, en plein milieu du quartier chaud de la prostitution . Lorsqu'elle sortait de son antre, elle subissait, impuissante, l'outrage des marins et touristes en goguette qui la prenaient pour une prostituée vieillissanste à qui on pouvait se permettre de tout demander. Elle ravalait ses larmes et sson humiliation en silence, rentrant chez elle d'un pas encore plus lourd que d'habitude.

Pourtant la femme mûre qu'elle était devenue refusait de s'avouer vaincue. Jetant ses dernières forces dans une ultime bataille, elle réussit à séduire un jeune impresario étranger, en voyage de prospection dans la ville. Elle sortit avec lui, cachant soigneusement son domicile, dépensant ses derniers sous dans la location au mois d'une suite dans un hôtel de luxe, qu'elle affirma être sa demeure à l'année. Elle le subjugua en jouant à la grande dame, montant avec lui des projets artistiques grandioses, lui promettant de l'introduire dans les réseaux d'artistes auxquels elle prétendait appartenir. Pendant deux semaines, elle put ainsi retrouver les charmes du luxe et du strass qui lui avaient tant manqué. Elle était flattée d'être invitée dans les restaurants les plus chers de la ville, de pouvoir s'afficher insolemment au bras d'un homme tellement plus jeune qu'elle, prenant une revanche éclatante sur ceux qui l'avaient jugée prématurément finie. A nouveau, elle savoura le plaisir de se laisser séduire et de faire l'amour dans des draps de soie, en caressant un corps lisse que l'outrage des années n'avait pas encore atteint.

Mais nul ne peut offrir plus qu'il n'a, et lorsque son nouvel amant se fit plus pressant pour profiter des relations dont elle s'était vantée, elle se retrouva dans l'embarras. Car loin de lui rouvrir les portes du monde élitiste de la nuit comme elle l'avait secrètement espéré, ses sorties au bras d'un jeune playboy étranger, que chacun ressentait comme un rival possible, l'avaient définitivement écartée : on ricanait à l'idée qu'elle en était réduite à se payer un gigolo ; les portes restèrent fermées et ses coups de fil sans réponse.

S'estimant trompé, son nouvel amant lui tourna rapidement le dos, la vieille femme desséchée ne pouvant pas plus lui apporter d'aide qu'elle n'aurait été capable de concevoir un enfant. Pour mener à bien son projet, il lui fallait des forces jeunes ; il la quitta sans remords, en quête de nouveaux associés.

Marlène finit de payer son hôtel et retourna à son destin, avec toutefois un baume au coeur: elle avait pu, une dernière fois, flamber et s'offrir le rêve d'une liaison, *dans la Durée, 32,* avec un jeune homme, oubliant pour un moment les affres du temps

.

6. Tout le monde avait ri lorsqu'il avait fait connaître son projet. Ernesto était un doux illuminé, un peu simplet, qui avait passé sa jeunesse à errer sur les docks de Barcelone, devenant au fil du temps la mascotte des marins qui lui confiaient de menues tâches pour lui faire plaisir. Nul n'avait fait attention, à l'époque, à son sourire angélique et aux mots qu'il murmurait alors à voix basse, où il était question du "fils de Dieu", toujours prêt à rendre service aux hommes.

Devenu adulte, il avait continué son doux délire, se prenant de plus en plus pour le Christ, se laissant pousser les cheveux et se vêtant d'une ample robe blanche dans

laquelle il prêchait parfois, prenant les passants à témoin en les exhortant à la sagesse. Mais comme tout le monde était habitué à lui dans le quartier, on l'avait laissé faire, y voyant une facétie de plus de sa part ; on lui souriait, et on passait son chemin.

Sentant, malgré son ingénuité, que les habitants se moquaient gentiment de lui, il disparut un beau jour dans les montagnes. Lorsqu'il revint, un an plus tard, il était entouré de douze compagnons, tous vêtus à son image d'une longue robe blanche. A force de ténacité, il avait réussi à convaincre un noyau de disciples qu'il était le nouveau Messie, descendu des cieux sur terre pour racheter l'humanité pécheresse.

Lors d'un prêche sur la jetée du port, et alors que visiblement les vieux barcelonais le regardaient en le raillant, il annonça que trois jours après il donnerait la preuve de son essence divine en marchant sur les flots. Ainsi les sceptiques seraient-ils obligés de reconnaître son essence divine.

Le jour venu, entouré de ses douze fidèles et de badauds moqueurs, il descendit religieusement sur la plage, pieds nus, mais conservant son ample vêtement. La marée était basse, et comme par miracle, après une nuit de tempête, les flots étaient redevenus étonnaent calmes. Il avança lentement dans la mer, s'enfonçant insensiblement, d'abord jusqu'à la taille, puis jusqu'à avoir de l'eau aux épaules.

" Maintenant il va se redresser et marcher sur les eaux, silence! " dit Thomas, son disciple, afin de faire cesser les murmures et débuts de sarcasmes qui se manifestaient dans l'assistance.

Le brave et ingénu Ernesto eut-il à ce moment conscience de la folie démesurée de son projet? Décida-t-il envers et contre tout de continuer parce qu'il ne voulait pas revenir en arrière et subir les quolibets? Nul ne le saura jamais. Il continua à marcher, s'enfonçant de plus en plus dans les flots, jusqu'à disparaître totalement. Pendant quelques minutes, tout le monde se tut, les disciples priant frénétiquement pendant que les badauds fixaient, incrédules, la surface de la mer. On pouvait encore y apercevoir des bulles crever à la surface, dessinant l'improbable trace d'une avancée sous les eaux; puis on ne vit plus rien.

Sous les ricanements et les lazzis de la foule, ses douze disciples qui n'avaient pas le même héroïsme ou la même inconscience que leur maître, firent retraite, se réfugiant dans la montagne et y attendant l'improbable résurrection qui prouverait enfin aux yeux du monde qu'Ernesto était bien le fils de Dieu, *revenant à leur rencontre, 44,* pour sauver l'humanité...

x

Carmen regarda avec orgueil la maquette de la cathédrale de Gaudi, telle qu'elle était supposée apparaître une fois achevée.

Malgré tous les aléas, elle était persuadée qu'elle parviendrait à faire avancer son projet, aussi insensé qu'il apparaisse aux yeux des profanes. Car il ne s'agissait pas d'un délire présomptueux pour laisser son empreinte coûte que coûte à la postérité, mais d'une cause juste, d'un hymne au Dieu absent qu'elle implorait de revenir sur terre pour combler le cruel manque, le terrible sentiment de solitude qui l'étouffait par moment...

Notes issues du carnet de Sam

Ca y est, enfin, je suis sorti! Grâce à Luc, qui a fait des pieds et des mains pour me pister, et qui a finalement réussi à retrouver ma trace à Moscou. Lorsqu'il fut persuadé

que j'avais disparu dans cette ville, il s'y rendit immédiatement, fermement décidé à ne pas en partir sans moi.

Après s'être adjoint les services d'un interprète russe qui l'a secondé dans toutes ses démarches, il a fait le siège des établissements officiels où on pouvait avoir gardé une trace de mon passage. Quartier par quartier, il a mené une enquête minutieuse, demandant à consulter les carnets journaliers tenus par les commissariats et les hôpitaux. Il a finalement appris qu'un certain soir de Décembre, un étranger enregistré sous le seul patronyme de Sam, avait été reçu, puis interné, au Grand Hôpital Psychiatrique de Moscou.

J'avais à cette époque perdu tout espoir. Quelle surprise en voyant mon vieil ami surgir dans les couloirs, puis se précipiter, ému aux larmes, dans mes bras! Le choc était d'autant plus grand que, probablement à cause de mon trouble et probablement d'un début de paranoïa, je crus reconnaître dans l'interprète qui l'accompagnait, le sinistre Kien source de tous mes malheurs! La suite de l'histoire me montra que fort heureusement, il n'en était rien : c'était bien mon ami, et c'est vraiment grâce à lui que je dois d'avoir été libéré si vite.

Le reste ressort d'une histoire classique : les interventions auprès du consulat, les expertises et contre-expertises psychiatriques, les pressions en notre faveur des autorités américaines, puis russes, que semblait fort heureusement connaître l'interprète, ma libération sous condition que je n'ébruite pas l'affaire, et les six jours de fête folle que nous avons menée ensemble à Barcelone, la capitale de la nuit, afin d'oublier les affres passées! Pour enterrer à jamais cette histoire.

Désormais je serai plus discret et prudent que jamais! Car cette terrible aventure m'a au moins servi de leçon. Jamais je n'essayerai plus d'entrer en contact avec ce programme dément du nom de Lebab. Qu'il soit une réalité ou un fantasme construit par mon esprit malade, finalement peu m'importe; et même s'il existe, comme je suis porté à le croire, même si les personnages que j'ai croisé sont de véritables dieux extra-terrestres qui tentent d'intervenir sur terre, la sagesse humaine est de les ignorer, de se comporter comme s'ils n'existaient pas. Les dieux n'ont aucun intérêt pour les hommes.

Plus je réfléchis à ce qui s'est passé, plus je me dis que ma volonté brouillonne d' entrer en contact avec eux et de forcer leurs secrets cachait en fait une soif d'absolu mal placée, et que l'erreur provenait de là. C'est de ce désir d'infini, de ce rêve d'accéder à plus grand que soi, que je suis à jamais guéri. Dorénavant, je serai un homme normal, qui ne court qu'après des buts bien humains: avoir un métier, une maison, un foyer, une vie familiale bien remplie.

Fred a été surpris par mes résolutions, que je lui ai dévoilées après avoir longuement fait la fête. En voyant la démesure de mon défoulement, buvant et dansant jusqu'à l'aube, il était persuadé que j'allais repartir à l'assaut de Lebab, comme au premier jour. Mais il n'avait pas compris que c'était mon chant du cygne, ma manière de dire adieu à mon ancienne vie.

J'ai décidé de revenir à Silicon Valley pour y ouvrir une société qui ne fera plus que de l'informatique, comme nous n'aurions jamais dû cesser de le faire. J'ai déjà trouvé le créneau sur lequel nous allons nous implanter: celui de la sécurité des logiciels et des bases de données des clients. Avec mon expérience de piratage informatique, il me sera aisé de mettre en garde contre les failles du système, et de trouver de nouveaux moyens de protection. Car il faut se protéger, verrouiller ses sources d'accès. Se fermer, se blinder contre tout.

Malheureusement, Frd ne veut pas me suivre dans cette aventure. Il est sourd à mon exhortation de laisser tomber son enquête. J'ai peur qu'il soit à son tour contaminé par ces huit personnages fatidiques de Lebab qui m'ont longtemps poursuivi -huit ou plus, je l'ignore, mais même si une telle affirmation peut sembler relever du délire de persécution, je suis sûr d'en avoir eu au moins huit à mes trousses. C'est pourquoi je ne veux plus me battre contre eux: ils sont trop puissants, trop nombreux, alors que nous sommes seuls.

L'état de Fred m'inquiète sérieusement. Il y a trois jours, il est venu me voir, surexcité. Il m'a dit avoir reçu une révélation en se réveillant soudain au milieu d'un cauchemar : il voyait défiler devant lui toutes les grandes figures de l'histoire de l'Humanité, muettes, mais avec un sourire sardoniqu,e derrière lequel il reconnu soudain,l'un après l'autre, les huit personages de Lebab. Et si nous nous étions trompés en cherchant à situer ces personnages dans le futur et dans un autre monde lointain? me dit-il l'air fiévreux. S'ils avaient depuis toujours existé, se manifestant depuis la nuit des temps, en influençant le cours des grands événements sans que nul ne s'en aperçoive? L'histoire tout entière était peut être manipulée par un collège d'hommes invisibles. En ce cas, avait-il poursuivi de manière toujours aussi exaltée, c'était dans le passé qu'il fallait chercher la réponse.

Depuis, mon ami s'est plongé frénétiquement dans la lecture de vieux livres. Il se noie dans des ouvrages historiques et dans les textes sacrés des grandes religions. Il a l'impression de trouver partout des traces des intervenants de Lebab, comme il les appelle. Mais où sa traque va t'elle l'emmener? Il recule toujours plus loin dans le passé, et j'ai peur qu'il ne se mette insensiblement à délirer en voyant des indices partout. Car rien n'est plus facile, mais aussi dangereux, que de recueillir des faits qu'on interprète comme des signes mystérieux. Il en décrypte désormais même dans le présent: ainsi, dernièrement, à la lecture d'un journal qui relatait les aventures tragi-comiques d'un gourou barcelonais et de ses douze disciples, il a cru y voir la preuve qu'il était dans la bonne voie : "Douze disciples, ce n'est pas le bon chiffre, ce n'est pas huit, c'est pourquoi leur entreprise a échoué, mais je suis sur la bonne voie, je le sens.." m'a t'il confié d'un air sibyllin.

En tout cas, je suis désormais persuadé que c'est, à l'inverse, en renonçant à toutes ces histoires que je m'en sortirai. Même si c'était difficile pour moi, j'ai été obligé de lui annoncer que je ne voulais plus entendre parler de ses recherches. Je ne souhaite plus être mis au courant de ses projets. Je désire oublier, tourner définitivement la page. Je ne suis qu'un homme, rien qu'un homme, et ne prétends plus à rien d'autre qu'à un peu de paix et de sérénité...

"Quelle étrange oraison funèbre" se dit l'oiseau Foussage en adressant d'un coup d'aile son adieu à ce Sam qu'il suivait depuis si longtemps. "Parce qu'il s'y est mal pris et qu'il s'est brûlé à la flamme de l'absolu, il a décidé d'en faire le deuil et de se contenter de ses médiocres limites d'humain. Je peux le comprendre, vu ce qui lui est arrivé, mais en même temps cela me fait toujours mal au coeur de voir des êtres se contenter d'une existence banale."

"Au moins les autres personnes que j'ai vues dans cette ville tentaient quelque chose, même si c'était de manière désordonnée. Quant à son ami Luc, il faut faire attention à ce qu'il ne devienne dangereux à son tour" se dit-il en son for intérieur, en pensant aux observations qu'il avait amassées pour les ramener sur Lebab.

Bribes sur Lebab

"Les humains sont décidément une drôle de race", philosophait Foussage, qui venait à la fois d'annoncer la bonne nouvelle de la mise hors circuit apparamment de Sam, de faire le point sur les derniers événements barcelonais, et de relater enfin ses inquiétudes quant aux recherches de Fred.

"Je comprends pourquoi nos joueurs ont eu les pires difficultés à les amener à un minimum de sagesse, d'humilité, ou même de contemplation esthétique. Dès qu'on laisse les hommes à eux-même, ils dévoilent la démesure et l'ambition qui minent le fond de leur âme; comme s'il s'agissait d'une race enfantée par d'orgueilleux Titans, et non par les Dieux. Cette force créatrice, cette volonté de puissance qui est en eux et explose partout frénétiquement à Barcelone, peut potentiellement se révéler positive. Mais elle est plus souvent source de folie et d'excès, faisant ployer les hommes sous des fardeaux trop lourds, qui les écrasent inutilement. "

Ato tempéra ce jugement:

"C'est souvent vrai, oui; mais pas pour tous les hommes; garde-toi des jugements à l'emporte-pièce. Car la petite fille de Gaudi est ainis un exemple de volonté bien orientée, qui cherche à réaliser quelque chose de grand et de surhumain pour une noble cause, sans s'emporter ou verser dans la déraison. Vous auriez dû vous demander ce qui la pousse à cette attitude. Moi-même, je ne suis pas sûr de connaître la réponse. Mais je me dis que, profondément, elle doit avoir conservé la nostalgie, la trace enfouie au fond de son âme, de cet âge d'or de l'entente avec le dieux dont elle est désormais privée. Elle doit se sentir confusément en exil de sa propre patrie, en deuil d'une partie d'elle-même, en quête d'une reconstruction de son âme. Il faut être capable de sentir en soi la brûlure de l'exil et du manque pour se vouer à de tels projets"

Les assistants réunis dans la salle de visionnage écoutèrent Ato en silence. Ils n'étaient pas réellement convaincus par cette nouvelle manière de jouer, ni par le sous-entendu du Maître du Jeu, lorsqu'il laissait entendre que les dieux continuaient à agir de manière invisible dans le coeur des plus purs, grâce au manque qu'ils ressentaient en eux. Ne faisait-il pas preuve de présomption en affirmant qu'il n'y avait rien à craindre des recherches de Fred, puisque désormais ils n'intervenaient plus directement sur terre? Ils n'osèrent toutefois rien dire, et laissèrent le Maître sortir dans un silence impressionnant.

x

De la salle adjacente sortirent Souen, la fille aînée, et Touei sa plus jeune soeur au caractère évaporé. C'étaient elles les meneuses cachées de ce jeu, puisqu'elles avaient jeté les dés responsables de cette histoire rocambolesque. Elles étaient surprises des difficultés rencontrées pour mener à bien la partie et pour accorder leurs caractères.

"Te souviens-tu de cet homme qui, prétentieux, voulait monter le plus haut manège d'Espagne? Il était encore plus évaporé que toi, et rien ne lui permettait de corriger ses défauts" dit perfidement Souen à sa soeur.

"Et ce pauvre jeune homme au tempérament d'artiste qui, trop sensible et encore plus doux que toi, s'est jeté à corps perdu dans ses créations, pour finir par se perdre? Sans parler de l'autre illuminé qui pensait pouvoir marcher sur les eaux, par la seule force de sa volonté" pouffa Touei en se moquant du côté inspiré souvent reproché à sa soeur.

"Heureusement pour vous, Carmen était là pour vous montrer que finalement la spontanéité joyeuse et la sage prudence peuvent s'entendre et produire de grandes

choses", arbitra sentencieusement Ato qui, sorti le dernier de la salle de vissionnage, les raccompagna en les prenant affectueusement chacune par le bras.

Pensif, il les regarda s'éloigner, enfin réconciliées. C'était peut-être vrai, pensa-t-il, que les relations entre l'aînée, habituée à frayer son chemin difficilement face aux parents, et la petite dernière qui s'avère souvent être plus capricieuse et gâtée, sont vraiment compliquées, à l'origine de nombreux dérapages. En tout cas, elles avaient bien fini par s'entendre, se dit-il rassuré.

x

Ato revint dans la salle de visionnage pour voir où en était la discussion. Les deux soeurs ayant fini d'échanger leurs impressions ssur le Jeu, c'était désormais Foussage qui avait repris la parole pour expliquer les correspondances cachées.

"La situation provient de la limitation 6O, qui est une bonne chose en soi, mais qui, imposée trop longtemps et de manière trop sévère, ne peut qu'éclater pour laisser jaillir l'excès. D'autant que c'est la force du créateur qui se cache sous la situation, en donnant envie d'en sortir".

"La situation est assez similaire à la Percée 43, où le yang est prêt à sortir, ou encore à L'éclatement 23, et au Retour 24, qui annoncent tous deux la nécessité d'un nouveau cycle."

"Elle peut aussi s'expliquer par l'histoire précédente qui montrait la situation d'un vide à remplir, d'une obligation de combler la faim et d'assurer la nourriture des vivants. Ici, domine la situation inverse d'un trop plein qu'il faut savoir vider, en évitant les excès et débordements. C'est uniquement en respectant ces deux conditions, qui fondent les devoirs de toute communauté sociale, qu'un nouveau cycle peut s'amorcer, où l'homme pourra enfin vivre harmonieusement au milieu de ses semblables."

Ato n'ajouta rien, secrètement impressionné par la prescience de Foussage. Car après la parabole des forces internes qui doivent guider chaque individu, c'était effectivement le deuxième grand mouvement du Jeu au milieu des autres humains, qui se préparait. Mais il ne fallait pas les laisser jouer trop vite, au risque d'oublier des étapes. C'est pourquoi il reprit:

"Tenter de deviner l'inflexion future du Jeu est bien, mais cela ne doit pas empêcher le jeu de se dérouler dans son cours normal. Si vous pressentez à juste titre un nouveau cycle, il n'est pas encore venu. Laissez se dérouler et s'épuiser naturellement le jeu actuel, je vous en prie..."

En les quittant, il put enfin regagner ses appartements privés pour profiter d'un repos bien mérité...

29. L'ABIME NUCLEAIRE, MURUROA

Malgré eux, ils ne pouvaient s'empêcher de ressentir une sourde appréhension en se rapprochant de la centrale nucléaire. Plus la distance qui séparait les manifestants de leur but se réduisait, plus la marche ralentissait. Comme si les participants craignaient de venir trop près du bâtiment, symbole pour eux de tous les dangers, source de radiations aussi dangereuses qu'insidieuses.

Il faut dire que tout était inconsciemment fait pour donner aux centrales nucléaires cette aura diffuse d'angoisse: bâties au loin, dans des endroits excentrés, à la limite des habitations pour mieux signifier leur aspect tabou maintenu à la marge du monde profane, elles étaient défendues par un périmètre infranchissable, un no man's land n'appartenant ni à la vie ni à la mort, destiné uniquement à les rendre inaccessibles. Au coeur de leur territoire interdit, protégées par des gardes armés, elles se dressaient, telles des totems barbares bardés d'électronique, amassant en leur ventre monstrueusement engrossé et solidement scellé par des barres de béton, une énergie mystérieuse qui ne devait à aucun moment s'échapper dans l'atmosphère. Car elle sèmerait alors, en quelques secondes, une mort terrifiante à laquelle nul ne pourrait échapper : le nucléaire tuait en effet par irradiation, par brûlure et consomption interne, par une dématérialisation aussi soudaine qu'imprévisible.

Les services de communication de l'Energie Civile avaient beau multiplier leurs efforts pour expliquer que les usages des centrales nucléaires étaient purement pacifiques, et que, grâce à la maîtrise de l'atome les hommes allaient pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité avoir accès à une source d'énergie inépuisable, ils ne faisaient, sans le savoir, que renforcer sa dimension irrationnelle. Car seul quelque chose de sacré, d'éminement an-humain, et donc de potentiellement dangereux, peut procurer une puissance sans limite ; et plus on prétend maîtriser ces forces, moins on est crédible: celles-ci dépassent tellement les capacités humaines, qu'elles sont toujours susceptibles de s'échapper et de défier les calculs les plus savants.

La peur du nucléaire, sourde et latente depuis plus de vingt ans, s'était réveillée soudainement à l'occasion du double événement constitué par l'anniversaire d'Hiroshima et par la reprise des essais atomiques français à Mururoa. Lorsque la ville japonaise avait été rayée de la carte, la race humaine avait franchi un pas irrémédiable dans sa course à la puissance, puisque dans le même acte fondateur des temps modernes, l'homme avait prouvé sa capacité à la fois à maîtriser les secrets de la matière, et à détruire irrémédiablement toute vie sur terre, y compris la sienne. Depuis ce moment unique d'horreur absolue, où plusieurs centaines de milliers de personnes avaient été anéanties en quelques secondes, le spectre du plus grand danger jamais imaginé planait sur l'avenir de l'homme. Or, au lieu de

faire de cette date l'occasion d'une prise de conscience des dangers du nucléaire militaire, en se joignant aux autres gouvernements pour renoncer à cette arme meurtrière, la France avait décidé de reprendre ses essais dans le Pacifique, afin de préparer les générations d'armes du futur. Une telle maladresse, annoncée à grand renfort de publicité, avait suffi pour faire renaître une contestation assoupie. Partout dans le monde, des cris de protestation et des manifestations hostiles au gouvernement français s'étaient produits.

Le cortège des protestataires réuni symboliquement, en France, au pied du Surgénérateur Phénix, n'était rien comparé à l'armada mobilisée dans le Pacifique par les écologistes du monde entier. Après la saisie par la marine de guerre française d'une dizaine de bateaux envoyés pour débarquer sur l'atoll afin d'empêcher les essais, des émeutes avaient eu lieu dans les îles avoisinantes, des maisons de ressortissants brûlées, et un boycott des produits nationaux lancé au niveau mondial.

Les polémiques avaient pris la suite. Aux rares autorités scientifiques qui soutenaient la politique officielle de la France, répondaient les interventions d'innombrables spécialistes qui faisaient part de leurs doutes. L'atoll, soutenaient-ils, était comme une frêle barre de terre maintenue en équilibre fragile entre l'air et les eaux profondes de l'Océan. Or, les explosions nucléaires programmées depuis plus d'une dizaine d'années sous la mer, afin d'être moins polluantes, déséquilibraient d'autant l'île. Le choc qui secouait ses fondations était si violent qu'il le faisait trembler à chaque fois, l'effet de souffle courbant les rares arbres encore présents à la surface. Les essais précédents avaient déjà provoqué quelques fissures, minimes certes, mais qui avec le temps et la répétition risquaient de s'agrandir. Les plus alarmistes brandissaient l'épouvantail d'une catastrophe géologique imminente, la barrière de corail menaçant selon eux, de se briser en deux, et l'île d'être submergée par les flots, disparaissant à tout jamais. L'eau du Pacifique se glissait selon eux par les fissures, jusque sous le socle de l'île, minant l'équilibre précaire d'un atoll coralien qui avait mis des siècles à s'établir.

> "L'eau qui coule de manière généreuse et inépuisable
>
> Est source de vie et de croissance pour la nature;
>
> L'eau qui s'infiltre et mine les fondations des hommes
>
> Est source de mort et de torrents dévastateurs"

Tel était l'oracle que les opposants polynésiens avaient recueilli de la bouche du vieux sage australien qu'ils étaient allés consulter sur son territoire sacré, là où les pierres du désert parlent la nuit au rêveur. Un débat s'était alors engagé sur le sens à donner à la sentence recueillie; car si tout le monde s'entendait pour comprendre la menace finale de dislocation de l'atoll, en revanche le début de la phrase était plus ouvert à l'interprétation. Certains y voyaient une invitation à prendre parti pour les formes d'énergie non polluantes, prêts à orienter leur croisade en militant pour la construction de barrages hydrauliques, voire de centrales marémotrices fonctionnant en captant et détournant la force naturelle des marées et des courants sous marins. Le rêve utopique d'un barrage contre le Pacifique avait même caressé l'esprit d'anciens nostalgiques des romans et colonies d'antan.

Ils avaient contre eux la majorité des autres contestataires écologistes, qui recadraient le débat en rappelant qu'ils s'opposaient avant tout aux essais nucléaires militaires, et qu'il fallait rester mobilisé sur cet aspect sans entrer dans

le débat de l'énergie civile. D'autant qu'il n'était pas question de soutenir le choix hydraulique, tout aussi néfaste pour l'environnement et dangereux d'après eux. Il suffisait de rappeler le nombre de barrages qui, de par le monde, s'étaient fissurés et soudain écroulés, pour comprendre que l'oracle concernait aussi cette technique.

Il faut dire qu'en cette fin de vingtième siècle, la planète courait un extrême danger, et cela quelle que soit la forme d'énergie considérée. L'occident avait en effet trop tendance à oublier qu' il n'était qu'un colosse aux pieds d'argile, et que la puissance apparemment illimitée gaspillée frénétiquement dans les embouteillages, les néons aguicheurs des villes, la course aux armements, dépendaient de sources d'approvisionnement en crise : le robinet du pétrole pouvait être coupé à tout moment par les dynasties arabes, le nucléaire commençait à ne plus savoir que faire de ses déchets, et même les barrages classiques se trouvaient remis en cause.

L'impasse était totale, et pourtant elle demeurait encore cachée aux yeux de la population. Sauf peut être dans les anciens pays communistes de l'Est qui, avec leurs barrages gigantesques mais impuissants à produire suffisamment, ou encore avec leurs vieilles centrales nucléaires prêtes à éclater, représentaient le signe prémonitoire d'un futur sans espoir.

En Arménie, le petit village de Metzamor, non loin des cimes enneigées du mont Ararat, symbolisait parfaitement l'impasse dans laquelle la civilisation scientifique occidentale s'enfermait insensiblement : le gaz du Turkménistan voisin était indisponible depuis que chaque ancienne république de l'Empire agissait désormais dans son propre intérêt; les eaux du lac Sevan, pompées à outrance pour alimenter les centrales hydrauliques locales, avaient baissé de plus de trois mètres, tuant la majorité des poissons, base de la nourriture des populations autochtones. En désespoir de cause, et tout en étant conscients de l'extrême danger que représentait leur décision, les autorités arméniennes avaient décidé de faire redémarrer la vielle centrale nucléaire, fermée trois ans auparavant pour cause de danger majeur. Non seulement le bâtiment avait en effet été construit entre deux failles sismiques en activité, distantes d'à peine 3 kilomètres, mais, de plus, l'installation ne répondait à aucun critère de sécurité. Un jour, fatalement, un accident majeur se produirait, comme à Tchernobyl, et bien peu de personnes en réchapperaient -mais qu'importait, il fallait malgré tout continuer à sacrifier à l'hydre du progrès, ne fût-ce que pour offrir à la population ces quelques heures dérisoires d'électricité journalière qui lui permettaient de se réchauffer en regardant l'unique chaîne de télévision du pays.

La contestation nucléaire était ainsi le symptôme d'une crise bien plus profonde, qui se cristallisait sur cette filière parce qu'elle multipliait par cent mille le danger habituellement inhérent à toute technique, en offrant aux espritss révulsés d'horreur le spectre de millions de morts possibles, brûlés, irradiés, transformés en mutants, quand ils n'étaient pas purement et simplement dématérialisés, annihilés sans laisser de trace, dans une apothéose de puissances déchaînées dont l'homme avait perdu le contrôle.

Peut être était-il là, le coeur du problème et du danger : dans la société industrielle et ses machines, qui s'auto-engendraient et proliféraient désormais sans contrôle, de manière monstrueuse et aveugle, à l'image d'une tumeur cancéreuse répandant ses métastases sur le corps jadis sain d'une nature désormais

polluée, souillée, malade, toussant et crachant comme un asthmatique. Car la végétation étouffait sous les pluies acides des usines, couverte de plaies et exhalant et des odeurs fétides, sans cesser pour autant d'étendre ses ramifications malades qui avaient toujours besoin de plus de médicaments. Au point qu'on ne pouvait plus imaginer des solutions autres que techniques, le retour à une vie naturelle étant devenu impossible : les champs étaient tellement gorgés de pesticides et d'engrais chimiques qu'ils ne pouvaient plus s'en passer, l'eau potable n'était plus concevable qu'additionnée de chlore aprés de multiples traitements.

Encore une fois, le vieux philosophe allemand de la Forêt Noire avait diagnostiqué le mal profond dont souffrait notre société, lorsqu'il avait énoncé dans son langage abscons qu'il y a plus dangereux que l'oubli de l'être auquel condamne l'essor utilitariste de la technique. L'extrême danger, disait-il, se dévoile au moment précis où il devient possible que l'homme en arrive même à oublier qu'il est plongé dans l'exil et l'oubli de l'être, et qu'il y a autre chose que la sphère technico-utilitaire des objets.

Mais cet extrême danger peut aussi être l'occasion d'une prise de conscience et d'une nouvelle lumière, d'une nouvelle naissance, avait il ajouté de manière énigmatique, laissant à chacun la responsabilité d'assumer son destin, tout en se gardant bien, après ses erreurs de jeunesse, de perdre désormais position. Il se contentait maintenant de poursuivre son humble méditation sur le langage.

Il laissait sciemment la question ouverte: que faire, en ces temps de détresse?

1. Le danger les fascinait tous deux, et c'est probablement à cause de cette attirance morbide que K'an, en sombre tacticien qui aimait nouer des intrigues a priori impossibles, avait réussi à ce qu'ils se rencontrent et coordonnent leurs plans.

Lui, Djaoud, le meneur polynésien indépendantiste, ne se sentait bien que lorsqu'il était au milieu des siens. Il aimait haranguer ses frères, mobiliser leur attention, réveiller en eux l'antique instinct de révolte habituellement enfoui, les inciter à déchaîner une violence trop longtemps contenue. Il aimait se trouver au mileu des affrontements, se poser alors en chef des insurgés, avec l'impression grisante que tout pouvait basculer en sa faveur. Il voulait profiter de la campagne antinucléaire pour réveiller la fibre indépendantiste de son peuple, rêvant d'une révolte ouverte qui forcerait la France à accorder enfin l'indépendance à son île.

John était, quant à lui, un vieil espion des services secrets anglais, converti au moment de sa retraite à la cause écologique. Par idéal certes, mais aussi par désir de continuer à mener des missions dangereuses, à la limite de la légalité. Il avait en effet besoin, au plus profond de lui, d'éprouver régulièrement le frisson du danger pour continuer à vivre. Ayant gardé le goût du secret et de l'action solitaire, il avait longuement mûri le plan qui, croyait il, devait lui permettre de réussir là où les autres militants écologistes échouaient lamentablement: il voulait réussir à franchir le barrage établi par les navires de guerre français, et aborder Mururoa pour empêcher le tir nucléaire.

Mais s'ils n'avaient peur de rien, ces deux personnages, Djaoud et John, étaient trop tentés par le goût du risque, au point de ne pas savoir s'arrêter au bon moment, et de faire finalement s'écrouler tout leur projet. C'est ainsi que lors de la

dernière manifestation contre les essais nucléaires français, Djaoud s'était laissé gagner par l'euphorie, laissant ses troupes saccager et piller l'aéroport, sans s'apercevoir que la police l'avait laissé faire pour mieux le discréditer le lendemain comme un simple délinquant de droit commun. John, fanfaron, n'avait pu s'empêcher dès qu'il avait franchi la zone maritime interdite, de clamer son succès sur sa radio portable. Les bateaux d'intervention rapide le localisèrent aussitôt et l'arrêtèrent avant qu'il ne touche le sol de Mururoa. Il portait sur lui, par bravade, de quoi l'identifier comme espion, ce qui permit là encore au gouvernement français de discréditer le mouvement écologiste suspecté d'employer d'anciens barbouzes.

"C'est dommage, il leur a manqué la Limitation 60, qui est pourtant nécessaire dans la situation" murmura K'an, amer de voir son plan échouer.

2. Le danger l'avait aguerri, mais il lui avait aussi monté à la tête. Le président nouvellement nommé par les Français avait maintenu, envers et contre tout, sa décision de réaliser les essais nucléaires prévus. Le temps lui avait donné raison, semblait-il, puisque finalement les bateaux envoyés par Greenpeace avaient été arraisonnés et confisqués, le concert de protestations internationales n'ayant pu retarder les tirs.

Au lieu de se contenter sagement de ces résultats et de s'estimer satisfait de s'être sorti d'une situation périlleuse, le président pensant orgueilleusement que son attitude martiale avait étét la bonne, crut qu'il devait profiter du léger avantage acquis. S'estimant fin stratège, il ouvrit un second front de division en s'attaquant avec la même attitude mi-hautaine mi-arrogante, aux problèmes intérieurs de déficit de la Sécurité sociale que traversait le pays. Il décida unilatéralement des prélèvements supplémentaires à lever, à la hussarde, sans concertation, misant sur le fait accompli. Quand les protestations commencèrent à monter dans le pays, il dit à son ministre de tenir bon et de prendre modèle sur lui. "Droit dans ses bottes, on réussit", lui dit-il, croyant lui donner un conseil valable.

En deux semaines, il réussit à perdre toute popularité, et à faire descendre plus de cinq cent mille personnes dans la rue

"Imprévoyant et inconséquent, cet homme n'a pas compris que dans une situation périlleuse on se contente de petites choses, sans chercher à s'échapper ou à frapper de grands coups, en privilégiant la Solidarité 8 qui est la seule solution viable" murmura pour lui même K'an

.

3. Paralysé au milieu du fleuve, accroché miraculeusement à un rocher, il n'osait bouger. Devant lui, à quelques mètres, les eaux tumultueuses de la rivière se jetaient avec fracas dans l'abîme, tombant en une chute impressionnante qui finissait cent mètres plus bas. Autour de lui, ce n'étaient que remous et tourbillons d'eau qui lui donnaient le vertige s'il avait le malheur de les fixer quelques secondes. Il préféra fermer les yeux pour tenter de reprendre ses esprits.

Lorsqu'il les rouvrit, il ne voyait toujours rien. La vapeur qui remontait en brouillard, l'enveloppant d'un manteau d'humidité, l'empêchait de voir les rives. Avait-on seulement remarqué sa chute? Il n'en était pas sûr, et ne pouvant donc compter sur cet espoir, il devait s'en sortir seul.

Il adopta la seule attitude à suivre lorsqu'on est entouré de toutes parts par le danger: il s'arc-bouta sur lui-même, refusant de bouger, laissant la tempête passer et les flots se déchaîner, gardant juste assez de vigilance pour surveiller ce qui se passait autour de lui, afin d'être prêt si une occasion miraculeuse se présentait. Enfin elle se produisit: un grand tronc d'arbre, charrié par le fleuve, se coinça un instant entre la rive et le rocher auquel il s'était accroché, l'égratignant et le sur tout le corps au passage. Son salut dépendait de sa capacité à réagir vite. La peur au ventre, il abandonna sa prise pour avancer lentement le long du tronc d'arbre, en s'agrippant de branche en branche pour remonter vers la rive.

Lorsqu'il l'atteignit enfin, exténué, le grand arbre, barrage dérisoire contre les flots tumultueux, craqua de partout. Ses morceaux déchiquetés plongèrent avec fracas dans le gouffre, manquant de l'entraîner à sa suite. K'an sentit qu'il allait s'évanouir...

Dans de telles situations, se dit K'an, qui pour une fois avait véritablement frôlé la mort et l'anéantissement définitif, seul l'instinct vital peut vous sauver, en vous forçant à revenir en vous, comme dans le puits, 48, où il faut savoir se ressourcer

4. Combien de temps K'an était-il resté inconscient, il ne le savait pas. Tout comme il ignorait d'ailleurs qui l'avait finalement secouru et amené dans cette petite cabane où il reprenait lentement ses forces. Il était juste conscient du contact de mains de femme venant régulièrement le soigner, le soulevant précautionneusement pour changer ses pansements. Depuis peu de temps, en ouvrant les yeux, il avait découvert qu'elles étaient toujours recouvertes de toile, comme si elles craignaient de toucher directement sa peau. Lui était-il donc arrivé quelque chose de grave?

Cela faisait maintenant deux jours qu'il avait repris conscience, ayant acquis une force suffisante pour être capable pour s'alimenter par lui-même. La femme qui l'avait recueilli, mais qu'il n'avait toujours pas vue, lui passait un bol de riz et une cruche de vin par la fenêtre, toujours étrangement enveloppée dans un tissu grossier. Il ne comprenait toujours pas les raisons d'une si étrange retenue.

Enfin, quand il se sentit totalement remis, il décida de forcer le destin, et de sortir de la cabane pour remercier sa bienfaitrice. Il attendit, jusqu'à ce qu'il entende son pas hésitant s'approcher de la hutte; et au moment où les contenants de nourritture apparurent à la fenêtre, au lieu de s'avancer pour les saisir, il se précipita pour surprendre sa visiteuse. Celle-ci se retourna avec un cri de frayeur et de désespoir:

K'an s'arrêta soudain, désemparé devant ce qu'il voyait : elle n'avait pratiquement plus de peau sur le visage et l'une de ses mains était réduite à un moignon suintant. C'était une pestiférée que le village avait reléguée dans cette misérable cabane, tout en lui apportant chaque jour la nourriture minimale qu'elle avait partagée avec lui.

Il dut user de persuasion pour lui montrer que, loin d'être effrayé ou de la trouver répugnante, il souhaitait au contraire la remercier et l'aider à son tour. Pendant les jours qui suivirent, il se fit un point d'honneur à nettoyer méticuleusement la hutte et l'aménager de façon à la rendre plus confortable, ne manquant pas d'amasser une réserve de bois pour faire du feu. Puis, le coeur gros, il partit, quittant à jamais cet endroit qui lui avait permis de se rétablir...

L'accablement 47 tomba sur K'an dés qu'il se retrouva seul. Décidément, depuis le début du Jeu, se dit-il, la situation lui était défavorable....

5. En flirtant avec les femmes, Armaldor flirtait avec Dieu, mais aussi et surtout avec la Mort. Lui, le beau, le ténébreux qui avait décidé de devenir le chevalier romantique de la nuit, avait besoin chaque jour de chair fraîche pour renouveler son appétit insatiable. Mais il fallait, pour que l'entreprise lui plaise, qu'elle soit dangereuse et interdite, qu'elle lui permette de défier la morale et l'autorité divine, qu'elle lui procure à chaque fois le frisson sacré de la transgression.

Il s'efforçait de séduire des femmes a priori les plus inaccessibles, en s'amusant à leur faire miroiter les mille feux de tentations auxquelles elles n'auraient jamais pensé. S'il était toujours conscient du danger côtoyé, en même temps il avait besoin de ce piment: il ressentait invariablement la nécessité d'éprouver les limites au-delà desquelles la femme conquise était capable d'aller, risquant d'être découvert par le mari ou l'amant éconduit. Il aimait jouer avec les situations, pour mieux sentir l'imminence d'une mort qu'il se donnait ainsi l'illusion de mieux dompter. Car l'ivresse recherchée était là: il côtoyait l'extrême danger en dansant sur un fil fragile tendu au dessus de l'abîme, avec la possibilité de chuter, mais aussi avec la certitude de s'en sortir. Affronter le danger était pour lui plus qu'un jeu, c'était une manière de se mesurer à l'infini, de renouer avec la source de la vie, de retrouver en soi cette lumière divine enfouie en lui, mais si profondement qu'elle ne se révélait plus que dans des expériences ultimes...

K'an sentit revenir en lui l'espoir, et l'envie de s'entourer d'une Armée, 7, de compagnons semblables à cet Armaldor si proche...

6. Maldarto avait chuté de son fil de funambule, il y a de cela quelques heures, quelques jours, quelques siècles; mais peu importait la précision des dates, puisque depuis l'aube des temps l'homme souffrait à son image de n'*être pas,* de n'être nulle part, d'avoir été jeté dans l'existence sans qu'on lui demande rien livré pieds et poings liés à une vie absurde où l'idéal finissait inéluctablement dans la boue et dans la fange.

Il avait eu le tort de vouloir revenir au Vietnam, et surtout d'être tombé amoureux d'une belle vietnamienne à la longue chevelure soyeuse, laquelle lui rappelait le parfum perdu des amours interdites d'antan, dans les bordels de Saïgon. Lorsqu'il avait voulu l'aider à émigrer la famille de la jeune fille l'avait épié et longuement suivi, afin de se venger et de lui tendre un traquenard dans lequel il était tombé la tête la première.

Il croupissait désormais dans une de ces terribles cages en osier hérissées de pointes où les militaires vietnamiens avaient pris l'habitude au Vietnam d'enfermer leurs prisonniers, pieds et poings liés, avec juste la place suffisante pour s'accroupir, sans jamais pouvoir ni se redresser ni s'asseoir -comble d'une torture raffinée qui ne laissait ni vivre ni mourir tout à fait.

L'éclaircie n'avait été que de courte durée, et le désespoir reprit à nouveau K'an qui savait désormais que le temps de la Dissolution de ses plans, 59, était venu, et avec lui sa fin inéluctable comme Joueur actif. Il n'avait pas su s'imposer...

Sur Lebab

Lorsque K'an, fourbu, arriva enfin sur Lebab, fourbu et fatigué, un silence impressionnant l'accueillit. Il se dirigea vers la grande salle du conseil où Ato l'attendait, sans arriver à croiser le regard d'un seul de ses anciens amis. Il lui semblait que tout le monde évitait son contact, comme s'il avait été pestiféré. Après tout, se disait-il amèrement, il les comprenait: il n'avait pas été à la hauteur de la situation, impuissant à maîtriser le dernier lancer de dés du jeu, qui s'était révélé catastrophique.

Pire, et cela expliquait probablement les attitudes de ses anciens collègues: il avait transgressé les règles édictées dernièrement par Ato, qui interdisaient formellement aux dieux de se montrer directement sur terre. Même s'il n'avait pas directement agi en lieu et place des personnages, il n'en avait pas moins pris le rôle de Foussage pour suivre le cours des événements -au risque d'ailleurs d'y laisser sa vie.

Pour toutes ces raisons, Ato le réprimanda sévèrement, en soulignant qu'il serait puni, afin qu'à l'avenir nul dieu ou déesse ne soit tenté de désobéir. Il allait être tenu à l'écart, avec interdiction pour un long moment de suivre la partie, jusqu'à ce qu'on vienne le chercher à nouveau lorsqu'on aurait besoin de lui.

Ato revint ensuite au sens de la partie qui s'était déroulée, parlant pour la dernière fois à ce joueur que, malgré tout, il appréciait et respectait à sa juste valeur :

"Tu as fait ce que tu as pu, mais le Jeu n'était pas favorable. Car il faut hélas reconnaître que les humains ne sont pas plus prêts aujourd'hui à reconnaître l'extrême danger dans lequel ils se trouvent, qu'ils n'étaient prêts hier à suivre Kien dans ses projets héroïques de conquête. Tu as eu raison de vouloir leur dessiller les yeux, mais cela ne sert à rien tant qu'ils refusent de voir la réalité en face. "

Se tournant cette fois-ci vers ses trois filles, Ato continua, avec un sourire plus engageant:

"L'heure est à d'autres initiatives, à d'autres lancers de dés, où, je l'espère, mes filles seront plus aptes à influencer sur le cours du Jeu, dans le bon sens. Qu'en pense notre bon Foussage?."

Ainsi interpellé, le volatile se hâta de livrer ses clefs d'interprétation:

.Ton invitation me semble d'autant plus juste que la situation renvoie au Ciel Antèrieur 2, le Réceptif, les connexions avec le récit précédent étant quant à elles évidentes puisque l'extrême danger provient souvent de l'excès engendré par la Prépondéance du grand, 28..

Les connexions peuvent s'établir avec a à voir avec le Réceptif

Notes issues du carnet de Sam

Depuis que j'ai pris la décision de ne plus toucher, de près ou même de loin, au programme Lebab, et de ne plus chercher à entrer en contact avec les entités qui

me poursuivaient jusque là, j'ai sombré dans une phase de dépression profonde, en ressentant une tristesse infinie.

Je dois avouer qu'il m'est pénible de me résoudre à une existence étriquée, et d' avoir l'impression d'être contraint de faire le deuil d'êtres qui, même s'ils ont été cruels avec moi, ont compté dans ma vie, en y laissant une trace indélébile. Pire encore: j'ai le sentiment qu'il me faut accepter la mort d'une partie de moi-même, dont je ne parviens pas totalement à me défaire.

Mais j'y arriverai. Je dois suivre l'avis de mon psychiatre, qui m'a prévenu que de tels regrets et phases mélancoliques sont inévitables. Il faut que je poursuive jusqu'au bout mon travail de deuil. Jusqu'à oublier à jamais ces êtres. Car ils ne sont rien ; rien, contrairement à ce que croit fred qui continue à délirer en forgeant des hypothèses de plus en plus farfelues, voire dangereuses. Ainsi, lorsqu'il est venu me voir, hier, il m'a annoncé que la campagne actuelle de tirs nucléaires français marquait le début du réveil de la Bête endormie de l'Apocalypse. La preuve, selon lui, réside dans le fait que les tirs nucléaires seront probablement de six, le chiffre de la bête immonde, aucun responsable ne se doutant qu'ils allaient alors, sans le savoir, déverrouiller l'antique code permettant de sortir le monstre de son sommeil. Dans son délire, le choix d'un atoll du Pacifique n'était pas neutre : nulle part ailleurs on ne pouvait mieux voir l'aspect symbolique d'une fragile barre de lumière et de vie, prisonnière entre les mâchoires de l'Océan et du Ciel, et qui en quelques instants peut s'illuminer d'une lumière blanche d'une insoutenable puissance de mort. Tel est le signe, selon lui, du plus grand danger qui menace l'Humanité et la Terre entière depuis qu'elle existe...

A part ces divagations sur l'actualité, Fred continue de déchiffrer les vieux textes. Il est de plus en plus persuadé que les intervenants de Lebab se sont déjà manifestés dans le passé, et qu'ils forment une grande chaîne d'initiés ou de comploteurs qui ont influencé le cours de l'histoire sans que nul ne s'en doute. Mais d'où viennent-ils, quelle est leur première apparition? C'est à cette quête de leur origine qu'il s'est maintenant lancé, abandonnant l'hypothèse un moment caressée du Christ et de ses douze apôtres qui n'étaient finalement pour lui que des simulateurs apocryphes, ou des Joueurs de seconde zone, pour remonter encore plus loin dans le passé. Mais jusqu'où ira-t-il ?

Je ne devrais pas l'écouter, mais j'ai peur de la tournure étrange et religieuse que prend cette quête insensée de mon ami, et en même temps je ne peux m'empêcher de m'intéresser à ce qu'il cherche : Il faut me boucher les oreilles et ne plus voir. Je ne veux plus prendre de risque.

30. LE FEU EGYPTIEN.

Malgré l'interdiction formelle qui avait été faite aux joueurs de Lebab de se manifester directement sur terre, Li n'avait pu s'empêcher de revenir une dernière fois en cachette, sur cette terre d'Egypte qu'elle avait toujours aimée et qui avait tant compté pour elle. Bravant les ordres, elle était retournée à Hiéropolis afin d'effectuer un mystérieux pèlerinage secret.

Pendant que le soleil descendait doucement à l'horizon, Li regardait, pensive, les cars de touristes qui filaient à toute allure vers les hôtels du Caire ou vers les pyramides prestigieuses de la Haute Egypte, sans prendre le temps de s'arrêter dans cette bourgade sans prétention, aux avenues bétonnées et tirées au cordeau. Il fallait avouer, se disait elle en regardant le dernier autobus s'éloigner, qu'il y avait une certaine ironie à ce que la majorité des visiteurs occidentaux débarque en charter dans cet aéroport au nom bizarrement grec, dont le seul avantage était de se trouver situé à proximité du Caire, désormais engorgé et trop dangereux depuis les menaces de mort proférées par les islamistes à l'égard des étrangers.

Elle n'avait pu s'empêcher de sourire le jour où elle avait entendu un touriste affirmer, dans une salle d'attente, que les Egyptiens en faisaient trop en cherchant à plaire à tout prix, et qu'il était ridicule de renier sa culture en prenant un nom ressemblant à celui d'un club de vacances. Comme ses congénères, il ignorait que cette cité avait ainsi été baptisée par les Grecs qui, déjà à leur époque, avaient trouvé une ville en ruines, lui attribuant ce nom pour rappeler qu'elle avait été dédiée au Dieu-Soleil. Les Egyptiens, quant à eux, l'appelaient jadis "Ioun", le pilier, l'endroit où se trouvait la pierre levée consacrée au soleil, ancêtre de l'obélisque rappelant étrangement les pierres dressées mégalithiques dans d'autres régions du monde.

De la même manière, peu de gens se doutaient que l'obélisque solidement ancré dans un bloc de béton le long de la route, et devant lequel les cars passaient rapidement sans s'arrêter, était l'un des plus anciens monuments pharaoniques. Il avait été érigé deux mille ans avant notre ère par Sésostris Premier à l'occasion de son jubilé, devant les colonnes géantes du temple consacré à Rê-Harakti, le soleil levant. Tous les signes convergeaient ainsi pour montrer à ceux qui savaient lire les indices cachés qu'on avait adoré ici l'astre céleste qui, chaque matin, annonçait l'éclosion d'une nouvelle journée, d'une nouvelle vie.

Insensibles à ce message d'espoir, les touristes appartenant à une civilisation moribonde, ignoraient ces traces figées et mortes d'un passé à jamais incompréhensible pour eux...

Le soleil venait de se coucher derrière l'obélisque, rendant l'espace au silence et à la nuit, plongeant l'univers environnant dans la douce mélancolie des souvenirs et des regrets, lesquels remontent toujours au moment où l'obscurité s'abat sur la terre, avec son fatum d'un temps inexorablement passé sur lequel nul ne peut plus revenir.

Accoudée pensivement au vieux bloc de pierre, Li ne pouvait s'empêcher de frissonner au souvenir de sa première rencontre avec celui qui allait bientôt devenir son seul et unique amant, son péché et sa honte secrète. Non seulement elle s'était laissée aller aux affres d'un amour dont elle ne se serait jamais crue capable, oubliant sa mission pour multiplier les rendez-vous, où elle se laissait embraser par les feux d'une passion inextinguible, mais, de plus, comble du destin, elle s'était trouvée enceinte peu après leurs premiers ébats.

Depuis, elle portait son secret comme un fardeau trop lourd à porter, s'efforçant de cacher son état à l'aide de multiples ceintures et étoffes qui lui comprimaient douloureusement le ventre, portant des robes amples qu'on ne lui connaissait pas habituellement. Elle n'avait aucune envie d'abandonner son bébé ou d'avorter, trop attachée à l'homme qu'elle avait adoré et à cette petite boule de vie qu'elle sentait bouger en elle. C'était comme un noyau d'énergie, une flamme fragile qui se serait glissée entre ses chairs, et qui s'y accrochait, en lui criant au plus profond de son ventre qu' elle avait envie de vivre, qu' elle avait besoin de sa protection et de son amour pour mûrir, pour se développer et aller à son terme.

Li avait un caractère trop entier, elle s'attachait trop aux êtres et aux choses pour demeurer insensible à l'aspect sacré de cette présence mystérieuse qui grandissait en elle. Elle rayonnait à l'idée d'aimer un petit être obscur, qu'elle pourrait amener à la lumière, et qui lui permettrait de briller, de s'épanouir plus que jamais. Car la lumière, le feu vital, a toujours besoin d'une raison pour resplendir.

Mais en même temps qu'elle ressentait une joie et une quasi fierté d'accueillir en elle le fruit de son amour, elle ne pouvait empêcher les remords de l'envahir au souvenir de la loi transgressée, et plus encore à l'idée de ce qui l'attendrait lorsque tout le monde sur Lebab serait au courant de ce qui s'était passé.

x

La nuit était tombée depuis maintenant plusieurs heures, et dans la cité endormie Li était le seul être, la seule forme humaine encore présente au dehors. Des chiens abandonnés et faméliques venaient parfois flairer cette présence incongrue enveloppée dans un long châle noir, recroquevillée sur elle-même. Puis ils repartaient silencieux, la queue entre les pattes, impressionnés en entendant les pleurs qui secouaient la femme.

La mélancolie avait laissé place à la tristesse, puis au désespoir. Plongée dans les ténèbres de son âme, Li ne voyait plus aucune lueur briller à l'horizon, aucune issue vers laquelle se diriger. L'impasse était à ce point totale qu'elle en arrivait à ne même plus savoir si elle avait raison. Alors, comme il ne lui restait plus qu'à pleurer, elle se laissa aller, trouvant alors un réconfort dans la longue plainte des antiques pleureuses.

Lorsque ses larmes se furent taries, elle releva la tête et se redressa lentement. La lune était pleine. Son disque argenté se reflétant sur les faces de l'obélisque donnait à ce dernier un air métallique étrange, acéré comme une lame de couteau.

Elle psalmodia alors une lente litanie, qui montait à ses lèvres sans même qu'elle ait conscience des mots qu'elle prononçait:

" Si tu ne peux me venir en aide, ô soleil mon bien aimé, qui m'a donné la vie et dont je tire ma force quotidienne, alors introduis-moi auprès du gardien des mystères nocturnes, fais-moi connaître celui qui t'a précédé et qui t'a donné ta forme actuelle, qu'il me conseille et vienne à mon secours. Permets-moi de remonter, ô Rê astre solaire, au lac du double feu, au chaos primordial de l'embrasement d'où tu as surgi, lorsque tout était confondu dans un océan chaotique de flammes. Alors, peut être, pourrai-je comprendre l'enfer et la confusion dans lesquels je me suis laissée enfermer!"

A peine Li eut-elle fini de prononcer cette antique incantation qu'elle eut l'impression de voir les faces argentées de l'obélisque se courber et se refermer sur leur base, formant le contour étrange d'un gigantesque oeuf lunaire. C'était Noun, l'oeuf cosmique originaire, qui était apparu au début des siècles ici même, selon la légende.

Li s'approcha en tremblant de ce gigantesque oeuf argenté, dont elle ne savait s'il était réel ou le fruit de son imagination enfiévrée. Elle avait l'impression de voir, projeté devant elle, le foetus qu'elle portait en son ventre, et avec lui toutes les angoisses et les questions qu'elle se posait.

Elle était attirée vers lui, mue par une force invisible. Avec un mélange de crainte et de vénération, elle toucha son enveloppe extérieure, douce et soyeuse comme une peau de nourrisson. Sous ce contact, l'oeuf rosit légèrement, et se mit à vivre...

1. L'oeuf roula sur lui-même, et devint un fragile soleil matinal. Aux premières heures de l'aube, il lança des lueurs roses et blanches devant lui. Elles commencèrent à transpercer et chasser au loin les lambeaux d'une nuit encore épaisse et gluante. Mais le combat n'était pas encore gagné, et on avait l'impression, à cette heure incertaine, que le jour comme la nuit pouvaient encore indifféremment l'emporter dans leur lutte au corps à corps.

Li comprit ce que le soleil voulait lui dire: au début de toute entreprise, à l'aube de toute nouvelle histoire, la confusion règne fatalement, et les premiers pas sont forcément hésitants. Il est d'autant plus important de choisir une orientation ferme et de s'y tenir, pour commencer un *Voyage, 56,* qui provoque au départ un arrachement, un exil, une inquiétude quant aux contrées inconnues qu'il va falloir aborder.

2. Le soleil était au zénith et resplendissait de mille feux. A force de persévérance, l'astre solaire avait enfin réussi à escalader le ciel et à se hisser en haut du firmament. Pendant une heure, pleinement heureux d'être parvenu au sommet de sa course, il allait briller de tous ses feux éclater de bonheur, contemplant le monde en-dessous de lui d'un air dominateur.

L'exemple était à la fois clair et exigeant: il faut viser le sommet et continuer imperturbablement son chemin si on veut atteindre le succès et retrouver l'harmonie avec le monde. Alors, et alors seulement, grâce à la vertu et à la persévérance, on pourra espérer *le Grand Avoir, 14,* et atteindre un sommet dans sa vie.

3. Le soleil était prêt à se coucher, et l'oeuf commençait à nouveau à se refermer sur lui-même, triste, gris et métallique, comme si la vie se retirait de la boule de feu pour ne plus laisser qu'une enveloppe charnelle refroidie. L'obscurité allait à nouveau recouvrir l'univers sous son manteau de nuit.

Li ne put s'empêcher de ressentir une bouffée d'angoisse lui monter à la gorge. Même si elle s'était toujours moquée d'eux, elle ne pouvait s'empêcher de penser à tous ces vieux et ces malades qui, à l'approche de la vieillesse et de la mort, témoignent soudain d'une peur primitive, gémissant sur leur sort et sur le fatum qui les guette. Elle avait trop conscience de sa faute pour ne pas se sentir profondément coupable, en ayant peur du châtiment à venir et des ténèbres qui risquaient de se refermer sur elle pour l'éternité.

A quoi sert d'entretenir en soi le feu sacré et de le faire resplendir, se dit elle en ce moment de désespoir, si de toute façon il doit s'éteindre et disparaître le soir même? Elle se prit à rêver au destin des feux follets qui, tels les hommes inconstants qui veulent oublier leur mort prochaine, passent leur existence éphémère à sauter d'une branche à l'autre, d'une nourriture à la suivante, pour mieux goûter aux mille tentations et richesses présentes sur terre, sans chercher à escalader les cimes exigeantes du ciel.

En tremblant, elle s'appuya contre l'oeuf. Même s'il avait l'air triste dans la grisaille du soir, sa peau était toujours aussi chaude et douce, comme s'il demeurait malgré tout heureux et fier de ce qu'il avait fait, de son antique splendeur, de la lumière qu'il avait pu dispenser autour de lui. C'est ce qui produisit un déclic en elle: brusquement elle comprit qu'il fallait se débarrasser de toute trace d'ego, *mordre au travers, 21,* de l'attachement qui lui avait pourtant permis de réussir et de briller, pour demeurer dans la sérénité de celui qui, ayant fait ce qu'il devait faire, attend tranquillement la fin, le coeur en paix.

Li regarda autour d'elle. La nuit était toujours aussi épaisse, mais pourtant elle ne se sentait plus aussi angoissée qu'auparavant. Elle s'apprêtait à quitter à regret l'obélisque solitaire, lorsque elle eut l'impression qu'à nouveau ce dernier s'apprêtait à lui parler, à lui envoyer des visions.

4. Cela avait commencé comme un feu résiduel de cheminée, qui avait à peine brûlé une partie de la maison commune, et auquel à vrai dire nul n'aurait prêté attention si, par la suite, on n'avait fait le lien entre le grand embrasement à venir et ces multiples petits incendies qui semblaient s'allumer spontanément ici ou là, s'éteignant presque aussitôt, faute de combustible. On sentait bien, à l'anxiété diffuse de la population que la peur risquait à chaque instant de s'étendre; mais tant que les gens se taisaient, les gouvernants attendaient, priant le ciel pour que le statu quo persiste encore longtemps.

Ils ne firent pas davantage attention aux petites explosions de violence apparemment anodines, aux incendies dans des caves de HLM ou actes de vandalisme qui se produisaient de plus en plus régulièrement. C'étaient des manifestations sporadiques dans lesquelles une jeunesse désoeuvrée brûlait son trop plein d'énergie, pensait on alors en étant secrètement rassuré par l'inorganisation du phénomène.

A force de vouloir s'en tenir au minimum vital, la période était ainsi frappée par le sceau de la vacuité, de l'inessentiel et de l'attentisme. Les rares personnalités qui auraient pu changer quelque chose disparaissaient, telles des météores, avant de sombrer rapidement dans l'oubli; tout le monde préférait s'en tenir à *la grâce superficielle de l'ornement, 22.*

5. Le feu qui couve trop longtemps est comme la lave incandescente d'un volcan qui ressasse sa rancoeur, gronde son mécontentement, puis explose d'un seul coup en faisant éclater la montagne et en répandant alentour son fleuve de magma. Le moment n'était pas loin où allait se produire un de ces grands soubresauts de l'histoire, pendant lesquels une population entière se révolte contre les nantis et les hypocrites qui l'ont trop longtemps gouvernée et trompée à la fois. Le grand soir et le déchaînement de la violence approchaient...

La civilisation occidentale était allée trop loin, avait trop joué avec le feu de la destruction, feu nucléaire d'Hiroshima comme feu de la purification ethnique, feu technique comme feu de la répression et du marquage à vif de exclus. Il était fatal qu'un jour elle se brûle à son propre jeu, et que se déchaîne un holocauste terrifiant, un feu de sang et de métal liés dans un mariage contre nature, qui allait déferler sur le monde en emportant tout sur son passage. Seule *la communauté avec les hommes, 31,* aurait pu arrêter un tel embrasement. Mais était-il encore temps ?

6. Envers et contre tout, frêle et dérisoire, continuait de brûler la torche olympique. Symbole d'une improbable utopie où chaque nation était appelée à protéger la flamme sacrée avant de la transmettre à son voisin en signe de paix, elle semblait promettre une *abondance, 55,* à qui saurait suivre son enseignement.

Qu'allait devenir le souffle de Pierre de Coubertin en ce centenaire des Jeux Olympiques organisé par des Américains, pour qui ne comptaient que les fastes d'un spectacle télévisuel qu'ils allaient retransmettre à l'univers entier ? Ils n'étaient sensibles qu'à l'idée de réussir une retransmission mondiale qui, en plus des rentrées publicitaires escomptées, préfigurait le Grand Marché libéral auquel ils rêvaient, lorsqu'enfin tous les peuple seraient conviés à se brancher sur les médias américains, en permettant à leurs industriels en mal de nouvelles conquêtes de semer leurs produits et leur idéal dans les endroits les plus reculés de la planète.

La dernière fois que les Jeux Olympiques avaient été ainsi détournés de leur esprit, c'était en Allemagne, en 1936, et l'analogie faisait froid dans le dos. Celui qui trahissait l'esprit de la flamme, n'attirait-il pas sur lui, ,sans le savoir, une antique condamnation ?

Li se releva en tremblant, s'époussetant pour se débarrasser du poids trop lourd de ce futur qui lui avait été dévoilé sans qu'elle demande rien. Le feu sacré des égyptiens qui régnait dans le ciel comme dans le coeur de chacun, n'était plus à cultiver amoureusement en soi, mais à rechercher avec avidité à l'extérieur, dans une course effrénée à la puissance.

En devenant sourd aux enseignements du dieu solaire et en voulant maîtriser pour eux le feu prométhéen, les humains jouaient un jeu dangereux, se consumant eux-

mêmes sans s'en apercevoir, détruisant chaque jour un peu plus le fragile équilibre qui leur permettait pourtant de demeurer en vie. Le cataclysme et le Grand Embrasement final semblait à la fois proche et inéluctable.

Li s'en trouva paradoxalement rassérénée. Ce monde n'était pas fait pour elle, et même si elle avait fauté, même si elle demeurait secrètement amoureuse de l'homme avec qui elle avait conçu un enfant, elle comprit qu'une fois son devoir de mère accompli, elle n'aurait aucune envie de rester sur cette terre, dans les convulsions décadentes de cette fin de siècle. Elle reviendrait à Lebab, elle le savait maintenant; même s'il lui fallait avouer s'être parjurée et attendre le châtiment.

Elle regarda une dernière fois les pierres froides de l'obélisque. Avec l'aube naissante, elles semblaient à nouveau s'animer, annonçant le retour imminent du cycle éternel du soleil. Rien ne changeait vraiment sous le ciel d'Egypte, tout n'était qu'un éternel recommencement ponctué par le sourire énigmatique du sphinx...

Un bruissement d'ailes, tout proche, la fit sursauter. Elle eut juste le temps de se baisser pour ne pas être heurtée par deux ailes. Elle eut l'impression de voir se sauver l'oie mythique dont on disait qu'elle avait apporté l'oeuf cosmogonique sur les eaux primordiales; puis elle se reprit et se dit que le plumage bariolé de l'oiseau était celui de Foussage, son vieux compagnon de route; enfin elle pensa, en regardant l'envol majestueux de l'oiseau qui disparaissait à l'horizon, qu'il ne pouvait s'agir que d'un rapace, d'un faucon comme Horus. Et si tous ces personnages ne faisaient qu'un?

Avec un léger sourire aux lèvres, elle se décida enfin à partir. Elle venait de comprendre et de trouver une des clefs du Jeu. Peut être, se disait-elle, se montrerait-on plus clément avec elle, lorsqu'elle dévoilerait enfin ce qu'elle avait saisi...

Notes issues du carnet de Sam

J'inscris ici ce que j'espère être la dernière page du carnet maudit que j'ai commencé lorsque j'ai été mis en contact, par hasard, avec le programme de Lebab. J'allais annoncer à Luc ma décision de ne plus écouter ses sornettes, quitte à me fâcher définitivement avec lui, lorsqu'il m'a pris de court. L'air exalté, il est venu me dire qu'il était enfin parvenu à la fin de son enquête, et qu'il avait réussi à identifier la "source première" comme il l'appelle. Il a poursuivi en effet ses recherches dans le passé, afin de repérer tous les textes où on pouvait trouver des références à l'un de ces huit personnages de Lebab qui nous ont si longtemps obsédés. Jusqu'à ce qu'il tombe finalement sur un des plus anciens textes égyptiens, emprunté aux prêtres d'Hermopolis qui prétendaient à l'époque détenir une vérité cachée, plus vraie et plus ancienne que celle des prêtres de Hiéropolis, la récente cité du soleil. Car, avant Ato, le soleil ordonnateur du monde, avant même l'oeuf cosmogonique plein d'un mouvant chaos, il y avait forcément eu quelque chose.

Quelle ne fut la surprise de Luc lorsqu'il découvrit que ces écrits postulaient l'existence de huit dieux originaires, organisés par couple, avec à chaque fois une forme féminine et une forme masculine, comme dans le programme Lebab! J'avoue que, malgré ses explications enfiévrées, je n'ai pas encore compris les

filiations qui unissent Noun et Naunet, le chaos originel, à Houh et Hauhet, l'espace primordial représenté par l'eau qui coule, à Kouk et Kauket, la Nuit du vide originel, ou encore à Niaou et Niat, le quatrième couple symbolisant le temps qui crée en apparaissant et en se cachant simultanément. Mais qu'importe, car l'analogie avec les huit personnages de Lebab est trop évidente pour être le fruit du hasard.

Ces ressemblances ont achevé de le convaincre que les Huit, ces personnages de Lebab qui semblent parfois se disputer, qui se manifestent chacun à son tour de manière apparemment désordonnée, ne font qu'un seul principe premier ou être, ne forment qu'un Grand Jeu en quelque sorte. Car dans les textes égyptiens, les huit divinités originelles forment un ensemble cohérent, la mystérieuse "Ogdoade" active et créatrice qui, sous ses multiples formes, continue à animer et diriger le monde, en apparaissant de temps en temps comme Thot, Noun ou Atoum. La preuve finale de la correspondance de ces deux séries de huit dieux, Fred est persuadée de l'avoir trouvé dans cette phrase inscrite sur un sarcophage, et que je suis obligé de reconnaître avoir arrachée sous une forme exactement identique dans les fragments de Lebab: "Je suis Un qui devient deux, deux qui deviennent quatre, quatre qui deviennent huit; je suis le Un qui protège et embrasse le Huit."

Fred est certain que sa découverte explique notre histoire autant que celle de l'humanité: les personnages de Lebab n'étaient pas des extra- terrestres venus du futur, comme nous l'avions cru au début en nous lançant dans des histoires fantaisistes de science fiction. En fait, la réponse se trouvait dans le passé: de tout temps, les Huit dieux originels gouvernent de manière invisible notre planète, formant une chaîne d'initiés qui, à chaque époque, s'incarnent différemment, se transmettent le savoir et le pouvoir, influent sur le cours des événements, en intervenant en ordre apparemment dispersé pour qu'on ne puisse les reconnaître. Cela a commencé dans la plus haute antiquité égyptienne plus de deux mille ans avant nous, s'est transmis en Chine dans des textes sacrés d'oracle quelques cinq cents ans avant notre ère, et continue encore de nos jours à agir à travers des personnages insoupçonnables....

Les enjeux religieux, théologiques et métaphysiques d'une telle découverte me donnent le vertige. Car que faire, lorsqu'on sait que l'histoire est ainsi écrite par d'autres que nous-mêmes? J'ai assez souffert et risqué ma vie psychique, pour savoir qu'on ne peut espérer participer à leur oeuvre, en se mettant à leur côté. C'est bien pour cela que je suis convaincu que la seule solution est de les ignorer et de ne pas entrer dans leur Jeu. Il faut définitivement se séparer de ces dieux, quand bien même et surtout s'ils existent...

Fragments sur Lebab

Dix mois plus tard, Li était revenue sur Lebab. Brûlant de faire connaître à ses compagnons les secrets qu'elle pensait avoir arrachés à l'oubli, mais aussi parce qu'elle craignait inconsciemment leur rencontre, elle avait délibérément ignoré l'assemblée des dieux pour se rendre directement dans la salle des Joueurs.

Quelle n'avait pas été la surprise de ses collègues quand ils avaient appris que non seulement le jeu se poursuivait depuis des millénaires, ce dont ils se doutaient déjà, mais que de plus son origine la plus ancienne venait de la haute Egypte.

Depuis qu'elle leur avait révélé ce secret, les Joueurs ne pouvaient s'empêcher de regarder avec un certain malaise les spectateurs qui assistaient à la partie en la commentant souvent bruyamment. Car ces mutants, comme on les appelait officiellement, ces êtres à tête de hibou ou à pinces de crabe, ces sangliers grognons et ces savants à tête de crocodile, ne trahissaient-ils pas une proximité inquiétante avec les antiques figures des dieux égyptiens à tête d'animal? Lorsque les Joueurs les regardaient, ils avaient désormais la désagréable impression de voir des descendants dégénérés des anciennes divinités égyptiennes. Etait ce des bâtards nés d'accouplements contre nature et exilés sur Lebab, ou s'agissait-il des anciens Joueurs de l'époque qui avaient lentement décliné au point de ne plus connaître leur antique origine? Ou encore, autre hypothèse, les dieux de Lebab avaient-ils tous eu jadis cette forme mi-humaine mi-animale, avant de prendre un corps et un visage humains? En tout cas, l'étrange ressemblance ne manquait pas d'interpeller les Joueurs qui se posaient désormais des questions sur leur origine ainsi que sur leur identité.

Les révélations de Li avaient eu un autre effet sur les Joueurs. Lorsqu'ils avaient appris qu'une longue chaîne d'initiés avait de tout temps permis d'influencer les destinées des humains sur terre, ils avaient décidé que la première mesure à prendre, en ces temps troublés de fin du vingtième siècle, était de se documenter sur les anciennes parties, de façon à en tirer des enseignements et à essayer de retrouver le fil invisible des actions à entreprendre. Avant chaque jeté de dés, ils décidèrent donc qu'ils allaient envoyer à Ato un émissaire, afin de l'interroger sur les anciennes parties se rapprochant de leur configuration.

Ainsi, en partie sous l'influence des révélations de Li, le Jeu aurait dû s'orienter naturellement dans une nouvelle direction, plus proche de la quête de la sagesse originelle, amenant les Joueurs à intégrer dans leurs plans une réflexion sur leur propre identité, ainsi qu'une recherche parallèle des leçons à tirer des anciennes parties. L'enquête, qui avait commencé de manière purement policière sur les perturbations du programme informatique, allait à la fin de ce cycle déboucher, après des délires paranoïaques et métaphysiques, sur une interrogation morale et philosophique quant à l'identité profonde des Joueurs et au sens de leurs actions.

Mais c'était oublier la faute de Li, que les Dieux allaient juger impardonnable.

Le moment tant redouté était enfin arrivé.

Pâle, Li faisait maintenant face à ses juges, se tenant droite mais fragile devant l'assemblée des Huit Dieux originaires de Lebab, auxquels Ato, en tant que Maître du Jeu, avait eu le privilège de se joindre. Ils avaient écouté ses aveux sans dire un mot, apparemment tétanisés à l'annonce de la naissance d'un humain enfanté par Li quelques mois plus tôt. Non seulement elle avait désobéi en revenant sur terre alors que cela avait été formellement interdit, mais de plus elle s'était arrangée pour cacher sa grossesse, puis pour accoucher de manière clandestine.

Après un long silence pesant, Ato se sentit obligé de prendre à son tour la parole. Il avait compris, sans besoin de mots, que si les Dieux persistaient dans leur réserve glaciale, c'était parce qu'ils attendaient qu'il fournisse, lui aussi, sa version des événements. Il bredouilla, avant d'assurer progressivement sa voix:

" Je reconnais que cela fait deux fois que les Joueurs transgressent explicitement les règles que nous avions édictées. D'abord K'an au dernier lancer de dés, et maintenant Li. Nous ne pouvons accepter le risque de nouvelles aventures similaires, d'autant qu'un homme, Luc, a réussi à comprendre une partie de notre histoire et de notre présence sur terre, même s'il ne sait rien des raisons de notre exil et qu'il ignore tout de notre localisation, je vous rassure. Donc je propose que le Jeu se déroule désormais à l'aveugle, en assistant seulement aux situations types correspondant au lancer de dés, mais sans aucune possibilité de projections sur terre. Ces dernières sont devenues beaucoup trop risquées."

Comme le silence persistait, Ato se crut obligé d'ajouter une note plus optimiste.

"Cela dit, si je puis relativiser ce qui s'est passé, il ne s'agit que d'un jeu, et l'impact de la folie de Li peut même comporter des éléments positifs. C'est ainsi que les Joueurs semblent s'orienter vers une recherche plus intérieure de la sagesse, dans les petites choses de la vie quotidienne. Après les grandes interrogations sur le sens de la vie, après des quêtes du pouvoir, de la morale, de l'esthétique, de la juste mesure tempérée et de la sagesse, il est peut-être bon de laisser enfin les hommes se reposer, ne fût-ce que pour voir ce qu'ils ont retenu de nos interventions intempestives..."

Les Dieux, toujours silencieux, se retirèrent pour délibérer. A leur retour, Kien et Kouen, les deux ancêtres, se levèrent. Le mari passa à sa femme un papier, qu'elle se mit à lire lentement.

Dès les premiers mots, Li devina que le courroux des deux personnages n'était toujours pas retombé. D'une voix blanche, hachée par l'émotion, Kouen faisait en effet savoir à Ato que les résultats du Jeu avaient été entachés par la faute de Li, et qu'en conséquence ils ne permettraient plus aux Joueurs de se projeter sur terre pour intervenir. Même le fidèle Foussage resterait sur Lebab, puni pour ne pas avoir prévenu les dieux lors de ses multiples allers et retours. Seul Ato, isolé dans la salle du conseil avec le perroquet savant, ainsi qu'avec les joueurs dont il contrôlerait les moindres mouvements, serait autorisé à les aider pour qu'ils trouvent le sens de l'histoire. Car, privés de moyen direct d'intervention sur terre, ils allaient devoir mener maintenant leur enquête pour comprendre ce qu'il s'y passait...

Kouen continua en abordant le problème posé par l'enfant illégitime qui avait été conçu avec un humain.

"...Nous avons décidé de laisser la vie sauve à l'enfant, tout en le retirant de sa planète natale. Car nous ne savons comment il va évoluer, et nous ne pouvons prendre le risque de le perdre de vue. Ce sera donc ici, sur Lebab, que nous veillerons à son éducation. D'après nos estimations, il devrait d'ailleurs parvenir à l'adolescence au moment où prendra fin ce Jeu. Il sera grand temps de décider, alors,de ce que nous en ferons."

Li espéra, un moment, que si elle était punie et recluse sur Lebab, elle pourrait continuer à s'occuper de son enfant. Elle pâlit lorsqu'elle vit Kien se lever pour faire connaître à son tour sa sentence:

"Quant à toi, Li, nous ne t'étonnerons pas en t'annonçant ton bannissement pour une durée indéterminée aux confins de l'univers. Tu ne reverras pas ton fils de tout ce temps, et seul ton repentir sincère pourra peut-être nous amener à reconsidérer notre position à la fin de la partie. Pendant cette pèriode, les

hommes privés de ton attachement apprendront ce que sont le manque et l'absence, creusant au plus profond de leur coeur, nous l'espérons, un désir nostalgique pour l'infini, leur véritable patrie dont ils se sont privés eux-mêmes."

Li s'évanouit en entendant la sentence qui la condamnait, tout en permettant au Jeu de continuer sous une nouvelle forme, où les dieux relégués dans leur exil doré allaient se retirer encore plus loin, laissant les hommes découvrir, à leur tour, les traces d'un exil intérieur encore plus profond.

Ils ne pouvaient deviner que l'isolement auquel ils voulaient condamner les hommes allait se retourner contre eux, et être la source d'une nouvelle liberté qui leur permettrait enfin d'être eux-mêmes, de réaliser leur pleine essence d'Humain...

L'assemblée des Dieux fut levée, personne ne restant pour écouter Foussage qui délivra son discours en toute inutilité:

.Le ciel antérieur était le Créatif 1, comment a-t-il laissé condamner sa propre fille ?

.La comparaison se fait avec la Grâce, 22. Le jeu se retrouve à mi-chemin entre les 30 premières cartes, et les 30 jetés de dés à venir.

31. L'INFLUENCE INTERNET ET L'AMOUR COURTOIS.

Longtemps il avait vécu comme un anachorète des villes modernes, en se fondant dans la foule pour jouir de l'impression de solitude qui y suinte, en errant au grè des circonstances et des rencontres de hasard comme un guerrier à l'affût de la proie qui lui permettrait enfin d'assouvir ses besoins, en surfant le reste du temps sur les réseaux mondiaux de communication où il changeait de pseudonyme et de boîte à lettres électronique selon ses humeurs. Car telle était désormais sa joie, lorsqu'il finissait sa journée de consultant en informatique: multiplier les contacts électroniques avec des inconnus qu'il ne verrait jamais, se présenter avec mille facettes différentes, dont il était le seul à détenir la clef, jonglant tel un chef d'orchestre invisible avec ses multiples identités virtuelles. Jamais il n'avait été tenté de reprendre ses anciennes activités de piratage informatique, se contentant désormais de jouer et de jouir des possibilités infinies du système.

Et pourtant, s'il s'était habitué à subsister, manger et dormir seul, assouvissant ses besoins sexuels au cours de rencontres éphémères, il sentait confusément un manque au sein de ce simulacre de vie dématéralisée dans laquelle il s'était enfermé. Il avait parfois envie d'en savoir plus sur les correspondants croisés au fil des tribunes libres du réseau; notamment une certaine Melissa, qui lui répondait toujours avec un humour particulièrement caustique, en transperçant facilement sa cuirasse pour l'atteindre jusqu'au fond de l'âme. Une fois, elle lui laissa même un mot lui faisant craindre qu'elle ait réussi à démasquer les multiples identités sous lesquelles il se cachait.

Etait-ce parce qu'il s'était cru percé à jour ou parce qu'il sentait confusément une attirance obscure pour sa tournure d'esprit, toujours est-il qu'il avait de plus en plus le désir d'entrer en contact direct avec elle, de la voir en chair et en os, et surtout de lui parler. Ainsi était né un début d'attachement dont il n'avait aucune conscience claire, lui qui s'était fait jusque là un point d'honneur à se défendre de tout lien sentimental inutile. Il lui avait laissé plusieurs messages, sous des identités différentes, afin de lui proposer une rencontre pour continuer leur joute oratoire; mais, chaque fois, elle avait esquivé avec malice et ironie la proposition. Loin de se sentir découragé, cette résistance l'avait au contraire émoustillé, lui donnant encore plus envie d'arriver à ses fins. Il avait soutenu âprement le siège de sa boîte électronique, l'abreuvant de messages, jusqu'à ce que, de guerre lasse face à cet admirateur inconnu, elle accepte finalement de lui répondre.

Elle le fit d'une manière originale, à laquelle il ne se serait jamais attendu. En effet, elle lui annonça par écrit qu'elle avait fait, jadis, voeu de chasteté, et qu'elle n'accepterait de donner rendez-vous à un homme que s'il acceptait de se plier aux

anciens us et coutumes de la chevalerie courtoise à laquelle elle avait confié son âme -comme il n'avait pas dû manquer de le remarquer, avait-elle ajouté malicieusement.

Sam ne sut pas, à ce moment précis de leur histoire, s'il s'agissait d'une confidence ou d'une marque d'ironie. Il le prit plutôt comme une variante de ces jeux de rôle dont les informaticiens et membres d'Internet sont friands, et se rassura en se disant qu'elle devait être plus particulièrement intéressée par la période du Moyen Age. Hasard heureux, lui aussi avait toujours ressenti une secrète fascination pour cette période que certains historiens considéraient comme trouble et obscurantiste, alors qu'elle avait probablement été l'une des dernières périodes foisonnantes de liberté et de paganisme, avant que la chape de plomb de l'église et du christianisme ne vienne obscurcir définitivement la conscience des occidentaux.

Lorsqu'elle lui demanda, pour preuve de la pureté de son coeur et comme un test préalable à sa décision, de lui envoyer un petit poème sur le thème de la montagne, il n'hésita pas un instant, lui adressant dès le lendemain un texte griffonné à la hâte, qui avait au moins le mérite de lui avouer à mots couverts l'état de malaise et de perplexité dans lequel il se trouvait.

"Orgueilleuse et solitaire,

La montagne se hausse vers le ciel.

Mais pourquoi, alors, à son sommet,

Un lac où se mirent les nuages?"

Ce fut le début d'une longue correspondance, où, tour à tour, les mille interprétations possibles de ce petit poème furent envisagées, avancées par l'un, déniées par l'autre, reformulées sans fin; jusqu'à ce qu'enfin vaincu, Sam reconnaisse qu'à travers ces quelques mots il avait traduit sans même s'en rendre compte la vanité d'une vie qu'il croyait autosuffisante, ainsi que son besoin encore obscur de s'ouvrir à autre chose, d'aimer enfin quelqu'un d'autre que lui-même. Car si la montagne avait accepté de laisser, à son sommet, une cavité béante pour accueillir l'eau du ciel, c'était incontestablement parce qu'elle savait qu'elle ne parviendrait jamais, d'elle même, à atteindre directement les cieux. On pouvait également y voir, pour Mélissa, une invitation à baisser les armes et se montrer plus humaine.

Sam se trouva bouleversé de se sentir ainsi deviné, mis à nu dans les méandres les plus secrets de son âme. Il pouvait donc se trouver quelqu'un sur cette terre qui, sans même le connaître, en sache pourtant plus sur son être profond qu'il n'en savait lui-même? Cette brutale révélation de l'opacité derrière laquelle chacun se cache à soi même, allait de pair avec la découverte aveuglante que le regard acéré de l'autre peut vous percer à jour et vous forcer à vous regarder nu, en-deçà des images et oripeaux dont chacun aime à se draper.

En même temps qu'il prenait conscience de ce qu'il était, il se sentit plus passionnément attaché à cette femme qui avait su si bien le deviner. Ce fut le début d'un désir, puis d'un amour qui ne fit que s'accroître de jour en jour, d'autant que l'Aimée ne voulait toujours pas se dévoiler, demeurant de manière énigmatique à distance, refusant toujours de se montrer. Les lettres que Sam laissait dans sa boîte électronique étaient de plus en plus passionnées, l'implorant d'accepter son amour, la suppliant pour obtenir ne fût-ce qu'un rendez vous, tant

l'absence et l'ignorance de son visage lui pesaient. Il avait, disait-il, besoin de connaître ses traits pour mieux rêver d'elle, pour donner enfin une forme à l'élan impétueux qu'il sentait monter dans son coeur.

Elle éluda la réponse aussi longtemps qu'elle put, le raillant tantôt en disant qu'elle refusait peut-être de le voir à cause d'une difformité physique, tantôt en laissant planer l'ombre menaçante d'un prétendant auquel elle aurait été promise, sans cesser pour cela de l'entretenir sur un ton badin des coutumes de l'amour chevaleresque.

Lorsqu'il lui demanda solennellement de bien vouloir devenir sa femme pour la vie, car il était à ce point amoureux de son esprit qu'il savait ne pouvoir être déçu par son apparence physique ou par son comportement, elle changea enfin de registre, devint plus grave, donnant l'impression d'enfin prednre ses demandes et son existence en considération.

Elle n'accepta toutefois pas immédiatement, proposant à Sam de nouvelles épreuves dans lesquelles il ne vit au début qu'une continuation du jeu de rôle plus ou moins moyen-âgeux déjà engagé. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle se hâta de préciser qu'il ne s'agissait plus pour elle d'une lubie ou d'un quelconque caprice, mais qu'elle voulait plus profondément que chacun d'eux s'assure de la réalité durable de son désir. Car, prétendit-elle, elle ne concevait l'amour que profond, et s'ils devaient sceller leur union ce serait conformément aux prescriptions et aux étapes décrites dans les récits de l'amour courtois ainsi que dans les rituels tantriques: après une longue préparation destinée à prouver que chacun pouvait être chaste et respecter l'autre, apprenant ainsi à ne plus être le centre du monde, afin de laisser cette place à l'autre.

1. Lors de leur première rencontre, il eut juste le droit de se tenir à ses pieds, contemplant les plis de la longue robe de velours dont elle s'était revêtue. Il respecta sa volonté de lui demeurer encore cachée, et ne leva pas les yeux une seule fois pour voir la figure de sa bien-aimée.

Dans cette étrange position inconfortable, il lui dit le bonheur qu'il avait d'être enfin admis auprès d'elle; il lui parla des romans sur l'amour chevaleresque dont il s'abreuvait pendant son temps libre, lui promettant d'être son preux et loyal chevalier pour l'éternité, s'enivrant de son propre discours.

La dame ne répondit mot, n'acquiescant ni ne rejetant des propos qu'elle jugeait exprimés trop rapidement pour être pris en considération. Tout juste bougea-t-elle à un moment sur son siège, son pied déchaussé lui apparaissant alors pendant quelques secondes qui lui semblèrent une éternité. Il connut l'envie furieuse de s'en saisir et de le couvrir de baisers, mais se retint fort heureusement.

Si vous n'aviez respecté mon souhait, nous aurions rompu brutalement ici, lui dit-elle en évoquant sans le dire *La révolution 49*

2. Lors de sa seconde visite, elle avait revêtu une robe ample dont les plis, tout en descendant jusqu'aux mollets, laissait toutefois ces derniers se dévoiler furtivement lorsqu'elle changeait de position. Elle n'avait accepté de le recevoir qu'à condition qu'il ne lève pas les yeux plus haus que ses mollets.

Il eut cette fois du mal à rester concentré et à entretenir la conversation, obsédé par cette courbe, par ce galbe prometteur tout autant d'un corps bien en chair que d'un esprit ferme et raffiné, s'évasant gracieusement comme les contours d'un vase.

Après cette entrevue, elle le laissa deux semaines sans reprendre contact, comme pour mieux le laisser affronter les affres du désir et de la tentation. Les soirs qui suivirent, il dut en effet lutter de toutes ses forces pour ne pas laisser son imagination l'emporter. Son désir était tel qu'il l'amenait à reconstruire inéluctablement le corps fantasmatique de sa bien-aimée à partir de ce qu'il avait entr'aperçu. Le piège était là: s'il acceptait et s'attardait à jouer avec ces mirages, cela signifiait qu'il allait recouvrir la réalité de sa bien-aimée sous les constructions imaginaires son esprit, en l'étouffant sous un manteau de nuit qui l'empêcherait de la voir.

Patiemment, il apprit pendant ces nuits salutaires à défaire les images et les élaborations mentales que chacun de nous projette sur l'être aimé, afin de laisser vide l'espace intérieur destiné à l'accueillir.

C'est ainsi que vous apprendrez à dompter les Excès 28, lui dit-elle en jouant à le placer dans des situations d'extrême tension et d'excitation pour mieux l'éprouver.

3. La troisième fois, elle avait revêtu une minijupe en velours vert qui semblait s'arrêter juste au bord de ses cuisses. Il avait enfin eu le droit de s'asseoir à côté d'elle, mais il n'était toujours pas autorisé à regarder son buste ou son visage.

La longue soirée qu'ils passèrent ensemble, jusqu'à minuit, lui sembla à la fois relever du Jardin des Délices et d'un calvaire cruel. Aucun collant ou bas ne venait cacher les cuisse blanches qui s'offraient à sa vue. Tout en continuant à parler d'amour platonique, il se sentait torturé par l'envie de toucher, de caresser, d'embrasser et saisir dans ses bras cette peau nue vers laquelle tendait tout son être. Elle était si proche, et en même temps si obscènement lointaine et interdite...

Il accepta pourtant le jeu, sachant qu'en contrôlant ses pulsions, en refusant de leur obéir immédiatement, il apprenait à mieux écouter les désirs et les soupirs de l'autre. Ce n'était pas de l'ascèse ou de la mortification chrétienne, mais un travail préparatoire pour mieux sentir monter en soi le désir. Car en restant des heures à côté d'elle, sans pouvoir s'empêcher de regarder ses cuisses, il découvrait leurs mouvements secrets et, par eux, la vie cachée de son amante. Elles étaient en effet agitées par moments de frémissements qui semblaient trahir, eux aussi, un désir réfréné à grand peine.

Tout est jeu d'excitation et de rétention, pour mieux aller vers le Rassemblement 45, lui souffla-t-elle mystèrieusement à l'oreille avant de l'inviter à partir.

4. A sa quatrième visite, ils conversèrent presque naturellement, même s'il n'avait toujours pas le droit de voir sa nuque ou son visage. Elle portait un chemisier blanc, et chaste, sagement boutonné sur le devant, qui ne laissait rien transparaître de son buste.

Peut-être à cause de cette précaution, mais probablement aussi parce qu'il avait réalisé un long travail sur lui-même, il eut l'impression cette fois-ci de mieux la découvrir; comme si le fait d'avoir épuré ses propres désirs en écartant toutes ses projections fantasmatiques, lui permettait maintenant d'accéder plus intimement à l'esprit de sa bien aimée : il avait, pour la première fois, l'esprit libre. Il ne se sentit pas obligé d'entretenir la conversation en montrant qu'il avait soigneusement lu les ouvrages dont ils avaient parlé précédemment et ne réfléchit pas plus aux sujets à aborder. Pour la première fois il se tut, laissant de grands silences dans lesquels elle s'installa pour parler aisément, sans ordre ni intention cachée.

Il l'écoutait avec ravissement, découvrant l'intonation douce et chantante de sa voix, tombant amoureux de ce rire cristallin avec lequel elle finissait en général chacune de ses phrases. Se laissant bercer par le rythme de ses paroles, il se sentait l'esprit purifié, lavé de toutes les scories, doutes et espoirs incertains que son esprit tourmenté façonnait habituellement.

Cela ne l'empêcherait pas de rencontrer l'Obstacle 39, car le risque est de se contenter de cet état d'union symbiotique entre deux êtres...

5. Après avoir ainsi pacifié le désir et le mental, il était enfin temps de commencer à méditer. Assis en position du lotus derrière elle, Sam contempla d'abord sa nuque qu'il voyait enfin, avant de s'affranchir de cette vision pour aller plus loin dans son état de concentration intérieure.

De son côté, sa bien-aimée pratiquait le même travail, s'installant lentement, le sourire aux lèvres, dans un état de calme et d'apaisement bienheureux. Sans échanger un mot, ils communièrent ensemble de longs moments, respirant au diapason, chassant les fragments de pensées dès qu'ils se formaient dans leur esprit, cherchant à demeurer droit et ferme, dans un équilibre intérieur parfait.

Au sein du vide qu'ils réussirent ainsi à façonner de concert, ils purent enfin, réalisation suprême, ne plus se voir ni l'un ni l'autre, mais contempler du même regard le spectacle du monde, en ressentant la même saveur douce des choses. L'aube pointait à peine, et le chant d'un rossignol matinal retentissait...*Cette prépondérance du petit, 62, était de bonne augure.*

6. Il avait enfin gagné le droit d'être un homme debout. Se tenant face à face, ils se regardèrent longuement, découvrant mutuellement les traits du visage de l'autre. Ils s'étaient tant préparés qu'ils n'eurent aucune surprise profonde -si ce n'est l'étrange impression de retrouver un visage connu et enfoui dans le coeur de chacun d'eux.

Maintenant, ils pouvaient parler de sujets sèrieux. Il lui réitéra sa demande en mariage, qu'elle accepta, cette fois-ci, avec l' air grave.

Ils se levèrent et, enlacés, partirent ensemble vers un destin commun dont ils ignoraient encore tout. Le soleil se levait, avec des teintes fluorescentes qui faisaient penser à un mauvais chromo. Ils firent une longue promenade sur la plage déserte, avant de revenir, calmes mais profondément heureux, s'enfermer dans leur bungalow. *C'était le moment de se retirer, 33*

Sam, fatigué par une nuit de veille, regarda d'un air amusé la page de garde électronique du jeu qu'il s'apprêtait à quitter. Avant d'être déconnectée, elle affichait un dernier message : "Voulez vous vraiment quitter le programme de *Demande en mariage courtois,* ou recommencer votre quête avec une nouvelle partenaire ?" Le jeu l'avait amusé, la progression était astucieuse, mêlant habilement quête galante et ascèse tantrique, en rappelant sagement qu'il fallait savoir faire le Vide dans sa tête et dans son esprit, s'exiler de soi-même si on veut vraiment accueillir l'Autre dans sa vie. Cette leçon lui laissait toutefois un petit goût amer, lui qui était depuis si longtemps solitaire, retranché dans une vie de vieux garçon rangé.

Parvenu à la fin du jeu, il n'avait pas envie de recommencer une seconde fois pour découvrir les infimes variations que le logiciel pouvait proposer lorsqu'on rejouait. Il cliqua sur l'icône "Oui", puis débrancha son ordinateur, trop fatigué pour continuer à surfer sur internet.

Ce n'était qu'un rêve, se dit il, sans savoir s'il parlait de son aventure ou de son ordinateur...

Sur Lebab

Conformément aux nouvelles prescriptions, il n'y avait plus dans la salle principale de Lebab présidée par Ato que les huit joueurs responsables de la partie actuelle. La remplaçante de Li, qu'on avait choisie pour son physique et son caractère extrêmement ressemblant, se faisait discrète et timide pour ce premier lancer de dés.

Ato avait demandé aux deux joueurs ayant lancé les dés, Touei et Ken, de se mettre au premier rang face à lui, en avant de six autres joueurs qui se trouvaient assis derrière lui. Il ne leur avait pas attribué ce rôle par hasard : pour inaugurer un nouveau cycle du Jeu, rien ne valait le choix du plus jeune fils et de la plus jeune fille, ce qui revenait à remettre le destin de la partie entre des mains fraîches et naïves ; mais, de plus, il était secrètement fier de la symétrie invisible qu'un tel choix reflétait par rapport au premier lancer de dés du Jeu présent. A l'ouverture cosmogonique pleine de bruits et de fureur de Kien et de la sage Kouen répondait en effet la demande en mariage des enfants affranchis de la tutelle des parents et des dieux. Quel meilleur symbole, se disait Ato en son for intérieur, pour faire comprendre que désormais l'histoire ne s'intéresserait plus aux grands événements et à leur sens cosmique ou métaphysique, mais à tous les petits événements de la vie quotidienne et sociale.

Si le sens de l'histoire et du choix des personnages était ainsi extrêmement clair pour Ato, il n'en était pas de même pour nos joueurs néophytes qui, trop directement plongés dans la partie, n'avaient pas le recul suffisant pour s'abstraire du Jeu et pour s'interroger sur la raison de leur présence. De ce fait, ils étaient plongés après ce premier récit dans la perplexité la plus profonde.

Ils se sentaient frustrés par l'aspect faux et à l'eau de rose de l'histoire à laquelle ils venaient d'assister. Quel intérêt, se demandaient-ils, à regarder un homme jouer avec son écran vidéo, s'amusant à simuler une demande en mariage, puis finissant au petit matin par fermer son ordinateur pour s'endormir ? Certes, le personnage

en question était Sam, celui qui avait failli pénétrer les secrets de Lebab et entraîner la fin du Jeu, mais cela ne faisait que renforcer l'énigme et l'aspect incompréhensible de cette histoire. D'autant que l'homme était actuellement réduit à un tel état dérisoire de banalité, qu'il était difficile de lui trouver un quelconque intérêt.

"Mais il existe peut être un enseignement moral et philosophique dans l'histoire la plus simple, fût-elle inventée et simulée" répondit Ato en regardant intensément Touei et Ken de façon à les inciter à chercher malgré tout une leçon.

Touei fut la première à répondre à la suggestion, en hésitant tant elle était peu sûre d'elle. "L'enseignement me semble clair, mais tellement banal. L'histoire rappelle que le fondement de la vie sociale repose sur le mariage, et que, plus largement, pour accepter de lier une union solide avec quelqu'un, autour d'un projet commun, il faut toujours agir avec prudence, en se faisant désirer et respecter, avant de s'engager pleinement et sans restriction. On reconnaissait bien là le caractère entier et joyeux de Touei, toujours pleine de vie et d'enthousiasme.

C'était maintenant au tour de Ken de commenter le Jeu. Il hésita longuement, puis il le fit en choisissant une voie un peu plus symbolique et ésotérique, qui correspondait à son caractère à la fois prudent et curieux des choses cachées. «Je serais tenté d'y voir quant à moi plus qu'un modèle du Couple idéal: la métaphore cachée d'un chemin de sagesse qui invite à se purifier le corps puis l'esprit avant de prendre une quelconque décision importante. Je pense que l'histoire dit ainsi, de manière plus large qu'on ne le pense, que pour influencer quelqu'un et l'amener à vos côtés, il faut creuser en soi un vide prêt à l'accueillir. C'est en acceptant de se décentrer et de creuser une faille intérieure, que l'homme peut accueillir l'autre librement, et par là même l'influencer..."

Les explications de Ken, pour intéressantes et justes qu'elles fussent, laissèrent les autres joueurs sinon sceptiques, du moins songeurs. Car quel intérêt à singer un amour courtois ou une rétention tantrique... en plein vingtième siècle, sur une console informatique?

Lorsqu'il vit que les joueurs, toujours aussi perplexes, n'iraient pas plus loin, Ato décida d'arrêter là le jeu des interprétations. Après tout, ils avaient encore la moitié du Jeu pour comprendre, petit à petit, le sens de la partie.

Il fit venir le fidèle perroquet Foussage qui avait l'habitude d'émettre ses commentaires à la fin de chacune des situations. Il livra aux joueurs présents les clefs ésotériques des situations, en jasant de joie à l'idée de divulguer des secrets qu'hélas les joueurs ne comprirent pas plus que les fois précédentes.

***.La situation provient du Ciel antérieur 3, la Difficulté Initiale** qui reflétait la confusion des commencements originels, en annonçant un nouveau départ harmonieux dans la vie, un nouveau cycle plus paisible.*

***.La comparaison peut se faire avec l'Epousée 54,** qui est toutefois beaucoup plus sensuelle car elle n'a pas encore réalisé le travail intérieur d'ascèse et de purification de son corps et de son esprit. Il peut aussi se connecter avec l'Excès 28 qu'il modère et qu'il empêche de se désintégrer, grâce à la rétention qu'il exerce en usant de sa seule influence.*

32. LA DUREE, LES ABBAYES CISTERCIENNES

Le mince filet d'eau du Cernay courait de manière invisible à travers les vaux de la forêt de Rambouillet.

Nul n'y prêtait attention, les promeneurs parcourant les bois aménagés à la recherche de l'abbaye mythique cristallisant sur elle tout l'intérêt de la région avoisinante. Et pourtant, sans ce petit cours d'eau, et sans l'étang tout proche où de rares barques glissaient mollement, faisant oublier les lourdeurs d'un repas trop arrosé, le fondateur de l'ordre cistercien n'aurait jamais choisi de s'implanter au fond de ce vallon encaissé et inhospitalier. Car pour rendre viable son ordre monastique, St-Benoît avait décidé que les hommes de Dieu avaient besoin de bâtir leur demeure près d'une rivière, symbole de vie, et surtout support possible d'aménagements techniques permettant d'irriguer le terres et de produire l'énergie hydraulique indispensable aux travaux de la communauté. Ils avaient poussé si loin leur esprit pratique, avec leurs immenses salles collectives privées de toute décoration superflue, servant tantôt de dortoir tantôt de lieu de travail, qu'il n'était pas interdit de considérer les cisterciens, bien avant les protestants, comme les lointains précurseurs des futurs entrepreneurs capitalistes obsédés par la rationalisation économique du monde.

Le temps s’était écoulé depuis, et les époques avaient bien changé. Les bâtiments de l'abbaye avaient une première fois connu la crise de la vocation au treizième siècle en ne recueillant plus qu'une quinzaine de moines, avant de connaître une nouvelle période éphémère de gloire, puis d'être en partie brûlés sous la Révolution. Conformément à l'ironie invisible de l'histoire, les lieux avaient ensuite été rachetés et réaménagés en demeure princière, décorés avec le faste des nouveaux riches de la famille Rotshild, avant d'être à nouveau transformés en hostellerie de prestige et lieu touristique pour badauds du dimanche.

Seules, deux façades en ruines de l'antique église étaient encore dressées. En haut de l'une d'elle, une grande rosace évidée tenait encore miraculeusement debout. Lorsqu'on la contemplait d'en bas, elle ouvrait désormais sur le vide d'un ciel devenu éternellement muet ; sentinelle inutile d'une permanence et d'une durée qui persistait malgré tout à défier, dans un orgueil solitaire et désapprobateur, les comédies se jouant à ses pieds...

Les ruines devenaient, en hiver, énigmatiques.

Après les grandes respirations de l'été pendant lesquelles les façades s'étaient étirées au soleil en soupirant d'aise, à la saison froide elles se recroquevillaient sur elles-mêmes pour mieux puiser dans la terre les forces qui allaient leur permettre de durer jusqu'à la prochaine saison, jusqu'au prochain printemps. Car ce n'était

pas en restant immobiles et rigides que les bâtiments survivants avaient réussi à perdurer à travers les siècles. Au contraire: les pierres et jointures bougeaient, vivaient, se tassaient lorsqu'il faisait froid, puis se distendaient lorsque le printemps revenait. Elles n'avaient tant duré que parce qu'elles avaient su suivre les mouvements et les grands cycles de la nature, en s'adaptant à ces rythmes successivement diastoliques et systoliques sous lesquels se cache la respiration invisible du cosmos.

Si tout change dans la nature, la seule manière de s'inscrire dans la continuité est de s'adapter et de se transformer perpétuellement. N'était-ce pas au demeurant ce qu'avait compris, le premier, Héraclite, celui qu'on avait surnommé "le philosophe obscur" tant son langage apparaissait complexe à force de chercher à tordre la syntaxe rigide de la langue grecque pour l'amener à traduire la métamorphose incessante des éléments en leur contraire? Et pourtant, dans ses sentences apparemment énigmatiques, telles que "nous ne nous baignons jamais dans le même fleuve", le penseur présocratique souhaitait faire comprendre à ses concitoyens qu'ils ne sont déjà jamais les mêmes, et qu'ils ne sont eux-mêmes que pour autant qu'ils se métamorphosent perpétuellement à l'image du cours d'eau qui passe et n'est nullement semblable. Selon la formule de cet authentique devin du passé, "paix et guerre sont pères de toutes choses", ces mots signifiant bien que la durée implique un mouvement perpétuel de destruction et de reconstruction.

En découvrant ce secret paradoxal de la durée, qui ne peut s'établir que par une lutte et une transformation continuelle des contraires, Héraclite ignorait qu'il était l'écho invisible des lointains prêtres hindous thématisant, un siècle avant lui, le couple divin dans la double figure complémentaire de Shiva le destructeur et de Vishnou le constructeur. Car si le dernier assurait la cohésion et la durée de la succession dans la succession de moments individuels, ce n'était que sur fond de construction et de destruction perpétuelle du flux du temps par le premier, qui dansait chaque instant en détruisant le précédent.

Sturm und drung. Méditant sur la solidité de la pierre et sur le spectacle des ruines, n'en arrive-t-on pas, fatalement, à l'exaltation passionnée des romantiques pour les paysages tourmentés et les éléments déchaînés? Lorsque l'apologie de la durée se fait chant du devenir, elle ne peut qu'être fascinée par la démesure divine des forces de la nature: ciel menaçant, tempête naissante, force déchaînée de l'orage, zébrures métalliques des éclairs.

L'erreur se produit en fait chez nos poètes lorsqu'ils prennent pour un dévoilement du sacré ce qui n'en est en fait qu'une manifestation secondaire, s'extasiant devant la puissance inhumaine déployée, se réfugiant dans un sentiment d'effroi sacré et de saisissement face à ce qui les dépasse, au lieu de réfléchir à la fragilité et en même temps à la permanence paradoxale de leur statut d'humain.

Or, l'image est pourtant claire, particulièrement en ces jours d'automne, lorsque le temps orageux et gris surplombe de manière menaçante les Vaux de Cernay: les murs des ruines sont comme de gigantesques miroirs dépolis dans lesquels vient se refléter la lutte des nuages noirs et les percées de lumière grise qui, telles des lances jetées des cieux vers la terre, illuminent un court instant les pierres, avant d'être balayées à leur tour par une rafale de vent plus puissante. Le tonnerre a beau gronder et la tempête se préparer, les pans de mur qui servent d'écran au spectacle sont toujours là, indiquant explicitement que l'essentiel est de rester toujours

ferme et déterminé sur son assise, même s'il faut plier, s'adapter et prendre des aspects différents.

La leçon plaisait à Sam qui, abrité derrière la salle des moines, courbé en deux sous les rafales, avait eu envie de sortir un moment pour réfléchir, laissant sa jeune épouse se laver dans la baignoire en cuivre du début du siècle qui agrémentait encore quelques chambres. Il n'avait pas demandé la main de sa fiancée par crainte du futur, pour arrêter le temps ou pour contracter une assurance contre les risques du changement. Non, plus profondément, il l'aimait, et c'est pour cela qu'il voulait affronter le futur avec elle, découvrir les méandres des métamorphoses perpétuelles auxquelles le fleuve du devenir allait les soumettre. Et il était persuadé qu'il avait raison d'y croire : c'est en voulant les choses qu'on les obtient, et qu'on parvient à inscrire ses désirs dans la durée. Les contre-exemples étaient cependant nombreux, était-il obligé de reconnaître en pensant à des amis qu'il avait connus dans le passé...

1. Depuis qu'ils s'étaient mariés dans la petite église de leur village à Nogent le Rotrou, Fernand s'était transformé, devenant de plus en plus autoritaire et macho. Comme si le fait d'avoir légitimé son union lui donnait désormais tous les pouvoirs, et s'estimant désormais propriétaire et maître de sa femme qui, ébahie du changement soudain, ne savait comment réagir.

Au fond de lui, Fernand se disait qu'en imposant à sa femme des horaires stricts et des occupations intangibles, en exigeant d'être servi à table dès qu'il revenait du travail, en s'enfermant avec elle dans une vie casanière et une routine quotidienne, il préparait une existence faite de constance et de fidélité idéale, pour résister aux affres du temps et aux tentations du monde moderne.

Mais on ne peut créer quelque chose de durable, *viser la puissance du Grand, 34,* en voulant comprimer les êtres, les étouffer et les empêcher de vivre. Au contraire, c'est en les laissant s'épanouir et s'exprimer qu'on peut s'assurer de leur passion et de leur fidélité. Parce qu'il avait trop exigé dès le début en faisant preuve de précipitation, et parce qu'il avait trop vite voulu s'installer dans une durée figée , il connut encore plus rapidement l'échec. Son mariage fut l'un des plus courts de l'année, puisque sa femme demanda le divorce huit mois plus tard.

2. Secrètement, la douce Cheyenne était amoureuse du beau guerrier indien qu'elle voyait chaque matin partir de la réserve dans son 4x4 brinquebalant. Il n'allait pas loin, juste à l'intersection du territoire où le gouvernement avait parqué les autochtones spoliés, et du dernier virage emprunté par la route nationale avant de filer, tout droit, vers le désert. Il avait installé là une petite station-service dans laquelle il essayait aussi de vendre aux rares touristes de passage des objets comme souvenirs artisanaux de sa tribu.

Alors que pour les blancs il n'était qu'un misérable apatride dont on se méfiait, il représentait pour elle un homme d'autant plus inatteignable que sa famille était celle d'un héros, illustre guerrier des temps passés. Et pourtant, elle avait décidé secrètement que ce serait avec lui qu'elle ferait sa vie. Plutôt que de se lancer, téméraire, dans de grandes déclarations, elle décida d'oeuvrer à sa manière, lentement; patiemment : elle savait qu'elle avait la durée pour elle. Alors elle attendit, se contentant de sourire doucement lorsqu'il passait à côté d'elle, de se

trouver comme par hasard à chaque fois sur son chemin. Les sourires et signes muets qu'elle lui jetait discrètement étaient ses armes à elle, *sa manière de jouer avec la prépondérance du petit, 62,* ses talismans secrets destinés à l'attacher insensiblement à son destin.

Et ce qui devait fatalement se produire arriva enfin. Un beau jour, une voiture conduite par un blanc ne vit pas l'unique virage de la route et vint s'écraser contre un poteau télégraphique. Se trouvant par chance à proximité, elle se précipita à la suite de l'indien pour l'aider à secourir le conducteur. Ils le sortirent ensanglanté du véhicule, l'amenèrent d'abord dans la cabane servant de station-service, puis, vu la gravité de son état, dans la hutte de la jeune femme qui se proposa de le veiller et de le soigner jusqu'à ce qu'il se rétablisse définitivement. L'indien venait désormais plusieurs fois par jour, au début pour prendre des nouvelles, puis petit à petit sans raison précise, juste pour partager un moment de calme et de silence avec la jeune femme. Un an plus tard, il la demandait en mariage. Elle se contenta de pleurer doucement avant d'acquiescer.

3. C'était un de ces hommes politiques qui, à force de rechercher le pouvoir, avait oublié les raisons pour lesquelles il l'avait souhaité. Manoeuvrant ses amis et alliés, louvoyant pour s'adapter au moindre vent et changement de circonstances, il avait certes réussi à durer et à traverser le siècle. Mais c'était au prix de sa fidélité à lui-même : maintenant qu'il avait atteint le but ultime et qu'il s'était fait élire président de la République, il découvrait avec angoisse qu'il ne savait plus ce qu'il souhaitait profondément. Il avait pourtant une seule certitude : il ne pourrait réaliser le programme démagogique pour lequel il s'était fait élire, et qu'il n'avait d'ailleurs proclamé que pour d'obscures raisons tactiques.

S'en voulant de ne pouvoir trouver en lui-même son point d'appui, il se construisit une identité fictive, faite de pseudo-sagesse chinoise et d'attirance pour la poésie de ce pays, mais aussi pour la poésie russe et japonaise, ses goûts variants selon les pays visités et les chefs d'Etat rencontrés. Il n'avait qu'une hantise: apparaître tel qu'il était. Pour éviter d'être jugé creux, superficiel et velléitaire, il défrayait régulièrement les chroniques des journaux internationaux par ses coups de gueule et ses prises de position abruptes, prenant position en faveur des essais nucléaires en pleine période de moratoire international, décidant une autre fois d'envoyer un ambassadeur jouer au médiateur en pleine guerre du Liban où nul ne l'écoutait, lançant dans son propre pays une réforme impopulaire, uniquement pour prouver à son opinion publique qu'il était un chef d'Etat décidé, capable de se placer au-dessus de la mêlée.

Mais on n'arrive pas à tromper les autres lorsqu'on ne parvient même pas à se mentir à soi même. Instable et faible, voulant chausser des bottes trop grandes pour lui et apparaître plus ferme et décidé qu'il ne l'était, parlant constamment de la durée pour mieux cacher son angoisse face à la vacuité de son action présente, il savait pertinemment qu'il ne parvenait à faire illusion à personne. Les sondages le prouvaient : en quelques mois, il avait réussi à décevoir tout le monde, et disposait de la cote de popularité la plus faible jamais enregistrée.

Le soir, dans son grand lit, il se sentait bien seul, tout petit face à l'ombre du Général, le modèle dont il n'arrivait pas à se démarquer *afin d'atteindre la Libération, 40...*

4. Il s'était affublé d'un prénom russe qu'il voulait impressionnant, Igor, **d'une grosse limousine , de deux gardes du corps armés, et du kit de l'homme d'affaires** occidental tel qu'on l'imaginait naïvement dans les anciens pays de l'Est récemment libérés du joug communiste: costume-cravate trois pièces, montre gousset, lunettes de soleil Ray Ban, attaché-case et téléphone modulaire, sur lequel il se faisait appeler à tout instant par sa secrétaire pour mieux impressionner ses interlocuteurs, en menant de fausses négociations et passant des ordres d'achat imaginaires à la bourse.

Il voulait tout, immédiatement, avec cette fougue et ces excès d'une âme slave trop longtemps maintenue sous un joug pesant, et qui maintenant laissait libre cours à des fantaisies de toutes sortes : il commandait les bouteilles de vodka par centaines, achetait les services d'une dizaine de prostituées en même temps quand il avait un peu besoin de tendresse, dilapidait le peu de ressources qu'il avait réussi à obtenir grâce aux subventions de la Banque Mondiale supposée aider au démarrage de nouvelles entreprises.

Mais il s'épuisait à *pousser vers le haut, 40,* à chasser un gibier invisible, s'entourant d'une bande de courtisans de plus en plus louches, trop heureux de s'accrocher à son sillage. Au lieu de nouer des contacts avec d'autres patrons occidentaux, de se mettre à l'affût des innovations porteuse ou des reprises d'entreprise qui florissaient à cette époque grâce à la privatisation des anciennes sociétés d'Etat, il s'enferma insensiblement dans un milieu de mafieux qui le courtisaient, le flattaient et le soutenaient pour mieux se l'attacher.

Quand il s'en aperçut, il était trop tard : il dépendait totalement d'eux, pieds et poings liés par les innombrables dettes d'honneur qu'il avait contractées. Il eut beau ruer dans les brancards, s'agiter en tous sens, chercher à nouer d'autres contacts, rien n'y fit : le jeune homme pressé qu'il était devenu courait de tous côtés, angoissé par le temps qui lui manquait et qui passait chaque jour trop vite, incapable de mener une action durable puisqu'il lui fallait désormais des résultats immédiats.

Il n'arriva bien entendu à rien, car on ne peut obtenir un bien tangible en s'agitant ainsi en tous sens. Dans un ultime geste de défi et d'indépendance envers se débiteurs, après une dernière orgie de filles et de vodka, il se pendit dans le sous_sol d'un vieux garage sordide de Saint Petersbourg.

5. "Nowhere le SDF", tel était le surnom de guerrier moderne qu'on lui avait donné après son initiation urbaine. Il ne faisait partie d'aucune bande fixe, ce qui ne l'empêchait pas d'en fréquenter de manière informelle une multitude, cette fin décadente de vingtième siècle laissant croître dans les failles de son tissu social une infinité de micro-réseaux, micro-sociétés plus ou moins secrètes, à l'existence aléatoire et éphémère, formées pour quelques mois, parfois juste pour une journée, ou même pour une heure, le temps d'un jeu, d'une activité commune, voire d'une mi-temps de football.

Des multiples jeux de rôles auxquels il avait participé, le plus marquant était celui qui lui avait permis de découvrir sa vocation profonde : il était fait pour errer en guerrier nomade dans les villes modernes, comme auparavant les chasseurs capables de se débrouiller dans n'importe quelle forêt. Le principe était le même :

il fallait pouvoir s'autosuffire, être perpétuellement aux aguets, jouer tous les personnages à la fois ; demeurer intérieurement inflexible tout en apparaissant en même temps patient, souple et soumis, réservé et presque timide, prêt à plier et à s'adapterjusqu'à devenir invisible dans la jungle moderne des villes *et de leurs excès, 28*.

Mais en même temps, il devait être toujours prêt à bondir sur sa proie, aussi agile qu'un jaguar, aussi sinueux qu'un serpent, aussi cruel qu'un chacal. L'homme moderne ne devait s'attacher à rien s'il voulait durer : il lui fallait se fixer un but auquel il tiendrait quoi qu'il arrive, et à partir de là être mobile, toujours disponible, prêt à changer de visage et de tactique à chaque seconde. La métamorphose était en effet le secret de la durée dans le nouveau monde cybernétique de la vitesse. Telle était la règle de vie qu'il s'était donnée désormais pour survivre et pour réussir, tant dans sa vie professionnelle que dans ses relations personnelles.

6. Mais malheur à ceux qui, tels Giovanni le bellâtre italien, se lançaient dans ce jeu de la mobilité et de la vitesse pure comme vecteur absolu de la nouvelle durée, sans savoir à l'avance ce qu'ils voulaient atteindre, sans avoir vérifié l'état de leurs équipements, *sans avoir travaillé à leur mue intérieure grâce au Chaudron, 50*.

Ils avaient beau avoir un corps d'éphèbe, séduire les femmes et charmer leur auditoire, ils éclataient littéralement comme des météores ivres, dérivant d'abord insensiblement de leur trajectoire, puis tournoyant de plus en plus follement dans des tourbillons d'électrons libres, dans des maelströms d'orages magnétiques qui finissaient de se dérégler, avant de redevenir SDF sans toit ni loi, épaves sans domicile ni amis.

La plupart du temps, la drogue, la vie de junkie ou de prostitué travelo représentaient alors le dernier jeu possible dans lequel ils se recyclaient, poussés par leur entourage qui n'aimait pas les perdants et qui cherchait inconsciemment à s'en débarrasser.

x

L'orage qui s'était tant fait attendre au dessus des Vaux le Cernay, éclata d'un seul coup; violemment. Un rideau de pluie s'abattit soudain sur les ruines, ramenant brusquement Sam à la réalité. Une fraction de seconde, il eut l'impression bizarre de voir, devant lui, les six visages d'amis qu'il avait jadis connus. Ce devaient être des illusions, d'ultimes traces mnésiques échappées de son cerveau encore embrumé par le songe dans lequel il s'était mollement laissé glisser...

En quelques instants, il fut trempé de la tête aux pieds. Il se hâta de rentrer, cherchant un abri à l'intérieur du bâtiment principal.

Sur Lebab

Tchen et Souen, le frère et la soeur regardèrent pensivement le Maître de Jeu Ato, ne parvenant pas à croire que la partie était déjà finie. On les avait appelés si tôt dans cette deuxième partie du Jeu parce qu'ils étaient les deux aînés, et donc a priori les plus mûrs, les plus aptes à conduire la partie. Le fait qu'ils aient un

caractère complémentaire et qu'ils s'entendent parfaitement, la fougue de Tchen étant parfaitement compensée par la douceur de Souen, représentait certainement l'une des raisons ayant amené à les mettre en avant.

Tous deux sentaient la pression et le poids de la responsabilité qu'on faisait peser inconsciemment sur eux, se regardant perplexes, ayant peur de décevoir les espoirs mis en eux. Les autres joueurs se taisaient dans la salle du Conseil, attendant leurs premières réactions.

"Je ne sais trop que dire" commença prudemment Souen la cadette. "J'avoue être déroutée... Pourquoi le Jeu nous renvoie-t-il à nouveau sur ce Sam, pourquoi ce personnage semble-t-il s'évanouir brusquement lorsqu'on commence à suivre son histoire, pour laisser place à six fragments de vision apparemment aussi hétéroclites que confus ? Je ne vois pas quel sens donner à ces portions de vie humaine sans intérêt..."

Elle se tut un instant, visiblement décontenancée, avant de reprendre la parole pour essayer d'expliquer le malaise qu'elle ressentait :

" C'est d'autant plus étonnant que les pensées intérieures de Sam me paraissent aller à l'inverse des enseignements traditionnels du Jeu. Depuis que nous laissons les humains se débrouiller entre eux, ils semblent errer, s'enferrant dans des contresens et des fausses sagesses qui vont à l'encontre de nos croyances. Car enfin, il faut bien dire que lorsque j'entends prôner le changement perpétuel pour durer, au lieu de la tranquille sérénité et de l'impassibilité face aux événements, il s'agit d'après moi d'un contresens évident! Le vent n'est il pas impliqué dans ce jeu pour montrer qu'à son exemple il faut user de douceur, savoir contourner les obstacles quand ils se présentent, s'adapter perpétuellement?"

Tchen, qui bouillait d'impatience et qui se retenait jusque là à grand peine, ne put cette fois s'empêcher d'intervenir pour donner sa lecture de l'histoire, fortement marquée par son propre caractère impétueux: "Pour une fois je ne suis pas d'accord avec toi, ma chère soeur. Dans nos livres de stratégie précieusement conservés sur Lebab, il est bien dit que la force du vent doit être employée en premier, parce qu'elle représente l'éclaireur partant tâter le terrain, éprouver les résistances et les obstacles que l'armée va rencontrer sur sa route. Et même lorsque cette dernière se mettra enfin en branle avec sa cavalerie, dans un bruit assourdissant de tonnerre et de forge mêlés, le vent demeure encore soumis au tumulte de l'action, puisqu'il est alors envoyé en fantassin pour pousser les éclairs encore plus loin à l'intérieur des lignes ennemies."

"Si j'en reviens à cette lecture traditionnelle", continua Tchen après avoir repris son souffle, "le vent que tu représentes et sers si bien, doit permettre de créer dans n'importe quelle situation un déséquilibre, une trouée, un vide au sein duquel je puisse m'engouffrer ensuite avec toute ma fougue, pour installer de la durée à l'intérieur de ce qui ne serait, sinon, qu'une action d'éclat héroïque sans lendemain. En ce sens, les actions auxquelles je viens d'assister ne me semblent pas absurdes, ni même l'enseignement paradoxal de Sam qui en arrive à prôner le changement ainsi que la mutation perpétuelle pour mieux durer. Certes, une fois acquise la victoire, une fois atteint l'objectif, le tonnerre doit s'apaiser pour laisser le vent règner -mais uniquement à ce moment."

" Qui sait, mes jeunes amis, qui sait ce qui se cache derrière les mots" dit Ato qui ne voulait pas arbitrer. "En tout cas, je pense que vous avez intérêt à essayer de

comprendre pourquoi ce Sam revient fréquemment dans le Jeu, et quel est le sens de ses actions. Peut être pourrait-on demander à la vieille chouette savante et aux autres spectateurs ce qu'ils en pensent, si vous ne voyez aucune autre voie de réponse..."

Mais malgré son invitation, les quelques avis qui furent glanés par le fidèle Foussage qui faisait la navette entre la salle du conseil et les écrans où était retransmise la partie, ne firent pas avancer davantage la quête des Joueurs. Au contraire, ils ajoutèrent un peu plus à la cacophonie générale. Ainsi, selon le cruel et redoutable crabe à pinces de homard, qui parlait avec ressentiment des humains, le seul enseignement possible concerne le fait que les humains commençaient à avoir la nostalgie de l'éternité et de la durée. Mais pour le sanglier grognon, à l'inverse, la partie montrait bien que cette race n'avait aucun sentiment religieux profond et qu'elle n'était capable que de se lancer avec frénésie dans une quête de la vitesse et de la mobilité ne pouvant l'amener nulle part.

Ato remarqua avec une pointe de regret que nul n'abordait le véritable problème et enjeu réel de cette histoire, à savoir le rapport au temps qui s'écoule comme un fleuve dans lequel il faut savoir plonger pour se purifier. Il décida de n'en rien dire, pour ne pas influencer le Jeu dans une direction qu'on pourrait lui reprocher par la suite.

Le consensus se fit finalement sur l'évolution de Sam, qu'on s'accordait à juger bien sage, puisqu'il semblait avoir trouvé un équilibre et une prudence dont il n'avait jamais témoigné auparavant. En ce sens au moins, le nouveau cycle du Jeu répondait à une logique évidente: après la demande en mariage, il est normal de vouloir s'assurer d'une stabilité et d'une durée qui permettra d'affronter la vie. La situation et l'enchaînement des évènementss semblaient logique; seule la réponse était pour le moins confuse...

Mais justement, pouvait-on vraiment se fier à ce Sam? ne put s'empêcher de demander, perfide, la vieille chouette bavarde qui jouait toujours aussi parfaitement son rôle de commère de la communauté.

Comprenant qu'il ne pouvait rien tirer de plus de l'assemblée, Ato fit venir le fidèle perroquet Foussage pour qu'il livre aux joueurs présents les clefs ésotériques de la situation, en demandant aux participants de méditer les nouvelles informations qui allaient leur être livrées.

.La situation provient du Ciel antérieur, 38, l'Opposition, où l'évolution naît de l'émergence de tendances opposées. C'est de là que proviennent les constantes, c'est aussi pour cela que la Durée se doit d'être ouverte aux perpétuelles fluctuations du devenir.

.La comparaison peut se faire, comme dans le récité précédent, avec l'Epousée, 54, mais cette fois-ci de manière beaucoup plus complémentaire et harmonieuse, les éléments constituants de l'hexagramme étant beaucoup plus mûrs et adultes.

. Les connexions peuvent se faire bien évidemment avec la demande en mariage, 31, l'approche subtile et initiatique laissant maintenant place à une alliance, à une coopération beaucoup plus profonde puisqu'on sait que les antagonismes se produiront fatalement, et qu'il faudra les accepter comme la source d'une Durée ouverte...

33. LA RETRAITE DANS LE HOGGAR ALGERIEN

Ici était le coeur du plus vieux royaume du monde, l'empire minéral. A perte de vue, on ne voyait que de la pierre ; elle était morcelée, éclatée, fatiguée, représentant l'ultime trace de ce qui avait été jadis, il y a de cela des millions d'années, une chaîne de montagne puissante, et qui n'était plus qu'un amas érodé de pierrailles et rochers tourmentés.

La petite maison tassée sur elle-même qui se dressait sur l'un des monts déserts, jadis l'ermitage où se réfugiait au début du siècle le Père de Foucauld pour méditer, semblait fondue dans le paysage, construite dans la même veine que les monts désolés des environs. Le penseur avait aimé cet endroit qui l'avait forcé à se confronter à sa plus vieille ennemie, la mort et la possibilité terrifiante d'une inutilité de toutes choses. En contemplant chaque matin la même immensité aride et désolée, dont seules quelques pierres avaient bougé dans la nuit en éclatant et roulant un peu plus bas, il était forcé de prendre en compte l'inéluctable déliquescence de la vie, inexorablement condamnée au déclin et à la mort.

Le spectacle avait en même temps quelque chose de grandiose, le paysage lunaire de fin du monde témoignant pourtant de la permanence paradoxale des choses, puisque ces vieilles montagnes avaient résisté des millions d'années, et que leurs fondements étaient encore là, malgré les siècles, malgré la sécheresse, malgré la chaleur torride du plein midi qui venait les lécher comme les flammes de l'enfer. Lorsqu'il s'arrachait à la torpeur et à la tentation de l'entropie pour se hausser à ce niveau d'émerveillement face à la résistance têtue de la matière, Foucauld ne pouvait s'empêcher de relever la tête vers le ciel, tenté d'y chercher l'indice d'une autre présence, d'un autre versant d'interprétation de cette perdurance de la pierre.

Longuement il regardait l'immensité des cieux vides et hautains, avant de scruter ensuite la lointaine ligne d'horizon derrière laquelle commençait l'empire du sable. Car là-bas, à la frontière du règne minéral, naissait un autre empire encore plus redoutable et impressionnant, celui du Grand Sahara désertique. Les pierres définitivement vaincues s'y émiettaient en poussière et grains fins qui filaient comme de l'eau entre les doigts, minuscules particules de matière réduites à leur expression atomique la plus simple, débarrassée de leur carcasse et de leurs ossements minéraux.

Lorsqu'il repensait aux longues marches qu'il effectuait régulièrement dans le désert, Foucauld était fasciné par le fait que, dans cet endroit ultime où seuls comptent le bruit de votre respiration, le rythme de vos pas et les brûlures de la soif irradiant de la gorge jusqu'au bout des doigts, il n'y avait jamais non plus de silence ou d'immobilité absolue. Même dans l'endroit le plus mort de la planète, souffle un esprit de résistance, une étincelle de vie qui s'affirme envers et contre tout : dans ce buisson épineux qui surgit, surréaliste, en plein désert et qui

conserve plusieurs mois dans ses tubercules l'humidité puisée profondément dans le sol ; dans la faune rampante qui se cache le jour pour sortir se rafraîchir et chercher sa nourriture la nuit ; et surtout, dans ce mouvement imperceptible qui agite sans arrêt les dunes de sable, transformant leur immensité et leur ondoiement en un mirage d'océan à la houle incessante.

Car le désert de sable ne supporte pas l'immobilité et le soleil de mort qui veut l'aplanir : il guette le vent qui va venir le sculpter, il court et virevolte en s'enroulant dans ses volutes, il cherche désespérément à se transformer à son tour en colline s'élevant vers le ciel, contemplant avec nostalgie les lointaines montagnes érodées qu'il prend comme modèle. Il connaît la nostalgie de l'immobilité qu'il leur attribue d'ailleurs à tort : il ne peut jamais, comme elles, se reposer dans une forme fixe. Ses dunes, instables et éphémères, changent constamment, s'aplanissent pour renaître ailleurs, mollement, toujours courbes et prêtes à s'écrouler.

Et le ciel, toujours, se dérobe plus haut, encore plus loin, plus inaccessible que les vieilles montagnes pierreuses. Comme si, face au mouvement des dunes qui voulaient le toucher, il avait un mouvement instinctif de retrait, reculant avec un mépris hautain. C'était peut- être la raison pour laquelle toutes les grandes religions monothéistes sont nées dans le désert : face à la vacuité et à l'absolue nudité de toutes choses, on ressent le besoin de communiquer avec un ordre transcendant qu'on implore d'autant plus qu'il donne l'impression de se refuser et de se retirer orgueilleusement sans vouloir se laisser atteindre. Pensé de cette manière, l'être ultime ne peut être que le plus grand, le plus puissant, voire le plus inhumain et le plus mystérieux, dépassant votre entendement de toutes parts.

A chaque fois qu'il doutait, ou qu'il avait besoin de se ressourcer, le Père de Foucauld partait ainsi se purifier spirituellement dans le désert, se débarrassant l'esprit de toutes les impuretés et contingences matérielles qui l'encombraient pour retrouver le contact, enfin, avec sa nature brute et originelle. Marcher, respirer, sentir la soif, lutter contre elle, boire enfin, jouir d'une goutte d'eau, avoir la peau taraudée par le soleil au point d'avoir envie de s'allonger pour s'endormir à jamais, penser à sa survie, représentaient la meilleure ascèse pour revenir en toute humilité à la vérité brute de l'être humain. Ensuite, il revenait se reposer en son ermitage de pierre et méditer sur ce qu'il avait appris.

A force de visites et de retraites semblables, qui étaient devenues chez lui un rituel, on comprend que le penseur ait peu à peu été obsédé par le sentiment profond qu'il existe une unité fondamentale de toutes choses, et plus encore qu'il existe un souffle continu et homogène permettant à une seule et même vie de s'affirmer à travers toutes les espèces. Reclus volontairement en cet endroit aride et reculé de la planète, il y conçut la plus importante partie de sa grandiose théorie d'une évolution cosmique qui partait du règne minéral le plus stérile et brut, pour parvenir jusqu'à l'homme, et se poursuivre encore plus loin dans la noosphère d'une spiritualisation progressive de la matière, l'humanité et les cieux ne faisant, ultimement, qu'Un...

1. Jakarta la polluée, Jakarta la sale, la mal aimée, s'était refermée sur lui comme un piège étouffant. Lorsqu'il avait échappé par miracle au tueur qui avait tenté d'entrer chez lui par effraction, il n'avait plus eu qu'une idée : s'enfuir afin qu'ils perdent sa trace. Sans réfléchir ni prendre le temps de rassembler les affaires

dont il avait pourtant besoin, il avait sauté sur le vieux cyclopousseur bariolé dont il était si fier, et qui lui servait habituellement à livrer les innombrables clients lui ayant commandé des cigarettes de contrebande. Son petit trafic permettait à l'orphelin indonésien de quinze ans, venu en clandestin des lointaines forêts de Sumatra, de survivre dans la jungle de la ville. Il avait même commencé à amasser un petit pécule qui, chaque soir, le rassurait, en lui laissant entrevoir la possibilité d'une nouvelle vie, d'une revanche sur un destin jusqu'ici impitoyable avec lui.

Et puis les événements s'étaient enchaînés avec une rigueur aussi fatale que prévisible : son commerce commençant à prendre de l'essor, il avait fait sans le savoir de l'ombre à la mafia locale qui avait voulu le taxer. Non seulement il avait refusé, mais lorsque les choses avaient commencé à s'envenimer, il avait eu l'inconscience d'aller chercher protection auprès de la police. Sans se douter que celle-ci, corrompue, allait se mettre du côté de ses persécuteurs, en se hâtant de leur révéler sa nouvelle adresse.

Depuis, il fuyait. Au début en cyclopousse, la peur au ventre, slalomant entre les voitures polluantes sur le boulevard extérieur pour quitter au plus vite cette ville damnée; puis à l'intérieur des ruelles sales et boueuses de la capitale, dans laquelle il avait été rabattu comme un vulgaire gibier par les voitures postées à chaque sortie. Et maintenant à pied, après un accrochage où il avait perdu son ultime allié motorisé. Le visage en sueur, la démarche mal assurée, refoulant à grand peine ses pleurs de rage et de désespoir, il errait de gîte potentiel en adresses d'amis, sans parvenir à trouver un appui. A croire que tout le monde était au courant et avait été intimidé.

Enfin il prit la seule décision qui s'imposait en de telles circonstances : après une nouvelle poursuite, une fois acquise la certitude d'avoir semé ses poursuivants, il décida de faire le mort et de ne plus bouger de l'endroit où il se trouvait. Il scruta les environs, découvrit une cachette possible dans un de ces immenses conduits abandonnés sur les terrains vagues en cours de construction, et s'y engouffra pour laisser le temps passer. Inutile d'entreprendre une action lorsque même battre en retraite est devenu trop périlleux, et que la *communauté avec les hommes, 13* est contrariée, voire impossible ...

2. La terre d'Afrique était devenue terre des débâcles. Débâcle humanitaire des organisations internationales impuissantes, débâcle de l'Occident qui avait fait semblant d'aider la démocratie ainsi que le développement de l'esprit d'entreprise, en ne réussissant qu'à donner un peu plus de pouvoir à des petits chefs de tribu, débâcle des populations locales décimées par la famine, la sécheresse grandissante et les ravages du sida.

Paul, le médecin humanitaire qui avait passé les deux dernières années au Rwanda sans pouvoir éviter dans son propre camp de réfugiés les tueries quotidiennes entre Hutus et Tutsis, pas plus d'ailleurs que les épidémies de choléra et de dysenterie, s'apprêtait à partir définitivement, avec le goût amer de la défaite. Mais il savait, tout comme son organisation, qu'il n'y avait plus aucun espoir d'action possible, et que la seule solution était de se retirer, d'abandonner la partie.

C'était un déchirement pour lui, mais aussi pour les pauvres hères, les centaines d'innocents pris en otage dans les conflits tribaux, et qui avaient toujours compté sur lui pour les protéger. Il avait eu beau les rassurer en leur disant que désormais

le nouveau pouvoir était suffisamment installé pour veiller à leur sécurité, ils n'étaient pas dupes. Pour eux, allait recommencer le temps des grandes peurs, des fuites, des déplacements aveugles, à la recherche d'une nourriture et d'un gîte improbables.

Au moment où il s'engageait sur la passerelle d'avion qui allait le ramener en métropole, une dizaine d'entre eux réussirent à franchir le mince barrage de policiers en place. Ils s'accrochèrent à lui, le suppliant de rester et de changer d'avis. Mais rien n'y fit. Bouleversé, la gorge serrée, il se dégagea doucement, les touchant affectueusement au front comme pour les bénir; puis il s'engouffra dans l'avion, sans un regard en arrière. *Venir à leur rencontre, 44, aurait pu retarder un moment la séparation,* mais celle-ci devait fatalement se faire...

3. A Montréal, l'exil doré était devenu exil forcé. A la différence des émigrés français qui venaient régulièrement envahir le Québec pour réaliser sur la terre de leurs cousins d'Amérique ce qu'ils ne parvenaient pas à faire chez eux, Chuny Yu était venu de Hong Kong avec une fortune personnelle estimable, fuyant la fin prochaine du protectorat anglais et la mainmise des communistes sur ses affaires trop florissantes.

Il s'était toujours dit que le Canada représentait pour lui un tremplin lui permettant de se rendre ensuite aux Etats-Unis, ce pays mythique qui fait rêver les émigrés des autres contrées. Or, aujourd'hui où il se sentait acculé à une impasse financière, il désirait plus que jamais quitter cet endroit dont il n'avait jamais supporté le racisme latent, la méfiance perpétuelle entre communautés, sans parler de cet interminable et rude hiver que les rues commerciales souterraines ne suffisaient pas à faire oublier.

Opérer une nouvelle retraite en vue d'un nouveau départ ne lui faisait pas peur. Mais il était coincé par les banques qui avaient hypothéqué ses biens, et l'empêchaient de partir pour être sûr qu'il s'acquitte de ses dettes. Sachant les liens de collaboration qui existaient entre les deux pays voisins, il avait toutes les chances d'être recherché par toutes les polices d'Amérique du Nord s'il partait à la cloche de bois.

En lisant dans la presse à scandale canadienne un article où le journaliste relatait comment un homme d'affaires en difficulté avait réussi à entraîner ses banquiers avec lui dans sa chute, en leur accordant toujours plus de pouvoir dans son affaire afin de mieux les lier à son sort, il entrevit enfin la solution. Malgré ses problèmes de trésorerie, son entreprise était saine, et se trouvait sur un créneau porteur. Il suffisait de faire entrer les banquiers qui le poursuivaient dans son conseil d'administration, mieux encore, de les impliquer dans son projet d'ouverture d'une filiale aux Etats Unis, pour qu'ils cessent de constituer une entrave à son projet. Et effectivement, une fois son projet d'agrandissement présenté et jugé viable, il trouva des financements pour l'aider à pénétrer le marché américain, retrouvant toute sa lattitude d'action, tout en préparant secrètement sa retraite et son départ du pays.

C'est en arrivant à transformer ceux qui empêchent de faire retraite en alliés qu'on peut éviter *la stagnation, 12,* à laquelle la situation condamne fatalement....

4. Il l'aimait, mais depuis qu'il avait récemment découvert son infidélité, Renaud souffrait sans rien dire. Peut-être espérait-il secrètement que son silence torturé la ramènerait à la raison, lui ferait découvrir combien il tenait à elle. Mais toute entière à sa dernière passion, Lucette n'entendait rien, ne voyait rien, trop heureuse qu'il ne fasse pas d'objection lorsqu'elle sortait le soir pour ne revenir que le lendemain matin, sans un mot d'explication. Il se sentait dans une impasse totale, ne sachant quelle attitude adopter : devait-il lui dire qu'il savait tout, se mettre en colère, exiger des explications, annoncer la fin de leur union, la supplier de reprendre la vie avec lui comme auparavant?

Finalement, il décida de lui laisser une lettre lui disant qu'il était au courant de tout depuis déjà plusieurs mois, qu'il continuait à l'aimer, mais qu'il ne pouvait continuer à vivre cette situation. Il finissait sa missive en annonçant qu'il partait réfléchir un moment chez des amis où il espérait trouver un calme salutaire. Mais, comme elle qui ne lui disait rien des endroits où elle se rendait chaque soir, il ne lui révéla rien non plus de l'endroit où il se réfugiait.

Pendant ces quelques semaines de repos qu'il s'imposa, il retrouva un minimum de sérénité, cultivant en lui-même la force intérieure dont il avait besoin pour se reconstruire. A l'inverse, Lucette, qui ne s'attendait ni à cette révélation ni à une telle décision, connut les affres de l'angoisse et de la culpabilité. Sa liaison avec son nouvel amant s'en ressentit, l'homme s'éloignant d'elle dès qu'il sentit que la relation n'était plus aussi facile qu'au début, et qu'il lui faudrait s'impliquer pour la garder alors qu'il n'en avait aucune envie. Elle se retrouva alors seule avec elle même, amenée à réfléchir sur sa vie.

Lorsque le mari et sa femme se rencontrèrent à nouveau, une oie sauvage prit son envol devant eux, symbole d'un *développement de la situation 53* dont il était impossible de prévoir l'issue, mais qui avait au mois l'avantage d'être sorti de l'impasse.

5. Elle avait accepté de bon coeur l'hébergement que lui avaient offert ses amis, mais maintenant Sylvie sentait qu'il était temps de partir. Après les événements traumatisants qui venaient de bouleverser sa vie, elle avait eu besoin de se sentir un moment protégée, réconfortée, entourée d'affection. Elle avait ressenti la nécessité de s'aménager un sas de décompression, un intervalle au sein duquel souffler et digérer lentement la situation, sans avoir de soucis ni de comptes à rendre à personne. Car l'être humain est un ruminant d'une espèce particulière qui, au lieu de mâcher sans fin sa nourriture, ressasse interminablement ses souvenirs, jusqu'à ce que ses blessures commencent enfin à se refermer. Elle avait donc accepté avec joie l'invitation du couple d'amis américains, John et Lucie, qui l'avaient invitée chez eux.

Les deux mois qu'ils avaient passés ensemble avaient été merveilleux, le mari et sa femme faisant tout pour lui changer les idées, l'invitant avec eux dans les nombreuses soirées où ils se rendaient, allant avec elle au spectacle aussi souvent qu'ils le pouvaient, l'intégrant à toutes leurs activités quotidiennes. Et puis il s'était passé ce qui guette inexorablement de tels faits: insensiblement, le mari s'était montré de plus en plus proche et affectueux, la femme commençant quant à elle à trahir, par d'invisibles signes d'abord, son énervement de ne jamais être seule avec son mari, puis peu à peu sa jalousie dès qu'elle les surprenait ensemble.

Sylvie tenait trop à leur amitié pour mettre leur couple en péril ou pour risquer de gâcher l'entente merveilleuse dont elle avait pu profiter pendant ces deux mois. C'est pourquoi, malgré leur dénégation et leur invitation pressante à rester encore quelque temps, puisque rien ne pressait et qu'elle n'avait pas encore trouvé un nouveau point de chute, elle s'en tint à sa décision, les quittant un beau matin de printemps sous un soleil radieux. C'était de bon augure, se dit *le Voyageuse, 56*, le coeur léger et l'esprit heureux, en les voyant lui dire au revoir enlacés l'un à l'autre comme au bon vieux temps...

6. Vagabond ou sage, il était sans toit ni loi, ayant depuis longtemps replié ses feux en lui-même. Il ignorait où il se trouverait le lendemain, si bien qu'il était impossible de le rechercher à une adresse précise. Il était partout chez lui, à chaque fois déjà parti, en perpétuelle retraite.

Aujourd'hui, il chantait dans les ruelles d'un petit village campagnard, entouré d'une dizaine d'enfants qui dansaient autour de lui. Les adultes, plus empruntés et un peu gauches, le suivaient à distance respectueuse, donnant à l' ensemble l'allure d'une procession mystérieuse. Il voulait les emmener de l'autre côté de la rivière, dans une clairière où il avait convié l'ensemble du village pour une grande fête champêtre, leur promettant de la musique jusqu'à l'aube.

Lorsqu'il arriva avec son cortège sur les berges, il s'aperçut que le cours d'eau en crue était sorti de son lit, une partie du pont disparaissant sous les flots et demeurant impraticable. Qu'importe! Aussi naturellement qu'il était venu, il fit gracieusement un demi-tour et revint vers le village, toujours accompagné de sa petite troupe qu'il continuait de ravir avec sa musique allègre. La fête allait se dérouler sur la place principale et ce serait aussi bien, leur expliqua-t-il. Son détachement et sa tranquille assurance étaient tels qu'au lieu d'y voir une Retraite, les villageois sous *l'influence, 31,* de son charme acceptèrent cette suggestion sans élever la moindre objection. Il n'y avait ni victoire ni défaite, juste le bonheur d'un instant magique, d'une illumination et d'une transfiguration du moment présent.

Lorsqu'il redescendit enfin de la grande dune derrière laquelle il avait disparu toute la journée, Sam chancelait, la démarche mal assurée. Ses guides sarahouis qui l'avaient attendu si longtemps avec inquiétude poussèrent un soupir de soulagement. Ils avaient craint le pire, se voyant déjà obligés d'expliquer aux autorités algériennes qu'après la visite de l'ermitage du Père de Foucauld et la traversée interdite du désert, ils avaient perdu leur client dans le grand Erg occidental pour lequel ils avaient omis de solliciter une autorisation.

Sam titubait, comme ivre. Il s'arrêta un moment, portant la main à ses yeux pour se protéger de la luminosité aveuglante. Sa tête tournait, et il voyait encore défiler devant ses yeux des fragments d'histoire apparemment sans lien. C'étaient probablement des moments de rêve issus de son long endormissement au soleil, se dit-il. Pourtant, il sentait confusément que ces parcelles de vision formaient un tout, un ensemble cohérent, et qu'il détenait là les éléments de réponse qu'il était venu chercher dans sa retraite au désert.

Il s'assit à nouveau dans le sable pour méditer sur le lien caché qui pouvait exister entre les différentes images dont il se souvenait...

Fragments sur Lebab

Kien, le père des Dieux, était encore plus perplexe que ses enfants lorsqu'ils avaient lancé leurs dés pour inaugurer la deuxième partie du Jeu. Pourquoi, alors qu'il était habitué aux actions spectaculaires et aux gestes héroïques, se retrouvait-il ainsi dans une situation où tout semblait bloqué, et où, dans quelque situation qu'il se trouve, il devait battre en retraite? Un moment, il regarda avec méfiance son plus jeune fils Ken, se demandant si ce n'était pas son caractère timoré qui avait gâché la partie. Ce denier, gêné, crut qu'il lui fallait se justifier.

"Je n'ai pas non plus tout compris, notamment en ce qui concerne le lien entre les différentes situations que nous avons pu voir, et qui me semblent totalement hétéroclites. Le seul élément qui les relie, c'est apparemment l'impasse dans laquelle le sujet se trouve à chaque fois; or, à ce propos, j'estime que la seule attitude juste, sensée et mesurée, réside dans le fait de s'arrêter pour faire le point en soi, en se réfugiant dans une retraite salutaire. Il n'y avait pas d'autre démarche possible " dit il en défiant presque Kien du regard.

Ato s'empressa de prendre la parole pour désamorcer le début de conflit qu'il sentait poindre et pour recadrer le contexte du Jeu. " Personne n'est en cause dans la manière dont le Jeu se déroule. Dois-je vous rappeler par ailleurs qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise situation, et que toute histoire comprend son propre enseignement? Cherchez plutôt le lien de ce Jeu avec les lancers de dés précédents et avec Sam..."

Comme aucun des deux joueurs ne lui répondait, il ouvrit la communication vidéo avec l'autre salle où étaient groupés les spectateurs profanes. Il répéta une deuxième fois sa question.

Ce fut cette fois-ci la vieille chouette bavarde qui s'empressa de parler, montrant à travers sa réponse que peu à peu elle progressait dans la compréhension des arcanes cachées du Jeu.

" Je crois avoir deviné le lien. Il s'agit du début de la deuxième partie, donc en quelque sorte du début d'un nouveau cycle et d'un nouveau Jeu. Qu'il démarre très lentement, rien de plus normal puisque désormais l'homme, Sam, est seul et nu, sans l'appui d'aucun des Dieux. Il a d'abord cherché à se fiancer et à s'allier une compagne, ce qui est la base de la vie sociale, puis à installer leur union dans la durée, avant de devoir battre en retraite lorsque la situation lui était trop défavorable. Je pense que l'enseignement est là: il s'agit de montrer que l'homme cherche à se construire lentement et patiemment dans la durée, quitte à devoir reculer lorsque c'est nécessaire."

Le vieux savant aux cheveux hirsutes et aux élucubrations ésotériques intervint ensuite pour apporter son grain de sel. Il avait une voix saccadée, comme si la colère était son moteur et qu'il eut besoin de mépriser la terre entière pour s'affirmer. " Vous n'avez rien compris, le message est plus profond. A chaque fois, Sam est confronté à un élément secret qui prend de plus en plus d'importance dans le Jeu : c'est le grand vide central qui est en chacun de nous, et qu'il faut apprendre à cultiver soigneusement. Car pour admettre d'unir son destin à un autre individu, rappelez-vous qu'il lui avait déjà fallu accepter de se décentrer en créant un vide en lui-même, ce qu'il avait aussi fait pour se couler dans le moule de la durée. C'est encore plus nécessaire dans le cas d'une retraite spirituelle. Croyez-moi, le message secret est là: dans la permanence du vide en soi... "

La tirade était belle mais fort confuse, même si elle comportait quelque élément de vérité. C'est pourquoi Ato décida d'en rester là et de faire intervenir en dernier Foussage pour les éléments complémentaires:

. La situation provient du Ciel antérieur 27, "la commissure des lèvres", qui indiquait la dépendance et la nécessité d'être nourri, qui perdure encore dans le cas de la Retraite où on se trouve dans un état d'extrême faiblesse et besoin.

.La comparaison se fait avec la Stagnation, 12, encore plus antagoniste. Elle s'oppose partiellement à la volonté de la Durée, 32.

34. LA PUISSANCE DU GRAND, AUTRICHE

A Sils Maria, les poumons se dilataient pour mieux se remplir de l'air pur des montagnes, les gestes se faisaient naturellement plus amples et la marche plus solennelle, tandis que le coeur et l'esprit apaisés se mettaient miraculeusement au diapason de la nature. Celle-ci était grandiose, le petit village autrichien niché tout prêt du sommet offrant une vue unique sur l'immense chaîne des Alpes qui paraissait d'ici encore plus puissante. Le village offrait une vue d'aigle dégagée, tout en donnant l'impression de faire corps avec le versant de la montagne, solidement arrimé dans un sol et un environnement sauvage. Il était impossible de s'y promener sans ressentir à un moment donné un vertige, une impression d'euphorie grisante.

Il fallait une constitution solide, un bon équilibre psychique pour supporter un tel sentiment de puissance et en même temps d'humilité ; il n'était pas étonnant que les plus faibles des visiteurs célèbres venus en pèlerinage en cet endroit aient pu se sentir mal, nombre de poètes et d'écrivains illustres ayant cherché refuge en ce lieu impressionnant ayant finalement versé dans la folie ou la neurasthénie. Les montagnes de Sils Maria avait ainsi ébranlé la santé mentale de Nietzsche qui ne s'en était jamais remis, alors que ce paisible village autrichien aux maisons de décor d'opérette perdues dans un paysage grandiose lui avaient soufflé l'idée du surhumain -cette idée selon laquelle l'homme est à lui-même son propre défi, qu'il peut se surpasser et que, abîme entre la lumière et les ténèbres, entre hier et demain, entre la bête et les dieux, il est la seule créature capable de se dépasser et de se transformer ontologiquement, jusque dans les tréfonds de son être, pour viser une puissance plus grande, un état d'être supérieur.

Sans le savoir, cette idée du surhumain qui traversa le cerveau d'un Nietzsche enfiévré, un jour d'été au moment du plein midi lorsque le soleil rayonne à son apogée, allait illuminer de manière indélébile le ciel de la pensée occidentale. Hélas moins pour sa charge de vérité qui aurait pourtant permis de renouer le dialogue avec le monde oriental, obsédé aussi par l'idée que l'homme n'est pas achevé et qu'il doit se construire, se transformer radicalement, que pour ses tragiques incompréhensions qui allaient en faire une justification de l'holocauste et de l'ambition bestiale, dès lors qu'elle fut accaparée et dévoyée par les barbares sanguinaires du III° Reich allemand. Il en fut d'ailleurs de même avec le concept nietzschéen complémentaire de volonté de puissance, qui ne désigna jamais comme ces incultes le crurent la recherche d'une puissance extérieure objectivable en argent, pouvoir ou territoire, le lien des deux mots indiquant au contraire clairement qu'il n'était question pour son auteur que d'une volonté intérieure voulant elle même se transformer, acquérir une densité ontologique et une durée capable de transformer radicalement l'homme habituellement soumis passivement aux aléas du destin, en homme acteur et auteur de ses actes, maître de son destin.

Une leçon pouvait pourtant être tirée de ce terrible travestissement des idées originelles de Nietzsche : dès qu'on atteint les cimes exaltantes de la pensée et du désir d'être plus, le risque est grand de confondre visée ontologique d'un « plus d'être » et quête matérielle de l'avoir, de confondre force créatrice et violence, sentiment de grandeur exaltante et orgueil solitaire.

x

L'esprit du surhumain, la quête d'une « puissance d'être » plus grande, n'en continueraient pas moins de souffler à Sils Maria comme dans le coeur de tous les hommes qui, à un moment donné de leur existence, sentent monter en eux la sève vitale, l'envie de changer radicalement de vie, le désir d'atteindre un but supérieur les forçant à se transcender et à dépasser leurs limites habituelles.

En montant le long d'un sentier escarpé vers le sommet, Sam arriva enfin sur un plateau où il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle. Le versant qui lui restait à gravir lui cachait la quasi-totalité de la chaîne montagneuse. Il ne voyait devant lui que l'abîme et l'immensité du ciel bleu, pur et inaccessible, où deux petits nuages blancs étaient accrochés étrangement. Ils étaient montés si haut dans l'azur qu'on avait l'impression de voir des sentinelles orgueilleuses et solitaires parties loin, loin, à la conquête du ciel. Eux aussi étaient partis à l'assaut de l'impossible...

Après les avoir longuement contemplés, puis avoir regardé l'immensité du ciel autour, Sam se sentit étrangement apaisé ; à la fois serein et envahi d'une joie qui l'emplissait d'un sentiment de plénitude jamais connu auparavant. Il se sentait enfin prêt pour de grandes décisions, pour de nouvelles créations. Il regarda en bas, vers la vallée, si petite...

1. Ils paraissaient si lointains et si petits, les épigones, disciples de toute tendance qui, n'arrivant pas à la cheville de leur maître, voulaient pourtant se mettre dans ses pas, singeant ses propos ou attitudes de manière si outrancière qu'ils en perdaient toute authenticité. En bas, dans le village, on croisait ainsi de prétendus nietzschéens qui, avec la reproduction de la canne du maître et une démarche faussement dégingandée, prenaient des allures inspirées pour tenter de communiquer avec l'esprit du philosophe qui ne s'était, lui, jamais reconnu aucun maître. Quelles que soient leurs origines ou leurs croyances, dans tous les pays, les disciples partageaient le même instinct grégaire, cherchant une illusoire grandeur dans la soumission à un mouvement plus puissant qu'eux.

Toujours prêts à s'enrôler sous la bannière d'un chef, ils partaient sous n'importe quel prétexte en pèlerinage ou en croisade pour leur cause, sans jamais s'apercevoir qu'en fait ils n'avançaient pas. Au lieu de viser un ressourcement ou un nouveau départ, ils se retrouvaient à chaque fois dans le cocon rassurant du groupe, prisonniers d'une idéologie à laquelle ils étaient prêts à sacrifier leur vie.

Une telle fascination pour la puissance extérieure les condamnait à ne jamais progresser sur la voie de la vraie puissance intérieure et du mûrissement ontologique. Ils ne pouvaient s'ancrer que dans une fausse *Durée, 32,* celle de la collectivité et de l'artifice.

2. Paul leva haut la coupe de champagne pour trinquer, avant de la lancer loin derrière lui, à la russe, sans regarder où elle allait s'écraser. Il était passablement ivre, fêtant bruyamment avec ses amis ses quarante-cinq ans dans une caverne moyenâgeuse d'Anvers. Il voulait tout oublier, la ville flamande où la beauté puritaine des monuments classiques s'alliait à un ennui sans fond, l'hypocrisie protestante qui faisait se côtoyer églises de bigots et vitrines de prostituées, le mercantilisme d'une société de marchands pour qui tout peut se vendre.

Il avait pourtant participé à cet esprit, se mariant à vingt ans pour fonder un foyer, se faisant engager chez un diamantaire qui avait fait fortune grâce à son commerce peu moral avec l'Afrique du Sud, acquérant progressivement un savoir-faire qui lui valait maintenant une réputation d'expert solidement établie. Il avait réussi socialement, disposant d'une maison dotée d'unr grande piscine, d'une belle voiture allemande, et accessoirement d'une femme avec laquelle il aimait bien fréquenter les réceptions mondaines.

Depuis une semaine, l'approche de ses quarante-cinq ans l'avait plongé dans un état dépressif auquel il ne s'attendait pas : alors qu'il était allé se promener sur une plage du Nord, s'amusant à laisser filer distraitement le sable entre ses doigts, il avait soudain été saisi de vertige à l'idée que sa vie s'enfuyait de la même manière, et qu'elle était aussi futile, aussi dérisoire que ces grains de sable. Il disparaîtrait demain, sans laisser aucune trace, aucun regret. Tout au plus se souviendrait-on une semaine ou deux qu'il avait été un bon expert dans son domaine, mais il n'aurait rien réalisé de personnel ou d'authentique dans sa vie.

A l'abattement avait succédé une volonté de revanche, une formidable envie de réaliser quelque chose, de se prouver qu'il n'était pas fini. Après tout, il était encore dans la fleur de l'âge, il se sentait au sommet de sa force, mûr, se découvrant soudain un appétit de vivre qu'il n'avait plus connu depuis longtemps. Il était saisi par le démon de midi, par l'appel du grand large, par la volonté de se dépasser et de créer enfin sa propre vie au lieu de continuer à subir passivement un destin le conduisant inéluctablement à la mort. En quelques semaines, il s'était plongé dans une nouvelle aventure amoureuse avec une jeune fille qui lui rappelait les passions de ses vingt ans, délaissant ses relations et ses obligations de travail, se plongeant avec délectation dans de nouveaux desseins.

Aujourd'hui, après avoir démissionné avec fracas, il était venu enterrer sa vie d'adulte trop sage avec des copains de jeunesse retrouvés. Peu lui importait de verser un moment dans l'excès, de tomber dans la présomption et l'inconscience en claironnant ses projets et sa confiance en soi. Après s'être trop longtemps retenu, il avait besoin de se laisser aller, de lâcher les brides et de se laisser enivrer par la puissance créatrice qui l'habitait. Du moment qu'il poursuivrait ses nouveaux buts avec persévérance, il était certain de réussir *et d'aller vers l'Abondance, 55.*

3. L'alpiniste savoyard Denis avait décidé de finir sa carrière en apothéose en franchissant de manière naturelle, c'est-à-dire sans apport extérieur d'oxygène, son neuvième sommet de plus de sept mille mètres dans l'année. Grâce à ses exploits précédents, il avait déjà démontré aux savants incrédules que, contrairement à leurs croyances sur les limites naturelles de l'homme supposé incapable de survivre en atmosphère raréfiée à plus de six mille mètres, il était

possible d'aller plus loin et de s'affranchir de cette frontière. Grâce à un artifice, ou plutôt à une ruse, mais le résultat était là : si on profitait de la "fenêtre" de douze heures pendant laquelle l'oxygène accumulé dans l'organisme se maintenait, il était effectivement possible de s'enhardir au delà de sept mille mètres pour franchir les sommets interdits et redescendre de l'autre côté de l'obstacle. C'était une course contre la montre, contre la mort et l'épuisement aussi, car plus le temps passait, plus l'organisme et les réflexes se paralysaient; mais, à condition d'être vigilant, animé d'une volonté de fer, prêt à se surpasser et à dépasser les limites de la fatigue à chaque instant sans prendre de risque inutile, l'exploit était possible. Il l'avait déjà démontré huit fois de suite.

Il avait décidé de décrocher après cette dernière expédition, de mettre fin à cette volonté d'aller toujours plus loin dans sa quête de l'impossible. Mais, auparavant, il voulait défier une dernière fois ces monts himalayens les plus hauts du monde. Pour que sa victoire soit encore plus éclatante, il s'était fait financer par des stations de radio et des magazines qui couvraient l'événement. C'est probablement ce qui le perdit, la faute infinitésimale qui l'amena à basculer : parce qu'il subissait trop de pression médiatique, qu'il voulait trop violemment se dépasser encore une fois au delà de tout ce qu'il avait jusque là réussi, parce qu'il se laissa aussi enivrer par l'idée de sa victoire prochaine, il décida de partir alors que les conditions météo étaient mauvaises et que tout le monde le lui déconseillait. Ils allaient voir ce dont il était capable.

La suite ne fut qu'une longue succession d'aveuglement et de persistance fatale : après la mort de son premier sherpa, épuisé, il continua son chemin, refusant d'abandonner la course pour aller chercher son corps. Lorsque son compagnon de cordée, dans un ultime sursaut de lucidité, voyant le soleil décliner, lui dit qu'il redescendait car ils n'auraient pas le temps de franchir le sommet et ne pourraient non plus passer impunément une nuit à cette altitude, il le laissa partir et, plein de rage, continua en solitaire. Une cordée japonnaise l'avait dépassé, et il ne supportait pas de rester à la traîne. En vacillant, l'esprit déjà brouillé par l'ivresse des sommets, il s'élança plus haut, encore plus haut pour rejoindre la mort et le repos éternel, *cette épousée, 54,* qu'il avait tant cherché et qu'il atteignait enfin...

4. Depuis qu'il l'avait vue, Paul était tombé éperdument amoureux de Virginie. Malgré leur grande différence d'âge, il était persuadé qu'ils étaient faits pour vivre l'un avec l'autre. Alors, patiemment, il avait entrepris de conquérir cette jeune étudiante timide à la peau diaphane et aux longs cheveux noirs dont il rêvait secrètement chaque nuit. Leur amour naissant n'avait été que le début de leur histoire, car après il avait fallu écarter les obstacles un à un, se présenter aux parents de la future fiancée, vaincre leur résistance, se battre tous deux pour qu'elle réussisse ses examens, condition sine qua non mise par son père à l'acceptation de leur union.

Ils se retrouvaient aujourd'hui enfin unis pour la vie, entrant pour la première fois dans le domicile conjugal qu'ils avaient choisi et préparé ensemble. Se pliant sans le savoir à l'antique tradition d'enlever sa femme à son ancienne famille en l'installant sur la croupe de son cheval et en s'enfuyant avec elle, il la prit dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de leur nouvelle maison. Il l'amena jusqu'au grand lit où lentement, presque religieusement, il l'allongea.

Elle était encore vierge et se révélait craintive face à ses premières approches ; il prit tout son temps pour l'apprivoiser doucement par de petits baisers chastes, puis par des caresses à peine effleurées sur sa chair, avant de descendre insensiblement vers sa toison qu'il caressa et lécha longuement. Lorsqu'il la sentit enfin prête, humide et tremblante de désir, il commença alors à la pénétrer; mais très lentement, forçant son sexe puissant à avancer tout doucement en son vagin, s'arrêtant aux premières résistances, écartant doucement les chairs, faisant céder l'hymen imperceptiblement, ouvrant peu à peu la haie jusqu'ici fermée. Enfin il la sentit totalement offerte, un mince filet de sang descendant sur ses cuisses pour perler jusque sur le drap. Alors, tandis qu'elle cachait sa tête au creux de son épaule, confuse, il s'enfonça au plus profond, d'un mouvement puissant et pourtant soigneusement retenu. Elle cria, cria encore plus fort lorsqu' explosa tout son amour en elle. Puis tous deux, enlacés, sombrèrent ensemble dans une *Paix, 11,* bienheureuse...

5. Paulo le petit italien de la banlieue de Rome regardait avec fierté l'équipe de onze motocyclistes de son magasin principal, tous de rouge vêtus. Il s'était battu pendant deux ans pour s'en sortir, affrontant au début les sarcasmes de tous ceux à qui il avait confié son projet de lancer une chaîne de livraison de pizzas à domicile. En Italie, royaume de ce mets, cela semblait de la folie de vouloir concurrencer les nombreuses pizzerias que chaque village abritait.

Pourtant il avait tenu et avancé ses pions patiemment, achetant d'abord une mobylette, puis deux, pour livrer les pizzas faites par son père qui restait au fourneau. Dès le début, pour forcer la confiance, il avait voulu qu'on le remarque, avec ses engins et ses livreurs rouges. Et cela avait marché: la petite entreprise avait grandi, essaimant bientôt des succursales dans d'autres quartiers de Rome, et depuis peu dans les villes voisines.

Paulo se dit que, sans perdre de son dynamisme, il pouvait désormais abandonner son agressivité commerciale. Il fit coudre sur les uniformes rouges un grand sourire en forme de soleil et de four à pain, qui allait bientôt devenir l'emblème de la chaîne. Il était temps de progresser encore, en faisant appel à la douceur et à la persuasion, ce qui était nettement plus agréable pour lui. D'autres horizons s'ouvraient à lui, ceux de *la Percée, 43,* de nouveaux marchés. Il quitta son vieux restaurant familial pour un autre siège social avec, malgré tout, un brin de nostalgie...

6. John était tout prêt du but. Il pouvait même deviner, à deux cents mètres devant lui, les premières pierres annonciatrices des ruines à la recherche desquelles il était parti avec son guide, en pleine forêt amazonienne. D'après ses hypothèses, il pourrait s'agir d'un site inédit en Amérique Latine, puisque dédié exclusivement au clergé maya, interdit aux profanes et même à la famille royale : La Cité de la Sagesse, où la transmission du Savoir sacré était assurée au cours d'initiations secrètes.

Comme pour en protéger l'accès, la forêt devenait à cet endroit plus dense. Au début, il crut qu'il ne s'agissait que d'un obstacle temporaire. A grands coups de machette, John et son guide tentèrent de se frayer un chemin à travers les lianes et ronces entrelacées. Mais rien n'y fit: après une demi-heure de vains efforts, ils

étaient en sueur, couverts d'égratignures. Et ils n'avaient même pas avancé de deux mètres. Ils se reposèrent, cherchèrent un endroit où la végétation serait moins dense, essayèrent à nouveau d'élaguer devant eux pour se frayer un chemin; sans plus de succès.

Harrassés, la rage au coeur en sentant le but si proche se dérober, ils décidèrent finalement de retourner en arrière pour contourner l'obstacle et chercher une autre voie d'accès ; mais ils se perdirent et ne retrouvèrent pas le passage qui les avait menés jusque là. Ils avaient piétiné le sol en tous sens, foulant les feuilles, détruisant les indices de leur premier chemin.

John connut un moment de découragement profond. Il ne pouvait ni avancer ni reculer, bloqué au milieu d'une nature hostile, à quelques mètres du but. Comme si la Cité de la Sagesse se défendait, refusant de se laisser violer. Après être resté un long moment immobile, accroupi sur le sol, John se releva enfin, un sourire aux lèvres. D'un geste, il montra à son guide la voûte des arbres au dessus de lui. La seule issue était de monter vers le ciel, de grimper aux arbres pour tenter d'y voir plus clair; ce qu'il entreprit aussitôt. Arrivé tout prêt de la cime, il s'arrêta enfin. Il n'avait pas besoin d'aller plus loin, le spectacle lui coupant le souffle: devant lui s'étendait la fabuleuse Cité interdite, perdue dans la nuit des temps, miraculeusement intacte. C'était la chance de sa vie, la récompense de ses efforts, *le Grand Avoir 14.* Plutôt que de redescendre aussitôt avec impatience, il resta à son poste d'observation plus de deux heures, cherchant à comprendre comment la Cité était organisée, quelles étaient les fonctions de ses principaux monuments, quelle voie emprunter pour l'explorer, pressentant peu à peu l'esprit qui avait inspiré les plans de la ville. Ceux-ci lui semblaient bizarrement reprendre la structure géométrique des mandalas tibétains, mais avec, au centre, une originalité de construction, un vide central qui ne manquait pas de l'intriguer. Il le fixa longtemps, jusqu'à s'y fondre enfin, et sentir un vertige le saisir....

Les cris de son guide qui l'appelait, inquiet, le firent sursauter et revenir à la réalité. Il regarda une dernière fois l'immense cité qui se dévoilait devant lui, et c'est à ce moment qu'il aperçut un endroit où la forêt se faisait moins dense. Là, un passage devait être possible. Il sourit: la Cité acceptait de lui montrer la voie, maintenant qu'il ne cherchait plus à forcer le passage et qu'il s'était montré digne d'elle, animé non par la soif de l'or mais par une passion pleine de respect...

x

Chancelant, Sam décida de redescendre du pic d'où il avait une meilleure vue sur Sils Maria et les environs. Il était resté trop longtemps immobile, les yeux perdus dans le vague, jusqu'à sentir un vertige l'envahir. Il avait alors eu un éblouissement, comme si le soleil avait pénétré son crâne pour y éclater en un millier de langues de feu incandescentes. Il s'était senti à ce moment brûlé à la flamme de l'absolu; non pas anéanti, mais revigoré, purifié, empli d'une énergie qui lui donnait un sentiment de puissance et de plénitude tel qu'il avait envie de le partager, de le distribuer, de le diffuser partout autour de lui. Tout était pureté, lumière et énergie invisible...

Il éclata de rire, d'un rire fort et surhumain, dont l'écho alla rebondir contre les montagnes, pour emplir la vallée et annoncer la bonne nouvelle: l'homme était fait pour se surpasser, pour se vouer à des buts supérieurs, et non pour travailler comme une bête de somme...

Fragments sur Lebab

" Incompréhensible... absurde, ridicule! " Les mots fusaient dans l'assistance qui regardait la retransmission du Jeu sans comprendre ni la présence répétée de ce Sam sans intérêt ni l'aspect décousu des différentes situations. Les spectateurs étaient d'autant plus furieux qu'ils se sentaient frustrés par l'absence d'histoire logique et cohérente.

Ato se félicita intérieurement d'avoir isolé les habitants de Lebab non initiés de la salle des Joueurs où il se trouvait lui-même. Kien, le père des Dieux, dont c'était la première entrée dans ce second cycle du Jeu, avait l'air perplexe. Certes, il était heureux du Grand Avoir annoncé, plutôt rassuré de voir que l'étincelle de l'absolu brillait toujours dans le coeur des hommes; mais il était dérouté par l'absence de grand projet héroïque, lui qui avait toujours envie d'initier des quêtes et épopées chevaleresques. Lorsqu'Ato lui demanda l'enseignement qu'il tirait du jeu, il répondit donc avec prudence:

" Le jeu montre bien, selon moi, que, depuis que nous nous sommes retirés de la Terre, les hommes conservent au fond de leur coeur une nostalgie de l'éternité et de ce qui est plus grand qu'eux, une étincelle divine qui les pousse à sortir des limites étroites de leur existence quotidienne. C'est ainsi que je suis tenté de lire cette première série de lancers de dés, qui d'après moi tournent tous autour du même thème. Car à travers la demande en mariage où l'homme veut s'unir à la femme pour être plus fort, la durée qui vise à l'installer et à croître dans le temps, la retraite où il apprend à cultiver et préserver cette force lorsqu'elle est menacée, la puissance du Grand qui lui permet enfin de la déployer pleinement, c'est la même soif et exigence d'absolu qui parlent, le même regret de Dieu qui s'exprime..."

Tchen, le fils aîné plein d'énergie, était sur le fond d'accord avec son père, même s'il refusait d'attribuer la "soif de plus être" comme il l'appelait, à une nostalgie divine. "Au contraire", expliqua-t-il. " C'est à mon avis depuis que les hommes se sont enfin débarrassés de nous et des dieux, depuis qu'ils ne se projettent plus dans des idoles, qu'ils ne se perdent plus dans la recherche extérieure du pouvoir ou de la richesse, comme dans la première partie du Jeu, qu'ils peuvent enfin saisir, de manière pure et intérieure, qu'au fond d'eux existent un instinct vital, une énergie créatrice, une volonté d'accomplissement, un désir d'épanouissement qui ne demande qu'à croître et à se partager. Tel est d'après moi le véritable enseignement de cette première séquence du Jeu, qui ouvre d'emblée sur une affirmation métaphysique de la condition humaine placée sous le signe d'une soif ontologique inextinguible : l'homme est la seule créature capable de ressentir un vide en elle-même, et il veut toujours plus, ne se satisfait jamais de ce qu'il est ou de ce qu'il a, désire s'enrichir, grandir, s'étendre en sortant des limites dans lesquelles les conditions matérielles tentent à l'inverse de le contenir."

"Vouloir toujours plus, c'est le signe de l'insatisfaction et de la velléité" ne put s'empêcher de murmurer dans la salle voisine la vieille chouette bougonne en entendant les derniers mots de Tchen retransmis sur l'écran géant. "Tout ça, ce sont des mots. Moi j'aimerais bien savoir pourquoi on retrouve toujours ce Sam dans les nouvelles histoires. Allons-nous être condamnés à le voir à chaque fois?" dit-elle avec une pointe d'insolence. "Et d'abord, que cherche-t-il, pourquoi se

trouve-t-il dans chaque Jeu, alors qu'il ne représente plus aucun danger, ni aucun intérêt pour nous ?"

Comme en écho, Ato abordait le même sujet avec les deux joueurs:

"Le sens de cette première séquence est à peu près clair, mais vous ne m'avez toujours pas expliqué la présence, chaque fois, de ce Sam. Il faudrait reprendre l'enquête à son propos pour comprendre ce qu'il nous cache, pourquoi, après s'être réfugié dans le désert du Hoggar, on le voit maintenant dans les Alpes autrichiennes, toujours seul et énigmatique..."

Nul ne lui répondant, il demanda au perroquet Foussage d'intervenir pour fournir les clefs d'interprétation permettant de continuer la réflexion avant le prochain lancer de dés. L'étrange volatile, mi-humain mi-oiseau, se hâta de répondre à l'invitation:

. "La situation provient du Ciel antérieur, 56, le Voyageur, qui doit redoubler de prudence lorsqu'il traverse des contrées inconnues, en usant le moins possible de ses forces. Car la vraie puissance est celle qui n'a pas besoin de se manifester!" ne put-il s'empêcher de persifler en leur montrant une voie de réflexion que nul n'avait évoquée.

. La comparaison se fait avec la Paix, 11, dont l'équilibre harmonieux se trouve bousculé et dépassé par une volonté dynamique qui ne se contente plus du repos mais veut se réaliser d'une nouvelle manière. L'analogie peut aussi s'établir avec la Retenue, 26, et l'attente, 5, où la force mise en branle doit en même temps être contenue.

. La connexion avec 33 est évidente : au temps de la Retraite succède le temps de la Création encore retenue...."

35. LE PROGRES ASIATIQUE

L'aube représente le moment de l'espoir. Après que les derniers lambeaux de nuit aient été chassés, les premières lueurs encore incertaines du jour apportent en effet avec elles une étrange sérénité, l'assurance qu'inéluctablement la lumière va encore progresser, jusqu'à monter au zénith. Dans le silence du petit matin, rien n'est plus émouvant que d'entendre, avec les premiers chants d'oiseaux, le frémissement de la vie qui sort de sa torpeur en se préparant pour une nouvelle journée. Même les humains émergeant du sommeil à cette heure commencent lentement à revivre, ayant besoin d'un sas, d'un moment de transition pour aborder la suite d'une journée dont les activités iront crescendo. C'est ainsi que, répondant à la loi invisible du progrès perpétuel selon laquelle la vie recrée chaque jour un nouveau monde, chaque nouvelle journée impose aux créateurs un même rythme d'éveil.

Aux premières heures matinales, tout est offert, et tellement simple qu'il semble y avoir juste besoin de se conformer à l'ordre naturel des choses : car, au fond de soi, que devrait on ressentir à de tels moments de calme, si ce n'est, comme les fleurs, le besoin de s'ouvrir aux autres, d'ensemencer la journée pour qu'elle puisse éclore encore plus belle que d'habitude, de rayonner et distribuer autour de soi sa richesse et sa chaleur intérieure, en suivant le modèle de l'astre solaire qui monte au ciel en dispensant à la Terre, à chaque moment de son élévation, un peu plus de ses bienfaits?

Hélas, la vie quotidienne va vite ternir ces bonnes intentions, et la journée replonger inéluctablement, dramatiquement, dans son entrelac de tracas, de misères et de soucis. A peine l'activité humaine commence-t-elle à battre son plein, les transports en commun et les voitures emmenant leurs cargaisons d'esclaves modernes au travail, les cheminées d'usine soufflant leurs humeurs noires au ciel qui se voile, l'atmosphère se recouvrant d'un nuage de pollution chaque jour un peu plus épais, que la pureté de l'aube n'est déjà plus qu'un lointain souvenir.

L'Occident, obnubilé par la culpabilité de ce qu'il est en train de détruire et par sa propre religion de la faute originelle, ne peut imaginer que le salut soit dans le retour à un état précédent, s'enfonçant dans une absurde course au progrès qui le projette toujours plus loin dans l'avenir, en espérant que chaque nouvelle invention technique le rapproche de la parousie vainement attendue.

C'est, à l'inverse, sur cette intuition première d'une nature primitivement pure et lumineuse, obscurcie artificiellement par l'élément terrestre et le passage nocturne par la matière, que s'appuya la pensée alchimique et taoïste voulant séparer les divers éléments pour mieux isoler la lumière originelle, le véritable progrès

résidant alors dans un travail de retour en soi pour mieux laisser rayonner son être intérieur.

Cette confiance orientale dans la nécessité d'intégrer les opposés en les distinguant soigneusement, afin de continuer sa marche en avant, expliquait les paradoxes politiques des trois jeunes dragons asiatiques. Chacune à sa manière, Taiwan, la Corée et la Thaïlande pariaient sur la possibilité de progresser à l'occidentale, en intégrant la course aux capitaux et au modernisme, sans pour autant renier leurs racines. Le premier de ces pays était celui qui allait le plus loin dans ce sens, puisque, en même temps qu'il bétonnait son île rebelle en la recouvrant de gratte-ciels américanisés, il continuait à vivre au rythme de l'antique morale confucéenne, en s'affirmant le seul dépositaire de l'héritage de la Chine millénaire, et en espérant que la Chine communiste se convertirait à son modèle vertueux.

Les penseurs indiens avaient emprunté une voie un peu différente, privilégiant, quant à eux, l'image du soleil qui avait besoin de s'élever loin au-dessus de la terre, jusqu'au firmament, pour enfin briller pleinement, débarrassé de toutes souillures. L'idéal illustré par leur livre sacré la Bhagavad Gîta était en effet, à l'instar d'un roi solaire parfaitement immobile, se faisant respecter et obéir par la seule vertu de sa lumière intérieure, d'agir sans agir; c'est à dire de produire les actes nécessaires à la vie quotidienne pour eux-mêmes, sans attachement personnel, en se décentrant de manière exilique par rapport à eux, sans en attendre un quelconque retentissement subjectif ou objectif -de même que le soleil ne demande rien en retour de sa course bienfaisante vers le zénith. Il n'était pour eux nul besoin de croire à une nature lumineuse originelle pour progresser : il suffisait de purifier ses actes de toute surimposition mentale venant les recouvrir, en nous projetant dans le jeu sans fin des passions et des ressentiments...

Dans tous ces cas, l'éveil en soi-même d'une capacité de rayonnement était non seulement considéré comme le seul vrai progrès authentique puisque du côté de l'être et non de l'avoir, mais aussi comme la meilleure manière de se faire reconnaître par les plus grands et d'attirer à soi les êtres qui avaient besoin de se sentir rassurés, nourris par une lumière supérieure. Car, à l'instar du couple complémentaire de la terre et du ciel qui se cherchent et s'attirent mutuellement, les êtres dans l'obscurité cherchent la lumière, tandis que les êtres rayonnants ont besoin d'épreuves pour se surpasser.

Un tel progrès n'est pas un chemin facile : il est dur et exigeant, il commence souvent par des petites choses, par des événements insignifiants, imposant souvent de cruelles épreuves. Le soleil n'a-t-il pas besoin de s'affronter aux ténèbres et à la matière pour se purifier, en acceptant à chaque crépuscule de mourir pour mieux renaître, victorieux, à l'aube ?

1. Malgré la coutume, la douce Marie avait décidé de rompre et de partir seule avec son enfant. Son mariage avait été un échec, et plutôt que de rester avec un mari indolent qui, sous le prétexte qu'il était artiste, profitait de la vie en la laissant assurer la subsistance de leur couple, elle avait décidé de le quitter pour recommencer une nouvelle vie. A moins de sombrer dans la dépression la plus noire, elle ne voyait pas comment accepter de continuer à se tuer à petit feu. Symboliquement, le jour de son départ, elle avait repris le diadème de diamants

attachés en trois barres brisées en leur centre que lui avait donné sa mère le jour de son mariage.

Elle s'attendait certes aux difficultés de toutes sortes qui allaient l'assaillir, aux affrontements avec sa belle famille comme aux multiples tracasseries d'une administration qui ne voyait jamais d'un bon oeil s'émanciper une fille-mère - surtout une chinoise d'origine étrangère vivant à Taiwan.

Pourtant, la déception allait venir de ses proches, de ceux sur lesquels elle comptait le plus. Lors du voyage qu'elle fit en France avec son enfant dans les bras, afin d'explorer les possibilités d'un retour dans son pays d'origine, elle vit hélas sa mère dont elle attendait de l'aide l'exhorter à revenir à ses obligations familiales, et son père la prévint qu'il ne lui viendrait pas financièrement en aide.

Il était cependant trop tard pour la faire revenir sur sa décision. Même repoussée, elle continuerait sur le nouveau chemin qu'elle s'était fixé, quitte à serrer les dents *et à mordre ses lèvres, 21,* pour tenir bon face à l'adversité.

2. Depuis quelque temps, la triste et pensive Fuji avait son coeur en émoi. Souvent sans raison, elle ressentait brusquement l'envie irrépressible de pleurer, non pas de désespoir, mais parce qu'elle se trouvait soudain émue aux larmes par un événement apparemment anodin: une fleur qui éclôt, une brise printanière, un sourire d'enfant, ou même un simple bonjour lancé par un voisin qui ne lui avait jamais adressé la parole auparavant.

L'état de solitude dans lequel elle se trouvait plongée depuis sa décision de vivre seule renforçait certainement son hypersensibilité. Elle vivait à fleur de peau, se sentant à la fois ouverte à toutes les possibilités, et en même temps craintive dès qu'un engagement ou qu'une relation lui demandait de s'investir un peu plus. Elle avait profité de sa nouvelle vie pour essayer différentes voies : elle s'était inscrite à des cours du soir de dessin pour renouer avec son ancienne passion, s'adonnait à des techniques de méditation et de yoga pour mieux se sentir dans sa peau, sortait beaucoup au cinéma et au théâtre, espérant et redoutant tout à la fois d'y rencontrer l'âme soeur. Elle se sentait à la croisée des chemins, à ces rares instants magiques de la vie où on a l'impression que tout est encore possible, que plusieurs destins s'offrent à vous.

Pourtant, le soir, avant d'éteindre la petite veilleuse qu'elle maintenait allumée trés tard par peur enfantine du noir, c'était toujours la même image qui surgissait à son esprit, et elle était bien obligée de s'avouer l'étrange émoi qui faisait alors frémir son corps. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme qui prenait des cours de yoga en même temps qu'elle, croisé par hasard plusieurs fois au cinéma de son quartier, mais qu'elle n'osait aborder, craignant une rebuffade tant il semblait fier et hautain. Elle avait d'abord essayé de chasser ces pensées de son esprit, puis les avait secrètement avouées à la statuette de la déesse-mère qu'elle vénérait sur un coin de l'autel familial reconstitué discrètement dans son salon, avant de s'en ouvrir, timidement, à sa grand-mère, la seule personne en qui elle ait réellement confiance. Contre toute attente, cette dernière ne s'était pas moquée, lui avait dit d'espérer, tout en lui conseillant d'attendre le moment favorable, murmurant quelque chose qu'elle n'avait pas vraiment compris : elle était, parait-il, *avant l'accomplissement, 64, et tout lui serait favorable si elle savait attendre...*

3. Ils avaient décidé d'un commun accord de franchir un pas supplémentaire en prenant ensemble un appartement. Ils tenaient tant l'un à l'autre, que leur relation devenait trop compliquée pour continuer chaque jour à improviser des rendez-vous furtifs en ville, ou encore pour se contenter des quelques coups de fil arrachés à leurs journées de travail.

John, attaché à l'ambassade d'Angleterre à Taiwan, avait longuement pesé le pour et le contre, à la fois par rapport à ses habitudes de célibataire qu'il devrait changer, et par rapport à ses obligations professionnelles où il aurait du mal à imposer sa nouvelle compagne. De son côté, Lauriane s'était demandé si une telle décision ne cachait pas le remords secret de ne pas être vraiment capable de s'assumer seule, de manière autonome ; mais en même temps, elle se rassurait en se disant qu'elle n'avait la force d'être pleinement elle-même, que lorsqu'elle était avec lui. Elle avait besoin de sentir son appui et sa présence rassurante pour continuer à progresser dans sa voie.

Ils invitèrent leurs amis pour pendre la crémaillère et inaugurer leur nouvelle demeure, officialisant par la même occasion leur liaison auprès de tous. Immédiatement après, ils firent un *voyage, 56,* d'une semaine à l'étranger, pour bien marquer entre eux leur décision d'entamer ensemble une nouvelle aventure dans la Terra Incognita du Destin...

4. Patti, la dynamique petite blonde nordique, pensait avec une satisfaction gourmande aux deux dernières années qu'elle avait passées auprès de son nouvel époux. Elle avait fait un beau mariage, tel qu'elle l'avait toujours espéré, ce qui lui avait ouvert les portes de la société et de la respectabilité, à elle l'étrangère, la provinciale dont il avait aimé les airs un peu gauches. Elle s'était empressée de gommer ces aspects de son ancienne personnalité, se conformant vite au modèle lisse des convenances du milieu dans lequel elle allait désormais évoluer avec aisance. Quand on l'interrogeait sur ses origines, elle restait évasive, laissant entendre par un silence plein de sous-entendus qu'elle était peut-être d'une grande famille, mais qu'elle ne souhaitait pas en parler...

Dans sa manière de gérer la vie domestique, elle avait également bien changé. Il ne restait rien de la jeune fille montée à la capitale, qui s'émerveillait en riant des gadgets et objets modernes de toutes sortes, qui se comportait comme une coquette prête à toutes les folies, aux inconséquences les plus farfelues, voire aux coquineries les plus osées. Elle était devenue une dame vertueuse, respectable, qui veillait sagement sur les économies du foyer, s'arrangeant pour "se monter en ménage" comme on dit, pour avoir chez elle l'ensemble des signes ostentatoires de richesse et de confort qu'un couple moderne se croit obligé d'avoir. Ils avaient tous les ustensiles et robots domestiques existant, la chaîne vidéo laser dernier cri, une BMW, une inscription à l'année au Country Club pour eux et leur enfant, tout ce qu'il fallait pour impressionner et tenir leur rang.

Grâce à son sens de l'économie, à sa manière patiente de tisser des réseaux d'influence, à sa façon de mettre de côté et d'accumuler comme une marmotte, elle avait considérablement fait fructifier son capital de départ. Trois ans plus tôt, elle ne possédait rien, alors que maintenant sa main ne pouvait s'empêcher de caresser distraitement, presque langoureusement, le dessus métallisé d'une machine de grande marque qu'elle venait d'acquérir. Ce n'était que le début de son ascension: demain, il y aurait la résidence secondaire, et encore, et toujours plus...

Avançant obstinément dans la voie qu'elle s'était tracée, elle ne s'apercevait pas que son mari, qui l'avait épousée pour son caractère sauvage et spontané, brut et vif comme une flamme indomptée, s'éloignait de plus en plus d'elle. Telle une aveugle à la poursuite de biens matériels toujours plus nombreux, elle filait droit vers l'échec et l'*éclatement, 23,* de son mariage...

5. Johan et John, les deux canadiens émigrés à Taiwan, avaient patiemment réussi à creuser leur trou au sein de la communauté fermée des vieilles familles chinoises nationalistes. Leur succès n'était pas dû uniquement à l'attirance de leurs clients pour les produits nord-américains qu'ils vendaient : ils avaient adopté le rythme de vie du peuple auprès duquel ils avaient émigré, commençant le matin leur jiu jitsu ou gymnastique matinale dans le parc le plus proche, mangeant à l'asiatique, respectant les us et coutumes des habitants. Par leur modestie, ils avaient su gagner la confiance de leurs clients qui n'avaient pas hésité à les inviter chez eux, leur confiant de plus en plus d'affaires.

Entre eux régnait également une réelle harmonie, même si, comme dans tous les couples, des disputes se produisaient régulièrement. Johan savait que sans John elle n'aurait jamais eu l'audace de se lancer dans cette entreprise, tout comme il savait de son côté qu'il n'aurait pas réussi sans les connaissances en gestion de sa femme.

Leur seule erreur fut de faire trop confiance à un riche client qui leur avait demandé de servir d'intermédiaire pour un contrat noué avec des chinois communistes du continent, car il ne souhaitait pas apparaître pour le moment en première ligne. Johan et John acceptèrent, à la fois pour rendre service et par curiosité. Mais l'affaire tourna mal, leur contact taiwanais se dédit de sa parole alors qu'ils avaient déjà, comme convenu, acheté la marchandise et engagé des frais. Il ne leur resta plus qu'à vendre leur commerce pour sauver la face et répondre aux engagements pris imprudemment.

Au lieu de les désunir, la faillite de leur petite Société les ressouda, leur montrant combien ils tenaient l'un à l'autre, indépendamment des liens professionnels qu'ils avaient entre eux. Du moment qu'on ne regrette rien, qu'on ne s'attache pas inconsidérément aux gains ou aux pertes matérielles qui représentent fatalement le risque inhérent à toute entreprise, il n'y a rien à se reprocher. Même s'ils entraient dans une nouvelle situation de *stagnation, 12,* puisque tout ce qu'ils possédaient s'était évanoui comme un feu de paille, les forçant à repartir de zéro.

6. Alice, au tempérament de feu et à la chevelure rousse, s'était laissé piéger par le travail sans s'en apercevoir. D'un caractère entier, elle s'était engagée corps et âme dans la nouvelle entreprise, passant des nuits entières à clore un dossier et à donner le meilleur d'elle-même, confondant vie privée et vie professionnelle, pour être toujours disponible et à l'écoute de ceux qui la faisaient travailler. Comme elle était passionnée et s'attachait à ce qu'elle faisait, et qu'insensiblement le succès était venu, elle n'avait pas vu le temps passer ; pas plus qu'elle ne s'était aperçue qu'elle délaissait ses plus fidèles amies, en ne côtoyant plus que les gens de son environnement professionnel.

Jusqu'à ce jour fatidique, il y avait de cela quelques semaines, où en pleine surcharge de travail elle était tombée malade pour la première fois depuis

longtemps. Rendez-vous fut pris avec un médecin qui, après une série d'examens, lui avait diagnostiqué un cancer. C'était comme si un mur s'écroulait devant elle et que ses yeux se décillaient brutalement: en une fraction de seconde, les sacrifices consentis pour son employeur lui apparurent vains; elle vit l'inanité de l'existence qu'elle avait menée, regrettant d'être passée à côté de l'*autre,* de la vraie vie.

Avec une rage méthodique et une joie secrète, elle se mit à détruire ce qu'elle avait mis tant de temps à construire, avançant tête baissée pour remédier à ses erreurs, se mettant à déléguer alors que jusqu' ici elle voulait être sur tous les dossiers et de tous les rendez-vous, décidant de prendre enfin du temps pour elle. Ce fut le grand ménage : elle revendit les parts de la société qu'elle avait acquises, déménagea pour un appartement plus petit, changea ses habitudes et se remit à faire elle-même la cuisine au lieu d'aller chaque soir au restaurant, se lançant à corps perdu dans une nouveau rythme de vie.

Avec la détermination mise pour abattre les obstacles et les pièges dans lesquels elle s'était fourvoyée elle même, elle sentit enfin *l'enthousiasme, 16,* revenir, cet enthousiasme sacré qui allait faire d'elle, jusqu'au bout, une amoureuse passionnée de la vie...

Fragments sur Lebab

Les commentaires allaient bon train dans la salle des Délibérations, chacun voulant donner son avis sur le lancer de dés qui venait de finir. Ato se dit, en contemplant ce brouhaha, qu'à chaque reprise de partie, il assistait toujours au même phénomène, les spectateurs rivalisant d'esprit pour tenter de deviner le cours futur du Jeu. Il souriait en sentant cette atmosphère fébrile de recherche gagner les assistants, en écoutant les multiples questionnements et dialogues qui fusaient de toutes parts.

Certains, comme la vieille chouette bavarde aux idées aussi vides que ses gros yeux globuleux, avouaient sans fausse honte leur perplexité face au nouveau cours.

" Je ne comprends pas" maugréait-t-elle entre ses plumes, p*ourquoi on ne voit plus ni nos joueurs, ni même ce Sam que nous avions vu revenir au centre de l'histoire lors du dernier lancer de dés. Et puis comment s'intéresser à des personnages aussi falots, à des semblants d'histoire aussi insignifiants que ceux auxquels nous avons assisté? Il faut que la terre soit tombée bien bas pour que rien de plus intéressant ne s'y déroule ! C'est donc cela, le progrès, pour eux?" demanda-t-elle avec un air méprisant.*

Le sanglier grognon, à la vue et aux pensées courtes, s'était servi de sa ténacité pour ruminer quelques détails auxquels nul ne s'était attaché.

" Foin de toutes ces interprétations ésotériques, moi je me suis contenté de penser aux huit personnages qui sont supposés intervenir dans le Jeu, en cherchant quels signes me permettraient éventuellement de les reconnaître. C'est comme ça que je me suis aperçu que des indices imperceptibles sont glissés dans le récit des événements pour nous montrer comment deux de nos personnages interviennent de manière invisible dans le cours du récit. N'avez-vous pas remarqué que le diadème à trois barres de Marie correspond aux armoiries de Kouen, et que le caractère de Patti est présenté sur le modèle d'une flamme passionnée qui

s'attache à tout ce qu'elle touche, exactement comme notre chère et tendre Li? Ce sont là des indices à prendre en compte..."

Le sanglier devint rose de confusion, au point de ressembler à un petit cochon bienheureux, lorsqu'Ato le félicita de sa perspicacité et confirma qu'effectivement il fallait désormais deviner quels personnages agissaient dans chaque histoire, pour méditer ensuite sur le sens de la combinaison ainsi nouée.

" La configuration générale me semble favorable " ne put s'empêcher de commenter le perroquet Foussage, en sortant pour une fois de son rôle et montrant qu'il avait lui aussi compris le sens que prenait la nouvelle partie.

"Je me disais justement qu'il est rare de voir une complémentarité parfaite de deux personnages féminins, la fougue et l'instinct vital de Li étant ici parfaitement contrebalancés par la réceptivité terrestre et le bon sens de sa mère Kouen. C'est peut-être parce que l'histoire est menée par deux femmes qu'elle est si paisible et positive. Tout est ici harmonieux, et nul d'entre nous n'aurait eu à d'intervenir pour aider les deux personnages. Si le nouveau cycle pouvait s'inscrire sous le signe des femmes et continuer de cette manière, tout serait parfait..."

Ato le contra un peu durement pour prévenir les spectateurs contre un optimisme et un féminisme trop faciles, mais aussi probablement pour lui signifier qu'il lui fallait revenir à son rôle et s'y tenir modestement.

" Méfiez-vous des présages des oiseaux, ils volent trop haut pour réellement comprendre les humains et la pesanteur de la terre. Si vous les écoutez, ils risquent de devenir pour vous des oiseaux de mauvais augure! Foussage, tiens t'en donc à ton rôle et livre à nos amis les clefs de correspondance que tu as trouvées." Foussage s'exécuta et annonça d'une voix morne qui traduisait son sentiment d'être injustement rappelé à l'ordre:

. La situation provient du Ciel antérieur, 44, "Venir à la rencontre".

. Elle peut se comparer avec la Poussée vers le haut, 46, beaucoup plus organique; avec le Chaudron, 50, encore plus alchimique et profond; et enfin avec le Progrès graduel, 53, lui aussi intériorisé, lequel oeuvre dans le silence de la dimension latente.

. La connexion se fait de manière évidente avec le texte précédent, mais aussi avec la folie juvénile, 3, qui annonçait le début d'une séquence masculine de quatre événements... Peut-être est ce le début parallèle d'une période féminine correspondante?" ne put s'empêcher de déclarer Foussage qui tenait à ses interprétations.

Notes issues du carnet de Sam

Aujourd'hui il faisait beau, et je n'ai rien fait. J'ai profité des nuages qui passaient, du soleil qui me dorait le corps, des belles femmes qui sortaient en décolleté par ces derniers jours de l'été.

J'en suis maintenant persuadé: le progrès sera féminin ou ne sera pas. Mais moi?

36. L'OBSCURCISSEMENT DE LA LUMIERE DANS LA RHUR

Le crépuscule qui voit le soleil plonger derrière l'horizon en laissant derrière lui une traînée sanglante, et qui fait craindre qu'il ne se soit blessé dans sa chute, est un moment d'une infinie tristesse, qui replonge l'être humain dans l'angoisse la plus profonde de son psychisme. Car nul ne sait vraiment où va l'astre éteint, ni pourquoi il décline tel un moribond : et s'il s'en allait mourir, sans avoir la force suffisante pour panser ses blessures et renaître le lendemain matin?

Même lorsque l'épais rideau d'obscurité se déchire pour laisser poindre une traînée rosée, incertaine, qui s'en vient rayer l'horizon, le coeur palpite souvent à l'idée que, peut-être, cette fois-ci, le jour ne sera pas forcément vainqueur. Car l'issue du combat entre les ténèbres et la lumière, recommencé quotidiennement, parait toujours fragile, tant il semble peu crédible qu'un mince rayon lumineux puisse suffire à chasser la nuit opaque et noire dans laquelle les mourants se débattent désespérément.

Les primitifs avaient jadis l'exutoire de leurs rituels pour canaliser l'angoisse inhérente à de tel moments: il leur suffisait de prendre leur tambour et de psalmodier d'étranges incantations pour aider l'astre blessé à reprendre des forces et à monter des profondeurs souterraines où il était tenu prisonnier. Mais, en nos jours de froide raison, aucun subterfuge ni rituel ne permet d'aider les faibles, les désespérés et les gens encore éveillés à passer cette heure fatale. La civilisation laisse chacun de nous désemparé, seul et nu face aux mystères angoissants de l'univers.

Cinq heures du matin. C'est le moment indicible où, baignés de sueurs froides, les croyants comme les athées sont prêts à prier secrètement d'antiques divinités païennes pour les aider à passer sains et saufs le cap fatidique.

Gretel émergeait lentement de l'une de ces sombres nuits glauques et asthmatiques, du tunnel noir de ses insomnies. Elle ouvrit la fenêtre, repoussa les volets, tentant sans y parvenir de reprendre son souffle. Elle se redressa en s'appuyant des deux mains contre le mur, espérant voir l'aube enfin apparaître au-dessus du paysage terrifiant qui s'étendait à perte de vue.

Dans la morne plaine polluée de la Rhur, ancienne capitale nazie de l'industrie d'armement pendant la deuxième guerre mondiale, reconvertie en poumon d'acier pour une Allemagne artificiellement réunifiée, le soleil se leva enfin sur le bitume gris d'une autoroute mouillée, glissante et dangereuse pour les voitures innombrables qui ne daignaient pas diminuer leur vitesse. Lorsque l'astre à demi-éteint tentait de reprendre sa course habituelle et de monter vers le ciel, il lui

fallait s'arracher à un réseau barbelé de fils électriques et de lignes à haute tension, puis s'élever en toussant vers les hautes cheminées d'usine qui l'étouffaient, le faisant disparaître sous leur manteau de suie et de pluie acide.

Lassé de devoir chaque jour subir ce calvaire, il lui arrivait d'ailleurs de plus en plus fréquemment de ne plus se lever: il n'apparaissait tout simplement plus, enfoui sous terre, caché derrière l'épais rideau de pollution, remplacé par les néons d'un jour artificiel voué vingt quatre heures sur vingt quatre à la production et à la compétitivité.

Même lorsque le vent et la pluie associés réussissaient à chasser pour un moment la pollution et à rendre aux habitants un ciel pur où, le soir venu, brillaient à nouveau les étoiles, le soleil qui se levait le lendemain conservait les traces d'une culpabilité collective face au meurtre lent de la nature, rappel d'un holocauste inavoué qui hantera à jamais les mémoires allemandes. Le disque qui peine à se lever au-dessus de l'horizon industriel de la Rhur est en effet toujours d'une teinte marron tendant vers le rouge, comme s'il était boueux, terni par son combat, souillé de sang et de honte.

L'esprit encore plein d'un sommeil inassouvi, la jeune chercheuse allemande en biotechnologie revint pour s'habiller dans la minuscule pièce qu'elle habitait au-dessus de l'autoroute, juste en face des bâtiments aveugles du centre de recherche construit sur les ruines des anciennes usines d'armement.

Gretel y travaillait maintenant depuis sept ans. Elle avait été l'un des éléments les plus prometteurs de sa génération, à la pointe des avancées les plus significatives sur les manipulations génétiques qui permettaient de croiser les espèces végétales et animales, d'optimiser les rendements, de créer en bref une sorte de "sur-nature" plus productive venant peu à peu modifier et se substituer aux antiques cycles cosmiques. Elle avait cru, à l'époque, oeuvrer pour le bien de l' Humanité, militer pour un progrès qui allait permettre aux pays du Tiers-monde de s'arracher à leur misère grâce à ce qu'on appela à l'époque la "révolution verte". L'homme allait enfin pouvoir pallier les insuffisances et les défauts de la nature, en la remodelant de manière plus rationnelle et bénéfique! Elle s'était engagée sans jamais douter, ses découvertes sur les secrets de la vie et sur les croisements génétiques l'ayant même placée sur la liste restreinte des nobélisables. Elle pensait alors avec orgueil qu'elle reprendrait peut-être le flambeau de Marie Curie, afin de montrer que le génie est aussi féminin. Elle voulait brandir encore plus haut la flamme de l'esprit, la lumière du feu sacré qui l'animait.

Plusieurs événements concomitants avaient hélas contribué à annéantir ses espoirs : son Directeur de laboratoire avait tenté de voler ses découvertes en s'en attribuant la paternité, des collègues jaloux de son début de renommée en avaient profité pour mener une cabale contre elle, son fiancé était parti se marier avec une jeune femme d'affaire dynamique bien plus attirante qu'une pauvre chercheuse qui ne ferait jamais fortune.

En même temps, éclataient coup sur coup plusieurs scandales remettant en cause les fondements mêmes de sa recherche et de ses croyances : on s'apercevait qu'à force de gaver le sol d'engrais et de pesticides au nom du rendement, la terre s'asséchait et devenait stérile, que les paysans étaient devenus prisonniers des aides chimiques toujours plus nombreuses et plus coûteuses, la révolution verte

annoncée ne profitant qu'aux multinationales agricoles devenues entre temps les nouveaux maîtres de la planète. Les croisements génétiques sur lesquels elle avait passé tant de temps n'avaient finalement servi qu'à engendrer des fruits hybrides, sans goût ni passé, faisant rêver, de manière inquiétante, les savants les plus fous à de nouvelles améliorations de la race humaine. Pour couronner le tout, les farines alimentaires, dans lesquelles on intégrait depuis des dizaines d'années des déchets animaux afin d'engraisser plus rapidement des vaches pourtant herbivores, finirent par créer une nouvelle épidémie contre laquelle les savants se trouvaient totalement démunis. La crise de la vache folle était une crise de la science devenue folle...

Elle devait dû faire face à trop d'événements à la fois. Elle craqua, perdant la foi dans le sens même de ses recherches, s'apercevant que ses travaux étaient dévoyés de leur intention originelle et qu'ils risquaient même d'entraîner l' Humanité à sa perte. La course au progrès était devenue incontrolable, les limites éthiques inexistantes, et les inventions des savants livrés à eux-mêmes de plus en plus terrifiantes.

Elle avait réagi avec ses propres moyens, abandonnant les recherches qu'elle estimait dangereuses, même si elle savait que cela ne servait à rien puisque d'autres savants, moins scrupuleux, profiteraient de ses connaissances accumulées et publiées pour aller plus loin. Elle n'était cependant pas devenue une passionaria enragée, décidant après un long débat intérieur de ne pas lutter seule contre l'establishment scientifique. Elle savait qu'elle n'aurait eu aucune chance dans une telle démarche, et serait vite exclue de la communauté. Elle avait donc adopté un profil bas, laissant ses dossiers en sommeil, demandant un changement d'affectation.

Peu à peu été reléguée dans les équipes les moins méritantes de son centre, elle finit par s'inscrire sur de petits programmes destinés à rendre la terre à nouveau fertile après l'arrêt d'une culture intensive. Elle avait perdu la gloire, ne fréquentait plus les colloques internationaux, mais peu lui importait: elle dormait mieux la nuit, elle était enfin en accord avec elle même, ayant acquis une nouvelle sérénité intérieure lui permettant de persévérer au sein de l'adversité.

Lorsque les événements iraient mieux, elle espérait que son honnêteté intellectuelle serait enfin reconnue. Car il était impossible que rien ne change, se disait-elle pour se donner du courage...

1. L'angoisse la saisit pendant le vol, brutalement, alors qu'elle venait à peine de s'endormir. Au lieu de se laisser aller mollement sur son fauteuil et de se détendre pendant le temps du voyage, Isabelle l'inquiète guettait les moindres bruits de l'avion, effrayée au moindre mouvement de la carlingue.

Dans la brume du sommeil, sa peur irraisonnée vint bientôt se cristalliser sur les mille petits tracas de sa vie quotidienne, avant de resurgir soudain en une immense nausée sur sa propre vie. Elle se leva pour aller vomir dans les toilettes. Que se passait-il? Une telle crise ne lui était encore jamais arrivée! Elle avait pourtant tout pour elle, se dit-elle pour se rassurer : son mari disposait d'un travail bien rémunéré, ses deux enfants travaillaient bien à l'école, elle-même avait réussi à avoir une profession intéressante. Alors pourquoi ce dégoût, cette insatisfaction qui la minaient secrètement depuis quelque temps, qu'elle refusait

de voir en face, et qui brusquement éclatait aujourd'hui avec une violence d'autant plus forte qu'elle avait été trop longtemps contenue?

Elle avait l'impression de s'étioler et de mourir doucement, de ne pas être fidèle à elle-même, se dit-elle en repensant amèrement à ses aspirations de jeune fille. Elle avait rêvé une vraie vie, qui lui permettrait de goûter chaque jour un peu plus au bonheur, qui lui ferait découvrir chaque heure de nouvelles richesses, en la faisant s'épanouir comme une fleur ; car elle avait un caractère entier, et comme toute femme besoin d'une passion constamment renouvelée. Or, aujourd'hui, seule à dix mille mètres d'altitude, elle devait bien s'avouer qu'elle se sentait prisonnière d'une vie routinière qui l'étouffait lentement. Elle glissait peu à peu sur les rails de son destin, vers une mort plus proche chaque jour. Mais à quoi servait son existence, pourquoi vivre ainsi?

Le coup de tonnerre qui avait éclaté dans le ciel faussement serein de sa vie n'allait malheureusement pas s'effacer d'un coup. Arrivée à destination, en se rendant à ses rendez vous professionnels elle comprit que ses dossiers ne suffisaient plus pour la motiver. Elle se mit à bafouiller, hésiter, tergiverser, au grand dam de ses interlocuteurs. Désespérée, elle téléphona après la scéance de travail écourtée à sa meilleure amie pour se confier à elle, tentée un moment de profiter de son voyage pour partir sans laisser d'adresse. Mais sa confidente la rabroua, lui laissant entendre que c'était une folie. A moins d'avoir une relation extra-conjugale dont elle n'osait parler, glissa-t-elle de manière perfide. Furieuse, Isabelle raccrocha.

Les trois jours de son voyage devinrent trois journées d'horreur et de deuil initiatique. Elle ne mangeait plus, passait des nuits blanches à regarder le vide fascinant sous sa fenêtre, se taisait pendant ses rendez vous, incapable de fournir le moindre avis lorsqu'on le lui demandait. Elle comprit que plus rien ne serait comme avant et qu'il lui fallait changer radicalement de vie. Mais elle savait aussi qu'elle n'avait pas suffisamment d'énergie pour s'en sortir sur un coup de tête. L'effort serait trop grand, et elle ne pourrait compter sur personne. Elle préféra revenir chez elle en toute *humilité, 15*, cacher ses nouvelles décisions, voiler cette petite lumière qui s'était allumée en elle, et faire comme si de rien n'était, sauf auprès des amies en qui elle pouvait avoir une confiance totale. Elle allait préparer sa grande mutation, c'était une question de vie ou de mort...

2. Louise la timide avait fait le deuil d'une partie de sa vie. Elle s'était rendu compte depuis maintenant deux ans que son mari la trompait. Alors qu'elle était prête à pardonner pour donner une nouvelle chance à leur couple, elle avait soudain découvert, en exigeant une explication entre eux, qu'il était d'un cynisme dont elle ne s'était jamais douté. Il avait en effet profité de l'occasion pour lui avouer qu'il n'avait jamais été fidèle et qu'il ne le serait jamais, que c'était dans son caractère et qu'elle ne devait pas s'en formaliser, s'agissant d'aventures sans conséquences.

Elle aurait pu divorcer, mais elle ne s'y était pas résolue, trop consciente des difficultés qu'elle allait devoir affronter, elle qui n'avait jamais travaillé jusque là. Elle n'avait pourtant pas abdiqué pour autant: patiemment, de manière têtue, elle avait décidé de cultiver et fortifier la petite flamme exigeante qu'elle sentait brûler en elle, avançant prudemment sur son chemin, comme savent le faire les femmes lorsqu'elles sont acculées et qu'elles décident de s'en sortir malgré tout. Elle s'était

inscrite en cachette à des cours de secrétariat, et consacrait une autre partie de son temps à des activités de bienfaisance pour se conforter dans l'idée qu'elle n'agissait pas uniquement pour elle, mais par besoin de servir, pour que sa vie ait enfin une utilité.

Bien que profondément blessée au fond d'elle-même, elle avançait ainsi lentement sur la voie qu'elle s'était tracée. Et la chance soudain lui sourit : le responsable de l'association caritative, touché par son dévouement lorsqu'elle sacrifia pour lui plusieurs de ses cours, lui proposa de l'engager pour organiser son secrétariat quotidien. Enfin allait s'ouvrir pour elle une nouvelle période lumineuse de *paix 11, où elle n'aurait plus à dépendre financièrement de son mari.*

3. Ingrid, la jeune femme débrouillarde et franche, n'était pas d'humeur à se laisser faire. Elle avait progressé dans son travail en ne comptant que sur ses propres forces, et à chaque promotion elle avait dû faire la preuve de ses compétences. C'était la règle normale du jeu: elle savait que si on admire les relations qu'un homme sait exploiter pour être nommé, et qu'on attend avec bienveillance les premières mesures qu'il va prendre, on se demande d'emblée comment la femme a pu arriver au même poste, en l'attendant au tournant et en guettant ses moindres signes de faiblesse. A chaque fois, elle avait su s'imposer à ses collègues et subordonnés masculins, forçant leur respect par sa capacité de travail et la pertinence de ses décisions.

Pourtant, cela faisait six mois que la situation était difficile pour elle. Elle se heurtait sans cesse à l'hostilité d'un de ses supérieurs, le Directeur des exportations, hostile à la collaboration avec une femme. Il la regardait à chaque fois de manière hautaine, ne cessant de répéter que pour traiter avec des pays d'Amérique du Sud il était indispensable d'être un homme, car elle n'aurait jamais la confiance de ses interlocuteurs. Elle enrageait: sous ce prétexte fallacieux, il en profitait pour détourner à son avantage les contacts qu'elle nouait dans ces différents pays, reprenant au dernier moment les dossiers dont il s'attribuait la paternité auprès de la direction générale. Et cela ne lui suffisait pas: il avait besoin de l'abaisser, de l'humilier, encourageant les ragots, propageant les rumeurs les plus malsaines sur son caractère dissolu, sur la manière dont elle "alpaguait" les clients, disait-il avec un air lourd de sous-entendus.

Enfin vint l'erreur qu'elle attendait secrètement : un soir où ils étaient réunis en colloque à Rio dans un grand hôtel, le Directeur à l'export la coinça dans un couloir à la sortie de l'ascenseur. Elle ne sut jamais si c'était une manoeuvre pour l'accuser ensuite, ou une pulsion expliquant le mélange d'agressivité et de violence qu'il avait toujours eu envers elle. Peu importait. Elle réagit de la meilleure manière : elle cria et appela à l'aide. Le Directeur général arrivé fortuitement à ce moment chassa l'importun qui fut rétrogradé deux jours plus tard et mis à la tête d'une obscure filiale péruvienne.

Elle eut enfin les coudées franches. Ce qu'elle découvrit en plongeant dans les dossiers de son prédécesseur la glaça. Il ne jouait les personnages hautains et méprisants que parce qu'il avait mis sur pied un réseau de corruption et de pots de vin extrêmement sophistiqué. Mais si elle avait pu gagner l'oreille du président, elle ne devait pas non plus l'effrayer trop rapidement en apparaissant comme assoifée de vengeance. Elle décida de ne pas faire de coup d'éclat, de tout

reprendre à la base, *au Retour, 24,* en commençant par à assainir et moraliser le réseau des collaborateurs avant de révéler l'ampleur du problème.

4. L'homme pour qui Martine, la raisonnable, travaillait comme comptable n'était pas honnête. Elle s'en était aperçue assez rapidement, puisque dès le début il lui avait fait comprendre que ses notes de frais devaient être gonflées au maximum, et qu'il avait l'habitude de payer certains fournisseurs de la main à la main, en liquide, théoriquement parce que c'était plus commode, mais en fait pour ne pas s'acquitter des impôts et taxes professionnelles obligatoires.

Lorsque l'heure du bilan annuel arriva et qu'il lui demanda de s'en occuper, elle ne fut pas emballée; encore moins lorsqu'elle s'aperçut qu'il usait de tous les stratagèmes possibles, à la limite de la légalité, pour diminuer son chiffre d'affaires réel et ses bénéfices. Mais, en tant qu'employée, elle n'avait rien à dire. Elle s'exécuta docilement, après avoir toutefois posé une ou deux questions faussement naïves pour montrer qu'elle n'était pas dupe.

Juste avant que ces travaux comptables ne soient bouclés, il vint un soir, tard, pour lui proposer d'être gérante d'une de ses filiales inactive, en échange bien entendu d'une commission et d'un pouvoir en blanc qu'elle signerait pour qu'il puisse annuler sa nomination si cela s'avérait nécessaire. Elle refusa une première fois. Il se fit de plus en plus pressant, tour à tour charmeur puis menaçant, l'assurant qu'elle pouvait avoir confiance et que l'entreprise était saine ; mais rien n'y fit. Elle connaissait trop les risques pénaux encourus si elle prenait une telle responsabilité. Comme il ne voulait pas lever le siège, elle décida alors de lui remettre sa démission. De toute façon, aujourd'hui ou demain, son patron allait fatalement être poursuivi pour ses malversations, alors autant s'en détacher rapidement, se dit-elle, persuadée qu'elle n'atteindrait jamais en travaillant pour lui *l'Abondance, 55 ...*

5. La grande Catherine avait su jouer de manière diabolique son rôle d'éminence grise. Lorsqu'il l'avait engagée comme secrétaire de direction, en lui expliquant qu'il attendait d'elle non seulement une disponibilité sans faille mais un rôle de conseil, ses dons de voyance lui avaient permis de comprendre tout de suite qu'il était entouré de l' aura noire des êtres malfaisants. Elle avait pourtant accepté, sachant bien qu'elle ne pouvait décliner l'offre du Prince.

Depuis qu'elle l'assistait, ses tendances paranoïaques et mégalomanes n'avaient fait que s'accentuer : il ne faisait confiance à personne, dressait des plans de plus en plus délirants pour étendre son empire commercial, ne supportant aucune critique, tout en demandant sans arrêt l'avis de ses subordonnés qui cherchaient uniquement à lui plaire.

Elle avait adopté, hypocritement, le seul comportement possible en de telles occasions : elle explicitait pour lui ses propres délires, les grossissant en exposant ce qu'il n'osait lui- même s'avouer, le forçant à reconnaitre les raisons réelles de son comportement, son avidité et sa quête sans bornes de pouvoir. Elle lui servait de miroir déformant, apparaissant aussi cynique et immorale que lui, même si au fond d'elle-même elle méprisait ce qu'elle faisait, espérant toujours secrètement qu'il prenne un jour conscience de sa folie. Mais elle ne pouvait faire plus que lui servir de bouffon, attendant l'heure *d'après l'accomplissement, 63.*

6. Elle sentit enfin que les ténèbres s'écartaient d'elle.

Cela faisait des mois que Barbara était plongée au plus profond du désespoir, avec l'impression de toucher le fond du gouffre, sans avoir la force de faire le moindre mouvement pour remonter. C'était comme une boule de glue, un sol marécageux qui aspirait son être dans une nuit opaque où pas la moindre petite lueur ne brillait. Dès qu'elle tentait de faire quelque chose, qu'elle pensait réagir, à nouveau une vague de mélancolie venait la submerger et la noyer dans un chagrin sans fin.

Et puis, comme lorsqu'on pleure trop et qu'à la fin les larmes se tarissent en faisant place à une étrange apathie, au-delà du désespoir, elle avait senti l'immense lassitude de vivre qui s'épuisait d'elle même, la laissant incroyablement calme et presque légère. Elle se sentait détachée de tout, des contingences matérielles comme des difficultés de la vie, prête à tout, ouverte à des possibilités qu'elle n'aurait jamais envisagées auparavant. Elle découvrait cet étrange sentiment de *grâce, 22,* auquel accèdent ceux qui ont souffert beaucoup plus que ce que les humains peuvent normalement endurer, et qui se situe au-delà des limites, des peines et souffrances habituelles. Un autre cycle allait enfin pouvoir commencer...

Notes sur Lebab

Sur Lebab, la discussion allait bon train sur le sens à donner aux histoires qui venaient de se passer sur terre. La plupart avaient cru reconnaître au début de la partie la présence de Li la passionnée, les dernières saynètes étant par contre plus énigmatiques et difficiles à comprendre. Quelques-uns, parmi l'assistance, croyaient pourtant y voir à nouveau le signe de K'ouen la mère, beaucoup plus fragile et réceptive que sa fille en temps de crise.

L'unanimité se faisait sur le fait que de toute façon, malgré la situation extrêmement négative décrite, les issues étaient a priori encore une fois positives; comme si la souplesse des joueurs, et des femmes plus particulièrement, permettait de passer à travers les moments les plus noirs de l'histoire. N'étaient-elles pas dépositaires de la vie, et en ce sens toujours plus fidèles à la juste mesure et à la sagesse.

Ato laissa la question ouverte, se contentant de faire remarquer à l'impudent Foussage qu'après l' obscurcissement de la lumière, se produisait fatalement un nouveau cycle de vie et de lumière.

Le volatile bavard fut invité à livrer les clefs qui permettraient aux assistants de poursuivre leur réflexion :

. La situation provient de l'Apprivoisement par le petit, 9, le pouvoir du créatif doucement retenu donnant ici, de manière inverse, une situation où il étouffe, sans aucune force.

.Les comparaisons peuvent se faire avec la Grâce, 22, qui se produit dès que l'obscurcissement disparaît, mais aussi avec l'histoire précédente, tout progrès entraînant corollairement l'obscurcissement d'une autre partie de nous-mêmes.

37. LA FAMILLE ET ISRAEL

Laura avait cette beauté juive qui fait les amours d'adolescents, avec de longs cheveux noirs et des yeux pétillants pleins de malice, et en même temps une indéfinissable réserve mélancolique ajoutant du mystère à son charme sensuel.

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle avait l'impression d'avoir toujours hébergé, au moins deux personnes en elle: elle avait un côté doux et effacé qui lui permettait la plupart du temps d'arriver à ses fins par une lente persuasion et par une discussion rationnelle avec ses interlocuteurs; et en même temps elle était vive et enjouée, prête à s'enthousiasmer et à s'enflammer pour une cause ou un être dont elle tombait passionnément amoureuse, sans qu'aucun argument raisonnable ne puisse alors la retenir. Et ce n'étaient là que les deux parties les plus visibles de sa personnalité, pensait-elle en souriant: elle pouvait aussi être ténébreuse et silencieuse, active ou passive, se sentir autant femme que mère, féminine que masculine, juive que non juive, humaine qu'animale.

Sa judéité l'avait probablement aidée à se sentir toujours "autre", jamais fixée en un endroit déterminé, toujours multiple et en exil. Cela faisait bien longtemps qu'elle avait compris que le "moi" est illusoire, qu'il renferme des milliers de tendances et pulsions aux fluctuations perpétuellement changeantes, avec lesquelles elle s'amusait à jouer comme un organiste avec son orgue. Elle avait souvent l'impression d'abriter en elle une grande famille qu'elle s'efforçait de gouverner au mieux, en donnant tantôt raison à l'une et tantôt à l'autre, en remettant chacun à sa place, tout en s'efforçant de garder de manière persévérante le cap qu'elle s'était fixé dans la vie. N'était-ce pas d'ailleurs la métaphore employée par Platon dans le Phédon, lorsqu'il assimile l’âme humaine au cocher qui doit maîtriser et diriger les chevaux fougueux de ses instincts et de ses multiples personnalités, chacune tirant à hue et à dia?

Laura ne pouvait vivre harmonieusement avec elle-même et avec les autres que si elle était capable de garder une cohérence interne dans ses comportements. C'est pourquoi, secrètement, malgré tout ce que les autres pouvaient prendre pour des errances ou des retournements, elle demeurait fidèle à ses principes, de manière obstinée. Là était la seule richesse intérieure, qu'elle s'efforçait de cultiver précieusement et qui contribuait à créer son aura de charme et de mystère.

Après avoir rompu avec son mari et être partie avec ses deux enfants, elle avait ressenti le besoin de se réfugier dans sa famille pour y trouver calme et appui. Mais elle n'avait trouvé qu'incompéhension et rappel à l'ordre, injonction à reprendre la vie commune au nom de l’engagement pris devant Dieu et devant la

communauté religieuse. Elle n'avait même pas discuté et, sans rien dire, était repartie deux jours plus tard.

Aujourd'hui, avant de quitter Israël, elle était quand même venue voir un pèlerinage au mur des Lamentations dont elle avait tant entendu parler dans son enfance. Mais elle était étrangère à ce qu'elle voyait, les soldats en arme et les intégristes fanatiques d'extrême-droite aux costumes anachroniques. Quoi qu'elle fasse, elle ne pouvait se sentir proche de ces personnages qui conservaient jusqu'à la caricature des vêtements d'une autre époque. Non, elle ne pouvait être à l'aise dans les dérives conservatrices qui transformaient la richesse d'une vision poétique de l'exil dans les textes sacrés en système politique oppressif reniant l'histoire même de son peuple.

Pourchassés d'un pays à l'autre tout au long de l'Histoire, les juifs n'avaient dû leur survie qu'aux liens familiaux extrêmement solides qu'ils avaient toujours su préserver et imposer à leurs descendants. Vivant dans un exil perpétuel, se rappelant chaque jour que leur demeure actuelle ne pouvait être que temporaire et qu'ils devaient être prêts à l'abandonner à tout moment, ils se repliaient sur eux-mêmes, la communauté et la cellule familiale étant pour eux le fondement premier sur lequel devrait se bâtir le futur royaume de Dieu. Tout se construisait à partir de cette cellule première que les élus avaient mission de réaliser parfaitement ici-bas, dans l'attente de l'improbable Messie. Et c'est ainsi qu'insensiblement, comme dans tout monothéisme autoritaire persuadé que sa petite communauté de fidèles représente le modèle idéal, la vie familiale s'était révélée finalement un carcan fait de règles et de prescriptions innombrables, sous le regard omniprésent de la Mère dépositaire de la Tradition, surveillant chacun de ses membres. Car autant la famille peut représenter une cellule de base ouverte permettant à chacun de prendre place et de s'épanouir, autant elle peut aussi devenir un milieu morbide et étouffant.

Ce qui s'était passé à une petite échelle pour la vie quotidienne de la famille juive s'était hélas aussi réalisé à l'échelle plus vaste du pays, dans lequel avaient émigré les survivants de l'holocauste terrifiant qui les avait frappés. Car Israël, terre promise où devait s'épanouir la communauté idéale, n'était économiquement pas auto-suffisant, n'existait que financée de l'extérieur par la diaspora, triplement protégée par son armée, la présence américaine et la bombe atomique, entourée de barbelés dans un souverain mépris des nations arabes qui l'entouraient. Pour survivre dans son splendide isolement, le pays imposait aux populations palestiniennes, à leur tour condamnées à l'exil, le même traitement de paria et de victime expiatoire dont ils avaient pourtant tellement souffert.

x

Laura prit en main le petit livre de Krishnamurti qu'elle avait emporté avec elle pendant son périple. Quelle différence entre ce qu'elle voyait depuis son arrivée, à savoir un pays recroquevillé dans l'orgueil solitaire et la haine méprisante de l'autre, et les paroles qu'elle lisait au calme, le soir, en se trouvant à chaque fois touchée profondément. L'auteur était l'un des penseurs contemporains les plus originaux et les plus inclassables de ce siècle, puisqu'il délivrait un message orientalisant dans une terminologie moderne et résolument individualiste. Il avait été lui aussi terrifié par la manière dont, partout, la famille et le prétendu amour parental en arrivaient finalement à construire des mondes totalitaires hostiles à toute volonté d'autonomie et de liberté. Sa vie même l'avait à jamais vacciné

contre cette perversion: élevé dès le plus jeune âge dans un mouvement spiritualiste convaincu qu'il serait le futur Messie ou Maître initié du monde, il avait vu toutes les petitesses, les luttes de pouvoir et les hypocrisies de ceux qui s'occupaient de lui en étant persuadés de réaliser une micro-communauté idéale. La première décision qu'il avait d'ailleurs prise, une fois adulte et reconnu chef spirituel du groupe, avait été de dissoudre l'Eglise et la famille invisible qui l'avait pourtant élevé et nommé, en affirmant spectaculairement que l'individu doit être seul pour se libérer et progresser. La seule vraie famille était l'Humanité entière, devenue libre et adulte, toute autre communauté étant forcément restrictive et appauvrissante.

Cela confirmait à Laura qu'il n'y avait, hélas, pas qu'en Israël qu'on pouvait observer cette même tendance à transformer la cellule familiale de base en carcan étouffant, et la communauté utopique idéale en société oppressive dans laquelle la femme était comme par hasard toujours reléguée dans des taches inférieures : des catholiques qui avaient dû réunir un concile pour savoir si la femme avait une âme, au monde musulman l'obligeant à se voiler et à se cacher aux regards des hommes, jusqu'aux chinois pour lesquels la femme est par nature passive et dévolue aux tâches du foyer, partout il semblait que la famille s'était finalement consolidée en perpétuant la soumission de l'un des deux sexes et en affirmant une stricte répartition des rôles; comme si le seul avenir envisageable pour l'Humanité était de rester les yeux rivés sur la vie idéale de la fourmilière et de son ordre rigide.

Au moins le monde moderne permettait-il d'échapper à ce Fatum historique, se dit Laura en pensant à sa petite famille éclatée qu'elle allait retrouver et à la semaine qu'ils allaient tous passer ensemble auprès de son amie d'enfance prête à les accueillir. A une autre époque, elle n'aurait jamais pu divorcer et mener une vie aussi libre. La responsabilité de recomposer sa famille en une unité aussi harmonieuse et épanouissante que possible, tout en laissant chacun partir ensuite sur sa propre voie, était un phénomène récent qui suivait finalement les intuitions du penseur hindouiste.

1. Pour sauver sa famille, elle avait du rompre ce qui avait été uni pour la vie, en demandant le divorce et en cassant le mariage religieux qu'elle avait contracté. Elle avait pris conscience que son mari n'évoluerait jamais, et que la relation conflictuelle dans laquelle ils s'enferraient tous deux n'avait pas d'autre issue possible. Les enfants, pris en otage dans une telle situation, privés de modèle paternel fort, ne pouvaient que souffrir. C'était au moins autant pour eux que pour sa survie personnelle qu'elle avait finalement pris sa décision.

Mais il ne suffit pas de briser un ancien contrat pour ramener l'ordre et rétablir une unité familiale harmonieuse, au contraire. Les débuts avaient été difficiles, les enfants perturbés par la séparation se révélant naturellement encore plus demandeurs d'attention et d'amour qu'auparavant. Bien entendu, ils avaient eu tendance à en profiter, essayant de lui prendre tout son temps sans lui laisser de répit, le plus petit demandant des câlins en se glissant dans son lit désormais vide le soir, le plus grand nécessitant un suivi scolaire plus important qu'auparavant. Elle avait dû, puisqu'elle était désormais le seul chef de famille, édicter les règles strictes et les interdits dont les enfants ont besoin pour se structurer, leur rappelant qu'ils devaient préparer leurs devoirs à telle heure, ne venir dans son lit que pour

un court moment avant d'aller dormir, participer aux tâches ménagères, se comporter de telle manière...

Parce qu'elle imposa ces nouvelles règles avec douceur, mais fermeté, elle réussit non seulement à créer à l'intérieur de sa famille une harmonie qui n'avait jamais existé auparavant, mais à ce que le nouveau bonheur de ses enfants rayonne et se diffuse autour d'elle, faisant taire les reproches de son entourage. C'était le début d'un *Développement, 53,* lent mais continu...

2. Sarah était la vestale moderne du foyer. Son mari toujours parti en voyage, jonglant avec les départs d'avions et les décalages horaires, restait peu au foyer, s'efforçant chaque fois qu'il revenait chez lui de récupérer le sommeil qui lui manquait, et n'accordant de ce fait que très peu de temps à ses enfants et à sa femme. Au début, elle avait bien essayé de lui faire comprendre qu'il devait du temps à sa famille, mais elle avait vite compris que cela ne servait à rien. C'était à la fois un trait de son caractère et une obligation incontournable de son travail : pour lui, ramener l'argent et le pain quotidien était de son ressort, c'était à sa femme de s'en accomoder. Elle devait assurer seule la vie quotidienne du foyer, mais aussi la nourriture spirituelle et affective dont avaient besoin ses enfants.

Intérieurement, même si elle avait la satisfaction d'être le véritable centre vital d'une petite famille qui rayonnait autour et par elle, elle regrettait d'être ainsi cantonnée chaque soir dans la cuisine, condamnée comme tant de ses consoeurs à demeurer servilement au foyer sans pouvoir compter sur l'aide de son mari. Mais elle s'interdisait de se laisser aller inconsidérément à ses humeurs. Un jour, elle le savait, elle prendrait une décision radicale. Mais comme toutes les femmes héritant du poids du passé et des siècles d'oppression, elle avait besoin d'avancer doucement, de laisser mûrir son projet, au même rythme lent que lorsqu'elle préparait mélancoliquement les repas du soir. Elle devait *apprivoiser par le petit (9),* sa vie actuelle comme le rêve d'autonomie qu'elle portait en son sein...

3. Léon et Cathy avaient tant bourlingué, tant cru dans les mouvements anti-autoritaires, qu'ils n'avaient rien voulu imposer d'arbitraire à leurs enfants. Fruits des révoltes utopiques post soixante-huitardes et des multiples communautés qui avaient alors foisonné, des kibboutz israéliens aux communautés hippies puis alternatives, ils avaient finalement bâti au fil de leurs expériences multiples et de leurs tergiversations une famille qu'ils qualifiaient entre eux de "copains-copains", souhaitant qu'enfants et adultes soient toujours sur le même plan, parlent de tout sans censure et sans rien se cacher, sans jamais refouler leurs propres sentiments.

Il en était résulté une vie quotidienne explosive, d'une richesse extrême puisque les enfants les plus jeunes étaient traités comme des adultes, donnant leur avis au même titre que les invités, mais en même temps profondément déstabilisante. Au nom de la vérité des seentiments chacun pouvait laisser libre cours à sa colère, à ses humeurs, à ses manifestations d'amour et de joie bien entendu, mais aussi de haine et d'agressivité. Tout le monde parlait en même temps, épanchait ses pulsions du moment, sans tabou et sans se contrôler, quitte à se blesser ou à se manquer de respect les uns les autres.

Les événements empirèrent lorsque les enfants atteignirent l'adolescence. Léon et Cathy comprenaient mal qu'à cet âge leurs enfants n'aient plus envie de parler de leurs problèmes avec les parents, souhaitant cultiver leur jardin secret, ne pas présenter leurs amis, ne plus tout mettre en commun. Chacun des deux parents réagit à sa manière, tentant de retrouver désespérément la complicité perdue. Cathy s'efforça de manière pitoyable de s'habiller et de se coiffer comme sa fille, sans s'apercevoir qu'elle avait vieilli et qu'il était insensé de vouloir ressembler aux jeunes amies de sa fille; Léon, après avoir tenté de jouer la complicité avec son fils et ses copains en sortant à moto et en roulant un joint avec eux, reçut un jour une remarque cinglante sur son âge et, vexé, adopta dés lors une attitude autoritaire qui le rendait ridicule. On le traita de vieux schnock, manière ironique de le dévaloriser et le renvoyer définitivement dans un monde dépassé.

Ainsi apprirent-ils tous deux que la sévérité excessive comme le trop grand relâchement ne peuvent mener qu'à l'humiliation, alors qu'une contestation bien canalisée et acceptée des enfants aurait pu provoquer un progrès et une *Augmentation, 42.*

4. Dans le couple qu'ils avaient formé, elle tenait classiquement les cordons de la bourse, ne laissant Isaac toucher que parcimonieusement gagné qu'il ramenait consciencieusement à la maison, le premier de chaque mois.

Son penchant pour la boisson et pour le jeu avait souvent failli mener leur famille à la ruine, Isaac dilapidant avec ses amis dans des tripots clandestins son maigre salaire. A la suite de l'une de ces nuits blanches dont il revenait à l'aube, ivre et défait, elle avait décidé de prendre les choses en main et de gérer seule le budget du foyer. Elle avait été étonnée de son acceptation immédiate, comme s'il s'y était attendu, secrètement soulagé de s'en remettre à sa femme. Il lui avait donné l'impression de revenir avec insouciance à l'état de dépendance bienheureuse que, petit enfant, il avait dû connaître avec sa mère. Comme si l'homme ne cherchait, à travers les femmes, qu'à retrouver une mère lointaine et raisonnable prenant en charge sa destinée...

Sans véritablement le vouloir, subissant cette évolution tout en y gagnant malgré tout une certaine fierté, elle était dés lors devenue, chaque jour un peu plus, à la fois la prisonnière et l'incarnation de cet archétype de la matronne méditerranéenne autour de laquelle tourne la *communauté des hommes, 13,* dans son foyer comme auprès du monde extèrieur...

5. Jacob, le petit boutiquier, avait toujours été discret et humble envers les gens qu'il fréquentait, notamment les clients qui poussaient la porte pour s'enquérir des draps et soieries mis en exposition dans sa vitrine. Jamais il n'avait un mot plus haut que l'autre, jamais il ne s'impatientait, les laissant longuement réfléchir avant de prendre une décision, toujours affable, prêt à servir.

Ses amis de la casbah, fiers de leur roublardise et de leur bagout, se moquaient souvent, lui reprochant d'être plus doux et de bonne composition que n'importe quelle femme, incapable de dureté en affaire. Mais leurs critiques ne le touchaient pas: il était d'un naturel bienveillant et chaleureux, et n'avait aucune envie de se forcer à jouer au mâle dominateur marquant son territoire.

Et surtout, le brave Jacob avait un secret. Il fondait littéralement devant sa petite fille, souhaitant lui apprendre les règles de la vie et lui transmettre une éducation basée sur l'amour. Il l' aimait tant qu'il ne voulait jamais la heurter par un mot trop vif, passant des heures en l'absence de sa mère à s'occuper d'elle, à lui apprendre à lire et à écrire. Les sourires qu'il recevait d'elle, la manière dont elle venait se confier à lui en toute liberté, suffisaient à le récompenser.

Ainsi passait la vie du brave et obscur Jacob, dont les autres boutiquiers moquaient la bienveillance et l' entêtement, alors qu'il était un véritable roi en son petit royaume, inspirant respect et confiance à ses proches comme à ses clients qui, à son contact, se trouvaient plongés dans un étrange état de *Grâce, 22.*

6. Elle avait reçu le nom de la déesse chasseresse Diane, et avait inconsciemment modelé sa vie sur son modèle. Dès l'école, elle voulait être la plus brillante et détrôner les garçons. Dans ses rêves d'enfant, elle devenait une autre Marie Curie, celle qui dévoilerait de nouveaux secrets au monde entier, en prouvant que le génie peut aussi être féminin.

Les chemins du destin ne lui avaient permis que partiellement de réaliser ses rêves, dans un autre domaine que celui auquel elle avait d'abord aspiré. Mais finalement peu lui importait : elle était devenue une négociatrice hors pair à laquelle les entreprises ou même les gouvernements faisaient appel pour les négociations délicates. La passion apparamment froide qu'elle mettait à défendre un dossier, avec une intransigeance toute masculine, était entourée d'une douceur et d'un gant de velours spécifiquement féminins. Son sens de la justice lui évitait d'attaquer bassement un adversaire, ce qui lui avait permis de se faire respecter et admettre dans le cercle restreint des décideurs. Depuis, souvent consultée pour des affaires d'importance, elle voyageait en jet, régulièrement accompagnée d'une dizaine d'hommes qui l'assistaient en lui apportant l'expertise judiciaire, comptable ou politique nécessaire.

Elle avait ainsi atteint les objectifs qu'elle s'était fixés depuis l'enfance : s'imposer dans un monde habituellement régenté par les hommes, sans sacrifier pour autant sa féminité. Car sa vie comportait une autre face cachée: elle avait quatre enfants et un mari qui s'occupait la plupart du temps de la vie quotidienne de la famille et de ses multiples obligations. Après ses voyages, elle les retrouvait avec joie, exténuée mais profondément heureuse. Elle était fière de pouvoir leur raconter ses dernières pérégrinations, lisant dans leurs yeux l'admiration tant pour son travail que pour les villes lointaines qu'elle leur décrivait avec force détails.

Diane était arrivée à un sommet, à un équilibre parfait mais précaire entre sa vie privée et sa vie professionnelle. C'était d'ailleurs ce qui la rendait secrètement anxieuse: elle sentait que la situation ne pourrait durer éternellement, et qu'*après un tel accomplissement, 63,* des difficultés allaient fatalement se produire dans sa vie professionnelle ou personnelle. Mais elle était prête, et savourait avec délices les derniers moments de grâce qu'elle connaissait...

x

Laura regarda une dernière fois le mur des lamentations, gardé à chaque extrémité par des militaires en arme, le doigt sur la gâchette.

Non, décidément, malgré ses origines et la religion de ses parents, elle ne pouvait se sentir appartenir à cette famille qui avait réussi à transformer le rêve de la Terre Promise en société policière, et la communauté idéale des élus en fanatiques extrémistes d'un autre âge.

Sa véritable famille était ailleurs, elle devait partir pour se réaliser en ne comptant que sur ses propres forces, en suivant l'exemple d'indépendance de Krishnamurti.

Notes sur Lebab

Sur Lebab les discussions allaient bon train, chacun ayant une interprétation différente maintenant que la prédominance des femmes se confirmait dans le déroulement du Jeu. La salle de visionnement où les habitants de Lebab pouvaient suivre la retransmission de la partie était de loin la plus bruyante, chacun discutant sur le rôle de ces dernières dans la vie quotidienne.

" Le sens est clair pour moi" dit le sanglier grognon qui voulait se faire remarquer par son ouverture d'esprit, et lancait en même temps une oeillade gaillarde à la vieille chouette sa voisine. "Ils découvrent sur Terre que la femme est l'avenir de cette société malade, qu'elle est naturellement porteuse de vie, et que c'est autour d'elle et du foyer familial qu'il faudrait réorganiser le monde."

" Balivernes", lui rétorqua la vieille chouette mal lunée qui n'aimait ni les avances de son voisin ni la flagornerie de son discours. "Ce n'est pas parce qu'elle est reconnue maîtresse du foyer qu'on lui attribue un statut supérieur. Au contraire, c'est le meilleur prétexte pour la fixer une fois pour toutes à l'intérieur de cadres étouffants. Moi, je ne vois dans cette histoire que la triste condamnation de la femme à toujours devoir s'occuper de la cuisine et de ses enfants, au nom d'une prétendue nature humaine qui n'a jamais existé. J'en connais d'autres, en dehors des Terriens, qui ont hélas le même genre de vieux réflexe macho" dit-elle d'un air lourd de sous-entendus en défiant du regard les autres membres de l'assistance.

"C'est pourtant bien ce qu'elle devrait faire, en comprenant qu'elle a été façonnée par la nature pour s'occuper de la vie de son foyer" rétorqua immédiatement, cinglant, le crabe à pince sans rire de homard.

"Vous avez tous à la fois raison et tort" dit de sa voix fluette le savant maigre, amoureux des chiffres et des correspondances secrètes. "Haussez-vous un peu au niveau des symboles, et alors vous comprendrez que le rayonnement familial qui soude les êtres, et dont on parle dans ce récit, n'est pas affaire d'homme ou de femme. Car chacun, quel que soit son sexe, a en lui la capacité improprement dite féminine de rayonner et rassembler des gens autour de soi, en les nourrissant d' amour, et en les préparant par là-même pour de grandes actions à venir. Tout le monde a besoin de consolider son territoire, de constituer une cellule, un premier cercle sur lequel s'appuyer afin d'affronter le monde. "

Dans la salle des joueurs, l'embarras était également perceptible, mais pour d'autres raisons.

Les deux soeurs, Li et Souen, avaient été assez rapidement identifiées par les autres joueurs, et finissaient de commenter la partie, chacune livrant l'enseignement qu'elle croyait y percevoir.

" ... Cela montre donc que la force de persuasion féminine est la plus forte..." conclut Souen

"... à condition d'être aussi tenace et forte qu'une flamme" corrigea immédiatement Li qui voulait rappeler à sa soeur que la femme ne doit pas non plus s'effacer. L'embarras ne venait pas de leur dialogue, car tout le monde était conscient qu'elles jouaient deux rôles parfaitement complémentaires. Non, il provenait du fait que K'an, hésitant, se trouvait entre les deux joueuses, comme s'il ne savait où se tenir. Ato s'adressa à lui brutalement:

" Que fais-tu là, indécis?"

"Je me demande... J'ai cru percevoir des signes indiquant que des humains me correspondant intervenaient aussi dans le Jeu. Car sinon, comment expliquer la présence d'hommes me ressemblant? Mais, en même temps, que fais-je dans cette histoire? Je cherche, je ne comprends pas réellement..."

Ato laissa chacun réfléchir, puis ajouta, dans le silence perplexe qui suivit:

" Votre confrère K'an a raison, le Jeu n'est pas la résultante du seul couple constitué par Li et Souen ; un autre élément est venu en même tempsinterférer, pour y apporter la solidité qui aurait sinon manqué, mais en y amenant aussi un danger expliquant la prudence des deux soeurs. Mais comment pouvez-vous m'expliquer cette intrusion d'un troisième élément? Et pourquoi?"

"C'est peut-être dans cette direction que doit s'orienter votre enquête, vous disposez d'un indice, utilisez-le..." ajouta sentencieusement Ato.

Un long silence s'installant, Foussage prit sur lui de rendre l'atmosphère un peu plus légère en battant spectaculairement des ailes et en croassant de sa voix de fausset:

« La Famille vient après la Percée, 43, en lui ôtant son caractère dangereux et lui permettant de s'épanouir. »

« Les comparaisons peuvent s'établir avec 63, Après l'Accomplissement, où la situation est parfaitement équilibrée, mais avec le danger de devenir figée et de se défaire bientôt. C'est ce que toute famille doit éviter. »

« La connexion avec le récit précédent est logique: après l'obscurcissement de la lumière, il faut une organisation claire et stable telle que celle de la famille, pour retrouver une solidarité r éconfortante. »

38. L'OPPOSITION ET L'ERE DES MUSEES

Le musée était devenu le nouveau lieu atemporel d'une culture mondiale désancrée de ses origines, arrachée à son sol naturel pour faire sens de manière abstraite, en s'insérant dans un réseau théorique et scolastique de correspondances au sein duquel les oeuvres se mettaient à parler entre elles, en miroir, au lieu de se déployer librement en animant leur environnement.

De la Moma de New york aux bâtiments classiques et aux vastes halls coloniaux venant souligner l'appropriation américaine des oeuvres, au bric-à-brac de colporteur du Smithonian; de la froideur classique d'un Louvre minéral et cristallin, à la spirale vertigineuse d'un Guggenheim qui entraînait dans un tourbillon d'insignifiance ses expositions post-modernes; du musée d'Athènes aux salles surchargées de trésors archéologiques, au point de dégorger, aux minuscules petits musées ethnologiques de Rantepao, où à l'inverse quelques objets cultuels de l'art iranjaya étaient dérisoirement mis en vitrine, partout ces cathédrales modernes témoignaient de cette étrange propension de l'homme contemporain à dévitaliser et momifier les oeuvres culturelles, pour mieux les sacraliser une fois mortes, en les présentant de manière aseptisée et sous vide dans le grand supermarché de la consommation culturelle. Comme si la quête contemporaine du sens avait besoin de nier la vie et ses multiples oppositions, pour fondre indifféremment les choses et les êtres dans un espace neutre et abstrait.

En continuant à dérouler le fil de ses pensées, Léa, qui parcourait depuis des années les musées du monde, afin de parfaire son travail de recherche sur les représentations de la féminité dans l'art occidental, se dit avec humour qu'elle tenait là une piste d'interprétation intéressante: si la femme était, à l'inverse des autres traditions culturelles, aussi souvent représentée dans les peintures de notre civilisation, c'était peut-être une manière d'exorciser les peurs et les angoisses diffuses qui entouraient son inquiétante étrangeté. En la fixant sur un tableau, en la faisant trôner dans les musées, en la glorifiant pour sa beauté éternelle, et en la statufiant ainsi, on la maintenait en même temps à distance, en neutralisant son énigmatique pouvoir de mort et de vie. C'était probablement la raison pour laquelle les portraits de femme avaient été si longtemps des visages de madone, puis des sujets empruntés à la mythologie, voire des représentations officielles de femmes de pouvoir. A chaque fois, il s'agissait de conjurer la figure individuelle et unique du modèle, en la codifiant dans des formes et rôles rassurants, en la neutralisant pour contenir sa force.

Parfois, bien entendu, tels des éclairs déchirant la consensualité de ces images pieuses, perçaient quelques exceptions : un regard passionné qui sortait du cadre du tableau classique; la représentation étonnante par Ingres d'un bain turc laissant deviner la sensualité partagée entre femmes d'un même gynécée, ou encore ces

peintures représentant les fières amazones mythologiques à cheval, un sein coupé pour mieux bander leur arc et viser l'ennemi avec leurs flèches. Dans leur attitude noble et guerrière, elles semblaient pressentir et défier par avance l'obscurité qui allait s'abattre pendant plusieurs millénaires sur les représentantes de leur sexe, pour ne resurgir que ponctuellement dans les figurations de la Marianne républicaine dressée fièrement sur les barricades, un fusil dans une main et un drapeau dans l'autre.

Ces quelques cas étaient révélateurs, pour Léa, des réticences des peintres, et plus généralement des hommes: ils évitaient le plus souvent de représenter la femme saisie par la volupté et se laissant glisser dans l'abandon ultime, mais aussi, à l'autre extrême, la femme guerrière affirmant son pouvoir et sa détermination de manière héroïque. Pourtant, la femme était aussi cela, en plus des multiples attributs qu'on lui donnait classiquement. Léa le ressentait dans ses chairs: elle était à la fois passionnée et joyeuse, conquérante, prête à partir à l'assaut du monde, à revendiquer et reprendre ses droits ; et en même temps elle se sentait profondément douce, tentée par l'abandon voluptueux qui invite à se laisser aller, à accueillir la vie, à « laisser être » les gens sans intervenir. La femme n'avait pas à choisir entre ces deux modèles ou à les nuancer dans un compromis neutre, mais à montrer qu'elle est capable de les vivre tous deux à la fois, de manière complémentaire, active et dynamique, en jouant d'eux selon la situation, et en corrigeant les excès de l'un par la force de l'autre.

Léa en avait déduit une thèse radicale, qui avait provoqué des débuts de conflits avec son professeur d'art responsable de la direction de son doctorat. Elle n'avait en effet pu s'empêcher d'écrire dans sa conclusion qu'à l' inverse de la femme muséale, sacralisée et chosifiée, il fallait réhabiliter la figure de la vraie femme, une et multiple, faite de tendances opposées et complémentaires, prête à se battre pour réaffirmer les droits de la vie. Plus encore, elle concluait qu'un tel enseignement pouvait se généraliser et s'appliquer aux hommes eux-mêmes. Après tout, écrivait-elle dans les dernières lignes de son mémoire, l'homme aussi pouvait découvrir qu'il était pareillement un et multiple, masculin et féminin, animé par deux tendances opposées qui, au lieu de s'affronter de manière contradictoire, pouvaient se gérer de façon complémentaire, en s'enrichissant mutuellement. N'y avait-il pas là une nouvelle possibilité de penser les rapports entre hommes et femmes?

Son professeur d'art refusa en bloc son projet de conclusion, lui faisant remarquer sèchement que même si elle partageait personnellement ses vues, il ne s'agissait plus d'une étude sur l'esthétisme, mais d'un discours philosophique ou même politique qui risquait de desservir son travail en faisant croire au jury qu'elle était partie d'un a priori théorique.

Avant de répondre, Léa pesa longuement le pour et le contre. Elle comprit qu'il était plus sage, sur ce point précis, de ne pas s'opposer inutilement, qu'elle pouvait désamorcer sans grand frais le début de conflit qui se dessinait. Prudemment, elle supprima sa conclusion et la remplaça par une autre version plus anodine et technique, sachant pertinemment qu'entre les lignes sa pensée était suffisamment claire pour faire passer le message qu'elle souhaitait délivrer. Plus tard, elle publierait dans un magazine la thèse à laquelle elle tenait tant...

1. Lio, la brune, était gaie et volage, capable de tomber amoureuse d'un nouveau compagnon chaque fois que l'ennui se glissait dans sa relation avec le précédent, n'hésitant pas alors à rompre avec l'ancien en annonçant que désormais elle ne sentait plus le feu sacré entre eux.

Lorsque John commença à lui mentir, prétextant des rendez-vous professionnels pour justifier ses absences et cacher ses rencontres, Lio s'amusa secrètement de ses stratagèmes péniblement mis au point. Plutôt que de s'opposer à lui de manière frontale, elle le laissa s'enferrer dans ses mensonges. Mais en le voyant s'enfoncer dans sa mauvaise foi, elle perdit rapidement le peu de confiance et d'attachement qu'elle avait pour lui. C'est pourquoi elle se mit, elle aussi, à sortir avec quelqu'un d'autre. Et elle cessa fort logiquement de l'aimer.

Le résultat de son attitude fut paradoxal. Alors qu'elle se serait attiré le mépris et la commisération de John si elle s'était accrochée à lui, ce dernier ne supporta pas d'être mis à son tour à l'écart, d'être superbement ignoré. Il fut vexé dans son amour propre au point de vouloir reconquérir Léa. Il recommença à lui faire la cour, lui offrant des fleurs et laissant sur son répondeur de nombreux messages.

Léa se laissa fléchir, trop contente de voir qu'en lui laissant la bride sur le cou et en jouant l'indifférence elle avait réussi à le ramener à elle. Pour mettre fin facilement à sa nouvelle liaison, elle se mit à parler de son désir d'enfant et de maternité, ce qui suffit à faire fuir son amant. Ne fût-ce que pour savourer sa victoire et se montrer magnanime, mais aussi parce que toute femme est ambiguë et qu'elle se demandait s'il n'était finalement pas possible de reconstruire quelque chose entre eux, elle revécut avec John pour quelques mois.

Pourtant elle savait secrètement qu'avant *l'accomplissement 64,* il était fort probable qu'elle mettrait un terme final à leur relation...

2. Claudia rencontra sa soeur Laurence dans une réunion amicale où aucune des deux soeurs ne s'attendait à voir l'autre. Il y avait toujours eu, sinon une inimité, du moins une forte différence de caractère entre la benjamine et la cadette, la première ayant acquis l'insouciance des enfants choyés par leur parent, alors que la cadette coincée entre ses deux soeurs avait dû affronter beaucoup plus de difficultés pour s'imposer face à des parents plus autoritaires avec les aînés. Pour elle, Claudia était insouciante et papillonnait de manière horripilante, cette dernière voyant fort logiquement de son point de vue sa soeur comme une seconde mère autoritaire qui ne supportait pas son indépendance de vie et d'esprit.

Loin de s'atténuer, leur opposition s'était exacerbée avec le temps, chacune se mariant avec un homme aux antipodes, Claudia avec un jeune artisan plus ou moins artiste et sans situation, Laurence avec un ingénieur susceptible de réaliser une brillante carrière commerciale. Lorsqu'elles se retrouvaient ensemble dans une réunion de famille, il n'était pas rare que la soirée se finisse de manière acerbe, par une dispute et le départ théâtral de l'une des deux soeurs.

Ce soir, Claudia fut la plus sage. Après avoir bu une ou deux coupes de champagne elle s'éclipsa discrètement de la réception, laissant sa soeur briller seule au milieu de ses amies et connaissances. Elle n'avait plus envie de s'affronter à elle de manière stérile, sous le regard des autres. Elle aspirait secrètement à la paix et à une nouvelle sérénité -qui sait, peut être même à une réconciliation! La semaine suivante, elle prit sur elle de téléphoner à l'aînée et de lui proposer de

déjeuner toutes deux ensembles. Et là, en dehors de tout enjeu trop brûlant, elles recommencèrent à tisser timidement des liens affectifs oubliés depuis longtemps, se laissant aller à des confidences qu'elles n'auraient jamais osé se faire, sans besoin de se mentir ni de cacher la réalité, se redécouvrant sous un autre jour.

Le début d'un nouveau type de relation était amorcé, forcément positif parce que basé sur la franchise, même si à l'avenir il leur faudrait parfois *mordre au travers des obstacles 21* pour arriver à oublier le passé et à opérer une catharsis de leurs sentiments...

3. Nicole traversait incontestablement une mauvaise passe, l'infortune venant la frapper en plein succès. Elle avait réussi à se hisser au sommet de l'organisation syndicale dans laquelle elle avait milité toute sa vie, conquérant pour elle la direction des diverses caisses de Sécurité sociale jusqu'ici gérées par une organisation rivale, devenant l'interlocutrice privilégiée et incontournable du gouvernement comme du patronat. Elle rêvait de passer d'un syndicalisme de refus basé sur une opposition systématique, et souvent de mauvaise foi, à une phase plus constructive de négociations contractuelles cherchant pour faire véritablement avancer les dossiers.

Tout entière tendue vers son but, *vers le Grand Avoir, 14,* elle sous-estima peut-être les résistances qu'elle suscitait dans sa nouvelle pratique. Sa base militante rechignait à la suivre dans cette nouvelle voie, les autres syndicats l'accusaient de vouloir le pouvoir à tout prix, en trahissant son camp pour se mettre du côté du patronat, le gouvernement en profitant pour essayer de la mouiller un peu plus en la tirant de son côté. La tension qu'elle ssupportait des deux côtés était extrême, au point que lors d'une manifestation elle se fit agresser verbalement tout au long du défilé par ceux qu'elle était supposée défendre. Pire, lorsque le cortège se disloqua et qu'elle se retrouva sans la protection du service d'ordre, un noyau de fanatiques s' en prit physiquement à elle, les femmes du petit groupe d'attaquants étant les plus violentes, la traitant de prostituée, menaçant de la tondre et de lui faire subir à son tour le traitement de sinistre mémoire qui avait été appliqué aux femmes compromises avec les allemands pendant la dernière guerre mondiale.

4. Kate vivait mal sa situation actuelle. Elle se sentait seule, à la fois au sein de son foyer dont elle avait la charge en l'absence du père en perpétuel voyage, et face à sa propre famille qui n'était pas disposée à comprendre ses problèmes, partant du fait qu'elle n'avait pas à se plaindre puisqu'ayant un travail et un mari ramenant l'argent nécessaire au foyer. Elle souffrait encore plus de l'attitude méprisante de sa soeur, cette dernière ne voyant dans son mal-être qu'un de ces malaises de "nantis" dont elle se moquait assez méchamment.

Il n'en demeurait pas moins que Kate s'étiolait, glissant insensiblement dans un état dépressif chronique. Heureusement, il lui arriva de rencontrer fortuitement au golf un homme qui lui semblait encore plus mélancolique qu'elle. Il avait une manière de se redresser lentement pour préparer son swing, puis de se détendre rapidement, mais sans jamais finir son mouvement, comme s'il était déjà fatigué en plein milieu de l'action. En l'invitant à se désaltérer avec elle au bar à la fin du parcours, elle réussit à rompre la barrière d'indifférence qu'il opposait pour se protéger du monde extérieur. Elle sentait d'instinct que derrière son masque

faussement impassible, se cachait en fait un monde de ténèbres. Le laissant parler, il finit par se confier, et elle eut envie de l'aider à s'en sortir, lui disant qu'elle aussi ressentait cette *diminution (41)* ontologique de la faculté de vivre qui le frappait si visiblement. Peut être qu'à deux, pensa t'elle pleine d'espoir et d'envie soudaine d'aider l'autre, ils s'en sortiraient plus facilement...

Au fil des discussions suivantes, ils apprirent à mieux se connaître, chacun trouvant en l'autre une oreille attentive, un ami à qui se confier en toute simplicité. Ils étaient faits de la même nature, et étaient si proches, tels un frère et une soeur, qu'ils ne ressentirent d'ailleurs pas le désir d'une relation plus physique. La complicité intellectuelle, le fait de ne plus se sentir seul et de savoir qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre, était pour eux le principal.

5. Jane se méfiait de son caractère entier et passionné qui l'amenait en général à s'attacher trop rapidement à des personnages qui ne le méritaient pas, et dont elle avait ensuite toutes les difficultés à se débarrasser. Car malgrè tout elle était avant tout femme, profondément attachée aux êtres qu'elle rencontrait, ayant toujours peur au dernier moment de rompre le cordon ombilical et de faire mal.

Après de nombreux déboires dus à son impulsivité, elle avait décidé d'être beaucoup plus prudente. A chaque nouvelle rencontre, elle affichait un sourire réservé qui ne la quittait plus, et qui suffisait à décourager les avances éventuelles de la majorité des hommes, incapables de décrypter la timidité et le doute intèrieur qui la paralysait. Elle avait fini par s'installer dans une douce quiétude, dans un cocon solitaire par moment pénible, mais qui en même temps la rendait calme et, croyait elle, enfin invulnérable.

Juan, l'espagnol, impulsif et romantique, tomba presque immédiatement amoureux de cette belle jeune femme aux longs cheveux noirs et à l'air si réservé. Elle eut beau user de ses stratagèmes habituels, s'esquisser dès qu'il se rapprochait d'elle, rien ne le découragea: il était persuadé qu'elle ne le fuyait que par peur, et donc par désir inconscient de cèder à ses avances. Il réussit à briser son silence, et même une fois à la faire rire à l'une de ses réflexions. Mais à peine s'était elle laissée aller qu'elle s'était refermée comme une coquille, redevenant soudain de glace.

Juan ne fut pas découragé pour autant. Malgré son refus de lui donner ses coordonnées, menant sa propre enquête et à force de ténacité, il réussit à les obtenir. Il lui téléphona, elle raccrocha, il rappela ; il se fâcha même, affirmant qu'il était injuste de le traiter ainsi sans l'écouter. Le lendemain, il l'attendait en bas de chez elle, un bouquet de fleurs à la main. Elle ne put s'empêcher de sourire, émue plus profondément qu'elle ne voulait se l'avoueer, et lorsqu'elle essaya à nouveau de l'écarter, le coeur n'y était déjà plus.

En lui montrant inlassablement qu'il ne se laisserait pas décourager, il réussit enfin à percer la cuirasse émotionnelle derrière laquelle elle s'était blindée si longtemps. Ce fut comme une fissure dans un barrage: soudain le mur céda, et elle se laissa aller à nouveau, follement, à son instinct, à ses passions, à son coeur.

L'isolement dans lequel elle s'était emmurée prenait fin. *La marche, 10,* allait pouvoir commencer...

6. Marie José, la prude et timide jeune fille élevée au couvent, était effrayée. Son beau fiancé se tenait devant elle, et de manière inconcevable il était nu, cachant à peine son sexe de ses deux mains. Il les leva en signe de dévotion vers son visage, dévoilant sans pudeur le reste de son anatomie.

Son sexe dressé et obscène le faisait ressembler à un bouc; ses yeux brillaient de concupiscence, son corps était recouvert de glaise, comme s'il sortait d'un marécage. Elle eut un frisson de dégoût lorsqu'elle sentit ses bras se refermer sur son corps frêle et qu'elle tomba à sa suite dans un bain gluant de boue.

Combien de temps passa-t-elle elle à se débattre sur ce sol fangeux, elle aurait été incapable de le dire tant elle eut l'impression de perdre conscience et le contrôle de soi. Lorsque, hagarde, elle se redressa sur ses coudes pour regarder ce qui se passait autour d'elle, elle entendit un martèlement sourd au loin. Peu à peu, le bruit se précisant, elle reconnut celui de sabots frappant furieusement la terre et annonçant l'arrivée d'une troupe de chevaux au galop. Quand ceux-ci s'arrêtèrent en hennissant autour d'elle, elle hurla de frayeur: ils étaient montés par des démons, des barbares, mi-hommer mi-bêtes aux cornes noires qui la dévisageaient en s'esclaffant dans une langue inconnue. Elle se redressa, cherchant désespérément l'arc qui ne la quittait pas mais qu'elle avait dû jeter à proximité pour se défendre. Hélas, il n'y était plus...

Au moment où elle pensa sa dernière heure arrivée, elle sursauta et sortit du sommeil, du long cauchemar dans lequel elle était tombée. Au-dessus d'elle était penché le visage de son ami qui la regardait amoureusement. Il était bien habillé, une raie soigneusement dessinée partageant ses cheveux. C'était un allié, et non un ennemi! Elle soupira d'aise, toute sa tension tombant d'un coup, et se blottit timidement dans ses bras *comme une frêle et nouvelle épousée (54).*

Sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, Touei et Li se regardaient à peine, toujours méfiantes l'une envers l'autre. Ato ne put s'empêcher de rire en regardant leur air courroucé. Les prenant chacune par un bras, bienveillant et paternel, il leur dit:

" Cessez de vous faire la tête, vos avez bien joué, l'opposition ne doit pas être stérile, mais au contraire source d'enrichissement et de complémentarité! "

Li persistait pourtant à bouder et à s'avouer insatisfaite de l'histoire:

" Oui, mais il n'empêche que j'aurais bien aimé que notre cycle finisse autrement que sur une situation d'opposition. C'est un peu dommage, l'harmonie et l'attachement mutuel de la famille auraient été préférables. Avec cette fin, ne va-t-on pas se dire que les femmes aussi entrent en lutte les unes contre les autres, comme les hommes ?"

Ato, pour une fois, s'amusa à les provoquer. Les regardant toutes deux, il murmura: "ma foi, si je me fie à ce que je vois, peut être est-ce un peu vrai, aussi?"

" Mais non! " intervint aussitôt la joyeuse Touei qui voulait défendre le droit des femmes à s'affirmer dans leurs différences, même entre elles. "La leçon est pourtant claire, elle invite à ne pas considérer les femmes sous le seul signe négatif de la passivité, mais à reconnaître qu'ensemble elles peuvent lutter et

s'affirmer, l'opposition étant le moteur de la vie, le nerf de l'évolution, pour nous comme pour les hommes. C'est pour moi l'enseignement essentiel."

Ato les regarda silencieusement, presqu'avec tendresse. Il était fier de la manière dont s'étaient comportées les joueuses. Mais elles n'allaient pas assez loin dans leurs interprétations, elles demeuraient trop rivées à la spécificité de leur sexe, sans élargir le sens du Jeu. Il les invita à assister à ce qui se passait dans la salle de visionnage où se pressait une foule de spectateurs, avides d'apporter chacun son commentaire. *x*

Dans la salle voisine, les discussions concernaient pour le moment l'hypothèse formulée précédemment par le sanglier à tête de cochon, qui s'avérait finalement riche de sens pour comprendre ce qui se passait.

" Je vous avais déjà dit qu'un troisième personnage intervient parfois dans le cours du Jeu, et non pas uniquement deux joueurs. Ici, je suis sûr d'avoir remarqué à nouveau l'influence de K'an, surtout dans le quatrième récit où il se dévoile presqu'explicitement à travers une allusion à son esprit ténébreux. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant, vu son caractère secret et sa manière d'agir toujours de manière souterraine." disait le sanglier, fier de voir son intuition première confirmée.

" Mais alors " l'interrompit le savant fou à l'apparence hallucinée, "peut-être que les fameuses perturbations du Jeu et du système n'étaient pas dues à un événement ou à un personnage extérieur comme Sam, mais à cette présence invisible d'une tierce personne intervenant dans les récits sans que nous nous en soyons aperçus!"

"A moins que ce Kan ne soit qu'un masque derrière lequel se cacherait en fait Sam, dont nous n'entendons bizarrement plus parler depuis quelque temps. Derrière les femmes, cherchez l'homme !" ne put s'empêcher d'ajouter la vieille chouette qui voyait soudain un nouveau champ immense d'hypothèses s'ouvrir devant elle.

Un murmure de curiosité et d'incrédulité parcourut l'assemblée tout entière: touchaient ils du doigt un élément central mais jusqu'ici caché du jeu? L'enquête allait-elle déboucher sur une nouvelle piste d'interprétation ? Le vieux savant aux cheveux hirsutes et aux élucubrations ésotériques abonda en ce sens, recentra le débat tout en les prévenant contre les interprétations trop hâtives:

" Les perturbations humaines et le piratage informatique étaient hélas une réalité bien établie, je peux vous l'assurer! Mais, en plus, existait effectivement un autre élément, dont nous ne soupçonnions même pas l'existence...Je dois avouer que depuis le dernier jeter de dés j'ai repris toutes les histoires depuis le début, et je me suis aperçu que dans chacune l'évolution de la situation s'expliquait aussi par l'influence d'un troisième, voire d'un quatrième personnage caché dans les six petites saynètes finales. Je crois d'ailleurs avoir compris le mécanisme qui préside à leur opposition: à chaque fois, ils apparaissent lorsqu'on écarte les deux traits inférieurs et supérieurs extrêmes de la figure, ce qui nous dévoile alors les armoiries entrecroisées de deux nouveaux joueurs auxquels nous ne prêtions pas attention jusqu'ici. Dans le cas présent, les deux joueurs cachés à l'intérieur sont effectivement K'an et Li"

Les conséquences de la découverte des deux joueurs mineurs qui, tapis au creux des armoiries, orientaient secrètement l'action, étaient encore loin d'être claires pour tout le monde: une telle révélation risquait en effet de bouleverser la lecture des différentes parties du Jeu. Pour le moment, cela relançait la lecture des deux joueuses qui ne pouvaient se contenter de leur première interprétation. Dans la salle des délibérations, Ato venait d'ailleurs de demander à K'an de les rejoindre et de donner sa propre lecture des événements, puisqu'il était désormais évident qu'il était intervenu de manière occulte. Touei et Li lui demandèrent instamment d'expliquer son intervention.

Kan, gêné, s'en sortit en disant le minimum:

" C'est vrai qu'à chaque fois un autre personnage agit de manière sous-jacente, je dirais presque inconsciemment, sans que les joueurs principaux s'en aperçoivent forcément, pour contrebalancer les erreurs ou excès qu'ils ne peuvent manquer de créer. Dans ce jeu présent, je pense qu'il était normal qu'on demande à un homme de se manifester. Parce que c'est le complément d'un jeu de femmes, et qu'il apporte la part manquante à laquelle elles aspirent et qui se trouve aussi en elles... tout comme elles sont peut-être aussi en nous" conclut il de manière énigmatique.

Le cri de triomphe que poussa la vieille chouette dans la salle de visionnage en entendant ces derniers mots, retentit jusque dans la pièce où Ato et les joueurs étaient réunis.

" Je vous l'avais dit! Dans le jeu de Sam, il fallait chercher la femme, et dans le jeu des soeurs, c'était l'homme qui était caché! C'est toujours la même vieille histoire qui mène le monde depuis l'origine des temps! "

Autant les intuitions de la commère avaient été bonnes, comme le sont souvent celles des braves gens plus sensibles aux mille petites faits divers de la vie quotidienne, autant sa vue était courte, et ses capacités de compréhension singulièrement bornées. Le savant ésotérique aux cheveux hirsutes enchaîna, pour pousser plus loin les conséquences philosophiques des découvertes de la vieille commère:

" Je trouve ce qui se passe remarquable. En fait, il existe une correspondance secrète entre les deux premières cartes, qui avaient ouvert la première partie du Jeu sous le signe du Père Kien et de la Mère Kouen, et ces deux séquences qui permettent successivement de mettre en jeu les rôles masculins d'abord, puis les rôles féminins. Et pourtant, on va cette fois-ci un peu plus loin puisque le sens revient à dire que la femme se cache dans l'homme, tout comme l'homme se cache dans la femme. C'est peut-être pour cette raison que chaque sexe cherche l'autre. En ce cas, je pense qu'après avoir ainsi isolé les deux principes dans des séquences différentes, les histoires à venir vont montrer des situations de mélange beaucoup plus riches..."

" C'est ce que nous allons voir! " dit Ato en mettant ainsi un terme au débat, et en demandant au fidèle Foussage de fournir les indications cachées qu'il avait l'habitude de dévoiler à chaque fin de partie, et qu'il fit à nouveau avec empressement, en ne manquant pas d'ajouter désormais les nouveaux éléments concernant les personnages cachés dans les trigrammes nucléaires.

.La situation provient du Ciel antérieur, 6, le conflit. Les forces qui y étaient opposées de façon rigide et contradictoire ont eu le temps de s'assouplir et de s'intérioriser de manière beaucoup plus harmonieuse et complémentaire. Cela ne fait rien perdre de leur efficacité, au contraire, comme le rappelle bien l'image de l'arc bandé.

.Les deux trigrammes nucléaires ou Joueurs en embuscade sont Li la légère et K'an le ténébreux, tous deux a priori difficilement compatibles. Mais la légèreté de la vie ne pourrait-elle se faire sur fond de gravité, chacun apportant à l'autre?

.Les comparaisons peuvent se faire avec toutes les cartes d'opposition telles que l'Obstacle, 39, le conflit, 6, voire la Révolution, 49. La différence réside toutefois dans le fait qu'ici les deux forces en présence cherchent à s'équilibrer et, si ce n'est à se neutraliser, du moins à fonctionner en synergie, sans l'emporter l'une ou l'autre, sans chercher qui a tort ou raison. C'est l'adaptation mutuelle au sein des petits événements de la vie quotidienne qui est ici privilégiée.

Fragments sur le carnet de Sam

J'ai fait un drôle de rêve hier soir. J'ai revu les visages de toutes les femmes que j'avais jusqu'à présent croisées et aimées, en découvrant pour toutes une petite séquence de leur vie lorsqu'elles ne me connaissaient pas. Une seule fois j'ai cru être concerné par la scène à laquelle j'assistais ; mais l'étonnant était que la plupart du temps tout se passait comme si je contemplais un fragment de leur vie passée auquel je n'avais aucune raison d'avoir accès. J'ignore le rôle que je devais tenir dans de telles histoires. Est-ce pour me signifier que cet épisode joua de manière inconsciente dans notre relation? J'en doute, il s'agit peut-être d'une simple association aléatoire d'idées...

Ce n'est pourtant pas là l'essentiel. C'est la fin du rêve qui me frappa, au point de me réveiller brutalement. En effet les visages de ces nombreuses femmes qui comptèrent pour moi se mirent à tournoyer follement dans ma tête, et même celui de Luc mon ancien ami, mêlant indistinctement leurs traits, leurs chevelures et leurs sourires, pour ne plus dessiner qu'un seul visage, celui de Mélissa -ma Mélissa chérie, que j'ai rencontrée sur Internet, et avec laquelle j'ai enfin décidé de fonder, avec bien du mal, un foyer que j'espère uni et heureux.

J'ai compris en me réveillant qu'elle n'était pas une, ou plutôt qu'elle incarnait en elle toutes les femmes que j'avais connues; ou plus exactement encore qu'elle pouvait, en tant que femme complète, répondre aux multiples attentes et imagos de mon esprit. Les innombrables flirts que j'avais pu connaître pendant ma vie de célibataire m'apparurent soudain comme autant d'errances entre des images éclatées et parcellaires, d'un rêve que je n'étais pas jusqu'alors parvenu à unifier : Soudain Mélissa se révélait être la compagne de ma vie, celle avec qui j'avais envie de tenter l'impossible, de fonder une vie commune, malgré toutes les difficultés et obstacles que pouvait représenter un tel défi. Mais j'étais enfin prêt à l'assumer : plutôt que de m'éparpiller dans d'innombrables rencontres de hasard, désormais il n'y aurait plus d'histoire qu'entre elle et moi, un couple d'humains bien ordinaires qui ne veut rien d'autre que réussir sa vie dans ce qu'elle peut avoir de grand et d'enthousiasmant.

39. L'OBSTACLE ET LE PASSAGE DES ALPES PAR HANNIBAL

Lorsqu'Hannibal avait atteint le sommet enneigé du col alpin par lequel il avait décidé de faire passer son armée d'éléphants, il avait dû avoir l'impression d'être dans une situation sans retour. Devant lui, en bas, les vastes plaines italiennes sur lesquelles il s'apprêtait à fondre lui tendaient les bras, si proches, mais en même temps séparées de lui par un à pic vertigineux ; un éboulement de terrain suivi d'une avalanche avaient en effet emporté le chemin qu'il comptait emprunter. Derrière lui, les sommets déchiquetés et couverts de brume, où il avait déjà perdu une partie non négligeable de son armée de pachydermes morts de froid et d'épuisement, lui interdisaient toute idée de retour en arrière.

Il avait finalement dû son salut à l'un de ces multiples éclaireurs qui cherchaient une piste. A l'inverse des autres, et au milieu de leurs quolibets, il avait rebroussé chemin sur plusieurs kilomètres, à la recherche d'un improbable embranchement lui ayant échappé pendant la longue marche. Il l'avait enfin trouvé, en observant les herbes foulées. Après avoir suivi une petite sente rocailleuse à peine tracée, puis un chemin escarpé et difficile d'accès, il avait finalement débouché sur ce qui apparaissait de loin comme une nouvelle impasse, un cirque montagneux fermé de toutes parts, occupé en son centre par un lac aux eaux profondes et froides. Il y était descendu et avait découvert le passage caché qui allait permettre aux éléphants d'Hannibal de contourner l'à-pic vertigineux où ils auraient tous péri de manière immanquable. Deux jours plus tard, le temps de convaincre son chef qu'il n'y avait aucune honte à revenir en arrière, l'armée et son troupeau de pachydermes descendaient au bord du lac pour se désaltérer et reprendre des forces avant de continuer.

Hannibal hésitait toutefois à donner le signal d'un nouveau départ. Le chemin découvert par l'éclaireur prolongerait l'expédition d'au moins deux jours, et il demeurait plein d'inconnus. Un songe vint heureusement le visiter à la fin de sa deuxième nuit d'insomnie, alors qu'il était enroulé dans sa peau de bête au pied du lac, à la recherche d'un improbable sommeil: la surface de l'eau se ridait et gémissait sous les gifles du vent, mais en même temps semblait accueillir avec soulagement les rafales de pluie qui venaient grossir ses flots. Dans une vision à la limite du délire, Hannibal sentit au plus profond de son être que ce lac était vivant, que depuis plusieurs centaines d'années il attendait là, immobilisé et puni en haut de la montagne pour un quelconque crime contre nature qu'il avait dû réaliser jadis, à l'époque lointaine des Titans, mais qu'en même temps il ne s'était jamais avoué vaincu. Lentement, apparemment passif, il accumulait des forces, grossissant ses flots dans l'attente de la vengeance prochaine. L'heure n'était pas loin où, enfin, il allait pouvoir déborder au-dessus de la frêle barrière rocheuse

qu'il entourait, pour se déverser sur la plaine et rejoindre les autres cours d'eau en emportant tout sur son passage.

Hannibal sortit de son rêve en sursaut, décidant sur le champ de donner l'ordre de départ à son armée. Les signes étaient de bonne augure et lui promettaient une avancée foudroyante, il fallait en profiter...

Sam reposa le livre consacré aux exploits de son héros sur la table de chevet, et regarda au loin l'aiguille du Midi qui semblait le narguer. D'ici à Chamonix où il se trouvait en villégiature, du bas de la vallée profondément encaissée dans un goulet étroit, le sommet paraissait inaccessible, les barrières montagneuses semblant infranchissables. Mais il suffisait de nos jours d'un téléphérique pour se retrouver en une vingtaine de minutes sur l'un des plus hauts sommets des Alpes. C'était bien la preuve qu'aucun obstacle n'est jamais définitif pour l'homme, et qu'il suffit de savoir le contourner, ou plutôt l'attaquer de la bonne manière, se dit-il en regardant les cordées d'alpinistes qui gravissaient son sommet. L'art ou l'intuition des stratèges n'est pas différent, conclut-il pensivement : il consiste à chercher la bonne tactique, et à s'y tenir.

S'il était intellectuellement capable de s'enthousiasmer en lisant les exploits de ses héros, Sam se trouvait beaucoup plus dépourvu lorsqu'il essayait d'appliquer leurs principes dans sa vie quotidienne. Actuellement, par exemple, il ne savait comment se comporter face aux obstacles imprévus mis sur sa route. Certes, après coup, il pouvait toujours se raisonner se disant qu'il était normal de rencontrer des obstructions lorsqu'on engage un projet et des oppositions du simple fait de faire évoluer les éléments d'une situation, mais il n'en demeurait pas moins qu'il ignorait quelle attitude emprunter, quelle décision prendre concrètement.

Il avait l'impression d'être animé par deux tendances contraires : l'une, impulsive et enthousiaste, lui conseillait de foncer droit dans l'obstacle et d'avancer en espérant que la force de sa passion saurait tout emporter à sa suite, et l'autre, beaucoup plus mesurée et sage, l'invitait à la prudence, les yeux rivés sur le danger de la situation, trop conscient des risques de tout perdre s'il suivait ses impulsions de manière aveugle.

Pour le moment, partagé entre ces deux mouvements inverses, Sam avait décidé de réfléchir avant de se décider. Il avait trop souvent agi dans le passé de manière immédiate pour retomber dans les mêmes travers. Pour une fois, il voulait s'arrêter, disposer librement de son temps, suspendre sagement son jugement...

Après avoir reposé l'ouvrage historique sur Hannibal il reprit le petit traité de psychologie de l'école de Palo Alto qui ne le quittait plus depuis quelque temps, saisi d'une illumination soudaine. La solution se trouvait là, écrite noir sur blanc, l'auteur affirmant que lorsqu'on n'arrive pas à sortir d'un problème il faut prendre du large, changer le cadre de référence et la manière dont on l'aborde spontanément, la modification de l'angle de vue suffisant souvent à trouver une solution jusqu'ici invisible. Oui, il lui fallait regarder les événements autrement, ne cessait-il de se répéter, pour sortir de l'impasse. Car il en était désormais persuadé: le chemin qui lui permettrait de surmonter l'obstacle se trouvait dans sa propre perception du problème....

1. Tel une montagne, il opposait la force de la pesanteur à ceux qui l'incitaient à changer. Il savait qu'on le jugeait trop prudent, voire timoré, mais pourtant il ne voyait aucune raison de prendre des risques inutiles en s'engageant dans des actions qui n'avaient selon lui aucune chance d'aboutir.

Il avait beau chercher d'autres manières d'aborder le problème qui se dressait devant lui, il n'en trouvait pas. A chaque fois il risquait l'échec et, plus grave encore, une chute qui pourrait être autant financière que sentimentale, avec le danger de voir détruit en quelques instants tout ce à quoi il tenait et qu'il avait mis tant de temps à bâtir.

Il ravala son orgueil et se mit à demander conseil autour de lui, en expliquant la situation intenable dans laquelle il se trouvait, à savoir une femme dont il était amoureux mais sans parvenir à trouver d'occasions pour l'aborder, et professionnellement des créanciers de plus en plus pressants l'empêchant de penser à de nouveaux projets pour sortir définitivement de ses difficultés. Paradoxalement, c'est en parlant à Luc son frère plus âgé d'habitude taciturne, qu'il vit poindre une lueur d'espoir. Celui-ci travaillait dans un secteur connexe au sien, disposait de capitaux qu'il était prêt à investir dans son affaire, et de plus évoluait dans un milieu que fréquentait la femme secrètement aimée.

Le temps d'*après l'accomplissement, 64,* où tout serait à nouveau ouvert était encore loin, mais une lumière brillait enfin, un nouveau chemin se traçait devant lui...

2. Sam découvrit que les difficultés traversées par son entreprise étaient plus graves que prévues. Tout venait d'une erreur de trésorerie commise par son patron qui, après avoir confondu deux dates et réglé des versements avec retard, avait injurié au téléphone l'inspecteur local des impôts, sûr de son bon droit. Ce dernier s'était vengé, infligeant un contrôle puis un redressement fiscal qui les laissait exsangues, au bord du dépôt de bilan.

Sam avait engagé ses propres économies dans l'affaire, si bien qu'il ne lui restait plus qu'à démissionner en acceptant de tout perdre, ou à trouver une solution viable pour l'entreprise. C'est ce qu'il décida de faire, d'autant qu'il était le seul à avoir les connaissances juridiques nécessaires pour défendre le dossier de la société informatique en tentant de sauver la dizaine d'employés qui se trouvaient comme lui pris au piège.

Pendant deux mois il courut d'un rendez-vous à l'autre, du banquier au percepteur, des clients inquiets aux éventuels repreneurs, du tribunal de commerce qui surveillait la société aux créanciers pressants qu'il fallait parfois faire patienter, et parfois régler impérativement lorsqu'il n'y avait plus d'autre solution. Il avait l'impression d'avancer dans une jungle, passant des heures pour quelques modestes avancées. Et chaque fois qu'un dossier était enfin réglé, trois nouveaux sujets en contentieux surgissaient sur son bureau.

Consciencieusement, de manière tenace, il continua pourtant à régler au jour le jour les problèmes. Au moins l'entreprise put-elle, pendant ce temps, survivre et conserver l'essentiel de son portefeuille clients, en sauvant *le Puits, 48,* de compétences qui la caractérisait. Sam savait qu'il ne pouvait faire plus, le reste devant se régler entre son patron et les juges du tribunal de commerce.

3. Sam se trouvait confronté à l'arbitraire du pouvoir des fonctionnaires qui le poursuivaient avec la morgue et la mauvaise foi pleine de ressentiment des petits chefs jaloux de leurs prérogatives, trop heureux de pouvoir se venger de leur médiocrité sur ceux qu'ils ne pourraient opprimer en temps normal. Il avait beau vivre en démocratie, dans un pays occidental prétendument évolué, la puissance de nuisance des bureaucrates était la même que celle des mandarins de la Chine antique, voire des chefs maffieux taxant les habitants sans se cacher derrière d'illusoires prétextes légaux. En cette période de crise, l'Etat se comportait avec la plus insolente injustice, cherchant à racketer et à ramener l'argent dans ses caisses par n'importe quel moyen, sous n'importe quel alibi.

Sam se sentait profondément révolté. Il était parfois empli d'une envie furieuse d'en venir aux mains avec ses interlocuteurs, de descendre dans la rue avec les autres manifestants de plus en plus mécontents d'un gouvernement qui les trompait, de s'affronter physiquement avec les forces de l'ordre qui représentaient l'ultime rempart dérisoire d'un état corrompu aux abois.

Mais l'affaire était allée trop loin, les lettres de saisie des huissiers pleuvaient chaque jour, les poursuites se multipliaient, une fois pour injure, une autre pour mauvaise foi, avec un redressement qui passait de 10 à 5O% sur les sommes contestées. Dans cette lutte inégale où le citoyen est sans armes face à l'arbitraire des fonctionnaires, Sam était fatalement perdant. Il allait se retrouver à la rue avec sa famille, chargé de dettes qui ne cesseraient d'augmenter.

La rage au coeur, il décida pour le bien des siens d'abandonner les demandes de recours déjà envoyées, et de verser la somme qu'on lui extorquait. Lorsque sa femme l'apprit, elle pleura de soulagement tant elle était inquiète du tour inquiétant que prenaient les événements: elle venait de recevoir la visite d'un huissier qui avait méthodiquement recensé les biens du foyer, comptant, sadique et imperturbable jusqu'aux lits et jouets des enfants.

Face au moloch de l'Etat et à ses injustices, il n'y a hélas pas d'espoir dans l'affrontement individuel et don quichottesque - il existe uniquement des solutions collectives, se dit Sam en rêvant à la *Solidarité,* qui seule parviendrait à vaincre les gouvernements corrompus et leurs serviteurs arbitraires.

4. A cause des problèmes sentimentaux qui l'immobilisaient aujourd'hui, Sam repensa avec douleur à l'époque de son premier divorce. Persuadé d'être le seul à connaître la vérité sur son ex femme, il s'était emmuré dans le silence, la laissant dans les dîners d'amis parler et diriger la conversation sans prendre la parole, acculé lentement dans une impasse qui l'étouffait.

Mais ce qui devait arriver se produisit fatalement un soir. La coupe était pleine et il avait craqué. Après une longue nuit de dépression, il avoua sans fausse honte à ses amis ses problèmes et les soupçons qu'il entretenait. A sa grande surprise, il s'aperçut alors que ceux-ci étaient tous au courant, mais qu'ils ne savaient comment aborder la question avec lui, n'attendant depuis longtemps qu'un signe de sa part pour l'écouter et tenter de l'aider.

Il eut le coeur soulagé. Au lieu de se voir solitaire, enferré dans une situation dont il ne pouvait sortir par peur du ridicule et par crainte de détruire les ultimes

amitiés auxquelles il tenait, il comprit soudain que son entourage le soutenait et souhaitait l'aider, lui donnant la force de prendre la décision qui s'imposait et de recommencer une nouvelle vie. D' une gorge montagneuse profonde et angoissante il passait à une vaste plaine ensoleillée, chacun s'empressant de l'inviter, de sortir avec lui, écoutant ses confidences et lui faisant comprendre que ses propos étaient non seulement bienvenus, mais intéressants et attendus. Grâce à cet appui, la séparation et le divorce, puis la recherche d'un nouveau domicile ne furent que des péripéties.

En revivant ce passé, Sam décida qu'il ne se laisserait plus jamais enfermer dans un tel piège. Il lui fallait parler, faire le point, laisser s'effectuer le libre jeu des *influences, 31*...

5. Par amour désintéressé, il s'était engagé dans une situation qui avait failli lui être fatale. Lorsqu'il l'avait connue, elle était plongée dans un état de désespoir profond, incapable de résoudre ses problèmes tant ceux ci étaient nombreux et inextricablement mêlés, une longue période de chômage et de soucis financiers s'étant ajoutée à un début d'alcoolisme, sans compter une relation amoureuse avec une junkie destroy qui la terrorisait.

Il ne savait pourquoi sa détresse l'avait si profondément émue. Peut-être parce qu'il avait été, jadis, lui aussi, paumé au point de ne plus savoir distinguer le jour de la nuit. Et puis, il avait aussi été touché par son pauvre petit sourire timide, comme celui d'un enfant dépité qui n'ose plus rien demander aux grands. Il y avait vu le signe d'un coeur pur, la lueur d'une âme qui continuait à briller malgré la gangue de boue et de malheur qui la recouvrait. Alors, sans rien attendre en retour, il l'avait aidée, l'arrachant de son milieu pour l'héberger chez lui.

Il avait dû calmer ses frayeurs, l'accompagner pour chercher du travail, tout en insistant qu'elle revoie sa famille et ses anciens amis d'enfance. Ces derniers, devant son changement, eurent à nouveau envie de la soutenir. Malgré les obstacles nombreux, ses périodes de découragement et ses rechutes fréquentes, ils tinrent bon. Tous ensemble, avec *humilité, 15,* ils parvinrent à la dégager de l'impasse où elle elle s'était fourvoyée...

6. Il avait envie de lâcher prise, de tout laisser tomber. Il était tentant de quitter son travail en demandant une prime de départ importante et un licenciement économique lui permettant de repartir à zéro dans un autre pays, comme il l'avait déjà fait jadis, quitte à laisser derrière lui femme et enfants à qui il adresserait régulièrement une pension alimentaire. Il s'estimait prêt à réduire son train de vie, pour retrouver enfin le calme et la solitude, pour fuir les mille tracas qui le poursuivaient toujours et lui empoisonnaient la vie.

Mais en même temps, Sam ne pouvait céder à cette solution de facilité et tenait à l'affection des siens ; il se jugeait moralement obligé de se battre pour eux, de défendre leurs intérêts et leur assurer la meilleure vie possible. Il lui fallait donc revenir sur terre, plonger à nouveau dans les tracas, faire face aux difficultés, avancer en cherchant l'appui des siens.

Loin d'avoir été inutile ou de provoquer en lui des regrets, cette décision lui apporta au contraire la sérénité qu'il cherchait jusqu'ici vainement. Elle lui permit

en effet de relativiser les difficultés qu'il traversait et lui procura le détachement nécessaire, puisqu'il savait qu'en dernière solution il était toujours libre et capable de recommencer sa vie. Son caractère gagna un *développement, 53,* une constance nouvelle; car même si les données objectives du problème n'avaient pas changé, son esprit et sa manière de voir s'étaient quant à eux profondément modifiés...

x

Sam prit à la gare de Chamonix le billet de retour qui allait le ramener chez lui. Il n'avait pas besoin de prolonger plus longtemps sa retraite momentanée: il savait désormais ce qu'il voulait, et avait acquis le détachement intérieur suffisant pour repartir au front...

Notes sur Lebab

Sur Lebab, un silence stupéfait régnait dans les deux salles, surtout dans la pièce de visionnage où les habitants de la planète regardaient la partie. Seul Ato souriait intérieurement, avec un air malicieux au coin de lèvres: chaque fois que s'achevait un cycle et que les néophytes croyaient enfin comprendre les arcanes secrètes du Jeu, ce dernier prenait un malin plaisir à se dérober en proposant une histoire déroutante, hors de toutes les hypothèses qu'ils avaient pu construire.

Pourquoi cette apparition de Sam, alors que nul n'aurait parié sur son retour dans le Jeu? Et où se trouvaient les signes indiquant habituellement la présence non seulement de deux joueurs majeurs, mais aussi d'un ou deux autres joueurs en embuscade? De la vieille chouette au savant hirsute, nul ne pouvait répondre...

x

Dans la salle des Joueurs, Kouen et Ken s'étaient par contre démasqués, venant sur le devant de la scène pour défendre la façon invisible dont ils avaientjoué cette fois-ci, de l'intérieur même du psychisme de Sam, sans besoin de recourir à des humains. C'était une nouvelle manière plus subtile de mener une partie et de considérer le Jeu, expliquaient-ils à Ato.

Par contre lorsque ce dernier demanda où se trouvait d'après eux le joueur en embuscade, ils demeurèrent muets.

Foussage se hâta d'intervenir ironiquement pour montrer que lui, heureusement, avait la solution.

.C'était pourtant simple pour le joueur en embuscade! Comment en effet expliquer la ténacité de Sam, malgré son immobilisation et sa peur de l'abîme, si ce n'est par la force de Li qui s'attache aux choses et aux êtres?

.La situation provient du Retour, 24, où le trait lumineux s'affirmait face aux traits obscurs, alors qu'ici l'éclaircissement est moins évident.

.Les comparaisons peuvent s'effectuer avec le récit précédent, le Conflit, 6, mais aussi avec le lancer de dés "Après l'accomplissement, 63" où l'équilibre des tensions internes est instable et tend à s'épuiser. Il a suffi, par rapport à cette situation, d'un trait fort de plus pour que l'ensemble des traits devienne l'image d'un obstacle.

.Les connexions se font avec 38, puisqu'on a ici, trait pour trait, l'inversion de la figure précédente, avec une image de durcissement, de raideur, qui montre en quelque sorte l'intériorisation de l'opposition.

40. LUEUR DE LIBERATION AU KENYA

Sam se sentait dans un état de joie et d'exaltation qui contrastait avec l'extrême danger qu'il venait de côtoyer. Il avait frôlé la mort, et paradoxalement, le fait d'avoir vu venir cet événement, l'avait plongé dans un étrange état de conscience fait de lucidité exacerbée. Il avait l'impression d'être soudain devenu incroyablement vigilant et attentif au monde, se comportant en témoin et spectateur bienveillant face à ce qui lui arrivait, l'esprit aux aguets, vif comme l'éclair, débarrassé de toute peur.

Ses sensations et ses souvenirs n'avaient jamais été aussi finement aiguisés: il se remémorait parfaitement la chaleur régnant dans le parc national de Tsao au Kenya, du silence impressionnant qui régnait sur la savane où il s'était imprudemment aventuré, du rugissement soudain du lion, de sa charge qu'il revoyait comme au ralenti, du guerrier Masaï son guide, à demi nu, se précipitant, sa lance dressée contre le fauve pour le sauver; et puis, quoique de manière plus brève et intermittente, les visages des médecins penchés sur lui pour le recoudre, des odeurs d'éther, des flashs d'événements de sa vie passée se succédant vertigieusement dans son esprit, jusqu'à ce long tunnel noir dont la lueur qui brillait à son extrémité l'incitait à se laisser aller et glisser dans un Néant voluptueux...

Il s'était dit à ce moment, avec un étrange détachement, qu'il allait mourir et vivait les derniers moments de la vie. Or, loin d'éprouver une quelconque frayeur, un indicible sentiment de joie et de sérénité l'avait alors envahi. Il avait l'impression de goûter pour la première fois la saveur de l'existence, à ce qu'elle a d'unique et de gratuit, de beau et d'éphémère au sein même de sa fragilité.

Lorsqu'il avait enfin compris qu'il était sauvé, le long tunnel sembla s'éloigner. Tandis que l'atmosphère ouatée et irréelle dans laquelle il baignait s'estompait, le monde reprenait sa forme et sa consistance, sa densité habituelle, avec des angles et des arêtes vives forçant à réagir, à les affronter ou à les éviter comme dans la vie normale. A ce moment précis, il s'était senti envahi d'une exaltation jamais ressentie auparavant: il était revenu, vivant, des rivages de la mort, il avait gagné la grâce d'un sursis qu'il n'avait même pas demandé ! Miraculé, il fut ravi dans une extase indicible, avec cette impression connue des seuls grands mystiques de flotter au-dessus de son corps, d'en être affranchi, et en même temps d'être encore rattaché à la vie, de pouvoir magiquement garder le lien avec l'élément terrestre. C'était plus qu'une renaissance après la mort, c'était la libération des contingences profanes, le dévoilement d'une expérience d'ivresse sacrée !

Bizarrement, son illumination se doubla d'une vision prophétique sur l'avenir du continent noir où il se trouvait. L'Afrique, terre maudite, où les cataclysmes,

l'épidémie du sida, la famine et la sécheresse s'acharnaient en cette fin de siècle, et qu'abandonnaient à son triste sort la plupart des gouvernements convaincus cyniquement qu'aucun retour d'investissement ne pouvait s'envisager -cette Afrique, berceau de l'Humanité, allait prochainement connaitre son salut. En un éclair apocalyptique il vit les civilisations occidentales actuellement à leur zénith s'effondrer, et le continent noir renaître de ses cendres, se libérer du joug auquel on l'avait condamnée, reprendre le flambeau de la civilisation et de l'espoir. Ce serait sa revanche, sa renaissance après les millions de morts et les terribles épreuves qu'elle traversait actuellement. Même la pluie, le tonnerre et la végétation qui faisaient si cruellement défaut reviendraient pour absoudre les antiques malédictions et sceller l'entrée dans une nouvelle ère...

Sam avait émergé lentement de son état de grâce. Depuis qu'il était revenu à un état normal, il ne savait si ce qu'il avait connu était le fruit d'une authentique expérience spirituelle, d'un abus des drogues dont on l'avait bourré pour tenir le choc, ou de l'ultime délire d'un ego qui, au moment de mourir, s'arc-boute en tentant désespérément de se reconstruire un sens, ramenant de manière désordonnée des fragments de souvenirs personnels et des archétypes culturels dans lesquels il avait baigné toute son enfance. Peut-être tout cela à la fois...

Il se méfiait de lui-même, des emballements qui risquaient de l'amener à se considérer comme un initié, mais aussi de la tentation de retrouver artificiellement cet état de grâce qui lui avait été octroyé. Il se souvenait trop de ce personnage pitoyable de l'Idiot de Dostoïevsky, ce soldat condamné à mort qui, sur le chemin de la potence, accepte son destin, découvre dans une expérience quasi mystique la saveur incomparable de l'ultime instant présent qu'il goûte avec ivresse, communiant brusquement avec l'essence même de la vie et de sa gratuité -avant d'apprendre sa grâce d'un cavalier essoufflé arrivant à bride abattue. Le brave soldat transfiguré n'allait pas supporter le retour à sa médiocre vie profane et allait sombrer dans l'alcoolisme, tentant d'y retrouver de manière éphémère cette sensation surnaturelle à laquelle il s'était haussé sans y être préparé. Car à l'absolu aussi on peut se brûler les ailes lorsqu'on n'y est pas préparé...

1. L'étrange calme que ressentait Sam à sa sortie de l'hôpital ne le poussait pas à l'action, mais à la jouissance jusqu'alors inconnue de la contemplation et de la vie simplement réduite au "ici et maintenant".

Installé confortablement dans un rocking-chair sur la terrasse de la maison coloniale de Nairobi prêtée avec un boy pour sa convalescence, il passait des journées entières à regarder la vie s'agiter autour de lui. L'esprit encore imprégné de la proximité de la mort et du tunnel dans lequel il avait lentement glissé, il profitait pleinement de chaque instant de l'existence, le goûtant comme quelque chose d'unique, savourant chaque image, chaque senteur, avec le même plaisir que s'il respirait le fugace parfum d'une rose qui éclot. Tout, dans la vie, apparaissait beau et miraculeux : voir le jour se lever, entendre les oiseaux chanter, étendre une jambe et la sentir, marcher ou bouger la tête pour regarder un autre endroit...

Encore plongé dans l'ivresse de ces matins du monde qui offrent chaque jour le mystère de la naissance, il ressentait à peine, à ce stade, le lent éveil de ses forces vitales qui se reconstituaient et préparaient une autre étape, celle où il *épouserait, 54,* cette fois-ci la quintessence même de la vie dans ce qu'elle a d'actif et de rayonnant...

2. Parce qu'il avait décidé de se remettre à vivre intensement et de reprendre ses affaires dès sa sortie d'hôpital, Sam avait dû redescendre dans l'arène des tracas habituels, des rencontres inutiles, des démarches administratives qui prenaient en Afrique un tour à la fois plus ubuesque et plus kafkaïen encore qu'en Occident, des discussions semi-mondaines et semi-professionnelles, dont le seul intérêt était d'entretenir des relations potentiellement utiles. Il essayait de le faire dans un nouvel état d'esprit détaché, en conservant la distance qu'il avait acquise face à la vie, avec en même temps un oeil devenu bienveillant sur les êtres humains qu'il côtoyait.

Une fois son projet arrêté et les démarches engagées, il avait dû affronter les obstacles inhérents à la vie quotidienne : son nouvel associé se révélait aussi profiteur que paresseux, les textes légaux impliquaient de réaliser mille démarches, le contrat prenait du retard.

Alors qu'il se serait énervé en temps normal, Sam s'étonnait lui-même de sa nouvelle sérénité toute neuve, se tenant à sa ligne directrice sans en dévier d'un iota. Il témoignait d'une tranquille assurance, évitant de polémiquer, expliquant patiemment ce qu'il voulait, demandant conseil de manière apparamment modeste. Ses interlocuteurs, secrètement impressionnés par son allure décidée et par son changement, l' aidèrent à avancer dans ses démarches.

En faisant preuve à la fois de fermeté et de mesure dans ses propos, Sam réussit ainsi non seulement à écarter les obstacles matériels qui surgissaient devant lui, mais à transmettre son *enthousiasme, 16,* à son entourage concerné par le projet...

3. Sa soif de vivre avait été telle à sa sortie d'hôpital que Sam avait plongé dans une vie dissolue, dans une quête effrénée des mille plaisirs de la vie qu'il avait peur de laisser passer sans y goûter. Il ne se détournait de rien, d'aucune occasion de faire la fête, invitant somptueusement ceux qui le souhaitaient à ses banquets, achetant des gadgets techniques inutiles et sophistiqués pour écouter de la musique ou regarder la seule chaîne de télévision nationale qui émettait dans le pays. Il sortait tard la nuit, changeant de partenaires sexuels dans une même soirée, mélangeant drogue et vin pour se plonger dans des états paroxystiques toujours plus poussés, atteint d'une frénésiee de vivre dont il ne se serait jamais cru capable.

Sa nouvelle vie lui faisait côtoyer une foule de gens plus ou moins louches, allant des gigolos aux semi-prostituées mondaines, des profiteurs de tout poil aux petits escrocs guettant l'occasion de le déplumer totalement. Entraîné dans un tourbillon vertigineux lui rappelant imparfaitement son ivresse passée, il recherchait sans même s'en apercevoir des situations de plus en plus dangereuses, faisant l'amour sans se protéger, ingurgitant des drogues de plus en plus dures sans s'assurer de la pureté de leur composition, couvrant ses favorites d'un soir de cadeaux somptueux, s'enfonçant dans une spirale de dettes et d'emprunts qu'il ne contrôlait plus, distribuant et affichant de manière ostentatoire une richesse qui ne pouvait que rendre jaloux.

Fatalement, une telle situation ne pouvait *durer, 32.* L'argent versé par ses assurances se tarit, ses affaires mal gérées périclitèrent, les banques lui coupèrent les crédits. Pour rembourser il se mit dans les griffes d'usuriers qui lui firent alors

payer cher leur appui : quand ils le virent au bord de la faillite, ce fut la curée, et ses faux amis finirent de le dévaliser. A l'issue d'une des dernières fêtes qu'il donna, il fut littéralement dépouillé de tout et sa maison pillée, ne laissant le lendemain matin que ruines et désolation...

4. Sam était encore trop faible à sa sortie d'hôpital pour pouvoir compter uniquement sur ses propres forces. Il se laissa diriger, au début, par son guide, le farouche guerrier Masaï qui l'avait sauvé de la mort. Ce dernier s'occupa de lui, l'installant dans la nouvelle demeure qu'on lui avait prêtée pour sa convalescence, veillant jalousement sur son repos.

Mais pour dévoué que fût son guide, son autorité devint vite une gêne dans la grande ville de Nairobi: il écartait résolument les gens qui voulaient lui rendre visite, arrachant les fils du téléphone qu'il considérait comme un objet maléfique, dormant à même la terre battue sans jamais abandonner sa lance. Il faisait peur, réveillant les antiques inimitiés entre les nomades auxquels il appartenait et les bantous majoritaires en ville qui s'étaient au contraire sédentarisés. Des rumeurs et insinuations malveillantes commencèrent à circuler: le Masaï ne le maintenait-il pas quasiment prisonnier afin de lui voler son âme? Il avait sûrement des choses à se reprocher pour agir ainsi : il n'aurait jamais dû laisser Sam sortir de sa voiture de randonnée, ce qui est d'ailleurs expressément interdit dans les parcs nationaux où vivent en liberté les grands fauves.

Bien qu'attaché à la force sauvage et indomptable de son guide, Sam comprit que leurs deux routes devaient malheureusement se séparer: la ville ne pouvait que rendre le Masaï malheureux, et sa présence devenait une entrave pour ses projets d'avenir. Il lui offrit symboliquement une nouvelle lance, recevant en échange et avec gravité celle qui lui avait sauvé la vie...

Dès le lendemain les commérages cessèrent. L'après-midi, il reçut la visite de ses proches et de gens qui, leur méfiance envolée, allaient lui être d'un grand secours pour le futur, *l'entourant d'une armée invisible, 7,* prête à tout pour l'aider tant sa mésaventure les avait touchés.

5. A sa sortie d'hôpital, Sam avait rencontré de nombreuses personnes. Parce que son histoire et son salut in extremis revêtaient un caractère quasi miraculeux, il fut assiégé les premières semaines par une cohorte de gens aux profils disparates: il y avait là des journalistes qui venaient l'interviewer, des photographes voulant acheter l'exclusivité des photos de sa plaie profonde à montrer en double page, des agents littéraires lui proposant de gérer ses intérêts, jusqu'à un avocat qui lui conseilla de porter plainte contre le gouvernement pour ne pas avoir installé de panneaux suffisamment voyants à l'entrée du Parc National afin de prévenir les touristes insouciants des dangers encourus s'ils s'aventuraient hors de leur véhicule. Il eut même droit à des représentants de l'église adventiste, fortement implantée au Kenya, dont le chef spirituel voulait qu'il vienne témoigner de la miséricorde de Dieu qui l'avait sauvé...

Sam avait puisé dans son expérience une nouvelle force morale insoupçonnée. Il avait encore l'étrange impression d'être en sursis, de vivre presque par exception et sans en avoir le droit, sans savoir s'il allait véritablement rester sur cette terre ou si le tunnel noir de la mort n'allait pas à nouveau le happer. Cela lui permit de

résister aux multiples sollicitations dont il fut l'objet : pas encore sûr d'en être sorti, puisqu'on devait encore l'opérer une seconde fois le mois suivant; il répondit à tout le monde qu'il y verrait plus clair à ce moment. En attendant, il ne devait compter que sur lui-même pour se rétablir et éviter tout type de souci.

Malgré sa grande faiblesse, il refusa toutes les propositions. Caméras et micros débranchés, portes closes, le bruit et la fureur du monde se turent aussi vite qu'ils s'étaient déchaînés, le laissant soudain seul et nu dans son lit de convalescent. Il ne put s'empêcher de ressentir alors une phase d'*Accablement, 47.* Mais même cela, il était prêt à l'accepter, car il se savait métaphysiquement seul, seul à pouvoir décider de s'en sortir en revenant à la vie, ou de se laisser glisser dans le royaume de l'endormissement éternel...

6. Trop fatigué à sa sortie d'hôpital, Sam avait laissé le voyagiste qui avait organisé son périple, s'occuper de tout. Ce dernier avait trouvé l'agréable maison coloniale où il se reposait, s'était occupé de son transfert, de son installation, et avait veillé à son confort.

Mais loin de s'en tenir à ce seul rôle d'assistance, le représentant de l'agence de voyage n'avait pu s'empêcher de céder aux sirènes de la publicité : lorsque la presse lui avait demandé de rencontrer l'accidenté, il s'était interposé, ne délivrant des rendez-vous qu'au compte goutte et à condition de voir son nom et son agence cités en bonne place, en précisant bien qu'il n'était pour rien dans les causes de l'accident et qu'au contraire il représentait l'un des tours opérators les plus sûrs pour l'Afrique. Insensiblement, il en vint même à se rendre aux émissions de télévision et de radio pour raconter à sa manière ce qui s'était passé, prétextant la trop grande fatigue de Sam pour expliquer son absence, en profitant bien entendu pour se placer, exigeant des dédommagements financiers proportionnels au temps accordé. Plus il était demandé, plus il devenait arrogant et exigeant, tel un oiseau de proie monté sur le trône de son maître.

Lorsqu'il s'aperçut de l' attitude du voyagiste à qui il avait pourtant au début accordé sa confiance, Sam décida de réagir durement et de punir l'insolent. Il écrivit à l'organisme américain représenté en lui faisant part des agissements douteux de leur agent, les informant par la même occasion qu'il demandait réparation pour ne pas avoir été prévenu des risques encourus et pour avoir fourni un véhicule en mauvais état de marche. Cela fit scandale à la première page des journaux le lendemain matin. L'agent perdit d'un seul coup sa réputation et son travail, licencié le soir même par la société qui l'employait.

La vérité ainsi rétablie, Sam put envisager plus sereinement la réorganisation de sa vie, *préparant son accomplissement intérieur, 64.*

x

Les songes de Sam s'évanouirent. Il était à peine sorti de l'hôpital pour commencer sa convalescence, et pourtant il pensait déjà fébrilement aux multiples possibilités qui s'ouvraient à lui, avec ou sans son fidèle guide. Encore empreint du sentiment euphorique qu'il avait connu en se sentant suspendu entre la vie et la mort, il avait l'impression de découvrir le champ infini des possibilités pour sa vie future. Revenir de l'autre rive où, en principe, nul n'est autorisé à se rendre, fait en effet paradoxalement découvrir que tout est ouvert...

Sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, les commentaires allaient bon train. Kan le ténébreux et Tchen l'éveilleur au caractère aussi vif que l'éclair avaient été les premiers à rejoindre Ato sur la scène centrale. Ils n'avaient pas eu trop de difficultés à reconnaître les indices semés à leur intention : les trois premiers récits concernaient un Sam solitaire encore acculé à l'abîme où on devinait sans peine l'intervention de Kan; quant aux trois derniers récits où se manifestaient d'autres personnages, l'envie d'agir qu'ils traduisaient reflétait de manière à peine voilée l'intervention de Tchen et de son désir de vivre.

En revanche le troisième personnage caché et aux aguets avait été plus difficile à identifier. A la fin, Li avait finalement deviné que son caractère passionné, qui s'attachait aux choses et aux êtres comme le feu lumineux, était le ciment indissoluble permettant d'unir les deux frères en les faisant oeuvrer dans le même sens; sans elle, la flamme qui entretient le désir de vivre n'aurait jamais pu vaincre l'abîme dans lequel Sam avait failli sombrer. Elle vint donc se placer entre ses deux frères, dévoilant par là même le sens ésotérique du récit...

x

Dans la salle de visionnage où les habitants de Lebab commentaient bruyamment la partie, nul ne décrypta le signe invisible que Li avait livré en s'installant entre ses deux frères: tout le monde eut l'impression qu'il s'agissait d'une simple formalité concernant le placement des joueurs entre eux, sans y accorder plus d'importance. Que Li intervienne ou non de manière invisible ne changeait rien aux interprétations et au sens de l'histoire à laquelle ils avaient assisté...

Leur quête du sens se fit dès lors plus générale. Puisque Sam revenait dans les récits, il fallait accepter ce fait comme une nouvelle donnée et réfléchir aux actions de ce personnage, soutenait la vieille chouette sentencieuse. Son hypothèse était qu'après avoir dégagé, grâce à la saga des femmes, une vision positive de l'instinct de vie qui visait à réunifier les êtres par la force de l'amour, les deux dernières histoires tentaient d'en tirer un enseignement valable pour tous les humains, représentants du sexe masculin compris. Car la leçon du dernier récit apparaissait pour elle dans le droit fil de la philosophie du nouveau cycle: de même qu'il s'agissait dans les récits précédents de construire patiemment sa voie, la dernière histoire insistait, selon elle, sur une philosophie des possibles concomitante, invitant à comprendre que tout est ouvert lorsqu'on se libère des fantômes du déterminisme et qu'on saisit enfin la quintessence de la vie.

Si son hypothèse avait l'avantage de proposer un type de lecture globalisant et par là même rassurant, il était loin de faire l'unanimité, en particulier auprès des hommes de l'assemblée. C'est ainsi que le vieux sanglier grognon refusait de voir dans les fragments d'histoire auxquels il avait assisté autre chose qu'une succession de sornettes subies par un esprit moribond et délirant; quant au savant à tête triste de Cosinus insomniaque, il en était encore à établir la liste des corrélations qu'il avait la prétention d'entrer ultérieurement en équation afin de dégager le sens caché du récit.

Seul, le savant mystique à tête de crocodile disjonctée, spécialiste des interprétations ésotériques, allait encore plus loin que la vieille chouette bavarde: il se fâchait tout rouge lorsqu'on lui parlait de métaphore, persuadé que le récit

relatait effectivement une véritable expérience ultime avant le trépas, de celles qui livrent aux initiés des secrets inestimables sur le fameux tunnel les emmenant vers le paradis ou le purgatoire. Selon leur réaction à ce moment, tout est encore possible pour déterminer leur destin, affirmait-il en appelant à sa rescousse le vieux livre des morts tibétains.

x

Lorsqu'il vit que nul ne pouvait faire avancer la réflexion, ni dans la salle des Joueurs ni dans celle des spectateurs, Foussage, qui avait été lui aussi marqué par cette ouverture inattendue sur une philosophie des possibles et du virtuel, décida de livrer quelques indications supplémentaires aux membres des deux salles:

.Le joueur aux aguets était effectivement Li, représentant l'instinct de vie sans lequel rien n'est possible, et dans lequel il faut être capable de se ressourcer régulièrement.

.La situation provient du Ciel antérieur, 35, le progrès, la libération provoquant un soulagement manifeste ainsi qu'une nouvelle vision du monde, même si le danger n'est pas encore écarté.

.La comparaison se fait avec 64, le moment qui précède l'accomplissement, cet état où tout est encore ouvert et possible, l'introduction ici d'un mouvement même minime à la 6° place produisant la libération qui éloigne de la pure virtualité.

.Les connexions se font aisément avec l'obstacle, 39, dont on sort enfin, en marquant la fin d'une première série de dix transformations qui trouvent ici leur achèvement, en préparant donc logiquement un nouveau cycle de déclin.

41. LA DIMINUTION
ET L'ART SUISSE DES JARDINS.

Le jardin devait être pour lui un plaisir des yeux. Il était persuadé que l'art d'agrémenter la nature de chaque civilisation en disait beaucoup plus, et de manière infiniment plus profonde, que les milliers de livres ou monuments qu'elle pouvait produire par ailleurs. Il y a en effet dans cette rencontre entre l'homme et l'élément terrestre dont il fait partie, et dont il s'arrache en même temps pour le ré-ordonnancer autrement, tout un rapport instinctuel, une lutte sourde et aveugle pour donner à chacun la place qui lui revient.

En quelques millénaires, on était passé en occident de l'espace primitif se dégageant à grande peine de la nature sauvage avoisinante, à l'art des jardins à la française où voulait triompher une Raison dictant ses règles universelles aux plantes elles-mêmes, puis au délicieux désordre des jardins anglais respectant une nature avec laquelle il fallait composer de manière pragmatique, avant de finir avec les mornes surfaces d'herbe verte aseptisée des espaces publics contemporains, se contentant désormais d'un simple signe abstrait de nature. N'était-ce pas là résumé, en un raccourci saisissant, l'histoire même de la pensée occidentale, de ses prétentions démesurées à sa sécheresse, et à sa faillite finale?

Les jardins orientaux parlaient, eux, d'une autre histoire, elle-même infiniment variée selon les multiples facettes des peuples qui s'étaient essayés à cet art parfaitement inutile et fugace d'agencer un jardin, pour le seul plaisir des yeux et de l'esprit. Ainsi les indiens moghols trahissaient-ils un souffle épique et métaphysique surprenant dans leur agencement des trente kilomètres autour des bords du lac Dahl: loin d'en faire un lieu d'austère méditation, ou de vouloir comme les occidentaux soumettre la nature à leur plan, ils avaient voulu traiter cet endroit du Cachemire béni des dieux comme un hymne à la divinité et à la beauté sensuelle. En face du merveilleux Nasim Bagh, ce "jardin de la brise du matin" aménagé par Akbar uniquement pour profiter du moment magique où le soleil se lève sur l'Himalaya, se dressait un impressionnant "jardin des plaisirs" qui montait en terrasses fleuries des eaux cristallines du romantique lac Dahl jusqu'aux flancs vénérés de la montagne. Et ce n'était pas tout, il y avait encore le célèbre Shalimar Bagh, ce Jardin de l'Amour parsemé de pavillons de marbre, de terrasses, fontaines et cascades destinées à chanter pour l'éternité la beauté de la reine bien-aimée. Comment mieux faire comprendre que la quête perpétuelle et souvent ascétique de la sagesse ultime en Inde se fait sur fond sensuel d'un amour infini de la vie et de la profusion de ses formes ?

Rien à voir avec l'art des jardins chinois, ces endroits privés aménagés par les lettrés officiels de l'ancien régime impérial pour se délasser en contemplant une nature disciplinée par l'homme, et qui ne devaient servir de miroir ou de

microcosme que pour lui-même. C'est pourquoi on y retrouvait toujours les mêmes éléments, savamment ordonnés: la terre immobile et l'eau en mouvement, le pont, les bambous et les essences rares à admirer, les jeux de perspective ouvrant toujours sur la proche montagne, la maison de thé où se reposer et remettre en ordre ses pensées.

Un pas de plus dans le dépouillement, et on en arrivait à la conception la plus nue, la plus simple qui puisse jamais s'imaginer, celle du jardin minéral zen qui se contente de dresser une pierre au milieu d'un champ de gravier soigneusement ratissé en vagues successives pour mieux faire ressentir le rythme de la nature et de la vie, sur fond d'impermanence et de Vide originel.

Sam se sentait proche de cette dernière conception depuis qu'il se trouvait en Suisse, ce petit pays aux ambitions mesurées qui avait choisi la neutralité et la discrétion la plus extrême.

Le maître jardinier romand qui l'avait accepté comme élève était partisan d'une pratique épurée et minimaliste de son art : au début, il avait aimé créer, croiser de nouvelles variétés, marier de manière inattendue les fleurs entre elles, susciter autour de lui une profusion de couleurs, une exubérance de formes et de forces juvéniles. Mais avec l'âge, et surtout à l'écoute de la nature, il avait appris à intervenir de moins en moins, juste pour retirer ce qu'il y avait en trop et qui empêchait les plantes et les fleurs de s'épanouir librement.

Face à la déprimante nature aseptisée et banalisée du monde moderne, il n'était nul besoin de recréer de grandes utopies ou jardins de rêve; non, il fallait répondre par une simplicité épurée, mettant en valeur chaque élément, aussi petit soit-il. Aux élèves qui venaient suivre des stages, il tentait toujours de leur inculquer sa manière particulière de voir, privilégiant une approche humble, leur demandant, avant toutes choses, de savoir parfaitement tailler les haies et couper les rosiers. Ensuite viendraient les réponses.

Le maître se souvenait bien des débuts de l'apprentissage de Sam : ce dernier n'avait en effet rien de l'apprenti habituel. Il semblait passionné par le métier, toujours prêt à poser des questions, mais en même temps impatient, peu présent à ce qu'il faisait concrètement. Il se retenait sans cesse pour ne pas montrer sa hâte et son agacement de manière trop visible. Un jour, il avait passé la matinée à tailler des rosiers, ce qu'il considérait comme une perte de temps puisqu'il n'avait rien appris de nouveau. Or le Maître avait contemplé son travail avec un air de profonde insatisfaction.

" Vous semblez mépriser l'acte de la coupe et de la diminution, alors qu'il s'agit pourtant d'une opération essentielle " leur expliqua-t-il. " Pour qu'une fleur éclose, il faut réduire régulièrement sa tige, comme on le fait sur un champ de céréales pour que la future récolte soit meilleure, comme on ôte les grappes de raisin trop nombreuses afin d'aider la vigne à préparer un bon vin. "

Sam, qui lui paraissait plus intellectuel que manuel, le regardait d'un air peu convaincu. Il décida d'utiliser pour lui d'autres métaphores. "La réduction est une des opérations fondamentales de la vie, pour les fleurs comme pour réussir des sauces en cuisine, mais aussi pour comprendre l'essence même de la pensée. Lorsque vous avez un problème, ne cherchez-vous pas à le réduire en ses éléments les plus simples, pour mieux le maîtriser? C'est ce que font en tout cas les pensées

alchimiques et scientifiques, toutes deux obnubilées par l'ultime "réduction" qui leur permettra d'atteindre enfin le noyau secret d'où sort toute chose. Alors pourquoi ne voulez-vous point apprendre à diminuer ces plantes que vous aimez tant, pour leur offrir une floraison encore plus belle? C'est uniquement de cette manière que vous progresserez et obtiendrez avec les fleurs les résultats que vous souhaitez."

"Mais il y a plus" continua t'il, mystèrieux, «vous allez vite découvrir qu'en apprenant à supprimer ce qui est en excès, vous allez vous-même corriger vos propres défauts. D'ailleurs, n'est-ce pas ce que vous faites, en vous efforçant depuis tout à l'heure de réfréner votre propre dépit et votre impatience? C'est contre vous-même que vous vous battez..."

"Pourquoi un tel désordre dans le jardin en friche de votre esprit, pourquoi dans votre coeur cette violence qui vous agite comme un lac de montagne prêt à se soulever? Et comment allez vous faire pour la maîtriser?"

La voix du maître-paysagiste était devenue lointaine, Sam avait eu l'impression d'être dans un tourbillon intérieur d'où émergeaient confusément des parties de phrases incohérentes. Il y était question de fleurs, de coupe, de floraison, de ciseaux, d'as et de roi, de brelan d'ouverture, de projets et de renoncement. C'était obscur et confus, mais finalement peu importait : c'était à ce moment, il s'en souvient encore, qu'il avait pris sa décision. Il voulait réussir et reconstruire sa vie professionnelle dans l'art paysager, quitte à commencer de la manière la plus humble. Il avait alors regardé son maître et lui avait souri avant de reprendre patiemment son travail.

1. Sa tâche quotidienne terminée, Sam était toujours disponible pour d'autres travaux qu'il abordait le coeur léger. Cette fois-ci, on avait fait appel à lui pour venir seconder un jardinier surchargé de travail: chaque année, à la même période, il lui était d'ailleurs nécessaire d'embaucher des aides extérieures.

Quand il avait pris ses fonctions, il avait à peine parlé avec le chef jardinier: le travail était tel qu'une indication laconique de ce dernier avait suffi pour lui signaler l'endroit où il devait tailler les haies. Le mois était passé sans un répit : il fallait couper, semer, planter, surveiller les arrosages, repérer les dégâts occasionnés par les intempéries. S'occuper de la nature était aussi prenant que se vouer à l'éducation d'un bébé, se disait-il parfois...

Une semaine avant la fin du contrat, il fit savoir qu'il était arrivé au terme de sa mission, sans chercher comme le font tant d'intérimaires à gagner du temps. Sa zone de travail était maintenant impeccable. Il proposa à son chef, toujours débordé, de réfléchir pour lui aux réaménagements possibles du parc : il était en effet sûr qu'avec quelques changements, le tracé d'une nouvelle sente et le déplacement d'un ou deux massifs de fleurs mal placés, l'esthétisme du jardin et le travail quotidien pourraient être considérablement améliorés. Après un bref moment de surprise, son supérieur avait accepté cette proposition inattendue.

Il dressa donc de nouveaux plans. Ceux ci ayant été jugés intéressants, il fut convoqué par le maître de maison pour expliquer ses idées. Tout le monde était satisfait : le propriétaire, comme le vieux jardinier qui n'avait jamais eu le temps de prendre le recul nécessaire, semblaient ravis de ce nouveau tracé. Sans oublier Sam qui aimait tant réagencer les éléments de la nature.

Le dernier jour de son contrat, Sam sentit pourtant son chef plus nerveux, plus soucieux que de coutume. Il ne tarda pas à en apprendre la raison : une heure plus tard, il était convoqué au bureau du patron. Celui-ci lui proposa de l'embaucher pour travailler sous ses ordres, avec la persepctive, lui fit-on comprendre à la place, de remplacer le vieux chef jardinier qui avait fait son temps. Surpris, et ne voulant pas jouer un mauvais tour à celui qui l'avait embauché, Sam déclina poliment l'offre, expliquant qu'il ne cherchait pas d'emploi fixe et qu'il préférait conserver sa liberté comme intérimaire.

Le lendemain, après avoir une dernière fois rassuré son chef, il avait définitivement quitté la demeure où, en voulant aider, il risquait de devenir une gêne en favorisant *la folie juvénile, 4,* et la remise en cause inconsidérée d'un vieil employé. Il lui fallait disparaître pour ne pas nuire sans le vouloir....

2. Parce qu'il était nouveau et qu'il semblait d'un caractère malléable, voire un peu simple avec son sourire perpétuel, on lui attribua de nombreuses corvées. Lorsqu'on est aide-jardinier, celles-ci ne manquent pas: il était responsable du désherbage, du ramassage des feuilles mortes, de la coupe des haies entre lesquelles on se blessait immanquablement lorsqu'on voulait en écarter les branches pleines d'épines. Et lorsqu'il fallait déplacer des monceaux de terre sous la pluie, c'était bien entendu à lui qu'incombait la tâche...

Sam accepta sans broncher, et cela lui réussit : il fut en effet nommé responsable de l'enlèvement des déchets de toute sorte. Même peu valorisant, c'était un début. Les Suisses étant méticuleux et obsédés par l'écologie, son travail était très prenant : il fallait en effet transporter les branches mortes à un endroit, les troncs d'arbre dans un autre, les gravats et déchets encore ailleurs, ceci pour faciliter leur retraitement. Lorsqu'il prit officiellement ses fonctions, son supérieur lui expliqua à voix basse qu'il n'avait pas besoin de se plier à ces règlements absurdes, le plus simple étant de profiter de la nuit pour traverser la frontière et déverser l'ensemble de sa cargaison dans une décharge française. Pour les troncs d'arbre et les branches, il lui donna même une adresse où il pouvait tout amener en vrac en étant payé au noir, murmura-t-il, laissant comprendre que l'argent gagné serait bien sûr partagé.

Sam n'était pas d'accord pour enfreindre la loi, car au premier incident, la faute retomberait fatalement sur lui, et il serait le seul à payer. De plus, il avait toujours refusé d'être malhonnête, et il ne voulait pas commencer à trahir ses convictions morales les plus profondes. Il répondit que si on lui attribuait cette responsabilité, il respecterait scrupuleusement les règlements en vigueur, voulant gagner honnêtement sa *Nourriture, 22*, sans amener de problèmes à la vénérable maison centenaire dont il dépendait.

Le responsable, par peur des révélations qu'aurait pu faire Sam désormais au courant de ses malversations, se hâta de le licencier pour une faute professionnelle toujours facile à invoquer dans le domaine du jardinage. Sam ne dit rien, se contentant d'un mince sourire ironique en pensant aux problèmes qui, un jour, assailleraient inéluctablement son interlocuteur. Il abandonna donc son poste et partit en sifflotant...

3. Après l'euphorie des débuts, vient toujours le moment nécessaire et douloureux de la séparation. A eux trois, ils avaient fondé leur entreprise de jardinage et réussi à la faire vivre, embauchant même des employés en extra lorsqu'il le fallait. L'un s'occupait plus spécifiquement de démarcher les clients potentiels, l'autre de la gestion courante, Sam se vouant à la conception des travaux et à leur logistique. Bien sûr, ils se retrouvaient ensemble sur le terrain pour l'exécution des contrats décrochés.

Au début, comme dans toute entreprise de ce genre, il avait connu l'euphorie de la création, un esprit de franche camaraderie les liant étroitement et les amenant à transcender leurs intérêts individuels pour assurer le succès de l'affaire. Et puis, insensiblement, chaque caractère avait repris le dessus, le responsable de la gestion voulant imposer des règles strictes de fonctionnement qui les prenaient à rebrousse-poil, le commercial développant quant à lui une morgue qui l'amenait à se considérer comme la pièce maîtresse de la société et à donner des ordres en se soustrayant le plus possible au travail sur le terrain. Les affrontements entre ces deux hommes, d'abord larvés, devenaient de plus en plus fréquents.

Sam, pourtant à l'origine de la société, ne disait rien. Il contemplait tristement une évolution contre laquelle il savait ne pouvoir lutter, miné intérieurement par la déception et par une violence contenue à grand peine envers ses anciens amis. Un jour, au hasard d'une rencontre sur un chantier commun, il eut la chance de pouvoir discuter avec un autre paysagiste qui se trouva intéressé par ses plans d'aménagement. Ils prirent rendez-vous, se revirent plusieurs fois, parlant longuement de la manière dont chacun voyait le métier, avant d'envisager finalement les formes d'une éventuelle collaboration.

Lorsque Sam, qui était le plus discret des trois membres de l'équipe, leur annonça qu'il se retirait de l'affaire pour s'allier à quelqu'un avec lequel il se sentait plus d'affinités, ses associés furent d'abord stupéfaits, puis furieux à son égard. Ils essayèrent tout, le charme, les menaces, les supplications, mais rien n'y fit. Sam, qui avait retrouvé sa gaieté, renonça sans remords à ce qu'il avait créé, tenté par une nouvelle aventure, par l'envie d'*apprivoiser plus grand (26)* que soi.

4. Sam était comme ces plantes fragiles qui ont besoin d'un tuteur pour s'élever, ou encore comme ces fleurs qui ont eu la malchance de pousser dans une terre ingrate et qui doivent lutter toute leur vie pour arriver à pomper l'eau dont elles ont besoin pour vivre. Rien ne lui était a priori facile, rien ne lui était donné d'emblée...

Peut être à cause de la situation difficile qu'il avait dernièrement traversée, il se sentait lui-même extrêmement fragile, incapable de se lancer seul dans une nouvelle aventure. Non seulement sa situation financière était précaire, mais les gens qui l'entouraient étaient comme lui, à la fois financièrement et psychologiquement. Dans de telles conditions, environné d'êtres en position de faiblesse, il ne se sentait pas la force de tout prendre sur lui Il n'en avait pas la capacité, et surtout il doutait trop de lui-même pour oser se lancer sans appuis. Alors il s'enfermait dans une rage froide et impuissante, pleine de regrets et de ressentiments...

Il passa des mois à lutter contre ses mauvais penchants et à reprendre confiance en lui-même, se forçant sur son cahier d'exercice à concevoir des jardins fantastiques

qu'il ne réaliserait jamais, puis se contraignait dans un deuxième temps à trouver un aménagement moins idéal mais réaliste, tenant compte des critères de faisabilité technique et financière. Cet effort l'amenait à se confronter au réel, et peut-être plus encore à se battre contre lui même, contre sa tendance au "tout ou rien" et le découragement passif.

Il rencontrait régulièrement un professeur de dessin pour améliorer ses esquisses. Cet homme au caractère posé devint insensiblement son mentor et son maître, donnant son avis sur chacun de ses projets et les reformulations réalistes qui suivaient; il fut surpris de voir qu'en un an Sam était devenu, sinon totalement autonome, du moins stable de caractère, plus confiant en lui-même, plus mûr dans ses projets. S'il le pouvait, il n'hésiterait pas à lui donner sa chance, se disait-il secrètement...

L'occasion se présenta enfin lorsqu'un jour il entendit parler, à la mairie, d'un concours d'aménagement d'espaces verts communal. Il poussa Sam à rédiger une proposition qui fut acceptée, marquant ainsi le début d'une nouvelle ère où *les oppositions, 38,* allaient enfin devenir fructueuses...

5. Tout lui fut donné comme un cadeau béni des dieux.

Il n'attendait rien, il n'intriguait aucunement, se contentant de suivre régulièrement, humblement, les cours de son vieux maître suisse. Peut-être était-ce son absence d'ambition personnelle, son amour du travail bien fait, qui le firent remarquer, peut-être était-ce autre chose, son léger sourire de contentement pendant qu'il travaillait, ou encore sa mine studieuse lorsqu'il s'appliquait à un travail minutieux. Peu importait de connaître les causes premières qui, au sein d'un faisceau d'opportunités, avaient joué en sa faveur. Toujours est-il qu'un jour le vieux maître l'avait convoqué et lui avait dit qu'un de ses plus chers amis souhaitait refaire son jardin. Lui même étant de plus en plus fatigué par l'âge et sa charge d'enseignement, il avait pensé à son élève pour le seconder. Serait-il d'accord pour mener l'oeuvre à terme, en collaboration avec son maître dont ce serait le dernier grand chantier?

Sam faillit sauter de joie en donnant son accord. Pendant l'année qui suivit, il connut une aventure exaltante. Car non seulement Sam, mais aussi le vieux maître qui sentait que ce serait sa dernière oeuvre, se surpassèrent pour cette ultime création qui résumait la démarche d'une vie entière, et qui apparaissait comme un testament, comme une déclaration d'amour et de respect envers la nature. En parcourant les allées qui serpentaient doucement le long de la colline pour descendre jusqu'au rivage du Léman, on ne pouvait en effet s'empêcher de ressentir une impression de calme et d'harmonie, *en conformité avec une vérité intérieure, 61,* faite d'une sérénité transcendant à la fois le végétal et l'humain.

6. Après avoir achevé son projet, Sam reçut honneurs et considération. Le propriétaire du parc fut tellement heureux du résultat qu'il invita la presse spécialisée à visiter son nouveau jardin. Les journalistes écrivirent des articles élogieux, vantant le nouvel esprit qui semblait souffler sur la nature, en tentant de le caractériser comme à la fois japonais par la sobriété, et suisse par l'amour des détails ainsi que par la profusion des éléments soigneusement mis en scène. L'intervention humaine se voulait volontairement la plus discrète possible, aussi

anonyme qu'une opération de banquier suisse, s'était amusé à conclure l'un des correspondants envoyés sur place. Et il était vrai qu'on pouvait établir un lien, se dit Sam, entre, d'une part, ce pays minuscule qui avait réussi à devenir riche grâce à son renoncement à toute prétention au leadership du monde, et d'autre part l'intervention minimaliste du vieux maître paysagiste qui parvenait à faire éclore des trésors grâce à la modestie de son approche.

Le propriétaire, pleinement satisfait, demanda à Sam ce qu'il souhaitait recevoir en remerciement de son travail. Après avoir réfléchi longuement, ce dernier fit une suggestion : il aurait aimé que ce parc, tout entier animé par l'esprit de son vieux maître qui venait de s'éteindre, lui soit dédié en recevant officiellement son nom et en étant ouvert au public chaque week-end, afin d'inviter tous ses concitoyens à profiter de sa sérénité.

Le maître de maison, qui s'attendait à des demandes plus personnelles, accepta immédiatement l'idée car elle ne lésait personne, permettant à tous *d'approcher 19,* la beauté...

Sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, K'ouen était venue sans hésitation se placer entre ses deux enfants, Ken, le garçon encore timide, et Touei, la petite dernière au caractère joyeux. Comme toute mère, elle avait un faible pour ses deux derniers enfants qu'elle estimait peut-être plus fragiles que les autres, et qu'elle était toujours prête à choyer, à trop protéger lui répétait sans arrêt Kien son mari le roi des Dieux.

Probablement à cause de cette faiblesse secrète, elle s'était beaucoup plus rapidement manifestée dans leur jeu pour les aider, les influençant sans qu'ils s'en aperçoivent, afin qu'ils prennent le moins possible de risques, favorisant la prudence en toutes choses, même si pour cela il fallait réduire leurs ambitions et renoncer aux projets grandioses. L'histoire qui venait de finir lui donnait d'ailleurs raison: en agissant ainsi, sans risque inconsidéré, ils avaient finalement très bien joué, et atteint un succès difficilement envisageable en début de partie.

Ato ne put s'empêcher de sourire en voyant le succés des stratagèmes de Kouen. Du moment que les règles du jeu n'étaient pas enfreintes et que les deux enfants n'étaient pas spoliés...

Dans la salle de visionnage, les commentaires fusaient, dirigés par la vieille chouette bavarde aux grands yeux emplis de curiosité. Ce qui s'était passé confirmait ses interprétations précédentes: après avoir compris que dans la vie le champ des possibles est toujours ouvert à l'homme, ce Sam, dont on suivait l'histoire depuis trois récits, en tirait logiquement des conséquences pour lui-même, décidant de changer de vie de manière radicale et d'embrasser une nouvelle profession, celle de jardinier paysagiste. Il montrait comment, dans de telles circonstances, un comportement prudent et modeste favorisait les chances de succès dans sa nouvelle voie.

Pour une fois, le savant à tête de crocodile et aux réflexions ésotériques alla dans le même sens que la chouette aux yeux de commère, en faisant remarquer que depuis quelque temps les fins d'histoire aussi avaient changé, ne présentant plus un développement chronologique du récit principal, mais plutôt une sorte de galerie de portraits et de situations qui pouvaient correspondre à plusieurs possibilités entre

lesquelles choisir. Comme si, chaque fois, l'histoire à peine ébauchée du début du récit pouvait prendre plusieurs formes et tournures différentes

Bien entendu, les sceptiques menés par le sanglier grognon s'élevaient avec force contre une telle argumentation, soutenant qu'il s'agissait simplement d'histoires anodines sans importance. Depuis que les dieux avaient abandonné les hommes sur terre, disaient-ils, en bâillant d'ennui, les aventures des humains ne présentaient plus grand intérêt.

Foussage, virevoltant d'un coup d'aile, livra son message aux deux assemblées:

.Le joueur en embuscade, facile à deviner, était Kouen qui sans cesse arrondit les angles pour le bien de ses enfants, trop inquiète à l'idée de ce qui pourrait leur arriver de néfaste.

.La situation est directement complémentaire du récit précédent, 40, la libération étant d'autant plus facile à gagner qu'on diminue les liens d'attachement au monde.

.Les comparaisons peuvent se faire avec le récit 31, l'Influence, où l'action est également légère, mais aussi avec la Marche, 10, où tout semble facile et possible. La connexion peut de même se faire avec la Paix 11, le changement de trait indiquant ici la fin de cet état d'équilibre bienheureux pour un nouveau stade, dans lequel on doit fatalement accepter de se limiter et de donner une partie de soi-même. Car toute perte forme le caractère et représente un investissement, un garant pour le futur...

42. L'AUGMENTATION, ST-DOMINGUE

St-Domingue avait souffert, tout le long de son histoire, à la fois de la colonisation espagnole, et de la libération qui avait vu plusieurs dictatures se succéder, enfin de la proximité de Cuba servant de justification à une intervention des Etats-Unis, effrayés par la contagion possible de la révolution communiste de Fidel Castro. Aujourd'hui, miraculeusement, après plusieurs décennies de malheurs et de pauvreté, condamnant ses habitants à s'expatrier chaque année dans les campagnes ou à la Havane pour récolter à bas prix les feuilles de tabac, l'île connaissait une nouvelle ère de prospérité : l'économie repartait, l'abandon par Davidoff du tabac cubain au profit de celui de St Domingue renversant brutalement la donne en faveur des paysans dominicains. Des projets touristiques fleurissaient, recouvrant la côte de nouvelles oasis de paix et de prospérité.

Aujourd'hui, il avait fait chaud pendant toute la journée, sous un ciel plombé et lourd. A la fin de l' après-midi le vent s'était levé, disloquant les nuages qui s'étaient effilochés pour laisser apparaître un ciel étonnament pur, et bientôt les premières étoiles de la nuit.

Assise au bord de la plage pendant que Sam était allé se coucher dans leur petite paillote exotique, Mélissa jouissait de la fraîcheur de la nuit, regardant les vagues qui venaient mourir doucement sur le sable en lui léchant délicatement les pieds, tandis qu’une légère brise caressait les tétons durcis de ses seins. Elle s’abandonnait sans retenue au flot de sensualité qui la submergeait régulièrement, frissonnant au contact du sable chaud et humide qui s'infiltrait entre ses cuisses nues au moindre mouvement, provoquant des spasmes de volupté qu'elle retenait à grand peine, le corps arqué et la tête renversée, se mordant les lèvres pour ne pas gémir.

Au-dessus d'elle, les yeux mi-clos, elle aapercevait un croissant de lune brillant comme un couteau sacrificiel attendant sa victime, prêt à trancher le ciel immaculé d'un coup net et à recouvrir son corps d'une poussière d'étoile argentée...

C'en était trop pour Mélissa, dont les mains pleines de sable mouillé se relevèrent en tremblant pour se refermer sur ses seins, commençant à les caresser lentement, puis plus fortement, les mordillant et les titillant de sa langue jusqu'à ce qu'elle roule dans le sable, cuisses ouvertes, offertes à un doigt fébrile qui écarta ses grandes lèvres pour mieux permettre au vent et à la mer de s'y engouffrer. Au moment ultime, juste avant de perdre conscience, elle entendit un tonnerre lointain se rapprocher ; puis une vague la submergea et l’emporta...

Elle mit un long moment avant d'émerger du trou noir où elle avait plongé, pour se séparer à nouveau de cette nature avec laquelle elle avait fait l'amour au point de ne plus faire qu'un avec elle, agrandie, multipliée, éclatée aux confins du cosmos et de la voie lactée. Mais n'était-ce pas la plus grande ivresse envisageable, le plus grand dépassement, la plus grande possibilité qui soit donnée au genre humain ainsi capable, grâce à son érotisme, de se débarrasser de son être individuel pour s'accroître et se dilater aux dimensions de l'infini?

Pendant qu'elle reprenait lentement conscience, des associations inattendues traversaient son esprit, l'amenant à comparer l'extase qu'elle venait de connaître à l'étreinte de Sam, son bien-aimé, ou encore au sentiment de complétude de la femme enceinte, porteuse en son ventre d'une autre vie qui la transcende, voire aux moments de silence et de plénitude partagés pendant lesquels deux êtres au même diapason s'enrichissent l'un de l'autre sans besoin de mots. Dans tous ces cas, l'augmentation de son propre être se faisait également par un abandon total, pour mieux accueillir l'autre.

C'était peut-être là une loi invisible de la nature, se dit Mélissa en s'étirant langoureusement et en regardant le dernier croissant de lune prêt à disparaître pour que renaisse, le lendemain, une lune pleine et ronde. Cela lui rappela d'anciennes croyances rurales, telles que la légende du premier laboureur, entendue cent fois dans son enfance, et à laquelle elle repensait avec la même émotion que lorsque sa mère venait la lui raconter avant qu'elle ne s'endorme. Selon ce récit, un poète à l'esprit simple s'émerveillait chaque mois en contemplant le dernier quartier de lune annonciateur de la pleine lune féconde à venir; jusqu'au jour où il y avait vu un signe, un modèle à imiter et à reproduire. Il avait alors eu l'idée de couper un morceau de bois, l'avait fendu pour en faire un soc, recourbant l'autre extrémité pour en faire un manche. Puis après avoir regardé la lame acérée de la lune qui semblait déchirer le rideau opaque du ciel pour laisser passer l'astre futur, il avait avec appréhension ouvert un sillon dans la terre, lui demandant pardon pour cet outrage. Dans les entrailles ainsi mises à nu, il avait alors déposé amoureusement les fleurs qu'il aimait, les graines qui le faisaient vivre, et il était venu chaque jour s'en occuper respectueusement, jusqu'à voir enfin, émerveillé, les premières pousses se lever.

L'abandon de soi n'était peut-être pas suffisant, il fallait aussi imiter ce qui est plus grand que soi et le prendre comme modèle, se dit Mélissa en pensant à la leçon que sa mère en tirait chaque fois qu'elle finissait l'histoire, ne manquant pas de lui rappeler qu'il fallait être aussi curieuse et respectueuse que ce premier laboureur...

Perdue dans ses rêveries, Mélissa n'avait pas vu les heures de la nuit passer. Aux premières lueurs indécises, Mélissa se rendit soudain compte que l'aube était proche.

Elle frissonna, mais de froid cette fois-ci. Elle se releva, s'ébroua, secouant le sable qui collait à sa peau. Lentement, elle revint vers la paillote où l'attendait Sam, plongé dans un sommeil bienheureux. Elle se sentait bien, à la fois pleine de vie et de projets, et en même temps étrangement sereine, apaisée. Elle se glissa doucement au côté de son homme et, se lovant contre lui comme un petit chien apeuré, se laissa aller avec bonheur dans un état semi conscient, souvenirs de la journée et rêveries profondes se mélangeaient inextricablement aux songes de Sam...

1. Mélissa avait toujours rêvé de développer les tendances artistiques qu'elle sentait en elle. Elle aurait aimé, plus jeune, se lancer dans la voie des Beaux arts, mais l'opposition farouche de ses parents l'en avait dissuadée. Elle s'était pliée à leur volonté, mais n'en conservait pas moins une blessure secrète, le regret de n'avoir pu réaliser ses aspirations les plus profondes.

Depuis qu'elle avait rencontré Sam, elle s'était laissé aller à des confidences qu'elle n'avait jamais osée faire à aucun autre homme. Elle avait été surprise de la réaction de son compagnon qui, loin de se moquer d'elle comme elle le craignait, l'avait vivement encouragée à se remettre à la peinture, la poussant à s'inscrire à des cours de dessin. A l'occasion des vacances qu'ils allaient passer ensemble sous le soleil tropical, il avait insisté pour qu'elle emporte avec elle le matériel qu'il lui avait offert.

Insensiblement, leur relation amoureuse s'était ainsi doublée d'une dimension spirituelle plus profonde, Sam servant en quelque sorte, comme dans de nombreux couples modernes, de Pygmalion permettant à l'autre de prendre conscience de ses potentialités et de ses talents cachés. Ainsi encouragée et soutenue, elle s'était remise à peindre, retrouvant rapidement les joies de son ancienne passion, ainsi que cette indicible *contemplation, 20,* qui lui faisait voir une monde transfigurée par le regard artistique...

2. Sam connaissait trop les risques de l'amour pygmalion pour ne pas s'en méfier. Cela avait été la cause de son premier divorce : à l'époque, il avait joué ce rôle sans s'en rendre compte, arrachant sa toute jeune femme à sa famille, l'amenant inconsciemment à poursuivre les mêmes études et à faire le même métier que lui, la poussant à réaliser des potentialités artistiques et extrasensorielles dont aucun d'eux ne se doutait au départ. Elle n'avait pu s'empêcher de lui en vouloir, dans le même mouvement qui l'amenait à lui être reconnaissante de son soutien. Fatalement, comme toute créature ressentant le besoin de s'affranchir de son créateur, elle avait connu le jour où devenue adulte, elle sentit le besoin de s'affranchir et d'aller ailleurs...

Pour se prévenir de ce risque, Sam veillait à ne rien demander à Mélissa : il n'avait que de l'amour à lui donner, il souhaitait son bonheur sans lui imposer de contrainte, ou d'image idéale vers laquelle elle devrait tendre pour lui faire plaisir. Dès qu'il la sentait réticente, il s' éloignait pour ne pas l'influencer.

Sam, un sourire aux lèvres en sentant Mélissa à nouveau à son côté, pensa avant de se rendormir qu'il avait eu raison de la laisser vivre librement: il faut laisser la *Vérité du coeur, 61, grandir* jusqu'à faire germer l'action juste et droite...

3. Encore baignée par l'euphorie de sa dernière expérience, Mélissa avait tendance à tout voir en rose, retenant les aspects positifs de chaque situation, cherchant toujours à faire ressortir les germes potentiels qui, selon elle, ne demandaient qu'à croître pour devenir favorables.

Au fil de ses divagations, elle se remémora sa dernière expérience professionnelle. Elle avait bien cru qu'elle allait toucher le fond et être licenciée, tant l'histoire dans laquelle elle s'était trouvée involontairement plongée avait été compliquée et dangereuse pour sa carrière. Tout était parti d'un événement anodin: pour aider une petite fille immigrée qu'elle connaissait et qui avait des difficultés à l'école, elle s'était proposée pour lui apporter bénévolement un soutien scolaire. Deux fois par semaine elle se rendait chez elle, surveillait ses devoirs, s'efforçant de lui insuffler la confiance en elle-même indispensable pour réussir.

Peu à peu, la petite lui avait accordé son amitié, lui confiant ses petits soucis, lui demandant conseil sur la manière de se comporter dans sa famille et avec les garçons. Et puis un jour, en la voyant, elle avait éclaté en sanglots, se réfigiant, craintive, dans les bras de Melissa. Elle avoua que ses parents voyaient d'un mauvais oeil leurs relations, ayant peur qu'elle ait une influence néfaste sur l'enfant. Ils voulaient aussi qu'elle fasse davantage preuve d' allégeance à l' Islam et aux coutumes africaines de sa famille, en se couvrant les cheveux d'un foulard traditionnel et, pourquoi pas plus tard, laissaient-ils entendre, en se laissant exciser. A cette seule idée, la petite fille tremblait de tous ses membres...

Mélissa avait d'abord connu une période de profond découragement. Ainsi, le simple fait de vouloir aider une enfant en difficulté, de l'écouter et lui ouvrir son coeur, pouvait arriver au résultat opposé à celui souhaité, amenant les parents à se venger sur leur progéniture en la plongeant dans des problèmes plus grands. Inconsciemment, ils ne souhaitaient probablement pas qu'elle s'affranchisse de l'état de misère et d'ignorance dans lequel ils se trouvaient eux-mêmes.

Mélissa avait décidé de se battre et d'amadouer ces parents qui étaient des êtres humains comme les autres, et qui ne pouvaient vouloir le malheur de leur fille. Allant les voir plusieurs fois de suite, elle leur avait proposé d'assister aux répétitions, et avait progressivement gagné du terrain. En même temps, elle avait proposé de les aider à remplir les formulaires administratifs qu'ils comprenaient mal. L'air de rien, elle en profitait pour leur expliquer les lois et coutumes françaises, ainsi que les raisons qui avaient amené la quasi totalité des pays du monde à interdire l'excision. Indépendamment de toute justification culturelle ou religieuse, c'était un crime contre la féminité, qu'on ne pouvait comparer qu'à la castration pour les hommes. Si on refusait l'un, il fallait aussi rejeter l'autre, encore plus pour son enfant, dit-elle en regardant le père droit dans les yeux.

Parce qu'elle parlait visiblement avec son coeur, en ne voulant jamais leur faire la leçon ou les humilier, en cherchant au contraire à les respecter et à les enrichir, leur fournissant à chaque occasion de nouveaux éléments pour mieux comprendre le pays étranger où ils se trouvaient et qui les faisait souffrir. Elle devint alors leur confidente, au point que, lorsqu'ils avaient un problème, ils s'adressaient à elle comme à un représentant officiel de l'Etat.

Elle avait gagné ainsi un statut et une autorité auxquels elle n'aurait jamais rêvé, ce qui lui permit de mieux s'occuper de l'enfant, en toute liberté et confiance...

4. Avant leur départ, et après beaucoup d'hésitations, elle avait décidé d'officialiser leur relation en présentant Sam à ses parents. Tant qu'elle n'était sûre ni de ses sentiments ni des intentions de son prétendant, elle avait préféré éviter les confidences pour ne pas créer de pressions ou d'interférences susceptibles d'influencer leur couple, même inconsciemment. Elle avait toujours été la seule à décider de sa vie, demandant aux autres d'accepter ses choix sans la juger.

Sous prétexte d'aller voir ensemble les vitrines de magasins, elle avait invité sa mère une semaine à l'avance à prendre le thé dans dans un salon particulièrement célèbre. Entre gâteaux au chocolat et petits fours, elle lui avait raconté son histoire récente. Fière de la confiance de sa fille, sa mère n'avait rien demandé, fait preuve d'aucune réticence. Et lorsqu'elle était rentrée chez elle, tout au long des jours suivants elle avait mis son mari au courant, petit à petit, en lui disant qu'elle avait plutôt un bon pressentiment.

En confiant ce rôle d'intermédiaire à sa mère, elle avait si bien préparé le terrain que la rencontre se déroula sans incident, ses parents trouvant Sam plein d'intérêt et de prévenance envers leur fille. Une semaine après, son père, craignant d'être en reste et secrètement jaloux d'avoir été mis à l'écart, proposa à son futur gendre un rendez-vous avec l'un de ses amis, responsable d'une entreprise informatique. Il avait appris incidemment que ce dernier recherchait quelqu'un de sérieux et compétent pour diriger son secteur de recherche et de conception de nouveaux logiciels.

Suand cet homme rencontra Sam, intéressé par son expérience, il lui expliqua les grands plans de développement qu'il souhaitait pour son entreprise, et envisagea de l'intégrer dans son équipe. Mais il fallait encore lui faire rencontrer ses autres collaborateurs, pour obtenir leur assentiment et être sûr qu'il serait accepté sans problème. Car son ambitieux projet ne pouvait réussirr que si tout le monde s'entendait et s'impliquait à fond dans l'affaire.

Sam s'était montré patient, se rendant aux différentes entrevues sans broncher, gagnant par sa simplicité et son sérieux la confiance des autres décideurs. Il ne se forçait pas, se contentant d'être lui-même *en toute innocence, 23,* tout en laissant voir ses compétences...

5. Comment avait-elle réussi à capter durablement le coeur de Sam, là où les innombrables femmes qu'il avait connues depuis son divorce n'avaient jamais réussi qu'à obtenir, au mieux, une relation passagère, et au pire, une humiliante rupture lorsqu'elles commençaient à parler d'avenir avec lui? Elle en était encore toute étonnée.

Il y avait eu, bien sûr, l'originalité de leur connaissance par média électronique interposé, ce qui avait permis à chacun d'eux d'avancer lentement, à son propre rythme, en ne disant jamais que ce qu'ils pensaient profondément, sans le souci de leur image au moment où ils parlaient. La médiation de ce genre de langage imposait d'être plus réfléchi puisqu'il fallait prendre le temps de traduire ce qu'ils ressentaient en mots, alors que d'habitude la sensation immédiatement vécue prime et dicte des attitudes irréfléchies, que les mots forcément arbitraires viennent ensuite justifier. Ainsi, paradoxalement, la mise à distance obligée par l'ordinateur avait permis à chacun d'être plus vrai, de mieux penser à ce qu'il

souhaitait vraiment. C'était peut-être cela, se dit Mélissa en souriant doucement, qui avait permis à quelqu'un de timide et d'écorché vif comme Sam de se laisser aller.

L'ordinateur n'était pas pour autant vertueux, ni même ssuffisant pour expliquer la suite de leurs relations. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, après leur longue correspondance électronique, la magie avait persisté, chacun avait continué d' écouter l'autre, sans chercher à le brusquer ou à lui imposer quoi que ce soit. Avec son coeur tendre, Mélissa n'avait pas eu besoin de se forcer: elle s'était contentée d'aimer naturellement, pleine d'attentions, rayonnante du bonheur de donner, maintenant qu'elle se savait être profondément amoureuse de Sam. Respectueuse de ses silences et de ses décisions, elle ne le questionnait jamais pour lui forcer la main.

Et c'est ainsi qu'elle avait réussi à se l'attacher. Mis en confiance, Sam s'était laissé aller spontanément aux confidences, se surprenant lui même à lui raconter son ancienne vie, ses bonheurs comme ses tourments. Il était devenu peu à peu sans s'en apercevoir amoureux de ce sourire énigmatique qui relevait délicatement *la commissure de ses lèvres, 27,* lorsqu'elle l'écoutait.

6. Dans le cauchemar dont elle émergeait avec peine, Sam se montrait dur et autoritaire, cassant même. Mais là n'était pas le pire: il se révélait maintenant sous un jour qu'elle n'aurait jamais cru possible, matériellement et financièrement intéressé. N'était-ce pas pour profiter des relations de sa famille qu'il s'était accroché à elle, pour entrer en contact avec son père et, par son intermédiaire, avec d'autres gens plus puissants? Cette question qui souvent taraude secrètement les jeunes filles de bonne famille jamais persuadées d'être aimées pour ce qu'elles sont, elle ne pouvait désormais s'empêcher de se la poser.

Ses soupçons étaient nés à l'occasion d'un événement anodin: en entrant dans le bureau de son père, elle y avait surpris Sam, penché sur des dossiers qu'il consultait fébrilement, avec avidité pensa-t-elle soudain, effrayée de voir sur son visage une expression qu'elle ne lui avait jusque là jamais vue. Il avait sursauté, bafouillé, murmurant, mal à l'aise, qu'il cherchait un papier égaré et peut être laissé par hasard dans cette pièce. Il était ressorti brusquemnt, presque agressif, pour se donner une contenance. Les documents compulsés c'étaient des comptes d'exploitation, des prévisions de résultat, des projets de fusion et notes diverses concernant une petite société d'ingéneering informatique dernièrement entrée en bourse, sur le second marché, le plus spéculatif.

Puis elle avait oublié l'incident, et lui aussi fort probablement. A nouveau ils avaient marché main dans la main, en se souriant tendrement. Mais quatre mois plus tard, lorsqu'il annonça, triomphant, qu'il avait réussi une opération boursière grâce à son flair, car il avait pressenti une fusion commerciale annoncée depuis, elle avait pâli. Ne s'était-il pas livré pour son compte personnel à de l'espionnage financier, autrement dit à un délit d'initié? La Commission de contrôle de la Bourse pourrait se retourner contre son père en considérant qu'il était le seul vrai coupable, puisqu'officiellement le seul à avoir négocié le projet.

L'explication fut orageuse, Mélissa l'accusant d'avoir trompé sa confiance, de n' être intéressé que par l'argent et les relations de son père, de n'avoir jamais rien

voulu donner et de vouloir toujours plus des autres. La colère l'emportait comme une vague...

Plus elle l'accusait, plus il devenait rouge, frôlant l'apoplexie, son visage se déformant de rage à un point tel que, non, décidément, ce n'était plus Sam en face d'elle, mais un parfait étranger!

Se réveillant d'un seul coup, soulagée, elle éclata de rire. Ce n'était donc qu'un cauchemar, une angoisse absurde qui lui avait traversé l'esprit! Cela aurait pu arriver hélas avec quelqu'un d'autre, mais pas avec lui!

Elle se *rapprocha, 19,* de Sam et, comme pour se faire pardonner, quitta sa chemise de nuit, s'enroulant nue autour de son corps comme autour d'une branche d'arbre. Avec l'aube naissante, elle lui fit l'amour lentement, à la fois tendre et passionnée, veillant à ce qu'il ne sorte pas totalement de son sommeil...

Notes sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, la situation était claire pour les deux personnages principaux. Souen et Tchen, la fille et le fils aîné, étaient en effet montés sans hésitation sur l'estrade à côté d'Ato en reconnaissant dès le début leur manière de jouer à l'intérieur du coeur de Mélissa : c'était la sève vitale et cosmique, pleine d'énergie, de Tchen qui prenait sans conteste possession d'elle, tandis que son tendre et doux abandon reflétait bien l'influence pénétrante de Souen.

Si tout était évident pour eux, ils n'avaient toutefois pu s'empêcher de rougir, gênés, n'osant se regarder, aux différents moments où Mélissa se laissait emporter dans une scène érotique torride; comme si le spectacle mettait brutalement en évidence d'inavouables penchants incestueux entre le frère et la soeur, alors qu'il n'y avait jamais eue que tendresse et complicité entre eux.

Si la situation était claire pour Souen et Tchen, en revanche, pour le choix du personnage secondaire, caché et aux aguets, il n'en allait pas de même. Les supputations depuis la fin du Jeu allaient bon train pour résoudre l'énigme et dévoiler "qui" agissait en coulisse. On se serait cru dans une enquête policière, chacun soutenant qu'Untel ou Untel pouvait correspondre au profil cherché.

Ato avait laissé faire, avant de demander de trancher. En bas de l'estrade ne restaient plus, après de longues discussions et tergiversations, que deux joueurs possibles : Ken, le plus jeune fils, dont l'attitude prudente et mesurée évoquait les réactions de Sam, ou bien sûr sa mère, Kouen, dont tout le monde reconnaissait l'infinie patience ainsi que sa capacité d'écoute. Ils pouvaient avoir tous deux secrètement assuré le succès de Mélissa. Chacun défendit son point de vue, expliquant pourquoi il pouvait prétendre être le joueur aux aguets, mais sans qu'aucun n'arrive à convaincre totalement. Hésitants, ils restaient, tous perplexes au pied de l'estrade.

Ato décida finalement de lever le suspense. Il avoua, souriant, qu'en de nombreuses occasions se cachent dans le Jeu deux joueurs aux aguets et non un seul, chacun expliquant l'évolution invisible des deux personnages en présence -Ken et sa force d'inertie venant logiquement contrebalancer la fougue de Tchen, tout comme la force maternelle et rassurante de Kouen venait appuyer l'intelligence douce et pénétrante de Souen.

Un murmure de stupéfaction, puis d'admiration parcourut l'assistance à la révélation de cette nouvelle arcane du Jeu. Le déroulement des jaux précédents n'avait permis à personne de pressentir cette possibilité!

Dans la salle des spectateurs, nul n'avait non plus deviné la double issue possible, les clans qui soutenaient les différents joueurs suspectés s'étant longuement affrontés sans qu'aucun n'arrive à convaincre l'assemblée. La fin de l'énigme avait suscité une explosion de commentaires.

Une fois qu'un semblant de silence et de sérénité fut rétabli, les discussions reprirent pour savoir quel sens global donner à la partie qui venait de se dérouler. Pour une fois, la vieille chouette bavarde se taisait. Si elle n'avait pas son pareil pour deviner les intrigues et commérages qui se nouaient, elle était impuissante face aux élans de la passion et de l'érotisme. "Cochonneries méprisables, jeunesse dévergondée! "ne put-elle s'empêcher de maugréer à voix basse.

Le sanglier grognon n'était pas loin de penser comme sa compagne: " Il n'y a rien à comprendre, l'histoire est inintéressante et montre uniquement qu'en l'absence des dieux les humains ne sont plus capables de grandeur. Circulez, rien à voir!" ne put-il s'empêcher de conclure en bougonnant.

Pour une fois, ce fut la frêle girafe à tête de crapaud, habituellement perdue dans ses rêves, qui rompit le silence. Rougissante de timidité, elle murmura: " Moi, je trouve les dernières histoires beaucoup plus touchantes que les grandes épopées, elles nous font davantage pénétrer dans le coeur des hommes, dont on suit les tourments et les passions. C'est beaucoup plus… émouvant... romantique, non?"

Le savant à l'esprit fébrile contenu dans un cerveau en forme de carapace de tortue, et qu'on n'entendait pas souvent non plus, vint la soutenir. " je suis d'accord, et je me demande quant à moi si cette quête n'a pas changé de sens. Avant, il s'agissait de deviner les grands desseins visés par les hommes, de comprendre ce qu'ils attendaient de la vie. Depuis quelque temps, j'ai l'impression que l'enquête a changé de niveau : elle se fait plus éthique, l'accès que nous avons au coeur des humains permettant de juger et d'évaluer des actes quotidiens tout simples, indépendamment de leurs intentions ou grandes interrogations métaphysiques. Oui, le Jeu me semble désormais inviter à une réflexion sur le sens moral des actes courants, et à cette occasion je trouve l'enseignement à la fois clair et merveilleux: il montre qu'un accroissement ontologique de son propre 'être est possible autrement que sous la forme de la quête de l' Avoir..."

Même s'il était d'accord sur le fond, le savant aux cheveux hirsutes et aux explications ésotériques ne put s'empêcher d'apporter son grain de sel en montrant que des dimensions cachées existaient toujours: "Il ne faut pas aller trop vite en besogne et croire que tout est facile, sans épaisseur ni profondeur dans la vie des hommes. N'avez-vous pas remarqué cette étrange analogie : le premier Jeu inaugural avec le Créateur et le Réceptif avait engendré au bout de dix transformations la Paix et le Stagnation. Or, les deux premières situations de l'Influence et de la Durée qui ont ouvert ce deuxième cycle produisent à leur tour, après dix transformations aussi, la Diminution et l'Augmentation!

Il y a là plus qu'une ressemblance dévoilant une structure séquentielle fonctionnant par dizaines: avec un trait changé par le temps la Diminution sort logiquement de la Paix, tout comme l' Augmentation sort de la Stagnation. Voilà, selon moi, l'un des

enseignements qui invite à revoir les jeux 1 et 2, mais aussi 10 et 11, pour voir leurs correspondances secrètes.

Comme s'il n'attendait que ce signal pour se manifester, Foussage s'envola et donna des informations complémentaires qu'il espérait plus simples et plus accessibles que les délires interprétatifs du savant:

.Les deux joueurs aux aguets étaient donc Kouen et Ken.

.La situation provient de la Révolution, 49, car on ne peut sortir de la tagnation, 12, que par un changement brutal, d'où viendra enfin l'Augmentation.

.Les comparaisons se font avec la Durée, 32, qui contient un mouvement comparable d'augmentation, mais plus en expansion.

43. LA PERCEE, FORET AMAZONIENNE

Elle s'était endormie d'humeur sombre, sans savoir comment mettre fin aux difficultés et aux tensions pesant sur elle depuis des mois. Au réveil, elle se sentit étonnament calme, en pleine forme, l'esprit vif et le coeur gai.

Certes, les premières heures de la journée sont au Brésil les plus belles, et il lui aurait fallu être gravement déprimée pour ne pas être sensible aux bienfaits du soleil levant qui, chassant l'humidité et les angoisses de la nuit tropicale, redonne espoir et envie de profiter de la vie avant la chaleur moite du plein midi. Mais il y avait plus que l'influence magique du petit matin. Elle avait l'impression que son problème s'était décanté dans la nuit, et qu'en ouvrant les yeux elle voyait maintenant la situation d'une autre manière. Elle avait suffisamment attendu, elle allait enfin pouvoir se lancer dans l'action ; et cette imminence de la décision la libérait de son stress, lui procurant à la fois joie et confiance en elle-même, éveillant une furieuse envie d'agir.

En voyant le livre de chevet posé sur sa table de nuit, elle se dit en souriant qu'il l'avait peut-être inconsciemment aidé à mûrir ses plans. L'art de la guerre de Sun Tzu avait beau dater de plus de deux mille cinq cents ans, et avoir été écrit dans l'autre hémisphère, au Japon, elle le considérait d'une actualité toujours aussi forte ; lorsqu'elle se sentait engagée dans une impasse, elle aimait replonger dans ses aphorismes pour méditer sur son cas personnel. Contrairement aux croyances communes, ce petit bijou, écrit dans une langue cristalline, n'était ni une apologie machiavélique du pouvoir et de la guerre ni un traité de subversion montrant comment retourner des situations faibles. C'était bien plus, pour elle, un court traité sur l'art de se gouverner soi-même et de se comporter dans le monde en guettant les occasions propices, les « fenêtres » disent désormais les stratèges modernes dans leur jargon. Sun Tzu n'affirmait-il pas d'emblée, dès les premières pages, que l'idéal est de vaincre sans combattre, en sachant se mouler dans le fleuve du temps et attendre l'occasion pour cueillir le fruit mûr au bon moment? Lorsque ce dernier se manifeste, il enseignait en revanche qu'il fallait réunir toutes ses forces et fondre résolument sur son but, la percée victorieuse dépendant de la faculté de se mettre soudain en mouvement, en concentrant toute son énergie sur le point sensible. Les pages lues la veille au soir l'avaient probablement aidée : au réveil, elle savait que le temps de la résolution et de l'action étaient enfin venu. Elle devait s'engager, dire clairement ce qu'elle pensait, et agir en conséquence.

Sa décision prise, elle sortit dans les rues de Manaos pour se rendre à son rendez-vous, avec la ferme résolution de mettre les choses au point et, espérait-elle, de repartir sur de nouvelles bases plus saines. En marchant dans cette ville arrachée à la forêt vierge, en passant devant l'Opéra baroque, amené pierre par pierre du vieux continent plus d'un siècle auparavant au milieu des pires difficultés, elle se

dit que le Brésil tout entier pouvait apparaître comme une métaphore vivante et démesurée des pouvoirs de la volonté humaine. Car la décision de percer la plus longue route du monde à travers l'épaisse forêt vierge était à l'époque un acte insensé. Or, malgré les obstacles, les innombrables accidents souvent mortels des travailleurs employés sur le chantier, les rébellions d'Indiens et de révolutionnaires qui s'opposaient à son avancée, le ruban de terre rougi par le sang versé suivit sson cours et enjamba les fleuves, jusqu'à relier entre elles les zones les plus éloignées de l'Amazonie, distantes de plusieurs milliers de kilomètres.

La Transamazonnienne avait été percée envers et contre tout, mais elle n'en demeurait pas moins fragile et sujette aux lois de la nature, l'Amazonie ayant jadis été un bassin occupé par une mer intérieure, aujourd'hui parcourue par le fleuve le plus long du monde, traversée par des milliers d'affluents, il arrivait fréquemment, pendant la longue saison des pluies, que les eaux sortent de leur lit, brisant les fragiles digues humaines incapables de contenir sa puissance. C'était la revanche du fleuve-roi, la nature reprenant ses droits en perçant et recouvrant les territoires dérisoires des hommes. La Transamazonienne disparaissait alors par endroit sur des dizaines de kilomètres, le sol de la forêt se transformant en un lacis de mares et de cours d'eaux qui, reliés aux innombrables rivières, recréaient alors un immense lac, une mer intérieure où s'installaient caïmans, serpents, poissons et tortues.

Le Brésil amazonien oscillait sans cesse entre les ambitions démesurées de deux puissances, l'une humaine et l'autre naturelle, qui s'opposaient, opéraient des percées spectaculaires, puis devaient composer, parfois reculer pour mieux consolider leurs avancées réciproques. Mais alors, se demanda Mélissa poursuivant ses analogies, cela laissait présager l'affrontement de ses résolutions à une volonté au moins aussi forte que la sienne. Elle avait peut-être eu le tort de ne considérer pour le moment que ses propres désirs, sans intégrer dans ses raisonnements les intentions de l'autre... N'était-ce pas un signe, sinon d'inconscience, du moins d'égoïsme?

En levant la tête, Mélissa vit qu'un ciel orageux avait déjà chassé les timides rayons du soleil matinal. Un nuage sombre, chargé de pluie, trop lourd pour s'élever, se traînait péniblement au dessus des buildings, évitant de justesse les arrêtes des toits en conservant égoïstement l'eau amassée. Mélissa le regarda avec le même air inquiet que si elle avait croisé un chat noir sur son chemin ; moins par peur d'être prise sous une averse soudaine, que parce qu'il lui semblait porteur d'un présage funeste. Le risque de son projet n'était-il pas d'échouer à cause d'une trop grande confiance en elle, en demeurant sourde aux volontés de l'autre? Il y aurait alors de quoi mettre en péril toutes ses chances...

Alors qu'elle poussait la porte du café où elle avait rendez-vous, le nuage creva enfin comme un abcès, répandant la pluie sur la ville. Par un déclic invisible dans son esprit, des souvenirs de sa dernière expédition en forêt amazonienne remontèrent à sa mémoire, se mêlant à ses réflexions du moment. Tout était encore possible, sa résolution pouvait s'incarner de multiples façons, la mener au succès comme à la catastrophe si elle ne mesurait pas bien les forces en présence...

1. Dès qu'elle avait abordé la rive, après un long voyage en pirogue, elle avait voulu s'enfoncer dans l'épaisse jungle, tant l'appel de la forêt vierge devient irrésistible au moment où on s'apprête enfin à y pénétrer.

Il avait fallu toute la persuasion de son guide et de son mari, Sam, qui l'accompagnait dans l'aventure pour l'empêcher de s'élencer ainsi, sans préparation. Ils avaient insisté pour installer d'abord leur campement, afin d'avoir un lieu sûr où se réfugier en cas de problème. Pour dernier argument, son guide lui avait même relaté le cas d'une touriste anglaise pressée de faire la même excursion : elle aussi, avait insisté pour partir le plus vite possible, arguant du fait qu'ils ne feraient qu'une courte promenade d'une vingtaine de minutes et qu'ils reviendraient aussitôt pour préparer leur campement. Il avait accepté, le coeur lourd de pressentiments, et ce qui devait arriver s'était fatalement produit : mal chaussée et mal préparée, elle avait fait une chute et s'était abîmée une cheville. Il avait été obligé de la ramener sur son dos pour se faire soigner...

Mélissa sortit du café en pleurs, se rappelant qu'avant d'aborder la discussion qui avait si mal tourné, elle avait pensé à cette aventure en pleine jungle. Mais il était trop tard, ignorant le présage, refoulant ce souvenir pour ne plus penser qu'à ce qu'elle voulait obtenir de celui qu'elle allait solliciter. Dénigrant imprudemment ses ennemis, elle dénonça les liens occultes qu'ils entretenaient avec des familles puissantes de l'endroit, sans s'apercevoir qu'en agissant ainsi elle témoignait implicitement de la peur qu'ils lui inspiraient. Plus grave encore, elle la transmettait à son interlocuteur : il ne se voyait pas, seul, affronter des gens disposant d'appuis aussi puissants. Au lieu donc de tirer parti de leur faiblesse, elle les avait ainsi paradoxalement renforcés dans leur position, s'attirant fort logiquement un refus de collaboration de la part de l'homme ssur qui elle avait tout misé. Ses propres *excès, 28,* avaient fait s'écrouler son plan. Tout était à refaire...

2. Ils avaient bivouaqué en pleine nuit et se préparaient à s'endormir, après s'être protégés contre les piqûres d'insecte et les attaques possibles des serpents, lorsqu'ils avaient soudain entendu des cris retentir dans l'obscurité. Aussitôt leurs guides s'étaient précipités dehors, brandissant carabine et lance d'indien, faisant un vacarme assourdissant pour effrayer les prédateurs possibles.

Leur petit boy, mort de peur, avait couru vers eux en hurlant. Il s'était aventuré dans la grande forêt sans prévenir personne, sans prendre de précaution, et il s'était retrouvé soudain face à un fauve rugissant dont il n'avait vu dans la nuit que les yeux luisants. Le bruit fait par ses compagnons pour effrayer l'animal...

En ressortant du restaurant, la mine soucieuse, Mélissa se remémora la scène qu'elle avait chassé rapidement de son esprit une heure auparavant pour mieux se préparer à la discussion. Mais elle aurait dû lui accorder plus d'attention, se dit-elle, car elle l'exhortait à la prudence, à rester constamment vigilante, à ne s'engager sur un terrain inconnu qu'avec circonspection, en restant sur ses gardes et à témoigner de sa neutralité dans l'histoire où elle se trouvait mêlée malgré elle. C'est bien ce qu'elle avait tenté de faire avec son interlocuteur, avançant peu à peu ses arguments et suggestions, déterminée et froide, veillant à ne montrer ni passion ni intérêt personnel. Elle voulait d'autant moins prêter le flan aux suspicions qu'en s'attaquant à une famille locale elle connaissait les risques qu'elle prenait.

Elle pensait avoir réussi à convaincre de sa bonne foi le personnage officiel qu'elle rencontrait, mais ce dernier n'avait cessé de multiplier ses mises en garde : il lui avait bien fait comprendre que ses plans risquaient de provoquer localement

une véritable *révolution, 49.* Elle n'était qu'au début de ses démarches, se dit-elle, et elle devait rester éminemment circonspecte dans ses avancées, consciente des dangers qui la guettaient si elle s'aventurait à découvert, sans précaution, comme l'avait fait son boy en pleine forêt vierge...

3. Ils s'étaient perdus et avaient été trop heureux de rencontrer un homme au sein de la jungle qui les entourait de toutes parts. Certes, c'était un aventurier qui semblait passablement ivre, et son guide lui avait soufflé à l'oreille de se tenir sur ses gardes : il avait reconnu en lui le portrait d'un homme affiché dans les postes de police, recherché pour une sombre histoire de vol et de rixe qui avait mal tourné. Méfiant, la main appuyée négligemment sur le pistolet gardé en permanence sous sa veste, il lui avait conseillé à voix basse de continuer sa route sans lui adresser la parole.

Mélissa avait pesé rapidement le pour et le contre, regardé longuement l'homme dans les yeux, ce dernier soutenant son regard sans manifester apparemment d'hostilité. Elle décida de lui faire confiance: après tout, l'histoire pour laquelle il était poursuivi n'avait rien à voir avec leur rencontre, et il pouvait s'avérer précieux pour eux. Il représentait leur seule chance de retrouver leur chemin, et elle était persuadée qu'à condition d'être ferme et de se faire respecter, elle pouvait se fier à lui.

Malgré la réprobation visible de son guide, elle était allée vers lui, lui avait tendu la main en lui demandant son aide. Surpris, il avait accepté d'un air bourru, les invitant après une hésitation à le suivre. Pendant deux jours et deux nuits ils partagèrent avec lui repas et bivouacs. Puis l leur avait montré enfin la route où il les avait abandonnés, se fondant à nouveau dans la forêt...

En quittant le café d'un air assuré et sous les regards réprobateurs de plusieurs consommateurs parmi lesquels elle avait reconnu des collègues, elle ne put s'empêcher de repenser à la scène vécue au coeur de la forêt vierge. On allait apparemment lui reprocher d'avoir noué contact avec un représentant officiel du gouvernement, pour parler d'histoires touchant la petite communauté de chercheurs, ce qui est toujours mal vu. Nul ne comprendrait pourquoi elle trahissait ainsi apparemment les siens : elle risquait donc de se trouver isolée, confrontée à l'incompréhension générale. Pourtant elle savait qu'elle avait raison, qu'elle devait s'assurer l'appui des forces légales pour avancer dans son projet et briser la règle paralysante du silence. Plus tard, se dit-elle, lorsque la situation se dénouerait *de manière joyeuse, 58,* ses collègues la remercieraient de les avoir libérés de la corruption. Ils regretteraient même de n'avoir pas osé engager eux-mêmes les démarches qu'elle avait entreprises...

4. La voie qu'ils comptaient suivre dans la forêt s'arrêtait brutalement à plusieurs centaines de mètres de leur objectif, interrompue par un cours d'eau qui, en débordant, avait arraché des troncs d'arbres et recouvert le sol d'une couche de limon boueux au milieu duquel on avançait à grande peine. C'était décourageant, l'obstacle semblait insurmontable.

Têtue, Mélissa n'avait pas voulu s'avouer vaincue, raillant les craintes de son guide et de Sam qui voulaient rebrousser chemin et les traitant decouards. Il était impossible d'abandonner si prêt du but, il suffisait d'un peu de volonté, l'obstacle

devait pouvoir se franchir! Elle n'avait rien voulu entendre de leurs arguments, s'était arrachée aux bras de son ami qui tentait de lui faire entendre raison, et, seule, était partie devant.

La boue dans laquelle elle s'enfonçait était de plus en plus profonde, et malgré ses efforts répétés elle avait de plus en plus de mal à avancer ; d'autant qu'en s'éloignant de la rive, le courant augmentait de violence, l'entourant de tourbillons qui la déstabilisaient dangereusement. Elle finit par se retrouver coincée au milieu du fleuve de boue, sans pouvoir bouger, avec l'impression de s'enfoncer lentement, d'être aspirée par des sables mouvants. Pour la première fois elle connut la peur. Mais elle était trop fière pour demander de l'aide. Serrant les dents, ravalant ses larmes, elle tentait désespérément de se défaire de la gangue qui l'enserrait...

Heureusement, Sam et le guide l'avaient suivie. Après s'être encordés à un arbre, ils avaient réussi, après une longueapproche et d'infinies précautions à la ramener sur la terre ferme, exténuée mais vivante...

En sortant du café, en larmes, les yeux luisants de colère, Mélissa se rappela soudain la scène dont elle s'était souvenue au moment d'entrer, mais qu'elle avait chassée de son esprit pour mieux se concentrer sur son objectif. Elle aurait mieux fait d'être plus attentive aux présages, cela lui aurait évité de répéter les mêmes erreurs, se dit-elle furieuse contre elle-même en claquant violemment la porte. L'entrevue avec l'homme s'était mal déroulée, mais elle en était responsable, se montrant d'emblée arrogante et trop sûre d'elle. Et lorsque le représentant officiel lui avait fait part des difficultés de la situation qu'elle dénonçait, c'est tout juste si elle ne s'était pas mise en colère en l'accusant de vouloir protéger des gens corrompus, mettant en doute la moralité des Brésiliens et des autorités. S'il était intègre, avait-elle conclu sur un ton acerbe, il n'avait qu'à la suivre et perquisitionner dès le lendemain chez les personnes qu'elle accusait. En le prenant ainsi de haut, sans comprendre la réalité des contraintes légales, elle le braqua contre elle, s'entêtant jusqu'à ce qu'il lui fasse comprendre de manière froide et humiliante que leur entretien était terminé et qu'elle ferait bien de quitter ce pays, n'ayant rien à *attendre de lui (5).*

5. La forêt était de plus en plus dense, et ils n'avançaient plus que trés lentement, leur guide se frayant difficilement une voie à coups incessants de machette à travers l'épaisse végétation qui s'écartait un moment pour se refermer aussitôt sur eux.

Lorsqu'elle sentit le bras du guide se fatiguer, son geste se faire moins précis, elle commença secrètement à avoir peur. Quelques secondes plus tard, il laissait tomber la machette sur le sol. Heureusement, il la retrouva aussitôt. Après ce moment de grande frayeur, ils décidèrent de s'accorder sagement une halte pendant laquelle ils s'efforcèrent de retrouver leur souffle.

En regardant autour d'elle, Mélissa s'était sentie soudain claustrophobe. Elle eut une bouffée d'angoisse en ne voyant, partout, que branchages, lianes et feuillages à perte de vue. Pendant un bref moment de vertige, elle fut incapable de savoir où se trouvaient le ciel et le sol, l'avant et l'arrière. Elle s'accrocha instinctivement au bras de Sam qui la rassura.

Puis ils étaient repartis. Heureusement, leur guide était fiable. Il avait repris son rythme mécanique et, après trois heures de lutte continuelle, ils avaient réussi à sortir de cette forêt inextricable pour se retrouver, sains et saufs, dans une clairière...

En ressortant du café, exténuée mais déterminée, Mélissa repensa à cette scène qu'elle avait eue à affronter au coeur de la jungle. Pour répondre à chacune des questions du représentant officiel qu'elle avait contacté et qui s'était montré au début très réticent face à sa démarche, elle aviat dû batailler plus d'une heure, avançant pas à pas, prenant du temps pour lui expliquer la situation, donnant tous les gages d'honnêteté demandés sans s'offusquer, montrant qu'elle ne visait aucun profit personnel et qu'elle ne parlait que parce qu'elle en ressentait l'impérieuse nécessité morale.

Elle savait que ce n'était que le début d'une longue démarche : face à ses collègues, elle devrait agir de même, prendre le temps de convaincre ceux qui étaient susceptibles de comprendre, se battre contre les autres, tout cela sans jamais s'énerver ni répondre aux provocations, rumeurs ou malveillances qu'ils ne tarderaient pas à semer pour la déstabiliser. Mais sa décision était prise, son caractère ferme et sa certitude inébranlable: elle savait, comme son guide dans la forêt vierge, qu'elle arriverait à percer et à atteindre la *Puissance du grand, 34.*

6. Elle ressortit triomphante du café. Elle s'attendait à rencontrer des difficultés, à butter contre des obstacles quasi infranchissables, et elle avait été surprise de voir que le représentant de l'autorité qu'elle avait rencontré lui avait prêté une oreille bienveillante : il lui avait même promis une intervention rapide, lui avouant qu'ils étaient depuis plusieurs années sur les traces de ceux qu'elle dénonçait, et qu'elle arrivait à point nommé pour leur donner les prétextes nécessaires à une arrestation.

Le lendemain, l'opération était menée à bien. Une seule personne échappa au coup de filet. Fiers de leur succès, ni les représentants de l'Etat ni elle n'y prêtèrent réellement attention. On lui proposa pour la forme une protection rapprochée tant qu'elle resterait dans le pays, mais elle ne crut pas nécessaire d'accepter. Elle n'avait pas envie de se faire remarquer par ses collègues avec une telle escorte policière.

Une semaine plus tard, elle se faisait malheureusement attaquer pour avoir été *trop sûre d'elle, comme le Créatif, 1.* En reprenant l'enquête, les autorités allaient s'apercevoir que l'homme qui s'était échappé était un maillon essentiel du réseau, et qu'il avait mis à profit ce temps de répit pour recomposer en quelques jours le réseau d'influences qui venait d'être démantelé. Tout était à refaire...

Notes sur Lebab

Dans la salle des joueurs, K'ien, le père des Dieux, et Touei, sa plus jeune fille étaient les deux seuls prétendants à être montés sur l'estrade, le premier parce qu'il s'était facilement reconnu dans le caractère décidé de Mélissa, la seconde parce qu'elle savait que seule sa gaieté et son enthousiasme pouvaient fournir à son vieux père l'envie de partir dans de nouvelles aventures.

Ils attendirent plusieurs minutes pour voir si un joueur aux aguets ne se présentait pas. Touei scrutait fébrilement, au début, les traits des six autres joueurs pour voir si l'un d'entre eux se sentait concerné par la partie ; mais ne voyant aucun signe d'intérêt, et remarquant en même temps que K'ien, son père, restait étrangement calme, un léger sourire railleur aux lèvres, elle comprit vite et lui dit, en lui tapotant l'épaule de sa frêle petite main:

"Ainsi c'était toi qui agissais en sourdine ! Je comprends que la situation soit aussi nette, malgré les multiples embûches rencontrées: il y a dans ce Jeu la mise en oeuvre d'une force inébranlable, pour réussir dans sa percée, on doit éviter de tomber dans l'irresponsabilité!"

x

Dans la salle des spectateurs qui visionnaient le Jeu sur écran géant, l'enquête s'était orientée dans toute les directions pour débusquer les joueurs aux aguets, et plus encore pour savoir s'il y en avait un seul ou deux. Plusieurs clans s'étaient formés, chacun soutenant sa position. C'est dire la déception qui s'était manifestée lorsque Touei avait dévoilé le stratagème de son père qui, pour être sûr de réussir sa percée, avait pris la place des autres, laissant Touei au premier rang pour mieux manoeuvrer en coulisse. Nul n'avait envisagé cette éventualité, qui correspondait pourtant bien, après coup, à sa volonté de réussite à tout prix.

Quant au sens à donner à la partie, les questions avaient d'abord concerné la compréhension de la situation dans laquelle se trouvait Mélissa, et à travers elle, bien entendu, Touei. Les spectateurs étaient d'accord pour trouver l'histoire confuse: nul n'arrivait à savoir au juste si Mélissa voulait reconquérir son mari, Sam, obtenir un avancement ou une nomination lors du congrès auquel elle assistait, ou si elle dénonçait un scandale dans lequel elle s'était trouvée involontairement plongée, comme le soutenait la majorité des gens. Mais, même en ce cas, la cause était loin d'être évidente: luttait-elle contre des narco-trafiquants locaux, contre un de ses confrères corrompu, contre un marché pédophile, voire, selon certains, pour le rétablissement de la juste cause des Indiens d'Amazonie, ces éternels oubliés du Brésil et de l'Amérique latine? Nul ne le savait vraiment. Heureusement, le savant ésotérique avait laissé entendre que l'enseignement étant moins à trouver dans l'objet de la percée que dans le sens intrinsèque d'un tel mouvement.

Loin de clore l'enquête, un tel jugement avait donc fait rebondircelle-ci sur un autre plan, à la fois plus général et plus métaphysique. Avant de connaître le rôle secret de K'ien, la vieille chouette exultait en affirmant qu'enfin le Jeu, jusqu'ici assez misogyne, dévoilait un caractère féminin décidé, capable de réaliser une percée et de grandes choses. Elle s'était même engagée plus loin en affirmant que c'était la véritable essence de la femme, à la fois souple et décidée, qui était ici dévoilé. Mais que pouvait-elle dire maintenant que, manifestement, ce trait de caractère était attribué à l'intervention secrète mais omniprésente de K'ien? Elle avait certes essayé de sauver son hypothèse en affirmant que l'intervention de K'ien ne symbolisait que la Loi du père, présente en chacun, et que cela témoignait uniquement du fait que la femme était un être à la fois féminin et masculin, complet. Mais nul ne la suivit dans ces élucubrations fumeuses, plus ou moins psychanalytiques.

Quel sens donc donner à la Percée? La majorité de l'assemblée avait tendance à privilégier une lecture éthique montrant que pour réaliser de grands desseins et percer, il faut non seulement veiller à avancer prudemment, mais aussi à se garder de brouiller

la vue objective de la situation par des intérêts égoïstes ou par une subjectivité passionnée.

x

Foussage apporta son grain de sel à la situation:

.La situation sort de l'Obstacle, 39, enfin surmonté, même si demeurent encore des résistances qui ne disparaîtront totalement qu'avec l'histoire suivante, 44.

.Les comparaisons se font avec la situation inverse de l'Eclatement, 23, en annonçant une nouvelle séquence marquée par une prédominance presque trop forte de traits fermes.

44. VENIR A LA RENCONTRE, QUEBEC

Sam contemplait avec étonnement les couleurs éclatantes de l'été indien. La forêt canadienne ressemblait à une palette de peintre débutant qui aurait maladroitement déposé des touches de peinture vives les unes à côté des autres, sans autre souci d'harmonie : le vert le plus vif côtoyait un rouge sang aux étranges reflets vineux, un jaune citron acide tranchait soudain sur du bleu gris océan, un marron de terre labourée se mélangeant bizarrement à un vert sombre pour rappeler les forêts du vieux continent, aussitôt bordée du rose ou de l'orange lumineux des couchers de soleil tropicaux.

Et pourtant, se disait-il avec surprise, ce mélange donnait finalement un résultat esthétique. Dans un ultime élan avant l'arrivée pressentie du froid hivernal, la nature en profitait, comme lors du bouquet final d'un feu d'artifice, pour montrer les infinies possibilités qu'elle recélait, pour parader comme un paon, en offrant un condensé de toutes les teintes qu'elle peut revêtir d'un pôle à l'autre. Comme si, avant de s'étioler et de disparaître sous les coups sombres de la nouvelle saison, elle s'épuisait à créer une dernière gerbe de fleurs, offrande muette aux cieux impassibles vers lesquels elle se tendait de toutes ses forces.

Assis sur les berges du lac, Sam ressentait l'impression magique des forces automnales qui, épanouies et sereines, sont encore pleines de sève créatrice, sans ressentir le besoin de s'affirmer fougueusement comme les jeunes. Peut être était-ce à cause de sa quarantaine approchante, qu il avait la sensation de pouvoir aller vers le monde sans artifices, naturellement et sans effort, en pleine maturité.

En contemplant les reflets brouillés de la forêt multicolore lorsqu'elle se mirait dans le lac, Sam pensa qu'elle pouvait également ressembler, avec ses couleurs criardes, à une jeune femme trop maquillée se regardant effrontée dans son miroir pour être sûre de plaire. Le spectacle cessait alors de représenter l'épanouissement de la nature allant à la rencontre du ciel et de l'hiver annoncé, pour ne plus évoquer que le travail d'approche d'une femme encore immature et incapable de maîtriser le nuancier de couleurs dont elle se fardait.

Il sourit en se disant qu'au Québec tout est paradoxe, l'anglais et le français, la volonté d'indépendance de la belle province et le désir de rester dans le giron rassurant de la fédération, l'approche de la France à laquelle on aimerait bien se rattacher et qu'en même temps on vilipende en la rejetant au loin. Le spectacle donné par la nature se révélait lui aussi redevable de la même ambiguïté primordiale. Il n'y avait qu'un pas dans ce pays, ou plutôt qu'un changement infime du regard pour passer d'une impression de Beauté à une certitude de mauvais goût absolu.

Cela l'amena à penser à la dernière aventure qu'il avait failli avoir à Montréal en cette fin d'été, et dont il sortait à peine. L'histoire concernait Laurie, une jeune fille qui, si elle ne se maquillait pas outrageusement, n'en avait pas moins été suffisamment provocante pour menacer de briser le couple qu'il formait avec Mélissa. Elle était venue à sa rencontre dans le cadre de son travail, en proposant de l'aider pour mieux s'introduire dans les milieux francophones où il n'avait aucune relation, et où elle circulait avec aisance. C'était une québécoise d'origine, décidée et sûre d'elle, voire autoritaire comme de nombreuses femmes de cette lointaine province, habituées depuis plusieurs générations à faire survivre leur famille à la force du poignet, en imposant aux hommes qui avaient perdu leur guerre d'indépendance la marche à suivre à la maison. Elle avait procédé de même avec Sam, prenant les devants, organisant ses rendez-vous, l'accompagnant partout, le conseillant et répondant même parfois à sa place lorsque ses interlocuteurs lui posaient une question.

Surpris au début, Sam l'avait laissée faire, séduit par sa franchise et par le genre de beauté déterminée qui émanait d'elle, se disant que ses initiatives ne pouvaient que lui profiter. Mais les choses empirèrent vite, car elle profitait de sa nouvelle influence sans s'apercevoir des impairs qu'elle commettait, parlant à Mélissa avec un air condescendant à la limite du mépris, chargeant ses plannings de rendez-vous toujours plus nombreux, jusqu'au jour où, au restaurant, elle lui avait explicitement fait comprendre qu'il lui plaisait et qu'elle avait envie de faire l'amour avec lui, chez elle, cette nuit même. Elle se livrait nue, lui offrant son coeur et son corps effrontément, sans fausse pudeur. Cette franchise l'avait désarmé, en même temps qu'elle lui faisait brutalement prendre conscience des erreurs dans lesquelles il s'était laissé enfermer. Songeant après coup aux réflexions acerbes de Mélissa, il se dit qu'il avait eu tort d'y voir les traces de simple jalousie : elle avait intuitivement deviné que la jeune fille voulait prendre sa place et s'imposer progressivement dans les moindres moments de sa vie.

Encore prisonnier de ses schémas machistes voulant que la femme soit soumise à l'homme, il cessa soudain d'être sensible à ce qu'il avait pris pour une forme de beauté fascinante, n'y voyant plus qu'indécence et mauvais goût. Effrayé d'avoir été à ce point aveugle et de l'avoir laissée régenter tant de choses dans sa vie, il refusa et commença à prendre ses distances.

Elle avait tout fait pour le reprendre dans ses filets, se montrant de manière inattendue sous un autre aspect, beaucoup plus discret. Alors que dans le travail elle n'était jamais prise en défaut, faisant preuve d'une assurance à la limite de l'arrogance, il avait eu la surprise de la découvrir incroyablement vulnérable dans le domaine privé. Elle s'était repliée sur elle-même comme un animal blessé, se comportant comme une petite fille douce et inoffensive qu'on avait envie de réconforter, ce qu'il avait fait d'abord, avant de s'apercevoir par la suite que c'était sa manière de reprendre le dessus quand elle était en position de faiblesse.

Il en était là de son histoire. Après une explication orageuse avec Mélissa menaçant de le quitter, il s'était promis de rompre définitivement avec Laurie, en lui faisant comprendre qu'il n'avait plus besoin de ses services. Mais il n'avait pas encore osé le lui annoncer. En regardant ce soir les couleurs somptueuses de l'été indien qui jetait ses derniers feux, il comprit soudain pourquoi il n'avait encore rien dit: il était secrètement tenté de céder à la passion, ne fût-ce qu'une fois, avant de la quitter à jamais.

Comme l'automne qui refusait de mourir et pouvait même faire croire à une nouvelle floraison estivale tant ses couleurs étaient belles, la fin de l'histoire était encore ouverte à tous ses multiples possibles.

1. Laurie avait choisi le profil bas. Pendant la dizaine de jours où ils ne s'étaient pas vus, elle avait désespéré et perdu plusieurs kilos, si bien que lorsqu'ils se rencontrèrent, il ne put s'empêcher de remarquer son air amaigri et ses grands cernes noirs, vestiges de ses nuit blanches. Il en ressentit de la pitié pour elle et eut un mouvement spontané de tendresse en l'entourant de ses bras protecteurs. Elle fondit en larmes en s'appuyant un peu plus fortement sur son épaule.

Mais Sam s'écarta brusquement en se souvenant de le jeune femme déterminée qui menait sa vie professionnelle à la baguette, s'insinuant insidieusement dans les moindres moments de son existence. C'était la même femme, se dit-il, et dès qu'elle aurait repris un peu de force et d'énergie, elle montrerait à nouveau sa véritable natureet l'obligerait à se battre contre elle pour survivre. Il réalisa qu'il était en train de se laisser apitoyer et que, s'il continuait ainsi, il ne pourrait lui annoncer sa décision de rompre.

A peine assis, et après avoir commandé un café, il lui asséna brutalement qu'ils cesseraient de se voir et qu'il n'avait plus besoin de ses services. Tout en la remerciant pour le travail efficace qu'elle avait effectué, il lui dit qu'ils n'étaient pas faits pour collaborer plus longtemps, et encore moins pour envisager de vivre une aventure en commun, ne put-il s'empêcher de préciser cruellement. Il s'en voudrait le lendemain de la dureté de son ton, mais sans le regretter: il est des situations où il est nécessaire d'être ferme et clair *comme le créatif, 1*. Avec elle, il ressentait la nécessité absolue de mettre les points sur les "i" et de ne laisser aucune zone d'ombre dont elle aurait pu profiter.

Il la laissa pleurer, se leva de table, et sans un mot sortit du café après avoir réglé les consommations.

2. Lorsqu'il la revit, il pensa qu'elle avait une petite mine. Elle n'avait pas dormi depuis plusieurs nuits, avait perdu du poids mais aussi de sa superbe, ressemblant à un petit animal fragile et désemparé. Il eut un geste de sympathie vers elle et voulut la prendre par les épaules, mais elle s'écarta doucement. Elle avait besoin de parler, et n'avait pas envie de se laisser aller à des mouvements qui pourraient ensuite être interprétés de manière ambiguë.

Avant qu'il n'ait le temps de lui avouer sa décision, elle avait compris Elle avait connu trop d'hommes pour ne pas dicerner dans sson air empêtré, son sourire timide et son regard fuyant, les signes évidentd d'une résolution qu'il ne savait comment annoncer.

Perdue pour perdue, elle décida de lui ouvrir son coeur. Elle lui confia qu'elle avait mis à profit le temps de leur séparation forcée pour réfléchir. Elle voulait bien reconnaître ses torts et sa manière trop directe de le conseiller, mais en même temps elle lui fit remarquer qu'il envoyait lui-même des signes de petit garçon ne demandant qu'à être pris en charge par sa maman ; elle avait eu le tort d'y répondre spontanément, puis d'y voir une manière de lui plaire et de le séduire.

En essuyant une larme furtive, elle se mit à parler ensuite de sa vie et de son enfance, lui avouant qu'au fond elle était anxieuse et peu sûre d'elle. Parce qu'issue d'une famille de douze enfants, elle avait toujours dû s'en sortir seule dans la vie, elle voulait toujours en faire trop afin d'être irréprochable, par peur de l'échec. Mais elle savait qu'hélas cette attitude l'amenait souvent dans des impasses et à des ruptures car on la jugeait trop interventionniste.

Elle avoua que, endettée pour poursuivre parallèlement ses études, elle n'avait pas d'autre travail en vue que celui pour Sam, qu'elle comptait sur ce poste, aimant ce qu'elle y faisait. Humblement, refoulant un sanglot, elle lui dit qu'elle avait suffisamment réfléchi pour comprendre les griefs que Sam avait envers elle, mais qu'elle pouvait se corriger. Elle lui demandait de penser également à ce que son attitude pouvait avoir eu d'équivoque, et lui demanda une seconde chance, tout en promettant qu'elle ne s'accrocherait plus si hélas la nouvelle expérience échouait.

Sam l'avait longuement écoutée. Il fut sensible à l'intonation sincère de sa voix, à ses remises en questions; mais aussi ses paroles avaient fait mouche, et il était bien obligé de s'avouer intérieurement que lui aussi avait probablement laissé s'installer une ambiguïté entre eux. Comme elle était en outre, dans son travail, efficace et sûre, il décida de lui faire confiance et de repartir sur de nouvelles bases. C'était à lui, après tout, de mettre des barrières et de veiller à ce qu'elle n'empiète ni sur les négociations qu'il pouvait mener ni sur sa vie privée ; il lui appartenait de tracer en quelque sorte le territoire de *Retraite, 33,* dont il avait besoin.

Sous ces conditions, leur collaboration pouvait continuer de manière fructueuse pour chacun...

3. De retour à Montréal il avait trouvé chez lui de nombreux dossiers à préparer, si bien qu'il n'avait pas eu besoin de revoir Laurie dans l'immédiat. Confortablement installé dans sa bibliothèque, près de sa femme, Mélissa, heureuse de profiter de sa présence, il s'était plongé dans le travail comme pour y chercher le salut et l'oubli de ses problèmes. Il ne pouvait pourtant empêcher le visage et le corps de Laurie de venir le hanter avec le goût si doux de la tentation, toujours au moment où il s'y attendait le moins. Lorsque c'était le jour, la solution était simple: il se plongeait encore plus profondément dans ses dossiers. Mais lorsque son visage apparaissait la nuit il ne pouvait que subir l'épreuve sans parvenir à chassser ses pensées.

Laurie sentit probablement ce qui se passait, ou alors, elle était tout simplement inquiète du silence de Sam. Alors qu'elle ne le faisait habituellement jamais, elle lui téléphona chez lui, d'abord de manière brève pour savoir quand était prévu leur prochain rendez-vous professionnel, puis de façon de plus en plus fréquente et longue, sur un ton suppliant et tendre, lui laissant entendre qu'il lui manquait, qu'elle avait réfléchi et qu'ils avaient besoin de se parler.

A chaque fois il raccrocha sans céder. Il était pourtant terriblement tenté de la revoir. Mais les dossiers en retard, la présence de plus en plus nerveuse et soupçonneuse de Mélissa le forcèrent heureusement à abréger les discussions sans rien accorder. Loin de se décourager, Laurie accentua sa pression, profitant de ses conversationss téléphoniques pour lui fixer à chaque fois un rendez-vous dans un café où, de toute façon, disait-elle, elle l'attendrait. Dès que l'heure fatidique

approchait, Sam tournait en rond, nerveux et transpirant. Mais il demeurait chez lui, la laissant se morfondre en vain.

Le *Conflit, 6, é*tait désormais au coeur même de Sam, qui était le seul à pouvoir décider de faire le deuil de son désir; ce qu'il commençait à faire, douloureusement...

4. Plus il se raisonnait en tentant de réfréner son désir de la revoir, plus celui-ci le taraudait, au point que le corps de Laurie était devenu une obsession, la source d'une passion grandissante contre laquelle il se sentait de plus en plus faible. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la délicatesse de ses mollets, à ses petits seins qu'il imaginait fermes et droits, à son ventre tout juste un peu arrondi, à ses fesses charnues, à son sourire en demi teinte dans lequel il voyait davantage une invitation qu'une complicité. Plus le temps passait, plus elle avait tendance à se réduire dans son esprit à un corps fantasmatique qu'il brûlait de posséder.

Il finit par céder à ses pulsions, l'invitant un soir, puis se rendant chez elle une autre nuit, la déshabillant et lui faisant l'amour sauvagement, à même le sol carrelé et froid, comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. Elle avait d'abord eu l'air surprise, puis elle s'était prêtée rapidement au jeu, s'amusant à l'exciter davantage en se dérobant au moment où elle le sentait prêt, pour prolonger encore l'attente et l'insoutenable tension de son être. Ainsi plongèrent-ils tous deux dans un maelström passionné où seul comptait l'enchevêtrement de leurs corps, la rage de posséder et d'enlacer, de mordre et faire jouir l'autre.

Au fil des semaines, les jeux sexuels se firent plus complexes et dangereux, dérapant vers les formes sombres et les déviations sans fond de la psyché humaine. Ils s'amusaient à attacher l'autre au moment où il devait normalement se rendre à un rendez vous important, se forçaient à répondre sérieusement au téléphone et à soutenir des discussions d'affaires tout en laissant l'autre le caresser, s'habillaient en mélangeant les rôles sexuels et en se revêtant indifféremment de cuir, dentelle, latex ou porte-jarretelles, avant de sortir pour mieux continuer dehors leurs jeux pervers. Ils avaient besoin de passer toujours plus de temps l'un avec l'autre, de mettre à chaque fois un peu plus en péril leur vie privée et professionnelle, prenant des risques toujours plus grands, plongeant dans une passion d'autant plus exigeante qu'ils avaient la sensation que le plaisir se dérobait toujours au dernier moment.

Lorsqu'il fut convoqué finalement par son associé qui lui fit part de sa décision de mettre fin à leur collaboration, il fut dégrisé d'un seul coup, s'apercevant malheureusement trop tard qu'il tenait beaucoup plus à son travail qu'à l'aventure passagère et purement physique à laquelle il venait de succomber. Mais, hélas, la décision de son ami était prise. Lorsqu'il revint chez lui, désolé et honteux, ce fut pour s'apercevoir que Mélissa, qu'il n'avait pas pris la peine de contacter depuis un mois, était elle aussi partie sans laisser d'adresse. Parce qu'il avait été tro*p doux, 57*, sans avoir su renoncer à une tentation purement physique, il risquait de se retrouver seul et nu, désemparé.

5. Après avoir longuement réfléchi et s'être secrètement remis en cause, Sam comprit qu'il avait, lui aussi, sa part de responsabilité dans la situation. Il ne pouvait honnêtement faire comme si Laurie l'avait poursuivie de ses assiduités

malgré lui. Non seulemennt il avait laissé flotter une ambiguïté, mais, pire encore, il lui avait envoyé des signes lui demandant de jouer un rôle qui lui convenait. Professionnellement, en la laissant tout organiser pour lui, et personnellement elle avait flatté sa fierté de mâle, rassuré sur le fait qu'il pouvait encore plaire.

Plutôt que de se venger en lui donnant le rôle de bouc-émissaire, il décida de changer d'attitude et de se comporter désormais de façon honnête, sans laisser transparaître aucune ambiguïté, en s'en tenant avec elle à un strict niveau professionnel, en lui gardant sa confiance, mais en lui indiquant nettement les bornes de son intervention. Il n'eut pas besoin de grand discours : comme il avait réussi à maîtriser ses pulsions, il n'eut aucun mal à faire comprendre à Laurie le nouveau cadre de leur collaboration. Il lui suffit d'être distant, d'un froncement de sourcils, pour lui signifier les limites à ne pas franchir.

Elle avait réfléchi de son côté et en était arrivée également au constat qu'ils risquaient tous deux de s'engager dans une impasse où elle risquait finalement de perdre son travail, ce qu'elle ne souhaitait pas. Elle profita de l'occasion offerte par Sam, et comme il la laissait s'épanouir dans son travail en lui donnant plus de responsabilités, ses sentiments se muèrent presque sans effort en respect pour lui.

Ainsi parvinrent-ils à surmonter tous deux l'épreuve de la passion, au prix d'une transformation intérieure qui fit mûrir chacun *comme un chaudron 50.*

6. Malgré les efforts qu'il avait fait pour parler avec elle de manière raisonnable, rien n'y avait fait. Soit elle l'interrompait en se répandant en reproches, soit elle s'effondrait en pleurs en cherchant à l'apitoyer; il en perdait son calme, s'emportait à son tour, et la discussion tournait à chaque fois en dispute stérile.

Lorsqu'il comprit qu'hélas aucune autre issue n'était possible, il lui fit savoir brutalement devant ses collègues, au bureau même, que son contrat de travail était terminé et qu'elle n'avait pas besoin de revenir le lendemain. L'affront était cinglant, mais c'était pour lui la seule solution pour éviter un esclandre et une nouvelle discussion qui tournerait à l'affrontement. Elle pâlit, prit ses affaires et, sans un mot, sortit. Dans le silence glacial qui suivit la scène, il sentit la réprobation des autres employés qu'il avait forcés malgré eux à devenir des témoins de son licenciement. Sans rien rajouter, il se retira dans son bureau et en ferma la porte.

Les jours suivants, il dut recevoir une délégation des collègues de Laurie qui tentèrent de le faire revenir sur sa décision. Il fut inflexible et resta muet, ne pouvant avouer les motifs profonds de sa décision. Même ses clients lui firent des remarques, regrettant avec un air salace qu'il se soit débarrassé d'une si charmante collaboratrice. Malgré les sous-entendus, il tint bon face aux sarcasmes comme aux pressions.

Après une première période où on lui fit une réputation d'insensibilité et de dureté, on se dit que finalement il avait peut être des raisons que nul ne connaissait, et on le regarda d'un autre oeil, avec un mélange de crainte. Peu à peu l'atmosphère redevint respirable, Sam sentant même qu'un nouvel *enthousiasme, 16,* était en train d'apparaître et de souder les équipes entre elles.

Sur Lebab.

Dans la salle des Joueurs, Souen, la fille aînée, était montée sur l'estrade accompagnée de son père, Kien.

Le murmure qui avait accompagné ce dernier n'était rien comparé à ce qui se produisit lorsque Kan, le fils ténébreux, prit la parole dès qu'Ato déclara ouverte la recherche des joueurs en embuscade:

"Ce n'est pas la peine de recommencer la même comédie que la dernière fois, c'est encore Kien qui se cache dans cette situation. Il s'est trahi dans la dernière intervention où on retrouve bien son caractère déterminé, à la limite de l'arrogance." dit-il d'un air plein de sous-entendus.

Kien, dépité d'être si vite découvert, acquiesça.

Le brouhaha qui s'éleva alors avait plusieurs causes: la surprise de voir le père des Dieux intervenir deux fois de suite de manière si déterminée, en semblant vouloir forcer le destin à tout prix, mais aussi la réprobation face à un Jeu déjà profondément ambigu, qui semblait soudain évoquer dangereusement un inceste entre le père et sa fille.

Ato lui-même dut intervenir pour rassurer les participants et leur demander de chercher un sens plus métaphorique et moins immédiat. Quoique, à un certain niveau, laissa-t-il entendre de manière énigmatique avec un léger sourire, la perversion ait forcément quelque chose à voir avec la version du père, et donc avec l'inceste. Mais personne ne releva son allusion, trop lacanienne pour être appréciée sur une planète dont le nom même était un jeu de mots ignoré de ses habitants.

Les joueurs et les spectateurs partirent sur d'autres pistes d'interprétation, autrement plus larges et généralistes...

Dans la salle de visionnage, les commentaires portaient à nouveau dans de multiples directions. Bientôt deux camps s'affrontèrent. Certains soutenaient que l'action secrète de Kien était à privilégier, et qu'elle montrait comment la force créatrice pouvait arriver à ses fins quand elle savait séduire le principe féminin et le mettre de son côté. Comme par hasard, c'étaient essentiellement des hommes qui soutenaient cette thèse, et notamment les savants célibataires de la communauté qui exprimaient ainsi, inconsciemment, leur propre état de frustration.

A nouveau la vieille chouette bavarde et le sanglier grognon faisaient bande à part, rejoints par un personnage qui s'était jusque là fort peu exprimé, le rat à tête de cochon et à queue de serpent qui avait habituellement trop honte de son physique pour se mettre en avant. Mais cette fois-ci, il ressentait un besoin profond de parler, comme s'il se sentait secrètement concerné par ce jeu éminemment passionnel.

" Moi, je trouve qu'il y a une logique" dit le sanglier d'un air perspicace. " Depuis qu'on laisse les humains jouer seuls, sans les importuner avec de grands desseins collectifs ou transcendants, il est logique que la question du désir, habituellement sublimée et déroutée vers d'autres buts, revienne au premier plan, dans sa nudité la plus crue".

"Oui, et c'est pour cela que depuis quelques jetés de dés, l'enquête se fait de plus en plus éthique. Il s'agit désormais, à travers le cas exemplaire de Sam, de comprendre

comment les hommes se comportent et se gouvernent, en général et de manière encore plus particulière par rapport à leur désir."

"J'ajouterai", dit le rat à tête de cochon et queue de serpent en rougissant, car on le traitait sur Lebab de vipère lubrique quand on voulait se moquer de lui, "que l'enseignement est clairement énoncé: le récit montre comment se comporter par rapport à ses désirs, le débat étant moins de se soumettre à eux ou de chercher à les maîtriser en les refoulant, que de les démêler de façon à les accepter quand ils sont favorables, ou à les détourner et les transmuter quand ils mettent en jeu des forces trop dangereuses ou obscures."

Foussage, qui n'était pas encore intervenu, le fit à ce moment, en prenant pour une fois position et donnant apparemment raison aux derniers intervenants.

"Eh oui, peut être que finalement ce qui vient à la rencontre de la conscience et de la raison, ce sont les feux forcément obscurs dans un premier temps du désir et de l'instinct non encore travaillé. Je pense moi aussi que ce magnifique récit ne fait que nous montrer de manière allégorique cet éternel débat de la pulsion et de la raison qui cohabitent en chacun de nous. Alors, pour parler encore un peu plus à chacun d'entre vous, voici quelques informations complémentaires:

.Le joueur en embuscade était effectivement Kien.

. La situation provient à la fois de la Paix, 11, et de la Diminution, 41, qui en résulte, avec un affaiblissement notable qu'on retrouve ici.

. Elle suit logiquement la Percée, 43, le trait obscur qui était contenu et finalement vaincu ayant ici repris force et influence, ce qui condamne les autres traits forts à la retraite. Fort heureusement, la situation peut toutefois être encore contrôlée.

45. LE RASSEMBLEMENT, SUISSE

Le fédéralisme suisse rassemblait des provinces disparates dont chacune avait conservé son dialecte d'origine, ainsi que des coutumes spécifiques sur lesquelles elles veillaient jalousement. Au centre mythique du pays, comme un lieu invisible de convergence, le haut lac Léman s'étendait tranquillement entre les Alpes françaises, suisses et italiennes, laissant deviner au loin le début du canton de Zurich de langue germanique.

L'image de ce lac civilisé, où même les eaux tumultueuses du Rhône se calmaient, jouait probablement de manière subliminale sur la mentalité suisse, cettefaçon d'éviter le conflit au profit d'un sentiment d'appartenance à une même communauté paisible. La prégnance de la collectivité se manifestait à chaque échelon de la vie sociale: dans la famille, puis dans le village, et enfin dans le canton, le Suisse n'était jamais seul, toujours encadré par un réseau de voisinage et de socialité.

Cela n'allait pas sans pesanteur, se dit Mélissa, venue se reposer quelques semaines dans le pays. Elle passait ses après-midi en longues promenades à travers la montagne pour profiter de l'air sain de l'altitude, avant de prendre, comme chaque soir, un livre pour la veillée. Cette vie calme lui avait procuré un état de réceptivité bienveillante, ouvert à tout ce qui pouvait se présenter. Mais en même temps, se dit elle en souriant amèrement, il ne se passait jamais rien dans ce pays, tant la vie de chaque jour se devait d'être la fidèle reproduction de la veille; si bien que les nouvelles forces qu'elle était venue chercher lui apparaisaient désespérément inutiles. A quoi sert de se sentir plein de vie et de courage, si rien de neuf ne se présente? Les seuls événements dont elle ait entendu parler pendant son séjour concernaient le vote pour se mettre d'accord sur la date d'ouverture du permis de ramasser des escargots, chaque parti développant ses arguments à pleines pages dans la presse. Le conservatisme était si fort, le contrôle du voisinage et des multiples autorités si présent que nul n'osait dans le village adresser la parole à une étrangère comme elle, par peur des ragots que cela ne manquerait pas de provoquer. La Suisse était bien un pays idéal pour une convalescence, mais sûrement pas pour y vivre.

Lorsqu'elle laissait s'exprimer ses griefs contre le minuscule pays où elle commençait à étouffer, elle se mettait à voir les gens et la nature différemment. Là où elle avait vu au début une sagesse bienveillante, elle ne percevait plus qu'une indifférence et un égoïsme frileux de personnes ne souhaitant pas être dérangées dans leurs habitudes. Le repli sur la famille s'avérait finalement dangereux, le sentiment de communauté ressemblant étrangement, à une collectivitété d'avares veillant chacun jalousement sur son bien, en se mettant uniquement d'accord sur

les précautions à prendre contre les intrus. La crainte de se faire déposséder de son argent par les voleurs, de son indépendance par l'Europe, de son rôle de banquier mondial par les marchés à terme qui se riaient désormais des frontières et des coffres forts, expliquait qu'on était ici plus qu'ailleurs sensible aux mesures supposées vous protéger contre tout danger. Chaque, appartement, cave, voiture, était équipée de son système de sécurité; les rues de Zurich étaient filmées en permanence pour prévenir les délits, les contrôles aux frontières plus tatillons que dans les autres pays pour chasser non pas l'argent sale qui s'y recyclait plus facilement que n'importe où ailleurs, mais plus prosaïquement les étrangers indésirables.

La Suisse n'avait pas, comme Mélissa l'avait cru au premier abord, le calme de la sagesse, mais le silence aseptisé et sécuritaire des coffres-forts, plus nombreux que le chiffre total d'habitants. Là était la véritable image du pays : un rassemblement de banquiers et de rentiers prospères, unis pour défendre les intérêts de leur territoire, dans une atmosphère ouatée et sépilcrale. Il manquait une âme, un centre, un modèle de vie exemplaire qui puisse insuffler un sens à cette communauté d'hommes trop parfaits, trop satisfaits d'eux-mêmes et de leur bonne fortune.

Tout le monde ou presque possédait une arme, même si le pays se targuait d'être le plus sûr du monde. La psychose était telle que chaque maison avait son propre abri antiatomique. A force de les voir craindre le monde extérieur en se surprotégeant, Mélissa se disait que fatalement ils attisaient en même temps l'envie et la jalousie. Un jour, se dit-elle, cette vie qu'ils tentaient désespérément de maintenir à distance romprait les fragiles digues bâties illusoirement contre le reste du monde, et elle déferlerait alors en emportant tout sur son passage, telles les eaux d'un lac trop longtemps contenues.

En attendant cet improbable jour du jugement dernier, la Suisse se mourait d'ennui.

Même le travail devenait mortifère dans ce pays où on ne pouvait espérer que faire fructifier l'acquis, sans jamais avoir le courage d’entreprendre quoique ce soit. Or, elle en avait longuement parlé avec Sam lorsqu'il lui avait demandé avec un brin de provocation pourquoi elle ressentait le besoin de travailler alors qu'elle aurait très bien pu s'en passer financièrement, Mélissa avait besoin d'une activité professionnelle pour s'épanouir et se réaliser. Peut-être parce que, comme l'avait écrit ce vieil Hegel, c'est dans la lutte pour l'existence et dans la confrontation que l'homme réalise son essence, en s'affrontant à l'épaisse matérialité du réel pour lui imposer la forme de sa volonté, afin de forcer la reconnaissance d'autrui. Les Suisses nantis ressemblaient à ce maître de la dialectique hégélienne qui, devenu oisif car sans besoins, perd peu à peu sa substance vitale, s'entourant de protections illusoires pendant que son ancien esclave s'enrichissait dans sa lutte quotidienne pour sa survie.

Pourtant le pays continuait à gérer avec orgueil ses quelques rares industries nationales, telle l'horlogerie de luxe. Mais, même là, la fierté nationale était un leurre puisque les montres étaient désormais pour la plupart fabriquées dans des pays du Tiers monde. La Suisse n'était pas plus qu'un autre pays à l'abri du chômage et des délocalisations. C'était d'ailleurs normal, aucun gouvernement ne parvenant à lutter contre ces fléaux des temps moderne créés par le progrès.

L'ironie paradoxale, ne put-elle s'empêcher de penser, c'était que la science et la technique avaient bien permis, pour la première fois dans l'histoire de l' Humanité, de diminuer la masse globale de travail nécessaire pour produire de quoi vivre; mais au lieu de déboucher sur l'avenir radieux et distributif d'une société d'abondance, où chacun aurait travaillé disposé de plus de temps libre comme l'avaient cru les utopistes du dix neuvième siècle, le cynisme des affaires avait abouti à une coupure dramatique entre les actifs disposant d'un travail, et une masse toujours plus importante de personnes dont on n'avait plus besoin, professionnellement inutiles, socialement exclues, brutalement rejetées en dehors du système. Partout, en Suisse comme ailleurs, l'entreprise, ce lieu de socialité moderne qui avait remplacé les antiques forums et les villages d'antan, fermait ses portes au monde extérieur, se cadenassait, se repliant frileusement sur elle-même en cherchant à « dégraisser » sans cesse ses effectifs pour être encore plus performante.

Cette nouvelle division dramatique de l'Humanité en deux sous-classes, en société à deux vitesses, nul responsable politique n'osait avouer qu'elle était générée par le système lui-même désormais suffisamment efficient pour se passer de plus en plus des hommes, et qu'à moins de le remettre en cause dans son fondement même, capitalistique et non distributif, il n'y avait aucun espoir. C'était pourquoi, partout, fleurissaient des discours creux appelant à la mobilisation des énergies, à la lutte pour la croissance, à des mesures de relance de l'emploi, qui n'avaient aucune chance d'aboutir mais qu'on jetait en pâture au public pour qu'il continue malgré tout à espérer. Mais rien ne changeant, le pouvoir perdait de sa crédibilité, creusant encore un peu plus le fossé entre la classse politique et une société civile désemparée.

Il manquait au monde moderne, comme à ce petit pays où Mélissa achevait sa convalescence, la quête d'un sens supérieur aux intérêts de chacun, capable de transcender les particularismes dans un grand dessein rassembleur. Il ne servait à rien d'avoir une structure politique fédérale réunissant plusieurs cantons, si aucun projet commun global ne permettait d'unifier les volontés individuelles vers un but collectif.

Mais en même temps, Mélissa savait bien qu'on ne pouvait demander à une civilisation en déclin, qui a cessé de croire à ses grands idéaux fondateurs, de se mobiliser soudain pour un nouvel objectif. Le salut ne pouvait venir que d'une volonté individuelle de tisser et recréer du lien social partout où cela était possible, dans chaque micro-réseau, famille, tribu, groupement professionnel ou autre. En incitant les gens à se rassembler et à se parler, le goût de l'échange reviendrait, et avec lui le désir d'une oeuvre commune, et bientôt d'un grand projet, se dit-elle de nouveau optimiste...

Pour favoriser un tel mouvement, elle était bien consciente qu'il fallait d'abord agir sur soi-même, savoir ce qu'on veut, choisir à bon escient les gens qu'on acceptera ou non de suivre, réunifier ses propres tendances qui peuvent vous entrainer dans des directions différentes. Ces réflexions l'amenèrent à repenser aux difficultés professionnelles qu'elle avait vécues dernièrement, et à la suite desquelles elle avait décidé de venir se reposer en Suisse. Car si les entreprises ont remplacé les ateliers artisanaux d'antan, leurs chefs sont devenus les nouveaux

"seigneurs de la guerre", avec les mêmes vertus, mais aussi et surtout les mêmes excès possibles...

1. Le centre de recherche qui l'avait engagée se débattait dans des difficultés financières importantes, qui retentissaient fatalement sur la bonne entente des chercheurs et employés. Depuis qu'un scandale de surfacturation avait ruiné la réputation de l'établissement censé collecter officiellement des fonds publics pour la lutte contre le cancer, alors qu'il s'arrangeait pour détourner à des usages privés des sommes colossales, chacun regardait son collègue avec suspicion, se demandant si lui aussi été compromis. Même dans son département, qui ne dépendait qu'indirectement des subventions mises en cause, l'entente était rompue entre chercheurs, chacun suspectant l'autre sans l'avouer.

A ce climat délétère, il fallait ajouter les manoeuvres de la concurrence, qui en avait profité pour établir des contacts avec les décideurs du laboratoire, dans le but de récupérer leur compétence au profit de puissants groupes pharmaceutiques étrangers, toujours à l'affût de découvertes. C'est ainsi que Mélissa avait elle-même été discrètement consultée pour s'enquérir de l'état des recherches qu'elle menait et de son attitude envers une éventuelle proposition de collaboration.

Une période chaotique de flottement s'en était suivie, les chercheurs qui avaient décidé de sauter le pas en répondant aux offres alléchantes tentant d'influencer leurs collègues pour les entraîner à leur suite. Mélissa était restée fidèle au responsable de son équipe qu'elle savait irréprochable, faisant remarquer à ceux tentés par l'aventure qu'ils risquaient fort de déchanter une fois passés dans l'autre camp. Son attitude avait permis de ressouder les hésitants autour d'elle. Son chef, touché par l'attachement de ses proches, reprit dès lors courage et se mit au premier rang pour défendre son équipe, devant la presse que face aux sommités scientifiques du comité de surveillance fraîchement nommé.

En se mettant ainsi à l*a suite, 17,* d'un patron vertueux et en témoignant de la bonne volonté de ce qui restait de son équipe, encore plus soudée depuis le scandale, la situation s'améliora nettement: le laboratoire devint l'un des seuls pour lesquels les crédits de recherche furent reconduits intégralement, sans coupe budgétaire.

2. Mélissa n'avait que partiellement confiance en la bonne foi de son chef de laboratoire, mis en cause comme bien d'autres dans le scandale du détournement des fonds publics, normalement destinés à la lutte contre le cancer. Malgré ses dénégations outragées, elle se souvenait s'être souvent demandé les années précédentes comment il pouvait mener un si grand train de vie, avec Porsche et table attitrée chez un grand restaurateur, alors que ses émoluments officiels étaient relativement faibles. Ses soupçons avait été d'autant plus forts qu'il n'hésitait pas à l'époque à mettre en avant ses multiples relations avec les grands patrons de la médecine et les personnages haut placés actuellement poursuivis par la justice, alors que depuis le début de l'affaire il affirmait ne les avoir jamais rencontrés qu'occasionnellement, et sur un plan strictement professionnel.

Au milieu des silences et des regards lourds de suspicion des autres chercheurs, Luc avait été le seul à se déclarer scandalisé, pendant la réunion d'information, par ce qu'il venait d'apprendre dans la presse, demandant avec insistance qu'eux-

mêmes montrent l'exemple en dévoilant leurs comptes de manière transparente. Sa suggestion avait été accueillie dans un silence pesant, le patron du laboratoire répliquant qu'ils n'avaient pas à se comporter comme des accusés, au risque de faire naître des soupçons. Les autres chercheurs avaient suivi leur chef, autant par obéissance passive que par réflexe viscéral contre un contrôle extérieur. Ils avaient fait comprendre à Luc, à demi mots, que son devoir était de témoigner de sa solidarité avec le reste de l'équipe.

Mélissa s'était peu à peu senti de plus en plus d'affinités professionnelles et morales avec ce jeune chercheur qui, voyant ses efforts vains pour une véritable remise en cause du fonctionnement du Département, avait abandonné et commencé à prendre d'autres contacts dans le monde de la recherche. Il avait une droiture qui l'attirait instinctivement, d'autant que les mensonges et les faux fuyants de ses collègues l'écoeuraient de plus en plus. Après lui avoir avoué ce qu'elle avait sur le ccoeur, ils décidèrent ensemble de mettre leurs compétences en commun pour tenter de trouver de nouveaux débouchés à leurs travaux.

Leur réflexe fut salutaire: ils trouvèrent dans une autre équipe de recherche deux postes à l'essai qu'ils acceptèrent aussitôt malgré la précarité de l'emploi et les risques que cela incluait. Grand bien leur prit, car deux semaines plus tard leur ancien patron était mis en examen ainsi que plusieurs collègues du laboratoire. Ce dernier allait s'avérer un véritable lieu de détournement des fonds publics. L'équipe entière allait alors plonger dans l'*Accablement, 47,* avant de se voir dispersée en fin d'année, faute de reconduction de ses crédits.

3. Refusant de se compromettre, Mélissa avait été licenciée et s'était retrouvée du jour au lendemain au chômage. Elle n'avait voulu s'intégrer dans aucun des deux clans qui s'étaient formés au sein de son laboratoire, sachant pertinemment que dans chacun d'entre eux se trouvaient des responsables directs du détournement de fonds, et qu'ils ne s'opposaient entre eux que pour faire porter le chapeau à l'autre, se disputant implicitement un pouvoir qu'elle ne pouvait accepter.

Ayant refusé de soutenir l'un ou l'autre des deux camps, elle ne trouva personne pour la défendre ni même pour la regretter. Elle se retrouva alors seule chez elle, désemparée, traversant une dépression que les chômeurs ne connaissent que trop. Elle continuait à se lever à l'heure habituelle, mais elle se mettait à tourner en rond, déplaçant un objet pour le remettre deux minutes après à sa place, ressassant sans cesse les derniers événements et se demandant ce qu'elle aurait pu faire d'autre, tant elle se sentait paradoxalement fautive d'avoir été sanctionnée de manière aussi soudaine.

Lorsqu'elle s'était enfin décidée à s'inscrire au chômage et à chercher un nouveau travail, elle avait dû se raisonner pour surmonter le sentiment de honte qu'elle ne pouvait s'empêcher de ressentir en allant comme les autres pointer à son tour. C'était un comble de se sentir coupable alors qu'elle était licenciée abusivement, pensait-elle amèrement...

Elle avait eu du mal à informer son entourage de sa nouvelle situation, mais elle s'était imposé de ne pas mentir ni d'éviter les questions embarrassantes.De son côté, Sam l'avait encouragée dans cette voie et parlait de manière parfaitement naturelle de la mésaventure de sa compagne. Lorsqu'elle rencontrait, lors d'une

soirée, des inconnus lui demandant ce qu'elle faisait, elle leur répondait honnêtement, sans faux semblants. Elle entra ainsi en contact, un soir, avec un homme qui travaillait dans un domaine proche du sien. Elle le sentit réticent au début, lorsqu'elle lui expliqua, cachant son humiliation, les raisons de son départ de son ancien laboratoire. Mais comme elle semblait franche et honnête, il décida de lui donner sa chance et lui proposa d'abord un petit travail documentaire, puis un autre. Leur collaboration et leur confiance réciproque allaient en augmentant, Mélissa n'étant que trop heureuse de se mettre dans le sillon d'un chercheur travaillant dans son secteur. Elle accepta donc avec joie de subir son *influence, 31.*

4. Mélissa avait profité de son chômage qui durait et devenait pénible à supporter, pour créer des groupes locaux de réflexion et d'entraide. L'idée dont elle était partie était simple: puisqu'ils étaient nombreux, dans le quartier, à se retrouver désoeuvrés, pourquoi ne se rencontreraient-ils pas pour mettre leurs forces en commun? Cela serait moins décourageant que de se battre seul, chacun de son côté.

Elle en avait parlé autour d'elle, d'abord chez les commerçants, puis par une petite annonce demandant à toutes les bonnes volontés de se manifester et de venir à une réunion d'information.

Elle avait alors proposé d'organiser des journées sur la base d'un plan de travail extrêmement simple: le matin serait consacré à une recherche collective d'emplois, en épluchant la presse, en mettant les informations en commun et en téléphonant du local même de l'association pour se donner courage, la proximité des collègues étant rassurante. L'après midi serait consacrée à s'occuper bénévolement des plus malheureux que soi, en allant au devant des SDF et en les recevant confortablement dans la pièce qui leur servirait de permanence. En se rendant ainsi utiles, en aidant autrui, les chômeurs retrouveraient une fierté et une confiance en eux-mêmes qui leur seraient bénéfiques lorsqu'ils parviendraient enfin à décrocher un entretien d'embauche.

Parce qu'elle se comportait modestement, sans chercher à imposer ses vues ni à tirer un quelconque profit personnel de ce qu'elle faisait, elle se fit respecter par tous ceux avec qui elle allait travailler. Ils furent nombreux à venir la voir pour une broutille, et qui en profitaient pour lui ouvrir leur coeur. Sauf cas urgent, elle ne cherchait pas à les influencer dans un sens ou dans un autre, recueillant précieusement leurs confidences sans les juger, heureuse de sentir qu'elle leur apportait un peu de chaleur humaine, et qu'autour d'elle rayonnait un réseau fragile mais réconfortant de *Solidarité, 8*.

5. Mélissa participait depuis le début au réseau d'entraide monté par des chômeurs. Elle s'était rendue à la première réunion par curiosité, touchée par la générosité du projet. Pendant longtemps elle avait refusé d'y tenir un rôle actif et à plus forte raison décisionnaire; puis, comme les compétences faisaient cruellement défaut et qu'elle ne nourrissait visiblement aucune ambition personnelle, les membres de l'association insistèrent pour qu'elle prenne une place centrale dans leur association, en les représentant officiellement auprès des administrations. Insensiblement elle en vint ainsi à jouer un rôle de plus en plus important.

Remplissant sa tâche de manière consciencieuse, elle ne fut jamais remise en cause par les autres membres. Bien sûr, comme dans toute entreprise humaine, il y avait des hauts et des bas, des problèmes et des jalousies inévitables. Elle s'aperçut vite qu'à côté des véritables bénévoles qui donnaient leur coeur et leur temps pour aider leur prochain, il y avait toujours une catégorie de gens plus ou moins intéressés qui n'acceptaient d'agir que dans l'espoir d'en recueillir les fruits, d'une façon ou d'une autre. Ils étaient d'ailleurs les plus assidus à lui faire la cour, pensant qu'à cause de sa position influente toute récente, elle pourrait leur être, le moment venu, un recours précieux. D'un air bienveillant et avec un sourire, elle leur faisait à chaque fois comprendre qu'elle attendait une aide désintéressée de leur part, et qu'elle ne pouvait ni ne voulait rien promettre à titre individuel.

Leur association, avait-elle l'habitude de dire en usant d'une métaphore, était comme *un Puits, 48,* dont tout le monde pouvait profiter, mais dont chacun devait aussi assurer l'entretien et le bon fonctionnement, afin qu'il continue à servir. L'image faisait mouche, sa bonne volonté désamorçant les hostilités sous-jacentes et lui permettant de gagner le respect de ceux qu'elle côtoyait

6. Mélissa était trop fière pour avouer à Sam qu'elle désirait travailler avec lui. Ils évitaient en général de parler entre eux de leur métier, à la fois par pudeur, mais aussi parce qu'aucun ne voulait imposer à l'autre ses propres soucis. Elle avait pourtant toujours été secrètement fascinée par les compétences informatiques de Sam, trouvant dommage qu'ils ne puissent collaborer sur un programme. Elle était en effet persuadée qu' il serait capable de porter un regard neuf sur la manière de poser un problème dans sa discipline. Lui, de son côté, ressentait la même envie de travailler sur un sujet auquel il n'avait pas accès habituellement; mais son complexe par rapport aux universitaires l ' empêchait de parler le premier.

Pendant la longue période de chômage qu'elle traversa, elle pensa souvent à proposer sa collaboration à Sam, mais à chaque fois sa fierté l'en dissuada. Elle passa des nuits entières à tourner le problème dans sa tête, sans trouver de solution. Douce et silencieuse, elle souffrait et agissait sans rien dire, ne voulant pas gêner Sam en lui racontant ses soucis, les rebuffades subies et les démarches infructueuses. Une fois, timidement, elle prit pourtant sur elle de lui demander en blaguant s'il n'avait pas besoin d'une collaboratrice dans son travail. Peut-être parce qu'elle avait touché un point sensible et tabou, car il avait jadis travaillé avec sa première femme, il réagit vivementen déclarant que s'il avait besoin d'un assistant, il n'engagerait de toute façon pas la personne avec laquelle il vivait.

Elle s'en voulut de s'être ainsi ridiculisée, déplorant amèrement sa maladresse, ne se doutant pas que l'idée, insidieusement, continuait pourtant à faire son chemin dans l'esprit de Sam. Un lent, invisible mais tenace *travail sur le corrompu, 18,* qui les empêchait de collaborer, avait été mis en branle.

Quelques mois plus tard, ce fut Sam qui, l'air de rien, lui demanda au cours d'une conversation banale si elle puvait finalement lui accorder du temps en l'aidant pour un nouveau projet qu'il venait de recevoir. Les larmes aux yeux, elle lui sourit, et cela suffit pour céler leur accord.

Sur Lebab

Dans la salle des joueurs, Touei, la plus jeune fille à la nature joyeuse, ainsi que sa mère Kouen étaient rapidement montées sur l'estrade, avant même la fin du Jeu. N'étaient-elles pas le symbole du rassemblement et de la bonne entente, l'une apportant la turbulence et l'autre la sagesse de sa longue expérience? Elles s'étaient rapidement reconnues dans la description d'une situation délicate exigeant visiblement une action à la fois déterminée et pacifique.

Il avait en revanche fallu attendre la fin du Jeu, et le dernier des six récits, pour que Souen et Ken se reconnaissent comme les joueurs aux aguets : la première en raison de la patience soumise manifestée par Souen; le second en raison du recul instinctif de Sam dans les derniers récits, reflet positif de sa capacité à arrêter le mouvement.

En les voyant monter pour les rejoindre, Kouen et Touei se dirent que le choix de ces joueurs secondaires leur indiquait clairement la nécessité d'une extrême prudence dans l'action de rassemblement autour d'une figure charismatique aussi forte que celle de la Mère. L'union ne peut en effet se gagner qu'en créant une subtile alliance entre une foi mobilisatrice quasi-religieuse, et un effort bienveillant pour accueillir les intérêts particuliers de chacun.

C'étaient là les deux éléments qui manquaient le plus au monde moderne marqué par le relativisme sceptique et l'égoïsme intransigeant, ne put s'empêcher de penser Ato sombrement...

Dans la salle de visionnage, les commentaires sur la situation illustrée par le jeu étaient souvent contradictoires. La tortue à tête de lièvre, qui n'avait jusque là rien dit mais qui trouvait pour une fois l'occasion de manifester son esprit définitivement optimiste et utopique, soutenait avec ferveur que la crise de l'emploi frappant les sociétés occidentales allait forcément déboucher sur une prise de conscience des défauts du système économique actuel, et donc fatalement sur une redistribution égalitaire des tâches et bénéfices, et sur une réforme politique inspirée du fédéralisme, à l'image de la Suisse. D'après elle, les six petits récits étaient à interpréter comme des modèles exemplaires d'action, montrant que même dans une situation défavorable où on ne sait comment s'épanouir dans son travail, chaque individu peut, à sa manière, agir pour devenir lui-même une source de rassemblement et un centre de redistribution, donc une occasion de recréer, au plan local, du liant social.

A l'inverse, les savants à tête de crocodile, au cerveau aussi froid que leurs calculs, soutenaient que les règles cyniques de l'économie allaient sans cesse accentuer la fracture entre les travailleurs et les chômeurs toujours plus nombreux, puisque les machines, soumises à la seule règle d'une productivité accrue, avaient de moins en moins besoin d'hommes pour fonctionner. Seuls des facteurs irrationnels, des regroupements autour d'un grand projet collectif, religieux ou laïc, auraient pu changer la donne, condescendaient-ils à reconnaître lorsqu'on les poussait dans leurs ultimes retranchements. Mais comme le disait la vieille chouette bourrue, lorsqu'on connaît l'humaine nature et l'égoïsme forcené des individus, il n'y a hélas que fort peu à espérer; et encore moins en période de crise et de déliquescence du tissu relationnel.

Peu importait, intervint finalement le cruel crabe à pinces de homard: le principal était d'indiquer une ligne directrice, une voie de sortie de la crise, et celle-ci ne

pouvait passer que par un rassemblement autour d'un dessein fédérateur et de croyances communes. A l'humanité de prendre ses responsabilités...

S'ils étaient sceptiques pour la plupart, et partagés sur les capacités des humains à sortir d'une crise aussi profonde, en revanche les habitants de Lebab semblaient d'accord pour associer l'histoire aux récits précédents, en y voyant encore une fois l'influence du principe féminin: après avoir illustré métaphoriquement le jeu du désir et de sa maîtrise, le récit expliquait d'une manière logique que la seule solution était de réunir autour de soi les énergies, en apparaissant comme un centre unificateur rayonnant, une source de projets mobilisant les énergies.

La présence cachée de Kien dans les récits précédents se justifiait maintenant d'une nouvelle façon: elle n'indiquait pas, ou du moins pas encore, un changement de cycle dans le Jeu, mais venait juste rappeler que même dans une séquence placée sous le signe des forces féminines, il était nécessaire d'adopter une position à la fois ferme et volontaire. C'était d'ailleurs l'enseignement qu'on retrouvait dans le dernier récit, en l'absence cette fois du père des Dieux, qui avait été suffisamment intériorisé pour qu'il n'ait plus besoin de se manifester.

Vu de cette manière, l'ensemble des récits précédents semblait trés cohérent, l'écoute du principe féminin devant amener une vision plus intériorisée qu'héroïque de la vie, à la recherche de l'harmonie, de la stabilité, de l'entente familiale et de la maîtrise de ses pulsions, en laissant rayonner sa lumière intèrieure autour de soi et la faisant éclore comme une fleur.

En contrepoint d'une telle lecture, qui privilégiait l'unité du yin dans les dix derniers récits au moins, l'impression dominait d'avoir maintenant fait le tour de ce cycle, sans pouvoir rien apprendre de nouveau désormais. N'était-ce pas l'annonce d'un changement, d'un nouvel épisode qui pointait à l'horizon?

Le perroquet Foussage ne dit rien de ce qu'il pensait, adoptant un sourire énigmatique lorsqu'il dévoila les clefs de correspondance complémentaires aux joueurs:

.La situation vient du Ciel Antérieur, 48 le Puits, dont la situation doit émerger pour être vraiment positive.

.Elle peut se comparer avec la Solidarité, 8, le Rassemblement avec les hommes, 13, mais aussi avec la Contemplation, 20, toutefois plus religieuse.

46. LA POUSSEE VERS LE HAUT, ILE DE PAQUES

Sam avait du mal à sortir du demi-sommeil dans lequel il avait glissé pendant la sieste qu'il s'octroyait quotidiennement entre une et deux heures de l'après-midi, après la plongée qu'il faisait dans la matinée afin d'explorer les fonds sous-marins de l'île de Pâques, la terre aux insondables mystères.

Un soleil de plomb écrasait les perspectives, rapetissant les statues monolithiques géantes, donnant l'impression qu'elles faisaient corps avec la terre, qu'elles en émergeaient comme des dents ayant percé la croûte aride de l'île pour se dresser vers le ciel en un mouvement vertical poignant, appel vers une transcendance inconnue, à jamais enfouie dans le silence muet de la pierre.

Peu importait que soit perdue l'identité de ces ancêtres géants à travers lesquels le peuple lilliputien de l'île avait tenté de conjurer ses angoisses de la mort: ils n'en continuaient pas moins, depuis plusieurs millénaires, à transmettre un étrange sentiment sacré d'espoir, la tranquille certitude qu'il existe toujours plus grand que soi, et qu'à condition d'amadouer les Grands Hommes, chacun ayant le sien en lui même et devant sacrifier à son idéal, il n'y a rien à craindre : ni la mort, ni l'au-delà, ni même les objectifs apparemment impossibles tels, par exemple, la traversée des grandes eaux qui effrayait tant ce peuple insulaire...

En pensant à l'instinct vital qui, à la fin de chaque plongée, lui causait soudain une peur du néant et qui causait le besoin irrépressible de remonter vers la lumière, Sam se dit, encore à demi conscient, que tout semblait répondre dans la nature à ce principe qui pousse toujours ce qui est vivant à sans cesse vouloir se dresser plus haut : les humains qui se lèvent chaque matin en abandonnant leur lit, les fleurs qui se tournent vers le soleil et la lumière, les animaux qui sortent de leur terrier pour profiter de la clarté diurne. Lui même, en tentant péniblement de sortir de la léthargie qui l'oppressait, ne répondait-il pas au même mouvement fondamental de la vie?

Il lui sembla entendre, au loin, l'Hymne à la joie de la neuvième symphonie. Ne communiquait-il pas, lui aussi, avec ses roulements de tambour annonciateurs de la bonne nouvelle, la grandeur de l'homme invité à toujours s'élever vers plus haut que soi, d'abord seul, puis accompagné de ses compagnons, et enfin de l' Humanité entière réunifiée au final dans un choeur et une ivresse dionysiaque?

Des images de son voyage au Pérou, où des raisons professionnelles l'avaient envoyé avant son excursion à l'île de Pâques, lui revinrent alors à l'esprit, chassant les dernières notes de la symphonie de Beethoven. Il revit les hauts-plateaux andins, les paysans péruviens habitués à vivre accrochés au ciel et qui, avec leurs gestes lents et calculés, leur activité réduite par la raréfaction de l'oxygène, se contentaient sereinement des mille petits gestes de la vie quotidienne. Il repensa également aux vestiges archéologiques des plus anciennes cités d'Amérique latine,

aux mouvements collectifs de révolte qui dans ce pays mûrissaient lentement avant d'éclater dès qu'un pouvoir trop oppressif voulait s'imposer arbitrairement, mais aussi à l'essor économique récent du pays qui s'ouvrait progressivement au modernisme. Toutes ces images se mêlaient pèle-mêle dans sa tête, surgissant tels les blocs de pierre qui s'étaient agrégés au fil du temps en statues des Ancêtres.

Enfin il sortit totalement de son sommeil. Il ouvrit les yeux, pleinement lucide, cillant face à un soleil aveuglant. Il disposait d'une confiance nouvelle en lui-même, se sentant capable d'exploits jusque là impossibles. Comme cela arrive en quelques rares moments privilégiés de la vie, tout lui semblait clair et étonnamment facile. Même les statues avaient perdu de leur inquiétante et lointaine étrangeté: il avait l'impression de les connaître depuis toujours, d'être lié à elles par une secrète connivence. En les fixant intensément, il était persuadé qu'elles allaient lui parler...

1. La procession se frayait difficilement son chemin pour parvenir jusqu'aux Géants. Pour autant que Sam puisse en juger, il ne s'agissait pas d'un cortège royal ou officiel. Une dizaine de personnes se pressaient sur la route, pauvrement vêtues, avançant dans le désordre, sans aucun souci de l'étiquette.

Seul semblait compter le malheur qui avait frappé cette famille. Le mari soutenait sa femme défaillante qui, en haillons, portait dans ses bras un nouveau-né visiblement fort mal en point. En désespoir de cause, ils venaient en pèlerinage implorer une aide des idoles de pierre.

Parce qu'ils étaient humbles parmi les humbles, pauvres parmi les pauvres, réunissant leurs dernières forces pour venir supplier les Très Hauts, les Géants se sentirent touchés par une telle piété, à la fois si fragile et si désespérée. Lorsqu'ils étendirent leur protection sur l'enfant, ramenant *la Paix, 11,* dans la famille, Sam comprit qu'ils étaient profondément humains, et que c'était à cette vertu qu'ils devaient d'avoir traversé les siècles...

2. En le voyant quitter le village pour prendre le chemin menant aux idoles de pierre, ces gardiens géants de la tradition et des âmes des morts, les habitants de l'île frémirent. Ils savaient le jeune prince intrépide, mais c'était insuffisant pour affronter les gardiens de la mort qui, s'ils ne jugeaient pas digne sa requête, étaient capables de le garder dans leur royaume et de le transformer en pierre. Il ne pourrait plus jamais retrouver le chemin des vivants. Les légendes affirmaient d'ailleurs que c'était de cette manière que les statues avaient surgi sur l'ile, les rois ayant perdu un jour le secret qui les rendait leurs Ancêtres immortels, et se voyant depuis condamnés à se transfomer en idole au moment de leur mort.

Il fallait une sérieuse raison pour en arriver à invoquer cet ultime arbitrage, en risquant la mort la plus horrible qui puisse s'imaginer, l'emmurement de son âme dans un bloc de pierre stérile. Dans le village, tout le monde reconnaissait pourtant le bien-fondé de la décision du prince qui, s'estimant lésé par le précepteur nommé jusqu'à sa majorité qu'il accusait d'avoir confisqué le pouvoir à son seul profit, venait réclamer justice. Mais chacun craignait qu'en se montrant trop sûr de son bon droit, trop orgueilleux, le jeune prince n'en arrive à indisposer les Géants.

Heureusement, le plaignant ne cherchait que justice; et s'il ne s'agenouilla ni ne se prosterna, négligeant ces formes de dévotion ostentatoires et vulgaires imposées uniquement pour forcer l'obéissance du peuple, il s'adressa aux dieux, l'esprit sincère et le coeur pur, une offrande dans les mains, plein d'*humilité intérieure, 15,* et de déférence envers ces êtres de pierre, gardiens impassibles des Lois et des Morts pour l'éternité.

Lorsqu'il revint, après un long moment, vers le village, il ne savait pas encore que le précepteur, attendant avec angoisse son retour, était mort d'un brusque arrêt du coeur, en s'écroulant sur le seuil du palais. Les idoles avaient donc choisi celui qui devait les rejoindre dans leur royaume minéral...

3. Après avoir longuement mouillé au large et scruté à la longue vue les étranges statues, l'explorateur avait fini par débarquer avec sa troupe d'hommes couverts de cuirasses et armés jusqu'aux dents.

Ils avaient mis moins de deux jours pour visiter l'île de fond en comble, ne rencontrant aucune résistance, mais plus étrangement encore aucun signe de vie. Les villages traversés étaient déserts, les habitants terrés dans quelque cachette invisible, laissant leurs demeures ouvertes à tout vent. Il y avait bien eu quelques rares pillages de la part des hommes de troupe, mais le silence et l'absence de vie étaient tellement irréels qu'ils ôtaient toute envie de rapine.

Lorsqu'ils étaient arrivés dans la clairière où surgissaient les premières statues des Géants, ils avaient avancé lentement, en ordre de bataille, craignant un guet-apens ; ils avaient eu l'impression d'investir une place forte déserte, une cité abandonnée. Peu rassurés, ils décidèrent pourtant de faire là une halte, circulant entre les statues, prenant, grâce au vin amené avec eux, un peu plus d'audace, s'amusant à taquiner, puis à cogner sur ces molosses de pierre qui, visiblement, ne réagissaient pas.

Enfin, repus, heureux d'avoir traversé l'île sans coup férir, ils étaient redescendus vers leur bateau, le capitaine ne manquant pas de revendiquer pour son roi, sur la carte de bord, la terre découverte. Mais ce fut là son dernier acte. Le lendemain même, en pleine mer, une épidémie mystérieuse décima en un seul jour l'ensemble de l'équipage, emportant d'abord son chef qui avait osé profaner le territoire sacré sans manifester le moindre respect envers les idoles de pierre.

C'était bien la preuve, se dit Sam, que lorsqu'on avance trop vite, avec une *Armée, 7,* disproportionnée par rapport à la situation, on n'obtient qu'une victoire illusoire et de dangereux retours de bâton..

4. Chaque année, le roi de l'île allait en procession rituelle sacrifier aux Géants, afin de respecterer le pacte qui unissait depuis la nuit des temps son peuple aux divinités gardiennes de l'ordre éternel.

Il s'avançait vers eux totalement nu, sans aucun vêtement ni apparat, en signe de déférence, mais aussi pour mieux montrer la pureté de son coeur qui n'avait rien à cacher, qui n'avait honte d'aucune action depuis l'année précédente. Une seule fois, dans les temps reculés, un roi avait tenté d'échapper à la règle et était monté revêtu de tous ses apparats royaux, révélant par là-même son orgueil autant que ses fautes commises depuis un an. La légende voulait que, effet de la chaleur ou

punition des dieux, il se soit écroulé à leurs pieds, terrassé par une crise d'étouffement qui lui avait fait avaler sa langue. Ainsi les dieux avaient-ils évité d'entendre les mensonges qu'il s'apprêtait à proférer.

Probablement parce que les gens du peuple avaient été impressionnés par cette histoire, ainsi que par les sept ans de malheur qui s'étaient alors abattus en représailles sur leurs ancêtres, les villageois demeuraient à une distance respectueuse derrière leur roi, le laissant seul dans son approche finale. Il lui revenait de faire la preuve de sa vertu morale et de sa capacité à jouer les intercesseurs pour ses sujets, en renouvelant pour une nouvelle *Durée, 32,* le pacte qui le liait aux gardiens de l'île. C'est pourquoi il s'offrait symboliquement en sacrifice aux dieux, en se couchant nu à côté du veau solidement ligoté qu'il apportait en offrande. Si les dieux ne lui transperçaient pas le coeur à ce moment, cela signifiait qu'ils acceptaient son présent et le jugeait digne de continuer à exercer son pouvoir.

Il ne lui restait plus alors qu'à accomplir le sacrifice rituel, à redescendre couvert du sang de sa victime, en laissant les villageois monter à leur tour pour déposer les présents destinés à leurs ancêtres dont c'était le jour de fête, puisqu'ils pouvaient compter, eux aussi, sur la protection des Géants pour une nouvelle année.

5. Une autre histoire parvint aux oreilles de Sam. On y racontait qu'un roi usurpateur avait voulu, un jour, accéder au pouvoir sur l'île. Il avait longuement fomenté des complots, dressant les clans les uns contre les autres afin d'avancer sournoisement ses propres pions, cueillant finalement le pouvoir comme un fruit mûr, en se présentant avec sa petite armée comme le sauveur providentiel pour sortir les villages rivaux de la guerre civile dans laquelle ils étaient prêts à plonger.

Après avoir ainsi gagné par sa rénacité et la lente mais inéluctable avancée de son armée, il lui restait toutefois à se faire consacrer et légitimer comme le roi unique de l'île. Il voulut une cérémonie grandiose, qui resterait à jamais gravée dans la mémoire des spectateurs, digne de passer à la postérité. Il fit construire pour cela à flanc de colline, face aux idoles de pierre, une estrade royale de forme pyramidale, afin de bien signifier au peuple qu'il était l'égal des Géant, et admis dans leur famille.

Le jour de la cérémonie, il commença l'ascension des marches en grandes pompes, pour mieux marquer la solennité de l'instant. Le but était si proche de lui, que malgré tous ses efforts pour ralentir et conserver une allure majestueuse, il ne pouvait s'empêcher d'accélérer insensiblement sa marche, tant il était impatient de régner, avide de pouvoir contempler ses sujets d'en haut, à l'égal d'un dieu. Peut-être aussi craignait-il une quelconque vengeance ou un coup du sort. Toujours est il que, pour franchir les dix dernières marches qui le séparaient encore du trône installé au sommet, il se hâta, les montant deux par deux, se préparant à une ultime et grande enjambée... lorsqu'il se prit les pieds dans les pans de sa robe royale. On le vit vaciller, pousser un cri de rage, et tomber, entraînant à sa suite l'ensemble de l'estrade qui, déséquilibrée, s'écroula d'un seul coup.

C'est ainsi, disait l'histoire, que depuis la nuit des temps les rois ne peuvent gouverner l'île de Pâques que s'ils ont un coeur pur, s'ils sont capables de se laver

nus à l'eau du *Puits 48,* et de se faire accepter par les Géants, gardiens du Temps et de la Vérité...

6. Les images s'estompèrent, les paroles et les bruits disparurent, et Sam se retrouva soudain au fond de l'eau, avec l'impression de sortir d'un long évanouissement. Il respirait encore grâce à son masque de plongée, mais difficilement. Que lui était-il donc arrivé?

Il tenta de regarder autour de lui, mais il régnait une nuit presque totale. Il eut alors peur d'avoir perdu conscience et de s'être laissé entraîner dans les fonds sous-marins abyssaux, là où aucune lueur ne perce, et où aucun espoir de survie ne subsiste. En voulant regarder sa montre de plongée, il s'aperçut que son verre avait été brisé, probablement dans la chute qui l'avait fait s'évanouir. Il n'avait aucun moyen de savoir où il se trouvait, à quelle profondeur, ignorant, quelle réserve d'oxygène lui restait.

Il se força à respirer et souffler lentement, avec un rythme régulier, pour chasser la peur panique qu'il sentait proche, et qui, il le savait, lui serait fatale. Au prix d'un effort surhumain, il arriva à se calmer et à se stabiliser. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire: tenter de remonter en prenant une direction qui, il l'espérait, l'amènerait vers la surface. Se débarrassant du plomb qui le lestait encore, il subit une poussée vers le haut grâce à laquelle il comprit vers où se diriger. Pendant d'interminables minutes, il manoeuvra ses palmes pour remonter lentement, sans rien voir, en s'arrêtant à certains paliers qu'il calculait intuitivement en s'efforçant de ne regarder ni autour de lui ni surtout sous lui pour ne pas subir l'attraction de l'abîme.

Enfin il crut y voir un peu plus clair. La surface ne devait pas être trop loin. Sam se souvint heureusement des consignes de sécurité apprises lors de son apprentissage: surtout ne pas revenir d'un coup vers la lumière lorsqu'on la voit, se forcer, même si c'est contre nature, à avancer vers elle progressivement, en respectant les paliers de décompression sans lesquels ses poumons risquaient littéralement d'éclater. Il s'arrêta encore une fois avant de reprendre, doucement, persévérant sans relâche dans sa lente remontée des ténèbres, comptant mentalement pour se donner une idée du temps qui passait, tentant de *travailler sur lui-même, 18,* sans céder à la panique.

C'est en miraculé qu'une heure plus tard il échoua enfin, épuisé, sur la plage septentrionale de l'île de Pâques, sous le regard énigmatique des statues de pierre, aussi muettes qu'impassibles.

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, Kouen, la mère, ainsi que Souen, la fille aînée aussi douce et têtue que le vent, avaient facilement deviné que c'était d'elles dont il s'agissait dans le déroulement du Jeu: les statues dont seule la tête émergeait, le corps caché dans les profondeurs de la terre, n'étaient elles pas d'antiques résurgences du culte de la Déesse Mère? Leur poussée rappelait la manière à la fois douce et assurée dont oeuvrait l'aînée lorsqu'elle accomplissait des efforts tenaces pour arriver à son but.

Les joueurs aux aguets, qui expliquaient les évolutions des six courtes visions de Sam, avaient également été faciles à décoder: on sentait bien, à travers celles-ci,

l'enthousiasme de Touei la plus jeune fille, ainsi que l'impétuosité de Tchen le fils aîné qui apportait avec lui la violence du tonnerre, au risque d'entraîner les catastrophes menaçant les dernières évolutions du Jeu.

Tous quatre sur l'estrade, Kouen fit remarquer à ses enfants que la situation avait quelque chose d'étonnant. En effet, bien qu'elles soient trois joueuses à intervenir, l'influence fougueuse du seul homme présent suffisait à entraîner la carte dans le registre masculin de la poussée érectile de la vie, justifiant la présence de Sam et non celle de Mélissa.

Toutefois, comme le fit remarquer Souen avec candeur, en faisant sourire Ato, le Maître du Jeu, c'était un principe masculin sérieusement contrôlé, et arrondi par des facteurs féminins, qui était ici représenté. Comme si on ne le laissait au début se manifester qu'étroitement encadré par la sagesse féminine. Le pouvoir -et tout pouvoir quelqu'il soit- ne devrait-il pas être ainsi canalisé et borné par des statues de géants le surveillant sévèrement?

Dans la salle de visionnage, comme pour chaque début de nouveau cycle, les interprétations étaient rares, les spectateurs étant dans l'expectative et dans l'attente d'en savoir plus pour lancer leurs premiers commentaires. Seuls trois personnages se hasardèrent cette fois à donner leur avis.

Le sanglier à tête de cochon, toujours aussi macho, ne pouvait s'empêcher de montrer sa satisfaction de voir enfin cette nouvelle partie du Jeu s'ouvrir sous un signe phallique aussi évident que la poussée des pierres vers le ciel. Cela augurait bien, disait-il, de l'émergence de nouveaux projets qui allaient forcément être grandioses.

Sa compagne la chouette, qui ne dormait jamais tant elle aimait écouter les commérages autour d'elle, était beaucoup plus circonspecte, ayant remarqué, comme les trois joueuses, que l'élément masculin était idéalement tempéré par des présences féminines, mais que l'équilibre était précaire. Le principe masculin ne risquait-il pas la catastrophe si on le laissait agir seul? D'après elle, les mises en garde indiquées par les deux derniers récits, expliquaient ce qui risquaient de se produire au prochain jeter de dés.

Le savant ésotérique à la tête éberluée de Cosinus égaré, était surtout frappé par l'absence de dimension éthique du Jeu, remplacée par un récit purement personnel, comme si l'enquête morale qui avait succédé à l'enquête métaphysique prenait à son tour fin, en invitant à l'approfondir dans une autre enquête. Mais de quelle sorte? Le savant était sensible à la dimension sous-jacente du Jeu. On n'avait pas, disait-il, choisi par hasard une île où étaient enfouies des statues dont seule la tête émergeait. C'était pour dire incontestablement quelque chose, peut-être pour indiquer qu'il fallait désormais chercher loin la réponse, dans les tréfonds psychanalytiques de l'âme humaine. La question rebondissait alors: qu'est-ce qui poussait les êtres humains, alors qu'ils grandissaient comme les autres créatures, à toujours prendre trop de risques et frôler la catastrophe? Il ne pouvait répondre encore, mais pensait avoir trouvé la bonne interrogation...

Le perroquet Foussage vint livrer à son tour les explications complémentaires:

.La situation provient du Ciel Antérieur, 61, la Vérité intérieure, sans laquelle la poussée ne peut s'effectuer sans dommage.

.Elle peut s'expliquer comme la suite du Rassemblement, 45, qui ne demande plus qu'à s'exprimer par une poussée en avant, avec tous les risques que cela comporte.

.Les comparaisons se font avec le Progrès, 35, sauf qu'ici le progrès doit être violent et ne se fait pas de manière naturelle, mais aussi avec le Chaudron, 50, et le Développement, 53, qui sont nécessaires pour que ce mouvement s'accomplisse sans accident.

47. L'ACCABLEMENT, MER D'ARAL

Mélissa croyait avoir atteint le fond du désespoir, mais malheureusement ce dernier se dérobe toujours plus loin, et rien ne pouvait arrêter cette spirale vertigineuse et gluante qui l'emportait dans un mol abandon d'elle même. Elle allait fatalement se reprendre et se remettre à agir, se sermonnant elle de temps en temps, dans les courts répits entre deux crises de larmes, lorsqu'enfin, harassée d'avoir trop pleuré, elle recouvrait une apparence momentanée de calme. Mais elle était trop épuisée et comme vidée d'elle-même pour pouvoir réaliser quoi que ce soit en de tels moments. Elle se contentait de demeurer muette et dans une hébétude totale, se plongeant dans un rêve de pierre compacte et lourde, fermée au monde extérieur comme aux attaques du temps. Tant qu'elle resterait enfermée dans sa forteresse intérieure, rien de pire ne pourrait lui arriver, se disait-elle en murmurant stupidement à voix basse des lambeaux de phrase dénués de sens qui lui permettaient de désamorcer toute pensée, en la maintenant à distance et l'empêchant de fonctionner.

Elle ne se souvenait plus des moments joyeux qui avaient précédé son amère désillusion, pas plus qu'elle ne voulait voir les signes d'espoir que lui adressaient ses proches venus la visiter à l'hôpital. Elle demandait simplement qu'on la laisse en paix, seule dans un tête-à-tête morbide avec son désespoir. Elle se sentait tellement vidée de ses forces vitales, qu'elle s'enfonçait avec soulagement dans une dépression aussi rassurante que l'oubli de tout au seuil de la mort.

x

A son image, la mer d'Aral s'évaporait et se mourait lentement, elle aussi.

Depuis que le Kazakhstan et l'Ouzbékistan avaient repris leur autonomie par rapport à l'ancienne URSS éclatée, les deux contrées se regardaient en chiens de faïence, jalouses de ses prérogatives et du gigantesque lac sur lequel elles ouvraient toutes deux. Du temps de sa splendeur, les géologues avaient attribué à ce dernier le somptueux titre de mer intérieure, tant ils avaient été émerveillés par son étendue, l'amplitude de ses vagues et ses eaux poissonneuses à souhait. A l'époque, la généreuse mer d'Aral assurait la subsistance et le bonheur des multiples populations avoisinantes, sans s'embarrasser de frontières ou de problèmes de nationalité, chacun y trouvant une source inépuisable de bienfaits.

Hélas, elle avait disparu, cette ère bienheureuse que seuls quelques ancêtres se rappelaient encore, les larmes aux yeuxl. Aujourd'hui, la mer d'Aral était définitivement moribonde, subissant un phénomène d'assèchement inéluctable. Son niveau baissait chaque année, découvrant des rivages arides, recouverts d'une croûte de sel brûlante sur laquelle un soleil implacable venait se refléter de manière aveuglante. Ses flots eux- mêmes, vidés depuis des siècles par les pêcheurs, avaient connu leur ultime coup de grâce pendant les dernières décennies

du régime communiste, au moment où un Plan insensé avait amené à appliquer des méthodes de pêche industrielles. La pollution, ainsi que l'exploitation à grande échelle du sel, avaient pris le relais, détruisant pour finir le fragile micro-équilibre naturel de la mer intérieure, comme le plancton indispensable à la survie et à la reproduction des espèces marines.

Désormais, il n'y avait plus assez de poisson pour assurer une pêche même villageoise, les chalutiers abandonnés sur les rivages se mourant à leur tour lentement, pitoyables monuments funéraires de bois et de sel dressés de manière fantomatique en plein désert. Et le lac continuait à s'évaporer sous le maudit soleil de plomb, à s'assécher inexorablement en disparaissant dans les sables, à se transformer en cimetière de désolation, emblème terrifiant de ce qui attendait les hommes s'ils persistaient à exploiter la nature sans la laisser renouveler sa substance.

x

Il y avait ainsi plus grave que ce qu'elle vivait, se dit Mélissa en revenant lentement du rivage désolé et brûlé de sel où elle était allée se promener: au delà du désespoir, la mer d'Aral était là pour lui montrer qu'il y avait encore l'aride brûlure d'un dénuement ne permettant plus aucun salut. Une fois, dans sa vie, elle avait déjà sombré dans la même mélancolie sans fond. A la naissance de sa fille, elle avait plongé dans une grave dépression postnatale, en ayant l'impression que son enfant s'était arraché de son corps, emportant avec lui une partie de son être qu'il avait vampirisée et aspirée à travers le cordon ombilical, abandonnant sans regret, telle une vieille peau morte, la matrice inerte devenue inutile. Peut-être, après tout, chaque période d'accablement réactualisait-elle ce traumatisme de la première séparation, cette impression de déréliction absolue qui frappait alors la mère comme l'enfant, pensa amèrement Mélissa.

Elle était pourtant sortie à l'époque de cette longue et première dépression, se reconstruisant ses forces pour redevenir la femme gaie et dynamique qu'elle avait été auparavant. Cela ne signifiait-il pas que malgré tout l'espoir était permis, et que même dans les périodes d'accablement les plus graves, l'être humain peut toujours, contrairement au lac d'Aral, renaître et s'en sortir?

1. Mélissa s'assit, seule, sous l'un des derniers arbres desséchés qui se dressaient encore sur le bord du lac. Elle ne voyait aucune source d'espoir, ni autour d'elle dans ce paysage désertique, ni en elle-même.

Elle n'avait plus aucune confiance en ses propres capacités, désespérée de toujours s'engager dans des impasses. A quoi bon recommencer une nouvelle fois, élaborer de nouveaux projets, si un funeste sort la condamnait inéluctablement à l'échec? Il n'y avait plus qu'à s'abandonner, se laisser mourir. Parfaitement honnête avec elle-même, elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire pour sortir de ce cercle vicieux. Il était trop tard pour espérer et il n'y avait pas plus d'issue pour elle qu'il n'y en avait pour le lac d'Aral qui allait disparaître définitivement...

Elle ne se rendait pas compte qu'elle tournait en rond dans ses réflexions et que, comme dans une névrose d'échec, elle s'arrangeait toujours inconsciemment pour reproduire les événements gravissimes du passé, pour choisir des personnages psychiquement proches de ceux qui l'avaient traumatisée dans son enfance et pour s'enfoncer dans les mêmes pièges. A chaque fois elle souffrait, mais elle n'était

pas encore capable de s'apercevoir que c'étaient les prémisses dont elle partait qui étaient fausses, et que c'était pour cela qu'elle recommençait toujours les mêmes erreurs.

Au moins avait-elle décidé cette fois-ci de ne plus rien faire. C'était peut-être le début de la sagesse, car elle allait avoir besoin d'une longue période pour découvrir l'ampleur de ses problèmes et le fait que pour s'en sortir et retrouver *la Joie, 58,* il lui faudrait tout remettre en cause..

2. Mélissa s'était réfugiée dans le coin le plus sombre de la pièce où avait lieu la réception, espérant échapper ainsi aux présentations et mondanités. Elle était profondément lasse de cette vie quotidienne qui voyait chaque jour ressembler au précédent, avec toujours les mêmes tâches et obligations à remplir, à heure fixe. Cela commençait par le lever à l'aube, avec l'impression qu'il lui manquait déjà une heure de sommeil, et qu'elle ne parviendrait jamais à être en forme aujourd'hui. Puis c'était le métro, le travail routinier et banal depuis qu'elle ne trouvait plus d'intérêt à ses recherches, le regard braqué sur la grande horloge murale, dans l'attente de la fin de journée. Mais la suite n'était pas plus agréable: il lui fallait encore, lorsqu'elle rentrait chez elle, organiser les repas, surveiller les devoirs des enfants, s'occuper des mille tâches ménagères qui finissaient de l'user, tandis qu'elle n'espérait plus que son lit. Elle s'y écroulait enfin, trop fatiguée pour lire ou pour faire quelque chose d'intéressant, ouvrant de plus en plus souvent la télévision pour s'abrutir un peu plus et finir par s'endormir, épuisée.

Cette vie plate et insipide était dénuée de sens. Même les réceptions qu'elle organisait ou auxquelles elle se rendait devenaient des corvées. Elle ne parvenait plus à s'intéresser aux autres, aux confidences susurrées à l'oreille, aux mille petits tracas de ses amis qu'elle trouvait dérisoires. Elle n'avait pas plus envie de parler d'elle, se retranchant progressivement dans un silence qu'on prenait soit pour de la sagesse, soit pour de la froideur hautaine.

Un verre à la main, elle se demandait si elle allait partir discrètement ou si elle allait vider plusieurs coupes pour oublier sa tristesse, lorsqu'un homme vint vers elle, la forçant à abandonner sa tour d'ivoire. Il lui demanda pourquoi elle semblait si mélancolique et pensive dans son coin. Au lieu de le fuir selon son habitude, elle lui sourit, lui demandant pourquoi il ne se joignait pas aux autres invités. De fil en aiguille, la conversation se noua, sur un mode mi-acide mi-cynique, qui lui convenait bien. Inconsciemmment, elle se laissait aller au plaisir des mots d'esprit, oubliant son spleen, appréciant la cour aussi charmante que discrète qu'il lui prodiguait. Il l'invita à une soirée pour le lendemain au soir, et elle se surprit à accepter en souriant, ne trouvant aucun prétexte pour refuser.

Il faut savoir, de temps en temps, baisser les armes et saisir les occasions les plus futiles de s'amuser: elles cachent parfois un trésor, le *Rassemblement, 45,* avec d'autres s'avérant alors salutaire...

3. Jamais la situation n'avait été aussi grave pour elle. N'eût été l'aspect tragique de la situation, elle aurait pu rire, ou du moins sourire aux images qui lui étaient venues à l'esprit: elle avait l'impression de se retrouver dans un de ces jeux vidéo d'arcanes où, quoi que fasse le personnage, il est condamné à perdre des points de vie.

Elle imaginait parfaitement un petit personnage électronique coincé au-dessus d'un précipice sans pouvoir ni avancer ni reculer, le sol sous ses pieds s'effritant lentement en laissant deviner un abîme, tandis qu'une poutre en béton transportée par une grue en équilibre instable menaçait à tout moment de tomber sur lui, l'empêchant de se redresser et de chercher une issue vers le haut. Il ne lui restait plus qu'à accepter de sauter dans le vide et risquer la mort, en tombant cent mètres plus bas, sur un massif de chardons et d'épines.

Elle ne pouvait même pas compter sur l'aide de Sam. La situation était tellement désastreuse qu'elle était persuadée que ce serait le meilleur moyen de le décourager et de le perdre à jamais. Peut-être même, se dit-elle amèrement en pensant au mauvais sort s'acharnant sur elle, Sam faisait-il déjà ses valises pour la quitter définitivement.

Mieux valait ne pas rentrer chez elle ou solliciter de l'aide, conclut-elle intérieurement sans se cacher qu'elle était confrontée à un grave présage de mort imminente. Elle n'avait une chance de s'en sortir et d'éviter les *Excès, 28,* et l'effondrement en résultant, que si elle savait affronter le danger seule et sans se décourager.

4. Elle avait commencé à acheter par dépit, puis c'était devenu comme une drogue dont elle ne pouvait plus se passer. Au début, elle s'en souvenait, c'était chez elle un besoin enfantin, comme le gamin qui, lorsqu'il se trouve maltraité par les autres, se réfugie dans le monde rassurant de ses jouets. Dès qu'elle avait une désillusion, elle ressentait le besoin de s'acheter un vêtement ou une babiole, pour oublier sa peine et s'entourer d'un monde bienveillant.

Au fur et à mesure que le nombre de ses objets fétiches augmentait, son désir se transformait en une soif de posséder des choses de plus en plus chères, comme si le prix était le garant d'un surplus de protection, et pouvait lui attacher un ange gardien invisible. C'était devenu une véritable maladie: du matin au soir, elle pensait aux occasions qui pouvaient se présenter, consultant les magazines spécialisés, courant les antiquaires et les salles des ventes à la recherche de la merveille qui manquait encore à sa collection. Insensible à la beauté intrinsèque d'une oeuvre, elle ne pensait plus qu'à acquérir de nouveaux biens, transformant son intérieur en un étalage surchargé, preuve croyait-elle de son goût et de son ascension sociale.

Comme d'autres s'enferment dans des problèmes psychologiques où ils tournent en rond, elle était prisonnière d'un monde illusoire où seuls l'avoir et la possession comptaient, la condamnant à toujours vouloir autre chose, sous le prétexte d'un prix intéressant dont il fallait profiter, ou d'une somme a priori inabordable, et donc éminemment désirable. Elle en tirait une insatisfaction perpétuelle, voulant toujours plus, toujours plus cher, toujours plus rare, sans jamais trouver le repos de l'âme, impuissante à goûter au bonheur simple des choses.

Les mains crispées sur le volant de sa Jaguar de collection qu'elle venait d'acquérir, lunettes noires et foulard de soie cachant une mélancolie qu'elle ne dominait plus, elle présentait une figure *insondable, 29*, à la fois morne et pitoyable. Elle ressemblait à un fantôme blessé par les éclats d'un or maudit l'entourant de toutes parts, courant toujours plus vite après une vie qui lui échappait et à laquelle il aurait pourtant été si simple de participer: il lui aurait

juste suffi de s'arrêter, d'ouvrir la portière et de descendre, sans raison apparente, pour regarder enfin autour d'elle et retrouver le sel de l'existence...

5. Mélissa avait rejoint, l'air sombre et la coupe de champagne vide à la main, le coin désert du salon où ils s'étaient rencontrés la première fois. La fête battait son plein dans les autres pièces de réception. Peut-être espérait-elle, par ce rituel implicite, recréer la même situation, retrouver le même état de grâce, la même ambiance d'intimité et de connivence ressentie içi même lors de leur première rencontre.

Elle avait entendu ses pas résonner sur le parquet. L'homme était donc venu, mais lorsqu'il l'avait vue, appuyée timidement à un fauteuil, l'air presque implorant, il n'avait pu retenir un geste d'énervement. Serrant son verre trop fort dans sa main, il brisa net le pied de cristal qui tomba à ses pieds. En ramassant tous deux les éclats, il l'avait frôlée plusieurs fois, mais s'était écarté aussitôt. Les morceaux cassés dans la main, il était reparti, sans un mot, vers la pièce principale.

Alors qu'elle s'était contenue jusque là, Mélissa se laissa tomber dans un fauteuil, se cachant la tête dans les mains pour mieux pleurer. Elle ne comprenait pas pourquoi tout semblait fini, si vite.

Elle sursauta lorsqu'elle sentit une main toucher son épaule. C'était lui. Il était revenu. D'une voix monocorde et lente, il se mit à lui faire des confidences, ses doigts soigneusement manucurés jouant négligemment avec ses cheveux. Il avait voulu l'aider, lui proposant des contacts qui auraient dû, en d'autres temps, être utiles. Hélas, il traversait lui aussi une période difficile ; il ne s'était pas aperçu que ceux sur lesquels il comptait le jalousaient en fait profondément, lui reprochant de ne pas jouer le jeu, de se montrer trop prodigue et désintéressé, ce qu'ils prenaient pour une attitude de nouveau riche et de mépris à leur égard. Ils n'avaient donc été que trop heureux d'éconduire la jeune femme lorsqu'elle s'était présentée avec son introduction, en profitant pour déclencher une cabale contre lui. Il avait alors eu tellement honte de lui-même comme de ses amis qu'il n'avait osé reprendre contact avec elle, l'évitant, la fuyant tout au long de la soirée ; d'autant que dans les circonstances actuelles, il ne pouvait lui être d'aucun secours.

Comme elle continuait à sangloter, il l'avait entourée d'un bras protecteur. Mais Mélissa ne pleurait plus pour les mêmes raisons : elle gémissait doucement, de soulagement, presque de joie. Elle croyait l'avoir blessé, se demandant quelles fautes elle avait bien pu commettre sans le vouloir, ne cessant de revivre en vain les derniers événements. Elle se sentait enfin *libérée, 40,* plus confiante désormais en l'avenir, même si le chemin promettait d'être encore sombre et long...

6. En contemplant le lac, Mélissa s'était brusquement dit que son amour pour Sam était à l'agonie, et qu'il ne servait à rien de vouloir s'accrocher à des fantômes. Il était tout aussi inutile de s'attacher à faire revivre le passé que de vouloir faire renaître la mer d'Aral. Là où la vie s'est enfuie, asséchée par les attaques quotidiennes du temps, il n'y a hélas plus rien à faire, plus rien à espérer.

En quittant, pensive, le rivage pour rentrer à son hôtel et boucler ses valises pour revenir chez elle, elle se dit qu'elle avait obtenu la réponse qu'elle était venue chercher en prenant une semaine de repos. Mais le constat était dur à accepter.

Une bouffée d'angoisse la saisit soudain, des remords remontant du fond de sa conscience: elle n'avait pas le droit d'imposer une telle décision à son partenaire qui se remettait à peine de son intervention psychiatrique; elle était peut-être, elle aussi, fautive, responsable de la tournure des événements. Elle aurait pu agir autrement, tenter des démarches, avoir des explications et des discussions.

Les regrets étaient comme les mauvaises algues qui tapissaient le fond des mers fermées et l'étouffaient lentement en s'accaparant son oxygène. Eux aussi tentaient de la maintenir sous leurs tentacules, de l'étouffer sous le poids de péchés imaginaires, pompant son sang et son énergie pour la forcer à revenir sur sa décision.

Mélissa, le souffle court, s'arrêta un moment, effrayée à l'idée de ce qui l'attendait, accablée par la souffrance qu'elle allait déclencher malgré elle. Elle regarda le vieux palace où elle avait réservé une chambre pour la nuit, et derrière lui la mer aux rivages desséchés. Elle comprit ce qui lui restait à faire. Elle reprit sa marche, soulagée, se voulant confiante en son destin. Elle allait donner une dernière chance à leur couple, même si elle n'y croyait pas vraiment. Mais il lui fallait essayer cette ultime tentative. Elle savait, sinon, que la chape de plomb de la culpabilité et le poids du passé reviendraient la tarauder jour et nuit, en lui faisant regretter son impatience. Finalement, qu'ils arrivent à revivre ensemble ou que ses tentatives aboutissent à un échec, comme elle le pressentait, peu importait: le principal était d'enfin reprendre sa marche et de sortir de l'impasse dans laquelle ils s'étaient tous deux fourvoyés; quitte à assumer le *Conflit, 6, qui, elle le sentait, serait probablement* inévitable.

Fragments sur Lebab

Qu'en était-il des joueurs, et donc des forces inconscientes qui avaient oeuvré dans ce jeu?

Dans la salle des Joueurs, les deux protagonistes principaux s'étaient rapidement dévoilés. Le sombre fils cadet, K'an, au caractère insondable s'était reconnu dans l'ambiance mélancolique et dépressive du jeu, Touei, la plus jeune fille insouciante et fraîche, étant là pour rappeler que même dans ces situations tragiques, une étincelle de vie et d'espoir brille toujours, prête à faire repartir le jeu.

Après quelques hésitations, les six prétendants s'étaient finalement mis assez facilement d'accord sur la nature des deux autres joueurs aux aguets: la situation bloquée ne pouvait qu'être sous l'influence de traits faibles et encore relativement indéterminés. Souen, l'ainée à la douceur hélas souvent source de faiblesse, et Li, la cadette si vivace mais qui avait aussi le tort de toujours trop s'attacher aux êtres au risque de les brûler ou de les accabler, étaient les seuls autres personnages capables d'expliquer le cours pris par l'histoire.

L'ensemble des joueurs regroupés autour d'Ato comprenait désormais pourquoi la situation avait été incarnée par Mélissa: contrairement au jeter de dés précédents, c'étaient les personnages féminins qui s'avéraient ici déterminants, dans leurs incertitudes comme dans leur pouvoir de remise en cause...

x

Dans la salle de visionnage, les commentaires fleurissaient, surtout après la dernière péripétie au cours de laquelle Mélissa semblait vouloir mettre fin à sa relation avec

Sam. La décision résonnait encore dans les esprits, comme un coup de tonnerre que nul n'avait prévu.

Les réactions étaient multiples : certains regrettaient la séparation annoncée, et avouaient, telle la vieille chouette romantique au coeur et au fond d'artichaut, qu'ils s'étaient habitués à ce couple somme toute bien sympathique. Peut-être n'était-il pas trop tard pour tenter quelque chose, ne pouvait-elle s'empêcher d'espérer secrètement, en rêvant d'intervenir pour aider à réparer les blessures de ce couple en dérive.

D'autres, nombreux parmi les savants à la tête aussi froide que le coeur, expliquaient doctement, après coup, que ce qui s'était passé était parfaitement normal et prévisible: la vie sur terre n'était-elle pas marquée en cette fin de millénaire par le relâchement des liens solides du mariage et de la famille traditionnelle, les liaisons se faisant et se défaisant au gré des événements? Il n'y avait donc aucune raison pour que le couple constitué par Sam et Mélissa tienne plus longuement que les autres.

Il y avait enfin ceux qui, plus prosaïquement, s'inquiétaient, comme le crabe aux pattes tordues, de l'avenir du jeu: qu'allait-il devenir, si les deux protagonistes principaux s'échappaient ainsi, chacun de son côté, refusant de jouer ensemble et de se retrouver en commun dans des histoires? Certes, cela faisait déjà quelques temps qu'ils n'intervenaient plus que de manière isolée, l'un ou l'autre, sans jamais se rencontrer, mais ce n'était pas une raison suffisante: on pouvait toujours espérer les retrouver ensemble, alors que désormais cet espoir semblait fortement compromis.

Seule la tortue ésotérique à tête de léopard et au corps de serpent, qui n'avait jusque là pas encore osé s'exprimer, était optimiste et invitait à lire la situation de manière symbolique. Pour elle, l'histoire illustrait la nécessité, si on voulait un nouveau cycle pleinement prometteur, de faire table rase de tout ce qui était moribond et lourd dans l'héritage du passé, afin de pouvoir réellement repartir sur de nouvelles bases. Pour en arriver à une telle décision, il était indispensable de passer par des périodes d'accablement et de mort symbolique, qui n'en étaient d'ailleurs qu'à leur début : il faudrait encore accepter de se remettre soi-même en cause afin de voir ce qui y était aussi moribond. Mais c'était là une autre histoire, conclut notre tortue en rougissant d'avoir tant parlé...

L'huître rieuse, à la fâcheuse prétention psychanalytique, était fière de voir confirmées ses interprétations précédentes: l'enquête avait indubitablement abandonné le terrain éthique pour sonder de manière plus profonde les mystères de l'inconscient. Pour elle aussi, l'enseignement était clair: au fond de l'être humain existe une béance, un manque qui resurgit cycliquement à chaque période dépressive. Le jeu permettait de comprendre de manière codée que l'accablement qui frappe alors les hommes, est dû à leur attachement à un mode de vie illusoire, à leur difficulté à l'admettre et à modifier leur point de vue; car il fallait pour cela changer leur propre regard intérieur, ce qui impliquait obligatoirement des souffrances considérables. Mais c'était le prix à payer. si on voulait se transformer...

x

Comme pour abonder dans le sens des deux derniers spectateurs, Foussage livra des clefs de correspondance qui invitaient à approfondir psychologiquement la situation:

. Il est hélas logique qu'après le Rassemblement des forces, 45, et la Poussée vers le haut, 46, se produise un moment de doute et de remise en cause, d'accablement extrême. Cela ne doit pas remettre l'essentiel en question, mais invite à faire une pause pour bien réfléchir à ce qu'on cherche réellement, avant d'aller plus loin.

. La situation a son correspondant dans le Ciel Antèrieur, 8, la Solidarité, nécessaire pour reconstruire ses propres forces et pour laisser passer le temps de l'adversité.

.Les comparaisons peuvent se faire avec l'Obscurcissement de la lumière, 36, où la clarté était étouffée par une pression extérieure tyrannique, alors qu'ici l'accablement provient d'une lourde surcharge intérieure, qui implique de trop prendre sur soi, au risque de s'écrouler.

49. LA REVOLUTION DE LA VITESSE ET L'OMBRE DE LA MORT

Face aux changements perpétuels d'une nature qui se couvrait de végétation, périssait, puis refleurissait à nouveau, les premiers hommes avaient dû sentir une angoisse mêlée de terreur, d'autant que les phénomènes qu'ils subissaient semblaient répondre à cette loi du changement universel et de l'impossible permanence des choses: le ciel n'était jamais le même d'un jour à l'autre, passant du soleil brûlant à la pluie glaciale et aux vents desséchants; D'après les Ancêtres, des montagnes surgissaient brutalement là où il n'y avait rien, crachaient du feu pendant que le froid s'installait et que les glaciers recouvraient d'anciennes plaines jadis riches en gibier, empêchant toute survie. Plus mystérieux, les créatures vivantes apparaissaient un jour, grandissaient, puis mouraient à leur tour en se fripant et se devenant poussière. Le coeur empli de craintes à l'idée que le soleil pourrait lui aussi ne plus se lever, les hommes s'étaient mis à épier les retours réguliers des jours et des saisons, apprenant à organiser les événements visibles dans de grandes séquences temporelles: il y avait le jour et la nuit, l'hiver et l'été aux caractéristiques opposées, le printemps et l'automne annonciateurs des deux précédents. En introduisant ainsi, dans l'apparence incohérente et perpétuellement changeante de la nature, des repères et découpages séquentiels, ils avaient réussi à amener un peu d'ordre et de clarté rassurante face au chaos angoissant de la vie. Au fil du temps et des civilisations, le calendrier était devenu de plus en plus précis, distinguant les matins des après-midi et des soirées, puis les heures des minutes. Le découpage du temps avait aussi permis de structurer la vie collective du peuple: en organisant les rythme sociaux par rapport aux grands cycles de la nature, en les ponctuant de fêtes et commémorations diverses, les anciens rois avaient ainsi fait un pas de plus, conscients que l'ordre qu'ils imposaient allait de pair avec l'obéissance absolue et la perpétuation de leur pouvoir. A condition que rien ne change, et que toujours le même cycle immuable se reproduise...

Mais nul ne peut canaliser le flux de la vie dans les bornes étroites de la répétition du Même. Les ingénieurs continuèrent à diviser les minutess en secondes et centièmes, mettant parallèlement au point de nouvelles mécaniques qui pouvaient produire sans jamais s'arrêter, sans se soumettre aux contraintes des saisons ou du sommeil humain. Ce fut le temps des machines, du grand découpage des tâches et des gestes, des secondes utiles et de la chasse aux micro-secondes improductives, l'ère de l'industrie et des cadrans qui imposaient aux hommes leur ordre et leur rythme purement économique auquel il fallait bien se soumettre, avec l'espoir insensé que cet effort tout entier tendu vers le futur permettrait de créer un nouvel âge d'or.

Et puis il y eut une autre révolution, invisible cette fois-ci, mais beaucoup plus profonde et lourde de conséquences: avec la frénésie d'un découpage toujours plus infinitésimal en nanosecondes et son couplage à l'industrie électronique des puces informatiques capables de réaliser des milliers d'opérations pendant cet imperceptible micro-instant, le temps redevint alors un continuum mystérieux et abstrait qui dépassait l'homme en introduisant un cadre de référence à jamais incompréhensible pour lui. Vertige de la vitesse et des paradoxes : alors que les progrès de la médecine permettaient à l'homme de vivre de plus en plus vieux, le temps se mettait à défiler et à se consommer de plus en plus vite. L'antique temporalité calquée sur la succession visible des saisons et des jours se trouvait remplacée par la nouvelle dimension de l'immédiateté et de la co-présence simultanée de toutes choses, qui abolissait la notion de distance et, par là même, d'espace...

En pianotant sur son ordinateur, et envoyant à la seconde même son ordre d'impression à une imprimante située à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres, Sam se dit que le temps avait réellement subi une révolution intérieure, cessant de se projeter à l'extérieur pour se courber et s'inverser, revenant en boucle sur l'homme et ses appendices électroniques, le plongeant dans un continuum virtuel qui lui donnait de nouveaux pouvoirs infinis, mais en même temps une carricature appauvrie de vie coupée de la réalité extérieure et de ses exigences. Car l'espace virtuel comme l'instantanéité du temps créaient des univers parallèles terriblement efficaces et rapides, mais qui se révélaient aussi être des prisons et impasses mortifères. N'étaient-ce pas là les arrière-mondes et simulacres de vie pressentis par Nietzsche, ou encore cet anti-monde dénoncé par Platon lorsque le cours du temps, disait-il, se mettrait à s'inverser, signe annonciateur d'une catastrophe imminente? Quelle décision radicale ou nouvelle révolution fallait-il favoriser pour empêcher un tel destin? La solution était peut-être de revenir simplement à la nature et à sa vie spontanée, se dit intérieurement Sam en pensant à l'étymologie du mot qui, encore à la Renaissance, signifiait non le bouleversement d'un ordre donné, mais le retour purificateur à ce qui existait avant, à savoir l'âge d'or des Grecs, précédant la déchéance chrétienne ainsi que le sombre Moyen-Age qui en était résulté...

Se réfugier dans la vitesse était peut-être une manière moderne pour l'homme de fuir ou de conjurer la mort, en allant plus vite afin de la distancier, en se réfugiant dans des univers parallèles où, se substituant à Dieu, il crée à son tour des êtres électroniques qui, eux au moins, échappent au funeste fatum.

Mais la mort rattrape toujours les humains et demeure, par définition, la mal venue; elle se manifeste inopinément au détour d'un chemin, au moment où on s'y attend le moins, se dit Sam pendant qu'il envoyait ses condoléances à Mélissa rt réfléchissait à l'inanité métaphysique de la révolution électronique en cours. Car si le message allait lui parvenir de manière quasi simultanée, il ne remplacerait jamais la chaleur d'un regard ou le ton d'une voix, et encore moins le réconfort d'un ami présent. Même s'ils étaient actuellement en froid, séparés pour faire le point chacun de son côté, au bord de la rupture définitive, Sam voulait se rendre auprès d'elle pour l'aider à passer ce cap difficile. Il avait réservé une place d'avion et faisait ses bagages pour la rejoindre le plus vite possible.

Le père de Mélissa était mort subitement. Elle n'avait d'abord pas voulu croire la nouvelle et s'était révoltée en sortant dans la rue pour hurler sa douleur à la face du monde, telle une louve blessée à mort. Puis elle l'avait maudit d'être parti si vite dans l'au-delà, sans la prévenir ni l'avoir attendue; avant de plonger enfin dans un état de torpeur désespérée. Elle n'arrivait pas à se convaincre qu'elle ne le verrait plus jamais, qu'elle était désormais condamnée à vivre seule, sans jamais pouvoir s'appuyer sur lui. C'était la séparation de leurs deux destins, de leurs deux routes et du lien essentiel qui les reliait depuis le premier jour, qu'elle refusait d'admettre.

Sa douleur était d'autant plus forte que son père avait toujours représenté une partie fondamentale d'elle-même, le centre de gravité de son existence, une source d'inspiration morale de ses actes et de sa conduite dans la vie quotidienne. C'était comme si la voix de l'Autorité qui guidait sa vie continuait à parler en elle, alors que sa source venait de disparaître à jamais. Comment pouvait-il être mort alors qu'elle l'entendait au fond d'elle? Elle ne pouvait pour le moment l'acceepter sans sentir s'écrouler tout son être. Qu'allait-il arriver maintenant que ce repère était définitivement absent? Autant que le refus d'une absence définitive, c'était la disparition d'une partie d'elle-même qu'elle repoussait de toutes ses forces. Elle tentait parfois de se reprendre et de se raisonner, mais il était trop tôt, elle n'y parvenait pas et se sentait consumée par un feu intérieur. Son amour désormais sans objet s'éteignait lentement sous l'influence de l'adversité, de la pluie et de la nuit environnante.

Confusément, Mélissa sentait qu'elle ne sortirait pas indemne de l'épreuve. Elle avait jusqu'à présent toujours répondu à ce que voulaient ses parents, suivant les études qu'ils avaient souhaités pour elle, en sacrifiant son désir de faire les Beaux-arts. Mais avait-elle eu raison d'abandonner, maintenant que son père était mort? Elle n'imaginait pas reprendre son ancien travail comme si rien n'était arrivé : elle allait devoir changer radicalement de vie. Elle ignorait le type de décision qu'elle allait prendre, mais elle savait qu'une fois remise de son deuil il lui faudrait symboliquement réaliser autre chose. Elle avait trop mal pour demeurer telle quelle était : il lui faudrait abandonner son ancienne peau, muer et renaître, enfin autonome, et ne plus suivre que les propres règles de sa conscience.

Un changement de cap radical ne peut se produire que si on accepte de voir mourir définitivement une partie de soi-même et de son passé. Le chemin du deuil et des grands bouleversements allait être long...

Sam et Mélissa étaient tous deux à l'aube de profonds changements, pour eux-mêmes, pour leur couple et pour leur vie sociale. Tout allait probablement dépendre de leur manière d'appréhender ces ruptures qui s'annonçaient: les modifications essentielles ne peuvent en effet se décider à la légère, elles doivent correspondre à un besoin impérieux et s'accomplir au moment favorable.

L'école de psychologie de Palo Alto avait été l'une des premières à s'intéresser aux conditions nécessaires pour qu'une véritable révolution s'opère dans les attitudes de quelqu'un, au point de modifier profondément et durablement son comportement. Elle avait notamment mis en évidence qu'une décision seule ne suffit jamais : il faut une modification radicale du regard et l'adoption d'un autre paradigme, d'une nouvelle vision du monde pour que l'esprit, mais aussi le corps,

les émotions et les sentiments, intègrent la nouvelle perspective et les nouveaux buts qu'on s'est fixés.

La situation était d'autant plus complexe lorsqu'elle se doublait d'une histoire de couple, d'une déception concernant le travail de chacun, et que survenait la mort du Père, garant symbolique de la Loi...

1. Sam se sentait glisser dans une spirale qu'il ne pouvait maîtriser. Son travail informatique était de plus en plus stressant, les capacités démultipliées de la machine ne le libérant pas, mais le condamnant au contraire à de nouvelles recherches perpétuelles. Les contrats s'accumulaient, créant une surcharge dont il ne voyait guère l'issue.

Le problème était le même avec Mélissa: depuis qu'il était arrivé auprès d'elle, les formalités pour organiser les obsèques se multipliaient, et les pressions de l'entourage également. Leurs familles leur faisaient comprendre qu'ils devraient revivre ensemble pour affronter la situation, les bonnes âmes toujours bien intentionnées les incitaient à renouer avec les oncles et parents éloignés oubliés depuis longtemps.

La situation était si difficile qu'il était inutile de vouloir entreprendre quoi que ce soit. Sam expliqua patiemment qu'il était trop tôt pour prendre des décisions importantes, que ce n'était pas le moment d'aborder de telles questions, et qu'il fallait d'abord respecter la volonté des autres membres de la famille: s'ils voulaient venir vers eux il les accueillerait, mais il était inutile d'organiser des réconciliations artificielles. Il s'abrita derrière une neutralité bienveillante, refusant la hâte excessive et l'imprévoyance, tentant de gérer au mieux *l'influence, 31,* qui allait se révéler croissante.

2. L'enterrement passé, Sam resta encore trois jours auprès de Mélissa, puis il lui annonça son départ après s'être assuré qu'elle était bien entourée. Il sentait qu'elle avait besoin de se retrouver seule et de travailler sur elle-même. Pour ne pas faire peser sur ses épaules une pression inutile, il lui dit qu'il n'avait encore rien décidé quant à leur relation, mais que de toute façon chacun avait à régler des problèmes, et qu'en ce qui le concernait il retournerait chez lui pour changer radicalement sa vie professionnelle: il allait abandonner à jamais le conseil privé en informatique pour s'orienter vers une carrière professorale qui, estimait-il, lui laisserait plus de temps libre pour mener ses propres recherches. Même s'il gagnait moins d'argent, l'essentiel n'était pas là: il lui suffisait de louer un appartement plus petit. Il ne voulait plus perdre sa vie à courir après le temps et l'argent sans même avoir le loisir de le dépenser. Il ressentait le besoin d'un changement radical avant qu'il ne soit trop tard pour sa carrière.

Mélissa ne répondit rien, mais elle lui sut grè de son attitude. Elle aussi avait besoin de temps pour réfléchir, malgré sa terrible peine, à leur situation, à ses désirs profonds, à ce qu'elle pourrait faire plus tard. Puis, au fur et à mesure que le grand deuil de deux mois qu'elle s'était imposée approchait de son terme, elle commença à se sentir mieux, étrangement plus sereine, pressentant inconsciemment qu'une *Percée, 43,* allait se produire. Le dernier soir de son deuil officiel, elle fit un rêve étrange: elle se voyait dans la campagne, seule face à une immense statue, celle de son père. Il lui parlait, mais en même temps il enflait de

toutes parts, son corps commençant à se disloquer aux jointures des membres. Et plus il parlait, plus il grossissait. Enfin la statue entière éclata en mille morceaux. Mais il n'y avait là rien d'angoissant: au centre des gravats reposait une petite fille recroquevillée comme une fleur fermée. C'était elle. Doucement, elle écarta les bras, s'ouvrant telle une corolle à la recherche de la lumière, et se mit à revivre.

Au réveil, Mélissa sut alors que le temps des grandes décisions était venu pour elle. Elle avait l'impression d'être née une nouvelle fois, de pouvoir voler enfin de ses propres ailes: elle ressentait le besoin à cet instant de vivre seule et de s'affirmer seule face à son destin. Elle le fit savoir à Sam et aux membres de sa famille qui, même s'ils regrettaient sa décision, l'acceptèrent, car elle avait suffisamment réfléchi pour qu'on ne puisse pas l'accuser de précipitation ou de légèreté.

3. Leur relation avait été trop longtemps gâchée par des images et des enjeux malsains. Etait-ce au désir secrete de Mélissa qu'il s'était inconsciemment plié, ou était-ce un besoin instinctif de ressembler à celui qui représentait pour elle un modèle, elle aurait été incapable de le dire. Mais la mort de son père lui avait fait prendre conscience de tous les gestes et attitudes que Sam avait empruntées sans s'en apercevoir à son beau-père, jusqu'à sa manière de s'habiller et de se pencher paternellement vers elle pour la rassurer. Tout cela lui semblait aujourd'hui d'autant plus insupporable et faux, qu'à chaque fois se ravivait douloureusement le souvenir de celui qui venait de disparaître.

Elle avait besoin de s'appuyer sur un homme sûr de lui, un mari solide et attentionné. Or elle avait l'impression cruelle de ne pouvoir compter que sur une copie imparfaite du défunt. Certes, elle reconnaissait en son for intérieur qu'elle avait été la première à établir ce système de comparaison malsain qui avait forcé Sam à ressembler toujours plus à son beau père: au début de leur union, elle lui faisait remarquer sans cesse qu'il réagissait autrement, qu'il ne faisait pas aussi bien, et qu'il valait mieux suivre son exemple. Elle avait été heureuse à l'époque de le voir prendre en compte ses conseils, en s'efforçant de se mouler dans la figure idéale qu'elle attendait de lui. Mais aujourd'hui où elle avait besoin de s'appuyer sur un homme autre que son père, elle avait l'impression de ne plus avoir personne, et lui en voulait d'avoir été finalement trop obéissant, de ne pas s'être affirmé suffisamment. Même s'il s'était certes un peu révolté, elle n'avait pas voulu admettre ses récriminations, et de guerre lasse il avait fini par accepter le rôle qu'on voulait lui voir jouer. Aujourd'hui, elle avait peur que ce soit désormais trop tard. Avec un sentiment de stupeur, elle se rendait compte brusquement qu'elle ne connaissait pas Sam, qu'elle ne l'avait jamais rencontré, qu'elle l'avait toujours vu à travers des lunettes déformantes.

Sentant qu'elle s'éloignait de plus en plus de lui, Sam avait demandé une dernière fois à la rencontrer. Il lui proposa de reprendre la vie commune avec lui: après tout, lui rappela-t-il, ils avaient été heureux au début, pourquoi ne pas essayer de revenir à l'état qu'ils avaient alors partagé? Il lui proposa même d'installer chez eux tous les meubles et objets de son père auxquels elle tenait, afin qu'elle se retrouve dans l'ambiance familiale et chaleureuse qui avait tellement compté pour elle, et qui allait tant lui manquer désormais.

Mélissa le regarda tendrement, avec un sentiment de tristesse et d'infinie pitié. Sam ne se rendait pas compte qu'elle avait changé, n'était pas conscient des

erreurs passées. Comme tous les conservateurs, il ne voyait de salut et de vrai changement que dans un retour aux valeurs et habitudes d'autrefois; ce qui, hélas, était d'emblée condamné à l'échec, se mettre à la *Suite, 17,* des événements passés n'étant pas la solution...

4. Après leur séparation, Sam connut une période difficile. Pendant plus de six mois il subit à son tour les affres de l'angoisse et de l'indécision, hésitant quant à son avenir professionnel, vivant mal sa rupture avec Mélissa, ne pouvant s'empêcher d'avoir des regrets: peut être aurait-il pu la garder s'il avait réagi autrement, s'il avait su lui dire autre chose pour la convaincre...

Peu à peu, les remords s'étaient enfin dissipés, et il avait commencé à voir plus clair en lui. Puisqu'il n'avait plus à se soucier que de son propre sort, il réfléchit longuement à son avenir. Il ne voulait plus être pris dans le fol engrenage qui l'avait amené à régler toujours plus vite des dossiers toujours plus nombreux, au prix d'un temps libre de plus en plus rare. Il avait un moment pensé abandonner le privé pour rejoindre l'enseignement universitaire, mais il savait qu'il lui faudrait en ce cas accepter d'autres règles aussi contraignantes.

Il décida finalement de changer radicalement sa manière de travailler et les objectifs de la société qu'il avait fondée. Il allait s'installer à la campagne et s'entourer de gens qui, comme lui, seraient prêts à sacrifier une partie de leur temps, quitte à être moins payés, et à ce que la société fasse moins d'affaires, donc moins de bénéfices. Dans un premier temps, il se dit que le plus urgent était de trouver au sein de ses collaborateurs des alliés capabeles de partager ses vues. Il les choisit soigneusement, leur fit part de ses projets, tout en leur demandant de ne rien ébruiter encore de ses intentions. Comme il s'était adressé à des personnes qui partageaient a priori les mêmes valeurs et aspirations que lui, il fut écouté avec une surprise bienveillante, mais on voulait voir comment il allait s'y prendre pour réaliser ce qui n'était encore que généreuses intentions, après *l'Accomplissement, 63*. Mais n'était-ce pas là l'essentiel: d'abord être clair sur l'état d'esprit général, la philosophie globale de ce qu'on souhaite, avant même de considérer les moyens d'y parvenir?

5. Une fois sa grande idée arrêtée, Sam s'intéressa aux moyens essentiels à mettre en oeuvre. Sans entrer encore dans les détails, il lui fallait d'abord tracer à grands traits les principes d'organisation de son entreprise. Il décida que la seule solution était d'abandonner la direction à un jeune collaborateur prometteur plein d'avenir engagé dernièrement, en se réservant de n'intervenir que de manière épisodique, à titre de conseil et de superviseur.

En même temps, il chercha comment faire partager ses aspirations par le reste de l'entreprise. Il réfléchit longuement avant de proposer, au cours d'une assemblée générale, une moindre croissance pour sa société, mais plus de temps pour chacun et une meilleure répartition du travail. Il voulait que tout le monde, comme lui, tente l'aventure de vivre et travailler d'une nouvelle manière, en échappant au stress habituel. C'était une question de volonté et de meilleur partage du travail, expliqua-t-il, la solidarité permettant aisément de se passer temporairement de l'un ou de l'autre.

Parce qu'il ne visait visiblement aucun but personnel, et qu'au fond chacun d'eux était tenté d'échapper au vertige du « toujours plus » et du « toujours plus vite », il fut écouté avec attention. Sur les grandes lignes, son projet fut bien accueilli, y compris par les syndicats habituellement réticents, tout le monde espérant une nouvelle ére d'*Abondance, 55.*

6. Après le temps des grandes décisions venait celui de la réalisation des détails. Pour mettre au point sa nouvelle organisation du travail, Sam dut repenser tous les postes et les horaires de l'entreprise dont il était responsable.

Il dut affronter le cas individuel de chaque employé, et plus encore tenter de convaincre du bien-fondé de ses décisions. Car si, au début, ils avaient accepté les grandes lignes de son plan, dès qu'on rentrait dans les détails de la vie quotidienne qu'il allait falloir modifier, les résistances inhérentes à toute évolution se manifestèrent.

Il usa de tous ses talents de négociateur et de stratège pour satisfaire au maximum les désirs de chacun, car les disparités étaient grandes: si certains profitaient de l'occasion pour rompre définitivement comme lui avec la vie urbaine, d'autres, au contraire ne voulaient modifier que d'infimes détails. Mais qu'importe: même si plusieurs personnes n'allaient changer qu'un tout petit pan de leur vie, cela les regardait, le principal étant qu'ils s'intègrent dans la dynamique globale de la révolution qu'il organisait. Et l'essentiel était là : une nouvelle *communauté entres les hommes, 13,* était en train de naître, chacun en profitant pour réévaluer les buts qu'il assignait à sa vie...

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs régnait une intense agitation. Li, la fille cadette vive comme le feu, accompagnée de Touei, sa plus jeune soeur au caractère primesautier, étaient montées sur l'estrade, écartant Ato alors relégué en arrière. Au lieu d'en paraître choqué, son léger sourire montrait qu'il trouvait l'épisode amusant; sans rien dire, il descendit les quelques marches pour rejoindre les autres prétendants, tandis que les deux soeurs papotaient en pouffant de rire, sans s'être aperçues de l'incident. Lorsqu'elles se tournèrent instinctivement vers le Maître du Jeu qu'elles croyaient derrière elles, elles sursautèrent en ne le voyant pas. Effrayées, elles le cherchèrent dans la salle et l'apercurent au milieu des autres Joueurs avec Joueurs.

Ato, riant de leur panique, leur dit: "Puisque nous sommes en pleine révolution et que vous m'avez écarté de l'estrade pour prendre ma place, je vous la cède volontiers. A vous de diriger les commentaires!"

Les deux soeurs rougirent comme des collégiennes prises en faute, mais il leur en fallait plus pour les désarçonner. Touei, la plus jeune et la plus impulsive, prit les paroles d'Ato à la lettre et se mit aussitôt à lancer le débat, en invitant les autres Joueurs à réfléchir au sens des événements auxquels ils avaient assisté.

"A chacun de vous de chercher maintenant le sens du récit que vous avez écouté. Je vais commencer pour montrer l'exemple. Pour moi..." dit elle l'air exalté, "... pour moi, donc, la révolution est le destin logique de la vie. Elle se produit lorsque le coeur s'enflamme suite à une injustice, à un décès comme ici, ou à un besoin irrépressible de Liberté. A chaque fois c'est le même phénomène qui surgit: une

passion se réveille, un désir embrase l'être humain au point de brûler tout ce qui ne lui convient plus. La révolution est parfois brutale et cruelle, mais toujours vitale et fraîche comme l'amour. Jamais elle ne disparaîtra : tant que des gens continueront à ressentir un jour le besoin de changer radicalement le cours tranquille des événements pour mieux vivre et pour aimer l'autre plus pleinement, elle sera là comme le remède et l'espoir qui les guide dans la vie.."

A la fin de sa tirade, les membres de l'assistance ne purent s'empêcher de sourire : n'était elle pas en train de se décrire, elle, la déesse du désir capable de partir dans une nouvelle histoire sur un simple coup de coeur?

Li, la cadette, beaucoup plus posée et réfléchie, ne manqua pas d'intervenir pour contrer sa soeur et la remettre à sa place. "Tu parles au rythme de tes pulsions, mais tu te laisses emporter sans tenir compte des événements auxquels tu as assisté. Pourtant, le début du Jeu aurait dû te mettre en garde contre les emportements trop passionnels. Il est des révolutions positives, sous le signe d'Eros, mais d'autres beaucoup plus négatives, placées tout entières sous le sombre signe de la destruction et de la mort. Qu'a donc voulu nous dire, finalement, ce récit? Je tremble personnellement à l'idée d'un présage funeste..."

On reconnaissait bien, à sa manière de disséquer les événements et d'opérer des distinctions là où sa soeur n'en faisait pas, l'esprit analytique et intellectuel, de la cadette.

Le débat était bien lancé, se dit Ato en s'amusant en son for intérieur au spectacle des deux soeurs qui avaient si rapidement montré leur différence de nature en laisant les autres Joueurs jouer les arbitres. La discussion promettait d'être dense et riche...

Dans la salle de visionnage aussi les commentaires allaient bon train. La vieille chouette, peut-être mal à l'aise par l'aspect morbide du jeu, retenait à grand peine son irritation.

"Je ne comprends rien à ce jeu, il est fait n'importe comment! Quel rapport entre la vitesse, la mort du père de Mélissa et les pérégrinations peu intéressantes de Sam? "

"Je suis d'accord avec toi, la situation est incompréhensible" maugréa le sanglier à tête de cochon qui continuait à la draguer à sa manière, en se rangeant toujours à son avis.

"Vous avez pourtant bien posé les termes de l'équation" dit le savant éthéré à tête de Cosinus "Et vous aviez tous les éléments pour la résoudre: la mort n'est-elle pas l'inconnue de l'équation, où se résorbent et s'annulent tous les autres facteurs?"

Le vieux savant aux cheveux hirsutes et aux élucubrations ésotériques prit la suite de son confrère, comme si ses dernières paroles lui avaient donné la clef de nouvelles interprétations.

"Moi je pense que le récit doit toujours se lire de manière psychologique et, plus profondément encore, métaphysique : leur propre disparition est le grand événement qui guette les mortels, leur seule vérité. Ils tentent la plupart du temps de l'oublier par une fuite en avant dans la vitesse, qui n'a jamais été aussi accélérée qu'en cette fin de siècle, mais elle les rattrape toujours. C'est dans le rapport à la mort que s'enracinent les grandes remises en question, et, partant, les grandes résolutions. Car la révolution est étymologiquement un retour à un état d'innocence

premier, comme la mue est une manière pour le serpent de retrouver sa peau originelle.

Chez l'homme, c'est plus compliqué; comme si l'instinct de vie provenait, au plus profond de lui, d'un instinct de mort, d'une angoisse et d'un refus de cette disparition. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'il accepte enfin l'inéluctabilité de la mort? Le goût de vivre n'est-il pas occulté? Je pense que c'est à ce grave dilemme que se heurtent actuellement les deux personnages que nous suivons sur terre. Sam et Mélissa sauront ils passer l'épreuve sans que n'éclate définitivement leur couple? J'en doute, hélas.."

Après l'intervention du vieux savant, le débat dériva sur les rapports entre les deux humains qui semblaient de plus en plus proches de la rupture. N'allait on pas assister bientôtt à leur séparation? Et qu'allait devenir, en ce cas, le jeu?

Après les avoir longuement laissé errer dans leurs interrogations, Ato décida de leur venir en aide en invitant Foussage à leur livrer quelques clefs de correspondance et de méditation complémentaires :

-La situation provient du ciel antérieur, 5, l'Attente, qui voit enfin poindre une situation radicalement nouvelle.

-Les comparaisons peuvent se faire avec 38, l'Opposition, à se retrouver les mêmes joueurs unissant maintenant leurs efforts pour produire un changement violent, au lieu de s'opposer de manière stérile.

-Les connexions se font naturellement avec le Puits, 48. L'approfondissement et le travail sur soi exigé par le Puits débouchent en effet logiquement sur une profonde remise en cause de sa propre existence.

50. LE CHAUDRON ET LA METAMORPHOSE

Le vieux chinois regardait avec nostalgie l'énorme chaudron en bronze dressé à la porte du temple pour rappeler aux hommes qu'avant de manger soi-même il fallait penser à nourrir ses proches et les nécessiteux. Lorsqu'il était enfant, ses parents avaient coutume de mettre les produits qu'ils avaient patiemment cuisinés dans un grand récipient collectif dont il offraient une partie aux pauvres, avant de le ramener à l'intérieur du foyer et de proposer ensuite à chacun de se servir. Ainsi, même les ancêtres avaient leur part, le propre de la nourriture étant d'être partagée.

La révolution culturelle, renouant avec cet antique collectivisme avait respecté cet usage en incitant les villageois à tout préparer en commun, dans d'immenses marmites remises à l'honneur, autour desquelles les unités de production agricole se regroupaient au moment du repas. Assurément, le chaudron avait été la première invention, pensait le vieux chinois lettré, marquant l'entrée des humanoïdes dans la civilisation, au moment où ils avaient ressenti le besoin de cuire et préparer ensemble les aliments indispensables à leur survie. Au point que les ethnologues qu'il avait lus jadis avec attention avaient pu montrer que des peuples primitifs privés de la découverte de cet instrument vital, l'avaient remplacé par une peau de bête évidée et retournée qui, telle une outre, permettait le même usage fondamental.

Aujourd'hui pourtant, l'ère du chaudron touchait à sa fin, même en Chine. Il avait suffi de l'installation d'un premier Mc Do au coeur de la capitale pour que cette tradition soit battue en brèche, se dit Sam qui mangeait son hamburger sur l'artère principale de Pékin, tout en regardant l'air désabusé du vieil homme installé de l'autre côté de la vitre.

Il n'aurait jamais cru, au début, que la Chine, avec sa tradition culinaire, puisse se convertir à un tel mode d'alimentation. Car dans ces nouveaux temples modernes de l'individualisme, où chacun mange de son côté, « vite fait mal fait », de manière quasi honteuse, il n'y a rien qui puisse permettre d'évoquer le partage, la commensalité, la richesse de la communion autour d'une nourriture amoureusement préparée -autant de valeurs pourtant fondamentales pour un chinois. Les produits qu'on y consommait n'avaient plus rien à voir avec les plats de jadis, qui se devaient d'harmoniser subtilement les saveurs opposées du doux et de l'amer: on se contentait le plus souvent d' ingurgiter une sorte de viande caoutchouteuse trop cuite coincée entre deux tranches de pain mou, nappée d'une sauce gluante permettant de faire glisser plus rapidement le tout le long de la gorge, jusque dans l'estomac où il retrouvait enfin sa forme substantielle. Plus besoin de fourchette en Occident, ou de baguettes en Orient! Partout où elles

s'installaient, les chaînes de fast-food prônaient un retour au mode d'alimentation sauvage des hordes pré-humaines, en donnant la permission de mordre à pleines dents, en s'en mettant plein les doigts, sans rien préparer ni cuisiner soi-même.

Même à l'intérieur des foyers, se dit Sam, la révolution de la vitesse avait changé la manière dont on cuisinait, rituel ancestral qui imposait de passer lentement du cru au cuit, en accomplissant un travail purificateur de préparation des aliments. Aujourd'hui, de plus en plus d'humain achetaient du "tout prêt", déjà cuisiné, qu'il suffisait de réchauffer. Le temps de préparation se trouvait contracté, voire annihilé, le réchauffement immédiat d'ondes invisibles remplaçant la danse du feu. Pour la première fois depuis la naissance de l'Humanité, l'homme était enfin affranchi du souci d'accomoder sa nourriture, libéré de ce qu'il estime 'une corvée ancestrale, aidé dans ses moindres gestes, ses moindres désirs alimentaires pouvant être assouvis aussi vite qu'ils apparaissaient.

Les produits s'étaient donc adaptés pour répondre à cette évolution, les légumes et les fruits abandonnant leur forme naturelle trop lente à mûrir pour de nouvelles espèces hybrides qu'on croisait et clonait entre elles, à la recherche de performances toujours plus poussées. On demandait à ces produits d'être plus gros, plus carrés et pratiques à ranger, d'arriver plus vite à maturité. Fort logiquement dans l'esprit des enfants contemporains, tandis que les tomates et les laitues poussaient en l'air telles de purs esprits n'ayant plus besoin de toucher terre, le poisson était devenu un bâtonnet, le crabe des filaments de soja colorés, le steak un agglomérat de dérivés pétroliers aux protéines garanties... Et la révolution alimentaire ne faisait que commencer car, avec les techniques transgéniques, n'importe quelle nourriture nouvelle allait pouvoir se concevoir.

Dans son petit logement constitué de deux pièces et d'une cuisine, Mélissa tournait en rond. Depuis sa rupture avec Sam elle ne se sentait plus de goût pour rien, et encore moins pour préparer quotidiennement ses repas. Désormais, elle ouvrait la porte du réfrigérateur, grignotait un morceau de fromage déjà entamé, mangeait à la cuillère du fromage blanc 0% dans lequel elle versait une pluie de céréales, quand elle n'ouvrait pas une conserve vite réchauffée lorsqu'elle avait trop faim.

Aujourd'hui, pour une fois, elle recevait chez elle. Elle avait rabattu le canapé-lit afin de gagner un maximum de place, installé des rallonges pour dresser une luxueuse table pour six personnes, espérant faire oublier l'exiguïté des locaux. Elle s'était rendue au marché le matin même, retrouvant le plaisir de tâter de vrais fruits et légumes biologiques, choisissant ceux qui paraissaient les plus mûrs et les plus savoureux pour le soir. Depuis qu'elle était rentrée chez elle, elle préparait minutieusement la cuisine, à l'ancienne, laissant son plat mijoter longuement dans une petite marmite en cuivre, contrôlant la force du feu qu'elle relançait ou diminuait selon les besoins. Il en allait de même dans la vie, se disait elle pensivement, il faut constamment veiller à entretenir son feu intérieur, prendre tout son temps pour suivre scrupuleusement les recettes transmises de génération en génération. Et elle s'étonnait elle-même en découvrant qu'elle y prenait un plaisir étrange.

Cuisiner lui faisait du bien: elle hachait menu ses obsessions jusqu'à les faire disparaître, tandis qu'elle inventait des mélanges inédits d'aliments faisant découvrir des saveurs insoupçonnées. C'était, pour elle, une manière de mettre de

l'ordre dans la maison désordonnée de son esprit; car après la longue période de dépression dans laquelle elle avait sombré, elle savait que ses pensées se décantaient peu à peu dans sa tête, et que le lent travail de deuil et de maturation qu'elle avait mené sur ses propres sentiments était enfin sur le point d'aboutir. Elle avait eu besoin de laisser macérer sa douleur et son dédsarroi comme un plat préparé avec soin, presque religieusement. Elle ne s'en voulait pas d'avoir été si longue: il faut laisser à l'inconscient le temps de faire son oeuvre souterraine, surveiller l'écume et les signes qu'il envoie parfois à la conscience, guetter chaque matin les lambeaux de rêve qu'il abandonne, à marée basse, lorsque le sommeil se retire.

A l'issue de ce long et patient travail sur elle-même, Mélissa avait découvert avec étonnement deux choses: d'abord qu'elle devait définitivement cesser de penser à Sam et se frayer son propre chemin indépendamment de ce qu'il pouvait désirer; ensuite que, contrairement à ce qu'elle avait cru jusque là, sa volonté de réussir dans le monde de la recherche scientifique était celle de son père, dont elle cherchait ainsi l'approbation et l'admiration, mais non de ses souhaits les plus profonds.

En réalité, elle se sentait avant tout artiste, attirée par l'esthétique et par la peinture moderne. S'il était probablement trop tard pour recommencer ses études, d'autant qu'elle n'était pas sûre d'avoir le talent suffisant, l'héritage venant de son père lui ouvrait des perspectives inattendues: elle allait pouvoir ouvrir une galerie d'art, se vouer à la découverte de jeunes talents qu'elle ferait connaître. Ainsi sa vie trouverait-elle alors un sens en adéquation avec ses aspirations les plus profondes.

Maintenant qu'elle attendait ses invités, tous issus du monde prestigieux de l'art, elle savait qu'elle était au pied du mur. En mettant la touche finale à son plan de table, elle se dit qu'elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Elle sourit en pensant au mal qu'elle s'était donné pour préparer ce repas, alors qu'habituellement elle se contentait de grignoter n'importe quoi. C'était plutôt rassurant : même les jeunes femmes modernes comme elle conservaient le besoin essentiel de soigner leurs invités, de cuisiner comme autrefois, en suivant le rythme lent de la transformation des aliments. Peu importait finalement qu'elles ignorent l'origine de cette jouissance atavique, qu'elles n'utilisent plus jamais de marmites, devenues obsolètes : dans le monde moderne individualiste, le chaudron s'était en quelque sorte intériorisé et esthétisé, chacun devant réussir sa vie comme un bon plat dont il pourrait être fier, à juste titre.

Mélissa sursauta en entendant le premier coup de sonnette. Ses invités arrivaient, il fallait qu'elle se montre à la hauteur...

1. Son voisin lui demanda quelle expérience elle avait pour vouloir se lancer dans un projet aussi ambitieux, puisqu'avec l'argent de l'héritage elle venait de déclarer sa volonté d'ouvrir une galerie pluridisciplinaire, d'un genre totalement nouveau. Mélissa rougit en avouant ingénument n'en avait aucune, mais comptait se fier à son instinct ainsi qu'aux conseils éclairés de la personne qui voudrait bien l'accompagner dans sa démarche.

Elle ne savait pas plus comment recruter ce futur collaborateur. Elle ne souhaitait se fixer aucune règle a priori, sachant qu'elle pouvait rencontrer des gens

intéressants indépendamment de leur parcours professionnel ou de leur passé. Elle ajouta avec un brin de provocation que les gens atypiques comme elle avaient toutes leurs chances, pouvant se révéler aussi motivés, si ce n'est plus, que les prétendus professionnels blasés dépendant trop de leur carnet d'adresses. Loin d'être une preuve de sagesse, ce qu'on appelait l'expérience était selon elle trop souvent synonyme d'habitudes acquises qui vous empêchaient de progresser dans la vie. Il fallait aborder chaque nouvelle aventure sous un ciel neuf, concluait-elle avec un sourire malicieux.

Parce qu'elle était humble et honnête*, le Grand Avoir, 14,* lui sourit, et elle sut trouver des contacts intéressants au cours des divers repas qu'elle offrit dans les jours suivants. Elle choisit finalement de s'associer avec celui qui était le moins intervenu au cours de la soirée, mais qui n'avait jamais ouvert la bouche que pour parler à bon escient. Elle se reconnaissait instinctivement dans sa modestie, estimant qu'elle n'aurait problème en prenant quelqu'un de modeste et qui ne prétendait pas être au faîte de sa profession. qui partait de bas et qui ne pouvait, par là même, que s'améliorer et monter. Les aliments dont on a le plus besoin pour réaliser un bon plat ne sont-ils pas les plus simples au départ? pensa-t-elle en prenant sa décision...

2. Les nombreux dîners qu'elle avait organisés avaient fatalement provoqué des bavardages et commentaires innombrables, tant le petit monde de l'art était un univers clos où tout le monde se connaissait et se hâtait de colporter les dernières nouvelles pour mieux se faire valoir. Qu'une femme ne sortant pas du sérail, n'ayant pas de carnet d'adresses mondain, souhaite investir leur planète en se servant d'une fortune récente, ne pouvait que heurter et créer des jalousies - surtout lorsque les invitant à sa table, elle faisait finalement comprendre à ses hôtes qu'ils ne correspondaient pas au profil cherché!

Elle décida de laisser courir les bruits en les ignorant superbement. Plutôt que de perdre du temps à leur répondre, elle entreprit de chercher un local, puis de nouer des contacts avec les artistes interdisciplinaires auxquels elle pensait depuis le début pour son inauguration, s'efforçant de leur vendre son idée et de faire taire leurs éventuelles vanités en les faisant travailler ensemble.

Se plaçant au-dessus des susceptibilités individuelles et en valorisant *le voyage, 56,* qui allait résulter de leur regroupement dans un même lieu, elle donna à sa future galerie toutes les chances de succès. Ne doit-on pas être sûr de soi et mépriser les ragots, lorsqu'on sait que les aliments qu'on va cuire dans sa marmite sont les meilleurs et les plus frais...?

3. En rangeant tristement son carton à dessin et les reproductions d'art qu'elle avait choisies, elle avait l'impression de jeter une savoureuse nourriture qui aurait injustement brûlé au fond de la casserole. Elle était sûre que les oeuvres qu'elle avait distinguées dans sa présélection étaient majeures et passeraient à la postérité. Jusqu'à maintenant, personne n'avait pourtant été assez téméraire pour les exposer. Leur aura était trop sulfureuse, et leur manière de représenter les nus humains comme de la viande de boucherie soigneusement dressée sur un étal était un choc qui faisait systématiquement fuir les banquiers et les directeurs de galeries.

Mélissa ne se laissa pourtant pas décourager par le refus des banquiers. Elle s'arrangea pour geler les accords qu'elle avait proposés à l'auteur de ces oeuvres, sans perdre son exclusivité. Il suffisait d'attendre que la situation évolue, et que soit progressivement connue l'existence d'une certaine peinture maudite que nul n'osait afficher en public.

Après avoir tout fait pour transmettre la nouvelle en entretenant malgré tout un savant mystère sur les oeuvres qu'elle avait été la première à découvrir, Mélissa sentit que les choses commençaient à bouger. Elle ne se hâta pas, laissant monter l'attente et se dérobant lorsqu'on lui demandait de montrer ce qu'elle possédait. En créant ainsi le manque, elle ne faisait qu'accroitre le désir d'en savoir plus. Mélissa réussit à faire passer l'idée qu'il s'agissait, non d'une provocation, mais d'un véritable trésor artistique, annonciateur de courants post-modernes et néoprimitifs qui allaient resurgir en force.

Lorsqu'enfin elle se décida à exposer les oeuvres jusque là maudites, elle constata que la situation avait changé : ses banquiers qui avaient un droit de regard sur les oeuvres montrées ne s'opposèrent plus à ses volontés, sentant comme elle qu'on était *proche de l'accomplissement, 64.*

4. Mélissa n'avait peut-être pas poussé assez loin son travail de deuil, ou alors elle fut brusquement sujette à un retour inattendu de douleur insoutenable. Peu lui importait d'ailleurs la raison : elle se laissait couler doucement dans le courant du fleuve glauque de la mélancolie, s'abandonnant presque avec délices à l'enlisement dans une vase qui finirait bien par l'engloutir et lui ôter l'obligation de penser. Car elle ne voulait plus réfléchir, plus faire de plan, ne se sentait plus aucun courage...

Elle ne pouvait pourtant pas interrompre les plans d'aménagement de la galerie qu'elle avait lancée quelques mois plus tôt; mais plus les travaux approchaient de leur fin, plus elle se sentait dépourvue, incapable d'assumer les responsabilités qu' elle avait prises. Son associé avait beau la presser, lui rappeller ce qu'elle devait faire, chaque jour elle se sentait plus faible, vaincue d'avance par sa propre asthénie. Elle aurait dû continuer *son travail sur le concept 1P,* mais elle n'en avait plus la volonté...

Vint ensuite, inéluctablement, une période encore plus noire de découragement, de culpabilité et d'auto-flagellation. Elle apparut le soir de l'inauguration avec un visage défait, les yeux creusés par les cernes et les pleurs, murmurant quelques mots de bienvenue à la place du discours ambitieux et dynamique rédigé par son assistant. Incapable de tenir le rôle qu'elle s'était fixé, elle sentait avec terreur qu'elle tuait son rêve définitivement, et menait l'entreprise entière à la catastrophe. Elle s'en voulait, mais ne pouvait plus rien faire, ayant perdu tout pouvoir de contrôle sur elle-même.

Le projet grandiose envisagé finit de la consumer, chaque nouveau souci venant ajouter à son désespoir et à son impuissance. En quelques mois, elle avait perdu l'essentiel de son héritage. Il ne lui restait plus qu'à fermer boutique et, le coeur lourd, réintégrer son petit deux-pièces de la place d'Italie...

5. Elle était encore trop marquée par son deuil pour vouloir apparaître en première ligne. Fuyant les honneurs et les mondanités qui la rendaient profondément mal à l'aise, elle avait décidé de demeurer en retrait et de laisser faire ses deux assistants qui, issus du monde de l'art, aimaient briller et parader en société.

Autant elle était capable de leur laisser l'initiative dans leurs contacts superficiels avec le monde des artistes et des critiques, autant elle les dirigeait sur l'essentiel d'une main de fer, exigeant des comptes-rendus à chaque réunion, leur rappelant sans cesse les buts de la galerie multiculturelle qu'elle voulait fonder, redressant la barre dès qu'elle les sentait dériver vers des solutions de facilité et des orientations qu'elle jugeait trop classiques, trop conformes à ce qui existait déjà.

Sa manière discrète de ne rien dire et de rester au second plan pendant une soirée, puis d'intervenir presque sèchement pour rétablir la vérité de son projet lorsqu'elle entendait ses collaborateurs dire quelque chose qui ne lui convenait pas, la firent craindre et respecter. On sentait qu'elle demeurait la maîtresse de la situation et qu'elle menait sa barque sans aucune faiblesse, ce qui rassurait les différents investisseurs contactés qui avaient accepté d'entrer dans son projet. Si elle n'allait pas volontiers vers les autres, on *venait à sa rencontre, 44,* de plus en plus souvent pour lui demander avis et conseils.

6. Avec le temps elle apprit à adoucir son caractère et à associer à la fermeté et bienveillance. En repensant à la première année qui avait vu aboutir son projet, elle regrettait maintenant les moments où elle avait été si dure avec ses collaborateurs. Mais, d'un autre côté, elle savait qu'il lui avait fallu s'imposer dans un monde d'hommes, et qu'on ne l'aurait pas autant respectée si elle n'avait pas adopté dès le début une attitude professionnelle froide et sévère, refusant de se laisser attendrir lorsqu'elle était obligée de se séparer de quelqu'un, et se montrant intraitable quant à la réalisation de ce qu'elle demandait.

Maintenant que la galerie commençait à fonctionner sur un rythme de croisière, elle ressentait le besoin de laisser un peu retomber la pression. Elle dirigeait l'entreprise de manière plus souple, laissant les gens récupérer du temps lorsqu'ils faisaient des extra leur donnant plus de responsabilités, les écoutant davantage et s'intéressant à leur histoire personnelle, leurs multiples préoccupations qui constituaient leur vie quotidienne. Elle y découvrait avec surprise de nouvelles satisfactions, prenant enfin le temps de s'ouvrir aux autres.

En n'étant plus centrée sur elle-meême, elle sentait que la présence obsédante de Sam et le souvenir de son père avaient, eux aussi, tendance à reculer plus loin dans sa mémoire. Même si elle ne les oublierait jamais, elle avait l'impression qu'ils ne l'empêchaient désormais plus de vivre : ils étaient comme des anges gardiens, ou des voix intérieures avec lesquelles elle s'habituait à vivre, dans *la Durée, 32,* en redécouvrant les plaisirs simples de l'existence.

x

Pensive, Mélissa savait que le lent travail de deuil parvenait à sa fin. Elle avait tellement bien intégré Sam en elle, s'était tellement nourrie de sa substance vitale et de son âme, en écartant comme peu importantes les blessures narcissiques de son histoire personnelle, qu'à la limite elle n'avait plus besoin ni de sa présence

physique, ni de supporter les milles petits désagréments heurts occasionnés fatalement par une vie de couple.

Chrysalide hier encore fragile, elle était devenue aujourd'hui suffisamment mûre pour s'ouvrir à la vie, telle un papillon, légère et dynamique. Elle se sentait pleine d'énergie, avec un appétit de vivre et de se redécouvrir, de comprendre enfin ce qu'était l'existence dans ses manifestations les plus authentiques. Finalement, elle abandonnait l'idée d'une galerie d'art : elle valait et voulait toujours plus, vivre pleinement, vivre tout, comme une nouvelle nomade moderne décidée à se griser de sa liberté toute nouvelle...

Dans sa chambre monacale, Sam se réveilla en sueur, sortant brusquement d'un cauchemar. Il avait rêvé qu'il était Mélissa, l'être tant aimé, et il avait alors compris qu'elle n'avait plus de place pour lui dans ses pensées.

Depuis des mois, il supportait difficilement leur séparation. Plus le temps passait, plus elle lui manquait. Il passait des nuits blanches à rêver à la chaleur de son corps nu dans leur lit, à ses longs cheveux noirs défaits qui venaient le caresser, à sa voix au timbre à la fois grave et suave, aux mille mots d'amour que, jadis, elle lui murmurait tendrement à l'oreille. Il ne comprenait pas pourquoi leur relation s'était insensiblement dégradée, et n'acceptait pas la perte de sa maîtresse. D'après lui, tout provenait du décès de son père qui l'avait profondément perturbée; sa lubie de lancer une galerie d'art lui avait fait tourné la tête, elle avait rencontré trop de gens brillants contre lesquels il ne pouvait lutter, et elle s'ennivrait à leur contact d'une liberté toute neuve.

Il n'arrivait pourtant pas à faire le deuil de Mélissa, s'enfonçant dans une déprime qui allait durer longtemps, l'entrainant dans l'hiver glacé de la solitude...

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, Li était à peine descendue de l'estrade à l'issue de la partie précédente qu'elle y remontait quelques minutes plus tard, persuadée d'être concernée par le début du nouveau récit qui venait de commencer. Elle avait un petit sourire de satisfaction, secrètement convaincue que si elle revenait au premier plan sans sa jeune soeur, c'était la reconnaissance implicite qu'elle avait eu raison lors de la partie précédente. La suite de l'histoire la confirma d'ailleurs dans cette impression: le domaine de la nourriture, de la séparation rituelle des aliments et de leur lente cuisson, était en effet placé depuis l'aube de l'humanité sous le signe du feu domestique qu'elle représentait, exigeant un esprit clair et attentif, débarrassé de toute passion.

Elle eut un soupir d'aise en voyant sa soeur aînée, Souen, la rejoindre sur l'estrade. Elle représentait la douceur et la patience, et elle savait qu'elle s'entendrait parfaitement avec elle. Ne représentait-elle pas symboliquement le bois nécessaire au feu purificateur et transformateur des aliments?

Ato ne put s'empêcher de montrer son contentement en regardant la connivence qui les unissait tandis qu'elles assistaient à l'aventure de Mélissa sur Terre. Les deux soeurs s'entendaient en général si bien, surtout lorsque Souen aidait Li, comme dans la situation, à prendre son essor, qu'on avait parfois l'impression qu'elles représentaient l'idéal de ce que les forces féminines unies pouvaient réaliser.

Il se rappela ce que Foussage lui avait dit avoir trouvé dans de vieux manuscrits bouddhistes. Il y était écrit que le chemin de la sagesse était borné par deux vertus, l'une faite de compassion douce et patiente, l'autre d'intelligence claire et acérée, nécessaire pour percer le voile des illusions. N'était-ce pas la transcription de l'image même du couple féminin parfait constitué par Li et Souen?

Ato ne put s'empêcher pourtant d'avoir un pincement au coeur. Il avait secrètement aimé la manière dont le Jeu avait été mené depuis une vingtaine de lancers de dés, depuis que les quêtes héroïques et masculines avaient été closes pour laisser la première place aux personnages féminins qui avaient une façon beaucoup plus subtile d'intervenir, en cherchant non le pouvoir pour lui même, mais une sorte de contentement et d'harmonie avec le monde extérieur. Avec ce récit, le Jeu était parvenu à son apogée, à une sorte d'équilibre et de profondeur qu'il n'avait pas encore atteint auparavant. Or, Ato le savait, à chaque fois qu'un cycle parvient à sa perfection, c'est en même temps l'annonce de sa fin prochaine et l'avènement d'une nouvelle ère.

Dans la salle de visionnage aussi, les commentaires fusaient. Les spectateurs pressentant un nouveau tournant du Jeu. On parla d'abord globalement du sens du dernier récit, en le réintégrant dans l'ensemble des vingt dernières situations qui, on l'avait vu, étaient l'occasion depuis le début de controverses animées.

Le clan des femmes, mené par la vieille chouette bavarde et la jeune élégante à tête de cigale, affirmait qu'il fallait y voir la suprématie féminine, qui seule était capable de sauver la terre en y introduisant une autre logique que celle de l'affrontement et du pouvoir. La preuve, disaient-elles, c'était que lorsque deux femmes agissaient de concert, comme ici, et que les hommes comme Sam étaient écartés, tout se passait mieux. D'ailleurs, ajoutaient-elles perfidement, l'image ultime de Mélissa n'ayant plus besoin de Sam car l'ayant intégré en elle, montrait bien que l'homme était une créature à dépasser.

Le clan des vieux bougons machistes se plaignait quant à lui de la mollesse et du manque d'intérêt des derniers récits, et donnait en exemple le pauvre Sam qui, depuis au moins trois lancers de dés, était selon eux devenu une victime des femmes. Si l'amélioration de la condition de ces dernières passait par le sacrifice des hommes, alors, ronchonaient-ils, le jeu n'en valait pas la chandelle.

Plus nuancé, le vieux savant ésotérique aux cheveux ébouriffés tenta de mettre tout le monde d'accord en faisant remarquer que le principe féminin et le principe masculin se trouvaient en chacun, et que la leçon principale était de savoir doser et équilibrer leur influence réciproque. Le fait que les trois derniers jeux aient été parmi les plus durs du Yi King, avec l'Accablement, la Révolution et le Chaudron qui renvoyaient ultimement à la nécessité de mourir à soi même pour mieux renaître, n'était-il pas là pour rappeler qu'en-deçà des principes féminins qu'on pouvait superficiellement prendre pour la solution, se posait le mystère de la grande confrontation des humains à leur mort et à leur destin?

En continuant sur sa lancée, le vieux savant fit remarquer qu'il ne fallait pas oublier que l'enquête était devenue plus psychologique depuis quelque temps : il ne s'agissait plus comme au début de débusquer les responsables du complot contre Lebab, ni de chercher les grands buts que pouvaient poursuivre les humains à travers leur quête de plaisir, de pouvoir, de richesse, de sagesse ou de

contemplation. Depuis une vingtaine de lancers de dés, le jeu était destiné à montrer comment se comporter au mieux dans le monde et dans la vie sociale quotidienne, comment équilibrer ses tendances psychologiques, en visant une certaine forme de bonheur, d'équilibre et d'harmonie : l'enquête s'était faite éthique. En ce sens, chaque récit était, d'après le savant, à prendre de manière métaphorique, comme mise en scène des forces et instincts à chaque fois représentés sur l'estrade.

Mais le vieil homme ésotérique allait plus loin en invitant à intégrer l'évolution des derniers lancers de dés. Que montraient finalement ces récits? Qu' au-delà de cette recherche d'un équilibre à réaliser dans son cercle relationnel, le coeur de l'homme était partagé par Eros, le principe de vie, mais aussi par le sombre Thanatos, qui accablait l'être humain en lui rappellant sa mort prochaine, pouvant même l'entraîner dans la rage autodestructrice et l'ivresse de la violence pour échapper à cette terrible vérité. Etaient-ce ce là l'ultime écueil et le terrible secret sur lesquels butait l'enquête sur la condition humaine? Que pouvait faire l'homme face à cette fatalité, face à cet antagonisme des pulsions que résumait si bien le destin opposé de Sam, se laissant sombrer dans une mélancolie morbide, et de Mélissa, qui oeuvrait à se refaire une nouvelle vie une fois l'épreuve traversée? Il n'avait pas de réponse, mais cela augurait déjà que le reste du Jeu allait, d'après lui, tenter d'interroger les tréfonds inconscients de la vie, pour mieux comprendre, en-deçà de l'éthique, l'essence nue de l'existence.

En rappelant incidemment à l'assistance le fossé de plus en plus grand qui se creusait entre Sam et Mélissa, chacun évoluant de manière inverse, le savant ésotérique relança sans s'en douter le débat sur leur couple. Celui-ci porta toutefois moins sur le sens profond de leur séparation, ou sur les dimensions cachées de l'enquête en cours, que sur les commentaires de chacun pour démêler qui était fautif et responsable de la situation. Insensiblement, les spectateurs en vinrent d'ailleurs à poser à nouveau la question cruciale, posée déjà dans le récit précèdent. Si les deux amants se séparaient, fallait-il maintenant suivre le destin de Sam, ou celui de Mélissa?

Ato laissa les membres de l'assistance explorer les multiples aspects de la question, sans intervenir ou tenter de les influencer. A la fin, un consensus se dégagea, invitant à abandonner Sam à son destin pour ne plus s'intéresser qu'à l'évolution de Mélissa, plus prometteuse. Le récit n'indiquait-il pas, d'ailleurs, implicitement, que la femme était l'avenir de l'homme? C'était elle que l'enquête devait maintenant suivre pas à pas.

Ato sourit en entérinant leur décision: ces dernières étaient toujours bien mieux acceptées quand ses sujets avaient l'illusion d'arriver, seuls, à la conclusion que, lui, souhaitait sans le dire...

Foussage vint livrer ses derniers éléments de réflexion, mais plus personne ne l'écoutait. Il décrétaa toutefois, d'un air vexé :

-La situation provient du ciel antérieur, Le Monde, 10, où il s'agissait déjà d'aborder une nouvelle situation, mais de manière spatiale et non plus intérieure comme maintenant.

-Les comparaisons peuvent se faire avec le progrès, 35, la poussée vers le haut, 46, le développement, 53, après l'accomplissement, 64, autant de récits qui montrent une même avancée.

-La connexion avec la Révolution précédente est évidente, le Chaudron achevant de brûler les résidus du vieil homme, qui n'a même plus besoin de chercher un puits pour en tirer l'eau indispensable...

51. L'EVEIL DE DIONYSOS ET LE TRAITE DE LA SEVE

Selon les antiques outumes des indiens d'Amérique du Nord, il fallait célébrer le renouveau du printemps avec allégresse; à la fois pour aider la vie à renaître, et pour profiter soi-même de cette nouvelle sève qui montait dans la nature, en s'y abreuvant et y ressourçant ses propres forces vitales. L'un des plus anciens rituels consistait pour les différentes nations indiennes à saigner les érables pour recueillir la sève présente dans leur tronc afin de redonner vie et feuillage à l'arbre. On entonnait alors des hymnes en l'honneur de ce liquide sacré, dont un traité secret conservé jalousement par les indiens permettait d'en connaître les vertus innombrables. En respectant ces recettes ancestrales, les shamans transformaient ensuite le précieux liquide en un sirop épais et sucré destiné à accompagner les différents mets quotidiens. Les festins qui s'ensuivaient étaient l'occasion de multiples réjouissances et danses religieuses dont on retrouvait de pâles copies dans l'institution des "cabanes à sucre" organisées par les hommes blancs pour la circonstance.

Invitée avec plusieurs de ses compagnons dans une tribu amie pour fêter avec elle le retour du printemps, Mélissa s'était lancée, avec d'autres jeunes guerriers qui allaient recevoir prochainement l'initiation, dans une danse effrénée, tournoyant follement sur elle-même, perdant peu à peu toute notion de l'endroit où elle se trouvait. Sa tête ballottait en tous sens, suivant inconsciemment les mouvements et le rythme d'une transe qui montait de manière inexorable en elle, agitant son corps de saccades de plus en plus violentes, que seul le martèlement régulier du tambour arrivait encore à canaliser. Autour d'elle, l'assemblée jetait des cris d'encouragement, des "ho!" et des "ha!" brefs comme des coups de fouet qui l'électrisaient de plus belle.

Mélissa était littéralement possédée par la transe, retrouvant la fureur divine des antiques bacchantes grecques qui dévalaient les collines d'Athènes en poussant leur cri de guerre "Evohé! ho! ha!"" en l'honneur de leur maître Dionysos, effrayant la population qui se terrait pour échapper à la contagion. Elle incarnait le principe de vie qui innerve la nature, le sang de la terre, le feu qui consume les animaux, le souffle vital qui explose et noue les gorges tendues; elle se sentait incroyablement forte, ivre de trop de tensions amassées en elle, en communion avec une nature qui, partout, germait et fleurissait, renaissait et éclatait en milliers de formes.

La danse, comme elle, atteignait un paroxysme. Les "ho!", "ha!" se faisaient de plus en plus précipités, la flûte de plus en plus insistante, ensorcelante. Elle n'entendait même plus la scansion régulière du tambour utilisé habituellement pour ramener les danseurs à la réalité. Elle se sentit partir sur les notes de la flûte.

Elle eut l'impression qu'un immense éclair blanc venait zébrer son cerveau. Un coup de tonnerre effrayant accompagna la lueur aveuglante qui passait devant ses yeux ; sortant brutalement des entrailles de la terre, une force inconnue s'enroula autour de ses chevilles, monta le long de son corps, la pénétra violemment, tordant son corps en un spasme convulsé, l'emplissant d'une onde de plaisir torride. Elle communiait avec les forces primitives de la vie, faisant l'amour avec la nature, offerte au soleil, obscène, les cuisses ouvertes, enfourchant la foudre et s'y empalant avec délices. Elle s'écroula enfin à terre, pleurant et riant à la fois, atteignant un orgasme paroxystique, cosmique...

Autour d'elle, les gens atteints d'une sorte de folie divine s'embrassaient, s'enlaçaient, se pénétraient les uns les autres, fêtant le Printemps qui venait enfin d'éclore, annonçant le retour triomphal de la vie...

1. Longtemps sa capacité de s'abandonner à des forces obscures montant du plus profond d'elle-même l'avait inquiétée. Quand, adolescente, elle avait découvert ses premiers émois sensuels, elle s'était sentie coupable de ressentir de tels emportements. Elle les avait d'abord mis sur le compte d'une sensibilité à fleur de peau, s'efforçant de les réfréner jusqu'au moment où elle avait découvert l'orgasme, en s'apercevant qu'il s'agissait du même type d'émotion, mais démultiplié à l'infini, débarrassé des frontières de l'esprit et du corps. Elle avait alors cessé d'avoir honte, acceptant pleinement l'ébranlement qu'elle subissait à chaque nouvelle crise de possession.

Les manifestations extérieures de ses transes étant spectaculaires, elle avait dû toutefois apprendre à les cacher. Elle avait appris à s'isoler un bref moment pour se laisser aller, voire à serrer les lèvres de façon à ne rien laisser transparaître des mouvements qui l'agitaient intérieurement. Surtout, elle avait découvert les bienfaits de la danse dans les night-clubs. Pendant des nuits entières, elle était capable de se saouler de musique, de suivre le rythme sans jamais s'arrêter, jusqu'à sentir s'éveiller au fond d'elle le serpent du désir, se laissant recouvrir par des spasmes de volupté qui finissaient inéluctablement par un bouleversement de tout son être. Dans les lueurs artificielles des boîtes de nuit nul ne remarquait rien: elle n'était qu'une fille dansant ingénument parmi d'autres. Seule sa peau luisante de transpiration, à l'odeur entêtante, aurait pu la trahir.

Elle connut toutefois des problèmes importants avec ses flirts de l'époque. Chaque fois qu'ils découvraient sa manière de résister pour mieux s'abandonner ensuite totalement, mue par des forces obscures, ils prenaient peur et, mal à l'aise, s'écartaient d'elle. Comme si les hommes, en quête perpétuelle de contrôle sur eux-mêmes, étaient secrètement déconcertés par la faculté d'abandon de la femme et par sa capacité à s'ouvrir aux forces de la nature.

Heureusement, l'expérience lui avait appris par la suite qu'il ne s'appliquait pas à tous les hommes qu'elle pouvait rencontrer. A travers ses multiples aventures amoureuses, elle était certes tombée le plus souvent sur des garçons effrayés par son tempérament; mais elle avait aussi rencontré des hommes qui, non seulement l'avaient acceptée pour ce qu'elle était, mais se trouvaient fascinés, voire éveillés et excités à leur tour lorsqu'ils découvraient sa capacité à se laisser aller jusqu'à la possession et à la transe finale. Après leurs premières craintes, comme pour elle dans l'adolescence, ils se mettaient alors à sourire, puis à rire franchement en l'enlaçant de plus belle, partageant son *enthousiasme, 16*.

2. Son caractère explosif comme le tonnerre lui avait plusieurs fois joué des tours, et elle avait dû apprendre les limites et les aspects néfastes de sa capacité à s'abandonner à des états de transe ou de communion sans chercher à les contrôler ni les sublimer.

A force de chercher les états de bouleversement qui seuls lui donnaient l'impression de vivre pleinement, elle en était presque devenue dépendante comme on l'est d'une drogue, perdant progressivement le sens de la réalité. Elle s'était mise à chercher le paroxisme pour tout, glissant inconsciemment dans une spirale négative sans fin qui, au lieu d'être divine et cosmique, était devenue de plus en plus infernale. Cela l'avait amenée à se fermer aux autres, à ne plus écouter personne, à perdre son travail sans le regretter ni même voir les terribles conséquences en découlant. En quelques années elle allait dilapider sa fortune et perdre tous ses biens.

Il lui fallut une retraite salutaire, au sommet d'une montagne qu'elle avait mis neuf jours de marche à atteindre, pour retrouver les vertus de la patience. Pendant son voyage, elle put enfin réfléchir à son itinéraire passé et comprendre qu'elle faisait fausse route. L'ébranlement peut être un signe des dieux, une manière de s'éveiller spirituellement au diapason cosmique et érotique de la nature, mais il peut être aussi un choc violemment déstructurant pour la personnalité, l'amenant à se morceler et à s'auto-détruire dans l'ivresse de l'annihilation. C'est alors une fuite du réel, animée par une sombre haine de soi, et non par l'amour de la vie comme elle l'avait cru au début.

Mélissa ne regretta jamais ses errances passées: au moins elles lui avaient appris la double face de sa capacité à s'ouvrir à des transes extérieures. Désormais elle savait qu'il ne suffit pas de tout bouleverser pour retrouver en soi la flamme incandescente de la vie; faut-il encore orienter celle-ci dans la bonne direction, lui faire servir un but productif, la sublimer et la transformer en énergie positive, de façon à en faire une alliée, telle *l'épousée, 54.*

3. Mélissa avait appris qu'avec les coups du sort, les ébranlements peuvent également survenir de manière imprévue. Tant qu'elle avait été une jeune fille protégée par son milieu familial et par la vie, elle avait cherché les occasions lui permettant de sortir d'elle-même. Mais elle avait vite découvert, en se confrontant à la vie, que le Destin se charge toujours de tout remettre en cause : le changement d'état d'esprit de la personne que vous aimez, une déception sentimentale, la fin brutale d'un contrat de travail, un événement imprévu, voire tout simplement la maladie ou n'importe quel autre accident, peuvent à l'occasion bouleverser plus ou moins profondément l'existence de chacun.

A chaque fois que s'était produite une crise dans sa vie quotidienne, Mélissa s'était retrouvée tout d'abord plongée dans le désarroi. Ce phénomène était logique, car il s'agissait toujours d'un événement inattendu, le plus souvent peu agréable, face auquel elle se sentait démunie.

Au fur et à mesure qu'elle avait acquis de l'expérience, elle avait découvert que finalement, face à l'imprévu et au Destin, il ne faut ni subir avec fatalisme, ni adopter une attitude héroïque en réagisant immédiatement. Plus simplement, elle se forçait maintenant à prendre le temps de voir ce qui pouvait résulter de la

situation, en quoi cela pouvait ou non lui changer sa vie. En interrogeant ses sentiments profonds, elle s'efforçait ainsi de transformer les coups du Sort en une épreuve intérieure lui permettant de s'éveiller et de modifier quelque chose dans son comportement habituel, afin d'être plus proche des valeurs de la vie, et a travers elles, de la plénitude et de *l'abondance, 55,* tant souhaitées.

4. Mélissa avait également connu les grandes décisions qui ne servaient à rien. Trop extrémiste, il lui était souvent arrivé de prendre de grandes résolutions afin d'opérer un changement radical dans sa vie: elle voulait arrêter de fumer sur une impulsion du moment, changer de métier ou de vie sentimentale, adopter une nouvelle existence, exercer une profession jusqu'alors inconnue. A chaque fois, il s'était agi pour elle de se mettre plus en phase avec ses principes et avec les valeurs qu'elle s'était fixées: elle souhaitait que sa décision lui permette de retrouver sa fraîcheur et sa lumière intérieure.

Le plus souvent, ses nouvelles résolutions n'avaient hélas connu aucune suite. Parce qu'elles avaient été prises sur un coup de tête, sans prendre en considération la réalité des faits et leur pesanteur, ses décisions s'étaient perdues dans les méandres de la vie profane, enlisées dans la quotidienneté et dans le *retour, 24,* au passé.

Depuis, Mélissa s'efforçait de ne rien décider qui ne soit longuement mûri, à la fois pour être sûre qu'elle voulait vraiment ce changement, et pour se donner le temps d'en trouver les moyens. Car il ne sert à rien de faire naître de grands desseins qu'on ne peut réaliser concrètement...

5. La recherche du déséquilibre systématique pour atteindre l'ivresse de l'oubli de soi l'avaient fatalement fait verser dans les errances de l'hédonisme facile. Après son adolescence, lorsqu'elle avait découvert la joie qu'il y avait à se déprendre de soi pour s'ouvrir aux effluves de l'extase, elle ne s'était intéressée aux hommes que pour mieux atteindre l'orgasme.

A cette époque, peu lui importait la personnalité des individus auxquels elle s'abandonnait totalement: elle ne leur demandait qu'une chose, de savoir la posséder physiquement, d'être capables de l'ébranler au plus profond de son être, de savoir la faire hurler de plaisir, au point de tout oublier et de sortir d'elle-même. Elle ne conservait durablement un contact avec eux, que tant qu'ils la satisfaisaient sur le plan sexuel. Comme elle s'était aperçue que l'habitude est souvent le pire ennemi de l'amour, elle avait vite compris qu'il valait mieux ne pas s'attacher, et changer le plus souvent possible de partenaires. Elle avait versé dans la nymphomanie, refusant de voir les hommes pour ce qu'ils étaient individuellement, les prenant uniquement comme de simples instruments.

Heureusement, ses excès mêmex avaient constitué son salut. A force de passer d'un homme à l'autre, dans une *suite, 17,* ininterrompue elle avait été prise d'un vertige l'amenant à ne plus savoir où elle se trouvait. Ballottée sans cesse d'une liaison à l'autre, elle avait éprouvé le besoin de s'arrêter pour chercher un état de paroxisme moins déstructurant. C'était l'époque où, dans un éclair de lucidité, elle avait décidé de partir faire une retraite en pleine montagne...

6. Mélissa avait partagé, un moment, sa vie avec une amie qui lui semblait avoir les mêmes valeurs qu'elle. Profondément insatisfaite par ce que lui donnait son existence quotidienne, celle-ci était toujours en quête d'autre chose, répétant sans arrêt qu'elle aimait trop la vie pour se contenter de ses formes les plus médiocres. La vraie vie était ailleurs, et il fallait la débusquer par un dérèglement systématique des sens, par un ébranlement perpétuel de son être et de ses certitudes, disait-elle en parodiant volontairement le jeune poète belge, mort il y a un siècle, dont elle connaissait par coeur les poèmes.

Si Mélissa avait été attirée par l'inassouvissement métaphysique de son amie et par sa volonté désespérée d'échapper au sommeil de ceux qu'elle nommait à la suite de Rimbaud les "assoupis", elle avait cependant la distance nécessaire pour comprendre ce qui ne fonctionnait pas dans son esprit; d'autant qu'à la faveur de leur vie quotidienne, elle s'apercevait des ressorts secrets qui se cachaient derrière les grandes déclarations de son amie. Ainsi, derrière les disputes violentes que sa compagne avait régulièrement avec ses amants de passage, Mélissa savait très bien, désormais, que se cachait en fait une peur panique de l'homme, et plus profondément encore une phobie de la figure paternelle à qui elle avait fait confiance étant petite fille, avant de se sentir trahie, rejetée et humiliée. Loin d'avancer dans la vie et de chercher l'éveil, elle ne faisait que répéter son traumatisme initial.

Lorsqu'elle voulut l'entraîner à sa suite, dans des soirées de plus en plus « hard », où on prenait des drogues dures, puis où on s'adonnait à des perversions sadomasochistes supposées provoquer de plus grands ébranlements du psychisme, Mélissa n'accepta de l'accompagner qu'une ou deux fois, restant en retrait le plus possible. La distance qu'elle conservait, mais aussi le regard lucide qu'elle portait sur les aventures de son amie, la sauvèrent d'une catastrophe inéluctable. Malheureusement, elle ne put empêcher sa compagne, déjà trop engagée dans une voie sans issue, de continuer son inexorable descente aux enfers. Tristement, mais sans se laissser fléchir, elle se laissa injurier et traiter de lâche avant de se séparer définitivement de celle qui, *mordante,* lançait encore, *au travers de ses larmes, 21,* des quolibets désespérés.

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, Tchen le fils aîné, aussi énergique que son père, monta seul sur l'estrade, défiant les autres joueurs du regard avec un air de tranquille ironie. Plus le récit avançait, plus ses concurrents potentielsétaient perplexes. Aucun ne se sentait véritablement apte à revendiquer la paternité de la situation. Aux coups d'oeil furtifs échangés, il était évident qu'ils ne voyaient pas qui pouvait accompagner Tchen sur l'estrade.

Lorsque la dernière image s'effaça et que personne n'eût esquissé le moindre geste pour le rejoindre, Tchen, l'air victorieux, dit enfin ce qu'il avait sur le coeur depuis le début, et qu'il taisait par respect pour le Jeu.

" J'ai senti dés le départ que ce Jeu serait cent pour cent le mien, et que je n'aurais besoin de personne pour le mener à bien! J'en suis d'autant plus heureux que je vais avoir l'honneur d'ouvrir un nouveau cycle. Je vois, enfin, qu'après avoir essayé toutes les autres voies marquées soi-disant par le sceau de la modération et du compromis, qu'on reconnaît enfin, en dernier ressort, la nécessité pour l'Humanité

d'un changement radical, d'une impulsion neuve qui, telle un électrochoc, réveille un instinct vital trop profondément endormi par le confort ouaté d'une civilisation qui impose l'obéissance grâce à ses psychotropes de toutes sortes: pilules, écrans de télévision, pointeuses et transports en commun, jeux télévisés et virtuels, chauffage électrique et micro-ondes. Lles humains vont peut-être en arriver à abandonner ces simulacres techniques dans lesquels ils se sont perdus pour revenir à l'essence irraisonnée, violente voire sauvage, de la vraie vie..."

On reconnaissait facilement le caractère impulsif de Tchen, symbole, depuis les temps immémoriaux de la manifestation vitale la plus brutale et nue, capable de se manifester au moment où on l'attend le moins, pour rappeler que jamais on ne peut prétendre impunément la maîtriser dans des cadres stricts. L'époque moderne avait besoin de ces excès pour retrouver un sens, quitte à exacerber le mouvement et le désordre salvateur...

Personne n'étant sur l'estrade pour le contredire, un silence réprobateur suivit les paroles de Tchen. Seul Ato souriait d'un air énigmatique, apparemment satisfait...

Dans la salle de visionnage, les spectateurs étaient tout aussi perplexes, à la fois à cause de la dernière intervention de Tchen, et à cause de la partie à laquelle ils venaient d'assister. Pourquoi le nouveau cycle commençait-il de manière aussi sombre, sous le signe de l'excitation la plus débridée qui soit?

Le sanglier grognon était probablement l'un des plus révoltés par ce début de jeu; peut-être parce qu'il y voyait une menace pour lui, qui n'était arrivé au statut d'habitant de Lebab qu'au prix d'une sérieuse ascèse, afin de maîtriser une nature profondément bestiale.

"C'est ridicule de laisser Tchen agir seul" protesta-t-il. « Nous savons tous qu'il a l'impulsion incontrôlée d'un fils prodigue atteint par le Grand Mal, je veux dire l'épilepsie qui a toujours effrayé à juste titre les humains. Je ne vois aucun intérêt à valoriser cette maladie mentale, à mettre en avant ces scènes d'hystérie collective qui témoignent de l'abandon dramatique de la Raison. Ne faut-il pas, au contraire prôner le triomphe de cette dernière? "

Le vieux savant ésotérique tenta bien d'indiquer une autre voie d'interprétation, disant qu'enfin on atteignait ici la compréhension du coeur caché de la vie qui était une force vitale anarchique et bouillonnante de pulsions contraires, et qu'il fallait parfois y revenir pour se ressourcer, pour retrouver l'envie de vivre qui manquait à tant de gens.

N'était-ce pas, en ce sens, l'aboutissement de l'enquête philosophique et psychanalytique tissée à travers les récits précédents, lorsqu'on se demandait ce qu'il y avait sous le principe de vie et donc sous le principe de mort concomitant? Certes, la réponse n'avait pas la mièvrerie de la "bonne nature" rousseauiste, mais ne valait-il pas mieux reconnaître en soi un mouvant chaos, pour ensuite se demander comment le canaliser? En tout cas, cela augurait bien, selon lui, de la suite du Jeu qui, partant de cette vérité, allait continuer maintenant en s'interrogeant sur la manière d'agir pour rester fidèle à cette découverte essentielle.

Comme d'habitude, il prêcha dans le vide, les autres spectateurs soutenant le sanglier grognon. Foussage sentit que c'était le moment, pour lui, d'intervenir.

-La situation provient du ciel antérieur, 30, le feu qui s'attache et disperse son énergie vitale.

-Les comparaisons se font entre le couple de l'Ebranlement, 51, et de l'Immobilisation, 52, avec le couple de l'Accablement, 47, et du puits, 48, qui permettait à la vie de repartir. Par là-même, le rapport avec la Révolution, 50, qui précède est évident.

52. L'IMMOBILITE DES NOMADES AFRICAINS ET LE TRAITE DE LA PIERRE

A demi enterrée dans le sable, Mélissa laissait divaguer ses pensées, découvrant que privées de stimuli extérieurs, de mouvements et d'événements, elles se rabattaient sur l'espace le plus proche, se nourrissant des blocs de rochers éclatés et du vieil arbre desséché qui se dressait devant elle.

Elle avait toujours rêvé d'écrire un Traité de la Pierre, dans l'espoir secret d'y trouver une nouvelle source insoupçonnée de sagesse. Le règne minéral était aux antipodes de l'homme, ce bipède atteint d'une frénésie de déplacements, de doutes et d'angoisses, de révoltes et d'impulsions folles. Rien de semblable dans la calme indifférence de ces énormes cailloux que pouvait balayer la mer, rouler les marées, fouetter les vents du désert, briser les différences de température. Ils laissaient passer les multiples agressions dont ils étaient l'objet, se contentant de se ramasser sur eux mêmes, d'*être,* repliés sur une densité intérieure, réfugiés dans une opacité totale face au monde extérieur, pour continuer simplement à perdurer dans leur permanence éternelle. N'était-ce pas cela, le rêve de tout sage, de pouvoir enfin dépasser les constructions individuelles de son moi contingent, pour se condenser sur le noyau quintessentiel de son être, et s'y réfugier pour atteindre enfin l'impassivité de la pierre?

Au Traité de la Pierre, il était toutefois nécessaire d'ajouter, en appendice ou en préambule, un court Traité de l'Arbre destiné à montrer comment l'homme, pour parvenir à l'immobilité pacifiée du règne minéral, pour polir son coeur de pierre jusqu'à retrouver le diamant atemporel qui brillait en dessous de mille feux compactés, devait passer au préalable par le stade de l'arbre. De par sa situation ontologique à mi-chemin entre le monde vivant et le non-vivant, le monde végétal avait en effet été créé pour montrer la voie à l'homme qui ne pouvait régresser directement dans le règne minéral. Il montrait comment il faut solidement s'enraciner dans un sol favorable en y plongeant profondément ses racines et sa respiration, tout en étirant son corps toujours plus longuement, pour s'élever vers le ciel et rétablir ainsi la communication rompue entre le domaine ouranien de l'esprit et l'humus souterrain de la vie instinctuelle.

Non seulement l'arbre était un modèle sotériologique délivrant aux hommes une leçon de vie qui les invitait à se tenir droit et à s'élever toujours plus haut, en s'enracinant fermement dans leur nature et en dépassant les contingences de la vie, mais de plus l'infinie variété des espèces permettait à chaque homme de choisir sa voie et son arbre-totem, correspondant à son caractère. On ne pouvait demander à un « homme-palmier » extraverti, ou à un « homme-saule-pleureur » mélancolique, de se comporter et chercher sa voie comme un pin orgueilleux et aristocratique, ou encore comme un « homme-peuplier » solide et campagnard.

Chacun devait trouver l'emblème qui lui correspondait avant de s’engager sur la Voie...

Mélissa cligna des yeux, et sursauta. Son esprit avait divagué loin, et sous le soleil, avec la chaleur accablante de l'Afrique, elle avait connu une absence, ou comme une révélation, se dit-elle en se remémorant en un éclair la nature de ses pensées. Elle n'avait pas rêvé: en face d'elle, le vieil arbre desséché semblait lui adresser un signe de connivence, l'invitant à résister à l'épreuve et à conserver intact son courage.

Cela faisait maintenant trois jours que durait l'initiation qu'elle était venue chercher auprès des Borans, ces antiques nomades très difficiles à atteindre car ils persistaient à parcourir les contrées kenyanes, somaliennes et éthiopiennes, se moquant des frontières administratives. Leurs rituels étaient une sorte de syncrétisme qui avait au fil du temps emprunté autant aux fiers guerriers Masaïs et Samburus, qu'aux plus pacifiques Rentilles. Pour passer le rituel habituellement réservé aux garçons en âge de devenir adulte, elle avait d'abord été, exceptionnellement, revêtue d'habits masculins et peintes aux couleurs ocres de la tribu qui l'avait accueillie. On l'avait alors brutalement séparée du monde des femmes et amenée, avec les adolescents, à la lisière de la forêt. Là, pendant deux jours, elle avait d'abord assisté à la tuerie sacrificielle d'une trentaine d'animaux, dans une débauche de violence et de sang, ivresse qui l'avait peu à peu gagnée, au point que, comme les jeunes hommes qui l'entouraient, elle avait bu le sang encore chaud des victimes, s'en recouvrant le corps, se grisant de son odeur écoeurante, mangeant des lanières de peau crue arrachée à la bête jusqu'à être repue, se découvrant elle-même une âme de guerrier farouche, mi-homme mi-hyène, qu'elle n'aurait jamais cru abriter.

Le deuxième jour tout avait brusquement changé, et il lui avait fallu prouver qu'elle était digne des excès permis aux seuls guerriers confirmés, et par là-même que de la cérémonie à venir. Elle avait dû prouver sa bravoure en traversant, exténuée, une multitude d'épreuves, apprenant à vaincre la peur panique qui lui nouait le ventre aux moments les plus durs. On lui avait toutefois épargné les exercises les plus durs, ceux où il fallait affronter le feu et le fer, faire face sans émettre une plainte à l'assaut de la horde sauvage, accepter la souffrance de centaines de lances et bâtons s'abattant sur soi en cadence, lutter à main nue contre les adversaires, apprendre à se taire pour survivre autant qu'à hurler pour vaincre.

Le soir même, alors qu'elle était encore à jeun, on l'avait traînée sans ménagement à l'écart, dans une vieille hutte à moitié démolie dont le toit percé était fait de branchages entrecroisés. Sans un mot, la peur au ventre, elle avait vu deux farouches guerriers creuser sous le regard courroucé de leur chef un trou profond, tandis qu'un troisième la maintenait agenouillée à terre d'une main ferme. Les avait-elle choqués involontairement, allait-elle être punie et condamnée à mort? Elle serra les dents pour ne pas crier, et les défia d’un regard fier lorsqu'ils l'enterrèrent vivante, ne laissant dépasser que la partie supérieure de son buste. Puis ils disparurent aussi soudainement qu’ils étaient venus, l’abandonnant sans un mot d'explication.

Habituée à toujours agir, elle vivait mal l'immobilité forcée. Elle dut affronter ses démons intérieurs, sa panique de la nuit qui tombait et des félins qui rôdent toujours en Afrique. Elle ne put réprimer alors un besoin de sangloter sans fin.

Elle connut la solitude extrême, le sentiment de déréliction absolue et d'impuissance absolue, le désespoir le plus profond, et en même temps l'envie furieuse de continuer à vivre.

Aucun événement ne se produisant, elle pervint enfin, à l'aube du troisième jour, à se calmer et à maitriser sa respiration, en se concentrant sur le mouvement d'inspiration et d'expiration de l'air jusqu'à ne plus être qu'un mouvement de forge, un battement de coeur régulier. Peu à peu elle sentit sa révolte se muer en acceptation fataliste de la situation, avant que cette résignation ne se transforme elle-même, insensiblement, en une étrange sérénité. Elle avait maintenant l'impression de flotter au-dessus de son propre corps, l'esprit libre et étonnamment détaché, avec la sensation qu'elle pourrait désormais rester des siècles ainsi, immobile, parfaitement calme. Elle se donna comme nouveau but de se maintenir éveillée dans cet état proche de la béatitude extatique qu'elle avait connu jadis. Elle voyait tout d'une nouvelle manière, jusqu'au paysage qui l'entourait, les pierres et l'arbre desséché qui se dressait devant elle. Celui-ci se mit alors à lui parler et à lui indiquer la voie...

Après qu'elle eut prouvé qu'elle était capable de dépasser ses propres limites en luttant à la fois contre l'immobilité, le sommeil, la faim et la soif, le grand chef sorcier vint la déterrer, cette fois-ci avec d'infinies précautions et avec une tendresse toute paternelle. Elle se recroquevilla instinctivement dans ses bras en position foetale, se préparant inconsciemment à renaître une seconde fois.

Plus tard, bien plus tard, lorsqu'elle put reprendre ses habits d'occidentale et qu'elle dit au revoir à la tribu qui l'avait accueillie, elle pensa à l'ironie de la situation. Alors qu'elle était venue pour revevoir une leçon sur le mouvement, la chasse et l'art de la traque, persuadée que les nomades détenaient des secrets valables pour le monde moderne dans lequel chacun erre en traçant de manière solitaire ses propres lignes de fuite, elle avait ainsi reçu, paradoxalement, une étrange leçon d'immobilité. N'avait-elle pas perdu son temps et enduré des souffrances inutiles?

Dans l'avion qui la ramenait chez elle, Mélissa ne put s'empêcher de faire le lien entre ce qu'elle avait vécu, et cette étonnante impression qu'elle avait en ce moment même, en plein ciel, à une vitesse de mille kilomètres/heure, de ne pas bouger ni avancer d'un centimètre, l'espace se figeant étrangement avec la vitesse. Là était peut-être la clef, se dit-elle: les nomades, eux aussi, ne changent sans cesse de lieu que pour mieux n'être nulle part, s'abstraire de l'espace, pour ne plus cultiver que leur propre maîtrise et immobilité intérieure.

Songeuse, Mélissa se demandait toutefois à quoi cette leçon pourrait lui servir dans une vie courante marquée, au contraire, par le bruit et la frénésie, par le vertige du mouvement et de la vitesse. Quoique, à bien y penser, nombreuses étaient les situations où l'immobilité pouvait apporter un élément favorable...

1. Plus que l'action et le sport, Mélissa aimait les moments qui les précédaient. Peintre ou photographe, elle aurait aimé se servir de son art pour saisir ce moment fugace où le sportif, avant de s'élancer, se concentre, ramassé dans une immobilité pleine d'une énergie qui ne demande qu'à exploser. Tous, le coureur dans son starting-block, le skieur derrière son tourniquet ou avant de

s'élancer sur le tremplin, et même les rugbymen avant une mêlée ou sur une touche, connaissaient cet instant miraculeux d'immobilité parfaite et dense où le temps semblait, un bref instant, s'arrêter. Mélissa ne regardait le sport à la télévision que pour ce moment. Après, le mouvement était lancé et il n'était plus question que de la performance individuelle qui ne l'intéressait plus guère.

Il en était de même dans sa vie. Si elle était pleine de projets, aimant se lancer dans de nouvelles aventures qui lui permettaient d'échapper à une routine dangereuse, c'était peut être parce qu'elle appréciait avant tout le moment ultime où, ayant pris sa décision, elle pouvait encore différer le moment de s'y engager corps et âme: le commencement d'une entreprise avait toujours quelque chose de magique pour elle. Mentalement, elle se représentait alors toutes les phases de l'action qu'elle allait devoir engager, les visualisant de façon à ce qu'elles se déroulent parfaitement. Elle retardait volontairement l'instant fatal, aimant prendre son temps, demeurer calme et immobile à réfléchir de manière sereine à la situation, pour rester fidèle à sa vérité et mieux pressentir le cours des événements. Elle savait que, concentrée et lucide comme un sportif, guettant le moment favorable comme l'escrimeur ou le samouraï, elle allait d'un seul coup se décider à agir, en utilisant à bon escient l'énergie et l'attention accumulées.

Les moments de rétention de l'action sont si rares dans la vie que c'est peut-être pour mieux les souligner et les savourer que, depuis les temps les plus reculés, les hommes ressentent le besoin inconscient de mettre en place des milliers de rituels d'immobilisation du temps, à la fois conjuratoires et propitiatoires. Des anciens chefs militaires interrogeant systématiquement les augures avant d'attaquer, aux responsables politiques actuels s'entourant de dizaines de conseillers et de devins plus ou moins occultes, en passant par le simple employé attendant de lire son horoscope avant de prendre une décision, n'y avait-il pas là une fascination secrète pour ces moments qui précèdent l'action, qu'on souhaite retenir encore un moment, avant de plonger?

2. Il est des moments où il vaut mieux sortir de l'action et chercher refuge dans l'immobilité, plutôt que de continuer à participer à un mouvement dont on sent très bien qu'il court irrémédiablement à l'échec.

Pour se convaincre du bien-fondé de son attitude, Mélissa pensait à chaque fois à l'exemple de l'avion sur sa piste de décollage : une fois les moteurs lancés à plein régime, le monstre vrombissait en attendant d'être lâché pour bondir et s'envoler. Il existait encore un moment ultime où le pilote pouvait tout arrêter, notamment si un voyant d'alerte s'allumait. Même au début de sa course, il lui était encore possible d'arrêter la machine. Mais s'il avait décidé délibérément d'ignorer les signaux d'alarme, une fois l'élan pris et les gaz poussés à fond, il était trop tard: plus rien ne pouvait empêcher l'avion de courir à la catastrophe et de s'écraser en bout de piste. C'est pourquoi, se disait-elle, il fallait être suffisamment lucide pour savoir jusqu'où aller, quitte à abandonner quelqu'un à son sort s'il refuse d'entendre raison et va volontairement dans le mur.

Mélissa savait qu'en de telles circonstances il est toujours difficile d'admettre qu'on se retire de l'action. La plupart du temps, il se trouvait quelqu'un pour lui reprocher sa décision, assimilée à un lâchage ou à une trahison; et même lorsqu'on comprenait ses raisons, Mélissa ne pouvait s'empêcher de ressentir une sourde

culpabilité, se disant qu'elle n'avait peut-être pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour convaincre la personne de son erreur.

Ce n'est jamais de gaieté de coeur qu'on saute d'un attelage en perdition, en sachant que celui qui le dirige, ivre de vitesse, ne maîtrise plus rien, se dit Mélissa en pensant à l'ami et amant cher à son coeur qu'elle venait d'abandonner pour ne pas sombrer avec lui...

3. L'immobilité peut être néfaste, surtout lorsque les événements extérieurs ou les dispositions intérieures ne s'y prêtent pas, et qu'on s'efforce malgré tout d'y parvenir par un effort contre nature.

Dans la situation agitée qu'elle traversait, tant émotionnellement que concrètement, elle savait qu'il ne lui servirait à rien de tout stopper afin de prendre le temps de réfléchir. Il est des circonstances qui imposent l'action, sans qu'on puisse s'y soustraire. Si elle avait l'imprudence de s'accorder quelques jours de répit, tant elle se sentait fatiguée, la situation avait toutes les chances d'évoluer pendant ce temps de manière encore plus défavorable pour elle: il est impossible, en pleine tempête, de décider qu'on va sagement regagner sa couchette en se fiant pilotage automatique.

Ce qui était vrai sur un plan concret l'était encore plus émotionnellement. En prise à des passions contraires, emplie de doutes et d'interrogations, elle ne pouvait remettre à plus tard la discussion avec la personne qu'elle suspectait; à la fois parce qu'elle n'avait pas la force de jouer la comédie, et parce que le manque de confiance est un poison pour le coeur. Cela faisait en effet trois nuits qu'elle ne dormait plus, l'esprit fiévreux, suffoquant à force d'imaginer le pire. Elle avait vainement tenté de cacher sa douleur et ses craintes, se retranchant dans sa dignité offensée en faisant comme si de rien n'était. Elle se sentait sur le point de craquer et de retomber dans une grave dépression, si elle restait ainsi murée dans le silence et l'impuissance, condamnée à une immobilité mortifère.

La situation lui rappela les premières fois où elle avait eu la velléité de s'adonner au yoga. Ne l' ayant jamais pratiqué auparavant, elle avait attendu de traverser une grave crise sentimentale pour essayer d'y trouver un minimum de sérénité. Elle avait enchaîné les postures de hatha-yoga comme autant d'épreuves sportives, violentant son corps non habitué, se forçant à la fin de la séance à rester immobile pendant vingt minutes dans une posture terriblement inconfortable. Cela avait été l'enfer pour elle: non seulement, elle avait vu revenir dans son esprit toutes les émotions jusque là chassées par l'effort physique, au point d'avoir envie de pleurer sans retenue, mais elle avait senti de violentes douleurs lui traverser la poitrine. Puis elle s'était écroulée à la fin de l'exercice, le coeur en feu, avec l'impression de suffoquer et de frôler l'infarctus...

4. Mélissa avait pris l'habitude de pratiquer le zen, cette étrange discipline venue du Japon et de l'ancien bouddhisme chinois. Selon cette philosophie, pour atteindre l'éveil et la sérénité, il suffit de s'asseoir et de ne plus bouger, en se rendant présent aux événements et aux sensations, au seul mouvement de la respiration qui reproduit la pulsation tour à tour diastolique et systolique de l'univers.

C'est en s'asseyant pour pratiquer le zazen, la méditation assise, que Mélissa avait découvert à quel point l'homme occidental a besoin de bouger et de fuir toujours plus loin, en quête de distractions toujours nouvelles. Rester assis sans rien faire, sans s'autoriser un seul geste, est une épreuve qui lui avait fait soudain découvrir que l'immobilité n'est pas donnée, que c'est une vertu qui se gagne à force de patience et de persévérance. Pendant les premiers mois, elle avait eu sans cesse envie de remuer, le corps courbatu, éprouvant le désir de s'étirer pendant que son esprit désordonné sautait d'une idée à l'autre sans jamais pouvoir s'arrêter. Chaque fois qu'elle s'installait en zazen, elle se disait qu'elle allait tenter d'arrêter la machine folle d'un mental qui, chez elle, ne cessait de s'alimenter aux moindres événements de la vie quotidienne.

Elle était enfin parvenue à acquérir une certaine stabilité dans sa posture, et un commencent de sérénité dans son esprit. Elle avait découvert, après les épreuves du début, l'étrange paix qui se manifeste lorsque l'esprit parvient enfin à faire le vide, en s'installant alors dans une sorte d'équilibre et d'équanité face au monde. Elle avait désormais besoin, régulièrement, de se soustraire au tourbillon de la vie moderne pour s'accorder une heure ou deux de calme parfait, à la recherche de ce vide pacifié caché au fond de soi. Certes, elle constatait qu'elle n'avait pas encore atteint l'éveil intérieur et la libération de toutes ses émotions, mais elle savait qu'elle était sur la bonne voie et que, déjà, son esprit était plus apaisé...

5. L'immobilité à atteindre n'est pas que physique ou mentale, elle doit aussi s'appliquer au langage, se dit Mélissa en pensant que ce n'était pas un hasard si les sages étaient la plupart du temps réputés silencieux. Ils avaient compris que non seulement l'homme était possédé par l'envie de bouger et qu'il était balloté en tous sens par le flot mental des sensations et émotions, mais que, de plus, sa capacité de langage était un autre fleuve dans lequel il risquait de se noyer. Même lorsqu'il discourait doctement sur la sagesse, qu'il assignait au langage une quête de sens et de vérité, il se trouvait fatalement piégé, à un moment ou un autre, dans les rets conceptuels qu'il était obligé de façonner pour se faire entendre.

Il était encore plus important de maîtriser le langage dans la vie courante. Mélissa se souvenait de nombre de situations où, parce qu'elle n'avait su se taire à temps, ou parce qu'elle s'était engagée trop rapidement, par forfanterie ou par insouciance, elle s'était retrouvée embarquée dans des complications dont elle avait eu ensuite beaucoup de mal à se défaire. A chaque fois, ses paroles impulsives avaient généré de nouveaux actes, l'avaient entrainé dans de nouvelles entreprises et de nouveaux tracas.

Mélissa cessa de regarder par la fenêtre et prit le recueil de poésie de Mallarmé qu'elle lisait quelques minutes auparavant. Elle avait pris l'habitude de méditer quelques vers, les répétant mentalement pour bien s'en souvenir, puis de fermer le livre pour mieux les savourer, en laissant son esprit errer jusqu'à percevoir enfin cette tonalité musicale indicible qu'avait voulu faire ressentir l'auteur au delà des mots. Car la poésie avait ce privilège, avec les autres langages artistiques, de se nourrir du silence et de retourner à lui, ce dernier représentant ainsi sa vérité et son aboutissement ultime, comme l'immobilité et le repos représentaient le « lieu naturel » du mouvement selon le vieil Aristote.

6. Tel le Bouddha immobile sous l'arbre de l'Illumination, elle avait atteint un état de sérénité que ne venaient plus troubler aucune pensée, aucun désir ni inquiétude. Elle comprenait désormais que les tentations auxquelles Gautama avait dû résister n'étaient autres que celles de son esprit, et que c'était contre lui-même qu'il avait mené la lutte la plus sévère afin d'empêcher son esprit de ne plus repartir dans le cercle sans fin des hésitations, des doutes, envies et angoisses perpétuelles. Car le tout n'est pas d'atteindre un certain état de sagesse intérieure, découvrait-elle. C'est d'y demeurer ensuite, sans laisser la vie quotidienne vous distraire et vous faire replonger dans le fleuve des soucis qui ne demandent qu'à vous engloutir à nouveau.

Elle repensait presque avec étonnement à sa vie passée, lorsque, comme ses concitoyens, elle avait toujours envie de bouger, profitant du moindre moment libre pour le meubler par une activité quelconque, ne pouvant envisager trois jours de vacances sans se demander ce qu'elle allait faire et où elle allait pouvoir se rendre. Même lorsqu'elle rentrait tôt chez elle, au lieu de savourer ce temps ainsi disponible, elle se hâtait à l'époque d'allumer la télévision pour continuer à s'occuper l'esprit. Elle avait, comme tout le monde, participé à cette folie collective, à ce mouvement brownien qui n'avait d'autre but que d'entretenir le tourbillon de la vie en société.

Maintenant parfaitement apaisée, ne ressentant aucune agitation, elle avait l'impression de ressentir mieux que jamais la vie et ses infinies nuances. Elle savait que, même si elle allait devoir replonger dans la vie courante, ce ne serait plus à la manière du pantin qu'elle avait été jusque là...

Fragments sur Lebab

Ken ne se manifesta qu'à la fin du récit, en mettant une extrême lenteur pour se lever et se diriger vers l'estrade. Pourtant, il savait depuis le début que ce récit était le sien; mais il avait préféré prendre le temps d'y assister en spectateur attentif et bienveillant, jouissant en connaisseur des progrès de Mélissa.

Tchen, son jeune frère, ne pouvait s'empêcher de le regarder avec une pointe de jalousie et d'agacement. Pourquoi lui avait-on retiré la direction du jeu pour laisser Ken se débrouiller seul, alors que l'action n'était visiblement pas son fort? Sans oser le dire, les autres prétendants se posaient la même question.

Ato ne disant rien, et Ken se contentant de regarder l'assemblée, un malaise s'installa peu à peu...

Dans la salle de visionnage aussi, la plupart des spectateurs étaient perplexes, n'osant avouer l'ennui qu'ils avaient ressenti au déroulement de cette partie où il ne s'était apparemment rien passé. Seul le vieux savant ésotérique aux pieds plats et au cerveau fumant, continuait de pérorer en trouvant tout logique:

"C'est extraordinaire, le Jeu nous a dévoilé la force sauvage de la pulsion de vie primitive, avant de nous montrer maintenant que cette force est elle-même contrebalancée par un pouvoir d'immobilisation et de repos derrière lequel je suis tenté de voir, secrètement à l'oeuvre, le terrible principe et instinct de mort qui veut simplement l'arrêt des excitations et des tensions. Et le Jeu nous dit qu'il y a un bon usage à faire de cette capacité d'entropie, que c'est en s'appuyant sur elle, en se

rendant parfaitement immobile et en la sublimant que les sages ont pu se libérer des excès du tourbillon de la vie. N'est-ce pas là l'essentiel de ce que peut nous dévoiler un Jeu? Au fond de l'être humain est donc le mouvant chaos des instincts, et la lourde mort entropique qui ne cherche que le repos et l'apaisement; tous deux à jamais opposés, à toujours recomposer et unifier.

Personne n'étant tenté d'apporter d'autres pistes d'interprétation, Foussage prit à son tour la parole pour livrer les quelques clefs complémentaires suivantes:

.La situation provient bien évidemment du Ciel Antèrieur 51, l'Ebranleur, le mouvement et l'immobilité formant un couple indissociable, comme le printemps et l'automne.

.Le sens du récit est ésotérique, invitant au renoncement, à l'immobilisation des pensées, à l'arrêt des actions et du flux mental. Il serait logique que plus rien ne se passe par la suite, ou tout au moins qu'un ralentissement de l'histoire se produise.

.La comparaison s'établit avec le Chaudron 50, où le travail intèrieur de transmuttation visait à retrouver la substance fondamentale de l'être grâce à une mobilisation des énergies vitales. Le même but est visé ici, mais par une méditation silencieuse et immobile, par une pacificaion du mental où le corps sert de support. Une autre comparaison peurt également s'établir avec l'Influence 31qui cherche un équilibre psychologique de la personne, ces trois récits formant en ce sens une « triade yogique ».

53. L'ENVOLEE DES OIES SAUVAGES ET LE TRAITE DE LA LENTEUR

Mélissa avait tant attendu ce moment, qu'elle ne croyait plus pouvoir le connaître. A retrouver les sensations oubliées de son corps, elle se sentait renouer avec une antique source de vie, tarie depuis bien longtemps : depuis sa séparation d'avec Sam. Et pourtant elle ne regrettait rien du désert affectif et de la solitude qu'elle avait alors traversés. Elle avait décidé qu'elle ne se jetterait pas dans les bras du premier venu et qu'elle prendrait tout son temps avant de renouer sèrieusement avec un homme. Elle voulait vivre activement l'état de célibataire qu'elle n'avait jamais pu encore apprécier en se consacrant enfin à elle-même, à l'écoute de sa personnalité, de ses envies et pulsions secrètes, sans se presser ni se laisser dicter sa conduite par les événements ou par les désirs de l'autre. C'est ainsi qu'elle avait découvert, dans les moindres actes de la vie quotidienne, qu'en tant que femme elle répondait à un rythme vital différent de celui des hommes, beaucoup plus lent, laissant mûrir les choses sans casser le cours des événements en imposant des décisions brutales.

Elle s'était amusée à écrire un Traité de la Lenteur, où elle réhabilitait, contre l'accélération du temps dans le monde moderne, cette antique vertu cardinale oubliée depuis des lustres. Les arbres qui avaient apparemment l'éternité pour eux, mais aussi les fleurs à l'existence si fragile et éphémère, répondaient à cette loi cosmique, prenant leur temps pour croître, s'élever ou fleurir, comme si l'immobilité apparente à laquelle ils étaient condamnés, leur avait ouvert la porte de la patience et du lent mûrissement interne des choses. L'homme appartenait essentiellement au même ordre, et pouvait se définir comme une plante déracinée et bipède, affirmait elle avec ironie en allant à l'opposé des classifications voulant toujours le placer du côté des prédateurs et des carnivores. Au mieux, elle acceptait de dire qu'il était une espèce hybride de la nature, intermédiaire entre le règne végétal et le règne animal. Elle en voulait pour preuve la lenteur avec laquelle le bébé se développait avant de pouvoir se mouvoir, la longueur inhabituelle du tube digestif humain qui impliquait lent travail de transformation des aliments ingérés, mais aussi le fait qu'il s'agissait de la seule créature capable de renier son origine animale en s'imposant une alimentation végétarienne et un calme absolu, une immobilité parfaite.

Elle avait ensuite tiré des enseignements pratiques de sa théorie, se divertissant à décrire un monde idéal qui serait régi par la lenteur, réinventant dans les usages sociaux, moult formules de politesse, rituels d'invitation, palabres interminables, processus d'évitements et réunions intermédiaires de négociations destinées à ralentir la fuite du temps et à permettre de réfléchir avant de prendre une décision. Elle en avait également déduit des maximes d'action, invitant dans toute situation

à s'enraciner dans le sol fermement, comme un arbre, à faire mûrir la décision en soi comme un aliment, afin que l'action éclose finalement naturellement, sans violence, comme une fleur qui s'ouvre lentement. Il fallait agir dans la vie comme si on avait l'éternité pour soi, comme si on pouvait s'auto-suffire sans recours à rien d'extérieur, en faisant confiance à ses seules forces naturelles. Cela l'avait bien entendu amenée à rejeter tous les accessoires modernes dont l'homme s'entourait pour, au contraire, aller toujours plus vite : elle avait appris à vivre sans voiture, dans une maison de campagne isolée, sans téléphone mobile, juste avec une bicyclette qui lui permettait de se déplacer à un rythme qu'elle trouvait encore humain.

Elle avait appliqué les mêmes règles à sa vie personnelle, décidant de ne pas courir les boîtes de nuit à la recherche de l'âme soeur ou du prince charmant, faisant confiance au hasard et au destin, quitte à ce qu'aucune rencontre ne se produise. Même cela, s'était-elle dit, serait bien, du moment qu'elle se développait et vivait à son propre rythme. Pour ses loisirs, elle avait voulu apprendre les antiques loisirs, les disciplines qui avaient comme objectif l'extrême maîtrise des gestes. Elle s'était ainsi initiée à la calligraphie, à la peinture chinoise au pinceau, mais aussi aux arts martiaux et au Taï-chi, cette gymnastique extrême orientale qui permet de décomposer ses gestes en de longues et délicieuses séquences pendant lesquelles on réapprend à sentir chaque partie de son corps.

Et parce qu'elle ne recherchait plus rien, elle trouva...

Malgré toute sa maîtrise, Mélissa ne put s'empêcher cette fois de lancer un petit cri de plaisir. Après de longs préliminaires, où les caresses sur le corps nu de l'autre avaient alterné avec de longs baisers et des moments d'immobilité parfaite où les deux corps reposaient nus l'un sur l'autre, l'homme s'était enfin planté en elle, la pénétrant avec une infinie lenteur, avançant à l'intèrieur de son sexe tel un reptile, centimètre par centimètre, pour lui laisser le temps de sentir chaque muqueuse, chaque pore de sa peau intérieure s'éveiller à la vie, s'exciter, en demander toujours plus.

Lorsqu'il fut enfin solidement campé en elle, tel un arbre qui aurait plongé ses racines profondément en terre, il s'arrêta un long moment avant de gonfler à nouveau et pousser ses branches un peu plus haut, un peu plus loin. Elle sentit le membre de l'homme durcir et grossir en elle, puis se mettre à vivre au rythme de son propre corps. Il commença à labourer patiemment la chair qu'elle lui offrait, la gorge renversée en arrière en offrande muette au ciel, cuisses ouvertes, lèvres humides d'une douce rosée qu'il venait parfois lécher avant de s'enfoncer à nouveau en elle.

Cela dura des minutes, des siècles. A chaque fois, partageant une secrète complicité, ils se plaisaient à arrêter le mouvement avant qu'il ne s'emballe, s'exerçant à une rétention délicieuse, au bord de l'explosion, avant de recommencer, lentement, à faire monter en eux le plaisir et l'orgasme.

Enfin, lové contre son corps tel un serpent stellaire autour de l'axe du monde, il se laissa aller en elle, l'inondant de sa semence tandis qu'elle criait en l'entourant frénétiquement de ses bras, tous deux se transformant pour quelques instants d'éternité en comète folle, en astéroïde tourbillonnant, ivre d'espace, de sensations et de milliers de silences parcourus...

Dans la paix voluptueuse qui suit l'amour, et où pour une fois l'homme se sent pleinement rassasié, comblé, sans aucun besoin de bouger, sans manque ni envie, Mélissa sut qu'elle avait eu raison de prendre son temps avec son compagnon. Cela faisait maintenant presqu'un an qu'ils se côtoyaient, s'invitaient, partageaient de longues soirées, tantôt parlant, tantôt muets, sans qu'ils aient jamais éprouvé le besoin de brûler les étapes en faisant l'amour trop rapidement ; même s'il était devenu évident pour chacun qu'ils en avaient le même désir. Mais, d'un commun accord, ils avaient décidé de retarder le plus possible ce moment, pour qu'il soit plus beau, pour renforcer et intensifier leur lien.

Désormais, elle savait qu'ils étaient de la même nature, et que même dans leur manière de vivre au quotidien, ils communiaient dans une appréciation semblable de la lenteur et d'un art de vivre identique. Pour la première fois depuis longtemps elle se sentait à la fois sereine et vivante, ayant à nouveau une folle envie d'entreprendre ; mais sans se réfugier dans l'action : simplement pour mieux s'épanouir. Dans l'amour comme dans la vie courante elle s'apercevait qu'ils partageaient tout avec la même force tranquille, suivant un développement graduel et mesuré qui était déjà, en soi, un gage de succès. Si seulement ils pouvaient s'en tenir à cette ligne de conduite, se dit-elle en pensant avec mélancolie que rien n'est jamais donné une fois pour toutes, et que, fatalement, ils connaîtraient d'autres humeurs. Mais peu importait, du moment qu'ils partageaient la même philosophie, cette lente et prudente approche des choses de l'existence.

Elle savait aussi que le fait de s'être abandonnée ce soir n'était pas neutre. C'était, implicitement, une manière pour elle de lui offrir sa vie et, telle une jeune fille ayant retrouvé sa virginité, de lui promettre des épousailles, des noces cosmiques, pensa-t-elle en rougissant.

S'en voulant cependant de son emportement trop enthousiaste, elle se mit à songer à l'avenir qui pourrait être le leur, si elle savait prêter attention aux signes envoyés par le destin. Au fil de ses pensées et en glissant dans le sommeil qui la gagnait progressivement, elle se mit à rêver qu'après avoir été arbre, et fleur s'ouvrant au soleil de l'amour, elle sentait enfin ses ailes s'entrouvrir pour devenir oiseau, parachevant ainsi le cycle des métamorphoses dont seule l'espèce humaine est capable.

Parmi les espèces aimant butiner les fleurs ou bâtir leur refuge au sein des arbres, c'était bizarrement de l'oie sauvage qu'elle se sentait le plus proche, cet animal maladroit, partagé entre la terre rassurante et la tentation des cieux, encore effarouché par sa liberté mais qui, déjà, se savait fidèle et constant...

1. Elle était oie et, pataude, avait dû s'y reprendre à plusieurs fois avant de quitter le marais où elle s'était réfugiée, pour atteindre enfin la rive.

Cela l'amena à repenser à la période qui avait suivi sa séparation d'avec Sam et sa décision de se retrancher à la campagne. Lorsqu'elle avait confié son intention à ses amis, ils avaient tentés de l'en dissuader, lui faisant ressortir les affres de la solitude à laquelle se condamnait, interprétant sa volonté comme une démission, une fuite, un refus de se battre. Au contraire, lui disaient-ils, elle devait reprendre ses activités normales, sortir, rencontrer un maximum de gens. Et pourquoi pas s'étourdir de plaisirs faciles, lui glissaient certains hommes d'un air entendu.

Elle avait tenu bon, n'écoutant que sa vérité intérieure qui lui imposait de se ressourcer en quittant son ancienne existence, en se donnant enfin le droit de tout arrêter, pour une fois, dans sa vie. Il lui avait fallu du temps pour que s'accomplisse le processus de deuil, pour tout oublier et effacer, pour se sentir prête à repartir. Elle s'était terrée dans une grande et vieille bâtisse récemment achetée, les mois passant à la réhabiliter, avec une sorte de frénésie rageuse et désespérée qui montrait qu'il y allait presque de sa survie. Bricoler, raboter des pièces malades, en clouer et coller d'autres, étaient en effet des manières de se réparer elle même, de se guérir de la blessure narcissique encore mal refermée, de se refaire un corps et une santé en se sentant utile, en revenant aux gestes archaïques de l'homo faber en quête de survie et d'outils pour protéger les siens.

2. Il lui avait fallu attendre longtemps pour oser, enfin, sortir de son antre et s'essayer, à nouveau, à voler de ses propres ailes en allant vers les autres. Lorsque la maison isolée dont elle ne sortait que pour acheter furtivement de nouveaux outils avait enfin été repeinte et refaite de fond en comble, on l'avait vue se reposer dans le petit jardin attenant, au dessus de la falaise, profitant enfin de son travail et du panorama splendide qui s'étendait devant elle.

Elle ne pouvait s'empêcher de repenser avec amusement, voire avec une légère honte car elle s'en voulait de sa timidité excessive, à ses premières tentatives pour aller faire des courses au village voisin, pour parler aux commerçants, en se refusant pour une fois à la facilité des grandes surfaces anonymes. Elle avait eu du mal à dire bonjour, encore plus à se présenter en expliquant qu'elle était la nouvelle propriétaire du lieu. Mais cela avait débloqué quelque chose en elle. A partir de ce moment, elle s'était sentie soulagée, plus ouverte au monde et à autrui, même si elle conservait toujours une sorte de lenteur et de réserve dès qu'on lui adressait la parole.

Peu à peu, elle avait étendu le champ de ses promenades aux villages voisins, aux sentiers forestiers et circuits pédestres des environs, prenant plaisir à s'arrêter dans les petites auberges qui ponctuaient le paysage d'autant de haltes ombragées et agréables. Les autres promeneurs ne faisaient en général pas attention à elle, tant sa démarche souple était quasi invisible, aussi discrète que sa présence. C'était pourtant cet aspect timide et farouche qui avait frappé et séduit son futur compagnon. Il avait plusieurs fois fait la même promenade qu'elle, légèrement en retrait de façon à ne pas se faire remarquer, avant d'oser l'aborder pour la première fois. Elle s'en souvenait encore avec joie: c'était dans l'une de ces petites auberges qui semblaient avoir échappé au temps, il lui avait demandé s'il pouvait s'asseoir à ses côtés et partager avec elle le temps de leur repas. Elle lui avait souri, ils avaient alors commencé à parler, se livrant peu à peu, sans conscience du temps qui passait, le crépuscule les surprenant, tout étonnés d'avoir pu si longtemps se parler, elle si timide et lui si taciturne habituellement...

3. Le début de leur relation avait été difficile, chacun avançant à son rythme en gardant jalousement son indépendance, se rétractant comme un coquillage de mer dès qu'une difficulté ou une divergence apparaissait entre eux.

Son compagnon était tellement habitué à sa solitude que, malgré son désir de partager l'intimité de sa bien aimée, il avait du mal à accepter les contraintes

imposées de manière fatale par le seul fait qu'autrui existe, avec d'autres désirs et d'autres réactions. Lorsque Mélissa lui disait parfois qu'elle préférait rester seule plutôt que de répondre à son invitation, il en prenait ombrage et partait, blessé dans son orgueil, disant à peine au revoir, supportant difficilement sa décision.

Elle même s'était butée. D'abord, elle avait eu tendance à conserver farouchement son indépendance, refusant ses avances pour se prouver qu'elle demeurait autonome, mais aussi à cause d'une crainte secrète de renouer un contact après sa dernière rupture. L'amour est une école de souffrance autant que de bonheur, et il faut être fort pour repartir à chaque fois en conservant intacte la possibilité de se donner à nouveau totalement.

Lorsque la retraite qu'elle s'était imposée lui parut suffisante et qu'elle eut enfin compris qu'elle désirait profondément, presque viscéralement, se rapprocher de son compagnon, elle était tombée dans l'excès inverse, voulant aller trop vite, proposant d'emblée et de manière soudaine de chercher dès le lendemain leur futur appartement. Mais il n'était pas prêt, avait reculé, et même pris ses distances pendant quelques semaines, effrayé par la manière trop directe dont Mélissa s'y était prise. Elle avait dû assumer et, pendant tout ce temps, se battre seule, avec la crainte d'avoir fait sottement avorter leur projet.

Ils avaient fort heureusement réussi à s'expliquer un soir de réconciliation, main dans la main devant le lac, pleurant comme de jeunes amoureux de leurs méprises et maladresses réciproques. C'est dans ce moment d'abandon qu'ils avaient enfin ressenti une toyale confiance qui dépassait leur individualité, découvrant lentement qu'ils pouvaient s'entraider et se protéger réciproquement.

4. Mélissa avait dû lutter contre ses réticences pour faire à nouveau confiance à un homme, pour accepter de s'épancher et, plus simplement encore, de parler sans se demander tout de suite comment ses propos allaient être pris, s'ils n'allaient pas se retourner contre elle en étant mal interprétés. Elle ne s'ouvrait que lentement, timidement, par intermittence, le plus souvent dans des moments apaisés où ils communiaient pleinement, sans même avoir besoin de parler.

Elle aimait repenser à ce moment où, pour la première fois, elle avait accepté cet amour naissant. Elle l'avait surpris en ville, un soir, adossé à un mur de magasin, regardant distraitement le menu du restaurant voisin, prêt selon toute vraisemblance à repartir. Il avait un air las, indécis et profondément triste, tout en dégageant en même temps, tel un arbre immobile et solitaire, une impression de force tranquille et étrangement sereine.

C'était comme l'appel irrésistible de la branche pour l'oiseau fatigué: elle avait ressenti à ce moment une connivence de destin, un élan insensé, une envie folle de lui apporter un peu de joie. S'approchant lentement sans qu'il en ait conscience, elle s'était plaquée doucement contre son corps, l'avait enlacé tendrement de ses bras, puis elle avait cherché sa bouche pour y déposer sans avoir dit un mot un long baiser empli de passion et de promesses.

Il s'était laissé faire, s'abandonnant à ce qu'il n'osait encore croire un cadeau du destin. Puis après son long baiser fougueux, elle s'était réfugiée frileusement dans ses bras, ayant enfin trouvé une place où elle pouvait se blottir en toute sécurité...

5. Parce qu'il faut attendre longtemps afin que les événements et les sentiments mûrissent, mais aussi parce qu'il était inscrit profondément dans leur caractère qu'il ne faut pas se hâter dangereusement en forçant sa nature, ils attendirent plusieurs années avant d'envisager de se marier.

Cela ne les empêcha pas de décider de vivre ensemble, d'aménager tous deux leur maison, de partager projets et loisirs, réalisant de grands voyages en Orient où l'un et l'autre avaient rêvé de se rendre un jour. Ainsi, insensiblement, se développa entre eux ce qui était plus qu'une complicité, une même sensibilité et façon de se comporter dans la vie; au point qu'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, fonctionnant de plus en plus à la manière d'un couple établi de longue date. Pendant longtemps, ils n'eurent aucun besoin ou velléité de régulariser leur liaison, puisque tout allait bien entre eux.

Lorsqu'ils envisagèrent d'avoir un enfant, la question se posa toutefois de manière différente, et ils commencèrent à réfléchir au mariage pour ne pas marginaliser le petit qui allait naître par rapport aux autres enfants, mais aussi parce qu'ils avaient envie, pour la première fois, d'officialiser le fruit de leur amour, cette première création véritablement commune qui allait être conçue et longuement porté dans le ventre de Mélissa.

6. Les nuages des soucis quotidiens avaient totalement disparu et, enfin, elle pouvait planer librement dans un ciel dégagé, plus pur que jamais. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait connu une telle sérénité, un tel détachement des contingences matérielles.

Le bébé se mit à crier dans le berceau installé tout près d'elle dès sa naissance. L'enfantement avait été une délivrance, certes, mais plus encore une source de réalisation personnelle, lui procurant un sentiment d'aboutissement d'un long travail. Elle s'était sentie comme un arbre nourrissant de sa sève, au fil des saisons, un seul mais magnifique fruit requérant tous ses soins. C'était le fruit du paradis et de l'amour symbiotique d'avant le pêché, d'avant la séparation des sexes et des cordons ombilicaux, et c'était tout naturellement que, parvenu à terme, il s'était détaché sans souffrance. Loin d'avoir été pour elle un traumatisme, cette séparation représentait un achèvement, et elle se sentait maintenant étrangement pleine et sereine. Jamais elle n'avait autant eu la compréhension charnelle, viscérale, des rythmes et cycles de la nature: elle savait être au maximum de ce qu'elle pouvait donner d'elle-même, et en était merveilleusement comblée. Elle voyait en même temps un nouveau cycle se dessiner pour ce petit être fragile qui dormait à ses côtés et qui, lui, n'en était qu'au début d'un nouveau chemin.

La plénitude d'une femme enceinte, encore tout entière dans son monde et inconsciente de la mélancolie post-natale qui la guette, a quelque chose de rond, de doux et d'éminemment lunaire, qui irradie de sa claire lumière les êtres qui l'entourent, les enveloppant dans une aura qui les force à marcher et parler doucement, ressentant eux aussi à leur insu la magie de ces débuts de cycle encore fragiles qui, très lentement, se mettent en branle, comme au début de l'univers, comme pour l'éclosion d'une fleur.

Mélissa sourit en voyant au loin l'envol d'une oie sauvage qu'elle avait longuement observée les jours et les mois précédents. Pour elle aussi, le temps de partir vers de nouvelles aventures était arrivé...

L'oie sauvage s'était enfin envolée et allait loin, haut, très haut dans les nuages de la béatitude céleste, perdant ses plumes sans même s'en apercevoir, au fur et à mesure de sa montée vers le soleil.

En bas, sur terre, la tribu primitive des adorateurs des oies suivait son vol de façon à recueillir le plumage sacré, y voyant un fétiche contre le mauvais sort, mais aussi un gage de fidélité, puisque l'oie était l'un des oiseaux les plus fidèles et les plus doux, presque craintifs, de la création.

Le printemps venu, ils allaient organiser une cérémonie rituelle où les danseurs, revêtus des plumes ainsi recueillies, tourneraient longuement en rond, jusqu'à entrer en transe, pour enfin, à leur tour, devenir oiseau...

Notes sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, la jeune et douce Souen avait été la première à monter sur l'estrade en se reconnaissant facilement dans le Jeu. Les autres joueurs avaient souri en la voyant venir près d'Ato, tant il était évident depuis le début que cette douceur, cette extrême lenteur dans les démarches, étaient typiques de son caractère; ils pensaient même qu'elle aurait pu se dévoiler plus tôt, mais, probablement à cause de sa timidité, elle n'avait osé s'avancer tant qu'elle n'était pas totalement sûre d'elle.

Ken, lui, avait attendu la fin du jeu pour se dévoiler, opposant sa force d'inertie à l'impatience des autres joueurs, jouissant visiblement de son pouvoir de rétention et de sa faculté de ralentir le temps.

Le frère et la soeur étaient faits pour s'entendre dans les situations de début de cycle où il est nécessaire de laisser mûrir les choses, se dit Ato.

Dans la salle de visionnage, les commentaires étaient repartis, les spectateurs étant soulagés de retrouver au premier plan deux joueurs, et non un seul, ce qui était pour eux pour eux toujours moins riche et plus difficile à interpréter.

La vieille chouette bavarde ne pouvait s'empêcher de voir d'un mauvais oeil cette lenteur entre les deux jeunes enfants de Lebab, à la limite de la lascivité et de la perversion. Elle ne put s'empêcher de rappeler les rumeurs qui avaient couru sur ces deux êtres pendant leur enfance sur Lebab: ils étaient, à l'époque, si proches l'un de l'autre qu'on les avait crus un moment franchement amoureux et tentés par des actes contre nature, ce qui avait même amené leurs parents à les séparer pendant quelques années. N'étaient-ils pas tentés, une fois de plus, par un mariage qu'ils essayaient de cacher derrière une histoire exemplaire entre humains?

Pourtant, en Egypte, les enfants des dieux peuvent se marier entre eux, ronchonna le sanglier bougon, qui contredisaitla chouette pour une fois, éveillant d'un seul coup la méfiance de celle-ci: n'était il pas un peu pédophile, pour oser tenir un tel discours?

Le crabe à pinces de homard, qui avait vu bien des marées monter puis descendre sans jamais se lasser, voyait dans le récit, plus prosaïquement, le rappel de la lenteur et de la monotonie des cycles de la nature qui, contrairement aux humains, ne se pressent jamais pour arriver à leur fin. Mais il faut dire que depuis quelque temps il passait par une période de mélancolie dépressive, ne trouvant plus goût à

rien. C'était la raison pour laquelle il n'était pas intervenu depuis longtemps, le jeu auquel il venait d'assister le confortant dans sa retraite.

Seule la cohorte des savants, les vieux fous aux figures ésotériques de triangle isocèle, tentait de faire comprendre à la foule qu'un enseignement plus profond était présent dans le Jeu. Pour eux, si on mettait en rapport les trois lancers de dés qui venaient de se dérouler, on obtenait la confirmation qu'on était dans le début d'un nouveau cycle, puisqu'à chaque fois il s'agissait de montrer comment la vie et une nouvelle période commencent. Ici, philosophiquement, et une fois effacés tous les grands objectifs ou ambitions humaines, on avait, selon eux, rappelé qu'à la base de la vie on retrouve l'opposition violente entre deux principes opposés, l'un porteur frénétiquement de vie et l'autre, plus sombre, symbole de mort et d'aspiration au repos, les deux pouvant s'allier à condition de s'y prendre soigneusement et très lentement, afin que la noce cosmique qui allait les voir s'unir ne tourne pas au chaos.

Selon un autre savant, on pouvait y voir une métaphore de la conception de la vie avant l'enfantement, avec la description des deux principes, masculin et féminin, ayant besoin l'un de l'autre, puis la description romancée de la longue période de façonnement et de perfectionnement du foetus qui avait besoin de temps pour, enfin, sortir à l'air libre...

Après avoir laissé tous ces avis s'exprimer, Ato fit signe à Foussage d'intervenir pour livrer les clefs complémentaires dont il disposait:

.La situation provient du Ciel Antèrieur 17, la Suite, à cause du rapport entre les deux plus jeunes enfants, qui est ici inversé au profit de la jeune fille.

.Les comparaisons peuvent s'établir avec 35, le Progrès, mais aussi avec le Développement, 50, et la Poussée vers le haut, 46. La spécificité de ce récit réside toutefois dans son aspect plus psychologique et éthique, invitant à progresser dans la durée, en suivant l'ordre naturel des choses.

.Le récit est la suite logique du précédent, sa mise en mouvement.

54. L'EPOUSEE ET LE TRAITE DES ANIMAUX

Revêtue d'un peignoir de soie entrouvert qui ne cachait rien de son corps intégralement bronzé après les dernières vacances au soleil, assise à même la moquette de son appartement avec un cendrier plein à côté d'elle, Mélissa, pensive, se lissait délicatement les cheveux avec la paume d'une main, tout en tenant distraitement une cigarette de l'autre. L'objet de ses préoccupations était à la fois futile et grave : elle refusait d'abandonner ses habitudes de célibataire sous prétexte qu'elle allait se marier, tout en étant consciente de la chance qu'elle avait eue de naître en Occident, en cette dernière partie de vingtième siècle. Partout ailleurs, elle aurait été obligée de se soumettre passivement à son mari, ou en son absence, à son père, voire à son grand frère. Dans les pays musulmans où l'islam avait étendu sa chape de plomb et d'ignorance comme le christianisme l'avait fait en Occident quelques siècles auparavant, elle aurait même été obligée de vivre voilée.

Elle sourit intérieurement en exhalant précieusement la fumée de sa cigarette. Elle se rappella la façon dont, la veille au soir, elle avait remis à sa place, dans un bar, un homme qui la serrait d'un peu trop près, se disputant plus tard avec son fiancé qui lui reprochait de ne pas être suffisamment souple et compréhensive. Non, elle ne se referait pas, se dit-elle en relevant la tête avec un air bûté. Déjà lorsqu'elle était adolescente et qu'un homme un peu trop sûr de lui l'abordait, elle ne pouvait s'empêcher de rire en le comparant à un singe, gauche et balourd, profondément ridicule dans ses gestes de mâle prétentieux.

Elle avait observé ceux-ci pendant des semaines dans les forêts de Bornéo, amusée par leur façon machiste de se camper sur leurs pattes velues, de se frapper la poitrine en poussant de longs cris pour asseoir de manière incontestable leur autorité sur leur territoire, prenant souvent de force la femelle qu'ils désiraient, la protégeant tout en la maintenant fermement à l'intérieur de leur espace, grimpant aux arbres afin de s'y accoupler en toute tranquillité. Elle ressentait pourtant de la sympathie pour eux, car en même temps rien n'était plus lent, paresseux et pépère que cette espèce animale qui ne prenait jamais de risque inconsidéré dans sa vie, passant prudemment d'une branche à l'autre, s'assurant de la profondeur de l'eau avant de traverser une rivière, prenant chaque jour de longs moments pour préparer amoureusement son lit, comme tant d'humains enfermés dans leurs petites habitudes.

Avec l'âge, loin de s'améliorer, ces grands singes se rapprochaient de leurs congénères: ils gagnaient des bourrelets de graisse et devenaient de plus en plus insupportables, tels ces vieillards grincheux régentant la vie du village depuis la terrasse du café où ils passaient désormais le plus clair de leur temps. C'étaient de

véritables patriarches à leur manière, la preuve que l'hérédité existe et que l'homme descend bien du singe, pour le meilleur et pour le pire.

Mélissa avait tiré de sa comparaison entre les deux espèces un enseignement purement personnel, affirmant dans un article qu'elle s'était amusée à signer sous un pseudonyme que la question était moins de savoir d'où l'homme venait, que de connaître le modèle vers lequel il tendait. Il était clair pour elle que l'homme, seule créature à ne pas être figé dans un déterminisme unique, pouvait encore évoluer, n'était qu'une étape transitoire, un pont ou un passage vers une autre forme de vie et d'esprit qui restait encore à inventer. L'homme devait abandonner son passé simiesque pour se transformer en un autre devenir-animal, avait-elle conclu avec humour, tout en laissant ouverte la question de l'espèce à privilégier comme modèle d'évolution.

Autant elle était reconnaissante à ses consoeurs de s'être battue pour libérer la femme des carcans dans lesquels l'homme avait toujours voulu l'enfermer, autant elle pensait que leurs excès risquaient de l'emmener vers une autre erreur, vers ce qu'elle avait appelé une fois un "devenir-pachydermique", en condamnant le mâle au triste sort des éléphants. Elle connaissait beaucoup d'amies qui avaient décidé de vivre sans s'attacher à aucun homme, chassant dans les bars ou les jardins publics lorsqu'elles avaient besoin d'un mâle, usant de stratégies afin d'avoir un enfant pour rejeter aussitôt le père, réinventant ensemble une société matriarcale en tissant un nouveau réseau d'entraide qui reliait de manière solidaire ces mères célibataires. Les éléphants, eux aussi, vivaient en clans réunissant à chaque fois une mère et ses nombreux descendants, les femelles adultes s'entendant entre elles à merveille, échangeant à l'aide de longs barrissements, de caresses avec la trompe et les oreilles, de multiples témoignages d'affection. Partagées entre leurs soeurs et leur progéniture, elles n'avaient aucunement besoin, pour leur équilibre affectif, des mâles, relégués en périphérie des troupeaux. Elles les appellaient ponctuellement pour un accouplement, les renvoyant ensuite errer, solitaires, en marge de la horde. Ce renversement de situation avait quelque chose d'amusant, mais Mélissa trouvait que cette solution qui consistait à réinventer une société matriarcale aussi dure et fermée que l'avait été la société patriarcale, puisqu'elle fonctionnait sur le même principe de l'exclusion de l'autre sexe, était malgré tout dommageable. L'homme et la femme devaient être capables d'inventer une autre forme de vie, soutenait-elle avec véhémence, lors des quelques conférences tenues après la publication de son court traité sur les animaux.

Pour trouver un modèle positif d'animal supérieur, elle était allée chercher son inspiration du côté des grands félins, plus précisément en s'intéressant à la vie royale et sauvage du tigre. Elle avait toujours été fascinée par ce félidé à la démarche souple et fière, qui avait besoin d'un territoire de chasse immense s'étendant de trente à mille kilomètres carrés, où il vivait la plupart du temps parfaitement seul, attendant la nuit pour baliser et renforcer ses frontières en les marquant de ses odeurs et ses excréments, guettant longuement sa proie tel un chasseur impavide, pour enfin foncer sur elle au dernier moment. Le tigre était pour elle le modèle du "devenir-libre" que devait viser le primitif, tout comme l'homme moderne, attiré par la voie du guerrier, par le goût farouche de l'indépendance et par la même capacité à demeurer perpétuellement aux aguets pour de nouvelles aventures.

Leur vie sauvage et individualiste n'empêchait pas les mâles et les femelles de partager entre eux des instants de tendresse et de vie en commun pendant lesquels

aucun ne l'emportait réellement sur l'autre, chacun défendant farouchement son territoire : les approches se faisaient courtoises, la tigresse tour à tour féline et séductrice, tendre et fière, faisait autant la cour au mâle que l'inverse. La proposition d'accouplement pouvait d'ailleurs venir aussi bien du tigre posant délicatement son museau sur la femelle pour un baiser en signe d'intention pacifique, que de la femelle se frottant contre lui en feulant. elle roulait alors à terre pour finir, et s'offrait, couchée à plat ventre pour mieux l'accueillir. Ce jeu amoureux pouvait se renouveler une dizaine de fois par jour, les nouveaux compagnons restant souvent ensemble de longs mois, jusqu'à l'apparition du nouveau-né. C'était alors le temps d'une courte et ultime idylle, le mâle et la femelle partageant pour une fois leur territoire de chasse et leurs repas, dormant côte à côte, partageant une même vie pendant laquelle ils ne baissaient pourtant jamais les armes : si lui se méfiait toujours du moment qui suivait l'accouplement, car la femelle pouvait se relever, furieuse, et mordre sauvagement le mâle pour se défaire d'une emprise qu'elle ne supportait plus, elle, le surveillait également étroitement une fois ses petits à bas, de peur qu'il ne les dévore. D'un commun accord, ils sentaient à ce moment qu'il était temps de se séparer, chacun retournant chasser sur son territoire en reprenant sa vie libre et solitaire.

En finissant son ouvrage, Mélissa avait pris la précaution de préciser que le « devenir-tigre » de l'homme ne consistait pas à se comporter physiquement comme cet animal, en prenant exemple sur sa cruauté ou son instinct carnivore. Il s'agissait simplement de reconnaître que l'essence de l'homme, capable d'échapper au déterminisme, était de dépasser les conditions misérables de sa vie quotidienne pour rêver aux grands espaces et rejoindre à son tour le règne des grands prédateurs, les plus autonomes de la création.

Surtout, les moeurs de ces félins représentaient pour elle une nouvelle manière de concevoir le couple, à égalité, comme la réunion de deux individus farouchement libres et indépendants, dont aucun ne devait l'emporter sur l'autre. Si les félins n'étaient pas capables de maintenir plus longtemps que quelques mois cet équilibre précaire entre eux, le propre de l'homme n'était-il pas de pouvoir ancrer une telle relation dans la durée, grâce à sa volonté? C'était en tout cas le sens qu'elle voulait donner à son mariage. Un tel rêve ne visait-il pas à réaliser la pierre philosophale, cette impossible fusion enfin aboutie du principe féminin et du principe masculin parfaitement réconciliés dans la quiétude du mystérieux Tao? La voie du Tigre débouchait alors, étrangement, sur des Noces cosmiques permettant de réconcilier l'humanité avec le règne animal, la femme avec l'homme, les créatures avec leur créateur....

Si Mélissa connaissait ainsi la forme qu'elle voulait donner à sa vie de couple où chacun devait se sentir libre, elle était consciente d'en être bien loin. Mais cela ne la désespérait pas : elle faisait confiance à la patience et à la ruse, incarnées depuis toujours par les femmes pour arriver à leurs fins, à leur art de contourner l'affrontement direct tout en guettant, telles des tigresses affamées, le moment de faiblesse qui leur permettrait d'avancer leur pion.

Car qui connaît la Voie connaît ses cycles, et sait que fatalement lorsque tout va mal, l'automne et le déclin vont venir, ouvrant alors de nouvelles possibilités d'intervention.

La veille, elle avait cru que tout était perdu : son amant s'était soudain montré arrogant et autoritaire, voulant lui imposer un programme qu'elle n'avait aucune envie de suivre. Elle avait hésité un moment, se demandant si elle rompait sur le champ ou si elle donnait à leur couple une seconde chance, et elle avait fini par se dire qu'elle allait l'attendre au tournant. Rien n'était encore sûr...

1. Félicia, une de ses plus anciennes amies, était une infirmière dévouée. Partout où elle avait travaillé, elle avait reçu des compliments pour son attitude envers les malades. Il fallait avouer qu'elle dépensait sans compter pour améliorer le confort de ceux dont elle avait la responsabilité, n'hésitant pas à sacrifier ses soirées ou ses week-ends lorsque cela était nécessaire, même si rien ne l'y contraignait.

Un jour de repos où elle semblait particulièrement fatiguée et déprimée, elle confia à Mélissa ses problèmes. Elle avait accepté, par amitié, de s'occuper du mari d'une de ses cammarades d'école qui lui avait téléphoné un soir, affolée, pour lui demander si elle pouvait prendre en charge dès le lendemain son époux qui venait d'avoir un accident d'automobile et qui devait rester alité pendant plusieurs mois. Elle avait acquiescé, dès qu'elle avait vu, puis était tombée amoureuse de son malade. Sa femme, très mondaine et toujours occupée par les réceptions qu'elle organisait, supportait mal l'inactivité temporaire de son époux, ne s'occupant jamais de lui, le trompant effrontément, presqu'au vu de tout le monde. Insensiblement, il s'était créé entre l'infirmière et le mari complice une amitié complice, et bientôt un amour naissant qu'ils exprimaient par de tendres regards, par une main qui s'attardait un peu sur sa peau lors des soins quotidien, mais jamais plus, confia-t-elle en rougissant.

Mélissa lui avait conseillé de surtout ne pas prendre d'initiative, de se contenter de jouer le rôle de l'infirmière parfaite, et d'avancer ses pions lentement de manière calculée. Ainsi put-elle gagner l'estime de l'entourage du convalescent, tout en jouant avec le désir lancinant de ce dernier, se dérobant dès qu'il se rapprochait trop d'elle. Lorsqu'enfin il put commencer à marcher et à se rééduquer dans le parc, il lui avoua ses sentiments, lui donnant un baiser passionné qui aurait pu durer une éternité si elle n'y avait mis fin en pensant au futur. Rien n'était encore gagné. Elle dut composer avec lui, freiner ses ardeurs, lui montrer l'imprudence qu'il y aurait à brûler les étapes. Elle n'était pour le moment que l'infirmière, la jeune maîtresse illégitime, celle qui volait son mari à sa meilleure amie ; il leur fallait laisser le temps faire son ouvrage, montrer discrètement à leur entourage qu'ils tenaient l'un à l'autre, laisser la femme légitime se déconsidérer toute seule. *Ainsi la libération 40 serait elle plus facile...*

2. Après avoir demandé la main de Mélissa, il avait fallu organiser la cérémonie du mariage. Cette occasion avait marqué le début de la crise dans laquelle elle était actuellement plongée. Son mari, mais surtout la famille de ce dernier, avaient exigé que tout se fasse dans les formes, avec une messe à l'église alors qu'aucun des deux n'était croyant, mais aussi une réception qui devait répondre aux règles du savoir-vivre, chaque table et chaque place étant mûrement pensées.

Mélissa n'avait pu s'empêcher de se sentir, dès ce moment, dépossédée de sa propre cérémonie, comme si on la forçait à se glisser dans des habits et dans un rôle archétypal, traditionnel, qui ne lui convenait pas. Pire, elle avait l'impression de ne pas exister par elle même, et que n'importe qui aurait pu faire l'affaire à sa place, puisqu'il s'agissait que de symboles dans lesquels elle devait se mouler. Au moment de recevoir l'anneau de la main de son fiancé elle avait fermé les yeux de rage, pour cacher les larmes qu'elle sentait monter en elle. Mais personne n'avait rien vu, ou alors on avait pensé que c'étaient des larmes de bonheur.

Elle avait espéré qu'il ne s'agirait que d'un moment pénible, et qu'une fois installés tous deux, ils pourraient enfin vivre comme ils le souhaitaient. Mais il n'en avait rien été : il lui avait fallu se battre pour choisir l'ameublement dont ils avaient envie tous deux, en faisant fi des remontrances de sa belle mère. Cette fois ci, elle avait décidé de ne pas céder : elle avait écouté poliment les conseils, tout en faisant comprendre qu'elle n'en ferait qu'à sa tête. Indépendante et têtue, elle avait décidé d'avancer sur sa voie, sans se renier, sans faire de compromis inutile.

Même avec son mari, elle sentait qu'elle allait devoir se battre : depuis qu'ils étaient vivaient ensemble, il lui avait plusieurs fois fait remarquer qu'il n'aimait pas qu'elle s'habille en jean, qu'il la préférait en tailleur classique, bien habillée et surtout maquillée. Même lui semblait l'aimer pour une image, un rôle symbolique qu'elle se devait d'incarner, sans tenir compte de sa propre personnalité. Si elle avait envie d'être en pantalon avec un gros pull, elle ne voyait aucune raison de ne pas le faire, avait t-elle répondu en faisant exprès de ne pas prendre d'autre tenue pendant plusieurs semaines...

Mélissa avait choisi, après une première concession pour ne pas heurter de front la belle famille, de redresser la barre afin d'être elle-même et de se faire accepter en tant que telle, même s'il lui fallait pour cela *ébranler, 51, les habitudes et les certitudes...*

3. Passive et soumise, Mélissa ne se reconnaissait plus. Elle savait qu'elle avait gravement fauté et qu'elle allait payer cher sa faiblesse.

Elle avait rêvé d'être une tigresse libre et indépendante, bâtissant une nouvelle relation de couple égalitaire, s'était heurtée à un mur. Car l'homme dont elle était éperdument tombée amoureuse ne partageait pas les mêmes convictions. Il aimait trop sa vie de célibataire et les multiples conquêtes faciles auxquelles il était habitué.

Parce que, malgré tout, elle tenait follement à lui, elle lui avait fait des déclarations enflammées, s'entêtant à le poursuivre malgré ses réticences, s'arrangeant pour se trouver constamment sur son chemin, se montrant aguicheuse et prête à tout pour lui plaire. Cela ne servait à rien : plus elle s'acharnait, plus il se révélait méfiant et distant.

A la fin, elle le supplia à genoux de la laisser vivre à ses côtés, lui promettant d'être parfaitement docile, prête à assouvir n'importe lequel de ses fantasmes. Elle serait sa fidèle servante, ne lui demanderait aucun compte sur ses journées. Pour le laisser vivre librement, elle était prête à perde sa propre liberté, à devenir parfaite, à le respecter comme les primitifs vénéraient *la Puissance du Grand 34.*

4. Mélissa ne voulait pas laisser les autres régenter sa vie. Lorsqu'elle vit que les détails à régler pour le mariage devenaient un enjeu de pouvoir, chacun voulant que la cérémonie corresponde à ses souhaits, elle recula instinctivement. Cela lui rappelait trop les situations professionnelles où, sous prétexte qu'elle était toute jeune dans la profession, on décidait pour elle des clauses de son contrat, en profitant pour lui imposer des fonctions et attributions qu'elle n'aurait pas acceptées dans d'autres circonstances. Elle voyait où cela allait la mener : si elle cédait, il serait difficile de revenir ensuite en arrière.

Elle tenta de faire comprendre que les choses se passeraient comme elle et son futur époux le désireraient, et non forcément comme les parents le souhaitaient. Nul ne voulant l'entendre, elle décida pour finir de retarder les bans et de remettre à plus tard la cérémonie. Après tout, on en était encore à la préparation du mariage, les cartons d'invitation n'avaient été ni imprimés ni envoyés, et rien ne pressait. Elle déclara à la surprise générale qu'elle avait besoin de réfléchir, qu'elle ne voulait rien faire dans la précipitation ou sous la pression de qui que ce soit, et qu'ils avaient besoin de se retrouver tous deux, elle et son futur fiancé, pour décider de ce qu'ils voulaient réellement entre eux.

Sa résolution jeta un froid, mais contribua à lui faire gagner un respect qu'elle aurait sinon mis des années à gagner. On vit bien qu'elle ne remettait pas en cause son mariage en soi, mais simplement la manière dont se négociait les formes de la cérémonie. On en déduisit alors qu'elle avait un caractère difficile, et qu'elle ne se laisserait pas marcher sur les pieds.

Lorsqu'elle revint, avec son futur mari et qu'ils annoncèrent après un long week end passé en amoureux la manière dont ils envisageaient l'évènement, nul ne songea à s'opposer cette fois ci à *l'approche, 19,* qu'elle avait choisie. N'était-ce pas, après tout, de sa vie qu'il s'agissait?

5. Mélissa avait caché jusqu'au bout son origine aristocratique, pour ne pas compliquer leur relation par des considérations futiles. Pour elle, la véritable noblesse était celle du coeur, la naissance n'étant importante que pour les snobs, les aigris ou les revanchards qui tentent ainsi de cacher leur faiblesse. Elle ne sacrifiait rien en se mariant avec un roturier, puisqu'elle épousait un coeur pur, auprès duquel elle ne pouvait grandir et s'épanouir.

II était fréquent chez elle de ne pas mettre en avant ses privilèges. Ainsi, lorsqu'elle avait une nouvelle fonction dans une société, elle ne parlait jamais de ses diplômes, et encore moins de ses titres de noblesse, se présentant de la manière la plus modeste possible, affirmant ne rien savoir et demandant à ceux qui avaient de l'ancienneté dans l'entreprise de lui faire découvrir les arcanes d'une expérience qu'elle ne possédait pas. La plupart du temps, ses collègues étaient étonnés lorsque, par la suite, ils apprenaient par hasard son cursus et son origine.

Son époux n'avait appris les titres princiers de Mélissa, que lors du mariage, lorsque l'officier de mairie avait lu l'acte de naissance complet de chacun des époux. Il comprit du même coup pourquoi certaines amies de Mélissa portaient des tenues apparemment plus fastueuses qu'elle : elles étaient elles aussi, issues de la haute aristocratie, et elles avaient revêtu spontanément les toilettes adéquates, ne pensant à aucun moment que Mélissa aurait abandonné ses

privilèges. Elles avaient été horriblement gênées de paraître habillées plus luxueusement que la mariée, et étaient allées faire devant tout le monde acte d'allégeance à leur amie, pour lever tout malentendu. Mélissa, de son côté, s'était contentée de sourire, tout entière à sa *Joie, 58*.

6. Félicia, l'amie de Mélissa, en avait trop fait pour s'attacher l'homme qu'elle aimait. Ce dernier était un des malades dont elle s'occupait, un homme marié, alité depuis plusieurs mois à la suite d'un accident d'automobile. Insensiblement, elle avait bien senti lorsqu'elle le soignait qu'il se passait quelque chose entre eux ; plutôt que de lutter pour refouler ce sentiment grandissant et l'empêcher de prendre de l'importance, elle l'avait encouragé, plongeant avec émoi dans les troubles de l'amour naissant.

L'homme était riche, disposait d'une situation qui l'impressionnait, et devait fêter ses dix ans de mariage à la fin de l'année. Pour ne pas perdre la face, lorsqu'il commença à l'interroger sur sa vie et sur ses centres d'intérêt dans l'existence, elle se mit à mentir et à se construire une vie imaginaire. S'inspirant de ce qu'elle connaissait du milieu dont lui parlait Mélissa, elle s'inventa un passé aristocratique, déclarant descendre d'une telle famille noble de Russes blancs, son père étant chauffeur de taxi et elle infirmière uniquement parce qu'ils avaient tout perdu à la Révolution. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir gardé intacts les ggoûts raffinés et l'éducation de son milieu. Elle allait régulièrement à l'Opéra, animait chez elle un cercle de discussion littéraire que fréquentaient des auteurs à la mode, montait à cheval aussi naturellement que d'autres marchent, était invitée par les plus grandes familles qui lui faisaient encore acte d'allégeance, avait elle ajouté ingénument. L'homme n'avait pu s'empêcher d'admirer le courage d'une telle jeune fille qui se mettait au service des malades, et qui par ailleurs avait une vie si intense et si brillante le reste du temps. C'est ce qui l'avait séduit, et qui l'avait entre autres amené à lui promettre le mariage lorsqu'il serait rétabli et qu'il aurait divorcé.

Hélas, lorsqu'il fut à nouveau valide et qu'il l'invita, tout heureux, à l'opéra, il se rendit vite compte de l'absence de culture lyrique, à ses réactions de provinciale émerveillée par tout ce qu'elle voyait en accumulant les impairs sans s'en rendre compte. Légèrement soupçonneux, il l'invita ensuite à monter à cheval avec lui dans un cercle hippique réputé; il commença à se douter sérieusement de quelque chose quand elle déclina l'invitation sous un prétexte futile, en bafouillant et rougissant comme une collégienne prise en faute. Deux ou trois autres expériences lui confirmèrent ce qu'hélas il commençait à pressentir : sa jeune maîtresse était aussi nue que le roi de la fable, elle n'avait rien à lui offrir dans la corbeille aux mirages qu'elle lui avait fait miroiter. Et comme il avait aimé que les oripeaux imaginaires dont elle s'était parée, il ne pouvait ressentir aucune tendresse ou même pitié envers elle. Il rompit violemment, après une brève discussion et *opposition, 38, violente*.

Fragments sur Lebab

Dans la salle des joueurs, Tchen, le fils aîné, avait été fidèle à sa réputation, s'élançant rapidement sur le devant de la scène dès qu'il avait deviné qu'on parlait de lui. Il se sentait plein de force et d'énergie, une perspective de mariage lui convenant parfaitement : n'était ce pas un augure favorable, l'annonce d'un printemps et d'une nouvelle histoire; à créer de toutes pièces ?

Il avait pourtant été surpris de voir sa plus jeune soeur, au caractère gai et primesautier, le rejoindre sur scène. Comme aîné, représentait-il symboliquement l'homme âgé qui va demander en mariage une jeune fille qui lui devra obéissance et respect, ou devait-il garder son rôle initiatique de grand frère amenant sa jeune soeur dans la maison de son futur mari ?

N'y avait-il pas, en outre, une allusion discrète aux cas d'inceste entre frères et soeurs de sang divin, qui avaient été si sévèrement punis dans le passé sur Lebab ? A voir le visage soucieux d'Ato, on en pouvait exclure cette hypothèse. Mais ce dernier ne dit rien...

Les joueurs aux aguets, K'an et Li, n'apportèrent pas plus de lumière, mais furent par contre précieux pour comprendre dès le début les forces et tendances qui se trouvaient ici représentées, puisque Li illustrait la force et l'attachement amoureux, et que K'an venait témoigner des dangers qui se manifestent dans de telles situations.

Dans la salle de visionnage, les commentaires allaient bon train.

Le clan des commères, traditionnellement emmené par la vieille chouette bavarde, voyait l'histoire comme évolution logique du récit précédent, puisque, après les fiançailles et les promesses de fidélité, il était désormais question de mariage pour Mélissa. Mais les interprétations quant aux conseils donnés divergeaient fortement : pour le vieux sanglier bougon, il s'agissait de rappeler que dans le mariage traditionnel la femme doit obéissance et soumission à l'homme. Bien entendu, les femmes de l'assemblée n'étaient pas d'accord, ne manquant pas de dénoncer une telle vision machiste digne d'un vieux singe, prétendant qu'à l'inverse il s'agissait de montrer comment, à l'image de la tigresse, se faire respecter et suivre un chemin indépendant au sein même du mariage.

Le vieux psychologue de service aux cheveux hirsutes et au groin de cochon mal lavé tenta d'expliquer qu'à son avis on entrait enfin dans les arcanes de l'inconscient, gardé comme chacun le sait par la figure emblématique du tigre sauvage, en voyant comment le principe de mort et l'instinct vital s'enroulaient autour du même axe et se nourrissaient l'un et l'autre, dévoilant un indéterminé originel ou régnait le désordre et où tout était encore ouvert. Là, dans cet espace flou, naissaient les désirs et les pulsions, les différentes fins de l'histoire montrant bien selon lui que la passion naissante pouvait s'orienter dans une infinité de directions possibles, vers l'Absolu, mais aussi vers la perte et l'épuisement. C'était pour cela, selon lui, que l'histoire comportait de nombreux dangers et n'était fondamentalement favorable si on ne savait la canaliser comme il le fallait.

Les savants ésotériques avaient essayé, eux aussi, d'élever le débat en montrant qu'il s'agissait encore plus profondément de vider l'accord parfait entre principes opposés. Mais on commençait à en avoir assez de leurs élucebrations intellectuelles. Ils s'étaient pourtant défendus avec acharnement, s'efforçant de montrer à leur tour qu'on arrivait maintenant à un moment charnière de la cosmogonie métaphysique, puisque, après avoir campé les principes opposés de la vie et de la mort, on les faisait pour la première fois s'unir étroitement. Ils avaient hâte, disaient ils, de voir ce qui allait résulter d'une telle union alliance a priori bénéfique. On les écouta d'un air condescend et moqueur, comme si on était habitué à leurs sorties au point de ne plus y faire attention.

Une seule créature de Lebab amena un nouvel élément au débat : ce fut le héron au long bec et au long cou de girafe grimaçante. Selon lui, cet animal soucieux et pensif, il s'agissait, depuis le début du nouveau cycle, d'établir pour les humains une nouvelle manière de réfléchir, en s'inspirant non plus de l'histoire ou de la psychologie, mais du modèle de la nature, dont il fallait toujours déduire une sorte de « philosophie ou voie naturelle ». Fort bien, lui répondit-on en substance, mais en ce cas il était étonnant qu'à chaque fois cette philosophie change et qu'à la voie de l'arbre de pierre, succède maintenant une voie de tigre. Comment prendre de tels changements au sérieux ? Fallait-il admettre que chaque situation impliquait une philosophie différente ? Mais alors il n'y avait plus place pour aucune vérité...

Ce fut le moment que choisit Ato pour intervenir en livrant de nouvelles clefs de méditation pour ceux qui le souhaitaient :

. La situation, inverse du 53, provient du récit 64 « avant l'accomplissement ».

Aucun trait n'est ici à sa place, d'où le règne négatif de l'indéterminé, le dévoilement de l'Ouvert où les passions puisent force et errance.

.On peut comparer cette histoire avec la Durée du mariage, 32, ou encore avec la métaphore érotique « Venir à la rencontre », 44, qui doit aussi apprendre à viser l'union ultime, ou enfin avec l'influence, 31, où les deux principes opposés se découvrent...

.

55. L'ABONDANCE ET LE TRAITE DES FLEURS

Mélissa, ivre de chaleur et d'éblouissements, éclata de rire au soleil qu'elle fixait intensément depuis une heure derrière ses paupières closes, afin de mieux se laisser envahir par son feu bienfaisant. Assise en tailleur face à la mer, chaque parcelle de son corps captait les rayons de l'astre, les laisant descendre le long de ses membres, à l'intérieur de ses veines où ils venaient purifier son sang, avant d'atteindre et régénérer enfin son coeur. C'était comme une grande vague de mer et de feu mêlés qui s'en venait la recouvrir d'une croûte de sel, d'une seconde peau minérale imputrescible, accrochée à l'illusoire éternité.

Elle se sentait devenue mer et terre, pierre et sel, flamme et noyau d'incandescence. Jamais elle n'avait eu l'impression d'être aussi emplie d'énergie, aussi fille de la nature, aussi heureuse et épanouie. Son corps était devenu une coupe trop pleine qui, à force de recueillir les effluves solaires, débordait d'une générosité et d'une envie folle de donner, de partager et de communiquer son bonheur.

Fixant un peu plus loin son compagnon avec lequel elle venait de sceller dans la nuit ses noces cosmiques, elle lui sourit, se releva, se mit à marcher vers lui d'abord lentement, puis en courant, avant de hurler face au soleil, esquissant un pas de danse, puis tournoyant follement tournoiement sur elle-même. Il la suivit, l'enlaça, l'embrassa amoureusement, partageant avec elle ce sentiment de complétude auquel ils étaient parvenus tous deux. Puis il la calma doucement afin de l'aider à revenir à un état de sérénité intérieur. Il l'aida enfin à s'asseoir à nouveau en position de méditation, à retrouver une respiration normale et à ouvrir les yeux.

En même temps que cette sérénité retrouvée, ses idées se remettaient en place, et elle retrouvait la capacité d'analyser ce qui lui était arrivé. Elle s'était laisser enivrer par le soleil, n'arrivant pas à l'apprivoiser suffisamment, alors qu'il suffisait de vivre à son rythme et de suivre ses mouvements, à l'image des tournesols, fleurs que Mélissa avait choisies comme signe emblématique de sa voie, en espérant qu'ils la protègeraient et la guideraient dans sa quête.

Sa passion pour les fleurs datait de longtemps: déjà, enfant, elle pouvait rester des heures entières à regarder, hypnotisée, ces créatures qui semblaient si frêles sur leur tige, et qui en quelques semaines, parfois quelques jours, vivaient le condensé d'une existence entière.

Elle les aimait au point d'avoir écrit, lorsqu'elle était adolescente, un court Traité des Fleurs, se servant de leur vie exemplairement pacifique et courte pour rappeler aux humains la fragilité et la précarité de leur passage sur terre, pour en tirer quelques leçons morales extrêmement simples : vu la brièveté de l'existence, il

fallait vivre en paix, en demeurant conscient de la contingence de son existence et de la bonté intrinsèque de toutes choses, de la richesse naturellement abondante de la nature qu'il suffisait de laisser s'exprimer au lieu de la brimer perpétuellement.

Bien que la période des hippies fut terminée depuis longtemps, et qu'il soit de bon ton de se moquer désormais de ces gentils barbus qui avaient fondé des communautés utopiques afin de vivre pacifiquement entre eux, elle était secrètement d'accord avec leur slogan de l'époque: "flower power", disaient-ils. Le pouvoir ne se trouvait peut-être pas au bout d'un fusil, mais d'un bouquet neutralisant l'agressivité de ses adversaires, les forçant redevenir humains et sensibles comme ces fleurs qu'ils n'auraient en fait jamais dû cesser d'être.

Elle ne s'était pas contentée dans son Traité de méditer sur la vie des fleurs et sur ce que deviendrait la société si elle se calquait sur ce modèle. Elle s'était également intéressée à l'art japonais de faire des bouquets et d'assembler différentes variétés entre elles, selon des affinités secrètes, mais aussi en fonction de l'émotion esthétique recherchée, le but étant d'obtenir ainsi un poème en images, à la vie aussi courte et mystérieuse qu'un koan zen. Car les japonais avaient compris que les fleurs n'ont d'autre but que de faire naître une forme parfaite, à l'intensité pleine et fugitive, purement gratuite, en hommage à la nature dont elles provenaient. C'était à l'homme, écrivait Mélissa, de prendre exemple sur le règne floral, et de chercher à atteindre, lui aussi, cet état d'éclosion et de réalisation de son être que les Grecs avaient thématisé sous le nom d'*acmé,* accès à la maturité et à un épanouissement parfait mais éphémère des ses facultés.

Un tel enseignement comportait, forcément, une part de nostalgie, car vouloir transformer sa vie en oeuvre d'art, viser la passagère beauté de la forme à un moment donné, atteindre la pleine possession de ses moyens revient fatalement à pressentir que viendra ensuite le déclin, la vieillesse et la mort, ce lent pourrissement du végétal, cette courbure triste de la fleur, la tête penchée, devenue trop lourde pour sa fragile tige. Lorsqu'on est conscient de ce cours inéluctable des choses, on n'a aucune envie de rapprocher encore les échéances, avait expliqué Mélissa, persuadée que la barbarie humaine diminuerait si les hommes avaient davantage conscience de leur aspect transitoire et le culte du beau, en prenant l'habitude de vivre à l'image des fleurs, et non sur l'exemple des prédateurs.

Si Mélissa aimait toutes les fleurs pour leur beauté fragile, pour l'abondance de leur production ainsi que pour la plénitude que chacune tentait de réaliser à sa manière, sa préférence allait au tournesol, auquel elle avait consacré une partie entière de son traité. Outre l'aspect androgyne de cette plante qui était mâle avant de devenir femelle, qui avait l'apparence d'un être unique alors qu'elle comprenait en son capitule d'innombrables fleurs différentes vivant en symbiose, elle avait la spécificité rare de s'ouvrir de la périphérie vers l'intérieur en suivant un mouvement d'introversion et de plongée en soi au lieu de s'étendre et fleurir toujours vers l'extérieur, dans un mouvement d'expansion continu. Elle y voyait un symbole de profusion et de richesse intérieure, puisqu'elle recélait en son sein un nectar précieux dont les hommes tiraient une huile parfumée délicieuse.

Devenant plus poétique, elle avait écrit dans son traité que le tournesol était en réalité un soleil planté en terre, qu'il provenait d'une graine échappée de Phébus, emportée par les vents cosmiques et semée sur terre par une météorite de fortune. Son origine sacrée se trahissait, aujourd'hui encore, par son rythme de vie: c'était la seule fleur à suivre, à ce point, la course de l'astre diurne, s'éveillant et s'ouvrant

lorsqu'il apparaissait à l'aube, le suivant, tendue vers son éclat tout au long de sa course quotidienne, puis se fermant tristement sur elle-même au crépuscule, lorsqu'il disparaissait dans l'autre hémisphère. Le tournesol était le gardien et le prêtre du Soleil sur terre, son plus fidèle zélateur; et ses admirateurs, avait-elle écrit emportée par sa fougue, pouvaient, grâce à son intermédiaire, redevenir de véritables fils du Soleil.

x

Tant de personnages avaient voulu chanter le soleil et ses bienfaits, qu'à la fin ils en devenaient suspects. Seuls, aux yeux de Mélissa, trouvaient grâce les adorateurs païens de l'antique Zarathoustra, mais surtout Akhenaton, le premier pharaon égyptien à avoir inventé un monothéisme d'amour dont le seul symbole était l'astre sacré. Chaque rayon finissait en une main bienfaisante venant donner vie à la terre. A l'autre extrémité de l'histoire, elle aimait placer Van Gogh qui, avant de verser dans la folie, avait essayé de capter à son tour le secret du soleil et des tournesols dans ses toiles -jusqu'à s'y brûler et, finalement, mourir, consumé par un feu trop puissant pour lui. Car si le soleil peut être source de vie, il est aussi dispensateur de mort, comme on le voit trop bien de nos jours dans les contrées africaines qu'il ravage en provoquant sécheresse et arditdé.

C'était probablement parce qu'il contenait aussi, en lui, un pouvoir de mort terrifiant, que le soleil avait hélas fasciné les chefs militaires et les aventuriers, au point d'être dévoyé de son sens originel et de devenir symbole d'une puissance guerrière conquérante et dévastatrice. Ainsi les Grecs avaient-ils associé à la puissance ouranienne et solaire de Zeus, l'éclair et le tonnerre, afin de montrer qu'il ne suffit pas de rayonner au firmament, tel le père des dieux: il faut, en plus, être capable d'imposer son ordre, de montrer qu'on est le maître, de trancher et faire exécuter ses décisions. C'était à partir de ce moment que les hommes avaient commencé à écrire une contre-histoire du soleil, pensant qu'il fallait chercher à être aussi puissant que lui, mettant au point des armes aussi aveuglantes que l'éclair, jusqu'à inventer en milieu de vingtième siècle la bombe atomique, cet anti-soleil de mort démoniaque...

Heureusement, se dit Mélissa en souriant, il y avait toujours dans l'histoire des personnages qui, contre la vanité des interprétations prométhéennes basées sur la puissance, venaient rappeler la dimension de rayonnement purement intérieur du soleil. Ainsi, à Alexandre le Grand qui était venu le voir, victorieux et fier d'avoir conquis suffisamment de terres pour soutenir que le soleil ne se coucherait jamais plus sur son empire, Diogène s'était contenté de répondre qu'il portait de l'ombre à "son" soleil personnel, à lui le pauvre philosophe crasseux vivant dans un tonneau aux portes d'Athènes. Et il avait raison: il n'y avait nul besoin d'un tel attirail et d'une armée si puissante pour profiter chaque jour des bienfaits de l'astre, pour faire mûrir en soi la paix intérieure et la plénitude, en calquant sur lui son rythme de vie.

x

L'armée d'Alexandre avait été vaincue et s'était perdue dans les sables de l'Orient, mais son esprit de conquête s'était, telle une tumeur maligne, répandu partout sur terre. Les cheminées d'usines et les automobiles avaient remplacé ses troupes d'éléphants pour étendre toujours plus loin la mainmise de la Technique sur la nature. Les impressionnantes cuirasses lumineuses de ses soldats avaient laissé place aux reflets éblouissants de l'argent-roi et aux millions de biens de

consommation qui brillaient de leurs feux électroniques de pacotille, inspirant encore davantage de respect et de crainte que s'il s'était agi d'authentiques guerriers. Partout régnait la civilisation de l'Avoir et du Paraître, le Veau d'Or de la société de consommation, le strass et les simulacres de l'abondance, le Dieu du commerce et du capitalisme sauvage maniant une foudre encore plus terrible et plus rapide que l'antique éclair de Zeus.

Mélissa rêvait secrètement de rencontrer un jour un personnage qui, à l'image du vieux cynique grec, serait capable, tel un philosophe ou un roi nu moderne, de rappeler l'inanité de ces courses à la possession, la vanité de ces quêtes matérielles d'une richesse qui, elle, ne peut être qu'une plénitude intérieure. Mais le soleil aveuglant de l'abondance était tel qu'il était difficile de se débarrasser de son mirage. Il faudrait désormais aller plus loin, au-delà de la métaphore de la caverne de Platon, montrer que derrière les simulacres modernes d'objets toujours nouveaux et leurs images publicitaires se cache certes la lueur avide du commerce et la frénésie d'une industrie voulant produire toujours plus, mais que derrière ce faux soleil il n'y avait plus rien -rien qu'un grand Néant aussi effrayant que le vide intergalactique.

Il allait être pour cela nécessaire de désacraliser l'image même du soleil qui aveugle tant les humains et qui, dans une époque délibérément placée sous le signe du matérialisme triomphant, fait croire indûment que tout ce qui brille est d'or. C'était là, se dit Mélissa, que l'expérience des cosmonautes pouvait être précieuse. Leur témoignage ainsi que les photos ramenées de l'espace montraient en effet que là-bas, au delà de la stratosphère, régnait une nuit noire, la lumière du soleil à laquelle nous sommes habitués n'étant plus rendue visible par l'atmosphère terrestre, notre vision naïve d'un monde s'étendant paisiblement sous le rayonnement hautain d'un astre tout puissant disparaissant dans le silence absolu d'un espace infini.

Mélissa sourit en se disant que, paradoxalement, la science moderne en arrivait ainsi à réhabiliter la vision poétique des gnostiques, pour qui l'astre de feu ainsi que le ciel diurne étaient un leurre, la seule vérité se dévoilant avec le ciel nocturne et son manteau troué de points lumineux, témoins lointains d'une lumière divine qui resplendissait là-bas, derrière les oripeaux de la nuit et du ciel. Cette lumière cachée et purement spirituelle était pour eux le symbole de leur véritable patrie divine, à laquelle participait la frêle étincelle de leur âme, emprisonnée dans un cercueil charnel dont il fallait apprendre à sortir pour retourner se baigner à la seule vraie source intérieure de la plénitude.

Car les obstacles sont nombreux sur le chemin de la Plénitude et du Plein Midi...

1. Au soleil de midi, ils avaient atteint entre eux une telle communion d'esprit, une telle complicité, qu'ils n'avaient même plus besoin d'être ensemble pour penser l'un à l'autre, ou pour se consulter avant d'agir.

Le long voyage qu'ils avaient entrepris ensemble, sur les côtes de la mer Egée avait soudé comme jamais leur amitié et leur amour, ces deux sentiments se mêlant étroitement dans le couple qu'ils formaient. Ils s'étaient rapprochés à un point tel qu'il devenait difficile de distinguer l'un de l'autre, tous deux se retrouvant dans une sorte de "nature commune" qu'ils avaient façonnée et enrichie au fur et à mesure de leurs discussions et des échanges de leurs différences.

A l'issue de ces dix mois, au zénith de leur relation, ils s'étaient tout aussi naturellement séparés pour vaquer chacun de son côté, sentant inconsciemment qu'ils avaient acquis le maximum de ce qu'ils pouvaient obtenir, et qu'ils avaient besoin de se retrouver seuls pour assimiler et diffuser autour d'eux cette richesse surabondante dont ils se sentaient dépositaires. Demeurer plus longtemps ensemble aurait été tomber dans le piège de la quotidienneté et n'aurait servi qu'à connaître l'inéluctable déclin de toute relation humaine, ce dont ils voulaient se garder afin de préserver intacte l'intensité de leur relation. Car il est nécessaire à l'apogée d'une histoire de se préparer à la *Prépondérance du petit, 62.*

2. Lorsque le soleil brille trop fort et qu'il va parvenir à son zénith, vient inexorablement le temps des nuages qui, jaloux, tentent de voiler son éclat, parvenant parfois à le cacher partiellement, créant une éclipse de courte durée, le disque flamboyant reprenant ensuite sa course.

Même lorsque la situation est limpide et sans ambiguïté, la nature humaine est telle que les hommes ne supportent pas sans suspicion que quelqu'un s'éleve et brille plus qu'eux-mêmes, se dit Mélissa en repensant aux derniers événements. Elle n'en ressentait pourtant aucune amertume, tant elle s'y attendait : il était presque normal, en tout cas humain, qu'en la voyant prendre de plus en plus d'importance et d'influence auprès de son nouvel époux, on l'ait ssoupçonnée de noirs desseins en se demandant ce qu'elle tramait. Le temps des intrigues et des cabales avait alors insidieussement commencé pour la discréditer.

Confiante, elle avait laissé les petites manoeuvres se dérouler sans intervenir, restant intentionnellement dans l'ombre de façon à n'exercer aucune pression sur son compagnon. Lorsque ce dernier lui en parla, elle se contenta de lui dire la vérité, ne dissimulant rien. Alors, totalement confiant, il décida de ne pas écouter les médisances qui d'ailleurs s'épuisèrent d'elles-mêmes, tandis qu'ils poursuivaient ensemble leur route, avançant sans faiblir vers le but qu'ils s'étaient fixé. *La puissance du grand, 34,* pointait à l'horizon, il n'était plus l'heure de se laisser arrêter par des peccadilles...

3. En regardant l'obscurcissement presque total du soleil et en voyant, à sa place, apparaître en plein midi les points lumineux des étoiles, Mélissa ne put s'empêcher de penser, malgré la gravité de la situation, au ciel des gnostiques. Ils avaient dû contempler de telles éclipses de l'astre solaire laissant percer alors les lueurs des lointaines étoiles, pour se hausser à cette intuition d'un autre monde hors de notre univers visible. Avant les autres, ils avaient acquis la vision des cosmonautes, allant même plus loin qu'eux puisqu'ils ne se contentaient pas de la nuit étoilée, mais pensaient qu'elle cachait encore, aux confins de l'univers, un autre monde éthéré de lumière absolue.

Cette pensée la réconforta au milieu des épreuves qu'elle subissait. Car les ragots et les malveillances à son égard avaient atteint un tel degrè que, d'un commun accord avec son compagnon, ils avaient décidé de cesser de ne plus se voir pendant un moment, pour éviter de relancer les rumeurs. Mais loin de calmer le jeu, la situation n'avait fait qu'empirer: se croyant tout près de la victoire finale, le clan adverse avait intensifié sa campagne de dénigrement et ses pressions pour imposer leur solution. Même le fidèle bras droit de son époux qui l'avait jusque là

courageusement soutenue, sentant le vent tourner et croyant que la situation était perdue, s'était rangé du côté de ses adversaires, mettant tout son poids dans la balance.

Mélissa sentait son amant désemparé, subissant malgré lui de mauvaises influences. Elle assistait en témoin passif à ce qui se passait, impuissante, sachant qu'elle ne pouvait intervenir pour le moment. Et pourtant, elle avait confiance: comme les gnostiques, elle apercevait une lumière que les autres ne pouvaient deviner, elle savait que la confiance et l'amour qui étaient nés entre eux seraient finalement plus forts que les obscurcissements ponctuels qu'ils connaissaient actuellement et qu'ils devaient vivre comme une épreuve initiatique, sous le signe violemment perturbateur de l'*ébranleur, 51*.

4. L'assombrissement dû à l'éclipse à laquelle assistait Mélissa commençait déjà à s'estomper. Le rideau scintillant d'étoiles avait disparu, ne laissant plus apparaître, au sein de l'obscurité, que le tremblement de l'astre polaire, le plus brillant; et déjà on sentait les lueurs du soleil batailler sous le manteau de nuit, prêtes à crever cette chape de plomb qui tentait de l'étouffer.

Mélissa avait l'impression que l'essentiel de ses soucis se trouvait derrière elle, et que la situation difficile dans laquelle ils avaient été plongés commençait à faiblir. Déjà, les rumeurs et oppositions se faisaient plus rares, comme si leurs adversaires commençaient à se fatiguer et à ne plus croire eux-mêmes en leur pouvoir de nuisance.

A l'inverse, Mélissa se sentait pleine d'une énergie qui ne demandait qu'à se manifester. Le fait qu'elle soit restée volontairement à l'écart pendant les turbulences, pour ne pas prêter le flanc aux critiques et pour laisser toute latitude d'action à son époux, lui donnait d'autant plus envie d'agir maintenant que la situation se présentait sous un jour plus favorable. Et elle savait que son conjoint, sage mais épuisé par le combat qu'il venait de mener, avait besoin de son appui. Peut-être pressentait-il inconsciemment que, malgré la pause actuelle, *l'obscurcissement de la lumière,* 36, n'était hélas pas fini....

5. Après l'orage vint l'éclaircie, sa lumière venant éclairer soudain le bouquet de tournesols posé sur la table basse, dans l'ombre de la pièce. La décharge d'électricité une fois passée, Mélissa se sentit soulagée, apaisée. Elle resta un long moment à contempler le spectacle qui s'offrait à ses yeux: ce fut d'abord un rayon, puis un autre reflété par la fenêtre, enfin un troisième qui encadrèrent le grand vase en porcelaine bleue, dessinant des raies lumineuses droites comme des tiges, et reliant de manière mystérieuse les fleurs à leur source solaire.

Mélissa voulut y voir un signe envoyé par le destin pour lui dire qu'elle devait désormais se fier à son intuition et se décider à agir : du moment qu'elle restait droite et cohérente avec elle-même, en accord avec sa vérité intérieure, il lui fallait profiter de l'éclaircie pour avancer et imposer sa voie. Son entreprise ne pourrait être alors que couronnée de succès.

Comme pour la conforter dans son interprétation, elle crut voir les tournesols relever la tête et se tourner vers la source de chaleur qui leur donnait vie. Les auspices ne pouvaient être plus favorables pour une *Révolution 49 à venir*...

6. Mélissa avait eu du mal à accepter la vérité, mais il lui fallait se rendre à l'évidence: leur voie était devenue trop différente pour qu'ils puissent continuer sur la même route.

Elle ne savait si elle s'était trompée depuis le début, ou si son compagnon avait changé, mais le résultat était là: alors qu'au début elle l'aimait parce qu'il était plein d'une richesse intérieure qu'il avait envie de partager, prétendant que le principal était de réussir sa vie et d'atteindre la plénitude, la réalisation de soi, elle avait vu le succès lui tourner peu à peu la tête. Il s'était accroché à sa réussite sociale et aux signes extérieurs de son ascension comme à des indices matériels et objectifs de bonheur, glissant insensiblement dans une quête effrénée de biens de consommation. Il était devenu dur, intraitable en affaire, jaloux de ceux qui possédaient plus que lui, profondément paranoïaque, obsédé par la peur de se faire dévaliser. Finalement, il se terrait chez lui, vivant dans une abondance stérile qui ne lui servait plus à rien.

Elle avait longtemps lutté pour essayer de le ramener à une juste perception de la réalité, mais cela avait échoué. Finalement, découragée, elle avait décidé de jeter l'éponge et de le laisser seul dans sa maison *s'attacher, 30,* à ses trésors inutiles.

Fragments sur Lebab

Sur Lebab, Li, la fille cadette, avait souri en entendant les allusions qui lui étaient faites de manière presque trop claires. A cause de sa capacité intellectuelle de pénétration des problèmes qu'elle percevait d'une façon aussi vive que le feu, mais aussi du fait de son caractère chaleureux et entier qui l'amenait à s'attacher sentimentalement à tout ce qu'elle entreprenait, on avait l'habitude de la désigner métaphoriquement comme la fille du soleil.

Tchen avait eu plus de mal à être débusqué, les prétendants et lui-même n'ayant acquis la certitude qu'il était bien le deuxième Joueur qu'à partir du moment où les évocations du nuage et de foudre se répétèrent plusieurs fois dans le récit: n'était-il pas, comme fils aîné plein d'initiatives, l'éveilleur, le tonnerre qui animait secrètement le mouvement et le devenir du Jeu?

Pourtant, l'essentiel du jeu restait sous l'influence des forces féminines, comme en témoignèrent d'ailleurs les deux joueurs cachés aux aguets, Touei la joyeuse et Souen la douce. Il n'y avait pas à s'étonner, avec un tel trio féminin, que le récit soit conçu comme une apologie du règne floral...

x

Dans la salle de visionnage, les avis étaient pour une fois convergents; comme si l'atmosphère douce et pacifiante qui se dégageait de la partie avait réussi à influencer les spectateurs eux-mêmes, en faisant taire leurs différences et les clans qui ne manquaient pas habituellement de se monter les uns contre les autres.

On écouta ainsi avec une bienveillance inhabituelle les divagations du savant ésotérique, qui voyait dans la multiplication des Traités à base d'éléments naturels le signe d'une évolution du Jeu dans une nouvelle direction de "philosophie naturelle", qui cherchait à réconcilier l'homme avec l'univers environnant, en lui montrant qu'il était, lui aussi, animal et plante, pierre et arbre, et pourquoi pas fleur et mer ajouta-

t-il avec une boutade. C'était le seule manière, selon lui, de recréer pour les humains un âge d'or et d'abondance réelle, d'harmonie sur terre, en sortant du leurre de la société de consommation qui avait fait croire que l'acquisition des biens et de la richesse matérielle était le but ultime de l'existence.

Ses collègues qui se targuaient de psychologie y virent des conseils sur la manière de désamorcer les conflits et jalousies qui ne manquent pas de se produire lorsque le succès est au rendez vous, le jeu montrant toujours la dualité des forces de vie et de mort, mais aussi une manière de les réguler avec clarté et rigueur, voire avec une certaine brutalité si cela s'avérait nécessaire. C'était ainsi, d'après lui, qu'on devait lire l'allégorie du soleil qui peut être source de vie comme de mort.

Bien entendu, la vieille chouette bavarde et son vieux compagnon sanglier au groin de cochon s'étaient réconciliés pour mieux cancaner, avec les autres spectateurs avides de commérages, sur les raisons qui avaient amené autant de nuages autour de Mélissa.

C'est à peine si, cette fois, on écouta Foussage, tant chacun était persuadé d'avoir trouvé l'harmonie et la bonne interprétation : qu'y avait-il à ajouter à cette leçon si simple, à savoir que le temps de l'abondance invite à se comporter, à l'image des fleurs et du soleil bienfaisant, en distribuant autour de soi ses richesses intérieures. Cela n'empêcha pas le perroquet de s'acquitter de son devoir en déclarant:

***.Le ciel antérieur** dont la situation provient, est le Grand Avoir, mais ici avec la possibilité d'une réalisation positive.*

***.Le lien avec les autres récits** est positif, cette situation apparaissant comme leur sommet, comme l'apothéose du mouvement qui précède et qui vise, depuis de nombreux lancers de dés, à trouver une nouvelle manière de vivre en se libérant des antiques modèles devenus obsolètes.*

***.Les comparaisons** peuvent se faire avec les récits où il était nécessaire également d'écarter les éléments obscurs: L'épousée, 54, où il fallait écarter les passions inutiles pour viser la complémentarité parfaite, mais aussi Mordre au travers, 21, ce qui impliquait une action encore plus déterminée contre le principe négatif.*

56. LE FEU DU VOYAGEUR
ET LE TRAITE DE L'ERRANCE

Mélissa jeta à peine un regard derrière elle, vers le refuge à flanc de montagne qu'elle s'apprêtait à quitter. Elle y avait passé plus d'un mois, se faisant nourrir par le paysan qui tenait la ferme d'à côté, en échange de menus services. C'était un homme sauvage et solitaire, peu habitué à parler, avec lequel elle s'était trouvé de nombreuses affinités, elle qui aimait avant tout les grands silences qui laissent la nature respirer. Ils avaient passé des heures à communiquer ainsi, contemplant le paysage ou le feu dans l'âtre, sans le besoin de parler. Pourtant, à force de le côtoyer, elle avait compris qu'ils étaient d'une essence radicalement différente: comme tout vieux campagnard dont les ancêtres avaient toujours vécu sur le même sol, il était un arbre aux racines puissamment enfoncées dans la terre, qui savait parler aux oiseaux et aux nuages comme elle, mais qui aurait été incapable de vivre dans un autre lieu. Il était le fruit d'une région, d'une parcelle de territoire dont il ne pouvait imaginer s'affranchir.

Si elle savait, comme lui, entendre le chant invisible des fleurs et de la nature avoisinante, en revanche elle ne se sentait d' aucun lieu, revendiquant son statut de nomade et de voyageuse perpétuellement errante : elle n'était pas arbre, mais cours d'eau printanier qui jaillissait gaiement de sa source, dévalait les pentes, courait entre sentes et rochers, se mêlait joyeusement aux autres cours d'eau rencontrés au gré de sa route, grondait et culbutait avec eux en creusant un nouveau lit plus large où il s'engouffrait, prenait ses aises, se transformait en rivière, puis en fleuve affluent, en regroupant les forces de chacun pour le grand voyage qui les amènerait jusqu'à la mer. Car l'océan était son horizon ultime, non comme une demeure en laquelle trouver enfin repos, mais comme l'infini d'un espace ouvert, borné par aucune frontière, où il pourrait jouer éternellement à monter et descendre avec les vagues, où il pourrait jouir sans fin des marées, sous les caresses du vent et de l'écume. C'était le lieu des métamorphoses perpétuelles, l'accès à un pays immense à parcourir sans fin, la promesse d'une libre errance, d'une transformation continuelle où il était impossible de jamais s'arrêter -la prémonition d'un voyage éternel au sein même de l'absolu.

Elle avait longuement réfléchi à cette opposition qu'il y avait entre eux, entre le paysan et la nomade, en se disant qu'elle était probablement dûe à leur rapport différent au temps et à l'espace : alors que le paysan était rivé à sa terre par les exigences incontournables des semailles et de la moisson, elle ne se sentait dépendre de rien ni de personne pour vivre. Elle ne choisissait pas de plier bagage pour fuir un problème ou pour échapper à une situation difficile. Au contraire, l'impérieux besoin de partir ne se manifestait chez elle que lorsqu'elle se sentait paradoxalement pleinement heureuse, intérieurement riche d'expériences, gorgée

de savoirs et de sensations au point d' être certaine de ne pouvoir en acquérir de nouveaux. Dans de telles circonstances, elle savait qu'elle n'avait plus rien à faire là où elle se trouvait, qu'il était temps pour elle de s’envoler à la découverte de nouvelles terres, de nouvelles aventures.

Avant de quitter ce coin de montagne où elle avait été heureuse, elle foula aux pieds le reste du feu qu'elle avait allumé pour la nuit. Elle le fit soigneusement, surtout après le grand incendie qui, quelques jours auparavant, avait démarré sur le haut de la montagne, passant d'un endroit à l'autre sans se fixer nulle part, renaissant là où on ne l'attendait pas, épuisant les hommes qui luttaient vainement contre lui; c'était en le contemplant qu'elle avait compris qu'elle ne pouvait demeurer en place plus longtemps, qu'elle avait besoin de bouger, de courir tel l’incendie à la recherche de nouveaux aliments. Il était temps pour elle de partir.

Les flammes à ses pieds était maintenant éteinte, et les ultimes braises étouffées. Elle sourit en piétinant l'épaisse couche de cendres qui s'était accumulée depuis des semaines: elle n'avait plus besoin de feu pour se réchauffer, elle comptait désormais sur sa seule flamme intérieure pour se guider dans la suite de son voyage. Sans le savoir, elle retrouvait ainsi les plus anciens gestes et rituels des renonçants hindous. Pour annoncer qu'ils abandonnaient la société et signer leur entrée dans le monde des samnyasins, littéralement des errants sans feu ni toit, ils éteignaient en effet le foyer de leur maison afin de montrer qu’ils n’avaient plus besoin du feu domestique extèrieur pour pratiquer leurs sacrifices quotidiens, préférant replier en eux-même la flamme vitale et sacrée à laquelle ils sacrifiaient désormais tout -leur attachement au monde matèriel comme aux fruits de l’acte. Si elle n’était pas aussi détachée qu’eux, elle partageait pourtant leur mode de vie: elle était devenue une voyageuse errante, une eau toujours changeante, un feu impatient toujours prêt à brûler pour de nouvelles passions.

Elle avait écrit, dans son carnet de notes, un court traité de l’errance, choisissant la figure de l'exil pour thématiser son expérience et réunifier des symboles aussi différents que l'eau et le feu, la mer et la terre, la sédentarité et le voyage. Elle l’avait commencé en déclarant qu'il était inscrit dans l'essence de l'homme, comme bipède, d'être toujours en mouvement; c'était même le seul à pouvoir s'affranchir du besoin d'avoir un territoire et un domicile fixe, à être capable de changer de lieu perpétuellement, à ressentir le furieux besoin de bouger, évoluer, défricher perpétuellement de nouvelles terres vierges. Comme si un principe d'insatisfaction permanente, une soif perpétuellement renouvelée d'absolu le forçaient à ne jamais se contenter de ce qu'il avait, à avancer toujours plus loin, à se remettre sans cesse en cause. L'homme était en ce sens, écrivait-elle, continuellement en exil de lui-même, sans centre ni domicile, sans essence ou nature propre puisqu'il devait inlassablement se recréer un être qui, à peine élaboré, allait se déliter et demander à être dépassé en de nouvelles formes, vers de nouveaux projets.

L'humain était, fondamentalement, un voyageur sans bagage, qui arrivait nu dans la vie, et qui en repartirait de même. Alors à quoi servait de se charger inutilement pendant le court laps de temps qui séparait ces deux moments? A partir de cette intuition première, elle dégageait toute une éthique et un art de voyager léger, sans s'encombrer de rien. Elle en avait également tiré des maximes de prudence pour la vie quotidienne. A travers ses multiples pérégrinations, Mélissa avait en effet compris que le voyageur doit adopter une attitude à la fois circonspecte et réservée, empreinte de curiosité pour le chatoiement infini du monde, mais en

gardant toujours une distance, afin de conserver intact son statut si précieux d'étranger, d'exilé pouvant se passionner pour toutes les causes sans se sentir attaché ou dépendant d'aucune. Il fallait être toujours prêt à repartir ailleurs, concluait-elle dans son Traité. Cette philosophie lui convenait bien, à elle la sauvageonne qui n'avait jamais pu se contenter de ce qu'elle avait, qui avait toujours eu besoin de repartir vers de nouveaux destins lorsqu'elle avait obtenu ce qu'elle avait cherché.

Mélissa, songeuse, feuilleta les pages où étaient consignées ses maximes de voyage, à chaque fois précédées, pour être plus vivantes, d'un court récit illustrant ses conseils à partir des expériences positives ou malheureuses qu'elle avait vécues.

1. Au départ, lorsqu'elle avait décidé de larguer les amarres pour faire du voyage un art de vivre, elle avait d'abord été timide, s'effaçant le plus possible et se faisant discrète, à la fois pour mieux se faire accepter par les autres et par volonté de se glisser dans l'anonymat le plus complet. Car le voyageur idéal, pensait-elle alors, est celui qui se fond dans la foule, que nul ne remarque tant il a su s'adapter et s'intégrer à son environnement.

Seulement, elle découvrit vite qu'à force d'être trop discrète elle se faisait exploiter par les autochtones comme par les autres voyageurs. Plus elle était prête à rendre service pour se faire accepter, plus on la regardait avec un air de commisération entendue, en profitant pour lui en demander toujours plus. Quelle brave fille, un peu simplette à la limite, pensait-on en n'hésitant pas à s'adresser à elle dès qu'un besoin se faisait sentir.

Elle avait compris qu'elle s'était fourvoyée lors d'une beuverie entre copains dans une taverne d'Europe du Nord, là où la bière coule à flot, là où l'on subit les plaintes conjointes du vent glacial et de la mer du Nord. Parce qu'une partie du groupe s'était laissé aller à de grosses plaisanteries et à des bouffonneries de mauvais goût, elle avait ri et s'était mise à son tour à plaisanter, à raconter des grivoiseries, pensant que c'était la meilleure manière de se faire accepter par le groupe. Mais elle était femme, et le plus récent membre de l'assemblée de surcroît. La plupart de ses compagnons accueillit ses blagues avec froideur, les autres en déduisant qu'elle devait être facile pour se laisser aller ainsi. Au cours des jours suivants, elle comprit avec tristesse qu'elle avait perdu l'estime de ses anciens amis, qui la traitaient désormais tantôt avec mépris, tantôt comme une proie consentante.

La leçon avait été dure mais radicale : elle réalisa une fois pour toutes que le voyageur, surtout si c'est une femme, a besoin de se faire respecter, et que s'il ne veut pas être confondu avec un serviteur zélé ou avec un vagabond prêt à tout pour le gîte et le couvert, il doit s'imposer par un minimum de distance et de froideur. Le voyage de la vie était trop sérieux pour se livrer à la facilité ou à de petites compromissions...

2. Lorsque Mélissa s'installait pour plusieurs mois en un lieu qui lui plaisait et qu'elle avait envie de mieux connaître, elle cherchait le plus souvent une petite auberge familiale, voire, lorsque c'était possible, un logement chez l'habitant. Elle aimait cette formule qui permettait de nouer un contact plus intime avec les gens,

et surtout d'avoir ainsi l'occasion de s'offrir des discussions qui duraient souvent fort tard dans la nuit.

Elle veillait avant tout à conserver ses distances, en payant rubis sur l'ongle dès le premier jour, pour montrer qu'il n'y avait rien à craindre d'elle; en même temps, elle se montrait toujours polie et respectueuse du mode de vie de ses hôtes, si bien qu'en une semaine elle parvenait la plupart du temps à gagner leur confiance et à s'en faire, sinon des amis, du moins des alliés. Lorsqu'elle avait par la suite besoin d'informations sur la ville ou lorsqu'elle proposait d'effectuer des petits travaux pour financièrement prévoir l'avenir, ils n'hésitaient alors pas à l'aider. Ainsi avait-elle toujours un petit pécule d'avance, qu'elle prenait soin de reconstituer régulièrement.

La première chose à faire dans une ville qu'on ne connaît pas est ainsi de s'y faire des connaissances qui puissent non seulement vous secourir en cas de nécessoité, mais aussi témoigner que vous méritez d'être traitée avec respect, et donc éventuellement assistée. Car nul ne sait ce qui peut arriver.

3. Une fois, Mélissa s'était laissée emporter par une amitié qui était allée trop loin. Parce que la personne qui l'hébergeait était particulièrement charmante et attentionnée, elle s'était prise à son tour d'estime pour elle.

Lorsque cette dernière avait connu des déboires qui devaient la mener en justice pour une sombre histoire de garde d'enfant, Mélissa avait pris fait et cause pour elle, écrivant des lettres pour donner plus de poids à sa défense, n'hésitant pas à aller voir ses voisins et sa famille pour tenter de leur arracher des témoignages en sa faveur. Elle commença bien à se douter de quelque chose lorsqu'on l'invita à mots couverts à rester à l'écart et à éviter de réveiller de vieilles cicatrices mal cicatrisées. Mais elle ne voulut pas comprendre les allusions et persista dans sa quête, allant d'autant plus loin que cela l'amusait malgré tout.

Lorsqu'elle découvrit avec stupeur que sa propriétaire n'était pas aussi honnête qu'elle le prétendait, et que dans un passé lointain elle avait effectivement négligé l'enfant qu'elle voulait reprendre à sa charge, il était trop tard pour reculer. Les gens du quartier, et plus encore la famille de sa logeuse commencèrent à la critiquer, tout en se demandant quels intérêts cachés la poussaient à agir ainsi. On commença à suspecter entre les deux femmes des relations ambigües, concernant autant à l'homosexualité que d'inavouables secrets enfouis dans le passé. Si bien que lorsqu'un huissier vint un jour saisir les meubles de sa logeuse avant que des policiers n'arrêtent celle-ci et mettent des scellés sur sa porte, il ne lui resta plus qu'à partir, attendant la nuit par peur des quolibets. Depuis cet événement, Mélissa savait qu'un voyageur ne doit jamais se mêler d'affaires qui ne le concernent pas.

4. Parfois Mélissa avait eu envie d'arrêter son voyage un peu plus longtemps que d'habitude, se trouvant si bien dans ce lieu qu'elle n'avait plus eu envie de le quitter. Cela lui était déjà arrivé quelquefois dans ses longs voyages: une fois dans une petite île grecque déserte perdue au milieu de la mer Egée, une autre fois au Tibet, à Lhassa, où elle avait eu l'impression de trouver un lieu déjà connu d'elle, et la sensation bizarre de réintégrer enfin un domicile déserté depuis longtemps.

A ces deux occasions, Mélissa avait commencé à aménager la petite maison en torchis qu'elle avait louée, se surprenant à planter des fruits et légumes dans le jardin et à surveiller leur évolution, construire des clôtures contre les voleurs et des épouvantails contre les oiseaux. Les rapines étant fatalement provoquées par les barrières qui laissent présager un trésor caché, ses craintes se trouvèrent bientôt confirmées. Etant donné l'isolement dans lequel se trouvait la maison, elle avait dû acheter une arme à feu pour défendre son bien, si ce n'est sa propre vie.

Le fait d'être ainsi obligée de se comporter comme une propriétaire veillant sur des biens auxquels, sans vraiment les aimer, elle se trouvait liée malgré elle, avait fonctionné à chaque fois comme une sonnette d'alarme: elle avait perdu sa sérénité, ne se reconnaissant plus lorsqu'elle se regardait dans un miroir. Cela l'avait aidée à prendre brutalement conscience qu'elle faisait fausse route. Un mois plus tard, le temps de vendre ses propres affaires, elle était repartie.

C'était une bonne leçon, se dit Mélissa: malgré la beauté et la magie d'un site, le voyageur ne doit jamais se fixer en un lieu, car insidieusement il sera repris malgré lui par le cercle vicieux de la vie sédentaire...

5. A force de vivre à l'étranger, Mélissa avait acquis la certitude qu'on peut se débrouiller partout. A condition d'être honnête en parlant ouvertement de ses intentions, de trouver les bons interlocuteurs qui pourront vous servir d'introduction, et de trouver le genre de commerce dont le pays manquait, chacun pouvait jouer sur le charme de son statut d'étranger pour se faire, temporairement, une petite place au soleil; et cela était d'autant plus facile pour Mélissa qu'elle rassurait toujours ceux à qui elle s'adressait sur son séjour temporaire, entre deux voyages.

Certes, elle avait connu de nombreux cas qui dérogeaient à cette règle. Notamment les hommes d'affaires, qui ne considéraient un pays étranger que comme une succursale de leur entreprise, s'y déplaçant en conquérants à la recherche de nouveaux profits. Peu leur importait de ne pas avoir d'amis: leur seul but était de faire fructifier leurs bénéfices, de développer de nouvelles alliances stratégiques, d'échapper au fisc, voire de permettre un blanchiment d'argent sale. Mais ces hommes n'étaient pas, contrairement à ce qu'ils pensaient, des voyageurs: c'étaient juste des spéculateurs internationaux, hommes d'un seul projet, qui ne voyageaient pas plus dans l'espace que dans leur tête.

La différence était significative: elle montrait bien que le véritable voyageur n'est pas l'homme de la "jet set", toujours entre deux fuseaux horaires et deux rendez-vous, mais l'errant vagabond qui sait s'exiler et ne s'attacher à aucun lieu.

6. Mélissa se souvenait d'une autre erreur qu'elle avait commise, au cours de ses nombreux voyages. Plusieurs fois, parce qu'elle était fatiguée en arrivant dans une ville inconnue et qu'elle n'avait pas le courage de chercher d'emblée la place la plus judicieuse, elle avait cédé à la solution de facilité en s'installant dans le premier endroit venu, le plus pratique et la plupart du temps le plus touristique. En général, les premiers jours se passaient plutôt bien, elle s'amusait à rire avec les voyageurs de passage au contact aisé et à la conversation superficielle.

Elle avait hélas toujours eu à regretter de telles décisions, soit parce qu'elle s'apercevait trop tard que les relations nouées se retournaient contre elle en la faisant aussitôt considérer par les autochtones comme une simple touriste, soit parce que le lieu avait définitivement perdu pour elle son aura magique de terre inconnue à investir et à découvrir: si des groupes le sillonnaient de toutes parts, à quoi servait de prétendre le découvrir lentement, comme s'il s'agissait d'un endroit encore inviolé par la civilisation et le tourisme de masse?

Elle se rappelait ainsi la fois où elle s'était fixée dans une ville d'Extrême-Orient après l'avoir visitée lors d'un circuit touristique classique. Elle n'avait pas réfléchi à l'endroit qu'elle choisissait, bercée par la fausse impression de sécurité que procure un groupe. Elle avait alors été attaquée et avait dû abandonner son logis à la sauvette de peur d'en être chassée, ou de recevoir une expédition punitive de la part de ceux qu'elle avait involontairement insultés.

Elle en avait, là aussi, tiré un enseignement: un voyageur doit accorder toute son attention et sa vigilance au lieu où il va s'arrêter temporairement, car le résultat de son expérience va dépendre de son choix initial. Il lui faut mesurer précisément les potentialités et les faiblesses de l'endroit qu'il va investir, sans surestimer ou sous-estimer ses capacités d'adaptation...

Fragments sur Lebab

Dans la salle des joueurs, Li, la fille au tempérament versatile comme un feu follet, capable de passer d'une passion à l'autre, se reconnut en rougissant dans le jeu qui venait d'être tiré. Elle avait l'impression d'avoir été démasquée, elle qui tenait tant à son indépendance et à ses voyages perpétuellement recommencés à la recherche de nouveaux horizons.

C'est presque avec agacement qu'elle vit Ken la rejoindre sur l'estrade, ce frère si terne auquel elle reprochait son manque d'énergie et sa passivité à la limite de la lourdeur. Il fallut la suite du récit pour qu'elle admette enfin, en son for intérieur, qu'effectivement il lui permettait de contrebalancer son propre caractère trop impulsif, en transformant ce qui était en elle une envie insurmontable de changement en art du voyage et en éthique de vie.

Dans la salle de visionnage, les commentaires étaient partagés, chaque clan se reformant instinctivement.

La vieille chouette bavarde à la langue de vipère était la plus virulente contre Mélissa. Elle la traitait de fille facile et inconstante, qui avait le feu aux fesses et qui représentait le contre-exemple de la sagesse, puisqu'elle favorisait l'infidélité et le changement perpétuel.

"Mais si c'était là une donnée fondamentale de l'être humain, qui ne se force à la fidélité que par un artifice social, alors que, profondément, c'est un chasseur et un nomade fait pour avoir de multiples aventures?" soutint le sanglier au groin de cochon qui pensait aux nombreuses infidélités qu'il ne pouvait s'interdire malgré ses déclarations platoniques à la vieille chouette.

"Cessez donc d'être aussi terre à terre, vous n'avez donc jamais lu Héraclite!" s'emporta le jeune canard aux longs cheveux et à la figure de poète, en rappelant à

ses voisins que ce penseur présocratique avait été le premier à bâtir une philosophie sur le mouvement perpétuel, rien n'étant jamais identique à soi, mais toujours emporté dans un voyage et des transformations incessantes.

Le clan des savants ésotériques vint le soutenir, tentant d'élargir son propos en faisant de l'exil et du voyage sans attache le paradigme même sous lequel il faudrait tenter de repenser le sens de l'ex-istence, qui étymologiquement consiste d'ailleurs à "se tenir, en dehors". La preuve de l'importance de cette pensée de l'exil et du voyage, disaient-ils, était que ce récit arrivait après le point culminant de l'Abondance, comme une clef ultime délivrant le secret et le sens de la vie, lorsqu'elle est pleine et riche de tout.

"Et à quoi serviraient alors les autres récits à venir?" ne purent s'empêcher d'argumenter les autres spectateurs, qui n'avaient ni envie que le jeu s'arrête trop vite ni envie de soutenir des personnages trop ambigus. Devant ces résistances, le savant à tête d'autruche vint à la rescousse de son confrère, en ajoutant son propre grain de sel à l'interprétation:

"Tant qu'on parle du sens caché du récit, il est étonnant que personne n'ait remarqué qu'avec ce jet de dés nous abordons maintenant la dernière ligne droite du Jeu, les dix dernières stations du chemin. Nous quittons donc un cycle pour un nouveau départ, c'est pourquoi nous rencontrons maintenant, symboliquement, la figure du voyageur qui a pris son balluchon pour la dernière fois."

Foussage ne put retenir un sourire de satisfaction en voyant qu'au moins une personne avait deviné le véritable enjeu de ce récit charnière, qui ressemblait aux autres mais annonçait pourtant, déjà, autre chose. Il dévoila pour une fois avec plaisir, et à son intention, les clefs d'interprétation suivantes:

.La situation provient du ciel antèrieur 25, l'Innocence, que retrouve le voyageur de l'exil lorsqu'il quitte tout attachement.

.Les comparaisons peuvent se faire avec la Grâce, 22, avec toutefois moins de risques d'illusions, et plus de prudence.

.Le récit suit logiquement l'Abondance, 55, en rappellant qu'près un cycle particulièrement heureux il faut à nouveau envisager de repartir en avant, même sans savoir précisément dans quelle direction.

57. TRAITE SUR LA DOUCEUR PENETRANTE DU VENT

Qui voyage plus librement que l'air? se demanda Mélissa en souriant à l'idée que cet élément se jouait des frontières et des obstacles naturels auxquels les hommes continuaient à être soumis malgré leurs prouesses techniques. Comme lui, le vent se moque des collines par dessus lesquelles il saute allègrement, des montagnes qu'il escalade sans s'essouffler, des rivières et des mers à la surface desquelles il joue tel un enfant taquin; il n'a besoin pour passer d'un pays à l'autre ni de passeport, ni de document administratif, profitant d'une mobilité à faire pâlir d'envie les plus grands voyageurs, toujours obligés de composer avec les autorités et de se soumettre aux lois du pays traversé.

Alors que les autres civilisations respectaient et vénéraient les différents vents au point de donner un nom à chacun afin de ne pas les vexer, l'Occident avait toujours été méfiant à l'égard de cet élément insaisissable dont il ne pouvait s'assurer la maîtrise. Dès l'aube, les Grecs avaient ainsi manifesté leurs réticences en faisant remonter les mille malheurs frappant les hommes aux vents qui avaient été enfermés pèle-mêle par Zeus dans la boîte de Pandore. Malheureusement, la boîte avait été ouverte par la première femme de la création, et une fois échappés nul ne pouvait plus les reprendre en main. Tous les efforts faits ensuite pour diriger cet élément avaient été longtemps soit des échecs, soit des impasses techniques. Les moulins à vent fonctionnaient moins bien que les moulins à eau et avaient quasiment été abandonnés, tout comme les grands navires du dix neuvième siècle supposés apprivoiser les brises marines grâce à leurs immenses voiles. Les bateaux à vapeur puis à moteur avaient triomphé, ayant l'avantage de miser sur une autre source d'énergie, en ignorant superbement les sautes d'humeur du vent. Même en cette fin de vingtième siècle, ce dernier continuait à représenter l'élément le moins facilement contrôlable. Les avions comme les parapentes en avaient encore peur malgré leur maîtrise de l'air poussée à un point jusque là inégalé : le vent demeurait le dernier élément naturel, fier et indépendant, à jamais indomptable, symbole d'une vie libre dont on ne pouvait prévoir le cours ni le devenir.

Mais il y a vent et vents. Et si l'Occident avait malgré tout privilégié les tempêtes dans ses représentations iconographiques pour mieux insister sur la fragilité autant que la grandeur prométhéenne de l'homme face à la nature déchaînée, Mélissa préférait quant à elle ses manifestations les plus quotidiennes et les plus invisibles. Particulièrement lorsqu'il pousse les nuages à se défaire et à se recomposer perpétuellement en de nouvelles formes offertes aux enfants pour alimenter leurs rêves, ou encore lorsqu'il lave le ciel de ses scories, le laissant aussi bleu, aussi pur qu'au premier jour. Car son souffle pouvait avoir, au même titre que la lumière, le

pouvoir spirituel de transfigurer les êtres qu'il touchait, débarrassant l'individu des poussières et oripeaux qui le recouvrait inutilement.

Cette capacité du vent était, certes, plus particulièrement perceptible lorsqu'il soufflait fort, et Mélissa aimait, les jours de grand frais, s'offrir à lui, debout sur une falaise au-dessus de l'océan, se laissant fouetter par les embruns jusqu'à se sentir dénudée, lavée des milles contingences de la vie, ramenée à un état de pureté originelle. Mais elle appréciait tout autant, si ce n'est plus, ses douces caresses lorsqu'elle méditait assise dans la nature. L'enveloppant d'un voile de fraîcheur, il éveillait alors ses sens, aiguisant son esprit qui lui semblait alors plus alerte et plus pointu que jamais. C'était à ce moment qu'elle découvrait leurss affinités secrètes, avec la clarté de l'intelligence qui juge et tranche, écarte les obstacles, crée des éclaircies pour permettre aux choses de s'y révéler. Tous deux étaient impartis du même pouvoir de "désculpter" les formes visibles pour retrouver leur noyau quintessentiel, et à partir de là suivre leurs ramifications secrètes, tel le bois poussant ses racines dans le sol. Cette analogie entre la vivacité acérée de l'esprit du vent et la profondeur souterraine du bois reflétait pour elle plus qu'une parenté: une identité profonde et mystérieuse, autour de laquelle Terre et Air se retrouvaient parfaitement unis et enlacés.

Pour mieux ordonner ses pensées, Mélissa avait esquissé un Traité du Vent et des vents, où elle tentait d'élaborer une philosophie à partir du paradigme de cet élément porté à l'absolu. Elle remarquait que pour respecter sa spécificité, il faudrait privilégier pour une fois le concept de l'informel et de l'indéterminé, en s'opposant en ce sens à la quasi-totalité de la réflexion classique Occidentale pour qui philosopher avait toujours signifié mettre en forme, délimiter le champ de compétence d'un concept et de son territoire, faire ressortir ses propriétés et déterminations principales, en les séparant soigneusement de ses attributs secondaires et des autres formes substantielles.

Seul l'obscur présocratique Anaximène avait posé l'"apeiron", l'indéterminé, à l'origine de toutes choses, au commencement du monde comme après. Mélissa avait suivi cet étroit sentier conceptuel plein de ronces et d'épories, posant à la suite du penseur que l'indéterminé précède le figement dans une forme précise, et que même lorsque cette dernière se structure et se solidifie, c'est de manière temporaire, toujours ouverte et susceptible de modifications, voire de métamorphoses; car seul le changement perpétuel et le grand brassage de l'indéterminé est réel.

Elle avait, dans ce cheminement, croisé les pensées Madhymika des bouddhistes de la Voie radicale du Milieu, qui affirmaient de manière encore plus brutale la Vacuité de toutes choses et du Vide lui-même, qui se révèle fondamentalement être sans forme. Elle s'était aussi intéressée, à l'autre extrémité de l'histoire de la pensée humaine, à Heisenberg qui avait tenté de formaliser scientifiquement le principe selon lequel le fait de déterminer un paramètre provoque fatalement l'indétermination d'un autre facteur. Mais plutôt que d'inventer un nouveau concept, ou de se placer à la suite d'un de ces systèmes de pensée, elle avait préféré mettre en avant une nouvelle image paradigmatique, celle du Vent à jamais insaisissable, qui existe partout et nulle part, dans le monde extérieur comme au fond de la poitrine de chaque créature qu'il soulève en lui permettant

de respirer, tel un principe abstrait et pourtant terriblement réel, jamais identique, toujours changeant.

Son apologie du vent était devenue une poétique des Vents, Mélissa invitant à rêver et à découvrir la beauté des mille formes possibles que pouvait emprunter cet élément lorsqu'il prenait la forme floue d'un nuage. Que ce soit le gros cumulo-nimbus menaçant et coléreux, le stratus gris et mélancolique s'effilochant dans le ciel, le fragile cumulus primesautier et gai annonciateur de beau temps, les voiles diaphanes et éthérés de l'altostratus ou les rayures inquiétantes du cirrus annonciatrices, très haut, dans le ciel de mauvais temps. Il s'agissait à chaque fois du même souffle qui prenait des formes et destins différents. L'homme n'était-il pas semblable, s'amusait-elle à dire, en passant sans arrêt lui aussi d'un état émotionnel à un autre, sans jamais être ni identique, ni totalement différent? Il lui fallait simplement prendre conscience qu'il participait ainsi au poème de la nature, en ayant le privilège supplémentaire de pouvoir choisir ses formes, les maintenir plus ou moins longtemps, sans se contenter de les subir passivement.

Tout naturellement son traite finissait en éthique et maximes d'actions, le vent devenant un modèle pour réfléchir à la manière de vivre qu'elle voulait adopter. Dans la liste des vertus cardinales qu'elle attribuait à son élément préféré, elle avait ainsi inscrit à la première place l'indépendance et la liberté, le vent pas plus que l'être humain ne pouvant accepter de se laisser mettre en cage. Puis venaient en désordre la fierté sauvage, la mobilité, la capacité d'adaptation et de changement perpétuel, mais aussi la faculté d'influencer le cours des événements en douceur, par une lente persuasion continue qui devait pénétrer l'esprit de ses interlocuteurs jusqu'à s'imposer presque naturellement à eux. Car le vent avait ce pouvoir, non seulement d'éclaircir les situations, mais de les transformer par son action lente et têtue: ne parvenait il pas à éroder, avec le temps, les plus orgueilleuses falaises, sans jamais les attaquer directement?

Pour finir, Mélissa n'avait pu s'empêcher d'établir une analogie entre leurs destins : la femme devait veiller à demeurer aussi libre que le vent, aussi insaisissable et indomptable que lui, aussi multiple et kaléidoscopique que les milliers de nuages se promenant à la surface de la terre sans qu'on ne puisse jamais les cataloguer, les enfermer dans une catégorie ou les figer dans un cadre définitif. La voie du Vent était ainsi celle d'une existence poétique imprévisible, à réinventer chaque jour, à vivre avec le nouvel état d'esprit d'un guerrier qui aurait définitivement remplacé le modèle de la force brutale par l'art de la métamorphose et par les vertus d'une persuasion douce et sereine. Car le vent est aussi le symbole de la parole libre...

Mélissa se secoua afin de sortir de la longue rêverie dans laquelle elle s'était plongée en regardant les nuages au-dessus d'elle, se forçant à revenir à son problème.

Elle n'avait aucune envie de trancher dans le vif, de prendre une décision forcément arbitraire; d'autant qu'elle savait que ses voisins qui avaient demandé son arbitrage étaient prêts à admettre inconditionnellement son jugement, en raison de sa réputation et de ses diplômes. Ils avaient fait appel à elle parce qu'elle était la seule du village à avoir fréquenté la Grande Ecole, comme on appelait avec crainte et respect la mystérieuse université où elle avait poursuivi ses études. Elle jouissait, de ce seul fait, d'une aura de sagesse et d'un a-priori de clairvoyance

irrationnel, nul dans le village ne pouvant imaginer que tant de connaissances accumulées pourraient ne pas avoir de conséquences pratiques permettant de rendre la justice quotidienne en démêlant le vrai du faux. Elle n'avait pas osé les décevoir, se voyant mal leur expliquer que le savoir ne rend pas forcément plus sage.

Les gens s'attendaient à ce qu'elle convoque les deux protagonistes ainsi que leurs témoins, puis qu'après s'être isolée pour mieux réfléchir elle revienne en proclamant solennellement sa décision. Or elle n'en fit rien, adoptant une attitude qui étonna tout le monde: après avoir écouté d'une oreille distraite ce que chacun avait à lui dire, elle les avait brièvement remerciés et avait levé la séance, avec l'air de quelqu'un qui s'est profondément ennuyé et qui pense à autre chose.

1. Indécise, Mélissa ne savait que décider. Cela la désolait d'autant plus que son défaut majeur avait toujours résidé dans cette hésitation perpétuelle qui l'assaillait ponctuellement, mêlée de doutes et interrogations qui l'empêchaient alors d'avancer. Elle avait écouté avec ennui le discours que chacun des deux adversaires avait longuement et soigneusement préparé, discours à ce point pensé et appris à l'avance qu'il ne comportait plus aucun accent de sincérité, et partant aucun indice lui permettant de deviner où se nichait la vérité.

Sans savoir pourquoi, cela lui fit penser aux sorciers africains qui, pour soigner leurs malades et expulser les démons de leur corps, se rendaient dans la hutte qu' ils habitaient pour mieux comprendre ce qui s'y passait, à l'inverse des psychanalystes occidentaux qui croyaient naïvement qu'il suffisait que le patient vienne les voir et s'allonge sur leur divan pour leur ouvrir leur coeur. Elle entr'aperçut aussitôt la solution: il lui fallait, elle aussi, comme les sorciers africains, essayer de se faire par elle-même une idée de la véritable vie quotidienne des deux protagonistes.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction quand, allant les voir l'un et l'autre, Mélissa prétexta des travaux à faire réaliser dans sa maison pour leur demander l'hospitalité à tour de rôle, ne sachant où dormir. Comme ils savaient qu'elle seule allait décider de leur sort, ils n'osèrent refuser, tout en se demandant ce qu'elle avait derrière la tête. Car son air fier et décidé ne manquait pas de leur inspirer une crainte respectueuse.

N'était-il pas imprudent d'accueillir un guerrier sous son toit? Mais pouvaient-ils faire autrement? C'étaient eux qui, maintenant, étaient indécis. D'autant qu'elle profitait de son hébergement pour fureter partout, s'intéressant aux moindres détails, s'en tenant à un emploi du temps rigoureux auquel elle ne dérogeait jamais: chaque soir, elle accordait une demi-heure à chacun pour lui parler de l'affaire -pas une minute de plus, pas une de moins, l'air toujours aussi distrait et peu intéressé que le premier jour. Le succès ne pouvait venir que de l'*Apprivoisement du petit, 9,* se disait-elle pour se conforter dans son attitude.

2. Mélissa commençait à deviner les enjeux obscurs de chacun des deux protagonistes. Pour y arriver, elle avait employé une méthode indirecte déroutante, n'abordant jamais de front le problème qui les opposait violemment tout en affectant un ennui profond dès qu'ils en parlaient, ne s'intéressant vraiment qu'à leur vie quotidienne, leurs habitudes, leur entourage, leurs petites joies et

petits tracas. Plus cela leur semblait insignifiant, plus elle y accordait d'attention. Ne sentant aucun danger ni piège, ils se laissaient aller aux confidences d'autant plus aisément qu'il s'agissait de sujets dont ils ne parlaient avec personne.

Derrière la cristallisation du conflit sur une banale histoire d'argent et de droit de propriété, elle avait débusqué de sombres secrets, des jalousies anciennes qui, à force d'être refoulées, s'étaient progressivement transformées en une boule de haine tenace. La femme de l'un avait sans doute trompé son mari avec son meilleur ami, c'est-à-dire l'autre protagoniste. Ce qui avait laissé une blessure d'autant plus saignante qu'ils partageaient tout jadis, comme deux frères. A cela s'ajoutait une histoire de jalousie professionnelle, avec l'impression pour l'homme trompé de devenir la risée du village et d'être méprisé à cause de son métier moins noble, d'autant que l'autre paradait avec la fatuité du mâle vainqueur.

En ayant mis à nu les raisons souterrainess du conflit et percé des secrets profondéments enfouis, Mélissa s'était comportée comme un psychologue laissant les gens parler longuement tout en étant à l'affût de ce qui pourrait échapper un moment à leur contrôle, ou encore comme un sorcier cherchant à identifier les forces démoniaques en présence, avant de décider du traitement à appliquer. Comme eux, elle était apparemment ouverte à tout, l'esprit vif, prête à creuser dès qu'elle sentait un élément digne d'être approfondi, progressant lentement dans son enquête, à l'image du *Développement, 53.*

3. Mélissa sentait intuitivement les moments où il fallait approfondir, ainsi que ceux où, au contraire, il ne fallait pas insister. Car il est des situations profondément traumatisantes, qui ont provoqué une telle blessure narcissique chez la personne, qu'on peut tout au plus faire affleurer ce sujet à la conscience, prendre des précautions pour le traiter à fond afin d'en comprendre les enjeux inconscients. Mais une fois cet éclairage forcément indécent opéré, il faut avoir, si on n'est pas psychologue professionnel, la délicatesse et l'intelligence de ne pas y revenir.

Mélissa avait une fois manqué de clairvoyance dans une affaire similaire, et elle s'en était longuement voulue par la suite. Ayant réussi à faire émerger un problème d'inceste en laissant parler la fragile adolescente qui était devant elle, au lieu d'aborder directement le problème au moment où il avait surgi, elle avait laissé passer l'occasion. Elle avait eu beau revenir par la suite sur l'événement, relancer sur le sujet, poursuivre ses recherches, tout avait été vain. La jeune fille s'était à nouveau murée dans le silence et la dénégation, se réfugiant dans un mutisme pitoyable.

Elle avait alors demandé à être dessaisie du dossier lorsque, quelques semaines plus tard, on lui avait appris la tentative de suicide de sa patiente. A ce moment, elle avait compris brutalement, mais trop tard, que ses efforts pour percer un secret douloureux avaient été vécus par la jeune femme comme le viol de ce qu'elle avait de plus intime, l'humiliant profondément au lieu de l'aider à résoudre son problème. A tout prendre, une fois l'occasion manquée, Mélissa aurait mieux fait de dénoncer immédiatement le père à la justice et de demander sa déchéance paternelle, plutôt que d'hésiter pour cacher son incapacité à prendre une décision. C'était ainsi qu'elle avait appris que pour des événements graves, la *Dissolution, 59,* est nécessaire, sans tergiversations.

C'est en repensant à ce souvenir douloureux qu'elle décida de ne pas attendre plus longtemps et de passer directement à l'action dans l'affaire qu'elle traitait présentement. Car le type de secret qu'elle venait de déterrer était trop lourd pour être laissé de côté ou pour prendre les mêmes risques

4. Mélissa avait presque envie de rire, tant elle était à la fois fière et étonnée des résultats de sa chasse. Elle était partie, telle un habile guerrier, chasser sur le territoire même de l'ennemi, à l'affût des signes qui lui apprendraient quelque chose sur les raisons profondes de l'inimitié entre les deux hommes. En les laissant parler, elle avait laissé les indices ressortir de la vase dans laquelle ils étaient enfouis.

Son attitude, faite de douceur et de patience constamment à l'écoute, avait été couronnée de succès puisqu'elle lui avait permis de déterrer au moins trois anciennes affaires susceptibles d'expliquer l'état de conflit actuel. Toutefois, cela n'était rien de bien grave: à chaque fois il s'agissait de susceptibilité mal placée, de malentendus ayant pris des proportions démesurées à cause de la rumeur entretenue par les voisins, de petites tracasseries qui auraient du rester sans conséquence. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle avait presque envie de rire, en pensant à la disproportion entre les faits d'origine et les formes conflictuelles auxquelles elle était actuellement confrontée.

Les petits soucis et les chicanes apparemment insignifiantes peuvent ainsi, lorsqu'ils ne sont pas traités à temps, dégénérer dangereusement, pensa-t-elle intérieurement en se disant que rien de grave ne s'opposait dans le fond à ce qu'ils *aillent à la rencontre l'un de l'autre, 44.*

5. Lorsqu'elle s'aperçut que le conflit était en grande partie risible, voire ridicule, reposant sur des malentendus et des suspicions qui n'avaient pu gonfler à ce point qu'à cause de la rumeur locale et de l'emportement des paroles de chacun des protagonistes qui ne voulaient plus se dédire en revenant sur leurs propos, Mélissa eut un soupir de soulagement.

Elle employa la même technique que lorsqu'elle était confrontée à des affaires autrement plus sérieuses, mais cette fois-ci les résultats furent beaucoup plus faciles à obtenir: elle parla longuement à chacun des deux adversaires, les déroutant en leur demandant ce qu'ils avaient envie, eux, de faire ou dire pour dénouer la crise actuelle . Adroitement, elle leur rappela ce qu'elle avait appris de leurs travers et de leurs défauts, pour désamorcer d'avance leur agressivité latente, relativiser l'affaire et leur donner un peu mauvaise conscience; ainsi seraient-ils plus souples et malléables, pensait-elle à juste titre. A quelles conditions, leur demanda-t-elle alors, chacun serait-il prêt à laisser vivre l'autre en paix, sans se sentir agressé ni avoir envie de se venger?

Elle leur laissa trois jours pour réfléchir, à l'issue desquels la solution avait fait son chemin dans l'esprit des deux protagonistes. Le contexte avait changé: ils ne voulaient plus punir l'autre à tout prix, être déclarés vainqueurs, mais simplement sortir de la situation sans perdre la face. Après s'être épanchés et avoir parlé jusqu'à plus soif de leur vie et de leurs tracas, ils n'avaient plus envie de se battre sous des prétextes futiles. Ils s'étaient rendus compte de leurs propres insuffisances et ne voulaient pas les voir étalées en public.

Un compromis plein de bon sens fut trouvé: le requérant aurait le droit d'emprunter un ancien chemin vicinal passant sur une partie de la propriété de l'autre, ce qui laissait au propriétaire principal la jouissance exclusive de l'allée principale. Les deux anciens amis se serrèrent à nouveau la main, devant une assemblée étonnée qui s'était attendue jusqu'au dernier moment à un jugement ferme et manichéen.

Mélissa sourit intérieurement en voyant le désappointement se peindre sur le visage des vieilles commères du village, séparées depuis des mois en clans farouchement opposés, et qui avaient hâte de savoir qui avait officiellement tort ou raison.

« La justice idéale est celle qui, au lieu de prononcer autoritairement un jugement tranché, est capable de dénouer une situation conflictuelle en rendant finalement l'appel à la cour inutile », ne put s'empêcher de commenter sentencieusement Mélissa, en pensant que son *Travail sur le corrompu, 18,* avait été pleinement couronné de succès...

6. Le conflit, extrêmement complexe, plongeait ses racines dans un sol fangieux, les coups de sonde et les multiples recherches de Mélissa ayant fait ressortir d'étranges histoires de rumeurs, de menaces et de lettres anonymes issues d'un hypothétique corbeau, tout cela sans compter les relents d'inceste qui pesaient sur l'un des pères.

Peut-être le tort de Mélissa avait il été de trop approfondir ces dimensions souterraines dont elle avait bien pressenti l'importance, mais qu'elle n'était en mesure ni de régler ni même de comprendre totalement. Car la question qu'on lui posait, le différend qui avait amené à faire appel à elle, était beaucoup plus simple et n'exigeait pas d'exhumer ressortir tous ces cadavres.

En voulant trop en savoir, tout maîtriser, Mélissa s'était perdue finalement dans les méandres du passé, réveillant dangereusement les anciennes haines au lieu de contribuer à les apaiser. Plus elle tentait d'en sortir et de faire enfin la lumière, plus elle s'enfonçait et se sentait démunie, privée d'armes pour aller plus loin.

Il faut savoir arrêter son enquête au bon moment, une fois qu'est suffisant le minimum d'informations possédé, se dit-elle en pensant *au Puits, 48,* au fond duquel il n'est pas nécessaire de descendre si on veut profiter de l'eau essentielle qu'il peut procurer...

Fragments sur Lebab

Dans la salle des joueurs, Souen la fille aînée au caractère doux et à l'intelligence pénétrante, s'était reconnue dès le début du Jeu. Toutefois, elle avait hésité avant de se dévoiler, ne sachant si c'était son emblème du vent ou celui du bois, tous deux présents dans ses armoiries, qui était concerné par le Jeu. Finalement, elle s'était dit que les deux éléments pouvaient être utilisés pour symboliser la situation présente, et elle était montée sur l'estrade.

Nul compagnon ne l'ayant rejiont avant la fin du récit, il fallu bien se rendre à l'évidence : elle était la seule joueuse principale en cause. Après coup, les autres prétendants s'en voulurent d'ailleurs de ne pas avoir deviné plus tôt cette possibilité

du jeu : ce n'était pas la première fois qu'un début de cycle s'ouvrait sur la présence d'un seul joueur.

En voyant arriver, à la fin de la partie, les deux joueuses aux aguets, Li, la fille cadette au caractère passionnée, et Touei, la plus jeune fille toujours gaie et spontanée l'assemblée se dit que cette nouvelle séquence du Jeu continuait à se placer délibérément sous le signe des principes féminins qui devaient régner jusqu'à la fin de la partie, traçant ainsi deux grandes oscilliations dans un jeu d'abord dominé par son pôle masculin et héroîque, avant de basculer heureusement vers un pôle plus intériorisé et pacifique.

L'enseignement du principe féminin n'était pourtant pas clos, leur dit Ato en guise de présage, afin d'éviter que leur vigilence ne s'endorme...

Dans la salle de visionnage, les premières réactions étaient hésitantes, comme au début de chaque nouveau cycle. Si les femmes présentes étaient heureuses de voir que leur porte-parole continuait à tenir fermement les rênes du jeu, les mâles menés par le sanglier bougon maugréaient de plus en plus fortement en regrettant l'absence d'action du Jeu qui, selon eux, marquait de présences fortes. Ils prétendaient qu'il ne se passait rien d'important, rien en tout cas qui puisse faire espérer un retour des Dieux sur terre ou un changement d'attitude de ses habitants.

Les femmes de l'assemblée, emmenées cette fois par l'élégant héron au collire de perle si distingué sur le cou, se défendirent bec et ongles, se moquant de ces hommes incapables de s'intéresser à l'histoire si elle n'était pas traversée par le sang et le feu. Pour elles, c'était au contraire dans cette mutation du regard auquel on assistait depuis l'arrivée de Mélissa au premier plan, dans cette recherche d'une attitude positive et active, ouverte aux forces de vie, à leur libre épanouissemnt, que s'annonçait peut-être un changement et une future conversion des hommes aux valeurs divines de la vie. D'ailleurs, arguaient-elles, une ébauche de nouvelle philosophie, mi-panthéiste, mi naturaliste, calquée sur les grands éléments de la nature, n'était-elle pas en train de naître? Si seulement les hommes pouvaient enfin tourner le dos au sinistre principe de mort et à la quête d'un pouvoir éphémère qui les avaient jusque là carctérisés, la nouvelle ère tant attendue par les exilés de Lebab allait peut être s'ouvrir...

Le savant ésotérique, qui était jusque là d'accord, les contra sur ce dernier point, affirmant péremptoirement qu'il s'agissait encore d'un rêve utopique de femme : l'instinct de vie et l'instinct de mort ne sont-ils pas étroitement mêlés en un mouvant chaos indicernable? La sagesse ne consitait pas à vouloir amputer l'homme d'une partie de lui-même, mais à faire fonctionner ce couple pulsiionnel sur un autre mode que l aregistre des tructeur habituel, en privilégiant le pôle de la vie auquel il fallait donner une prépondérance maximale, en lui assurant une ampleur, une liberté de mouvement et de souffle qui diluerait d'autant la charge de mort et d'agression présente en chacun.

«C'est pourquoi il faut se faire vent, être libre et farouchement indépendant comme l'air », conclut-il en rappelant qu'une philosophie de l'exil et du voyage perpétuel amenait logiquement à ce mode de vie et à ce modèle, qu'on soit homme ou femme.

Son point de vue n'était pas fondamentalement différent de celui de héron ; c'est pourquoi la discussion cessa faute de combattants, les autres spectateurs restant dans l'expectative pour la suite du Jeu. Foussage eut beau s'insurger plus fort que

d'habitude pour déclarer qu'il livrait un ultime indice, ses paroles se perdirent dans l'indifférence générale:

.La situation vient du ciel Antèrieur 58, le Joyeux, qui est également son devenir.

.Elle est cconnectée au Voyageur, 56, comme son mode de vie associé.

58. LA JOIE ET LE TRAITE SUR LA LEGERETE DE LA LUMIERE

Mélissa se demandait comment interpréter l'image des deux lacs qui depuis quelques jours l'obsédait.

Elle se souvenait du rêve où elle les avait vus pour la première fois: c'était au sortir d'une sieste d'après midi caniculaire. Elle s'était réveillée soudainement avec cette image à l'esprit, en ressentant une joie profonde, en même temps qu'elle se sentait infiniment rafraîchie et légère, comme si elle venait de se baigner. En s'efforçant de se remémorer les dernières images de son rêve, elle s'aperçut qu'effectivement elle était arrivée en songe au bord d'un lac, s'était déshabillée pour plonger nue dans l'eau, s'enfonçant sous les flots jusqu'à toucher le fond avant de se propulser d'un seul coup vers la surface. En jaillissant à l'air libre, éblouie par la lumière du soleil, elle avait ressenti une jouissance soudaine, une impression de libération, de légèreté, comme elle n'en avait connu depuis longtemps. Puis elle s'était sentie s'élever, se retrouvant en lévitation entre deux lacs semblables, distants d'à peine quelques dizaines de mètres. Depuis, elle se demandait quel sens attribuer à ce dédoublement du lac dans son rêve et au sentiment de bonheur ineffable qui l'avait alors envahie.

Elle avait cherché du côté des couples de jumeaux célèbres, de Romulus et Rémus, fondateurs de Rome, aux galaxies soeurs qui s'enroulent telles des siamoises en une spirale d'étoiles dans le vide cosmique, en passant par la parthénogenèse des cellules vivantes qui se multiplient en se dupliquant. N'était-il pas étrange de voir qu'à travers ces nombreux exemples les couples gémellaires étaient porteurs, non d'une simple répétition stérile, mais d'un enrichissement et d'un nouveau bond dans la création? Mélissa était toutefois incapable d'aller plus loin dans ses efforts de compréhension du symbole des deux lacs.

Elle s'était à nouveau laissée glisser dans un demi-sommeil lorsque lui revinrent, sans qu'elle sache pourquoi, des réminiscences de lecture concernant Spinoza, un philosophe par qui elle s'était sentie attirée il y a fort longtemps. Ce libre penseur hollandais qu'on avait accusé d'être tout à la fois athée et hérétique de la cabale, avait mis au centre de sa philosophie le sentiment de Joie, et c'était pour cette raison précise qu'il lui revenait à l'esprit: n'était-ce pas le concept qui correspondait le mieux à la sensation de béatitude quasi extatique qu'elle avait eue au sortir de son rêve?

D'après les fragments spinoziens dont elle se souvenait, la Joie correspondait chez ce penseur à un état de contentement où les facultés humaines et le corps étaient

non seulement pleinement satisfaits, mais où le pouvoir d'agir et la force d'exister de l'individu se trouvaient renforcés et décuplés par l'arrivée d'affects positifs, qui venaient enrichir l'homme d'une nouvelle source de puissance, d'une nouvelle densité et plénitude. Elle se nourrissait de tout ce qui peut grandir l'homme, de l'amour entre autres, pour créer une impression de surabondance et de débordement, et partant une envie d'agir de manière autonome et créatrice, en s'opposant en ce sens point par point à ce que ce philosophe nommait les "passions tristes", provoquées par une arrivée d'affects négatifs, amenant à l'inverse une diminution de l'énergie vitale et forçant l'homme à ré-agir et se défendre pour survivre. Ce qui intéressait le plus Mélissa aujourd'hui, c'était que Spinoza, plaçant son éthique du côté de la vie en favorisant les situations sources de joie, avait expliqué qu'elles se produisent dès qu'un corps trouve un autre corps convenant à sa nature propre, dés qu'un sentiment de communauté rassemble deux êtres dans l'impression qu'ils peuvent échanger et partager ensemble leur puissance d'agir -dés que l'âme soeur ou le frère jumeau est trouvé, aurait dit Mélissa. A ce moment, les deux êtres se rapprochent d'un point de communion et de transmutation extrême qui leur permet de dépasser leur humaine condition, pour se fondre dans la découverte que la Nature tout entière ruisselle d'une énergie Une et indivisible, la mystérieuse Natura Naturans originelle. La joie débouche à ce moment sur une ivresse métaphysique, un acquiescement dionysiaque à la Vie.

Spinoza ne s'était pas contenté de cette seule distinction entre passions tristes et passions actives, en mettant la Joie au sommet de ces dernières. Il avait écrit un Traité de l'Ethique qui, pour ceux qui savaient lire entre les lignes en s'intéressant aux scolies plus qu'aux théorèmes officiels de cet étrange ouvrage, répondait de manière parfaitement iconoclaste aux Traités de la Béatitude des chrétiens. Aux mortifications chrétiennes du corps destinées à purifier une âme prétendument désincarnée, Spinoza opposait en effet une philosophie optimiste invitant à favoriser le corps et les passions actives pour retrouver en soi la source vitale, en se défiant des tyrans, des mystique et des esclaves, tous trois hommes du ressentiment dominé par un principe de mort qui s'exerçait envers les autres, envers leur corps et envers la vie. Son éthique de la Joie était ainsi une invitation positive à vivre de manière libre, en mêlant les flux et sentiments des âmes soeurs, dans le partage et la générosité.

Mélissa comprenait maintenant l'image des deux lacs: si leur eau représentait le principe vital, ils risquaient de s'épuiser au même rythme en s'évaporant sous les rayons brûlants du soleil ; en revanche, si les deux lacs s'enrichissaient mutuellement de leur eau, comme les amoureux de leurs baisers, alors il n'y aurait plus diminution mais au contraire accroissement, échange, joie du partage, accumulation de nouvelles expériences.

Le véritable enrichissement amené par autrui ne se réduit pas à l'apport extérieur de forces supplémentaires, il sert, comme l'avait pressenti Spinoza, avec sa Natura Naturans où tout se résorbe, à révéler et libérer en soi une puissance, un océan d'énergie habituellement endormie et illusoirement restreinte aux cadres du moi, à lui faire retrouver son ampleur maritime originelle. En ce sens, l'image des deux lacs pouvait encore se décoder d'une autre manière, comme illustrant le fait qu'en-dessous du moi superficiel, normalement seul visible, se cachait, lorsqu'on savait l'atteindre, un double, un autre moi inversé plus profond, débarrassé de ses limites habituelles. Lorsqu'on avait la chance d'y parvenir, c'était avec ce sentiment de

plénitude et de joie achevée qui l'avait envahie et que, seulement maintenant, elle comprenait. N'était-ce pas ce qu'avaient d'ailleurs pressenti les grands poètes et prophètes, tel Rimbaud affirmant que la vraie vie est ailleurs ?

L'expérience libératrice de ce "fond sans fond" de joie ineffable allait toujours de pair avec une impression d'envol, de légèreté, de vie en apesanteur au-dessus de son propre corps étendu aux dimensions du cosmos. Car contrairement aux idées reçues, l'absolu n'est ni grave ni pesant, mais diaphane comme la lumière, éthéré comme l'air, transparent comme l'éther, transparent et léger, léger comme la grâce et l'envie de danser. Mélissa était agréablement surprise de voir sa réflexion déboucher ainsi de manière inattendue sur ce concept. Adolescente, elle avait en effet décidé de placer sa vie sous ce signe de la légèreté, se disant que la seule l'existence vie qui valait la peine d'être vécue devait être la plus aérienne possible, et qu'elle s'efforcerait de ne pas tomber plus tard dans l'esprit de lourdeur qui caractérisait à ses yeux le monde des adultes englués dans le quotidien.

Elle avait écrit, à l'époque, un court Traité sur la légèreté de la lumière, où elle s'efforçait de classer toutes les situations de la vie et les grandes oeuvres culturelles en évaluant d'une part celles qui étaient empreintes de l'esprit de lourdeur, et d'autre part celles placées sous le signe de la grâce et de la légèreté, privilégiant cette dernière voie en faisant se côtoyer Mozart et Spinoza, la danse et l'apologie de l'oubli, l'insouciance et les droits au rêve.

Ces oeuvres avaient en commun de refléter une vertu intrinsèquement *lumineuse,* avait-elle écrit à l'époque, la lumière étant pour elle un milieu impalpable, qui permettait aux choses et aux êtres de se manifester, de rayonner en dégageant une aura spirituelle bénéfique. Elle croisait ainsi, sans le savoir, la piste des Upanishads hindoues qui avaient nourri leur réflexion sur l'Absolu à partir de méditations sur le principe lumineux qui occupe et illumine tout l'espace.

Ses réflexions étaient pourtant nettement plus prosaïques et contemporaines : ce qui l'intéressait en effet, c'était de prôner une vie plus la légère possible, une existence lumineuse capable d'irradier et faire briller les mille facettes de son être, en retrouvant la beauté de la lumière naturelle et en fuyant les artifices des lumières électriques de la vie moderne.

Lorsqu'on s'efforçait de suivre cette voie, affirmait-elle, on comprenait que la vie n'est pas soumise à un déterminisme et à un fatalisme qu'on ne peut que subir, mais au contraire ouverte sur une infinité de choix et de formes de vie. Elle en avait alors profité pour brosser à grands traits ce qu'elle avait appelé à l'époque une "philosophie des possibles" où elle démontrait que lorsqu'on a découvert les vertus de la légèreté, on découvre aussi la plasticité de l'existence, et le fait qu'à chaque moment tout est possible à l'homme qui n'est figé en aucune forme ou essence déterminée.

A l'issue d'un long parcours, Mélissa retrouvait ainsi ses intuitions de jeunesse, mais transfigurées par une expérience d'accomplissement de son (non) être profond: elle comprenait désormais que si tout demeure profondément possible, c'est parce que l'homme est un océan sans fond d'énergies ouvertes et chaotiques et contradictoires, qui peuvent s'organiser dans la forme que chacun décide de lui donner, et qui ne se figent que lorsqu'on décide de ne plus choisir sa propre existence, mais de la subir passivement. Les expériences de ces dernières années

lui avait toutefois appris de nombreuses autres choses, et si elle avait pu reprendre son Traité elle l'aurait probablement complété par une partie concernant les pièges et risques rencontrés sur la voie de la légèreté. Car cette dernière peut également amener à de multiples impasses et errements si on la prend de manière trop insouciante, ou si on se lie à des êtres néfastes, se dit-elle en repensant à toutes les erreurs qu'elle avait pu commettre dans le passé ; et qu'elle continuerait probablement à faire dans le futur...

1. Mélissa était tentée de demeurer seule, en profitant pleinement de l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait. Elle ne désirait ni ne convoitait rien, ne manquait d'aucune chose, se contentait d'être et de contempler la nature autour d'elle, prenant plaisir à assister au spectacle du monde sans y participer.

Lorsqu'on ne manque de rien, il est des moments rares de paix intérieure durant lesquels on n'a aucune envie de bouger ou d'entreprendre quoique ce soit, se dit-elle en pensant que, lorsqu'elle était extrêmement fatiguée, elle pouvait aussi être tentée par l'inaction. Mais dans ce dernier cas il s'agissait d'un état subi et passif marqué par l'absence d'énergie intérieure, alors que, dans le cas présent, elle ressentait à l'inverse une surabondance de force.

Avec mélancolie, elle se dit qu'après avoir atteint un tel sommet, elle allait fatalement en redescendre et revenir sur terre. Elle comprenait mieux, maintenant, la tentation du Bouddha et du Zarathoustra de Nietzsche qui, parvenus à l'illumination, s'étaient longuement demandés s'ils n'allaient pas demeurer l'un sous son arbre et l'autre sur sa montagne, dans le silence et l'immobilité la plus parfaite, au lieu de redescendre parmi les hommes pour leur expliquer ce qu'ils avaient vécu, et qui, de toute façon, échappait aux mots. Pourquoi ne pouvait-elle pas demeurer, à jamais, dans ces états supérieurs de conscience et de joie auxquels elle se haussait parfois?

Elle allait devoir prendre une décision car elle savait que, si elle ne prenait pas l'initiative, la vie se chargerait inévitablement de lui imposer le changement et allait la frapper par l'Accablement*, 47.*

2. Mélissa avait longuement erré en quête de paradis artificiels et s'était souvent fourvoyée dans sa quête d'une vie joyeuse, empruntant des chemins qui s'étaient révélés par la suite être de véritables impasses.

Fascinée par les gens bien portants qui affichaient haut et fort leur optimisme et leur joie de vivre, elle s'était laissé entraîner dans des bandes de fêtards. Elle s'était ainsi grisée avec eux dans des fêtes privées où on dépasse ses propres limites en dansant jusqu'à l'aube et où l'on boit plus que de raison pour atteindre plus facilement cette ivresse du corps et de l'esprit qui vous rend si légère qu'on a l'impression de planer au-dessus des contingences terrestres. Cela l'avait d'ailleurs amenée à essayer des drogues douces, puis plus fortes, poursuivant inlassablement sa quête inassouvie de nouvelles joies, qu'ellede nouvelles joies, qu'elle voulait toujours plus intenses.

Il lui avait fallu longtemps pour comprendre que ces paradis artificiels ne lui apportaient finalement qu'un plaisir passager et illusoire, qui se dissolvait

lamentablement pour faire place à une migraine et à une bouche pâteuse, aux antipodes de la légèreté voulue.

Pourtant, elle n'avait jamais rien regretté, se disant que même si elle s'était égarée avec des êtres qui, derrière leur beau discours, fuyaient la vie plus qu'ils ne l'aimaient véritablement, cette période avait été pour elle une initiation, une première approche positive. Le principal est de savoir sortir des innombrables communautés et *suites, 17,* dont lmes chemins sont fort encombrés...

3. Dans son rejet d'une vie fade et triste, Mélissa avait été fascinée par les libertins et leur apologie du corps. Elle y avait vu un discours en faveur de la vie et de la dépense joyeuse des énergies vitales afin de communier avec l'essence généreuse de la nature, et se sentait plus proche de cette recherche hédoniste que de la rétention mesquine et puritaine des plaisirs.

Au début, elle avait suivi cette voie de manière individuelle, draguant effrontément les hommes et multipliant les aventures sans jamais vouloir s'attacher affectivement ou s'enfermer dans une relation durable, persuadée que seuls la chasse et le plaisir sexuel de la possession importaient. Mais dès que ce dernier était atteint, le partenaire ne l'intéressait plus. Elle ne désirait qu'une chose, guetter une nouvelle proie, expérimenter une nouvelle et brève liaison, découvrir d'autres sensations. Ainsi s'était-elle transformée en Don Juan féminin, convaincue d'avoir une vie plus riche et plus dense que les autres femmes grâce à sa quête effrénée du plaisir.

Insensiblement, elle s'était lassée de ces recherches perpétuellement recommencées, et avait été ensuite tentée par les innombrables milieux libertins de la capitale qui, chacun, sacrifiait à sa manière au même dieu du plaisir. Qu'ils soient en effet simplement à la poursuite de nouvelles aventures, d'échangisme de couples ou de plaisirs plus pervers, en ces lieux aux adresses discrètes et aux salons somptueusement décorés, des centaines d'êtres humains cherchaient l'extase par une exacerbation de leurs sens et des jouissances toujours nouvelles. Mais si au début la nouveauté de la situation avait réussi à réveiller sa sensualité désabusée, elle s'était vite aperçue que l'artifice des mises en scène toujours soigneusement orrganisées dissimulait mal la superfcialité des rencontres qui s'y nouaient. Les plaisirs qu'on y ressentait étaient encore plus fugaces que ce qu'elle avait connu, leur brièveté étant inversement proportionnelle au coûteux temps de mise en condition.

Finalement, après en avoir épuisé toutes les ressources, Mélissa avait bien dû reconnaître que cette course effrénée la laissait à chaque fois un peu plus vide. Sa recherche de divertissement ne faisait que cacher une instabilité et une pauvreté intérieure qui l'amenaient à avoir besoin de toujours se raccrocher à de nouveaux éléments extérieurs. Elle était devenue prisonnière d'un système de sollicitations et de stimuli dans lequel elle tournoyait en aveugle impuissante, telle une esclave enchaînée.

Paradoxalement elle n'avait pu s'en sortir qu'en poussant à l'extême les situations dans lesquelles elle s'était laissée piéger. Furieuse de sentir le plaisir et la joie se dérober inexorablement au moment où elle les atteignait, perpétuellement insatisfaite mais insatiable, elle s'était enfermée pendant dix jours avec un groupe de partenaires dans un château, en décidant qu'ils ne cesseraient jour et nuit de

célébrer leur dieu plaisir. Passant de l'un à l'autre, d'une étreinte à une nouvelle position, d'une possession à un nouvel orgasme, elle avait atteint un état de déréalisation et de dépossession d'elle-même qui l'avait littéralement fait sortir de son corps, découvrir une extase et une joie, une ivresse largement supérieure aux emportements précédents. L'excès et l'exacerbation des sens lui avaient ainsi permis, paradoxalement, de se dépasser et de provoquer une *percée, 43,* sur un état qui les transcendait et qui en montrait à jamais l'inanité essentielle.

4. Mélissa avait rarement été placée dans une alternative aussi inconfortable. Elle hésitait, tergiversait, incapable de savoir vers lequel des deux hommes son coeur penchait le plus, amoureuse des deux prétendants, qui tous deux traçaient pour elle un avenir et une optique de vie différents.

Le premier, Paul, se présentait comme un bon vivant, et elle se sentait rassurée par sa bonhomie. Il l'invitait souvent au restaurant et au théâtre, lui faisait découvrir les bons mets, qu'il mariait admirablement avec les vins et leurs grands crus. Il aimait les plaisirs de la chair, mais, malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de penser, lorsqu'elle n'était plus sous son charme, qu'il était relativement superficiel et peu profond, restant toujours à la surface des êtres et des évènements. Mais la vie avait l'air tellement facile avec lui...

Son second amant, Sam, était beaucoup plus intériorisé, passant par des états d'exaltation puis de découragement parfois difficiles à supporter. Il n'était effectivement pas rassurant, mais en revanche leurs discussions étaient beaucoup plus intéressantes, et surtoutil existait une secrète connivence entre leurs deux esprits. Lorsqu'ils se retrouvaient, ils partageaient des moments de bonheur et de sérénité sans avoir besoin de rien d'autre, se contentant simplement d'être ensemble.

Finalement, Mélissa sentit qu'elle ne choisirait pas la passion facile qui a toujours besoin d'être relancée artificiellement pour ne pas s'affadir, mais l'amour profond plus exigeant et plus authentique, même si cela lui demandait une *limitation, 60.*

5. Le fait d'être heureux dans sa vie donne envie d'aider les autres, mais ce plaisir est dangereux car il amène inexorablement une cohorte de gens prêts à vous solliciter, et Mélissa avait toujours eu du mal à distinguer entre ceux qui lui voulaient du bien de ceux qui souhaitaient simplement profiter de sa situation.

Ils étaient nombreux dans ce dernier cas: envieux, intéressés avides de bénéficier de largesses, mais aussi revanchards toujours prêts à oeuvrer et prodiguer des conseils dans le secret espoir de la faire chuter ou de l'entraîner dans de sombres projets. Car le bonheur a toujours rendu jaloux, donnant envie de détruire et d'éteindre le soleil qui ne brille que pour vous.

Mélissa avait appris à ses dépens qu'il faut être extrêmement prudent dans de telles situations, et surtout éviter d'écouter son coeur et suivre son instinct naturel qui lui conseillaient d'aider sans discernement les malheureux qu'elle pouvait rencontrer. C'est ainsi qu'elle s'était souvent fait possséder, prenant plaisir à écouter les autres et surtout à soulager leurs malheurs, leur ouvrant son coeur, se montrant généreuse et amicale, ne leur cachant rien de sa situation et de ses pensées. La plupart du temps elle s'en était hélas amèrement repentie, les

personnes aidées se retournant immanquablement contre elle. Elle était désormais aguerrie, et pouvait ressentir une immense compassion sans se sentir pour cela liée ou obligée d'intervenir en faveur de ceux qui recherchaient son aide.

En sachant mieux distinguer ceux qui s'empressaient autour d'elle, et en se tenant éloignée des êtres au coeur suspect, elle avait découvert des individus ignorés jusque là, et qui ne l'entouraient que par pure amitié, sans rien en attendre. Avec eux, elle avait de véritables affinités à développer, sans tomber dans les pièges de l'*Epousée, 54, qui veut trop vite se lier à ses congénères.*

6. Mélissa l'hédoniste avait joui de tous les plaisirs, et Mélissa se retrouvait désespérement vide.

Elle avait depuis longtemps oublié les justifications philosophiques et les buts qu'elle s'était fixés dans la vie: elle se contentait, tel un bébé au sein de sa mère, de goûter à tout ce qui passait à proximité, l'avalant goulûment, sans aucun besoin de différencier ou hiérarchiser les désirs entre eux. Sa volonté propre s'était diluée et perdue dans l'espace, l'amenant à répondre à toutes les sollicitations extérieures, dans la rue avec le shopping, dans les bars en draguant, dans les centres commerciaux où elle dépensait la totalité de son salaire en un jour, devant la télévision où elle zappait jusqu'à trouver au hasard l'émission la plus distrayante avant de la quitter pour une autre dès que l'ennui la saisissait, jusque dans l'alimentation où elle grignotait sans cesse des sucreries irrésistibles. Elle ne cherchait plus qu'une chose: se laisser perpétuellement séduire par de nouveaux plaisirs, telle un Narcisse devenu amoureux de ses propres désirs.

Sa révolte, son ambition d'adolescente de refuser les pièges d'une vie triste et monotone avaient échoué lamentablement dans l'existence peu enviable de la consommatrice type qui court sans discernement d'un bien à l'autre. Elle n'était plus guidée que par un hédonisme mou et banal, à la force singulièrement émoussée, gaspillant sa vie dans une *marche, 10,* inconséquente.

Fragment sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, Touei, la plus jeune fille, avait rougi en s'apercevant qu'elle était la seule à conduire le Jeu. C'était peut-être à cause de cette responsabilité, se dit elle à la fin de cette partie, qu'elle avait d'abord animé celle-ci de manière exemplaire, avant de verser brutalement dans les excès, en dévoilant tout ce qu'il fallait éviter. Certes, cela pouvait passer par le biais du contre-exemple pour une illustration didactique de la leçon principale concernant l'épanouissement du désir dans une Joie supérieure, mais elle se connaissait trop pour être dupe : elle avait cédé à son penchant d'être intellectuellement brillante, puis avait basculé, prise de court par le passage à l'acte et la confrontation à la réalité.

Le fait qu'un seul joueur aux aguets, Souen, vienne finalement la rejoindre sur l'estrade, ne fit que renforcer son impression: certes la douceur de sa soeur aînée, qui avait joué avant elle, l'avait rassurée et avait permis d'établir une continuité dans le jeu, mais elle montrait bien en même temps le danger lié à l'incapacité de maîtriser et canaliser ses désirs. En ce cas, loin de les transmuer en force active de vie, ils devenaient un lien et un risque d'enchaînement bien plus terrifiant

Dans la salle de visionnage, des murmures d'étonnement s'étaient faits entendre lorsqu'il était devenu évident qu'une fois encore c'était un seul personnage, et toujours une fille de surcroît, qui allait mener le jeu.

Le clan des femmes triomphait, soutenant qu'on atteignait là l'apothéose de l'aventure féminine du Jeu qui, après avoir appelé à une nouvelle attitude envers la vie, avoir jeté les bases d'une nouvelle philosophie naturaliste, et milité pour une indépendance farouche de la femme, montrait qu'on pouvait atteindre par là-même une sérénité, une paix intérieure, une joie qui ne pouvait que déborder et se transmettre aux autres. La philosophie de l'exil et de l'errance qu'on avait peu à peu vue se dessiner à travers des thèmes comme le Voyage et la liberté du Vent, trouvaient ainsi leur accomplissement dans une apologie de la Joie, du partage actif des passions et du libertinage assuré.

Le clan des hommes était plus partagé, ne manquant pas de rappeler que le récit montrait aussi les innombrables errements qui attendent les voyageurs voulant s'engager sur le chemin tortueux des passions qui, en soi, peuvent s'avérer destructrices, si elles ne sont maîtrisées et transmutées dans une orientation plus profonde.

Le savant ésotérique à tête de Cosinus se tenait dans une étrange réserve: il trouvait remarquable la progression qui avait mené des fleurs au feu, puis au vent et à la lumière, mais il craignait qu'après cette apothéose du Jeu, le cycle ne puisse que s'inverser et laisser place à nouveau à une phase plus difficile.

Foussage lui donna raison dans ses commentaires, annonciateurs de problèmes à venir:

***. La situation plonge ses racines dans l'Insondable, 29,** ce qui montre bien la faiblesse du sol sur lequel naît un tel jeu, en même temps que cela indique par un raccourci saisissant comment on passe des deux extrêmes de l'informel originel, au foisonnement multiple du désir capable de s'incarner dans une infinité d'objets.*

***. Les connexions avec les deux récits précédents** sont évidents et ne méritent pas de revenir sur ce sujet, la seule chose à ajouter est que la Joie s'obtient lorsque le désir a été profondément transmuté. Mais n'est-ce pas, déjà, l'annonce même de sa dissolution?*

59. TRAITE DE L'EAU ET DE LA DISSOLUTION DE LA GLACE

La réverbération de la banquise était aveuglante, donnant l'impression d'un seul et immense monde blanc, empli de cristaux givrés qui collaient les paupières entre elles, gelant les membres en ralentissant insensiblement la vie jusqu'à ce qu'elle devienne un bloc de marbre, orbites creusées et respiration raréfiée.

La glace solidifie les os, fait sortir le squelette à l'extérieur de la chair, transforme la croûte terrestre en un immense cimetière marin à la peau boursouflée, fendillée de toutes parts. Elle agit de manière invisible, en faisant survenir la mort non par décomposition mais par saisissement interne, coagulation du sang, resserrement de l'être qui étouffe en se recroquevillant sur lui même. Elle n'est symbole de rien, ne peut servir que d'avertissement aux hommes dont le coeur se durcit, en leur montrant qu'insensiblement ils se tassent et font mûrir le cadavre qui grandit en eux-mêmes, en l'aidant à percer leur peau craquelée par l'assèchement prématuré de leur sève vitale.

En regardant les eaux gelées du Saint-Laurent, Mélissa se rappelait cette expédition à laquelle elle avait participé dans le Grand Nord. Elle avait été impressionnée par le grand silence blanc, par l'absence de frontière entre le ciel et le sol qui se rejoignaient pour former une seule ligne d'horizon étrangement proche, mais plus encore par le bruit qui lui était devenu presque insupportable des blocs d'icebergs qui se disloquaient en se heurtant, telles les parties d'un corps se démembrant perpétuellement.

Mélissa avait eu un Traité de la dissolution à écrire, elle aurait parlé de ce monde blanc se défaisant sans cris ni sang, sans plaintes. La mort ici à l'oeuvre était plus angoissante que n'importe quelle agonie humaine tant elle était dantesque et cosmique, sans limites ni formes dans lesquelles se circonscrire. Jamais elle n'avait autant ressenti que le monde entier est voué à sa perte et à sa dissolution, que la vie va inexorablement vers la mort, que tout ce qui a été assemblé par les poussières du hasard est appelé à se désagréger et à se désassembler et se désagréger.

Mais Mélissa n'avait ni l'envie, ni le coeur pour écrire un tel Traité de la Dissolution. Ou plutôt, elle voulait en tirer un autre enseignement, une leçon paradoxale d'optimisme. Car lorsque la glace craque, que les icebergs fondent, ils laissent couler une eau qui s'infiltre partout dans le vieux corps gelé de la banquise. Et c'est alors la revanche des flots libérés qui se rejoignent, redeviennent mer, puis houle, s'agitant et retrouvant vie en un joyeux océan.

Si l'eau ainsi rendue à elle-même est toujours, comme la banquise, sans frontière ni limite enserrée dans une forme précise, elle a pourtant fondamentalement changé de signe, redevenant un symbole vital de mouvement, de changement perpétuel. La masse indifférenciée de l'océan représentait en effet pour Mélissa l'infinité des possibles, le creuset informel d'où pouvaient surgir toutes les formes de vie, le réservoir abyssal des énergies primitives, renvoyant au mouvant chaos des origines présent dans la plupart des cosmogonies.

Tel était peut-être le secret de cet élément, se dit Mélissa en regardant du quai le spectacle fascinant du dégel du Saint Laurent. L'eau est à l'origine, mais elle est aussi à la fin, toujours capable de défaire et dissoudre les formes qui ont cherché abusivement à la rendre prisonnière.

A son image, elle avait envie d'écrire dans son Traité de l'Eau auquel elle pensait, que l'homme doit veiller à demeurer glissant, insaisissable, prêt à fuir les carcans dans lesquels il peut se laisser momentanément piéger, afin de retrouver sa nature originelle fondamentalement libre et ouverte à une multiplicité infinie de possibles. Son pouvoir de dissolution et de mort ne devait servir qu'à cela: se défaire des liens qui pouvaient l'entraver, l'empêcher de se durcir et rigidifier prématurément, demeurer toujours souple et malléable, à l'image du nourrisson qu'il était au premier jour. Contre le cours inéluctable du temps qui calcifie les os, bouche les artères, provoque glaciation du coeur et rétrécissement du souffle vital, il fallait privilégier la souplesse des arts martiaux, la fluidité de l'esprit, en se plaçant délibérément sous le signe de l'eau. Cet élément ne délite en effet les formes rigides de la banquise que pour mieux retrouver la pureté et l'indépendance indomptée des flots d'où il provient: il est, en son essence, profondément libre et sauvage comme les alizés, aimant rire et gambader avec eux

Lorsque le vent s'emportait, cessant de caresser la mer pour la fouetter plus durement, les flots se mettaient à moutonner, les vagues à s'ourler d'une mousse tourbillonnante, perlant d'une écume où sel et embruns de mer s'envolaient furieusement. Mélissa avait l'impression en de tels moments que l'océan tout entier se rebellait, retrouvait un pouvoir de mort et de violence qu'il retournait contre lui-même, s'efforçant d'arracher de son propre corps des jets d'eau salée pour mieux les lancer à la face des cieux.

Lorsque les forces en présence se heurtaient ainsi avec trop de brutalité, il n'était plus alors question de prendre le temps de dissoudre patiemment les formes rigides afin de leur rendre leur souplesse originelle: il fallait s'opposer avec une violence égale, détruire ce qui entravait le flux de la vie. N'était ce pas ce qu'avait montré Alexandre le Grand avec sa manière radicale de dénouer le noeud gordien que nul avant lui n'avait pu défaire? Il s'était contenté de prendre son épée et de le trancher en son milieu.

Mélissa souriait en pensant à cette scène, se disant que derrière le geste apparemment fruste du conquérant macédonien se cachaient toute une sagesse et une appréciation juste de la situation que n'auraient pas déniées les écoles les plus contemporaines de psychologie. Les écrits des théoriciens de Palo Alto montraient en effet qu'il est vain de s'enfermer dans des impasses où on ne fera que tourner en rond. La seule solution ne peut être qu'extrême dans de tels cas, et implique de sortir du cadre du problème pour se placer dans une autre perspective, en changeant radicalement de vision et de paradigme.

Loin de s'assagir avec l'âge, Mélissa avec l'âge était de plus en plus persuadée qu'il est, hélas, des situations dans lesquelles il faut détruire les vieux mondes pour laisser la sève de la vie à nouveau circuler, qu'il est nécessaire parfois d'abattre les formes légales, de les jeter bas pour imposer un nouvel ordre, de nouveaux principes favorables à la vie. Les vieilles structures n'attendent d'ailleurs souvent que cela : être libérées du carcan de leurs principes et de leurs carcans, de leur pesante mission de maintenir ensemble des éléments qui tendent spontanément à s'échapper, de pouvoir se reposer enfin en regardant comment les nouvelles générations vont évoluer.

Bien entendu, il ne s'agissait pas pour Mélissa de prôner la destruction ou la violence pour elles-mêmes, et c'est d'ailleurs pourquoi la partie de son Traité de Dissolution qui abordait ce sujet développait longuement les conditions seules capables de justifier de tels renversements d'un pouvoir jusque là légitime, que ce soit au niveau individuel, conjugal, familial ou même politique. Il fallait, écrivait-elle, que non seulement le pouvoir se soit égaré et éloigné de la vie authentique, en se rigidifiant et devenant arbitraire, mais encore qu'il existe un consensus, une révolte partagée de la part des sujets subissant de tels excès; et il était nécessaire encore que ces derniers soient animés d'une intention de justice, afin de faire régner un nouvel ordre plus humain et plus conforme à la vraie vie. Uniquement à de telles conditions, concluait-elle, il était possible de se servir de la redoutable puissance de destruction contenue dans le pouvoir de dissolution, pour l'appliquer contre un ordre et un pouvoir devenus mortifères.

Ainsi Mélissa avait-elle dressé une topographie des multiples pouvoirs de dissolution des formes, que ce soit métaphoriquement ou réellement, de façon violente ou de manière plus diffuse. Le tout était de savoir comment se servir à bon escient d'une telle capacité, dès que des rigidifications excessives se manifestaient; et cela pouvait avoir lieu dans d'innombrables situations de la vie courante, comme le reflétaient celles brièvement consignées dans son traité:

1. Il faut être vigilant et exigeant dès le début d'une relation, avait écrit Mélissa en repensant aux multiples histoires sentimentales qu'elle avait pu connaître au cours de sa vie. Peu à peu, elle s'était en effet aperçue que, comme pour les enfants dont les deux premières années sont déterminantes pour leur future personnalité, la réussite d'un couple se jouait encore plus rapidement, les premiers mois d'une relation fixant des règles implicites ainsi qu'une répartition des rôles sur lesquels il était difficile de revenir par la suite.

Ses histoires amoureuses les plus pauvres et les plus décevantes, celles dont il ne lui restait finalement pratiquement aucun souvenir, s'étaient à chaque fois caractérisées par un début à la fois facile et égoïste, où chacun conservait sa personnalité et son indépendance, passant d'autant plus aisément au-dessus des divergences d'opinion et des petites blessures sentimentales que le principal était pour chacun de préserver son territoire, son "quant à soi", sans laisser l'autre empiéter sur son domaine. Dans de telles situations, chacun privilégiait les compromis et fuyait les discussions sérieuses, refusait de s'investir plus que nécessaire. L'aventure finie, chacun avait repris le cours de sa vie sans plus se soucier de l'autre.

En revanche, à chaque fois qu'elle avait réellement connu une passion profonde et authentique pour un homme, les débuts avaient été beaucoup plus tourmentés,

Mélissa ne laissant rien passer, discutant des heures pour résoudre les malentendus et s'expliquer dès qu'une ombre venait assombrir le climat fusionnel dans lequel ils baignaient. Elle ne lâchait pas prise tant que la situation n'avait pas été éclaircie, que ce soit par la douceur et la persuasion, ou par de violentes crises de larmes lorsque le conflit était plus grave. Peu importait le moyen emprunté : le principal était de placer leur relation sous le signe de l'authenticité, en se disant que l'absolu qu'ils voulaient atteindre ensemble exigeait d'intervenir avec vigueur et promptitude, pour dissiper les malentendus ou mésententes dès que le moindre signe se présenterait, en ne faisant confiance qu'à sa *Vérité intérieure,61*.

2. Il fallait se méfier de la facilité qui amène souvent à fuir avec orgueil les difficultés au lieu de les affronter. Mélissa savait qu'elle avait trop tendance, lorsque la situation devenait conflictuelle et qu'elle se sentait intimement blessée, à fuir le débat en se retirant, fière et solitaire. Cela se manifestait au début par des signes imperceptibles: un froncement de sourcil, une main qui se crispe, un dos soudain raide, avec un mouvement léger de retrait par rapport aux autres. Si elle n'intervenait pas immédiatement, elle se fermait comme une huître, répondait par monosyllabes, avant de se lever et de gagner sa chambre, apparemment hautaine, mais en fait profondément blessée et désespérée.

Elle traversait alors des moments de doute et de chagrin auquel nul n'assistait, se laissant aller à une mauvaise humeur pleine de mauvaise foi. Car même si elle avait manifesté par son attitude fermée un refus de dialoguer, elle en voulait secrètement aux autres de n'avoir rien fait pour la retenir et la faire changer d'avis. Elle ne souhaitait au fond qu'une chose, qu'on vienne la prendre dans ses bras pour la consoler, la cajoler, lui prodiguer des signes d'attention et d'amour qu'elle était en même temps incapable d'accepter.

Il n'y avait dans de telles situations qu'une attitude à adopter, qui était d'empêcher ce glissement dans la mauvaise foi et la rigidité orgueilleuse qui l'amenait à se couper du monde. Il fallait aller vers l'autre, reconnaître d'emblée sa bonne foi et sa bienveillance attentive. Ainsi pouvait-elle désamorcer les débuts de crise et donner toutes ses chances à une discussion constructive, dans le respect mutuel.

Les rigidités liées à l'amour-propre sont souvent les plus dangereuses, se dit Mélissa en pensant aux efforts qu'elle devait perpétuellement faire sur elle-même pour demeurer *dans une contemplation positive, 20,* débarrassée des impuretés de l'égoïsme

3. La tentation de l'indifférence était la rançon de la sérénité et de l'indépendance. Souvent, lorsqu'elle se sentait bien, Mélissa était tentée par un rêve d'autarcie, par l'envie de s'occuper de son jardin intérieur en se contentant du petit bonheur fort agréable dont elle profitait.

Mais elle savait également que la véritable joie rayonne et veut dispenser ses bienfaits autour de soi, en faisant profiter le maximum de gens de ses richesses. Il faut parfois se faire violence, ou tout au moins lutter contre la tendance naturelle à ne s'occuper que de soi, pour aller au devant de ceux qui ont besoin de chaleur humaine.

Même lorsqu'elle n'était pas forcément au mieux de sa forme, Mélissa essayait souvent de dépasser ses propres intérêts en se rapprochant des autres; car elle savait que loin d'être une source de limitation ou d'obstacles, cela représente au contraire toujours une occasion d'enrichissement. Il n'était pas nécessaire d'ailleurs de se comporter comme un saint en prétendant n'avoir aucun but égoïste: il suffisait de faire passer au second plan son seul point de vue, pour intégrer celui de l'autre, de manière *pénétrante et douce, 57*

.

4. Pour juger correctement d'une situation, il faut se défaire de ses propres préjugés, mais aussi être capable de décrypter les intérêts de chacun. Car on n'est, bien entendu, pas le seul à agir en cherchant un bénéfice: les autres aussi sont pris dans un tissu de désirs et d'aversions, dans un réseau d'amitiés et d'inimitiés qui vient compliquer singulièrement la situation.

C'est en apprenant ainsi à défaire la pelote des calculs égoïstes de chacun, à relativiser leurs propos en s'interrogeant sur ce qu'ils cachent, en prenant en quelque sorte de la hauteur par rapport au groupe dans lequel elle se débattait quotidiennement, que Mélissa était parvenue peu à peu à acquérir une vision plus large, à considérer les problèmes de manière distanciée, comme le ferait un aigle. Car il ne suffit pas de dissoudre ses propres pulsions égoïstes: il faut faire de même avec celles des autres, apprendre à les reconnaitre puis à les dépasser dans un point de vue plus vaste où se dévoilent les connexions secrètes entre les choses et les êtres. En étant ainsi capable de détruire les barrières entravant les perceptions individuelles de chacun, Mélissa était en effet persuadée qu'elle se haussait à la vision d'un monde débarrassé de ses limites et colorations subjectives, ouvrant paradoxalement sur une infinité de voies insoupçonnées.

Elle se souvenait ainsi d'une promotion qu'elle avait refusée dans le laboratoire où elle travaillait jadis, à la surprise de la plupart de ses collègues qui ne comprenaient pas pourquoi elle refusait un grade qui lui apportait non seulement des gains supplémentaires immédiats, mais l'embauche d'assistants qui auraient pu l'aider dans son projet. Proche du but, elle avait préféré continuer à travailler seule avec sa bourse d'étude, voyageant d'innombrables fois pour entretenir les contacts avec les chercheurs qu'elle avait connus dans les universités étrangères. On lui avait dit à l'époque qu'elle se dispersait inutilement, mais elle avait tenu bon; et ayant enfin atteint le succès dans ses recherches, reconnue mondialement et invitée dans l'université la plus prestigieuse, elle y avait trouvé de nouvelles sources de contacts fructueux, au lieu de s'éclipser dans le petit laboratoire privé qui avait proposé de l'engager.

Ainsi, parce qu'elle avait parfaitement maîtrisé les réseaux d'influences, l'extrême dispersion à laquelle elle semblait s'être livrée avait débouché finalement sur une réussite. Il ne fallait pas avoir peur du *Conflit, 6, lorsqu'on est sûr d'y gagner quelque chose...*

5. Dans les périodes de crise, Mélissa avait du mal à contenir sa colère, et il lui arrivait, lorsqu'elle sentait autour d'elle régner une ambiance délétère, d'intervenir violemment pour faire connaître son point de vue. Elle n'était pas choquée par le désordre frisant l'anarchie qu'elle suscitait alors : au contraire, il s'agissait, selon elle, d'occasions uniques de progression, chaque période de tension étant

profitable aux remises en causes personnelles, et donc au progrès, au mouvement, aux grandes décisions susceptibles d'être à l'origine de nouveaux événements. Elle n'avait pas peur nonn plus des récriminations qu'elle s'attirait alors de la part de ses collègues : après tout, elle préférait les moments où les gens se disaient en face leurs quatre vérités à ceux dont l'hypocrisie et la bienséance sociale imposent un silence mortifère.

Mélissa aimait de telles périodes pour leur potentiel de remise en cause radicale, et non pour les stratégies individuelles amenant chacun à chercher son petit profit personnel. Car il est vrai que ces époques, porteuses de grands espoirs collectifs, sont aussi celles où pullulent les aventuriers, les menteurs et faussaires de tous bords qui ne visent qu'à détourner la situation à leur fin propre. Il arrive qu'eux seuls survivent, dans des cas d'extrême déliquescence du lien social où, faute de grand homme capable de mobiliser les énergies, règne le plus grand désarroi, sans aucune perspective d'avenir ou de mobilisation positive des énergies.

Autant Mélissa s'interdisait en règle générale d'intervenir directement dans la vie publique, autant dans de telles situations elle ne pouvait s'empêcher de dénoncer les faux prophètes et les profiteurs, mais aussi la passivité de ses collègues incapables d'unir leurs volontés dans un but commun; et lorsque c'était la seule solution, elle acceptait de montrer la voie en se mettant en première ligne, comme sous le coup d'une *folie juvénile,4, qui invitait* tout le monde à se transcender dans un sursaut collectif salvateur.

6. Il est des situations où il est inutile de risquer sa vie ou celle de ses proches. Même si Mélissa aimait le danger pour les ferments de changement qu'il contient, elle savait que certaines situations ne comportent hélas aucun espoir, et qu'en ce cas il est inutile de vouloir demeurer sur place.

La guerre civile avait dernièrement éclaté dans un pays africain où vivait une partie de sa famille. Parce que c'étaient les seuls blancs de la ville, il existait de sérieux risques que lors de l'assaut pour prendre la capitale, les rebelles ou les anciens soldats de l'armée régulière se vengent en pillant les rares maisons riches du quartier, et fassent payer aux seuls occidentaux leprix de leurs rancoeurs accumulées.

Mélissa était revenue rapidement au pays pour exhorter ses amis à partir avant qu'il ne soit trop tard, leur démontrant longuement qu'il était périlleux de prendre des risques inutiles. Elle avait accepté de montrer l'exemple en montant dans l'avion du retour sans avoir pris le temps de faire convoyer son mobilier et ses effets personnels. Il fallait partir sans plus attendre, pour se mettre à distance des forces de dissolution négatives et *insondables, 29,* qui risquaient de tout emporter avec elles.

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, K'an, le fils cadet au caractère ténébreux, avait enlacé Touei la plus jeune fille au caractère joyeux. Leur couple avait quelque chose de paradoxal, et cela expliquait probablement cette étrange apologie joyeuse des états de crise auxquels ils avaient assisté pendant tout le jeu.

Les autres joueurs demeuraient perplexes de voir ainsi deux d'entre eux encourager ouvertement les forces du désordre et de la dissolution. Ils le furent encore plus lorsqu'ils virent monter sur l'estrade, à titre de joueurs aux aguets, deux autres hommes, Tchen, le fils aîné vif comme l'éclair, et Ken, le benjamin à la lourde apathie susceptible de décourager toute velléité d'action. On ne pouvait, une fois de plus, imaginer couple plus disparate.

Que pouvait donc signifier un jeu placé sous l'influence de pôles aussi opposés? Ils ne purent répondre, et Ato les invita à regarder ce qui se passait à côté.

Dans la salle de visionnage, les commentaires fusaient.

La vieille chouette aux commérages aussi vains que futiles expliquait que, pour elle, Mélissa avait perdu la tête et se laissait emporter alors qu'elle aurait dû au contraire montrer de sagesse et retenue; c'était de mauvais augures pour la suite du jeu.

Bizarrement, c'était le vieux savant ésotérique à tête de Cosinus qui se mit à la défendre, disant que l'enseignement était pour lui très clair, et représentait même une des clefs essentielles du Jeu tel qu'il se déroulait depuis une vingtaine de lancers de dés. Pour la première fois, selon lui, on indiquait comment agir avec ces forces ténébreuses de destruction qui existent au fond de l'être humain. Au lieu de refouler cet instinct de mort dévoilé par la partie en cours, il faut en effet le mettre au service de la vie, en utilisant son pouvoir de dissolution pour défaire tout ce qui est rigide, voire mortifère, dans l'existence, tout ce qui menace l'homme de galaciation.

Son ami, le second savant ésotérique, y voyait également un autre enseignement en rapport avec le récit précédent: pour lui, toute la problématique était en effet de savoir comment agir pour empêcher le désir de se perdre dans la vacuité, pour permettre à l'inverse sa transmutation alchimique. Or la réponse était simple, même si éminemment paradoxale: il faut empêcher la force du désir de se cristalliser sur un objet particulier, en l'amenant à se dissoudre et à se perdre sur une infinité d'objets partiels sans s'arrêter sur aucun, de façon à conserver toujours un aspect malléable, informel, toujours prêt à prendre de nouvelles formes.

Le vieux sanglier à tête de cochon, aux interprétations habituellement fort pauvres et simplistes, avait pour une fois une explication originale. Pour lui, cette apologie du pouvoir de dissolution au service de la vie correspondait parfaitement à cette fin de vingtième siècle marquée par le nihilisme. Elle montrait les germes qui existent même dans les périodes sombres et perturbées de l'histoire. Le fait de privilégier le mouvement et les troubles permet alors de faire émerger de nouvelles solutions. En ce sens, loin de critiquer le nihilisme, il fallait au contraire l'assumer, le pousser à l'extrême et le chanter, et même le danser afin de lui permettre de faire naître un nouveau monde sur les ruines d'un vieil univers en décomposition, qui ne demandait qu'à mourir.

Les spectateurs étaient décontenancés face à de telles interprétations. Ils écoutèrent pour une fois Foussage avec attention.

.La situation provient du Ciel antérieur, 45, le rassemblement, *le besoin d'union et d'entente étant préalable à toute entreprise de dissolution d'un ordre qu'on souhaite abattre. Il faut en effet se mettre d'abord d'accord sur ce par quoi on veut le remplacer.*

.Par ses promesses et son potentiel, la situation se compare avec *l'Augmentation, 42, qui est toutefois plus intérieure, tout comme avec la résolution de la Stagnation, 12, et enfin avec l'envie de se révolter présente en 21, Mordre au travers.*

.Les connexions s'établissent avec ce qui précède en signant la fin d'un cycle, en *montrant un déclin, un bouleversement annonciateur d'un renouveau. Il est normal qu'après la Joie et la sérénité, la situation retombe, indiquant le besoin d'un nouveau départ...*

« -mais vers quoi, vers quoi? » s'exclama ironiquement Foussage...

60. LA LIMITATION DES FORMES ET LE TRAITE DU CALCUL

Etaient-ce les bergers nomades qui, les premiers, avaient ressenti le besoin de compter leurs moutons afin de pouvoir mieux contrôler leurs troupeaux aux têtes si semblables qu'ils s'y perdaient? En tout cas, depuis qu'il avait découvert cette étrange capacité de l'esprit de couper, diviser et ajouter des éléments les uns aux autres, l'homme n'avait cessé de trouver de nouvelles applications à cet art du dénombrement. Les rois s'en étaient servis pour calculer le nombre nécessaire de soldats dans leurs armées, et pour évaluer les vivres ainsi que le ravitaillement nécessaire. Les scribes et intendants s'en étaient emparés pour répartir équitablement les récoltes et lever des impôts proportionnels, les prêtres et devins pour observer et prévoir le retour des différentes planètes, dont ils guettaient les signes afin de mieux régler leurs cérémonies religieuses.

Le chiffre n'avait à vrai dire jamais été purement profane, et son étrange pouvoir magique avait toujours fasciné ceux qui l'avaient utilisé. Pour certains, ils étaient même à l'origine du monde: le "un-deux" du couple primitif avait donné les Quatre éléments naturels primitifs, lesquels avaient ensuite engendré les Huit grandes divinités primordiales, embryon de la famille des créatures vivantes qui, au cours de ses multiples croisements théogoniques, avait façonné l'Humanité.

Les chiffres n'avaient pas qu'un pouvoir cosmogonique. Mélissa se rappelait que pour les pythagoriciens, ils continuaient même à régler secrètement la marche du cosmos et l'ordre caché du monde, tout en répondant à des relations et proportions invisibles, celles-là même qu'exprimait leur fameux "nombre d'or" secret. Platon avait tenté, dans son célèbre Timée, de réunir ces deux branches de la tradition, en montrant comment les idéalités mathématiques étaient à la fois à l'origine du monde, et comment ils continuaient à en régenter l'ordre.

Débarrassés par les théologiens du problème de l'origine du monde depuis que ce dernier était supposé avoir été crée ex nihilo par un Dieu transcendant, les savants occidentaux avaient repris à leur compte la quête pythagoricienne de la vérité traduite par des chiffres, avec la certitude nouvelle que la Nature "parlait en langage mathématique", comme l'avait écrit le premier Galilée.

C'était là qu'insensiblement un glissement s'était produit: la connaissance de ces lois cachées de la physique n'étant plus un secret renvoyant au mystère de l'origine et ne pouvant remettre en cause la grandeur d'un Dieu à jamais extérieur à sa création, elle devait permettre au contraire à l'homme de devenir le véritable et seul maître d'une nature créée pour lui. Cette nouvelle visée sotériologique, qui promettait que le décryptage des lois de la nature donnerait à l'homme le droit de conquérir la terre entière en instaurant une nouvelle ère de progrès, avait inauguré

le plus fantastique essor des sciences et des techniques qui ait pu s'imaginer, avec une quête effrénée d'inventions nouvelles.

Encore aujourd'hui, les savants à la poursuite de l' équation ultime qui permettrait de réunifier les quatre grandes forces de l'univers, capables de prédire grâce à d'obscurs calculs l'existence de trous noirs et d'antimatière, demeuraient persuadés que leurs lois dévoileraient la vérité absolue, rêvant que ce décryptage leur donne la clef de nouvelles applications et de nouvelles sources de puissance.

Insensiblement, le monde moderne était pourtant devenu prisonnier des chiffres qu'il produisait de manière vertigineuse, se lançant dans des abstractions mathématiques de plus en plus étrangères au monde réel qu'elles dédoublaient à la manière d'un arrière-monde, oubliant qu'elles ne sont qu'une invention des hommes. Tout n'était désormais que langage chiffré: la vérité scientifique certes, mais aussi les statistiques et les décisions politiques, la démocratie elle même étant gangrenée au point d'oublier qu' à l'origine elle invitait originairement le peuple à discuter de la "chose publique", pour ne plus se réduire, comme peau de chagrin, qu'au décompte par enquête du nombre de gens favorables ou hostiles à une mesure, sans d'ailleurs que les dirigeants se sentent obligés d'en tenir compte.

Dans la vie courante, c'étaient aussi les deux formes de calcul les plus pauvres, mais aussi les plus simples à utiliser, qui l'avaient emporté: la logique binaire présente dans tous les logiciels d'ordinateurs imposait désormais à la pensé humaine des cheminements séquentiels et des arborescences appauvrissantes, habituant l'homme à ne penser que par exclusions successives ; la logique de reproduction du Même avait réussi quant à elle à créer la première société où les objets de consommation fabriqués à la chaîne étaient rigoureusement semblables entre eux, amenant inconsciemment l'esprit à ne voir partout que des ressemblances et à les inventer lorsqu'elles n'existaient pas, créant ainsi un nivellement et un univers de clones interchangeables. Il n'y avait plus besoin de voyager : partout une même civilisation étendait sa grammaire anémiée, réduisant la réalité à un univers de simulacre.

Pourtant Mélissa aimait passionnément l'époque dans laquelle elle vivait, persuadée qu'elle contenait une richesse cachée, et que des aspirations spirituelles continuaient de s'y manifester, mais d'une autre manière. La prolifération monstrueuse de chiffres et de structures répétitives qui caractérisait notre société, n'était-elle pas profondément irrationnelle, renvoyant par là-même à des formes archaïques de pensée mythique qui, loin de disparaître, prenaient de nouvelles formes d'autant plus fascinantes qu'elle étaient inattendues?

Ainsi, dans sa manière de vivre au milieu d'objets reproduits partout à l'identique, dehors comme chez lui, l'homme moderne ne faisait, comme les primitifs, que s'entourer d'un réseau de signes destinés à le protéger inconsciemment en conjurant son angoisse de la mort et de l'inconnu. Même la course à la vitesse et au changement perpétuel -un objet devenant obsolète dès qu'il apparaissait- pouvait s'interpréter comme le reflet d'une frénésie quasiment mystique, donnant à l'homme occidental l'impression de participer à une gigantesque croisade planétaire qui devait pousser toujours plus loin ses avantages, en renouvelant perpétuellement le corps technique de la Société radieuse qu'il était en train de construire, preuve d'une quête religieuse de perfection jamais atteinte...

A la limite, se dit Mélissa parvenue à ce stade de sa méditation, la mission des penseurs contemporains n'était plus, comme pour leurs prédécesseurs des Lumières, de lutter en faveur d'une nouvelle rationalité débarrassée des pressions et tabous religieux, mais de montrer comment les réflexions laïques et le monde moderne demeuraient inspirés, voire prisonniers, d'une vision eschatologique et messianique cachée.

Loin de communier avec l'idéal d'un nouvel âge d'or de la raison, il fallait se contenter de ralentir le mouvement, montrer les soubassements secrets de la société actuelle, prendre le temps de méditer sur chaque nouvelle forme technique qui apparaissait ; au lieu de se laisser séduire par son innovation, il fallait montrer sa généalogie en dévoilant les calculs de toutes sortes qui avaient présidé à sa conception. Comme l'avaient fait à leur manière les plus anciens philosophes grecs, il fallait revenir au mystère des formes, tenter d'expliquer leur apparition, leur présence ou leur absence plus fréquente de contenu, leur devenir et leur fin, en s'interrogeant sur le sens de leur prolifération perpétuelle.

Mélissa avait envie d'écrire un nouveau Traité des Formes et du Calcul pour montrer le lien ontologique indissoluble qui existait entre eux, et pour éclairer d'une nouvelle manière les premières. Car calculer, dénombrer, c'est isoler une forme, détacher d'un fond indistinct une existence contingente qui se met à vivre de manière singulière; c'est, en ce sens, préparer la possibilité pour elle d'éclore et de rayonner par elle-même. C'était cela qui l'intéressait: montrer comment, au-delà des calculs qui l'ont fait naître et de la critique généalogique sur sson origine, l'avènement d'une forme, quelle qu'elle soit, était de toute façon un point essentiel dans la création, permettant de donner un sens et un destin à une existence particulière, noyée ssinon dans l'indistinction du lieu commun.

Pour faire comprendre le mystère et la beauté de l'émergence d'une forme, elle avait envie de commencer son Traité de manière spécifique, en relatant sa propre expérience de sculpture et de modelage, en parlant du plaisir qu'elle avait lorsqu'elle plongeait les mains dans la terre glaise, ramenant une masse indistincte qu'elle pouvait modeler en tous sens, retrouvant ce qu'elle imaginait avoir été le plaisir du Créateur lorsqu'il avait dans certaines cosmogonies façonné l'univers à partir d'un limon ou d'une boue originelle. Mélissa avait toujours été fascinée par cette matière molle et indifférenciée, infiniment malléable, qui n'offrait aucune résistance à la volonté humaine. A peine esquissait-elle une forme qu'elle la défaisait aussitôt, incapable de s'arrêter à une possibilité alors que, sans fin, d'autres possibilités s'offraient à elle.

Elle comprenait qu'on puisse être tenté de demeurer perpétuellement au plan de l'informel et de l'indistinction primitive, en ayant peur de choisir et de s'arrêter dans une structure définitive, forcément appauvrissante. Mais, en même temps, elle savait qu'il fallait choisir, et que ce n'était qu'en donnant à sa sculpture une forme donnée, en rejettant les autres esquisses dans le néant, qu'elle parviendrait à créer une nouvelle entité. Elle était consciente qu'on ne peut en rester indéfiniment au stade de l'ébauche, et qu'après avoir rendu la matière malléable, il faut se décider à lui donner une forme: l'art et le réalisation de soi ne commencent qu'à partir de ce moment.

Plus largement, elle voulait en profiter pour en déduire une esthétique de la vie, en montrant comment chacun devait chercher à donner à son existence individuelle une forme harmonieuse aussi parfaite et unique que possible, la responsabilité de

l’être humain étant de décider quel sens il voulait ainsi donner à sa vie parmi la multiplicité des voies ouvertes à lui.

Un coup de sonnette intempestif vint la sortir de sa rêverie...

1. Mélissa regarda, apeurée, la porte de son appartement. Elle était dans une situation difficile, et avait les semaines précédentes essayé une multitude de pistes pour s'en sortir. Elle avait pris contact avec de nombreuses personnes afin d'ébaucher avec elles de nouveaux projets, se dépensant sans compter, chiffrant à chaque fois ses plans afin de les rendre crédibles et d'inspirer confiance. Malheureusement elle avait rencontré sans cesse les mêmes difficultés, les banquiers ou hommes d'affaires refusant de prendre des risques malgré ses dossiers solidement constitués.

Insensiblement, elle en était venue à chercher d'autres alliés, attendant le salut au hasard des rencontres, lors d’une soirée d'amis ou au café. Elle avait commis à son tour des imprudences, se confiait à des personnages louches dont elle ne savait rien, les renseignant, sous prétexte de leur donner confiance, sur l’importance des fonds dont elle pouvait disposer.

Un de ces personnages s'était accroché à elle, et elle avait eu la légèreté de lui donner ses coordonnées personnelles. Mélissa s'en était par la suite amèrement voulu, car elle s'était vite aperçue qu'il était uniquement intéressé par son magot. Elle avait bien tenté de l'éviter, mais il l'avait mal pris, se faisant d'abord insidieux, puis franchement menaçant en l'accusant de l'avoir mené en bateau, lui faisant des avances pour se moquer ensuite de lui. Cela faisait bientôt une semaine qu'il la poursuivait, d’abord au téléphone, et maintenant à son propre domicile.

Mélissa avait peur. Derrière sa porte, elle pouvait entendre des murmures échangés à voix basse. Il n'était donc pas venu seul, et la présence d’un comparse était mauvais signe. Elle refusa obstinément d'ouvrir, et attendit longtemps après qu'ils soient partis, avant d'oser sortir. Elle savait que, malgré son courage, elle était incapable de s'opposer physiquement à eux, et n'avait aucune envie de commettre une imprudence supplémentaire. Car ceux qui ignorent inconsidérément leurs limites ne vont que vers l'*abîme, 29.*

2. Elle ouvrit, joyeuse, la porte de son appartement, prenant à peine le temps de jeter un imperméable sur ses épaules. Il pleuvait, mais elle se sentait pleine d'entrain. Cela faisait maintenant plusieurs mois qu'elle avait pris de multiples contacts et aujourd'hui, enfin, une issue se dessinait : on l'avait appelé pour lui fixer un nouveau rendez-vous, afin de parler plus en détail d’un contrat possible. On lui avait même conseillé, dans la foulée, de venir assistée d'un avocat d'affaires afin de faciliter les dernières négociations.

Mélissa avait hésité un moment, se disant que si ses interlocuteurs voulaient la maîtrise du projet, c'était parce qu'ils en attendaient des retombées encore plus lucratives que ce qu'elle avait calculé. Peut-être avait-elle été insuffisamment ambitieuse, regretta-t-elle un moment de n'avoir pas été plus exigeante. Elle avait même été tentée de refuser ce rendez-vous et de garder le projet pour elle seule. Après tout, peut-être pourait-elle le réaliser seule, ou en se liant à des gens qui seraient plus compréhensifs. Si elle avait pu trouver une première association,

d'autres devaient être possibles, lui susurraient des relations professionnelles jalouses en l'incitant à rompre le contact.

Mais Mélissa avait fort heureusement le sens des réalités, et au moment de conclure, elle eut trop conscience de ses faiblesses et de ses limites pour se laisser tenter par les sirènes de l'envie. Plutôt que de rêver à d'improbables châteaux en Espagne et conserver dans un coin de son esprit un joli projet qui resterait à jamais virtuel, elle préféra le voir se concrétiser, même si c'était en acceptant de ne pas en être la seule responsable, même s'il allait falloir inévitablement passer par des compromis et confronter son rêve au dur principe de réalité. Mais ce n'étaient là que des *difficultés initiales, 3:* l'envie d'agir et de voir ses désirs enfin s'inscrire dans des formes concrètes l'emportait largement dans son esprit. Elle se hâta de rejoindre le chauffeur de taxi qui l'attendait.

3. Mélissa hésitait à ouvrir. Après les nuits de fête qu'elle avait dernièrement vécues, elle se demandait si elle avait encore envie de sortir ce soir pour rejoindre la bande de joyeux compagnons qui l'attendait. Elle avait voulu fêter en beauté ses quarante ans, et s'était octroyée quatre mois entiers de répit. Une parenthèse dans sa vie, une période pendant laquelle elle ne se forcerait en rien, ne préparerait aucun repas, n'hésiterait devant aucune dépense, ne se livrerait à aucune des corvées ponctuant la vie quotidienne. Chaque nuit elle sortait, retrouvant ses plaisirs d'adolescente, dérivant au gré des rencontres de fortune et de ses désirs les plus fous. Ainsi était-elle partie un jour en voiture, au sortir d'une nuit blanche passée en discothèque avec des amis, pour aller voir la mer distante de plusieurs centaines de kilomètres, agrémentant sa vie de mille folies destinées à se prouver sa jeunesse d'esprit.

Mélissa ne regrettait rien, mais en cette dernière semaine de parenthèse qu'elle s'était octroyée, elle commençait à se sentir fatiguée d'avoir tant dissipé son énergie. Même si elle ne voulait pas se l'avouer, les effets de l'âge commençaient à se faire sentir: elle avait l'impression de moins bien résister aux effets de l'alcool, surtout lorsqu'ils s'ajoutaient à l'absence de sommeil. Et surtout, elle ressentait la profonde vacuité de sa vie actuelle, où elle se contentait de cueillir les plaisirs les plus faciles, sans jamais s'engager en profondeur.

Cette période lui avait rappelé ses expériences d'adolescente, lorsqu'elle refusait de choisir parmi ses multiples prétendants, sous le prétexte que chaque choix était forcément frustrant et qu'elle ne voulait rien sacrifier. A l'époque, elle se retranchait derrière la philosophie pleine de mauvaise foi de Gide pour justifier une telle attitude, trouvant ainsi un alibi esthétique et commode à son impuissance de décider une fois pour toutes de la forme de son action. Mais aujourd'hui, après une vie d'adulte qui lui avait appris à se battre avec la réalité, la justification ne tenait plus: elle ressentait, sans pouvoir le cacher, le vide des relations trop faciles qui n'engagent personne et qui la laissaient dans un embryon d'existence, dans des limbes incertaines.

En atteignant le bas de l'escalier qu'elle avait descendu lentement, Mélissa avait pris sa décision: elle saisit le premier prétexte, un mal de tête imaginaire, pour s'excuser et se désolidariser du groupe, mettant du même coup fin à sa pèriode sabattique avec plusieurs jours d'avance. Elle avait besoin de prendre un peu de distance et d'*Attente, 5,* avec sa propre vie...

4. Mélissa prit sa valise et descendit, sereine, pour prendre le taxi qui devait l'emmener à l'aéroport. Elle savait que le voyage allait être fatigant avec ses nombreux décalages horaires, et que la compétition à laquelle elle devait participer serait particulièrement difficile, exigeant d'être au mieux de sa forme physique et intellectuelle.

Parce qu'elle savait ce qui l'attendait, et qu'elle voulait mettre toutes les chances de son côté, elle avait suivi depuis plusieurs mois un régime qui, tout en étant simple, était malgré tout assez strict: elle avait arrêté l'alcool et les cigarettes, s'imposant de se coucher et de se lever tôt, adoptant une alimentation la plus saine possible, sans mauvaises graisses ou artifices chimiques. En même temps, elle s'était remise à faire du sport, retrouvant une souplesse dans ses mouvements disparue depuis longtemps. Bizarrement, au fur et à mesure qu'elle suivait ce nouveau mode de vie, elle se sentait étrangement sereine, retrouvant un rythme de vie naturel qui lui semblait couler de source et ne lui demander aucun effort.

Dans le taxi, Mélissa se sdisait, le sourire aux lèvres, qu'elle s'était montrée capable de se discipliner en retrouvant un rythme de vie habituellement occulté. Les limitations qu'elle s'était imposées n'avaient rien d'une contrainte, mais l'avaient amenée au contraire à renouer avec une *Joie profonde, 58*, qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps...

5. A peine sortie, Mélissa rappela au couple qui l'attendait les consignes qu'elle avait déjà longuement expliquées. Ils allaient travailler pour elle, et avant l'ouverture du magasin elle tenait à leur rappeler les règles d'accueil courtois auxquelles elle tenait: il fallait être non seulement disponible, capable de réfréner d' éventuels agacements en se disant que le client a toujours raison. Car d'après Mélissa, le succès de son entreprise se trouverait là: dans les véritables rapports humains que ses vendeurs allaient être capables de nouer avec les clients, en leur disant honnêtement ce qui leur convenait ou pas, en étant à leur écoute sans jamais chercher à forcer une vente. Elle comptait sur la qualité de la démarche et sur la satisfaction de sa clientèle, ainsi que sur le bouche à oreille qui ne manquerait pas de se produire, pour fidéliser et accroître celle-ci.

Parce que Mélissa était elle-même profondément honnête, qu'elle leur avait promis des salaires relativement élevés, qu'elle ne s'économisait jamais à la tâche et menait une gestion prudente sans dépense ostentatoire, elle s'était fait respecter par ses deux collaborateurs, comme elle les appelait afin de leur montrer qu'ils étaient plus davantage que de simples vendeurs.

C'était la bonne *Approche, 24:* en se limitant et s'interdisant tout excès, en étant jusqu'à la veille de l'ouverture la première à l'ouvrage et la dernière à partir, elle avait réussi, sans insister, tout en douceur, à transmettre l'état d'esprit qu'elle voulait voir s'instaurer. Car la limitation ne s'impose pas: elle se ddémontre, elle se transmet et s'apprend naturellement -ou alors elle est fort justement rejetée parce qu'arbitraire.

6. En refermant la porte pour aller rejoindre ses confrères qui l'attendaient dans leur voiture, Mélissa était déterminée sur le fond, mais encore hésitante sur la

forme à adopter. Le silence glacial qui l'accueillit lui confirma qu'elle avait eu raison d'être aussi stricte et sévère. Le réseau qu'elle devait remettre sur pied avait sérieusement besoin de suivre des directives claires, de se voir assigner des objectifs ambitieux afin de comprendre que le temps de la facilité était fini. Ses représentants avaient été d'autant plus cueillis à froid qu'elle leur avait clairement fait savoir qu'elle était au courant des de la corruption et des malversations auxquels ils s'étaient livrés sous la précédente direction, et qu'elle n'accepterait de passer l'éponge et de ne pas porter l'affaire devant la justice qu'à condition qu'ils se reprennent et soient désormais non seulement les meilleurs, mais aussi irréprochables.

Bien entendu, pour imposer une telle attitude, il fallait être soi-même un exemple. Mélissa n'avait pas hésité à se montrer sur le terrain, mais aussi à ne rien cacher des finances dangereusement menacées de l'entreprise. Elle y avait gagné une réputation de femme de tête à la moralité sans tâche, impitoyable en affaire, sévère mais juste, qu'il était impossible de corrompre ou de séduire. Peu lui importait, grâce à cette ligne de conduite elle s'était fait respecter par l'ensemble de l'équipe, et avait pu finalement s'imposer.

Disposant de cette réputation, Mélissa était néanmoins consciente des limites dans lesquelles elle devait se tenir étroitement. Ainsi, une fois, elle avait failli être injuste, menaçant de renvoi un représentant qui avait commis une faute légère. Elle avait très bien réalisé à cette occasion que si elle s'était entêtée, on l'aurait accusée d'intolérance, voire de tyrannie. Le respect qu'elle avait réussi à gagner aurait alors vite fait place à la révolte et à la haine rentrée: car une limitation trop rigide, imposée avec une sévérité excessive, ne peut provoquer que rébellion, la sévérité appliquée à soi même de manière aveugle ne pouvant de même que vous isoler dans un isolement amer.

Mélissa décida qu'après la stricte reprise en main sévère qu'elle avait exercée, il était peut être temps de relâcher un peu la pression. A l'étonnement général, après avoir rappelé à nouveau les consignes et le plan extrêmement exigeant qu'elle avait concocté pour la semaine à venir, elle annonça qu'elle avait aussi prévu un dîner au restaurant afin de mieux se connaître et resserrer les liens qui allaient désormais les unir pour le meilleur et pour le pire. Ainsi prenait-elle le pari que la discipline qu'elle avait appliquée, leur avait permis de retrouver en eux-mêmed la *Vérité intérieure morale, 61,* qu'ils n'auraient jamais du abandonner...

Notes sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, K'an avait, à la fin du jeu précédent, défié d'un air sombre les autres prétendants, refusant de descendre de l'estrade, annonçant ainsi de manière présomptueuse qu'il ne comptait pas partir et qu'il resterait pour le jeu suivant.

En voyant le début de la nouvelle histoire les joueurs comprirent pourquoi K'an était resté: ils reconnaissaient indubitablement sa patte dans les raisonnements tortueux et les divisions engendrées par les chiffres qui ouvrent sur des abîmes vertigineux.

Ils furent plus étonnés en voyant Touei, la plus jeune fille, le rejoindre: certes, elle apportait au jeu une gaieté et une vivacité fort appréciables, mais ne se faisait elle pas manipuler par son frère? Et surtout, que signifiait cette façon pour K'an d'être aussi omniprésent? N'était-ce pas encore une fois, un signe de mauvais augure pour

le futur, un indice du déclin inexorable du jeu vers des dangers insondables? Un indicible malaise régna dans la salle jusqu'au bout du récit, sans qu'Ato cherche à le dissiper...

Dans la salle de visionnage, comme en chaque fin de cycle, les commentaires surgissaient de toutes parts, les partisans de chaque thèse soutenant avec vigueur leur point de vue, afin de l'imposer avant de passer à un nouveau développement. Deux parties s'affrontaient, les positions médianes s'étant radicalisées.

Pour une partie des spectateurs, la situation devait se lire comme l'exact corollaire de la partie précédente: après avoir montré qu'il faut délier les situations et dégeler les sentiments humains chaque fois que cela est possible, il s'agissait ensuite de donner une forme précise aux énergies ainsi libérées, pour qu'elles ne se perdent pas dans le chaos. La Révolution devait déboucher sur un programme de reconstruction où chacun devait retrouver une place et un rôle précis. Pour la vieille chouette bavarde qui était devenue le porte-parole de cette première école herméneutique, c'était d'ailleurs une leçon de sagesse qui était ainsi délivrée: Mélissa n'avait-elle pas été trop affranchie et trop anarchique auparavant? Il lui fallait désormais rentrer dans le rang et se montrer raisonnable, en acceptant ses propres limites. Ainsi le cycle finissait-il de manière satisfaisante par un rappel de la juste mesure qu'il faut savoir garder en toutes choses.

Les autres spectateurs, emportés par les savants ésotériques, pensaient que le récit allait plus loin. C'était pour eux le pendant exact du Chaudron qui avait ouvert le cycle, l'art culinaire ne pouvant exister sans savoir doser et mesurer les ingrédients nécessaires; d'autant, remarquaient-ils dans leur manie interprétative, que ce récit répondait à la Dissolution, 59, mais aussi à la Révolution, 49, qui se trouvait comme par hasard dix cartes auparavant, en fin de cycle lui aussi! Les connexions et les sens cachés étaient donc beaucoup plus complexes et nombreux qu'on pouvait le croire. Pressés de s'expliquer, ils soutinrent qu'on pouvait en effet y voir un correctif à la philosophie implicite des possibles déjà exposée, le jeu montrant que, même arbitraire et appauvrissant, le choix d'un possible et donc d'une forme est nécessaire et inéluctable.

Les savants ésotériques durent pourtant reconnaître qu'ils ne voyaient pas ce que de nouveaux récits allaient pouvoir ajouter à la philosophie naturelle qu'ils avaient vu se déployer depuis une dizaine de jetés de dés avec Mélissa. Mais ils firent de cette objection un nouvel argument: le Jeu était peut-être arrivé quasiment à sa fin, et cette femme, Mélissa, avait peut-être fait, elle aussi, son temps, conclurent-ils de manière énigmatique.

Foussage ne permit pas de résoudre l'opposition de deux groupess lorsqu'il délivra de manière énigmatique les indications suivantes:

***.La situation provient du ciel antérieur, 7, l'Armée,** le besoin de discipline et de rigueur s'y faisant sentir de façon évidente.*

***.La situation peut se comparer avec l'accablement, 47,** où K'an était déjà encore plus dangereux puisqu'aucun contrôle par une auto limitation n'était alors possible. Elle a aussi à voir avec la Diminution, 41 qui seule rend possible la modération présente.*

61. LE BUNKER DE LA VERITE INTERIEURE

En soufflant à la surface du lac, le vent créait des crêtes d'écume annonciatrices d'orage; elles étaient si nombreuses que nul ne prit garde aux sillons parallèles qui grossissaient pourtant inexorablement, écartant les flots des deux côtés du périscope. Le sous-marin resta entre deux eaux, à demi émergé, seul le haut de sa tourelle apparaisssant à l'air libre. Il était sombre et menaçant comme le profil d'un requin aux aguets.

Une silhouette à peine discernable trahissait la présence d'un homme qui veillait avec sa vieille mitraillette au bon déroulement des opérations. Lorsque le bâtiment fut suffisamment proche de la grève déserte, il sortit quelques minutes des flots pour laisser les hommes d'équipage monter sur le pont et s'affairer pour mettre une chaloupe à la mer. Un homme revêtu d'un long imperméable y descendit avec un porte-document serré précieusement sous son bras. Avant de plonger à nouveau et de disparaître définitivement sous l'eau, le monstre d'acier fut pris un bref moment dans le halo de la pleine lune. Dans son cercle blanc, la croix gammée maléfique brilla un instant, énigmatique et terrifiante, puis s'enfonça avec son mystère dans les eaux profondes de l'inconscient où la bête était tapie.

Le petit homme, une fois sur la grève, monta seul vers la maison qui se dressait en haut de la falaise, avec l'étrange démarche sinueuse de celui qui n'a pas marché depuis longtemps. Il était malingre et bossu, une petite tête chafouine sans cheveux, au front plat et bas lui donnait un air de batracien. Dans ce visage lunaire ses grands yeux sans cils brillaient d'une lueur d'intelligence fiévreuse et inquiétante, donnant l'impression d'une créature hybride sortie à force de volonté de son élément aquatique, mais au prix d'une intelligence pervertie et haineuse, obscurcie par le ressentiment envers son créateur et par une lumière solaire à laquelle il n'était pas habitué. Il cligna des yeux en regardant au dessus de la porte d'entrée pour s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait.

Le personnage qui le reçut, entouré d'une cohorte d'adeptes respectueux à l'allure de chirurgiens en blouse bleue, n'était pas plus engageant. C'était un gros homme joufflu, au visage rond et porcin, sans menton, ses gros yeux globuleux trahissant une avidité et une volonté de pouvoir sans limite. Contrairement à son hôte, il ne régnait pas sur sa communauté par la seule puissance de son mental, mais par une espèce de force vitale brute, tellurique, qui donnait envie de s'agréger à lui et de le suivre aveuglément, quels que soient les méandres de ses projets. Ces derniers visaient un seul but: le développement d'une science dévoyéee qui devait aller toujours plus loin dans sa quête d'une puissance absolue capable de détrôner l'aura nucléaire.

Ils descendirent tous deux dans les profondeurs souterraines de la maison, empruntant un long escalier de fer qui les mena enfin dans un immense bunker

bétonné, fermé par une porte anti-atomique capable de résister à la plupart des séismes et catastrophes naturelles envisageables. C'était là le Bunker de la Vérité, comme ils se plaisaient à l'appeler entre eux pour mieux signifier qu'en cet antre ils voulaient soumettre la Nature à la question pour lui arracher ses ultimes secrets. Nulle part ils ne se sentaient mieux qu'en cet enclos protégé, où chacun pouvait assouvir sa passion, l'un de grandeur mystique pervertie, l'autre de recherche de puissance.

A l'image du projet même de la science moderne tel qu'il fut réfléchi dès le treizième siècle par Bacon, leur quête de vérité se réduisait en effet à un étrange mélange de délire paranoïaque et de sadisme décomposant et découpant toujours plus loin les éléments de la Création. Une telle conception de la Vérité qui devait être arrachée, extorquée au Créateur, afin d'acquérir encore un peu plus de pouvoir de maitrise sur le monde créé, ne pouvait bien entendu qu'aboutir aux horreurs et impasses qui marquaient l'essor de l'Occident depuis qu'il était sorti du Moyen Age avec son rêve prométhéen insensé.

Le centre de la pièce était occupé par un immense oeuf aux parois translucides, dans lesquelles pénétraient des centaines de tuyaux et de capteurs reliés à l'autre extrémité à une batterie d'ordinateurs occupant tout le mur du fond. L'oeuf semblait vide, mais une lumière blanche extrêmement puissante était dirigée sur lui, le baignant d'une chaleur et d'une aura surréalistel comme pour mieux le couver. A l'intérieur, invisibles au regard humain, tournaient à la vitesse de la lumière des atomes isolés, des molécules, des cellules primitives encore indifférenciées, dans le but de recréer les conditions initiale de la vie et de réussir enfin à la façonner soi même. Ce n'était là, d'ailleurs, que la partie la plus anodine du projet. Ces expériences devaient en effet servir, une fois le secret de la création découvert, à modeler des créatures vivantes parfaitement dociles, potentiellement clonables à l'infini.

Il n'y avait aucune raison de ne pas y parvenir: les humains avaient de manière inconsciente laissé opérer des mutations génétiques et des clonages sur les légumes, puis sur les animaux, sans s'apercevoir qu'une fois entrés dans cette logique, l'homme aurait inéluctablement constitué le stade final de la recherche. Clonage, fécondation in vitro, mères porteuses, possibilité de faire naître des embryons en dehors de tout ventre maternel : ce n'étaient là que les facettes sciemment distinctes d'un même projet global qui, seul, donnait rétrospectivement sens aux évolutions les plus récentes de la biologie moléculaire. Il s'agissait de réussir enfin à créer soi même la vie, en dehors des conditions "biologiques" normales, en pouvant répéter l'expérience autant de fois que l'homme, devenu seul Dieu et maître de son destin, le voudrait. C'était désormais chose faite dans ce laboratoire où se concevait l'armée du futur, l'armée de la revanche du sinistre Reich qui se préparait à renaître de ses cendres...

Il n'avait pas fallu seulement s'isoler dans un bunker pour atteindre ce but, il avait été nécessaire de poursuivre le projet d'une main de fer, s'interdire de douter, imposer une direction unique aux savants, se débarrasser d'eux dès qu'ils devenaient inefficaces ou suspicieux, bref, transformer le laboratoire en un véritable camp retranché. C'était là, d'ailleurs, le devenir inéluctable de ceux qui sont persuadés de détenir une vérité intérieure transcendante, qu'ils fondent une secte religieuse ou qu'ils s'entourent d'éminents savants persuadés d'approcher la Vérité Ultime, ils tombent tous dans le même travers: vouloir protéger "leur" vérité contre les agressions et contradictions du monde extérieur. Car une fausse

vérité, un projet dément, ne peuvent se maintenir qu'en se rigidifiant en un système de plus en plus clos et oppressif. Tout le malheur étant que celui-ci peut effectivement parvenir, au moins temporairement, à ses fins, en se mettant à détruire les obstacles se dressant sur sa route.

Sam avait eu la folie, ou l'honnêteté, de s'opposer à eux. Il avait été contacté pour ses compétences informatiques et les deux comparses, voulant s'assurer de la confidentialité absolue de leurs recherches, lui avaient demandé de concevoir un code inviolable. Il l'avait réalisé si parfaitement qu'ils s'étaient déclarés intéressés par ses capacités et lui avaient demandé sous le sceau du secret de travailler pour eux: il retrouverait là un de ses plus anciens compagnons, lui avaient-ils dit. Sam n'avait pu résister à l'appel de l'amitié et de l'aventure: il brûlait de curiosité et d'impatience. Mais lorsqu'il avait compris qu'ils travaillaient sur le clonage humain, il avait décidé d'arrêter; d'autant qu'il avait découvert entre temps qu'au cours de leurs manipulations folles ils avaient déjà réussi à créer un sanglier à tête de cochon, une autruche au corps d'oie cendrée, et une dizaine d'autres monstruosités qui n'auraient jamais dû voir le jour.

Il avait eu, devant les autres savants, une discussion agitée avec les deux comparses, les traitant de fous et de criminels, les adjurant d'abandonner leurs recherches tant qu'il était encore temps.

Furieux de se voir défiés, ils l'avaient enchaîné pour l'exemple, afin d’empêcher toute velléité de révolte. Sam ne désespérait pourtant pas: ses bourreaux avaient oublié de le bâillonner. Ceux-ci n'étaient pas souvent là, et dès qu'ils s'absentaient il en profitait pour parler librement avec les autres savants travaillant dans la même pièce. Il n'avait pour lui que sa force de persuasion, sa foi en l'homme et l'évidence de sa vérité intérieure. Cela lui suffisait amplement: il lui fallait seulement convaincre les autres hommes qu'ils étaient, sans le savoir, des prisonniers comme lui et qu'on les empêcherait de sortir vivants de l'aventure dans laquelle ils s'étaient fourvoyés. Mais, surtout, il ne cessait de leur rappeler que la science ne peut vouloir le mal, qu'eux seuls pouvaient être juges de l'intérêt moral de leur découverte, et qu'ils devaient se poser la question de la finalité de leurs travaux. Il était persuadé, leur disait-il, qu'ils s'étaient aveuglés sans le vouloir, mais que leur conscience les amènerait à revenir en arrière. Même si c’était difficile pour eux, il leur fallait revenir à la vérité toute simple de la plante, de la roche et de l'animal. Alors, leur avait il dit, ils prendraient conscience de leurs erreurs.

Son courage ainsi que ses paroles, aussi inhabituelles que vraies, les impressionnèrent. Les savants furent d'autant plus facilement convaincus qu'ils étaient par nature d'anciens idéalistes et que Luc, le vieil ami de Sam, s'était dès le début rangé de son côté. Désormais, chaque fois qu'ils étaient laissés tous ensemble dans le grande pièce, avec comme seuls gardiens des sentinelles armées, passablement stupides et ne comprenant rien au langage codé qu’il avait mis au point, ils passaient leur temps à parfaire les détails de leur soulèvement et de leur plan d'évasion, les cachant aux oreilles de leurs geôliers sous couvert de savantes discussions mathématiques.

La solution risquait hélas d'arriver trop tard: les deux comparses étaient revenus aujourd'hui pour se livrer à un simulacre de procès à l'issue duquel ils voulaient prononcer sa mise à mort afin de lui montrer l'aspect exemplaire de la sentence.

1. Sam était prêt à tout en les voyant arriver auprès de lui. Lorsqu'ils commencèrent leur parodie de procès, lisant des actes d'accusation qui l'auraient fait sourire si sa vie n'avait été en jeu, il se dit qu'après tout cela allait lui permettre une fois de plus de se faire entendre des autres savants. Il avait peu d'espoir de les voir changer d'avis sur le moment, mais il avait de toute façon décidé de se défendre sans haine ni passion, en faisant simplement entendre la voix de son coeur et de la raison.

Il fut quand même déstabilisé lorsqu'il les entendit prétendre qu'il avait souhaité secrètement devenir leur bras droit et évincer ses collègues pour un poste de direction. Il comprit rapidement leur stratagème: ils tentaient de le déconsidérer en le montrant sous un jour ambitieux, fourbe et manoeuvrier, plein d'arrière-pensées, ses malheurs étant alors plus faciles à démontrer comme résultant d'une jalousie maladive et d'une envie de vengeance purement individuelle.

Heureusement, en regardant ses collègues qui affichaient un sourire narquois à l'écoute des chefs d'accusation, il comprit qu'on lui faisait confiance et que nul n'était dupe du jeu de ses geôliers. Il décida donc de continuer à se défendre comme il l'avait prévu, se basant sur la vérité qui, inéluctablement, se manifesterait. Il ne relèverait même pas l'accusation: cela n'en valait pas la peine, les médisances allant d'elles-mêmes vers leur propre *Dissolution, 59*.

2. Lorsqu'on le laissa enfin s'exprimer, Sam ignora les multiples accusations portées contre lui pour simplement témoigner de la vérité et rappeler l'histoire dans laquelle il s'était involontairement embarqué.

En l'écoutant, les autres savants ne pouvaient s'empêcher de se sentir bouleversés, à la fois par le tragique concours de circonstances qui l'avait amené jusque là, et par la terrible proximité avec leur propre histoire individuelle. Car, pas plus que les scientifiques qui avaient mis au point la première bombe atomique, aucun d'entre eux n'avait sciemment voulu le mal, ne s'était engagé en toute connaissance de cause dans ce projet dément. Leur seul péché avait été d'avoir cédé, comme Sam, à la fascination d'un dessein s'attaquant aux sources de la vie, puis de n'avoir pas osé par la suite s'opposer ou quitter le centre expérimental avant qu'il ne soit trop tard. Mais cela aurait-il seulement été possible?

Sam continua à parler, la main sur le coeur, faisant part de ses doutes, de ses angoisses, du long cheminement qui l'avait amené à se poser des questions sur l'utilité de leur travail, et enfin de sa décision douloureuse et difficile à prendre de ne plus continuer à accepter de compromission. Il fit savoir que, désormais, il refuserait de travailler plus sur ce projet. Il demanda simplement le droit de revenir chez lui en jurant de ne parler de rien à extérieur, avouant que ce serait là son seul mensonge, car il avait également compris que, fût-il menacé de mort, il était de son devoir de témoigner sur ce qui se préparait dans ce lieu maudit.

En écoutant ces dernières paroles, les autres savants furent profondément touchés. Ils comprirent en effet qu'au-delà de leur compassion, Sam tentait au prix de sa vie de leur montrer la voie: même s'il fallait risquer la mort, la vérité intérieure et le sens du bien, du juste, de l'humain, avaient leurs exigences. Et même si la voix de la conscience était chez eux affaiblie et à demi-étouffée par la peur, la lâcheté quotidienne, le poids de la censure, elle n'en cessait jamais de murmurer à chacun quel était son devoir le plus profond.

Nul n’est fermé au malin génie qui l’accompagne tout au long de la vie, et pour bien faire comprendre son message Sam eut recours à une image: chacun y était attaché comme au plus précieux de ses biens, comme à la voix de ses parents, comme le petit oisillon est capable d'entendre à distance le cri lointain de sa mère lui annonçant qu'elle a trouvé de la nourriture et qu'elle revient la partager avec lui. Même quand on ne l'entend plus, on attend cette parole intérieure, conclut-il en espérant avoir montré que, plus que de révéler la Vérité, ce témoin invisible façonné par la confrontation en chacun de l’inconscient et des lois morales procurait la nourriture indispensable à toute existence authentique.

Sans en avoir la certitude, Sam crut en regardant son accusateur, le savant fou, qu'il avait réussi à le toucher. Après tout, même lui était humain, et ne pouvait qu'être ému par le rappel de la pureté mis de sa quête au début, avant de rencontrer son âme damnée nazie qui allait l'amener à sa perte et à la *Diminution, 41*...

3. Sam avait été à ce point battu et torturé que ses amis avaient peur qu'il n'ait perdu la raison. Il avait d'abord résisté courageusement, se mordant les lèvres pour ne pas hurler sous la douleur. Mais la souffrance avait été trop forte, trop aiguë, et il avait d'autant plus crié qu'il avait longuement tenté de retenir ses plaintes. La suite n'avait été qu'une succession de vexations et de tortures toutes plus humiliantes les unes que les autres, dont il n'avait même plus conscience tant elles s'étaient enchaînées sur un rythme infernal.

Il se souvenait confusément que lorsqu'on l'avait enfin laissé seul, après l’avoir attaché solidement contre le mur, l'abandonnant là sans le soigner, des mains amies étaient venues le calmer et panser ses plaies, des voix étouffées venant lui murmurer des paroles d'encouragement. Mais il était trop mal pour en avoir pleinement conscience: tantôt il sanglotait en remerciant humblement ses frères de l'aider, tantôt il se mettait à rire en affirmant qu'il avait réussi à survivre à l'épreuve et que la victoire était proche, la vie belle, les fleurs épanouies, le soleil radieux.

Visiblement, Sam avait été bouleversé si profondément qu'il passait de manière cyclothymique d'un état d’extrême désespoir et de pleurs à un stade de joie et d'exaltation tout aussi irraisonné. Si ces changements d’humeur étaient impressionnants, il ne fallait pourtant pas s'en inquiéter: c'était pour son organisme une manière de se défendre, le besoin de trouver un exutoire à des agressions trop fortes, tout comme les saints pénétrés de la puissance divine vont passer de l'extase à l'enfer, et de l'enfer à l'extase, avant de parvenir enfin à retrouver un fragile d'équilibre. N'était-ce pas la preuve qu'ils avaient reçu la vision de la vérité?

Sam, au lieu d'être anéanti par les épreuves qu'on lui avait infligées, avait finalement gagné paradoxalement respect et vénération. Même s'il avait du mal à retrouver sa sérénité et s'il progressait *petit à petit, 9,* il était sur la bonne voie...

4. Ils avaient profité des moments où ils pouvaient communiquer entre eux pour établir des plans d'évasion hors du lieu maudit où ils étaient retenus prisonniers. Car il ne suffisait pas d'attirer la sympathie, ou de communier dans

une pitié impuissante: il fallait agir, et chercher le plus rapidement possible quelle était l'issue la plus salutaire pour tout le monde.

Bien entendu, des divergences sur les moyens étaient rapidement apparues, chacun y allant de sa méthode pour sortir de là: il y avait ceux qui voulaient désarmer les gardiens en se saisissant de leurs armes et en les retournant contre eux, ceux qui prétendaient percer un trou puis une galerie souterraine afin de rejoindre le monde extérieur, ceux qui voulaient construire une montgolfière, sans oublier le dernier clan de ceux qui voulaient faire sauter le laboratoire en profitant de la panique qui en résulterait pour se sauver.

Plutôt que de donner raison à un clan ou à un autre, Sam s'attarda à montrer les insuffisances et les points faibles de chaque plan, rappelant que tout le monde devait se mettre d'accord par une discussion aussi objective et dépassionnée que possible: il ne s'agissait pas de soutenir une solution plutôt qu'une autre, mais de chercher laquelle présenterait le moins de risques, donnerait le plus de chances de salut au plus grand nombre d'entre eux.

En recadrant ainsi le débat et empêchant qu'il dérive en querelles de clans, Sam parvint à faire avancer la réflexion. Comme le moment inéluctable de l'action approchait, il fut finalement décidé qu'on miserait sur une fuite collective, sur une sortie en masse de tous ceux qui étaient retenus contre leur gré, en s'éparpillant ensuite dans la nature et en cherchant un salut individuel. Ainsi leurs geeôliers seraient-ils forcés de morceler leurs moyens et leurs équipes de recherche, les fugitifs se donnant à l'inverse plus de chances de leur échapper et de commencer leur *Marche, 10.*

5. Avant de donner le signal du soulèvement, Sam avait eu l'idée de se servir du monde extérieur pour les aider dans leur manoeuvre. Au moment où il donna ce signal, chacun des savants envoya sur le réseau Internet qui les reliait au reste de la planète une dizaine de messages appelant au secours en donnant les coordonnées du lieu où ils se trouvaient. L'ingénieur qui centralisait, vérifiait et filtrait toutes les communications informatiques avec le monde extérieur n'eut pas le temps de réagir à temps: il bloqua trois, quatre appels, mais d'autres arrivaient pendant ce temps dans d’autres boites électroniques appelant à l'aide les internautes de bonne volonté.

Il ne fallait pas en rester là. Deux jours plus tard, lorsque Sam crut deviner à travers un message chiffré qu'on avait bien reçu leur "mayday" et qu'une troupe militaire était dépêchée pour vérifier le bien-fondé de leurs allégations, il décida que c'était le moment où jamais de tenter quelque chose. Ils attendirent six heures encore, l'oreille aux aguets. Lorsqu'ils crurent enfin entendre un bruit de chenilles à l’extérieur, puis un brouhaha confus derrière le mur de leur prison, Sam n'hésita pas: il donna le deuxième signal convenu pour le soulèvement. Profitant du désarroi provoqué par l'arrivée d'un détachement armée imprévu, tous sortirent en même temps en hurlant et en se précipitant dans la salle de contrôle habituellement fermée. L'ensemble du personnel de surveillance qui s'y trouvait fut pris par surprise, et promptement désarmé.

Mais Sam voulut s’assurer que tout était sous contrôle avant de donner l'ordre d'ouvrir les portes: il souhaitait être sûr de ne pas commettre d'imprudence et de ne prendre aucun risque inutile. Nul ne songea à remettre sa décision en cause: ses

collègues lui faisaient une confiance totale. Ils eurent d'ailleurs raison d'attendre, car cela permit à Sam de faire parler un des prisonniers jusqu'à ce qu'il avoue qu'un piège aurait fait exploser une bombe s'ils avaient imprudemment ouvert la porte sans faire jouer préalablement le code adéquat.

Lorsqu'ils purent enfin franchir le mur qui les séparait du monde extérieur, Sam constata avec soulagement qu'un groupe de soldats amis l'attendait: on avait donc reçu son message et l'avait pris au sérieux. Une *Diminution, 41,* bienheureuse de ses soucis l'attendait.

6. Malgré tous ses préparatifs, le plan s'écroula à la dernière minute. Sam avait pourtant mûrement réfléchi à tous les aspects du problème, essayant de prévoir pour chaque cas les incidents possibles, briefant ses camarades sur les solutions de rechange sur lesquelles il faudrait alors se retrancher.

Ils avaient longuement répété l'action dans ses moindres détails, sûrs de n'avoir rien oublié et de n'avoir pas laissé filtrer leurs intentions à l'extérieur. Et pourtant, lorsque Sam se mit à siffloter l'air qui devait être leur signe de ralliement, il eut la stupéfaction de ne rien voir se passer. Personne ne bougea ni ne tourna la tête vers lui. Nerveusement, il se remit à siffler, plus fort cette fois-ci. Il n'y eut pas plus de réaction.

Tant qu'il s'était agi de paroles, tout le monde avait été d'accord, et il avait pu, grâce à sa conviction, ainsi qu'à sa sincérité, susciter la sympathie et l'espoir de s'en sortir. Mais au moment de l'action, la peur était plus forte, et nul n'osait être le premier à se lever pour abandonner son poste, chacun ayant peur de n'être pas suivi par les autres et de se retrouver seul.

Sam savait que sa tentative était désespérée et qu'elle avait peu de chance d'aboutir; mais il n'aurait jamais cru qu'elle tournât court si vite. Fataliste, mais désappointé, il vit ses bourreaux venir vers lui et les autres savants se détourner, gênés, baissant les yeux en n'osant le regarder. Il comprit que son dernier moment était arrivé. Au moins avait-il la satisfaction minimale et *limitée, 60,* d'avoir semé malgré tout des germes de vérité qui prendraient leur temps pour mûrir mais qui, fatalement, porteraient un jour leur fruit. Même s'il n'était plus là pour le voir...

Il se prépara à mourir, seul, sachant que cette fois-ci aucun miracle ne se produirait pour le sauver. Lorsque des fragments de souvenirs de sa vie passée d'informaticien, de Mélissa, de ses pérégrinations à travers le monde, éclatèrent follement dans sa tête, il ne sut pendant un bref instant si c'était sous l'effet de la peur ou si son crâne explosait sous l'impact des balles, s'il était encore vivant ou déjà mort. Et puis tout se tut...

Fragments sur Lebab

Dans la salle des Joueurs, les deux soeurs avaient remplacé K'an, poussé hors de l'estrade malgré son ambition d'y demeurer jusqu'à la fin.

Le fait de l'avoir empêché de poursuivre son oeuvre n'avait malheureusement pas permis de rétablir le Jeu dans un sens plus positif, et les deux jeunes filles semblaient atterrées du résultat de leur action: Souen, l'aînée, se demandait si tout n'était pas dû à sa trop grande douceur, tandis que Touei, la plus jeune fille craignait d'avoir

été trop inconséquente et d'avoir trop fait confiance à sa vérité intérieure, sans se donner les moyens de l'imposer réellement.

En regardant les joueurs aux aguets qui les rejoignaient sur l'estrade, elles se sentirent moins fautives: si Tchen avait la faculté d'éveiller les êtres humains à la voix intérieure de la vérité, son frère Ken représentait un pouvoir d'immobilisation hélas peu actif. Il n'était pas étonnant, dans ces conditions, que la situation ait à la fois signifié un fort appel à l'éveil et une possibilité d'échec cuisant.

Mais le principal ne résidait pas dans une issue favorable ou néfaste, et Ato s'empressa pour une fois de réconforter les deux soeurs en allant dans le même sens d'interprétation qu'elles: l'essentiel était de suivre sa voie et les indications de la Vérité, celle-ci ne se trouvant pas dans la mesure objective d'un monde extérieur, mais à l'intérieur du coeur de chacun.

Dans la salle de visionnage, la perplexité était grande, comme en tout nouveau début de cycle. Elle était encore plus forte que d'habitude, la proximité de la fin du Jeu qui ne pouvait jamais dépasser soixante quatre essais laissant la majorité des spectateurs dans l'incompréhension: comment pouvait-on changer radicalement l'histoire et les personnages à trois jetés de dés de la fin? N'était-ce pas là le signe d'une inconséquence extrême, sinon d'une démission proche de l'abandon?

Plusieurs personnages tentaient de trouver une explication plausible: après avoir fini de traiter des attitudes idéales qu'une nouvelle philosophie placée sous le signe de la femme pourrait amener, le savant à tête de Cosinus pensait qu'il était logique de revenir à la question non résolue de l'avenir des hommes. Plus prosaïquement, le sanglier à tête de cochon était content de voir enfin Sam revenir dans le jeu: il espérait que les histoires allaient retrouver un peu de leur héroïsme et de leur intensité dramatique, car avec les récitss précédents il avait trop eu tendance dernièrement à s'endormir, dit-il de manière provocatrice en regardant sa compagne la vieille chouette bavarde.

Cette dernière bien entendu pas d'accord. Elle trouvait dommage de ne pas finir sur la lancée des histoires précédentes apprenant ce que devenait Mélissa, et elle ne comprenait pas qu'on revienne en arrière en s'intéressant à un personnage déroutant qu'on avait décidé d'abandonner à juste titre. Il avait le don, selon elle, de se placer dans des situations impossibles, toujours en position de victime, au point de se demander si, mû par un masochisme latent, il ne le faisait finalement pas exprès, susurra t'elle d'une voix perfide. En tout cas, elle ne regrettait rien de sa fin annoncée.

Là encore, aucun consensus ne parvint à se dessiner, certains pensant qu'on avait assisté à la mort en direct de Sam, d'autres à sa sortie miraculeuse d'une situation fort dangereuse. La leçon qu'on tirait de l'ensemble de cette partie était dès lors contradictoire, certains y voyant une lueur d'espoir et d'humanisme invitant à être toujours fidèle à sa vérité intérieure, car elle sera fatalement amenée à triompher un jour ou l'autre, d'autres, au contraire, considérant que c'était un avertissement sérieux et dramatique sur les dangers de la Société de cette fin de millénaire. Pour les tenants de cette dernière interprétation, le jeu montrait, après une exploration des forces inconscientes porteuses de mort dans le cycle précédent, que malheureusement même lorsqu'on avait compris comment les sublimer ou les mettre au service de la vie, ces dernières menaçaient toujours de resurgir avec leur cortège

de barbarie et de destruction, en renouant avec les pires monstruosités de l'histoire humaine. C'était hélas vers quoi s'orientait inéluctablement une société dominée par la recherche d'un « toujours plus » de puissance technicienne et de manipulation génétique : le retour à la Barbarie et à la sauvagerie la plus terrifiante qu'on puisse imaginer.

A nouveau, la discussion avait alors rebondi : que signifiait donc ces étranges créatures, mi-humaines, mi-démoniaques, ces êtres difformes qui nourrissaient l'oeuf de la pièce principale? N'étaient-ils pas un indice pour les spectateurs de Lebab que les difformités dont ils étaient eux-mêmes affectés venaient peut-être de la terre? Mais alors, quelle était leur origine ? Un vertige les saisit...

Foussage vint apporter son grain de sel pour livrer d'ultimes clefs d'interprétation:

.Le ciel antérieur 47, l'accablement, est bien souvent nécessaire pour retrouver la vérité intérieure, 27.

.La comparaison se fait avec les commissures de lèvres affamées, 27, et avec l'innocence 25

62. LA PREPONDERANCE DU PETIT

Chacun demeurait soigneusement claquemuré chez soi. Pourquoi y aurait-il eu d'ailleurs besoin d'aller dehors, où régnait la pollution et l'insécurité, alors qu'on disposait de tout à domicile: les courses pouvaient se faire en tapant sur son terminal, la télévision vous branchait sur n'importe quelle partie du monde pour savoir ce qui s'y passait, le visiophone vous permettait de parler à vos proches sans le souci de se déplacer. Tout était atteignable et faisable de chez soi dans les nouvelles maisons branchées de manière multipolaire sur les autoroutes de l'information et des réseaux électroniques

Un résultat paradoxal de cette évolution avait été que les hommes, privés du besoin de se déplacer, avaient commencé à rapetisser. Le phénomène était passé inaperçu au début, puis les statistiques avaient commencé à enregistrer un tassement et une diminution des tailles adultes, avant qu'on commence franchement à s'inquiéter depuis un an: les chiffres montraient une étrange tendance des êtres humains à perdre, chaque année, plusieurs centimètres. Les projections mathématiques montraient qu'à ce rythme, ils passeraient en deux siècles sous la barre fatidique du mètre.

Bien entendu, les savants interrogés s'opposaient entre eux sans pouvoir expliquer ce phénomène : les plus optimistes affirmaient qu'il n'y avait rien à craindre et qu'il fallait y voir un signe nouveau de l'adaptation de l'homme à son environnement; certains n'hésitaient d'ailleurs pas à écrire que grâce à cette mutation les problèmes de surpopulation et de crise économique allaient se trouver réglés de manière imprévue: les logements coûteraient moins cher à construire, les immeubles à taille égale pouvant contenir deux fois plus d'étages. Les plus alarmistes affirmaient cependant qu'il était fort probable que l'étape suivante soit marquée par le retour de l'espèce à l'animalité à quatre pattes ; pour eux l'événement reflétait en effet une dégénérescence inéluctable de l'homme qui, vivant dans un air pollué et insuffisamment chargé en oxygène, dépérissait en voyant ses facultés s'amoindrir. Ils en voyaient la preuve dans cette étrange anémie, cette grande fatigue collective qui s'était abattue sur l'humanité en cette fin de millénaire.

Dans la salle qui servait habituellement de lieu de décision pour le chef d'Etat, le président et ses ministres s'ennuyaient à mourir. Ils ne savaient plus quoi faire pour meubler le temps, n'ayant aucune envie non plus de prendre une décision qui les aurait fatigués inutilement. Il faut dire que plus personne ne souhaitait d'ailleurs se risquer à mettre en oeuvre des mesures pour changer le cours des choses: on se contentait de suivre les événements et les flux de l'économie, tout en faisant semblant de les accompagner et en rassurant les populations.

Le sens de l'aventure avait déserté depuis longtemps cette humanité fatiguée; depuis que la science des chiffres et des statistiques avait fait des progrès tels qu'il était devenu inutile de prendre des risques quelconques. Ainsi, il suffisait dans le monde moderne de compter et d'établir des pourcentages de probabilité pour savoir si un projet valait le coup ou non d'être tenté. Si les chances de succès étaient faibles, pratiquement plus personne ne s'aventurait, dans le domaine de la finance comme dans celui de la politique, à se lancer dans une nouvelle entreprise. Les chiffres parlaient d'eux mêmes, nul ne songeait à les remettre en cause en se disant qu'une action déterminée aurait pu bouleverser la donne. Le résultat en était, dans tous les domaines, un incroyable nivellement des politiques et des innovations qui se ressemblaient toutes en se rapprochant d'un profil moyen optimal, devenu la nouvelle norme médiane et médiocre d'une humanité assoupie.

Tout se passait comme si, après s'être brûlé les ailes pendant des siècles en voulant s'affranchir de ses limites, l'homme contemporain renonçait enfin à tout idéal pour se contenter d'une vie bien rangée, bien sage, acceptant de profiter des fruits du progrès, mais aucun de ses risques: il demandait simplement de pouvoir vivre au calme chez lui, dans un monde protégé et une société sécuritaire, sans danger.

Le monde était devenu douillet, ne croyait plus en rien, et reculait sur le chemin de la civilisation sans même s'en apercevoir, à petits pas mesurés, sans ambition ni grand projet mobilisateur. C'étaient des années de dégel et d'énergie basse, où l'ennui et la fatigue primaient sur tout. Il était peut-être normal que la civilisation occidentale prométhéenne et conquérante en arrive ainsi à produire la race du dernier homme sans ambition ni idéal: tout donnait l'impression d'avoir été déjà inventé; la terre était devenue trop petite, et avec la pollution qui régnait en permanence dans les villes, l'air trop rare n'irriguait plus qu'imparfaitement un cerveau hypertrophié et malade, qui s'était retranché sur la position de veille minimale indispensable à sa survie.

Mélissa pénétra dans la salle de délibération avec son attirail habituel afin d'amuser l'assemblée qui s'ennuyait ferme. En quelques instants, elle avait installé sa volière et ouvert les cages dans lesquelles elle conservait ses oiseaux merveilleux. Il y en avait de toutes sortes, des plus bariolés aux couleurs chatoyantes pour égayer le regard, aux plus rares destinés à satisfaire la curiosité de l'esprit, et à susciter l'admiration pour les derniers spécimens vivantss qu'elle conservait précieusement. Elle était elle-même vêtue d'une tenue de cuir noir qui soulignait avantageusement sa silhouette élancée, et lui donnait avec le fouet qu'elle tenait à la main une allure de dompteuse surréaliste au milieu de ses volatiles.

Malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas à faire réaliser à ses oiseaux les figures acrobatiques qu'elle avait pourtant mis des mois à leur apprendre, répétant avec eux à longueur de journée pour parvenir à les faire danser avec grâce. Ils devaient ressentir la même lassitude que les humains, pensa-t-elle : ils s'envolaient lourdement, tentaient d'atteindre le sommet de la verrière où aurait dû commencer leur numéro, mais immanquablement on les voyait s'essouffler, battre désespérément des ailes, et finalement retomber de manière pesante sur le sol. Après plusieurs tentatives vaines, ils refusèrent même de prendre un nouvel envol, restant obstinément à terre.

Mélissa était découragée: elle n’y pouvait rien, ses oiseaux étaient devenus incapables de réaliser le numéro poétique qu'elle avait conçu afin de s'attirer les bonnes grâces des princes qui la gouvernaient, et dont elle dépendait pour sa survie. Elle connaissait la sentence habituelle: si elle ne parvenait pas à les amuser, elle risquait la mort par lobotomie et déconnexion de ses réseaux neuraux, préalablement enregistrés comme ceux des autres ujets sur l’ordinateur central.

Les princes, quant à eux, attendaient, dubitatifs, la suite des événements, se demandant avec curiosité comment elle allait s'en sortir. Elle décida de ne pas tenter ce qu'on prévoyait. Car tout histrion ou bouffon de cour aurait immédiatement esssayé de remplacer le numéro défaillant par un autre, se lançant dans des cabrioles ou des pantomimes pour faire oublier l'échec précédent. Au lieu de cela, elle décida de leur raconter une fable les remettant directement en cause, même si c'était sous une forme allégorique qui leur permettait de ne pas perdre la face. Elle leur rappela le temps où il faisait bon sortir dehors, où les oiseaux volaient haut dans le ciel, les faucons royaux tournoyant fièrement au-dessus de la tête de leur maître afin de repérer leur proie. Ils montaient haut, incroyablement haut, presque jusqu'au soleil, sans craindre ses brûlures ou la raréfaction de l'air, puis se laissaient tomber comme une pierre sur sa proie qui n'avait pas le temps de fuir, et qu'ils ramenaient alors entre leurs serres pour le remettre docilement à leur maître.

C'était la belle époque, celle où le vent de la liberté et de l'aventure soufflait sur le monde, celle où tout était encore possible. Elle leur rappela comment ils partaient alors chaque jour à la chasse, quel que soit le temps, même s'il pleuvait ou si le mauvais temps menaçait. Ainsi, un jour, elle les avait accompagnés alors qu'ils avaient été pris sous l'orage. Jamais ils n'avaient assisté à un spectacle aussi grandiose: le tonnerre éclatait avec un bruit furieux sur le sommet de la montagne, leur donnant le sentiment d'être proche de l'antre caverneux où il amassait sa colère avant de la laisser exploser avec violence. Ils s'étaient arrêtés, saisis de respect autant que de frayeur. Jamais non plus ils n'avaient autant senti la fragilité de la condition humaine, la petitesse de l'homme, tant le déchaînement des éléments naturels en montagne force à prendre conscience de ses limites, à voir les choses de manière modeste. Elle leur rappela avec quelle prudence et quelle lenteur extrême, une fois l’orage passé, ils étaient redescendus dans un silence quasi religieux vers la plaine.

Parvenue à ce moment de l'histoire, Mélissa invita les princes à regarder au-dessus d'eux. Ils relevèrent la tête vers le plafond, s'attendant à voir en descendre un aigle ou un faucon royal qu'elle aurait fait surgir par quelque ssortilège. En suivant le geste de sa main, ils découvrirent avec stupeur, puis bientôt avec frayeur, que la grosse poutre faîtière qui soutenait la toiture était courbée par le poids trop lourd qui pesait sur elle. Trop chargée et trop fatiguée, elle risquait de tomber et d'emporter le bâtiment dans sa chute. Un murmure d'effroi parcourut l'assemblée.

Pourquoi avait-elle parlé de ce lointain et bienheureux passé, pour finir ainsi, brutalement, par ce cruel rappel de la déliquescence de la demeure royale ? Les princes, furieux, décidèrent de la mettre à l'épreuve: puisqu'elle avait l'outrecuidance de leur faire remarquer leurs défauts, elle devrait, si elle voulait rester en vie, trouver elle-même la solution. Mélissa pâlit, arguant que la situation était bien trop grave pour être laissée entre les mains d'un amateur comme elle.

Elle se défendit en prétendant que c'était au moment d'achever son histoire par un tour de magie qu'elle avait repéré la menace, et que, par déférence envers son prince, elle avait cru bien faire en l'avertissant aussitôt. Il n'y avait de sa part aucune trace de malice, juste le souci de prévenir du danger qu'elle venait de découvrir avant qu'il ne soit trop tard.

Ses paroles jetèrent le trouble parmi les princes : était-elle sincère, fallait-il la croire, ou maintenir leur sentence?

1. Un bruit d'ailes froissées les fit tous se retourner: dans la volière de Mélissa que nul ne regardait plus, un oiseau tentait à nouveau de s'envoler. C'était l'un des plus jeunes, et son corps malingre n'était même pas encore recouvert de toutes les plumes indispensables pour pouvoir s'envoler et planer; apparemment, il n'avait pas attendu les conseils habituellement prodigués par la mère pour aider les jeunes dans leur premier envol. Pourquoi avait il malgré tout décidé de tenter sa chance, par impatience ou en réponse aux pressions des princes, nul ne le saurait jamais. Toujours est-il que sa tentative était vouée à l'échec: malgré la folle impétuosité de sa jeunesse, il ne réussit qu'à se propulser de manière désordonnée vers le ciel, battant follement l'air pendant quelques secondes de ses ailes enccore trop frêles, avant de retomber à terre en les cassant douloureusement.

Mélissa plaida que, loin de représenter un nouvel échec, cette tentative leur avait été envoyée à titre d'augure, et qu'il leur fallait éviter à tout prix la précipitation. On ne doit envisager des mesures définitives, leur dit-ellee, qu'une fois tous les détails soigneusement observés et analysés.

Les membres de l'assistance décidèrent d'écouter cette leçon de l'histoire: avant d'entreprendre quoi que ce soit, ils se mirent d'accord pour convoquer l'entrepreneur et l'architecte qui avaient été à l'origine des plans du palais. Il fallait en effet savoir exactement quel poids la poutre pouvait supporter, quelle répartition des masses pesait sur elle, afin d'estimer plus précisément la nature des risques encourus. Il était inutile d'envisager une ssolution tant qu'on n'avait pas ces renseignements; car sans ces derniers, on risquait uniquement de verser dans *l'excès d'actions désordonnées, 28*

2. Un bruit inattendu les fit sursauter: le menuisier du palais, debout sur la poutre, venait d'en sauter pour rejoindre la terre ferme. Un murmure de peur et de stupeur s'ensuivit jusqu'à ce qu'il vienne se prosterner respectueusement aux pieds de son maître qui le regardait d'un air courroucé. Ce dernier semblait furieux de découvrir que l'homme était déjà là-haut depuis plusieurs heures, sans avoir été mis au courant, et attendit, l'air sévère.

Le brave homme lui expliqua qu'avant Mélissa un garde avait entendu un grand bruit, et vu une partie de la poutre se fissurer d'un seul coup. Ce dernier avait couru le chercher en pleine nuit, lui demandant de venir imédiatement observer l'accident. L'urgence de la situation expliquait qu'il n'ait pas eu le temps de passer par la voie officielle, et qu'il n'avait pu, selon l'usage, présenter d'abors ses respects au prince gouvernant. Lorsqu'il était monté là-haut, en pleine obscurité, il avait décidé de rester la nuit entière pour écouter les moindres bruits et

craquements suspects; car le bois parle à ceux qui ont la patience de l'écouter, avait il expliqué mystérieusement.

Et la poutre, effectivement mise en confiance, lui avait avoué en une longue plainte ce qui la minait de l'intérieur: elle était fatiguée du poids qu'on faisait porter sur elle, elle avait de plus en plus de mal à maintenir ensemble les deux parties qui la constituaient et qui risquaient de se désolidariser à tout moment.

Devant cette situation, il avait pris sur lui de cercler aussitôt l'ensemble d'une ceinture de fer dont il avait lentement refermé les crans, un à un. Il venait de finir son travail, heureux d'avoir pu consolider le bâtiment dans *la Durée, 32,* lorsqu'il les avait entendus entrer dans la salle. Il avait attendu un long moment avant de se décider finalement à redescendre pour expliquer son histoire, le coeur plein de craintes...

3. Tout le monde hésitait, personne n'osant émettre un avis ou se mettre en avant de peur de devenir le responsable tout désigné en cas de catastrophe.

Léon, à la fois grand chambellan et conseiller du prince, se résugna finalement à prendre les choses en main: il fallait bien agir, et comme nul ne semblait prêt à prendre ses responsabilités, il trouvait normal, étant données ses fonctions, de prendre l'initiative.

Il était d'un caractère entier, et très méticuleux dans l'organisation de son travail. Il conçut un plan d'intervention d'urgence où il donnait à chacun une fonction précise, bouleversant pour une fois l'étiquette qu'il respectait habituellement de manière scrupuleuse. Mais il fallait parer au plus pressé, et pour une fois faire fi des susceptibilités de chaque individualité afin de faire oeuvrer tout le monde dans le même sens.

Malgré sa profonde honnêteté, il fut pris sans s'en rendre compte dans une spirale d'intrigues. Son initiative réveilla des rancoeurs et des ambitions qu'il décida d'ignorer en commandant de façon autoritaire; il ne s'aperçut pas que cela renforçait les oppositions internes, et qu'on jasait de plus en plus derrière son dos, les gens jaloux de ses prérogatives l'attendant au tournant. Lorsque les premières critiques de son attitude autocratique parvinrent à ses oreilles, il n'y prêta pas attention, se disant que fatalement toute action déterminée suscite des médisances. Le mieux, pensait-il, était de les mépriser en restant fixé uniquement sur la poursuite de son projet. Il ne vit pas que, peu à peu, une véritable cabale se mettait en place contre lui, et qu'on guettait la moindre erreur de sa part pour le faire tomber.

Alors qu'il était sûr d'avoir établi un plan de sauvetage idéal, il se fit attaquer sur l'un des multiples petits détails de sécurité qu'il avait négligé : un jour, un des fils de noble famille qu'il avait envoyé sur le chantier, comme n'importe quel autre ouvrier, eut un accident et se tua en tombant de la poutre. Aussitôt ses parents, qui faisaient partie de la cabale ourdie contre celui qui leur apparaissait comme un opportuniste et un aventurier, l'accusèrent de négligence criminelle. Rien ne se serait produit si les règles ou les précautions d'usage avaient été suivies, accusèrent ils. Ils s'en ouvrirent au prince, ne manquant pas de dénoncer en même temps la dérive autoritaire dans laquelle le maître d'oeuvre avait glissé, insistant de manière insidieuse sur le fait qu'il ne se pliait plus à aucune des procédures et

des principes hiérarchiques habituels, sous-entendant qu'il en arrivait à représenter un danger pour le respect de l'autorité légitime.

Tout en reconnaissant l'oeuvre qu'il avait réalisée et en continuant à appliquer le plan qu'il avait mis au point, le prince décida à contrecoeur de se débarrasser de son fidèle chambellan. *L'enthousiasme, 16,* qui accueillit sa mesure était un mauvais présage, qui le laissa sombre pendant plusieurs jours...

4. N'arrivant pas à se décider, l'un des membres de l'entourage du prince demanda à Mélissa quelle était son opinion, puisque, après tout c'était elle qui avait découvert le problème.

La question n'était pas neutre: Mélissa savait très bien que deux clans s'affrontaient sur l'urgence des mesures à prendre, les uns militant en faveur d'une intervention immédiate, tandis que les autres, plus prudents, conseillaient de prendre le temps de réunir l'avocat, l'architecte et l'entrepreneur qui avaient menés les travaux. Chacun des deux camps fourbissait ses armes et tentait de réunir le maximum de gens autour de sa bannière, attendant l'arbitrage final du prince.

Les partisans de la voie prudente, qui prônaient la nécessité de demander des avis d'experts avant toute décision, savaient que Mélissa était secrètement proche de leurs positions, et c'est pourquoi ils ne cessaient de la poursuivre pour qu'elle se range dans leur camp. Devant ses réticences, ils avaient pensé tourner la difficulté en l'invitant à un dîner de gala et de discussion apparemment anodin, espérant qu'une fois vue au milieu d'eux il serait trop tard pour qu'elle puisse se dédire de son appui implicite.

Elle avait failli tomber dans le piège, ne rebroussant chemin qu'au dernier moment, alors qu'elle allait pousser la porte de l'hôtel particulier où elle avait été invitée. Elle avait senti à ce moment qu'elle faisait une erreur: elle n'était rien, n'avait pas le droit de prendre parti, risquant de devenir un bouc émissaire idéal sur lequel on serait trop heureux de tomber en cas de problème. Elle se devait de rester constamment sur ses gardes, prudente, à l'écart de la décision finale. Gentiment mais fermement, sans montrer ni agressivité ni complaisance, elle réussit à se dégager et à battre en retraite, en reprenant ses distances vis-à-vis des deux clans et en s'en remettant à l'avis des experts qui étaient seuls habilités à trancher. Cette *humilité, 15,* était sa seule chance de demeurer en vie...

5. Le prince était visiblement dans l'embarras, hésitant sur les mesures à prendre autant que sur les personnes auxquelles donner sa confiance. Les conseils ne manquaient pourtant pas, ni les intrigants qui voulaient profiter de la situation pour gagner une place de choix auprès de leur maître, voire pour conseiller une entreprise amie qui leur revaudrait plus tard ce service. Mais il était trop conscient des enjeux et calculs de chacun pour leur faire confiance.

Il soupira d'un air las en regardant le ciel. Celui-ci avait beau être couvert depuis des mois, il ne pleuvait toujours pas**.** Poussés par les vents du Nord, des nuages gros et lourds d'humidité traversaient bien le pays, mais ils semblaient impassibles, comme indifférents aux humains qui, sur terre, commençaient à souffrir cruellement de la sécheresse. Un moment, le prince connut lui aussi la tentation de l'indifférence: après tout, il n'avait qu'à laisser le temps faire son

oeuvre; tant qu'une partie du bâtiment ne s'écroulait pas, il n'y avait peut-être rien d'autre à faire qu'à attendre...

Juste à ce moment, comme pour le démentir, il se mit à pleuvoir. Le prince soupira une nouvelle fois, mais de soulagement: le ciel ne voulait pas qu'il se laisse aller, et lui montrait la voie à suivre. A la stupéfaction générale, il demanda d'aller chercher un vieil ingénieur qu'il avait apprécié dans le passé pour son bon sens et sa simplicité, et qui avait pris depuis quelque temps sa retraite. Au moins il était sûr que lui n'était mené par aucune ambition ou volonté de plaire; or c'était exactement de cela qu'il avait besoin: d'un homme sage et dépassionné, capable de considérer les événements d'un oeil objectif, de ne se faire *influencer, 31,* par aucun à priori, visant uniquement le Bien commun.

6. Parce qu'on la pressait à tout prix de prendre position, Mélissa céda finalement et dit ce qu'elle pensait. Elle avait hésité longtemps avant de prendre cette décision d'intervenir directement dans le cours des événements, mais il arrive fatalement un moment où l'être humain ne peut se dérober: on commençait, dans l'entourage du prince, à la traiter de lâche, voire à l'accuser de double jeu, et à laisser entendre de manière insidieuse qu'étant à l'origine du problème, elle avait peut-être, elle aussi, sa part de responsabilité.

Tant qu'à parler, elle se dit qu'elle allait en profiter pour défendre une cause réellement utile, en présentant un point de vue que nul n'avait encore soutenu. Elle crut qu'ayant l'oreille du prince elle pourrait en profiter pour l'influencer de manière positive, en tentant de l'orienter implicitement vers la voie d'une réforme morale et sociale qui, selon elle, devenait urgente. Aussi imagina-t-elle qu'au lieu de se contenter d'une réparation hâtive, il pourrait se servir de l'occasion pour refaire le bâtiment entier, en abattant les murs et le plafond afin de les remplacer par d'immenses verrières ouvertes directement sur le monde extérieur. Ce serait le signe d'une volonté de se rapprocher de ses sujets sans rien leur cacher, le symbole d'une nouvelle ère. Car elle avait d'autres projets en tête. Elle s'en ouvrit au prince, lui parlant d'une assemblée et d'étatss généraux qu'il pourrait convoquer par la suite pour connaître les désirs de son peuple.

Surpris par cette proposition, mais ne perdant pas l'occasion qui se présentait, les représentants du lobby des travaux publics la soutinrent aussitôt, conscients des perspectives favorables qu'ouvrait pour eux un tel plan. Le prince, lui, ne dit rien, lui demandant de rédiger sur papier son projet et de le chiffrer. Comme elle n'avait aucune compétence en la matière, elle laissa ses nouveaux alliés s'occuper de la partie budgétaire, sans s'apercevoir qu'ils surfacturaient allègrement tous les postes de dépense prévus; si bien que lorsqu'elle transmit enfin au maître de l'empire son mémorandum, heureuse du travail accompli, ce dernier fut accueilli dans un silence glacial.

Le prince se méfiait depuis longtemps des représentants des travaux publics, les soupçonnant de malversations et de corruption cachée. Avec le projet qu'il avait en main, il avait enfin la preuve que les chiffres étaient délibérément truqués: il décida sur le champ d'arrêter Mélissa et de lancer une action judiciaire contre les entreprises fautives. Devant la violence des réactions venant du palais, les représentants des groupes industriels prirent peur et se désolidarisèrent de Mélissa, lui faisant porter à elle seule la responsabilité des calculs qu'elle avait présentés. Les rumeurs à son encontre s'accentuèrent, plusieurs personnes

rappelant à nouveau qu'elle était à l'origine de la découverte de la maladie de la poutre; peut-être même l'avait-elle un peu aidée, pour mieux pousser son projet en avant...

Mélissa était le bouc émissaire idéal: c'était une étrangère, elle avait déçu le prince en ratant son numéro d'illusionniste, elle était soupçonnée de malveillance et de complot contre l'Etat, suspectée d'avoir saboté la poutre faîtière afin de mettre en avant une solution à l'évidence surfacturée.

Il fallait faire un exemple. Même si elle s'y attendait, Mélissa pâlit en entendant la sentence: elle fut condamnée à mort par pendaison, pour mieux frapper l'esprit des foules. Ainsi, à cause de son manque de discernement, son *Voyage, 56,* risquait de se terminer tragiquement, se dit la pauvre Mélisa plongée dans le désespoir, ne pouvant admettre que sa vie finisse de manière si absurde, pour avoir voulu aider les autres sans en avoir réellement les capacités...

Le gibet fut dressé sur la poutre faîtière, le prince ajoutant de manière sarcastique que si elle était innocente et disait vrai, la pièce de bois se briserait forcément sous son poids, et qu'alors il la gracierait.

La foule vint nombreuse pour assister à l'exécution. A l'instant où on allait ôter le tabouret sur lequel ses pieds reposaient, son plus fidèle oiseau, apeuré, s'échappa de sa cage et s'envola vers le ciel, comme pour ne pas voir ce qui allait se passer. Mais à nouveau, après un dernier effort, on le vit s'essouffler, puis retomber lourdement au sol, en même temps que le corps de sa maîtresse, après une ultime convulsion, oscillait désormais, sans vie, dans le vide...

Fragments sur Lebab

Sur Lebab, dans la salle des Joueurs, les deux frères Ken et Tchen qui étaient montés sur l'estrade se regardaient d'un air taciturne. Ils s'observaient par en-dessous, d'un air suspicieux, chacun étant prêt à accuser l'autre pour expliquer l'issue dramatique.

"Tout cela ne serait jamais arrivé si Tchen n'avait pas agi à la légère, comme à l'accoutumée, en se lançant dans des projets utopiques non adaptés à l'époque. La précipitation est une erreur funeste" ne put s'empêcher de murmurer Ken.

"Si mon frère m'avait aidé au lieu d'être un poids uniquement capable de me freiner, les choses n'auraient jamais été jusque là" se défendit Tchen, qui ne supportait pas les conseils de prudence et d'inaction du deuxième joueur.

Touei et Souen, les deux soeurs aux aguets, montèrent bien sur l'estrade à leur tour pour tenter de dépassionner la situation et pour calmer les deux frères, mais aucun ne voulait les écouter. Elles se turent finalement, impuissantes.

Ato intervint alors d'un air las:

"Au lieu de vous accuser mutuellement, ne pourriez- vous chacun reconnaître vos erreurs et errements? Et vous demander quel est le sens de ce Jeu"

Dans la salle de visionnage, la stupéfaction le disputait à la tristesse et au découragement. Ce qui venait de se passer confirmait les prévisions des spectateurs les plus pessimistes dans le jeu précédent concernant Sam: Si Mélissa

venait d'être pendue, Sam devait bien être mort dans le récit précédent. Qu'allait devenir le Jeu, privé de ses deux héros?

L'interprétation de la mort de Mélissa était elle-même difficile à comprendre: certains des savants y voyaient une résurgence du mythe d'Icare, ainsi que le rappel de la finitude humaine indépassable, Mélissa étant selon eux punie d'avoir vouluignorer ses propres limites en annonçant une nouvelle ère.

Pour d'autres, dont la vieille chouette bavarde et ses amies féminines, la situation était plus prosaïque, simplement destinée à illustrer une maxime de prudence rappelant que, dans des situations défavorables, il faut faire le gros dos et attendre, en ne se consacrant qu'à de petites choses. Deux éléments pourtant demeuraient incompréhensibles pour elles: pourquoi faire mourir Mélissa, et pourquoi cette répétition de l'image de l'oiseau,, qui sortait de sa coquille dans le jeu précédent, et qui ne pouvait plus s'envoler dans le jeu présent, condamné à sagement revenir à son nid s'il voulait rester en vie?

Comme pour aider les spectateurs qui en avaient cette fois-ci sérieusement besoin, Foussage vint livrer des clefs d'interprétation supplémentaires, qui invitaient à penser non plus aux seuls personnages, mais à l'étrange destin de cette humanité qui s'enfonçait dans le déclin et l'asphyxie progressive:

***. La situation provient du ciel Antérieur, 21, Mordre à travers**, la désintégration des rapports humains débouchant fatalement sur une ère de médiocrité et une autodestruction ravageuse.*

***. Les comparaisons se font avec** l'Approche, 19, la Poussée vers le haut; 46, le Rassemblement, 45; la contemplation, 20; autant de récits où, à cause d'une situation défavorable seules des petites actions peuvent être accomplies.*

***. Les connexions se font autant avec le Manque, 27, qu'avec l'Excès, 28**, avec la faim primaire qu'avec le risque de mort, ce qui indique bien la proximité d'une fin de cycle, ainsi que l'extrême danger de cette situation qui bascule finalement dans les ténèbres.*

"N'y a-t-il pas un étrange parallèle avec la situation de décadence et de pollution que nous connûmes jadis, et qui nous condamna à l'exil sur Lebab?" finit Foussage de manière énigmatique...

63. L'ACCCOMPLISSEMENT DE LA PROPHETIE

Le mouvement n'obéissait plus qu'à sa propre règle, le principal dans la société post-industrielle de cette fin de deuxième millénaire étant de ne surtout pas ralentir le fonctionnement des entreprises, de faire augmenter sans cesse le flux monétaire et la production de produits de consommation.

Alors que, dans le siècle précédent, l'essor technique était lié à une course naïve, mais au moins finalisée, vers le Progrès et vers un âge mythique d'abondance, il n'y avait plus de but ou de finalité à la marche en avant de la Société. Il fallait simplement s'assurer que la machine économique, ce nouveau veau d'or, continue à tourner en créant de nouveaux emplois pour certains, et en en détruisant pour d'autres, ces derniers étant condamnés sur l'autel de la Nécessité à devenir de nouveaux pauvres, victimes expiatoires jetées à la rue pour bien rappeler la menace diffuse qui pesait sur chacun.

L'essentiel était que tout perdure de la même manière, sans rien remettre en cause, ni des infrastructures pourtant profondément malades de cette société, ni des avantages acquis des industriels, qui en arrivaient à s'arc-bouter contre le cours de l'histoire pour ne pas avoir à s'adapter et pour continuer à accumuler leurs bénéfices sans changer leurs outils de production, même s'ils détruisaient le reste de la planète pour cela.

On continuait à produire annuellement des dizaines de millions de voitures polluant irrémédiablement l'atmosphère alors que des solutions alternatives au pétrole existaient. Mais peu importait aux gouvernements: l’or noir, comme le goudron de la fumée des cigarettes, rapportait à l’Etat des taxes et des rentrées d’argent qui lui assuraient une part importante de ses moyens de subsistance.

De même persistait-on à produire de manière aveugle de l'électricité nucléaire pour rentabiliser les installations et les vendre à d’autres pays, en se cachant les yeux sur l'incapacité à traiter des déchets irradiés pour des milliers d'années, lesquelles risquaient d’empoisonner la terre et la vie des générations futures auxquelles l’humanité ne lèguerait plus que des poubelles eempoisonnées.

Le président de l'Empire américain avait même pu rejeter d'un geste de main dédaigneux les propositions du Sommet de la Terre, destinées à sauver la planète, en se contentant de mettre en avant comme seul argument le fait que s'il les appliquait cela freinerait la croissance de son pays!

Cet aveuglement et cette perspective à court terme n'empêchaient pas les hommes de l'époque de croire, naïvement, qu'ils avaient enfin atteint un état de civilisation universel: le communisme ennemi s'était écroulé, les règles du marché sévissaient désormais partout, les guerres tribales ne se déroulaient plus qu'aux portes de l'Empire. Même imparfait, tout le monde avait l'impression qu'un seul modèle

civilisationnel pouvait exister, et qu'il était en bonne voie d'être étendu à la surface du globe. Un historien japonais qui avait mal lu Hegel avait même cru pouvoir annoncer sans rire la fin de l'histoire...

Il avait suffi d'un rien, d'un bref éclair, pour que tout le monde s'aperçoive soudain qu'on n'était pas en phase dynamique d'expansion de la civilisation, mais déjà de l'autre côté, dans le déclin qui suit inéluctablement tout accomplissement. Les événements en avaient apporté la preuve: les politiciens, habitués à subir les événements et à s'adapter à eux en faisant semblant de les diriger, avaient à l'occasion fait cruellement preuve de leur impuissance. Ils avaient été incapables d'organiser de manière cohérente les secours ou d'envisager des mesures d'urgence pertinentes, avouant pour la première fois qu'ils étaient nus et que leur pouvoir purement cathodique était virtuel, sans effet sur la réalité concrète qu'ils s'essoufflaient à rattraper. Les mondes imaginaires et leurs simulacres électroniques, qui enserraient d'habitude les citoyens dans des réseaux d'illusions somnifères, s'écroulèrent d'eux-mêmes, inutiles pour aider les populations affolées face à ce brutal retour du réel.

Le salut ne pouvait venir que des gens eux-mêmes: c'était à eux d'agir, de s'entraider et de s'organiser; et c'est ce qu'ils firent. En quelques mois, privés de moyens de communication qui avaient sauté en même temps que les réseaux informatiques, les structures centralisatrices des états-nations disparurent, laissant les hommes réinventer au niveau local une vie associative. Car nul n'avait plus la possibilité d'imposer à une humanité fatiguée un pouvoir fort ou de grands desseins mobilisant les énergies collectives: partout on se contentait de survivre, tantôt en s'entraidant et réinventant des formes de solidarité primitives, tantôt de manière individualiste et égoïste en n'écoutant, dans les grandes villes tombées en déshérence, que la loi impitoyable de la jungle et de la guerre des clans.

Un tel morcellement des sociétés dites avancées pouvait sembler étonnant lorsqu'on se souvenait qu'avant le tragique événement la société allait vers une mondialisation accrue, les frontières tendant à disparaître au profit d'un libre échange commercial sans limite. Mais finalement, après coup, l'évolution apparaissait logique : le marché mondial était une coquille vide, une abstraction de marchands jamais traduite en aucune structure sociale ou politique concrète; si bien que lorsque ces dernières, qui le supportaient et lui permettaient d'exister, s'étaient écroulées, il avait disparu à son tour sans laisser de traces, faisant revenir au premier plan les anciennes économies archaïques d'échange de services et de biens.

Contrairement aux apparences, l'histoire était pleine de disparitions semblables de civilisations qui s'étaient crues au faîte de leur puissance: quelques dizaines d'années auparavant, la société communiste qui pensait étendre mondialement son internationalisme avait de même implosé en quelques mois; et avant elle, au début même de notre histoire, les romains, persuadés avec leur pax romana d'avoir enfin atteint un état d'équilibre de paix et de civilisation universelle, n'avaient pas plus deviné qu'il s'agissait de l'ultime lueur de leur civilisation, appelée à disparaître pareillement en moins d'un siècle. Comme si les grands Empires, parvenus à leur achèvement, étaient tellement aveuglés par leur puissance accumulée au cours des siècles précédents qu'ils ne pouvaient deviner leur inéluctable et brutal déclin à venir.

Le seul effet positif de ce qui pouvait ainsi sembler une formidable régression, un incroyable retour en arrière, c'était qu'en s'éteignant la civilisation occidentale mortifère allait peut-être laisser leur chance à toutes ces autres sociétés du Tiers-Monde qu'elle avait pillées et tuées jusqu'alors allègrement, et qui avaient été moins touchées par le Grand Evénement. La course au commerce, à la puissance et à la technique définitivement stoppée, allait peut-être laisser une chance de survie à la Mère-Terre qui aurait, sinon, couru de manière certaine à la mort et à l'étouffement, par appauvrissement généralisé de son oxygène et par gaspillage de ses ressources...

L'événement n'avait pas été sans influence sur la physiologie et la nature de la race humaine, et on avait vu naître les premiers mutants. Nul ne savait au juste s'ils étaient issus de métamorphoses pour s'adapter au nouvel environnement, ou des laboratoires de recherche aujourd'hui désertés, dans lesquels des équipes de savants fous avaient travaillées sur les manipulations génétiques et les croisements de races. En tout cas, le résultat était là: les humains côtoyaient désormais quotidiennement des êtres hybrides, qu'ils avaient d'abord appelés des monstres, mais auxquels ils s'étaient progressivement habitués, après avoir découvert qu'ils disposaient des connaissances indispensables à la survie quotidienne.

Dans un camp provisoire où les maisons étaient faites de branches et de matériaux de récupération, un de ces êtres hybrides, à la figure démesurément allongée et au bec de héron qui lui avait poussé au milieu du front, expliquait patiemment comment s'organiser pour que le feu ne s'éteigne jamais, réapprenant aux gens qui l'entouraient les gestes archaïques des premiers hommes. Il était assis à côté du feu principal du village, faisant lentement chauffer au-dessus du foyer une grosse marmite dans laquelle bouillait la soupe collective, apprenant comment surveiller l'état du liquide, éviter qu'il ne déborde en étouffant les flammes, veiller à ce qu'elle ne s'évapore pas non plus. C'était tout un savoir ancestral que les vieux et les jeunes écoutaient avec attention.

A une dizaine de kilomètres de là, un être qui avait des pinces de homard à la place des mains avait installé une petite cahute où, à longueur de journée, il tordait et réparait les objets les plus hétéroclites, en profitant à chaque fois pour transmettre son savoir aux gens qui venaient le voir. Partout le même phénomène se reproduisait: à une centaine de kilomètres, c'était une vieille chouette aux yeux globuleux et au corps difforme qui avait réuni autour d'elle les femmes du village, afin de leur apprendre les antiques coutumes du tressage et de la vannerie.

Nul ne s'était jamais demandé si ces multiples êtres difformes se connaissaient entre eux, jusqu'au jour où on les vit quitter mystérieusement le village où ils avaient élu domicile, pour se retrouver tous ensemble en une ancienne ville abandonnée où, semble-t-il, ils tinrent leur première assemblée de l'après-catastrophe. Etrangement, ils n'avaient reçu aucun émissaire, aucun courrier, aucune convocation, comme s'ils étaient en contact télépathique permanent entre eux, ou qu'ils aient communiqué par des moyens mystérieux.

Lorsqu'ils en revinrent, ils tentèrent, chacun de son côté, d'instaurer dans leur village les mêmes règles de vie et d'organisation sociale basées sur la tolérance et l'entraide, militant pour établir des contacts avec les communautés voisines afin d'unir les forces de tout un chacun. Mais les rumeurs avaient commencé à circuler

à leur propos, et une partie des humains était méfiante, déjà prête à se retourner contre ces créatures dont ils commençaient à craindre l'influence....

1. Parmi les multiples aventuriers qui avaient tenté leur chance sur les décombres de l'empire, Lorian avait été le plus dangereux, le plus proche de réussir. Négociant habilement avec les chefs de clan, s'entourant d'une milice bien armée, il avait imposé son autorité sur une portion de territoire importante qui lui avait prêté allégeance, et qu'il protégeait en échange contre toute intervention extérieure.

Fort de ce premier succès, il était allé voir les autres villages des régions avoisinantes, procédant à chaque fois de la même manière: il s'y rendait entouré d'une troupe armée jusqu'aux dents qui effrayait les habitants, jusqu'au moment où il dévoilait ses intentions pacifiques et sa volonté de les protéger contre les brigandages et intrusions étrangères possibles. C'était alors qu'il laissait la parole à l'un des chefs de village de l'Alliance comme il la nommait, l'un d'entre eux l'accompagnant toujours pour témoigner de la paix revenue et des bienfaits du système de Lorian. Presque toujours, les communautés visitées se laissaient séduire et faisaient à leur tour allégeance, trop contentes de se décharger du rôle ingrat de maintien de l'ordre et de protection de leur territoire.

Mais vint fatalement le moment où, poussant ses incursions toujours plus loin, Lorian marcha sur les plates-bandes d'autres clans guerriers qui, de leur côté, assuraient aussi la protection des populations locales. Voyant l'accord pacifique impossible, il décida de passer outre et, par surprise, s'imposa en défaisant les troupes mal armées qui avaient tenté de s'opposer à lui. Il acquit ainsi une assurance qui lui fit perdre conscience de la chance dont il avait pu profiter jusque là. Persuadé que sa réputation d'invincibilité allait lui suffire et que le vent de l'histoire lui était favorable, la décomposition avancée de la société créant selon lui l'attente d'un homme providentiel, il décida de forcer le destin en lançant ses troupes à l'assaut des régions qui lui échappaient, espérant que des soulèvements intérieurs viendraient l'aider. Ceux-ci ne se produisirent pas, et ses troupes dispersées se firent battre sans difficulté. Son imprudence l'amena ainsi à sa perte, et en quelques mois il ne resta plus rien de son armée, défaite par une coalition hétéroclite guidée par les mutants.

Ces derniers furent rassurés par une telle issue: visiblement aucun chef de guerre humain n'arriverait à s'imposer aux autres. Pour ne pas reproduire les erreurs de Lorian, ils décidèrent toutefois de ne pas se mettre en avant, de tendre le dos et de laisser s'estomper les rumeurs qui commençaient à se multiplier à leur propos. Ils n'avanceraient leur plan qu'au moment où chacun l'estimerait possible, afin d'éviter *un Obstacle infranchissable, 39.*

2. Les mutants, persuadés que leur heure était arrivée, attendaient patiemment que les événements leur soient favorables. Ils laissèrent s'essouffler les médisances, ne démentant même pas le fait que leur chef présent lors de la dernière assemblée, avec un masque sur le visage, était un être hideux, avec une taille difforme de nain et un corps de perroquet. Les rumeurs rapportaient qu'à un moment donné il avait laissé, par inadvertance, tomber son masque, dévoilant un visage monstrueux, boursouflé et recouvert de pustules répugnantes. Ils laissèrent

dire, cette image imposant à ceux qui en parlaient un sentiment mélangé de crainte et de respect qui ne leur déplaisait pas.

Chacun des mutants en son village cherchait avant tout à obtenir la confiance des villageois, tirant fierté de mépriser les honneurs, refusant les responsabilités qu'on tentait de leur donner. Ils n'avaient, disaient-ils, aucune ambition, ne cherchant qu'à favoriser la bonne entente entre les gens. A chaque fois la même stratégie fonctionnait à merveille: ils se faisaient presque supplier pour accepter des postes de responsabilité, se contentant au début de petites mesures symboliques ou concrètes avec lesquelles tout le monde ne pouvait qu'être d'accord, avant de pousser leurs réformes plus loin. Ces dernières étaient d'autant mieux acceptées qu'elles visaient toujours à redonner la parole au peuple, en multipliant les assemblées et les consultations populaires au lieu d'imposer des mesures de manière autoritaire.

Ainsi, lentement, grâce à l'*Attente, 5,* dans laquelle ils s'étaient prudemment retranchés, peu à peu se créait au sein de la population locale une ambiance favorable aux mutants qu'on s'habituait à regarder comme des sages, s' accoutumant à eux et leur accordant plus facilement sa confiance.

3. Vint forcément le moment où, gouvernant un nombre de villages suffisant, les mutants décidèrent qu'il était temps de se réunir au grand jour. Ils faillirent à ce moment tout perdre de leur avancée. En effet, en prenant soudain conscience de l'influence qu'ils avaient pris sur terre, de nombreux humains se sentirent piégés, manipulés. Ils en appelèrent à la révolte et au soulèvement généralisé contre ceux qu'ils appelaient les Monstres, dénoncés interminablement, à travers leurs discours racistes, comme les boucs émissaires responsables de tous les maux dont souffrait la Société. Il n'y avait selon eux qu'une solution: les supprimer radicalement et définitivement pour conserver la pureté de la race.

Une révolution faillit éclater, que les mutants parvinrent fort heureusement à éviter grâce à leur prudence légendaire et aux réformes qu'ils multiplièrent en faveur des plus démunis, ces derniers devenant leurs défenseurs les plus acharnés.

Leurs ennemis défaits se regroupèrent aux frontières des territoires gouvernés par les mutants, d'où ils continuèrent à les harceler. Il s'ensuivit une longue et pénible guerre de plusieurs dizaines d'années, la coalition des villes reconstituées devant se défendre et mettre au point un plan méticuleux afin de pacifier les frontières en éteignant un à un les foyers de rébellion. Chaque fois, ils agissaient de la même manière: à une longue période d'escarmouches militaires indécises, succédait la brutale prise de pouvoir du territoire ennemi lors d'une attaque surprise, puis la lente reconstruction du pays dans lequel ils cherchaient à appliquer leur modèle de société, afin de montrer qu'ils n'étaient pas des Barbares et qu'ils voulaient associer le peuple à tous les échelons de la décision. Pour cela, ils cherchaient systématiquement une alliance avec les notables ou les gens influents de la région, refusant de se commettre avec les personnages troubles et ambitieux qui venaient inévitablement les solliciter.

S’ils avaient gouverné leurs nouveaux territoires de manière coloniale ou autoritaire pour sortir de ces *Difficultés initiales, 3,* ils auraient été fatalement condamnés à l'échec, provoquant un phénomène de rejet, voire des révoltes populaires contre leur autorité que personne n’aurait accepté....

4. Dans la confusion des valeurs qui suivit le Grand Evénement, on assista à d'étranges chassés-croisés. Certains mutants furent ainsi tentés, pour se faire respecter et mieux accepter par la communauté où ils se trouvaient, de cacher au maximum leur infirmité, leurs traits disgracieux si différents de ceux des humains. Ce fut la mode des vêtements souples et vaporeux, des voiles amples qui cachaient le visage ainsi que le corps, ne laissant apparaître que la silhouette générale.

Malheureusement, d'autres aventuriers virent tout de suite le bénéfice qu'ils pouvaient tirer d'une telle situation: pour acquérir un semblant de légitimité, ils usurpèrent la réputation des mutants en se dissimulant eux aussi derrière des étoffes précieuses, laissant planer un doute qui ne pouvait que leur être favorable. Les plus rusés d'entre eux se présentèrent même comme de véritables non-humains, en profitant pour commettre des exactions qui furent à l'origine d'une réputation sulfureuse et barbare menaçant gravement leur race.

Sous un vêtement large, on ne savait plus désormais si se cachait un être pieux voulant aider la communauté, ou au contraire un forban hypocrite déguisé pour mieux cacher ses noirs desseins. La décision fut rapidement prise par l'assemblée des mutants, qui ordonna à ses membres de laisser dorénavant au rayon des accessoires tous les subterfuges leur permettant de se dissimuler. Un nouveau credo fut instauré: nul ne devait avoir honte de son apparence physique, car c'était un signe de faiblesse et cela pouvait faire naître la suspicion, voire ce racisme honni qui avait été l'une des causes majeures de la Grande Catastrophe. Il fallait au contraire se montrer tel quel, dans son plus simple appareil, en se contentant d'un seul mais long morceau de tissu roulé sur soi en guise de pagne, afin de bien signifier à la foule que les membres de la confrérie n'avaient rien à dissimuler, n'étaient mus par aucune ambition autre que celle d'aider les humains.

En plus, avait ajouté leur chef, cela leur rappellerait quotidiennement le sens de leur mission, le devoir de circonspection qui ne devait jamais les quitter: pour initier une nouvelle *Révolution des mentalités, 49,* ils se devaient d'être non seulement irréprochables, mais capables de toujours regarder au-delà des apparences, afin de décrypter le potentiel qui se cachait derrière les phénomènes...

5. En se fondant dans la foule et préférant un simple vêtement aux habits d'apparat, les mutants arrivèrent à faire oublier leurs différences et à se faire mieux accepter que s'ils s'étaient appuyés sur quelque démonstration statutaire ou militaire. Le peuple ayant un besoin irrépressible de croire et de prier, ils mirent en avant la forme de religion qu'ils pensèrent la moins nocive: elle consistait à dire que la divinité à laquelle on vouait son amour, sa reconnaissance, et à laquelle on adressait ses voeux, élisait domicile dans le coeur de chacun, avait le visage que chacun lui donnait, et que c'était donc en purifiant son âme qu'elle était capable en miroir de vous répondre et d'exhaucer vos souhaits les plus intimes.

La liturgie était réduite au strict minimum, ou plutôt était laissée à la libre interprétation de chacun: c'était à soi-même de chercher la forme de manifestation qui convenait le mieux à la demeure de son dieu; en fonction de sa vie et de sa personnalité, il fallait chercher quels éléments les plus aimables le dieu avait

préféré en vous, et le magnifier en lui donnant chaque jour les offrandes qu'on estimait les plus adaptées.

La forme de piété qui en résulta était étrange, mais fascinante, pour ceux qui avaient connu la lourdeur des anciens rituels liturgiques des religions monothéistes: certains se contentaient de résolutions et de dialogues intérieurs avec leur conscience ; d'autres offraient chaque jour, qui des fleurs, qui de l'argent, qui une partie du repas familial; les plus pieux se prosternaient en exprimant leur besoin de louange, les plus dévots se lançant dans des danses ou chants improvisés. Le voisin qui sacrifiait plusieurs boeufs pour satisfaire à son besoin de démonstration statutaire savait qu'il ne valait pas plus que celui qui arrosait humblement chaque matin la plante dédiée à son dieu: chacun accueillait en lui une parcelle équivalente du sacré.

Il en résulta une nouvelle forme de théologie polymorphe selon laquelle le divin était la somme des différences individuelles, multipliées à l'infini, de façon à dépasser chacune d'elle dans une vision panoptique perpétuellement changeante. Car Dieu se manifestait dans le coeur de chacun par le jeu chatoyant de mille formes perpétuellement renouvelées

Les mauvaises langues dirent bien au début que cette apologie des différences était, comme par hasard, bienvenue pour justifier les spécificités monstrueuses des mutants, et qu'elle risquait de justifier une tyrannie, un *Obscurcissement de la lumière, 36*; mais le comportement des mutants les rassura, chacun y trouvant son compte, fier de cultiver le mystère irréductible de l'unicité de son existence particulière.

6. Sur les décombres de la Société industrielle, tentait ainsi de naître une nouvelle société néo-tribale qui, faisant le deuil irrémédiable de toute autorité centralisatrice, voulait permettre aux groupes les plus différents mais partageant les mêmes valeurs de s'organiser chacun à sa manière, dans le respect absolu de la différence des autres. L'esprit de l'anarchisme originel, joyeux et pluriel, profondément optimiste, se mettait ainsi à renaître au moment où on l'attendait le moins.

Il eût été utopique de croire qu'aucun problème n'apparaîtrait, certaines communautés, plus intolérantes parfois, prétendant inéluctablement étendre leur territoire ou voulant régenter la vie des autres et imposer leurs lois. Mais bon an mal an, un équilibre se constitua, la nouvelle solidarité qui commençait à se manifester entre les villages permettant d'éviter toute tentative d'hégémonie.

Le développement des nouvelles communes associatives, à la tête desquelles se trouvaient le plus souvent des mutants, parvint pourtant rapidement à un stade de développement critique. Elles étaient devenues fort nombreuses, mais étaient entourées de micro-royaumes ou de tyrannies locales qui représentaient des dangers potentiels d'autant plus grands qu'ils commençaient à nouer alliance entre eux pour mettre fin à l'expérience des communes. Une seconde Assemblée des mutants fut convoquée de toute urgence. Si tout le monde se félicita de l'essor rapide qu'avait pris le mouvement, la discussion aborda ensuite les mesures à adopter toute affaire cessante. Seule une poignée d'irréductibles voulait conserver au mouvement la pureté de ses origines, en refusant toute institutionnalisation ou tout cadre formel, prônant la liberté d’action de chacun, sans en référer aux

autres. Fort heureusement, la majorité des participants était consciente de l'urgence qu'il y avait à fédérer et à mieux organiser les forces communes pour faire face au danger.

Ainsi se reconstruisirent des structures communales de *Famille ou Clan, 37,* qui n'empruntaient ni à la horde primitive ni à l'Etat sauvage et froid que nul n'avait envie de voir resurgir

Fragments ur Lebab

Dans la salle des joueurs, seuls les deux cadets, K'an l'insondable et Li, sa soeur, passionnément attachée à son frère, demeuraient présents aux côtés d'Ato. Ils n'avaient même pas eu besoin de monter sur l'estrade, les autres prétendants ayant déserté les lieux.

Malgré le succès apparent du Jeu qui venait d'être tiré, l'atmosphère était lourde." Ne pouvait-on y voir l'amorce d'un nouveau cycle sous le signe solaire de Li ? " demanda Ato à la jeune fille pour lui remonter le moral.

" Peut-être," répondit-elle, songeant pourtant en même temps aux sacrifices terrifiants que cela avait coûté à l'humanité. Le fragile espoir qu'ils voyaient naître l'avait en effet été au prix de la ruine d'un Empire, d'une civilisation millénaire que K'an le ténébreux avait toujours rêvé d'abattre, et qu'il était finalement parvenu à mener à sa perte.

" C'était la seule solution pour le bien du reste de l'humanité " se justifia ce dernier, " il s'agissait du dernier espoir pour que les hommes puissent encore respirer sur terre en se débarrassant de la pollution ; il fallait que cesse par n'importe quel moyen cette course démente au progrès qui, chaque jour, amenait la terre à la catastrophe. "

Ato ne prit pas position. Il invita silencieusement les deux enfants de Lebab à le suivre dans la salle des spectateurs.

La salle de visionnage ressemblait à un lendemain de fête ou de catastrophe: partout, des débris de verre et des détritus de nourriture jonchaient le sol; des vêtements épars avaient été oubliés dans la bousculade qui avait visiblement eu lieu, le grand écran vidéo qui permettait de retransmettre ce qui se passait sur terre étant lui même en morceaux. Un pan entier du mur avait été démoli, abattu à la hache, ouvrant sur le monde extérieur.

Li et K'an s'arrêtèrent sur le seuil, découvrant l'étendue du désastre.

"Mais... que s'est-il passé?" demanda la jeune fille en serrant craintivement la main de son frère.

Ce dernier, sombre, semblait réfléchir. Soudain, il eut une révélation.

"Je commence à comprendre ce qui s'est passé... les mutants que nous avons vus sur terre étaient nos frères et nos soeurs, qui ont probablement trouvé un moyen de retourner sur terre. Mais pourquoi? Cela signifie-t-il qu'il est enfin temps pour les dieux de Lebab en exil de revenir sur leur lointaine planète?"

Il sursauta en s'approchant du trou béant ouvert dans la muraille: au-delà, ce n'était plus le vide intersidéral auquel il était habitué depuis des siècles, mais une campagne bucolique et verdoyante. Des larmes d'émotion lui montèrent aux yeux;

" Serions-nous revenus sur Terre sans nous en apercevoir? " murmura K'an, songeur. Sa soeur continua ses pensées:

" A moins que la Terre ne nous ait rejoints, les conséquences de l'Accident majeur qu'ils ont subi les ayant amenés comme nous à devoir se retirer dans les endroits encore viables et non irradiés, en tentant de survivre comme ils le pouvaient. Eux aussi, commencent à muter comme cela nous est arrivé. Oui, il n'y a désormais plus de différence entre leur monde et le nôtre, c'est pourquoi ils se retrouvent chez nous, ou nous chez eux, je ne sais pas exactement... Tout se passe comme si le monde dans lequel nous avions cru nous isoler n'avait jamais existé, que ses parois illusoires se soient lentement fissurées et évanouies pour nous montrer désormais la vérité nue: nous ne sommes rien d'autre que des humains, ou plutôt des mutants, qui tentons désespérément de survivre après le Grand cataclysme... Même nous, les Joueurs principaux... nous sommes dans le même monde, nous sommes redevenus mortels!" finit- elle avec un sanglot dans la voix.

Taciturne, Foussage le perroquet vint, lui aussi, délivrer l'un de ses ultimes messages:

." Le jeu touche à sa fin, les portes de l'avenir sont redevenues étroites, le champ des possibles se rétrécit à vue d'oeil. Voilà pourtant les derniers signes que j'arrive encore à capter:

". La situation provient de la Paix, 11, qui se produit lorsqu'enfin un cycle s'achève totalement et laisse place à une nouvelle lumière. Tout n'est donc pas aussi catastrophique."

.Les comparaisons peuvent se faire avec la Diminution, 41; la Limitation, 60; cela montrant bien par quelles situations critiques il a fallu passer pour arriver à cette nouvelle ère.

.Les connexions se font avec la Vérité intérieure 61 qui resurgit dans les périodes de crise, mais plus profondément encore avec tous les récits qui précèdent, comme leur vérité et leur accomplissement vers lesquels ils tendaient inéluctablement.

64. VERS UNE NOUVELLE ALLIANCE

Il pleuvait sur la plaine, et la pluie étouffait le feu qui ravageait la forêt depuis des jours. Une course de vitesse semblait engagée entre les deux éléments, les flammes crépitant en sautant furieusement d'une branche à l'autre pour trouver une nouvelle combustion dès qu'elles se sentaient menacées, l'orage redoublant d'ardeur pour éteindre les multiples foyers d'incendie qui s'éveillaient un peu partout. L'issue semblait incertaine, le destin hésitant entre la possibilité de laisser le feu accomplir son oeuvre d'apocalypse purificatrice en gagnant ensuite les prairies à l'herbe grasse qui bordaient la forêt, et le choix de cantonner l'incendie destructeur à la seule forêt pécheresse, afin de préserver les pâturages indispensables aux animaux innocents.

La colère sacrée devait-elle uniquement toucher la jungle surpeuplée des villes humaines, ou s'étendre à la création entière irrémédiablement souillée? Avant l'accomplissement de sa grande oeuvre, le Destin hésite souvent de cette manière, laissant le jeu des multiples possibles tourner tel un tourniquet entre l'être et le néant, avant d'arrêter sa décision irrémédiable, comme si l'avenir à ce moment était une grande feuille encore indéterminée, malgré ses multiples dessins enchevêtrés de façon chaotique.

Le temps, dans de tels moments, se colore lui-même d'une autre teinte: ce n'est plus le fleuve gris qui charrie quotidiennement les existences dans son cours boueux, ni même le temps blanc de l'innocence originelle miraculeusement arrêté comme au moment de la naissance, mais plutôt le ciel enflammé des couchers de soleil catastrophiques. Le rouge sanglant de l'astre solaire se confond alors avec les teintes mauves de la nuit montante, le tout se noyant dans une grisaille noire et menaçante que seules quelques traces d'or porteuses d'un frêle espoir arrivent à percer, préfigurant de manière saisissante ce chaos final qui, au moment ultime, se dévoilera être le mélange indifférencié des origines, cet état instable d'avant la création dont parlent toutes les cosmogonies primitives.

Car l'ultime vérité métaphysique est peut-être celle des papillons et des légendes: le temps n'existe pas, le monde n'a jamais été créé, n'a ni début ni fin, ni fixité ni évolution. Se réduisant à un jeu de formes en perpétuelles métamorphoses, qui vivent chacune le temps d'un battement de cil, il connaît des phases incessantes de contraction et de dilatation entre lesquelles il retourne au chaos, « dieu » ne désignant que le principe régulateur qui, en chaque recommencement de l'univers, démêle les fils du destin, sépare les éléments mélangés de façon à permettre à chaque forme individuelle de s'affranchir de la masse indistincte qui l'entoure, afin de faire briller, tel le papillon émergeant de sa chrysalide, le mystère absolu de l'unicité de son existence éphémère.

Accroupi près du feu, le dernier couple vivant de la forêt séparait soigneusement les éléments qui lui assuraient une survie minimale : la femme regroupait les branches destinées à allumer le feu, triait les brindilles permettant de l'entretenir, l'homme amassant un peu plus loin les réserves de bois nécessaires pour faire durer leur foyer protecteur. Acculés à la rivière, il avait en effet allumé un contre-feu afin d'empêcher l'incendie de venir jusqu'à eux, espérant échapper ainsi à l'air brûlant qui les entourait de toutes parts.

Ils ignoraient tous deux si d'autres humains avaient survécu, leurs congénères ayant fini de s'entre-déchirer au gré de leurs multiples dégénérescences monstrueuses, et étant redevenus des bêtes sauvages les uns envers les autres; avec cette différence qu'en l'absence d'un déterminisme de l'instinct qui assurait chez les animaux la préservation de l'espèce, ils avaient laissé libre cours à leurs pulsions sauvages, s'entre-tuant et se dévorant, tombant dans une barbarie, un état de bestialité qu'aucun règne de la nature ne pouvait approcher. Si l'homme avait été capable de dépasser et dominer toutes les autres espèces animales, il avait aussi le privilège de pouvoir aussi régresser à un point de sous-animalité et de cruauté dont nul ne pouvait se douter.

D'un naturel peu belliqueux, profondément amoureux l'un de l'autre, ils ne devaient d'avoir survécu qu'au fait d'avoir évité le contact avec leurs semblables, s'enfuyant au plus profond de l'épaisse forêt lorsqu'ils avaient senti la folie sanguinaire s'emparer de leurs voisins. Après une longue période de désespoir, d'épuisement physique et moral pendant lequel ils avaient été tentés de se laisser mourir, ils s'étaient remis lentement à vivre, se répartissant les tâches, tentant de réinventer les balbutiements d'une vie en commun. Ils s'efforçaient depuis de bâtir ensemble une vie naturelle et harmonieuse, n'oubliant toutefois pas cette terrible vérité, marquée au fer rouge de la honte dans un coin de leur mémoire: l'homme porte en lui un mouvant chaos, est capable de se comporter pire que n'importe quelle bête sauvage.

Les deux derniers hommes étaient en même temps les premiers êtres de la future espèce qu'il restait à recréer: chacun d'eux avait en effet compris qu'il représentait potentiellement, en lui, l'humanité entière, qu'il était capable de tomber dans l'horreur comme de dépasser ses propres limites, et que les actions qu'ils allaient désormais accomplir engageaient le destin de l'humanité potentielle. Car en décidant de faire l'amour entre eux pour transmettre la fragile lueur de la vie à des enfants, ils voulaient tenter de redonner un autre sens à l'histoire, prenaient le pari qu'une nouvelle aube était possible pour l'humanité.

Autour d'eux, le souffle de l'incendie était de plus en plus brûlant...

Le renard était l'un des seuls animaux à avoir pu s'échapper de la fournaise. Alors que les autres bêtes avaient paniqué dès qu'elles avaient senti le souffle du feu se rapprocher d'elles, fonçant de manière aveugle et se précipitant sans s'en apercevoir dans l'enfer de l'incendie, l'animal solitaire s'était écarté afin d'observer de manière prudente la situation: derrière, le feu se rapprochait dangereusement, en provoquant des craquements sinistres et effrayants; mais devant aussi, et sur les côtés également, un rideau de flammes barrait le passage. C'était là que les animaux venaient s'écraser en se piétinant tragiquement.

A force d'observer l'évolution des flammes, le renard finit enfin par découvrir une étroite sente qui, sur les côtés, semblait encore intacte, la végétation étant à cet endroit moins dense. La décision était risquée, mais elle représentait la seule issue possible. Il bondit, s'engouffrant sans hésiter dans l'étroit boyau. Il sentit la pointe des flammes roussir ses poils, la fumée âcre de l'incendie étouffer ses poumons, mais il poursuivit sa course, ralentissant sa marche au fur et à mesure que le danger augmentait. Car il ne fallait surtout pas céder à la panique, toute erreur s'avérant forcément fatale.

Heureusement, l'animal avait la prudence légendaire de son espèce pour lui: il avançait d'abord sa patte pour tâter le terrain, regardait de tous côtés avant de s'engager, évitant ici le feu qui s'en revenait de face, contournant là l'obstacle par la gauche, prenant le risque de sauter un peu plus loin au-dessus d'un mince cordon d'herbe enflammé qui barrait sa route.

A force d'approche prudente, il arriva enfin à la lisière d'une clairière bordée par un cours d'eau rafraîchissant. Il s'accorda une pause, reprenant son souffle. En tournant la tête pour regarder derrière lui, il s'aperçut que le feu auquel il avait échappé se rapprochait lentement mais inexorablement. Il revint vers la rivière: sur l'autre rive, l'incendie semblait miraculeusement contenu. En l'observant plus attentivement, il vit deux formes humaines qui s'activaient en bordure du feu afin d'éviter sa progression. Il mit une patte à l'eau et la retira aussitôt: le courant était fort, les flots glacés, il ne savait pas nager.

Le salut était visible, mais difficilement atteignable, séparé de lui par l'abîme du danger et de la peur ancestrale que les renards ont toujours eu de l'eau. Pourtant c' était la seule issue: il lui fallait trouver une solution pour passer vivant de l'autre côté...

1. Alors qu'il hésitait sur l'attitude à tenir, tenté de se jeter à l'eau dans une ultime tentative désespérée, le renard vit soudain déboucher de la forêt une forme grotesque, mi-animale, mi-humaine, tantôt dressée sur ses jambes, tantôt rampant à terre en regardant derrière elle l'enfer auquel elle avait échappé.

Courte sur pattes, la forme mutante était affublée d'un gros ventre et, au milieu de la tête recouverte de pustules purulentes, d'un début grotesque de trompe qui s'agitait en tous sens, l'empêchant de parler. De ses gros yeux globuleux, la créature regarda autour d'elle d'un air terrorisé, tendant le cou pour lancer un hurlement où la douleur et la frayeur se mêlaient indistinctement.

Les flammes se rapprochaient. Se sentant cernée de toutes parts par *l'Opposition, 38*, la bête mi-humaine, mi-animale, regarda une dernière fois autour d'elle: là-bas, de l'autre côté de la rivière, il pleuvait, et le feu s'était arrêté. Sans réfléchir, avec une sorte de barrissement désespéré, elle s'élança dans l'eau froide où elle roula sur elle même et se noya en quelques instants, emportée par les flots furieux.

2. D'autres mutants dégénérés avaient dû suivre la piste ouverte par le premier monstre. Dans une clameur de fin du monde, ils débouchèrent soudain de la clairière, regroupés en une troupe compacte désordonnée et braillarde, hurlant de manière assourdissante pour cacher leur peur.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la clairière, ils s'y éparpillèrent, plongeant dans l'herbe comme des gamins trop heureux d'avoir échappé à l'enfer. Aucun ne se souciait plus de ce qui s'était passé, ni même de regarder derrière eux la forêt qui continuait pourtant à brûler: seul semblait compter pour eux le plaisir pur et naïf de l'instant présent. Chacun roulait sur lui-même, avec de grands gestes désordonnés et de grands cris de joie.

En les regardant bien, le renard qui s'était tapi dans les buissons voisins comprit pourquoi leur attitude le mettait mal à l'aise: ce n'étaient presque plus des hommes, leur corps court sur pattes et leur visage rond trahissant un mongolisme qui avait dû les frapper à la naissance en leur ôtant plusieurs facultés, dont celle de se projeter dans le futur pour anticiper le danger. Ils ne vivaient que dans le seul présent, avec la béate satisfaction des bovins rivés au piquet de l'instant. Qu'ils aient réussi à survivre jusque là relevait du miracle: ils avaient dû suivre les traces encore fraîches du premier monstre et s'y tenir jusqu'au bout.

Lorsque le feu, qui avançait toujours, commença à attaquer les herbes de la prairie, il se produisit une panique terrible, les créatures prenant soudain conscience de la catastrophe qui les menaçait. L'être le moins touché par la dégénérescence mentale de ses congénères, un vieillard qui dénotait par sa grande taille et sa longue barbe hirsute, réussit à ramener un peu d'ordre en regroupant ses troupes au bord de la rivière et ordonna de construire un radeau de fortune avec les branchages et troncs d'arbres qu'il venait de trouver là, miraculeusement préservés. *Le progrèss, 35,* allait peut-être leur permettre de se sauver...

Les petits nains difformes s'attelèrent à la tache en riant à nouveau, comme s'il s'agissait d'un nouveau jeu. Ils n'avaient décidément aucune conscience du temps, chaque instant chassant l'autre sans laisser de trace durable. Lorsque l'incendie, continuant sa progression, revint à nouveau lécher le bord de la clairière, la panique reprit aussitôt: affolées, les petites créatures poussèrent le radeau à demi assemblé sur l'eau, grimpant dessus, sautant et gesticulant de joie, se battant avec ceux qui tentaient de monter à leur tour.

Un instant, s'imposa le spectacle dantesque d'un radeau de la méduse de fortune, où dansaient des simples d'esprit tandis que d'autres s'agrippaient désespérément aux bords pour ne pas couler.

Puis, dans un grand fracas de fin du monde, la fragile construction se disloqua, entraînant dans sa fin des dizaines de créatures partagées entre les cris de frayeur et les rires de benêt d'êtres inconscients de ce qui leur arrivait...

3. A peine les restes du radeau emportés par les flots, une clameur retentit au loin. Elle ne venait pas de terre, où le rideau de flammes s'était encore épaissi en bouchant les dernières traces de passage possible, mais de la rivière elle-même. Un petit point d'abord minuscule, puis qui grossissait à vue d'oeil, descendait les flots. C'était une embarcation de fortune, tenant ddu radeau et des anciennes nefs moyenâgeuses, puisque la coque à peu près régulière du vaisseau était recouverte d'un pont où une petite cabane ainsi qu'un mât s'y élevaient. En guise de voiles, pendaient des morceaux de vêtement attachés entre eux.

Partout, sur le pont principal, la foule grouillait, chacun ss'agitant dans une clameur ininterrompue. Ils étaient une vingtaine, recouverts de haillons qui ne dissimulaient rien de leurs infirmités et dégénérescences: l'un, obèse, qui ne

pensait habituellement qu'à manger, portait en avant un ventre gonflé comme un ballon, où une bouche avide aux dents aiguisées claquetait sans fin pour se saisir de tout ce qui passait autour; une autre forme qui avait trop grandi, allongée et malingre, portait au-dessus de son long cou de girafe une tête grosse comme une outre de vin pleine à ras bord, qui explosait de colère impuissante en éructant une bave dégoulinante. Une vieille chouette lubrique, demi-humaine et dépenaillée, au sexe démesurément agrandi et ouvert, gardait une aile cassée coincée entre ses lèvres qu'elle avait trop longuement carressées, tandis qu'une autre femme réfugiée à l'ombre de la cabane ne cessait d'admirer dans un vieux morceau de miroir son profil gauche à la beauté parfaite, évitant soigneusement de regarder l'autre partie de son visage brûlé par les flammes et dévoré de pustules purulentes.

Un gros bonhomme au groin de cochon, aussi stupide que primaire, tentait de tenir debout puis retombait à quatre pattes, poussant obstinément devant lui le mât qui tremblait et qui lui barrait la route. Au dessus de lui, accroché à mi-hauteur du mât, un musicien souriant aux anges, ayant réussi à reconstruire une guitare de fortune, grattait avec sa pince de homard des cordes en boyau qui cassaient et qu'il réparait sans fin.

L'homme à demi aveugle qui tenait la barre vit bien la clairière préservée, sur l'autre rive; la vigie unijambiste l'avertit, hurlant : "Terre! Terre!" Mais le vaisseau était trop lourd à manoeuvrer, il poursuivit sa course au fil des eaux.

La nef des fous continua sa course, sa longue errance entre les rives infernales, s'enfonçant à nouveau dans la nuit enflammée de la folie, là où le *Chaudron de la mort, 50,* guette ses futures proies.

4. Le renard avait attendu, patient, que l'occasion se présente. Lorsque le radeau s'était disloqué, il avait remarqué que le fleuve charriait des morceaux épars de l'embarcation qui constituaient autant de fragiles planches de salut. Au moment où l'un d'entre eux, plus large, était passé juste devant lui, il avait failli sauter dessus, en espérant qu'il dérive vers l'autre rive. Mais c'était trop risqué, et au dernier moment il avait renoncé à une telle entreprise.

A juste raison: en s'enfonçant à nouveau dans la Grande Nuit, le mât principal de la nef des fous avait craqué et était tombé à l'eau, roulant entre les flots avant de s'arrêter un moment, coincé entre les deux rives. La situation n'allait pas durer longtemps: les flots furieux qui se précipitaient sur ce nouvel obstacle menaçaient à chaque instant de le briser en deux. Le renard n'hésita pas un seul moment: c'était maintenant où jamais. Lentement, prudemment, la peur au ventre, il commença à avancer le long du tronc d'arbre qu'il sentait ployer et gémir sous son poids. Dix fois il crut tomber, se rattrapant au dernier moment. Enfin, épuisé, il sauta sur l'autre rive, au moment précis où, dans un grand fracas, la rivière brisait comme un fétu de paille ce barrage dérisoire...

Parvenu sur l'autre rive, le renard n'eut pas le temps de reprendre son souffle: là-bas, à l'orée du bois, six formes mi-humaines, mi-bestiales, jaillissaient soudain du rideau de flammes en hurlant, se précipitant en gesticulant vers les deux derniers hommes qui luttaient depuis des heures afin d'entretenir leur contre feu et de protéger la clairière. Ils étaient visiblement menaçants: la femme s'enfuit dans la cabane en criant tandis que son compagnon, indécis, saisissait un morceau de bois pour défendre leur territoire.

Le renard hésita à peine, sachant d'emblée avec qui il avait intérêt à faire alliance. Caché par les herbes, il courut vers les assaillants, puis se détendit et sauta à la gorge du premier, avant de se retourner vers le second et de prêter assistance à l'Homme. La lutte dura de longues minutes équivalentes à des années. Lorsque, enfin, le dernier adversaire vit qu'il était seul et que ses compagnons, frappés par la *folie juvénile, 4,* avaient tous été tués, il prit peur et s'enfuit, plongeant à nouveau dans le rideau de flammes qui se referma sur lui...

5. L'homme et le renard à la gueule sanglante s'arrêtèrent l'un en face de l'autre. Leur confrontation silencieuse dura longtemps, plus qu'une éternité: nul ne voulait bouger le premier, ne souhaitait prendre le risque d'avoir un geste malencontreux; chacun voulant tester les réactions de l'autre pour voir s'il pouvait lui accorder sa confiance.

Ce fut l'homme, moins habitué à guetter sa proie pendant des heures, qui céda le premier: lentement, il sourit, écartant les mains devant lui en signe de non-agression et de paix. Le renard répondit à son tour en ouvrant grande sa gueule, puis la refermant ostensiblement, avant de se rouler dans l'herbe et de s'allonger, immobile, l'air soumis. L'homme s'approcha lentement, tenant la main de sa femme qui venait de le rejoindre et qui voulait être à ses côtés; ils s'arrêtèrent tout près de l'animal, qui accepta leurs caresses avant de venir se blottir entre les jambes de la femme. Celle ci sursauta, frémit, mais réussit à se maîtriser et à ne pas bouger.

Ainsi, après les *conflits, 3,* qui avaient si longtemps émaillé les rapports entre hommes et animaux, prit forme l'alliance nouvelle mais profonde entre les derniers humains et le renard, l'animal le plus rusé de la création...

6. L'incendie enfin éteint, l'herbe refleurit, et le soleil revint.

Une nouvelle vie s'organisa lentement dans la clairière: le renard surveillait désormais les frontières de celle-çi pendant que l'homme travaillait à construire une maison solide et commençait à labourer les champs avec des instruments de fortune. Pendant ce temps, la femme qui s'était réfugiée dans la hutte pendant huit longs mois pour ne prendre aucun risque s'occupait de l'enfant qui venait de naître, et qui portait tout l'espoir de la future humanité à venir.

Parfois, les trois nouveaux amis se contentaient de se prélasser dans l'herbe en profitant du beau temps et de la paix revenue. "C'est peut-être ainsi que nos ancêtres péchèrent, par orgueil de s'être pris pour les maîtres du monde au lieu de profiter de ce dernier et de vivre en harmonie avec ses créatures" murmura lors d'un de ces moments privilégiés la femme, allongée lascivement sur les cuisses de son mari, le museau du renard tout prêt de sa touffe de poils bruns.

"J'espère ne plus jamais revoir les folies auxquelles nous avons assisté" lui répondit d'un air las son mari, en pensant à ces formes monstrueuses dans lesquelles il savait désormais que son espèce pouvait sombrer d'un instant à l'autre.

Il avait désormais la réponse ultime à son enquête. C'est pourquoi il voulait, avec l'énergie du désespoir, fonder une nouvelle alliance avec la nature ainsi qu'avec les autres bêtes: pour protéger l'homme contre lui-même, en l'exilant radicalement

et, espérait-il, définitivement de son anthropomorphisme et de son impérialisme inné, en le forçant à demeurer à sa place parmi les autres créatures, sans prérogative.

Convaincu de la bonne foi de l'homme, le renard se fit fort de porter la bonne nouvelle et de faire savoir aux autres races animales ayant survécu au terrible incendie que les hommes avaient désormais décidé de passer un nouveau pacte de respect mutuel, et de profiter avec elles d'une terre qui n'appartenait à personne. Une lueur d'espoir et de *libération, 40,* des anciennes craintes et folies se mit à souffler sur ce qui restait de vie sur terre. C'était peut être une nouvelle ère qui s'annonçait...

Si le renard accepta de partager beaucoup de choses avec les humains, ses nouveaux alliés, il est une chose qu'il ne fit pourtant jamais: superstitieux, il avait décidé de ne plus toucher l'eau de sa vie. Il regardait ses amis batifoler et se baigner, mais jamais il n'accepta d'y remettre ne fût-ce qu'une patte -et encore moins, bien sûr, la tête…

EPILOGUE

LE LIVRE DU GRAND VIDE ET DES MONSTRES

FRAGMENTS SUR LEBAB

Sur Lebab, la salle des Joueurs avait été désertée par Li et Kan pourtant responsables du dernier lancer de dés. Aucun joueur aux aguets ne s'était dévoilé.

Seul demeurait, dans la salle de visionnage abandonnée, le Maître de Jeu Ato qui l'arpentait de long en large d'un air mélancolique. Foussage, son fidèle perroquet accroché à l'épaule, prit la parole.

"Maître, n'étaient-ce pas Sam et Mélissa, les deux derniers humains? On pourrait alors y voir une note d'espoir. Cela montrerait que l'homme présente, malgré sa fragilité ontologique, une permanence et une faculté de résistance à l'horreur qui permettront toujours, en dernière instance, de recommencer une nouvelle aventure... »

Ato sourit: "J'admire ton optimisme. Peut-être bien étaient-ce eux, mais peut-être s'agissait-il aussi d'illustres inconnus, nos deux héros semblant bien morts depuis un certain temps... Et puis quelle importance? Du moment qu'ils ont compris que chacun d' eux était responsable de l'Humanité à créer, d'un type d'existence qui chaque jour, chaque siècle, fait évoluer l'ensemble de l'espèce vers une forme supérieure ou inférieure, progressant vers le sublime, ou à l'inverse en régressant vers les formes les plus monstrueuses et les plus dangereuses qui puissent s'imaginer. Car je ne crois pas, comme toi, qu'il existe une essence de l'humanité. Au contraire: les hommes représentent le seul genre vivant qui se définit par son absence de fondement stable ou univoque, par son obligation à se construire et à consolider progressivement son propre être. "

"Justement, " continua le perroquet bavard qui tenait à son hypothèse et qui ne voulait pas laisser le jeu se finir sans apporter une ultime lueur, « Quand ce dernier homme, Sam à mon avis, parle de la fin de l'enquête qu'il menait, cela ne signifie-t-il pas qu'il a découvert le sens caché des évènements et qu'il va en tenir compte? Il a probablement compris que les coupables des interférences de Lebab n'étaient ni des dieux extérieurs, ni même des pirates informatiques, mais l'homme lui même. C'est lui qui, en même temps qu'il aspire à construire la grandiose Babel, souhaite déjà la détruire et l'abattre à terre en pressentant qu'elle pourrait être le tombeau de ses rêves, la prison de son existence, le nouveau carcan de son corps. Car il est animé par la volonté de se construire un habitat et parallèlement de préserver toujours sa faculté d'être aussi libre que le vent, par un instinct de vie et de mort, derrière lesquels se cache un mouvant chaos de forces contraires, un oeuf microcosmique de flux contradictoires contenant en soi tous les aspects de la création, des plus beaux aux plus monstrueux... »

Ato le soutint, pour une fois:

« Tu as raison, c'est l'une des multiples leçons qu'on peut tirer du Jeu : l'homme porte en lui-même des milliers de monstres et de pulsions opposées, chaotiques, d'envies de meurtre qu'il doit être capable de maîtriser et de sublimer afin de leur faire servir un but plus noble, en se transcendant lui-même et dépassant ses propres limites. Et, en même temps, il ne se satisfera jamais, ne se reposera jamais dans la forme, la structure qu'il aura créée, l'appel de la Liberté étant toujours plus fort que tout, capable comme le vent d'abattre la maison la plus solide»

Foussage voulut pousser plus loin la réflexion, en cherchant quelle leçon de vie il pouvait alors en dégager. Mais il se trouva vite confronté à de nouvelles questions, à de nouvelles impasses.

« Si tel est le constat porté sur les hommes, que doivent-ils faire de leur vie, quelle leçon de sagesse peuvent-ils suivre? Cela me semble encore obscur. N'y a-t-il donc aucune autre solution que de chercher à construire un ordre et une existence qui se défont perpétuellement, comme dans les plus anciens mythes grecs? L'homme est-il condamné au travail de Pénélope, avec l'ombre fatale et le regard glacial des Parques derrière son dos? Et que viennent faire ces monstres qui ont progressivement pris de plus en plus de place dans le Jeu? Que sont devenus nos propres enfants de Lebab, ces spectateurs dégénérés qui ressemblent tant à ces pauvres hères emportés par une frêle nef au fil de l'eau? Par quel miracle se retrouvaient-ils sur terre, s'il s'agit bien d'eux? "

" Tu es trop curieux, Foussage" lui répondit Ato d'un air amusé en refermant la boîte dans laquelle il conservait soigneusement le manuscrit du Jeu ainsi que les trois pièces sacrées lui permettant de recommencer une nouvelle partie lorsqu'il le souhaiterait. "Peut-être qu'effectivement les spectateurs de Lebab n'étaient que d'anciens terriens dégénérés, des réfugiés accueillis sur notre monde tant qu'ils ont bien voulu y rester, et qui ont voulu saisir leur chance lors de ce dernier jeter de dés afin de rejoindre leurs semblables. Mais peut-être jouaient ils aussi un autre rôle dans le Jeu... »

Devant la mine visiblement dépitée de Foussage, Ato, qui était prêt à mettre fin à la partie, se reprit:

« Veux-tu que nous allions voir une dernière fois ce qui leur est arrivé? »

Sans attendre la réponse de Foussage, il fit un geste de la main, et aussitôt les frontières du monde de Lebab s'évanouirent..

DANS LE VENTRE DE LA TERRE

Ils s'étaient réfugiés dans une immense grotte souterraine, à l'intérieur de laquelle on aurait pu construire sans problème plusieurs cathédrales, tant la voûte était haute. Des groupes d'humanoïdes avaient installé leur camp de fortune de-ci de-là, regroupés en général autour d'un feu qui les protégeait contre une humidité omniprésente.

Au centre de la caverne, sur une estrade rocheuse, s'était agglutinée une foule nombreuse et fébrile. L'ultime assemblée des spectateurs avait été convoquée là, les différents protagonistes s'affrontant pour savoir que penser du jeu finissant et des règles de survie à adopter.

La vieille chouette aux pointes de cheveux hérissées de métal était la plus conservatrice: « L'enquête l'a suffisamment montré, tous nos malheurs viennent de notre impossibilité à accepter le monde tel qu'il est, de notre volonté de le changer et le réformer à tout prix. A chaque fois, cela aboutit à des catastrophes. La leçon du jeu est la plus simple qui soit: il s'agit de se conformer à l'ordre existant, à vivre en phase avec la respiration de la nature, en prenant modèle sur elle. »

« Sauf que cette dernière n'a plus rien de naturel, qu'elle est en train de mourir lentement sous les chapes de plomb de la pollution et d'une avidité insatiable - avidité de consommer, de produire, de jouir et de se brûler à la flamme de la vie pour oublier et ne plus ressentir la proximité terrifiante de la mort. Quant à l'ordre actuel qu'il faudrait logiquement suivre, il est devenu celui du désordre et du chaos, de l'arbitraire et du mensonge, de l'apologie de la dérégulation marchande qui risque de détruire les ultimes trésors de vie commune que des civilisations ont mis des milliers d'années à créer. Tout cela pour qu'advienne enfin le règne fragile et dérisoire des simulacres, le rêve d'une libre circulation de signes abstraits n'ayant même plus besoin de contenu concret, enfin affranchis de leur référence au monde matèriel, enfin libérés, désincarnés, futiles et fragiles, qui s'écrouleront eux-mêmes en nous laissant aussi nus et désarmés que les primitifs! » intervint aussitôt le sanglier grognon à tête de cochon.

« S'il faut demeurer fidèle aux cycles vitaux, rechercher en soi-même ce que vous souffle la voix de la nature, revenir à la simplicité naturelle et au modèle de la vie des fleurs, des plantes et des animaux, la leçon est selon moi fort claire: il faut prôner l'insoumission et la révolte, le renversement de cet ordre corrompu afin de réinstaller, enfin, la vraie vie qui nous manque si cruellement. En ce monde en pleine perdition qui nous entraîne avec lui à notre perte, écouter la voie de la sagesse implique de se révolter et d'être profondément libertaire et insoumis, de prôner une opposition radicale à l'ordre social dominant, chez soi mais aussi face aux forces de l'Empire du Mal, qui, en se présentant illusoirement comme l'Empire du Bien et de la Liberté, étend insidieusement son pouvoir partout, dans chaque pays, et jusque dans les têtes où il génére une pensée molle pleine d'étroitesse et de satisfaction béate... » conclut le sanglier grognon, son caractère lubrique et spontané supportant mal les velléités conformistes de sa compagne dont il était, pourtant, secrètement amoureux.

Le poète au visage efféminé de héron et au corps maladroit d'autruche vint l'appuyer, tout en apportant une vision plus optimiste et plus prophétique que peu de gens dans l'assemblée pouvaient comprendre:

« Autant je suis d'accord avec toi pour remettre en avant le droit, que dis-je, le devoir de révolte, autant je regrette ta condamnation du progrès et de notre monde qui risque de te faire verser dans le clan des vieux conservateurs frileux, alors que notre monde est plein de beautés et de monstruosités que je veux chanter jusqu'au bout. Je crois en la poésie du nihilisme et de la post-modernité: il faut accepter les nouvelles formes de vie, glorifier la beauté des simulacres et les possibilités vertigineuses des croisements génétiques, aimer jusqu'à l'ivresse l'accroissement de la vitesse et du temps, et même le délitement social qui libère les individus du poids des anciennes institutions. Car là est l'espoir: en avançant toujours plus follement et broyant tout sur son passage, la machine emballée du progrès non seulement crée une beauté fascinante que je veux célébrer, mais creuse inéluctablement des failles, laisse à l'individu des espaces libres qu'il peut se rapproprier, où il peut réinventer sa vie, et où il peut même comploter de nouvelles formes subversives inédites, elles aussi vertigineusement folles. Car chaque forme de pouvoir crée ses propres transgressions et lignes de fuite, et ce sont les possibilités de ces dernières qui méritent notre attention... Loin de s'opposer au mouvement inéluctable que d'aucuns appelleront progrès ou décadence, je crois qu'il faut encourager et pousser à bout ce mouvement, en militant activement pour que chacun se prenne un peu plus en main là où il se

trouve, sans volonté passéiste de retour en arrière. Ainsi, fatalement, arrivera le moment tant attendu où le système, à la fois caduc et trop emballé, explosera enfin, laissant émerger une ère nouvelle. Nous en sommes d'ailleurs peut-être là... » laissa-t-il entendre de manière prophétique.

Comme d'habitude après chacune de ses interventions, sa tirade laissa les spectateurs perplexes, chacun croyant pouvoir interpréter ses propos dans un sens ddifférent.

Les savants, jadis responsables du programme informatique sur Lebab, se sentirent attaqués par les deux dernières diatribes et crurent nécessaire de se défendre. Ils prônaient en effet un gouvernement éclairé, seule l'expertise des scientifiques pouvant éviter de funestes erreurs. Après s'être entretenu avec ses deux collègues, les savants ésotériques, l'un à tête de Cosinus et l'autre de triangle isocèle, puis après avoir également pris l'avis de la tortue fouineuse à tête de léopard toujours en quête de nouveaux symboles, et même du vieux psychanalyste au groin de cochon mal lavé qui voyait du sexe partout, leur chef, le savant à tête de cube parfait, prit doctement la parole:

« Vous voyez bien que pour éviter les conflits entre l'immobilisme des conservateurs et la joyeuse anarchie des rebelles de tout poil emmenés par la seule volonté de détruire, notre position d'experts nous accorde un rôle privilégié. Qui mieux que nous peut dégager les lois immuables auxquelles tout le monde doit répondre, tout en ayant la connaissance technique suffisante pour maîtriser la nature et produire des inventions bénéfiques à la communauté entière? Les savants, appuyés par des experts pour chaque discipline, sont les mieux à même de résoudre ce dilemme, en imposant ce que je nommerais un gouvernement éclairé.. »

Il ne put finir son discours, reculant sous les jets de cailloux envoyés par le reste de l'assemblée, révoltée par l'outrecuidance de ces scientifiques qui les avaient amenés à leur perte en se révélant incapables de protéger le programme informatique sur Lebab, et qui prétendaient malgré tout reprendre le pouvoir en dictant leur loi. Au milieu du brouhaha et des invectives adressées contre eux, on n'entendait que des bribes de phrase:

« ...honteux, même pas capables de prévoir l'avenir! » dit le crabe aux pattes tordues d'angoisse, aussitôt appuyé par le héron pensif au long cou de girafe grimaçante, tous deux pourtant habituellement calmes et plongés dans une mélancolie doucereuse.

« Nous sommes assez grands pour nous organiser seuls, sans ces chenapans inutiles! » dirent de leur côté l'huître rieuse et le poète à l'allure féminine, qui tous deux voulaient en profiter pour apporter une nouvelle vision plus optimiste et utopique du monde.

« Pour une fois où nous sommes à l'abri, enfouis au plus profond de la terre sans craindre ni les hordes sauvages, ni les bandes armées, ni aucun cataclysme naturel, profitons-en pour créer une nouvelle société fondée sur la seule écoute de nos besoins et désirs profonds! Que cet antre qui nous abrite devienne le creuset d'une nouvelle vie! Que ceux qui veulent vivre en suivant le sage rythme de la nature se regroupent et le fassent, mais que ceux qui veulent jouir de la vie sous toutes ses formes se laissent enfin aller à toutes leurs folies! car le monde lui-même est fou,

et il faut se conformer à son délire...Mais auparavant... » dit le poète en prenant soudain un air sérieux,

« ...il faut d'abord se débarrasser de tous ceux qui voudraient impunément nous imposer leur volonté... »

Dans le brouhaha qui s'ensuivit, la foule électrisée par les dernières déclarations s'empara des savants afin de les isoler et les empêcher de sévir. Les triangles isocèles, les cubes parfaits, ou autres figures géométriques et chiffres cabalistiques dont ils aimaient se parer furent jetés dans les flammes. Les mutants organisèrent un grand feu de joie pour célébrer leur Liberté et la naissance de leur nouvelle organisation, qu'ils souhaitaient conserver à jamais ouverte, libre et autogérée.

Au loin, jusque sur Lebab, on put entendre pendant plusieurs nuits l'écho des cris et des rires de ces étranges humanoïdes qui, enfin délivrés de tout tabou, se laissaient aller à s'enlacer, s'embrasser, copuler, jouer et rire sans fin....

SUR LEBAB, UNE ULTIME FOIS...

Ato bailla, et les bruits de la lointaine fête s'estompèrent un moment. Il se serait endormi si Foussage n'était venu, encore une fois, le harceler de questions.

« Mais comment peux-tu laisser le Jeu se finir ainsi? Toi, le Maître qui dispose de la mémoire des parties, tu sais bien que le spectacle auquel nous venons d'assister est aux antipodes de l'esprit du Grand Jeu. »

« Qui sait, chaque époque l'interprète et le joue différemment... » murmura Ato d'un air énigmatique.

« Mais il n'empêche que la sagesse du Grand Livre est toujours la même: c'est d'inviter à suivre le rythme de la nature et de la vie, en se fondant dans son immanence et en refusant donc toute transcendance comme tout excès. A partir du moment où on a compris que Kien et Kouen sont deux principes complémentaires, que le réel est toujours pris dans des couples tensionnels tels que l'essor et le déclin, l'augmentation et la conservation, l'augmentation et la diminution, l'achèvement et l'inachèvement, pour ne citer que les principaux couples que nous avons rencontrés dans cette partie, la sagesse ne consiste-t-elle pas à laisser s'épanouir le mouvement naturel à travers ses différents cycles, en s'inscrivant soi-même dans la même logique processive? Il n'y a alors rien à ajouter ou à retrancher au monde, juste à le prendre tel qu'il est, comme un Jeu sans fin de formes et de mutations perpétuelles... Mais nous sommes alors aux antipodes de ce que nous avons vu se produire sur cette terre, en cette fin de deuxième millénaire... Comment expliques-tu cette contradiction? »

Ato ne répondit pas, gardant son sourire mystérieux. Foussage crut qu'il s'agissait là d'un indice, d'un signe l'invitant à poursuivre dans le même sens son interprétation. L'étrange volatile continua, s'enfonçant dans des élucubrations et des doutes de plus en plus profonds.

« Mais alors, n'est ce pas l'ensemble des soixante-quatre lancers de dés et des histoires en résultant qui a trahi le sens du jeu? J'imagine qu'un spectateur ayant assisté à d'autres parties ne pourrait qu'être choqué par ce qu'il a vu, par les contresens incessants qui ont émaillé cette partie. La quête d'un sens supérieur, la volonté d'intervention dans le cours du monde pour en redresser l'ordre, à partir

d’un point d’appui extérieur et transcendant, sont des hérésies pour une pensée pleine de sagesse qui invite au contraire à se fondre dans le mouvement de l’immanence. »

« Et que dire de ce fil narratif qui relie les récits entre eux, de cette enquête aux multiples rebondissements, de ces gestes héroïques qui ont vu se succéder joueurs, dieux, héros, hommes et femmes, en un ordre progressif qui ressemble étrangement aux épopées et au cercle onto-théologique qui emprisonne depuis des millénaires l’Occident dans un mouvement perpétuel, dans des quêtes sans espoir, tantôt de l’être et d’un fondement stable, tantôt de dieux aussi puissants qu’éphémères? Il n’y a là que simulacre et subterfuge inutile, projection d’un schème de pensée morbide empêchant de voir la vraie lumière du Jeu, qui ne devrait avoir besoin d’aucun de ces artifices. Là encore, rien n’est cohérent avec l’idée du Livre authentique que les humains auraient dû écrire, en se contentant de relater des récits racontant à chaque fois des tableaux du monde différents, sans chercher à les relier par une interprétation ou une méta-histoire inutile. Mais voilà, en cette fin de millénaire, il semble que les hommes ne puissent s’empêcher de raconter -et surtout de se raconter- des histoires. N’est-ce pas au détriment de l’esprit du Jeu? » demanda Foussage en interrogeant anxieusement du regard Ato.

Ato avait déjà répondu, une fois directement, dans d’autres cas par l’intermédiaire de personnages tels que le sanglier grognon ou le poète aux longs cheveux. Si Foussage, prenant trop au sérieux son rôle de témoin, ne voulait pas entendre la réponse, il n’y pouvait rien. Il décida de prendre la seule attitude qui lui semblait juste en de telles circonstances: il se mit à rire, d’un rire plein de bonté et de compassion, plein d’une douce ironie.

Interloqué, Foussage se tut un moment. Mais il ne put s’empêcher de revenir à la charge, en abordant d’autres questions pour lui non résolues.

« Et les dieux? Ces huit dieux existent ils ou non, finalement? Ou sont-ils de simples tendances qui existent en chaque homme? Mais en ce cas-là, toi-même, qui es-tu? »

Le rire se fit plus puissant, plus gras, plus fort, comme s’il se remémorait une bonne blague oubliée depuis longtemps.

« Et l’âme, et l’éternité? Et la vie après la mort? » la voix de Foussage était de plus en plus aiguë, ses questions dites sur un ton de plus en plus angoissé, car à chaque mot, Ato recommençait à rire, d’un rire toujours un peu plus puissant et libéré de toute contrainte.

« Mais on ne peut rire de telles questions! Le rire n’est pas une réponse aux questions métaphysiques! A moins qu’il puisse l’être? Mais que dit-il alors? Et Lebab? Et moi, est-ce que j’existe, au moins? »

Le rire devint franchement hilare, Ato manquant de s’étouffer tant la crise de fou-rire qui l’agitait prenait de l’ampleur, s’amplifiait, se transmettant aux moindres parcelles de son être: ce furent d’abord les trois soeurs, Li, Souen et Touei qui furent gagnées par l’hilarité, leurs traits venant se mêler à ceux d’Ato. Puis les visages des trois frères, et enfin ceux des deux parents, Kien et Kouen, apparurent à leur tour sous la peau distendue d’Ato, éclatant de rire avec lui dans un même et immense élan libérateur.

Foussage ne put résister: à son tour, il fut gagné par le fou-rire, et se sentit absorbé, ré-avalé par Ato qui reprenait possession de lui. Un moment, il eut peur; mais le rire fut le plus fort. Au moment de disparaitre, dans un éclair ultime de lucidité, il sentit l'appel appaisant du Grand Vide et pressentit soudain l'autre Voie possible du Silence et de la Sagesse, qui par le rire et la dérision permet d'échapper aux tensions contraires pour se contenter enfin d'être *et laisser être.*

NOWHERE METPHYSIQUE…

Après avoir tant ri, Ato se sentit fatigué.

Il hésita à effectuer une toute dernière action pour parachever le Jeu, mais il en abandonna finalement l'idée. Après tout, c'était normalement aux joueurs de découvrir les ultimes arcanes secrètes.

Il aurait aimé qu'une des créatures enfantées par son esprit devine que les forces contradictoires et chaotiques constitutives du Jeu se déployaient sur fond d'une vacuité universelle de toute chose, qu'elles n'étaient si miroitantes et diverses que parce qu'elles n'étaient, profondément, rien -Rien qu'une enflure du Grand Vide, des lambeaux de rêve ou de cauchemar échappés du sommeil.

Ainsi aurait-il pu méditer, en miroir, sur le fait qu'il n'était lui-même qu'un songe, la trace d'un flux perpétuellement changeant et évanescent, l'écume éphémère de l'instant sur l'océan éternel et silencieux du Néant...

Hélas, à part son fidèle volatile qui l'avait pressenti avant de disparaitre, les joueurs qu'il avait façonnés à son image, hommes et dieux, avaient tous été dupes, au point de se croire, seuls, réels.

Ce sera peut-être pour un autre Jeu, se dit-il avec mélancolie, espérant secrètement qu'un jour l'image et son reflet, le Jeu et le Joueur, se rejoignent pour retourner enfin au Vide originel. Car, profondément, d'un point de vue absolu, rien n'existe, ne dure ni ne perdure, ne naît ni ne meurt: tel est l'ultime secret du jeu, qui joue lui-même à se jouer, et qui ne donne l'illusion de créer perpétuellement de nouvelles parties que pour autant qu'il existe encore un spectateur dans la salle. Ce dernier parti, le spectacle cesse de lui-même.

Personne n'avait jusque-là pu se hausser à cette compréhension du Jeu, et lui-même n'avait pas encore réussi à cesser d'être tantôt acteur, tantôt spectateur de sa propre vie et du Jeu. Lorsqu'il y arriverait, parvenant alors à une sagesse intérieure bien loin des engagements politiques sociaux ou autres, il espérait enfin réatteindre le Grand Vide originel, sans besoin de recommencer perpétuellement à plonger dans de nouvelles actions...

"En tout cas, mon travail est pour le moment achevé. Il est temps de me reposer avant de penser aux préparatifs de la future partie. Car pour le moment je suis trop las... " se dit Ato en baillant encore une fois et regardant l'aube qui se levait. Il n'avait pas envie d'une nouvelle journée, mais au contraire de goûter, grâce au sommeil, aux signes précurseurs du Grand Vide à venir.

« Quel drôle de destin », pensa-t-il en apparté, « d'être le seul et dernier vrai Joueur, condamné à rêver le monde pour le faire exister et avoir un semblant de compagnie.. »

Sur ces dernières paroles, il monta se coucher.

N'ayant pas dormi depuis soixante quatre jetés de dés, il plongea aussitôt dans le sommeil, sa conscience sombrant dans des songes confus, la parole et le récit présent s'interrompant en même temps pour rejoindre la Vacuité universelle d'où tout émerge et où tout retourne...

SOMMAIRE

LE LIVRE DES JOUEURS

PREMIERE JOURNEE: AU FIL DU TEMPS ET DE L'ESPACE
DEUXIEME JOURNEE: LE RECIT DES ORIGINES JOUEURS
TROISIEME JOURNEE: L'INTRONISATION DES JOUEURS

LE LIVRE DES DIEUX

QUATRIEME JOURNEE:L'ASSEMBLEE DES DIEUX
CINQUIEME JOURNEE : LA ROUE DES DECISIONS
SIXIEME JOURNEE: LA CONSULTATION DE L'ORACLE .

LA SAGA HEROIQUE DES DIEUX SUR TERRE

LA FONDATION PRIMITIVE

1 - K'IEN LE CREATEUR, KOWEIT
2 - KOUEN LE RECEPTIF, INDE

LA QUÊTE DE PUISSANCE ET D'ORDRE DE K'IEN (L'AVOIR ET LE POUVOIR)

3 - LA DIFFICULTE INITIALE, GUADELOUPE
4 - LA FOLIE JUVÉNILE, CAP CORSE
5 - L'ATTENTE, MONGOLIE
6 - LE CONFLIT, ISTANBUL
7 - L'ARMÉE, TEHERAN
8 - L'UNION SOLIDAIRE, AFGHANISTAN

LA TRANSGRESSION ET QUÊTE DE JUSTICE DE KHAN (LE BIEN, JUSTE)

9 - LE POUVOIR D'APPRIVOISEMENTDU PETIT, AFRIQUE DU SUD
10 - LA MARCHE, ALLEMAGNE
11 - LA PAIX, SOMALIE
12 - LA STAGNATION, SARAJEVO
13 - LA COMMUNAUTÉ, PEKIN
14 - LE GRAND AVOIR, NEW YORK

LA QUÊTE ESTHÉTIQUE DE SAGESSE DE KOUEN (LE BEAU)

15 - L'HUMILITE A BALI
16 - L'ENTHOUSIASME A L'OPERA BASTILLE
17 - LA SUITE, HAUTS PLATEAUX TIBETAINS
18 - TRAVAIL SUR LE CORROMPU, ETRETAT

19 - L’APPROCHE DE LA GRECE SACREE

20 - LA CONTEMPLATION, VOYAGE

LA QUETE ETHIQUE DES DEESSES

LA QUÊTE DE L’INSTINCT VITAL DE TCHEN ET KEN (L’INSTINCT VITAL)

21 - MORDRE AU TRAVERS DE HONG KONG

22 - LA GRACE JAPONAISE

23- L’ECLATEMENT, MOSCOU

24 - LE RETOUR, FORET NOIRE

25 - L’INNOCENCE COREENNE

26 - LE POUVOIR D’APPRIVOISEMENT DU GRAND, ITALIE

27 - LA NOURRITURE, VOLCAN DU NGORONGORO

LA ROUE TOURNE…

28 - LA PREPONDERANCE DU GRAND, BARCELONE

29 - L’ABIME NUCLEAIRE, MURUROA

30 - LE FEU EGYPTIEN

LA QUETE DE LIEN DE LI ET SOUEN (L’AFFECT)

31 - INFLUENCE INTERNET ET AMOUR COURTOIS

32 - LA DUREE, ABBAYES CISTERCIENNES

33 - LA RETRAITE DANS LE HOGGAR ALGERIEN

34.- LA PUISSANCE DE GRAND, AUTRICHE

35 - LE PROGRES ASIATIQUE

36 - L’OBSCURCISSEMENT DE LA LUMIERE, LA RHUR

37 - LA FAMILLE, ISRAEL

38 - L’OPPOSITION ET L’ERE DES MUSEES

LA QUETE DE TRANSMUTTATION DE SOUEN ET DE TOUEI (LE DESIR)

39 - L’OBSTACLE DES ALPES, HANNIBAL

40 - LUEUR DE LIBERATION, KENYA

41 - LA DIMINUTION ET L4ART DES JARDINS, SUISSE

42- L’AUGMENTATION, ST DOMINGUE

43 - LA PERCEE, FORET AMAZONIENNE

44 - VENIR A LA RENCONTRE, QUEBEC

45 - LE RASSEMBLEMENT, SUISSE

46 – LA POUSSE VERS LE HAUT, ILE DE PAQUES

47 – L’ACCABLEMENT, MER D’ARAL
48 – LE PUITS, SAHEL
49 – LA REVOLUTION DE LA VITESSE ET LA MORT
50 – LE CHAUDRON ET LA METAMORPHOSE DE LA CHINE

LE LIVRE DE LA NATURE

51 – L’EVEIL DE DIONYSOS ET LE TRAITE DE LA SEVE
52 – L’IMMOBILITE NOMADE D’AFRIQUE, TRAITE DE LA PIERRE
53 - L’ENVOLEE DES OIES SAUVAGES, TRAITE DE LA LENTEUR
54 – L’EPOUSEE, TRAITE DES ANIMAUX
55 – L’ABONDANCE, TRAITE DES FLEURS
56 – LE FEU DU VOYAGEUR, TRAITE DE L’ERRANCE
57 – LA DOUCEUR, TRAITE DU VENT
58 – LA JOIE, TRAITE SUR LA LEGERETE DE LA LUMIERE
59 – LA DISSOLUTION DE LA GLACE, TRAITE DE L’EAU
60 – LA LIMITATION DES FORMES, TRAITE DU CALCUL

LE TOURNANT

61 – LE BUNKER DE LA VERITE INTERIEURE
62. LA PREPONDERANCE DU PETIT
63 - L’ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHETIE
64. VERS LA NOUVELLE ALLIANCE

EPILOGUE
LE LIVRE DU GRAND VIDE ET DES MONSTRES